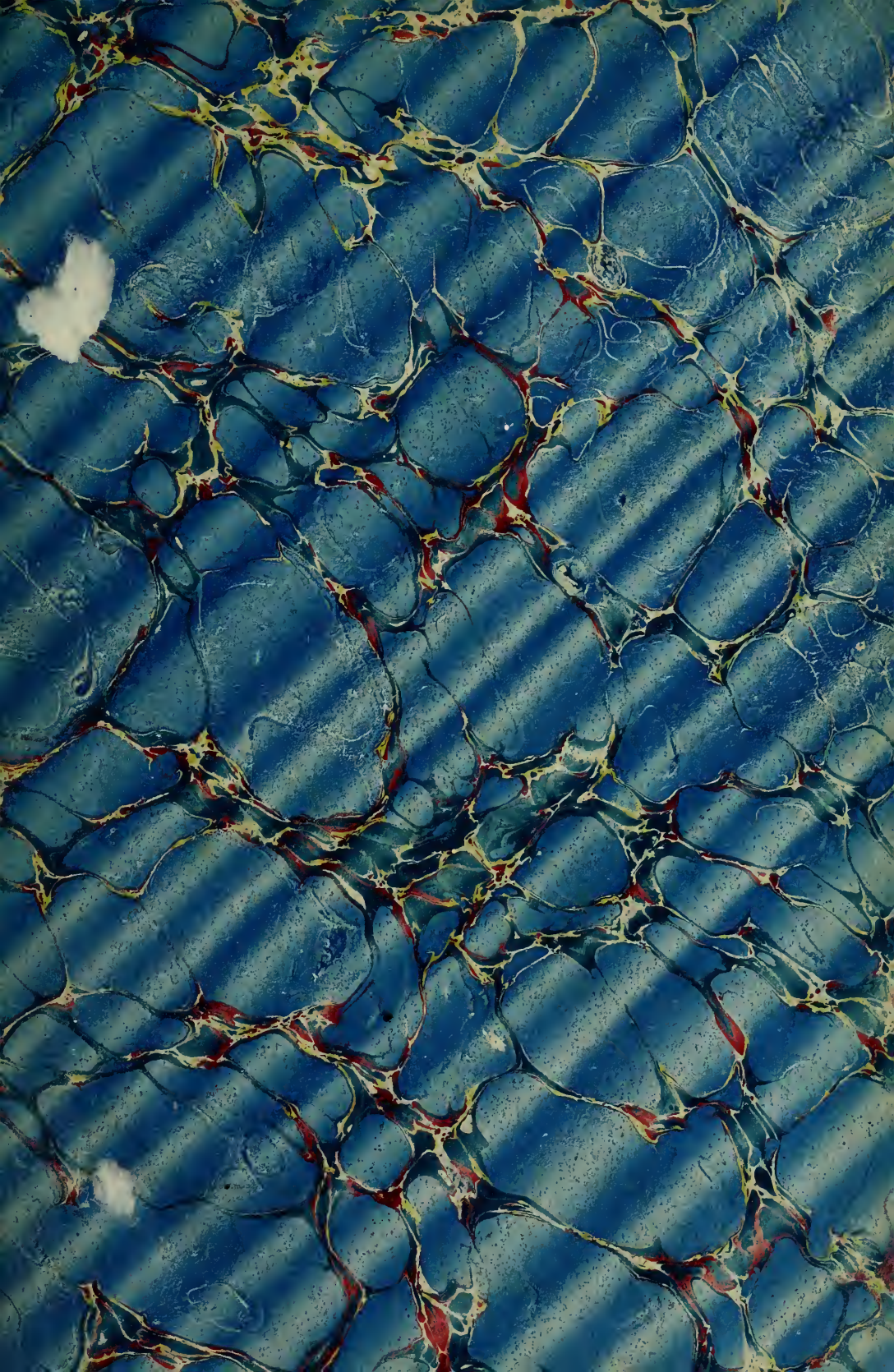


La revue blanche

La revue blanche

Tome XXVI

SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1901

PARIS
EDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1901

LIBRARY
FEB 27 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
20
R44
E26

Le Parnasse

et l'Esthétique parnassienne

I

Il semble que le moment est venu où l'on peut, avec opportunité, essayer d'émettre un jugement d'ensemble sur l'œuvre des Parnassiens ; non point que l'impartialité nécessaire ait été jamais plus difficile envers eux qu'envers tout autre groupe d'artistes : elle n'a point manqué, en général au jugement de ceux qui furent quelque vingt ans après eux, la jeunesse littéraire, et qui ne partagèrent pas leur avis, sur une foule de détails et bien des points du fond. L'impétuosité même des attaques des Parnassiens contre leurs émules, contre leurs successeurs, et l'obstination (chez presque tous) du dénigrement et du refus à essayer de comprendre n'oblitérèrent pas la vision de ceux qui avaient à les étudier, car il faut admettre chez les aînés ces robustes attachements à d'anciens principes, aimés durant toute une vie, et c'était le droit des Parnassiens de se serrer, lianes strictes autour de l'arbre Hugo. Hugo n'y pouvait trouver à reprendre ; aucun grand vieillard ne saurait se refuser à la déification ; puis Hugo n'a pas eu les éléments nécessaires pour prévoir la rénovation poétique qui prétendit à modifier son œuvre et à retoucher sa technique du vers. On sait d'Hugo qu'il qualifia Arthur Rimbaud de Shakespeare enfant, qu'il eut un mot aimable pour Stéphane Mallarmé, à l'apparition de l'*Après-midi d'un Faune*, l'appelant le poète impressionniste. Mais ce qu'il connaissait de Rimbaud et de Mallarmé ne modifiait pas l'instrument lyrique, n'interrompait point le règne du Romantisme poétique, qui durait, non tel qu'il l'avait fait, mais augmenté et embelli, en dehors de lui, par Gautier, Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle et Banville.

Il vaut mieux d'ailleurs qu'il en ait été ainsi, et que le grand survivant de l'admirable période de 1830 soit mort sans avoir rien su de l'évolution qui se formulait, encore que Léon Cladel eût, dit-on, profité d'instants où les Épigones favoris surveillaient de moins près la conversation pour lui apprendre l'ascension, dans les esprits nouveaux, de Charles Baudelaire. Mais, encore une fois, ce grandissement de Baudelaire n'était point absolument un échec pour la technique romantique, ni pour sa conception de la mise en œuvre des territoires lyriques.

Stéphane Mallarmé a dit excellemment :

« Hugo, dans sa tâche mystérieuse, rabattit toute la prose, philosophie, éloquence, histoire, au vers, et comme il était le vers personnellement, il con-

fisqua chez qui pense, discourt ou narre presque le droit à s'énoncer... Le Vers, je crois, avec respect attendit que le géant qui l'identifiait à sa main tenace et plus ferme toujours de forgeron vînt à manquer, pour, lui, se rompre. Toute la langue, ajustée à la métrique y recouvrant ses coupes vitales, s'évade selon une libre disjonction aux mille éléments simples ; et, je l'indiquerai, pas sans similitude avec la multiplicité des cris d'une orchestration qui reste verbale. » (*Divagations*, p. 230.)

La réforme poétique était préparée, ébauchée plusieurs années avant la mort d'Hugo, et il ne faudrait pas s'exagérer la coïncidence de sa disparition et de la diffusion du mouvement vers-libriste : pour qu'on ajoutât en proportions notables à sa vision, à sa disposition des ressources de la langue (en matière poétique) et qu'on franchît un degré de l'évolution il avait fallu que passât un certain nombre de générations, et celle qui entreprit résolument de substituer une esthétique neuve à l'esthétique romantique ne fut tout à fait prête qu'à sa mort. Mais la phrase de Stéphane Mallarmé demeure très juste pour les Parnassiens et caractérise leur nuance de vénération.

Ici une remarque est nécessaire.

On peut admirer Hugo, sans l'admirer exactement de la même façon, au même degré, ni identiquement au même titre que le font les poètes parnassiens. Ce n'est que pour eux qu'il est exactement le Père. De plus, le fait d'admirer Hugo ne comporte point, pour un poète nouveau, en rigoureux corollaire, un sentiment tout pareil pour ses admirateurs, disciples ou imitateurs, pour les défenseurs de ses principes et de sa technique. Au contraire, cette admiration aveugle et étendue méconnaîtrait gravement l'essence rénovatrice du génie d'Hugo. Si Hugo, à ses débuts, avait été d'un autre avis que celui que nous exprimons ici, il ne se fût pas cru le droit d'attaquer Luce de Lancival, à cause du culte de ce poète pour Racine, ni Viennet, qui se plaçait sous l'égide de La Fontaine et des grands tragiques. Sans établir aucune parité entre Lancival, Viennet et les poètes parnassiens, il faut se rendre compte que Lancival et Viennet étaient des élèves de Racine, de même que les Parnassiens le furent d'Hugo, à cela près qu'ils n'aimèrent point personnellement Racine, nuance morale importante, mais nuance sans valeur, esthétiquement. Dans leur lutte contre les Classiques, les Romantiques admirent qu'il valait mieux renverser en bloc, et condamner Racine en même temps que Lancival plutôt que de tenir compte à ce dernier de ses affinités électives avec le maître d'*Athalie*.

Nous n'avons point été si injustes : tout en prenant bonne note de tout ce que les Parnassiens doivent à Hugo (ce qui est nécessaire pour les étudier), nous isolons Hugo comme il doit l'être, sauf rapports avec ceux de son temps d'origine et de développement et ne le reconnaissons responsable que de son œuvre. On doit aux Parnassiens de les juger en eux-mêmes. Le fait qu'ils exercent une technique traditionnelle n'augmente en rien leur valeur ; un groupe n'est riche que de ses

inventions et de ses trouvailles, et si leur formule est la même (on doit faire néanmoins vis-à-vis de cette assertion infiniment de réserves) que celle de Rutebeuf, de Villon, de Ronsard, de Corneille, de Molière, de Chénier, de Musset, de Gautier, ainsi que le faisait remarquer M. Mendès en une occasion que je n'oublie pas, cela ne prouve pas qu'ils eurent raison de ne rien ajouter à la technique de leurs devanciers, de ne point chercher suffisamment à différencier leur art, ni que cet amas de gloire traditionnelle leur soit, même d'un millimètre, un grandissement, car, s'il est bien de maintenir, il est mieux d'augmenter, de trouver des domaines nouveaux, et si l'ancienneté d'une forme est une garantie de ses mérites, la jeunesse pour une nouvelle formule et aussi la logique sont bien des arguments et des vertus. Le raisonnement par l'accumulation des générations glorieuses n'est pas assez scientifique pour être admis en matière de critique littéraire. En transposant sur le terrain d'un autre art le même raisonnement, on aurait Auber ou Gounod opposant à Wagner ou Berlioz toute la liste glorieuse des grands musiciens, et Cabanel, qui n'avait même pas le droit de se réclamer d'Ingres, écrasant les Impressionnistes sous toute la tradition de la peinture, au moins de la façon qu'on a de concevoir les lignes historiques d'un développement d'art dans les milieux académiques, c'est-à-dire inexactement, chimériquement et partialement. Je ne compare pas les Parnassiens à tels peintres ou musiciens, mais leur raisonnement est le même.

II

Le Parnasse est la dernière période du Romantisme. Le Symbolisme est la résultante du Romantisme en son évolution. Le Romantisme a donné avec le Parnasse sa floraison dernière, en sa forme maintenue, et il s'est mué en Symbolisme en léguant au Symbolisme son appétit de nouveauté, sa recherche d'un coloris neuf, sa tendance à l'évolution rythmique, c'est-à-dire son essence même. Le Parnasse a jeté comme branche un groupe néo-classique, qui ne tient du Romantisme que des éléments de couleur pittoresque, empruntés aux résultats acquis par le Romantisme et fortifiés par le Parnasse. Ces éléments contrastent d'ailleurs avec l'esthétique du groupe. C'est un des faits qui bornent la vie du Parnasse que cette évolution (à base d'archaïsme) vers le classicisme de Chénier (très retouché, il est vrai, d'après les nuances de Leconte de Lisle), qui est la route de M. de Heredia, et de ceux qui suivent ou son exemple ou son enseignement.

Pour être clair en définissant la formation du Parnasse, retraçons que le romantisme d'Hugo, après avoir vécu parallèle à celui de Lamartine, mitigé de classicisme et qu'influence Chateaubriand, à celui de Vigny, différemment mais au même degré mêlé de classicisme, a jeté un

surgeon vivace dans le romantisme de Gautier, plus romantique qu'Hugo dans la recherche de la couleur, dans le choix des sujets, mais plus classique dans l'expression : quant à l'application du vers à l'idée, au choix du sujet, Gautier se retranche des terroirs d'éloquence, de politique, etc. Après Gautier, Leconte de Lisle, d'essence romantique puisqu'il marque une évolution, se débarrassant d'un préjugé issu de la dernière lutte, où l'on avait abandonné les sujets antiques, que les classiques de la Restauration avaient ridiculisés, ajoute au Romantisme l'Hellénisme retrouvé à ses sources vraies par dessus l'interprétation du XVIIe siècle.

Ce fut également un des labeurs de Théodore de Banville, qui, puisque c'était son don admirable, y mit de la fantaisie, et évoqua des dieux grecs à lui personnels (voir *les Exilés*).

D'un autre côté, le romantisme d'Hugo n'avait point étouffé la veine, presque purement classique dans le bon sens du mot, de Sainte-Beuve. Son esprit aigu, son souple sens critique et ses quelques études scientifiques dictaient à Sainte-Beuve un art mesuré, prudent, non de lyrisme, mais d'observation, d'auto-analyse, que le peu d'étendue de ses facultés poétiques ne lui permit pas de réaliser fortement. Baudelaire apporta quelque attention à cette œuvre, moins sans doute qu'à celle de Gautier, et il y trouva les premiers linéaments de son romantisme psychique et moderniste, gâté, à quelques poèmes, de ce satanisme et de ce mauvais dandysme religieux qui justement, par une bizarrerie du sort, donnent prise contre lui à quelques récents pédants de sacristie.

Quand le Parnasse se constitua, les autorités aimées et respectées par les jeunes poètes qui en firent partie étaient de deux sortes et formaient, pour ainsi dire, deux bans.

Il y avait leurs préférés parmi les fondateurs du Romantisme et leurs émules immédiats. Les Parnassiens étaient étrangers à Lamartine et suivaient (officiellement du moins à propos de Musset l'indication de Baudelaire, à savoir que c'était un mauvais écrivain. Il y eut, pourtant des filtrations nombreuses d'influence de Musset sur les œuvres. C'était d'ailleurs plutôt contre les lamartiniens et les mauvais rejetons de Musset qu'ils étaient en lutte. Ils admirent (Hugo mis à part et au-dessus de tout, le Père qui « est là-bas dans l'Ile », comme leur disait Banville, le Mancenilier, comme il fut dit plus tard), ils respectèrent Vigny, célébrèrent fort Gautier ; leur sympathie alla, divisement chaude, à Auguste Barbier et aux frères Deschamps.

Plus proches d'eux par l'âge, c'étaient Leconte de Lisle, Banville et Baudelaire. Baudelaire leur apprit beaucoup de choses, mais on ne saurait à aucun degré le traiter de parnassien.

Il est à noter que, quoique les Parnassiens se soient toujours réclamés de Baudelaire, aucun n'affiche jamais pour lui une admiration aussi lyrique, aussi expansive que celles dont furent honorés Leconte de Lisle et Banville. La cause en est que les rapports entre Baudelaire et les

jeunes poètes du Parnasse étaient fortuits. Baudelaire, épris de musique autant que de plasticité, cherchant un vers d'une sonorité encore plus suggestive que pleine, devait leur plaire parce qu'il les avait devancés dans la lutte contre les lamartiniens et les mussettistes aux expansions fluentes ; ils le goûtèrent aussi en tant que critique, mais ne le comprirent pas entièrement ou ne l'adoptèrent pas à fond ; l'indifférence de Baudelaire pour les dieux hindous, les runes, les armures y fut pour quelque chose. Ils ressentirent toujours envers lui un peu de ce sentiment de gêne qui dictait à Sainte-Beuve et à Théophile Gautier, lorsqu'ils parlaient de Baudelaire, des paroles restrictives, disant que Baudelaire s'était fait, sur les confins du romantisme, une yourte ou telle autre construction barbare : ceci provenant, chez Sainte-Beuve, d'une défiance contre le satanisme, dont il craignait l'influence peu littéraire, et à bon droit, et, chez Gautier, d'étonnement devant un homme qui eliminait du romantisme toute couleur plaquée et infirmait ainsi, pour son compte, une partie des acquisitions d'Hugo, la plus visible, celle qu'adopte le plus Leconte de Lisle. Néanmoins l'influence de Baudelaire exista, pour le fond et les sonorités, chez M. Léon Dierx, s'affirma chez Villiers de l'Isle-Adam, qu'on ne peut tenir pour un parnassien, et on la retrouve sur des points de détail que nous verrons tout à l'heure.

Leconte de Lisle et Banville, eux, furent bien les initiateurs du Parnasse, à tel point qu'on les compta parmi et en tête des Parnassiens.

Il est une indication pourtant qu'il faut tenir pour exacte, puisqu'elle est à la fois d'un contemporain informé et d'un intéressé : M. Catulle Mendès, dont nous pouvons admettre comme source historique *la Légende du Parnasse contemporain*, les considère comme des aînés, comme des romantiques (d'un troisième ban du romantisme), et fait dater l'existence du Parnasse de la rencontre des admirateurs de ces derniers poètes, admirateurs qui sont et Glatigny, et M. Mendès lui-même, et M. Coppée, M. Dierx, Armand Silvestre, Verlaine, Mallarmé, ces deux derniers revendiqués à tort, puisqu'ils s'évadèrent, indiqués avec raison puisqu'ils débutèrent là, Villiers de l'Isle-Adam, M. Sully Prudhomme, M. Xavier de Ricard, M. Léon Valade, M. A. Mérat, M. Ernest d'Hervilly.

M. Catulle Mendès indique comme recrues, comme adhérents du lendemain, M. Anatole France, M. Jean Aicard, M. André Theuriet.

Ainsi donc, le premier parnassien, c'est Glatigny, le réel Brisacier incarnant les légendes du Chariot de Thespis, apprenant à lire par amour, rencontrant par hasard les *Stalactites* de Théodore de Banville et s'en enamourant, poète agile, aimable, ému, souriant et dont on cherche, non sans raison, à créer dramatiquement la légende. M. Catulle Mendès y trouvera vraisemblament le Cyrano du Parnasse.

Puis ce fut M. Catulle Mendès, et des poètes qui se trouvèrent aux bureaux de sa *Revue fantaisiste;* ce furent des débutants qu'on adopta, comme M. Coppée, des poètes qui fréquentaient chez Leconte

de Lisle, comme M. Dierx et M. de Heredia, ou amenés par Charles Baudelaire, comme Léon Cladel. Bref, le Parnasse se constitua d'admirateurs et d'amis de Leconte de Lisle, de Banville et de Baudelaire. M. Emmanuel des Essarts, dans un article énumératoire, dit que ce fut sous ces trois grands arbres un semis de fleurettes bizarres qui s'abritèrent à leur ombre.

Postérieurement à *la Légende du Parnasse contemporain*, tout récemment, dans les *Braises du cendrier*, M. Catulle Mendès fait, non sans fierté, le dénombrement de ses frères d'armes : il énumère Glatigny, M. Coppée, Stéphane Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam, Armand Silvestre, M. Albert Mérat, M. Sully Prudhomme, Paul Verlaine, M. Anatole France, M. de Heredia, M. Léon Dierx.

Il faut bien dire tout de suite que Villiers de l'Isle-Adam a plus longé le Parnasse qu'il n'en fit partie ; que l'y ranger, c'est, de la part des Parnassiens, transporter sur le terrain littéraire une amicale contemporanéité. Villiers est un prosateur, il a fait peu de vers, et ses premières poésies, qu'on ne peut considérer comme importantes dans son œuvre, portent surtout l'empreinte d'Alfred de Musset. M. Anatole France n'est point, à proprement parler, un parnassien, étant devenu lui-même un point de départ et dans une orientation si différente. Il voisine par *les Noces corinthiennes* et ses poèmes, puis il bifurque. Il faut surtout dire et redire que c'est indûment que le Parnasse revendiquerait Mallarmé et Verlaine. Ils ont débuté avec les Parnassiens, d'accord ; mais leur gloire douloureuse et magnifique, ils l'acquirent pour s'en être séparés, en vue d'une vie d'art particulière qui fit d'eux les précurseurs du Symbolisme. Stéphane Mallarmé rêva la courbe d'art qui le mena, d'une volonté de faire aboutir logiquement l'idéal du vers selon Gautier et Baudelaire, au vers libre (1).

Paul Verlaine se prit à chanter à sa guise et à tordre métaphoriquement le cou à la rime, ce bijou d'un sou selon lui, ce kohinnor d'après les Parnassiens. Il faut, d'ailleurs, admettre que le Parnasse est, sur ce point, peu cohérent dans ses dires, car, dans *la Légende du Parnasse contemporain*, Verlaine et Mallarmé ne sont admis que très sur la lisière. M. Catulle Mendès, en reconnaissant la beauté des *Fleurs* de Mallarmé ou des sonnets de Verlaine, déclare, en 1884, qu'il conçoit seulement la technique de Mallarmé, sans l'admettre, et dit, à propos de Verlaine, que les *Fêtes Galantes* font preuve d'une meilleure santé intellectuelle que les *Poèmes Saturniens*. C'est le droit absolu de M. Catulle Mendès d'indiquer une démarcation, et cela fait l'éloge de sa critique d'avoir tout de suite senti une antinomie, mais alors pourquoi, depuis, cette revendication obstinée ?

Cette coupe nécessaire faite, on trouverait comme principaux Par-

(1) Malgré que de très jeunes critiques l'ignorent, la dernière publication poétique de Stéphane Mallarmé est en vers libres. C'est : *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, poème paru dans *Cosmopolis*, et qui devait être le premier d'une série de dix poèmes en vers libres. La mort interrompit.

nassiens : Glatigny, M. Mendès, Armand Silvestre, M. Mérat, Léon Valade, M. Coppée, M. Sully Prudhomme, M. de Heredia, M. Léon Dierx.

Théophile Gautier, dans son Rapport sur les Progrès de la Poésie française, en 1867, après les avoir cités (en leur joignant MM. Winter, Luzarche et des Essarts), prononce : « Il est bien difficile de caractériser, à moins de nombreuses citations, la manière et le type de ces jeunes écrivains dont l'originalité n'est pas encore bien dégagée des premières incertitudes. Quelques-uns imitent la sérénité impassible de Leconte de Lisle, d'autres l'ampleur harmonique de Banville, ceux-ci l'âpre concentration de Baudelaire, ceux-là la grandeur farouche de la dernière manière d'Hugo ; chacun, bien entendu, a son accent propre qui se mêle à la note empruntée » ; et Gautier louera M. Sully Prudhomme de la bonne composition de ses poèmes, dira de M. de Heredia que son nom espagnol ne l'empêche pas de trouver de beaux sonnets en notre langue, de Stéphane Mallarmé que « son extravagance un peu voulue est traversée de brillants éclairs », de M. François Coppée que son *Reliquaire* est un charmant volume qui promet et qui tient.

M. Coppée est celui qui reçoit le plus beau compliment ; il avait déjà ses deux gammes très diverses, dont l'une vient de Gautier et l'autre un peu de Musset et davantage de Murger. La première lui dictait à ce moment, dans *le Jongleur*, ce poème qui donna à M. Catulle Mendès l'impression que M. Coppée dominait désormais son inspiration, des vers comme ceux-ci, très *Emaux et Camées*.

Si la gitane de Cordoue
Qui sait se mettre sans miroir
Des accroche-cœurs sur la joue
Et du gros fard sous son œil noir,

Trompant un hercule de foire
Stupide et fort comme un cheval,
M'accorde un soir d'été la gloire
D'avoir un géant pour rival...

et, la seconde, des strophes comme celle-ci, contenant en germe le Parnasse non héroïque, ni farce, mitoyen, dirons-nous :

Et c'est la fin ; mon cœur, quitte des anciens vœux,
Ne saura plus le charme infini des aveux
Et le bonheur qui vous inonde
Parce qu'un soir de mai dans le bois de Meudon
Sur votre épaule, avec un geste d'abandon,
Elle a posé sa tête blonde.

Si froidement que parle Gautier des Parnassiens, c'était les défendre chaudement, étant donné l'état de l'opinion courante à leur égard. Ce tollé de la presse est au surplus tout à leur honneur, et, s'ils en ont un peu oublié la leçon lors des débuts du Symbolisme, nous devons le leur compter comme preuve que leur art contenait une portion de nouveauté,

qui maintenant nous échappe un peu, qui était toute de forme, mais assez vive en sa substance pour faire comprendre les colères qui les accueillaient. Gautier énumère dans son Rapport les poètes qui en même temps qu'eux, sous d'autres couleurs, abordaient la poésie et qui furent leurs adversaires : les louanges sont peut-être plus abondamment départies aux non-Parnassiens et notamment à Ratisbonne, Lacaussade, Maxime Du Camp, André Lefèvre (qui tient une grande place), Auguste Desplaces, Levavasseur, M. Prarond, Valéry Vernier, Eugène Grenier, Eugène Manuel, Stéphane du Halga, Thalès Bernard, Max Buchon, Grandet, Bataille, Du Boys et Rolland. Il semble, dans la juxtaposition des deux séries, avoir eu tort, comme dans une exaltation un peu excessive d'Autran parmi les artistes plus anciens ; l'essentiel est la configuration qu'il fournit du groupe, et le fond de son opinion.

Il y a encore une autre façon documentaire de dénombrer les Parnassiens, c'est celle que fournit le *Parnasse contemporain*, recueil paru chez Lemerre et qui, sauf népotismes et intercalations amicales, donne toute la figure de l'école, y compris, ce dont il serait injuste de la priver en une étude sérieuse, son rayonnement, ses adeptes.

Dans le premier *Parnasse*, les aînés admis sont Gautier, Banville, Leconte de Lisle, Vacquerie, Baudelaire, Arsène Houssaye, Philoxène Boyer, les frères Deschamps, Auguste Barbier.

Outre ces noms, outre ceux que réclame *la Légende du Parnasse contemporain*, on trouve Louis Ménard, qui n'apparut qu'une fois, étranger au mouvement de par les faibles qualités de son vers, mais dont on lut, de ce côté, avec profit, les œuvres philosophiques en prose et les évocations du polythéisme hellénique, André Lemoyne, poète aimable et bien différent, puis MM. Xavier de Ricard, Léon Valade, Cazalis, Emmanuel des Essarts, Henry Winter, Armand Renaud, Eugène Lefébure, Edmond Lepelletier, Auguste de Chatillon, Jules Forni, Charles Coran, Eugène Villemin, Robert Luzarche, Alexandre Piédagnel, F. Fertiault, Francis Tesson, Alexis Martin. Une série terminale de sonnets semble constituer une sélection voulue.

La seconde série du *Parnasse* accueille Mme de Callias, Mme Blanchecotte (une doyenne), MM. Ernest d'Hervilly, Henri Rey, Mme Louise Colet, M. Anatole France, Léon Cladel, Alfred des Essarts, Antony Valabrègue, MM. Armand Renaud, André Theuriet, Jean Aicard, Georges Lafenestre, Frédéric Plessis, Robinot-Bertrand, Léon Grandet, Gustave Pradelle, Mme Penquer, Louis Salles, Eugène Manuel, Laprade et Soulary y furent vraisemblablement invités, ainsi que Charles Cros, poète trop autonome pour être là autrement qu'en visiteur.

A la troisième série du *Parnasse*, l'effectif s'accroît ; d'autres déférentes invitations amènent Mme Ackermann, Autran, Jules Breton, peintre critique et poète (où excella-t-il !), Édouard Grenier, poète universitaire des plus médiocres, dont quelques études sur Heine sont curieuses à cause d'un ton d'égalité comique, Paul de Musset, Ratis-

bonne ; à côté d'eux, des jeunes chez qui l'influence parnassienne se manifeste vraiment, MM. Armand d'Artois, Émile Bergerat (chez qui le chroniqueur éclipse le poète), Émile Blémont, Robert de Bonnières, qui donna quelques sonnets du genre de ceux de M. de Heredia, puis entreprit vainement la réhabilitation du conte en vers, Raoul Gineste, Charles Grandmougin, Guy de Binos, Isabelle Guyon, Auguste Lacaussade, déjà connu par des poèmes naturistes, créole comme Leconte de Lisle ou Dierx, abordant les mêmes paysages, Paul Marrot, poète plutôt réaliste et fantaisiste, Achille Millien, Monnier, Amédée Pigeon, Claudius Popelin, Gustave Ringal, Gabriel Vicaire, comme aussi Rollinat et Paul Bourget.

Mais ces trois derniers ne sont pas des Parnassiens : Rollinat, comme Vicaire, tiendrait plutôt au groupe de Richepin et de Maurice Bouchor qui protesta vivement non pas tant contre la rythmique que contre le fonds d'idées, l'impassibilité, le non-réalisme des Parnassiens et aussi contre leur vocabulaire, et réclamèrent avec quelque éclat un retour à la simplicité et à la découverte de la vie. L'intrusion du Symbolisme a resserré ces deux groupes jadis ennemis, au moins sur un point, et ceux qu'on accusa âprement de vouloir disloquer le vers ont été amnistiés *de plano*. Ce fut néanmoins la première fois qu'on barrait la route au Parnasse depuis ses débuts, la chose se passant vers 1878. Richepin écrivait *la Chanson des Gueux*, M. Paul Bourget *Edel*, M. Boucher les *Chansons joyeuses*, et ce fut d'avoir eu trop confiance en leur rhétorique qui les empêcha d'imposer une esthétique qui s'appuyait d'ailleurs sur le naturalisme, dont on pensa quelque temps qu'ils allaient devenir les poètes. Ils ne manquèrent point de talent ni de truculence, mais bien d'indépendance et d'audace.

Il faut supprimer de la liste que fournit le *Parnasse contemporain* le nom des poètes qui tournèrent court, après un ou deux volumes de vers, entrèrent dans la politique ou l'administration, et se turent ; certains furent des créations de M. Lemerre. Postérieurement au *Parnasse contemporain* on trouverait aussi de nouvelles recrues pour le Parnasse, mais il faudrait distinguer, parmi ces fervents de l'art traditionnel, ceux qui procèdent du romantisme pur et les lamartiniens, de ceux que directement tel ou tel des Parnassiens influença. Si on peut porter à l'acquis du Parnasse des poètes tels que M. de Guerne, M. Jacques Madeleine, et très à la rigueur M. Henry Barbusse, on ne saurait lui attribuer ceux qui, quoique résolus au vers régulier, ont d'autres attaches, comme M. Quillard, comme Albert Samain. Ce n'est point sans arrière-pensée que le Parnasse réclame Verlaine : c'est non seulement à cause de sa gloire, c'est à cause des verlainiens, car l'empreinte de Verlaine se trouve, et forte, chez des suivants du rythme traditionnel.

L'art de M. Laurent Tailhade ne s'apparente intellectuellement qu'à des tentatives de rénovation, si strictement traditionnelle soit sa métrique, et on sent bien en lisant M. Sébastien-Charles Leconte qu'il s'est passé quelque chose depuis le Parnasse, grâce à quoi, malgré la vive admira-

tion du poète pour Leconte de Lisle et M. Dierx, on ne peut le considérer comme un parnassien : ce serait un néo-classique, avec des recherches particulières de synthèse et de musique.

Quant à M. Rostand, quoique évidemment ses sympathies d'art affichées soient avec le Parnasse, il a trop le goût de l'anachronisme, l'indifférence de la valeur du terme et de la solidité du vers pour qu'on puisse le compter parmi eux. Son lavis est l'antithèse de leur eau-forte, au moins théoriquement. Dans la pratique, il y a avec certains des Parnassiens plus de ressemblances réelles.

Pour être complet, il faut noter l'expansion belge du Parnasse. Georges Rodenbach, dont toutes les volitions d'intimisme et de musique discrète sont opposées à l'art parnassien, aboutissait au vers libre, et sa mort prématurée ne l'a point interrompu avant qu'il n'en ait laissé pour témoignage ce beau livre, *le Miroir du Ciel natal*. Il demeure donc au Parnasse, de ce coté : M. Iwan Gilkin et M. Albert Giraud, qui sont très exactement de ses fidèles, encore que M. Giraud doive infiniment à Paul Verlaine.

III

Un livre technique apparaît à la maturité du Parnasse : c'est le *Petit Traité de poésie française* de Théodore de Banville. Ce livre a paru vers 1876 (1) ; il n'a pu servir à l'instruction poétique d'aucun des premiers Parnassiens, mais il résume un enseignement oral qu'ils écoutèrent.

D'ailleurs, en ajoutant à la prosodie de Tennint, et en la refondant, et en la noyant autant que faire se pouvait dans de la fantaisie élégante et joyeuse, Théodore de Banville est très prudent : il ne présente son livre que comme un petit manuel destiné aux gens du monde. Il préconise, pour les poètes, uniquement la lecture des maîtres comme moyen d'instruction, et prétend s'adresser à un candidat au Parnasse qui voudrait faire des vers malgré Minerve. Il y a peut-être là coquetterie d'un grand lyrique, ennuyé de professer et de donner des recettes. D'autres réserves, que le poète fait pour sa conscience, sont plus importantes : il s'agit pour lui de ne pas fermer son livre sans lui laisser une issue sur l'avenir. Plus près que les Parnassiens de la révolution romantique, plus créateur qu'eux et de beaucoup, il n'a pas, étant un inspirateur, la foi aveugle des adeptes : c'est pourquoi il regrette que la révolution d'Hugo soit restée incomplète, que les romantiques n'aient rien ajouté à cette révolution, que leur rôle y ait été plutôt restrictif. Les concessions faites à l'avenir, il pose son principe de la Rime puissance absolue, le seul mot, dira-t-il, qu'on entende dans le vers ; il la considère comme une néces-

(1) La première édition, chez Cinqualbre, éditeur fugitif qui donna aussi une réédition d'Arvers et *Ompdrailles le Tombeau des Lutteurs*.

sité de technique, aussi comme un tremplin ; sa nature heureuse lui en avait fait une baguette magique, et il en vante aux autres les puissances cachées, la force inventive.

Très louablement opposé aux licences poétiques qui déforment la phrase, par exemple à l'inversion, il accuse la lâcheté humaine de s'opposer à l'emploi de l'hiatus.

Il ressort de ces lignes qu'étant donné une technique dont il ne discute pas la base scientifique ni la légitimité, ceux qui l'abordent doivent s'en tirer sans trucs et sans facilités convenues, obtenues aux dépens du tour logique de la phrase ; cela donne la main aux théories des vers-libristes qui ne subordonnent jamais cette allure nécessaire de la phrase au redoublement des sonorités, à la redondance de la strophe, ni à la rotondité du rythme, comme dirait M. Mendès.

Mais Banville ne persévère pas sur cette indication qu'il a fait luire, et, avec une belle franchise, facile à son énorme et souriante habileté dont l'acrobatisme n'est qu'une province, il conseille nettement de cheviller. Il prend pour exemple un fragment du *Régiment du Baron Madruce*, en dispose les images principales, les mots essentiels placés à la rime, et indique que la besogne, une fois le premier travail fait, est de rejoindre avec élégance et sans qu'aucune bavure dénonce le travail de mosaïque, les images principales, les rimes principales. Évidemment il eût été moins fécond et moins lyrique s'il se fût toujours soumis à cette méthode. Enfin, chevillage habile ou mosaïque ingénieuse, et rime rare à consonne d'appui, voilà la base même de son enseignement.

D'ailleurs, les influences de Banville et de Leconte de Lisle, les plus importantes techniquement (celle de Baudelaire fut plutôt mentale), sauf sur ce point que toutes deux indiquent une nécessité de serrer le vers relâché par les lamartiniens et les mauvais élèves d'Hugo et de Musset, sont diverses et même contradictoires. Le *Petit Traité de poésie* de Banville contient, avec luxe de détails relativement à ses dimensions, l'étude des formes fixes. Toutes y trouvent leur place, et Banville les tenta toutes ; le grand poète des *Exilés* perdit beaucoup de temps à tourner des babioles. Les Parnassiens le suivirent dans cette voie, et, à son instar, firent nombre de ballades, de rondels, de triolets. C'était l'aboutissement du mouvement de curiosité qui avait entraîné les Romantiques vers l'étude assez détaillée du XVIe siècle, comme firent Sainte-Beuve et Nerval. Après avoir joui des petits rythmes en curieux très désireux de trouver un terrain où Hugo n'eût pas mis le pied, les Parnassiens se précipitèrent sur celui-là.

Leconte de Lisle avait des ambitions trop solennelles, je ne dis pas hautes parce que celles de Banville étaient aussi hautes, pour s'amuser à ces gentillesses du vieil esprit français, qui sont à la poésie lyrique ce que les vieux fabliaux sont au roman de mœurs ou d'évocation ; il y eut là beaucoup de talent perdu. La fidélité à ces deux influences, — la marche au grandiose, selon Hugo et Leconte de Lisle, la danse vers le plaisant et le spirituel, d'après Banville, — communique aux premiers

volumes des Parnassiens un aspect un peu hybride. M. Catulle Mendès, au début de sa carrière longue et remplie, fait voisiner Kamadéva, —

L'ombre diminuée
Voit flotter la nuée
De tes parfums ravis
Aux Madhâvis —

les soutras, les aras, les roses radambas, les grands dieux de l'Inde, les personnages de la Saga avec Tin-Si-O-Sai-Tsin, et aussi avec Philis et les petits amours débauchés qui veulent fonder des évêchés dans la Cythère libertine; il a des chansons espagnoles où luit du clair de lune germanique, et il resserre, en de brefs contes épiques, des crises d'âme héroïque. M. Dierx racontera Henrik le Veuf, en même temps qu'il parlera de la beauté des Yeux ; et chez tous, c'est la même juxtaposition (sauf que M. Dierx n'a manié que le lyrisme soit en effusion de poésie personnelle soit en courtes pièces avec une nuance épique), c'est le même mélange de poésie biblique, légendaire, funambulesque, libertine, descriptive et, plus tard, didactique, grâce à M. Sully Prudhomme, qui, lui non plus, ne marivauda jamais.

Cette simultanéité d'excursions dans des genres différents, ils la tinrent pour variété, et, comme il la fallait expliquer, qu'ils avaient rencontré la conception de Banville, d'après laquelle le poète, artisan averti impeccablement d'un métier, doit pouvoir fournir tout poème pour toute circonstance, et tient en somme sur le Parnasse, ou pour le journal ou pour les particuliers, une échoppe d'écrivain public idéal (conception qui a ses droits), ils se déclarèrent non pas des inspirés, mais des praticiens scrupuleux, savants et indifférents. C'est de ce temps à programme que datent les fières déclarations d'impassibilité procédant de Leconte de Lisle :

La grande Muse porte un péplos bien sculpté
Et le trouble est banni des âmes qu'elle hante

ou le

Nous qui faisons des vers émus très froidement.

Notons-le en passant, cet émotif de Verlaine est, à cette date, bien le plus résolu à mater énergiquement l'inspiration et l'émotion, et son impassibilité du moment prête au sourire. Mais ces vers, ces aphorismes, ces programmes sont de contenance. Ils travaillent sous les influences précitées qui firent les uns sataniques, les autres épiques, les autres funambulesques, ou plutôt les décidèrent presque tous à toucher à ces cordes diverses, et à alterner l'épopée et le triolet. Souplesse profonde, oui, mais non point don lyrique.

Les vers des Parnassiens ont entre eux des points communs, grâce à leur fidélité aux mêmes principes; les individualités y font pourtant des différences.

Le vers de M. Mendès, — souple, éclatant, oratoire, théâtral, parfois

cursif (eu égard à sa règle), offrant souvent, dans les pièces légères, grâce à un métier bien tenu et quelque nonchalance touchant la rareté des rimes, un aspect d'improvisation heureuse, solide et fort dans les contes épiques, dominé par la rime quand le poète s'*esclaffe*, — diffère beaucoup du vers serré, avec des résonnances d'intimité et des traînes de musique que fait M. Dierx. Ces deux formules doivent être très différenciées du système de lignes de prose exactement césurées et ponctuées par une rime avec consonne d'appui qu'emploie le plus fréquemment M. François Coppée. Un vers prosaïque sera toujours de la prose, malgré toutes les prosodies qui garantiront le contraire, et ce membre de phrase,

Que le bon directeur | avait versé lui-même,

ne saurait être considéré comme un vers. C'est l'erreur, toute l'erreur du Parnasse d'avoir considéré la versification comme indépendante de la pensée. Cette formule de M. Coppée est dissemblable de la forme souvent gauche, imprécise et sans éclat, si elle n'est pas toujours dépourvue d'un joli flou lamartinien, qui distingue M. Sully Prudhomme, et de la technique serrée, trop serrée, encore qu'elle se permette la cheville (Banville l'a permise) de M. de Heredia, prodigue de rimes trop riches, trop monotones, coulant toute vision dans ce moule unique et forcément monotone du sonnet.

Les différences déjà visibles au début entre les poètes parnassiens se sont accentuées : les uns ont des dons d'image ou de musique ; d'autres en sont dépourvus. Le choix entre Leconte de Lisle et Banville se manifeste encore ; il était d'ailleurs inspiré au début par des raisons profondes de tempérament. Ces variations sont assez grandes pour qu'on ait été parfois tenté de voir dans le Parnasse, plutôt qu'un groupement logique, une coalition. On aurait tort : ce qui donne au Parnasse cet aspect disparate, c'est qu'il constitue la fin du Romantisme, et qu'il s'y rencontre, mêlés aux dons personnels, des reflets de toutes les directions romantiques, poétiquement s'entend, car c'est une des infériorités de l'école, comme du Naturalisme d'ailleurs, de n'avoir pas également abordé la prose et le vers, l'œuvre lyrique et l'œuvre d'analyse et de synthèse ; c'est ce qui la rejette au second plan. Sans M. Catulle Mendès, nous ne saurions pas comment un parnassien entend la prose, en dehors du poème en prose, et encore exception faite pour *le Livre de Jade*, en négligeant les œuvres peu caractéristiques de M. de Lyvron et ne pouvant attribuer au Parnasse les poèmes en prose de Mallarmé, encore que certains des plus beaux aient paru à *la République des Lettres*, où M. Mendès élargissait le Parnasse autant qu'il le pouvait, ni les jolies fantaisies qui terminent *le Coffret de Santal* de Charles Cros ; c'est encore M. Mendès que nous trouvons occupé à représenter le Parnasse dans le maniement de cette forme créée par Bertrand, mais recréée par Baudelaire (qui y dépose le germe révolutionnaire) et que le Symbolisme a absorbé, en ses cadences et en son respect de la phrase, dans le vers libre.

Encore une fois, muni de cette forme féconde le Parnasse en avait tiré de coquettes babioles et de jolis divertissements. Il faudrait, d'ailleurs, si l'on étudiait le poème en prose chez les Parnassiens, faire très attention aux dates et considérer que les Symbolistes ont fortement influencé la façon qu'avaient les Parnassiens de le concevoir dès les débuts du groupe, antérieurement même à 1886.

Le livre de Théodore de Banville qui ouvre l'ère parnassienne, c'est le lit de Procuste dissimulé sous des amas de roses. M. Sully Prudhomme donne au Parnasse finissant son livre théorique, qu'il appelle son *Testament poétique*. Ce n'est point que M. Sully Prudhomme soit pour cela absolument qualifié, et nous ne pouvons admettre cette extension de son livre, que par suite de l'affirmation, souvent répétée par les Parnassiens, de leur admiration mutuelle et de leur accord sur des principes généraux, car M. Sully Prudhomme n'est pas, il s'en faut, le plus représentatif des Parnassiens.

Le livre de M. Sully Prudhomme n'a pas non plus l'importance que l'auteur a voulu lui déléguer par le titre choisi. Ce *Testament poétique* contient infiniment de petits morceaux extraits de préfaces, de toasts à des inaugurations, à des repas de corps. Fidèle au système de la mosaïque, M. Sully Prudhomme a rejoint, avec plus ou moins de soin, des aphorismes émis à diverses périodes de sa vie au bénéfice de lecteurs de tel volume de M. Dorchain ou de Mme Marguerite Comert, pour les membres de la Société des gens de lettres, si épris de poésie pure, pour les admirateurs décidés de Corneille groupés en Société, etc... Mais il n'y en a pas moins, dans la première partie du volume, un résumé succinct et net du misonéisme de M. Sully Prudhomme et de ses opinions sur la technique poétique. La haine que porte M. Sully Prudhomme aux vers-libristes est célèbre : elle se manifesta un jour par des remerciements publics et commémoratifs qu'il adressa à Alfred de Vigny, le louant de n'avoir point été un décadent. Elle l'a mené, dans un de ces discours qui ornent le *Testament poétique*, à indiquer comme fondateur du vers-librisme Chateaubriand, « qui, lui, du moins, garde l'aspect de la prose, et ne va pas emprunter à la typographie des ressources poétiques ». Je cite cela en passant, et je trouve cette haine, non point comique, mais touchante : et cette valeur d'émotion, elle l'emprunte à la très réelle infériorité de M. Sully Prudhomme, en tant qu'artiste verbal et qu'ouvrier du vers, à côté des autres Parnassiens : il y a du martyre dans le cas de cet homme distingué.

En dehors de ce désir de nuire aux vers-libristes dans l'esprit des personnes auxquelles il s'adresse, M. Sully Prudhomme a encore quelque chose à expliquer avec insistance : c'est que la poésie personnelle peut avoir quelque importance, mais qu'il ne faut point oublier que le summum de l'art, c'est la poésie didactique et philosophique, dont il faut sous-entendre que *Justice* est un des ornements parfaits. D'autres avertissements sont adressés aux confrères parnassiens. M. Sully Prud-

homme, après avoir regretté que le chemin du rire ait été déserté par les Romantiques, fait observer que, *seul*, Banville a ragaillardi la veine française, et demande : « Où seul ses élèves? » ce qui n'est pas aimable pour l'auteur de *la Grive des Vignes*. Un autre coin de mandement pourrait concerner M. de Heredia ; je me reprocherais d'interpréter ce morceau d'éloquence académique, au lieu de le citer.

« Une forme a persisté, qui ne pouvait pas périr, car elle est admirablement assortie à la secrète horreur des compositions étendues, c'est le sonnet.

Le sonnet présente le rare avantage de s'adapter à toute espèce de sujet simple. Il n'est donné qu'aux maîtres d'en sentir les intimes conditions, qui sont les plus laborieuses à remplir, mais il demeure difficile pour tous, ne fût-ce que par le choix des rimes redoublées. Il n'effraie pourtant pas les indolents, au contraire. A cet égard la psychologie de sa confection est très curieuse. Ce travail exige, outre l'habileté, beaucoup de persévérance ; mais comme il n'engage pas l'activité mentale à long terme comme un grand poème, la persévérance peut prendre son temps et faciliter l'effort en le divisant par des relais ; elle peut, en un mot, le concilier avec la nonchalance. La lenteur des points ne compromet pas l'achèvement de cette exquise tapisserie, et n'eût-on pas la patience de l'achever, on n'aurait pas à sacrifier un commencement trop considérable ; mais on la termine, tout le canevas tient dans la main, et rien ne favorise mieux la constance. De là, vient qu'on n'a jamais fabriqué tant de sonnets qu'aujourd'hui. Mais combien en faut-il pour valoir un long poème ? — Un seul, répondent nos jeunes confrères ! Oh ! celui-là est rare, nous savons tous où il se trouve, mais ce n'est pas chez eux. Qu'ils l'accomplissent donc, et je pardonnerai de bon cœur à cet ouvrage d'une valeur sans mesure l'étroite mesure de son cadre qui le rend complice de leur faible essor. »

Ce filet n'est pas sans justesse, et, encore que le sonnet soit la plus raisonnable des formes fixes, sa culture exclusive n'est pas faite pour ne communiquer aucun étonnement, mais ce n'est point pour les mêmes raisons que M. Sully Prudhomme que nous serions d'un avis semblable au sien ; peut-être même avons-nous plus de sympathie que lui et l'admiration pour le sonnet, quand il est manié, en passant, parmi le labeur de l'œuvre, par des sonnettistes tels que Baudelaire, Mallarmé ou Verlaine. Nous serions aussi d'accord avec M. Sully Prudhomme en désirant que les questions de rythmique soient bien posées, scientifiquement posées. Or, ce n'est point ce qu'il fait. En appeler à la phonétique, qui n'est pas une science bien scientifique, du moins d'une rigueur mathématique, est bien, mais M. Sully Prudhomme ne tire pas de son intention un parti suffisant, et ce n'est pas encore lui qui aura donné au vers parnassien un substrat scientifique. Il s'efforce surtout à différencier l'aspiration poétique et la traduction verbale, ou versification. Il ne se rend pas compte que notre effort a été surtout de réduire cette versification artificielle au minimum, et d'effacer de la versification ce qu'elle avait de mnémotechnique. Nous n'admettons même pas qu'il y ait versification, mais seulement revêtement rythmé de l'émotion. Au contraire, M. Sully Prudhomme, partant sur son idée spéciale de rhétorique poétique qui permet d'exprimer

n'importe quoi, même une géométrie, sous forme de phrases de prose césurées exactement et ponctuées d'une rime, regrette le vers-maxime, le vers-aphorisme, le vers oratoire à la façon de la tragédie classique, et, le premier depuis longtemps, il accuse Hugo d'excès de révolte technique, proteste contre l'enjambement, et donne d'excellents arguments à ceux qui veulent établir l'artificialité excessive du vers traditionnel (1).

IV

L'Œuvre du Parnasse n'est pas close, et demain apportera des œuvres ; il est plus que probable que ces œuvres n'infirmeront point les caractères généraux déjà affirmés, et ce sera dans la même voie que les Parnassiens nous donneront des œuvres plus typiques. On peut résumer leur action.

Restitution faite aux autres groupes des personnalités qui leur appartiennent mieux qu'au Parnasse, déduction établie des non-valeurs et des acceptations par camaraderie, et en ne comptant que les chefs de file, le Parnasse demeure composé de Glatigny, d'Armand Silvestre, de M. Coppée, de M. Sully Prudhomme, de M. Albert Mérat, de M. de Heredia, de M. Léon Dierx, de M. Catulle Mendès. On voit par cette simple énumération qu'il a fourni deux courants principaux. L'un, familier, bourgeoisant, prosaïste, est celui de MM. Coppée et Sully Prudhomme. Quelques notables différences qu'il y ait entre le poète des *Humbles*, le dramaturge de *Pour la Couronne*, et le poète des *Solitudes* et de *Justice*, ils sont à part des autres Parnassiens par leur dévotion moins grande ou leur talent moins fortifié pour la beauté de la forme. Fervents des principes parnassiens, ils n'arrivent pas à les soutenir d'exemple. En outre, on ne retrouve pas chez les autres Parnassiens la curiosité des fonds populaires, le goût du poème qui peut être récité par une jeune fille, presque du monologue, ni les curiosités d'épopée familière qui distinguent M. Coppée. La curiosité philosophique des Parnassiens n'a jamais pris non plus le chemin didactique où M. Sully Prudhomme a tenté ses plus gros efforts : leur philosophie, peu fréquente, a des apparitions courtes, et si M. Sully Prudhomme ne recule pas devant les sécheresses, au moins évite-t-il la galvanisation des dieux hindous. C'est presque par camaraderie que MM. Coppée et Sully Prudhomme sont des Parnassiens ; ils le veulent énergiquement, ils l'ont proclamé, réaffirmé : personne n'a rien à y dire. Bornons-nous à constater que l'élève mental de Lamartine, de Brizeux, de Gautier, d'Hugo, de Musset et de Murger qu'est M. Coppée, et M. Sully Prudhomme, lamartinien scientifique, ont entre eux ce point d'unité de

(1) Il est à noter que M. Sully Prudhomme, après avoir fait grand étalage de la phonétique, déclare, à d'autres pages, qu'il ne faut pas toucher au vers traditionnel, fruit de tant de tâtonnements ; en parlant de tâtonnements, il admet donc l'empirisme des méthodes qui le créèrent

trancher fortement sur les autres par quelque chose qui leur est commun, et qui est le refus, en général, du grand geste romantique, et une certaine tranquillité bourgeoise, qui fut longtemps la marque de la poésie académique depuis 1830 (1) et qui fut académisée en eux, avant, bien avant celle de Leconte de Lisle.

M. de Heredia se détache du demeurant du groupe, par sa fidélité au sonnet et par son goût classique : c'est là une branche nouvelle du Parnasse qui commence ; elle s'appuie sur Chénier, sur Leconte de Lisle. Elle sourit à certaines volontés du Symbolisme, pas les essentielles ; c'est là une école en formation ; on ne peut que regretter ce maniement exclusif d'une forme et on ne la pourra juger qu'après peut-être de nouveaux travaux de M. de Heredia, de M. Léonce Depont, de M. Legouis.

Il est probable que cette pléiade de sonnettistes n'apportera à la poésie qu'un curieux et très intéressant intermède ; mais il faut attendre pour juger loyalement la portée du mouvement. Quant à l'œuvre originaire, *les Trophées*, il est simple d'y reconnaître ce qu'elle contient : des beautés, de la monotonie, un jeu exagéré des richesses verbales et décoratives, une négligence absolue de ce qui pourrait être d'intérêt fondamental ; c'est une œuvre de luxe et d'évocations résonnantes, courtes forcément et pas assez imprévues.

MM. Dierx, Catulle Mendès, Silvestre, forment un groupe homogène ; les différences sont d'individualité de tempérament.

Un poète tel que M. Léon Dierx, qui a poussé les plus beaux cris pessimistes et qui a trouvé le *Soir d'octobre*, honorerait toute école, et si son œuvre manque de volume et aussi de variété, le nombre des beaux fragments y est assez considérable pour compenser tout regret.

M. Catulle Mendès, c'est l'activité même, et c'est le parnassien-type. S'il y eut Parnasse, ce fut un peu par réaction de son esprit sur des esprits différents qu'il sut retenir un instant à l'écouter et surtout par sa fréquente affirmation qu'il y avait Parnasse. La formule du Parnasse, cette formule de recherche sur tous les terrains, d'excursions fantaisistes, héroïques, bouffonnes, variées surtout, c'est la formule de son esprit apparenté à celui de Banville. Il est kaléidoscopique. Il parcourt, toujours affairé, ardent, et vraiment à la chasse de l'idée, un parc aux mille sentiers ; c'est parce qu'il est si emballé vers ses réalisations qu'il ne s'aperçoit pas qu'il les retrouve sur les mêmes chemins où il a déjà passé. Critique, il est plein de parti-pris, d'injustice, d'erreurs (je ne parle pas de sa remarquable critique dramatique, mais de la critique littéraire qu'il y insère théâtre-faisant) ; mais, quand il se trompe, c'est toujours sincèrement ou par fidélité à un idéal auquel il s'est attaché éperdument. Il est, en tout cas, la plus large ou la plus variée personnalité parnassienne, car s'il a des défauts de rhétorique et

(1) Sauf pour Hugo, Vigny, Musset, Leconte de Lisle qui tranchaient ; voir, dans les *Souvenirs* de Théodore de Banville, l'étude sur Alfred de Vigny, où sa vie académique est caractérisée.

d'afféterie, il possède quelques-unes des belles qualités du romantisme, et parmi ses romans romantiques, héritiers de la dernière manière d'Hugo, additionnée de Chamfort et de Crebillon fils, assaisonnée de lyrisme légendaire, « l'eau du Gange en gouttelettes dans son vin de Champagne », quelques-uns compteront. C'est lui aussi qui à conté le plus de beaux contes épiques, chanté le plus de jolies chansons, et a publié le plus de rimes inutiles, et il a trop fréquemment plié le vers à la chronique.

Armand Silvestre, improvisateur expéditif et averti, très maître d'un métier souple sans recherche, très indulgent à sa facilité, laisse, parmi tant de poèmes doués d'un excessif air de famille, les beaux vers de *la Gloire du Souvenir* et des *Sonnets païens*, comme pour montrer qu'il était supérieur à sa production ordinaire. Il a eu de francs accès de verve, qui lui marquent une belle place parmi les conteurs *gaulois;* il a la verve, les procédés, l'abondance et le facile accueil aux bons mots de terroir et de corporation des meilleurs écrivains de ce genre.

A côté de ces poètes, le Parnasse a ses *minores*, dont plusieurs laissent ou laisseront au moins quelques pièces d'anthologie. Le type en est Glatigny, dont on lira longtemps *la Normande, Maritorne, la Lettre à Mallarmé*, poèmes rimés d'une certaine habileté. Il a servi de type à cette leçon du Parnasse sur l'agilité du versificateur et sur le don spécial du poète, qui consiste à attribuer à Glatigny, artiste médiocre, un don réel, considérable, constituant le poète et que n'aurait point eu un Flaubert, écarté des vers par les chinoiseries du métier poétique. Il est juste de citer M. Albert Mérat, paysagiste de ville, que les jardinets des fenêtres de Paris, les Asnières, les Meudon, les passages de canotiers sur une Seine ensoleillée ont intéressé et qui en a tiré d'agréables poèmes.

Près de M. Mérat il faut citer, par similitude de genre, M. Antony Valabrègue, qui fut un critique d'art instruit (les petits Parnassiens furent parfois de bons critiques d'art, comme M. Lefébure qui donna un judicieux volume sur la Dentelle, on peut aussi parler de M. Georges Lafenestre, auteur de vers légers et faciles). M. Valabrègue nota non sans finesse bien des décors de berge, de fêtes, de soirs de banlieue.

Léon Valade, qui collaborà avec M. Mérat pour une traduction de l'*Intermezzo* de Heine, est mort jeune : il laisse une œuvre trop brève, où des pièces tendres sont tout à fait jolies, et, dans une gamme restreinte, il donne une sincérité d'émotion rare dans son groupe et que ne dépare point la rhétorique. M. Ernest d'Hervilly a brillé dans la gamme funambulesque. Il amusa beaucoup, aux débuts du Parnasse, par son *Harem*, où les diverses beautés du monde, de l'anglaise à la négresse, sont caractérisées avec quelque ironie. Rien ne vieillit si vite qu'une pièce gaie, mais des poèmes descriptifs de sensation exotique, sur la Louisiane entre autres, certifient la valeur poétique de M. d'Hervilly, qui semble avoir abandonné la poésie pour entasser une babel d'histoires légères et courtes dont certaines sont fines et d'un véritable humour. M. Emmanuel des Essarts, poète d'ambition et de bonne volonté, a tenté,

dans ses *Poèmes de la Révolution*, un gros effort qui l'a laissé au-dessous de son sujet. M. Xavier de Ricard, dont le livre *Ciel, Rue et Foyer* contient des pages intéressantes, l'inventeur ou au moins le fervent assidu, au commencement du Parnasse, du sonnet estrambote qui eut les honneurs de la parodie du *Parnassiculet*, s'est dirigé depuis longtemps vers les études politiques et sociales, et sa plume fut une des plus généreuses parmi celle des écrivains des *Droits de l'homme*. M. Cazalis a tiré des poèmes hindous et des poèmes persans la matière d'adaptations assez bien faites, et la beauté des modèles n'a point perdu tous ses rayons en passant par ses vers souples. Quelques poèmes en prose agréablement cadencés complètent son œuvre courte que rehausse une bonne histoire élémentaire de la littérature hindoue, très séduisante et attachante. Jean Marras, qui vient de mourir, était un ami très chaud et très dévoué des Parnassiens, profondément pénétré de la vérité de leur esthétique, mais non un parnassien, non plus que Cladel, dont les quelques vers (le sonnet à son âne et quelques courts poèmes) ne sont qu'une part insignifiante de l'œuvre. M. Frédéric Plessis, d'un vers ferme et distingué, augmente le nombre des poèmes antiques. C'est, parmi le premier ban des Parnassiens et leurs immédiates recrues, ceux qu'on peut citer, à moins qu'on n'ajoute des élèves particuliers de MM. F. Coppée ou Sully Prudhomme, comme M. Dorchain, poète de facture pâle, mais non sans distinction, ou des écrivains tels que M. André Theuriet, qui n'a fait dans la poésie qu'un court passage et a dilué son sentiment de la nature et son érudition florale et sylvestre dans des romans genre *Revue des Deux-Monde*, ou bien M. Jean Aicard, mais il n'est pas certain alors que les Parnassiens ne m'accuseraient pas d'abuser de quelques déclarations parnassiennes de M. Jean Aicard pour leur infliger un élève dont ils se soucient peu; tout de même, une fois au moins, M. Catulle Mendès l'a revendiqué.

V

Il semble que le reproche qu'on sera en droit d'adresser au Parnasse, ce sera de n'avoir rien innové et que les quelques hommes de talent qu'il compta ne se soient préoccupés que de tenir honorablement un rang à la suite du Romantisme. Ils n'ont eu ni le souci ni l'intelligence de l'évolution littéraire. Par leur maniement particulier du vers faussement marmoréen (il n'y a qu'à lire M. Coppée, M. Sully Prudhomme pour voir que ce vers est beaucoup plus *garni* à la façon d'une poupée moderne que marmoréen comme une statue antique), par la dispersion du rythme sur toutes sortes de sujets peu poétiques, ils avaient rendu le public lettré français indifférent à la poésie, et il a fallu l'évolution symboliste et la mise en question de la prosodie traditionnelle pour provoquer un sursaut et un retour d'attention, dont ils ont, d'ailleurs bénéficié.

Le mouvement symboliste a déplacé la question pour le Parnasse qui devenait aux yeux de tous, dûment ce qu'il était, un parti, pour ainsi dire conservateur; et contre les novateurs qui ont réformé la technique et réinfusé de la vie à la poésie, il s'est fait une alliance, à peu près, de tous les poètes fidèles au rythme traditionnel ; cela a rapproché du Parnasse, une foule de fidèles du Classicisme ou du Romantisme, des lamartiniens ou des mussettistes exactement pareils à ceux qu'on maudissait à l'hôtel du Dragon Bleu et qui auparavant niaient les Parnassiens, quoi que ceux-ci fussent alors les plus intéressants des poètes de tradition ancienne. Il faut pourtant se rendre compte que ces adeptes nouveaux, pas plus que les jeunes écrivains amis du Parnasse qui pratiquent le vers libéré, ne sont des Parnassiens, et il ne faut pas croire à un grandissement subit et tardif de l'école. C'est un beau coucher de soleil et non une aurore. C'est la fin, dans le respect et l'attention admirative et émue, d'un groupe qui fit son devoir, qui sut maintenir la gloire du vers, et qui, s'il n'augmenta rien, ne laissa pas déchoir. Les Anthologies tiendront grand compte de leur production. Il leur a manqué que l'un d'eux, soit M. Mendès, soit M. Dierx, écrivît un livre de vers qui s'imposât tout entier comme *la Légende des Siècles*, *les Destinées*, *les Fleurs du mal* ou *les Exilés*. Il est honorable pour eux qu'on puisse penser que, s'ils ne l'ont pas fait, c'est par esprit de discipline et par respect envers les maîtres.

M. Catulle Mendès le dit dans sa *Légende du Parnasse contemporain* après qu'il a comparé le groupe des Parnassiens aux Trois Mousquetaires, M. Dierx étant Athos, Glatigny d'Artagnan (Glatigny a dit :

> Père de la savante escrime
> Qui préside au duel de la rime,

comparaison fâcheuse et qui résume assez clairement la technique factice de l'école) et M. Coppée Aramis, ce qui n'est point sans dénoter des dons psychologiques et même prophétiques : le but des Parnassiens était de développer leur originalité sur les terrains, les mondes, si vous préférez, conquis par Hugo. Ils s'y sont bornés.

En 1902, demain, lors du Centenaire d'Hugo, M. Catulle Mendès et ses amis d'art seront là ; ils croiront, de bonne foi absolue, qu'ils sont les héritiers directs d'Hugo et qu'ils le représentent. Ils auront tort. Il n'a tenu qu'à eux qu'ils eussent raison ; ils auraient pu continuer l'évolution romantique : ils l'ont figée. Ils célébreront leur grand homme, leur Père, mais parmi les pompes d'une Religion qui s'en va justement parce qu'on l'a déclarée fermée et qu'on n'y veut plus rien changer,

L'Évolution passe et laisse les plus pures croyances devenir des documents pour servir à l'histoire des religions et, dans le cas présent, des Écoles poétiques.

GUSTAVE KAHN

Adèle la Continente

I

Adèle défit une agrafe de son corsage noir et par la fente cueillit trois scapulaires de couleurs différentes : carmélite, bleu et rouge. Elle n'avait recours à ces truchements mystiques qu'aux heures où l'intercession directe du ciel lui semblait indispensable.

La lumière jaune du couchant entrait par la fenêtre en un large rayon. Adèle, à genoux sur son prie-Dieu, en était baignée et ressemblait ainsi aux saintes des gravures pieuses. Sur la fenêtre, nourrie de l'humus extrait du champ où saint Antoine de Padoue s'était autrefois reposé, une giroflée s'épanouissait.

C'était l'heure tranquille où les rues des villages s'emplissent de parfums d'arbres et d'odeurs de cuisine à la sauge. Les feuillages anciens du pensionnat des Sœurs Sacramentines soulignaient d'une immobile barre sombre les vibrantes collines violettes de l'horizon.

Comme exaspéré par la paix environnante, l'ouragan secret qui chaque samedi, au retour du confessionnal, tourmentait l'âme d'Adèle se déchaînait cette fois, plus indomptable. Travaillée par une tentation abominable, elle appelait l'extase qui délivre, enchaîne la langue, immobilise le cerveau et fait tomber entre l'esprit et les imaginations damnables le divin rideau des visions. Par instants, comme une gerbe de flammes jaillit d'une maison incendiée, des paroles s'échappaient de sa bouche.

— Quel sacrilège, ô mon Dieu ! communier en état de péché mortel ! Et cependant, que faire ? Vous le savez, mon Dieu, je ne puis confesser ce péché sans en commettre un plus fort, mille fois plus fort, puisqu'il touche à l'un de vos ministres et qu'il est compliqué de scandale !

Adèle prit entre ses doigts le scapulaire brun et le baisa. Elle l'avait reçu directement des mains d'un religieux carme et connaissait les vertus certaines de cet adorable objet. En 1251, la Vierge avait elle-même remis ce scapulaire à Simon Stock, général des Carmes en Occident. Ainsi que l'indiquait son origine, il était la plus sûre sauvegarde de la chasteté. Tenant ce scapulaire sur sa bouche, à la chaleur même de ses paroles, elle pria longtemps.

Le ciel bleu brilla, tout palpitant d'ailes, traversé par des chants de harpe, puis, tout à coup, la clarté fulgurante de l'enfer, la nuit de l'abîme, et, par dessus tout, éclatante, dominant les oraisons précipitées, devançant le galop effaré des *mea culpa*, la voix et l'image de son péché.

Alors Adèle eut recours à son scapulaire rouge, au scapulaire rouge de la Passion. Les associés à ce scapulaire ne peuvent profiter des indul-

gences y attachées que le vendredi, mais elle était parvenue à faire transférer cette faveur du vendredi au dimanche.

Dans le silence, un bruit familier de conversations s'éveilla. C'étaient les voisines qui, le repas du soir posé près du fourneau, causaient devant leur seuil en attendant l'heure du dîner. Adèle se souvint des jours où, l'âme en repos, elle partageait son temps entre les ragots et la prière. Le banc du confessionnal, la chaise sur le pas de la porte étaient les deux places où se déployait son activité. Car elle ne se plaisait pas à ces ouvrages compliqués par lesquels les femmes industrieuses savent couvrir, préserver et embellir le marbre des cheminées. Son esprit spéculatif recherchait d'autres jouissances. Parmi le cercle des commères, elle inspectait, instruisait, jugeait, condamnait sans appel ; à l'église, elle découvrait son âme et recevait l'absolution. Délicieuse duplicité qui la faisait tour à tour juge inflexible et accusée triomphante. De cette double incursion dans le temporel et dans le surnaturel, son esprit revenait satisfait. Son esprit, elle tout entière en somme, car elle avait su réduire son corps à n'être plus qu'un moyen de souffrir et d'exercer sa vertu. Au retour de ces causeries vespérales, sa pureté, sa virginité brillaient d'un éclat plus vif au regard de toutes les turpitudes que révélaient les voisines demeurées mondaines. Et ce sentiment d'orgueil qui fait parfois succomber le juste la tenait souvent éveillée dans son lit froid, à l'heure que l'abbé Rouleau lui avait assignée pour faire son examen de conscience.

Le rayon jaune pâlit, puis disparut. Les collines lointaines se vêtirent de bleu obscur et leur ombre submergea les arbres du pensionnat. Adèle ferma sa fenêtre et alluma sa lampe malgré qu'il fît jour encore, mais le crépuscule l'effrayait comme un intrus libidineux. Elle connaissait les tentations qu'il apporte avec lui. La douceur qu'il répand sur la terre, elle savait combien son cœur en était amolli, l'été précédent, lorsqu'à cette même fenêtre elle demeurait, le samedi soir, jusqu'à la nuit noire, l'âme ravie, à écouter les cloches. C'est à la faveur de cette ombre charmante que le poison s'était infiltré.

Engluée dans les ruses du Mauvais, elle avait cru d'abord que ce bonheur inconscient lui venait simplement de sa pureté récente et que de l'absolution toute fraîche découlait cette joie indéfinie qui la faisait se complaire au parfum de sa giroflée, au vol des oiseaux et des nuages et à la lecture de livres d'amour tels que *Télémaque* ou *Paul et Virginie*. Pour accroître encore cette allégresse sainte, elle s'était présentée deux fois par semaine, puis trois fois au tribunal de la pénitence, jusqu'au jour où l'abbé Rouleau, fatigué des niaises révélations de cette Agnès montée en graine, lui avait signalé la superfluité de ces visites fréquentes et dit qu'il était malséant de tirer une jouissance de l'usage immodéré des sacrements. Alors, la douleur que lui causa cette froide observation, sa tristesse et son impatience du dimanche au samedi lui révélèrent vagument le mal dont elle souffrait. Puis ce fut un songe dont elle se réveilla brisée, une nuit affreuse où l'abbé Rouleau lui

apparut... Au souvenir de cette nuit, Adèle laissa tomber son scapulaire, comprenant qu'elle était indigne de le toucher : ses joues se creusèrent et ses yeux, dardés vers le ciel, implorèrent le miracle. Dès son réveil, elle avait compris la portée de ce sarcasme satanique ; son ennemi, de ce jour, se dévoilait sans crainte, déjà trop certain d'avoir à jamais triomphé d'elle.

— Mais, ma chère, on dirait que vous en êtes amoureuse ! s'était écriée une voisine impie, un soir qu'elle louait l'abbé à cœur perdu.

« Amoureuse » ! ce mot s'écrasait dans sa bouche, délicieusement acide, comme ces prunelles des haies qu'à seize ans elle mangeait jusqu'à s'en donner la fièvre...

La nuit tombait, l'ombre malsaine, malgré la lampe, rampait jusqu'à ses pieds. Dans la rue plus silencieuse, les voix s'élevaient plus distinctes. Elle voulut sortir et se mêler au chœur des commères. Quelle honte ! Ses yeux étaient rouges, enflammés, sa bouche aride. Comment expliquer ce changement et sa vie solitaire de tout un mois, comment même parler et répondre aux questions courantes, elle, dont une seule pensée martelait le cœur ?

Elle se jeta sur son lit. L'oreiller pompant ses larmes, elle pleura jusqu'à l'anéantissement, et, dans le calme énervé qui suivit cette crise, elle tira de sa poitrine le scapulaire bleu de l'Immaculée Conception, pendu au même cordon que sa médaille de jeune fille, sa médaille des Enfants de Marie.

II

Le lendemain, dès l'aube, les cloches, éparpillant leurs carillons jusque par delà les collines roses, l'éveillèrent. C'était le 14 septembre, dimanche et fête de l'Exaltation de la Croix. On sonnait la première messe, celle que suivaient Adèle et quelques dévotes amies qui n'aimaient guère la pompe des offices de midi et l'orgueil des toilettes qu'y déployaient les dames des fonctionnaires. De plus, il lui semblait qu'à cette heure matinale, dans l'église presque vide et encore obscure, Dieu, descendant pour la première fois, la voyait mieux, se tenait plus près d'elle. « Je reviendrai comme un voleur, *ut fur* », avait-il dit. Elle et ses compagnes lui faisaient une visite intime, d'amies qui viennent saluer devant que la maison soit parée. Et puis l'abbé n'avait pas encore revêtu ses habits et ses manières de cérémonie ; il avait un sourire pour chacune d'elles en leur donnant l'hostie.

La première pensée d'Adèle fut pour sa communion prochaine. Tout le fiel de la veille lui remonta à la gorge. Machinalement, elle se mit à sa toilette, tout en récitant les oraisons familières.

Elle avait accoutumé de procéder, de deux dimanches l'un, à ses ablutions secrètes. Elle suivait en cela les errements de ses voisines, les

sœurs qui, de par leurs fonctions, vivant avec le siècle, ne pouvaient se dispenser de ces pratiques mondaines. La supérieure des Sacramentines lui avait dévoilé que, tous les quinze jours, sans manquer, tout le couvent se réunissait en cercle sur de petites cuvettes et qu'au signal donné chaque nonne, lui tournant le dos, faisait une toilette rapide, tandis qu'elle même, assise au centre, récitait à voix haute le chapelet.

Pour la première fois depuis de longues années, Adèle, ce matin-là, se lava seulement les mains et le visage.

Elle sortit, et, dès le seuil de sa porte, elle oublia un instant sa peine, tant la brise était douce et le ciel joliment bleu. Elle suivit pour se rendre à l'église les ruelles désertes où le soleil n'était pas encore descendu. Ses pas sonnaient sur la terre sèche. A la faveur de la solitude, les pensées terribles s'emparèrent encore d'elle. En vain elle s'efforçait de ne songer à rien et de noyer toute imagination sous le flot précipité des prières récitées à mi-voix. A mesure qu'elle approchait de l'église, le cri de la réprobation grandissait en elle.

Arrivée devant la porte ancienne où les saints de pierre ouvrent des yeux si naïfs et les saintes tendent des mains si pures, elle s'arrêta, pleine d'une angoisse indicible en face de l'ombre terrible de la nef. Il lui sembla qu'une main mystérieuse la tirait en arrière, et, comme en songe, elle descendit à reculons les degrés du porche. En bas, elle eut la certitude qu'une intervention surnaturelle l'avait éloignée de l'église et préservée du sacrilège. Fallait-il remonter les degrés et braver ainsi la colère de Dieu après en avoir méconnu la leçon? Pâle et sans rien voir, elle contourna l'église et dans l'angle d'un contrefort de l'abside elle s'assit. Sa tête était creuse, légère, ses membres lui semblaient vides de sang, tandis que son cœur sonnait comme une cloche. Elle regardait à ses pieds l'herbe drue poussée sur d'anciennes sépultures, puis les pierres noircies de la muraille autour d'elle, puis ses pauvres mains tenant son livre sur sa robe.

La vue d'un lézard qui, furtif comme les premiers rayons chauffant le mur, courait, s'arrêtait brusquement, courait encore, la tira de cette sorte d'anesthésie mentale. De nouveau le monde extérieur entra en elle; de même un fleuve, qu'un barrage a quelque temps contenu, déborde et reprend son cours par dessus l'obstacle.

Par un vitrail entr'ouvert elle perçut le bruit des chaises remuées dans l'intérieur de l'église avant l'élévation, la sonnette du bedeau tinta dans son cerveau, aussi nette que les premières paroles qu'on entend au réveil d'un long évanouissement. Et presque aussitôt le remords, comme un fauve que rien ne détourne de sa proie, bondit sur elle et lui planta ses ongles.

— Mon Dieu! faites que j'en guérisse! demanda-t-elle, doucement.

Tout souriait au soleil. Des hirondelles passaient stridentes. Sur ses joues blanches qu'un frisson nerveux tirait par instants, de grosses larmes roulèrent. Tout attendrie, elle s'agenouilla sur cette terre où tant d'autres dormaient. Elle était là, hors de l'église, priant de loin

comme une lépreuse ou une excommuniée, priant, non avec des prières écrites que les lèvres prononcent à l'insu du cœur, mais avec la voix même de sa douleur incurable et de sa peur sans limites...

Une ombre envahit soudain le banc contre lequel elle s'était écroulée. Elle tourna son visage lamentable, fripé, barbouillé de larmes qui luisaient encore au creux des rides.

— Comment, vous ici, mademoiselle ? Que vous est-il arrivé ?

C'était l'abbé Rouleau qui, sa messe dite, se promenait autour de l'église. Il la prit par les mains et la fit asseoir près de lui sur le banc.

— Voyons, mademoiselle, parlez, qu'y a-t-il ?

Elle retira ses mains que l'abbé tapotait doucement et demeura tremblante, interdite, les lèvres serrées, les yeux obstinément fixés vers le sol. De courtes mèches de cheveux s'échappaient de son chapeau en capote, ses yeux brillaient, entourés d'un cercle rouge, et sous son nez où tremblait une goutte brillante les poils de sa moustache, agglutinés par les larmes, dessinaient des virgules noires.

— Je ne vous ai point vue à la messe. Vous étiez déjà sans doute à cette place, dit l'abbé ; et, tout en parlant, par une bienveillance machinale, il chercha encore les mains d'Adèle. Mais celle-ci, reculant jusqu'à l'angle extrême du banc :

— Laissez-moi, monsieur le curé.

Elle jeta un regard bref sur l'abbé et fixa de nouveau ses yeux vers la terre. Et comme Rouleau insistait, la pressait de questions, pressentant un mystère que la confession n'avait pu lui dévoiler encore, tout à coup Adèle bondit comme une chèvre et s'enfuit en courant vers sa maison.

III

Chez elle, la porte fermée à clef, Adèle se trouva en face de toute une journée de tentations certaines, de toute une journée à passer en bataille avec son péché renaissant et multiforme.

Ses mains gardaient encore l'impression des mains de l'abbé, molles et tièdes ; un instant, ses jambes avaient frôlé la robe noire ; elle revoyait le visage plein d'ombre penché sur le sien, elle entendait cette voix qui descendait en elle comme une onde de délices empoisonnées. Et le rêve se rebâtit en elle d'une union discrète et profonde, obtenue, qu'importe ! au prix du salut éternel de deux âmes pour elle également précieuses, *à jamais* scellées l'une à l'autre au feu de l'enfer, mais pour quel paradis immédiat !

S'aventurant plus loin, sa pensée, devenue en quelque sorte plus brave vis-à-vis du mal par tout le mal déjà conçu, elle descendit jusqu'à ces images charnelles, à ces visions précises et presque tangibles qui la soulevaient toute et la ravissaient en extase. Ah ! cette extase, qu'elle ne pouvait plus obtenir par la prière, comme elle l'atteignait rapide-

ment, à l'autre pôle de sa nature! Comme le démon la lui procurait, copieuse, intense, au point qu'elle y trouvait la consolation et même une trêve à sa souffrance! Mais, sitôt le mirage dissipé, comme la réalité reparaissait, plus formidable encore! Comme elle tonnait, la voix de Dieu!

Nul refuge ne pouvait la soustraire à la tentation. Inhabile aux travaux domestiques, elle ne savait que lire, prier et méditer. Sa maison était à ses yeux plus déserte et plus monotone que la plus affreuse Thébaïde. C'était la cellule d'une recluse, moins la distraction des offices et des ouvrages du couvent,

La peur de la mort et du diable qui s'agrippa si fort au ventre et à la nuque des moines du moyen âge était du moins combattue par la pratique passionnée de deux autres niaiseries également absorbantes : l'écriture et l'enluminure. Mais Adèle ne connaissait aucun art d'agrément, pas même cette broderie au crochet, apanage des simples, mais aussi refuge des inquiets dont elle embrouille et retient la pensée par le comput des points et l'enchevêtrement des laines. Des rentes sur l'État lui avaient assuré la vie oisive. Rouleau, à qui naguère elle avait confié son ennui, avait obtenu pour elle de Monseigneur la commande d'un certain nombre de petits rectangles de drap et de flanelle destinés à contenir des cendres sacrées. Mais après la première livraison, Monseigneur, de nouveau sollicité, n'avait plus répondu. Les sachets, d'Adèle, mal cousus, laissaient fuir les cendres, d'où de nombreux sacrilèges involontaires.

Cependant, elle demeurait assise, les mains inertes, l'esprit vide, prompt à s'emplir d'imaginations coupables. Elle chercha un sujet de méditation. Des circonstances de la vie des Saintes comparables à sa situation présente lui revinrent aisément à la mémoire. Elle pensa surtout à Marie l'Égyptienne. Ayant pris le livre, elle l'ouvrit au signet et lut :

« Cette sainte, ayant quitté sa famille à l'âge de douze ans, avait « passé dix-sept ans plongée dans la débauche, sans que l'accroisse- « ment de l'âge fît autre chose en elle que fortifier la malice et augmenter « cet embrasement funeste dans lequel elle s'étudiait à faire périr avec « elle toute la jeunesse d'Alexandrie. Ce n'était ni l'intérêt, ni l'amour « du gain qui la portait à cette fureur démesurée. Car elle faisait gloire « de refuser tout ce qu'on voulait lui donner, espérant par ce moyen « attirer à elle encore plus de monde, lorsqu'on verrait qu'elle ne « recherchait point d'autre récompense du péché que le péché même. »

Quarante-sept ans après le miracle qui l'avait convertie, Zozime l'avait rencontrée sur les bords du Jourdain, « toute nue et le corps extrêmement noir par suite de l'ardeur du soleil », les cheveux aussi blancs que de la laine, mais si courts qu'ils ne lui allaient que jusqu'au cou.

Habile à découvrir des concordances, Adèle s'aperçut que sa propre vie n'était que le rebours de la vie de Marie d'Égypte. La période de pénitence et de prière avait chez elle précédé le temps de la faute, loyer

anticipé de ses erreurs présentes. Elle avait, somme toute, droit à l'escompte, tandis que Marie avait dû payer les intérêts. Au jugement de Dieu pour qui le temps, l'*avant* et l'*après* n'existent pas, sa vie ne serait-elle pas aussi digne d'indulgence, de pardon, voire de récompense que la vie de l'Égyptienne? Dans la balance suprême, ses bonnes actions pèseraient-elles moins parce qu'elles avaient précédé les mauvaises? Bien au contraire, lui semblait-il. Le bien, au lieu d'être issu du repentir, engendré lui-même par le remords et la crainte, avait été accompli par elle de bonne volonté, par amour irréfléchi, élan spontané.

Ainsi Adèle était arrivée à l'état d'esprit — mille fois plus dangereux que l'ignorance — du pécheur orgueilleux et subtil qui raisonne, accorde à son jugement une valeur absolue et finit par s'absoudre.

Poussant plus avant la comparaison, elle considéra qu'elle n'avait jusqu'alors péché que par intention. De tout son cœur, il est vrai. S'il n'eût tenu qu'à elle, la faute eût déjà été consommée. Mais enfin, la sainte, elle, avait péché en action, et combien de fois!

— J'ai convoité l'amour d'un prêtre, se disait Adèle, mais l'Égyptienne ne compta plus les sacrilèges de cette sorte quand elle eut voyagé sur le navire qui transportait les pèlerins en Palestine pour y célébrer la grande fête de l'Exaltation de la Croix. « Elle se conduisit à bord », racontait le livre, « avec une impudence contre laquelle personne ne put tenir. « Elle remplit le vaisseau d'abominations, inventant de jour à autre de « nouveaux crimes ou de nouvelles espèces d'iniquités qui avaient été « inouïes jusque-là, mais toutes plus détestables l'une que l'autre. » Ce vice éhonté, compliqué de scandale et de séduction était-il en rien comparable à son désir muet des baisers de l'abbé, à pleine bouche, avec les piqûres de sa moustache rasée?

Enfin, Marie, pour se sauver, avait eu la faveur d'un miracle. Lorsque, repoussée de l'église par une force inconnue (comme elle-même l'avait été naguère), Marie avait ouvert les yeux sur l'état de son âme, une image de la Sainte Vierge lui était apparue et elle avait entendu une voix lui crier : « Au delà du Jourdain tu trouveras ton repos. » Mais elle, quelle intercession divine l'avait secourue? Dieu, s'il avait cru son âme en péril, ne l'aurait-il pas sauvée au prix d'un miracle? Ce silence d'en haut ne montrait-il pas combien elle était loin encore de perdre le bénéfice de ses bonnes actions et de ses jours d'indulgence accumulés?

A ce moment de sa méditation, Adèle fut saisie par un froid intense, un tremblement glacé la secoua tout entière. Elle avait commis l'imprudence de s'asseoir, tout échauffée par sa course, le dos tourné à la fenêtre ouverte. De minute en minute son malaise grandit. Sa tête, ses mains étaient brûlantes, la fièvre montait par ondes le long de son corps comme une flamme rapide. Elle ferma la fenêtre et tomba sur son lit. Sa bonne, rentrant pour préparer le repas de midi, la trouva délirante sur l'édredon bouleversé, ayant encore sur sa tête son chapeau en capote garni de dentelles noires.

IV

L'abbé Rouleau, ayant appris la maladie d'Adèle, s'empressa de lui faire visite. Elle délirait encore. Il revint le lendemain. Adèle était plus calme, sa fièvre avait diminué.

L'abbé lui dit : — Vous avez dû prendre mal le soir. La rue des Belles-Écuelles est la plus froide de toute la ville. Il y souffle un courant d'air pernicieux.

Il lui parlait doucement, niaisement, par petites phrases, d'un ton amical qui l'enchanta. Elle remarqua que l'abbé, par une discrétion touchante, semblait ne plus se souvenir de la scène du dimanche. Peut-être quelques mots échappés à son délire avaient-ils révélé à l'abbé son secret ?

Elle n'osait se l'avouer, tout en ressentant une joie confuse à penser que peut-être il savait tout... Elle se sentait maintenant capable de le repousser, s'il avait songé à profiter de l'avantage que lui donnait cet aveu. La maladie avait éteint toutes les flammes de sa chair et ne lui avait laissé que le vague et permanent désir d'une amitié tendre. Elle convoitait une affection analogue à celle d'Abélard pour Héloïse, une liaison toute spirituelle, plus immatérielle encore que celle des amants illustres, et sublimée par la certitude qu'elle avait de sa mort prochaine.

Comme par un tacite accord avec sa volonté secrète, Rouleau ne manquait pas de venir tous les jours. Il s'était rendu familier, la grondait amicalement, lui ramenait la couverture jusqu'au menton et, tout en parlant, rangeait les fioles ou remuait les tisaues.

Une fièvre fantasque brûlait et glaçait tour à tour la malade. Elle ne dormait pas, toussait beaucoup et crachait rose.

— Vous ne pourrez jamais vous remettre, lui dit un jour l'abbé brusquement. Vous êtes mal soignée. Votre domestique vous plante là des demi-journées, sans vous donner votre potion.

Adèle aimait sa bonne. Décidée à mourir dans le bien-être que lui procurait le mensonge sentimental qui la berçait depuis le début de son mal, elle donnait elle-même le plus souvent congé à sa domestique.

Les soins, les médecines ne lui étaient agréables qu'en tant que son état présent en était quelque peu prolongé. Mais un retour complet à la santé l'effrayait. La négligence de sa bonne était comme une aide inconsciente à sa lente et si douce mort volontaire.

Elle répondit, machinalement :

— Que faire alors, monsieur le curé ? La remercier ?

— N'en soyez pas en peine. Je la placerai ailleurs, car cette fille a des qualités. Mais j'ai sous la main, pour vous soigner, une excellente femme, à la fois cuisinière et garde-malade. Vous la connaissez peut-être : c'est Mlle Narval.

A ce nom, Adèle sursauta.

— Je la connais, fit-elle, — et certaines histoires qu'elle n'avait jamais

crues jusqu'à ce jour, touchant les relations de l'abbé et de Mlle Narval, lui revinrent à l'esprit.

Dans la chambre tiède qu'irisait un rayon de soleil, l'abbé se tenait debout, incliné vers elle. C'est ainsi qu'elle l'aimait le mieux, ses yeux luisants dans l'ombre de sa figure pâle, ses longs cheveux tombant un peu sur ses joues. Elle n'osa le contredire, de peur de l'éloigner sans retour.

Mais dès l'entrée de Mlle Narval dans sa maison, la tranquillité satisfaite de son âme fut troublée. A la faveur de son immobilité oisive, tous les détails relatifs à la liaison du curé et de la servante surgirent, se précisèrent, se soudèrent l'un à l'autre indissolublement. Elle en fit une sorte d'armure de défiance à l'abri de laquelle veillait sa jalousie inlassable.

En intruse impudente, elle défendit le cœur où elle avait trouvé un refuge illusoire.

La garde-malade redoublait de dévouement. Chaque accès de toux la mettait sur pied, une tasse de lait chaud sur une assiette. Elle s'ingéniait à réveiller l'appétit de la malade par mille inventions culinaires. Chaussée de feutre, mystérieuse et toujours présente, elle allait de la chambre à la cuisine, muette et rapide comme un fantôme ami.

Parfois, elle s'asseyait près du lit et, tout en soufflant sur quelque infusion brûlante :

— M. le curé n'est pas encore venu. Ça m'étonne. Si vous saviez comme il aime Mademoiselle ! Il aura sans doute été voir ses pauvres. Impossible de le raisonner là-dessus. L'argent lui brûle les doigts. Il ne l'aime que quand il le donne. Quand j'étais chez lui, il me fallait cacher de quoi acheter le dîner. Quand il s'en apercevait, c'étaient des scènes ! « Ah ! Clarisse, qu'il me disait, vous m'avez fait mentir à mes pauvres. » Tenez, même que...

— C'est bien, donnez, interrompait Adèle en saisissant le bol brûlant. Le souvenir de la vie commune de l'abbé et de cette femme doublait sa fièvre. Mlle Narval avait dû quitter un jour le presbytère, sur l'ordre de l'évêque, disaient les bonnes langues.

Rouleau avait apporté un paquet de cartes. Il enseigna des jeux faciles et d'interminables parties à trois se perpétrèrent sur un guéridon que l'on avait approché du lit. Mlle Narval quittait de temps en temps le jeu et préparait les potions. Mais au bout de huit jours le jeu cessa. Adèle prétendit que les cartes lui donnaient la migraine. Le vrai est qu'elle était sûre que l'abbé et la bonne se « faisaient du pied » sous la table.

D'ailleurs, mille indices étaient venus fortifier ses premières présomptions. La porte de la rue souvent se fermait longtemps après que l'abbé avait quitté la chambre. Elle les avait épiés de son regard fin comme une aiguille sous l'immobilité de ses cils clos. Le moindre geste, le moindre coup d'œil avait été par elle analysé et classé. Maintenant le doute n'était plus possible. Il ne manquait plus qu'un fait précis, une constatation irréfutable.

Ce fait précis, dernier coup de pioche sur son château d'amour, elle se leva pour aller le rechercher, un matin que la bonne était allée aux provisions. Enveloppée d'une couverture, elle se traîna jusqu'à la cuisine où elle découvrit une terrine de foie gras profondément entamée, une bouteille de Frontignan, de l'eau-de-vie et deux verres encore humides. Devant la table, deux chaises rapprochées, sur la table, *une seule* assiette, salie.

Rentrée dans son lit, la vieille fille s'efforça de rassembler ses idées. Sa récente découverte l'avait rendue stupide, comme étonnée. Elle demeurait navrée par l'évidence, au point que ses esprits gisaient épars. De tout le mirage qui l'avait ravie, ces seuls détails ignobles subsistaient : deux chaises voisines et la même assiette.

Cette table de cuisine lui emplissait la vue ; elle en apercevait les moindres accidents et reconstituait par chacun d'eux la scène de goinfrerie lascive où, sans doute, son amoureuse crédulité avait excité leurs rires à bouche pleine.

Évidemment, les deux compères travaillaient ensemble à capter son héritage. Par là s'expliquaient le dévouement de la domestique et la tendresse de l'ami.

Certes, elle les chasserait tous deux ! Soulevée par la force des imprécations qui bouillonnaient en elle, elle se dressa à demi sur son lit défait. Maigre, les yeux étincelants, les mèches gris verdâtre de ses cheveux tordues autour de son front, éclairée en rouge par la flambée des bûches, elle semblait une Érinnye.

Mlle Narval rentrait.

— Faites venir le notaire ! commanda-t-elle.

Et, comme la domestique hésitait, elle ajouta :

— Et aussi l'abbé Rouleau !

Et quand tout le monde fut réuni :

— Monsieur le notaire, écrivez : Je lègue tout mon bien à l'hospice.

Elle tomba sur son lit, sans souffle, comme morte. Quand elle se réveilla, seule dans sa chambre, elle vit son oreiller, ses draps roidis par le sang. La colère, la douleur avaient, pendant sa faiblesse, rouvert les sources rouges de sa poitrine.

A la joie calme qui la submergeait, elle sentit à n'en pas douter que tout allait prendre fin, et, presque souriante, elle ferma les yeux pour mourir.

V

Adèle venait d'entrer en agonie. Sous la garde d'une voisine ennuyée, elle gisait, pareille à ces formes maigres des primitives xylographies.

Un ciel bouleversé de novembre versait par instants une lumière diffuse et éblouissante.

Autour de son lit, invisibles aux assistants, les démons allaient et venaient. L'un, coiffé d'ailes de chauve-souris, le nez couvert de pus-

tules, la lèvre pendant plus bas que le menton, les vertèbres de l'échine saillantes et rondes comme une dégringolade de pommes et finissant en une queue robuste et pointue; l'autre vêtu d'un poil abondant, la tête en hure de porc avec des oreilles d'épagneul, le nombril enrichi d'un œil gogueuard; celui-ci, les dents saillantes livrant passage à une copieuse et visqueuse langue, le front cornu et les mamelles ballantes et gercées; cet autre sous l'apparence d'un oiseau à gros bec, paré d'oreilles de veau et les yeux comme des girandoles.

Ils se démenaient autour du lit et leurs pieds griffus éraflant les planches faisaient un petit bruit strident que percevait seule la mourante.

A son chevet se tenaient Dieu le Père, le Christ et la Vierge priant sous ses voiles. De leur bouche s'échappaient des banderoles portant ces mots : *Sis firma in fide*, « Sois ferme en ta foi », mais leurs visages étaient empreints de tristesse. Triste aussi était l'ange gardien, debout à la droite du lit.

Et l'âme d'Adèle cria de détresse : *Miserere mei, Domine !* Les trois augustes figures se penchèrent, faisant reculer la cohorte des démons. Mais sans doute une pensée mauvaise rampa de nouveau dans l'esprit vacillant de la mourante, car les Maudits ricanèrent, leurs griffes égratignèrent encore les ais du lit, et l'un d'eux tendait à la vieille fille une couronne immonde, tandis que sur une banderole jaillissant de ses lèvres se lisait en lettres de feu : *Perversa es ! Fornicavisti !*

« Tu t'es pervertie ! » Adèle était inclinée sur son âme ainsi qu'au-dessus d'un puits ténébreux. Ces mots : *Perversa es !* tombèrent comme un rayon de soleil sur l'eau noire.

Elle vit son âme nue et transparente. Elle comprit que son ange et l'Autre avaient soulevé les plus secrets replis de sa conscience et découvert, répugnant insecte de nuit, l'amour que depuis longtemps elle couvait de toute sa chaleur.

Et les souvenirs l'assiégèrent, malgré son épouvante et ses efforts pour prier, pour prier seulement. Elle mâchonnait les Psaumes de la pénitence et goûtait à nouveau, étrangement intenses, les blandices charnelles du confessionnal, l'angoisse délicieuse et sacrilège qui faisait chavirer son cœur quand l'haleine du prêtre frôlait ses joues, cependant qu'elle lui avouait ses plus intimes tares, avec la sensation abominable, éperdument audacieuse de lever devant lui ses jupes, toutes ses jupes..

« *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ : a facie insipientiæ meæ.* »

« La pourriture et la corruption sont dans mes cicatrices, à cause de ma folie. »

Dans ce combat au bord des éternelles ténèbres, elle vit défiler les figures de ses songes, des groupes monstrueux de cauchemar, d'autant plus compliqués et obscènes que son ignorance amoureuse était plus grande...

« *Quoniam lumbi mei impleti sunt illusionibus ; et non est sanitas in carne mea.* »

« Mes reins sont remplis de mensonges; il n'est plus rien de sain dans ma chair. »

Dans le confessionnal, cent fois elle avait été sur le point de crier en termes crus sa passion au prêtre, de la lui lancer comme un vitriol à travers la petite plaque de zinc perforée. Cette plaque, brunie par les doigts et les haleines! Toute sa pureté, toute sa force, tout son orgueil, avaient fui par là, comme une tisane à travers une passoire.

« *Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus.* »

« Seigneur, vous connaissez tout mon désir, et mon gémissement ne vous est point caché. »

Par une épouvantable équivoque, c'est son désir coupable que les paroles sacrées ressuscitaient en elles. Désir uniquement charnel, sans aucun besoin de tendresse ou d'abandon qui l'excusât, bête de luxure vivace, impérieuse, dont son être tout entier n'était plus que la litière.

« *Et qui juxta me erant de longe steterunt et vim faciebant qui quærebant animam meam.* »

« Ceux qui étaient auprès de moi s'en sont éloignés : et ceux qui cherchaient mon âme me faisaient violence. »

Une cloche sonna l'Angelus. Les nuages poussés par le vent passaient comme des fumées sinistres dans l'incendie du soleil couchant. La vieille femme assise auprès de la moribonde s'était endormie sur son chapelet. Et dans le crépuscule, la sarabande des démons tourbillonnait, plus ardente à mesure qu'approchait l'heure suprême. La nuit s'abaissait comme la pierre d'une tombe. Adèle sursauta dans ses draps froissés et baignés des sueurs ultimes. Elle vit la face sévère du Christ à son chevet et lut sur son visage ce reproche : « Tu as donné ton bien aux laïcs. »

Ce dernier poignard dans son cœur fit enfin jaillir le sang du repentir qu'elle versait pour le ciel, rachat de tel sang plus précieux. L'Enfer fléchit à ce coup. De sa gorge que le râle étranglait, elle voulut crier pour abolir l'impiété de ses volontés dernières. Son âme s'enfuit dans cet effort.

RICHARD CANTINELLI

Beethoven [1]

Examinons maintenant d'où Beethoven a tiré sa force ou plutôt, puisque le secret du don naturel doit demeurer voilé pour nous et qu'il nous faut admettre, sans examen, l'existence de cette force d'après ses effets, cherchons à nous expliquer par quelle particularité de son caractère personnel et sous quelles impulsions morales, le grand musicien a pu arriver à concentrer ses forces sur cette œuvre unique, formidable, qui constitue son fait artistique. Nous avons vu qu'il fallait écarter la supposition d'une connaissance raisonnée qui aurait guidé le développement de ses instincts artistiques. Par contre, nous aurons à nous attacher à la force virile de son caractère, dont nous avons déjà vu, en passant, l'influence sur l'épanouissement de son génie intérieur.

Tout de suite, nous avons mis en comparaison Beethoven avec Haydn et Mozart. Si maintenant nous considérons les tendances de leurs existences extérieures, une transition s'établit de Haydn à Beethoven, en passant par Mozart. Haydn fut et resta un serviteur princier qui, en sa qualité de musicien, eut le soin d'amuser son maître fastueux. Des interruptions temporaires, comme ses voyages à Londres, modifièrent très peu le caractère de son art, car, là encore, il ne fut que le musicien recommandé à des seigneurs considérables et payé par eux. Soumis et dévot, il conserva, jusque dans un âge avancé, la paix d'une âme bienveillante et sereine ; seuls, ses yeux qui nous regardent du fond de son portrait sont emplis d'une douce mélancolie. La vie de Mozart, au contraire, fut un combat incessant pour s'assurer l'existence paisible ; or, elle devait lui rester particulièrement difficile. Enfant, choyé par la moitié de l'Europe, jeune homme, il trouve empêchée, jusqu'à la plus odieuse oppression, toute satisfaction de ses inclinations, puis, ayant à peine atteint l'âge d'homme, il se consume prématurément. Tout d'abord, le service de musicien chez un prince lui fut insupportable : il cherche alors à vivre de l'approbation du public; il donne des concerts, et ses gains fugitifs sont consacrés aux plaisirs. Si le prince de Haydn demandait constamment un nouveau divertissement, Mozart devait au jour le jour trouver quelque chose de nouveau pour amuser le public : rapidité dans la conception et l'exécution, suivant la routine appropriée, voilà le trait caractéristique de ses œuvres. C'est seulement vieillard que Haydn écrivit ses véritables œuvres maîtresses, lorsqu'il jouissait d'une tranquillité assurée par sa gloire extérieure. Mais jamais Mozart n'y parvint ; ses plus belles œuvres ont été conçues entre l'exaltation d'un moment et l'angoisse du moment suivant. Aussi finit-il par convoiter un riche emploi auprès d'un prince, espérant par là avoir une existence

(1) Voir *La revue blanche* du 15 août 1901.

plus favorable à sa production artistique. Ce que son empereur lui refuse, un roi de Prusse le lui offre : il reste fidèle à son empereur et meurt dans la misère

Si Beethoven avait eu recours à la froide raison pour le choix de son genre d'existence, elle n'aurait pu, par rapport à ses deux grands précurseurs, le conduire plus sûrement que ne le fit la naïve expression de son caractère inné. Il est étonnant de voir combien en lui tout fut déterminé par le puissant instinct de nature. Cet instinct parle ici très nettement dans l'horreur qu'il manifestait pour un genre d'existence comme celui de Haydn. Un regard sur le jeune Beethoven suffisait pour ôter à quelque prince que ce fût la pensée de faire de lui son maître de chapelle. Les traits de son caractère, qui le préservèrent d'un destin semblable à celui de Mozart, affirment plus remarquablement encore son individualité. Comme lui, absolument sans fortune, jeté dans un monde où l'on ne paye que l'utilité, où le beau n'est payé que s'il flatte la jouissance, mais où le sublime doit demeurer absolument sans écho. Beethoven vit aussitôt qu'il lui était interdit d'acquérir, par la beauté, la faveur du monde. Que la beauté et la noblesse dussent se valoir à ses yeux, c'est ce qu'exprimait aussitôt sa physionomie avec une admirable force. Le monde de la forme avait jusqu'à lui bien peu d'accès. Son regard d'une acuité presque étrange ne voyait rien dans le monde extérieur qu'importunités dérangeant son monde intérieur, et son unique rapport avec ce monde fut d'écarter ces importunités. Aussi la contraction devient la caractéristique de ce visage. Le rictus du défi contracte ce nez, tord cette bouche qui ne se détend point pour le sourire, mais seulement pour le rire énorme. Si ce fut un axiome physiologique qu'un grand cerveau doit être enfermé dans une enveloppe osseuse, mince et délicate, comme pour faciliter une reconnaissance immédiate des choses hors de nous, on observe ici le contraire, car l'examen qui a été fait, il y a quelques années, de la dépouille mortelle de Beethoven montra que le crâne était d'une épaisseur et d'une solidité tout à fait inusitées, en harmonie avec une charpente osseuse d'une dureté extraordinaire. Ainsi la nature abrita en lui un cerveau d'une délicatesse excessive, afin qu'il ne pût voir qu'à l'intérieur et qu'il pût exercer sa contemplation interne en toute quiétude.

Ce que cette force terrible enfermait et conservait était un monde d'une si lumineuse délicatesse que, livrée sans défense au rude contact du monde extérieur, elle se fût dissoute et évaporée — comme le délicat génie de lumière et d'amour de Mozart.

Maintenant, se dira-t-on, comment un tel être, d'une aussi pesante enveloppe, pouvait-il regarder dans le monde ? — Certainement, chez un tel homme, les émotions intérieures de la volonté ne déterminèrent jamais, ou seulement d'une manière indistincte, sa conception du monde extérieur : elles étaient trop violentes et en même temps trop délicates pour pouvoir s'attacher aux apparences que son regard effleurait avec une hâte inquiète, et, enfin, avec cette défiance de l'éternel insatisfait.

L'illusion fugitive qui pouvait faire sortir Mozart de son monde intérieur et l'entraîner à la recherche des jouissances extérieures, n'avait pas de prise sur lui. Les satisfactions puériles que l'on peut avoir aux distractions d'une grande ville de plaisir n'existaient pas pour lui, car ses instincts de volonté étaient trop forts pour pouvoir trouver le moindre aliment dans cette existence artificielle. Son goût pour la solitude ne faisait que s'en accroître et se rencontrait aussi avec son sentiment d'indépendance. Un instinct admirablement sûr le guidait en cela et fut le ressort principal des manifestations de son caractère. Spinoza conserva son indépendance en polissant des verres. Schopenhauer s'efforça de maintenir intact son petit patrimoine ; ce souci gouverne toute sa vie extérieure et éclaire les côtés obscurs de son caractère, car il considérait que la vérité de toute recherche philosophique est mise sérieusement en péril quand elle dépend de la nécessité d'acquérir de l'argent au moyen de travaux scientifiques. La même préoccupation détermina en Beethoven sa fierté invincible en face du monde, son penchant pour la solitude, enfin, ses tendances presque austères qui s'exprimèrent dans le choix de son mode d'existence.

En réalité, Beethoven eut aussi à gagner sa vie au moyen de ses travaux musicaux. Mais, la vie confortable n'ayant pour lui aucun attrait, il subissait moins la nécessité de fournir des travaux rapides et superficiels et de faire des concessions au goût du jour auprès duquel on ne peut réussir qu'avec des œuvres aimables. Ainsi, plus il perdait contact avec le monde du dehors, plus il tournait ses regards clairvoyants vers son monde intérieur. Plus il s'habitue à la gestion de ses biens intérieurs et plus sciemment il impose au dehors ses exigences. Il demande à ses protecteurs de ne plus lui payer ses travaux, mais de prendre soin qu'il puisse travailler pour lui-même, sans la moindre inquiétude. Pour la première fois dans la vie d'un musicien, il arriva effectivement que quelques haut-placés s'engagèrent à lui conserver son indépendance à la façon dont il l'entendait. Arrivé au même tournant de l'existence, Mozart, prématurément épuisé, disparaissait.

Ce grand bienfait, dont il ne jouit pas toujours d'une façon bien régulière, fonda cependant l'harmonie particulière qui s'annonça dès lors dans la vie du maître, encore que cette existence fût étrangement organisée. Il se sentait vainqueur et savait qu'il n'était au monde que comme homme libre. Ce monde devait l'accepter comme il était. Il traitait en despote ses nobles protecteurs, et l'on ne pouvait rien obtenir de lui que ce qui lui plaisait et à l'heure qui lui convenait.

Mais jamais il ne se plut à autre chose qu'à ce qui le captiva uniquement et toujours : le jeu du magicien avec les formes de son monde intérieur. Car bientôt le monde extérieur s'effaça pour lui complètement, non que la cécité lui en ravît l'aspect, mais parce que la surdité l'éloigna rapidement de son oreille. L'ouïe était le seul organe par lequel le monde pût introduire son trouble en lui, car il était depuis longtemps mort pour ses yeux. Que *voyait* le rêveur extasié quand il

marchait par les rues fourmillantes de Vienne et regardait fixement devant lui, les yeux grand ouverts, vivant uniquement dans la contemplation de son monde intérieur d'harmonies. Quand vint la surdité, ses maux d'oreilles le tourmentèrent terriblement et le plongèrent dans une profonde mélancolie; nous l'entendons peu se plaindre, quand la surdité devient complète et qu'il ne peut plus entendre une exécution musicale. Seul le commerce de tous les jours lui était rendu difficile, qui n'avait jamais eu pour lui aucun attrait; aussi désormais s'en détourna-t-il définitivement.

Un musicien qui n'entend pas! — Peut-on imaginer un peintre aveugle?

Mais le voyant aveugle, nous le connaissons, c'est Teirésias à qui le monde des apparences est fermé et qui, pour cela, observe, avec l'œil intérieur, le principe de toute apparence. C'est à lui que ressemble maintenant le musicien sourd, qui, n'étant plus troublé par le bruit de la vie, écoute maintenant uniquement les harmonies de son âme, et continue, du fond de lui-même, à parler à ce monde qui, pour lui, n'a plus rien à dire. Ainsi le génie délivré de tout le hors-soi, est en soi et pour soi. A celui qui eût vu alors Beethoven avec le regard de Teirésias, quel miracle se serait dévoilé! un monde marchant dans un homme! — l'En-soi du monde devenu homme qui marche?

Et maintenant l'œil du musicien s'éclairait du dedans. Maintenant il projetait son regard sur les formes qui, éclairées par sa lumière intérieure, se communiquaient de nouveau à son être intérieur. Maintenant c'est seulement l'essence des choses qui lui parle et qui les lui montre à la lumière calme de la Beauté. Maintenant il comprend la forêt, le ruisseau, la prairie, l'éther bleu, les masses joyeuses, le couple amoureux, le chant des oiseaux, la fuite des nuages, le grondement de la tempête, la volupté d'un repos idéalement agité. Alors cette sérénité merveilleuse devenue pour lui l'essence même de la musique, pénètre tout ce qu'il voit, tout ce qu'il imagine. Même la plainte, élément naturel de tout son, s'apaise en un sourire: le monde retrouve son innocence d'enfant. « Avec moi vous êtes aujourd'hui en Paradis! » Qui n'entendit cette parole du Sauveur, à l'audition de la Pastorale?

Voici maintenant que croît cette force génératrice de l'inconcevable, du jamais vu, du jamais éprouvé, qui, par elle, est immédiatement conçu, vu, éprouvé. La joie d'exercer cette force devient humour. Toute douleur de l'existence vient se briser à l'énorme tranquillité de son jeu avec l'existence; Brahma, le créateur du monde, rit sur lui-même, car il connaît l'illusion sur soi-même, l'innocence retrouvée joue espièglement avec l'aiguillon du péché expié, la conscience délivrée nargue son tourment aboli.

Jamais art au monde n'a créé d'œuvres aussi sereines que les symphonies en *la* et en *fa* et toutes les autres œuvres de parenté si étroite avec elles, qu'il composa à l'époque divine de sa complète surdité. Leur action immédiate sur l'auditeur est la libération de tout péché, et

l'impression qui suit est le sentiment du Paradis perdu, par lequel nous rentrons de nouveau dans le monde des apparences. Ainsi ces œuvres merveilleuses prêchent le repentir et l'expiation au sens le plus profond de la révélation divine.

Il y a uniquement à appliquer la conception esthétique du *Sublime* : car ici l'action de la sérénité va immédiatement bien au-dessus de toute satisfaction par le Beau. Tout orgueil de la raison, si fière de connaître, devient aussitôt sans force contre le charme qui subjugue tout notre être ; la connaissance s'enfuit confessant son erreur. En l'énorme joie de cet aveu nous nous épanouissons au plus profond de l'âme, encore que la physionomie complètement captivée de l'auditeur trahisse, par sa gravité, son étonnement de sentir sa vue et sa pensée incapables en face de ce monde le plus vrai de tous.

De l'essence de ce génie n'appartenant plus au monde, que pouvait-il rester pour l'observation du monde ? Que pouvait voir en lui l'œil de l'homme qui le rencontrait ? A coup sûr, de l'incompréhensible, car ce n'était que par malentendu qu'il était en relation avec ce monde. Sur ce monde il était, par la grande naïveté de son cœur, en constante contradiction avec lui-même et ne retrouvait son harmonieux équilibre que sur le sol sublime de l'art. Car, si loin que sa raison cherchât à concevoir le monde, son âme se sentait immédiatement calmée par les vues de l'optimisme du siècle, tendances enthousiastes d'humanité qui aboutissaient à un civisme religieux. Chaque fois que, des expériences de la vie, s'élevait en son âme un doute sur la rectitude de cette théorie, il le combattait avec un déploiement ostensible de maximes religieuses. Son être intime lui disait : l'amour est Dieu ; il décrétait aussitôt : Dieu est l'amour. Tout ce qui, chez nos poètes flattait ces dogmes avec emphase obtenait son approbation ; si le Faust l'enchaînait puissamment, Klopstock et de plus insipides chanteurs d'humanité étaient tenus par lui en une vénération particulière. Sa morale était du plus étroit exclusivisme bourgeois, toute disposition frivole le mettait hors de lui. A vrai dire, il n'offrait lui-même au commerce le plus attentif pas le moindre esprit, et il est bien possible que Gœthe, en dépit des fantaisies pleines d'âme de Bettina sur Beethoven, se soit trouvé en détresse dans ses entretiens avec lui. N'ayant aucun besoin de luxe, parcimonieux souvent jusqu'à l'avarice, il surveillait soucieusement son revenu ; dans ce trait, comme dans sa moralité strictement religieuse, s'affirme l'instinct très sûr qui lui donna la force de garder ce qu'il y avait de plus noble en lui, la liberté de son génie, contre l'influence asservissante du monde qui l'entourait. Il vécut à Vienne et ne connut que Vienne : cela dit assez.

L'Autrichien qui, après l'extirpation de toute trace de protestantisme allemand, avait été élevé à l'école des jésuites romains, avait même perdu l'accent de sa langue, qu'il entendait prononcer, comme les noms classiques du monde antique, à la manière welche. Esprit allemand, art allemand, morale allemande lui étaient expliqués dans des manuels d'origine italienne ou espagnole ; à l'aide d'une histoire falsifiée, d'une

science et d'une religion faussées, une population de nature aimable et gaie fut élevée à un scepticisme qui minait toute croyance à la vérité, à la liberté, à la nature et aboutissait à la pure frivolité.

C'était ce même esprit qui avait donné au seul art cultivé en Autriche, la musique, les tendances avilissantes sur lesquelles notre jugement a porté. Nous avons vu comment Beethoven s'en garda par les dispositions puissantes de sa nature et nous reconnaissons maintenant en lui une force égale pour se défendre des tendances frivoles de la vie et de l'esprit.

Baptisé et élevé en catholique, avec de tels sentiments, ce fut entièrement l'esprit du protestantisme allemand qui vécut en lui. Et ce protestantisme le mit encore sur la voie où il devait trouver son seul compagnon d'art, devant lequel il pouvait s'incliner avec respect, qu'il pouvait reconnaître comme lui ayant révélé le secret le plus profond de sa propre nature. Si Haydn fut le maître du jeune homme, le grand Sébastien Bach fut, dans le développement puissant de sa vie artistique, le guide de l'homme.

L'œuvre merveilleuse de Bach devint la Bible de sa foi ; en lui, il lut, et il en oublia le monde des sons qu'il ne percevait plus. Là était écrite l'énigme de son rêve intérieur qu'un jour le pauvre chantre de Leipzig avait notée comme symbole éternel du nouveau monde, de l'autre monde. C'était dans ces mêmes lignes énigmatiquement entrelacées, dans ces signes étonnamment embrouillés, qu'était apparu au grand Albert Dürer le secret du monde qu'éclaire la lumière, et de ses formes : le livre de sorcellerie du Nécromant qui fait luire la lumière du Macrocosme sur le Microcosme. Ce que seul l'œil d'un esprit allemand pouvait contempler, ce que seule son oreille pouvait percevoir, ce qui, par une aperception venue du plus profond de son être, le poussait à protester irrésistiblement contre la pression du dehors, Beethoven lut maintenant tout cela clair et net dans son livre très saint — et devint lui-même un saint.

Mais comment ce saint, car il fut vraiment illuminé, pouvait-il, eu égard à sa propre sainteté, se comporter dans la vie, exprimer la vérité la plus profonde, mais en une langue que sa raison ne comprenait pas ? Son commerce ne devait-il pas exprimer seulement l'état d'un homme qui s'éveille d'un sommeil profond et qui péniblement s'efforce de se souvenir du rêve enivrant de son rêve intérieur ? Il nous faut admettre un état analogue chez le saint de religion, quand poussé par les nécessités de la vie, il s'approche, si peu que ce soit, de la vie vulgaire : sauf que ce dernier, dans les misères de la vie, reconnaît avec certitude le châtiment expiatoire d'une vie de péché, et, dans leur endurance patiente, saisit avec ferveur un moyen de rédemption ; au contraire, notre Voyant conçoit l'idée de l'expiation simplement comme un tourment et ne supporte qu'en souffrant le péché de l'existence. L'erreur de l'optimiste se venge maintenant de lui en accroissant ses souffrances et sa sensibilité. Tous les actes d'insensibilité, de dureté ou d'égoïsme

qu'il apprend à chaque instant le révoltent comme une corruption inconcevable de la bonté originelle de l'homme, bonté qu'il tient comme article de foi. Ainsi retombe-t-il toujours du Paradis de son harmonie intérieure dans l'enfer de l'existence terriblement désharmonique, mais qu'il sait enfin — seulement comme artiste, hélas ! — résoudre de nouveau harmoniquement.

Si nous voulons nous imaginer un jour d'existence de notre saint, une des merveillleuses pièces du maître pourrait nous en offrir immédiatement l'exemple. Nous nous tiendrons ici, de peur de nous tromper, au procédé que nous avons employé pour déterminer l'origine de la musique comme art, au phénomène du rêve pris analogiquement mais sans identification possible. Ainsi, pour expliquer, au moyen des événements de sa vie intérieure une pure journée de la vie de Beethoven, je choisis le grand quatuor en *ut dièze mineur*. Ce qui nous réussirait difficilement à l'audition de ce quatuor, parce que nous nous sentirions forcés d'abandonner toute comparaison déterminée et de ne percevoir que la manifestation immédiate d'un autre monde, nous devient pourtant possible jusqu'à un certain degré, quand nous nous bornons à nous représenter, de mémoire, ce poème sonore. Même ici je laisse à la fantaisie du lecteur le soin d'animer l'image en ses traits particuliers, ne me servant que d'un schéma très général.

Le très lent adagio d'introduction est certainement la chose la plus mélancolique que jamais la musique ait exprimée ; je voudrais le caractériser le réveil au matin de ce beau jour « qui, dans sa longue course, ne doit remplir aucun vœu, aucun ! » Pourtant en même temps, il y a une prière de contrition, une consultation tenue avec Dieu, sur la foi au Bien éternel. — L'œil tourné vers l'intérieur aperçoit ainsi l'apparition consolatrice reconnaissable à lui seul (allegro 6/8) en laquelle le désir devient un jeu mélancoliquement doux avec soi-même : le rêve intérieur s'éveille en un souvenir d'une absolue suavité. Et c'est maintenant comme si (avec le court allegro de transition) le maître, conscient de son art, se remettait à son travail magique. Il emploie maintenant la force ravivée de ce charme qui lui est propre (andante 2/4) à fasciner une figure toute gracieuse pour s'enivrer sans fin en elle. Cette idéale figure, preuve par elle-même de l'innocence la plus intérieure, est soumise à des transformations perpétuelles, incroyables, par la réfraction des rayons de la lumière éternelle que le musicien projette sur elle. Nous croyons alors voir l'homme profondément heureux en lui-même, jeter sur le monde extérieur un regard d'une indicible joie (presto 2/2) : le voilà de nouveau devant lui comme dans la Pastorale ; tout s'éclaire, pour lui, de son bonheur intérieur ; c'est comme s'il prêtait l'oreille aux harmonies propres des apparitions qui, aériennes, puis, de nouveau, matérielles, se meuvent devant lui en une douce rythmique. Il considère la vie et paraît se demander (court adagio 3/4) s'il doit se mettre à jouer cette vie en air de danse : une courte mais obscure méditation, comme s'il s'enfonçait dans le rêve pro-

fond de son âme. Un éclair lui a montré de nouveau l'intérieur du monde : il s'éveille et joue maintenant sur le violon un air de danse comme jamais le monde n'en a encore entendu (allegro finale). C'est la danse du monde lui-même : plaisir sauvage, plainte douloureuse, extase d'amour, suprême joie, gémissement, furie, volupté et souffrance ; des éclairs sillonnent l'air, le tonnerre gronde ; et, au-dessus de tout, le formidable ménétrier qui force et dompte tout, fier et sûr à travers les tourbillons, nous conduit à l'abîme : il sourit sur lui-même, car pour ui cet enchantement n'était pourtant qu'un jeu.

Nous avons vu que ses instincts de liberté dans la vie coïncidaient avec son aspiration à l'indépendance en art ; de même qu'il ne pouvait être un serviteur de luxe, de même sa musique devait être affranchie de tous les signes d'asservissement à un goût frivole. Sa foi optimiste s'unissait plus étroitement encore aux tendances instinctives qui le portaient à étendre la sphère de son art ; nous en avons un témoignage d'une naïveté sublime dans sa Neuvième symphonie avec chœurs dont il nous faut considérer de plus près la genèse, pour comprendre l'harmonie merveilleuse des tendances fondamentales de notre Saint.

Le même instinct qui conduisit la raison de Beethoven à imaginer l'homme *bon* l'amena à rétablir la *mélodie* de cet homme bon. Il voulut rendre à la mélodie cette innocence si pure qu'elle avait perdue dans une musique artificielle. Qu'on se rappelle la mélodie italienne du siècle dernier, c'était un fantôme du son, étonnamment vide, au service exclusif de la mode. Par elle et l'emploi qu'on en faisait, la musique était tombée si bas, que le goût voluptueux exigeait d'elle sans cesse du nouveau, la mélodie de la veille ne pouvant plus être entendue le lendemain. Mais de cette mélodie vivait aussi notre musique instrumentale, laquelle servait, comme nous l'avons vu, aux plaisirs d'une vie mondaine qui n'avait rien de noble.

Chez nous Haydn recourut au genre rude et caractéristique des danses populaires ; il les emprunta maintes fois visiblement aux paysans hongrois qu'il avait sous les yeux, et resta ainsi dans une sphère inférieure, bien déterminée et d'un caractère local très étroit. Où fallait-il prendre maintenant la mélodie naturelle pour qu'elle eût un caractère plus noble, un caractère éternel ? Car ces danses paysannes de Haydn captivaient plutôt par leur tour particulier, mais nullement comme types d'un art purement humain, fait pour tous les temps. Pourtant il était impossible de l'emprunter aux hautes sphères de notre société, car là précisément régnait la mélodie des chanteurs d'opéras et danseurs de ballets, mélodie à mignardises et à fioritures, chargée de tous les péchés. Aussi Beethoven prit-il la même voie que Haydn ; seulement il ne fit plus servir les danses populaires au divertissement des tables princières ; mais il joua, dans un sens idéal, pour le peuple lui-même. C'est tantôt un motif populaire écossais ; tantôt un motif russe ou vieux-français en lequel il reconnaissait la noblesse rêvée de l'innocence ; à ses pieds il déposait tout son art en hommage. Mais c'est pour toute la nature qu'il jouait telle danse

populaire hongroise (à la conclusion de la symphonie en *la* majeur) de sorte que celui qui, d'après cette musique pouvait imaginer une danse réelle devait croire voir surgir devant ses yeux, dans un tourbillon énorme, une nouvelle planète.

Or il s'agissait pour lui de trouver le type original de l'innocence « l'homme bon », l'homme idéal de sa foi, et de l'unir avec son credo : « Dieu est l'amour ». On pourrait déjà presque reconnaître le maître sur cette voie dans sa Symphonie héroïque. Le thème extraordinairement simple de la dernière phrase, qu'il remania et utilisa encore ailleurs semblait devoir lui servir en ceci d'ossature principale, mais ce qu'il y avait mis de mélodie entraînante appartient trop encore au *cantabile* sentimental de Mozart — par lui d'ailleurs élargi et développé d'une manière si personnelle — pour pouvoir être accepté comme une conquête au sens où nous l'entendons. — La trace en apparaît déjà plus nettement dans la conclusion triomphale de la Symphonie en *ut* mineur, où le mode de marche simple, se maintenant presque uniquement sur la tonique et la dominante, suivant la gamme naturelle des cors et des trompettes, nous parle si profondément à l'âme par sa grande naïveté. Nous voyons alors que la Symphonie précédente n'était pour nous qu'une œuvre d'attente, annonçant celle-ci ; ainsi les nuages remués tantôt par l'orage, tantôt par le souffle du vent, d'où le soleil, avec ses flammes puissantes, surgit.

Mais en même temps (nous introduisons une apparente digression, mais d'importance capitale pour l'objet de notre recherche) cette Symphonie en *ut* mineur nous captive comme une des plus rares conceptions du maître où la passion, douloureusement ébranlée, mode fondamental au commencement, s'élève graduellement à la consolation, à la rédemption, jusqu'à ce qu'éclate la joie consciente de la victoire. Ici l'éloquence lyrique foule presque le sol d'un art dramatique idéal pris dans un sens plus déterminé ; on pouvait craindre que, sur cette voie, la conception musicale fût troublée dans sa pureté, qu'elle se laissât égarer par l'attrait de représentations qui paraissent en soi absolument étrangères à l'esprit de la musique ; il est indéniable cependant que le maître n'a été guidé en aucune manière par une conception esthétique trompeuse et qu'il a obéi exclusivement à un instinct idéal, germé exclusivement sur le terrain propre de la musique. Cet instinct coïncidait, comme nous l'avons vu précédemment, avec l'effort tenté pour sauver ou peut-être pour reconquérir la foi en la bonté originelle de la nature humaine, malgré toutes les protestations que l'expérience de la vie peut suggérer et qui ne vont qu'aux apparences. Les conceptions du maître presque entièrement issues de l'esprit de sérénité — de la sérénité la plus sublime — appartiennent principalement à la période de ce bienheureux isolement qui, après que la surdité totale fut venue, parut l'avoir enlevé entièrement au monde de la souffrance. Maintenant, de ce qu'un sentiment plus douloureux apparaît encore dans quelques-unes des conceptions capitales de Beethoven, nous n'avons pas à conclure à la disparition de cette sérénité intérieure, et, très certainement, nous ferions erreur si

nous allions croire que l'artiste pût concevoir autrement que dans une profonde sérénité d'âme. Le sentiment qui s'exprime dans sa conception doit, par suite, appartenir à l'idée du monde même que l'artiste conçoit et qu'il éclaire dans son œuvre. Comme nous avons maintenant la certitude que dans la musique même l'idée du monde se manifeste, le musicien concevant est donc, avant tout, contenu dans cette idée, et ce qu'il exprime n'est pas sa vue du monde, mais le monde même en qui alternent douleur et joie, plaisir et peine. Ainsi le doute conscient de l'*homme* en Beethoven était contenu dans ce monde. Ce doute parle immédiatement en lui et nullement comme objet de la réflexion, quand il nous apporte, pour ainsi dire, le monde en expression, par exemple dans sa Neuvième symphonie, dont la première phrase nous montre l'idée du monde sous son jour le plus sombre. Toujours indéniablement prédomine dans cette œuvre la volonté réfléchie et ordonnante de son créateur. Nous en rencontrons immédiatement l'expression, lorsque, en face de la folie du désespoir qui, sans cesse, revient après tout apaisement, il crie, comme en l'angoisse d'un homme qui s'éveille d'un terrible rêve, des paroles véritablement exprimées dont le sens idéal n'est autre que celui-ci : « L'homme est *pourtant* bon ! »

Les critiques aussi bien que les gens d'esprit impartial ont été choqués de voir soudain le maître tomber, en une certaine mesure, hors du domaine de la musique, sortir du cercle magique tracé par lui-même, pour en appeler à une faculté de représentation absolument distincte de la conception musicale. En vérité ce procédé artistique inouï ressemble au brusque réveil du rêve ; mais nous en ressentons en même temps l'action bienfaisante sur l'homme que tenaille l'angoisse du rêve ; car jamais auparavant un musicien n'avait pu nous faire vivre si terriblement et si infiniment le tourment du monde. Ce fut donc véritablement par un bond de désespoir que le maître divinement naïf et uniquement pénétré de son charme magique, entra dans le nouveau monde de lumière, sur le sol duquel il vit s'épanouir la fleur si longtemps cherchée, si divinement douce et candide, la mélodie humaine.

Aussi, avec la volonté ordonnante qui vient d'être caractérisée et qui l'a conduit à la mélodie, voyons-nous le maître enfermé absolument dans la musique, comme idée du monde : car, en vérité, ce n'est pas le sens des paroles qui s'empare de nous à l'audition de la voix humaine même. Ce ne sont pas les pensées exprimées dans les vers mêmes de Schiller qui dès lors nous occupent, mais la mélodie intime du chœur auquel nous nous sentons nous-mêmes portés à mêler nos voix, pour participer comme Église au service divin idéal, ainsi que cela arrivait dans les Passions de Sébastien Bach, lorsque venait le choral. Il est absolument évident que les paroles de Schiller ont été adaptées et même avec assez peu d'habileté à la mélodie, car, prise absolument en soi, et exécutée seulement par les instruments, cette mélodie prend immédiatement toute son ampleur et nous remplit d'un sentiment indicible de joie devant le Paradis reconquis.

Jamais l'art le plus élevé n'a créé quelque chose de plus simple artistiquement que cette mélodie innocente comme une voix d'enfant. Dès que, nous percevons le thème dans un murmure uniforme joué à l'unisson par les basses à cordes, un frisson sacré nous pénètre. Ce thème devient le *Cantus firmus*, le choral de la nouvelle Église autour duquel, comme autour du choral de Bach, les voix harmonieusement groupées se contrepointent. Rien n'égale la douce intimité à laquelle s'élève cette mélodie primitive si pure, à mesure qu'une voix nouvelle vient s'y joindre, jusqu'à ce que tout ornement, tout éclat du sentiment accru s'unisse à elle et en elle : ainsi le monde, qui respire assemblé autour du dogme enfin révélé de l'amour le plus pur.

Si nous considérons le progrès historique que la musique a fait par Beethoven nous pouvons dire brièvement qu'il consiste en l'acquisition d'une faculté que l'on croyait auparavant devoir lui refuser. Allant bien au delà du Beau esthétique, elle est entrée, au moyen de cette faculté, dans la sphère du Sublime, où elle est délivrée des formes traditionnelles ou conventionnelles qui l'enserrent par l'Esprit même de la Musique qui pénètre ces formes et leur donne la vie. Et ce progrès s'affirme aussitôt pour toute âme humaine, grâce au caractère donné par Beethoven à la forme fondamentale de toute musique, la mélodie. Ce progrès, c'est le retour à la simplicité suprême de la nature. Voilà la source où la mélodie en tout temps se retrempe et se revivifie pour ensuite prendre un nouveau développement et atteindre à la diversité la plus haute et la plus riche. Nous pouvons énoncer cela sous une forme accessible à tous : la mélodie a été, par Beethoven, émancipée de l'influence de la mode et du goût changeant, et élevée à un type éternel et purement humain. En tout temps la musique de Bethoven sera comprise, tandis que, le plus souvent, la musique de ses prédécesseurs ne nous est accessible qu'à l'aide de considérations tirées de l'histoire de l'art.

Mais un autre progrès apparaît encore dans la voie où Beethoven s'était engagé pour atteindre à l'ennoblissement de la mélodie, je veux parler de la signification nouvelle que prend maintenant la *musique vocale* dans ses rapports avec la musique instrumentale pure.

Cette signification était étrangère au mélange de musique vocale et instrumentale jusque là existant. Si nous prenons tout d'abord les compositions d'Église, nous pouvons les considérer comme une sorte de musique vocale dégénérée, en ce sens que l'orchestre n'a pas ici d'autre rôle que de renforcer et d'accompagner les voix. Les compositions religieuses du grand Sébastien Bach ne peuvent être comprises que par le chœur, sauf que ce chœur est déjà traité lui-même avec la liberté et la mobilité d'un orchestre instrumental, ce qui naturellement, suggérait d'avoir recours à l'orchestre pour renforcer et appuyer le chant. A côté de ce mélange, et alors que la musique d'Église subissait une décadence qui allait s'accentuant, nous rencontrons l'opéra italien, mixture de chant et d'accompagnement d'orchestre adaptée à la mode de l'époque. Il fut réservé au génie de Beethoven d'appliquer d'ensemble artistique

résultant de ces mélanges uniquement à la façon d'un orchestre dont on a accru la puissance. Dans la grande *Messe solennelle* nous avons devant nous une œuvre essentiellement symphonique du plus pur génie de Beethoven. Les voix sont ici traitées comme des instruments humains, absolument dans le sens que Schopenhauer, très justement, leur voulait voir attribuer.

Le texte mis dessous, précisément dans ces grandes compositions d'Église, n'est pas conçu par nous d'après sa signification en idées, mais il sert, dans le sens de l'œuvre musicale, uniquement comme matière pour le chant des voix. C'est simplement pour cela qu'il ne détruit pas notre impression musicale proprement dite, car il n'éveille nullement en nous des représentations d'idées, mais, comme l'impose son caractère religieux, nous émeut simplement avec l'impression de formules de foi, de symboles bien connus.

De l'expérience qu'une musique ne perd rien de son caractère quand des textes même très différents y sont adaptés, il résulte avec évidence que le rapport de la musique à la poétique est quelque chose d'absolument illusoire ; on constate, en effet, que, si une musique est chantée, ce n'est pas la pensée poétique que l'on perçoit, car elle n'est pas même articulée d'une manière intelligible par les chœurs, mais c'est tout au plus ce qu'elle enveloppe, c'est ce qu'elle éveille, en tant que musique, dans le musicien, c'est la musique dont elle est la cause. Une union de la musique et de la poétique doit, par suite, aboutir constamment, pour cette dernière, à un état d'infériorité absolue. Aussi y a-t-il lieu de s'étonner quand on voit comment nos grands poètes mêmes ont envisagé le problème de l'union des deux arts et tenté de le résoudre. Ils ont été visiblement conduits à cette recherche par le rôle de la musique dans l'*opéra* : et certes là le champ parut s'offrir à une solution possible du problème. Maintenant nos poètes ont pu envisager tantôt une appropriation de la musique à la structure extérieure de la poésie, tantôt l'émotion sentimentale éveillée par la musique : il demeure évident qu'ils n'avaient comme objectif que de se servir de l'auxiliaire puissant en apparence qui s'offrait à eux et de donner à l'intention poétique une expression plus précise en même temps que plus pénétrante. Ils pouvaient s'imaginer que la musique leur rendrait volontiers ce service, si à la place de textes et de sujets triviaux d'opéras, ils lui offraient des conceptions poétiques d'un plus haut essor. Ce qui les retint de faire de sérieuses tentatives dans cette direction, ce fut peut-être qu'ils doutaient obscurément, mais assez justement, si la poésie dans son action commune avec la musique serait encore remarquée en elle-même. En regardant de plus près, il ne pouvait leur échapper que, dans l'opéra, en dehors de la musique, c'est seulement l'action scénique, et non la pensée poétique qui l'explique, qui revendique l'attention et que l'opéra n'attire à soi alternativement que l'*ouïe* et la *vue*. Ni pour l'une ni pour l'autre faculté de réception une absolue satisfaction esthétique n'était possible dans la musique d'opéra. Cela résulte manifestement de ce

que, comme je l'ai plus haut caractérisé, la musique d'opéra ne concorde pas avec ce recueillement, répondant à la seule musique, où la vue perd ses facultés au point que l'œil ne perçoit plus les objets avec l'habituelle intensité : par contre, n'étant émus que superficiellement par la musique, plus excités que pénétrés par elle, nous désirons encore *voir* quelque chose, — mais nullement *penser* ; car ici la distraction, qui, tout au plus ne combat que l'ennui, contrarie le désir de s'intéresser, et nous ravit entièrement la faculté de penser.

Nous sommes assez familiarisés avec la nature de Beethoven pour comprendre qu'il refusât d'écrire jamais un opéra sur un texte frivole. Faire de la musique avec des ballets, des cortèges, des feux d'artifice, de voluptueuses intrigues d'amour, etc., c'est ce qu'il repoussait avec horreur. Sa musique devait pouvoir pénétrer entièrement une action empreinte d'une noble passion. Quel poète en cela pouvait lui tendre la main ? Un essai, une fois tenté, le mit en contact avec une situation dramatique qui, du moins en soi, n'avait rien de la frivolité qu'il détestait, et en outre, par la glorification de la fidélité féminine, correspondait bien à son dogme fondamental d'humanité. Et cependant ce sujet d'opéra contenait tant de choses étrangères à la musique et qui lui étaient inassimilables que seule l'ouverture de *Léonore* nous montre réellement comment Beethoven voulait avoir compris le drame. Qui entendra ce morceau entraînant, sans être rempli de la conviction que la musique renferme aussi en soi le *drame* le plus parfait ? L'action dramatique du texte est-elle autre chose qu'une atténuation presque irritante du drame vécu dans l'ouverture, en quelque sorte comme un commentaire ennuyeux de Gervinus à une scène de Shakespeare ?

Mais cette observation qui s'impose ici à notre sentiment peut devenir connaissance complètement claire quand nous revenons à l'explication philosophique de la musique même.

La musique, qui ne représente pas les idées contenues dans les apparences du monde, mais au contraire est elle-même une idée du monde, embrassant tout, enferme en soi le drame, alors que le drame lui-même exprime à son tour la seule idée du monde adéquate à la musique. Le drame s'élève au-dessus des limites de la poésie tout à fait comme la musique domine celles des autres arts, notamment des arts plastiques, parce que son action réside uniquement dans le sublime. De même que le drame ne décrit pas les caractères humains, mais les laisse se présenter immédiatement eux-mêmes, ainsi une musique, dans ses motifs, nous donne le caractère de toutes les manifestations du monde suivant leur *En-soi* le plus profond. Les mouvements, formations, transformations de ces motifs ne sont pas simplement apparentés, par analogie, au drame, mais le drame qui représente les idées peut uniquement par ces motifs musicaux, qui se meuvent, se forment, se transforment, être compris avec une clarté absolue. Ainsi, nous ne nous trompions pas quand nous voulions reconnaître dans la musique la disposition a priori de l'homme pour la forme du drame. De même que

nous construisons le monde des apparences par l'application des lois de l'espace et du temps qui, dans notre cerveau, se formulent a priori, de même cette représentation consciente des idées du monde dans le drame serait formée par les lois intérieures de la musique. Elles s'imposent au dramaturge aussi inconsciemment que les lois de causalité dans la perception du monde des apparences.

C'est précisément le pressentiment de ces choses qui s'empara de nos grands poètes ; et peut-être exprimèrent-ils dans ce pressentiment la raison mystérieuse pour laquelle Shakespeare demeure inexplicable après toutes les suppositions. Ce formidable dramaturge est sans analogie aucune avec n'importe quel poète, c'est pourquoi il n'y a pas encore sur lui de jugement esthétique qui soit fondé. Ses drames apparaissent comme une si immédiate copie du monde que la médiation de l'art dans la représentation des idées échappe à l'observation et ne peut être prouvée par la critique : c'est pourquoi, contemplés comme produits d'un génie surhumain, et presque comme des merveilles de la nature, ils devinrent objet d'étude et l'on chercha à découvrir la loi de leur formation.

Sans parler de l'extraordinaire vérité de ses créations, la supériorité de Shakespeare sur le poète s'exprime maintes fois dans ses œuvres d'une manière quelque peu rude, par exemple dans la scène du conflit entre Brutus et Cassius (*Jules César*), où le poète est traité, sans plus de façons, d'être stupide ; car le prétendu « poète », qu'était Shakespeare, ne se trouve nulle part ailleurs que dans le caractère intime des figures mêmes qui se meuvent devant nous dans ses drames. Par suite, Shakespeare demeura absolument incomparable jusqu'à ce que le génie allemand eût créé en Beethoven un être qui ne peut s'expliquer analogiquement que par comparaison avec lui. Embrassons donc la complexité du monde des formes shakespeariennes avec l'extraordinaire signification des caractères qu'il contient, cherchons à concevoir l'impression d'ensemble qui demeure au plus profond de nous : en face, plaçons l'univers des motifs beethovéniens avec sa pénétration et sa détermination irrésistibles, il nous faudra constater que l'un de ces mondes recouvre entièrement l'autre, de telle sorte que chacun est contenu dans l'autre, bien qu'ils paraissent se mouvoir en des sphères absolument différentes.

Pour nous faciliter cette conception, considérons l'ouverture de *Coriolan*. Ici Beethoven et Shakespeare se rencontrent sur le même sujet. Recueillons-nous, par le souvenir, dans l'impression que le personnage de Coriolan fait sur nous dans le drame de Shakespeare et ne gardons, pour le moment, du détail de l'action compliquée, que ce qui a pu demeurer imprimé en nous uniquement à cause de son rapport avec le caractère principal. Nous verrons surgir, de la mêlée des événements, la physionomie unique de l'altier Coriolan, en conflit avec la voix de son âme qui, par la bouche même de sa mère, parle à son orgueil d'une façon claire et incisive : le développement dramatique

se ramènera exclusivement à la victoire de cette voix sur l'orgueil et à la réduction d'une nature hautaine et extraordinairement forte. Beethoven se borne, pour son drame, à ces deux motifs qui nous font ressentir, plus sûrement que toute exposition faite à l'aide de concepts, l'essence la plus intime de ces deux caractères. Suivons maintenant pieusement le mouvement qui se développe devant nous par la seule opposition de ces deux motifs, et qui s'attache uniquement à leur caractère musical, puis laissons de nouveau agir sur nous le pur détail musical, nuances, rapprochement, éloignement, renforcement de ces deux motifs; de cette manière nous suivons en même temps un drame qui, dans son expression propre, contient tout ce qui, dans l'œuvre du poète dramatique, attirait notre intérêt par l'action compliquée et les frottements des personnages moindres. Ce qui nous saisissait là comme action presque immédiatement vécue par nous, nous le concevons ici comme le noyau le plus intime de cette action; car cette action, dans le drame de Shakespeare, a été déterminée par les caractères agissant comme puissances naturelles; elle l'est ici par les motifs musicaux, agissant dans ces caractères, motifs identiques à l'essence intérieure de ces caractères; sauf que dans chacune de ces deux sphères, ce sont leurs lois respectives d'extension et de mouvement qui règnent.

Quand nous nommions la musique la manifestation du rêve le plus intérieur de l'essence du monde, Shakespeare pouvait nous apparaître comme un Beethoven continuant, éveillé, son rêve. Ce qui tient séparées leurs deux sphères, ce sont les conditions formelles de leurs lois respectives d'aperception. La forme d'art la plus accomplie devrait, par suite, naître au point-frontière où ces lois pourraient prendre contact. Ce qui rend maintenant Shakespeare aussi inconcevable qu'incomparable, c'est que les formes du drame ont été par lui tellement pénétrées de vie qu'elles nous paraissent en quelque sorte avoir été entièrement imposées par la nature, tandis que, dans les pièces du grand Calderon, elles nous apparaissent, avec leur sécheresse conventionnelle, comme des œuvres d'artistes. Dans Shakespeare, nous avons devant nous des hommes réels; par contre, nous les voyons si merveilleusement loin, qu'il nous semble aussi impossible d'entrer en contact avec eux qu'avec de purs esprits. De son côté, Beethoven, dans son rapport avec les lois formelles de son art et dans l'activité libératrice qu'il exerce sur ces lois, étant tout à fait l'égal de Shakespeare, cherchons à caractériser le point-frontière ou point de transition de leurs sphères d'action, en prenant encore une fois notre philosophe pour guide immédiat, et cela en revenant au but de sa théorie du rêve, l'explication des apparitions d'esprits.

Cela dépendra, par suite, non de l'explication métaphysique, mais de l'explication physiologique de ce qu'on nomme « la seconde vue ». Physiologiquement, l'organe du rêve est considéré comme fonctionnant dans la partie du cerveau qui subit les impressions de l'organisme

occupé, au plus profond du sommeil, par ses événements intérieurs, de la même façon que la partie du cerveau, tournée vers l'extérieur et liée immédiatement avec les organes des sens, maintenant en complet repos, subit, quand elle est éveillée, les impressions du monde extérieur. Nous avons vu que la communication du rêve conçu au moyen de cet organe intérieur ne pouvait être transmise que par un second rêve précédant immédiatement le réveil, qui manifeste le contenu véritable du premier seulement sous une forme allégorique : en effet, à mesure que le réveil du cerveau se prépare et finalement s'opère de soi-même, les formes de connaissance du monde des apparences, temps et espace, doivent entrer en activité; par conséquent, il se construit dans ce deuxième rêve une image en affinité absolue avec les expériences communes de la vie. — Nous avons comparé l'œuvre du musicien à la vue de la somnambule devenue voyante; elle est comme l'image immédiate du rêve le plus intérieur que contemple la voyante, image manifestée à l'extérieur, au point suprême de la clairvoyance somnambulique, et nous avons trouvé le canal de cette communication dans la naissance et la formation du monde des sens. — Au phénomène physiologique, pris ici analogiquement, de la clairvoyance somnambulique se rattache celui de la vision des esprits, et nous appliquons l'application hypothétique de Schopenhauer : suivant lui, ce phénomène est une clairvoyance se manifestant dans le cerveau éveillé; elle se produirait de soi-même, notamment à la suite de l'abolition de la faculté visuelle, chez l'homme éveillé; l'effort intérieur utilise cette vue momentanément voilée pour montrer nettement, à la conscience sur le point de s'éveiller, la figure apparue au plus profond du rêve véritable. Cette image, projetée de l'intérieur vers l'œil, n'appartient en aucune façon au monde réel des formes : pourtant elle vit aux yeux du voyant avec tous les indices d'une existence véritable. Ainsi, l'image contemplée par la volonté intérieure est projetée devant les yeux de l'homme éveillé. A cette projection, qui ne réussit que dans des cas extraordinairement rares, correspond pour nous l'œuvre de Shakespeare et nous nous l'expliquons, lui-même, comme un voyant, comme un charmeur d'esprits qui sait représenter, à lui-même et à nous, devant nos yeux éveillés, les figures des hommes de tous les temps qu'il tire de sa contemplation intérieure, avec une telle intensité qu'ils paraissent vraiment vivre devant nous.

Nous étant rendus maîtres de cette analogie dans toutes ses conséquences, nous pouvons caractériser Beethoven, que nous avons comparé à la somnambule clairvoyante, comme le sous-sol agissant de ce Shakespeare qui voit les Esprits. Ce qui produit les mélodies de Beethoven projette aussi les formes-Esprits de Shakespeare. Et tous deux pénétreront ensemble dans un seul et même être, si nous faisons entrer le musicien dans le monde de la lumière en même temps qu'il s'avance dans le monde des sons. Ceci arriverait d'une manière analogue au processus physiologique qui, d'une part, devient le terrain où les esprits

se font visibles, d'autre part, crée la clairvoyance somnambulique et dans lequel il faut admettre qu'une excitation intérieure, en sens contraire que ce que fait à l'état de veille l'impression extérieure, pénètre le cerveau du dedans au dehors, où elle rencontre finalement les organes des sens et détermine ceux-ci à manifester à l'extérieur ce qui, comme objet, a pénétré de l'intérieur. Maintenant, nous avons constaté un fait indéniable, c'est qu'à l'audition intime d'une musique, la vue perd de son activité de telle façon qu'elle ne perçoit plus les objets d'une façon intensive : donc, ce serait là l'état provoqué par le monde intérieur des rêves qui, enlevant à la vue sa puissance de perception extérieure, rendrait possible l'apparition des formes fantômales.

Cette explication hypothétique d'un processus physiologique qui ne peut s'expliquer autrement, nous pouvons l'appliquer à l'examen du problème artistique qui nous occupe, afin d'arriver à un même résultat. Les formes fantômales de Shakespeare deviendraient des sons par le fait du complet réveil de l'organe musical intérieur, ou bien les motifs de Beethoven enivreraient la vue privée de sa faculté extérieure jusqu'à la perception nette de ces formes en lesquelles ces motifs, ayant pris corps, s'agiteraient maintenant devant notre œil clairvoyant. Ainsi dans l'un comme dans l'autre cas, en soi essentiellement identiques, il y a une force énorme qui va à l'encontre de l'ordre existant des lois naturelles et se meut de l'intérieur vers l'extérieur, dans le sens admis pour la formation des apparitions. Cette force doit naître d'une nécessité suprême, identique à celle qui, dans le processus vulgaire de la vie, provoque le cri d'angoisse de l'homme lorsqu'il s'éveille soudain d'un profond sommeil après un rêve oppressant ; sauf qu'ici, dans le cas extraordinaire, formidable où se manifeste la vie du génie de l'humanité, la nécessité conduit au réveil en un nouveau monde qui ne peut s'ouvrir à nous que par ce réveil, où rayonne la connaissance avec un éclat incomparable.

Mais ce réveil par nécessité suprême, nous y parvenons au moyen du saut extraordinaire de la musique instrumentale dans la musique vocale si choquant pour la critique esthétique ordinaire. Nous sommes partis de là, dans la discussion de la Neuvième symphonie pour aboutir aux présentes recherches. Ce que nous avons ressenti, c'est une certaine surabondance, une nécessité violente de décharger l'âme à l'extérieur, absolument comparable au besoin de s'éveiller d'un rêve qui nous angoisse profondément ; or l'important, pour le génie artistique de l'humanité, c'est que cette tendance a provoqué un fait artistique grâce auquel a été conféré à ce génie une nouvelle puissance, l'aptitude à créer l'œuvre d'art suprême.

Nous devons conclure que cette œuvre d'art doit être *le drame le plus parfait*, par suite, bien supérieur à l'œuvre d'art poétique proprement dit. Nous devons conclure ainsi après avoir reconnu l'identité du drame de Shakespeare et de Beethoven. Il nous faut reconnaître encore que ce

drame est à « l'opéra » comme une pièce de Shakespeare à un drame de littérature, et une symphonie de Beethoven à une musique d'opéra.

Que Beethoven au cours de sa Neuvième symphonie revienne simplement au chœur-cantate avec orchestre suivant la formule, cela ne doit pas nous égarer quand nous jugeons ce saut remarquable de la musique instrumentale dans la musique vocale ; nous avons mesuré précédemment l'importance de cette partie chorale et reconnu qu'elle appartenait au domaine propre de la musique. Dans ce choral, en dehors de l'ennoblissement de la mélodie, il ne s'offre rien d'extraordinaire dans la forme ; c'est une cantate avec des paroles que rien ne lie particulièrement à la musique. Nous savons que ce ne sont pas les vers du poète, auteur du texte, fussent-ils de Gœthe ou de Schiller, qui peuvent déterminer la musique ; c'est le drame seul qui le peut, et, à la vérité, non le poème dramatique, mais le drame qui se meut réellement devant nos yeux comme pendant visible de la musique, où la parole et le discours appartiennent uniquement à l'action, et n'appartiennent plus à la pensée poétique.

Ainsi ce n'est pas l'*œuvre* de Beethoven, mais l'*acte* artistique du musicien, l'acte inouï contenu en lui que nous avons à retenir ici comme le point suprême du développement de son génie, quand nous expliquons que l'œuvre d'art vécue et formée entièrement par cet acte devrait offrir la forme d'art la plus achevée où s'abolirait, pour le drame comme pour la musique, tout conventionalisme. Telle serait l'unique forme nouvelle d'art correspondant absolument à l'esprit allemand si puissamment personnifié dans notre grand Beethoven. Cette forme d'art, purement humaine et pourtant appartenant originellement au maître, manque encore au monde moderne si on le compare à l'antique.

RICHARD WAGNER

Traduit par HENRI LASVIGNES.

Le Palais de Proserpine[1]

XIII

L'Immaculée Conception

Comme la pluie ne cessait de tomber, le prince Claude s'attrista davantage.

Depuis un mois, il voyageait; c'est-à-dire que successivement il s'était établi, seul, au Vieux-Château d'abord, puis en ses autres palais, n'y séjournant que fort peu et se dégoûtant de chacun. Maintenant il résidait au Palais de Proserpine, qui lui plaisait particulièrement. Car il avait été bâti au siècle précédent par une Altesse mélancolique, hantée par l'idée de la mort, et qui s'y retirait pour se livrer à des méditations funèbres. Il affectait la forme d'un mausolée, était bas, et de dimensions restreintes, percé de fenêtres étroites, et les parements, en pierre polie et sombre, miroitaient. Des ifs de belle venue précédaient l'entrée. Du côté opposé, un étang ovale assez profond réfléchissait dans une eau limpide mais noire son architecture trapue; dans des roseaux, une nacelle achevait de pourrir ; sur la berge, des saules inclinés traînaient leur pesant branchage.

L'humidité aggravait la chaleur estivale. Monseigneur, étendu dans une bergère, absorbait lentement des breuvages glacés. Il était vêtu d'une sorte de froc blanc sous lequel il portait une haire, point très rude; un trumeau lui renvoyait son image, et il s'attendrissait de ce que, dans l'entour sévère de la pièce lambrissée d'ébène, il s'apparût en blancheur avec un visage émacié et des mains décharnées où s'enroulait un chapelet énorme De sa place, il voyait la surface de l'étang, criblée de trous par la pluie droite, plus loin, la nacelle, et, par-dessus les saules, des escarpements verts qui se perdaient dans l'entassement des nuages. La désolation du paysage l'incitait à des retours sur lui-même, à des comparaisons.

Lui aussi était une nacelle échouée dans la vase, une cime envahie de brume, une eau solitaire sur qui pleurait le ciel. — Une cigogne claqueta. — Il l'aperçut, marchant le long de la berge à graves enjambées, sous l'averse.

---

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet, 1er et 15 août 1901.

On lui avait rogné les ailes, et de ce méchef qui la tenait captive, elle était devenue hargneuse, agressive et tout à fait insociable. Le prince Claude la considéra avec intérêt.

— C'est exactement cela, pensa-t-il, sans que le rapprochement le fît sourire. Je suis un oiseau de grand vol, qui fut blessé en plein essor et se traîne misérablement à terre...

L'odeur tiède et fade de l'étang l'accablait de langueur. Et, jouant avec les grains de son chapelet, il soupira :

— Oui ; mais toute épreuve est salutaire. Et maintenant, je voudrais devenir un grand saint. On y arrive par bien des moyens; les œuvres n'y sont point nécessaires, et l'âme s'épure par la pensée.

Il se regarda avec complaisance.

— J'ai déjà le costume, se dit-il, et sa vertu influera sur moi. Mais cette haire est irritante ; je ne comprends vraiment point comment Louise de Rivalta a pu supporter le contact d'un cilice sur sa peau délicate.

Ce souvenir évoqué l'occupa. Il revécut des années écoulées. Avec le temps présent, quelle différence ! Alors il était le maître incontesté. La baronne se pliait en douceur à tous ses caprices. Pourquoi était-elle morte hors de propos ? Et, songeant à Joséphа, son visage se crispa. Celle-là le bravait, lui enlevait sa fille, sa Claudia ! bouleversait la règle de sa maison, agissait, sans qu'il eût la force de s'y apposer, en authentique souveraine...

— Du moins ici, se consola-t-il, j'ai tracé autour de moi le cercle magique d'un bienfaisant isolement. Mais les femmes, c'est dans la vie un ferment perturbateur...

Il ne sut plus vers où dériver sa songerie, s'ennuya, puis se levant :

— Je vais, conclut-il, causer de tout cela avec Leone. De changer de place me distraira, et ma visite lui fera plaisir.

Il était rare que Son Altesse eût la fantaisie de se transporter en personne chez le compositeur; et ce n'était alors qu'après s'être fait annoncer et non sans quelque simulacre de cérémonies. Mais aujourd'hui, par esprit d'humilité, il fit signe, d'un geste onctueux, aux serviteurs attentifs dans le vestibule, de s'effacer, et montant seul et d'un air recueilli à l'étage supérieur, poussa la porte.

Il fut péniblement surpris de trouver Leone Cappa sur son séant dans son lit, galamment accoutré d'une chemise de femme en surah rose tendre, d'une cornette, et qui, une plume de cygne à la main, raturait des papiers.

— Oh ! s'exclama-t-il, en jetant un coup d'œil sur son propre costume, si correctement austère, voilà qui ne concorde pas avec notre état d'âme !

L'Italien, nullement préparé à la haute faveur dont il était l'objet, et fort empêché de saluer, s'excusait de son ton de voix le plus câlinement mélodieux, et en usant des formules les plus humbles :

— De la maladie, Monseigneur, un peu de fièvre ; pour la combattre, j'enveloppe ce pauvre corps débile de nuances souriantes qui m'égaient ; et comme les femmes sont, par nature, plus résistantes que les hommes, cet ajustement, si frivole qu'il soit, m'aide, par un charme de transposition, à triompher de la souffrance.

La vérité était que Leone Cappa avait un penchant pour le travesti qui lui donnait des illusions... Mais le prince Claude accepta sa phraséologie.

— J'approuve, fit-il, l'index érigé. Et il s'assit au chevet du musicien. Il l'interrogea : Que faisais-tu là ? Peut-être, inspiré, notais-tu quelque chant sublime ? Voyons.

Il prit un des papiers. — Qu'est-cela ? fit-il, étonné.

Leone Cappa confessa :

— La note de ma couturière. Je l'étudiais avec soin ; et j'y relevais des erreurs, des majorations de chiffres inadmissibles.

Monseigneur, piqué de curiosité, lut la facture, et souligna lui-même des prix qui lui semblaient exagérés.

— Mais, observa-t-il, pourquoi te faut-il tant de velours et de satin, et de couleurs si diverses ?

— Votre Altesse le sait, et je le lui ai dit. Il est des affinités entre la nature des étoffes, l'éclat des couleurs et la forme de l'inspiration. Telle idée préfère le satin et telle autre le velours, l'une s'habille en violet et l'autre en rouge, et toutes affectionnent une des nuances du prisme. J'en ai de nombreuses, et je m'adapte à leur variété ; aussi ai-je dû me fournir d'un assortiment très complet de robes musicales !

— Oui, répondit le prince, après un intervalle de silence, tu as raison. — Je paierai. — Et crois-tu que ce froc et ce chapelet correspondent à mon désir de vie ascétique, et contribuent à m'y affermir ? Car, vois-tu, j'ai parcouru le cycle de mon atavisme, et maintenant je suis las. Je pense que l'effort suprême d'une race converge vers la sainteté ; et aujourd'hui que le ciel lui-même est en pleurs, je veux pleurer sur moi-même et sur mes

fautes, afin que s'ouvre devant moi — telle cette trouée bleue dans la profondeur des nuages soulevés — la porte bénie du paradis ?

S'exprimant ainsi, Monseigneur larmoyait un peu, et Leone Cappa, assez perplexe, n'avait garde de l'interrompre.

— Je t'ai obéi, poursuivit-il, et je ne m'en repens pas. — L'enfant est née parfaite de tous points ; je lui ai confié mon âme pour qu'à ce jeune contact, celle-ci se vivifie et s'exalte dans le futur. Maintenant mon âme m'a quitté. Josépha me l'a reprise. Excessive est ma détresse, et je ne m'en défends que par des actes de contrition, par la contemplation obstinée des choses divines !

Sa face blême et osseuse refléta de la béatitude ; sa bouche entr'ouverte dessinait un sourire. Il reprit à voix basse, et pencha la tête :

— Insidieuse, la vengeance guette tous nos comportements. Nous réalisons, le voulant, nos desseins, mais les moyens employés s'arment contre nous, et nous interdisent la jouissance. J'ai agi par la violence — *vi*, au lieu d'agir par la persuasion — *verbo*, et j'en suis puni. Josépha est mon ennemie, une forte ennemie, et qui martyrise, sans que je l'en puisse empêcher, mon cœur.

Il leva une main qui tremblait :

— C'est elle qui ordonne de tout. Ma désapprobation, parce qu'elle est muette, elle la tient pour un assentiment. Je me résigne et m'afflige, et peut-être devrais-je abdiquer ? Mais dans quel Yuste m'ensevelir? et ici, je suis aussi bien et plus libre que dans un couvent. Crois-tu que, sachant me déplaire, elle a engagé son père à passer ici la fin de l'été ? Cela est déplorable; et coûteux. Moi, je ne m'occuperai point de lui. Qu'il s'établisse au Palais de Jupiter; je ne quitterai point ma retraite où je goûte, par l'examen de moi-même, de sévères félicités.

Et à voix tout à fait basse, il ajouta :

— Je devine. Tu conseillais bien. J'eus tort d'accueillir ce Murbach. C'est lui qui la guide. C'est *sa* force qui est en elle et devant quoi je défaux. S'il est son amant ? Je l'ignore. Cela est improbable, car il a le respect des princes. Mais ils s'aiment, et sont unis contre moi...

Fatigué d'un aussi long discours, il se tut; et l'on entendait de sourds roulements de tonnerre, ininterrompus et lointains, cependant que, la pluie ayant cessé, du soleil dardait dans la pièce des rayons intermittents.

Leone Cappa déposa sa cornette, attira à lui une robe de chambre bigarrée, se leva, et s'étant habillé, redressa sa frêle stature et prononça :

— J'avais prévu ce qui arriverait ! La maternité confère à la femme une suprématie dont elle s'en orgueillit, et tôt ou tard, chez la princesse, l'instinct de la domination devait se développer. Voici longtemps, j'ai médité sur ce qui serait propre, le jour venu, à la rappeler à l'humilité. Et j'ai trouvé.

— Tu as trouvé ! fit le prince Claude, extatique et solennel.

— L'œuvre est terminée. Elle m'a coûté bien des peines, bien des veilles, et tant d'avatars que j'ai dû subir pour incarner mes personnages ! Ces soieries et ces velours, énumérés ici mercantilement, correspondaient dans leur polychromie à la polyphonie du drame que je créais ! Obéissant à la suggestion du vêtement, les acteurs, effigies diaphanes, impondérables, puis concrètes, se présentaient à ma citation, précédés du motif qui les signale, comme l'écu le chevalier ! Parfois, rebelle à mon injonction, ils se dispersaient sur des routes ténébreuses ; mais, invincible, mon énergie les ralliait à moi ; car il fallait que l'œuvre fût incontestable, efficace, immortelle et radieuse ! — Hautbois et violoncelles, si mon prince le veut, vous traînerez vos plaintes par les déserts sans oasis, sur l'aridité des monts calcinés et des mers trop bleus ! Harpes, vous égrénerez vos clairs espoirs parmi les chaumières fleuries ! Flûtes et violons, votre allégresse chantera dans les cœurs épanouis ! Fanfares de cuivre, vous sonnerez pour faire tomber les murs de Jéricho hostile ; et vous, violes d'amour...!

— Ton prince voudra ! Tu parles magnifiquement. Mais pourquoi si longtemps t'es-tu caché de moi ? fit l'Altesse émerveillée.

— L'œuvre mûrit dans le silence et le secret. Et vous-même, absorbé par des joies plus intimes, n'y eussiez prêté qu'une attention distraite. J'attendais le moment où vous me rechercheriez, stimulé par le déboire qui suit toute satisfaction. Vous êtes venu. Je suis prêt.

— J'écoute ! Ton génie, démoniaque ou divin, subjugue mon esprit qu'attire la beauté des abîmes infernaux ou célestes !

L'Italien se dirigea vers une table, et posa la main sur une liasse épaisse, nouée de faveurs larges, et l'écriture du titre poudrée d'or et de vermillon.

— Voilà, dit-il. — C'est la chrysalide ; et le papillon, prodigieux, ne demande qu'à éclore ! — J'ai combiné un impression-

nant spectacle, où est symbolisé, subtilement et par à peu près, l'illustration de votre race, votre noble personne, l'origine modeste de la princesse, la naissance extraordinaire de Claudia, et cela s'appelle :

L'Immaculée Conception
mystère

Cela est religieux, grandiose et suave : et les tableaux qui se déroulent, magiquement animés par la puissance d'un orchestre coloré, sont de nature à frapper une imagination féminine, allusifs sous des voiles, évocateurs de souvenirs qui s'éteignent, et d'un haut enseignement !

— J'admire ! fit le prince.

Les grondements de tonnerre, répercutés par la montagne, s'accentuaient ; sous des nuages plus épais, le soleil avait disparu. Le paysage d'eau et de verdure apparaissait, dans la croisée, crépusculaire. Et courbés l'un vers l'autre, les deux hommes, dans la pénombre survenue, apposaient de fantastiques silhouettes qui s'avivaient à la clarté brève d'un éclair. Mais Nolo, surgi d'un coin où sa paresse s'étalait, se glissa entre eux, les prunelles effarées, comme pour leur demander protection ; et rassuré par leurs discours imperturbables, il les considérait alternativement, avec bienveillance, et, plissant les paupières, ronronnait.

Leone Cappa rabattit le premier feuillet, et le grimoire de la partition fut évident.

— La généalogie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham, proféra-t-il, comme s'il prêchait. — Abraham fut père d'Isaac, Isaac fut père de Jacob. — Je passe trois fois quatorze générations. — Mathan fut père de Jacob, et Jacob fut père de Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus. — C'est l'objet de ma première partie : la lignée des ancêtres.

— Je comprends, approuva le prince.

— Or, la naissance de Jésus-Christ arriva ainsi : l'ange Gabriel, étant entré dans le lieu où était Marie, lui dit : « Je te salue ; tu es bénie entre les femmes. » Et ayant vu l'Ange, elle fut troublée. Mais l'Ange lui dit : « Tu concevras et enfanteras. — Ton fils sera grand, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père. » Et Marie dit : « Mon âme magnifie le Seigneur, parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante. » — Ceci est le noyau de ma seconde partie : elle est emblématique et d'une juste application. — Et la trilogie, où, murmurée, chantée, modulée, contrepointée, repassée d'un

instrument à l'autre, se réitère cette strophe prophétique : « Et toi, Bethléem, tu n'es pas la moindre entre les villes de Juda, car c'est de toi que sortira le conducteur qui paîtra Israël, mon peuple », la trilogie se termine par l'adoration des mages, or, encens et myrrhe, et l'étoile aux cinq pointes arrêtée dans le ciel ! — De ce texte essentiel, j'ai tiré des dialogues ; je l'ai enrichi de cantiques ; une action sensible le dramatise, et il s'encadre dans la beauté des campagnes de Palestine. Des harmonies souples l'enveloppent de leurs chatoyantes sonorités. Et il faut que dans un décor indiscutable, avec l'aide d'artistes supérieurs, l'œuvre édifiée s'affirme, triomphe, convertisse !

— Hum ! fit le prince. Tu m'effraies. Est-ce l'atmosphère saturée d'électricité, qui comprime mon cerveau, ou si je raisonne mal ! Mais, dis, cela n'est-il pas impie et blasphématoire, une pareille représentation ? Est-il licite d'associer à la venue du Messie le souci de nos intérêts mondains ? J'ai des scrupules, et cependant, Leone, ton plan provoque mon enthousiasme. Tranquillise mon esprit timoré !

— Il n'y a d'impiété que dans le rire, répliqua sentencieusement l'Italien, et mon œuvre est sérieuse. L'homme, fait à l'image de Dieu, est en droit d'objectiver, au bénéfice de ses besoins personnels, les manifestations de la Divinité. De l'*Immaculée Conception*, j'ai détaché un rayon qui frappera en plein cœur. La splendeur du mystère subsiste ; mais de sa transcendance, une leçon se dégage, par l'analogie. Indépendant de la filiation charnelle, l'esprit de la race s'incarne, et la femme élue le subit, quel que soit l'intermédiaire. Voilà ce que devra *voir* la princesse Josépha, et ce que, par d'adroites déformations, j'ai mis en relief. Quant à nous, nous élevant au-dessus du particulier, nous saurons contempler, avec une sérénité pieuse, la face auguste du mystère !

Monseigneur était pensif.

— Ton langage est obscur dans sa précision, avoua-t-il. Et c'est là ce qui me convainc.

Une lueur vive emplit la chambre, la foudre crépita. Le prince se signa.

— Le ciel, auxiliaire, nous approuve ! balbutia Cappa.

Mais, angoissés tous deux par les fulgurations et les coups secs qui se multipliaient, ils n'osèrent plus parler. Pour reprendre leur dialogue, ils attendirent l'accalmie.

— Vois, dit Monseigneur. Un arbre a été fracassé. Nous étions en péril. Et tu crois néanmoins que le ciel nous approuve ?

— Sans doute, puisque ce n'est pas nous qu'il a frappés!

L'argument, spécieux, plut au prince Claude.

— Mon cœur se dilate! fit-il. — Plus frais, l'air embaume, et des hautes cimes qui se découvrent, la brise salubre est descendue avec de vierges parfums! Viens, et joue! Que sous tes doigts le clavier chante! C'est moi-même qui tournerai les pages... Je veux suivre dans sa complexité ta partition, et tu m'en détailleras les scènes à mesure qu'elles défileront. Rassemble un orchestre, choisis des acteurs, désigne les lieux où, sur tes indications, les décors seront plantés! Dispose de mes ressources! Au souffle de ton lyrisme, je rajeunirai, comme ces feuillages, tout à l'heure humiliés par la pluie, et qui maintenant, sous le vent léger des monts, se redressent et reluisent...

Il répéta : — *L'Immaculée Conception, mystère.* Cela est d'un bel effet. Un somptueux spectacle que j'organiserai pour fêter la présence ici de mon illustrissime beau-père...

Oubliant ses récents désirs de sainteté, il sourit, sans bienveillance, et Cappa sourit aussi. Nolo partagea leur satisfaction en aiguisant ses griffes au damas du rideau.

Tandis que Monseigneur décidait avec Leone Cappa de mettre à la scène un « mystère », où il destinait, sous une figure allégorique, un rôle à Josépha, celle-ci se préparait, mais avec des hésitations et des remords, à limiter les moyens d'action de son trop fantaisiste époux.

Lui, clairvoyant par surexcitation de sensibilité, mais oisif, déprimé, confiant en la vertu de manifestations puériles, ne faisait point erreur en attribuant au baron de Murbach une part d'influence dans l'attitude nouvelle qu'adoptait la princesse. Après avoir enlevé Claudia de la galerie des ancêtres, bouleversée par ce qu'elle venait de voir, ne sachant comment soustraire l'enfant à la contagieuse folie de son pseudo-père, elle avait, dans son désarroi moral, cédé à l'impérieuse nécessité de chercher un appui. Seul de son entourage, le baron était l'ami, assez dévoué pour l'écouter, assez indépendant pour comprendre et aviser. Sans ambages, il avait conclu :

— Réunissez un conseil de famille. Faites venir votre père. Un médecin spécialiste doit être appelé. Surveillez la petite, séparez-la du prince. Je me charge, si vous m'y autorisez, de prendre, discrètement, les mesures utiles. — En somme, la principauté de Pücklau, indépendante de fait, en droit est mouvante de l'ancien

empire germanique, et, au besoin, une autorité suprême interviendra.

Elle réfléchit :

— Cela est grave, cela peut mener loin.

— Aussi agirons-nous en douceur.

La perspective d'avoir pour hôte le comte illustrissime, la séduisait moins que par le passé. Elle se reprochait, en évitant d'en sonder les motifs, cette tiédeur. Ils étaient simples pourtant. Le temps et les épreuves avaient accompli leur œuvre. Elle n'était plus « une enfant ». Habituée à vivre loin des siens, elle se passait maintenant d'eux, et leur indifférence à son égard, en tant que sœur ou fille, lui était démontrée. Ils l'honoraient comme souveraine, mais ne l'affectionnaient point. Étaler sa misère devant eux lui répugnait; et plus près d'elle, une amitié, dont le secret lui était cher, s'affirmait...

Mais le baron insista. La présence à Pücklau du comte de Pücklitz était indispensable. Lui seul pouvait, sans encourir de blâme, reconnaître l'état des choses, contresigner des rapports, réclamer la tutelle de sa petite-fille.

Parlant ainsi, il ne se faisait point d'illusion sur la prodigieuse niaiserie du seigneur de Pücklitz; mais il comptait le diriger, et, sous son couvert, s'attacher la princesse Josépha sans la compromettre.

Peu à peu, l'entretien, qui avait lieu, le soir, dans un petit salon très éclairé dont les portes étaient ouvertes, dévia.

Tout en exposant l'état mental de son époux, la jeune femme rougissait au souvenir ineffaçable du passé, et il lui semblait que le regard de cet homme perspicace lût sa honte.

A des réticences, à la douleur de certains accents, il comprenait que Josépha avait dû connaître l'amertume d'étranges souffrances; il se défendait de les entrevoir dans leur odieuse réalité, les soupçonnait néanmoins, et ses yeux qui reflétaient sa préoccupation, celaient mal une profonde, une amoureuse tendresse.

Ce rôle charmant et dangereux de confident d'une créature exquise et malheureuse le troublait voluptueusement. Il buvait cette intime et chaste douleur qui se révélait, comme il eût pris un baiser sur les lèvres. Tant de souffrance exprimée avec tant de douceur par cette bouche jeune, l'excitait. Sa froide politesse accoutumée refrénait mal sa brutalité instinctive réveillée.

— C'est singulier, se disait-il. Pour que notre cœur palpite, la plastique d'un corps, la beauté d'une âme ne suffisent point. Le sang qui jaillit, les nerfs qui se tordent, ou la voix qui vibre

de chagrin, chatouillent notre sensualité, déchirent le voile pudique dont nous couvrions notre désir. — Elle dissimule, et comme de tout ce qu'elle ne dit pas, elle me devient plus convoitable! Mes bras se tendent vers sa taille pour l'enlacer: ou simplement, d'une bouche légère, je voudrais effleurer les longs cils de ses yeux limpides. Des scrupules que je prenais pour du calcul me l'ont fait jusqu'à présent respecter. Maintenant, je ne sais ce qui me tient de saisir sa tête à deux mains, et de la baiser désordonnément.

— Comme je vous plains! prononça-t-il avec une certaine ardeur.

Ses yeux s'emplirent de larmes :

— Plaignez-moi, dit-elle, vous ne me plaindrez jamais assez.

Il prit sa main, y posa les lèvres.

— Je ne suis resté ici qu'à cause de vous, dit-il encore.

— Je le sais, vous êtes un ami sûr.

Il pressa plus tendrement cette main qui s'abandonnait, et ce fut le poignet qu'il baisa longuement.

Un soupir gonfla sa gorge, et tel qu'il se méprit à sa complexe signification.

Son genou fléchit, son bras s'avança vers elle, et déjà elle se penchait vers lui, quand soudain, elle se roidit, se recula, secoua la tête :

— Faut-il donc que je ne vous voie plus, vous, mon aide et mon seul ami? dit-elle; et si douce était sa voix qu'elle semblait venir de très loin, de très haut, d'une région céleste.

— Pardon, murmura-t-il, je vous vénérais comme une sainte.

Il se releva lentement.

Intérieurement il se reprochait :

— Ma posture était ridicule, on eût pu nous surprendre, et mes paroles sont dignes d'un collégien élégiaque.

Mais leurs regards se croisèrent, et il ne se reprocha plus rien; car dans sa prunelle encore humide de pleurs, il lut le rayonnement d'une grande joie, et il sut ainsi qu'elle lui appartenait...

La conversation reprit son cours, paisiblement, pratiquement. Et telle est la puissance de l'étiquette et la patience des cœurs germains, que cette petite scène sentimentale n'eut pas de lendemain. Mais désormais une entente étroite subsistait entre eux; et par la grâce et la facilité de leurs rapports, ils étaient pareils à des fiancés...

La présence à Pücklau du comte de Pücklitz ne gêna point

leur bonne intelligence; le digne seigneur avait la vue trop courte pour s'en apercevoir et le raisonnement trop faible pour y chercher malice. Sa survenue produisit par contre une certaine sensation à la résidence, où depuis longtemps aucun hôte de marque n'était descendu. Les imaginations furent en travail. Deux faits préoccupèrent : d'une part, Monseigneur, qui ne s'était pas dérangé pour recevoir son beau-père, continuait de vivre sa vie solitaire au Palais de Proserpine; de l'autre, il organisait une grande fête en son honneur, fort dispendieuse et tout à fait insolite.

Cela était contradictoire, ce dédain du cérémonial et cette exagération dans le programme des réjouissances. On glosa. Son Altesse était malade; on n'en pouvait douter; cela expliquait qu'Elle s'épargnât la fatigue de parader en public. Pour compenser son involontaire incivilité, Elle se mettait en frais de galas exceptionnels, qui la divertiraient Elle-même. — D'ailleurs, le spectacle promettait d'être beau. On s'en chuchotait les splendeurs inédites; et le directeur de la chambre des finances gémissait sur les sommes excessives qu'il lui faudrait compter.

— Le prince se ruine! disait-il. Il serait de mon devoir d'avertir la princesse. Et à Cappa qui lui communiquait les ordres sérénissimes, il témoignait une sourde hostilité, le molestant par des chicanes sur chaque chiffre, et des objections à chacune de ses demandes.

Mais la Cour écoutait, sans s'y associer, ses doléances. La curiosité était excitée; l'arrivée d'un orchestre, d'acteurs, de décorateurs, les tréteaux que l'on posait à l'esplanade du Vieux-Château, toute cette agitation que dirigeait, dans le secret, le souverain, fournissait matière à d'amples, à de sagaces réflexions, rompait la monotonie habituelle de l'existence. Déjà, par des indiscrétions, on avait sur l'œuvre qui se montait des renseignements. Tous se félicitaient : Pücklau devenait, grâce à la généreuse initiative du prince, un centre artistique, une sorte d'Oberammergau-Bayreuth, où pérégrinerait une foule pécuniaire, dont le passage enrichirait.

D'aussi agréables perspectives détournèrent du comte de Pucklitz l'attention du monde. Au demeurant, il était insignifiant avec solennité. Sa face camuse, encadrée de favoris grisonnants, s'ornait d'un perpétuel sourire bienveillant et protecteur. Ses questions, minutieuses, portaient sur la flore du pays, qu'il jugeait variée et incontestablement profuse. Il répétait à satiété, pour recueillir des applaudissements, un trait relatif à son entrée

à Paris, après le siège. « Une foule de *gueulards* en blouse bleue (il le disait en français) était massée vers l'Arc de Triomphe. J'étais seul en avant, « pour voir un peu »... Je dirige mon cheval droit sur eux. Ils s'écartent, et un des badauds de crier : « Hé ! regarde celui-là, avec son paratonnerre sur la tête ! » Je réponds d'une voix tonnante : « Prenez garde que la foudre ne tombe sur vous ! » La chose lui paraissait si plaisante, qu'il en riait bruyamment, les narines dilatées, l'abdomen épanoui, les yeux quémandeurs de suffrages. Sur le luxe et le bon goût des installations princières, il s'extasiait abondamment. Il estimait que sa fille était fort heureuse et lui devait de la reconnaissance de ce qu'il l'eût si somptueusement mariée. A Claudia il adressait des discours attendris, accompagnés de caresses pathétiques, que celle-ci ne lui rendait d'aucune façon. Journellement, il présentait ses devoirs à Monseigneur, en beau-père de rang inférieur, mais pénétré d'affection. La sécheresse de l'accueil ne le rebutait point; volontiers il faisait l'éloge de ce gendre magnifique et redoutable. Aussi fût-il fort surpris des ouvertures de Joséphа sur les craintes que lui inspirait l'état mental de son époux. D'abord, il ne voulut rien entendre et traita de balivernes les appréhensions de la jeune femme. Mais son ton ferme lui imposa. Le baron de Murbach la soutint ; des faits lui furent rapportés qui l'ébranlèrent. Le scandale d'une folie qui éclaterait, l'épouvanta. Et de devenir l'arbitre dans une affaire aussi considérable, séduisit sa vanité. Il y vit des avantages : la fréquence de ses séjours auprès de sa fille bien-aimée dans ce pays délicieux, son importance accrue, ses ressources augmentées ; et passant d'un extrême à l'autre, fut jusqu'à se plaindre d'avoir été tenu de court si longtemps. Le danger des manies du prince Claude lui fut démontré. Il lui parut qu'il dilapidait ses finances, à quoi il fallait obvier dans l'intérêt de Claudia ; et sa susceptibilité s'étant éveillée, il prit garde que Son Altesse le traitait avec une hauteur et une froideur désobligeantes. A l'en croire, des mesures énergiques étaient urgentes. Là encore, le baron de Murbach intervint. Il lui prouva qu'il y avait des difficultés sérieuses, que le prince était souverain chez lui, et qu'avant toute chose il conviendrait de le soumettre, sans qu'il s'en doutât, à l'examen d'un aliéniste renommé.

— Voilà bien des embarras, marmonna le comte illustrissime. Mais il se résigna, et de sa propre main transcrivit le billet qu'avait rédigé le baron, par quoi il requérait le docteur Alcazara de se rendre, toute affaire cessante, à Pücklau.

Le docteur Alcazara est un spécialiste pour personnages illustres. Il n'est point de cas de vésanie princière sur lequel il ne soit consulté. Il a un visage futé de belette, et ses avis sont cauteleux ; à l'occasion, pourtant, il comprend son devoir, s'exprime avec force, et relègue les patients qui lui furent recommandés, en des maisons de santé bien closes. Disert, même bavard, nourri des lectures les plus diverses, il égaie ses malades du susurrement de ses anecdotes, et recueille leurs propos, en littérateur plutôt qu'en praticien, car, sous un nom d'emprunt, il a publié des plaquettes qu'il distribue à ses amis, et dont, plus que de ses cures, il se prévaut.

C'est donc cet homme indispensable qui fut appelé à statuer sur le prince Claude.

Mais, dès l'abord, un obstacle surgit : sous quel prétexte l'introduire auprès du souverain confiné dans sa stricte solitude, et qui ne souffrait, aux heures réglementaires, que la visite de son beau-père et de sa femme, et encore, seulement, parce qu'à ce moment on lui amenait sa Claudia chérie ?

— Précisément, fit le docteur Alcazara, qui en un jour avait eu le temps de s'instruire de bien des choses, c'est pour la petite princesse, dont la frêle constitution réclame mes soins, que je suis venu ; je solliciterai de Son Altesse l'honneur de lui faire part de mes observations.

Ce disant, il n'ajoutait point qu'effectivement l'enfant l'inquiétait. Il y avait chez elle une disproportion évidente entre le corps, chétif, et le développement de la tête. Ses allures étaient celles d'une petite vieille, son regard fixe brûlait et sa démarche était hésitante. « Fin de race, fille de dégénéré », se disait-il. Et il se promettait de prévenir la mère, mais plus tard, après avoir vu le prince ; et il éluda ses questions, car elle s'alarmait, pressentant sous le subterfuge une vérité.

Imbu de son rôle grand-paternel, le comte de Pücklitz lui tint des discours merveilleusement prolixes, hérissés de parenthèses, apitoyés, prud'hommesques et inspiratifs. Le docteur Alcazara y répondit de façon sinueuse et déliée, approbativement, mais sans aucunement s'engager ; et il se tourna vers le baron de Murbach, dont le mérite lui était connu, et qui lui paraissait tenir une place unique à la Cour, afin de prendre de lui le mot.

— En résumé, se dit-il, il faudra persuader à Son Altesse de se remettre entre nos mains. Voilà qui n'est guère commode et relève de la diplomatie plus que de la médecine. Et tapotant son

front d'un geste qui lui était familier : — Nous essaierons, conclut-il, nous réussirons.

Le prince Claude connaissait de réputation le docteur Alcazara. Le motif de sa visite lui parut équivoque. Il s'attrista, rêva longuement ; puis un sourire furtif déplissa ses lèvres, et il manda auprès de lui Leone Cappa.

— Leone, dit-il, voici qu'une grande épreuve m'est infligée. Sais-tu pourquoi mon beau-père se pavane dans mes palais, et quel est le résultat des conciliabules de Josépha et du baron? On veut me faire passer pour fou ; et sous un fallacieux prétexte, un célèbre médecin me demande audience, aux seules fins de m'observer. C'est une belle intrigue qui se prépare, et je pourrais la déjouer, en interdisant, d'un ordre sec, le séjour dans ma principauté, à ces gens audacieux. Mais il me convient d'agir différemment. Je recevrai donc ce docteur Alcazara, et lui prouverai, pour n'être point sa dupe, que je suis plus sage que lui. Et voici comment ...

... Ce fut à la mi-nuit que le docteur Alcazara eut ordre de se présenter au Palais de Proserpine. Un valet de pied le mena dans un salon assez petit, vide de meubles, vivement illuminé aux bougies, où il le laissa seul.

Par la fenêtre ouverte, il eut le temps d'admirer la glace polie de l'étang, où se reflétait, penchée sur les roseaux, la rondeur ironique de la lune. Sur une porte dont les battants avaient été enlevés et qui formait baie, une gaze tendue l'intrigua. Il s'en approcha, en scruta la transparence et constata l'obscurité parfaite de la pièce dont elle le séparait. A ce moment, de l'autre côté, un personnage invisible l'interpella :

— Eh bien, docteur, je vous écoute ?

— Oh ! fit-il, très surpris, mais...

— Oh, mais, c'est moi, le prince ; et parlez d'où vous êtes, insinua, d'une voix peu bienveillante, l'invisible Altesse.

— Voilà, se dit le docteur, qui est pis qu'extravagant, inconvenant !

Et très blessé dans son amour-propre, il dut néanmoins s'accommoder à la situation ; et il s'expliqua de fort mauvaise grâce, sans aucun bonheur d'expression, en gesticulant à faux, gêné qu'il était par tant de lumière autour de lui, et cette ombre devant lui, où quelqu'un l'écoutait, qu'il ne pouvait voir, et dont il était vu.

— N'est-ce que cela ? fit le prince quand il eut terminé. Vous avez fait, hors de toute nécessité, un bien grand voyage. Mais

je ne veux pas que vous vous soyez dérangé pour rien. Le maestro Leone Cappa, ici présent, va exécuter pour votre plaisir d'importants fragments de cette « Immaculée Conception » dont vous êtes curieux, je suppose ?

Debout, et toujours seul dans son salon, le docteur Alcazara, qui n'aimait pas la musique, entendit, des heures durant, celle de l'Italien ; et à l'aube, on le reconduisit à la Résidence, exténué, furieux de l'aventure, et se jurant d'en tirer vengeance.

Cependant, le prince Claude, épris des levers de soleil, désignait à Cappa les pics livides dont la fine pointe se rosait, et sans plus se soucier du docteur, déclamait :

— Mon âme est un paysage nocturne et chaotique. Mais ta musique l'inonde de clarté et m'en révèle les âpres splendeurs ; mes pensées flamboient, comme ces sommets, sous le ciel magnifique que tu ouvres au-dessus d'elles ! Bientôt, à la confusion de nos ennemis, ton œuvre rayonnera, et le Vieux-Château sera témoin d'une grande solennité !

Il discourut ainsi un assez long temps encore, et le gazouillis des oiseaux tissait autour de ses paroles un réseau d'harmonies railleuses. Puis la fatigue l'envahit.

— Dormons, fit-il. Cet après-midi, je monterai là-haut, afin de hâter les préparatifs. Nous triompherons !

Mais le Destin qui passait, l'entendit et s'irrita. Une rafale, subitement descendue des gorges voisines, plia les saules, agita l'eau de l'étang, et l'image invertie du château y vacilla, s'y disjoignit, avec celle des deux hommes qui, accoudés à la croisée, et blêmes de leur nuit insomnieuse, éperdument, regardaient l'aurore sur les monts.

ROBERT SCHEFFER

(A suivre.)

Notes politiques et sociales

MAJORITÉ DANGEREUSE

Les Conseils généraux, en grand nombre, assurent de leur respect et de leur confiance M. Loubet, d'ordinaire à l'unanimité, et M. Waldeck-Rousseau, d'ordinaire avec opposition mais à une très forte majorité. Et cela est bien ainsi. Dans notre régime le Cabinet doit avoir une action plus définie, et, afin d'être forte, plus resserrée que la Présidence, donc plaire à moins de gens. Ce serait un fâcheux brevet de non-existence pour un gouvernement que de n'avoir pas d'adversaires. Le tout est pour lui d'avoir l'appui décidé d'une majorité, et que cette majorité, *s'il se peut*, aille croissant.

Mais se peut-il ? Et même est-il souhaitable ? En France, — et ailleurs, — il arrive comme de soi, avec le temps, que la masse des gouvernés soit « gouvernementale ». Mais cela témoigne moins d'une approbation que d'une accoutumance. Cela veut dire que le gouvernement a duré, non qu'il a conquis. Et, contrairement à la première apparence, c'est peut-être symptôme de fin prochaine plutôt qu'indice de plus longue vie.

La force et je dirai aussi le mérite du Cabinet Waldeck-Rousseau, comme auparavant du Cabinet Méline, ont été d'avoir une majorité étroite.

Comme l'autre les débordait à droite, celle-ci, on peut l'avouer, déborde à gauche la passivité béate et le contentement facile des gouvernementaux moyens perpétuels. L'aile extrême, dont le concours est nécessaire, perdant à entrer dans une majorité son habituelle et avantageuse situation d'opposante, exige une politique positive et nette. Les balancements stériles de la méthode de « concentration », concentration contre les deux extrêmes, sont hors d'usage possible. Et le ministère est bien obligé d'avoir une politique caractérisée.

C'est parce que le Cabinet Waldeck-Rousseau a eu un programme qui était une satisfaction minima à la démocratie montante, — programme du reste non encore réalisé en entier, — qu'il a été combattu par ceux-là et qu'il a été soutenu par ceux-ci. Consciemment ou non, avec des incertitudes et des imperfections que connaissent trop bien ses amis de gauche, il était cependant, — à en juger par le nombre, l'obstination et la discipline de ses adversaires, — la vivante possibilité d'une république plus républicaine. Cet acheminement vers l'émancipation morale et l'émancipation économique de tous qu'est le mouvement démocratique, pouvait-il, en l'état des esprits et des forces parmi nous, gagner davantage sur les intérêts acquis et les inerties bien utilisées qui lui sont le difficile et durable obstacle ? Il ne semble guère.

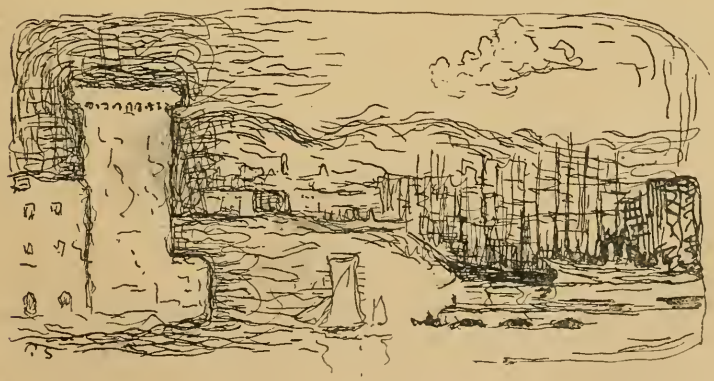
Si le gouvernement actuel accroît à cette heure sa majorité, c'est donc

vraisemblablement qu'*il la perd* du même coup. Il ne peut se concilier les volontés jusque-là rebelles qu'en renonçant, plus ou moins implicitement, à être ce qu'il représentait ou du moins ce que la gauche voulait qu'il représentât. Sans doute la cuisine politique, que les hommes et les partis appelés « de gouvernement » tiennent pour le grand œuvre, pose autrement la question. Ici et là, dans tel ou tel département qui pourrait être cité, il se prépare en vue des élections prochaines une *concentration* entre républicains « sages, mais fermes », c'est-à-dire entre radicaux incertains et modérés inquiets, à la fois contre « le parti de la réaction » et contre celui du « bouleversement social ». Mais, outre que, là, l'hostilité à gauche est née contre les personnes plutôt que contre les tendances, la concentration paraît se faire sur un programme minimum qui est bien près d'être de « défense républicaine ».

Et voilà, d'autre part, qu'en Saône-et-Loire, sur ce terrain où les rancunes radicales contre des intransigeances socialistes étaient, semble-t-il, si faciles à soulever, la discipline d'alliance démocratique a été observée au profit du candidat socialiste contre toutes les forces et toutes les adresses des partis de sage conservation.

Il dépend du ministère que la limite subsiste et qu'elle subsiste nette entre les deux camps qui depuis deux ans sont opposés l'un à l'autre. Il ne s'agit pas d'exclure personne de parti pris ; mais il est nécessaire que les nouveaux amis viennent en deçà du fossé, et non que d'une commune faiblesse nous nous appliquions à le couvrir. C'est à cette condition que les élections prochaines, faites, en gros, *pour* ou *contre* la politique dite « de défense républicaine », auront un sens clair et une portée féconde.

FR. DAVEILLANS



Spéculations

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE DU GENDARME

De récents événements privés nous ont permis d'observer de près quelques beaux spécimens de cet organe préhensile de la société, le gendarme. Les conditions de nos rapports avec eux furent excellentes, quoique propres à nous les faire envisager sous un jour trop favorable : car nous n'étions point détenu entre leurs mains, mais l'autorité supérieure les avait confiés aux nôtres, sous quelque prétexte, dans un but d'expériences.

Nous glisserons rapidement sur la morphologie externe de ces militaires, de tout point conforme, en plus grand, aux effigies bien connues présentées sur des guignols afin de former l'esprit des enfants. Remarquons qu'une administration avaricieuse leur refuse, quand ils sont de service, le port si majestueux et si classique du tricorne, au détriment de leur prestige traditionnel. Ne citons le dicton d'un goût peu sûr : « On les sent d'abord, on les voit ensuite, » que pour en extraire l'enseignement philosophique : en réalité, vu le petit nombre de spécimens disponibles — il arrive qu'il n'y en ait que cinq pour huit communes — on ne les voit jamais ; et par *on* nous entendons les malfaiteurs, pourtant leurs partenaires naturels.

Quant à leur langage, nous n'y avons relevé aucune prolixité extraordinaire d'adverbes.

Nous ne prétendons ici qu'à instaurer une brève psychologie du gendarme, ainsi que nous sommes déjà attaché partiellement à celle du militaire et du magistrat. Il était à prévoir que l'habitude, contractée au fur de longues générations, d'être à l'affût de tous crimes et délits, ou, mieux, d'un nombre restreint et catalogué de crimes et délits, leur ait forgé un état d'esprit spécial, bien défini à cette heure et devenu propre à leur espèce. Le moment est donc bien choisi de sonder ces obscurs cerveaux. Il s'y passe, d'après nos expériences, ceci, qui étonnera peut-être l'honnête homme, que le gendarme interprète autrement que cet honnête homme une action légalement *mauvaise*. « Mauvaise » lui indique seulement qu'il ait à y exercer, contre rémunération, son office ; en termes plus clairs, que toute mauvaise action est pour lui *bonne*, parce qu'elle le fait vivre.

Nous voici amené à flétrir les infâmes *desiderata* du gendarme : son pays de Cocagne serait celui où aucun citoyen ne chasserait, sinon en temps prohibé et, bien entendu, sans permis ; ne pêcherait sinon par des moyens défendus ; où le viol serait un très grand nombre de fois quotidien et l'assassinat la forme la plus courante des relations sociales. Toutefois, malgré nos exhortations tendant à obtenir des confidences précises, il nous paraît que le gendarme n'aspire encore que confusé-

ment à cet avenir béni ; et nous n'en voyons d'autre explication que son rare désintéressement. Ainsi, il n'ose encore approuver le meurtre que quand il ne lui rapporte rien, c'est-à-dire quand il est autorisé par la loi. Exemple : le cas de légitime défense ; le gendarme se réjouit que le bourgeois clos dans son parc massacre le malandrin qui vient de franchir son mur : mais, par un scrupule bizarre, ce même gendarme déteste que l'on mette à mort des personnes passant du côté extérieur du mur. Nous préconisons une méthode nouvelle et conciliatrice, laquelle consiste bien simplement à rapporter dans sa propriété les victimes qu'on a pris la peine de se procurer au dehors.

Les gendarmes à cheval vont généralement à pied pour deux raisons : la première, qu'ils nous ont exposée et qui nous paraît frivole, est qu'ils seraient obligés de faire tenir par quelqu'un leurs montures, cependant qu'on veut bien leur offrir à boire ; la seconde, qu'ils emmènent le plus souvent avec eux, s'en allant par deux, l'*oncle* de l'un ou de l'autre, encore qu'il puisse n'avoir point d'oncle. Mais ils dénomment ainsi quelque ami qui les suit afin de profiter des occasions de se désaltérer. Ils le choisissent avec soin d'aspect minable, qu'il soit aisé de faire passer pour patibulaire, et sujet à la manie de se promener les mains derrière le dos. Ils le mettent comme par mégarde entre eux deux, et grâce à cet innocent stratagème méritent, dans la traversée des villages, sans mécontenter personne, les acclamations populaires. Nous avons exposé plus haut que la capture d'un malfaiteur authentique est hors question : l'uniforme se voit de trop loin et il faudrait que le gendarme fût en civil : mais il cesserait d'être un gendarme et n'aurait plus de psychologie.

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

EXPOSITION DES PRIX DE ROME

Le Palais de l'École des Beaux-Arts ouvre sa grand'porte toute grande, afin que puissent les populations apprécier à loisir, sous la belle lumière du soleil, le résultat des mâles travaux par quoi les nourrissons méritèrent et les suffrages des anciens Prix de Rome leurs vieux maîtres, et de prendre la suite des affaires. Cette noble assurance nous fit plaisir et nous n'entrâmes point. On connaît d'avance ce qui s'affiche là : et le dernier Salon (aussi, l'avant-dernier : pénultième vit encore, vit toujours —, de même le prochain) ne renseignent-ils pas autant que le peut souhaiter un honnête homme; c'est toujours la même chose, à cela près qu'à intervalles réglés on intervertit les titres et invente de nouvelles signatures afin d'exercer la subtilité du public et instruire le peuple. Enfilons plutôt cette édifiante rue Bonaparte sur quoi bée la pépinière, flanquée des bustes de Puget et de Poussin, l'air tout confus de se trouver là; rue Bonaparte si symboliquement qui s'amorce entre l'École et l'Institut, pour dégorger entre le Musée du Luxembourg et le Séminaire Saint-Sulpice. Mais cette rue se fait remarquable surtout par le particulier concours des plus notables débitants, qui de photographies de classiques et autres, qui de cartes postales égrillardes, qui de bondieuseries lascives, qui de toutes ces choses à la fois : et ce sont les plus logiques. La genèse complète, la raison d'être, les matériaux et les résidus de l'art officiel, et son symbole : photographie, pornographie — photographie surtout! tout vient de là, et y revient ayant, selon l'apostrophe illustre de Lamartine, accompli le tour du monde sous les plis du drapeau national. Nos prunelles émoussées éprouvent placidement cet absolutisme de la plaque sensible, absolument idoine, n'est-ce pas, à stupéfier toute vision *candide!* Il y a d'abord les photographies des vrais chefs-d'œuvre : le fonds du Louvre, des Offices, Prado, etc., très complètement et, il faut dire, très artistiquement reproduit et multiplié ; ces vulgarisations ne constituent-elles point, du reste, le plus artistique du bagage de l'art moderne? Mais il y a les autres reproductions: car, quel naïf croira que l'objet majeur de cette sévère imagerie consiste à entretenir l'âme de l'artiste officiel dans une permanente fièvre de beauté et d'émulation, fournir au dilettante pauvre quelque reflet des splendeurs dont la présence réelle lui demeure interdite! Leur rôle plus modeste mais plus utile est d'une manière d'encyclopédie Larousse et de Dictionnaire des Rimes, d'une façon de « Parfait Secrétaire, choix de lettres appropriées à toutes les circonstances de la vie. » Les néo-classiques Lebrun, David, promoteurs de l'art officiel et inventeurs de l'École, s'ils s'incorporèrent avec ardeur tout ce qu'ils purent connaître de l'art antique renaissant, surent le refondre à même

leur tempérament et marteler une beauté hybride mais originale. Le vorace Ingres du détroussage des morts fit une probité artistique : camées, toiles, statues, tout fut bon à cette disette d'imagination.

Les disciples et les disciples des disciples persévérèrent avec la paresse en plus et le génie en moins. Inconsciemment, du reste : honnêtes gens ! On leur dit : « Courage militaire », leur instantané cérébral se déclanche, clic, clac ! etc., le tombeau des Médicis leur tombe dans l'œil, etc... Ici même fut narrée l'histoire du statuaire Verlet, élève de Barrias, grand prix de l'E. U., lequel chargé de dessiner la fontaine de Bordeaux, reproduit à peu près textuellement un panneau décoratif du XVIIIe : du Watteau, peut-être ! Il est fort possible qu'il ne l'ait pas fait exprès... Il y a bien d'autres photos sur nature ! Il y a les scènes villageoises, églogues en sabots où l'opérateur fit poser les comparses selon Millet, ou selon Lhermitte ; les paysages choisis, genre Dupré, genre Troyon, avec ou sans vaches ; tout le Jardin des Plantes et tout le Jardin d'Acclimatation, *ad usum* des orientalistes en chambre ; pour les négociants en pittoresque familier, les « coins de Paris » ; pour d'autres spécialistes, les fleurs, les arbustes et les fruits, avec le nom latin dessous *Citrus aurantium* (innocents qui notaient Rodin de moulage sur nature auparavant que de pleurer sur sa folie furieuse). Les gens pratiques trouvent même à bon compte des châssis tout photographiés qu'il reste seulement à recouvrir de couleur. Et le bon travailleur « *nulla dies sine linea* » ne sort jamais sans le petit 6-12 portatif, et il faut ouïr le ton pénétré dont il vous confie : « Je descends prendre des documents... » *Sursum kodak!*

Et pourtant, à la cueillette des médailles, JAMAIS les fabricants d'objectifs, ou les professionnels d'iceux ne furent convoqués ! Voilà-t-il pas une injustice énorme, une spoliation horrible ? Pourquoi ne réclament-ils point, ces dévoués artisans, vrais artistes souvent, bien plus en tout cas, est-il besoin de le dire, que les manœuvres salonniers, lesquels ne représentent en somme que leurs négligeables collaborateurs ? Pourquoi, plus simplement, n'organisent-ils pas la grève des bras-croisés, nous voulons dire : des objectifs bouchés, qui du jour au lendemain tuerait net le Salon ? C'est qu'ils flairent sourdre leur revanche : dès que la photographie en couleurs, et, son corollaire plus lointain mais également inéluctable, la photographie en relief, se feront propices à toutes les bourses ; peinture ni statuaire officielles ne pourront plus lutter contre la concurrence, âme du commerce ainsi que chacun sait. O retour de l'âge d'or : l'agriculture et l'industrie récupèreront tant de bras que l'ébauchoir et la brosse leur soutirèrent, nos yeux retrouveront leur joie et notre beau pays sa prospérité. « Et ce sera justice. »

FÉLICIEN FAGUS

Les Livres

LES ROMANS

Claude Anet : **Petite Ville** (Éditions de La revue blanche.)

Je ne veux pas m'enquérir où gît cette petite ville de Valleyres où M. Marthe, professeur de piano, mourut d'être trompé par sa femme Zora : où Mme Bourrat employa son génie à ménager à sa fille d'horribles couches clandestines pour préserver le vieux nom des Bourrat et des Maigret ; où Mme Duret sut faire respecter son adultère, et le marquis de Vouzins cacher les souvenirs d'un long inceste, tandis que la sage Mme Lanterle n'y fut jamais excusée d'être devenue mère avant le sacrement. Cette ville dont il raconte si simplement, si sobrement, si fortement, les scandales bruyants et les drames cachés, M. Claude Anet se porte garant qu'elle existe ; je n'ai garde d'y contredire : les petites villes sont nombreuses ; chacune vit à la fois de plusieurs existences ; — d'autant d'existences qu'il se trouve d'esprits pour la voir ou l'imaginer. Et toutes ces existences sont également réelles ; et si l'une d'elles, le temps d'une lecture, apparaît seule véritable, le mérite n'en revient pas à la nature qui la fit, mais au talent qui la sut recréer. C'est, pour une œuvre réaliste, un signe de médiocrité, que de provoquer sans cesse, comme une description scientifique, une comparaison avec les faits réels. Je reconnais au contraire l'excellence de *Petite Ville* à ce que le livre porte en soi sa raison d'être, sa vérité, son harmonie. J'y vois d'abord une œuvre d'art ; et si j'y vois ensuite une œuvre *réaliste*, ce n'est pas qu'elle soit construite par un procédé d'exacte copie ; mais c'est qu'elle tend à suggérer de préférence l'émotion particulière que nous appelons *sentiment du réel*.

Chaque espèce d'émotion s'exprime en littérature par un système de moyens appropriés, dont l'écrivain doit posséder la science ou du moins l'intuition. Edgar Poe a découvert les lois certaines qui gouvernent la production du *poétique*, du *fantastique* et du *bizarre* ; non moins fixes sont les conditions qui règlent l'illusion du *réel*. La notation immédiate, la transcription des faits n'y suffit pas, car le réalisme diffère de l'impressionnisme ; et nous désignons sous ce mot : *le Réel*, non pas une poussière de phénomènes, mais un ensemble d'êtres stables et d'événements bien liés. Pour en imposer le sentiment, à défaut d'une continuité parfaite dans l'espace et dans la durée, il faut une perspective qui la remplace ; il faut un enchaînement des effets et des causes, une proportion des motifs et des actes, une correspondance ininterrompue du physique et du moral : caractères qu'une observation attentive prépare sans les engendrer, et qui ne se réalisent point sans une ferme volonté d'art.

Aucune forme esthétique n'exige, autant que le réalisme ainsi compris, un constant équilibre de toutes les facultés. Aussi, devant un livre comme *Petite Ville*, l'embarras du critique égale le contentement du lecteur, parce que l'œuvre est sans erreurs, sans superfluités, sans lacunes, parce que tous les éléments y convergent vers un effet objectif, parce qu'elle se referme complètement sur elle-même. Je renonce à chercher quelle qualité maîtresse distingue M. Claude Anet. Acuité visuelle, pénétration psychologique, sentiment de la langue et de la phrase, il a tous les dons que son sujet comporte ; il ne s'en permet point d'autres ; ceux-là mêmes, il les limite, il les dose, il les subordonne au sujet. Par un sacrifice peut-être excessif, sa personne s'est absorbée dans son œuvre au point qu'on ne l'en peut dégager. Du moins cette composition étudiée, cette discipline sévère indiquent une droiture de raison très française, classique et presque cartésienne. *Petite Ville* est de ces livres qui laissent voir, à travers une nature d'écrivain, toute la tradition littéraire et la culture d'un pays.

François de Nion : **Les Maîtresses d'une Heure** (Éditions de La revue blanche).

Vivement conçus, vivement écrits, pour être rapidement lus, ces brefs récits de brèves aventures ont gardé ce tour alerte qui plaît chez les vieux conteurs. Ils ne se guindent pas et n'ont pas l'air — comme tant d'autres nouvelles — de méchants poèmes en prose ou de romans mal ébauchés. M. de Nion sait que la Nouvelle atteint son but, dès qu'elle laisse dans l'esprit une seule image, une seule impression de tristesse ou de gaîté ; qu'elle ne souffre ni préparations, ni complications, ni explications ; que tout, événements, milieux, caractères, et jusqu'au mystère même, y doit sembler clair à première vue. Il choisit un fait, le conte, et passe sans insister. Pourtant, comme la narration la plus nue implique encore une conception de la vie, il s'est façonné pour la circonstance une philosophie de vieux garçon clubman, chasseur et jouisseur, qui lasserait dans un roman, mais est tout à fait à sa place parmi *les Maîtresses d'une Heure*.

Michel Arnauld

Octave Mirbeau : **Les Vingt et un jours d'un neurasthénique** (Bibliothèque-Charpentier).

De l'horreur, du courage, de la violence, de la tendresse, de la justice, fondus en beauté dans trois cents pages, voilà un volume de Mirbeau et voici surtout le présent livre. La ville d'eaux où séjourne le neurasthénique prend des proportions énormes pour contenir ses formidables et burlesques hôtes, et c'est bien, en effet, la société tout entière qui se cristallise dans cette vingtaine de fripouilles, admirables à force d'ignominie — et de vérité — groupées autour de la buvette. Si un enfer doit être composé avant tout d'abîme sur abîme de laideur, je crois que Dante n'hésiterait pas, dans ce cercled'infamie contemporaine, à

reconnaître le sien, terriblement perfectionné pour faire face à quelques siècles de vice de plus. Ses démons ne sont pas plus redoutables ni grotesques, avec leurs queues et leurs cornes, que l'ineffable colonel baron de Présalé, que Clara Fistule, le docteur Triceps et quelques honnêtes gens, si malhonnêtement, pour notre joie vengeresse, dénoncés par leur nom propre. Octave Mirbeau nous évoque très fort l'image de ce solide et spirituel Pantagruel, qui mit en pièces, comme on sait, le général des géants Loup-Garou en lui fourrant jusqu'à écrabouillement le nez dans sa propre armée, faute d'autre ordure. Point essoufflé au sortir de ces vigueurs, avec quelle fraîcheur l'auteur nous décrit le combat, sous un tas de feuilles, de ces monstres plus petits et moins cruels, le hérisson et la vipère; et avec quelle verve douloureuse et fantastique il nous entraîne hors du monde, chez les femmes de l'île de Sein! Quant aux lecteurs qui se sont passionnés dans cette revue au *Journal d'une Femme de chambre*, ils en trouveront comme la suite plus tragique dans une attachante histoire de valet assassin, laquelle pourrait s'appeler la Livrée de Nessus.

ALFRED JARRY

LES POÈMES

ANDRÉ DUMAS : **Paysages** (Lemerre).

Le livre de M. André Dumas fait la preuve d'un joli talent descriptif; comme d'autres jeunes poètes voisins de lui par les habitudes intellectuelles et techniques, M. Dumas a emprunté au symbolisme sa préoccupation des finesses de la nature, de ses minutes brèves, de ses heures changeantes, de son mystere, et a essayé (réussi souvent) à les traduire en cette forme qu'il préfère, soit un alexandrin un peu flou, qui n'a plus les robustesses oratoires du vers parnassien, et qui reconquiert peut-être à l'excès certaines négligences admises chez les lamartiniens. Il ne peut que nous être indifférent qu'on néglige certaines règles, ou plutôt certaines recettes de fantaisie édictées il y a une quarantaine d'années, mais nous voudrions à la forme de ces jeunes poètes tantôt plus de carrure et de couleur, tantôt plus de liberté et de bercement, selon les sujets auxquels ils touchent et qu'ils recouvrent tous d'une *onde* un peu douce et monotone.

Le nouveau sentiment, ou mieux la nouvelle nuance à traduire le sentiment de la nature, chez ces jeunes poètes, ne laisse pas d'aboutir tout de suite à une convention, aussi conventionnelle que celle du XVIIIe siècle, sur le même sujet. Au lieu des bergeries, des bergères poudrées près des agnelets, nous avons chez M. Dumas une sorte de tendresse éparse vers une nature qui est toute musique, où des violons chantent dans les bois, des villages silencieux.

Que de cœurs ont battu dans cet humble village,
Que de bonheurs cachés que je ne connais pas!
Que de couples muets sont rentrés pas à pas
Par ce même chemin, sous ce même feuillage.

Et dans la douce paix que chaque nuit ramène
Le village, noyé par l'ombre, disparaît ;
Et je vais partir seul plein du vague regret
De rester étranger à tant de vie humaine,

C'est bien loin de *la Terre* d'Émile Zola, c'en est trop loin, et ça a tort, parce que ça s'en éloigne en romance. Pas plus que le Pain n'est un bloc d'or, comme l'ont dit de récents poètes, la Terre n'est idyllique, et le sens de la vie n'est pas révélé aux hommes quand ils ont vu, en passant, une famille de campagnards prendre leur repas. Je ne voudrais pas contrister M. André Dumas, et je crois à l'absolue sincérité de son inspiration qui se garantit logique, car elle le mène de cette romance à la religiosité et le fait retrouver sa voie en entendant les cloches de Noël, mais nous sommes ici en dehors du rêve et en dehors de la réalité, en dehors de la fantaisie et dans ces jolies avenues de bois qu'il décrit si bien, en les animant d'une aimée :

Les arbres presque nus frissonnent sous les cieux,
La rose qui restait au jardin s'est fanée
Et l'automne décroît lentement dans tes yeux.

Je gage que bientôt, non pas lui, mais un autre, moins intelligent, fera bientôt passer, sur les feuilles jaunissantes et jonchantes, un *jeune malade* qui viendra à pas lents. Ce ne sera pas plus intéressant que du temps de Millevoye, mais l'évolution sera logique. Ce serait tant pis, pour les jolis dons de M. André Dumas, de s'énerver ainsi. Il y a d'ailleurs dans son livre quelques indications de sensualité jeune et franche qui font un peu l'équilibre.

Émile Bans : **Ballades Rouges** (Édition de l'auteur).

Après un sublime effort, l'Anarchie est tombée, moins noyée dans le sang de Caserio, Emile Henry et Ravachol, qu'étouffée sous l'aplatissement des prudents qui survécurent. Les bourgeois rouges, les révolutionnaires roses, les gredins multicolores lui surent aussi administrer le coup de pouce à propos, et pour parler Ubu, la tuer un peu. La surprise est joyeuse de revoir l'assassinée, mal tuée comptons-y, redonner du gosier dans ces rudes ballades que la fureur rythme et doue de beauté, guerrière sauvagement. Et qui veulent avec cela ne point s'encanailler, mais se garder écrites et littéraires ; la discussion poétique s'en trouve au reste trop bellement et définitivement accomplie pour qu'il ne se fasse présomptueux d'y revenir, dans la préface par quoi Laurent Tailhade les consacre avec la double fraternité du poète et du révolté. Pourtant il s'est tu sur un point qui, personnellement, soulève notre unique regret : que l'auteur, persistant dans la généreuse erreur des Vaillant et des Henry, circonscrive ses pitiés sur les gens de la glèbe et de l'atelier qui se montrèrent si au-dessous des abnégations héroïques dont ils n'eurent même pas, à défaut de virilité, le sens pratique de tirer parti.

Félicien Fagus

LA CHRONIQUE

Jules Huret : **Loges et Coulisses** (Éditions de La revue blanche).

Ni les auteurs ni les comédiens ne seront satisfaits de ce livre, où, trouveront-ils sans doute, trop peu de place leur fut réservée. Les imbéciles ne le seront pas davantage : rien de ces anecdotes, de ces menus scandales, alors qu'ils en doivent être si friands : que l'on songe à l'intérêt que le comédien obtient d'eux. Mais nous, à M. Jules Huret, nous ne saurons que du gré. Même si nous désirions que la part fût entière aux écrivains, que ce livre fût un pendant à la fameuse *Enquête sur l'Évolution littéraire*, il nous gênerait de n'être pas renseignés sur les interprètes ; il nous est bon de savoir qu'il est des artistes dévoués, modestes peut-être, de ceux, comme dit si bien Mme Calvé, « qui ont oublié qu'ils ont une jolie voix pour ne penser qu'à l'expression de ce qu'ils doivent interpréter. » Les anecdotes font défaut le plus heureusement du monde : elles gâteraient ce bel aspect des acteurs; ce seraient, d'ailleurs, de pauvres anecdotes.

M. Jules Huret a su retenir sa publication assez longtemps pour lui assurer aujourd'hui son effet. Le recul est tout juste : assez loin pour juger librement, assez près pour se passionner, jouir de plus que d'un document historique. C'est ici, sur les pièces à thèse, qu'on savait bien, avec Becque, être de « mauvaises pièces et de mauvaises thèses », qu'on trouve le dernier mot — et c'est, délicieusement, un désaveu général. C'est ici que s'ouvrent, pour nos petits-enfants, l'étonnante galerie des vaudevillistes, et celle, non moins belle, des faiseurs de musiquette. C'est ici que chacun se peint d'un trait, dévoile un peu de son intérieur, ce qui est assez maladroit, mais tout bénéfice au spectateur, à la littérature.

M. Jules Huret a un talent d'exposition des plus rares, dans un temps où cette besogne est faite, avec le macaronique que l'on sait, par les universitaires. Sa biographie de Mme Réjane, outre qu'elle est une œuvre considérable, décèle les premières qualités du conteur, tant elle a d'enthousiasme contenu. Personne ne peindrait avec plus de clarté, plus de sobriété, les figures des contemporains ; personne n'a su atteindre sa simplicité. Mais c'est surtout son attitude qui est supérieure : il sait distinguer parmi les questions du jour quelles sont les intéressantes, et sans en omettre une seule ; il sait poser à chacun les questions les mieux appropriées et les plus édifiantes; il apparaît comme un médecin qui, sans pédantisme ni désinvolture, tâte le pouls d'un patient, — et dont le silence signifie plus que des conclusions.

Fernand Caussy

Le gérant : P. Deschamps.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 13790

Quelques Nuits

d'entre les Mille et Une

LA SOIRÉE D'HIVER D'ISHAK DE MOSSOUL

LORSQUE FUT
LA CINQ CENT QUARANTE-NEUVIÈME NUIT

Schahrazade dit :

Le musicien Ishak de Mossoul, chanteur favori d'Al-Rachid, nous rapporte l'anecdote suivante. Il dit :

Une nuit, j'étais assis dans ma maison, en hiver, et, pendant qu'au dehors les vents hurlaient comme des lions et que les nuages se déchargeaient avec tumulte comme les bouches large ouvertes des outres pleines d'eau, je me chauffais les mains au-dessus de mon brasier en cuivre, et j'étais triste de ne pouvoir, à cause de la boue des chemins, de la pluie et de l'obscurité, ni sortir ni espérer la visite de quelque ami qui me tînt compagnie. Et comme ma poitrine se rétrécissait de plus en plus, je dis à mon esclave : « Donnez-moi quelque chose à manger, pour occuper le temps ! » Et comme l'esclave s'apprêtait à me servir, je ne pouvais m'empêcher de songer aux charmes d'une jeune fille que j'avais connue naguère au palais ; et je ne savais pourquoi m'obsédait à ce point son souvenir, ni pour quel motif ma pensée s'arrêtait plutôt sur son visage que sur celui de toute autre de celles si nombreuses qui avaien charmé mes nuits passées. Et tellement je m'appesantissais en son délectable désir, que je finis par ne plus m'apercevoir de la présence de l'esclave debout, les bras croisés, qui, ayant fini de tendre la nappe devant moi sur le tapis, n'attendait plus que le signe de mes yeux pour apporter les plateaux. Et moi, plein de ma songerie, je m'écriai tout haut : « Ah ! si la jeune Saïeda était ici, elle dont la voix est si douce, je ne serais point si mélancolique ! »

Ces paroles, je les prononçai à voix haute, en vérité, je me le rappelle maintenant, bien que d'habitude mes pensées fussent silencieuses. Et ma surprise fut extrême d'entendre ainsi le son de ma voix, devant mon esclave dont les yeux s'ouvraient grandement.

Or, mon souhait à peine était-il exprimé qu'un heurt se fit à la porte, comme si c'était quelqu'un qui ne pouvait souffrir l'attente, et une jeune voix soupira : « Le bien-aimé peut-il franchir la porte de son ami ? »

Alors, moi, je pensai en mon âme : « Sans doute, c'est quelqu'un qui, dans l'obscurité, se trompe de maison ! ou bien aurait-il déjà porté ses fruits, l'arbre stérile de mon désir ? » Je me hâtai pourtant de sauter sur mes pieds et courus ouvrir moi-même la porte ; et sur le seuil je vis la tant désirée Saïeda, mais avec quelle tournure singulière et sous quel étrange aspect ! Elle était vêtue d'une robe courte en soie verte, et sur sa tête était tendue une étoffe d'or qui n'avait pu la garantir de la pluie et de l'eau déversées par les gouttières des terrasses. Du reste, elle avait dû plonger dans la boue tout le long du chemin, comme ses jambes l'attestaient clairement. Et moi, la voyant dans un tel état, je m'exclamai : « O ma maîtresse, pourquoi t'exposer ainsi dehors, et par une pareille nuit ! « Elle me dit, de sa voix gentille : « Hé ! pouvais-je ne point m'incliner devant le souhait que tout à l'heure chez moi m'a transmis ton messager ? Il m'a dit la vivacité de ton désir à mon égard, et, malgré cet affreux temps, me voici ! »

Or, moi, bien que ne me souvenant point d'avoir donné un ordre pareil, et l'eussé-je donné que mon unique esclave n'eût pu l'exécuter dans le même temps qu'il était demeuré près de moi, je ne voulus point montrer à mon amie combien bouleversé était mon esprit de tout cela ; et je lui dis : « Louange à Allah qui permet notre réunion, ô ma maîtresse, et qui change en miel l'amertume du désir ! Que ta venue parfume la maison et repose le cœur du maître de la maison ! En vérité, si tu n'étais venue, je serais allé moi-même à ta recherche, tant ce soir mon esprit travaillait à ton sujet...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA CINQ CENT CINQUANTIÈME NUIT

Elle dit :

» ... je serais allé moi-même à ta recherche, tant ce soir mon esprit travaillait à ton sujet ! » Puis je me tournai vers mon esclave et lui dis : « Va vite chercher de l'eau chaude et des essences ! » Et l'esclave, ayant exécuté mon ordre, je me mis à laver moi-même les pieds de mon amie, et lui versai dessus un flacon d'es-

sence de roses. Après quoi, je l'habillai d'une belle robe en mousseline de soie verte, et la fis s'asseoir à côté de moi, près du plateau des fruits et des boissons. Et lorsqu'elle eut bu avec moi plusieurs fois dans la coupe, je voulus, pour lui plaire, moi qui d'ordinaire ne consens à chanter qu'après force prières et supplications, lui chanter un nouvel air que j'avais composé. Mais elle me dit que son âme n'avait pas envie de m'entendre. Et je lui dis : « Alors, ô ma maîtresse, daigne toi-même nous chanter quelque chose ! » Elle répondit : « Pas davantage ! Car mon âme ne le souhaite pas ! » Je dis : « Pourtant, ô mon œil, la joie ne saurait être complète sans le chant et la musique ! Qu'en penses-tu ? » Elle me dit : « Tu as raison ! Mais ce soir, je ne sais pourquoi, je n'ai guère envie d'entendre chanter qu'un homme du peuple, ou quelque mendiant de la rue. Veux-tu donc aller voir si à ta porte ne passe point quelqu'un qui puisse me satisfaire ? » Et moi, pour ne point la désobliger, et bien que je fusse persuadé que par une nuit pareille il n'y avait point de passants dans la rue, j'allai ouvrir ma porte d'entrée et je passai ma tête dans l'entrebâillement. Et, à ma grande surprise, je vis, appuyé sur son bâton contre la muraille d'en face, un vieux mendiant qui disait, se parlant à lui-même : « Quel vacarme fait cette tempête ! Le vent disperse ma voix et empêche les gens de m'entendre ! Malheur au pauvre aveugle ! S'il chante, on ne l'écoute pas ! Et s'il ne chante point, il meurt de faim ! » Et, ayant dit ces paroles, le vieil aveugle se mit à tâtonner de son bâton sur le sol et contre le mur, cherchant à continuer son chemin.

Alors moi, étonné et charmé à la fois de cette rencontre fortuite, je lui dis : « O mon oncle, sais-tu donc chanter ? » Il répondit : « Je passe pour savoir chanter. » Et moi je lui dis : « En ce cas, ô cheikh, veux-tu finir ta nuit avec nous, et nous réjouir de ta compagnie ? » Il me répondit : « Si tu le désires, prends-moi la main, car je suis aveugle des deux yeux ? » Et je lui pris la main, et, l'ayant introduit dans la maison, dont je fermai soigneusement la porte, je dis à mon amie : « O ma maîtresse, je t'amène un chanteur qui, en plus, est aveugle ! Il pourra nous donner du plaisir sans voir ce que nous faisons. Et tu n'auras pas à te gêner, ou à te voiler le visage ! » Elle me dit : « Hâte-toi de le faire entrer ! » Et je le fis entrer.

Je commençai d'abord par le faire s'asseoir devant nous, et l'invitai à manger quelque chose. Et il mangea avec beaucoup de délicatesse, du bout des doigts. Et lorsqu'il eut fini et se fut lavé les mains, je lui présentai les boissons ; et il but trois

coupes pleines, et alors me demanda : « Peux-tu me dire chez quel hôte je me trouve ? » Je répondis : « Chez Ishak fils d'Ibrahim de Mossoul ! » Or, mon nom ne l'étonna pas outre mesure : et il se contenta de me répondre : « Ah ! oui, j'ai entendu parler de toi. Et je suis aise de me trouver chez toi. » Je lui dis : « O mon maître, je suis vraiment réjoui de te recevoir dans ma maison ! » Il me dit : « Alors, ô Ishak, si tu le veux, fais-moi entendre ta voix qu'on dit fort belle ! Car l'hôte doit commencer le premier à faire plaisir à ses invités ! » Et moi je répondis : « J'écoute et j'obéis ! » Et, comme cela commençait à m'amuser beaucoup, je pris mon luth et j'en jouai, en chantant, avec tout le talent qui me fut possible. Et lorsque j'eus terminé la finale en la soignant à l'extrême, et que les derniers sons se furent dispersés, le vieux mendiant eut un sourire ironique et me dit : « En vérité, ya Ishak, il ne te manque que peu de chose pour devenir un parfait musicien et un chanteur accompli ! » Or moi, en entendant cette louange qui était plutôt un blâme, je me sentis devenir tout petit à mes yeux, et, de dépit et de découragement, je jetai mon luth de côté. Mais, comme je ne voulais point manquer d'égards à mon hôte, je ne jugeai pas à propos de lui répondre, et ne dis plus rien. Alors il me dit : « Personne ne chante et ne joue ? N'y a-t-il donc pas quelqu'un d'autre ici ? » Je dis : « Il y a encore une jeune esclave ! » Il dit : « Ordonne-lui de chanter, que je l'entende ! » Je dis : « Pourquoi chanterait-elle, puisque tu en as déjà assez de ce que tu as entendu ? » Il dit : « Qu'elle chante tout de même ! » Alors l'adolescente, mon amie, prit le luth, mais bien à contre-cœur, et, après avoir préludé savamment, chanta de son mieux. Mais le vieux mendiant l'interrompit soudain et dit : « Tu as encore beaucoup à apprendre ! » Et mon amie, furieuse, jeta le luth loin d'elle, et voulut se lever. Et je ne réussis à la retenir qu'à grand'peine, et en me jetant à ses genoux. Puis je me tournai vers le mendiant aveugle, et lui dis : « Par Allah, ô mon hôte, notre âme ne peut donner plus que sa capacité ! Pourtant, nous avons fait de notre mieux pour te satisfaire. A ton tour maintenant de nous exhiber ce que tu possèdes, par manière de politesse ! » Il sourit d'une oreille à l'autre, et me dit...

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA CINQ CENT CINQUANTE-UNIÈME NUIT

Elle dit :

...Il sourit d'une oreille à l'autre, et me dit : « Alors, commence par m'apporter un luth qu'aucune main n'ait encore touché ! » Et moi j'allai ouvrir une caisse, et lui apportai un luth tout neuf que je lui mis entre les mains. Et il saisit entre ses doigts la plume d'oie taillée, et en toucha légèrement les cordes harmonieuses. Et, dès les premiers sons, je reconnus que ce mendiant aveugle était de beaucoup le meilleur musicien de notre temps. Mais quel ne fut point mon émoi et mon admiration quand je l'entendis exécuter un morceau selon un mode qui m'était tout à fait inconnu, bien que l'on ne me considérât point comme un ignorant dans l'art ! Puis, d'une voix à nulle autre pareille, il chanta ces couplets :

« *A travers l'ombre épaisse, le bien aimé sortit de sa maison, et vint me trouver au milieu de la nuit.*

Et avant de me souhaiter la paix, je l'entendis frapper et me dire : « Le bien-aimé peut-il franchir la porte de son ami ? »

Lorsque nous entendîmes ce chant du vieil aveugle, moi et mon amie nous nous regardâmes, à la limite de la stupéfaction. Puis elle devint rouge de colère et me dit, de façon à ce que je fusse seul à l'entendre : « O perfide ! n'as-tu pas honte, pendant les quelques instants où tu es allé ouvrir la porte, de m'avoir trahie en racontant ma visite à ce vieux mendiant ! » En vérité, ô Ishak, je ne croyais pas ta poitrine d'assez faible capacité pour ne pas contenir un secret une heure durant ! Opprobre aux hommes qui te ressemblent ! » Mais moi je lui jurai mille fois que je n'étais pour rien dans l'indiscrétion, et lui dis : « Je te jure sur la tombe de mon père Ibrahim, que je n'ai rien dit de cela à ce vieil aveugle ! » Et mon amie voulut bien me croire, et finit par se laisser caresser et embrasser par moi, sans crainte d'être aperçue par l'aveugle. Et moi, tantôt je la baisais sur les joues et sur les lèvres, tantôt je la chatouillais, tantôt je lui pinçais les seins, et tantôt je la mordillais aux endroits délicats ; et elle riait extrêmement. Puis je me tournai vers le vieil oncle et lui dis : « Veux-tu nous chanter encore quelque chose, ô mon maître ? » Il dit : « Pourquoi pas ? » Et il reprit le luth et dit, en s'accompagnant :

« Ah ! souvent je parcours avec ivresse les charmes de ma bien-aimée, et je caresse de ma main sa belle peau nue !

Tantôt je presse les grenades de sa gorge de jeune ivoire, et tantôt je mords à même les pommes de ses joues. Et je recommence ! »

Alors moi, en entendant ce chant, je ne doutai plus de la supercherie du faux aveugle, et je priai mon amie de se couvrir le visage de son voile. Et le mendiant soudain me dit : « J'ai bien envie d'aller pisser ! Où se trouve le cabinet de repos ? » Alors moi je me levai et sortis un moment pour aller chercher une chandelle afin de l'éclairer, et je revins pour l'emmener. Mais lorsque je fus entré, je ne trouvai plus personne : l'aveugle avait disparu avec l'adolescente ! Et moi, quand je revins de ma stupéfaction, je les cherchai par toute la maison, mais ne les trouvai point. Et pourtant les portes et les serrures des portes restaient fermées en dedans, et je ne sus de la sorte s'ils étaient partis en sortant par le plafond ou en entrant dans le sol entr'ouvert et refermé ! Mais ce dont depuis je fus persuadé, c'est que c'était Éblis lui-même qui m'avait d'abord servi d'entremetteur, et qui m'avait ensuite enlevé cette adolescente qui n'était qu'une fausse apparence et une illusion.

— Puis Schahrazade, ayant raconté cette anecdote, se tut. Et le roi Schahriar, extrêmement impressionné, s'écria : « Qu'Allah confonde le Malin ! » Et Schahrazade, voyant qu'il fronçait les sourcils, voulut le calmer, et raconta l'histoire suivante :

LE FELLAH D'ÉGYPTE ET SES ENFANTS BLANCS

Voici ce que l'émir Mohammad, gouverneur du Caire, rapporte dans les livres des chroniques. Il dit :

Comme j'étais en tournée dans la Haute-Égypte, je logeai une nuit dans la maison d'un fellah qui était le cheikh-al-balad de l'endroit. Et c'était un homme d'âge, brun d'une couleur extrêmement brune, avec une barbe grisonnante. Mais je remarquai qu'il avait des enfants en bas âge qui étaient blancs d'une couleur très blanche relevée de rose sur les joues, avec des cheveux blonds, et des yeux bleus. Puis comme il était venu, après nous avoir fait bel accueil et grande chère, converser en notre compagnie, je lui dis, par manière de demande : « Hé, un Tel, d'où vient donc que toi, ayant le teint si brun, tes fils l'aient si clair avec une peau si blanche et rose, et des yeux et des cheveux si

clairs? « Et le fellah, attirant à lui ses enfants dont il se mit à caresser les fins cheveux, me dit : « O mon maître, la mère de mes enfants est une fille des Francs, et je l'ai achetée comme prisonnière de guerre au temps de Saladin le Victorieux, après la bataille de Hattîn qui nous délivra pour toujours des chrétiens étrangers, usurpateurs du royaume de Jérusalem. Mais il y a bien longtemps de cela, car c'était aux jours de ma jeunesse! « Et moi je lui dis : « Alors, ô cheikh, nous te prions de nous favoriser de cette histoire! » Et le fellah dit : « De tout cœur amical et comme hommage dû aux hôtes ! Car mon aventure avec mon épouse, la fille des Francs, est bien étrange ! » Et il nous conta :

« Vous devez savoir que, de mon métier, je suis cultivateur de lin ; mon père et mon grand-père semaient le lin avant moi, et, de par ma souche et origine, je suis un fellah d'entre les fellahs de ce pays-ci. Or, une année, il se trouva, par la bénédiction, que mon lin semé, poussé, nettoyé et venu à point de perfection, se montait à la valeur de cinq cents dinars d'or. Et, comme je l'offrais sur le marché et ne trouvais point mon profit, les marchands me dirent : « Va porter ton lin au château d'Acre, en Syrie, où tu le vendras avec de très gros bénéfices ! » Et moi, les ayant écoutés, je pris mon lin et m'en allai dans la ville d'Acre, qui, en ce temps-là, était entre les mains des Francs. Et, effectivement, je commençai par une bonne vente, en cédant la moitié de mon lin à des courtiers, avec crédit de six mois; et je gardai le reste et séjournai dans la ville pour le vendre au détail, avec des bénéfices immenses.

Or, un jour que j'étais à vendre mon lin, une jeune fille franque, le visage découvert et la tête sans voile, selon la coutume des Franques, vint acheter chez moi. Et elle se tenait là, devant moi, belle, blanche et jolie; et je pouvais à mon aise admirer ses charmes et sa fraîcheur. Et plus je regardais son visage, plus l'amour envahissait ma raison ! Et je tardais beaucoup à lui vendre le lin...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA CENT CINQUANTE-DEUXIÈME NUIT

Elle dit :

... Et je tardais beaucoup à lui vendre le lin. Enfin, je fis le paquet, et le lui cédai à très bon compte. Et elle s'en alla, suivie de mes regards.

Or, quelques jours après, elle revint m'acheter du lin, et je le lui vendis à meilleur compte encore que la première fois, sans la laisser me le marchander. Et elle comprit que j'étais amoureux d'elle, et elle s'en alla; mais ce fut pour revenir, peu de temps après, accompagnée d'une vieille femme qui resta là, pendant la vente, et qui revint ensuite avec elle chaque fois qu'elle avait besoin de faire un achat.

Moi alors, comme l'amour s'était tout à fait emparé de mon cœur, je pris la vieille à part et lui dis : « Or çà, pourrais-tu, moyennant un cadeau pour toi, me procurer une jouissance avec elle? » La vieille me répondit : « Je pourrai te procurer une rencontre pour que tu en jouisses, mais c'est à condition que la chose reste secrète entre nous trois, moi, toi et elle; et, en outre, tu consentiras à mettre en œuvre quelque argent! » Je répondis : « O secourable tante, si mon âme et ma vie devaient être le prix de ses faveurs, je lui donnerais mon âme et ma vie. Mais pour ce qui est de l'argent, ce n'est pas une grosse affaire! » Et je tombai d'accord avec elle pour lui donner, en courtage, la somme de cinquante dinars; et je les lui comptai sur l'heure. Et, l'affaire ayant été conclue de la sorte, la vieille me quitta pour aller parler à la jeune fille, et revint bientôt avec une réponse favorable. Puis elle me dit : « O mon maître, cette adolescente n'a point de lieu pour de pareilles rencontres, car elle est encore vierge de sa personne, et ne connaît rien à ces sortes de choses. Il faut donc que tu la reçoives dans ta maison, où elle viendra te trouver et demeurera jusqu'au matin! » Et moi j'acceptai avec ferveur, et m'en allai à la maison apprêter tout ce qu'il fallait, en fait de mets, de boissons et de pâtisseries. Et je restai à attendre.

Et je vis bientôt arriver la jeune fille franque, et je lui ouvris, et la fis entrer dans ma maison. Et comme c'était la saison d'été, j'avais tout apprêté sur la terrasse. Et je la fis s'asseoir à mes côtés, et je mangeai et je bus avec elle. Et la maison où je logeais touchait la mer; et la terrasse était belle au clair de lune, et la nuit était pleine d'étoiles qui se réfléchissaient dans l'eau. Et moi, regardant tout cela, je fis un retour sur moi-même, et je pensai en mon âme : « N'as-tu pas honte devant Allah le Très-Haut, sous le ciel et en face de la mer, ici même en pays étranger, de te rebeller contre l'Exalté, en forniquant avec cette chrétienne qui n'est ni de ta race ni de ta loi! » Et, bien que je fusse déjà étendu à côté de la jeune fille qui se blottissait amoureusement contre moi, je dis en mon esprit : « Seigneur, Dieu d'Exaltation

et de Vérité, sois témoin que je m'abstiens en toute chasteté de cette chrétienne fille des Francs! » Et, pensant ainsi, je tournai le dos à la jeune fille, sans de ma main la toucher; et je m'endormis, sous la clarté bienveillante du ciel.

Le matin venu, la jeune Franque se leva, sans me dire un mot, et s'en alla fort marrie. Et moi je me rendis à ma boutique où je me remis à vendre mon lin comme d'habitude. Mais, vers midi, la jeune fille, accompagnée de la vieille, vint à passer devant ma boutique, avec une mine fâchée; et moi derechef, de tout mon être, à en mourir, je la désirai. Car, par Allah! elle était comme la lune; et moi je ne pus résister à la tentation; et je pensai, me gourmandant : « Qui donc es-tu, ô fellah, pour ainsi refréner ton désir d'une telle jouvencelle? Or çà, toi, es-tu un ascète, ou un soufi, ou un eunuque, ou un châtré ou bien un des morfondus de Baghdad ou de Perse? N'es-tu point de la race des puissants fellahs de la Haute-Égypte, ou bien ta mère a-t-elle oublié de t'allaiter? » Et, sans plus, je courus derrière la vieille et, la tirant à part, je lui dis : « Je voudrais bien une seconde rencontre! » Elle me dit : « Par le Messie, la chose n'est maintenant faisable que moyennant cent dinars! » Et moi, sur l'heure, je comptai les cent dinars d'or et les lui remis. Et la jeune Franque vint chez moi pour la seconde fois. Mais moi, devant la beauté du ciel nu, j'eus les mêmes scrupules, et je ne tirai pas plus parti de cette nouvelle entrevue que de la première, et m'abstins de la jouvencelle en toute chasteté. Et elle, dans un violent dépit, se leva d'à côté de moi, sortit et s'en alla.

Or moi, le lendemain, derechef, comme elle passait devant ma boutique, je sentis en moi les mêmes mouvements, et mon cœur palpita, et j'allai trouver la vieille et lui parlai de la chose. Mais elle me regarda avec colère et me dit : « Par le Messie, ô musulman! est-ce ainsi qu'on traite les vierges dans ta religion? Jamais plus tu ne pourras te réjouir d'elle, à moins toutefois que tu ne veuilles cette fois me donner cinq cents dinars! » Puis elle s'en alla.

Moi donc, tout tremblant d'émotion, et la flamme d'amour brûlant en moi, je résolus de réunir le prix de tout mon lin, et de sacrifier pour ma vie les cinq cents dinars d'or. Et, les ayant serrés dans une toile, je m'apprêtais à les porter à la vieille, quand soudain...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA CINQ CENT CINQUANTE-TROISIÈME NUIT

Elle dit :

... je m'apprêtais à les porter à la vieille, quand soudain j'entendis le crieur public qui criait : « Ho ! compagnie des musulmans, vous qui demeurez pour vos affaires dans notre ville, sachez que la paix et la trêve que nous avons conclues avec vous est terminée. Et il vous est donné une semaine pour mettre ordre à vos affaires et quitter notre ville et rentrer dans votre pays ! »

Alors moi, entendant cet avis, je me hâtai de vendre ce qui me restait de lin, je rassemblai l'argent qui me revenait sur ce que j'avais donné à crédit, j'achetai des marchandises bonnes à vendre dans nos pays et royaumes, et, quittant la ville d'Acre, je partis, avec, dans le cœur, mille peines et regrets de cette fille chrétienne qui s'était emparée de mon esprit et de ma pensée.

Or, j'allai à Damas, en Syrie, où je vendis ma marchandise d'Acre avec de grands bénéfices et profits, du fait des communications interrompues par la reprise d'armes. Et je fis de très belles affaires commerciales et, avec l'aide d'Allah (qu'Il soit exalté !) tout prospéra entre mes mains. Et je pus de la sorte faire, avec grand profit, le commerce en grand des filles chrétiennes captives, prises à la guerre. Et trois années s'étaient passées ainsi, depuis mon aventure d'Acre, et peu à peu l'amertume de ma brusque séparation d'avec la jeune franque commençait à s'adoucir dans mon cœur.

Quant à nous, nous continuâmes à remporter de grandes victoires sur les Francs, tant dans le pays de Jérusalem que dans les pays de Syrie. Et, avec l'aide d'Allah, le sultan Saladin finit, après bien des batailles glorieuses, par vaincre complètement les Francs et tous les infidèles ; et il emmena en captivité à Damas leurs rois et leurs chefs, qu'il avait faits prisonniers, après avoir pris toutes les villes en leur possession sur les côtes, et pacifié tout le pays. Gloire à Allah !

Sur ces entrefaites, j'allai un jour, avec une fort belle esclave à vendre, sous les tentes où campait encore le sultan Saladin. Et je lui montrai l'esclave, qu'il désira acheter. Et moi je la lui cédai pour cent dinars seulement. Mais le sultan Saladin (qu'Allah l'ait en sa miséricorde !) n'avait sur lui que quatre-vingt-dix dinars, car il employait tout l'argent du trésor à

mener à bien la guerre contre les mécréants. Alors le sultan Saladin, se tournant vers un de ses gardes, lui dit : « Va, conduis ce marchand sous la tente où se trouvent réunies les filles prisonnières du dernier engagement, et qu'il choisisse parmi elles celle qui lui plaît le mieux, pour remplacer les dix dinars que je lui dois ! » Ainsi agissait, dans sa justice, le sultan Saladin.

Le garde m'emmena donc sous la tente des captives franques, et moi, passant au milieu de ces filles, je reconnus justement dans la première que rencontra mon regard, la jeune Franque dont j'avais été si amoureux en Acre. Et elle était, depuis, devenue la femme d'un chef-cavalier des Francs. Moi donc, l'ayant reconnue, je l'entourai de mes bras, pour en prendre possession, et je dis : « C'est celle-ci que je veux ! » Et je la pris, et je m'en allai.

Alors, l'ayant emmenée sous ma tente, je lui dis : « O jouvencelle, ne me reconnais-tu pas ! » Elle me répondit : « Non, je ne te reconnais pas ! » Je lui dis : Je suis ton ami, celui-là même chez qui, en Acre, tu es deux fois venue, grâce à la vieille, moyennant une première mise de cinquante dinars, et une seconde mise de cent dinars, et qui s'est abstenu de toi en toute chasteté, en te laissant partir, bien marrie, de sa maison ! Et celui-là même voulait, une troisième nuit, t'avoir pour cinq cents dinars, alors que maintenant le sultan te cède à lui pour dix dinars ! » Elle baissa la tête et soudain, la relevant, elle dit : « Ce qui s'est passé est désormais un mystère de la foi islamique, car je lève le doigt et je témoigne qu'il n'y a de Dieu qu'Allah et que Mohammâd est l'Envoyé d'Allah ! » Et elle prononça ainsi officiellement l'acte de notre foi, et sur l'heure elle s'ennoblit de l'Islam !

Alors moi, de mon côté, je pensai : « Par Allah ! je ne pénétrerai en elle, cette fois, que lorsque je l'aurai libérée et me serai légalement marié avec elle ! » Et j'allai sur l'heure trouver le kâdi Ibn-Scheddad que je mis au courant de toute l'affaire, et qui vint sous ma tente, avec les témoins, écrire mon acte de mariage.

Alors je pénétrai en elle. Et elle devint enceinte de moi. Et nous nous établîmes à Damas.

Quelques mois s'étaient passés de la sorte, quand arriva à Damas un ambassadeur du roi des Francs, envoyé auprès du sultan Saladin pour demander, suivant les clauses conclues entre les rois, l'échange des prisonniers de guerre. Et tous les

prisonniers, hommes et femmes, furent scrupuleusement rendus aux Francs, en échange des prisonniers musulmans. Mais quand l'ambassadeur franc eut consulté sa liste, il constata qu'il manquait encore, sur le nombre, la femme du cavalier Un Tel, celui-là même qui était le premier mari de mon épouse. Et le sultan envoya ses gardes la chercher partout, et on finit par leur dire qu'elle était dans ma maison. Et les gardes vinrent me la réclamer. Et moi je devins tout changé de couleur, et j'allai en pleurant trouver mon épouse que je mis au courant de la chose. Mais elle se leva et me dit : « Mène-moi tout de même devant le sultan ! Je sais ce que j'ai à dire entre ses mains ! » Moi donc, prenant ma femme, je la conduisis voilée en présence du sultan Saladin ; et je vis l'ambassadeur des Francs assis à côté de lui, à sa droite...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA CINQ CENT CINQUANTE-QUATRIÈME NUIT

Elle dit :

... et je vis l'ambassadeur des Francs assis à côté de lui, à sa droite.

Alors, moi, j'embrassai la terre entre les mains du sultan Saladin, et je lui dis : « Voici la femme en question ! » Et il se tourna vers mon épouse et lui dit : « Toi, qu'as-tu à dire ? Veux-tu aller dans ton pays avec l'ambassadeur, ou préfères-tu rester avec ton mari ? » Elle répondit : « Moi, je reste avec mon mari, car je suis musulmane et enceinte de lui, et la paix de mon âme n'est pas restée chez les Francs ! » Alors le sultan se tourna vers l'ambassadeur et lui dit : « Tu as entendu ? Mais, si tu veux, parle-lui toi-même ! » Et l'ambassadeur des Francs fit à mon épouse des remontrances et des admonestations, et finit par lui dire : « Préfères-tu rester avec ton mari le musulman, ou retourner auprès du chef-cavalier Un Tel, le Franc ? » Elle répondit : « Moi je ne me séparerai pas de mon mari l'Égyptien, car la paix de mon âme est chez les musulmans ! » Et l'ambassadeur, bien contrarié, frappa du pied et me dit : « Emmène alors cette femme ! » Et moi je pris ma femme par la main et sortis avec elle de l'audience. Et soudain, l'ambassadeur nous rappela et me dit : « La mère de ton épouse, une vieille Franque qui habitait Acre, m'a remis pour sa fille ce paquet que voici ! » Et il me

remit le paquet et ajouta : « Et cette dame m'a chargé de dire à sa fille qu'elle espérait la revoir en bonne santé ! » Moi donc je pris le paquet, et revins avec ma femme à la maison. Et lorsque nous eûmes ouvert le paquet, nous y trouvâmes les vêtements que mon épouse portait en Acre, plus les premiers cinquante dinars que je lui avais donnés et les cent autres dinars de la deuxième rencontre, noués, dans le mouchoir même, du nœud que j'y avais fait moi-même ! Alors moi je reconnus par là la bénédiction que m'avait apportée ma chasteté, et j'en rendis grâce à Allah !

Dans la suite, j'emmenai ma femme, la Franque devenue musulmane, en Egypte, ici même. Et c'est elle, ô mes hôtes, qui m'a rendu père de ces enfants blancs, qui bénissent leur Créateur. Et jusqu'à ce jour nous avons vécu dans notre union, mangeant notre pain comme nous l'avons cuit d'abord ! Et telle est mon histoire. Mais Allah est plus savant !

— Et Schahrazade, ayant raconté cette anecdote, se tut. Et le roi Schahriar dit : « Que ce fellah est heureux, Schahrazade ! » Et Schahrazade dit : « Oui, ô Roi, mais certainement il n'est pas plus heureux que ne l'a été Khalife le Pêcheur avec les singes marins et le khalifat ! » Et le roi Schahriar demanda : « Et quelle est donc cette Histoire de Khalife et du khalifat ? » Schahrazade répondit : « Je vais tout de suite te la raconter ! »

Traduit de l'arabe par le Dr J.-C. Mardrus.

De l'Intellectualité chinoise

UNE ANTINOMIE ETHNOPSYCHOLOGIQUE

Pour M. Gaston Donnet.

La Chine est le pays des continuités : voilà pourquoi son observation est si difficile pour l'Européen habitué à ne s'apercevoir que des brusqueries de l'histoire, des soubresauts des civilisations, des entraves de l'évolution spontanée ; il voit le contraste entre pauvreté et richesse là où il n'y a que des conceptions populaires différentes des nôtres sur la valeur des biens terrestres ; il pense qu'un système gouvernemental est à la fois précieux et désastreux, parce qu'il diffère, dans ses bases comme dans ses buts, des conceptions préconçues de l'Occident ; il croit y voir un mécanisme social très simple et cependant très compliqué, parce qu'il n'a jamais pu, faute d'étudier à fond et impartialement sa genèse, saisir les ressorts psychiques qui l'ont construit et qui le meuvent.

Vous avez devant vous un peuple unitaire par ses dispositions psychiques et qui, pour cette raison, peut impunément étaler dans sa vie extérieure une infinité de mœurs qui ne se tiennent que par le lien subconscient de leur origine. C'est un peuple dont l'organisation sociale est si merveilleusement logique que seule la folie classificatrice de l'Européen oserait lui reprocher d'être à la fois monarchique et démocrate... voire « inclassifiable ». C'est un peuple... quoi, serait-il patriote ? ne le serait-il pas? c'est un peuple qui n'est jamais tombé assez bas pour se faire à la mentalité restreinte de ceux qui voient au-dessus des civilisations planer le spectre ridicule du hasard des naissances et des pugilats collectifs que ces hasards engendrent.

Vraiment une étude sur la Chine est pour l'Européen la chose du monde la plus difficile, puisqu'à chaque pas il doit détruire un préjugé pour seulement observer ; que, muni d'une logique différente de celle qu'il va étudier, il doit à chaque instant craindre de se tromper. Décrier ou louanger la Chine d'après des prédispositions personnelles, ce sera toujours facile. Mais pour la juger, il faut une objectivité qui fasse abstraction de la civilisation occidentale. Cette objectivité acquise, on n'a plus besoin de chercher un juste milieu entre les enthousiastes et les dénigreurs superficiels de la Chine qui pullulent en Europe. Rien n'est facile comme d'être impartial envers la Chine. Car les Chinois ont envers nous le « pathos de la distance ». Ils ne s'accrochent pas à la jupe (trop courte, hélas!) de la civilisation européenne ; nous leur sommes indifférents. Et cette hauteur, ce calme en présence des furieuses ruades de la bête occidentale est un trait de caractère dominant, qui doit nous les rendre sympathiques.

Les affreux nègres, fainéants, menteurs, ivrognes, inspirent à l'Européen (qui tient aux manifestations psychiques nobles et fortes) un profond dégoût, parce qu'ils peuvent rire pour rien comme des crétins, parce qu'ils peuvent pleurer comme des nouveau-nés, parce qu'ils ont l'ignoble faiblesse caractéristique des chiens, de lécher la main qui les tient en esclavage tout en les soignant, et parce qu'ils montrent la suprême humilité de l'âne qui reconnaît sans révolte que le muletier lui est supérieur... Tandis que les Chinois, eux, n'ont jamais eu la bassesse de penser qu'ils pourraient avoir besoin de nous. Ils nous humilient profondément par la sérénité de leur conception sociale : voire que pour être heureux, ils n'ont besoin que d'être laissés tranquilles ; tandis que nous autres Occidentaux, nous n'avons manifestement pas la possibilité d'être heureux par le travail pacifique, et nous trouvons acculés à d'horribles nécessités de violence et de meurtre.

Quand nous vantons aux Chinois les fleurs de notre civilisation, le capitalisme, le militarisme, le nationalisme, l'hypocrisie religieuse, et les moyens techniques modernes qui, au fond, servent surtout ces quatre cancers sociaux, quand nous leur vantons ces horreurs comme étant l'état de supériorité auquel ils doivent aspirer, ils nous regardent de leurs petits yeux en virgule (*virgule* vient de *verge*), ils plissent leur figure ronde, ils semblent nous dire : « Parle, mon ami, parle. Tu perds ton temps. Malgré tes téléphones et tes chemins de fer, tu n'es qu'une bête féroce et un imbécile. »

Et l'on a beau s'être muni, avant d'arriver là-bas, de tous les préjugés occidentaux, cette affirmation, depuis si longtemps répétée, intrigue e vous invite à étudier au lieu de vous vanter — à moins que vos tiroirs cérébraux ne se prêtent plus à un dérangement, salutaire mais toujours désagréable.

Voilà pourquoi nous arrivons à aimer les Chinois. Il y a là, avant tout, une question de probité intellectuelle.

Notre histoire qui ne raconte que changements sur changements, catastrophes, contorsions, folies éphémères et furieuses, incohérences, regarde avec une stupéfaction honteuse leur histoire, où il ne se passe rien d'insignifiant et d'extérieur, où, depuis tant de siècles, le développement ininterrompu de la vie pacifique des foules résume l'histoire nationale, où les épopées prétendues grandioses qui abêtissent les peuples ont été évitées, où la devise du progrès européen « par le feu et le fer » se trouve remplacée par cet autre : « par le travail »...

Ce qui constitue l'originalité de la Chine, c'est, non pas, comme on le croit en Europe, la subordination complète de l'homme-individualité à la famille, mais ce fait que l'individu est fixé dans la société par « les trois coordonnées de l'espace social », par les « trois relations », qui sont celles entre père et fils, entre homme et femme, entre dirigeant et dirigé. C'est ce système de relations (qui se trouve déjà entre trois individus constituant une famille) qui, sans cesse élargi, englobe enfin l'infinité de la race et devient principe d'État.

Vous trouverez des peuples où la première de ces « relations » est tout, mais l'État à peine soupçonné, comme chez les tribus nomades des Maures et des Touaregs.

Vous trouverez des peuples où l'ensemble des deux premières relations possède des droits portés au plus haut degré de puissance, où le père peut condamner à mort la mère ou l'enfant, mais où, en dehors de ce système patriarcal, et même en opposition complète avec lui, la troisième « relation », celle entre dirigeant et dirigé, agit sous le masque de l'État, gardant une autonomie d'autant plus complète qu'elle jette le désarroi dans le système patriarcal, entrave son fonctionnement, restreint et, au besoin, annule la prérogative paternelle, enfin détruit l'unité de l'organisation sociale et crée des complications psychiques qui empêchent le développement naturel des individus.

Vous trouverez des peuples où cet antagonisme entre l'ensemble des deux premières relations et la troisième devient aigu : l'État et la maison familiale, luttant pour la possession de la progéniture ; c'est alors l'incohérence du système social, la contradiction constante entre la morale de l'État (troisième relation, arrivisme, égoïsme, suppression du sentiment, dirigeant ou dirigé) et la morale naturelle (ensemble des deux relations purement familiales, attachement filial ou amoureux, passion, supra-utilitarisme, mouvements instinctifs) : ces peuples qui usent leurs forces dans cette lutte intérieure inconsciente sont les plus malades, les plus inquiets, les plus près de l'agonie (l'Occident).

Vous trouverez enfin, non plus des peuples, mais des agglomérations d'individus où les deux premières relations n'ont plus d'efficacité, où la troisième, le principe de hiérarchie étatique, seule dirige, où la base de la vie en commun est une base politique : monarchique, oligarchique, communale, républicaine...

Vous ne trouverez pas un autre peuple comme le peuple chinois : les trois relations se confondant à titre égal pour former non pas un État qui serait une amplification de la famille, mais une vaste *société coopérative et mutuelle de civilisation* qui n'a pas besoin d'être « dirigée » dans son ensemble, qui n'a pas besoin d'État, qui institue la relativité mutuelle même de la catégorie « dirigeant et dirigé », et qui pour cela constitue une unité au point de vue civilisation, mais ne connaît même pas le point de vue État ou politique.

L'esprit européen est, à ce qu'il semble, encore trop grossier pour savoir faire la distinction, nécessaire et assez palpable déjà aux Chinois, entre « peuple », « nation », « État » et « patrie ». Tout cela est, pour le pauvre Occidental, plus ou moins la même chose ; mais ce n'est peut-être pas une raison pour en faire pâtir les Orientaux. Il est absolument nécessaire d'ériger une infranchissable barrière logique au moins entre les groupes « peuple, nation » et « état, patrie ». Car si les deux premiers sont considérés comme unités sociales basées sur la coopération des « trois relations », voire des groupements qui se distinguent par des atavismes, croyances, mœurs, habitudes, civilisations

caractéristiques, les deux derniers sont des unités créées exclusivement sur la base de la troisième relation « dirigeant et dirigé » ; ils n'ont, comme tels, aucune signification pour la vie, la force, la valeur, l'avenir d'un peuple ou d'une nation. Aussi longtemps que la pseudo-science occidentale pataugera dans la confusion (due aux sophismes étatiques des Romains) entre nation et état, entre civilisation et politique, entre vie populaire et artifice de désœuvrés, il sera impossible de sortir des immondices sous lesquelles des écrivains prétentieux et ridicules ont enseveli les données limpides de la simple observation ethnologique).

La Chine donc, comme unité nationale, est bien réellement un type unique. Et cela constitue en même temps sa grande force et sa petite faiblesse.

Sa faiblesse : parce que la rigidité du système des trois coordonnées sociales maintient une discipline morale et sociale, en la faisant reposer exclusivement sur deux éléments qui la peuvent bien rendre indestructible, mais qui peuvent aussi bien s'écrouler par suite de simples divergences de sentiments individuels : l'amour et le respect. (Et nous voyons ainsi que, ces deux dispositions sentimentales éteintes dans un individu, ce dernier se trouve aussitôt hors du système social, être anti-social, criminel).

Sa force : parce que cette discipline, fortifiée par l'hérédité, la sélection, l'adaptation, devient l'immense canevas qui sert en même temps de champ de manœuvre et de guide de la vie. Il y a dans cette discipline psychique, dans la création d'une unité psychique (laquelle seule peut être le signe distinctif d'une nation), la colonne vertébrale et le crâne, et la moelle épinière et le cerveau d'un peuple. Ses mouvements réflexes, subconscients, en dépendent comme ses actions conscientes d'apparence ; il y a l'appui qui assure son unité ; il y a aussi le réservoir de son intelligence, le schéma de sa logique, les conduits de sa volonté. L'unité de la conception et du sens de la vie devient ainsi parfaite : la « troisième relation », confondue dans cette unité, n'est pas ressentie comme une opposition aux deux autres. La coordonnée « dirigeant et dirigé », c'est-à-dire, dans la forme européenne, l'idée de gouvernement, politique, État, régime, disparaît en tant que source de dissentiments. La vie du peuple, psychiquement un et indivisible, résume tout. L'État, superflu, inexistant comme organisation différente de celle de la vie populaire, ne saurait être l'objet de raisonnements ou d'actions populaires. Voilà pourquoi, en Chine, des révolutions, des révoltes, des critiques politiques sont de suite des révoltes contre l'unité civilisatrice du peuple : des crimes. Seul l'Occident barbare a pu prétendre qu'une nation qui ne se révolte pas ne progresse pas. Au contraire, ce qui se révolte n'est pas une nation, mais une agglomération d'individus qui n'a pas su s'organiser de façon à ce que la catégorie « dirigeant et dirigé » soit coordonnée aux deux autres. La nation commence où l'État cesse. Une nation progresse à mesure que son unité psychique s'accentue. Un État qui progresse est l'État qui détruit

cette caractéristique de la nation. Un État qui progresse, qui accentue la relation « dirigeant et dirigé », va à l'encontre de la tâche qui incombe à la nation, empêche la nation de remplir son premier devoir, qui est d'aider au développement intégral de l'individu en lui donnant le moyen de se fixer librement, sincèrement, et en conformité avec ses facultés, donc d'après son droit naturel, la place qui lui convient *dans le système des trois coordonnées de l'espace social.* Seule une nation qui résume son activité collective à créer une organisation de la vie aussi apte que possible à réaliser ses données, existe. La Chine, seule, existe comme nation.

Ces principes de la psychologie nationale des Chinois une fois constatés, rien ne saurait se faire aussi logiquement et avec autant de clarté que l'étude des qualités psychiques du Chinois comme individu. A l'encontre de l'âme hybride que montrent la moyenne des Européens modernes, et qui, forcément, devient plus énigmatique dans ses manifestations à mesure qu'on l'étudie, il est facile d'analyser ainsi, d'après leurs manifestations extérieures, les énormes supériorités du Chinois, les vigoureuses facultés issues de l'adaptation quasi-parfaite aux circonstances qui lui assurent une vitalité bien faite pour effrayer l'inconstant Européen.

C'est, avant toutes choses, l'extraordinaire, le sublime raffinement du système nerveux. La mystérieuse supériorité d'avoir une sensibilité merveilleuse pour toutes les voluptés, et une insensibilité stupéfiante pour toutes les douleurs, une patience inlassable dans les entreprises dont la réussite dépend de circonstances en dehors de l'individu, et un élan irrésistible dans les actions issues de mouvements purement individuels, l'indestructible force inconsciente qui fait que les nerfs réagissent toujours au plus grand profit de l'organisme, la suprême perfection dans ces réactions mêmes, enfin la formidable agressivité de l'énergie nerveuse qui à tout instant dompte l'extérieur et qu'on a appelée stupidement de l'apathie : c'est l'organisation de vie subconsciente la plus admirable que l'on constate sur la terre chez un ensemble d'individus.

Il se couche et il s'endort n'importe où, sur une marche d'escalier, sur un tas de pierres, et il reste là, sans bouger, comme un tronc d'arbre. Coupez-lui un membre, c'est à peine s'il criera. Mais aussi, observez sa volupté extrême à goûter d'imperceptibles nuances, dans le manger, dans le boire, dans l'amour, dans les couleurs et les lignes ; admirez l'extase où le jettent de savantes et lointaines allusions, des associations d'idées primesautières ; comprenez ses calembours raffinés, ses satires formidables basées sur d'infinitésimales ridiculités, ses ironies déroutantes, son acuité tranchante qui est du Nietzsche cent fois nietzschisé...

Il est admirablement organisé pour vivre, pour jouir et souffrir, pour... mourir. Persévérant, robuste, travailleur acharné, économe,

industrieux : le côté extérieur de la vie ne l'opprime pas. Et la vie lui est indifférente. A la moindre contrariété, il est capable de s'ouvrir le ventre et de mourir, stoïquement : parce que lui-même il en décide ainsi. De maladies, il meurt sans regret, calme, stoïque parce qu'il se voit dans l'enchaînement fatal et continu de la marche du monde. Dans la guerre, il fuit la mort : car la guerre, immorale, interrompt le cours de la nature ; se laisser tuer à la guerre, c'est le crime, c'est prêter assistance aux bêtes féroces qui, en tuant, s'insurgent contre l'éternelle continuité de la vie de l'univers.

Ah, la clarté, la sublime clarté des principes de ces « lâches ! »

Même clarté, encore, dans ce que les Européens, prétentieux et bornés, s'obstinent à vouloir appeler la religion des Chinois.

Le Chinois est-il monothéiste, polythéiste, athée ? Il n'est rien de tout cela, et, résultat splendide, il est religieux. Les idées chamaniques millénaires, qui n'étaient que l'anthropomorphisation simpliste des phénomènes naturels, furent subtilisées par la philosophie sociale de Kong-tsze et Lao-tsze au point de ne plus constituer que des symboles à l'usage des foules. Et si, plus tard, les foules populaires ont montré ce trait caractéristique de toutes les foules, qui consiste à reconstruire, derrière les symboles, des réalités, c'est un fait qui relève du folklore et non de la religion, de même que cela se présente chez tous les peuples. Les superstitions populaires chez les Chinois ne sont au fond que la concrétisation de symboles qui étaient à la philosophie sociale ce que l'art grec était à la morale chrétienne. Mais ce qui est admirable, c'est que ces superstitions se soient, sous les coups de la philosophie, mises en dehors du flux de la vie sociale, enkystées dans la rigidité du rite, et que le système des trois « coordonnées », « relations « ou » dimensions » sociales soit devenu, en même temps, croyance religieuse, théorie philosophique et pratique sociale.

Dans ces conditions, il n'est que naturel qu'une nouvelle croyance, plutôt un nouveau système de superstitions, le bouddhisme déchu du Yogatchara et le bouddhisme transformé du Thibet, n'ait point changé les conceptions raisonnées qui dominaient déjà en Chine. Le peuple chinois en a pris certains symboles pittoresques et mystiques, tout en les modelant à son image. Ce sont des emprunts, c'est une superposition d'extériorités qui n'a jamais rien eu à faire ni avec le fond du bouddhisme, ni avec le fond de la « socialité » chinoise : et cela d'autant moins que les principes de la *morale* bouddhique, en tant qu'ils sont réalisables dans la vie, sont identiques aux principes de la *philosophie* chinoise.

Ainsi, à un moment où les autres peuples se construisaient de monstrueux échafaudages de *croyances* pour appuyer les règles de conduite indispensables dans la vie en commun, les Chinois basaient déjà ces mêmes règles sur le *savoir*. D'emblée, il n'y eut chez eux ni mythologie

toute-puissante, ni anthropomorphisation des prémisses primordiales, mais une métaphysique éblouissante, une recherche sagace, enthousiaste et victorieuse des principes premiers. Le Chinois est positiviste. Il ne se contente pas des platitudes ataviques et vagues qui règnent sur l'esprit occidental encore de nos jours. Quand Lao-tsze, le plus grand penseur de l'humanité, le merveilleux métaphysicien dont Kong-tsze prit le principe pour en déduire sa sociologie, il y a vingt-cinq siècles, formula dans toute sa splendeur l'axiome de l'évolution (contestée en Europe encore maintenant), la laborieuse, fantastique et romantiquement inutile histoire philosophique de l'Occident se trouvait devancée avant même son commencement. Les propositions de la nature de Dieu, spectres de l'enfantillage anthropomorphisateur indo-européen, qui hantaient jusqu'à Voltaire et Comte, et que Nietzsche lui-même était encore forcé de conjurer ; le théorème de l'immortalité de l'âme, manifestation d'un esprit rudimentaire qui ne sait encore différencier l'homme et le milieu ; tout cela avait déjà été banni du cercle de la logique : c'était déjà illogique, et l'esprit se trouvait délivré d'innombrables préoccupations inutiles, sinon nuisibles, qui pèsent encore sur l'intellectualité moyenne de l'Occident.

Jamais ils n'ont eu besoin d'une critique de la raison « pure » ou « pratique ». Ah, les rires qu'on entend, quand à des savants chinois on lit, en chinois, les platitudes éhontées et astucieuses, par lesquelles Kant arrive de son impératif catégorique illusoire à la reconstruction de tout un déisme insipide et populacier !

Le Chinois, depuis vingt-cinq siècles n'a plus varié... quant au fond de son intellectualité : car la critique était faite, donc inutile. Morale, conscience, caractère, les trois phénomènes psychiques les plus intéressants au point de vue social, tout est intact, parce qu'inébranlable, parce que fondé sur une logique débarrassée de tout ce qui n'est pas conforme à la stricte réalité.

Les vieux sages nationaux, ceux qui sont la fin de la « lutte pour la logique » antérieure, mais non plus connue de nous, le Chinois les écoute encore : car ils lui donnent la base stable, sur laquelle il érigera sa vie.

Point n'est besoin de citer les sublimes constatations de Lao-tsze, les conclusions délayées, popularisées, et d'autant plus efficaces de Kong-tsze, les théorèmes sociologiques de Meng-tsze et les innombrables traités de philosophie appliquée que nous montre la bibliographie chinoise.

Piété filiale, harmonie familiale, aspiration sociale : tenu en équilibre par les liens également forts de ces trois coordonnées, on se trouve dans l' « immuable milieu ». Voilà l'idéal.

Mais, piété filiale, harmonie familiale, aspiration sociale : ce sont des dispositions individuelles, des dispositions même passionnelles. Et ces dispositions devraient, dans la théorie, s'équilibrer.

Non la famille, non le respect, non l'égoïsme : aucune de ces trois choses n'est apothéosée dans la sociologie chinoise.

Le Chinois est soumis à son père, à tous ses ancêtres, à tous ses morts, mais il est aussi bien soumis (et avec la même nécessité) à tous ses amours, à toutes ses préférences, à toutes ses sympathies, et de même à toutes ses ambitions, à toutes ses prévoyances, à tous ses buts. Il vit comme ses morts, dans la logique ; il vit comme ses aimés, dans le sentiment ; il vit comme seul lui-même, dans sa volonté.

Et plus il va, et plus il perfectionne sa faculté d'équilibrer ces trois forces psychiques vitales.

Et plus il va, et plus le mépris de tout notre appareil scientifique qui ne lui semble avoir pour conséquence que de remplacer l'humain par le matériel, le travail par l'immobilité désindividualisatrice, s'affirme sur sa face dure et placide.

Mais ne changera-t-il pas d'avis, un jour? Il est des gens en Europe qui se l'imaginent. Déjà ces prophètes bornés qui ne voient l'action d'un peuple que dans sa férocité guerrière, le voient créer une armée, couvrir son sol d'usines à matériel de meurtre ; ils le voient devenu par sa formidable masse la grande horde conquérante du nouveau Djinghiz qui engloutira l'Occident.

Ces prédictions effrayent peu, basées qu'elles sont sur une ignorance absolue du caractère chinois. Mais la prédiction qui devrait effrayer n'est faite que rarement : pour la voir se réaliser, point n'est besoin que le Chinois change.

La nation chinoise, si vieille, est toujours également jeune. Depuis le titan Pouan-kou, fils du Chaos, qui sculpta l'écorce du globe et, son œuvre achevé, se fondit dans la nature ne laissant sur terre que la vermine qui couvrait son corps, c'est-à-dire les premiers êtres..., depuis Fou-hsi, le premier roi, et le grand Yu, le fondateur de la dynastie qui régna avant la naissance d'Abraham..., depuis Hoang-ti qui refoula les Tartares et bâtit la Grande Muraille, les Jaunes ont vécu des milliers et des milliers d'années sans voir leur vitalité diminuer. Ils sont aussi frais que jamais. Les *peuples* ne s'usent pas comme les individus qui les composent : les *États* s'usent comme les hommes, car ils dépendent des hommes ; les peuples, et avant tous, les peuples dont l'unité n'est basée ni sur la politique, ni sur l'intérêt commun, mais sur une disposition psychique caractéristique et créatrice d'une civilisation, ces peuples (mais où sont-ils en dehors de la Chine ?) non seulement ne meurent pas, mais se fortifient indéfiniment, car la sélection fera survivre toujours les dispositions caractéristiques les plus fortes, partant les éléments les plus utiles à cette unité nationale psychique.

L'Egypte est morte, basée sur la politique ; la Perse est morte, de même ; l'Inde est morte, basée sur une logique disparate ; la Mongolie est morte, basée sur l'intérêt commun mais s'affaiblissant... et c'est pour cela que la Chine, à son tour, finirait ? — par quelle dérogation à la loi de l'évolution ? — La Chine, basée sur une unité psychique ; la Chine, incarnation de la suprême force humaine, le travail, stabilisé

par cette unité ; la Chine, immense et merveilleux réceptacle de la plus forte, de la plus juste, de la plus psychologique, de la plus logique des organisations ; la Chine, inébranlable société coopérative et mutuelle....

Ces lignes qu'écrivait (à cette différence près que le sens de chaque phrase se trouve ici exactement renversé) M. Gaston Donnet en 1899, à la suite d'un premier voyage en Extrême-Orient, et auxquelles il ne trouve pas maintenant grand'chose à ajouter (*Temps* du 16 août 1901), enseignent dans leur forme nouvelle que voici, un fait capital que l'Europe devrait bien méditer. C'est que, même après le siège de Tien-tsin et de Pékin qui ne montre que la plus grande science destructive au service de la barbarie occidentale, même après les vaines menaces de Tong-fou-hsiang et du prince Tchouan, qui ne prouvent rien pour la mentalité chinoise, tous les deux étant non-chinois, mandchous, guerriers, méprisés de la nation chinoise ; il faut ouvrir les yeux et reconnaître que le résultat de l'invasion européenne en Chine est nul pour l'Occident, utile uniquement à la nation chinoise, qui travaille et qui travaillera. Il faut enfin renoncer à rire de tout ce qu'on ne comprend pas, renoncer à croire que dans la vie des civilisations les engins de la destruction donnent la supériorité : non, c'est l'énergie patiente, le travail tranquille et acharné, *la force de pouvoir supporter la paix* qui l'emporte.

Europe guerroyante, voilà le péril jaune.

ALEXANDRE ULAR

Le Palais de Proserpine[1]

XIV

COUPS DE SOLEIL

Ce même matin, Ralph se glissa hors de la cabane de chevrier où depuis plusieurs semaines il vivait en fugitif. La petite source voisine offrit, pour ses ablutions, son eau froide et pure. Son large torse étincela, plus blanc de l'âpre verdure sur laquelle il se détachait, et baisé par les premiers rayons, déjà chauds, du soleil ascendant. Il se courba, trempa sa tête dans la vasque que remplissait le filet ténu, jouit de la sensation de saine fraîcheur, puis s'étant rhabillé, fut s'étendre dans l'herbe courte, mêlée de gentianes et de thyms, mouillée de rosée, et déjeuna frugalement de pain bis, de lard et de lait de la veille, savoureux et glacé.

Il éprouva du bien-être, contempla, sans penser, sans admirer, mais avec une satisfaction quiète, l'immense paysage, tout à l'heure encore d'une netteté miraculeuse, et qui, à mesure que montait le soleil, s'embuait de vapeurs légères, délicatement nuancées.

De cette hauteur, la multitude des pics inégaux apparaissait, figée dans un désordre apocalyptique, et dominée au loin par des cîmes plus altières, d'une immémoriale, d'une immarcescible blancheur. Des lacs scintillaient, gigantesques saphirs enchâssés dans les griffes irrégulières de promontoires aux blancheurs de craie. Au pied des Alpes, la plaine de Lombardie se déployait, indistincte et chatoyante, avec des froncements et des frisures de robe riche nonchalamment portée. Les vallées, obscures, coupaient la montagne; et dans une profonde entaillure, évasée de l'extrémité, juste sous les yeux de Ralph, se dessinaient, avec une précision géométrique, la bourgade de Pücklau, le parc princier, ses palais, les étangs, tout cela minuscule, lilliputien, exact et ridicule.

Et ce que Ralph, dans sa torpeur béate, considérait, ce n'était déjà plus le féerique horizon, le cercle prodigieux du ciel, ni son azur vertical illimité, mais obstinément ce petit coin de terre, de détail si précis dans son exiguïté. C'est que l'une de ces

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet, 1er et 15 août et 1er septembre 1901.

demeures, jouet pour enfant, abritait les deux êtres auxquels il songeait sans répit, entremêlant des sentiments tout à fait opposés. Là, invisibles, intangibles, résidaient ce prince qui jadis lui avait parlé, cette princesse qu'il avait possédée... Car depuis qu'il avait souffert et frayé avec des compagnons d'intelligence plus déliée, victimes comme lui d'outrages immérités, il avait réfléchi et compris des choses... Jeter un quartier de roc sur ces constructions naines étalées presque sous ses pieds, les fracasser d'un geste formidable? Il se délectait vaguement à la folie puérile de ce projet; et pour mieux voir, s'allongea sur le ventre, la tête appuyée sur les deux bras. La colline où se dressait le Vieux-Château, bossuait l'arène plate de l'hémicycle, érigée la tour, mais amoindrie, ratatinée, dépouillée de son importance. Ses souvenirs s'avivèrent. On l'avait conduit là un soir; et ses prunelles aiguës fouillaient dans l'amas des bâtiments ruinés ou restaurés, afin de reconnaître l'endroit, sans y réussir. Complaisamment, il évoquait le sanctuaire dont il avait violé la sainte; et des images de luxure flottaient devant ses yeux. Tant de fois la solitude de ses nuits s'était exaspérée à la hantise de ce corps vierge, délicat et suave, au visage voilé, livré dans l'ombre et sans défense à son éphémère étreinte... Maintenant, il n'en était séparé qu'à peine : un peu d'espace que le vol d'un oiseau franchirait en quelques secondes, et des murailles dont l'abord lui était interdit... Gagné par l'ivresse des hautes cimes, il s'imaginait, dans une chute vertigineuse, fondant sur le parc seigneurial, prêt à enlever la proie convoitée, et planant avec elle. Immobile, il rêvait triomphalement. Comme deux nuées, d'ombre et de lumière, un double désir stagnait devant ses yeux fixes et s'exaltait à l'air vif, capiteux, à l'irradiation attirante des entours : se venger et jouir.

Depuis des mois, il en était obsédé; quant aux moyens qu'il lui faudrait employer, il n'avait rien résolu.

« De compréhension lente, un peu obtus », ainsi le jugeait Monseigneur, lorsqu'il s'en était ouvert à Leone Cappa.

Et de fait, son raisonnement était court, son intelligence bornée, et l'instinct le guidait. — Satisfait de s'être évadé de la forteresse où l'injuste rancune du prince l'avait séquestré, d'avoir, au prix de quelles souffrances et de quels dangers, rejoint la terre natale, maintenant qu'il touchait au but, il se reposait. Il s'abandonnait au charme de la liberté reconquise. L'alpe, où un compagnon d'enfance lui avait offert un abri, était tutélaire et discrète: nul ne l'y viendrait chercher. Il y redevenait le pâtre qu'il

avait été, contemplatif, insoucieux du temps qui s'écoulait. Il récupérait sa vigueur primitive, diminuée par la prison. L'arôme subtil et fort du sol pénétrait, bienfaisant, dans ses poumons. Une nourriture simple, mais abondante et saine, régénérait son sang. Et d'errer à sa guise par les crêtes où l'on est maître de soi et de l'espace, lui avait rendu cette assurance du maintien et du regard, propre aux marins et aux montagnards, enfants du ciel ou de la mer; et conscients de leur superbe origine. Mais, de préférence, comme ce matin-là, il se couchait sur le bord d'une corniche, en surplomb de la vallée, et les yeux rivés aux résidences princières, ruminait des projets.

L'aventure dont il avait été le héros commandé faisait travailler son cerveau paresseux. De la haine personnelle que lui vouait le souverain, il avait la preuve par les traitements subis. C'était miracle, après tant de vexations, et de pièges tendus, qu'il eût échappé à la peine capitale; sans les conseils de camarades expérimentés et endurants, plus d'une fois un mouvement de révolte l'eût perdu sans ressource. — Pourtant, son véritable, son seul crime était d'avoir obéi; et fidèle à la consigne, il s'était tu. Alors, pourquoi, au lieu, comme il eût été naturel, de le protéger, le persécutait-on? — Débrouiller l'écheveau compliqué des sentiments du prince était pour lui une tâche impossible, et aussi y renonçait-il. Simplement, il décidait que cet homme, dont il était le sujet, avait, sans motif, fait son malheur, et qu'il était juste qu'il usât de représailles. Quand, de quelle façon? cela se trouverait.

Une fois, la nuit, quittant son poste élevé, il s'était hasardé en bas, avait rôdé dans la bourgade silencieuse, autour de la résidence. Il avait, derrière les fenêtres éclairées, entrevu du monde qui s'agitait dans les appartements, silhouettes indistinctes, anonymes. Sans doute, le prince figurait parmi ces gens? et son cœur avait battu d'une joie sauvage, à la pensée que d'un coup de fusil tiré dans ce centre lumineux, il pourrait l'abattre. Mais une femme dont les épaules étaient nues vint s'encadrer dans la croisée; de l'endroit où il se cachait, il discernait la nuque blanche, la masse sombre des cheveux, scintillante de pierreries, l'éventail dont sa main remontée abritait son visage. Aussitôt il oubliait sa vengeance, souhaitait ardemment de voir les traits de cette femme, et dans l'anxiété de l'attente, retenait son souffle. « Si c'était *elle*, se disait-il... Il la dévorait des yeux, espérant toujours qu'elle se retournerait; mais elle se retira sans que d'elle il pût connaître autre chose que cette nuque fascinante; et

en vain était-il demeuré là, en observation, longtemps, jusqu'à ce que la façade s'éteignît...

— Se venger, jouir, songeait-il en remémorant l'épisode, il y a de la difficulté. — Encore, frapper le prince, cela se peut. Mais *elle*, comment la saisir? comment l'obliger à me suivre?

Sommairement, il combinait en esprit, avec l'aide de camarades dévoués, un rapt qui lui paraissait légitime, puisqu'après tout, et de l'assentiment du souverain, il avait eu la virginité de cette princesse de mystère... Elle lui appartenait, il l'avait conquise le premier, elle était sa femme de droit...

Les parfums que dégageait le sol exacerbaient sa voluptueuse et solitaire rêverie. — Impérissable, l'odeur fine de ce corps qui avait été sien s'était attachée à lui; plus forte que ces effluves, elle embaumait, chatouillait lascivement ses narines... Ses mains solides malaxaient la terre comme de la chair; et son regard scrutait plus avidement les palais-bijoux dispersés dans le parc, les fourmis humaines qui à présent surgissaient au ras des pelouses, sur les perrons, les terrasses, dans les avenues sablées...

Incommodé par trop de soleil, il se laissa glisser plus bas, sur des rhododendrons défleuris, mais qui formaient un lit élastique. L'idée qu'on y serait mieux à deux que seul, fit s'épanouir sur sa bouche un sourire qui dura. Pour y mieux songer, il alluma sa pipe, but de l'eau-de-vie à même sa gourde, et se complut en son oisiveté. Un peu plus tard, il se laissa dévaler vers un massif de sapins dont l'ombrage l'attirait. Et s'engageant dans un sentier escarpé, il continua de descendre, sans hâte, jusqu'à un étage inférieur de la montagne, d'où il revit Pücklau, beaucoup plus proche, avec des maisons grandies, son parc singulièrement plus vaste, et le Vieux-Château dont la tour se haussait vers lui. L'agitation insolite sur l'esplanade qu'il dominait à pic, l'étonna; car son ami, le chevrier, qui ne délaissait guère ses pâturages, n'avait pu le renseigner sur le « mystère » qu'on préparait...

Sans mobile précis, il poursuivit son chemin, longeant un bois de châtaigniers au-dessus d'un précipice; il avançait avec une adresse de félin, la pente étant roide, coupée d'obstacles, sollicitant un faux-pas qui, par la profondeur de l'abîme à sa gauche, eût pu lui coûter la vie. — A mesure qu'il descendait, l'atmosphère se faisait plus lourde et plus chaude; fatigué, il se coucha sur de la mousse qui tapissait le fond de la gorge où il venait d'aboutir, et s'endormit. Quelques heures plus tard, il se réveilla, tiraillé par la faim.

— Voilà une belle équipée, se dit-il, en constatant que pour toute subsistance, il lui restait un croûton de pain dans sa poche.

L'eau-de-vie le réconforta, le rendit loquace avec lui-même.

— Et qu'est-ce qui t'a poussé, Ralph, se tança-t-il, à te promener ici, où le plein jour est dangereux; et où es-tu au juste? Tu es malade, mon garçon...

Le soleil s'était déplacé; ses rayons obliques dardaient de l'Occident, et une ombre dentelée affleurait la gorge : en face de lui, la tour, ayant repris son arrogance, dressait sa muraille béante, ses créneaux cariés. Elle vivait, menaçait.

Il la considéra paisiblement, l'apostropha :

— Ah! bien, je me retrouve. Toi, tu ne m'effraies pas, je vais te le prouver.

Avançant un peu, il atteignit le débouché de la ravine verdoyante, se pencha, et s'assura qu'avec des précautions, il y avait moyen, sans dommage pour sa personne, de riper jusqu'au bas du rocher.

— Ainsi m'introduirai-je dans le parc de Son Altesse, sans qu'on y trouve à redire, conclut-il. — Et ensuite...

Ensuite, il ne savait pas.

Tout de même, il éprouva quelque embarras, lorsque, dégrisé par la rapidité de sa dégringolade, il fut prisonnier dans ce territoire, strictement clos, où il était à la merci de n'importe quel passant autorisé, garde-chasse, valet ou courtisan...

— Est-ce que je pourrai me remonter là-haut? se demanda-t-il.

Il mesura l'escarpement, nota les creux et les saillies, se rassura :

— Un jeu, cette ascension, quand la tête est solide et le jarret souple.

Une nouvelle rasade d'eau-de-vie — le fond de la gourde — lui inspira une confiance illimitée en soi-même. C'était bien dans le parc princier, non clôturé de ce côté, qu'il avait pénétré, et il en voyait la partie la plus agreste et la plus sauvage. L'occasion lui parut belle d'explorer ce lieu défendu. Etourdi de soleil et d'alcool, il avançait.

— Une prime à qui m'attrapera ! disait-il en défiant d'invisibles ennemis. Au couvert de taillis épais, il se dirigeait vers le Vieux-Château, curieux de s'y faufiler, et convaincu que sa bonne étoile empêcherait qu'on ne l'arrêtât. D'ailleurs, sa barbe et ses cheveux avaient repoussé; il était méconnaissable. Au pis, on le prendrait pour un pâtre égaré, et à un interrogatoire trop pressant, ses jambes le soustrairaient? Il marchait furtivement,

écartant d'un geste léger les branches qui le gênaient. Brusquement, une route large lui barra le passage. La traverser? il hésitait; et derrière le talus, assis, il délibéra. La route, en pente douce, décrivait une courbe autour de la colline; pour gravir au sommet, il ne pouvait éviter, ici ou plus haut, de la couper. De s'exposer ainsi, fût-ce un instant, aux regards, lui parut téméraire. Son sang se calmait à la paix amollissante des environs; il se découragea. L'inutile audace de sa tentative lui fut démontrée. Levant les yeux, il vit, par-dessus une couronne de pins, profilés sur le satin bleu du ciel, les créneaux de la tour qui le narguaient. Dépité, il baissa la tête, scruta, par habitude de bête traquée, cette route, blanche, ensoleillée, et dont le circuit se développait sur une longue étendue. Soudain il tressaillit. A distance, dans le bas, un équipage émergeait du tournant. Un plumet blanc, sur le siège d'arrière, le signalait. Les chevaux allaient au pas. Dans le fond de la voiture, il discerna deux personnages. Et son attention se concentra tellement sur eux, qu'il n'entendit pas, derrière lui, sous bois, assez loin, un bruit de voix qui se propageait.

— Le prince! murmura-t-il. A moi, le prince!

Il fouilla dans ses poches; pas d'armes. Son couteau, il avait dû le perdre dans sa chute, tout à l'heure. Cela le désespéra. Il se rappela ses projets insensés du matin, ce quartier de roc sous lequel il souhaitait d'écraser ces palais détestés, et un éclair alluma sa prunelle. Il chercha, ramassa; et, embusqué auprès d'un buisson, une grosse pierre à la main, attendit...

Monseigneur s'entretenait avec Leone Cappa. La déconvenue du docteur Alcazara le mettait encore en gaieté; et s'il ne riait point, il était abondant en sarcasmes auxquels il se divertissait. Exceptionnellement, il avait endossé l'uniforme de général, par quoi il espérait imposer davantage et déguiser sa précoce caducité. Il cambrait la taille dans sa tunique boutonnée, et passait la main sur ses décorations, complaisamment.

— Je m'applaudis, disait-il, de n'avoir point été la dupe de ces gens. Je me suis moqué d'eux, avec raison. Claudia — mais elle est frêle et résistante; si elle souffre, c'est d'être si fréquemment séparée de moi. Patience, cela changera. Je dissimule; mais au moment opportun, je ressaisirai le pouvoir. Et sais-tu ce que j'ai fait? J'ai convié les habitants du Palais de Jupiter à nous rejoindre au Vieux-Château. Toi-même leur expliqueras le drame. Mon beau-père, imbu de son mérite, approuvera, comme s'il comprenait; Joséphа, peu soutenue en

l'occurrence par le Murbach, rentrera, je le pense, en elle-même. Quand à ce docteur Alcazara, je lui ferai la leçon sur son impertinence. — Et tiens, il me semble que les voilà qui sortent de la forêt. Mon épouse, qui hérita du comte de Pücklitz des goûts champêtres, aura jugé à propos de se donner un peu d'exercice. Mais qu'elle ait emmené Claudia, je le tiens pour imprudent, et à sa place, pour peu sain d'esprit que l'on me croit, je ne l'aurais pas fait. — Hé, qu'est-ce que cela?

Les chevaux venaient de se cabrer; sur le talus, un individu avait surgi, qui brandissait quelque chose. Le prince Claude eut, dans la seconde, le temps de l'envisager, se gara, d'un geste instinctif; puis un objet lourd le décoiffa, effleura son crâne, et les chevaux s'emportèrent...

— Ralph! bégaya-t-il.

Le cri perçant d'une enfant lui répondit, comme la calèche passait au travers du groupe qui stationnait sur la route. Promptement, le baron de Murbach s'était jeté à la tête de l'attelage; traîné pendant quelques instants, il réussit à le maîtriser. Il aida le prince à descendre de voiture. Celui-ci, blême, tremblant, s'appuya contre le tronc d'un arbre; sur son front, un léger filet de sang se dessinait.

— Ce ne sera rien, déclara le docteur, accouru vers lui.

Tous se rassemblaient autour du souverain, lui prodiguaient leurs soins.

— Claudia, fit-il.

L'enfant était livide, les yeux fermés, la bouche ouverte, cherchant le souffle; elle tomba. On ne s'occupa plus que d'elle.

Ce qui s'était passé au juste, personne ne le savait, ni, dans le premier désarroi, ne s'en souciait.

Ralph n'avait pas bougé. Avec stupeur, il considérait la scène.

— J'ai touché le prince! se répétait-il. — Et qu'allait-il advenir maintenant? Mais tous ces gens qui se trouvaient là, d'où venaient-ils, qui étaient-ils?

Sur l'enfant une femme se penchait.

— *Elle*, se dit-il. — Et il fit un pas en avant.

La princesse Josépha se redressait. Tournée vers lui, il vit, enfin, ses traits, ses yeux, ardents de larmes, et il tendit les bras...

— L'homme! cria-t-elle.

A ce cri, il y eut comme un réveil des consciences. Tous affairés ailleurs, pendant les deux ou trois minutes écoulées, avaient négligé ce qui précédait. Subitement ils comprirent que cette

chose énorme avait eu lieu : un attentat sur la personne sacrée du prince. Et ils poussèrent une clameur féroce :

— L'homme !

Ralph les entendit. Des faces, haineuses, s'opposèrent à la sienne. Quelqu'un, habillé d'une livrée, se détacha du groupe, courut : d'autres le suivirent.

Alors, l'instinct de la conservation reprit le dessus. Dans un geste d'adieu magnifique, il envoya un immense baiser, à qui ? à l'espace, aux arbres, à sa victime, à Josépha ?... et s'enfuit, bondissant, agile, au travers des futaies, des ravins, des pelouses, jusqu'à la paroi abrupte où il s'agrippa. Un coup de fusil retentit.

— Manqué, se réjouit-il. Et il se hissa vivement.

Atterrée, Josépha avait vu le geste, *reçu* le baiser.

Le prince Claude, lui aussi, avait vu. Tous les deux ils se taisaient. Le comte de Pücklitz parlait pour eux, s'indignait éloquemment, et s'attendrissait :

— Il faudra prendre des mesures ! affirmait-il en s'épongeant le cou.

Josépha s'approcha de son mari.

— Vous souffrez ? demanda-t-elle. Mais son regard contenait une autre, poignante interrogation... Il se raidit, ne répondit point, fit signe à Leone Cappa qui se tenait à l'écart :

— Némésis..., lui chuchota-t-il.

— Elle n'a rien pu contre vous, murmura l'Italien.

L'écho de la détonation parvint à eux. Josépha pâlit.

— On l'a tué ! gémit-elle.

Murbach l'observait :

— Vous vous trouvez mal ? fit-il. Il faudrait rentrer, ramener Son Altesse.

Par un effort de sa volonté, elle l'approuva :

— C'est vrai. Qu'attendons-nous ici ?

Les gens étaient loin, au pourchas de l'homme

Dans le silence, une plainte aiguë s'éleva :

— Papa !

Dominée par l'émotion du moment, Josépha avait oublié Claudia que le docteur Alcazara s'efforçait de ranimer. Cet appel la bouleversa. D'un mouvement passionné, plus de souffrance que de tendresse, elle se saisit de l'enfant, la berça en disant :

— C'est moi, c'est moi, ta mère...

Mais la petite, très rouge, les yeux hagards, se débattait en répétant « papa, papa », et ne se calma un peu que dans les bras

du prince. « Ze zure », articulait-elle par intervalle. Ses doigts frêles s'agitaient, palpaient la légère blessure, l'enflure qui s'était formée. « Ils t'ont fait mal », interrogeait-elle, puis débitait des phrases incohérentes, où s'enchassaient des mots sonores, appris de Son Altesse, et qui surprenaient dans cette bouche enfantine.

Le docteur discourait :

— Très nerveuse — très impressionnable; tout à fait le tempérament de Monseigneur. Et puis, le soleil de cet après-midi. Au retour, la coucher, des compresses froides sur le corps...

Entre temps, les gens étaient revenus. Ils se vantaient de leurs exploits. Pourtant l'homme s'était échappé; mais on le rattraperait.

Josépha poussa un soupir de soulagement.

— Il ne faut pas qu'on l'arrête..., intima-t-elle très vite et très bas au baron de Murbach, étonné d'un pareil ordre.

Au moment de monter en voiture, le prince promena un regard circulaire, redevenu redoutable sous les sourcils haussés, et prononça, la voix aigre, impérieuse :

— Silence sur l'*accident*. Le silence est la règle !

Puis, au galop des chevaux, le trio princier regagna la Résidence, emmena le docteur Alcazara qui eut le loisir d'observer son auguste et réfractaire client...

Réinstallé au Palais de Jupiter, Monseigneur médita sombrement. Le soir envahissait la pièce, tombait par nappes successives des baies de la coupole, et les objets revêtaient dans la pénombre un aspect hostile. Il fit allumer; du divan où il reposait, trop éclairé, le lieu lui parut encore plus déplaisant; les statuettes avaient des allures ironiques, les nymphes du plafond étaient indécentes d'indifférence à son égard. Il regretta le palais de Proserpine, résolut d'y rentrer dès le lendemain; et, ayant fait éteindre la plupart des candélabres, enjoignit d'enlever de son chevalet le portrait, qui le désobligeait, de Flaminia, puis, pour réparer ses forces, prit un léger repas. Un peu de fièvre le tourmentait. Il recommanda qu'on lui envoyât, sans tarder, Léone Cappa.

— De la musique m'apaisera, se dit-il.

Il avait besoin d'apaisement. Les souvenirs de la journée étaient tumultueux. Il avait peine à les relier.

— Certes, songeait-il, je me suis courageusement comporté. Ma dignité est sauve, et mon prestige s'augmente de mon sang-

froid. Aussi ai-je forcé l'admiration même de ce docteur de malheur, qui, je le reconnais, m'a pansé avec délicatesse ; cela mérite quelque honnête gratification. Et Murbach, lui aussi, se montra bien dans la circonstance ; je le féliciterai. Pourtant, j'éprouve de l'angoisse. Ce Ralph a surgi dans mon soleil comme un nuage qui foudroie. D'où sort-il ? Je le croyais mort. Il y a des fantômes peut-être ; et je me sens à leur merci...

Ses paupières se fermèrent.

— Ralph — Josépha... Comme elle le regardait ! Son baiser l'a atteinte en plein cœur... Claudia, mon espoir, toi seule m'aimes ; et le doux attouchement de ta main m'a guéri, Claudia...

Ses paupières se rouvrirent.

— Ce soleil m'éblouit, murmura-t-il. Qui donc est entré ?

Il s'assoupit, rêva.

... La route était poussiéreuse, lumineuse, d'une longueur infinie. Il la souhaita moins longue, obscure et plus fraîche. Elle se changea en une allée de marbre, où il avançait péniblement. Des silhouettes vagues la bordaient, qui se précisèrent, furent une file de tombeaux. Des linceuls s'en soulevaient, informes, s'amoncelaient sur les rebords de l'allée de marbre. Sous sa main qui les cherchait, ils s'alourdissaient, et il les vit s'enlacer l'un à l'autre. Il les entendit chanter avec des voix traînantes et câlines. Aux races qui n'étaient point nées encore, ils chantaient l'hymne du soleil et de la terre et de toutes ses beautés, pour les convier à naître. Envieux des linceuls où se roulaient des morts, les linceuls des hommes futurs, épouvantés de leur propre vide, réclamaient, en chantant, leur proie...

Il se réveilla, les tempes moites, le cœur palpitant. Dans la pièce voisine, l'orgue, en sourdine, s'éplorait.

— L'étrange rêve, se dit-il. Certainement, l'*apparence* même de toutes choses s'est révélée à moi. Et ces linceuls sont d'un fâcheux augure. Je consulterai Cappa.

Il se redressa, afin de mieux réfléchir. Déjà, comme rongé de brouillard, son rêve s'effaçait, s'évanouissait. Une impression de crainte persistait en lui, mais il tenta vainement de reconstituer l'image qui se dissolvait.

— Comme on oublie ! pensa-t-il. Il y avait des linceuls ?...

Sur son front, une main fraîche se posa qui dégageait un parfum subtil et salubre... Le contact le ranima. Il tourna la tête, vit, derrière lui, Josépha qui le regardait avec des yeux compatissants.

— Vous allez mieux ? demanda-t-elle très simplement.

Tout à l'heure, elle était entrée, décidée à l'interroger, à savoir, à l'accabler de sa douleur indignée. Mais il venait de s'endormir, et elle le considéra longtemps. Elle lut l'angoisse du cauchemar sur ce visage ravagé que le sommeil faisait apparaître en sa vérité ; elle y lut aussi la misère des années écoulées, le secret d'un orgueil humilié, la déchéance prochaine, l'empreinte nette de la folie, et s'émut de pitié.

Comme elle réitérait sa question, revenu de son étonnement, il se recueillit, flaira un piège. Il se leva, non sans difficulté, se recula pour saluer, puis prononça, avec beaucoup d'ironie :

— Mais je vais bien, je vais très bien, madame ! Vous pouvez le dire.

Il fit un pas en avant, se courba vers elle, lui toucha l'épaule du doigt, et les yeux hilares, ricana :

— Je sais ce qui vous amène. La curiosité... Ève se rappelle le goût du fruit et se propose d'y goûter encore ? Hé, avouez que le gaillard était bien choisi ? De l'énergie, il a beaucoup d'énergie ! Ce fut — ce fut un rouage supérieur que je substituai à mon mécanisme un peu usé. Mais mon but n'était pas de flatter votre chair, mais de vous rendre mère, puisque vous aviez juré ! Après, il fallait oublier. Vous êtes terriblement dépravée, madame ! et ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais de quels désirs honteux vous êtes torturée...

Ses deux mains lui saisirent les bras, les serrèrent cruellement :

— O musique ! s'écria-t-il, éclate en fanfares vengeresses ! Voici Ève qui se glorifie de son impureté native ! Voici Marie, vierge, qui soupire après l'ange de volupté, et débauche la divinité elle-même ! Voici la femme, berceau des races et sépulcre de l'homme ! Langes et linceuls, tournoyez aux sons, qui se rejoignent, d'harmonies opposées ! Enlacez-vous dans une même ronde, rétrécissez votre cercle autour de la femme, étouffez-la !

Prompte et robuste, Josépha s'empara des poignets du prince Claude, lui implanta son regard froid dans les yeux :

— Il ne s'agit point de cela, dit-elle, impassible à force de terreur. Claudia — elle chercha le mot qui frapperait, la délivrerait — Claudia... se meurt.

L'effet fut immédiat, effrayant.

— Claudia ?... balbutia le prince. Ses jambes se dérobèrent ; il s'affaissa, s'agenouilla, soutenu par sa femme qui maintenait toujours ses poignets, tout à l'heure homicides, à présent faibles comme ceux d'un enfant. Et dans cette posture, il avait l'air d'un coupable qui demande grâce...

— Qu'ai-je dit? se répétait Josépha, en regagnant, tremblante encore, la nursery. Claudia, Claudia, elle est malade, mais ne se meurt point! Comment ai-je pu dire *cela*? Je suis criminelle. Ne pouvais-je me sauver autrement? Mon Dieu, pardonnez-moi... Qu'une parole imprudente ne retombe pas sur l'enfant...

Elle se hâta vers le petit lit, autour duquel les deux médecins étaient rassemblés, l'air soucieux.

Anxieusement, elle les interrogea.

— Fièvre cérébrale, dit l'un.

— Insolation, dit l'autre.

Son cœur se serra...

Sur l'alpe la nuit était étoilée et pacifique. Ralph s'arrêta au seuil de la cabane; il aima ce ciel scintillant d'innombrables sourires. Son regard s'abaissa vers la vallée; elle était obscure, et comme ensevelie sous des voiles de deuil. Un point brillant retint son attention.

— La Résidence, se dit-il. On veille chez le prince. Je l'ai blessé, peut-être tué...

De la joie emplissait son cœur. Et ses bras se tendirent vers l'abîme, désespérément.

— *Elle*, je ne la reverrai plus jamais... Partir, fuir, fuir encore... Et il pleura parce qu'il l'avait *vue*, enfin...

ROBERT SCHEFFER

(A finir.)

Beethoven [1]

On ne manquera pas de dire à celui qui se laissera persuader à adopter les vues sur la musique de Beethoven, qu'il extravague et qu'il bat la campagne, et ce ne seront pas seulement nos musiciens d'aujourd'hui, cultivés ou non, qui lui feront ce reproche, eux qui ne connaissent du visage de rêve que ce qu'ils en ont vu sur le programme du Songe d'une Nuit d'été ; il y a aussi les littérateurs et les artistes en tant encore qu'ils s'inquiètent de questions qui paraissent entièrement en dehors de leur sphère. Nous supportons tranquillement ce reproche, même exprimé dédaigneusement et avec l'affectation blessante de vouloir passer outre. Car il nous apparaît évident que ces gens-là ne sont pas capables de distinguer ce que nous voyons ; au cas le plus favorable, ce qu'ils en pourraient distinguer leur ferait prendre conscience de leur stérilité ; on comprend qu'ils reculent devant une telle perspective.

Si nous nous représentons le caractère du monde littéraire et artistique actuel, nous observons qu'une notable transformation s'y est opérée dans l'espace d'une génération. Dans ce monde, c'est une espérance, une presque certitude que la grande période de la Renaissance allemande avec ses Gœthe et ses Schiller ne mérite qu'une estime médiocre. Il y a une génération, il en était autrement. Le caractère de notre époque se donnait pour essentiellement critique, on caractérisait l'esprit du temps comme un esprit « de papier » ; on attribuait aux arts plastiques, confinés dans l'assemblage et la mise en œuvre des types traditionnels, une action purement reproductrice et dépourvue de toute originalité. Sous ce rapport, cette époque voyait avec plus de vérité et s'exprimait plus honnêtement que l'époque d'aujourd'hui. Si cependant, en dépit de l'attitude présomptueuse de nos littérateurs, sculpteurs et constructeurs littéraires, et autres artistes en commerce avec l'esprit public, il y avait quelqu'un de l'opinion d'autrefois, nous pourrions plus facilement nous en faire comprendre, quand nous entreprenons de placer dans son vrai jour l'importance incomparable que la musique a acquise pour le développement de notre civilisation : dans ce but, après nous être abîmés dans la contemplation de ce monde intérieur, objet de notre recherche précédente, nous nous tournons exclusivement vers le monde extérieur dans lequel nous vivons et sous la pression duquel notre être intérieur s'est rendu maître d'une force qui lui est maintenant propre et qui réagit au dehors.

---

(1) Voir la *La revue blanche* des 15 août et 1er septembre 1901. — Nous disions dans la note liminaire (n° du 15 août, page 561) notre intention de laisser de côté une partie de cet opuscule, trop étrangère à la musique et à Beethoven. C'est pourtant cette partie que nous publions aujourd'hui : — abstraction faite d'une crise de chauvinisme, elle contient encore des vues esthétiques intéressantes. Ainsi nos lecteurs auront eu sous les yeux le *Beethoven* tout entier de Wagner, avec le spectacle de Wagner en « miles gloriosus ».

Pour ne pas nous perdre ici dans le vaste réseau de l'histoire de la civilisation, fixons immédiatement un trait caractéristique du temps présent.

Tandis que les armes allemandes pénètrent jusqu'au cœur de la civilisation française, voilà qu'il nous vient soudain un sentiment de honte parce que nous vivons dans la dépendance de cette civilisation et ce sentiment se manifesta dans le public par la mise en demeure d'avoir à abandonner les modes parisiennes. Ainsi, ce que notre sens esthétique des convenances a supporté si longtemps, bien plus, ce qui a été le point de mire de notre esprit public, paraît enfin choquant au sentiment patriotique. Tandis que nos poètes continuaient tranquillement à déposer leurs hommages « aux pieds de la femme allemande », l'artiste n'avait qu'à jeter un regard sur notre public mondain pour y trouver matière à caricature. — Dans un phénomène si particulièrement compliqué, il ne nous faut pas perdre un mot d'explication. — Mais peut-être n'y a-t-il là qu'un mal passager : on pouvait s'attendre à ce que le sang de nos fils, de nos pères, de nos époux, versé sur les champs de bataille les plus meurtriers de l'histoire pour la plus noble des causes, dût au moins faire rougir de honte nos filles, sœurs et femmes et éveiller soudain en elles l'orgueil de ne plus s'offrir à leur époux comme des caricatures d'un ridicule absolu. A l'honneur des femmes allemandes nous voulons bien croire qu'un tel sentiment de dignité les anime : et cependant qui ne sourirait en présence de la nouvelle exigence qui leur impose de porter d'autres costumes ? Qui n'a pas senti qu'il ne pouvait s'agir ici que d'une nouvelle et, tout porte à le croire, grotesque mascarade ? Car ce n'est pas un caprice du hasard, dans notre vie extérieure, que nous soyons sous l'empire de la mode, de même qu'il est très bien fondé dans l'histoire de la civilisation moderne que les caprices du goût parisien nous dictent les lois de la mode. Effectivement, le goût parisien, c'est-à-dire l'esprit de Paris et de Versailles depuis deux cents ans, a été le seul ferment créateur de l'éducation européenne ; car si le génie d'aucune nation n'a pu créer de nouveaux types d'art, l'esprit français, du moins, a produit encore la forme extérieure de la société, et jusqu'aujourd'hui a conduit la mode du costume.

Si avilies que ces choses puissent être aujourd'hui, elles correspondent cependant, à l'origine, à l'esprit français ; elles en sont l'expression prompte et sûre de même que les Italiens de la Renaissance, les Romains, les Grecs, les Égyptiens et les Assyriens se sont exprimés dans leurs divers types d'art ; et rien ne nous montre tant que les Français sont le peuple souverain de la civilisation actuelle que le fait que notre fantaisie tombe aussitôt dans le ridicule quand nous nous imaginons que nous n'avons qu'à vouloir pour pouvoir nous émanciper de leur mode. Une « mode allemande » placée en opposition à la mode française serait quelque chose de tout à fait absurde. Et il nous faut reconnaître, quand enfin notre sentiment se révolte, que nous subissons là un véritable maléfice dont seulement une renaissance infiniment profonde pourra

nous délivrer. Il faudrait que tout notre être fondamental fût modifié de telle sorte que l'idée de mode même perdît toute signification dans le développement de notre vie extérieure.

En quoi devrait consister cette renaissance ? Il nous faut d'abord rechercher les raisons de la chute profonde du goût public en matière d'art, nous tirerons ensuite uos conclusions avec une grande prudence. L'emploi d'analogies, dans l'objet principal de cette étude, nous ayant déjà conduit à des conclusions qu'il nous aurait été difficile d'obtenir autrement, nous allons entrer dans un ordre de considérations, en apparence éloigné, mais qui, en tout cas, complétera nos vues sur le caractère plastique de notre vie extérieure.

Si nous voulons nous représenter un véritable paradis pour la productivité de l'esprit humain, il faut nous reporter aux temps antérieurs, à l'invention de l'écriture et à sa figuration sur le parchemin ou le papier. Nous trouverons que c'est là que toute la vie civilisée a pris naissance et qu'elle ne fait plus maintenant que se poursuivre comme objet de réflexion ou d'application pratique. Alors la poésie n'était pas autre chose qu'une invention réelle de mythes, c'est-à-dire d'événements imaginaires dans lesquels la vie humaine, d'après son caractère différent, se reflétait avec une réalité objective, dans le sens d'apparitions immédiates d'esprits. Cette faculté nous la voyons appartenir en propre à tout peuple d'essence noble, jusqu'au moment où il prend l'usage de l'écriture. Dès lors la force poétique lui échappe, la langue qui jusque là s'était formée dans un incessant développement arrive à son point de cristallisation et se fige. L'art du poète devient l'art d'orner les vieux mythes, qui ne peuvent être inventés de nouveau, et aboutit à la rhétorique et à la dialectique. Imaginons-nous maintenant le saut de l'écriture à l'imprimerie. Dans le livre précieusement calligraphié, le chef de famille faisait la lecture aux siens et à ses hôtes ; à présent, chacun lit soi-même pour soi, et c'est pour les lecteurs qu'écrit désormais l'écrivain. Il faut se rappeler les sectes religieuses du temps de la Réforme, leurs disputes et leurs petits traités, pour avoir une idée de la folie furieuse qui s'était emparée des têtes humaines, possédées par la lettre imprimée. On peut admettre que le splendide choral de Luther sauva, à lui seul, la pensée saine de la Réforme; parce qu'il agit sur l'âme et guérit ainsi la maladie de la lettre qui tenait les cerveaux. Mais le génie d'un peuple pouvait encore s'entendre avec l'imprimeur, si pénible que ce commerce lui parût. L'invention des gazettes, la pleine floraison du journalisme l'a refoulé. Car maintenant il n'y a plus que des opinions qui dominent, des opinions « publiques » que l'on peut avoir pour de l'argent comme des filles publiqnes. Celui qui reçoit un journal se procure non seulement un papier de rebut, mais encore des opinions, il n'a plus besoin de penser ni de réfléchir ; il est déjà pensé pour lui, noir sur blanc, ce qu'il faut penser de Dieu et du monde. C'est ainsi que le journal de modes de Paris dit à la « femme allemande » comment il faut s'habiller, car, en de telles matières, le Français a plein droit de nous

dire quelle est la chose convenable, attendu qu'il s'est élevé aux fonctions d'illustrateur par excellence de notre monde de papier-journal.

Si de cette transformation du monde poétique en un monde littéraire journalistique, nous passons à celle que le monde a éprouvée dans la forme et dans la couleur nous rencontrons des faits identiques.

Qui donc serait assez présomptueux pour croire qu'il peut se faire une idée réelle de la grandeur et de la divine sublimité du monde plastique de l'antiquité grecque ? Un regard sur le moindre fragment des débris de ce monde, nous fait ressentir avec un frisson que nous sommes là en présence d'une vie que nous ne pouvons juger faute d'élément de comparaison. Cette époque s'est acquis le privilège d'enseigner à tous les temps, par ses seules ruines, comment il serait possible de rendre quelque peu supportable au monde ce qui lui reste à parcourir de sa carrière. Nous devons aux grands Italiens d'avoir donné une vie nouvelle à cet enseignement et de nous avoir noblement servi d'intermédiaires entre le monde antique et notre nouveau monde.

Ce peuple doué d'uns si riche fantaisie, nous le voyons se consumer entièrement dans le soin passionnée de cet enseignement ; après un siècle admirable, il sort de l'histoire, qui, dès lors, s'empare, par erreur, d'un peuple, en apparence, parent, comme pour voir ce qu'elle pourra tirer de ce peuple pour la forme et la couleur du monde. Un prince de l'Église, habile homme d'État chercha à inoculer à l'esprit français l'art et la culture italiens, après que, chez ce peuple, l'esprit protestant eut été totalement extirpé : les plus nobles têtes du protestantisme étaient tombées et ce que les noces de sang parisiennes avaient épargné avait été soigneusement brûlé jusqu'à la racine. Avec le reste de la nation, on procéda alors « artistiquement » ; mais comme toute fantaisie lui échappait ou l'avait déjà quittée, le sens créateur ne voulut se montrer nulle part, et elle resta notamment incapable de donner l'œuvre d'art ; on réussit mieux à faire du Français lui-même un homme *artificiel*. La notion artistique, qui échappait à sa fantaisie, devint chez lui représentation artificielle de l'homme même. Cela pouvait passer pour antique, si l'on admettait que l'homme en soi-même doit être premièrement artiste avant que de produire des œuvres d'art. Qu'un roi élégant et adoré donnât l'exemple d'une manière d'être infiniment délicate en toutes choses, il était facile, par une gradation descendante ayant le roi pour origine et pour second degré la noblesse, d'amener enfin le peuple tout entier à adopter des manières élégantes. Dans le soin qu'il y apporta et qui devint rapidement chez lui une seconde nature, le Français put sembler supérieur à l'Italien de la Renaissance, en ce sens que l'Italien n'était que créateur d'œuvres d'art, tandis que le Français était devenu lui-même une œuvre d'art.

On peut dire que le Français est le produit d'un art particulier de s'exprimer, de se mouvoir, de s'habiller. La loi en cela est « le goût ». Un mot qui provient d'une des fonctions les plus inférieures des sens a été appliqué à une tendance d'esprit. Avec ce goût, il se goûta lui-même tel

qu'il s'est préparé, comme on goûte une sauce de haut goût. Incontestablement il est parvenu, sur ce terrain, à la virtuosité. Il est foncièrement moderne et, quand il s'offre en exemple au monde civilisé, ce n'est pas sa faute si on l'imite maladroitement, c'est au contraire pour lui une flatterie perpétuelle que lui seul soit original dans une chose où d'autres voudraient l'imiter. Cet homme est entièrement « journal » ; pour lui, l'art plastique de même que la musique est un objet de « feuilleton ». En qualité d'homme moderne, il s'est adapté le premier, comme il a fait pour son costume à l'égard duquel il procède uniquement d'après le caprice de la nouveauté, c'est-à-dire d'un changement perpétuel. Ici l'ameublement est l'objet principal, c'est pour lui que l'architecte construit le bâtiment. Cette tendance se maintint originale jusqu'à la Révolution, en ce sens qu'elle s'adaptait au caractère de la classe dirigeante de la société, de la même manière que le vêtement s'harmonisait avec le corps et la frisure avec la tête. Mais ensuite, cette tendance tomba plus bas encore, car les classes supérieures se gardèrent timidement de donner le ton à la mode et en laissèrent l'initiative aux couches plus vastes parvenues au pouvoir. (C'est toujours Paris que nous avons en vue.) Ici donc, ce qu'on appelle le « demi-monde », avec sa suite de galants, devint le choryphée de la mode : la dame parisienne en imita les allures et le costume pour se rendre attrayante aux yeux de son époux. Dans ce demi-monde, tout au moins l'originalité est encore telle que la morale et le costume se conviennent et se complètent. Mais ailleurs on a renoncé à exercer la moindre influence sur les arts de la forme qui sont tombés dans le domaine des marchands d'objets à la mode, quincaillerie et tapisserie — c'est à peu près ainsi qu'ont débuté les arts chez les peuples nomades ! — En face de ce constant besoin de nouveautés, attendu qu'elle-même ne peut jamais rien produire de réellement nouveau, la mode a, comme unique ressource, l'alternance des extrêmes : c'est à cette tendance que nos artistes, étrangement inspirés, se rattachent, pour nous représenter, eux aussi, de nobles formes d'art que, naturellement, ils n'ont pas inventées. Maintenant l'antique et le rococo, le gothique et la Renaissance permutent entre eux ; les fabriques livrent des groupes de Laocoon, des porcelaines de Chine, des copies de Raphaël et de Murillo, des vases étrusques et des tapis du moyen âge, ajoutez à cela des meubles Pompadour et de la stucature Louis XIV ; l'architecte enferme le tout dans une bâtisse de style florentin et pose dessus une Ariane.

Aujourd'hui, l'art « moderne » devient lui aussi un nouveau principe pour l'esthéticien : son caractère original est son manque total d'originalité et son avantage inappréciable consiste dans le trafic de tous les styles qui sont devenus maintenant accessibles à la plus grossière perception et peuvent s'approprier à volonté au goût de chacun. Mais il faut encore accorder à cet « art moderne » un nouveau principe d'humanité, la démocratisation du goût artistique. On dit qu'il faut en prendre espoir pour l'éducation future du peuple ; car maintenant l'art et ses

créations n'existent plus uniquement pour la jouissance des classes privilégiées ; le moindre bourgeois peut s'offrir sur sa cheminée les types les plus nobles de l'art, et le mendiant lui-même peut les contempler, à loisir, à la vitrine d'une boutique d'art. En tout cas, dit-on, il faut nous montrer satisfaits, car il est absolument impossible de dire comment, dans le pêle-mêle actuel, l'homme le mieux doué du monde pourrait arriver à inventer un nouveau style, dans les arts de la forme comme dans la littérature.

Il nous faut souscrire entièrement à ce jugement, car il y a là un résultat d'une importance égale au fait même de notre civilisation. On pourrait penser que ces conséquences s'atténueront dans la décadence de notre civilisation ; ce serait à peu près admissible si toute l'histoire était abolie, et ce serait le cas si le communisme social, sous la forme d'une religion pratique, devait s'emparer du monde moderne. Quoiqu'il en soit, nous sommes, avec notre civilisation, à la fin de toute vraie productivité en ce qui concerne la forme plastique de cette civilisation ; par conséquent, nous faisons bien de nous habituer, dans un domaine où le monde antique s'offre à nous comme un modèle inaccessible, à ne plus rien attendre de semblable à ce modèle ; au contraire, il faut nous accommoder de ce résultat étrange de la civilisation moderne, résultat qui paraîtra caractéristique à bien des gens. Dans le même esprit, nous devrons reconnaître comme une vaine tentative de réaction contre l'esprit de notre civilisation, l'exposition d'une nouvelle mode allemande pour nos vêtements et surtout ceux de nos femmes ; car aussi loin que notre regard porte, la mode domine.

Mais à côté de ce monde de la mode, dans le même temps, un autre monde nous est apparu. De même que sous la civilisation universelle de Rome le christianisme a percé, de même, aujourd'hui, du chaos de la civilisation moderne la musique a surgi. Tous deux disent : « Mon royaume n'est pas de ce monde » c'est-à-dire : nous venons de l'intérieur, vous de l'extérieur, nous sommes issus de l'essence, vous de l'apparence des choses.

Que chacun expérimente sur soi-même, comme tout ce monde extérieur qui, à son désespoir, l'enserre infrangiblement de tous côtés, s'anéantit soudain devant lui, dès que les premières mesures d'une de ces diverses symphonies se font entendre. Comment, dans une salle de concert d'aujourd'hui (où, certes, turcos et zouaves se trouveraient tout à fait à leur aise !) serait-il possible d'écouter cette musique avec le moindre recueillement, si, comme nous le savons, l'entourage visible ne disparaissait pour notre perception sensible ? Telle est, conçue dans son sens le plus grave, l'action de la musique en face de toute notre civilisation moderne ; la musique l'abolit, comme la lumière du jour l'éclat de la lampe.

Il est difficile de se représenter nettement de quelle manière, à chaque époque, la musique a manifesté sa puissance particulière, en face du monde de l'apparence. Il doit nous sembler que la musique pénétrait

elle-même intimement le monde de l'apparence et s'identifiait avec les lois de sa perceptibilité. Certainement les nombres de Pythagore ne peuvent être compris d'une manière vivante que par la musique ; l'architecte construisait suivant les lois de l'eurythmie, le sculpteur concevait la forme humaine suivant les lois de l'harmonie ; les règles de la mélodique faisaient du poète un chanteur et c'est du chant du chœur que le drame se projetait sur la scène ; nous voyons partout la loi intérieure, qui ne peut être comprise que par l'esprit de la musique, déterminer la loi extérieure qui régit le monde de l'apparence : le pur état dorien dont Platon cherche, au moyen de la philosophie, à déterminer la conception, l'ordre de bataille même, le combat, étaient réglés par les lois de la musique avec la même certitude que la danse. — Mais le Paradis fut bientôt perdu : la source mère du mouvement du monde se tarit. Ce monde se mouvait comme se meut la balle en vertu de la vitesse acquise, dans un tourbillon de vibrations rayonnantes ; mais en lui il ne s'agitait plus d'âme donnant l'impulsion ; finalement le mouvement du monde devait cesser, jusqu'à ce que, de nouveau, l'âme du monde s'éveillât.

C'est l'esprit du christianisme qui donna à l'âme de la musique une vie nouvelle. Il illuminait l'œil du peintre italien et exaltait sa puissance de vision qui pénétrait à travers les apparences des choses jusqu'à l'âme du monde, alors que, d'autre part, cet esprit était en train de disparaître de l'Église. Ces grands peintres étaient presque tous musiciens et c'est une impression musicale qui, lorsque nous nous enfonçons dans la contemplation de leurs saints et de leurs martyrs, nous fait oublier qu'ici nous voyons. Cependant vint la domination de la mode : de même que l'esprit de l'Église tomba à la discipline factice des jésuites, de même la musique devint, avec la sculpture, un art postiche dépourvu d'âme.

Maintenant, nous avons suivi dans notre grand Beethoven l'évolution admirable de la mélodie, à mesure qu'elle s'affranchissait de la domination de la mode et nous avons établi qu'en faisant emploi — et avec quelle personnalité ! — de tous les matériaux que de splendides précurseurs avaient péniblement arrachés à l'influence de la mode, Beethoven avait rendu à la mélodie son type éternel, et à la musique elle-même son âme immortelle. Avec cette naïveté divine qui n'appartient qu'à lui, notre maître imprime à sa victoire le sceau de la pleine conscience avec laquelle il l'a remportée. Dans le poème de Schiller qu'il adapte à l'admirable conclusion de la Neuvième symphonie, il vit avant tout la joie de la nature délivrée de la tyrannie de la mode. Considérons la conception remarquable qu'il donne aux paroles du poète :

> Nous renouons ton charme,
> Que la mode durement avait divisé.

Comme nous l'avons vu, Beethoven ne mit là les paroles de la mélodie que comme texte de chant et pour établir une harmonie générale entre

le caractère de la poésie et l'esprit de cette mélodie. Il ne tient presque aucun compte de ce que l'on entend habituellement par déclamation correcte, au sens dramatique. Dans les trois premières strophes il laisse passer ce vers « que la mode durement avait divisé », sans mettre le moins du monde les paroles en évidence. Mais alors, après une exaltation inouïe de l'enthousiasme dithyrambique, il conçoit les paroles de ce vers avec une émotion toute dramatique, et lorsqu'il le fait répéter dans un unisson qui gronde presque furieusement, le mot « durement » n'est pas assez fort pour l'expression de sa fureur. Il est remarquable que cette épithète très mesurée, appliquée à l'action de la mode ne provient que d'une atténuation ultérieure que fit le poète qui, dans la première édition de l'hymne à la Joie, avait laissé imprimer « ce que l'épée de la mode a divisé*. »

D'autre part, cette « épée » ne parut pas à Beethoven le terme convenable, il le trouvait trop noble et trop héroïque pour l'attribuer à la mode. Il ajouta donc de sa propre autorité le mot « frech » = impudent, et nous chantons maintenant :

« Ce que la Mode impudente a divisé. »

Peut-il y avoir quelque chose de plus parlant que ce fait artistique qui révèle la fureur qui l'animait ? Nous croyons avoir devant nous Luther dans sa colère contre le pape !

Ainsi notre civilisation, cela nous paraît évident, ne pouvait prendre une âme nouvelle que par l'esprit de notre musique, de la musique que Beethoven a délivrée des liens de la mode. Et la tâche d'introduire la nouvelle religion dans la civilisation qui, peut-être, prendra par là une forme neuve et une âme plus forte, ne peut évidemment revenir qu'à l'esprit allemand. Or, cet esprit, nous-mêmes n'apprenons à bien le comprendre que lorsque nous le dépouillons des tendances qui lui sont faussement attribuées.

Nous apprenons aujourd'hui de nos voisins, jusqu'ici si puissants, combien est difficile, surtout pour une nation, l'exacte connaissance de soi-même. Nous pourrons en prendre occasion pour faire notre examen personnel et pour cela, heureusement, il nous suffira de nous attacher aux sérieuses tentatives de nos grands poètes, dont l'effort principal, conscient ou non, a toujours été cette recherche de notre personnalité.

Il pouvait sembler douteux que la nature allemande, si gauche et si lourde d'allures, pût s'affirmer avec quelque avantage à côté de la forme si sûre et si légère de nos voisins d'origine romane. Comme d'autre part il fallait reconnaître à l'esprit allemand l'indéniable privilège de la

---

* Les trois textes successifs sont :

Was die Mode streng getheilt.
Was der Mode Schwert getheilt.
Was die Mode frech getheilt.

profondeur et le caractère intérieur de sa conception du monde, on s'est toujours demandé comment cet avantage pourrait être employé à un développement heureux du caractère national, et de là à une influence favorable sur l'esprit et la nature des peuples voisins, alors que jusque-là visiblement, des influences de cette sorte ont eu sur nous une action plus très nuisible qu'utile.

Si nous comprenons bien maintenant les deux conceptions poétiques fondamentales qui se croisent comme deux grandes artères dans la vie du plus grand de nos poètes, nous avons par là la voie la plus sûre pour déterminer le problème qui s'offrit à cet Allemand libre en tous, au début de son incomparable carrière artistique. Nous savons que les conceptions de « Faust » et de « Wilhelm Meister » se manifestèrent à la même époque, lorsque le génie du poète était à son premier épanouissement. La passion profonde qui animait sa pensée le porta tout d'abord à écrire les premières pages de Faust, puis, comme effrayé de l'énormité de sa propre conception, il se détourna de sa puissante ébauche et chercha, dans Wilhelm Meister, à concevoir le problème sous une forme plus calme. En pleine maturité il acheva ce roman d'allure facile. Son héros, fils de bourgeois allemand, se cherche une manière d'être, sûre et agréable. Il essaie du théâtre, traverse la société noble, et aboutit à un cosmopolitisme avantageux. Le poète nous émeut quand il nous laisse entendre clairement que Mignon a été l'objet d'un grand crime. Il ne laisse pas son héros s'arrêter à cette impression, il le transporte dans une sphère délivrée de toute violence et de toute excentricité tragique, et lui donne une belle éducation. Il le promène dans une galerie de tableaux. A la mort de Mignon on fait de la musique, et cette musique Schumann l'a réellement écrite plus tard. Il paraît que Schiller était révolté du dernier livre de Wilhelm Meister ; cependant il ne sut pas tirer son grand ami de son étrange aveuglement ; il pouvait admettre que Gœthe, qui avait composé Mignon et avait, avec cette création appelé à la vie un nouveau monde merveilleux, était au plus profond de son rêve intérieur, tombé en proie à une distraction d'où il ne pouvait l'éveiller.

Gœthe seul pouvait s'éveiller lui-même — et il s'éveilla. Car à l'âge le plus avancé il acheva son Faust. Ici l'objet qui le distrait de son rêve est un type original de toute beauté : Hélène. C'est elle-même l'idéal antique complet et absolu qu'il évoque du royaume des ombres et qu'il marie à son Faust. Mais l'ombre ne peut être fixée et elle s'évapore en un beau nuage qui fuit au loin, et que Faust suit dans une songerie mélancolique et cependant dénuée de souffrance. Gretchen seule a pu le délivrer. Du monde des bienheureux, la tôt-sacrifiée, qui cependant vit toujours au plus profond de son être, lui tend la main. De même qu'au cours de notre investigation nous avons tiré des comparaisons analogiques de la philosophie et de la physiologie, si nous voulons donner à l'œuvre poétique la plus profonde, une signification à notre usage, nous verrons dans la parole : « tout ce qui est périssable n'est que symbole », l'esprit de l'art plastique vers lequel Gœthe si longtemps et si

excellemment s'efforça ; mais dans « l'éternel féminin nous élève », l'esprit de la musique qui du plus profond de la conscience du poète a pris son essor et plane maintenant au-dessus de lui et le guide dans la voie de la délivrance.

C'est dans cette voie, qui a pour origine son événement intérieur le plus profond, que l'esprit allemand doit diriger son peuple pour qu'il rende heureux les autres peuples, comme c'est sa mission. Nous raille qui veut quand nous conférons à la musique allemande une telle importance. Ne nous laissons pas plus déconcerter par là que le peuple allemand ne l'a fait, alors que ses ennemis croyaient pouvoir le blesser en mettant en doute sa supériorité. Notre grand poète savait cela, lui aussi, lorsqu'il cherchait quelque chose qui le consolât de ce que les Allemands lui apparaissaient si niais et si nuls dans leurs manières nées d'une mauvaise imitation. Cette consolation, il la trouva : « l'Allemand est vaillant ». — Et c'est quelque chose.

Que le peuple allemand soit maintenant vaillant dans la paix, qu'il cultive sa véritable valeur et se débarrasse des fausses apparences ; puisse-t-il ne vouloir jamais passer pour ce qu'il n'est pas et au contraire reconnaître en soi-même ce qui le rend unique. Le gracieux lui a été refusé ; par contre, sa véritable manière d'être est intime et élevée. Rien de plus noble ne peut être mis à côté de ses victoires, en cette merveilleuse année 1870, que la consécration de notre grand Beethoven qui, il y a cent ans aujourd'hui, naquit au peuple allemand.

Dans ce pays où pénètrent maintenant nos armes, à la source même de « la mode impudente », son génie avait déjà remporté la plus noble des conquêtes. Là où nos penseurs et nos poètes, adaptés péniblement et sans clarté, n'avaient fait qu'effleurer, la symphonie beethovénienne avait déjà pénétré au plus profond de l'être : la nouvelle religion, l'évangile libérateur de l'innocence la plus sublime était déjà compris là comme chez nous.

Ainsi célébrons donc ce grand pionnier qui fraie sa voie à travers la brousse du Paradis dégénéré ; mais célébrons-le dignement, aussi dignement que les victoires de la vaillance allemande, car le bienfaiteur du monde a encore le pas sur le conquérant.

RICHARD WAGNER

Traduit par HENRI LASVIGNES.

Petites Pièces

ROUET

File à ton rouet; la meunière est coquette —
Voici monsieur l'adjoint qui a fait sa conquête,
et des moutons blancs suivent un petit berger —
File à ton rouet ; la petite servante
s'en va du cabaret au presbytère, et rentre
avec, plein les mains, des œillets ; file à ton rouet.

Sur la tour d'église voici trois corneilles,
au parvis d'église voici trois paires d'oreilles ;
une bonne femme passe avec une belle hotte ;
le gendarme cause avec le maçon,
le bon cordonnier termine une belle botte ;
la bonne femme porte des bottes de seneçon ;
on blanchit l'école où des enfants jasent ;
Les trois paires d'oreilles écoutent s'il pleut :
il pleut, s'il veut, qu'importe — on rit et on jase ;
File à ton rouet — chauffe tes menottes.

La plus pire tête du village, on la tance,
la plus folle tête, empêchez qu'elle danse
au moins le dimanche, lundi et la semaine ;
une fille qu'on chasse, un homme qu'on emmène,
la fille pleurant, l'homme revêche et muet ;
voici des brins d'amour, justice et espérance
File à ton rouet — y a-t-il beau temps ?
File à ton rouet ; demain c'est le printemps.
Les sages du village ont le refrain d'usage :
File à ton rouet, file, il fait beau temps.

LIED

Je vois couler des heures si lentes,
si lourdes, limoneuses et sourdes
par les berges grasses de l'attente
que je m'assieds là, sur la route —
j'ai bu l'aurore close en la gourde

Ah ! de la grise poussière que sourde
un filet d'eau claire et douce,
que le menteur mirage d'une source
s'éveille dans l'or en poudre de la route,
sur la route de soleil, aveugle et sourde.

Hélas ! est loin le talisman
de mes bonheurs, de mes moments.
La route lourde somnole, et se voûte
le piéton des nouvelles lointaines —
Amour, j'ai soif de ta fraîche fontaine.

L'EAU CALME

Les longs degrés sans fin de l'escalier de nues
se perdent au gouffre vert du silence où s'annule
l'ombre même du Temps et le murmure ténu
des cris morts de Nemrod, d'Hiram ou de David.

Sur le ruisseau où dort la ruine, la libellule
passe de ciel ou d'ambre ; c'est un palier de porte
qu'on aperçoit ouvrant sur la nuit de la vase
le chemin bref où va mourir le bruit avide.

Les fanfares d'oubli et le vin des amphores
la lagune triste et le caprice des Ève fanées,
la longue ville aux rues pressées, parmi ses forts
et le sein des nations où les êtres pullulent.

Tout cela dort au fond de la flaque d'eau croupie
et les couleurs de l'eau en content l'ancienne vie.

LIED

Une couleuvre glisse en mon cœur
sur l'amas sec des feuilles rouillées.
Où furent les roses mouillées
de rosée
que cueillait au matin ma chimère
a germé la ciguë amère —
Été, Été, où es-tu allé ?

Pâquerettes aux pétales blancs
d'innocence
et au cœur d'or
qu'une main avait là plantées,
quand la mort
vous a-t-elle prises en sa chevance !

La couleuvre glisse et s'épeure du silence —
Automne, Automne, ne pars pas encore,
courrier d'hiver, épargne les dernières branches
un moment encore.

SOIR

Comme des doigts d'enfant dans une chevelure
lourde, et des perles d'or y brillent en diadème,
se jouent à retrouver aux noires annelures
la clef qui disjoint les portes d'or qui mènent
au grand pays de paradis d'or et d'azur.

Mes désirs, mon âme toute, touchée de la brûlure
vivace, qui ne peut et ne veut point guérir,
se grisent au mol toucher, se flattent, se caressent
et parmi l'ombre éparse ils se heurtent et s'empressent
vers les pans d'ombre qui les effleurent, pour saisir
l'âme même d'un parfum parti en aventure.

Les grands pans d'ombre claire où chuchotent des voix
qui balbutient « je t'aime » à l'oreille des forces
qui passent et passeront et diront « ton essor
m'intéresse », qui passeront et s'en iront vers les amorces
d'une âme à retremper plus haut, plus dur, plus froid !
Il semble qu'on a froid près des portes du rêve
et que l'œil humain souffre à voir la triste grève
vierge de pas, ou d'ailes, ou d'algues ou d'écorces.

PAYSAGE

Le vent s'est lassé, le soleil s'est voilé, l'ombre est partie.
Sur toute la campagne c'est un lourd rideau gris ;
les champs ni le village ne daignent faire toilette
d'éclats dorés, ni de menus mouvements dans les branchettes ;
la terre est calme de lassitude, la terre s'est tue.

Ce n'est point le jour des joyeuses rondes
avec des rires d'enfants près des cris d'oiselets
et des courses de feuilles vers un grain de soleil.
La campagne en jupe ronde
travaille, l'air chagrin, et les lourdes brouettes
semblent peiner pour traverser les chemins pâles,
les chemins immobiles sous la nuée d'opale.

Les granges aux vantaux fermés sont des muettes
et des gros sabots traînent, traînent sur le pavé
de la petite place qui s'ennuie et végète.
Ah ! le triste aujourd'hui, sans lumière, sans gaîté,
Ah ! le lourd aujourd'hui sur les maisons proprettes,
Ah ! le lourd aujourd'hui, tout traînant de temps gris,
l'aujourd'hui paresseux et lourd de cet ennui !

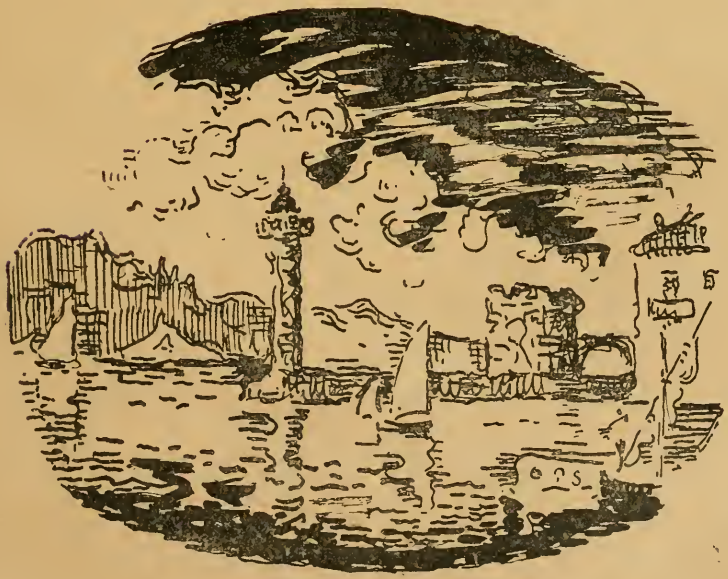
CHANSON

Les hommes n'aiment point ma mélancolie.
Qu'y puis-je ! l'amoureuse pleure
dont dépend mon cœur !
et que m'importe qu'ils sourient
ou s'esclaffent, par devoir, par contenance ? —
Je suis pâle, s'ils ont panse
et possèdent trogne fleurie —
Les hommes gais n'aiment pas ma mélancolie.

Les hommes graves n'aiment pas non plus ma gaîté ! —
Je n'ai point les réserves rouges
des vieux vins qui ont tant mûri
parmi le caveau froid ou au fond du cellier
parfois paré de chèvrefeuille !
Et si je ris, c'est que de trop longtemps je n'ai pas ri
et ne veux point oublier le métier —
Puisqu'il faut rire pour amuser,
rions ! Mais ma main tremble comme la feuille
quand j'ai levé deux fois leurs coupes de gaîté.

Et les gens pressés n'aiment pas ma tristesse !
Je marche plus lentement quand son doigt m'a touché.
Eux s'en vont au théâtre avec svelte prestesse
et leurs parades m'ennuient, leurs parades favorites
et leurs mêmes danses aux quatre coins des rites
connus d'amour et de calembour,
et de tendresse et de tambour,
vers la ferveur des guerres saintes
et l'horoscope sur les femmes enceintes
de qui ? Voilà le drame et voici le dilemme
à résoudre bien vite, et je ne résous pas.
Les gens pressés n'aiment donc pas ma tristesse
et puis, pas ma gaîté, ni ma mélancolie.
Et qu'y faire ? — si c'est ma faute, je m'en absous.

GUSTAVE KAHN



L'Unique Moyen[1]

> Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les leur aussi de même ; car c'est là la loi et les prophètes.
>
> MATHIEU, VII, 12.

I

Il y a, dans le monde, plus d'un milliard d'ouvriers, mille millions. Tout le pain, tous les objets manufacturés, tout ce de quoi vivent les hommes, tout ce qui constitue leur richesse, tout est fait par la foule des travailleurs. Mais ceux-ci ne profitent pas de tout ce qu'ils produisent : c'est surtout le gouvernement et les riches qui en profitent. Le peuple ouvrier, lui, vit dans la misère perpétuelle, dans l'ignorance, dans la servitude, méprisé de ceux mêmes qu'il habille, qu'il nourrit, qu'il abrite et qu'il sert.

La terre lui est enlevée : on la considère comme la propriété de ceux qui ne la travaillent pas, si bien que, pour prélever sur elle de quoi se nourrir, l'ouvrier doit faire tout ce qu'exigent les propriétaires de la terre. Et si l'ouvrier quitte la terre et se met en service dans les usines, dans les fabriques, alors, sa vie durant, il exécutera pour autrui, dix, douze, quatorze heures par jour et plus, un travail monotone, pénible et souvent dangereux. Parvient-il, en cultivant la terre ou en travaillant dans l'industrie, à éviter une misère trop profonde, de façon à se nourrir à peu près, on ne le laisse pas tranquille pour cela : on exige de lui des impôts et, en outre, on l'incorpore, pour trois, quatre, cinq ans, dans l'armée, ou on lui fait payer des taxes d'exemption. Et s'il s'empare de la terre, ou s'il fait grève et veut empêcher d'autres ouvriers de prendre sa place, ou qu'il refuse de payer les impôts, alors on envoie les troupes contre lui, et, par la force, on l'oblige à reprendre le travail.

. . . . . .

Ainsi vivent la plupart des hommes, non dans la seule Russie, mais en France, en Allemagne, en Angleterre, en Chine, aux Indes, en Afrique et partout. Qui est responsable ? Et comment remédier à cet état de choses ? Les uns disent que la responsabilité en incombe à ceux qui détiennent la terre sans la travailler, et qu'il faut rendre la terre aux travailleurs ; les autres disent que coupables sont les riches qui possèdent les instruments de travail, c'est-à-dire les fabriques et les

(1) C'est l'article que Léon Tolstoï dicta au cours de sa récente maladie. Nous en donnons ici les passages les plus importants. Le texte original paraîtra prochainement à Londres par les soins de M. W. Tchertkoff.

usines qui devraient être la propriété des ouvriers ; d'autres encore disent que l'organisation sociale actuelle seule est responsable et qu'il faut absolument la changer. Voyons ce qui en est.

II

Il y a cinq ans, lors du couronnement de Nicolas II à Moscou, on se proposa de régaler le peuple de vin, de bière et de zakousky. La foule se rendit à l'endroit où l'on distribuait les victuailles et une cohue se produisit ; ceux qui étaient derrière renversèrent ceux qui étaient devant, et ceux-ci à leur tour furent renversés par ceux qui les suivaient.

Plusieurs milliers de personnes, jeunes et vieux, hommes et femmes, trouvèrent ainsi la mort.

Qui était responsable de la catastrophe ? Les uns disaient la police, les autres les organisateurs, d'autres encore inculpaient le tsar qui avait donné cette fête stupide. On accusa tout le monde sauf soi-même. Et pourtant il est clair que seuls étaient coupables ces hommes qui, pour recevoir avant les autres quelques gâteaux et une chope de bière, s' avançaient sans faire attention aux autres qu'ils pressaient et bousculaient.

N'en est-il pas de même du peuple travailleur ? Les ouvriers sont tourmentés, écrasés, transformés en esclaves, uniquement parce que, pour un minime avantage, ils risquent leur propre vie et celle de leurs frères. Les ouvriers se plaignent des agrariens, du gouvernement, des fabricants, des soldats. Mais les agrariens ne détiennent la terre, le gouvernement ne lève les impôts, les fabricants ne disposent des ouvriers et les troupes ne répriment les grèves, que parce que les ouvriers eux-mêmes prêtent leur aide aux agrariens, au gouvernement, et aux armées et font eux-mêmes tout ce dont ils se plaignent.

Si l'agrarien peut profiter de milliers de déciatines de terre sans les labourer, c'est uniquement parce que les ouvriers, pour leur propre avantage, viennent travailler chez lui et servir chez lui comme surveillants, garde-champêtres, employés. De même le gouvernement fait payer des impôts par les ouvriers, parce que ceux-ci, séduits par le salaire provenant d'eux-mêmes, entrent comme starostes, comme chefs, comme percepteurs, comme policiers, comme douaniers, au service du gouvernement, c'est-à-dire aident ce gouvernement à faire ce dont ils se plaignent. Les ouvriers se plaignent encore que les fabricants diminuent leurs salaires et augmentent le nombre des heures de travail, mais cela aussi se fait seulement parce que les ouvriers eux-mêmes réduisent les salaires les uns des autres et en outre se louent chez les fabricants comme surveillants, gardiens, ouvriers-chefs, contremaîtres, — qu'ils persécutent leurs camarades et leur infligent des amendes et par tous les moyens oppriment leurs frères travailleurs au profit de leurs maîtres.

Enfin les ouvriers se plaignent de ce qu'on envoie les troupes contre eux s'ils veulent prendre la terre qu'ils croient leur, ou s'ils ne payent pas les impôts ou font grève. Mais les armées sont composées de soldats et les soldats sont eux-mêmes des ouvriers dont quelques-uns, par esprit de lucre, et d'autres par crainte, entrent au service militaire et donnent la promesse solennelle — contraire à leur conscience et à la loi du Dieu qu'ils reconnaissent — de tuer tous ceux que leurs chefs leur ordonneront de tuer.

Aussi tous les maux des ouvriers viennent-ils d'eux-mêmes.

Qu'ils cessent seulement d'aider les riches et le gouvernement, et tous leurs maux prendront fin.

Pourquoi donc continuent-ils à faire ce qui les perd ?

III

Il y a deux mille ans qu'aux hommes fut révélée cette loi de Dieu : *Agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi,* ou, comme elle fut exprimée par le sage chinois Confucius : *Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'ils te fassent.*

. . . . . .

Et cependant deux mille ans presque se sont passés depuis, et non seulement les hommes n'obéissent pas à cette loi, mais la plupart ne la connaissent même pas, ou, s'ils la connaissent, ils la croient facultative ou impraticable.

. . . . . .

Il en a été ainsi parce qu'avant de connaître cette loi : que pour le bien de tous chacun doit faire aux autres ce qu'il veut qu'on lui fasse — chaque homme tâchait, pour son propre avantage, d'accaparer le plus grand pouvoir possible sur les autres hommes. Et, accaparant tel pouvoir, chacun, pour en jouir sans obstacle, devait à son tour se soumettre à ceux qui étaient plus forts que lui et les aider. Et, à leur tour, ces forts devaient se soumettre à ceux encore plus forts qu'eux et les aider.

. . . . . .

Il est donc facile de comprendre qu'une fois cette loi révélée aux hommes, le petit nombre de ceux qui dominaient le reste, non seulement ne voulaient pas accepter cette loi pour eux-mêmes, mais ne pouvaient même pas vouloir que ceux qu'ils dominaient l'acceptassent.

... Et ils cachent cette loi, non en la niant — ce qui est impossible, tant elle est simple et claire — mais en lui opposant des centaines et des milliers d'autres lois qu'ils déclarent plus importantes et plus obligatoires que la loi de faire aux autres ce que nous voulons qu'ils nous fassent.

. . . . . .

Voilà d'où est venue et d'où vient cette chose étonnante que les travailleurs opprimés par les gouvernements et les riches continuent, de

génération en génération, à perdre leur vie et celle de leurs frères, et recourent, pour soulager leur situation, aux moyens les plus compliqués, les plus retors, les plus difficiles, comme les prières, les sacrifices, l'obéissance docile aux exigences du gouvernement, les associations, les caisses, les assemblées, les grèves, les révolutions, mais ne recourent pas au seul moyen — l'accomplissement de la loi de Dieu — qui les débarrasserait sûrement de leurs maux.

. . . . . .

IV

Dans la tradition biblique il est dit que Dieu a donné une loi aux hommes, antérieurement à celle de ne pas faire aux autres ce qu'on ne veut pas qu'ils nous fassent.

Dans cette loi il y eut ce commandement : « Tu ne tueras point. » Pour son époque il était de même importance et non moins utile que le commandement postérieur : de ne pas faire aux autres ce qu'on ne veut pas qu'ils nous fassent. Mais il en fut du premier commandement comme du second.

. . . . . .

..... Lorsque, à côté de cette loi : « Tu ne tueras point », furent reconnus comme étant aussi importants les commandements sur l'observance du Sabbat, sur la défense de jurer par le nom de Dieu, et tant d'autres, alors parurent encore de nouveaux commandements des prêtres, reconnus d'égale importance, et la seule, la grande loi de Dieu : Tu ne tueras point, — qui aurait pu changer toute la vie des hommes, était submergée par eux. et non seulement n'était plus toujours obligatoire, mais on spécifia des cas dans lesquels on pourrait agir tout à fait contrairement à son esprit, si bien que, jusqu'à nos jours, cette loi n'a pas encore été observée.

..... Aussi le mal essentiel dont souffrent les hommes depuis longtemps déjà, ne provient-il pas de ce qu'ils ignorent la vraie loi de Dieu, mais de ce que les hommes, pour qui la connaissance et l'accomplissement de la vraie loi seraient désavantageux, ne pouvant la détruire par la force ou la nier, inventent « décret sur décret, règle sur règle », comme dit Isaïe, qu'ils substituent aux vraies lois de Dieu.

C'est pourquoi la seule chose nécessaire maintenant pour affranchir les hommes de leurs maux est de se débarrasser de toutes les subtilités ecclésiastiques, gouvernementales et scientifiques, pour leur substituer la vraie et éternelle loi de Dieu, révélée depuis longtemps et qui donnera non seulement à quelques-uns, mais à tous les hommes, la plus grande somme de bonheur possible.

V

. . . . . .

Mais pour les ouvriers chassés de la terre, écrasés d'impôts, contraints aux travaux forcés des fabriques, transformés en esclaves-soldats qui persécutent eux-mêmes leurs frères, il serait temps de comprendre que seule la foi en la loi de Dieu et son accomplissement les délivreront de leurs souffrances. Il est grand temps que les ouvriers comprennent que leur salut n'est que dans cette loi, et qu'il leur faut seulement observer la loi de réciprocité pour que leur situation s'améliore immédiatement — et elle s'améliorera en proportion du nombre de ceux qui agiront envers les autres comme ils veulent qu'on agisse envers eux.

Et ce ne sont pas des mots, des dissertations abstraites, comme les théories religieuses, gouvernementales, sociales et scientifiques, mais un remède réel qui aboutira à l'affranchissement.

Les dissertations et les promesses ecclésiastiques, politiques et scientifiques promettent des biens aux travailleurs; aux uns, dans un autre monde, aux autres dans celui-ci, mais dans un avenir lointain, alors que pourriront les os de ceux qui maintenant crient et souffrent. L'accomplissement de la loi : Fais aux autres ce que tu veux qu'ils te fassent, — améliorera immédiatement et infailliblement la situation des ouvriers.

. . . . . .

VI

La loi de Dieu est la loi de Dieu, non parce que elle fut proclamée d'une façon miraculeuse par Dieu lui-même — comme l'affirment toujours les prêtres — mais parce qu'elle montre aux hommes, infailliblement, la voie qu'ils doivent suivre pour se débarrasser sûrement de leurs souffrances et connaître le plus grand bonheur intérieur-spirituel et extérieur-corporel.

. . . . . .

En effet : pour tout homme qui ne participe pas à la lutte des hommes entre eux, mais qui, hors de cette lutte, observent la vie, il est évident que les hommes agissent tout à fait comme des joueurs qui risquent leur bien, sur la chance très douteuse de son accroissement.

L'ouvrier qui a fait diminuer le prix du travail de ses camarades ou qui est entré au service des riches, améliorera-t-il sa situation ? C'est aussi douteux que le gain du joueur qui dépose sa mise.

Des milliers de circonstances peuvent faire que sa situation reste la même ou devienne pire qu'elle n'était ; et il est probable que son consentement à travailler à meilleur marché, ou son désir de servir les capitalistes et le gouvernement, empirera, ne serait-ce qu'un peu, la situation

de tous les ouvriers et la sienne, de même qu'il est probable que le joueur perdra la mise qu'il risque.

. . . . . .

VII

Les ouvriers doivent se purifier eux-mêmes pour que les gouvernements et les riches cessent de détruire leurs existences.

La gale ne peut se produire que sur un corps malpropre, et elle s'en nourrit. Pour délivrer les ouvriers de leurs maux, il n'y a qu'un moyen : la purification d'eux-mêmes. Pour l'obtenir il est nécessaire de se débarrasser des superstitions ecclésiastiques, gouvernementales et scientifiques et d'avoir foi en Dieu et en sa loi.

C'est le seul moyen d'affranchissement.

Voici deux ouvriers, l'un instruit, l'autre simple et illettré ; tous deux sont pleins d'indignation contre l'ordre existant. L'ouvrier instruit ne croit ni en Dieu, ni en sa loi, mais il connaît Marx, Lassalle ; il suit l'activité des Bebel et des Jaurès, dans les parlements, et prononce d'admirables discours sur l'injustice de l'accaparement de la terre, des instruments de travail, de la transmission des biens par l'héritage, etc.

L'ouvrier ignorant, bien qu'il ne sache pas les théories et croie en la Rédemption, etc., est également révolté contre les propriétaires fonciers, contre les capitalistes et trouve mauvais tout l'ordre existant. Mais donnez à ces ouvriers, savants ou ignorants, la possibilité d'améliorer leur situation, soit en produisant certains objets à meilleur marché que les autres, bien que cela puisse ruiner des dizaines, des centaines, des milliers de camarades ; soit en lui donnant la possibilité d'entrer comme employé chez un capitaliste avec un gros salaire ; soit en lui donnant la possibilité d'acheter des terres, de faire fonctionner un établissement avec du travail loué ; et 999 pour 1.000, sans réfléchir, feront cela et défendront leurs droits de propriétaire ou leurs droits de patron encore plus âprement que des propriétaires et capitalistes nés.

Et aucun d'eux ne songe que sa participation au meurtre, c'est-à-dire au service militaire, ou à la levée des impôts destinés à l'entretien des armées, est un acte non seulement mauvais moralement, mais le plus nuisible pour ses compagnons et pour lui-même, et que c'est l'acte qui, précisément, sert de base à l'esclavage ; aucun d'eux n'y pense, et tous ou bien payent volontairement l'impôt pour l'armée, ou bien y entrent eux-mêmes comme soldats, trouvant cela tout à fait naturel.

Est-il possible que de tels hommes organisent une société autre que celle qui existe actuellement ?

Les ouvriers accusent de leur situation l'avidité et la cruauté des propriétaires fonciers, des capitalistes, des spoliateurs, mais enfin, tous les

ouvriers, ou presque tous, sans foi en Dieu et en sa loi, sont eux-mêmes des propriétaires, des capitalistes, des spoliateurs à leur façon.

. . . . . .

Ainsi, pour que les ouvriers se débarrassent du joug et de l'esclavage, leur faut-il élever en eux le sentiment religieux qui défend tout ce qui empire la situation générale de leurs frères. Il leur faut s'abstenir religieusement — comme certains hommes s'abstiennent maintenant de manger du porc, de faire gras en carême, de travailler le dimanche, etc. — 1° de travailler chez les capitalistes s'ils peuvent vivre sans cela ; 2° de proposer de travailler à un prix moindre que le taux établi ; 3° d'améliorer leur situation en passant du côté des capitalistes et en les servant ; et 4° de participer à la violence gouvernementale, en qualité de policier, de douanier ou, en général, de militaire.

. . . . . .

VIII

Il est dit dans l'évangile que Christ prit pitié des hommes parce qu'ils étaient accablés et dispersés comme des brebis sans pasteur.

Qu'éprouverait-il maintenant, en voyant les hommes non seulement accablés et dispersés comme des brebis sans pasteur, mais des millions d'hommes du monde entier, génération sur génération, se perdre eux-mêmes par un travail animal, dans l'abrutissement, l'ignorance, les vices ; s'entre-tuer, se tourmenter, bien que le moyen de s'affranchir de tous ces maux leur ait été indiqué depuis déjà deux mille ans ?

La clef qui ouvre le cadenas de cette chaîne par laquelle est lié le peuple travailleur, est posée près de lui, il n'a qu'à prendre la clef, ouvrir le cadenas et être libre. Mais jusqu'ici les ouvriers ne font pas cela et, ou bien ils n'entreprennent rien et s'abandonnent au découragement, ou bien font effort, en se meurtrissant les épaules, dans l'espoir de rompre d'un coup la chaîne qui ne peut se briser, ou, ce qui est encore pire, agissant comme un animal enchaîné qui s'élance sur celui qui veut le mettre en liberté, ils se jettent sur ceux qui leur montrent la clef qui ouvre la serrure de leur chaîne. Cette clef, c'est la foi en Dieu et en sa loi.

Seulement, quand les hommes rejetteront les superstitions dans lesquelles on les élève soigneusement ; quand ils croiront que la loi : fais aux autres ce que tu veux qu'ils te fassent — est, pour notre temps, la loi principale de Dieu ; quand ils observeront cette loi comme ils se soumettent maintenant à l'observance du Sabbat, des jeûnes, des messes, des cérémonies religieuses, des communions, des prières répétées cinq fois, etc., et, croyant en cette loi, l'observeront avant toutes autres lois et décrets, alors seulement ils détruiront l'esclavage et la situation misérable des ouvriers.

C'est pourquoi les ouvriers eux-mêmes doivent, avant tout, sans regretter les vieilles habitudes et la tradition, et sans avoir peur des

pressions extérieures de l'Église et de l'État, et de la lutte intérieure contre ceux de leur famille, se délivrer hardiment et résolument de la foi mensongère dans laquelle on les élève, s'expliquer et expliquer aux autres, surtout aux jeunes générations et aux enfants, l'essence de la foi en Dieu et de la loi de réciprocité qui en découle, et, selon leurs forces, suivre cette loi, quand bien même il en résulterait pour eux un préjudice temporaire.

Ainsi doivent agir les ouvriers.

Et les hommes de la minorité dominante qui, profitant du travail des ouvriers, ont acquis tous les avantages de l'instruction et ainsi peuvent clairement voir les erreurs dans lesquelles on maintient les ouvriers, s'ils veulent réellement servir ces ouvriers, ils doivent, avant tout et par leur propre exemple et propagande, tâcher de les affranchir des tromperies religieuses et gouvernementales dans lesquelles ils sont maintenant embrouillés, et non faire ce qu'ils font actuellement : en laissant, en soutenant, et même en augmentant, par leur exemple, ces tromperies — surtout la principale, la tromperie religieuse —, en proposant des remèdes inefficaces et même nuisibles, qui, non seulement n'affranchiront pas les ouvriers de leurs maux, mais empirent de plus en plus leur situation.

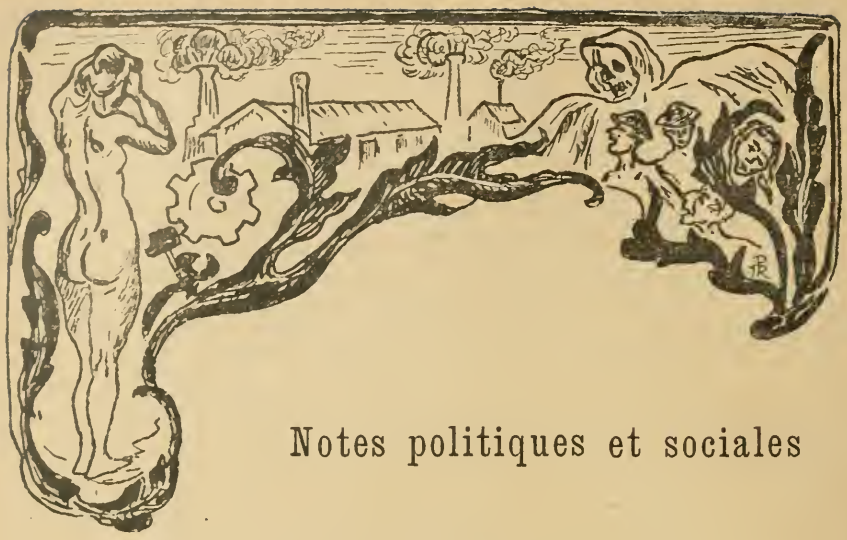
Personne ne peut dire si cela se réalisera bientôt, et quand, et où. Une seule chose est indiscutable : que ce moyen seul peut délivrer l'énorme majorité des hommes — tous les ouvriers — de leur humiliation et de leurs souffrances.

Il n'y a pas, et il ne peut y avoir d'autre moyen.

Yasnaia-Poliana, 12 juillet 1901.

LÉON TOLSTOÏ

Traduit du russe par J.-W. BIENSTOCK.



Notes politiques et sociales

L'ANGLETERRE ET LA CRISE SUD-AFRICAINE

Il serait très intéressant d'avoir des données statistiques sérieuses — c'est-à-dire contrôlées — sur les résultats que le Royaume-Uni a obtenus dans l'Afrique australe depuis un an. Chaque semaine le War Office publie les chiffres des Boers tués, des Boers blessés, des Boers capturés, des Boers qui se sont rendus. Si ces totaux étaient exacts, si les listes n'avaient jamais été forcées, il n'y aurait plus cinq cents Républicains sous les armes. Or, l'effectif des troupes du Transvaal et de l'Orange n'a pas diminué — ou du moins ne s'est pas atténué sensiblement dans les derniers six mois. Certains journaux de Londres qui ne sont pas anti-impérialistes évaluent à treize mille cavaliers ce contingent; d'autres estiment que cette appréciation — qui ne s'étaie au surplus sur aucun document digne de foi — reste bien au-dessous de la vérité. Botha à lui seul disposerait de 4.000 hommes, en dehors des commandos qui évoluent sur ses ailes. On se demande en tout cas sur quels témoignages lord Kitchener a pu se fonder pour lancer sa fameuse proclamation et pour affirmer que la guerre se réduirait désormais à une simple opération de police.

En fait, la clôture des hostilités se trouve renvoyée à une date que nul ne saurait prévoir. Les échecs et les succès s'équilibrent de côté et d'autre, et s'il devait y avoir avantage pour l'un des partis, il conviendrait plutôt de l'assigner aux Boers, qui, eux, ne possèdent ni câbles ni journaux pour nous informer. Le dernier manifeste du généralissime britannique, où l'on sent la main de M. Chamberlain et aussi les suggestions de lord Milner, l'auteur responsable de la crise, ne répond nullement à la réalité des faits : il ressemble un peu, toutes différences réservées, à la déclaration que Brunswick faisait distribuer aux populations françaises de l'Est, il y a quelque cent neuf ans. Il est fort dou-

teux que lord Kitchener trouve encore un Valmy au Transvaal, mais il a tout l'air des généraux de Napoléon III étreignant le Mexique.

Sa proclamation souligne plutôt l'échec de l'armée de deux cent mille hommes qu'il dirige. L'on ne crie point si haut sa victoire lorsque nul ne la conteste, et surtout l'on qualifie moins volontiers ses adversaires de brigands, quand ils consentent à perdre du terrain. Les grands capitaines, d'ordinaire pour augmenter leur gloire, exaltent leurs adversaires. Tout porte à croire que lord Kitchener a singulièrement exagéré les difficultés qu'il a jadis rencontrées sur le Haut Nil, et il a été bien inhabile d'inspirer aux gens l'idée d'un retour d'examen sur ses prouesses passées.

Par contre, ce qui n'a pas été surfait, c'est sa dureté qui confine à la barbarie. Étrange conception du droit des gens que celle qui traite en bandits des citoyens soucieux de défendre leur territoire ! Le bannissement, la confiscation des biens, dont les Boers réfractaires sont menacés, au 15 septembre prochain, ne correspondent guère aux engagements pris par les grandes puissances, et par le cabinet de Londres en particulier, à la récente conférence de la Paix. L'acte de lord Kitchener, impolitique au premier chef, puisqu'il constitue un défi aux Républicains de l'Afrique australe et qu'il donne des arguments nouveaux au soulèvement afrikander, n'honore point l'Angleterre dans le monde.

Elle avait pourtant grand besoin de renforcer son autorité : nous parlons bien entendu de l'Angleterre officielle et de son gouvernement présent, car nous savons par les protestations des libéraux, des radicaux, des non conformistes, et surtout de la Fédération social-démocratique et des Trade-Unions, que tous les Anglais n'ont pas adhéré au dogme stupide de l'impérialisme.

Le prestige d'un État est subordonné à la hauteur de ses conceptions morales. Le Royaume-Uni tenait à cet égard un rang élevé quand Gladstone dominait sa politique, réprouvait les atrocités d'Orient et faisait justice à l'Irlande. Mais M. Chamberlain l'a frustré de cette parure de noblesse et d'intégrité. Le prestige d'un État dépend aussi de sa vigueur matérielle (au moins à notre époque, comme dans toutes celles qui l'ont précédée), de la multiplicité de ses interventions, de la souplesse de ses mouvements. Or la Grande-Bretagne, malgré ses ressources en hommes et en argent, n'a pas réussi à écraser deux petites Républiques, peuplées au total comme Liverpool et Manchester réunies. Elle a dû laisser, traînant à ses pieds le boulet sud-africain, les affaires d'Extrême-Orient se résoudre sans elle. Ses protestations contre l'annexion de la Mandchourie à la Russie n'ont provoqué en effet que des réponses hautaines et des défis auxquels elle n'a pas osé riposter. Et enfin de gros événements pourraient se produire demain, dans les deux hémisphères, sans que le Foreign Office risquât une immixtion, faute d'une suffisante liberté d'allures. Croit-on qu'en d'autres temps, il n'eût pas, dès la première heure, affirmé son droit d'ingérence dans la querelle colombo-vénézuélane ? L'Angleterre en est arrivée à perdre

peu à peu — nous ne disons pas le respect — mais cette considération un peu effrayée et déférente dont elle disposait dans le monde. Elle s'est dépouillée de l'ascendant spécial qu'elle gardait depuis sa lutte gigantesque avec Napoléon Ier. C'est une déchéance profonde, peut-être irrémédiable.

La crise sud-africaine, outre ces conséquences diplomatiques, peut fort bien exercer ses effets sur la situation intérieure des trois Royaumes. Pour qui apprécie les raisons économiques des phénomènes politiques et sociaux contemporains, il serait plutôt étrange que cette incidence n'apparût pas bientôt.

Ce n'est pas sans péril qu'un pays, si riche soit-il, dépense 4 milliards pour une guerre prolongée et sans résultat possible. On a dit que l'accroissement des crédits militaires, depuis deux ans, outre-Manche, avait servi l'industrie. Il est exact que certaines industries, celles des armes, des transports collectifs, des explosifs où M. Chamberlain et sa famille sont notoirement intéressés, ont tiré bénéfice des événements. Mais pour les autres branches d'activité, qui n'ont aucun rapport avec les engins de destruction usités à notre époque, elles ont plutôt souffert — et en vérité ce sont elles qui peuvent passer pour représenter fidèlement l'Angleterre laborieuse. Ce qui, au surplus, atteste bien cette répercussion, c'est le ralentissement des échanges britanniques dans les douze derniers mois, c'est le malaise croissant de la classe ouvrière dans les Trois Royaumes, c'est la réduction universelle des salaires.

Il se pourrait que la guerre du Transvaal, en provoquant une crise interne, développât des suites toutes différentes de celles que M. Chamberlain, lord Salisbury, M. Balfour et le parti conservateur attendaient. On a souvent vu une lutte triomphante armer les factions rétrogrades ou les dictateurs contre la démocratie. Mais, à l'ordinaire, les défaites profitent mal aux gouvernements et aux catégories sociales qui s'appuient — pour refuser toutes réformes — sur les entreprises du militarisme. Si le conflit sud-africain se prolonge, l'Angleterre aura bien des chances de subir, avant peu, la secousse que l'Italie éprouva, il y a quelques années, après la clôture piteuse de l'épopée d'Abyssinie.

PAUL LOUIS

P.-S. — Je n'ai ni le loisir ni le désir de parler longuement de deux événements qui captivent l'opinion : le voyage du tsar en France et l'attentat de Buffalo.

Je voudrais néanmoins signaler quelques traits caractéristiques. La visite de Nicolas II à Dunkerque, à Compiègne et à Reims, annoncée — à dessein — brusquement, et sans aucune préparation, est loin d'avoir provoqué dans le monde le même émoi que les manifestations antérieures de la Double Alliance. On a fini par oublier ce que le rapprochement d'une démocratie et d'une autocratie pouvait avoir de contraire à la nature et à la logique. Mais, en outre, la Duplice n'offre plus le même intérêt qu'autrefois, alors que la Triplice apparaissait cuirassée

et dressée pour la lutte. Il est possible que la consolidation de la première ait contribué à la désagrégation de la seconde, — et aussi que l'affaiblissement méthodique de la seconde ait ravi à la première son succès d'actualité. De fait, la vieille Europe — celle des dix dernières années du XIXe siècle — craque sur ses bases, et les combinaisons diplomatiques présentes — alliance franco-russe et alliance italo-austro-allemande — semblent très surannées. Dix ans : c'est la caducité pour des pactes de cette sorte.

Quant à l'attentat de Buffalo, il suscite surtout une considération intéressante : quel étrange affolement il a engendré dans la finance et la grande industrie d'outre-Atlantique ! On eût dit que leurs destinées fussent liées au sort de M. Mac Kinley. Après tout, n'en était-il pas ainsi ? Et l'auteur du tarif prohibitionniste de 1890 n'avait-il pas été élu par la haute bourgeoisie pour protéger les grands milliardaires, surélever les prix de toutes choses, créer des débouchés par l'expansion du colonialisme ? Rarement les passions d'une classe sociale se sont manifestées avec autant de sincérité, en présence d'un événement inattendu.

P. L.

Spéculations

APPENDICE AU « GENDARME ». — LES CARTES D'ÉLECTRICES

Appendice au « Gendarme ». — Des communications d'un intérêt extrême, grossi par l'éloignement des pays d'où elles nous parvinrent, nous font un devoir d'ajouter un mot bref à la psychologie du Gendarme.

Il est téméraire d'affirmer, nous écrit-on de Pologne, que les pandores enclavent leur oncle misérablement entre eux deux par une préméditation malintentionnée. Ils sont mûs bien plutôt par des considérations d'ordre esthétique et un louable instinct de la symétrie. En effet, deux gendarmes juxtaposés et un Honnête-Homme qui marche à côté, cela « ne ressemble à rien », c'est chose baroque et inconsidérée, propre à choquer les gens de goût. Un Honnête-Homme entre deux gendarmes — promu du coup à l'indignité de Malhonnête-Homme — — voilà pure sagesse et équilibre, et en quelque sorte l'image concrète des balances de la Justice. Que l'on ne récrimine donc plus contre les arrestations dites arbitraires.

Quelques recherches, fondées sur l'analogie, au sujet de ce goût de la symétrie, nous mènent à des constatations dont nous avons le regret d'avouer nous-même l'irrévérence : lâchez en liberté sur le boulevard deux Lieutenants et un Capitaine : fatalement, irrésistiblement, avec une précision infaillible et admirable, ils ne tarderont point, après quelques oscillations, à s'orienter dans ce que nous appellerons le sens *pyramidal* : les trois galons au milieu, les deux lieutenants à la gauche et à la droite. Si on leur présente — à une distance favorable, la plus convenable est fort exactement de six pas — de simples hommes de troupe, le Capitaine seul saluera ou du moins le premier, et sa main sera comme le bouquet au sommet d'un édifice parachevé, ce qui ravira l'observateur. Si l'on ne dispose que d'un Lieutenant, il se rangera

incontinent à gauche. Nos expériences n'ont point été assez prolongées pour nous permettre de vérifier si le système ainsi constitué décline vers le nord-ouest ou tout autre point du compas.

Il est aisé d'expliquer selon la mécanique ce phénomène d'orientation : il semble à première vue que les deux grades inférieurs se groupent symétriquement par rapport au supérieur dans une intention honorifique ; mais s'il en était ainsi il faudrait admettre qu'il en est de même dans les autres cas de symétrie, que les gendarmes se disposent aux côtés de « leur oncle » dans le dessein, identique, de lui être agréable ; ce qui est une hypothèse absurde ; la seule conclusion possible est celle-ci, que des forces se groupent autour d'une force supérieure dans tous les cas, qui n'excèdent pas deux : que cette force supérieure soit de même sens ou de sens contraire ; dans le premier cas, elles lui obéissent, lui résistent dans le second ; moralement, la défendent ou l'attaquent.

Ce processus est de tout point compatible avec la lâcheté de l'être humain et universalise la sagace pensée de M. Prudhomme sur son sabre : nous pouvons dire qu'il n'y a pas de sabre propre à M. Prudhomme, ou, en d'autres termes : ce qu'il a dit de *son* sabre individuel est vrai de *tous* les sabres.

Les cartes d'électrices. — Une très jeune personne, de figure fraîche, de mine modeste et très vraisemblablement vierge, si nous en croyons quelques douzaines de messieurs âgés et respectables qui s'étaient plu à vérifier ce détail de vertu, — comparut cette semaine devant la justice française pour propos irrespectueux adressés à un agent. Elle se glorifia devant le tribunal d'une condamnation pour vol, et remercia, avec des larmes de joie, le magistrat qui lui octroyait un mois de prison. Ses transports ne surprendront aucun citoyen tant soit peu versé dans notre belle loi : on n'ignore point, en effet, qu'exciper de deux condamnations est le plus court moyen pour nos filles de s'aplanir le chemin de la soumission aux bonnes mœurs jusqu'à la « carte » officielle.

Il est permis aux pudibonds de supposer que la pure jeune fille ne désirait cette estampille légale que pour s'en prévaloir afin de retirer d'un bureau de poste quelque valeur, envoi affectueux de ses vieux parents ; on peut-être à ses yeux était-ce une distinction méritoire, du genre de celle qui tend à faire croire que les gens d'honneur sont légion.

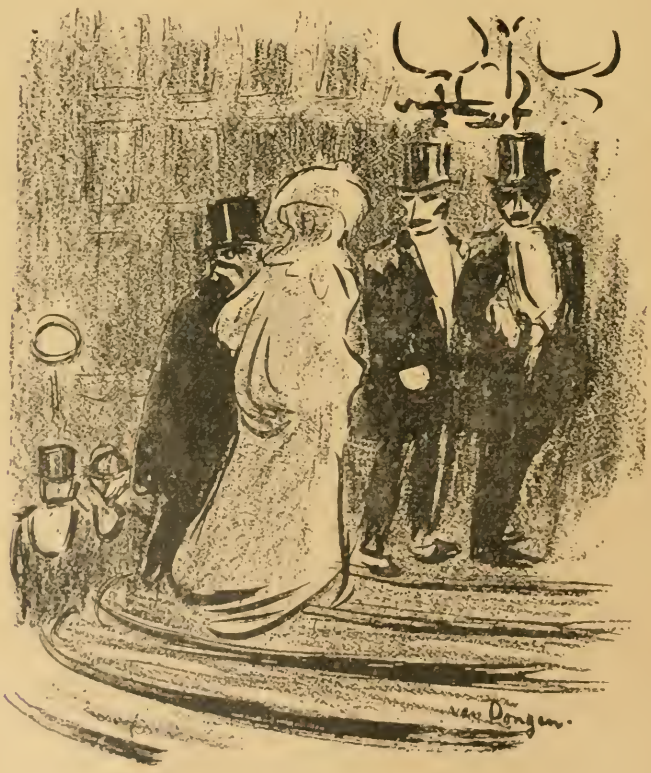
Il est remarquable — nous voulons dire : il est à remarquer, personne n'ayant pris ce soin avant nous — que les femmes féministes, au cours de leurs revendications, négligent, on ne sait pourquoi, de reconnaître cette prérogative accordée à certaines d'entre elles par l'État. La femme, en France, dit-on, ne peut rien seule, selon la loi. On oublie qu'il y en a quelques milliers, dites pour antiphrase soumises, qui sont vraiment libres et dont les actes sont légaux. La civilisation s'organisant avec lenteur, le temps n'est pas encore proche où toute fille non en

puissance de mari dépouillera les préjugés antisociaux et naîtra à l'existence civile par ce diplôme.

Le législateur n'aura alors que fort peu à modifier à la teneur du petit rectangle de carton, devenu universellement répandu, pour qu'il soit aux femmes ce qu'est aux hommes la carte d'électeur.

D'ici là, une réforme immédiate et des plus faciles est à la portée du gouvernement : que les cartes déjà délivrées aient valeur de cartes d'électrices. Le suffrage universel masculin se verra ainsi adjoindre, sans frais, le suffrage partiel d'une élite de votantes : une élite assurément, car qui oserait prétendre qu'elles ne sont pas déjà fonctionnaires et, par leurs fonctions, les mieux préparées à la vie publique ?

ALFRED JARRY



Gazette d'Art

PARIS TONDU

A M. Jean Lorrain.
« Cette guerre au vieux Paris... »
Jean Lorrain (*Journal* du 3 septembre).

I

La même fatalité mène les peuples et les hommes; ils voient le bien l'approuvent et retournent au mal. La centralisation que la Révolution de 89 n'inventa point, mais consacra, a désossé la France; provinces, corporations, armée, tous groupements harmoniques se virent dépecés, réduits en cette pâte uniforme : l'Administration. La machine, identifiant les choses comme l'Administration les êtres, annulant le temps, l'espace et le lieu, aplanirent, aplatirent le pays. Lui se roidit enfin et commence de soulever le tombeau de métal. Par une fatalité en retour — nécessité mathématique, aller et retour pendulaire, — la machine le sert ici. Ce que défit la locomotive, la bicyclette et l'automobile, expropriateurs prochains de la locomotive, le reconstituent, recréent la route, l'auberge, le site, l'activité régionale; le *Touring-Club* enseigne une géographie locale pratique.

Et voilà qu'à ce moment, à Paris. qui de la centralisation souffrit plus que tout le pays : souffrit comme le cœur d'un hypertrophique, comme le cerveau d'un hydrocéphale, l'assemblée municipale famélique de popularité, s'aberre aux mesures les plus impopulaires ou les plus inouïes de malfaisance. Taxer les oranges, splendeur et félicité des lèvres et des yeux pauvres, taxer l'enlèvement des ordures qui intéresse si impérieusement la santé, entraver de règlements pointilleux et de droits abusifs les automobiles, dont, outre le rôle social, la construction régénère l'industrie française, représente un délire inconcevable. Taxer les propriétés non bâties, c'est-à-dire les jardins, les cultures urbaines, que les propriétaires ne pourront que s'empresser de remplacer par des casernes, dépasse tout. Pour s'en faire idée, montons en un lieu haut, la tour Eiffel, par exemple, quelque après-midi d'automne où le soleil est doux, et regardons. La géographie explique, ressuscite, prédit l'histoire.

On voit ceci : — Tout le bassin parisien uniformément aplati, s'écrase au-dessous de l'observateur, devient un gâteau de boue séchée qu'irrégulièrement sépare le fleuve bleu miroitant, au courant figé par la distance, myriades de menues vagues immobilisées, suspendues, sur place scintillant. On cherche en vain l'impression d'en-

semble. Rien... Toutes dépressions, toutes extumescences du sol, la marée de maisons et de cultures les nivelle; à peine, au nord, à l'est, fort loin, cela se soulève-t-il pour indiquer une cuvette aplatie, sans profondeur : la montagne Sainte-Geneviève, la butte Montmartre, Belleville et ses buttes Chaumont restent pesamment affaissées. L'aspect général demeure d'un extravasement, une inondation de bâtisses égalitairement grises sous la croûte gris bleu glacé de l'ardoise et du zinc des toitures. Vers l'ouest seulement s'entrouvre, adorablement verte oasis mousseuse d'arbres, le bois de Boulogne, continué par Meudon, Saint-Cloud, Saint-Germain, mols défilés, entre de foisonnants coteaux vert sombre, par où comme à regret s'échappe en s'attardant la Seine, jusqu'à l'horizon, muraille bleue d'un ciel d'or. Cette mer de constructions bises, tailladées par la multitude des rues enchevêtrées, figure bien une immense plaque de boue séchée que fissurerait le soleil. Et nul centre, nul lieu de gravité : *point de cœur*, point de rayonnement.

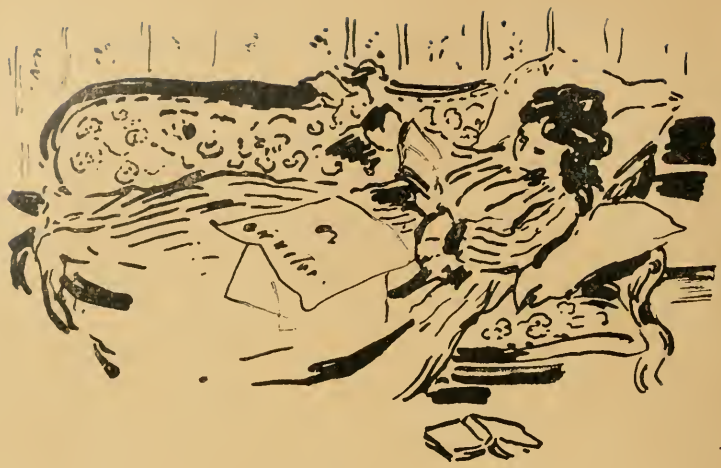
L'éléphantiasque Sacré-Cœur montmartrois, luisant, ruisselant de cadavéreuse blancheur, et formidablement soulevé par son piédestal colosse : la Butte, commande, relie puissamment, despotiquement, rues, monuments, maisons, à ses pieds étagés ; mais cette hégémonie personnelle, ne fait qu'accuser la signification d'individualité par soi de ce nord, le rejeter du centre. Au sud, sur l'autre rive, l'équilibrerait bien la butte Sainte-Geneviève : on y perçoit un autre monde, en dehors aussi, avec pour centre manifeste, Saint-Sulpice, et gardé par les Invalides, l'Observatoire, Sainte-Geneviève. Les deux buttes sont restées deux faubourgs sentinelles de la ville. Mais l'envahissement des quartiers neufs qui en deçà, au delà, comblèrent les intervalles, ont fait basculer, disloquent l'équilibre. Ce qui relia les deux monticules : l'île de la Cité, avec le système important du Palais de Justice, et le jaillissement au ciel de Notre-Dame, demeure bien le sanctuaire ; mais la marée de plâtre l'a isolé, renfoncé ; Notre-Dame s'amoindrit à une chapelle en pénitence au bout de la trop vaste aire, cet inepte Parvis, qui l'accule contre la pointe enverdurée de l'île. — Les palais du Louvre, le parc des Tuileries, la place de la Concorde, coordonnent une autre symétrie, inexprimablement noble, mais qui n'est plus dans le même plan, plus surtout dans le même esprit que le système de la Cité (avec l'île Saint-Louis, l'Hôtel de Ville, etc.), sans lien avec les deux buttes : les deux villes, et qui tend déjà à rompre leur équilibre, personnel et réciproque. — Le lien permane : la Seine et son arc d'eau vive, mais tellement aminci par l'énormité du paysage de pierre, qu'il devient illusoire et négligeable. Et les trois, quatre cités insulaires qu'il équilibrerait, restent sans commune mesure, sans médiateur. L'Etoile d'avenues que l'Arc de Triomphe projette, d'abord trop excentrique — les Champs-Elysées, corde à l'arc de la Seine, qui les soudaient au Louvre, comme la Seine associait le Louvre à la Cité, ont disparu, absorbés par les hôtels et les palais neufs — puis de là-haut, de par

cette excentricité. l'Étoile prend un sens emphatique, injustifié ; de plus, la mêlée des hôtels, l'entrecroisement désordonné de tant de voies transversales, a torturé, abruti, anéanti sa silhouette. C'est l'expansion vers l'ouest, c'est la ruée des Barbares.

A la fin, tout, les Buttes, la Cité, le Louvre, l'Étoile, ces cités insulaires, se démêlent, absolument circonvenues, assiégées, submergées par l'innombrable, l'invraisemblable, le dévergondé foisonnement des rues et des maisons nouveau-nées qui, de Saint-Ouen à Montrouge, d'Auteuil à Charenton, en une nuit sortant de terre, grouillantes, voraces dévorantes, se bousculent, s'écrasent, noient tout, poussant leur écume jusqu'au delà de l'horizon.

Une cité, c'est un peuple : chacune a son génie, soutiré de même au sol : elle en est la végétation, la fleur. *Paris*, — là des îles, là des rives, là de la glaise, là du sable — *est une confédération de bourgades*, nanties chacune de sa roche, son relief, sa flore, sa faune, sa nation. D'un centre, la Cité, il épanouissait ses colliers concentriques, reliés au centre et entre eux par des voies épousant avec sagesse les accidents du sol. De vastes jardins, des cultures, des bois, les unissaient en les isolant, assuraient leur alimentation et leur santé. La bâtisserie, l'usinerie combla tout de ses blocs littéralement hauts comme des collines, au hasard plantés ; il fallut passer : on ouvrit les voies géométriques, ignorant que, sauf en géométrie, *la ligne droite ne représente jamai le plus court chemin;* chaque bourgade éventrée devint la fourmilière après le coup de pioche : la foule tourne sur elle-même, tourbillonne ahurie, tout s'encombre. Cette tranchée, qui sous les noms : rues du 4-Septembre, Réaumur, boulevard Voltaire, fauche de l'est à l'ouest, expose le plus récent et patent exemple. La ville neuve enclavée dans l'antique, privée de matériaux industriels, de subsistance et d'eau, les doit soutirer de loin, et se surcharger encore d'usines, entrepôts, etc..., étouffés, étouffants. La ville moderne, c'est la ville américaine : aire plate, unie, plantée en un jour sur un damier. Le sol tumultueux de Paris refuse. La ville américaine, c'est à côté qu'il la fallait édifier : Saint-Denis, Pantin, Gennevilliers s'offraient ; il y faudra venir, on y vient ; trop tard : dans l'intervalle, la vieille ville est hachée, la neuve avortée. — Mais, si la délibération inouïe de sa municipalité passe, ce déjà lépreux, hélas, et quand même sacré Paris, tondu, scalpé, pelé, martyrisé, expirera dans un bain de chaux vive.

F. Fagus



Les Livres

LES DRAMES

Paul Claudel : **L'Arbre : Tête d'Or, l'Échange, le Repos du Septième Jour, la Ville, la Jeune Fille Violaine** (Éditions du Mercure de France).

Le Harrar a tué Rimbaud. La Chine ne dévore pas Claudel; elle le laisse vivre et travailler, et même l'exil, entourant d'images neuves la solitude où se plaît cet esprit, l'aide à mieux remplir l'espérance que *Tête d'Or* et la première version de *la Ville* depuis dix ans nous faisaient concevoir.

Les deux livres qu'il nous apporte cette année, d'inspiration très différente, — l'un tout de sensations, l'autre d'action et de pensée; l'un strict et concis, l'autre ample et touffu, — du moins se ressemblent par leur puissante étrangeté. La *Connaissance de l'Est* rappelle bien à première vue les *Illuminations* de Rimbaud; puis, après une lecture plus attentive, les *Divagations* de Mallarmé. Au fond, Mallarmé, Rimbaud et Claudel tombent simplement d'accord sur quelques principes d'esthétique; avant tout, sur celui dont j'emprunte la formule aux très intéressants *Inédits* de Montesquieu que vient de publier l'Ermitage : « Pour bien écrire, il faut sauter les idées intermédiaires... »; mais ils sont loin de tendre aux mêmes effets : si Rimbaud juxtapose des images distantes, c'est pour que, de leur choc, jaillisse un brusque éclair; son lyrisme est fait d'une série d'intuitions instantanées. Mallarmé et Claudel, au contraire, nous forçant à reconstituer les intermédiaires qu'ils suppriment, suggèrent un enchaînement d'associations continues.

Mallarmé nous entraîne à des jeux de concept, à des méditations compliquées et fragiles. Claudel nous impose la vision concrète d'êtres, de choses et de rêves; son livre, selon la promesse du titre, procure une sorte de connaissance poétique de l'Orient. Tout le distingue des banales « impressions de voyage ». Mais peut-être les cinq drames réunis dans *l'Arbre* s'opposent-ils plus nettement encore à tout le théâtre antérieur. Il faut une assez longue étude pour démêler ce qu'ils ont de traditionnel et de classique, et les rapprocher des modèles que le poète s'est choisis : un peu Shakespeare, beaucoup Eschyle, surtout la *Vulgate* biblique...

L'Arbre — ce mot peut signifier plus d'un symbole; et sans doute il s'agit de l'arbre de la Croix. Mais plutôt je songe au figuier des brahmes, au banyan dont il est dit dans la *Connaissance de l'Est :* « Le banyan tire ». C'est un arbre, c'est une forêt, c'est un temple; autour du tronc central qu'on aperçoit à peine, et sous l'épaisseur du feuillage lourd, des rameaux en longues colonnes descendent pousser dans la terre leurs racines enchevêtrées. Tel est le drame de Claudel : Le lecteur est d'abord surpris par l'abondante frondaison des images, par leur balancement de lumières et d'ombres, par la justesse hardie des métaphores, enfin par ces courts tableaux, pareils aux comparaisons d'Homère, qui semblent ouvrir, par delà le drame, de soudaines percées vers l'horizon. — Puis il découvre les Idées droites et fermes qui soutiennent le mouvant décor. Claudel pense fortement; et toujours en poète : laissant aux raisonneurs les formules abstraites, il engendre ses pensées par l'évocation de faits élémentaires; il les fait toucher du doigt, comme des objets solides. De cette sorte sont, dans *la Ville*, les définitions du Travail, de l'Échange, de la Science, de la Poésie. — Cependant ces Idées, que l'on a cru voir naître, isolément, de l'expérience, s'enracinent ensemble aux profondeurs du dogme : On méconnaîtrait l'intention de Claudel, si l'on oubliait que son livre se fonde sur un catholicisme parfaitement orthodoxe, si réfléchi d'ailleurs qu'il en devient personnel. Sa vivante pensée ne connaît point le doute; et c'est ce qui la rend capable de supporter une œuvre d'art...

Au centre de tout cela se trouve *le Drame*. Mais le Drame se dissimule : l'Arbre est caché, pour ainsi dire, par le temple et par la forêt. Il faut s'en étonner, car les pièces de Claudel, encore qu'elles ne soient écrites pour aucun théâtre existant, impliquent le rêve d'un théâtre idéal. Claudel a voulu faire des drames; il sait ce que c'est qu'un drame; il a fait preuve en maintes pages des plus beaux dons dramatiques. Quelques scènes de *Tête d'Or* atteignent à des effets d'intense tragédie. *L'Échange* réalise la fusion, qu'on pouvait croire impossible, du théâtre antique et du théâtre moderne : Louis Laine, Marthe Laine, Lechy Elbernon ont une vie intérieure égale à celle des personnages d'Ibsen, — et chantent, agissent, poussent leur âme au dehors aussi directement qu'une Phèdre ou qu'un Ajax. Si les trois dernières pièces étaient d'une allure aussi franche, elles annonceraient vraiment une renaissance du

Drame; et nous pourrions jouir de leur beauté totale, au lieu d'en détacher d'admirables fragments. Par malheur, le mouvement tragique y disparaît trop souvent sous la profusion du lyrisme et sous le poids de la pensée. La faute en est d'abord à la forme choisie : les coupures du dialogue ne sont pas des vers, même irréguliers; ce sont des versets bibliques; or le verset isole chaque image, solennise chaque sentence et fixe l'attention, bien loin de l'entraîner. — La langue, qui rappelle moins les chœurs d'Eschyle que la traduction de ces chœurs par Claudel, ralentit par sa densité le progrès de l'action. — Les personnages ne sont pas de simples porteurs d'Idées; mais ils ne sont pas non plus les héros qu'exige le Drame; des Volontés irréductibles, chacune obsédée par ses propres fins, et qui se heurtent en un fatal conflit. Leur opposition paraît illusion, parce qu'on devine en eux tous une même essence métaphysique sous diverses incarnations. — Enfin le Dogme usurpe un rôle illégitime : car si le Dogme peut soutenir l'œuvre d'art, c'est à condition de l'envelopper toute, et de n'y jamais apparaître à l'état de principe distinct. Tel il se montre dans *le Repos du Septième Jour*; aussi, ce poème théologique peut-il prendre place à côté des chants de Dante et de Milton. Dans *la Ville*, il en va tout autrement : les deux premiers actes ont mis en présence des conceptions purement humaines; si le troisième apporte une solution chrétienne, c'est par un décret arbitraire; un dénouement anarchiste ne serait ni plus ni moins justifié. *La Jeune fille Violaine* est le fruit d'une inspiration mystique; mais quand l'émotion religieuse s'y précise en catholicisme, et quand s'ouvre la triple nef de la Cathédrale future, ce n'est point l'effet d'une nécessité dramatique. L'auteur parle pour lui-même, et fait un acte de foi.

Ainsi les poèmes de *l'Arbre* ne feront point souche de drames; mais je crois que nos fils, en les relisant, y trouveront quelque chose qui ressemble fort à du génie...

MICHEL ARNAULD

GEORGES RODENBACH : **Le Mirage** (Ollendorff).

On n'a point d'exemple de pièce de théâtre extraite d'un roman (ou *vice versa*) et qui vaille quelque chose. Nécessairement, les deux genres sortant de conceptions, de visions diamétralement opposées, fixées par des procédés inverses. *Bruges-la-Morte*, cette mélancolique tapisserie aux couleurs passées, effacées presque, et comme tramées avec de la brume et qui prend son charme là, est bien la dernière œuvre qu'on dût songer à dresser sur les planches sonores, sous les lampes électriques. Aussi, tout trébuche, vacille, bascule : la cité de Bruges, ses canaux stagnants, ses béguines et ses processions dans le brouillard, qui dans le roman font le réel personnage, ne deviennent qu'un grelottant décor tout dépaysé de se voir éclaboussé de lumière crue, à la fois insistant et déplacé; les personnages, qui n'étaient rien que des fantômes émanés de son brouillard, prennent l'aspect douloureux et falot de marionnettes aux trop visibles ficelles barbarement et gauchement accrochées. Et il

reste l'aventure presque triviale d'un veuf inconsolable séduit par une coquine qu'un mauvais jeu du guignon doue de ressembler violemment dans ses traits à la sainte qu'il perdit. Se figure-t-on un tableau de Carrière monté en tableau vivant? Rodenbach lui-même serait l'ouvrier de ce remaniement : tant pis : déplorable le jour où lui en vint l'imagination et damnable qui la lui insinua : car il était d'âme trop artiste pour y spontanément songer! Que sera-ce à la scène? Espérons, pour sa mémoire, que ce n'y viendra point.

F. Fagus

Louis Ernault : **Au Palais de Circé**, poème dramatique (Librairie de l'Art Indépendant).

Une œuvre bizarre et par certains points attachante, des scènes très bien traitées, éloquentes, hautes, voisinent avec d'autres scènes très inférieures, où il eût fallu une fantaisie agile qui semble faire tout à fait défaut à M. Ernault. Au contraire, quand il peut se développer dans le tragique et dans l'oratoire, M. Ernault montre ses qualités. Souvent il s'arrondit trop, et sous prétexte de tragédies à l'antique, remonte sinon au Déluge, au moins par delà la chute d'Ilion, et les chœurs où il place ses digressions ne rachètent pas suffisamment, par leur beauté, leur longueur : il s'en faut de beaucoup. Mais Circé est assez bien campée, et il y a là un curieux essai de reconstitution de drame satyrique antique, reconstitution évidemment dont il ne faudrait point exiger grande fidélité, même dans les lignes principales.

LES POÈMES

Henry Muchart : **Les Balcons sur la Mer** (Éditions de la Plume).

M. Henry Muchart est un Parnassien résolu; il le montre et il le dit; il le dit, non sans finesse, en déclarant que le vers tel qu'il le conçoit ne peut donner toutes les nuances, ni toutes les subtilités, ni ce qu'il appelle des brouillards, mais qu'il célébrera les réalités belles.

Il est évident qu'une forme plus libre que la sienne pourra donner tout ce à quoi il renonce et ce à quoi il se voue; mais enfin, c'est le droit de M. Muchart de n'envisager qu'un côté de la question. Au moins a-t-il pour lui que, s'il aime la forme parnassienne, elle le lui rend; il y est très habile ouvrier, et l'abord de son livre captive; en regardant de près, on s'aperçoit très vite que des façons semblables de dire se répètent très fréquemment, que ces rimes rares cessent d'être rares parce que redonnées, et on trouve passablement de rhétorique dans son affaire. Mais une série d'enluminures espagnoles qu'il est assez naturel de traiter en vers pleins et sonores sont très bien venues. Il y a un accent large et assez neuf dans une pièce qui s'appelle la Fête des Mulets, et qui marche bien dans son rythme sec, et enfin dans ce premier volume on voit un poète se présenter avec quelques habitudes particulières de dire et de peindre : ce qui est intéressant, encore que les choses dites ne soient pas d'une importance sans seconde.

Théodore Mauser : **Les Femmes de Shakespeare** (A la Maison des Poètes).

On a publié autrefois des collections d'images représentant les héroïnes de Shakespeare; pour l'une de ces publications ce fut Henri Heine qui fut chargé des textes; il n'eut recours qu'à la prose pour gloser d'Ophélia, de Perdita, de Béatrice, de Desdémone. M. Théodore Mauser se passe de l'image et couvre chaque feuillet d'un sonnet où une femme et une fée shakespearienne sont chantées. M. Mauser a suivi là le conseil de M. Albert Mérat qui lui dit en vers liminaires :

Dis-nous combien elles sont belles,
Puisque ton vers en est plus beau,
Touchant la poudre de leurs ailes
Ou la cendre de leur tombeau.

Le volume contient d'autres sonnets, un Cantique des Cantiques où l'on rencontre des vers heureux, des Sonnets Évangéliques, et des sonnets décoratifs, purement, groupés sous ce titre. Sur la Cimaise, qui sont des mieux venus parmi ce volume. Comme la plupart des Parnassiens, M. Mauser met en un coin en épigraphe la strophe de Gautier sur la forme au travail rebelle, et loue ses amis de leur solidité de facture avec force comparaisons tirées de la splendeur du marbre ; c'est tout de même de mots qu'il s'agit, matière supérieure au marbre à cause de sa ductilité.

Albert Boissière : **Aquarelles d'âme** (Maison d'Art).

M. Albert Boissière s'est fait connaître récemment par de vigoureux romans réalistes. Parallèlement il aime extraire le symbole, et aussi se jouer en une grave fantaisie ; les *Aquarelles d'âme* sont une série que le poète n'a nullement cherché à faire concordante d'impressions brèves. Encore que l'auteur prétende n'avoir point cherché à innover en technique et n'avoir jamais lancé le moindre manifeste, on voit qu'il n'a pas cru devoir lacer le demi-cothurne qui convient aux expansions pondérées et méticuleuses, en même temps qu'échevelées, et il a laissé sa fantaisie lui dicter ses modulations. Il y a de la verdeur et de l'audace dans l'expression qui se soucie beaucoup plus de revêtir l'idée avec netteté et de traduire son caractère que de collaborer à un tissu harmonieux, de nuances égales, et c'est à cette présentation stricte de la pensée non atténuée qu'est dû l'aspect d'admirable originalité de ce volume. On lira avec plaisir l'Aquarelle XIX.

Les voiles de regrets blancs piquent l'horizon bleu ;
L'embrun de l'île estompe au loin les terres
De Mystère où pèse et resplendit un ciel plus bleu.
Sur les eaux, l'effroi sourd frémit au vent du large
Et la proue monstrueuse à gueule de chimère
Fend la vie, éventre le passé et roule et vogue
Droit à l'anse embellie des terres de Mystère...

Gustave Kahn

BEAUX-ARTS

Olivier Merson : **La Peinture française : XVIIe, XVIIIe siècles** (Henry May).

Le XVIe siècle étiole, asphyxie tous groupements particuliers : provinciaux, corporatifs et autres. En art, la « Renaissance italienne » (moins Venise, et l'Espagne n'envahira que les Lettres), pétrifie les nationalités, flamande, française, allemande, que reliait harmonieusement l'Ecole bourguignonne.

Avec le XVIe agonisent sous la fatalité de la centralisation, les maîtrises et les écoles provinciales, qui finissent glorieusement par Callot, Poussin, les Lenain, Puget ; tâche en vain de les soutenir, sous Colbert et Lebrun, le pouvoir central. Bienfaisant d'abord ; Lebrun, ce généreux bâtard de Poussin, crée le style Louis XIV, le premier sorti d'*un* homme, et plus (hélas) épanouissement commun de toute une race, les artisans se déforment en ouvriers : soit reproducteurs de modèles émanés du patron. Tant que le patron fut un *maître* une splendeur subsista ; sous l'universel Lebrun, activité fantastique ne laissant point ouvrer aux Gobelins (son œuvre comme l'Académie de peinture) une targette dont il n'eût au moins dressé le croquis, y travaillaient des sculpteurs, graveurs, peintres, orfèvres, ébénistes, jardiniers, de la taille de Girardon, Coysevox, Caffieri, Anguier, Audran, Leclerc; Coypel, Boulogne, Lepautre, Lemoyne ; Van der Meulen, Ballin, Verbeck, Boulle, Macé, Lenôtre... (etc., etc !). Bien mieux : sous Richelieu, le surintendant des bâtiments appelle le Poussin alors à Rome (1.000 écus de pension, logement du Louvre, commandes) et Louis XIII insiste par une « lettre pressante, affectueuse ». L'accueil fut un triomphe, et Poussin : « Je fus conduit à l'endroit qui m'avait été destiné pour ma demeure. « C'est un petit palais... au milieu du jardin des Tuileries... neuf « pièces en trois étages sans les appartements du bas... un grand et « beau jardin rempli d'arbres fruitiers, un parterre de fleurs, trois « petites fontaines, un puits, une fort belle cour, une écurie... un vrai « paradis... J'ai trouvé le premier étage rangé et meublé noblement « avec toutes les provisions nécessaires, jusqu'à du bois et un tonneau « de vin, vieux de deux ans... S. E. le cardinal de Richelieu m'embrassa « et me prenant les mains me témoigna un grand plaisir de me voir... « S. M. remplie de bonté et de politesse daigna me dire les choses les « plus aimables... De retour dans ma maison on m'apporta dans une « belle bourse de velours bleu 2.000 écus en or... » — : Toute individualité chérit les individualités. Aussi les XVIIe, XVIIIe siècles cultivent rien qu'en peinture, au-dessus de talents décisifs (Philippe de Champagne, Simon Vouet, les Lenain, Lesueur, Mignard, Van der Meulen, les Parrocel, Santerre, Largillière, Rigaud, les De Troy, les Lemoyne, Doyen, Nattier, Coypel, Jean Jouvenet, Natoire, les Van Loo, Pater, Lancret, Oudry, Desportes, Boucher, les Saint-Aubin, Hubert-Robert, Joseph Vernet, Fragonard, Greuze, Vien, Isabey, Girodet, Boilly, etc.)

ces énormes solitaires : Poussin, Claude Gellée, Watteau, Quentin-Latour, Chardin. Des peintres de campagne, les Lenain : brevetés *peintres du Roi*, et académiciens dès la fondation.

Mais rares les individualités clairvoyantes : Lebrun, Colbert, Louis XIV mourront ; tout s'étrécit et s'affaiblit ; Boucher exorcise Michel-Ange et Raphaël (voir Virgile Josz : *Fragonard*), et Fragonard s'épeure d'eux ; c'est pis. Et David immine.

Virgile Josz : **Fragonard** (Mercure de France).

(Les Goncourt à qui nous devons tant, s'achèvent, sous le survivant qui survécut trop, en vieille fille numismate. Virgile Josz les continue sans les suivre. Il s'introduit, en voisin, dans la vie bonnement familière de l'artiste et de tous ceux qu'il pouvait voir : et nous à sa suite. Sous-titre de son livre, *Mœurs du* XVIIIe *siècle* : il sait ce qu'il fait, il nous montre *comment ça se passait en ce temps-là*.) En ce temps-là encore, hauteur, servilité, ignorance, envie, sentiments si démocrates, existaient peu entre élèves et maîtres, gens en place et artistes, public et fonctionnaires. L'autorité prétendait développer l'individualité ; le grand Coypel, l'illustre Van Loo ouvrent dans un tel but aux jeunes une académie *libre :* et le roi paye. Le Leygues d'alors songe aux pensionnaires de Rome, et pour les exhorter « à ne regarder des grands maîtres que ce qui caractérise en eux une imitation vraie de la Nature... à prendre confiance en leur talent... à choyer ces tons frais, hasardés par l'enthousiasme. »

« Tout est fini, tout est fondu » est reproche sous sa plume ! Leur directeur répond « qu'il faut laisser à leur génie sa liberté » Favorites, grands seigneurs, financiers, dans des palais qui sont des merveilles d'art, se forment eux-mêmes, à grands frais, des collections de vrais vieux maîtres, de vrais jeunes dont ils découvrent la maîtrise. Le roi loge au Louvre 26 ménages d'artistes et d'artisans... — 89-93 éclate, et l'avènement du peuple doue la centralisation d'une acception *collectiviste* et autoritaire ; l'individu n'est plus un homme mais un chiffre ; le chef n'est plus un homme mais un principe, une abstraction de la société — Robespierre, Napoléon, *David* : Notion nouvelle de « l'Art et sa *destination sociale* », selon que spécifiera Proudhon : quand celui-ci fixera le bonheur du pays au jour où pousseront enfin les choux dans les Champs-Elysées, il ne fait que donner l'autorité d'un *principe* à l'acte par quoi Robespierre sème des « parmentières » au jardin des Tuileries : le *salus populi* veut de ces options ; il chasse du Louvre les artistes qu'il remplace par les spéculateurs et par un édicule d'utilité publique aussi, et c'est à Saint-Lazare qu'il fait voisiner Boucher, Chénier, Hubert-Robert ; il dépouille Fragonard, qui, fugitif, meurt de misère ou de la douleur de voir ses bonnes toiles offertes pour 8 livres, et refusées ; il met au creuset d'un coup 800 médailles antiques, c'est qu'on a besoin d'argent ; il brise les figures de Germain Pilon. Aujourd'hui il les restaure : la séance continue.

Léon Rosenthal : **La Peinture Romantique, 1815-1830** (Henry May).

David, qui est à Lebrun ce qu'à Louis XIV Robespierre, guillotine l'ancien régime en art; plus favorisé que Robespierre et Napoléon, sa dictature lui survit ; l'Académie, momification des maîtrises, s'ossifie : l'*Ecole*, impersonnelle : la Grande-Armée; Code : autocratie du pseudo art hellène qui n'est que gréco-romain (le vrai ne se révèle qu'en 1816) et des faux maîtres italiens ,Carrache, le Guide ; le canon esthétique : Winckelmann-Laocoon-Lessing-Quatremère de Quincy ; le beau idéal ; nature morte, paysage, vie intime, histoire contemporaine ou moderne, christianisme, pittoresque, couleurs : excommuniés, avec le « dévergondage » de Rubens et Watteau ; aussi bien le *Bois sacré...*, le Satyre, le Paganisme enfin : rien que l'allégorie, une inouïe histoire ancienne, la mythologie ; bouffis et rotuliens! grisaille calquant le bas-relief, et sous l'égalitaire clair-obscur, l'intérêt plastique murant l'intérêt dramatique et le pictural ; mais mainte visée philosophique, morale, *civique* : théâtral et rhéteur, art à destination sociale, qui pérore au peuple ; d'ailleurs héroïque. Or la révolte sourdit ; Napoléon, guerrier faste vestiaire, batailles par tout l'univers, impose l'actualité, la foule, le mouvement multicolore, le portrait, le cheval, l'ethnogéographie : Isabey, Gros, aïeul des coloristes, David même ; Châteaubriand, Göethe, Schlegel, Mme de Staël, Raynouard, Michaud, W. Scott insufflent christianisme, moyen-âge, exotisme (immiscé dès le XVIIIe), dont on pille d'abord le bric-à-brac. Le Louvre, devenu un moment musée de tous les musées, dévoile tous les vrais maîtres... Surgissent, de concert, fraternels eût-on cru, non : rien que parallèles : — Produit du tumultueux et magnifique insubordonné Gros, et de l'insoumis Prudhon (ce Chénier qui refleurira en Carrière), un insurgé épique, furieux de réel, mais de réel condensé, et frère de Rude : *Géricault*, d'où sortiront aussi Barye, Daumier, Degas, Forain, tous les statuaires de la vie, d'une vie outrée jusqu'à l'angoisse ou jusqu'au rêve ; — *Delacroix*, Bonington, *Decamps* : les vrais Romantiques ; — et, *Ingres*, impénétrable encore. Bataille, mêlée. 1819, Géricault : *le Radeau de la Méduse*, Ingres : l'*Angélique* ; 1822, Delacroix : *Dante aux Enfers*, et (1824) *Les Massacres de Scio* ; 1825, *Vœu de Louis XIII*, *Mort du Vinci*, *Saint-Symphorien* : Ingres, par tous les camps exalté ; or (1823 à 1828) David et Girodet, Prudhon, Géricault, Bonington meurent : devant l'Ecole décapitée, Ingres reste seul : Delacroix c'est l'Antéchrist. 1827, *Sardanapale*, le *Christ aux Oliviers*, voient Delacroix plus bafoué que jamais, et l'*Apothéose d'Homère* est celle d'Ingres. Toutes les grenouilles implorant un roi se ruent à lui : au faux grec David le faux Raphaël, au bourgeois héroïque le bourgeois étroitement probe et soigneux (1), au beau idéal un autre beau idéal, au patron le patron,

(1) Se reporter à un essai sur *Ingres* (*La revue blanche* du 15 juin 1901).

succèdent, comme l'ancien au patron Lebrun, et lui succèderont Cabanel et Bouguereau. Delacroix ce n'était ni beau idéal, érudition, document, actualité, ni morale en soi, mais la peinture en elle, l'art pour l'art (1), hors des temps, l'individualité d'un œil en extase ou d'un cœur en tumulte s'exprimant pour son soulagement propre : le grand *Décor*. Du célibataire isolé, mais qui harmonieusement remue toutes les gésines, sortiront, quand les paysagistes, Corot, Th. Rousseau (autre Delacroix) l'auront marié à la nature, vierge-mère retrouvée, tous les démolisseurs et tous les *architectes* contemporains, Courbet, Fantin, Monticelli, GustaveMoreau (fils de lui et Th. Rousseau), Puvis (né de lui, de Corot et de l'ancêtre Poussin), tous les impressionmistes et néo; enfin, sommet vers qui obscurément tous avaient convergé, et qui les rejoint au moyen-âge et aux âges antiques, *Rodin*.. — La glose qu'il suscite situe un ouvrage : on sentira bien de tout premier ordre celui-ci.

VARIA

X... : **La Pharmacie** (Henry May).

Cet excellent petit livre, de l'*Encyclopédie populaire illustrée*, enseigne froidement que « l'absinthe des cafés est faite surtout avec des espèces croissant dans les Alpes », que « le lait le plus employé pour l'alimentation est le lait de vache », que « le principal emploi du cacao consiste dans la préparation du chocolat », etc... De même, **Les Industries alimentaires**, toujours par X.... donnent du biscuit de soldat, « sorte de pain destiné à l'alimentation des armées », une description à la lecture de quoi les jeunes Français ne peuvent que se ruer aux bureaux de recrutement pour goûter d'un état qui apanage ses professionnels d'une si succulente denrée. Ce sont là naïvetés indispensables dans ce genre de compilations : elles n'ôtent rien, au contraire, à ces deux sages opuscules, de leur incontestable utilité pratique pour les citoyens avides de savoir sans avoir appris.

Pierre Valdagne : **Les Minutes parisiennes : 4 heures** (Ollendorff).

Cette pouliche de luxe, la « mondaine », selon que les Psychologues s'expriment, cette créature d'apparat, de devanture, elle a son heure sérieuse; plus : soucieuse et passionnée — tel le galop d'essai avant le bon départ; — cette merveilleuse poupée mécanique, toute de baleines, de fil d'archal et de chiffons jolis, son instant critique, décisif, vibrant. Celui où elle se déshabille, non pour l'amant ou le mari — là, c'est la négligeable corvée professionnelle assumée plus gracieusement peut-

(1) Noble blasphème, contrepoids indispensable au blasphème servile : l'art à destination sociale. Les grandes époques sont telles de, et seules, concilier, l'antinomie; tel le moyen âge, l'antique : où l'art est ce qu'il doit être, l'un et l'autre.

être, mais de moins bon cœur que par la fille authentique, laquelle plus souvent qu'on ne pense y trouve le plaisir, ayant plus généralement qu'on ne croit la vocation ; — celui où elle se déshabille pour son auteur et maître : le couturier. *Quatre heures*, *l'Essayage*. Moment fatigant et tragique, d'où dépend le reste de la vie pour le reste de la journée. Et cela se renouvelle presque chaque jour.

Que c'est un dur métier, que d'être belle femme! Baudelaire a dit effroyablement juste, et M. Valdagne se montre terriblement pénétrant et profond. Ce menu livre pimpant, spirituel et preste, comme son sujet, est, sans vouloir le paraître, autrement sérieux que le monument de pontificale frivolité de tous les pions de la « psychologie mondaine ».

FÉLICIEN FAGUS

LÉOPOLD COUROUBLE : **La Famille Kaekebrouck** (Lacomblez).

C'est un livre définitif que ces notations de mœurs bruxelloises. A-t-on jamais compris toute l'importance de l'*accent*, qui est comme le timbre spécial et la couleur locale d'un coin de peuple ? On le saura en lisant M. Courouble. Sans qu'il s'inquiète de reproduire inutilement toutes les formes du parler belge, il n'y a pas une phrase de ses héros qui ne sente Bruxelles. Si Joseph Kaekebrouck, le jour de ses noces, aime sa femme, on voit tout de suite que c'est « pour une fois », pour commencer du moins. Bouffonnerie énorme sans caricature, c'est par une série d'émotions fines que l'on passe.

GEORGES DURUY : **Pour la justice et pour l'armée** (Ollendorff).

Livre animé des meilleures intentions et auquel seront reconnaissants le chou et la chèvre ménagés sur le titre. Il est bien évident que l'on peut penser mal de l'état-major sans attaquer toute l'armée; et cette idée est si vraie qu'elle s'use. Devons-nous rappeler à un savant universitaire le vieux sophisme du tas de blé : A combien de grains commence le tas? Avec combien de faussaires l'armée reste-t-elle intègre? Quant à Dreyfus, on sait bien qu'il est innocent, c'est même notre opinion personnelle : nous allons jusqu'à penser qu'il est le type du soldat et du bon officier subalterne, tout discipline et loyauté. La trahison implique un esprit délié, c'est travail de bureau et de grade supérieur. — Le livre a des pages fort lyriques et peut-être est-il en vers : Après « traître » nous avons bien lu à la rime : « Esterhazy, ce reître ».

ALFRED JARRY

L'HISTOIRE

HIPPOLYTE BUFFENOIR : **La Comtesse d'Houdetot** (Calmann Lévy).

Vers 1810, un jour de printemps, une vieille dame effarée allait et venait sur la terrasse des Tuileries. Un jeune homme s'y promenait aussi. La vieille dame aborda le jeune homme. Elle lui dit : « Monsieur, je suis si âgée, je perds la mémoire! Je ne reconnais plus

mon chemin et même, en ce moment, c'est à peine si je me souviens où je demeure. Vos questions m'aideraient... Je ne pense pas demeurer bien loin... » Le jeune homme se mit au service de la vieille dame, trouva son logis, la ramena chez elle. Au seuil de sa porte, elle lui fit une belle révérence et lui dit, avec un sourire : « A présent, Monsieur, peut-être serez-vous bien aise de savoir qui vous avez obligée : je suis la comtesse d'Houdetot ».

L'anecdote était racontée, je crois, par feu M. Joseph Bertrand. N'est-elle pas jolie ? Je la transmets, telle qu'on me l'a dite, à M. Hippolyte Buffenoir.

Mme d'Houdetot mourut très vieille, à quatre-vingts ans bien sonnés. Elle avait doublé sans trop de peine la Révolution, en compagnie de M. d'Houdetot, son dévoué mari, et de Saint-Lambert, son cher et brutal amant. Mais en route elle avait perdu Jean-Jacques, son ami. Même, elle l'avait perdu bien avant, puisque 1758 fut l'année de la rupture qui tant éprouva le pauvre Rousseau.

Les souvenirs de l'amoureuse amitié vouée par ce grand homme à sa « Sophie » nous valent aujourd'hui le gracieux travail d'un poète : M. Hippolyte Buffenoir. Pieux, très pieux ouvrage : trop pieux peut-être envers Jean-Jacques. Après l'avoir effeuillé, j'ai relu le livre des *Confessions* où Jean-Jacques immortalise les peines que lui fit sentir Mme d'Houdetot. Vous n'ignorez pas que cette dame était justement en train d'accorder tout ce qu'il souhaitait à Jean-Jacques, sauf la bagatelle, qu'il demandait mal, quand Saint-Lambert absent, averti, revint et se fâcha. Obéissante, Mme d'Houdetot se dégage de Jean-Jacques : elle réclame ses lettres. Jean-Jacques les rend, mais réclame les siennes. Je les ai brûlées, dit Mme d'Houdetot. — Ce n'était pas vrai ! s'écrie Jean-Jacques : « J'en osai douter, et j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la *Julie*. Eh Dieu ! qu'aurait-on donc dit de celles-là ! Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves : cela n'est pas possible...» Et tout de suite il se félicite d'avoir *tutoyé* Mme d'Houdetot à l'occasion de cette correspondance, crainte d'un piège et du ridicule, si, complice peut-être de ses propres ennemis, elle avait pensé s'amuser avec eux du timide Jean-Jacques ! Ce tutoiement ne plaisait guère à la spirituelle Sophie. Mais Jean-Jacques continuait tout de même : « ses plaintes ne faisaient que réveiller ma défiance ». — Est-il des amours plus étranges ?

Certes, il serait piquant que, sur un point, les *Confessions* eussent raison, que Mme d'Houdetot n'ait su se résoudre à détruire les autographes de Jean-Jacques. D'aucuns le soutiennent : rien ne le prouve. Mais Jean-Jacques en savait le prix, puisqu'il gardait,.. les *brouillons* de ses lettres d'amour ! Avant sa mort, il les remit à son ami Paul Moultou. M. Hippolyte Buffenoir réédite la plus excessive de ces lettres et la juge capable de démontrer l' « incandescence » de Rousseau. Tout au plus, elle me paraît apte à intéresser un médecin.

Que je préfère les documents assemblés par M. Hippolyte Buffenoir sur la vie sincère et naturelle de la comtesse Sophie d'Houdetot ! Par eux, on devine que pour elle son aventure avec Jean-Jacques fut un épisode assez flatteur, mais sans agrément, sur lequel elle fut contente de mettre à temps le mot : fin. Sa seule affection vraie fut pour Saint-Lambert. C'était l'avis de M. d'Houdetot. Lui-même entretint, marié, une liaison dans le monde qui le rendit heureux pendant un demi-siècle. Si bien qu'il disait à la longue, en homme d'esprit : « Nous avions, Mme d'Houdetot et moi, la vocation de la fidélité. Seulement, il y a eu un malentendu ! » Mme d'Houdetot, Saint-Lambert et ce mari pacifique formaient encore au début du XIXe siècle un trio exquis, satisfait de vivre, que ne troublait point l'ombre de Jean-Jacques. La mort prit d'abord Saint-Lambert. Mme d'Houdetot avait l'âme tendre, la tendresse vivace : il semble bien que, tout au déclin de l'existence, cette vieille dame à bonnet que l'on voit sur les estampes et qui s'égarait dans les promenades ait remplacé Saint-Lambert par un assez jeune seigneur italien, M. de Sommariva.

O contradictions ! Car enfin c'est la même femme qui, jeune et brillante, avait composé cette jolie chanson libertine :

Chanson sur le départ de Saint-Lambert

L'amant que j'adore,
Prêt à me quitter,
D'un instant encore
Voulait profiter.
Félicité vaine
Qu'on ne peut saisir,
Trop près de la peine
Pour être un plaisir !

Si près de la mort, la comtesse d'Houdetot avait l'illusion d'être aimable, et ne se privait pas d'aimer.

M. de Chabreul : **Gouverneur de princes** ; 1737-1830 (Calmann Lévy).

Ceci est une analyse des *Mémoires* de Mme de Genlis et de quelques papiers inédits, plutôt qu'un travail d'historien. Mais à qui n'a pas la bravoure d'affronter délibérément ces fatigants et désordonnés *Mémoires*, les extraits bien choisis qu'en donne l'auteur de *Gouverneur de princes* sont amusants et agréables. Pourquoi n'y a-t-il pas un index des noms cités, pas même l'habituelle « table des matières ? » — Ici encore (p. 74-78) intervient Jean-Jacques, pour décidément apparaître, dans tout ce qu'on surprend de sa vie, comme le plus fâcheux personnage.

Lecture d'été.

Robert Dreyfus

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ETATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Edouard Berth : *Dialogues socialistes*; G. Jacques, 3 fr. 50. — Joseph Sarraute : *Socialisme d'opposition, Socialisme de gouvernement et Lutte de classe*; G. Jacques, 2 fr. — Lydie Martial : *La Femme et la Liberté*, chez l'auteur, 1 fr. 50. — Adrien Artaud : *Défendons-nous*; Marseille, Aubertin et G. Rolle. — Henri Berr : *Peut-on refaire l'Unité morale de la France?*; Colin, 2 fr. — Théodore Reinach : *Histoire des Israélites, depuis la ruine de leur indépendance nationale jusquà nos jours* (2e édition, revue et corrigée); Hachette, 3 fr. 50. — Jules Guesde : *Etat politique et moral de classe* (avant-propos par Edouard Fortin); Giard et Brière, 3 fr. 50. — Paul Lapeyre : *Le Catholicisme social* (Tome Ier. *les Vérités mâtes;* Tome II, *les Remèdes amers*; Tome III, *le Retour au Paradis terrestre*); Lethielleux, 10 fr. 50. — A. D. Bancel : *Le Coopératisme;* Schleicher, 1 fr. 50. — André Daniel : *L'Année Politique* (*1900*); Bibliothèque-Charpentier, 3 fr. 50. — Eugène Mouton : *Le XIXe siècle vécu par deux Français;* Delagrave. — Paul Robin : *Contre la Nature;* Editions de l'Education libertaire, 0 fr. 05. — G. Letainturier-Pradin : *Faut-il se battre? Le Duel moderne... Sauvons l'Honneur!;* Flammarion, 3 fr. 50.

PÉDAGOGIE. — Joseph Duhamel : *Comment élever nos fils*; Fasquelle, 3 fr. 50.

HISTOIRE ET DOCUMENTS. — Gustave Lejeal : *Jésus l'Alexandrin, le Symbole de la Croix;* Maisonneuve. — Albert Soubies : *Histoire de la Musique, Belgique*; Flammarion, 2 fr. — Hugues Lapaire : *Viettes et Cornemuses* (illustrations de F. Mailbaud); Moulins, Crépin-Leblond, 3 fr. 50. — Jules Huret : *Loges et Coulisses;* Editions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Dr Cabanès : *Les Morts mystérieuses de l'Histoire*; Maloine, 6 fr. — Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : *La Genèse d'un Roman de Balzac*, lettres et fragments inedits; Ollendorff. — L. Melchine : *Dans le Monde des Réprouvés*, souvenirs du bagne sibérien; Société Nouvelle de Librairie et d'Éditions, 3 fr. 50. — H. Lecoy de la Marche : *Souvenirs de la Guerre du Transvaal, Journal d'un volontaire* (*mars-septembre 1900*); Colin, 3 fr. 50. — Lazare Sainéan : *Une carrière philosophique en Roumanie*, I, *Les Péripéties d'une naturalisation*, mémoire autobiographique; Bucarest, Émile Storck, et Paris, Larousse, 2 fr.

MISCELLANÉES. — *Entre Camarades*, publié par la Société des Anciens Élèves de la Faculté des lettres de l'Université de Paris; Alcan, 10 fr.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES. — Arturo Graf : *Il Riscatto;* Milano, Treves, 3 fr. 50.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle. 13855

A la dure

PRÉFACE

Ce livre est simplement un récit personnel et non une histoire prétentieuse ou une dissertation philosophique. C'est la relation de plusieurs années de vagabondages variés, et son but est plutôt d'aider le lecteur fatigué en voyage à perdre une heure, que de l'affliger par de la métaphysique ou de l'impatienter avec de la science. Pourtant, il y a des renseignements dans ce volume ; des renseignements au sujet d'un épisode intéressant de l'histoire de l'Extrême-Occident, sur lequel aucun livre n'a été écrit par des personnes qui aient été présentes sur les lieux et qui aient vu de leurs propres yeux les événements de cette époque. Je fais allusion à l'origine, au développement et à l'apogée de la fièvre des mines d'argent dans le Nevada, épisode curieux à quelques égards; le seul de son espèce qui soit arrivé dans le pays et le seul, ma foi, qui probablement y arrivera jamais.

Oui, à tout prendre, il y a vraiment pas mal de renseignements dans mon livre. Je le regrette vivement, mais, réellement, je n'ai pas pu faire autrement; les renseignements suintent naturellement de moi, comme l'outre-mer très précieux suinte de la loutre. Quelquefois j'aurais donné des mondes, à ce qu'il me semblait, pour retenir mes constatations; mais c'est impossible. Plus je calfate mes sources et me rends imperméable, plus ma sagesse coule. Par conséquent, je ne peux réclamer entre les mains du lecteur qu'indulgence et non justice.

CHAPITRE PREMIER

Mon frère est nommé secrétaire du Nevada. — J'envie ses aventures en perspective. — Je suis nommé son secrétaire particulier. — Mon contentement est complet. — Prêt en une heure. — Rêves et visions. — Sur le Missouri. — Un gaillard de bateau.

Mon frère venait d'être nommé secrétaire du territoire du Nevada, place d'une telle importance, qu'elle impliquait à la fois les charges et dignités de Trésorier, Contrôleur, Secrétaire d'Etat, et Gouverneur délégué en l'absence du Gouverneur Un salaire de 1800 dollars par an et le titre de « M. le Secrétaire » donnaient à cette haute position un air de grandeur imposant et romanesque.

J'étais jeune et ignorant et j'enviais mon frère. Je convoitais sa splendeur financière et honorifique, mais particulièrement et spécialement le long, l'étrange voyage qu'il allait faire, et le monde nouveau et curieux qu'il allait explorer. Il allait voyager, je n'avais jamais quitté la maison et ce mot de voyage avait pour moi un charme séducteur. Bientôt il allait se trouver à des centaines et des centaines de milles de distance, au milieu des grandes plaines et des déserts, dans les montagnes de l'Extrême-Occident ; il verrait des bisons, des Indiens, des chiens de prairies et des antilopes ; il allait avoir toutes sortes d'aventures, peut-être se faire pendre ou scalper, se donner tant de bon temps, écrire à la maison pour nous raconter tout cela, et devenir un héros. Il allait voir les mines d'or et les mines d'argent, et peut-être, se promenant un soir au sortir de son bureau, ramasserait-il sur une côte deux ou trois seaux de lingots brillants et de pépites d'or et d'argent. Puis, il deviendrait très riche, il retournerait à la maison par mer et il pourrait parler aussi tranquillement de San-Francisco, de l'Océan et de « l'isthme » que s'il n'y avait rien de drôle à avoir vu ces merveilles face à face. Ce que je souffrais en contemplant son bonheur, la plume ne peut le décrire. Aussi, quand il m'offrit, de sang-froid, la position sublime de secrétaire particulier auprès de lui, il me sembla voir le ciel et la terre passer et le firmament s'enrouler comme un cornet de papier. Je n'avais plus rien à désirer. Ma satisfaction était complète. Au bout d'une heure ou deux j'étais prêt à partir. Nous avions très peu de paquets à faire, puisque nous devions prendre la poste depuis la frontière du Missouri jusqu'au Nevada et qu'on n'acceptait qu'une petite quantité de bagages par tête.

Le chemin de fer du Pacifique n'existait pas dans ce bon temps d'il y a dix ou douze ans ; il n'y en avait pas un seul rail.

Je me proposais de ne rester au Nevada que trois mois. Je voulais y voir tout ce que je pourrais de nouveau et de curieux, et puis courir à la maison reprendre mon travail. Je ne pensais guère que je ne verrais finir ces trois mois d'excursion de vacances qu'au bout de six ou sept années extraordinairement longues.

Je rêvai toute la nuit d'Indiens, de déserts et de barres d'argent, et, le lendemain, en temps voulu, nous prîmes passage à Saint-Louis à bord d'un bateau à vapeur remontant la rivière du Missouri.

Nous mîmes six jours à aller de Saint-Louis à Saint-Joseph. Ce trajet fut si ennuyeux, si endormant, si insignifiant qu'il n'a pas laissé plus d'impressions dans ma mémoire que s'il avait duré six minutes au lieu d'autant de journées. Nulle trace ne subsiste aujourd'hui à ce sujet, dans mon esprit, si ce n'est un mélange confus de troncs d'arbres à l'air sinistre, sur lesquels nous faisions passer délibérément une de nos roues ; de rochers contre lesquels nous buttions et nous buttions jusqu'à ce que nous nous retirions pour les escalader dans un endroit moins dur ; de bancs de sable où nous nous perchions de temps en temps et où nous nous reposions jusqu'à ce que nous sortions nos béquilles pour nous en déloger (à la perche).

En fait, le bateau aurait presque pu aller à Saint-Joseph par terre, car, je ne sais comment, il allait à pied la plupart du temps, se hissant sur les rocs et grimpant sur les troncs d'arbre, patiemment et laborieusement tout le long de la journée. Le capitaine disait que son bateau était un « fameux gaillard » et qu'il ne lui manquait que plus de « mordant » et une roue plus grande. Moi je me disais que ce qui lui manquait, c'était une paire d'échasses, mais j'eus la sagacité profonde de ne pas le dire.

CHAPITRE II

Arrivée à Saint-Joseph. — On ne tolère que vingt-cinq livres de bagages. — Dernier adieu aux gants de chevreau et aux habits de soirée. — Armés jusqu'aux dents. — L'« Allen ». — Une arme folâtre. — On nous persuade d'acheter une mule. — Liste des objets de luxe. — Nous quittons les « États ». — « Notre équipage ». — Dépêches pour les Indiens. — Entre un clin d'œil et un tremblement de terre. — Une sphinge moderne et l'accueil qu'elle nous fit. — Une aimable génisse.

La première chose que nous fîmes, l'heureux soir où nous débarquâmes à Saint-Joseph, fut de dénicher le bureau de la poste aux chevaux où nous prîmes nos billets à 150 dollars pièce jusqu'à Carson City (Nevada) par la route de terre.

Le lendemain matin, aux premiers rayons de l'aurore, nous avalâmes un déjeuner rapide et nous nous hâtâmes vers le lieu du départ. Alors un inconvénient se présenta auquel nous n'avions pas bien réfléchi avant, à savoir qu'on ne peut pas faire

passer une lourde malle de voyage pour 25 livres de bagages, parce qu'elle pèse beaucoup plus. Cependant c'était tout ce que nous pouvions emporter, 25 livres chacun. Ainsi nous dûmes nous précipiter sur nos malles, les ouvrir, y opérer un triage en un rien de temps. Nous réunîmes nos 25 livres par tête réglementaires dans la même valise et nous réexpédiâmes par eau nos malles à Saint-Louis. Ce fut une triste séparation, car maintenant nous n'avions plus d'habits à queue ni de gants de chevreau blancs à mettre aux réceptions pawnies dans les montagnes Rocheuses, plus de chapeaux tuyaux de poêle, ni de bottines vernies, ni aucune des autres choses nécessaires à qui ambitionne une vie calme et paisible. Nous étions réduits au pied de guerre. Chacun de nous endossa un habillement de drap lourd et rude, y compris une chemise de soldat en flanelle, et des bottes de pionnier, et dans la valise nous empilâmes quelques chemises blanches, du linge et des objets de toilette. Mon frère, le Secrétaire, emporta environ trois kilos de Dictionnaire complet, car nous ne savions pas, pauvres innocents, que ces choses-là s'achetaient à San-Francisco la veille et arrivaient le lendemain à Carson City.

J'étais armé jusqu'aux dents avec un misérable petit Smith et Wesson à sept coups, du même calibre que les pilules homéopathiques; il fallait les sept coups complets pour faire une dose pour adulte. Moi, je trouvais ça grandiose. Il me semblait que c'était là une arme dangereuse. Elle n'avait qu'un défaut, on ne pouvait rien atteindre avec. Un de nos « conducteurs » s'en servit quelque temps contre une vache : tant que la bête se tint immobile et resta sage, elle ne courut aucun danger; mais dès qu'elle commença à circuler et qu'elle cessa de servir de cible au tireur, il lui arriva malheur. Le Secrétaire portait en bandoulière un revolver Colt de petit volume en guise de protection contre les Indiens; crainte d'accidents il ne l'avait pas chargé. M. Georges Bemis était sinistrement formidable. Georges Bemis était notre compagnon de voyage. Nous ne l'avions jamais vu auparavant. Il portait à la ceinture un vieil « Allen » authentique, ce que les gens irrévérencieux appelaient un « moulin à poivre ». Le seul fait de presser sur la détente, armait et faisait partir le pistolet. Pendant la course de la détente, le chien se mettait à se lever et le barillet à tourner et tout d'un coup le chien s'abattait et la balle filait. Viser le long du barillet en mouvement et atteindre l'objet visé était un exploit qui n'avait probablement jamais été accompli sur la terre avec un « Allen ». Mais l'arme de Georges

méritait tout de même confiance parce que, ainsi que le dit plus tard un des cochers de la malle-poste, « si elle ne réussissait pas du côté qu'elle se lançait, elle amenait autre chose. » Et c'était vrai. Elle « se lança », un jour, sur un deux de pique cloué à un arbre, et « amena » une mule qui se trouvait à 30 mètres sur la gauche. Bemis ne voulait pas de la mule ; mais le propriétaire s'avança avec un fusil de chasse à deux coups, et, je ne sais comment, lui persuada de l'acheter. C'était une arme folâtre que cet « Allen ». Quelquefois les six canons partaient du même coup et il n'y avait plus de sécurité dans le pays qu'en arrière de l'arme.

Nous prîmes deux ou trois couvertures contre les gelées dans la montagne. En fait d'objets de luxe, nous fûmes modestes, nous n'en emportâmes pas, excepté quelques pipes et cinq livres de tabac à fumer. Nous avions deux grands bidons pour le transport de l'eau, et nous prîmes aussi plein un petit sac à plombs de monnaie blanche, pour nos dépenses journalières en fait de déjeuners et dîners.

Vers huit heures tout était prêt et nous étions de l'autre côté de la rivière.

Nous sautâmes dans la malle-poste, le cocher fit claquer son fouet, et nous roulâmes, laissant « les États » derrière nous. C'était une superbe matinée d'été, et le paysage entier étincelait de soleil. Il y avait une fraîcheur et une animation dans la brise, ainsi qu'une exhilarante sensation d'affranchissement de toute espèce de soucis et de responsabilités, qui nous fit presque croire que les années que nous avions passées dans la ville close et chaude, au millieu des tracas et de l'assujétissement, avaient été gaspillées et perdues. Nous filions à travers le Kansas, et au bout d'une heure et demie nous étions déjà au large dans les grandes Plaines. A cet endroit le terrain ondulait — succession grandiose d'élévations et de dépressions régulières aussi loin que l'œil pouvait atteindre — pareil au soulèvement majestueux du sein de l'Océan après une tempête. Et partout il y avait des champs de blé, accentuant de carrés d'un vert plus foncé cette étendue illimitée de terre couverte d'herbes. Mais tout à l'heure cette mer sur terre ferme allait perdre son « roulis » et s'allonger pendant sept cents milles (1.200 kil.) aussi plate qu'un plancher.

Notre voiture se balançant d'avant en arrière et de droite à gauche était une grande malle-poste, de la plus somptueuse espèce, un imposant berceau à quatre roues. Elle était tiré par

six chevaux : à côté du cocher était assis le « conducteur », capitaine légitime de l'esquif : car il avait pour fonction de prendre sous sa responsabilité et sa surveillance les dépêches, les bagages, les messageries et les voyageurs. Nous étions à nous trois les seuls voyageurs pour cette fois. Nous nous tenions à l'intérieur sur la banquette du fond. A peu près tout le reste de la voiture était rempli par des sacs de dépêches, car nous emportions avec nous le courrier en retard des trois jours précédents. Touchant presque nos genoux, un mur perpendiculaire de matières postales s'élevait jusqu'au plafond de la voiture. Il y en avait un gros tas ficelé sur l'impériale avec des courroies et les deux coffres d'avant et d'arrière étaient pleins. Nous en avions deux mille sept cents livres à bord : le cocher dit : « Un peu pour Brigham, Carson et Frisco, mais le gros du tas pour les Indiens, qu'est si puissamment remuant sans qu'ils ont plein de sermons à lire ». Mais comme à ce moment précis il arbora sur sa physionomie une formidable convulsion, donnant l'idée d'un clin d'œil englouti par un tremblement de terre, nous devinâmes que sa remarque avait l'intention d'être facétieuse et signifiait que nous pourrions bien décharger la plus grande partie de notre cargaison postale dans un coin des Plaines et l'abandonner aux Indiens ou au premier venu.

Nous changions de chevaux tous les dix milles, pendant toute la journée, et nous volions, pour ainsi dire, sur la route dure et unie. Nous sautions à terre pour nous dégourdir les jambes chaque fois que la malle s'arrêtait, de sorte que la nuit nous trouva dispos et allègres.

Après souper il monta une femme qui habitait environ à une cinquantaine de milles plus loin, et chacun de nous dut à tour de rôle aller s'asseoir à l'impériale à côté du cocher et du conducteur. Apparemment ce n'était pas une femme communicative. Assise là, dans le crépuscule s'épaississant, elle rivait un regard fixe sur un moustique qui lui perçait le bras, tout doucement elle élevait son autre main jusqu'à la portée de l'insecte, puis elle lui lançait une tape qui aurait fait chanceler une vache ; ensuite elle restait à contempler le cadavre avec une satisfaction tranquille, car elle ne ratait jamais son moustique ; son tir était mortel à petite portée. Jamais elle n'enlevait les carcasses, elle les laissait là comme appât. Assis à côté de cette horrible sphinge, je la regardai tuer quarante ou cinquante moustiques ; je la regardais et j'attendais qu'elle dit quelque chose.. Enfin, je lui dis :

— Les moustiques sont assez méchants, par ici, madame.

— Je vous crois !

— Plaît-il, madame ?

— Je vous crois ! »

Alors mise à son aise, elle se retourna et dit :

— Le diable me soulève si je ne commençais pas à vous prendre pour des sourds-muets. Oui, pardi ! Je restais là assise, crevant de moustiques et me d'mandant ce qui vous f'sait mal. En premier, je croyais que vous étiez sourds-muets, après je croyais que vous étiez malades ou toqués, ou quequ'chose comme ça, après petit à petit je me dis que vous étiez un paquet de foutus imbéciles qui ne savaient pas quoi dire. D'oùsque vous venez ?

La sphinge n'était plus une sphinge ! Les fontaines de son grand abîme étaient descellées, elle fit pleuvoir les neuf parties du discours quarante jours et quarante nuits, métaphoriquement parlant, et elle nous ensevelit sous un déluge navrant de bavardage trivial qui ne laissait aucune falaise, aucun sommet propre à loger une répartie émerger au-dessus d'un chaos houleux de grammaire déchiquetée et de prononciation décomposée.

Nous souffrîmes, nous souffrîmes et nous souffrîmes, oh combien ! Elle continua heure après heure, tant que je regrettai d'avoir jamais ouvert la question moustique et de l'avoir mise en train. Elle ne s'arrêta plus avant d'être arrivée à destination vers la pointe du jour ; et alors elle nous réveilla, en quittant la voiture (car nous dodelinions depuis longtemps) pour nous dire :

— Eh ben ! les gars, descendez à Cottonwood et mettez en panne une paire de jours, et je vous rejoindrai dans la soirée, et si je peux vous faire plaisir en vous glissant un mot de temps en temps, je m'en charge. On vous dira que j'ai toujours été une espèce de difficile et de sainte-n'y touche, pour une fille qu'a poussé dans les bois, et vrai, je *le suis*, avec les gueux et la racaille, et une fille *doit* l'être, si elle veut *être* quelque chose, mais quand je trouve des gens qu'est mes égaux, je compte que je suis une génisse assez sociable tout de même.

Nous résolûmes de ne pas « mettre en panne à Cottonwood ».

CHAPITRE III

« La soupente qu'est cassée ». — Un courrier bien distribué. — Sommeil mouvementé.— Un lapin-bourriquot en méditation et au travail, — Un moderne Gulliver. — Le buisson de sauge. — Pardessus alimentaires.— Triste sort d'un chameau. — Avertissement aux expérimentateurs.

Environ une heure et demie avant le point du jour, nous filions moelleusement le long de la route. Si moelleusement que notre berceau ne se balançait que d'un mouvement léger, assoupissant, qui nous enveloppait graduellement de sommeil et nous émoussait l'entendement, lorsque quelque chose céda sous notre poids, Vaguement nous y fûmes sensibles, et en même temps indifférents. La malle s'arrêta. Nous entendîmes le cocher et le conducteur se parler, au dehors, chercher partout une lanterne et jurer parce qu'ils ne la trouvaient pas, mais quel que fût l'événement, il ne nous concernait pas et cela ne faisait qu'accroître notre bien-être, de penser à ceux qui travaillaient là dans la nuit noire, tandis que nous étions capitonnés dans notre nid, les rideaux tirés. Mais voici que, d'après le bruit, il parut y avoir un examen de la voiture et la voix du cocher dit :

— Nom de nom, la soupente qu'est cassée !

Cela me secoua et me réveilla tout à fait, comme le sentiment mal défini d'un malheur a toujours une tendance à le faire. Je me dis : « Voyons, une soupente, cela fait sans doute partie d'un cheval ; et sans doute c'en est une partie vitale d'après l'inquiétude qui est dans la voix du cocher. Une jambe peut-être, et pourtant comment a-t-il pu se casser la jambe en valsant sur une pareille route ? Non, ça ne peut pas être la jambe. C'est impossible à moins qu'il ne l'ait lancée à la tête du cocher. Voyons, qu'est-ce que ça peut bien être que la soupente d'un cheval, je me le demande? Enfin, en tous cas, ne montrons pas notre ignorance au public. »

A ce moment, la figure du conducteur parut à un coin de rideau soulevé et sa lanterne nous illumina, nous et notre muraille de sacs postaux. Il nous dit :

— Messieurs, il faudra que vous descendiez un petit peu, soupente cassée.

Nous dévalâmes sous une fine pluie pénétrante et nous nous sentîmes tout dépaysés et tout navrés. Quand j'eus découvert

que ce qu'on appelait une « soupente », c'était la combinaison massive de courroies et de ressorts qui maintenait suspendue la caisse de la voiture, je dis au cocher :

— Je n'ai encore jamais vu de soupente aussi usée que ça autant que je me rappelle. Comment est-ce arrivé ?

— Tiens, c'est arrivé qu'on a voulu faire tenir dans une seule voiture le courrier de trois journées voilà comment c'est arrivé, dit-il, et justement nous sommes rendus à la vraie adresse qu'est écrite sur tous les sacs de journaux qu'étaient pour jeter aux Indiens pour les faire tenir tranquilles. C'est une veine insensée, passe qu'il fait si constitutionnellement noir, que j'aurais passé devant sans m'en douter, si c'te soupente-là avait pas cassé.

Je compris qu'il était en travail d'un de ses fameux clins d'œil, quoique je ne pusse voir sa figure, parce qu'il était penché sur sa besogne ; lui souhaitant une heureuse délivrance, j'allai aider les autres à décharger les sacs de dépêches. Quand ils furent tous dehors, ils formèrent une grande pyramide au bord de la route. La soupente raccommodée, nous remplîmes de nouveau les deux coffres, mais nous ne mîmes rien sur l'impériale et seulement moitié moins qu'avant à l'intérieur.

Le conducteur rabattit tous les dossiers et remplit la voiture de sacs à mi-hauteur de bout en bout. Sur quoi, nous protestâmes hautement, parce que nous n'avions plus de sièges Mais le conducteur fut plus sage que nous, et dit qu'un lit valait mieux que des sièges et qu'en outre cet arrangement protégeait sa soupente. Nous ne demandâmes plus de sièges. Le lit pour la flânerie était infiniment préférable. Je passai dans la suite mainte journée amusante à m'y coucher et à lire les Statuts et le Dictionnaire, en me demandant ce qui allait arriver aux personnages.

Le conducteur dit qu'il enverrait de la prochaine station, un garde pour veiller sur les sacs abandonnés, et nous reprîmes notre route.

C'était maintenant le point du jour ; en étendant nos jambes pleines de crampes de toute leur longueur sur les sacs postaux et en regardant par les carreaux à travers les vastes déserts de verdure couverts d'une brume fraîche et pulvérulente jusqu'au point où le levant marquait l'horizon comme d'un point d'interrogation, notre plaisir parfait prit la forme d'une extase tranquille et heureuse.

La voiture courait à une allure vertigineuse ; la brise faisait claquer les vêtements accrochés et les rideaux de la manière la plus exhilarante, notre berceau se balançait voluptueusement

en tous sens, le battement des sabots, le fouet du cocher et ses « hue ! allons donc ! » étaient une musique; le terrain se déroulant, les arbres se précipitant semblaient nous jeter de muets hourrahs au passage, puis se retourner derrière nous, pleins d'admiration ou d'envie ou de quelque chose; et tandis que nous étions couchés, que nous fumions le calumet de paix et que nous comparions toute cette joie aux années de l'ennuyeuse vie des villes qui l'avaient précédée, nous sentions qu'il n'était au monde qu'un seul bonheur parfait et sans mélange et que nous l'avions trouvé.

Après déjeuner, à une station quelconque dont j'ai oublié le nom, nous grimpâmes tous trois sur le siège, derrière le cocher et nous laissâmes le conducteur faire un somme sur notre lit. Et petit à petit quand le soleil m'eut assoupi, je m'étendis à plat ventre sur l'impériale, me retenant à la légère tringle de la galerie et je dormis une heure ou plus. Cela peut donner une idée de ces routes sans pareilles. D'instinct, un dormeur se cramponne toujours violemment aux barreaux quand la voiture cahote, mais quand elle ne fait que bercer et se balancer, l'étreinte est inutile. Les cochers et les conducteurs de la ligne avaient l'habitude tout en restant à leur place, de dormir trente ou quarante minutes d'affilée, sur de bonnes routes, pendant qu'on marchait à une vitesse de 13 ou 16 kilomètres à l'heure. Je les ai vus le faire souvent. En cela, il n'y avait pas de danger, un dormeur se raccrochera toujours à temps aux barreaux quand la voiture cahote. Ces gens-là étaient surmenés et il ne leur était pas possible de rester éveillés tout le temps.

Ensuite nous passâmes à Marysville : nous franchîmes le Big-Blue et le Little-Sandy ; environ un mille plus loin, nous entrâmes dans le Nebraska. Encore un mille plus loin, nous arrivâmes au Big-Sandy, à 288 kilomètres de Saint-Joseph

Comme le soleil se couchait, nous vîmes le premier spécimen d'un animal, que, sur une étendue de 3 500 kilomètres de montagnes et de déserts, du Kansas jusqu'au Pacifique, on appelle familièrement le « lapin-bourriquot ». Il est bien nommé. Il est pareil à n'importe quel autre lapin, si ce n'est qu'il est d'un tiers ou de moitié plus gros, qu'il a les jambes plus longues proportionnellement à sa taille, et qu'il a les oreilles les plus absurdes qui aient jamais coiffé aucune créature, excepté le bourriquot. Quand il est au repos, qu'il pense à ses péchés, ou qu'il rêve sans crainte de danger, ses oreilles majestueuses se dressent au-dessus de lui, bien en vue, mais le craquement d'une brindille lui

cause une frayeur presque mortelle, et alors il penche légèrement ses oreilles en arrière et s'élance vers son logis. Tout ce que vous pouvez voir, pendant la minute suivante, c'est sa longue silhouette grise, s'allongeant toute droite et se « tirant » à travers les courts buissons de sauge, la tête levée, l'œil fixe et les oreilles un peu rejetées en arrière, mais jalonnant constamment l'endroit où se trouve l'animal comme s'il portait un foc. De temps en temps, il fait un bond merveilleux avec ses longues jambes, bien au-dessus des sauges ratatinées, et marque un saut qui rendrait un cheval envieux. Puis il descend une longue et gracieuse pente et disparaît bientôt mystérieusement : il s'est tapi derrière un bouquet de sauge et y restera assis, aux aguets et tremblant jusqu'à ce que vous arriviez à six pieds de lui, sur quoi il repartira. Mais il faut tirer une fois sur cette bête si on veut la voir mettre tout son cœur dans ses talons et faire de son mieux. Alors, complètement effrayée, elle couche ses longues oreilles sur son dos, s'allonge comme une aune de drapier à chaque bond qu'elle fait et éparpille derrière elle les kilomètres avec une facilité pleine d'indifférence qui enchante.

Nous fîmes « se ramasser » notre spécimen, comme dit le conducteur. Le Secrétaire le mit en route avec une balle du Colt, je commençai à lui cracher dessus avec mon arme ; au même moment, la bordée tout entière du vieil « Allen », partit avec un fracas retentissant et on peut dire sans exagération que le lapin devint frénétique. Il baissa les oreilles, leva la queue et détala pour San-Francisco, à une vitesse qu'on ne peut décrire que comme un éclair suivi d'une éclipse. Il était hors de vue depuis longtemps que nous entendions encore le sifflement de sa fuite.

Je ne me rappelle pas où nous rencontrâmes le premier buisson de sauge, mais puisque j'en ai parlé, je peux aussi bien le décrire. C'est une chose facile à faire, car si le lecteur réussit à se figurer un chêne vénérable et noueux réduit à la taille d'un petit buisson de deux pieds de haut, avec son écorce rugueuse, son feuillage, ses rameaux entremêlés et toutes ses parties complètes, il a la peinture exacte du buisson de sauge. Souvent, pendant des après-midi de loisir dans les montagnes, je me suis couché par terre, la figure sous un buisson de sauge et je me suis imaginé pour m'amuser que les moucherons, au milieu du feuillage, étaient des oiseaux lilliputiens ; que les fourmis marchant et contre-marchant autour de la tige, étaient des troupeaux lilliputiens, et que j'étais moi-même un maraudeur gigantesque

de Brobdignac, guettant un petit citoyen de l'endroit pour le manger.

C'est la miniature exquise de l'imposant monarque de la forêt que ce buisson de sauge. Son feuillage est d'un vert grisâtre et donne cette teinte au désert et à la montagne. Il a l'odeur de notre sauge domestique et la tisane de sauge fabriquée avec a le goût de celle que tous les enfants connaissent si bien. Le buisson de sauge est une plante singulièrement rustique et pousse en plein dans l'épaisseur du sable et parmi les rocs dénudés où rien, dans le règne végétal, n'essaierait de croître, excepté le « bunch grass ». Les buissons de sauge poussent à une distance de trois à six ou sept pieds l'un de l'autre, sur toute la surface des montagnes et des déserts de l'Extrême-Occident jusqu'à la frontière de la Californie. Il n'y a aucune espèce d'arbres dans le désert, pendant des centaines de kilomètres, il n'y a aucune végétation dans un véritable désert, excepté le buisson de sauge et son cousin le « bois à graisse » qui lui ressemble tellement, que la différence entre eux est nulle. Les feux de bivouac et les dîners chauds seraient impossibles dans le désert sans le buisson de sauge ami. Son tronc est aussi gros que le poignet d'un enfant (et va jusqu'à l'épaisseur du bras d'un homme) et ses branches anguleuses sont moitié aussi grosses que son tronc ; le tout forme un bois dur, sain, excellent, qui ressemble beaucoup à celui du chêne.

Quand une troupe bivouaque, la première chose à faire est de couper des buissons de sauge ; et au bout de quelques minutes, on en a une pile opulente toute prête. On creuse un trou d'un pied de large, de deux pieds de profondeur et de deux pieds de longueur, et on casse la sauge et on l'y brûle jusqu'à ce qu'il soit plein jusqu'au bord de charbons allumés. Puis on se met à faire la cuisine et il n'y a pas de fumée, et par conséquent pas de jurons. Un feu semblable dure toute la nuit et n'a que très peu besoin d'être rechargé ; il constitue un feu de bivouac très sociable et autour duquel les réminiscences les plus impossibles paraissent plausibles, instructives et profondément amusantes.

Le buisson de sauge est un très bon combustible, mais en fait de légume, c'est un insuccès signalé. Aucun être ne peut en souffrir le goût, excepté le lapin-bourriquot et son fils illégitime, le mulet. Mais leur témoignage concernant ses facultés nutritives est sans valeur, parce qu'ils mangent des pommes de pin, de l'anthracite, du fil de laiton, des tuyaux de plomb, des

vieilles bouteilles et tout ce qui leur tombe sous la dent, et s'en vont avec un air aussi reconnaissant que s'ils avaient eu des huîtres à dîner. Les mulets, les bourriquets et les chameaux ont des appétits que n'importe quoi soulage temporairement, mais que rien n'assouvit. Une fois, en Syrie, près des sources du Jourdain, un chameau entreprit mon pardessus pendant qu'on plantait les tentes et l'examina d'un œil critique, d'un bout à l'autre, avec autant d'attention que s'il avait eu l'idée de s'en commander un pareil; ensuite, après avoir médité dessus en le regardant comme article d'habillement, il se mit à le considérer comme article d'alimentation. Il posa le pied dessus, arracha une des manches avec ses dents, et la mâcha et remâcha en l'ingurgitant graduellement, ouvrant et fermant tout le temps les yeux en une sorte d'extase religieuse, comme s'il n'avait jamais rien goûté dans sa vie d'aussi bon qu'un pardessus. Puis il fit claquer ses lèvres une fois ou deux et alla chercher l'autre manche. Ensuite, il tâta du col de velours, et sourit d'un tel sourire de contentement qu'il était facile de voir qu'il regardait ce morceau comme le plus délicat d'un pardessus. Les pans vinrent après, de compagnie avec des capsules à percussion, du sucre candi et de la pâte de figues de Constantinople. Ensuite ma correspondance de journaliste tomba à terre, et il en essaya : c'étaient des lettres manuscrites pour les journaux de mon pays. Mais là il foulait un terrain dangereux. Il commença par rencontrer dans ces documents des passages d'un sérieux solide qui lui pesa sur l'estomac; et de temps à autre il mordait dans une plaisanterie qui le secouait à lui déconsolider la mâchoire; sa position commençait à devenir critique, mais il tint bon avec grand courage et ferme espoir jusqu'à l'instant où il finit par trébucher sur des affirmations qu'un chameau lui-même ne pouvait pas avaler impunément. Il se mit à étrangler et à étouffer, les yeux lui sortirent de la tête, ses jambes de devant s'écartèrent, en un quart de minute environ il tomba aussi roide que l'établi d'un charpentier, et expira dans une agonie indescriptible. J'allai lui retirer le manuscrit de la bouche et je vis que cette bête délicate était morte étouffée par une des narrations les plus modérées et les plus anodines que j'aie jamais soumises à un public confiant.

J'allais dire, quand j'ai été détourné de mon sujet, que quelquefois on trouve des buissons de sauge de cinq ou six pieds de haut, avec une envergure de branchage et de feuillage en proportion, mais que leur hauteur habituelle est de deux à deux pieds et demi.

CHAPITRE IV

Nous faisons notre lit. — Les assauts du Dictionnaire complet. — A une station. — Notre cocher, grand et brillant dignitaire. — Étrange situation pour une cour. — Les aménagements. — Doubles portraits. — Un héritage de famille. — Ce digne hôtelier. — « Le bazar et l'installage ». — Un exilé. — Le slumgullion. — Une table bien servie. — L'hôtelier s'étonne. — L'étiquette à table. — Mules mexicaines sauvages. — Malle-poste et chemin de fer.

Pendant que le soleil tombait et que la fraîcheur du soir venait, nous fîmes nos préparatifs de couchage. Nous remuâmes les sacs à lettres en cuir et les sacs à imprimés en toile noueuse (noueuse et bossuée à cause des bouts et des coins de revues, de boîtes et de livres qui en ressortaient). Nous les remuâmes et nous les redisposâmes de manière à rendre notre lit aussi uni que possible. Et nous y réussîmes, bien qu'après toute notre peine, il eût un air un peu tourmenté et houleux comme un petit morceau de mer orageuse. Ensuite nous poursuivîmes nos bottes dans les recoins entre les sacs de poste où elles s'étaient nichées et nous les mîmes. Nous décrochâmes alors nos habits, nos vestes, nos pantalons et nos grosses chemises de laine, des appuis-main où ils s'étaient balancés toute la journée et nous les revêtîmes, car il n'y avait de dames ni aux stations ni dans la voiture, et, le temps étant chaud, nous nous étions mis à notre aise en nous déshabillant jusqu'à nos « dessous » dès neuf heures du matin. Tout étant prêt maintenant, nous rangeâmes le Dictionnaire toujours inquiet là où il pouvait reposer aussi tranquillement que possible et nous plaçâmes les bidons à eau et les pistolets là où nous pouvions les retrouver dans l'obscurité. Puis nous fumâmes une pipe finale, et nous échangeâmes une dernière histoire; après quoi, nous mîmes les pipes, le tabac et le sac de monnaie dans les petites cavités et renfoncements des sacs postaux, nous tirâmes les rideaux tout autour de la voiture et nous la rendîmes aussi sombre que « l'intérieur d'une vache » comme dit le conducteur dans son langage pittoresque. Il y faisait certainement aussi sombre que possible, on ne pouvait rien y distinguer même vaguement. Et, à la fin, nous nous enroulâmes comme des vers à soie, chacun dans sa couverture, et nous nous laissâmes tranquillement aller au sommeil.

Lorsqu'on s'arrêtait pour changer de chevaux, nous nous réveillions et nous essayions de nous rappeler où nous étions, nous y réussissions et au bout d'une minute ou deux la voiture repartait et nous aussi. Nous commencions à entrer dans un pays sillonné çà et là de petits ruisseaux. Ceux-ci avaient de chaque côté des rives élevées et à pic et chaque fois que nous dégringolions d'une rive et que nous regrimpions sur l'autre, cela embrouillait passablement notre groupe. D'abord nous tombions tous en tas à l'avant de la voiture, presque sur notre séant ; et une seconde après nous étions projetés à l'autre extrémité, la tête en bas. Nous nous débattions et nous gigotions aussi et nous nous garions des bouts et des coins des sacs de lettres qui s'effondraient autour de nous et par dessus nous ; quand la poussière s'était élevée au milieu du tumulte, nous éternuions tous en chœur, la plupart d'entre nous grognaient et poussaient des exclamations impatientes dans le genre de : « Retirez donc votre coude d'entre mes côtes. — Est-ce que vous ne pourriez pas finir de pousser ? »

Chaque fois que notre avalanche se précipitait d'un bout de la voiture à l'autre, le Dictionnaire complet l'accompagnait ; et chaque fois qu'il l'accompagnait, il endommageait quelqu'un. Dans un de ses trajets il « écorça » le coude du Secrétaire ; au suivant, il me donna dans le creux de l'estomac ; et au troisième, il retroussa le nez de Bemis au point de lui faire voir l'intérieur de ses narines, à ce qu'il prétendit. Les pistolets et l'argent coulèrent tout de suite au fond ; mais les pipes, les tuyaux de pipes, le tabac et les bidons cavalcadaient et cascadaient à la suite du Dictionnaire à chaque assaut qu'il nous livrait, et lui fournissaient aide et protection en nous versant du tabac dans les yeux et de l'eau dans le cou.

Pourtant, tout considéré, ce fut une nuit très confortable. Elle passa graduellement, et lorsqu'enfin une lueur grise et froide se montra par la fente des rideaux, nous bâillâmes et nous nous étirâmes avec satisfaction, nous développâmes nos cocons et nous trouvâmes que nous avions eu tout ce qu'il nous fallait de sommeil. Petit à petit, comme le soleil montait et chauffait le monde, nous ôtâmes nos habits et nous nous préparâmes à déjeuner. Nous étions juste à l'heure, car, cinq minutes après, le cocher donna aux notes sauvages de sa trompe leur volée par dessus les solitudes herbeuses, puis nous découvrîmes une hutte basse ou deux dans le lointain. Le roulement de la voiture, le battement des sabots de nos six chevaux, les comman-

dements brefs du cocher, s'éveillèrent en une emphase plus accentuée et plus énergique, et nous vînmes nous ranger le long de la station à notre allure la plus brillante. C'était un enchantement que ces anciens voyages en malle-poste.

Nous sautâmes dehors dans notre petit déshabillé. Le cocher lança à terre sa poignée de rênes, bâilla et s'étira complaisamment, retira ses épais gants de daim avec beaucoup de délibération et une dignité intolérable, sans accorder la plus légère attention à une douzaine de questions aimables sur sa santé, d'apostrophes humblement facétieuses et flatteuses, et d'offres de services obséquieuses de la part de cinq ou six employés ou palefreniers hirsutes et à demi-sauvages en train de dételer prestement nos bêtes et de faire sortir le nouveau relais hors de l'écurie; car aux yeux du cocher de malle-poste de cette époque les employés et palefreniers étaient une espèce de créatures ordinaires et vulgaires, utiles dans leur métier et aidant à constituer l'univers, mais pas la sorte de gens auxquels une personne de distinction pût se permettre de s'intéresser; tandis qu'au contraire aux yeux de l'employé et du palefrenier le cocher de malle-poste était un héros, un haut et brillant dignitaire, l'enfant favori du monde, l'envie du peuple, le point de mire des nations. Quand ils lui parlaient, ils acceptaient son silence insolent avec douceur et comme étant la conduite naturelle et convenable d'un si grand homme; quand il ouvrait les lèvres, ils se suspendaient à ses paroles avec admiration (il ne faisait jamais l'honneur d'une remarque à un individu en particulier, mais il l'adressait avec une large généralité aux chevaux, aux écuries, au pays d'alentour, et aussi aux subalternes humains); quand il lançait à un palefrenier une personnalité goguenarde et blessante, ce palefrenier était heureux toute la journée; quand il lâchait son unique plaisanterie, vieille comme les montagnes, grossière, jurronnante, bête et infligée au même auditoire dans les mêmes termes chaque fois qu'il s'arrêtait là, les manants s'esclaffaient, se tapaient sur la cuisse et juraient qu'ils n'avaient jamais rien entendu de si drôle dans leur vie. Et comme ils se précipitaient autour de lui quand il demandait une cuvette d'eau, une gourde d'idem, ou du feu pour la pipe! Mais ils auraient insulté sur le champ un voyageur s'il s'était oublié assez pour implorer une faveur auprès d'eux. Ils avaient l'art de cette insolence aussi bien que le cocher à qui ils l'empruntaient; car, qu'on ne l'oublie pas, le cocher de grande ligne n'avait guère moins de mépris pour ses voyageurs que pour ses palefreniers.

Les palefreniers et les employés traitaient le réellement puissant *conducteur* de la malle simplement selon le meilleur de ce qu'ils croyaient être la politesse, mais le *cocher* était le seul être devant lequel ils s'inclinaient, le seul qu'ils adoraient. Avec quelle admiration ils le contemplaient en haut de son siège quand il se gantait avec une lenteur délibérée pendant que quelque heureux palefrenier lui tendait son faisceau de rênes et attendait patiemment qu'il le prît! Et comme ils le bombardaient d'exclamations glorieuses quand il claquait son long fouet, et partait en caracolant.

Les bâtiments de la station étaient des huttes longues et basses, faites de briques couleur de boue séchées au soleil, assemblées sans mortier (les Espagnols appellent ces briques « adobés » nom que les Américains ont abrégé en « dobies »). Leurs toits dont la pente était si faible que ce n'est pas la peine d'en parler, étaient de chaume et gazonnés et recouverts d'une épaisse couche de terre d'où partait une végétation assez luxuriante d'herbes et de plantes sauvages.

C'était la première fois que nous voyions dans une maison la cour au-dessus du grenier. Les bâtiments consistaient en granges, en écuries pour 12 ou 15 chevaux, et en une hutte en guise de salle à manger pour les voyageurs. Cette dernière contenait des réduits pour le chef de station et un ou deux palefreniers. On pouvait s'accouder sur les gouttières et il fallait se baisser avant de passer la porte. En place de fenêtre il y avait un trou carré à peu près assez large pour livrer passage au corps d'un homme, mais il n'y avait pas de vitres. Il n'y avait pas de parquet, mais le sol était en terre battue. Il n'y avait pas de fourneau, mais la cheminée servait à tous les usages. Il n'y avait pas d'étagères, pas de buffets, pas d'office. Dans un coin se dressait un sac de farine tout ouvert, et nichés au pied se trouvaient une couple de cafetières en fer battu, noires et vénérables, une théière en fer battu, un petit sac de sel et un quartier de lard.

A l'extérieur, à la porte de l'antre du chef de station, une cuvette de fer blanc était posée à terre. A côté il y avait un seau d'eau et un morceau de savon jaune en barre; à la gouttière, une vieille chemise de laine bleue pendait d'une manière significative, mais cette dernière était la serviette particulière du chef de station et il n'y avait que deux personnes dans la société qui auraient pu se risquer à s'en servir, le cocher et le conducteur. Le second ne voulait pas par bienséance; le premier ne voulait

pas, parce qu'il ne tenait pas à encourager les avances d'un chef de station. Nous avions des serviettes dans notre valise : elles auraient pu aussi bien être au fond de la Mer Morte. Nous (et le conducteur) nous servions de nos mouchoirs et le cocher de son pantalon et de ses manches. A côté de la porte, à l'intérieur, était accroché un vieux petit cadre de miroir contenant dans un coin inférieur deux petits fragments du miroir primitif. Cette combinaison vous offrait à la vue, quand vous vous regardiez, un portrait à deux coups, avec une moitié de votre tête surélevée de cinq centimètres au-dessus de l'autre moitié.

A ce cadre de miroir était suspendu un demi-peigne au bout d'une ficelle, mais s'il me fallait décrire ce patriarche ou mourir, je crois que je me commanderais des échantillons de cercueils. Il remontait à Esaü et à Samson et depuis avait toujours été en accumulant des cheveux, ainsi que certaines impuretés. Dans un coin de la pièce trois ou quatre carabines ou mousquets étaient rassemblés avec des cornes à poudre et des sachets de munitions. Les gens de la station portaient des pantalons d'étoffe grossière de fabrication rustique, dont le fond et les entre-jambes étaient doublés d'amples applications de basane faisant fonctions de jambières quand l'homme montait à cheval, de sorte que ce pantalon moitié bleu sombre et moitié jaune était inexprimablement pittoresque. Il était fourré dans de hautes bottes, aux talons armés de grands éperons espagnols dont les barrettes et les chaînettes de fer cliquetaient à chaque pas. L'homme portait une barbe et des moustaches immenses, un vieux chapeau mou, une chemise de laine bleue, pas de bretelles, pas de gilet, pas d'habit, dans une gaîne de cuir à la ceinture, un grand et long revolver de marine (suspendu à droite, le chien en avant), et, ressortant de sa botte, un couteau bowie-knife à manche de corne. Le mobilier de la cabane n'était ni fastueux ni encombrant. Les chaises à bascule et les canapés étaient absents et l'avaient toujours été mais s'étaient fait représenter par deux tabourets à trois pattes, un banc de sapin de quatre pieds de long et deux caisses à chandelles, vides. La table était formée d'une planche graisseuse sur tréteaux et ni la nappe ni les serviettes n'étaient venues, on ne les attendait pas non plus. Chaque homme avait devant lui un plat d'étain bossué, un couteau et une fourchette, une chopine d'étain et le cocher avait une soucoupe de terre de fer qui avait vu de meilleurs jours.

Naturellement cet archiduc siégeait au haut bout de la table. Il y avait dans le couvert une pièce isolée et solitaire qui avait un air touchant de noblesse en ruines. C'était l'huilier. Il était en maillechort, mutilé et oxydé, mais il se trouvait là si absurdement déplacé qu'il avait l'air d'un roi en haillons exilé chez des barbares, et la majesté de son origine commandait le respect malgré sa dégradation. Il ne lui restait qu'un seul carafon, et encore sans bouchon, constellé de piqûres de mouches, le goulot cassé, avec deux doigts de vinaigre dans le fond et une douzaine de mouches confites, les pattes en l'air et la mine longue d'avoir été s'établir là.

Le chef de station brandit un disque de pain de la semaine précédente, ayant la forme et la dimension d'un fromage ancien modèle, et en tailla des lames qui étaient aussi bonnes que des pavés Nicholson et plus tendres.

Il découpa une tranche de lard pour chaque personne, mais seuls les vieux routiers aguerris se mirent en devoir de le manger, car c'était du lard de réforme que les États-Unis ne voulaient pas donner aux soldats dans les forêts et que la Compagnie de transports avaient acheté au rabais pour la nourriture des voyageurs et des employés. Peut-être avons-nous rencontré ce lard de réforme plus avant dans les Plaines que la section où je le place, mais nous l'avons rencontré, on ne peut pas dire le contraire.

Puis il nous versa une boisson qu'il appelait du « slumgullion », et il est difficile de croire qu'il n'avait pas reçu une inspiration du ciel le jour où il l'avait baptisée. En réalité, cela avait la prétention d'être du thé, mais il y avait dedans trop de lavette à vaisselle, de sable et de vieille couenne de lard pour tromper un voyageur intelligent. Il n'y avait ni sucre ni lait, pas même une cuiller pour remuer le mélange.

Nous ne pouvions pas manger le pain ni la viande, ni boire le « slumgullion ». Et en regardant le mélancolique carafon de vinaigre, je pensais à l'histoire (déjà très très vieille, à cette époque) du voyageur qui s'assit devant une table où il n'y avait rien qu'un maquereau et un pot de moutarde. Il demanda à l'amphitryon si c'était tout. L'amphitryon dit : « Tout. Comment, éclairs et tonnerre! il me semble qu'il y a là assez de maquereau pour six. — Mais je n'aime pas le maquereau. — Oh bien ! servez-vous de la moutarde. »

En d'autres temps j'avais trouvé l'histoire bonne, très bonne, mais ici elle prenait une vraisemblance lugubre qui lui enlevait toute drôlerie.

Notre déjeuner était servi, mais nos mâchoires restaient au repos.

Je goûtai et je flairai et je dis que je préférerais du café, à ce que je croyais.

Le patron de la station s'arrêta foudroyé et me dévisagea sans parler. A la fin, quand il revint à lui, il se tourna légèrement de côté et dit, sur le ton de quelqu'un qui réfléchit à quelque chose de trop vaste pour son imagination : « Du café ! celle-là me dégote par exemple, nom de Dieu !

Nous ne pouvions pas manger et il n'y avait aucune conversation entre les palefreniers et les piqueurs, nous étions tous à la même table. Du moins la conversation se bornait à une simple demande rapide échangée de temps en temps d'un employé à l'autre. Elle se faisait toujours sous la même forme, et était toujours brutalement amicale. Sa saveur et sa nouveauté occidentale me piquèrent au premier abord et m'intéressèrent ; mais ensuite elle devint monotone et perdit son charme. C'était :

— Passez le pain, fils de putois !

Non, j'oublie, le mot n'était pas putois, il me semble qu'il était plus fort que cela ; et même j'en suis sûr, mais il m'est sorti de la mémoire apparemment. Toutefois, cela n'a pas d'importance, probablement qu'il était trop fort pour être imprimé. C'est dans mon souvenir le point de repaire qui m'indique où pour la première fois j'ai rencontré le parler nouveau et vigoureux des plaines et des montagnes de l'Ouest.

Nous laissâmes le déjeuner en payant chacun notre dollar, nous regagnâmes notre lit de sacs de lettres dans la voiture, et trouvâmes une consolation dans nos pipes. C'est à cet endroit que nous avons subi le premier amoindrissement de notre équipage princier. Nous quittâmes nos six beaux chevaux et prîmes six mulets à la place. Mais c'étaient des bêtes mexicaines et sauvages ; il fallait un homme à la tête de chacune d'elles pour les tenir solidement pendant que le cocher se gantait et se préparait. Et quand à la fin il empoigna les rênes et donna le signal, la voiture se lança hors de la station comme si elle sortait de la gueule d'un canon. Comme ces animaux frénétiques détalaient ! C'était un galop emporté et furieux et l'allure ne se modéra pas un moment avant que nous ayons brûlé 16 ou 18 kilomètres et que nous nous soyons précipités au milieu du groupe de petites huttes et d'écuries de la station suivante.

Nous volâmes ainsi toute la journée. A deux heures de

l'après-midi la zône boisée qui borde la Platte du Nord et en marque les sinuosités à travers le vaste parquet uni des Plaines devint visible. A quatre heures nous passâmes un bras de la rivière ; à cinq heures nous passâmes la Platte elle-même et nous atterrîmes à Fort-Kearney *à cinquante-six heures de St-Joseph*, et à 483 kilomètres.

Voilà ce que c'était que courir la poste sur la grande ligne de terre, il y a dix ou douze ans, quand il n'y avait peut-être pas en Amérique dix personnes bien comptées qui s'attendissent à vivre assez pour voir un chemin de fer suivre cette route jusqu'au Pacifique. Aujourd'hui le chemin de fer est là, pourtant, et mille comparaisons et contrastes cocasses se peignent à mon esprit quand je lis, dans le *Times* de New-York, le compte-rendu suivant d'une excursion récente au pays même que je viens de décrire. Je puis à peine comprendre le nouvel état des choses.

« A TRAVERS LE CONTINENT

« Dimanche, à 4 h. 20 du soir, nous roulâmes hors de la station d'Omaha et partîmes vers l'ouest pour notre longue course. Une couple d'heures après, on annonça le dîner, un événement pour ceux d'entre nous qui avaient encore à éprouver ce que c'est que de manger dans l'un des hôtels roulants de Pullman ; donc, passant dans la première voiture en avant de notre palais-dortoir, nous nous trouvâmes dans le wagon-salle à manger. Ce fut une révélation pour nous que ce premier dîner de dimanche. Et bien que, chaque jour, pendant quatre jours, nous ayons déjeuné, dîné et soupé, notre compagnie-tout entière ne cessa d'admirer la perfection des arrangements et les merveilleux résultats obtenus. Sur des tables couvertes d'un linge de neige et garnies de services en argent massif, des serviteurs d'Éthiopie en costumes d'une irréprochable blancheur placèrent comme par magie un repas dont Delmonico lui-même n'aurait pas eu sujet de rougir ; et même, à quelques égards, il serait difficile à ce chef distingué d'égaler notre menu ; car, outre tout ce qui constitue ordinairement un dîner de première catégorie, n'avions-nous pas notre côtelette d'antilope (le gourmet qui n'en a pas goûté, ah! que sait-il du festin des prémices de la terre?), notre délicieuse truite du ruisseau de la montagne, des fruits de choix, et (sauce piquante et inachetable) notre air des Prairies, embaumé, et obligatoirement apéritif. Vous pouvez en être sûrs, nous fîmes justice à ces bonnes choses, et tout en les arrosant de rasades de Krug mousseux pendant que nous filions cinquante kilomètres à l'heure, nous convînmes que nous n'avions jamais mené la vie à plus grandes guides.

« (Nous battîmes ce record, deux jours après, en faisant 43 kil. 5 en 27 minutes sans que nos verres pleins jusqu'au bord répandissent une goutte de champagne.)

« Après dîner, nous nous rendîmes dans notre wagon-salon, et comme c'était le soir du sabbat, nous entonnâmes quelques vieilles hymnes. Les voix masculines et féminines se mariaient agréablement dans l'air du soir pendant que notre train, avec son grand œil de Polyphème étincelant et éclairant de longues perspectives de Prairies, se ruait dans la nuit et dans le désert. Ensuite au lit, dans des couchettes luxueuses, où nous dormîmes du sommeil des justes et ne nous réveillâmes que le lendemain (lundi) matin à 8 heures pour nous trouver au passage de la Platte du Nord à 483 kilomètres d'Omaha et à 15 h. 40 de notre point de départ. »

(A suivre.)

MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

Laurent Tailhade

C'était un peu après l'acte de Vaillant, après l'acte d'Émile Henry ; une bombe placée sur une fenêtre du restaurant Foyot éclata, et frappa en pleine tempe le poète Laurent Tailhade, lui labourant la joue, lui lésant l'œil et comblant chaque pore de la peau du visage, soit d'un grain de poudre, soit d'un minuscule éclat de verre. On emporta le blessé chez un pharmacien, et on commençait à le panser, lorsque survinrent un, deux, trois magistrats qui, avec un tact exquis, un flair salomonique, une gravité dont Brid'oison ne communique le secret qu'à ceux que du haut des cieux il contemple avec tendresse, interrompirent le pansement à seule fin d'interroger la victime et d'arracher à son délire, à son commencement d'agonie, des aveux. Minos et Pandore, travaillant *a priori*, s'étaient persuadés, pendant le trajet de leur permanence à la pharmacie, que la bombe était une auto-bombe, que seul Tailhade anarchiste avait pu placer si à propos une bombe qui devait faire sauter Tailhade dîneur paisible. Leur tentative d'interrogatoire dura environ une demi-heure : c'était peu ; — c'était assez pour qu'un des plus nobles poètes de la langue française fût sur le point de mourir, d'abord de ses blessures et surtout de la stupidité humaine.

Le lendemain, dans la presse, ce fut un haro, un charivari : le reporter aboyait, le rédacteur en chef découplait les limiers, les fioritures des roquets couraient sur la basse continue des dogues et les maîtres-chanteurs y allaient à pleine voix. M. Edmond Magnier lui-même, délaissant un instant la prestidigitation d'affaires et les escamotages de créances qui lui valaient une reluisante célébrité, se dérangea pour articuler des aphorismes de Tolède. Personne dans la presse ne put prendre la parole pour le blessé et réfuter le haro d'Aliboron. La cause : c'est d'abord qu'après l'acte de Vaillant des gens de lettres réunis avaient été consultés sur l'opportunité de l'acte. Mallarmé avait dit, avec son don de précision simple, qu'il ne pouvait discuter les actes de ces saints (il voulait dire les anarchistes, il voulait dire à quel rang il les mettait). Laurent Tailhade avait répondu : « Qu'importent quelques vagues individualités qui disparaissent, si le geste est beau ! » Il eût eu bien tort de plaindre outre mesure quelques élus du suffrage universel qui venaient d'en être quittes pour la peur, et, quoique c'eût été une belle frousse, ils sortaient, du moins, indemnes des mains de celui qu'ils firent guillotiner. Mais que l'homme qui avait trouvé le geste beau fût atteint à son tour par un geste, à coup sûr, dès lors magnifique, c'était à s'en tenir les côtes, et les échotiers de ces dames en nageaient dans la joie. On pouvait dire que celui-là ne resterait pas anarchiste.

Et pourtant il l'est demeuré et cela lui constitue d'être toujours admirable. quand il dit dans les réunions populaires sa ballade à Ibsen, sa Ballade-Solness, comme l'appelle, par une abréviation qui constate le succès, le peuple socialiste :

Vienne ton jour, déesse aux yeux si beaux,
Dans un printemps vermeil de Salamine !
Guéris nos cœurs en allés en lambeaux,
Anarchie ! ô porteuse de flambeaux,
Dompte la nuit, écrase la vermine
Et dresse au ciel même avec nos tombeaux
La claire tour qui sur les flots domine !

Une autre raison qui suscitait contre lui les colères, c'est qu'il n'était pas un tendre. *Au pays du Mufle* n'a rien d'une romance : il y écorchait un certain nombre de grotesques ; et l'acération de sa plume, l'excellence de son langage poétique qui lui permettait d'appliquer sur chaque tare le nom exact et de trouver pour le redire d'excellents et d'aggravants synonymes, en accentuant la valeur d'art de son livre, n'étaient pas pour en réduire la valeur combative. Il y avait eu des mécontents ; et, en effet, ce petit volume est bien paradoxal : on y avance que M. Jean Rameau, poète gagiste, qui débite ses copieux poèmes entre nos plus charmants ténors et nos plus captivantes divettes, dans les salons et dans les ministères, partout où l'on aime la vraie poésie, n'était ni un poète ni un Adonis ; c'était inconcevable.

Laurent Tailhade guérit de sa bombe : il avait une vitalité formidable. Elle fut assez forte pour l'aider à surmonter sa convalescence. On ne l'avait sauvé qu'en l'enveloppant de morphine, au cours de la cure, après les opérations répétées faites pour extirper encore un éclat de verre inentrevu aux premiers soins. On l'avait remis sur pieds, mais sans le guérir d'intolérables douleurs ; et on lui avait conseillé l'emploi, encore quelques mois, de la morphine. Tailhade, tandis que tant de faibles se laissent noyer aux mirages de paradis artificiels, sut se passer de son calmant : il retourna aux mains des chirurgiens qui, cette fois, le guérirent tout à fait. Et le robuste lutteur était tout prêt à la lutte, guéri, sauf un œil perdu et les quelques souvenirs des blessures qu'on est toujours exposé à ramasser quand on a eu deux douzaines de duels, quand se présenta l'affaire Dreyfus.

Il y trouva une superbe période d'art. C'était alors que la vile racaille de la *Libre Parole*, sans que personne, parmi les juges ni les ministres, osât songer à l'inculper d'excitation au meurtre, affichait à son balcon des transparents lumineux où on lisait : « Mort aux Juifs » ; c'était alors que des bandits exerçaient des escouades de gredins, à qui l'on conseillait, par l'éloquence et par le journal, d'assassiner les Juifs pour les pouvoir mieux voler ; des scribes sans lettres pratiquaient avec une égale maîtrise, comme hier encore, la faute d'orthographe et la délation. Tailhade escarmouchait contre ce Mufle, multiplié, contre ce Mufle

maintenant écumant de bave sanglante, contre ce Mufle tout à coup hurlant, déchaîné, tisonné par l'Église, par le soudard, par le spirite, par le hobereau décavé dont les rancunes contre la société sont terribles. Tailhade escarmouchait aux *Droits de l'Homme,* radeau étroit où nous étions trop resserrés, avec le sage Depasse, avec Le Pic, le plus vif, le plus net, le plus aigu des pamphlétaires, et Ajalbert, et Timmory, et Dagan, d'autres encore. On y achetait, si l'on peut dire, la tête auguste d'Alphonse Humbert, on dépiotait Boubou, si digne par son toupet et ses performances de ce nom de clown; on notait les coutumes variées du scombroïde, comme disait Tailhade, qui éclata là en verve magnifique. Il avait comme toujours le mot propre, et appelait un chat un chat, et Drumont un mouchard, — et ce Coppée, qu'il faut dire en entier :

Le quatorze juillet et ses chevaux de bois,
Ses guinches, où les bons zigues, saouls de pivois,
Étreignent, pour l'en-avant-deux, leurs maritornes,
Tandis que les cocus vont aérant leurs cornes,
Me charment. J'ai revu, place du Panthéon,
Le doux vieillard qui jouait de l'accordéon
Dans la rue Oudinot, presque sous mes fenêtres,
A l'heure où la splendeur de Félisque et ses guêtres
Se dérobaient parmi les mégissiers obscurs,
Car j'ai toujours aimé les humbles aux cœurs purs,
Aux pieds douteux comme un vers de *Pour la Couronne*,
Car je suis le passant bénin que n'environne
Aucun rayon, aucun éclair, aucun soleil;
Mes articles me font aux concierges pareil.
Aussi dès que revient la date fatidique
Où la junte des mannezingues se syndique
Pour imbiber de furfurol le populo,
Je hisse à mon balcon — ainsi qu'au bord de l'eau
Quelque tremble où le soir ému se décolore —
Un étendard fait de flanelle tricolore.

Et, à côté de ces pamphlets poétiques, ce sont des contes, des filets, comme on dit en argot de journal, fortement burinés, avec un trait concis et comique qui fait songer au meilleur Banville, avec quelque chose de plus strict et de plus acide. C'est une dame qui se présente à un banquet nationaliste ; elle arrive en fiacre et sa voix chevrote :

Arrête, arrête, cocher!
J'ai mes trois cheveux pris par la portière,
Arrête, arrête, cocher!
J'ai mes quatre dents sous le marchepied...

ou c'est la présentation en prose d'un des héros du jour : « Si j'avais l'honneur de fréquenter avec M. Vervoort, je m'affublerais sur le champ d'un scaphandre », et tant d'autres trouvailles, toujours frappées en une

langue sans défaillance. Quand il manie la satire en vers, utilisant, pour la farce grandiloquente qu'il manie à merveille, tous les rythmes parnassiens, toutes les formes fixes, qui, alors, trouvent un excellent emploi, il en tire sans cesse des effets neufs, et il faut lire ses Chants royaux où le sarcasme tragique se joue des difficultés fantaisistes du rythme, et se déroule sonore, plein, sans tare.

Laurent Tailhade ne fut pas toujours un pamphlétaire.

Il y a longtemps, au moment où les inquiétudes littéraires d'une génération avide de nouveauté, et de beauté encore inentrevue, allaient engendrer le symbolisme, Laurent Tailhade écrivait les vers qui, réunis, forment le bel ensemble du *Jardin des Rêves*. Des cadences nobles y disent le déroulement des lames le long des grèves où naquit Aphrodite. Laurent Tailhade, jeune, était surtout sensible à la magnificence extérieure des choses, et ce qu'il voulait décrire, c'était la splendeur des formes, la grâce souveraine des Ève, le port majestueux du lys, l'exotisme des bouquets d'Orient qui semblent apporter des parfums imprégnés de la salure marine. Percevant à travers le temps, sous la bassesse théologique, sous l'atroce déploiement de force intolérante du moyen âge, le travail magnifique des enfants d'Hiram, qui sculptèrent les effigies des vierges auprès des gargouilles ironiques, et sentant en artiste toute l'âme fondante et pure d'un Angelico extasié, Laurent Tailhade disait, — avec des pompes de cortège dans la marche des strophes et des vers qui sculptaient le balancement des ostensoirs et stylisaient les volutes de l'encens, — les splendeurs des matériaux ecclésiastiques, l'ordonnance pourpre et violette des cérémonies, leur appareil d'or et de dentelles, et l'étincellement des verrières.

Les tailleurs d'images, les bâtisseurs de temples ont tellement entrelacé la nature à l'élan des piliers gothiques que tout artiste qui dépouillera la cathédrale de son sens actuel, oppressif, agressif, admirera que tant de rêves se soient fossilisés dans ces belles formes. Le talent du poète était alors tout épris des splendides architectures à lignes vastes et sobres, et il est plausible de voir en cet amour de la ligne classique, un reflet de la petite patrie d'origine de Laurent Tailhade : elle est dans les Pyrénées, au pied de la montagne, et de là on en perçoit toutes les forteresses ennuagées et les frises vaporisées de neige.

Avec la candeur de l'artiste si prêt à s'enamourer des formes et à prêter à l'essence des choses un peu du charme de leur plastique, Tailhade s'abusa quelque temps sur sa façon de sentir les pompes religieuses et crut s'intéresser à leurs mobiles. Cela dura peu. D'ailleurs, en ce temps, vers 1884 ou 1885, aucun problème ne se posait impérieusement. Dans une paix molle, les consciences, qu'aucun heurt n'avait réveillées, pratiquaient une large tolérance. Toutes les religions s'effaçaient comme des fresques dans les ruines d'un cloître, où le soleil par tous les arceaux disjoints vient rejoindre en danses de clarté les mauves folles et les bardanes. On se choisissait un terrain de rêverie, on y demeurait, et Laurent Tailhade avait choisi son heure et son décor : il

notait le crépuscule de Dieu, et le cortège las qui disparaissait derrière les collines noires, dans un dernier reflet de pourpre et de feu.

Avant que l'idée sociale ne lui fût apparue en toute sa clarté, — et pour ce cerveau droit, la voir nettement, cela entraînait la nécessité de la servir de tout cœur et de tout corps, — le poète interrompit un livre : *Sur fond d'or*, où se serait déroulé sans doute le rêve plastique du moyen âge, et il en tira son petit et exquis volume, *Vitraux*, où la fleur en est condensée : visions de préraphaélite, alternées avec les plus gracieuses chansons de moderne trouvère. Dans cette hagiographie particulière, Ophélie figure parmi les saintes, comme certes Shakespeare parmi les bienheureux à qui le génie assure l'immortalité de l'âme. et Ophélie s'en va parmi les fleurs en vers harmonieux et doux.

Fleurs sur fleurs ! Des sanglots éteignent sa romance,
Tandis que, les cheveux couronnés de jasmin,
Elle s'incline vers les joncs du fleuve immense.

Les nixes près du bord lui montrent le chemin
Et calme, au fil de l'onde, en les glauques prairies
Elle descend avec des bleuets dans la main.

Les fleurs palustres sur ses paupières meurtries
Poseront le dictame adoré du sommeil
Dans des jardins de nacre au sol de pierreries.

Sous les porches d'azur où jamais le soleil
Ne dore des galets la couleur ivoirine
Sous les nymphéas blancs teintés de sang vermeil

Ophélie a fermé ses yeux d'aigue-marine.

Mais ceci est passé. Tailhade qui toujours, et à bon droit, a cru que la lyre avait deux cordes, la tragique et la bouffonne, se trouve nécessairement polémiste, et, l'on peut dire, au bon moment. Des personnes lui ont reproché de poser d'une main légère des cautères ardents sur les bosses et les plaies de quelques contemporains. Banville, qui fut extraordinairement un doux, a pourtant remarqué que ce ne fut pas dans le sang des colombes que furent trempées les flèches stymphaliques dont souffrirent tant de monstres et aussi Philoctète. Et puis le ton de la polémique est singulièrement haussé. Une vérité qu'il faut dire, c'est que très souvent, en maintes occasions, quand la postérité revisera nos procès, elle sera choquée du ton violent et sauvage de certains des adversaires de Tailhade, et elle agréera, souvent aussi, pour les frapper en proverbes et les garder précieusement comme définitions historiques, certains des sarcasmes de Tailhade. Et pourquoi cette différence ? Pour ceci, que le ton garde une justesse différente selon qu'il part de haut ou de bas. Il fallait évidemment être un imbécile ou un gredin pour aggraver d'injures le malheur du prisonnier de l'Ile du Diable, pour

lancer l'outrage à Pressensé, à Duclaux, à Grimaux, à tous ceux qui abandonnaient les hautes recherches pour tâcher de continuer à respirer dans le monde une atmosphère potable, et non cette odeur de pourriture qui s'élève du grouillement pestilentiel des officines de chantage et d'excitation au vol. Mais il est très loisible de dire que les valets de la force, les cuistres de l'Église, les bourreaux des camisards, sont des *Imbéciles et Gredins*, et cela ne dépasse nullement les droits du pamphlétaire de le mettre en tête de son livre, et la postérité saura très bien qu'il y a des époques où, s'il serait très paradoxal de dire que tous les pamphlétaires furent des honnêtes gens, il est juste d'énoncer que tous les honnêtes gens furent un peu pamphlétaires.

Le style de Laurent Tailhade est infiniment artiste et curieux. Chacun a sa façon de traiter l'écriture. Les uns se contentent de la langue exacte de leur époque, prennent l'instrument tel que le leur tend la coutume, et s'ingénient à s'en servir admirablement ; ainsi en use M. Anatole France ; d'autres, plus épris du mot, plus grammairiens peut-être, ou plus chercheurs de nuances pour traduire de fugitives impressions de nature ou de mentalité, recherchent dans le passé de la langue, dans le trésor de la littérature, des mots dont l'on ne se soit pas servi, des ducats redevenus neufs de n'avoir été de longtemps maniés, et ils ramènent ces mots dans le vocabulaire immédiat des contemporains : ainsi agira Laurent Tailhade. Il a encore une autre réserve : c'est celle de l'argot, dont il connaît les nuances diverses et sait manier le riche adjuvant. Entendons-nous : il y a deux sortes d'argot dont une seule peut servir à la littérature. L'argot complet, le *louchebem*, l'argot qui déforme le mot par des intercalations et des dérangements de lettres n'a aucune valeur littéraire. Mais l'argot qui est une sorte de langue familière, sans cesse créant des expressions, fautant une perpétuelle revue de fin d'année des bizarreries de la langue, notant les analogies rapides, donnant corps à tant de plaisanteries légères sur tant de faits courants, peut offrir, en sa spontanéité, de belles ressources. C'est un précieux moyen d'investigation sur le sentiment populaire qu'offre cette langue aux naissances imprévues, et de même que dans la vieille chanson populaire il se dépensa beaucoup de talent anonyme, dans cet argot cursif il se prodigue de l'esprit et de la drôlerie de tout le monde. Poètes, employés, soldats, ouvriers, pierreuses et même peut-être pierreux, et les chemineaux et les boursiers (ces derniers avec moins d'éclat) y collaborent. Encore cette création du français vulgaire, si elle offre des ressources à l'écrivain, demande à être maniée par lui avec infiniment de discernement, et seuls les bons artistes en peuvent magnifier les ressources. C'est tout à fait hors de la portée des chansonniers de mannezingue, d'autant plus ridicules qu'ils jouent le plus aux poètes dévastés ou aux Christs-plongeurs. Tailhade se sert de l'argot avec infiniment d'adresse, et des mots nouveaux et des calembredaines folles il fait des matériaux d'art par un ingénieux sertissement de ces paillettes picaresques parmi des mots rajeunis et

de belles épithètes d'une correction académique. Le style de Tailhade est clair, riche, nuancé et partout il témoigne d'un don rare de parfaite originalité.

Ce peuple que Tailhade aime tant, avec lequel il pense et sent, mettant au service de l'incarnation des sentiments de la masse profonde son art et ses idées, il le va souvent trouver, dans les endroits où les groupes révolutionnaires écoutent leurs conférenciers. Lorsque Méraux et, après lui, Deherme créèrent les universités populaires, lorsque Lumet créa le Théâtre Civique, et qu'on commença à se réunir à la Maison du Peuple, quelque chose de très important commença : ce fut l'union des lettrés et des savants libéraux avec les forces du quatrième Etat. Il est difficile de calculer quelle sera exactement la portée de ces réunions quotidiennes : tout porte à croire qu'elle sera très considérable. M. France a prêté avec raison à un adversaire intelligent de la liberté ce projet : comme meilleur moyen d'enrayer la marche ascensionnelle de la vérité, créer de fausses universités populaires, pour l'enseignement du mensonge. C'est sur ce terrain de l'exposition nette et large des idées que les libéraux battront les obscurantistes et les ignorantins. Dans ces réunions, Tailhade arrive, prêt, dévoué, éloquent. Son auditoire lui fait, comme on dit, une entrée. Il commence posément, il parle, il expose son sujet, et puis il s'enflamme, monte, la voix sonne, et la satire politique commence à traits drus; c'est Barbapoux, c'est Barrès qui, s'il se retire de la politique, n'en gardera pas moins le tare d'avoir mis plusieurs années de littérature au service des assommeurs; c'est Maurras, « qui entend par le nez » : sur l'étonnant apologiste du faux patriotique, et le fondateur de cette critique littéraire qu'on pourrait dénommer la critique d'intérêts, Tailhade ne tarit pas, et il tire des étincelles d'art de cette humble matière ; c'est Déroulède et ses bras en panache, et les gens des *Croix,* les cuistres de sacristie, les prétoriens, les juifs renégats, les dix-sept reliés par des liens d'infamie ; et les épithètes pleuvent vengeresses sur ce vilain monde, justes, fortes, cinglantes : on pense à Daumier et à son crayon terrible. Après, on fait de l'art, et on chante le chant nouveau : l'*Internationale*. Il n'est pas fameux, il dit mal ce qu'il veut dire, mais le temps lui donnera sa patine, et il vaudra par tout ce qu'on y aura mis de généreuses espérances, et par les beaux soirs où il sonne et les beaux jours où il sonnera.

Le peuple, qui aime l'art, acclame Tailhade ; il discerne fort bien ses auteurs ; il sait parfaitement entendre le beau langage, et par dessus une bourgeoisie fatiguée qui se gave de vaudevilles et de mélodrames avec ou sans rimes, un auditoire se prépare pour les poètes, magnifique et nombreux. Tailhade aura été le premier de ceux que l'auditoire adopta. Le procès de tendance qui l'amène en ce moment-ci dans les couloirs du Palais ne fera que lui assurer des sympathies nouvelles et ardentes.

GUSTAVE KAHN

Le Palais de Proserpine[1]

XIV

Le Tombeau de la race

... Debout, sous l'immense lustre allumé qui pendait de la voûte, le prince Claude, morne, taciturne, inspectait la crypte où il venait de descendre. Il était extraordinairement maigre, dans son pourpoint de drap noir passementé d'argent, ses chausses de taffetas et ses bas noirs, courbé, s'appuyait sur une canne d'ébène incrustée d'ivoire, et ses yeux flamboyants, entre les paupières rougies, contrastaient avec le trou d'ombre de sa bouche ouverte.

Autour de lui, cela était propre et bien range... Les cercueils s'alignaient en bon ordre sur leurs tasseaux, revêtus de velours ou de brocart, munis d'inscriptions, classés chronologiquement, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, les enfants dans le fond. Le lieu n'était pas particulièrement funèbre, et, sauf un léger relent d'une fadeur spéciale qui inquiétait, évoquait à première vue l'idée plutôt d'un dépôt de coffres et de friperies que celle d'un aristocratique pourrissoir.

Des hommes étaient en train de tirer de sa niche une bière, et peinaient, car elle était lourde.

— Il y a longtemps, songeait monseigneur, que j'aurais dû venir ici. Mes aïeux attendaient cette visite. C'est là leur suprême salon de réception. Dans ces boîtes dont je vais soulever le couvercle, leur *apparence* subsiste, incontestable, et telle que l'illusion du costume, par quoi je prétendais les retenir, est, en comparaison, tout à fait inefficace.

Le grincement du cercueil traîné sur les dalles du sol l'éveilla de sa rêverie.

Aux bougies, le brocart de la housse étincela, puis le chêne apparut, mat, hexagonal.

— Austère, et d'un beau travail ! prononça Son Altesse, en se rapprochant.

Intimidés, les ouvriers lui firent place. Mais, d'un geste bienveillant, il les encouragea.

---

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet, 1er et 15 août, 1er et 15 septembre 1901.

— Continuez, leur dit-il. Quand il sera temps, vous m'appellerez.

Et il se promena lentement au long de la crypte, maniant les crépines, tâtant le bois des cercueils, lisant avec soin les dates et les noms sur les lames de cuivre.

— En vérité, poursuivait-il, je perçois comme un bruissement de faibles voix autour de moi. Et, en écoutant plus attentivement, je comprendrai le sens des paroles murmurées. Ici, de sages conseils m'auraient été dictés, plus sages que ceux de ce Leone Cappa qui m'a trompé...

Il s'arrêta, joignit les deux mains sur sa canne. Sa mâchoire inférieure pendait, ses yeux, fixes, considéraient un point vague dans l'espace.

— Car il m'a trompé, se répéta-t-il. Sans lui, Claudia ne serait pas née — et pas morte... Claudia!

Ses prunelles s'humectèrent; il s'immobilisa dans sa contemplation désolée.

— Claudia! songea-t-il si intensément qu'il crut s'entendre parler. Frêle débris d'un espoir démesuré... Dans quelle nuit es-tu tombée pour m'y entraîner avec toi? Le poème que tu avais gravé dans mon cœur s'en est effacé!...

Des coups de maillet rythmaient sa lamentation intérieure. Au craquement du bois qui se sépare succéda un silence équivoque, interrompu par le grignotement de l'acier dans un métal gras, ou par la chute d'instruments, sonore sur les dalles.

— Altesse, proféra-t-on, derrière lui.

Il se retourna, vit à distance les deux bières emboîtées de chêne et de plomb, béantes.

— Je vais donc, réfléchit-il, me trouver en face de mon aïeul Claude Ier, de qui j'adoptai le costume, et qu'est-ce qu'il me dira?

Il s'avança lentement, cérémonieusement, sans que l'incommodassent, avivés à l'atmosphère tiède, les effluves d'aromates et de pourriture ancienne. Par respect, et leur curiosité déjà amplement satisfaite, les ouvriers s'écartèrent.

Le prince fit une révérence profonde, de grand style, et, les mains crispées sur sa canne, regarda...

Enveloppé de linges et de bandelettes, le corps en forme de fuseau s'allongeait, rigide et, semblait-il, intact. Mais la tête, noire comme de l'encre, le nez détaché, était méconnaissable.

— Cela ne ressemble à rien..., murmura le prince Claude.— D'une main légère, mais dont l'effort est continu, le temps a

écrasé *l'apparence*; et en moi qui survis, s'est réfugiée l'âme envolée de ce cadavre camard, inutile et muet! Des siècles ont dormi sous un linceul, et ils se taisent. Où est le linceul jaloux qui réclame sa proie, *moi*, le dernier de la race?

Sa dextre s'agita péniblement.

— Amenez, ordonna-t-il, ma fille Claudia...

Sa méditation s'exaltait au silence du mort, à ces émanations qui emplissaient maintenant ses narines, giraient dans son cerveau...

De l'antichambre où il avait été provisoirement déposé, le petit cercueil fut apporté.

— Ouvrez, fit-il.

... Le visage calme, soigneusement peint, Claudia, les paupières fermées, lui souriait dans sa robe blanche brodée d'or, et les rêves heureux d'un sommeil tout récent s'ébauchaient pour l'éternité sous les boucles soyeuses de son front; il y avait entre ses mains des fleurs fanées et un crucifix d'ivoire.

Sa canne échappa de ses poings relâchés; il se courba, s'agenouilla.

— Claudia! soupira-t-il. — Elle dort divinement, image invulnérable de ce que renferma mon cœur passionné!... Claudia! Te rappelles-tu? Et n'avais-tu pas juré? Ma petite impératrice défunte, de quel diadème ceindras-tu désormais tes tempes? Veux-tu des bijoux encore pour qu'ils étincellent dans la nuit et la fassent somptueuse? Voici...

Il ôtait le collier de sa poitrine, les bagues de ses doigts, les dispersait sur le satin blanc de la robe.

— Tout cela... et mes larmes... et tout mon trésor, après toi sans usage, que j'ensevelirai avec toi... Claudia, oh! tes lèvres ont frémi, et je savais que tu parlerais... Et toi aussi, Claude, premier du nom, tu te redresses, et je t'écoute! Instructif dialogue entre toi et l'enfant que l'esprit de la race n'a pas su protéger!...

Agenouillé entre les deux cadavres, il les considérait alternativement, et, de minute en minute, s'effarait davantage. Vraiment, sous la voûte, des voix chuchotaient; et c'était autour de lui un bruissement d'onde, un soupir de brise, un ironique et confus murmure de chants et d'imprécations...

— Il t'a trompé, le mage engendreur de mensongères harmonies! balbutiait le chœur indistinct des voix. Le subterfuge était criminel et vain!

— En toi s'accomplissait, arrivée à son terme, la destinée mesquine de la race!

— De nos cendres éteintes tu ne pouvais repétrir qu'avec ton propre sang un cœur qui palpiterait !

— L'âme s'allie au sang de la race !

— Ton sang était tari !

— Insensé qui croyais triompher du Destin !

— La mort a souri à ta naissance, la mort t'embrasse !

— Miroir de nos vices, de nos crimes, de nos téméraires ambitions, brise-toi !

— Mais tue-le, celui qui t'a trompé !

— Tue-le ! dit la voix grêle de Claudia. Je ne *voulais* pas venir au monde...

Le prince Claude se releva avec effort.

Il chancelait, demanda sa canne.

— Quel vertige..., proféra-t-il.

Il poussa un cri, montra les deux cercueils ouverts.

Sous l'influence de l'air et de la chaleur, les cadavres avaient changé d'aspect. La face noire de Claude Ier se désagrégeait, s'émiettait, les toiles et les bandelettes rouies s'affaissaient. Au long du visage de l'enfant, les fards coulaient, maculaient chemise raide ; et elle ne souriait plus aux feux des pierreries semées sur elle, grimaçait atrocement.

— L'ancêtre me renie ! clama-t-il. — Mais Claudia — qu'arrive-t-il ? L'apparence se dérobe, me trahit. Claudia, chair molle qui se dissout quoique mon souffle enamouré passe sur elle, Claudia, efflorescence de mon âme et, dans la tombe même, ma splendeur ! Claudia tu me fuis, je ne te reconnais plus, tu n'es plus, tu n'as jamais été !... En des spirales nouvelles, c'est la Mort qui s'enroule et descend vers moi. — Et la voici !

Ses prunelles avides sondaient la porte d'entrée où stagnait la lueur blême du jour. Terrifiés, les ouvriers regardaient le point que son doigt désignait. Mais lui seul *voyait* le fantôme de Flaminia qui l'appelait...

— Tu as vaincu, gémit-il. — Je viens...

Et, par un souci tardif de sa dignité, il releva la tête, essaya de cambrer la taille, d'un geste impérieux commanda le silence, d'un pas automatique se dirigea vers la sortie.

Dehors, une brume automnale, légère et blanche, flottait sur le gazon, à mi-hauteur des arbres, dont les cimes aiguës ou

évasées, baignaient, immobiles, dans l'air doré. Le soleil commençait d'éclairer la base des monts. La fraîcheur humide du matin surprit le prince Claude. Il s'enveloppa, frissonnant, dans son long manteau, aspira les senteurs salubres de la terre, se ranima.

— Ce fut un songe hideux, murmura-t-il.

Il marchait, comme un promeneur las, s'arrêtait pour cueillir machinalement des rameaux qu'il jetait ensuite.

— J'ai bien longtemps séjourné dans cette crypte, et maintenant, au grand jour, mon souvenir vacille, s'évanouit. Qu'est-ce donc qu'ils me conseillaient, les ancêtres ?

Il se campa au milieu du chemin, médita. Des oiseaux pépièrent.

— Tue-le, tue-le...

Il se rappelait à présent. Il hocha la tête, décida :

— Le conseil est bon, la sentence équitable. Je le tuerai, le mauvais initiateur. Et cela me réconciliera Josépha.

Il reprit sa marche, presque allègrement :

— Cela sera difficile à exécuter... Mais j'ai mon plan, j'ai mon plan...

Vieillard agile, il pressait le pas.

La façade sombre et trapue du Palais de Proserpine s'érigea ; incertaine sous la gaze de brume, la surface de l'étang miroitait Il avisa un jardinier :

— Va quérir de ma part le maestro Leone Cappa. Dis que je l'attends ici.

Il s'assit au pied d'un saule, contempla l'eau qui dormait, profonde, ténébreuse. Des bulles montaient, qui crevaient sans bruit. Un peu de brise la rida ; à distance, les aigrettes des roseaux frémirent. Douceâtre, une odeur de vase se mêlait à celle, plus âcre, de la végétation. Du bout de sa canne, il traça dans cette eau des caractères aussitôt détruits, mais qu'il discernait :

C...l...a...u...d...i...a...

Il souriait béatement. Son cœur se parfumait de douceur et de tendresse.

— C'est curieux, songea-t-il. Je n'en veux plus à Ralph. Je suis même content qu'il se soit sauvé...

Il avança la tête vers le bord. Au fond de l'étang, par un effet de mirage, il crut revoir la crypte, avec sa rangée de cercueils, ses deux cadavres, image hallucinante qui persistait dans sa prunelle fatiguée. Lui-même s'y apparut, tout de noir vêtu,

comme s'il portait son propre deuil, et d'une étrange et translucide pâleur.

— Le tombeau de la race, se dit-il.

Et la vision, spiritualisée, lui plaisant, il s'y absorba.

— Ah, te voilà, Leone? fit-il languissamment, comme l'Italien surgissait à son côté. — Assieds-toi. On est bien dans le creux de ces racines; elles enlacent et protègent; elles ont des doigts minces et flexibles qui s'agrippent à vous, tandis que, penché sur l'eau qui fascine, on y interroge l'énigme qui y sommeille... Leone, j'ai tant de choses à te dire! Mon âme est un abîme de tristesse.

Leone Cappa obéit. Il était soucieux. Les paroles lui faisaient défaut.

— Je sais, je comprends, hasarda-t-il.

— Oui, n'est-ce pas? Tout nous a déçu. — La malédiction fut plus forte que tes artifices, le destin plus puissant que notre volonté. J'ai tant aimé ces harmonies dont tu tissais autour de mon esprit un manteau d'illusions... Elle se sont évanouies sans retour dans le temps. Claudia...

— Elle ne devait pas mourir!

— Mais elle est morte... Tout à l'heure je l'ai revue.

— Votre Altesse l'a revue!

— Oui, et pas elle seulement. Eux tous, les ancêtres. Dans la crypte familiade, j'ai vu, disloquée en fragments qui ne se rejoindront jamais plus, la couronne héréditaire, j'ai vu mon splendide rêve éparpillé, tombé en poussière. Et sais-tu qui j'ai vu encore?...

Il chuchota :

— Flaminia... Elle triomphe. Comprends : elle est l'instrument fatidique et conscient de toutes les haines qu'accumula sur elle la race, et dont je suis la victime qu'en vain tu voulus sauver par tes mensonges. C'est elle qui m'a guidée ici. Elle se dresse en ce moment entre nous deux. Elle rit.

Le prince Claude s'était relevé.

— Elle pose ses deux mains sur tes épaules. Elle crie : « Tue-le, le mauvais serviteur! »

Ils s'étreignirent, se débattirent. La lutte fut brève, muette. De grands cercles s'élargirent à l'endroit de la chute, se propagèrent jusqu'à la terrasse du Palais de Proserpine, comme pour lui en porter la nouvelle. La cigogne, postée dans les roseaux, se dirigea vers la berge, claqueta, puis, à grands coups de bec irrités, déchiqueta des gants qui gisaient dans l'herbe.

La nouvelle de la catastrophe ne parvint à la Résidence qu'assez tard dans la matinée.

Une sorte de torpeur y régnait depuis la mort de Claudia. L'accès en était strictement consigné. On y parlait bas, on y marchait à pas assourdis, comme s'il se fût encore agi de préserver le sommeil angoissé de la petite Altesse; les gens de service, inoccupés, avaient la mine fatiguée et dolente. Personne ne songeait à surveiller le prince Claude, d'ailleurs invisible à tous.

Après une visite consolatoire à sa fille, le comte de Pücklitz allait, par hygiène, promener, peu de temps, son important chagrin dans le parc; puis, par bienséance, retournait s'enfermer chez lui, et il écrivait des lettres. Devenu inutile dans le désarroi présent, le docteur Alcazara était reparti, comptant bien qu'on le rappellerait à bref délai.

La princesse Josépha, elle, ne quittait point son appartement. Ses heures, graves plutôt que douloureuses, s'écoulaient dans la méditation. Elle s'étonnait de ne point ressentir une affliction plus poignante, pour souffrir, s'efforçait, et regrettait l'amertume des pleurs versés spontanément le soir de l'agonie. « Ainsi, se disait-elle, tout dans la vie m'aura menti, et ma vocation maternelle elle-même n'était qu'illusion! »

Clairvoyante, elle analysait les raisons qui justifiaient sa quasi-indifférence. — L'enfant était le témoignage constant de l'opprobre subi; elle disparue, qu'était-il besoin de se souvenir encore? Que fût-il advenu plus tard? Son secret ne lui fût-il pas échappé? Du moins, la mort, équitable, l'avait dispensée de demeurer l'hésitante complice d'une fraude. — Elle se révoltait contre sa propre logique. « Claudia, songeait-elle, c'était pourtant le sang de mon sang, et je lui eusse voué un amour farouche. » Mais l'enfant ne l'aimait point, par un inexplicable phénomène de réversion était faite à l'image du prince; et, plus âgée, quelles bizarreries eussent compliqué son caractère? — Josépha revoyait l'individu dressé sur le talus, les bras tendus vers elle, lui envoyant la flèche d'un baiser. « Lui, son père! » poursuivait-elle. « Lui, mon amant! » Elle tremblait de honte, se rappelait les soupirs de ses nuits, se voilait les yeux... « Il vaut mieux, concluait-elle, que l'enfant soit morte... » Désormais, aucun devoir ne la retenait à Pücklau; elle n'était plus la mère, elle n'avait jamais été l'épouse. Elle s'en irait. Elle retrouverait les bruyères bien aimées de la Forêt-Noire, déjà en respirait le parfum régénérateur, s'enivrait au vent âpre qui balayait le lumi-

neux plateau... Et elle se décourageait, car sûrement le comte de Pücklitz s'opposerait à son projet. Réalisé même, en éprouverait-elle la satisfaction espérée? Il y aurait l'hostilité railleuse de ses sœurs, l'ennui de sa situation mal définie, la monotonie d'une vie sans espoir dans l'étroitesse d'un décor invariable. — Sans espoir... Elle descendait dans le tréfonds de son cœur. « Est-ce que vraiment *il* m'abandonnerait? » se demandait-elle. — Le baron de Murbach lui avait annoncé sa rentrée en grâce en haut lieu. Des ouvertures lui étaient faites au sujet d'une ambassade qu'il obtiendrait aisément. « Certes, se disait-elle, il ne peut, à cause de moi, briser sa carrière. » Dans le deuil actuel, elle s'avouait que prédominait le chagrin de cette séparation possible. Ni épouse, ni mère, elle était maintenant femme exclusivement. Sa pensée se concentrait avec une ardeur mélancolique sur celui dont les lèvres, un soir, l'avaient effleurée, qui avait passé son esprit en elle, avec qui elle eût voulu fuir, fuir...

Dans la solitude, sa timidité virginale, sa pudeur native s'évanouissaient : elle était prête à se donner à lui, à le supplier de l'emmener au loin, n'importe où...

Mais, en sa présence, elle se glaçait et, sous ses voiles de deuil, son amour s'enveloppait de silence et de dignité. Pourtant, elle s'était hasardée à lui dire : « Loin d'ici, vous *nous* oublierez ? » Et pourquoi lui avait-il répondu avec un sourire d'un charme singulier : « Non, madame, mais j'espère, si vous le voulez, qu'un jour *nous* nous souviendrons ?... Elle cherchait le sens de ces paroles ambiguës. Ah oui, un jour, au foyer conjugal, être deux à se souvenir... le rêve merveilleux !... Les femmes qui la voyaient, les prunelles fixes, interroger l'espace, la plaignaient, croyant qu'elle y cherchait Claudia, et ne se doutaient point qu'elle y caressait la chimère du bonheur futur....

De son boudoir isolé, très clos, et toute à ses pensées, elle entendit vaguement la rumeur du dehors, rumeur qui bientôt pénétra, interjections, lamentations sourdes et gémissements confondus, sous les portes du palais.

— Le vent, se dit-elle. Les saisons changent, et cela est lugubre, cette plainte.

Brusquement, une petite porte secrète, dissimulée dans la boiserie, s'ouvrit. Joséphа, un peu nerveuse, se leva de sa chaise longue pour la fermer. Elle se trouva en face d'Ali-baby

qui, volumineuse, empaquetée de velours, de crêpe et de jais, le ventre proéminent, obstruait le seuil, les mains appuyées au chambranle.

— Vous ! fit la princesse, qui vous permet...

— Hi ! hi ! ricana la duègne... Vous ne savez pas... ?

Une de ses mains, molle, se détacha, se posa sous la poitrine essoufflée pour en soutenir le poids.

— C'est donc moi, la bonne Ali-baby, qui vous dirai : Ecoutez, ne les entendez-vous pas qui montent? J'ai vu, moi, j'ai vu les noyés...

— Les noyés ?

— Oui, il s'est noyé, le prince, avec son musicien, hi ! hi ! je les ai vus, couverts de boue et d'herbes.

La vieille gloussait de joie.

— Retournez dans votre chambre, ordonna froidement Josépha, incrédule.

Elle poussa la porte sur Ali-baby qui riait et pleurnichait dans le couloir, en s'éloignant péniblement :

— Noyés, noyés...

Josépha n'eut pas le loisir de réfléchir sur l'incartade.

Déjà, éploré, le comte de Pücklitz se précipitait par l'autre côté.

— Ma pauvre fille ! s'exclama-t-il, en lui ouvrant les bras. Comment t'initier à ce nouveau malheur qui te frappe ? Promenade tragique dont je reviens !...

Son récit se développait, confus, prolixe.

Josépha l'écoutait avec stupeur, finissait par comprendre.

— C'est donc vrai ! dit-elle.

— Moi, achevait-il, je conclus à un accident ; l'Église y consentira.

Elle demanda :

— Où les a-t-on déposés ?

— Le prince, dans le salon des Victoires. C'est le plus vaste : on y défilera sans peine.

Le salon des Victoires... Qu'il y avait longtemps... Jeune mariée, elle y avait vu mourir la baronne de Rivalta. Demain, le prince Claude, dernier de la race, qui ne terrifierait plus personne, rigide, muet, y commanderait le suprême défilé...

D'un geste machinal, elle passait la main sur ses cheveux, posait d'insignifiantes questions, incapable de se représenter l'horreur du drame. Et elle songeait, soulagée, comme après une opération terrible :

— Tout mon passé qui, d'un bloc, se détache de moi.

— Courage ! fit le comte de Pücklitz.— Je vais, n'est-ce pas, donner des ordres. Il y a toujours beaucoup d'ordres à donner. D'ailleurs, voici le baron de Murbach qui vous tiendra compagnie.

Il sortit, affligé, mais glorieux et affairé.

Le baron Hans s'était effacé devant lui. Il se dirigea vers Josépha, toujours debout au milieu de la pièce, s'inclina. Elle lui fit un signe de la main, se tut. Et comme elle le regardait, soudain des larmes jaillirent de ses yeux.

— Ah si vous saviez... ! gémit-elle.

Mais lui la prit dans ses bras.

— Pourquoi savoir ? murmura-t-il. L'amour sait tout, oublie tout. Il ne se souvient que d'une chose, c'est qu'il est l'amour...

— Le cauchemar..., balbutia-t-elle.

— Il n'y a plus de cauchemar. Il y a le réveil splendide, et du soleil !

— Du soleil !

Éblouie, Josépha fermait les yeux.

Car, si le cœur des sages est dans la maison de deuil, volontiers le baiser des amoureux éclot près des morts.

ROBERT SCHEFFER

FIN

La Triplice Asiatique

TSAR, DALAÏ-LAMA, HOANG-TI

C'est l'action concertée du gouvernement russe, du haut clergé bouddhique et de la dynastie mandchoue qui anime l'énorme tragi-comédie d'Extrême-Orient. Le point de départ, le terrain, le but et jusqu'à l'existence de cette action sont restés inconnus de l'Occident. La machine diplomatique qui, depuis quelque sept ans, travaille avec précision dans les ténèbres de la Haute-Asie est d'un dispositif assez compliqué. Pour qu'on en perçoive le fonctionnement, une analyse préalable est nécessaire : elle sera forcément historique. En sa rigueur, elle ne laisse pas de se parer du charme d'un conte merveilleux.

En Asie, tout s'éternise. L'enchevêtrement des affaires politiques poursuit son entrelacs à travers des siècles. Et tel événement historique qui met en scène des contemporains s'explique par le geste initial de leurs ancêtres de la vingtième génération...

Le bouddhisme, qui, depuis dix ans, s'impose aux Européens mêmes comme un facteur politique, était déjà constitué depuis plusieurs siècles en une Église dominatrice de l'Asie, quand, peu avant l'avènement en Chine de la dynastie mandchoue, il devint l'arbitre des plus grandes questions soulevées dans le grand continent.

La doctrine de la réincarnation, qui veut que les chefs suprêmes de l'Église soient des Bouddhas revenus sur la terre, avait déjà provoqué au Thibet l'institution de deux papes, hommes-dieux, de sainteté égale, dont l'un, le Pantchen-Lama, incarnait la sagesse, l'autre, le r'Gyamtso-Lama, le génie administratif présidant au sort de l'Église. Forte d'un tel gouvernement surhumain, et d'un clergé qui était l'élite des nations où le bouddhisme régnait, l'Église avait gagné une influence profonde sur l'âme de centaines de millions d'Asiates.

Et voici enfin le fait décisif qui devait entraîner jusqu'aux événements singuliers de l'heure présente : la dynastie mandchoue n'a pu s'instaurer et ne pouvait persister en Chine que par l'influence de l'Église. Cette vérité si nouvelle vaut qu'on l'établisse historiquement. Et l'on verra comment la petite « Affaire chinoise » naît d'une entreprise russo-bouddhique d'envergure colossale.

La dynastie Ming, installée au trône impérial de Pékin par la révolution qui avait chassé Toghan-Temour, le dernier des Djinghizkhanides, ne sut maintenir son autorité à l'intérieur au-delà du moment où ses principes confoutsistes et nationalistes furent en conflit avec ceux de l'Église bouddhique, arrivée au pouvoir suprême par la dynastie du

grand empereur mongol. De plus, des dissentiments amers s'élevaient au sein de la dynastie Ming, et, à partir du milieu du XVIe siècle, la force gouvernementale se restreignait à la gestion des affaires intérieures.

Cet état de faiblesse souleva aussitôt de nouvelles convoitises des grands-princes mongols, descendants de Djinghiz-Khaghan. Le principal représentant de cette illustre famille, Altan-Khaghan des Ordos, avait, par un labeur politique de cinquante ans, réuni sous son sceptre la majorité de la nation mongole ; et il rêvait de rétablir sa dynastie sur le trône de Chine. Se souvenant sans doute du parti merveilleux que son aïeul Khoubilaï avait tiré du concours de l'Église, et bien au courant de la situation en Chine, il lui parut indispensable de se concilier l'immense autorité du r'Gyamtso-Lama, roi théocratique du Thibet, et chef suprême de l'Église. Il lui offrit de consacrer politiquement sa dignité spirituelle en le désignant comme seigneur spirituel de tous les fidèles, et demanda en revanche le titre de « Seigneur et Soigneur des Dons de la Religion », lequel équivalait à peu près à celui d'empereur universel des bouddhistes. Le r' Gyamtso-Lama de Lhassa acquiesça. Il fut prié à la cour d'Altan-Khaghan. Le neveu de celui-ci, Ssetsen-Khungtaïdji, l'y conduisit avec les plus grands honneurs. Il y eut une fête splendide à laquelle assistaient, dit-on, plus de cent mille personnes. Le Khaghan conféra à son hôte le célèbre titre de Vadjradhara-Dalaï-Lama, « Lama-Océan Détenteur du Sceptre » ; au banquet qui suivit la cérémonie d'investiture, cet événement historique d'importance mondiale fut consacré par un beau discours prononcé par Ssetsen-Khungtaïdji. Il s'exprima de la sorte :

« En conséquence de bénédictions antérieures, nous voyons ici le Lama comme objet réel de l'adoration, et le Khaghan comme seigneur des dons de la religion, tels le soleil et la lune quand ils se lèvent ensemble au ciel bleu et pur. Par l'ordre du Prince des Dieux, Hormouzda, notre aïeul Ssoutou Bogdo Djinghiz-Khaghan groupa sous son sceptre les cinq couleurs de son propre peuple et les quatre peuples parents. Ses deux petits-fils, la réincarnation du Bouddha, Godan-Khaghan, et Khoubilaï Ssetsen-Khaghan qui tourna les mille roues dorées de la domination, mirent à la tête de l'administration spirituelle l'approfondisseur des abîmes du savoir, Ssaskya Pandita, et le flambeau de la foi des êtres respirants, le roi de la doctrine Phagspa-Lama ; et, en suivant leur exemple, les princes croyants des Mongols invitèrent les Lamas des Ssaskya et donnèrent aux êtres respirants la félicité par la gestion loyale des deux administrations. Plus tard, depuis l'époque de Toghan Temour Oukhaghatou Ssetsen-Khaghan jusqu'à présent, il y eut des vicissitudes religieuses et politiques : les péchés et les crimes augmentèrent ; nous versâmes le sang ; nous jouîmes de la chair d'êtres viables. Mais, à partir de ce jour, où, par la réversibilité de la roue des temps, nous voyons, dans la splendeur du soleil, le Sakya-Mouni dans la personne de Bogdo-Lama, et le seigneur de la terre Hormouzda dans la personne du puissant Khaghan : à partir de cette grande journée féconde, l'immense fleuve de sang qui délirait en vagues affreuses se mue en un océan lacté, profond et calme. Confiant dans le Khaghan et le

Dalaï-Lama, suivons de nouveau la voie lumineuse tracée par nos aïeux : c'est la voie du bonheur. »

Le Dalaï-Lama fut ainsi créé en 1576.

Fort de son autorité neuve, mais peu confiant en l'étoile des princes mongols, le pape bouddhique dirigea toute la force cléricale sur la Chine, bouddhique depuis longtemps, mais où il importait, pour rester en tout cas l'arbitre de la situation, d'inculquer à l'esprit populaire des conceptions papistes assez fortes pour contrebalancer toute influence séculière. L'impuissance de la dynastie Ming, qui, d'ailleurs, avait toujours négligé l'Église, lui facilita cette tâche. Enfin, vers 1640, les circonstances étaient telles que la population se sentait plus soumise à la volonté du Dalaï-Lama qu'à celle de l'Empereur. Le Dalaï-Lama disposait virtuellement du trône de Pékin.

A ce moment était apparu à l'est des monts Tchin-gan, chez les Tongouses, un conquérant qui, en plus petit, répéta la carrière grandiose de Djinghiz-Khaghan. Ce fut Taïtsong Khungtaïdji. Son élan fut irrésistible. Le Dalaï-Lama l'obligea par deux fois : usant du prestige de son autorité spirituelle, il lui soumit pacifiquement les princes mongols, puis, quelques années plus tard, il lui dénonça à temps une grande révolte de ces mêmes princes (qui venaient d'attaquer le Dalaï-Lama pour se venger).

Taïtsong entreprit de renverser la dynastie Ming, ce qui était facile. Mais consolider sa propre dynastie sur le trône de Pékin était plus ardu. Il comprit que, sans l'appui de l'autorité de l'homme-dieu de Lhassa, tout gouvernement pacifique en Chine serait impossible. Il saisit donc l'occasion d'obliger à son tour celui qui disposait des âmes de cent millions de croyants : il dompta la révolte mongole et se résigna à l'influence cléricale.

Dès lors, son grand rêve dynastique était réalisable. Le renversement de la dynastie Ming n'était plus qu'une question de temps. Mais ce temps devait logiquement être employé, d'un côté par le Dalaï-Lama pour s'assurer la direction spirituelle de l'empereur présomptif, de l'autre côté par le Khaghan pour s'assurer le concours pacifique du clergé et, si possible la suzeraineté politique du Thibet, comme l'avait eue Khoubilaï.

C'est le Dalaï-Lama qui prit l'initiative de ce jeu diplomatique. Il envoya à Moukden, la résidence du Khaghan, le meilleur de ses diplomates, Gouyouçri Tsordji, auquel il avait conféré le titre honorifique d'Haghouksan Khoutouktou. Celui-ci arriva à Moukden en 1642 et remit au Khaghan le message du Dalaï-Lama b'Lo-b'Dsang :

« Si l'on contemple la multitude d'autres créatures sujettes à la révolution des naissances dans les trois mondes, on constate que le bonheur d'obtenir le noble corps humain est encore plus rare que l'apparition d'une étoile en plein jour. Parmi ces apparitions rares, cependant, celle d'un monarque qui dompte l'univers est aussi rare que la découverte de la pierre philosophale

qui remplit tous les désirs. Maintenant que tu es devenu le grand et puissant monarque dont la destinée se trouve être de remédier aux malheurs de ce temps troublé, tu ne te rendras digne de ce nom que si tu gouvernés d'après les préceptes de la religion la totalité des peuples qui t'obéissent. Donc, sois protecteur de la religion du Transfiguré, et assume les devoirs de Seigneur et Soigneur des Dons de la Religion. »

Le message portait les sceaux du Pantchen et du Dalaï. Il y eut pendant quelques mois des négociations secrètes entre Tsordji et Taïtsong. Enfin le Khaghan envoya la réponse que voici :

« Je ne suis plus loin, à présent, d'occuper la capitale Daï-Tou des Daï-Mings ; après que j'aurai achevé ma besogne séculière, j'inviterai les deux Divins Lamas ; à leurs pieds j'adorerai et je maintiendrai la religion du Bouddha. »

Dès ce moment la situation respective de la dynastie mandchoue des Daï-Thsing, qui règne encore, et du Dalaï-Lama était fixée. Taïtsong lui-même, il est vrai, n'eut pas l'occasion de tenir sa promesse. Il mourut dès 1643. Et, son fils étant mineur, il semblait un moment que tout fût de nouveau en question. Mais une nouvelle révolution de palais à Pékin donna aux grands généraux mandchous un prétexte d'intervention. En 1644, ils occupèrent, presque sans résistance, la ville impériale et installèrent sur le trône le fils de Taïtsong, Eyébère Sassaktchi.

La dynastie mandchoue eut bientôt honte de dépendre des deux hommes-dieux du Thibet. Mais il fallait être en bons termes avec eux, ou renoncer au gouvernement pacifique de la Chine. En 1651, le Pantchen-Lama et le Dalaï-Lama furent invités à Pékin. Les historiographes mandchous-chinois sont sobres de détails sur cet événement pourtant gros de conséquences.

On conclut à ce moment une espèce de concordat qui stipulait : d'une part, la suprématie spirituelle du Dalaï-Lama sur tous les bouddhistes, l'indépendance intérieure du Thibet dont le Dalaï-Lama resterait le roi politique, le monopole clérical du commerce au Thibet; d'autre part, l'obligation pour l'Empereur de maintenir l'intégrité territoriale du Thibet. Ce fut, en fait, la victoire absolue des Lamas sur l'Empereur. Comme indice formal de sa vague vassalité, le Dalaï-Lama voulut bien s'engager à envoyer de cinq en cinq ans des présents à l'Empereur : ce fut, une fois, une dizaine de chameaux blancs, d'autres fois une pelisse de lynx, quelques tigres en cage, une icône incrustée de pierreries, des éléphants, une relique, une Écriture-Sainte en lettres dorées, ou tout autre tribut qui ne pouvait que très illusoirement dédommager l'Empereur de ce qu'avait d'incertain la faveur cléricale, seule garantie pourtant du sort de la dynastie.

A mesure, du reste, que le régime mandchou s'infiltrait dans les provinces méridionales de l'Empire, il perdait de sa popularité; il était regardé comme un régime étranger. Là, l'influence du clergé bouddhique

était faible, et il n'y avait même pas, comme dans les provinces septentrionales et occidentales, le lien d'une commune religion entre la dynastie et ses sujets.

L'empereur Khang-hsi, qui monta sur le trône en 1662, épuisa pendant soixante ans les ressources de son remarquable talent administratif à remédier aux tares qui entachaient la base sociale de la dynastie. Il n'y réussit pas, quoi qu'en disent les panégyristes officiels. Quand, en 1720, Lhassa et Pékin procédèrent à un nouvel arrangement de leur situation réciproque, rien, au fond, ne fut changé : seule différence : il y aurait désormais à Lhassa et dans trois autres localités une garnison chinoise; ces troupes, de faible effectif, étaient commandées par un officier mandchou et un officier chinois, qui devaient résider à Lhassa et avaient pour supérieur le gouverneur général du Sze-tchouen; il était, du reste, expressément stipulé que ces officiers n'étaient autorisés à intervenir à aucun titre dans les affaires intérieures du Thibet (1).

Or, le concordat de 1720 est, de droit, en vigueur jusqu'à ce jour.

Les vicissitudes diplomatiques que les relations officielles entre Pékin et Lhassa ont subies depuis 1720 sont très peu intéressantes au point de vue de l'histoire universelle. Les trois faits matériels permanents qui déterminent la question chinoise sont les suivants :

1) La dynastie mandchoue ne jouit de quelque popularité que dans les provinces septentrionales, Tchi-li, Chan-si, Chen-si, Kan-sou, et dans certains districts du Ho-nan et du Sze-tchouen : c'est-à-dire là où le lamaïsme règne en maître sur l'esprit populaire; dans le reste de l'immense empire la dynastie a toujours été regardée comme étrangère; les grandes sociétés secrètes, qui toutes sont empreintes d'un caractère nettement nationaliste, et les innombrables tentatives de révolution, depuis les Miao-tze (vers 1740) jusqu'aux Boxeurs, qui toutes avaient pour but primordial de renverser le trône mandchou, en disent assez long. La dynastie a donc nécessairement besoin du concours clérical pour s'assurer la fidélité des seules provinces où son autorité possède une autre base que la simple force brutale. Mais, tout en ayant besoin du clergé, la dynastie (et c'est là sa tare) n'a aucun moyen d'imposer ses vues touchant la gestion des affaires cléricales, car :

2) La dynastie mandchoue n'a aucune influence sur la nomination du Dalaï-Lama et du Pantchen-Lama. Il a été exposé que ces deux maîtres de l'Église sont immortels, en ce sens qu'à la mort de leur corps, leur âme se réincarne immédiatement dans un nouveau-né : il est donc de la plus haute importance de déterminer quel nouveau-né se trouve être le nouveau Grand-Lama. Or, cette « élection », sur laquelle la cour de Pékin prétend dans ses annales avoir la haute main, se fait de la façon

(1) Il fallait l'ingéniosité des scribes chinois pour conclure de là que le Thibet n'est qu'un département du gouvernement général de Sze-tchouen. Mais il convient de confronter les annales chinoises aux chroniques bouddhiques qui se trouvent aux grandes bibliothèques monacales de Mongolie (et aussi, sans doute, du Thibet).

suivante. A l'entrée dans le nirvana de l'un des deux Lamas, l'état-civil (tenu par le clergé) présente à celui qui survit, la liste des garçons nés dans le district de Lhassa dans le laps de temps qui s'écoule entre la mort du Lama et le suivant lever du soleil. Cette liste ne contient que les noms des nouveau-nés, sans indication de la famille ou des parents. Le Grand-Lama, les yeux fermés, marque d'un trait de plume trois des noms. Le conclave, composé des chefs des grands monastères de Lhassa et d'autres grands dignitaires ayant le rang de Khoutouktou et qui se trouvent à Lhassa, se réunit aussitôt. Le « De-sri », grand-chancelier du Dalaï-Lama et véritable directeur de la politique lhasséenne, procède à la confection de trois fiches égales portant les noms désignés. Il les met, aux yeux de l'assemblée, dans le célèbre vase d'or, présent, dit-on, de Khoubilaï. Le couvercle, remis sur le ciboire, le Grand-Lama fait son entrée. De la main gauche, il soulève le couvercle, de la main droite, il retire une des fiches et il prononce le nom à haute voix. L'assemblée se prosterne et murmure, pour la première fois, à l'adresse du jeune homme-dieu, les saintes syllabes « Om-ma-ni-pad-mé-hûm... » Dès ce moment, l'enfant désigné est la propriété du haut clergé; il habite, les premières années avec sa mère, le grandiose palais de Bras-Bong, servi, élevé, instruit par des prêtres éminents : son éducation, s'il est permis de la comparer à celle d'autres « réincarnations », plus faciles à observer, doit être de premier ordre. Mais avant même d'atteindre l'âge d'adolescent, cet être extraordinaire est devenu, non pas l'incarnation d'un Boudha, mais celle de l'esprit collectif qui régit l'oligarchie monacale de Lhassa. L'empereur mandchou n'y est pour rien; l'intérêt de la puissance cléricale, le même de Lhassa à Rome, et de Pétersbourg à Bénarès, est seul directeur de l'action du Grand-Lama. Et le Grand-Lama, théoriquement, est directeur spirituel des successeurs de Taïtsong... Le Tchangtcha Khoutouktou, vicaire du Dalaï-Lama à Pékin, personnage jamais remarqué par les diplomates occidentaux, est, au point de vue bouddhique, le confesseur de l'Empereur. (On sait que la confession auriculaire est une vieille invention bouddhique.) Il serait bien audacieux d'affirmer que l'Empereur lui permette de remplir en fait cette extraordinaire fonction, mais peu importe : le monde bouddhique, surtout le clergé, est convaincu qu'il la remplit. Ce fait montre le degré de dépendance où se trouve la dynastie par rapport à l'Église. Mais cette dépendance devenait d'autant plus embarrassante que :

3) La dynastie mandchoue était toujours garante de l'intégrité du territoire thibétain, sans pour cela avoir la moindre influence sur son administration intérieure. Et il était évident que la dynastie mandchoue ne pourrait plus se conformer à cette condition dès que le Thibet se trouverait en contact avec des puissances l'entamant soit du sud, soit de l'ouest. Dans ce cas, la situation de la dynastie devait nécessairement prendre un aspect de gravité extrême.

Mais avant que ce cas se présentât, Lhassa vit s'avancer, du Nord

(comme tous les conquérants de la Chine), un nouveau et puissant chef de peuple : le Tsar.

L'empire des Tsars entra en communication avec le monde bouddhique du moment où ses frontières touchèrent à celles de l'Empire des Mandchous. Cela eut d'abord lieu en Transbaïkalie, où la haute chaîne montagneuse qui, du Pâmir au Baïkal, défend l'accès de l'Asie centrale devient facilement franchissable. Le premier règlement de frontière se fit avec Khang-hsi en 1690. Et par suite de ce traité un chef de cosaques fonda, à cheval sur la frontière, le célèbre bourg de Kiakhta en plein pays bouriate. Les Bouriates sont probablement la tribu qui a donné naissance à Djinghiz-Khaghan. Ce fut et c'est encore un peuple de pure civilisation mongole et naturellement bouddhique.

Ayant senti, dès le premier contact, l'extraordinaire grandeur de la Chine en général, et la formidable puissance du bouddhisme en particulier, la Russie traita la dynastie mandchoue en égale, tint la civilisation chinoise pour équivalente à celle de l'Europe, respecta les nationalités et la foi des peuples vivant sur le territoire politiquement russe, bref imita en petit ce que les dynasties chinoises avaient dû faire en grand.

De cette façon, il était inévitable que de très bonnes relations s'établissent avec le clergé bouddhique aussi bien qu'avec la cour de Pékin. La Russie, en introduisant dans les contrées en question l'ordre social cosaque qui est une organisation essentiellement militaire, héritage justement des tribus mongoles qui avaient dominé en Russie, ne changea pas grand'chose aux habitudes de ces peuples. Le gouvernement eut l'idée ingénieuse d'appuyer officiellement le bouddhisme chez ses nouveaux sujets, et ce fut cette idée qui lui valut, en fin de compte, la suprématie en Asie. L'organisation de l'Église fut officiellement reconnue ; et le chef de l'église bouriate, dont le supérieur direct est le Maïdari Khoutouktou d'Ourga, lequel n'est que le vicaire du Dalaï-Lama, reçut une double investiture, d'abord spirituelle de Lhassa, puis politique de Saint-Pétersbourg. Ainsi s'établirent, il y a presque un siècle, les relations directes entre le Tsar et les Grands-Lamas. Le Khamba-Lama bouriate, sujet russe, fonctionnaire lhasséen, réside, aux frais du Tsar, dans le magnifique palais du Lac des Oies, à mi-chemin, à peu près, entre le Baïkal et Kiakhta ; c'est lui la véritable autorité ecclésiastique du pays. L'immense majorité des soldats cosaques du pays étant bouddhistes, ce sont des Lamas qui font prêter le serment de fidélité, eux que les soldats consultent, eux qui bénissent les drapeaux du Tsar, et ces drapeaux, en temps de paix, sont gardés dans le propre palais du Khamba-Lama ; on laisse les médecins bouddhiques exercer librement non pas seulement, parce que, en général, ils sont supérieurs aux produits hybrides des universités russes, mais, probablement, pour conserver l'amitié du clergé et, par suite, celle plus importante du Dalaï-Lama.

Pour qu'elle puisse établir son monopole minier et commercial, en Chan-si, Chen-si et Ken-sou, les pays du monde les plus riches en fer et charbon, il faut que la Russie exerce une véritable suzeraineté sur la dynastie mandchoue (qu'il importe cependant de ne pas trop affaiblir, sous peine de voir des rivaux européens s'établir en Chine avant que la Russie ne soit capable de la mettre en valeur).

Cette idée presque monstrueuse devint tout d'un coup réalisable vers 1890.

Les relations officielles entre Pékin et Lhassa furent, en effet, rompues en 1890.

Ç'avait été la conséquence d'une grave maladresse du gouvernement anglais. Il y a longtemps déjà, quand le gouvernement britannique de l'Inde avait annexé le district de Lhadak, indubitablement thibétain, le Dalaï-Lama avait sommé l'empereur d'intervenir. La cour de Pékin, qui venait d'être mise en échec par les Puissances occidentales, en était absolument incapable. Le district en question se trouvant fort loin de Lhassa, le Dalaï-Lama se résigna. Mais, d'un côté, l'harmonie mandchou-thibétaine avait reçu le premier choc ; et d'autre part, l'Angleterre s'était fait du Dalaï-Lama, dont elle ne soupçonnait pas la force, un ennemi mortel.

L'oligarchie de Lhassa fit, à partir de ce moment, revivre son activité secrète. Le De-sri, en sa qualité de général *de propaganda fide*, se souvenant du temps qui avait précédé l'avénement des Mandchous, entreprit une vaste campagne pour le rétablissement de l'autorité lhasséenne dans le monde bouddhique tout entier; depuis la Mandchourie (peuplée déjà exclusivement de Chinois, les Mandchous ayant été assimilés) jusqu'en Birmanie, depuis le Pendjab jusqu'au Baïkal, se faisait sentir la force de l'idée « panbouddhique », incarnée dans la personne du saint Dalaï-Lama ; en Mongolie, en Chine, au Turkestan, au Siam, on chantait des chansons populaires qui parfois étaient d'un caractère nettement subversif du régime politique existant. Mais à peine cette immense propagande préparatoire eut-elle fait espérer à Lhassa la victoire finale de l'Eglise, que l'Angleterre, d'un coup grossier et qui porte le stigmate de la plus désastreuse ignorance, précipita la marche des événements et fit involontairement de son grand ennemi, le Dalaï-Lama, l'arbitre des différends que le souci d'une domination universelle a fait surgir entre l'Angleterre et la Russie.

Le gouvernement de l'Inde annexa, en 1890, le district du Sikkim, qui contient la montagne sainte du Cantchindjinga, et s'étend loin au nord de la crête de l'Himalaya, frontière thibétaine. Cette nouvelle incursion sur son territoire, à une distance relativement petite de Lhassa, acheva d'indigner le Dalaï-Lama. Et... la constellation des forces qui gouvernent l'Asie en fut profondément affectée.

Le Dalaï-Lama somma l'Empereur de se conformer strictement au concordat et de maintenir l'intégrité territoriale de son domaine ; il menaça, en cas de refus, de considérer l'ancien traité comme nul, de ne

plus envoyer de cadeaux, de renoncer à la présence des troupes chinoises à Lhassa, et de reprendre son entière liberté d'action tant politique que spirituelle. L'Empereur, dans l'impossibilité de faire droit à la demande, n'osa même pas répondre.

Les présents que le Dalaï-Lama aurait dû envoyer en 1892, ne furent pas expédiés. Le concordat de 1720 avait cessé d'exister et le Tchangtcha Khoutouktou à Pékin, tout en restant à la cour comme simple et redoutable observateur, ne prit plus aucune part aux actions officielles du gouvernement.

C'est alors que les relations amicales qui régnaient entre le Khamba-Lama des Bouriates et le gouvernement du Tsar portèrent des fruits magnifiques. Lhassa, s'étant virtuellement affranchi de la suzeraineté mandchoue, avait à craindre maintenant et la brutalité chinoise et la grossièreté anglaise. Malgré la dépendance où se trouvait la dynastie mandchoue par rapport à Lhassa, le danger chinois n'était pas à dédaigner : car il fallait au Dalaï-Lama plus de temps pour miner l'autorité et renverser le trône qu'au gouvernement pour envoyer une expédition militaire au Thibet. D'un autre côté, il était bien connu à Lhassa que l'Angleterre ne désirait rien tant que de mettre le Sze-Tchouen en rapport direct avec l'Assam par la route de Batang — ce qui aurait été en même temps la ruine du Thibet, l'agonie du lamaïsme en Chine et la suprématie anglaise en Extrême-Orient.

Mais si la dynastie mandchoue montrait sa capacité d'exister sans et même contre l'autorité lhasséenne, la Russie devait perdre tout espoir de prendre de sitôt sur la dynastie l'ascendant qui lui était nécessaire pour s'assurer une influence prépondérante dans les pays tributaires du nord, tels que la Mandchourie et la Mongolie, et surtout pour faire évincer, sans engager sa propre responsabilité, ses rivaux européens de la Chine septentrionale. Et, d'un autre côté, si l'Angleterre poursuivait ses buts en traitant le Dalaï-Lama comme un simple vassal de la Chine, le prestige anglais gagnait de façon à contrebalancer du coup les laborieux résultats de la diplomatie russe en Perse, en Afghanistan et surtout en Chine.

Le danger commun, quoique de nature différente, devait rapprocher le Dalaï-Lama et le Tsar. Et la conspiration de ces deux papes-rois, dont l'un dispose de cent vingt millions, l'autre de trois cents millions d'âmes, ne pouvait qu'engendrer une action de monstrueuse envergure. La voie de communication naturelle, et à l'abri de toute indiscrétion, passait évidemment par le Lac des Oies ; le Khamba-Lama des Bouriates fut l'intermédiaire donné par les circonstances. Les relations ténébreusement établies eurent bientôt pour conséquence des démarches officielles non moins secrètes. La Russie, qui voyait s'approcher, qui contribuait même à créer une grande crise chinoise, fit le premier pas. Un prétendu étudiant, sujet russe, de nationalité bouriate, élève distingué de l'académie lamaïste du Lac des Oies, fut envoyé à Lhassa, non pas, comme les autorités russes le racontaient, pour achever ses études à la source

même de la sagesse, mais comme porteur d'un message impérial, dont le contenu, du reste, n'a jamais été divulgué. Quand, après une absence d'une année, juste le temps d'accomplir cette mission, le jeune lama, M. Z..., revint, le Khamba-Lama Tchoigyi Iroltieff lui-même partit aussitôt pour Pétersbourg.

Pendant ce temps, une recrudescence fabuleuse du mouvement bouddhique se manifestait; et... l'ambassadeur russe à Pékin commença à jouer un rôle qui différait totalement de celui des autres diplomates occidentaux. Peu après, hasard heureux pour les grands conspirateurs, la guerre sino-japonaise offrit l'occasion de protéger la dynastie mandchoue contre les appétits combinés du Japon et de l'Angleterre. La défaite de cette dernière fut décisive. L'empereur mandchou était l'obligé du Tsar : la cession virtuelle de la Mandchourie fut la première conséquence de cet état de choses.

Mais l'ascendant du Tsar sur le Hoang-ti n'était pas encore complet, et les différentes concessions que ce dernier ne pouvait, malgré le concours de la diplomatie russe, refuser aux autres Puissances, mettaient de nouveau en question la réussite finale de l'action tsaro-lamaïste. Le gouvernement russe envoya dans le Turkestan oriental une « mission scientifique », dont deux membres se hâtaient de « continuer les explorations vers le sud ». Ils arrivèrent à Lhassa au commencement de l'année 1897. Ils y étaient encore en février 1900. Leur escorte, commandée par M. Kozloff, vient de rentrer en Sibérie.

Après que le génial ambassadeur russe eut été rappelé de Pékin à Pétersbourg et reconduit jusqu'à la frontière sibérienne, à Kiakhta, avec des honneurs royaux, le Khamba-Lama envoya un autre de ses élèves, M. B..., « continuer ses études à Lhassa ». Cet homme extrêmement habile, qui joignait l'astucieuse finesse des diplomates russes à la placidité des grands prêtres habitués à mener de vastes et silencieuses entreprises, fut à peine arrivé à Lhassa que, en qualité rapidement acquise de chancelier du De-sri (lequel est le directeur des affaires séculières du Dalaï-Lama), il prit pratiquement en main la gestion des affaires politiques communes au Dalaï-Lama et au Tsar.

A partir de ce moment, la dynastie mandchoue, et, avec elle, la Chine en tant qu'unité politique, ne fut plus que le jouet de la conspiration thibéto-russe. Il n'appartient pas à cet exposé historique de révéler des détails non encore sortis du domaine de la politique; la contemporanéité des événements m'oblige donc à me borner à indiquer dans ses grandes lignes le schéma de la révolution extraordinaire qui est en train de s'accomplir en Extrême-Orient.

Le nouveau chancelier une fois installé à Lhassa, le grand mouvement antidynastique des « Poings de l'équitable Harmonie » prit un essor inquiétant (1). Le mouvement ne fut que le ricochet de la rupture

(1) L'enrôlement de ces Boxeurs par le clergé; le serment de fidélité sur les « six syllabes »; des drapeaux boxeurs portant en « écriture quadrangulaire » thibétaine la formule sacrée; enfin tout un ensemble de faits, d'observations et de documents (que je me réserve de discuter en détail à une autre occasion) prouvent surabondamment le caractère nettement bouddhique du Boxisme, au moins dans l'intérieur de la Chine.

du concordat : le Dalaï-Lama ébranla le trône impérial. La dynastie n'avait qu'un seul moyen de faire dévier l'assaut prétendu nationaliste : le diriger contre l'étranger européen qui l'avait forcée aux trahisons que la Grande Société lui reprochait. Le prince Touan, le seul qui, comme père de l'héritier présomptif du trône, eût un intérêt capital à défendre, se mit résolument à la tête du mouvement.

Les troubles dits des Boxeurs, entraînés maintenant contre les Transocéaniens, se préparèrent. Une intervention désastreuse de l'Europe devint de plus en plus probable. Tout d'un coup la situation, également angoissante à Pétersbourg, à Lhassa et à Pékin, s'éclaircit. Ce fut au mois de mars 1900. Un ami intime du Tsar et un célèbre Grand-Secrétaire chinois s'étaient rencontrés à Canton. Tout fut arrangé.

La dynastie mandchoue pouvait attendre avec une certaine tranquillité l'avalanche des événements : la Chine lui resterait.

Et pendant que l'Europe aveugle s'acharnait sur l'océan humain inépuisable de l'Empire du Milieu, la Russie, pacifiquement, organisait ses nouvelles et immenses provinces, la Mandchourie et la Mongolie, qui dominent le Dorado du Chen-si...

Une armée de cent quatre-vingt mille hommes, savamment concentrée de longue main dans la Sibérie orientale, maintiendrait, en cas de besoin par la force, l'intégrité de la Chine contre les convoitises des rivaux dupés de la Russie. Et le Tsar, en établissant enfin la vraie voie de communication entre la Chine et l'Europe, la voie ferrée du Baïkal à Kalgan, se rendrait, au lieu des Occidentaux, gardien des richesses naturelles de l'immense pays.

Ainsi le Tsar devint par le Dalaï-Lama le garant de la dynastie mandchoue.

Le gigantesque projet, favorisé par la piteuse myopie européenne, réussit pleinement. Les détails de son exécution sont merveilleux de finesse : ils seront sous peu de l'histoire. L'acte décisif et qui résume ces événements fut d'une émouvante grandeur symbolique.

Quand la cour mandchoue se fut rendue à Si-ngan et, de cette grande ville, se fut mise, par le télégraphe transasiatique, en communication directe et constante avec le Tsar, quand, réduits à l'impuissance, les malheureux héritiers du grand Taïtsong, préférèrent la protection du Tsar à l'anéantissement par ses rivaux d'Occident, et le calme du cléricalisme bouddhique à la turbulente hypocrisie des missions chrétiennes; quand, enfin, il fut manifeste que nulle puissance au monde ne règnerait en Chine sinon le bouddhisme et son protecteur, — le siège de Lhassa, en signe du commencement d'une nouvelle phase de l'histoire, procéda à avieille et vénérable cérémonie, laquelle à travers des périodes millénaires avait consacré les pouvoirs suprêmes de l'Asie.

Le Chancelier de Lhassa, chargé de présents, symboles de la circonstance, se rendit à Livadia. Le Tsar, à peine convalescent d'une grave maladie, le reçut avec l'éclat que comportait le moment. L'ambassadeur s'en alla, porteur d'une missive impériale et de cadeaux significatifs.

Le soir d'hiver où, à la splendeur blanche de la lune, il franchit entre Kiakhta et Maïmatchin la ligne qui avait séparé les deux plus grands empires du monde ; au moment où cet homme extraordinaire qui portait sur lui le mystère du « péril jaune », alla rejoindre au galop de son cheval sa caravane déjà loin, enfin, il me répondit :

« Oui ; je retourne à Lhassa, le nombril du monde. Regarde : tout tourne autour de ce nombril. Encore une fois, la toute-puissance de Sakya-Mouni, incarnée dans mon Seigneur divin, le Dalaï-Lama, se manifeste pour le bonheur des êtres respirants... »

Il fit un geste d'une grandeur saisissante vers l'immensité neigeuse du désert.

« Oui ; l'univers embrassera la foi et sera rédimé. Oui ; dans ce but j'ai travaillé. Oui ; de Lhassa éternellement émaneront force et puissance : Bouddha est le centre. Oui ; par la vertu du flambeau de la foi, le Pantchen-Lama, j'ai accompli ma tâche. Oui ; Bouddha a transplanté Pékin de la mer Jaune à la mer Blanche... Et l'empereur des Russes est à partir de ce temps le Seigneur et Soigneur des Dons de la Religion... »

Il me tendit la main et son regard étrangement calme cherchait à scruter mes pensées. Enfin, il sourit.

« Bonheur sur toi. Viens à Lhassa. »

Il retourna son cheval. Et à mesure qu'il s'éloignait, la lueur bleuâtre et glaciale de la lune, réflétée de la soie d'or de son manteau, semblait agrandir, et finalement résoudre son corps dans une vaste auréole argentée.

ALEXANDRE ULAR

Un Henri de Toulouse-Lautrec

Il se peut bien qu'à d'autres, à des passants, pour qui ce ne fut qu'un passant cocasse, reste l'impression d'un petit personnage que faisait remarquer l'exiguité de sa taille ou la proportion de sa tête, sa lourde tête dont ils pouvaient penser que c'était le poids qui faisait diverger les courtes jambes sur quoi sa démarche hésitait. Mais ceux qui l'ont connu, que sa mort attendrit de chagrin, avaient depuis trop longtemps oublié la bizarrerie de la première apparition pour garder d'autre souvenir que d'un homme ayant le secret de se faire aimer, d'une faiblesse mais d'une gentillesse aussi comme puériles, à qui l'on ne se sentait le cœur de rien refuser; tendre, autoritaire ; imposant, par sa grâce, par leur relief, ses opinions, façons de voir et façons de vouloir ; le souvenir enfin d'un petit tyran qu'on chérissait.

L'œuvre que laisse le peintre et le lithographe a sa place marquée dans l'histoire de la peinture de son temps. Elle ne s'effacera point. Mais quel dommage ce serait que s'effaçât l'impression qu'il fit lui-même à ses contemporains. Ce n'est pas de sa biographie qu'il s'agit, pour laquelle ne manquent ni les notes ni les documents, mais il faudrait fixer la façon dont il nous apparut, gestes et mots, et ce qui nous en reste. De quel éclat ne brille-t-il point dans nos mémoires ! Toute contribution qu'on apporte, la plus humble, est bonne, même si, impuissante à ranimer le joli feu, elle retarde d'un instant l'instant où il ne sera plus que fumée.

Quelqu'un qui venait de voir dans une taverne manœuvrer entre les tables son diminutif de canne, lui-même se hisser jusqu'à la barre lisse du comptoir, s'esclaffer, clouer au bec le plus hardi une triomphante réplique — son verre vidé, parmi les rieurs ravis, deux gouttes de moustache s'effilaient entre ses lèvres épaisses —, quelqu'un qu'après sa verve avait étonné, le calomniait moins qu'il ne le diminuait, s'il croyait n'avoir coudoyé qu'un farceur, héros de café. Un autre ne se dupait pas moins qui se fût imaginé le connaître, pour avoir vu, de beaucoup le plus petit d'une bande, considérer avec sérieux, aux lumières d'un bal public, les dessous de danseuses gambadant, ou, tendrement, deux filles enlacées ; du doigt, que gantait souvent une poupée de taffetas, désigner un couple extravagant ; s'extasier, au passage, de la hanche et la joue d'un gamin équivoque ou bien définir d'une seule épithète le talent, la vie, l'œuvre, l'aspect d'un écrivain ou d'un acrobate. Ce n'est pas tout non plus d'avoir croisé son frac dans un couloir des Français et entendu bavarder son enthousiasme, enchanté du spectacle d'une Cérémonie ; ou, sur un vélodrome, ce qui, entre le col levé de son petit paletot, le foulard qui s'en envolait, la barbe, le lorgnon et le chapeau baissé, paraissait de son visage, dont le nez allait respirer voluptueusement

l'atmosphère exceptionnelle du quartier des coureurs. Il ne faut pas omettre l'urbanité charmante dont il usait avec les pauvres belles filles que peut-être il aimait moins encore pour leurs chairs nues que leur tendresse, voire leur métier de tendresse ; familier, câlin, admiratif, réjoui de leur langage coloré, colorant le sien, caressant à leurs caresses, où il s'enveloppait, son désir, on eût dit félin, de caresses. Aussi bien faut-il dire son bonheur à pencher du haut d'une voiture légère la tête vers le trot d'un cheval qu'il eût aimé conduire et mieux encore monter ; sa béatitude s'il appuyait son menton à un bastingage ou qu'un voilier l'emportât sous le vent. C'était autant de choses encore bien de lui que le plaisir particulier qu'il prenait à la vingtième représentation d'une opérette, inlassable, renaissant de se répéter ; à une promenade, par si menues enjambées, entre les pièces d'eau et les arbres taillés, sur le gravier du parc ou les parquets du palais, à Versailles. Il aimait la bonne chère, mais davantage à régaler des hôtes ; à lire une langue savoureuse, à rire, aux larmes, de productions compliquées, des prétentieuses surtout et de toutes sottises ; à jouir d'un objet ancien, non moins de la création la plus récente, mais à en jouir sensuellement comme quand sa paume pelotait avec de la tendresse un bois d'extrême-orient. Le plus difficile à marquer, c'est, d'une part, son entrain de conteur, mieux qu'expressif, restituant des milieux, des individus — personne n'avait vu comme lui non pas l'inouï, mais l'inimaginable — qu'il fallait de la magie de mots pour faire vivre, et puis son ardeur au travail, son application sur des pierres dont parfois le cadre la dépassait, et le bonheur de ces croquis, hiéroglyphes plutôt : deux traits, un point, écrivant la tête d'un de ses maîtres ou la démarche d'un camarade, raccourcis vigoureux, l'équivalent de ces trouvailles de mots qui humiliaient les plus spirituels.

Dans tous ces gestes et ces attitudes il était un peu, mais il n'est complètement dans le souvenir d'aucun. Or il semble bien qu'il ne soit tout entier que dans le goût profond comme le souci qu'il avait de la perfection. C'est l'essentiel, le reste était l'accident.

Perfection des muscles, des nerfs, de l'entraînement, de l'adresse, d'un métier, d'une technique, voilà par quoi l'attiraient les luttes à mains plates, les courses de chevaux, les vélodromes, le patinage, la conduite des voitures, la toilette féminine, la nouveauté d'un talent, l'opération conduite par un grand chirurgien. Certains s'étonnaient qu'il se plût au spectacle de tant d'exercices divers et qu'il ne distinguât pas entre les efforts pourvu qu'il les vît tendus. Mais c'est justement qu'il ne poursuivait en tout qu'un seul objet. Sans doute il tirait beaucoup de joie des apparences, mais c'est avant tout leur essence qui l'attirait, et plus précisément encore que la qualité d'un aspect le degré de sa rareté. Dans aucun spectacle, aucun objet il ne recherchait rien autre que l'excellence. Pourtant on s'égarerait en lui attribuant des préoccupations proprement morales. Outre la bassesse et l'hypocrisie il ne détestait aucune action, de celles qu'on appelle bonnes comme de celles qui sont

condamnées. Exception faite encore du plus bas des hommes ou du plus hypocrite. Au vrai, la seule platitude lui était insupportable. Non pas davantage qu'il confondît, du moins toujours, le parfait avec l'achevé, c'est plutôt ce qui était à la fois excellent et unique qu'il recherchait. Qu'un spectacle fût rare il s'y délectait, qu'un objet fût exceptionnel c'était assez pour qu'il en raffolât. Combien de fois s'était-il promis de ne pas manquer à deux enterrements, celui du pape mais surtout de la reine d'Angleterre ! Il a fait le portrait d'un homme en qui il n'admirait que cette supériorité, qu'il eût toujours aux pieds, en dépit d'une fortune modique, les souliers de loin les mieux cirés qu'on pût voir. Chacun était d'ailleurs par lui noté on pourrait dire. à la façon d'un savant. affecté, d'un seul trait, sorte de subtil coefficient par quoi il marquait tout l'intérêt ou le plaisir qu'il y prît.

Il avait encore en partage cette sorte de sagesse qui fait préférer toujours l'aspect d'une chose aux signes qui en exprimeraient une ressemblance. Si fort qu'il aimât les tableaux ou les bronzes il n'est pas de collection qu'il n'eût délaissée pour un animal curieux. Il pouvait bien passer des journées à en contempler. Un voyageur ayant parlé d'un produit présumé d'une chatte et d'un écureuil, il fut prêt à quitter sur l'heure tous les travaux qu'il avait en train et longtemps triste de n'avoir pas connu le monstre. C'est dans le même sens ou à peu près que certaines merveilles, décors ou physionomies qui l'avaient fait crier de joie, il renonçait à rien tenter d'après, non qu'il s'en fût lassé : « C'est trop fait ! » déclarait-il.

Cette poursuite de la perfection, de l'exceptionnel. voilà une habitude d'esprit qui peut élever un homme au-dessus de bien des misères, même de disgrâces physiques. De plus, il rencontra l'approbation des plus difficiles et des plus délicats, même, à force de travail quand ce n'était pas à force de don, la sienne. Malgré tout, il n'est pas besoin qu'on se demande anxieusement aujourd'hui s'il a souffert beaucoup d'être autrement fait que les autres. Ce n'était rien qu'il se distinguât de tous par ses dons, il était trop attentif à ce qui lui était refusé, et. parmi les succès, même qui l'enchantèrent, les plus fortes marques d'affection, jamais il ne cessa de regretter le beau cavalier accompli qu'il lui eût tant plu d'être. Par ainsi rien n'aura manqué au bonheur de cet homme, disons de cet enfant, tant gâté, que d'y avoir consenti.

Ce n'est pourtant pas qu'il pût souffrir de ce que n'importe qui considérait comme sa laideur. Il n'est même pas sûr qu'il doublât d'un sens le mot si fâcheusement superficiel. Du moins il n'en usait pas ou que par accident. trouvant justement, ce curieux d'élite, le plus attrayant caractère d'une chose dans ce qu'on appelle sa laideur. Aussi bien tout ce qu'on lui pourrait accorder de réalité, au laid. serait d'être justement, quoi qu'en dise Cousin, et non pas le beau, la splendeur du vrai. Mais, omis le jeu de mots. s'il est vrai qu'on peut toujours définir et si les divers arts ont toujours des signes dont exprimer un objet ou sa qualité. il n'est rien de plus insaisissable, si l'on préfère. irréel. que sa laideur.

Ce n'est rien ou qu'un fantôme pour les paresseux, il suffit de regarder pour la faire s'évanouir. Il n'est pas, disait Boileau, non sans hardiesse, de dragon, ni de monstre odieux qui par l'art imités.. — à ceci près qu'il n'est pas de monstres, non plus, à moins de croire au miracle. N'est-ce pas assez que les choses soient et que nous les percevions ? De quels canons ne faut-il pas encore qu'on embarrasse la perception et son langage.. Revenant à celui qui nous occupe, on pourra dire qu'il n'usait pas non plus du mot opposé, non moins vide, *le beau*, désignant tout au plus les habitudes que donnent à l'esprit les créateurs et les éducateurs sans courage. La seule acception où il le pût prendre, était pour désigner la conformité d'un objet ou d'un être à une destination, ou cet idéal justement de perfection, l'exceptionnel dont il était avide. Mais il l'appliquait souvent et par bonheur à un être obèse, par exemple, ou à un spectacle dont le cœur pouvait lever à plus d'un. Le goût pour de telles réalités n'exclut pas que celui des choses ordinaires. Aucune vanité ne le satisfit jamais. Loin qu'il en tirât de son nom, par exemple, il préférait cent fois un homme de talent à un duc sans caractère, comme la société d'un ivrogne qui se connût en boisson à celle d'un millionnaire qui n'eût qu'à se faire fournir son luxe, à moins toutefois que luxe ou fortune ne fussent hors de normes. Ce qu'il enviait plutôt, d'ailleurs, mais il faut comprendre comme il le disait, c'étaient les domestiques des gens très riches. Quant à la bonté qu'il témoignait aux animaux, elle avait la saveur des sentiments vrais et celle qu'il réservait aux hommes se parfumait de pudeur. On le goûte comme il était dans ce mot qu'il disait parlant d'un aîné pour qui il avait un peu plus que de l'affection : « Je voudrais qu'il fût dans *la débine* pour pouvoir lui faire une pension, mais qu'il n'en sût rien, il se *foutrait* trop de moi. » Ainsi ce dont il souffrit le plus, fut sans doute de n'avoir au service de son esprit insatiable que des membres débiles et las avant tout effort.

Car, doué pour tout voir et tout comprendre, il eût voulu vivre, quand il était condamné à ne faire que regarder. Entre toutes les perfections il n'en était pas qu'il enviât plus que celle des muscles. L'homme de l'esprit le plus fin n'était guère, à ses yeux, près d'un homme grand et fort. Il ne détestait pas qu'un des plus gros parmi ses camarades le soulevât. Une brute bien découplée et qu'elle fût encore passionnée, réalisait cet idéal qu'il avait et qu'on attribue aux hommes de la Renaissance. Peut-être que Toulouse-Lautrec, qui se plaisait tant à Guys, respectait si fort M. Degas, raffolait de M. Renoir, que Manet enchantait, qui révérait Velasquez et n'accolait pas d'épithète au nom de Greco, qui aimait si tendrement ses amis et voluptueusement les caresses et l'ivresse, n'aura porté à rien ni à personne un plus fervent respect qu'à un jeune explorateur belge, dont chaque geste attestait la vigueur et la souplesse, qui avait en Afrique mangé de l'homme et mourut à l'hôpital dévoré par une infection dont aucun médecin n'avait entendu parler. On pouvait entendre encore cet homme excellent, charitable, sensible, très tendre, vanter entre ses ancêtres, il ne citait guère que

celui-là, ce comte de Toulouse qui, combattant son frère qu'il haïssait, victorieux, l'avait de ses mains cloué au bûcher où il mit le feu lui-même.

Avide d'émotions, de spectacles, de jouir, de vivre, privé des exercices de corps, et, misère pire, de la sécurité dont il n'est pas d'amour qui ne soit insatiable, privé même d'en pouvoir espérer, c'est cette surexcitation qui joue la force et cette fureur qui feint la joie qu'il buvait, voudrait-on dire, à même l'alcool. Dans l'atmosphère des cabarets, des bals publics, des cafés chantants et des lieux à qui leurs habitués ont fait la réputation d'être les pires, il épiait une rixe entre buveurs, des tueries, l'obscénité ingénue, des traits où se condensent le raffinement du vice et sa candeur, des gestes hardis.

Il avait reçu tous les dons qu'il faut pour jouir de la vie passionnément. Or ils furent, du fait de l'enveloppe paradoxale, cruellement, comprimés et le joyeux vivant réduit à n'être que trop perspicace spectateur. Mais il semble bien que Henri de Toulouse-Lautrec ait accepté le défi vraiment de la Destinée. S'étant replié, il concentra toutes ses énergies dans des expressions si intenses, qu'y éclate, à défaut d'une autre plus douce, la joie de narguer la malechance. Sur ses méfaits, par un perpétuel inimitable raccourci, il aura pris du moins la plus spirituelle et plus aiguë des revanches.

C'est vrai qu'il triomphe, mais la lutte est finie.

THADÉE NATANSON

Vieux Chants Arméniens

Ces petits poèmes, pour la plupart écrits en cette forme du quatrain si chère aux Orientaux, sont l'œuvre de Nahabed Koutchak, *achough* (poète populaire) arménien, qui a dû vivre au XVe ou au XIVe siècle ; la copie la plus ancienne de ses vers qui nous soit parvenue est de 1583.

Nahabed Koutchak est né et a passé sa vie dans le village de Kharagonis, près de Van (Grande Arménie). Ses chants (chants gnomiques, chants d'amour, etc.) lui ont valu une grande célébrité parmi ses compatriotes. Son tombeau est encore un lieu de pélerinage pour les Arméniens de Karagonis.

A. T.

CHANTS D'AMOUR

Ce matin, on entend le chant des oiselets du printemps ;
O mes oiselets ! il y a une voix plus douce que toute voix :
C'est celle de l'oiselet qui s'appelle bulbul ; celui-là ne dit que des choses d'amour.
Sa petite voix m'a frappé l'oreille, et je ne peux plus cesser de pleurer.

*
* *

Ton visage est comme une lune, tes cheveux comme une épaisse nuit,
Tes tempes sont comme des pommes du paradis, et tes yeux te sont prêtés par la mer ;
Tu as des sourcils arqués, des yeux sombres, et tes cils sont des flèches ;
Ta bouche est une tulipe humide, toute remplie de perles.

*
* *

Mon cœur est un enfant pleurnicheur, je tâche de le distraire en lui donnant des bonbons :
Il pleure tout le jour et demande à te voir ; que puis-je faire pour le calmer ?
Je montre à mes yeux tout ce qu'il y a de joli en ce monde :
Que puis-je faire si mes yeux ne veulent voir que toi ?

Ma petite âme ! si tu demandes ma vie, je ne dirai pas non, je te la donnerai :

Mais j'ai peur que tu ne me demandes mes yeux ; comment pourrais-je vivre sans te voir ?

*
* *

Quand pourrais-je posséder les petits melons de tes seins ?
Ta gorge est pareille à une mer ; on dit que la mer guérit la fièvre ;
Je voudrais plonger dans ton sein et m'y baigner,
Puis, sortant de cette mer, dormir à l'ombre de tes sourcils.

*
* *

J'ai vu, en passant, mon aimée assise sur un tapis ;
Je lui ai dit : « Je t'aime » ! elle a mordu ses lèvres,
Et m'a dit : « Jeune homme, si tu m'aimes, ne le dis pas à tout le monde ;
Tu perdrais ta tête, ta vie et bien d'autres choses encore. »

*
* *

O ma fleur d'amandier, tu es devenue blonde comme une amande.
Ta bouche est une petite friandise, tes lèvres sont dattes et amandes.
Le jour où ta mère t'a mise au monde, tu pleurais, mais tout le monde riait ;
Sois non moins pure en quittant la terre, pour que tu ries quand tout le monde pleurera.

*
* *

O monts ! ô vallons ! sachez-le, j'ai perdu mon aimée !
O pierres ! ô arbustes ! n'est-elle pas parmi vous ?
O pont de pierre, ne t'a-t-elle pas traversé ?
Pendant que je dormais, elle s'en est allée !

*
* *

Mon cœur a deux portes, l'une visible et l'autre secrète ;
Je suis sorti par la porte secrète, j'ai trouvé une parcelle d'or ;
Cet or que j'ai trouvé n'a passé par la main de nul orfèvre,
N'est entré dans nul creuset, n'a subi le choc de nul marteau.

*
* *

En ce monde tu es une bague, et moi une pierre dessus ;
Au bord d'un frais ruisseau tu es le gazon, et moi la rosée dessus :
Tu es une pomme sur la branche de l'arbre, et moi une petite feuille verte dessus.
J'ai peur que l'automne arrive, et que l'on te cueille, et que ma petite feuille se dessèche.

Je suis une tourterelle sauvage, prends-moi, homme, si tu le peux ;
Je m'envole, je me mêle à d'autres essaims ; viens m'y reconnaître, si tu le peux.
Quand même tu construirais une cage tout en or, tu ne pourrais m'y enfermer ;
Quand même le monde entier viendrait me prier de ta part, tu ne pourrais pas m'emmener chez toi.

*
* *

J'étais de ces oiseaux qui ne mangent pas de grains sur terre ;
Je volais toujours dans le ciel pour ne point tomber dans le piège de l'amour ;
Le piège était tendu au milieu de la mer, et je n'en savais rien ;
Chaque oiseau y tombe avec ses pieds, moi j'y suis tombé avec mes pieds et mes ailes à la fois.

*
* *

Un faucon chassait le gibier en plein jour avec la courroie rouge.
Une perdrix aux mille plumes se tenait assise, les yeux allongés de noir ;
Elle dit au faucon : Ne chasse pas en plein jour ;
Je ne suis pas une proie à prendre en plein jour ; chasse-moi pendant la nuit.

*
* *

Que j'aime ton charmant visage, au prix duquel la lune est une esclave !
Je voudrais baiser tes lèvres fines, au prix desquelles le sucre semble amer ;
Tes yeux noirs et tes sourcils arqués sont plus orageux que la mer ;
Ta bouche est comme un flacon plein d'eau de roses.

*
* *

Mon aimée sortit de la maison de son père, comme un navire sort de la mer ;
Elle est vêtue d'un manteau vert, et elle a couvert sa tête d'une coiffure ;
Son haleine est comme le musc tiré de l'ambre ;
Sa face est comme l'étoffe qui arrive du pays des Francs.

*
* *

O ma lune chérie qui passes là-haut, où t'en vas-tu par cette immense nuit ?
Tu regardes par bien des lucarnes, tu vois bien des belles endormies,
Toutes aux chemises délacées ; ta clarté tombe entre leurs seins,
Se réfléchit de là dans le ciel, assombrit la lueur des étoiles.

Je voudrais être une petite hirondellé, pour entrer chez toi toute la journée;

J'aurais fait mon nid sous la large corniche de ta maison;

A la tombée de la nuit, je descendrais dans ton lit,

A l'arrivée du matin, je rentrerais dans mon nid.

Je voudrais être une chemise de mousseline pour enlacer ta taille durant toute la journée,

Ou un petit bouton de soie pour baiser ton cou,

Ou bien de l'eau ou du vin de grenade restant toute la journée dans ton verre :

Tu m'aurais approché de ta bouche, je me serais baissé et j'aurais baisé ton menton.

*
* *

Tes yeux sont pareils à la mer qui se dresse aux portes de l'Égypte;

Tes cheveux sont comme des vagues agitées par le vent;

Tu es plus élancée que le saule, plus ronde que la pomme rouge,

Plus radieuse que la rose camphrée qui emplit le monde de son parfum.

*
* *

O ma belle à la bouche de grenade et d'amande, ô ma grenade et fleur d'amandier, ô mon basilic!

Tu es pareille à la rose à mille feuilles; nulle mère n'a mis au monde ta pareille;

Tes lèvres sont comme le citron, elles aiguisent l'appétit;

Ta langue est comme le rossignol qui chante la louange du printemps.

*
* *

O mon amandier, tu as fleuri et tu as donné des amandes;

Ta bouche est douce et gentille, tes lèvres sont dattes et amandes;

L'eau-de-vie que tu tiens à la main, bois-la, pour que je dise : longue vie!

Je baiserai les coins de ta bouche qui sent si doucement le vin.

*
* *

La vraie fleur est pour moi la fleur qui a poussé dans la bouche du serpent :

Nul homme n'a osé, par crainte du serpent, respirer l'odeur de cette fleur.

Un jeune homme, du pays des Roumis, a risqué sa vie,

Il a tué le serpent, et il a arraché la fleur à sa bouche.

*
* *

J'ai planté un jardin, où il y a de beaux jeunes arbustes :

Je l'ai soigné, je l'ai mûri : on me l'a ravi, et je pleure.

Comme une perdrix qui a perdu ses petits, j'erre par les montagnes.
On m'a dit que tu as un piège ; tends-le, pour que j'aille y tomber.

*
* *

Lune, tu te vantes d'éclairer notre monde ;
Voici une lune terrestre en mes bras, sa joue contre ma joue.
Si tu ne me crois pas, je vais écarter les pans de la robe ;
Mais j'ai peur que tu n'en deviennes amoureuse et que la lumière que tu donnes au monde n'en décroisse.

*
* *

O ma fleur-nénuphar, je demeure dans l'eau où tu as poussé ;
Tu fais de l'eau un prétexte ; à cause de mon amour, je frissonne comme le saule.
Je vais tarir l'eau tout autour de toi, pour que tu te dessèches sur ta tige ;
Et de mes yeux je ferai jaillir un ruisseau, je t'en arroserai pour te faire revivre.

*
* *

Je suis dure comme le rocher sur lequel nulle plante ne pousse.
Je suis haute comme le nuage que personne ne peut atteindre.
Il faudrait un puissant archer avec un arc en os de bœuf,
Et à la corde en peau de loup ; celui-là pourrait peut-être atteindre mon cœur.

*
* *

Celui qui n'a pas pitié du jeune homme qui souffre d'amour,
Qu'il meure dans une forêt, la bouche privée du Saint-Sacrement ;
Que les serpents lui fassent un cercueil, que les crapeaux lui servent de diacres,
Que le corbeau lui serve de curé et que le geai noir lui serve de moine !

NAHABED KOUTCHAK

Traduit de l'arménien par ARCHAG TCHOBANIAN.

Notes politiques et sociales

L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

M. Léon Tolstoï répond par cette lettre (en français) à trois questions de M. Pietro Mazzini, correspondant parisien des « Roma », « Caffaro » et « Revista theatrale italiana » :

Cher Monsieur.

Ma réponse à votre première question : *Ce que pense le peuple russe de l'Alliance franco-russe*, est celle-ci :

Le peuple russe, le vrai peuple, n'a pas la moindre idée de l'existence de cette alliance ; si cependant cette alliance lui était connue, je suis sûr que (tous les peuples lui étant également indifférents) son bon sens ainsi que son sentiment d'humanité lui montreraient que cette alliance exclusive avec un peuple plutôt qu'avec tout autre ne peut avoir d'autre but que de l'entraîner dans des inimitiés et peut-être des guerres avec d'autres peuples, et elle lui serait à cause de cela au plus haut point désagréable.

A la question *si le peuple russe partage l'enthousiasme du peuple français?* je crois pouvoir répondre que non seulement le peuple russe ne partage pas l'enthousiasme du peuple français (si cet enthousiasme existe en effet, ce dont je doute fort), mais s'il savait tout ce qui se fait et se dit en France à propos de cette alliance, il éprouverait plutôt un sentiment de défiance et d'antipathie pour un peuple qui sans aucune raison se met tout à coup à professer pour lui un amour spontané et exceptionnel.

Quant à la troisième question : *Quelle est la portée de cette alliance pour la civilisation en général?* je crois être en droit de supposer que, cette alliance ne pouvant avoir d'autre motif que la guerre ou la menace de la guerre dirigée contre d'autres peuples, son influence ne peut être que malfaisante. Pour ce qui est de la portée de cette alliance pour les deux nations qui la forment, il est clair qu'elle n'a produit jusqu'à présent et ne peut produire dans l'avenir que le plus grand mal aux deux peuples. Le gouvernement français, la presse ainsi que toute la partie de la société française qui acclame cette alliance, ont déjà fait et seront obligés de faire encore de plus grandes concessions et compromissions dans leurs traditions de peuple libre et humanitaire pour faire semblant d'être ou être, en effet, unis d'intentions et de sentiments avec le gouvernement le plus despotique, rétrograde et cruel de toute l'Europe. Et cela a été et ce sera une grande perte pour la France. Tandis que pour la Russie cette alliance a déjà eu et aura, si elle dure, une influence encore plus pernicieuse. Depuis cette malheureuse alliance, le gouvernement russe, qui avait honte jadis de l'opinion européenne et comptait avec elle, ne s'en soucie plus, et, se sentant soutenu par cette étrange amitié d'un peuple réputé le plus civilisé du monde. [*suivre sur le manuscrit.*]

[illegible] devient de jour en jour plus rétrograde, plus despotique et plus cruel. De sorte que cette étrange et malheureuse alliance ne peut avoir d'après mon opinion que l'influence la plus néfaste sur le bien-être des deux peuples ainsi que sur la civilisation en général.

Recevez, cher Monsieur l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Leon Tolstoy.

9 September 1901.

EN ORIENT

Les litiges que la Porte a encore ou vient d'avoir avec diverses puissances, France, Angleterre, Italie, Allemagne même, ne laissent pas que de mériter au moins une notation. Il ne convient pas de s'illusionner sur leur ampleur, et de se perdre à leur propos dans des considérations métaphysiques. Ils ont tous plus ou moins roulé sur des affaires financières, parmi lesquelles il en était de peu recommandables. Trop souvent les peuples de l'Orient — et les Égyptiens ou les Persans comme les Bulgares, sont dupés et exploités à merci par les grandes et les petites Banques d'Occident qui sentent leurs gouvernements derrière elles. Les contrats qu'on leur impose sont draconiens, indéfendables et lorsqu'ils retardent les échéances et réduisent les arrérages, ils se bornent en général à rétablir l'équilibre et l'équité.

Mais ce ne sont pas des débats purement pécuniaires qui ont refroidi les rapports entre la Turquie et les diverses chancelleries. Des questions plus graves et plus hautes ont surgi, qui touchaient aux principes mêmes du droit des gens et aux usages consacrés de la diplomatie. Rappelons seulement la récente querelle des valises, — et les violations incessantes des consulats dont Abdul-Hamid ne méconnaît point le caractère, mais qu'il ordonne tout de même pour rasséréner son esprit malade.

Si les Ottomans sont un peu plus mal gouvernés par le souverain actuel, que par ses prédécesseurs, c'est qu'il a perdu toute maîtrise de soi même, évoquant l'idée d'un Macbeth d'une espèce particulière. On a tout dit de sa terrible névrose, des visions funèbres qui le poursuivent, des craintes qui l'obsèdent et qui ne sont, à vrai dire, que le choc en retour de ses innombrables crimes contre les Jeunes Turcs, contre les Arméniens, contre ses parents et ses intimes. Comment un monarque ainsi hanté et tenaillé pourrait-il vaquer sérieusement aux affaires de l'État ? Abdul-Hamid eût été peut-être un admirable préfet de police. — On se demande pourquoi l'Europe consent encore à traiter avec lui.

Les indices de désagrégation se manifestent de toutes parts dans son empire. Les mutineries militaires qui ont fini par tuer Rome et Byzance, se multiplient en Albanie, en Asie Mineure, en Arabie surtout. Où est le colonel qui un beau jour se décidera à marcher sur le Palais et à faire subir à Abdul-Hamid le sort de Mourad ? L'armée sent de plus en plus qu'elle est l'État tout entier, qu'il lui suffirait d'un léger mouvement pour renverser l'homme malade qui est aussi l'homme criminel. Les empereurs romains avaient du moins l'habileté de payer leurs prétoriens pour désarmer leurs haines ou leur mépris, pour leur arracher tout prétexte à insurrection. Le Sultan Rouge absorbant les revenus publics, non pour ses plaisirs — il n'en connaît point — mais pour sa police, laisse ses officiers sans solde. Il arrive alors qu'ils se soulèvent et refusent l'obéissance. Jusqu'ici l'argent arrivait à la der-

nière heure; la majorité rentrait silencieusement dans l'ordre; les plus exaltés étaient exécutés ou bannis, mais cette solution ne sera pas toujours la vraie. Abdul-Hamid n'a plus avec lui l'armée, ni le monde religieux qui le déteste et qui rêve sa chute, ni la classe instruite qui le traite en Néron ou en Héliogabale, ni la masse du peuple pressurée par le fisc. Son existence n'est qu'un miracle du hasard. Qu'il y songe avant de rouvrir les massacres d'Arménie!

Les Kurdes ont assassiné en juillet, en août, en septembre, autour de Mouch et de Sassoun. Les bons observateurs remarquent en Anatolie tous les signes précurseurs des carnages organisés. Les centres stratégiques regorgent de troupes qu'on y a condensées sans raison. Des forts de longue date vacants, ont été occupés sur des ordres venus d'en haut. Les soldats réguliers se sont installés chez l'habitant pour n'avoir plus qu'à frapper au moment venu. Il se peut que dans deux ou trois mois nous apprenions subitement la destruction de quelques milliers, de quelques dizaines de milliers d'Arméniens. Alors il sera trop tard pour intervenir, pour rappeler le Sultan Rouge à la pudeur et au respect de la vie. La diplomatie fait-elle en ce moment sa tâche, c'est à dire renseigne-t-elle les chancelleries sur les événements qui se préparent et que M. Pierre Quillard vient de dénoncer, au nom du comité de Protection, au Président de la République? A-t-on, dans les archives du quai d'Orsay, des pièces aussi documentées que celles dont M. Cambon, alors ambassadeur à Stamboul, poursuivait notre ministère des affaires étrangères en 1894! Si oui, qu'on les publie : il le faut pour l'édification du monde — et la confusion d'Abdul-Hamid. Si non, qu'on réclame des informations. M. Delcassé voudrait-il s'abaisser à jouer le même rôle que M. Hanotaux autrefois, et se réserverait-il de cacher la vérité maintenant, pour mieux mutiler plus tard les livres jaunes? Nous ne saurions le croire. Après avoir montré tant d'énergie pour défendre les intérêts de la Société des quais, de M. Lorendo et de M. Tubini, le gouvernement de la République permettra-t-il au grand saigneur de poursuivre ses forfaits, de satisfaire à ses monstrueux appétits et de dépeupler ses États par le fer et par le feu? Ou plutôt les puissances dites civilisées accepteront-elles, par une inqualifiable indifférence, la complicité des crimes en gestation?

PAUL LOUIS

LA QUEUE DE LA « REVANCHE »

Nous venons faire visite à votre armée et à votre marine, disaient nos « hôtes illustres » d'hier. Pourquoi ne seraient-ils pas venus aussi bien faire visite à notre magistrature, ou à nos postes et télégraphes, ou à nos ponts et chaussées?

Il paraît que ce sens donné « spontanément » au voyage était « trop flatteur » pour qu'il y fût rien ajouté ni surtout objecté. Il paraît

qu'armée et marine continuent d'être, en démocratie pacifique comme en césarisme, le cœur de la vie nationale. Il paraît qu'une nation où l'on travaille, où l'on produit, où l'on pense, est forte surtout de pouvoir aligner, dans une parade assurément peu banale, quinze mille sabres et chevaux. Il paraît qu'il est habile, pour un gouvernement d'un républicanisme régénéré, d'arriver, peu à peu, avec « sagesse », à tenir la politique des républicains réactionnaires qui l'ont précédé. Il paraît que c'est un succès pour un ministère ennemi déclaré du nationalisme que de lui avoir enlevé son dernier argument : « l'armée désorganisée et l'alliance russe compromise ».

On eût pu être plus généreux avec cet agonisant, abandonné de Barrès lui-même. Mais nous traînons après nous la tradition de cette République née d'une guerre malheureuse et dans une France violemment amoindrie, qui s'est donné un idéal éloquent et sentimental de victoire guerrière et de relèvement par la violence aussi.

De cette excitation méthodique de la force brutale, de cette organisation passionnée d'un mécanisme de nature oppresseur et inintelligent, notre régime démocratique, bon pourtant à d'autres fins, a failli déjà deux fois périr. L'expérience, semble-t-il, n'est, pour le personnel gouvernemental, pas suffisante. Et cela n'a rien pour nous d'inattendu. La mentalité d'un milieu social, — et notamment du milieu parlementaire où, somme toute, il y a, par la prédominance des soucis pratiques, peu de réflexion qui soit désintéressée des utilités immédiates et convenablement éloignée des apparences, — ne peut se modifier qu'avec lenteur.

Plus vite peut-être et plus sûrement que de quelques individus, ou que d'une classe d'individus, évoluent les idées de « tout le monde ». « Tout le monde » est fait de générations multiples et différentes ; « tout le monde » est fait de gens qui mènent la vie réelle et commune, dont le métier n'est pas de s'occuper des destinées de la France, mais de leurs propres affaires ; de gens qui connaissent de l'armée non la fin métaphysique et extra-individuelle, mais la vie de caserne positive, personnelle et vaine. Et ainsi le mouvement des esprits du commun est plus rapide parfois que celui de ceux qui, modestement, se prennent pour une élite. De là, par exemple, ces incidents qui, ici et là, dans tel et tel régiment, viennent de révéler une indépendance inaccoutumée ; et de là, à ce sujet, l'inquiétude, proclamée ou latente, de nos « classes dirigeantes », soit à droite soit à gauche. Il vaudrait mieux — même pour elles — comprendre et favoriser les tendances neuves, que de ressaisir et reconstituer des illusions caduques. Mais les « dirigeants » ne sont-ils pas, à l'ordinaire, bien peu ouvriers de l'œuvre qu'ils veulent et croient accomplir, et beaucoup collaborateurs inégaux d'une autre dont ils ne se doutent guère et dont peut-être ils ne seraient pas amis conscients ?

Fr. Daveillans

Spéculations

LA MOBILISATION DES TOURISTES. — L'ADJUDANT FOURNAUX.

La mobilisation des touristes. — Nous ne manquerons point à notre coutume d'extraire de toute cérémonie patriotique l'enseignement qu'elle comporte. On a dit dans un grand journal, au sujet de la revue de Dunkerque, et nous n'aurions pas mieux dit, même aux heures où nous nous efforçons, pour garder notre cerveau plus libre, d'en évacuer toute intelligence, que : « l'Angleterre a pu parfois rassembler un plus grand nombre de navires que la France n'en a exhibés à Dunkerque ; mais jamais des navires plus prêts à la guerre... » Il nous avait toujours semblé qu'être prêt est un phénomène instantané et qui ne comporte point de degrés : on est prêt ou on ne l'est pas. C'est du moins ce qui résulte d'un très grand nombre d'interviews où deux personnes à la fois, isolées sur un terrain en plein air, ont été consultées par des amis à elles, vêtus de grave et assistés de médecins, sans doute aliénistes, en ces termes : « Êtes-vous prêts ? » A quoi elles répondaient précipitamment par l'affirmative et tiraient incontinent, sans motif plausible et dans des directions arbitraires, des coups de pistolet.

A part cette critique, nous relevons dans le même journal un excellent compte-rendu du premier essai fait en France de la *mobilisation des touristes*, quoique à vrai dire ce mot technique n'ait pas été prononcé, dans l'intention évidente de dérober l'importance de cette manœuvre aux puissances étrangères, même alliées.

Aucune force navale n'a paru plus formidable que l'escadrille de ces nouvelles troupes : on a surtout admiré l'entrain et l'ensemble avec lesquels, penchées sur le bastingage sans terreur d'une mer démontée, elles couvraient les flots dans un large périmètre d'une substance dont la formule est tenue secrète encore par le ministre de la marine, et qui a pour effet de rendre opaque la surface de la mer, et, partant, invisibles les sous-marins.

L'expérience a été concluante, et personne ne peut se flatter d'avoir entrevu ces derniers.

L'Adjudant Fournaux. — Le 20 avril 1901, pendant une inspection dans la cour de la caserne de la Pépinière, l'adjudant Fournaux, ayant voulu replacer, avec une précipitation zélée, sur la tête du soldat Lamiré son képi tombé, trois dents du soldat churent à leur tour, on ne sait comment, et l'adjudant, pour excuser cette mauvaise tenue sur les rangs, s'en déclara personnellement responsable, se disant sujet à des mouvements involontaires et trop brusques, appris à Joinville et « effet direct de la pratique de la boxe ».

Ce brave sous-officier s'exposait ainsi bénévolement à tomber sous le coup de l'article 229 du Code militaire, qui punit les voies de fait envers les inférieurs.

La justice militaire sait, heureusement, apprécier, et le conseil a prononcé, presque sans délibération et à l'unanimité, l'acquittement.

Il nous revient qu'un boucher appliqua ainsi, sans y penser, les mouvements acquis dans l'exercice de son commerce, d'abord à assommer, puis à dépecer l'un de ses clients en divers quartiers. Or, il languit maintenant dans des bagnes. A quand sa réhabilitation ?

Il est vrai que c'était un civil.

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

CHILDE HASSAM (1)

Dix toiles : Naples, Paris, Rome, la Bretagne, l'Angleterre ; la note impressionniste. — Une perspective de la Seine et du Louvre vus du *Quai Voltaire*, à travers les rideaux d'arbres jaunis, rideaux de frissonnantes dentelles ajourées, dorées, mordorées, — séduit par l'étagement panoramique des plans, des lignes, filant en rayons d'étoiles, par la lumière aérée, qui vieux-rose pleut du ciel, puis, engrisaillée à peine, rebondit des faces de pierre, et revient à l'œil tamisée par l'or translucide des frondaisons. Une vue de l'*Escalier des Espagnols à Rome* émeut par la sensation d'esquisse monumentale, grandiose, largement jetée. Mais, tout cela en bloc, réédite les communs prestiges, toujours les mêmes, toujours fragiles de cet art « impressionniste » où le procédé toujours même s'impose, tyran, et l'esprit superficiel pour qui la matière n'est pas, mais bien le reflet coloré de la matière dans l'air et selon l'heure. Par ceci et par cela, un manque de personnalité et de solidité. Ce put, manié par quelques artistes de génie, ou de très grand talent jouant le génie, produire des œuvres admirables. Ce prit surtout le sens libérateur d'une insurrection qui effondra la vieille caserne, l'École, et lava ses ruines dans un immense bain de lumière, de soleil, et y fit entrer toute la nature. Mais s'asseoir sur des ruines ne suffit point : il faut édifier le temple, le palais au moins. L'impressionnisme ne construisit point : ce n'était pas son office, il l'a délégué aux suivants. Un tableau représente une architecture, une symphonie, une harmonie : la nature est l'éternelle et seule sibylle; mais que l'artiste intervienne avec tous ses sens et tout son cœur, traduise les oracles selon son particulier idiome, interprète, transpose... Sinon il est plus fructueux au dilettante de quitter la galerie de tableaux et purement regarder dans la rue... la rue qui le mène aux Musées.

FÉLICIEN FAGUS

(1) Galeries Durand-Ruel, 31, rue Laffitte.

Chronique de la littérature

LES NUITS

Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit (tome IX : *Histoire d'Abou-Kir et d'Abou-Sir ; Anecdotes morales du Jardin Parfumé*, soit *les Trois Souhaits, le Jeune garçon et le Masseur du hammam, Il y a blanc et blanc ; Histoire d'Abdallah de la Terre et d'Abdallah de la Mer ; Histoire du Jeune homme jaune ; Histoire de Fleur-de-Grenade et de Sourire-de-Lune ; la Soirée d'hiver d'Ishak de Mossoul ; le Fellah d'Égypte et ses enfants blancs, Histoire de Khalife et du khalifat*), traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J.-C. Mardrus (Éditions de La revue blanche).

Nous trouvons dans ce tome le conte que peut-être nous attendions avec le plus d'impatience de toutes les Mille Nuits et Une : les extravagantes aventures de Khalife, professeur de pêche improvisé du khalifat Haroun Al-Rachid. Ce conte, nous l'avions vu dans Burton, et mieux, l'y avions entendu lire, comme il sait lire, à Marcel Schwob, et il ne nous est resté de rien un souvenir plus hilare que de la pêche des singes marins, l'un borgne et estropié, l'autre « fort beau, avec les yeux allongés de kohl, les ongles teints de henné, les dents blanches et séparées par de jolis intervalles, et un derrière rose et non point de couleur crue comme le derrière des autres singes; et il avait la taille prise dans un habit rouge et bleu, fort agréable à voir ». Nous gardions encore vive la mémoire de cette brute de Khalife, accoutré de la robe de satin brodé du khalifat, mais qui, la trouvant trop longue, en a « retranché tout le tiers inférieur d'un coup de son couteau à poisson ». Nous nous sommes réjoui de retrouver cette vieille connaissance au complet, sans qu'un fer brutal ait rien coupé du tissu ornementé de son histoire. Grâces en soient rendues à la fidélité coutumière de Mardrus! Mais quelle différence n'y a-t-il pas entre sa version, qui est d'un poète, et la compilation des traducteurs anglais! Toute celle, dit-il fort bien lui-même, qui existe « entre une gaze de soie et un treillis de fil de fer ».

Une gaze de soie : c'était bien ce que nous rêvions, quand nous étions forcé de nous contenter de Galland, Payne et Burton, à chaque rencontre, si fréquente, de ces mots : « de beaux tapis » ou « *hangings of arras* ». Ils ne nous ont point fait voir la *couleur*.

Voici un tout petit bout, la place nous étant mesurée, de ces tapisseries telles que nous les restitue Mardrus :

« ... Et il vit la mer au-dessus de sa tête se déployer comme un pavillon d'émeraude, tel que sur la terre l'admirable azur reposant sur les eaux ; et à ses pieds s'étendaient les régions sous-marines que nul œil terrien n'avait violées depuis la création ; et une sérénité régnait sur les montagnes et les

plaines du fond ; et la lumière était délicate qui se baignait autour des êtres et des choses, dans les transparences infinies et la splendeur des eaux ; et des paysages tranquilles l'enchantaient au delà de tous les enchantements du ciel natal ; et il voyait des forêts de corail rouge, et des forêts de corail blanc, et des forêts de corail rose qui s'immobilisaient dans le silence de leurs ramures ; et des grottes de diamant dont les colonnes étaient de rubis, de chrysolithes, de béryls, de saphirs d'or et de topazes : ET UNE VÉGÉTATION DE FOLIE QUI SE DODELINAIT SUR DES ESPACES GRANDS COMME DES ROYAUMES... »

Que l'on induise de ce paysage sous-marin, emprunté à l'*Histoire d'Abdallah de la Terre et d'Abdallah de la Mer*, la splendeur que doit revêtir l'histoire de *Fleur-de-Grenade*, reine de la mer, que l'on a cru lire dans Galland sous le titre : *Histoire de la reine Gulnare.*

Il est puéril, à notre avis, de revenir sur cette question, définitivement tranchée, de l'insuffisance de Galland. Si cet auteur n'a pas plus châtré le texte arabe que ne l'eût fait tout traducteur de son temps, il avait le tort d'être un de ceux qui écrivaient assez mal en un siècle où tout le monde savait écrire. Il parlait, parce qu'il ne pouvait faire autrement, la langue dudit siècle, ce qui a fait illusion à des personnes. Laissons à ce traducteur primitif un mérite provisoire : il est assez bon pour l'innocence des petits enfants.

Il s'ensuit que les grandes personnes ont tous les droits de s'exaspérer à ses lacunes : ainsi que la reine Almanakh change ses amants en animaux comme une simple Circé, sans motifs, c'est peut-être très moral, mais cela ne se comprend pas bien. Mardrus, sans autre clé que d'être littéral, ouvre l'énigme : « Jeune homme épuisé, dit la reine, deviens un âne puissant ! »

Dans cet ordre d'idées plus... humaines, plusieurs contes brefs sont des merveilles : celui des *Trois Souhaits*, prototype du fabliau du *Miracle de Saint-Martin* et de la charcuterie de Perrault ; la désopilante *Histoire du Jeune garçon et du Masseur du hammam*, dont nous connaissions une variante en grec, postérieure au manuscrit traduit par Mardrus, et où le *loutrarios* s'ébahit également que le jeune homme cru inoffensif se révèle « tel un cheval » après qu'il lui a confié, lui loutarios, sa femme.

« Toutes ces histoires, dit le sultan Schahriar, sont infiniment morales ». Qu'on ne se scandalise point : il a assurément raison. Schahrazade faisait fort sagement de ne point priver de les entendre la petite Doniazade, car « toutes choses sont propres et pures aux âmes propres et pures », et peut-être même n'y a-t-il de morales que les histoires qui traitent « des choses situées au-dessous de la taille ».

ALFRED JARRY

LE THÉATRE

Francisque Sarcey : **Quarante ans de théâtre**, 5e vol. (Bibliothèque des Annales politiques et littéraires).

Homme par trois générations honni, ou blagué. Pourquoi? elles supportèrent, admirent ou admirèrent Stendhal, Taine, Zola, de qui il vulgarisait esprit et méthode : conscience méticuleuse, logique robuste et courte, œil myope et judicieux, bon sens épais. Commissaire-priseur qui réduit les matières de son emploi à l'étalon métier, le plus matériel, non le moins équitable; métier : charpente, et l'immortelle scène à faire, Sophokle n'est que cela, et Euripide, le plus ficellier des mélodramaturges; et Shakespeare, Corneille et Molière, et Racine : art traditionnel. L'exclusif métier supplantant l'art, le manœuvre l'architecte, l'imperturbable contremaître tance le bas métier d'un Dumas fils, d'un d'Ennery, et le préfère encore aux « tranches de vie » naturalistes : « Ce n'est pas du théâtre » ; dit de Dumas fils ce qu'en dira Zola, de Zola ce qu'en disent les Symbolistes. Rencontre logique ici : l'architecture neuve qu'eux dressent, *Épidémie*, de Mirbeau; *M. Bonnet*, de Faramond; *Roi Candaule*, de Gide; l'*Échange*, de Claudel; les *Ubu*, de Jarry; dont les auteurs voient peu sous des divergences superficielles la profonde corrélation : c'est l'architecture traditionnelle restaurée. Lui s'évertua à les comprendre, n'y parvint jamais, ingénuement l'avoua; refait-on l'éducation de 40 ans? Se refait-on, surtout, le cerveau? Se défait-on de sa race? (il y serait arrivé : nous ne lui laissâmes pas le temps, le tuâmes avant qu'il fût à point). Notre génération se comprend peu elle-même : comprit-elle la sienne? Barrès : « Ibsen est notre compatriote, de Sarcey des rangs épais de douaniers nous séparent. » Mais comprenons-nous Ibsen (selon qu'il se comprend), Ibsen nous comprend-il? Gageons non. Gagné. M. Mendès nous comprend à moitié, c'est pis : Chef-d'œuvre! commence-t-il : « son cœur de vieux romantique, » son « lyrisme impénitent » bouillonnent... *seulement*... et objection à objection voilà un beau drame désintéressé, candidement immolé au succès du faux mélo héroïque, du vaudeville pseudo littéraire, bâtards des formules qui bercèrent le critique. Regrettons Sarcey; avec lui pas d'équivoque, son gros corps, son esprit énorme signifiaient la balise entre l'art et le métier : entendu. Il crut au succès, honnêtement, pieusement : « Tout ce que nous demandons à l'écrivain c'est de nous faire une belle œuvre : elle est morale par cela seul qu'elle est belle, car elle ouvre nos âmes à la joie qui est saine de sa nature, et selon l'expression de Spinosa nous rapproche de Dieu ». Nobles paroles, et associant au *Fay ce que vouldras* de Rabelais son *Vivez joyeux*. Beauté : ce qui réjouit, qui : le spectateur. Critérium logique : le succès; moyen : le métier; le grand Corneille n'en veut pas d'autres ni Racine; pourquoi ce nous apparaît-il immoral? Ah! c'est que succès, métier, leur qualité sort de celle du spectateur; or, « relativement au niveau le plus haut un homme moyen d'aujourd'hui est placé à une distance moins grande de

la vase que du temps de Racine » (Gourmont). Succès ne signifie plus Beauté. Sarcey modelant sa conscience sur les spontanées fluctuations de l'Inconscient, ne manqua d'énergie, de franchise ni de sens ; la multitude est une force de la nature comme la mer, le vent : rester sa voix *fidèle* aboutit à participer de sa force. Gourmont encore : « L'œuvre que le succès exalte n'est pas choisie moins au hasard que l'hostie par les doigts du prêtre ; mais sa divinité n'en est pas moins certaine, du moment qu'elle a été choisie. » Est-ce significatif que le paradoxe du philosophe justifie le porte-voix de l'instinctif ! Logique, concret, raisonnable, raisonneur, sociable, gai, bonhomme, il soutire du vieux vrai vin français... à une heure où la lie déborde : Rabelais, le bon sens suprême, lui le bon sens trivial : *Gargantua*, les *Fables*, *Candide*, les feuilletons du *Temps* : le bourgeois du moyen âge, élite, descend au bourgeois actuel, écume : Sarcey : Voltaire :: Voltaire : Rabelais. Le flux de ventre de Stendhal et Taine, comme Brunetière leur dyspepsie, comme Bouguereau la liquéfaction d'Ingres. Normaliens ou Beaux-Arts, c'est toujours l'*École* et sa probité grincheuse : autre aspect du temps, tyrannique et bureaucrate : centralisateur. Sarcey fut le plus loyal représentant du suffrage universel ; la pente roulée se mesure : ces bravos qu'appela le grand Corneille, M. Gide les repousse tel une honte ; le divorce peut-il aller outre ? Oui : demain verra le public-Ubu (cette autobiographie collective) et nous y reprendrons en chœur cette autre *Internationale*, l'horrible et sublime *Chanson du Décervelage*.

Tor Hedberg : **Gerhard Grim**, scènes traduites par Lévy-Ulmann. (Éditions de la Revue d'art dramatique).

Le fils de la nature, l'homme, son effort pour réentrer dans le sein de sa mère, source de toute force ; l'aspiration vers cette espèce d'inceste sacré qui n'est que l'éternel recommencement de toutes choses, et qu'il ne réalisera que par le berceau mortuaire : de l'œuf à l'œuf ; ô les symboliques momies mexicaines où le cadavre replace ses os tels qu'ils furent au ventre maternel ! — En attendant, son effort pour la surplomber, elle, ce désespéré et inextinguible effort, l'éloigne d'elle à mesure qu'il l'accumule, et l'affaiblit avec une persévérante, une impitoyable logique — celle de la nature — ; son extension pour l'étreindre le fait plus frêle, diaphane, artificiel : et quand enfin il pense l'avoir enceinte tout entière, lui ne représente plus rien qu'une nuée inconsistante et translucide, une buée environnant orgueilleusement la surface du monde, et que déchire et disperse une haleine de celui-ci. Ou bien le docteur Faust (*Faustus*, quelle ironie !) qui ne discerne plus les choses de la terre qu'à travers la vitre empoussiérée de son laboratoire... Un moment suprême tombe où il s'aperçoit mourir. De la lumière ! de l'air ! crie Faust : crie Gœthe. Et *Gerhard Grim* aussi ; il crève de son poing affaibli la vitre maudite ; bonheur ! son sang coule ! et il découvre les fleurs, et l'air tout-puissant de la campagne le transperce avec tous leurs parfums. Effort

d'outre-tombe ! enfant de la vieillesse, Euphorion, ou *Artus* fils de Grim, qui s'évanouit de voir le trop magnifique sang empourpré, et que le grand air suffoque, et qui, onaniste cérébral, Icare désailé, expire d'épuisement dans son rêve solitaire ! — Ou bien le fils de la Terre usera-t-il sa vie à chercher par le monde la nature, comme l'homme de La Fontaine la fortune qu'il n'avait point vue sommeillant à son seuil ? — l'agitation n'est pas la vie — et courir sur la tournoyante surface, tel que Don Juan, Manfred ou *Sylvestre ?* pou vaniteux, sa carcasse vidée il s'affaissera lui aussi d'épuisement et de lassitude de soi. — Car la Nature, la Vie, l'Eternelle Jeunesse, *Sagnil*, est une innocente prostituée : elle réclame (c'est toute femme) un mâle qui batte, viole, mâte. Science, méditation, action ou rêve, tous chemins sont le bon pour atteindre son nombril vertigineux, mais rien que chemins : et qu'on ne s'y attarde point à ourdre des gerbes avec les trop spécieuses fleurs qui les hérissent, crinière de la bête amoureuse, de l'immense prostituée ; que jamais on n'oublie le but qui est elle, ou bien il est déjà trop tard et l'on est perdu : *qu'on vive* : que l'étreinte de l'homme et d'elle, par la science, ou l'action, ou le rêve, fatalement se termine par la mort, le néant dans son sein ; mais du moins ait vécu. — Cet ouvrage, on voit, redit les thèmes de *Faust, St-Antoine* (celui de Flaubert) *Peer Gint, Axël, Solness*, d'autres : le même : il est éternel ; l'Homme devant : la nature, la vie, l'éternel féminin ; la science en présence de l'Inconscient, le solitaire au seuil du tourbillon des hommes ; interprétations qu'on peut à l'infini multiplier puisque les unes dans les autres elles rentrent, tubes d'une lorgnette... et à pas une desquelles peut-être l'auteur ne songea. Aussi, pour oiseux que soit de discuter les procédés d'un écrivain et présomptueux de disserter de ses intentions surtout à travers une traduction, traduction fragmentaire), hasardons que peut-être eût-il plus simplement agi, et qui sait ? plus fortement réalisé en mettant purement face à face un homme, n'importe qui, une femme, n'importe quelle. Ce qui caractérise son œuvre est le sens de cantique chantant avec frénésie la vie, la joyeuse vie, la « gaie science », la vie payenne ; ceci l'affilierait à Nietzche et Zola (on cherche à découvrir non des influences possibles et rien plus que possibles — on réussit toujours ce trop aisé travail et plus aisément se fourvoie, surtout quand un idiome étranger s'interpose — mais les parentés par quoi un tempérament se situe) ; mais ce qui spécialise le dramaturge suédois : sa joie cordiale, reste malgré tout recueillie, grave, presque triste : selon quelle inflexion s'épanouisse avec la femme (ou la nature) l'étreinte dont la courbe définira la vie, n'est-ce pas à l'ironique mort seule d'en définir l'arabesque ?

F. Fagus

SOCIOLOGIE

Paul Strauss : **Assistance sociale, Pauvres et Mendiants.** (Bibliothèque générale des Sciences sociales, Alcan).

Les questions d'assistance sociales comme toutes celles qui touchent à l'organisation de la société et à la lutte contre le paupérisme, intéressent de plus en plus le public. Malheureusement les rouages des services qui fonctionnent déjà et qui tendent à enrayer — avec trop de faiblesse — la misère, sont en général mal connus. Le livre de Paul Strauss, un esprit généreux en même temps qu'un spécialiste en la matière, résume à lui seul toute une bibliothèque. C'est un excellent mémento.

Le problème de l'assistance y est traité historiquement. L'auteur étudie la charité sous l'ancien régime et les répressions souvent draconiennes de la mendicité, les bureaux de charité d'avant 89, la célèbre loi des pauvres en Angleterre. Il s'est étendu avec une certaine complaisance, bien justifiée d'ailleurs à nos yeux, sur les initiatives souvent audacieuses de la Révolution. Mais on lui saura surtout gré d'avoir scruté à fond le régime actuel, si dispendieux et pourtant si peu fécond en résultats.

Tout reste encore à créer dans le domaine de l'assistance sociale. Il est tel cas indéfiniment renouvelé où la société néglige ses devoirs les plus pressants. Les secours distribués sont parfois dérisoires. La paperasserie administrative absorbe une trop large part des crédits. Trop de bonnes volontés sont annulées par la lenteur jalouse d'une bureaucratie omnipotente. Paul Strauss a puisé dans son expérience des idées qu'il expose lumineusement et auxquelles on ne peut refuser une belle allure démocratique.

Paul Louis

LA MALADIE DE LÉON TOLSTOY

Au mois de juillet dernier, le monde intellectuel suivait avec anxiété la marche de la maladie de Léon Tolstoy : à plusieurs reprises on put craindre une issue fatale. Dans les journaux, il y eut, passim, des nouvelles de la santé de l'illustre vieil écrivain oriental : rien de précis ni de coordonné. Grâce à M. Tchertkoff, nous connaissons maintenant, jour par jour, l'aspect de la maladie et l'état d'esprit du malade.

Le 2/15 juillet, Tchertkoff reçut inopinément de Toula, ce télégramme : « Tolstoy dangereusement malade. Fièvre. Grande faiblesse. Etat très grave. » Une lettre qui suivit, donnait des détails. Tolstoy tombé malade le 27 juin vieux style, après une promenade au village de Babourino distant de cinq verstes d'Yasnaïa-Poliana. Toute la nuit il souffrit ; toutefois, le lendemain, il passa la plus grande partie de la journée sur le balcon et il écrivit à M. Tchertkoff une lettre sur le néo-

malthusianisme, à propos d'un opuscule anglais (des extraits de cette lettre ont été introduits par Tcherkoff dans la brochure « *Sur la question sexuelle.* »

Le 29 juin, encore fortement indisposé, il sortit pour se promener; mais à peine avait-il franchi les portes du jardin qu'il défaillit, et il serait tombé sans l'aide de sa fille Marie (princesse Obolenska) : elle étendit par terre le manteau de Tolstoy ; le malade s'y allongea pour se reposer. Pour la première fois, on remarqua chez lui l'irrégularité des battements du cœur, irrégularité qui, pendant une semaine, inspira les craintes les plus vives.

Malgré la gravité du mal, aussitôt rentré à la maison Tolstoy dicta à ses enfants les corrections de son article *l'Unique Moyen* (1) ; mais il parlait avec difficulté, et bientôt se sentit las. A sa famille, qui lui demandait, s'il allait mieux, il répondit : « Oui, tout va bien », ce qu'il répond toujours quand sa santé est mauvaise.

Le 1/14 juillet, on dut mander télégraphiquement tous ses enfants auprès de lui. Pendant quelques jours, le pouls indiqua de 100 à 150 pulsations ; la température parfois assez élevée, s'abaissa par moments jusqu'à 35° centigrades, — variations motivant une déperdition de forces qui effrayait famille et médecins. « A son âge, disaient ceux-ci, c'est le commencement de l'agonie. » S'adressant à l'un des siens : « La voiture est à la porte », dit le malade. Mais, dans la soirée, il y eut un mieux sensible; de nouveau on reprit l'espoir.

De tous côtés étaient accourus à Yasnaïa-Poliana parents et amis. « La maison est pleine de monde, et cependant elle est calme extraordinairement, comme si tout était mort », écrit-on à Tchertkoff. Le 3 juillet, il fut particulièrement faible et calme, ce qui sembla à sa famille marquer l'approche du dénouement. Ce même jour, le docteur diagnostiquait une pleurésie.

A peine Tolstoy pouvait-il parler. Pourtant il dit à sa femme : « Je suis à un carrefour; sur l'un et l'autre chemin il fait bon à marcher. »

Le soir venu, une amélioration se manifestait et Tolstoy dictait quelques lettres et, pour Tchertkoff ce télégramme : « Amélioration sensible ; espoir de rétablissement. » Il parla non sans animation de certaine lettre que lui avait adressée un Hindou, s'enquit de son dernier article et, en général, se montra si plein de courage que dans la maison tout le monde en fut réconforté.

Pendant toute sa maladie, il eut l'esprit parfaitement lucide. Conscient du danger qu'il avait couru le 4 juillet, — il disait à un ami : « Voilà : la voiture était déjà prête ; il ne me restait plus qu'à y monter et à partir, mais subitement les chevaux sont rentrés à l'écurie : la voiture était décommandée. C'est dommage, car la route était magnifique ; et maintenant, quand il faudra partir, peut être sera-t-elle raboteuse. »

(1) Paru dans *La revue blanche* du 15 septembre 1901.

Le 6 juillet, d'Yasnaïa-Poliana, on mande à Tchertkoff : « ... Léou Nicolaïévitch garde toujours le lit; se lever pour un moment ou changer de lit suffit pour le harasser... Aujourd'hui il dicta les corrections de son article *l'Unique Moyen*, qui était à peu près au point ; puis il a lu l'*Histoire des Religions* et a parlé des religions antiques de l'Inde ; enfin il a parcouru quelques journaux et s'est emporté contre son vieil ennemi Napoléon, au sujet de qui il venait de lire un article du *Novoïé Vrémia*. Il m'a dit qu'en cherchant à se rappeler les circonstances dans lesquelles est née son antipathie envers les gouvernements, il s'est convaincu qu'elle date de la période où il préparait *la Guerre et la Paix* et où, par conséquent, il étudia ce personnage répugnant, répugnant comme chef d'armée, comme empereur, comme homme privé. Parmi les contemporains, Guillaume II produit sur lui la même impression, non seulement avec ses discours, mais même avec ses dessins... »

Le 11 juillet, on écrit à Tchertkoff : « Léon Nicolaïévitch s'est levé et a marché à pas lents par les chambres... Il dénomme sa guérison : l'*ajournement*. Il en est même un peu mécontent : il était si bien, expose-t-il ; avec tant de facilité il avait gravi la haute montagne et ouvrait la porte qui conduit *là-bas*. »

Malgré sa faiblesse physique, Léon Nicolaïévitch travaille sans cesse aux questions qui l'intéressent; il vient d'achever quelques travaux littéraires, commencés depuis longtemps. Dans les lettres adressées à ses amis et dans la conversation il considère toujours sa dernière maladie comme un temps heureux où il sentait, et avec joie, la vie spirituelle se délivrer de la vie animale, et où tout ce qui auparavant lui semblait difficilement résoluble se résolvait pour lui si facilement, par la panacée générale spirituelle : la condamnation de soi-même, l'humilité, l'amour... »

Les amis de Tolstoy l'ont persuadé de partir en Crimée pour dissiper par le changement d'air les fièvres intermittentes dont il souffre. Bien qu'il y ait consenti, il est très indifférent à ce voyage : « Je sens si vivement, dit-il, le grand voyage que je fais et dont je parcours la dernière étape, que le changement du moyen de locomotion m'occupe fort peu. »

J. W. Bienstock

LA MALADIE DE HENRIK IBSEN

Frappé d'une attaque d'apoplexie au mois de mars dernier, Ibsen fut dès le premier jour considéré comme perdu. A l'époque de la catastrophe on croyait même qu'il n'y survivrait que quelques jours.

L'état d'Ibsen s'est graduellement amélioré, et la prostration complète des premières semaines a cessé. Bien qu'incapable de se tenir debout à cause de la paralysie totale des membres inférieurs, Ibsen travaille. Étendu sur son lit il écrit tous les jours pendant quelques heures.

Il ne se fait aucune illusion sur son état. Il se sait condamné.

C'est ce qui explique la hâte et l'obstination qu'il met à terminer son travail, entrepris et continué en dépit de ses médecins et de ses amis.

Au surplus, voici au sujet de sa maladie quelques détails que nous relevons dans une lettre de M. George Brandès, datée de Christiania, et que publie le *Critic* de New York.

Depuis le jour où la maladie de Henrik Ibsen fut déclarée incurable par les médecins, c'est-à-dire depuis plus de trois mois, une profonde mélancolie semble s'être emparée de tous les écrivains scandinaves.

La population de Christiania se refuse cependant à croire que le vieillard vigoureux qu'on était accoutumé à voir tous les jours prendre son petit verre de cognac, au balcon ou derrière les glaces de son café habituel, soit irrémédiablement condamné, et que sa mort ne soit plus qu'une question de quelques mois tout au plus.

Rien n'est ni ne fut jamais comparable à l'intérêt intense que tout le monde, là-bas, prend à l'état de santé d'Ibsen. Trois fois par jour des bulletins sont publiés, dont toute une foule recueillie et anxieuse prend connaissance.

Trois médecins, parmi les plus éminents de Christiania, soignent le malade, tous frais à la charge de l'État. Des fleurs, des fruits, des vins précieux arrivent sans cesse à l'adresse du grand écrivain, dont des centaines de visiteurs viennent quotidiennement prendre des nouvelles. Ibsen est tenu au courant de toutes ces attentions, qu'il apprécie hautement.

Ibsen passe la plus grande partie de la journée dans son lit ou sur une chaise longue, l'usage de ses jambes lui étant absolument impossible. L'invalidité du vieillard fait peine à voir. Il est devenu irritable et susceptible à l'extrême, et trouve à redire à toute chose comme à toutes les personnes qui l'entourent.

Néanmoins, son esprit n'est pas affecté. Il est aussi lucide et aussi vif que jamais.

Tous les jours presque Ibsen travaille pendant deux heures. Il écrit l'απολογια (l'απολογια et non pas l'apologie!) de sa vie. Sera-ce un drame ou quelque essai? Nul ne le sait, et lui-même ne veut le dire à personne. Avec un entêtement irréductible il refuse l'aide de son secrétaire; il tient à écrire lui-même chaque mot. Personne jusqu'ici n'a été autorisé à prendre connaissance de ce qu'il fait. Ses gardes-malades eux-mêmes doivent se retirer dans la partie la plus reculée de la pièce pendant qu'Ibsen écrit...

Récemment, dans un moment d'irritation, il commença à déchirer la copie de son autobiographie, et il fallut l'effort combiné de plusieurs de ses amis pour sauver de la destruction la plus grande partie du manuscrit, ainsi que des notes.

Bjørnstjerne Bjørnson vient tous les jours voir Ibsen. L'hostilité qui jadis les divisait a pris fin et leurs relations sont maintenant de la nature la plus affectueuse. Personne n'a félicité Bjørnson du succès de *Laboremus* plus sincèrement et avec plus de cordialité que Henrik Ibsen.

A. C.

Revue Financière

Fonds et valeurs russes. — Une correspondance adressée de Saint-Pétersbourg au *Times*, envisage d'une façon absolument pessimiste la situation politique et économique de l'empire russe.

Nous croyons devoir signaler les passages suivants :

« Ouvrez les journaux russes ; il n'y en a pas un seul qui ne se livre constamment à de longues lamentations sur la crise. Sans doute, c'était une bonne chose que d'encourager le développement industriel de la Russie ; encore ne fallait-il pas aller trop vite ni trop embrasser. Les mauvais jours sont venus. Partout des banqueroutes, des faillites de banques foncières, comme la Banque de Kharkov, des faillites de compagnies industrielles, des fermetures d'usines et de hauts fourneaux. On en sait quelque chose en France et en Belgique. Quant à la Bourse, voici un fait extraordinaire et de nature à alarmer, et qui montre jusqu'où va l'ignorance des porteurs de titres, en France surtout, c'est que les Fonds d'État russes sont cotés de 5 à 7 0/0 au-dessous des prix de Paris !...

« En France, en Belgique, les hauts fourneaux s'éteignent quand les commandes ne viennent pas; en Russie, les usines doivent continuer de travailler même à perte : il faut bien sauver la face. Des monceaux de fonte dorment en magasin, en attendant l'acheteur.

« Notons que les récentes fournitures de matériel pour le Transsibérien, ont été commandées en Amérique ; après certains services financiers qu'elle a rendus, l'Amérique avait droit à un traitement exceptionnel. Les dernières récoltes ont été mauvaises ; celle de la présente année est insuffisante dans beaucoup d'endroits ; la famine tend à prendre un caractère endémique, mais les journaux ont reçu la consigne de ne pas souffler mot ; il n'y aura donc pas de famine, puisqu'on n'en parle pas. Et, comme par le passé, on fera l'impossible pour développer l'exportation des céréales à l'étranger, puisque le système financier de la Russie repose en partie sur l'exportation des céréales. »

L'engouement pour les valeurs russes a fait place à une campagne de désaffection ; la Bourse va d'un excès à l'autre.

La Kertch est en pleine débâcle. Le 12 janvier dernier, le Conseil d'administration déclarait avoir en caisse les ressources nécessaires pour terminer les travaux d'installation en cours.

Que s'est-il donc passé depuis cette affirmation si formelle pour que cette caisse que l'on proclamait être si bien garnie, il y a sept mois, ne soit plus aujourd'hui qu'une sorte de coffre vide et qu'il n'y ait même plus le fonds de roulement indispensable pour la seule marche des usines ? Nous ne le savons pas, mais nous n'en tirons pas la conclusion que tout est irrémédiablement perdu aux usines de Kertch. Il faut bien reconnaître, en tout cas, qu'elles traversent une crise fort aiguë et l'on est peut-être très près de la vérité en pensant que cette crise lui est d'autant plus pénible qu'il y a eu des déceptions et des mécomptes graves dans la fabrication de la fonte et surtout dans les difficultés d'écouler ce produit à des prix convenables. En attendant, les bruits les plus extraordinaires circulent sur cette entreprise

et il y a lieu de craindre que l'absence de toute communication officielle ne donne crédit aux rumeurs les plus pessimistes, augmente le nombre des vendeurs et ne précipite les cours plus bas encore.

Le Métropolitain de Paris. — En 1900, pour les six derniers mois, depuis l'ouverture de l'exploitation de la ligne Porte-Maillot-Cours de Vincennes, les recettes brutes ont été de 2,694.563 fr. et les dépenses se sont élevées à 1.043.539 francs.

Pendant les quatre premiers mois de l'exercice courant, les recettes brutes ont été 2.688.171 fr. et les dépenses d'exploitation de 1.145.031 fr. donnant un produit net de 642.966 francs.

Actuellement, en tenant compte de la première décade de septembre, les recettes doivent atteindre environ 5.201.914 fr. 30.

Nous ne connaissons pas le montant des dépenses d'exploitation à mettre en face de ces recettes, mais elles n'ont certainement pas été réduites depuis le mois d'avril.

Il faut donc tabler, depuis le commencement de l'exercice sur une moyenne de recettes de 20.000 fr. par jour — on nous accordera que nous sommes optimistes, étant données les moins-values considérables éprouvées en août et à la fin de juillet, — soit 600.000 fr. par mois.

Les dépenses, si nous nous basons sur les chiffres déclarés à la dernière assemblée générale, doivent atteindre mensuellement 285.000 fr. environ.

Reste 315.000 francs de produits nets.

Mais il faut encore déduire des 600.000 fr. de recettes brutes, 200.000 fr. représentant la part revenant à la Ville, soit 33 0/0; reste donc 400.000 fr., dont il faut défalquer les 285.000 francs de frais généraux.

En réalité, la Compagnie encaisse par mois une somme claire et nette de 115.000 francs, soit 1.380.000 francs environ par an.

En face de ce « produit » il convient de mettre le capital actuel auquel est, de par les cours, estimé le Métropolitain, soit 100.000 actions à 620 fr. et 100.000 actions libérées à 62 fr. 50 et cotées 560 fr,, soit 375 francs net, ce qui, en bonne arithmétique, porte le capital à rémunérer à 99.500.000 fr.

Ce qui fait 1 fr. 38 0/0, de revenu probable pour l'exercice en cours, encore que nous n'ayons fait entrer en compte ni les 3 0/0 de l'Etat, ni la réserve statutaire, ni les exigences de l'article 17 du cahier des charges, etc.

Toute campagne spéculative doit être basée sur un fondement assuré, pour avoir quelque chance de réussite.

Or, il est facile de se rendre compte que, même en escomptant les éventualités les plus optimistes, la prime actuelle de l'action du Métropolitain ne répond en aucune façon aux prévisions de dividende les plus favorables.

Et encore, dans les années suivantes, les frais d'exploitation seront grevés de dépenses nouvelles pour la réparation ou l'achat du matériel roulant. Le conseil du Métropolitain estime qu'il n'y a pas lieu d'ouvrir un bilan au chapitre spécial de l'amortissement du matériel.

De même, il faut prévoir des réparations importantes, à l'avenir, sur la voie qui s'abîmera rapidement en raison de la circulation intensive.

Le gérant : P. Deschamps.

Paris — Imprimerie C LAMY 124, bd de La Chapelle. 13924

Le Prolétariat juif mondial

Lorsque nous avons entrepris cette étude, nous savions qu'il existait des juifs pauvres; que ces juifs étaient disséminés à travers l'Europe, l'Amérique et une petite partie de l'Afrique; qu'ils émigraient, principalement vers le Nouveau-Monde ; et que dans certains pays on avait fait contre eux des lois d'exception. Néanmoins nous avions le droit de nous méfier des affirmations, des récits, des anecdotes rapportées sur ces juifs qui sont l'objet d'une haine particulière : la passion antisémite pouvait susciter une passion contraire, et inspirer une pitié (ou une admiration) (1) capable de grossir un peu les choses.

Or, nous devons dire qu'après avoir examiné la question d'une manière très attentive, après avoir consulté les documents officiels des gouvernements étrangers, les rapports des inspecteurs du travail, les livres des spécialistes, les brochures des polémistes, les discours des hommes d'État, les correspondances consulaires et diplomatiques, les enquêtes de toutes sortes, nous avons acquis la certitude que non seulement il existe un prolétariat juif considérable, mais que ce prolétariat est l'un des plus misérables, des plus exploités, des plus écrasés par le capital et le *sweating system* qui aient jamais existé.

Cela peut paraître un paradoxe pour les personnes dominées par la suggestion antisémite, ou ignorantes de ce qui se passe au delà des frontières.

Aussi, allons-nous laisser parler simplement les faits.

EN ROUMANIE

D'après le recensement de 1899, il y a en Roumanie 269.000 juifs environ; ils sont disséminés dans 97 villes ou petites villes. La majeure partie est composée d'artisans, tailleurs, ferblantiers, passementiers, etc. Ils exercent aussi les métiers les plus pénibles et les plus répugnants. Quant à leur misère, voici le témoignage de Rudolf Bergner, écrivain hostile aux juifs :

> En passant, nous trouvons Targuli-Frumos et Podù-Iloci, de misérables trous sans arbres, à l'intérieur desquels pullulent les juifs, à l'extérieur, les corbeaux... L'intérieur de Jassy se présente comme la demeure d'innombrables *vampires* qui surpassent en saleté et en *misère* tout ce que nous avons vu auparavant *(Rumænien)*.

La mauvaise récolte de 1899 a porté au dernier degré la misère des israélites roumains. Dans la Moldavie, particulièrement éprouvée par

(1) C'est si vrai qu'un écrivain ardent et amer, M. Léon Bloy, a écrit un livre qui porte ce titre : *Le Salut par les Juifs*...

la crise agricole, des milliers de juifs indigents mendient leur pain. A cette détresse économique il faut ajouter l'hostilité du gouvernement et des lois.

Le traité de Berlin consacre en bloc la nationalité roumaine des israélites ; or le Parlement a décidé que toute naturalisation devait être individuellement soumise au Sénat et à la Chambre des députés. De cette façon, toutes leurs demandes sont systématiquement écartées.

En Roumanie, un juif ne peut être avocat (décret de 1864), ni pharmacien (1869), ni employé de chemin de fer (1871), ni débitant de tabac (1872) ; il ne peut ni prendre part aux adjudications des travaux publics (1868), ni à celles des terres vendues par l'État (1869). Une loi de 1881 interdit les fonctions d'agent de change à tout étranger. Le 15 mars 1884 une loi interdisant le colportage privait d'un seul coup 20.000 israélites de leur gagne-pain. Une loi du 12 mars 1887 exclut les juifs de l'administration des fabriques de tabac de la régie. En 1893, une série de loi fermaient aux israélites les écoles publiques. Enfin une loi récente prescrit que dans toute entreprise, chantier, usine, fabrique, 75 o/o des ouvriers et employés doivent être de nationalité roumaine. Cette loi est dirigée entre les ouvriers israélites.

L'ensemble de toutes ces calamités économiques, politiques et sociales avait jeté des milliers d'israélites dans un tel désespoir qu'au mois d'avril 1900 un grand exode vers l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre se préparait. Des secours furent organisés par le comité central de l'*Alliance israélite* : il y avait à ce moment environ 100.000 hommes à secourir (1). Les émigrants entraînés par des agitateurs sionistes songeaient à se diriger vers la Palestine. Mais le gouvernement ottoman leur en interdit l'accès.

Les agitateurs se dirigèrent alors vers l'Anatolie pour s'y livrer au travail agricole. Ce fut une odyssée lamentable : fièvres, famines, maladies de toute sorte les décimaient. Le sultan lui-même eut pitié d'eux et leur fit distribuer des secours en nature.

Le 28 mai 1900, M. Astruc, directeur de l'école de Roustchouk, écrivait de Galatz :

« Je ne me fais aucune illusion sur les conséquences d'une crise économique sans précédent, mais, à Galatz, la réalité dépasse tout ce qu'on pouvait supposer d'horrible et de navrant. Ce ne sont pas des pauvres, des inoccupés, des désœuvrés que j'ai sous les yeux, mais des malheureux qui crient littéralement famine, des enfants qui dépérissent faute d'un morceau de pain, voire, on ne le croirait pas, faute d'eau. Un des premiers groupes de miséreux que j'ai visités est celui qui part dans quelques jours pour Chypre. Il se compose de 52 familles comprenant 220 personnes... On les a parqués dans une cour nauséabonde et ils s'y trouvent entassés depuis 10 jours. Ils y resteront probablement une semaine encore... »

---

(1) De mai à février 1901, l'*Alliance israélite* a dépensé en Roumanie environ 500.000 fr. Cela ne donne qu'une faible idée de la détresse qui sévit sur cette population.

M. Astruc écrit de Jassy, à la date du 12 juin 1900 :

« ... Dans cette cité, qui contient plus de 35.000 Israélites, deux tiers d'entre eux, au moins, ont besoin d'être secourus ; c'est que les personnes mortes d'inanition se comptent par douzaines, et que dans le cimetière le nombre des fosses creusées depuis cet hiver a atteint une proportion effrayante... Entrez dans la première maison venue : on vous dira que le pain manque sur la planche depuis plusieurs jours et que, voilà deux semaines et plus, on se nourrit de fruits verts cueillis dans les environs de la ville. Montez cet escalier vermoulu qui craque fâcheusement sous vos pieds et vous apercevez des vieillards immobiles, hébétés, hâves, qui vous écoutent sans comprendre et qui versent des larmes en prenant la miche de pain que vous leur tendez. Descendez dans cette cave où les murs suintent, où la respiration semble impossible, où l'atmosphère est puante et vous sentirez les larmes vous venir aux yeux à la vue d'une douzaine d'enfants appartenant à diverses familles, habillés d'une simple chemisette couleur de terre, maigres, diaphanes, presque sans vie, geignant, et se calmant subitement dès que le morceau de pain est mis entre leurs mains... »

Récemment encore (le 17 mai 1901), M. Astruc, chargé par l'*Alliance* de distribuer les secours aux indigents, écrivait de Lespezi :

« ... Ville pauvre par excellence et exclusivement habitée par des juifs. L'on n'y voit que des silhouettes de malheureux arpentant de long en large les rues. A quelle occupation autre que les métiers de tailleurs, rapiéceurs, cordonniers, savetiers ou ferblantiers pourraient se livrer 2.500 juifs qui ne vivent que d'un trafic limité aux besoins journaliers dans une bourgade sans aucun commerce, sans industrie, sans agriculture? C'est un problème de savoir comment avec la concurrence effroyable que se font entre eux tant de meurt-de-faim ils arrivent quand même à vivre. Ne me demandez pas en quoi consiste la nourriture de toutes ces familles : pain ou mamaliga, mamaliga ou pain; voilà le menu ordinaire et extraordinaire... (1). »

A méditer ce passage sur la prétendue solidarité mystérieuse des juifs :

« La concurrence à Lespezi, comme à Frumosica, comme à Burdujéni, comme à Stefanesti, la concurrence entre juifs est meurtrière, le travail manque et la misère qui s'ensuit est inénarrable. L'on se fera une idée de l'avilissement des salaires de la main-d'œuvre, lorsque je dirai que dans la plupart des villes précitées, un ouvrier juif s'estime heureux s'il trouve à gagner de *4 à 5 francs par semaine.* »

A Botosani, sur 17.000 juifs, 15.000 sont réduits à la mendicité, faute de travail. Une cuisine populaire a été installée, par les soins de l'*Alliance*, les clients y affluent. Du mois de décembre 1900 au mois d'avril 1901, il a été distribué plus de cinquante mille portions gratuites

(1) Voir *Bulletin de l'Alliance israélite*, mai-juin 1901.

et plus de trente-cinq mille portions payantes. Voici un tableau récapitulatif des sommes remises au Comité d'assistance de Botosani :

27	novembre 1900.	Cuisine et secours	3.000
27	—	Chaussures	100
27	—	A la Société de dames	100
27	—	Avances	400
27	—	Médicaments	250
27	—	Don à l'hôpital « Filantropia »	1.000
8	décembre	Cuisine et secours	2.500
8	—	Don à l'hôpital israélite	2.000
21	—	Hanuer	100
8	janvier 1901.	Cuisine, secours, bois	3.000
8	février	Cuisine	1.800
5	mars	Médicaments	120
27	—	Cuisine et loyers	5.000
18	avril	2e don à l'hôpital	1.000
14	mai	Cuisine et secours divers	5.700
		TOTAL	26.070

Nous ne pouvons tout citer, faute d'espace. Tandis que ces parias sont victimes, non seulement de la crise économique, mais des lois, du boycottage, de l'exil, et du mépris de tous les cœurs charitables, en Roumanie, les professeurs excitent les étudiants antisémites, en parlant dans leurs leçons et dans leurs cours des « sangsues », des « vipères » et des « sans-patrie » de la race juive.

Il arrive quelquefois, mais rarement, que les prolétaires juifs songent à la révolte. On est même surpris que tous ces meurt-de-faim chargés de misère et de mépris, sans espoir de relèvement et voués uniquement à la charité de l'*Alliance*, ne cherchent pas dans la révolte individuelle ou collective une suprême satisfaction. Un soulèvement eut lieu dernièrement à Jassy : il fut calmé par les exhortations, les harangues et les secours de M. Astruc :

« Mais ce n'est là qu'un palliatif, dit ce correspondant, dans une lettre de Jassy, datée du 10 juin, le nombre des maisons construites cette année a été tout juste de cinq, quand le nombre des maçons et des menuisiers juifs dépasse 5.000. Le mot d'ordre semble être d'exclure 10.000 ouvriers israélites des ateliers ou des fabriques...; des centaines de jeunes filles se vouent à la prostitution, parce qu'elles ne veulent pas mourir de faim ; une infinité de jeunes gens parlent d'abandonner la religion de leurs ancêtres afin de pouvoir se faire une existence. »

Une partie du prolétariat juif se tourne à présent du côté des socialistes, et même des anarchistes. M. Drumont lui-même n'oserait les en blâmer (1). C'est surtout à Jassy et en Moldavie qu'il y a beaucoup

(1) M. Drumont a été presque seul, dans la presse, à prendre la défense de la juive Goldmann, prétendue inspiratrice de Czolgosz.

d'ouvriers socialistes. (Voir Léonty Soloweitschik : *Un Prolétariat méconnu.*)

Telle est, brièvement résumée, la situation des juifs pauvres en Roumanie. Voyons à présent ce qui se passe

EN RUSSIE

La loi du 3 mai 1882, qualifiée de *temporaire* et qui interdit aux juifs de s'établir dans les villages du « Territoire », d'acquérir des propriétés rurales, d'en prendre à ferme ou d'en gérer, a été la cause d'une foule d'expulsions, de la ruine de centaines de mille juifs et a aggravé considérablement la misère de la population juive, en entassant des millions de pauvres dans un espace limité, trop étroit pour les contenir.

On estime à 5.700.000 les juifs de Russie. M. Leroy-Beaulieu écrivait dans le *Journal des Débats* du 15 août 1890 :

« Parmi toutes les populations de la vaste Russie, je n'ai rien rencontré de plus misérable que ces maigres juifs en longues lévites et en grandes bottes qui cheminent sans repos par les rues et les routes en quête de quelque affaire. On parle beaucoup aujourd'hui du relèvement du prolétariat et de rédemption sociale. Je puis affirmer que dans notre Europe il n'est rien de plus pauvre, rien qui ait plus de mal à gagner son pain de seigle que les neuf dixièmes des juifs russes. »

Nous allons montrer que ce jugement n'est pas exagéré :

Le taux moyen des salaires dans le « Territoire » peut être considéré comme un taux de famine. Les bons salaires moyens, tant dans les fabriques que dans les ateliers d'artisans, ne dépassent pas 3 1/2 et 4 roubles *par semaine;* les salaires les plus fréquents sont de 2 1/2 à 3 roubles ; les salaires inférieurs sont de 1 1/2 à 2 roubles par semaine pour les hommes. (Le rouble vaut 2 fr. 70 environ.) Les femmes et les jeunes filles gagnent rarement plus de 6 à 8 roubles *par mois*, généralement 3 à 4 roubles, quelquefois même 1 rouble 1/2 seulement. Pour être exact, nous devons dire que, dans quelques bourgades, certaines industries prospères ont donné l'aisance ou rendu la vie possible à des populations indigentes. Mais ces exemples sont rares. Les bas salaires dominent : à Balta, les salaires ne dépassent pas 2 roubles par semaine. A Vranev, sur le Dniepr, il y a, sur 10.000 habitants, 1.500 israélites. Les salaires moyens sont de 7 roubles 1/2 par mois.

Mais il y a encore situation plus tragique : les tisserands de Dubrovno (dans la Russie blanche) font un travail quotidien de 20 heures qui leur rapporte 75 kopeks ou un rouble par semaine, pour nourrir des familles de 6 à 8 personnes. Ils sont au nombre de quatre mille, et comme les journées de chômage sont aussi très fréquentes, ils en viennent à regretter ces salaires de famine...

La classe des petits commerçants n'est guère mieux partagée.

A Elisabetgrad, à Mohilev-Podolsk, à Minsk, à Wilna, les petits boutiquiers juifs se contentent de gagner de 2 roubles à 2 roubles 1/2 par

semaine. A Berditchev le taux ou profit commercial est tombé de 10 à 2 o/o.

On peut voir à Elisabetgrad, à Odessa, des masures en planches où 2 familles de 6 personnes chacune, vivent dans une seule pièce de 9 pieds carrés, sans porte de séparation. Les fossés de Homol contiennent 120 de ces bicoques, ouvertes à tous les vents et où logent plus de deux mille personnes. A Wilna des milliers d'êtres humains vivent dans des caves se trouvant à deux étages au-dessous du niveau de la rue. En plein midi il faut allumer une bougie pour pouvoir contempler le spectacle de tristesse et d'horreur que présentent ces repaires. A Odessa, un quart de la population vit on ne sait comment ; beaucoup se livrent à la mendicité. A la fête de Pâques 60.000 juifs sur 130.000 ont sollicité le secours de la communauté pour l'achat des pains azymes. A Mohilev-Podolsk, le quart de la population juive (soit 800 familles) a eu besoin du même secours. Ces pauvres diables ne connaissent plus le goût de la viande. (En effet, en 10 ans le revenu de la taxe sur la viande est tombé de 14.000 à 8.500 roubles). A Berditchev, un nombre considérable de juifs attendent l'occasion favorable pour gagner quelques kopeks en s'offrant comme porteurs, guides ou commissionnaires ; 5.000 familles (le tiers de la population) n'ont pas de moyens d'existence. A Sklov (Mohilev) la détresse est affreuse. Sur 8.000 habitants, 7.000 juifs sont réduits à la charité publique ; 200 familles à peine sont secourues.

Les ouvriers juifs acceptent les besognes les plus rudes et les plus dangereuses, contrairement à la superstition qui les représente comme exclusivement adonnés au trafic de l'argent. Partout dans le « Territoire » ils portent les fardeaux. En Lithuanie, ce sont eux qui fournissent les maçons ; à Odessa, à Elisabetgrad ils sont reverseurs de blé, tâche pénible et insalubre.

A Kreslava (près Dvinsk), ils sont trieurs de soies pour brosses.

A Kasimilch, à Grodno, à Wilna, ce sont presque exclusivement les juifs qui attachent les troncs d'arbres pour en faire des radeaux. Sur les bords du Dniepr, l'on peut voir les débardeurs juifs — quelques-uns de 60 à 65 ans — passer des journées de 13 à 14 heures dans l'eau jusqu'à mi-corps, déchargeant les bateaux, et trop heureux de gagner ainsi, pendant la belle saison, 3 roubles par semaine. A Wilna se trouvent les *vachevniki*, dont la besogne consiste à détacher les troncs d'arbres des radeaux pour en former des piles. Ils opèrent à cheval et leur métier, qui exige beaucoup de hardiesse et une adresse particulière, est extrêmement dangereux. Les *vachevniki* à Wilna sont au nombre de 480, tous juifs.

Les femmes ne fournissent guère un moindre contingent à l'armée du travail. Les ouvrières des manufactures de tabac et des ateliers de cigarettes sont presque exclusivement juives. Ces ouvrières font des journées moyennes de 12 heures. Il en est qui travaillent de 13 à 14 heures par jour, comme dans les manufactures d'allumettes à Homel. On les

voit rivaliser avec les hommes à Kichinev, à Homel, à Minsk, à Darisov, à Varsovie, à Wilna, et leur disputer avec acharnement de maigres salaires de 25 à 30 kopeks, dans la plupart des métiers : passementerie, bois courbé, crin pour meubles, fleurs artificielles, couture, modes et lingerie. Le manque de travail et la détresse prolongée les obligent quelquefois — comme cela arrive pour les ouvrières de toute religion et de tout pays — à se livrer à la prostitution (1).

Voici quelques documents tout à fait récents donnés par le *Woskhod* (juillet 1901) :

A Odessa, les inspecteurs sanitaires ont compté 5.087 habitations occupées par des familles juives dénuées de toutes ressources. Sur ces 5.087 habitations, plus de 1.000 se trouvaient dans les caves et plus de 2.000 manquaient de fenêtres. 41 o/o des familles juives de cette ville n'ont pour logement qu'une seule chambre. qui doit souvent servir à une dizaine de personnes. Aussi, l'état sanitaire des israélites d'Odessa est-il déplorable. En 1897, sur 60.000 malades soignés dans les hôpitaux. on comptait 33.000 juifs. Ces conditions de la vie matérielle ont naturellement une répercussion sur l'état intellectuel.

En 1899, 62 o/o des enfants juifs d'Odessa ne recevaient aucune instruction. Selon les statistiques de 1900, à peine 10 o/o des israélites de cette ville savaient lire et écrire le russe. A Wilna, l'industrie des bas est presque toute entière entre les mains des ouvrières israélites ; celles-ci ne gagnent en moyenne que 8 roubles par mois et encore faut-il tenir compte des chômages très fréquents et de l'impôt de 3 roubles par an que l'ouvrière paye à l'administration des métiers pour avoir le droit d'employer une machine. A Minsk la situation n'est pas plus brillante. Les ouvriers juifs y travaillent surtout dans la cordonnerie, la lingerie et la boulangerie ; ils ont en général un salaire de 4 à 5 roubles par semaine pour un labeur quotidien de 15 à 17 heures. Il s'y trouve également 250 maçons qui gagnent en moyenne 2 roubles par semaine et chôment 9 mois sur 12 (2).

Nous devons arrêter cette énumération et rester forcément incomplets.

---

(1) M. Leroy-Beaulieu raconte qu'une jeune fille venue à Moscou pour apprendre la sténographie n'a trouvé moyen de pouvoir y rester qu'en s'inscrivant comme fille publique, attendu que la prostitution était le seul métier accessible aux femmes de sa race. La malheureuse fut expulsée au moment où la police apprit qu'elle n'exerçait pas effectivement sa « profession »... (*Journal des Débats*, 15 août 1890).

(2) Un nouveau fléau s'est abattu sur les juifs pauvres : la famine. Le *Woskhod* de mars 1901 donne les renseignements suivants : Dans le gouvernement de la Bessarabie, la région de Soroki compte 983 familles sans ressources, disséminées dans 16 colonies et quatre villes. Dans la seule ville de Soroki 200 familles meurent de faim. Britchev, Lublin et Vertinjanes et quelques autres villages comptent 200 familles de colons qui manquent des moyens d'existence les plus élémentaires. A Ekaterinoslav le directeur des colonies a été obligé de demander au ministère des domaines impériaux un prêt de 12.000 roubles ; ce prêt a été consenti par Nicolas, mais la somme doit être prise sur les capitaux communaux d'Ekaterinoslav, pour un délai de six ans, d'ailleurs sans intérêts.

Mais nous avons dit assez pour donner une idée de la situation des juifs pauvres en Russie : lois restrictives qui paralysent l'activité économique et intellectuelle, intolérance des fonctionnaires et des magistrats, fanatisme des populations qui se vengent de leur propre misère sur les juifs pauvres, mesures et règlements hostiles, crise du chômage, famine avec toutes ses conséquences physiologiques et morales.

Aussi l'émigration juive a-t-elle repris une nouvelle intensité.

D'une statistique faite aux États-Unis il résulte que de 1881 à 1899, environ 550.000 israélites russes sont arrivés dans ce pays. En 1899, le chiffre des immigrants russes aux États-Unis paraît avoir été de près de 30.000 alors qu'en 1897 il n'était que de 20.000 et en 1898 de 25.000. Comme l'émigration ne s'est pas portée seulement vers les États-Unis, mais vers tous les pays où ces malheureux pouvaient trouver un refuge on peut évaluer à 800.000 le nombre des juifs russes qui, dans ces 19 dernières années ont abandonné leur pays (1).

L'un des préjugés favoris des antisémites est de croire qu'il est impossible aux juifs, qui se sont livrés pendant plus de mille ans au commerce, aux métiers et aux affaires, de se transformer en agriculteurs. Les faits démentent cette affirmation. Il y a 325 colonies d'agriculteurs juifs dans les gouvernements de Cherson, Ekaterinoslav, Wilna, Grodno, Kiev, etc. (13 gouvernements). Le nombre des colons et des ouvriers juifs s'élève à 95.430 (2). A ce chiffre il convient d'ajouter 5.502 ouvriers juifs s'occupant de la culture maraîchère et horticole, 10.274 travaillant aux plantations de tabac. Ces chiffres datent de quelques années ; mais on sait, en Russie, que le nombre des journaliers juifs agricoles a augmenté : depuis quelque temps des milliers d'ouvriers juifs travaillent sur les champs des propriétaires chrétiens pendant la moisson ; ils gagnent de 30 à 35 kopeks par jour.

En parlant des agriculteurs juifs, dit M. Leonty Soloweitschik, il faut mentionner encore les israélites de Caucasie dont peu de gens connaissent l'existence. Leur nombre est, selon von Eckert, de 30 à 40.000, ou, d'après les données de M. Anissimov, de 21.000. Ils s'occupent principalement de l'agriculture, de la fabrication des armes, de l'horticulture, de la plantation des vignes et du tabac (3).

Enfin il est si vrai que les juifs ne répugnent pas à l'agriculture que le ministre des domaines disait au sujet des juifs agriculteurs de Sibérie que partout où *ils ont pu* s'installer comme agriculteurs, ils l'ont fait et même avec succès (4).

Ajoutons enfin que l'œuvre agricole de l'*Alliance* prend une exten-

---

(1) V. *Bulletin de l'Alliance israélite*, 1899.

(2) *Woskhod*, janvier 1897.

(3) La polygamie existe encore parmi ces juifs. Ils sont connus pour leur hospitalité (Soloweitschik).

(4) Recueil XIV.

sion assez grande et qui montre bien que les israélites ne répugnent pas plus au travail de la terre qu'à tout autre (1).

EN TURQUIE

Le désir du changement, dans le peuple, est toujours la conséquence d'un accroissement de malaise et de misère. Émigrations, exodes, révoltes, vagabondage n'ont pas d'autre origine, mais les historiens, en général, sont trop imbus d'intellectualisme pour toucher à ces réalités.

Dans la province de l'Yémen les communautés israélites mènent une vie précaire et des plus malheureuses. Au milieu d'une population dont les mœurs et les usages ne diffèrent guère de ce qu'ils étaient au XVIIe siècle, ces israélites subissent toutes sortes de vexations et d'humiliations. Aussi ne faut-il pas s'étonner de les voir hantés par l'idée messianique, rêve de délivrance et de salut; tous les misérables en sont là; lorsqu'ils ne songent pas à Jérusalem, ils pensent à une société future; ils prennent leurs désirs et leurs aspirations pour des réalités et des possibilités.

Voici l'extrait d'une intéressante lettre adressée au comité central de l'*Alliance* :

« Depuis quelque temps, les israélites de l'Yémen se sont avisés d'émigrer en Palestine. Naturellement ils échouent tout d'abord à Alexandrie, où ils demandent à leurs coreligionnaires les moyens de continuer leur voyage Ils viennent par groupe de 50 à 60, hâves et décharnés, à demi-vêtus de loques sordides. Leur physionomie respire un profond abattement et reflète les souffrances morales et physiques que leur ont infligées des populations encore barbares et cruelles. Leur aspect fait peine à voir, leur misère défie toute description. Il y a parmi eux beaucoup de femmes, de jeunes filles aux yeux noirs et rêveurs, aux traits fins et réguliers, au teint brun foncé, mais agréable. C'est une vague évocation de la gracieuse héroïne du Cantique des Cantiques, moins le cadre enchanteur d'Engaddi. J'ai visité ces pauvres Yéménites dans le local que les communautés affectent à l'usage des étrangers de passage. Les malheureux y sont parqués comme des bêtes dans une regrettable promiscuité... La famine et l'insécurité, deux fléaux à l'état endémique dans la région de l'Yémen ont affolé ces hommes. Et Jérusalem se présente à leur imagination comme un asile où n'ont pas prise les déboires de la vie... »

Voici des renseignements plus précis, extraits d'une lettre de février 1899 :

« La misère force la plupart des jeunes gens à quitter leurs familles; beaucoup d'entre eux meurent de faim, d'autres mettent volontairement fin à leur

(1) Pour être précis, nous citerons les écoles agricoles de Jaffa et de Djédeïda. La première compte à l'heure actuelle 201 élèves et la seconde plus de 130. Évidemment cela est peu de chose au point de vue de ce qui resterait à faire. On ne doit pas se leurrer. En citant ces exemples nous voulons simplement prouver que les Israélites n'ont pas cette horreur du travail manuel et terrien qu'on leur attribue. Au mois d'octobre 1897 un grand nombre d'artisans juifs adressaient une pétition à la reine Victoria demandant la permission de fonder une colonie agricole dans l'île de Chypre.

existence tourmentée. Nos plaintes ne sont jamais écoutées. Nous exerçons les métiers les plus vils et les plus bas. Il existe actuellement dans l'Yémen près de 60.000 juifs entièrement abandonnés. La situation est d'autant plus critique que depuis huit ans nous n'avons pas eu de pluies suffisantes. Le prix des vivres a considérablement augmenté et les ouvriers sont sans travail. »

En Palestine le nombre des colonies juives agricoles dépasse 25. Il y a des juifs qui travaillent comme ouvriers sur les champs d'autrui et qui gagnent 1 fr. 50, rarement 2 fr. par jour (Soloweitschik).

Il y a à Tibériade, qui renferme une communauté de 4 à 5 mille habitants, de nombreux artisans israélites, menuisiers, ferblantiers, forgerons, etc. Dans chaque métier il y en a deux ou trois qui gagnent leur vie, les autres végètent pauvrement. Le reste de la population, c'est-à-dire les 2/3, s'occupe de commerce. A part quatre ou cinq maisons de commerce connues, les meilleures d'entre elles ne rapportent que 30 à 40 francs de bénéfice par mois. La plupart des petits commerçants séfardim sont des colporteurs. Le gros de la population croupit dans une pauvreté effrayante. Leurs logements sordides, sans lumière, sans air, leurs vêtements usés en disent suffisamment long sur ce chapitre.

Cette misère noire exerce naturellement une influence très fâcheuse sur l'état intellectuel et moral. De plus, le milieu dans lequel ils vivent et l'éducation qu'ils reçoivent, contribuent pour une part non moindre à déprimer leur esprit. Les superstitions les plus grossières règnent parmi les israélites du pays. Une éclipse de lune se produit-elle, ils courent aussitôt au temple, prier pour leur salut, pendant que les Arabes tirent des coups de fusil sur la lune pour tuer le poisson qui veut l'avaler (1).

EN PERSE

La communauté israélite de Téhéran compte environ 6.000 personnes. Deux ou trois juifs possèdent de 30 à 40 mille francs, tous les autres sont indigents. Voici quelques renseignements fournis par le directeur de l'école de Téhéran :

Les israélites sont forcés d'acheter les maisons qu'ils habitent, à cause du préjugé musulman : tout objet touché par les israélites, toute maison habitée par eux, est devenu impur et impropre à servir à un musulman. Aussi les prix d'achat sont-ils doubles, triples et quelquefois quadruples des prix ordinaires. Dans ces maisons, absence complète de meubles : ni tables, ni chaises, ni armoires, rien. Sur le plancher en terre sont jetés quelques tapis faits de morceaux ajustés et rapiécés. Au fond de la cour un appentis noir et enfumé, c'est la cuisine. Un puits absorbant, sans margelle, sert de lieu d'aisances. Les ordures et balayures sont mises en tas dans un enfoncement voisin de la porte d'entrée et une foi

(1) *Bulletin de l'Alliance*, 1898.

par an des cultivateurs viennent emporter tous ces détritus... De quoi vivent-ils? C'est une question qu'on se pose toujours en étudiant ces communautés orientales, et la réponse n'est par facile à trouver. En considérant le petit nombre de ceux qui ont un métier, une profession avouée, on se demande ce que font les autres pour ne pas mourir de faim. Plusieurs sont orfèvres ; d'autres courtiers ; quelques-uns vendent des comestibles ; beaucoup font la vente et l'achat de vieux habits; quatre ou cinq sont marchands d'antiquités. Et les autres?...

Le correspondant de l'école de Téhéran fait remarquer que l'esprit de famille est grandement en péril. Si l'on n'y prend garde, écrit-il, la bigamie et le divorce finiront par détruire complètement l'esprit de famille, l'union, etc. Le contraire nous étonnerait. Comment la famille pourrait-elle résister à tant de détresse et d'incertitude? Cela arrive chez les hommes de toutes religions et de toutes races. Comme dans tous les ménages affligés de privations, de tracas et de tristesse, il règne entre les époux une mésintelligence perpétuelle. D'autre part, la venue des enfants, au lieu d'être une source de joie devient une cause nouvelle d'ennuis et de désagréments. En Perse, dès que la jeune fille est nubile, les israélites, comme les autres, la marient au premier venu. Et il est très fréquent de voir des enfants mariées et déjà mères (1).

AU MAROC

Dans l'intérieur, tous les non-musulmans et principalement les israélites ont à essuyer les sévices du reste de la population.

Voici quelques renseignements extraits du rapport de M. Ribbi, directeur de l'école de Tanger, sur la population israélite de Marrakesch :

« Les maisons du *mellah* (quartier juif) sont au nombre de quelque 600; sur ce nombre une centaine environ sont habitées chacune par une seule famille, composée d'une dizaine de personnes en moyenne; les autres renferment 8 ou 10 familles, soit une soixantaine de personnes par maison. Si nous prenons pour base d'appréciation le coefficient de 25 âmes par maison, nous arrivons à un effectif total de 14 à 15.000 âmes; c'est en effet, le chiffre approximatif de la population juive qui vit dans le mellah de Marrakesch. L'activité qui règne au mellah est intense : tout le monde travaille, les ouvriers dans leurs ateliers, les petits colporteurs et les hommes de peine dans les rues. Et cependant on voit un grand nombre de vieillards, d'infirmes, d'enfants mendier; la misère est fort grande... On ne saurait imaginer la pauvreté, la saleté des talmudoras; ce sont de véritables granges où les averses tombent comme en pleine rue, défonçant le sol, qui n'est ni dallé ni pavé.

(1) Depuis trois ans l'Alliance a fondé des écoles dans les principales communautés de la Perse. Notamment à Téhéran, Hamadan, Ispahan.

« J'ai eu l'occasion, dit un correspondant de l'Alliance de voir les misères de nos coreligionnaires de Turquie, de Palestine, du Maroc, rien n'approche du misérable état où se trouvaient ces pauvres enfants avant mon arrivée. »

Les rabbins, assis sur de vieilles nattes pourries, chantonnent leur cours monotone et routinier devant les enfants accroupis sur la terre humide. Dans ce cloaque réellement infect grouillent souvent de 150 à 200 élèves ; quand ils ont achevé leur cycle d'études — s'il est permis d'employer ce terme — ils se lancent dans le commerce ou se casent comme apprentis. A part trois ou quatre personnes aisées, tout le mellah est pauvre, végète au jour le jour; les habitants gagnent tant bien que mal leur pain quand la récolte est satisfaisante, et tombent dans la plus noire détresse pendant les années de disette. »

Il y a quelques semaines M. Ribbi écrivait encore de Marrakesch :

« En été, le mellah, par 35° de chaleur, devient une fournaise empoisonnée. Aussi les épidémies ne sont-elles pas rares; la fièvre typhoïde s'abat sur ces pauvres juifs insuffisamment nourris et entassés dans des réduits malsains. Le mois d'Ab est redouté de ces malheureux, car c'est, pensent-ils, « l'époque où le courroux céleste vient rappeler au peuple saint que Juda a péché et qu'il expie toujours ses fautes. » Pénétrons dans un de ces intérieurs misérables : une porte basse donne accès sur une cour encadrée de quatre pièces. Le seuil de la maison franchi, une odeur nauséabonde saisit le visiteur à la gorge ; pas d'air, pas de fenêtre, tout au plus de petites lucarnes prenant jour sur le couloir qui longe les quatre murs; une mare stagnante croupit au milieu de la cour; point de cabinet d'aisances : en un mot rien n'entrave et toute favorise le développement des germes et miasmes d'où proviennent les épidémies; c'est par miracle que le mellah a jusqu'à ce jour échappé à la peste (1).

Voilà les conditions extérieures; elles permettent d'imaginer la vie qu'on mène dans ces taudis. Les 15.000 juifs du mellah sont entassés réellement les uns sur les autres. Une famille de 10 personnes vit dans une même chambre, pour un loyer de 5 francs par mois, prix d'ailleurs très dur à payer quand le père de famille gagne à peine 0 fr. 75 c. par jour; comme alimentation, une miche de pain et des olives ; comme vêtements, des haillons sordides. Une natte étendue sur le sol, et voilà le lit, où toute la nichée dort dans une navrante promiscuité; le matériel de cuisine est des plus simples : un réchaud, deux casseroles, quelques écuelles et cuillers en bois; la soupe est distribuée par la mère aux garçons, et s'il en reste dans la marmite, ce sera pour la mère et les filles.

La femme travaille. Plusieurs juives de Marrakesch sont couturières. Dans un enclos situé entre le mellah et la m'dinah on peut en voir une cinquantaine de malheureuses, accroupies sur la terre, habillées de chiffons et rapiéçant de vieilles tuniques de soldats; comme salaire d'une journée de travail, une demi-peseta, soit 0 fr. 40 c. Les mieux payées touchent 0 fr. 60 c.

Les domestiques juives, assez nombreuses, gagnent, de 3 à 5 pesetas par mois. D'autres femmes, pieds nus, une lourde cruche sur l'épaule, font la navette tout le jour entre le réservoir public et les maisons qu'elles approvisionnent d'eau.

---

(1) Tandis que nous transcrivons cette correspondance une épidémie de typhus et de choléra sévit sur la population des indigents de Fez : par jour, il meurt, en moyenne, 40 juifs pauvres.

La femme et le mari absents dès l'aurore, on devine l'abandon où vivent leurs enfants; déguenillés, affreusement sales, couverts de vermine, ils vagabondent dans les souks, au cimetière, mendiant quelques centimes. »

La situation morale correspond à la situation matérielle : ni éducation, ni sentiments de dignité ou de pudeur. Séquestrés dans un ghetto, contraints de revêtir un costume spécial — le bonnet noir, le mouchoir bleu et blanc, est-ce autre chose qu'une modification de la rouelle? — les Juifs se voient interdire certains métiers, ne peuvent circuler chaussés dans le quartier arabe, sont écrasés par l'impôt de la capitation; rien n'est épargné pour faire d'eux les êtres les plus malheureux, les plus dégradés. Le produit de l'impôt de la capitation est porté par le chef de la communauté au vice-gouverneur de la ville avec un cérémonial profondément humiliant : le notable s'avance, pieds nus, salue, remet l'argent, et le représentant de Sa Majesté lui donne un coup sur la nuque quand il se retire.

L'esprit religieux a-t-il survécu dans une société si déprimée? Non Les formes extérieures, les pratiques seules du culte sont respectées; le divorce, la bigamie, ne sont pas chose inconnue à Marrakesch; les superstitions y sont innombrables; les Juifs qui sont tous zoharistes croient à la puissance du surnaturel; bon nombre de rabbins vendent des amulettes, des talismans précieux qui guérissent tous les maux, font mourir les scorpions, conjurent le sort, attirent la fortune, etc. La croyance au mauvais œil, au diable, est ancrée dans ces âmes naïves et timorées. On lit le Zohar toute l'année et, à de certaines dates, pendant la nuit, on promène le livre sacré en grande pompe, à la lueur des flambeaux, au son de la musique. C'est en somme le judaïsme tombé au niveau de l'islamisme grossier des foules, du catholicisme de Lourdes; c'est un véritable paganisme sous l'égide du Dieu du Sinaï et du Décalogue... Dans la classe pauvre, qui est la plus nombreuse, les conversions à l'islamisme sont fréquentes.

En général, les israélites indigents du Maroc ont à souffrir des Arabes et des fonctionnaires. Ces derniers profitent même des brigandages commis par les premiers. Les assassinats, les vols, les rapts, les bastonnades sont d'une fréquence extrême.

Parmi les innombrables faits que nous pourrions citer, relevons seulement celui-ci : Un Israélite, âgé de 26 ans, Schalom Hamon, porte faix, père de plusieurs enfants en bas âge, avait été chargé de surveiller une certaine quantité de blé appartenant au caïd Omar. Au bout de trois jours, n'ayant reçu aucun salaire, Hamon quitta momentanément son travail pour se rendre chez lui. Mal lui en prit. Omar informé du fait, manda le malheureux et lui fit administrer *douze cents coups de bâton.* « L'état de Hamon est désespéré (dit le correspondant, novembre 1899). Il est néanmoins venu à Fez. Nous l'avons vu; ses chairs, lacérées et meurtries, sont noires et purulentes. On ne peut voir cet infortuné sans se sentir le cœur déchiré. »

EN AUTRICHE-HONGRIE

La Galicie renferme environ 900.000 juifs. Leur misère est extrême, comme en Russie, en Roumanie et ailleurs. La plupart sont artisans, adonnés aux petits métiers, lesquels disparaissent peu à peu devant l'invasion de la grande industrie. Dans l'ouest les ouvriers juifs sont occupés dans les mines de charbon et de pétrole où ils gagnent de 15 à 20 francs par semaine : ce sont les salaires les plus élevés et, bien que l'on doive tenir compte du coût moins élevé de la vie et surtout de la sobriété forcée des ouvriers, on comprend que ce taux soit insuffisant pour la satisfaction des besoins primordiaux. Ainsi, dans l'ameublement, l'ouvrier juif ne gagne que de 3 à 5 florins par semaine ; si l'on tient compte des longs chômages, on voit à quel taux de famine se réduit le salaire réel.

Dans l'est de la Galicie, ce n'est plus la pauvreté, c'est l'indigence. Ce pays a été l'une des premières étapes et en même temps l'un des premiers refuges des émigrants de Russie. On peut voir là de vieilles femmes vivant sur de petits morceaux de terrain où elles cultivent du maïs avec un capital de 5 florins, soit environ 10 francs. On peut voir aussi des familles qui se défendent contre *la faim lente* avec 2 florins par semaine : quand vient l'heure de manger, il se fait un grand silence, les parts sont faites exactement, et le pain est *mesuré* par bouchées. Ces gens, descendus au dernier degré de la misère, savent-ils que des hommes à la panse ronde s'agenouillent devant un Christ pour les haïr et les maudire ? (1)

EN ANGLETERRE

D'après le *Report on the Volume and Effects of Recent immigration from Eastern Europe into the United Kingdom* (1894), la population juive de Londres serait estimée à 80.000 personnes (2). Charles Booth estime que la densité de la population dans le quartier juif (Whitechapel, Mile End, St. George's in the East) est la plus grande dans l'East et comporte 227 personnes par « acre ».

Tout le monde a entendu parler du *sweating system* expression suffisamment féroce (système suant) pour désigner l'exploitation intensive

---

(1) D'après Joseph Kœrœsi (*Die Hauptstadt Budapest im Jahre 1881*), il y a une population ouvrière très considérable en Hongrie. Dans la seule ville de Budapest, sur 10.000 israélites, 190 sont tailleurs, 111 portefaix, 57 tapissiers, 125 imprimeurs, 529 journaliers, etc. En Hongrie comme ailleurs, les Juifs n'étaient pas — et ne sont pas — libres dans le choix de leur profession, ce qui fait qu'ils ont envahi certaines branches de l'activité et concurrencé fortement les marchands des autres confessions. L'appareil législatif a contribué puissamment à faire le juif tel qu'il est.

(2) Soloweitschik écrit : « D'après l'enquête faite par moi auprès de différentes personnes et institutions, il y a à l'heure actuelle dans l'East End 100.000 juifs environ, dont la plupart sont des ouvriers travaillant ou sous le *sweating* ou comme ouvriers libres. » (*Un Prolétariat méconnu*, chez Lamertin, à Bruxelles, et Alcan, à Paris.)

de la main d'œuvre. M. Soloweitschik l'a fort bien caractérisé : 1° irrégularité du travail ; 2° nombre exagéré des heures de travail ; 3° salaire de famine (starvation-wages) ; 4° état malsain des chambres où le travail s'exécute. Ce système est surtout appliqué dans la fabrication des habits et des chaussures. Or, selon le *Report of the Board of Trade...* (1888), il y avait de 18 à 20 mille ouvriers juifs qui travaillaient sous ce système. Le nombre a augmenté par suite des émigrations de Russie et de Roumanie (1).

Voici quelques renseignements tirés d'un Rapport présenté au comité de la Chambre des Lords. D'abord la confection des vêtements : un témoin raconte que dans une chambre de 15 pieds sur 9 couchaient un homme, sa femme et leurs six enfants, et dans la même pièce dix hommes travaillaient d'habitude, de sorte que la nuit venue, cette chambre renfermait 18 personnes. Les jeunes filles couchent avec les hommes dans la même chambre. Dans beaucoup d'ateliers le water-closet se trouve dans l'atelier lui-même.

« Les femmes sont assises à moins d'un mètre de ce water-closet, situé dans un coin, non point derrière une cheminée ordinaire, mais derrière un énorme fourneau employé pour faire chauffer les fers, si bien que c'est l'endroit le plus chaud de la chambre. La décence fait absolument défaut et on s'imagine facilement quels sont les effets d'une pareille contamination. » (2).

Soloweitschik a vu dans Old Montague Street, une cave, où les ouvriers travaillaient à 2 heures du matin et où dormaient la femme et ses trois enfants. L'air était suffocant et les ouvriers assis sur la table pouvaient à peine ouvrir les yeux... Dans les grands ateliers les ouvriers travaillent 12 heures, dans les petits ateliers la limite des heures de travail n'existe pas. Il y a des journées de 18 et 20 heures. Le rapport officiel dit que dans certains cas les ouvriers travaillaient 40 heures sans se reposer. M. R. C. Billing, évêque de Bedford, a vu des ouvriers travaillant dès 2 heures du matin et il les a retrouvés au travail dans la même chambre à 7 heures *le lendemain matin*. Il est à remarquer que des périodes de chômage mortel succèdent à cette activité dévorante et désorganisatrice. Excès de travail sans repos, excès d'inaction sans pain ! Parlons des salaires. D'après le rapport de M. John Burnett, un ouvrier tailleur peut gagner de 2 sh. 6 pence à 4 sh. par jour. Une femme peut gagner 6 sh. par jour, mais la moyenne est très basse et il arrive qu'elle gagne 12 sh. par semaine (Ch. Booth). Pour une jaquette (ou pour un veston) pour laquelle l'ouvrier recevait, il y a quelques années,

(1) Dès que les émigrants arrivent : ils sont entourés d'une foule de *runners* (coureurs) qui leur offrent leurs services, les conduisent à Whitechapel ; on leur donne à manger, après les avoir dépouillés et on leur procure ensuite du travail sous le *sweating*. Même exploitation pour les femmes. Il existe même un commerce spécial, une *Société* organisée pour vendre les femmes juives de Hambourg, à Londres, d'où on les expédie à Buenos-Aires et ailleurs. Soloweitschik prétend que ce trafic a *presque* cessé.

(2) Fifth Report from the Select Commitee of the House of Lords on the Sweating System.

de 2 sh. à 3 sh. 9 d., il ne reçoit plus maintenant que 1 sh. 6 d. à 2 sh. 3 d. (Fifth Report) ; pour la fabrication d'un manteau pour lequel on recevait il y a quelques années, 8 sh., on ne paie maintenant que 4 sh. 6 d. Une femme fait un gilet entièrement pour 5 d. et elle est capable d'en faire quatre par jour. Pour une paire de pantalons on paie 1 sh. 1 d. et 1 sh. 3 d. Reports on the Volume, p. III). Un « presser » peut gagner 7 sh. en travaillant 16 heures par jour (Report of the Board of Trade, p. 16). Les « buttonholers » (confectionneurs de boutonnières), en général des femmes, peuvent gagner, en travaillant 12 heures par jour, de 10 à 12 sh. *par semaine*. M. Arnold White a montré un habit payé 7 d. 1/2 et, en travaillant 15 heures par jour, l'ouvrier pouvait en faire 4 et gagnait donc 2 sh. 6 d. De ce gain, il faut défalquer 3 d. pour faire les boutons et 4 d. pour l'apprêt (Fifth Report...). Il y a des femmes qui, tout en travaillant 12 heures par jour, peuvent gagner 1 sh. 6 d. par jour.

Voyons, à présent, ce qui se passe dans la confection des chaussures. Notre épouvante sera la même. Dans cette branche, on estime le nombre des ouvriers juifs à 10.000. Leur condition, dit Charles Booth, est « pitoyable à l'extrême ». Dans une tournée d'inspection le témoin a vu dans Duke Street un patron avec son ouvrier travaillant dans la cuisine, pendant que sa femme dormait dans la même pièce avec quatre enfants. Dans une autre chambre, il a trouvé un ouvrier avec son patron, pendant que la femme et les enfants dormaient déshabillés dans la même chambre (*The Jewish Chronicle*, 16 août 1895). Nulle limite de travail n'existe : 18 heures sont considérées comme une journée ordinaire. Les « greeners » travaillent parfois de 5 heures du matin à minuit et demi (Fifth Report...). En général on travaille de 6 heures du matin jusqu'à minuit. Un témoin a raconté qu'en arrivant d'Odessa, où il était boulanger, il se mit à apprendre le métier de cordonnier. En arrivant en Angleterre il n'avait que 3 sh. dans sa poche. Il travailla de 6 heures du matin jusqu'à minuit et ne reçut aucun salaire le premier mois. Un autre travailla la première semaine sans salaire, ne reçut rien que du pain et du café. Il avait à payer 2 sh. pour son logement, où il dormait sur le plancher avec cinq autres personnes, dont plusieurs femmes (Fifth Report...).

Il est à remarquer que chaque année le salaire diminue. Autrefois les *finishers* (les finisseurs) gagnaient pour une douzaine 5 sh. ; ils reçoivent maintenant 2 sh. 6 d. D'après Charles Booth, en travaillant jour et nuit, un bon ouvrier peut gagner entre 18 et 25 sh. par semaine dans la bonne saison; un ouvrier moins habile 15 à 16 sh., mais les apprentis ou les nouveaux arrivés, 10 sh. 8 sh., 7 sh. et même moins.

Dans la fabrication des cigares et des cigarettes on compte environ 9.000 ouvriers et ouvrières juifs. Voici quelques renseignements empruntés à M. Soloweitschik (*Un Prolétariat méconnu*) :

« Dans ces dernières années la fabrication des cigarettes à la main a diminué à cause du perfectionnement des machines. On y emploie très sou-

vent des filles de 13 à 14 ans qui sont naturellement fort mal payées. Un ouvrier m'a raconté qu'il travaillait dans une chambre avec 8 filles, 13 à 14 heures par jour. Dans les grands ateliers, le travail dure généralement de 8 heures du matin à 8 heures du soir. Beaucoup d'ateliers ne sont pas chauffés l'hiver pour que le tabac ne sèche pas et quand un jour j'ai demandé à une jeune fille s'il ne faisait pas froid, elle me répondit que 38 jeunes filles travaillaient avec elle et que, comme on n'ouvrait jamais les fenêtres « il faisait toujours suffisamment chaud par suite de la transpiration générale »... Les salaires se paient dans les grands ateliers par 100 pièces pour les cigares à raison de 1 sh. 6 d. à 3 sh. 6 d. Un ouvrier peut faire 150 à 200 pièces par jour et son gain ne dépasse jamais 13 à 14 sh. par semaine. On paie aussi par semaine 8, 10, 12 sh. Mais dans ce cas, on garde les ouvriers toute l'année (1).

La situation des ouvriers travaillant à la confection des casquettes n'est pas meilleure que celle des tailleurs. On en compte environ 2.000, la plupart des femmes. Ce sont surtout les jeunes filles, remarque Soloweitschik, qui en arrivant à Londres se jetèrent sur ce métier, provoquant une baisse extraordinaire des salaires. Les conditions sanitaires sont affreuses. D'édifiants exemples en ont été relevés par les « Factory inspectors ». Comme le salaire est payé à la pièce, les ouvriers se tuent pour fournir autant de besogne que possible, mais leur gain ne dépasse jamais 15 à 18 sh. par semaine. Le travail ne dure que 6 mois ; 6 mois de chômage.

A la confection des fourrures, 2.000 ouvrières sont employées dans les ateliers, une partie de l'année (2). Le travail dure de 8 heures du matin à 8 heures du soir, mais dans la bonne saison, il y a beaucoup d' « overtimes ». Les prix ont très fortement baissé dans ces dix dernières années. Le salaire se paie par pièce et on ne reçoit plus que 4 sh. d'un travail qui était rétribué autrefois 10 sh. (Fifth Report...). Le maximum de gain par semaine est de 25 sh.; mais, en général, on ne gagne que 12 à 15 sh. Les enfants gagnent 4 ou 5 sh. par semaine.

Il existe encore des ouvriers juifs employés à la confection des meubles, à la fabrication des métaux, à la ciselure en bois (principalement des enfants), etc. Dans le seul East End de Londres il y a environ 38 à 40 mille ouvriers juifs ; à ce chiffre il faudrait ajouter ceux du Soho et du West End qu'on ignore.

---

(1) Notons, en passant, que le sentiment religieux disparaît peu à peu chez le juif de l'East End. La plupart travaillent le samedi et oublient d'observer le sabbat. Ici, comme ailleurs, les conditions de vie sont plus puissantes que l'éducation, les sentiments et les idées.

(2) M. Soloweitschik écrit : « J'ai visité un atelier (le patron m'a permis de le faire à la condition que je ne poserais aucune question aux ouvriers). Il était sous le toit et 40 femmes y travaillaient, dont 23 étaient des jeunes filles. Il s'y trouvait en tout 37 juives et 3 chrétiennes. A ma question : « Pourquoi employez-vous tant de filles juives ? » le patron m'a répondu que dans ce métier il faut être intelligent et que les ouvrières juives le sont plus que les ouvrières chrétiennes. » C'est faire beaucoup d'honneur aux jeunes filles juives : mais la vraie raison est tout autre et l'on s'étonne que M. Soloweitschik ne l'ait pas donnée : ces jeunes femmes et ces jeunes filles, trop heureuses de sortir de la misère noire, ont accepté du travail à n'importe quel prix ; le patron a acheté leurs mains à meilleur compte.

En dehors de Londres, il y a des juifs ouvriers ou tout à fait indigents à Leeds, Manchester, Liverpool, Glascow, Birmingham et Bristol. Charles Booth estime à 8.000 le nombre des ouvriers juifs à Leeds employés au vêtement, 1.500 aux chaussures, etc. A Manchester leur situation est très mauvaise : parqués dans le quartier le moins salubre de la ville, ils font des journées écrasantes ; certains travaillent de 20 à 21 heures par jour (Fifth Report...). M. Quinn, président de l'Union des tailleurs, affirme que le « sweating » a horriblement augmenté à Manchester et que les ouvriers juifs sont préférés par les patrons, parce qu'ils se contentent d'un salaire moins élevé. L'inspecteur des ateliers dit que, quelle que soit l'heure à laquelle vous vous rendiez parmi ces ouvriers et dans n'importe quel endroit, vous les trouverez toujours au travail. Néanmoins le chômage sévit longuement. Et la *Soziale Praxis* de 1896 annonçait l'ouverture d'un « Labour-Hall » pour la procuration du travail.

En additionnant les chiffres de Londres, Manchester et Leeds, M. Soloweitschik trouve le chiffre approximatif de 54.000 ouvriers juifs, qu'il considère comme inférieur au chiffre réel, lequel s'élèverait à 60.000 dans la Grande-Bretagne.

AUX ÉTATS-UNIS

On a vu plus haut que de 1881 à 1899, environ 550.000 israélites russes sont arrivés dans ce pays. En 1900, le nombre des immigrants russes était de 30.000, alors qu'en 1897, il n'était que de 20.000 et en 1898 de 25.000 (1). L'immigration roumaine et galicienne commencée en 1899 et en 1900 fournit également un contingent important. On estime l'ensemble de l'immigration juive aux États-Unis à 50.000 par an, dont 40 à 45.000 ouvriers. Si on a lu ce que nous avons dit de la situation des juifs de Russie, de Roumanie et de Galicie, on ne s'étonnera pas de cet exode imposant.

L'exode commença vers 1881.

« Des milliers et des milliers quittèrent leur patrie qui les repoussait, et des trains entiers, remplis de familles juives, se dirigèrent vers les principaux ports de l'Europe. Ce furent des scènes à déchirer le cœur, qui eurent lieu dans les petites gares de Russie ; c'étaient des mères qui embrassaient peut-être pour la dernière fois leurs enfants, des maris qui prenaient congé de leurs femmes, des frères qui se disaient un adieu peut-être éternel. Plus de 150.000 juifs débarquèrent aux États-Unis en 1881. C'est d'une façon atroce que ces malheureux furent maltraités dès le moment où ils quittèrent leur pays. Dans les ports, surtout à Hambourg et à Anvers, ils étaient exploités de toutes les façons ; sur les bateaux, les bêtes étaient mieux traitées qu'eux ; on les mettait dans le troisième entrepont et on avait

(1) La population juive des États-Unis s'élève aujourd'hui à 1.045.000 dont 50 à 60 0[0 appartiennent à la classe ouvrière. (*American Jewish Year Book*, 1901.)

l'ordre de parquer 400 juifs là où, en temps ordinaire, on ne plaçait que 300 chrétiens. A moitié morts, ces pauvres gens débarquèrent à New York où de nouvelles tortures les attendaient. C'est avec horreur que les émigrants se souviennent du Castel Garden, cet immense dépôt des émigrants, ce Purgatoire par où tous les arrivants devaient passer pour avoir le droit de mettre le pied sur le sol des Yankees. On les maltraitait plus que des bêtes : ou ils dormaient dans la cour, même pendant la pluie, ou ils mouraient de faim, ou on les battait et les tuait même, quand, poussés à l'extrémité, ils se révoltaient. » (1)

Ces juifs pauvres sont répandus dans les principales villes des États-Unis, New York, Boston, Chicago, Philadelphie, Baltimore, etc. Heureux de trouver à gagner du pain ils ont travaillé pour un salaire minime et ont subi le *sweating system* comme à Londres et ailleurs.

Voici un extrait du rapport rédigé par un inspecteur du quartier juif :

« L'inspection a démontré que les maisons habitées par les juifs sont incommodes, humides, très souvent dépourvues d'eau, vieilles sans réparations et entièrement dangereuses au point de vue sanitaire et hygiénique, que les appartements sont humides, sales, infects, très étroits et sombres. La santé des locataires est tout ce qu'il y a de plus mauvais; l'état des enfants est dangereux dans le cas des fréquentes maladies contagieuses, alors ils meurent comme des mouches. *Le salaire* de la plupart des locataires *descend au minimum*. La nourriture est ordinaire, falsifiée et insuffisante. Les enfants sont forcés de travailler : ils aident leurs parents dans la fabrication des cigares ou dans la confection des vêtements, ou bien ils vont à l'âge de 6 ou 7 ans dans les fabriques, qui les tuent physiquement, les anéantissent intellectuellement et les corrompent moralement » (2).

En 1897, dans l'État de New York on a voulu faire des lois contre le « sweating system ». Elles ont échoué. On avait déjà tenté cette expérience à Philadelphie où les réglements avaient été imprimés en caractère hébreux.

Les patrons allèrent dans un État voisin (New Jersey), où ces lois n'existaient pas encore.

Voici des renseignements donnés par Prais. Dans la confection des chemises on paie 40 cents pour une *douzaine* de chemises: il faut déduire 6 à 8 cents pour le boutonnier, le « spécialiste » etc. Un ouvrier habile en fait quatre douzaines par jour; en général, les enfants gagnent 1 dollar 1/4. les filles 3 à 5 dollars et les hommes 3 à 7 dollars par semaine. Dans la fabrication des cigares la situation est au moins aussi grave ; depuis l'introduction des machines et l'emploi des femmes et des enfants, un ouvrier gagne de 2 à 5 dollars par semaine... Or, en 1895, dans la seule ville de Philadelphie, 20.000 juifs travaillaient à la confection des vêtements et à la fabrication des cigares (3). A Pittsburg

(1) Leonty Soloweitschik, *Un Prolétariat méconnu*.
(2) G. M. Prais, *Les Juifs russes en Amérique* (Pétersbourg).
(3) Reports etc.

3 à 4.000 cigariers juifs; à Détroit 8.000 ouvriers juifs, tailleurs, cordonniers, cigariers, etc. A Saint-Louis ils sont tailleurs, polisseurs de vitres et savetiers. A Louisville, tailleurs et cigariers. Outre les exploités du « sweating system », il y a beaucoup d'ouvriers juifs casquettiers, charpentiers, menuisiers, graveurs, serruriers, couvreurs, casseurs de pierre, etc, etc. Dans certaines villes, par exemple à Elisabeth Port (fabrique des machines Singer), à Chicago, à Philadelphie, Portland et autres villes des États de Connecticut et Massachussets, le nombre des ouvriers juifs est quelquefois supérieur à celui des ouvriers des autres confessions (1). Il est à remarquer que tous ces chiffres sont inférieurs aux chiffres réels à cause de l'immigration incessante.

Les ouvriers juifs s'organisent contrairement au préjugé répandu en Angleterre. Les *Reports* donnent les listes des principales *unions* ouvrières juives de New York. Il y en a plus de 30. Plusieurs sont affiliées aux « United Hebrew Trades » qui forment une section du « Socialistic Labour Party ».

Les ouvriers juifs charpentiers et menuisiers de New York, Chicago et Boston se sont unis à l' « United Brotherhood of Carpenters and Joiners » qui compte environ 70.000 membres. D'autres se sont unis à la « Cigar Makers' International Union » qui compte 30.000 membres environ.

G.-M. Prais donne la liste des journaux juifs qui se publient en jargon à New York : « Die Arbeiter-Zeitung », « Die Freie Arbeiter-Stimme », etc. ; il y en a une douzaine, sans compter ceux de Chicago, Philadelphie, Boston, etc.

En 1896, il s'est formé un nouveau parti ouvrier, aux États-Unis, auquel ont adhéré plus de 25.000 ouvriers israélites. Son programme est socialiste-étatiste (rachat par l'État des industries soumises au monopole: des chemins de fer, télégraphes, etc., des mines, houillères, etc.) (2). M. Soloweischik déclare que beaucoup d'ouvriers juifs penchent vers l'anarchisme.

Nous avons déjà parlé du préjugé qui attribue aux Juifs une insurmontable répugnance pour les travaux agricoles, et nous avons cité des faits qui prouvent absolument le contraire. Voici de nouvelles preuves tirées de l'Amérique.

Des colonies agricoles juives furent fondées, au moment du grand exode de 1881, au sud de l'État de Dakota (Crémieux, Bees Lechem) et au nord (Painted Wood), à Kansas (Montefiore, Lasker, Beer Cheva), dans l'État d'Arkansas, en Louisiane.

Il est à remarquer que parmi les émigrants, outre la masse pauvre, se trouvèrent des étudiants, des élèves des universités et des lycées qui avaient quitté la Russie pour devenir agriculteurs. Ces nouveaux colons,

---

(1) Reports to the Booard of Trade on Alien Immigration — 1893, Voir aussi Prais.

(2) Soziale' Praxis, Centralblatt für Sozialpolitik, 1897.

inexpérimentés, furent dépouillés de leurs maigres ressources par des sociétés philanthropiques. Dans la Louisiane, 90 pour 100 furent atteints de la fièvre jaune. Il ne reste de ces tentatives intéressantes que quelques colonies dans l'État de New Jersey.

La colonisation agricole juive a bien réussi dans la République Argentine, grâce à la *Jewisch Colonization Association* fondée par le baron Maurice de Hirsch (en 1890-91). En 1899, la population des colons atteignait 6.806 personnes et le nombre d'hectares de terre ensemencés était de 44.837 (1),

PAYS DIVERS

Il existe un grand nombre d'ouvriers juifs disséminés un peu partout. Sans entrer dans de longs détails, nous citerons encore la Belgique, l'Allemagne et la Hollande.

Dans l'industrie diamantaire, à Anvers, on estime à 600 ou 700 le nombre des ouvriers israélites, mais, indépendamment de cette catégorie, la population israélite indigente est assez nombreuse.

En ce qui concerne l'Allemagne, le rapport de 1897 du Bureau Impérial de statistique annonce qu'il y avait, en 1895, 3.371 juifs se livrant à l'agriculture, dont 1616 étaient propriétaires, 76 employés et 1679 ouvriers. Dans l'industrie il y avait 23.598 patrons, 5.566 employés et 16.329 ouvriers. Dans le commerce il y avait 80.105 patrons, 14.997 employés et 38.349 ouvriers. Il y avait aussi 6.371 juifs domestiques.

« Il existe en Allemagne, dit M. Solowestschik, une grande Union pour l'extension des métiers et de l'agriculture parmi les juifs, laquelle a des succursales dans les principales villes. Chaque année, des centaines et des centaines de jeunes gens apprennent, grâce à cette société, un métier quelconque. En Posnanie les artisans juifs sont dans une grande misère et dans la ville de Posen, par exemple, il y a tout un prolétariat juif. »

En Hollande, l'industrie diamantaire, dont le centre est Amsterdam, est entre les mains des grands marchands juifs ; mais la plupart des ouvriers employés sont juifs ; depuis quelques années la proportion a

---

(1) Nous donnons ces renseignements pour achever de montrer ce qu'il y a d'excessif et d'absurde dans le préjugé qui attribue aux Juifs une « répugnance native » à l'endroit de l'agriculture.

Chaque colon reçoit en moyenne 100 hectares de terre, quatre bœufs, quatre bouvillons, deux juments, etc., etc. Ces avances sont estimées à 8.000 francs. Les colons doivent le remboursement de ces avances, toujours en nature.

Les colonies sont divisées en trois grands centres : Moisesville (province de Santa-Fé) ; Mauricio (province de Buenos-Aires) ; colonies d'Entre Rios (province de l'Entre Rios).

Les cultures principales sont le blé, le lin, le maïs et la luzerne. On fait aussi l'élevage et la laiterie. « Ce qu'il y a de plus remarquable, dit M. Maurice Ravidat, c'est l'adaptation de tous ces gens à une vie, à des cultures, à un pays tout à fait nouveaux pour eux. Si quelques-uns étaient des agriculteurs, beaucoup n'avaient jamais quitté les villes ; et cependant même la transplatation de ces derniers a parfaitement réussi. » (De l'Assistance par la Colonisation).

diminué. Voici un tableau des ouvriers par branches de travail ; il a été dressé par Solowestschik d'après les renseignements fournis par M. Hermann Kuijper, secrétaire de l'*Union Générale Néerlandaise des Ouvriers diamantaires.*

BRANCHES	CHRÉTIENS	JUIFS	TOTAUX	ORGANISATION
Cliveurs	presque pas	500	500	Pas organisés
Debruteurs de brillants....	540 à 750	1.260 à 1.330 40 0/0 femmes	1.800 à 1.900	600 organisés
Tailleurs de brillants.....	2.200	1.800	4.000	Presq. tous organisés
Débruteurs de roses.....	72 à 99	728 à 1.001 presq. toutes femmes	800 à 1.100	65 organisés
Tailleurs de roses.....	600	600	1.200	tous organisés
Sertisseurs de brillants....	600	600 (2 filles)	1.200	Id.
Sertisseurs de roses	175	175	350	Id.
Tailleurs de chatons	80	40	120	(?)

Ce qui fait une proportion de 60 p. 100 environ d'ouvriers juifs.

Voici les renseignements donnés par M. Kuijper à l'auteur du *Prolétariat méconnu :*

Le *sweating system* existe dans le brutage des roses. Il y a 25 ans on ne connaissait que des hommes dans ce métier; l'abaissement des salaires fit que le débruteur de roses, qui travaillait chez lui, prit des apprentis, en général des jeunes filles, qui devenaient en quelques mois des ouvrières, mais qui ne gagnaient que 1, 2, 3 florins au maximum par semaine. Ces jeunes ouvrières, habituées à des salaires très bas, tâchèrent d'obtenir l'ouvrage directement des fabricants, acceptant des prix beaucoup moins élevés que ceux qui étaient payés auparavant à leurs patrons. Les fabricants ne demandaient pas mieux et, quelque temps après, ces ouvrières commencèrent à leur tour à prendre des apprenties. Le salaire tomba progressivement et en quelques années les ouvriers, ne pouvant plus tenir tête aux ouvrières, quittèrent le métier complètement ou devinrent débruteurs de brillants ; à l'heure actuelle il n'y a que deux débruteurs de roses.

Le travail est exercé dans les mansardes, dans les caves, souvent dans les chambres où toute la famille de l'ouvrière est logée. Le chômage est très fréquent et la durée du travail varie selon la saison. La grande majorité des débruteuses travaille ou seule, ou avec une à dix ouvrières, de 6 à 7 heures le matin jusqu'à minuit : quelquefois et surtout les jeudis, on travaille de 6 heures du matin jusqu'à 2 à 3 heures de la nuit. Le salaire varie de 2 à 8 florins par semaine.

« Jusqu'à ces dernières années, le sentiment religieux était très développé chez l'ouvrier juif, mais depuis quelque temps, il s'affaiblit. L'ouvrier juif s'est complètement assimilé à l'ouvrier chrétien : ils restent pauvres et il n'y a plus d'autres différences entre eux que la façon dont ils dépensent leur argent. Les jeunes filles juives ouvrières se marient dès l'âge de 17 à 18 ans, mais le mariage, dans ces dernières années, chez les ouvriers juifs, a une tendance à être retardé. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir chez les fabricants, ceux-ci préfèrent l'ouvrier juif, qui, quoique très grincheux et exigeant, travaille plus régulièrement, à l'ouvrier chrétien qui n'est pas aussi exact dans l'exécution de ses promesses.

Outre les ouvriers diamantaires, il y a à Amsterdam d'autres ouvriers et artisans juifs. Dans les fabriques, les ouvriers juifs n'existent pour ainsi dire pas, à cause du travail du samedi. La plupart des artisans sont des tailleurs, charpentiers, cordonniers, cigariers, etc., etc.

Beaucoup d'ouvriers juifs travaillent à Amsterdam sous le « sweating » et leur situation est très triste : la durée du travail est de 15 heures par jour et quelquefois plus, leur gain est à peine de 5 à 10 florins par semaine et les femmes n'en gagnent que 2 à 6. Les tailleurs qui travaillent chez les patrons ne faisant de l'ouvrage que pour les particuliers gagnent 12 à 14 florins par semaine et leur situation est meilleure. » (1)

EN ALGÉRIE

Nous serons bref sur la situation des israélites d'Algérie. Ceux qui veulent se renseigner d'après les faits et non d'après les polémiques savent qu'il existe une population israélite vivant au jour le jour aussi bien dans la province d'Alger que dans celle d'Oran et de Constantine.

Rappelons quelques faits significatifs. On prétend que les Juifs sont maîtres des fonctions et de l'administration.

Or, sur 17.843 fonctionnaires, il y a seulement 256 juifs. Entrons dans quelques détails. Il y a près la Cour d'appel d'Alger 29 conseillers français — 1 seul juif; 9 greffiers et commis-greffiers — aucun juif; 3 interprètes — aucun juif; 7 avoués et défenseurs — 1 juif. Il y a 101 présidents et juges des tribunaux civils — aucun juif. Il y a 37 procureurs et substituts — aucun juif; 4 notaires juifs sur 91; 10 huissiers juifs sur 111. Il y a 170 employés français dans l'enregistrement, pas un seul juif; 142 juges de paix dont 2 juifs; 48 greffiers dont 4 juifs (2).

Il y a en Algérie, parmi les juifs, une population ouvrière, une population industrielle et commerçante (classes moyennes) et une petite aristocratie du commerce.

Pour combattre cette fraction riche, la municipalité anti-juive d'Alger a établi une taxe progressive sur l'emplacement occupé par les marchands-déballeurs ou petits colporteurs. Un colporteur occupent 2, 3, 4 mètres d'étalage, paye 1 fr. 50 ou 1 fr. 80 le mètre, tandis que les grands

(1) *Un Prolétariat méconnu.*

(2) Voir le très intéressant discours de M. Gustave Rouanet, prononcé à la Chambre des députés les 19 et 24 mai 1899.

étalages des magasins payent 25 ou 30 centimes. Ensuite la municipalité a supprimé l'exonération des loyers au-dessous de 300 francs, habités généralement par les juifs pauvres.

En effet, la statistique professionnelle des ménages juifs annonce pour Alger 700 ménages qui occupent une chambre; à Oran, il y a 1.350 indigents; à Constantine, 780 ménages de 5 personnes en moyenne n'occupent qu'une seule pièce.

Détail significatif : à Constantine, la principale clientèle du mont-de-piété est israélite, si bien que cette administration se voit obligée de transporter ses bureaux dans le quartier juif.

Les juifs pauvres à Constantine ne connaissent que les vieux métiers de ferblantiers, cordonniers-savetiers, tailleurs, bijoutiers. Établis dans des échoppes misérables ils ne produisent que des articles à bas prix (leur clientèle est exclusivement arabe et juive). Battus en brèche par la concurrence des musulmans et surtout par les grandes maisons à capitaux qui, achetant des matières premières à bas prix, embauchant pendant la morte saison des équipes d'ouvriers à des salaires dérisoires, avilissent les cours. Certains ne gagnent que 3 à 5 francs par semaine; les plus heureux n'ont pas 2 francs un jour dans l'autre. Il est à remarquer que les ouvriers juifs perdent ces habitudes de tempérance qui les faisaient particulièrement apprécier des employeurs et des... moralistes. L'Européen est venu lui apporter son alcool, afin de lui donner (comme aux autres peuples qu'il civilise) le stimulant nécessaire qui remplace l'énergie naturelle — celle qui naît de l'alimentation suffisante, du repos et du bien-être.

Abstraction faite d'un petit groupe de cigarières et d'ouvrières en sacherie, gagnant un maximum de 2 francs par jour, les femmes juives de Constantine sont ou domestiques ou couturières en gandourah (chemises arabes en cotonnade). La confection des gandourahs en occupe un grand nombre. Mais leur salaire, considérablement avili par la concurrence européenne et par l'abondance de la main d'œuvre, est devenu dérisoire. Une gandourah rapporte 10 centimes. Or, une ouvrière diligente, pas trop dérangée par les soins à donner au ménage, et travaillant à la machine arrive à confectionner 7 ou 8 gandourahs, c'est-à-dire à gagner au maximum 14 à 16 sous par jour.

Ajoutons que ceux qui ont observé cette population ouvrière — et ils sont peu nombreux — savent que les confectionneuses de gandourahs sont soumises à tous les caprices des employeurs mozabites, sous peine de perdre tout travail et tout emploi.

A PARIS

On évalue à cinquante mille environ la population juive à Paris, mais ce chiffre doit être inférieur à la réalité, si l'on tient compte de l'émigration incessante des israélites de Russie et de Roumanie.

Ces cinquante mille juifs, que l'imagination et la crédulité populaires

se représentent comme des usuriers, des agioteurs, des spéculateurs et des affameurs, comprennent environ vingt mille prolétaires, ouvriers ou indigents ; le reste est composé de marchands appartenant aux classes moyennes et aux classes aisées ; une poignée seulement s'occupe de finance, de trafic et de prêts ; enfin quelques-uns vivent des revenus de leurs millions et se divertissent dans les recherches archéologiques ou philologiques...

Les ouvriers juifs ne répugnent à aucun métier. (Nous l'avons constaté chez les Russes et les Roumains.) A Paris, ils exercent principalement les métiers de casquettiers, ébénistes, menuisiers, tailleurs, cordonniers, caoutchoutiers, diamantaires, finisseurs de chaussures, fourreurs, etc.

Nous allons donner quelques renseignements sur les casquettiers qui ont attiré l'attention publique au mois de septembre dernier, à propos d'une grève générale.

Il y a une vingtaine ou une trentaine d'années, la fabrication de casquettes était si peu importante à Paris, qu'on recevait cet article d'Allemagne. La France était importatrice ; aujourd'hui elle est exportatrice. Ce sont les ouvriers et les petits patrons juifs qui ont créé cette industrie dans la capitale et lui ont donné le développement où elle est arrivée. Bicyclistes et chauffeurs de l'Œillet Blanc, de l'Épatant, du Jockey se coiffent avec les élégantes casquettes fabriquées par les ouvriers juifs : ils en sont ravis.

Le syndicat des ouvriers casquettiers qui a sa permanence à la Bourse du Travail (4e étage, bureau 31), comprend plusieurs centaines de membres. Mais on estime à 1.000 ou 1.200 le nombre des ouvriers casquettiers, presque tous juifs, qui habitent le Marais. Il est à remarquer que les femmes sont plus nombreuses que les hommes. S'il n'y avait pas cinq ou six mois de chômage (coupés par des *extras*), le métier ne serait pas un des moins rémunérateurs. Mais ici, comme dans une foule d'autres industries, il faut compter avec *la morte*. De sorte que le salaire moyen est de 4 francs et 4 fr. 50 environ. Pour les femmes (qui s'occupent surtout du finissage), il est de 2 francs, 2 fr. 25 en moyenne. C'est peu dans une industrie qui est classée, désormais, dans les industries de luxe et où l'ouvrier doit fournir de ses propres mains un outillage d'une valeur de 200 francs environ, lequel exige un entretien constant qui nécessite une dépense annuelle de 40 francs environ. Ajoutons que le métier des casquettiers doit être rangé dans la catégorie des métiers insalubres. Les ateliers où l'on travaille par 4, 6, 10, 15 et 20 sont excessivement malsains, à cause du manque d'air, de l'humidité et de l'exiguïté des locaux. En outre, les poussières et les vapeurs délétères qui se dégagent dans l'opération du bichonnage des casquettes exercent des ravages sérieux dans les voies respiratoires, ce qui est du reste visible sur les visages absolument blancs des ouvrières et des ouvriers : les cas de tuberbulose sont fréquents dans cette population et la promiscuité les développe sans cesse.

Nous avons dit que les ouvriers juifs casquettiers s'étaient mis en grève. Il est à remarquer que presque tous les patrons sont juifs.

« La question de race, me dit un ouvrier juif, est une fumisterie. Tout cède devant l'intérêt. Il faut être journaliste, c'est-à-dire ne rien entendre aux questions du travail pour se figurer qu'un patron a égard à la religion de son employé ou de son ouvrier. Donnant, donnant. Tenez, en ce moment, nous sommes en conflit avec nos patrons, qui sont juifs comme nous, eh bien, les patrons eux-mêmes ont de la peine à s'entendre : les gros seraient bien aises d'aggraver le conflit afin de ruiner les petits, de leur souffler leur clientèle et de rester les maîtres du marché. Et tout ce monde est juif ! Une belle farce la solidarité israélite... Chacun cherche à tirer son épingle du jeu, voilà tout. »

La cause de la grève était celle-ci : dans la plupart des ateliers on avait présenté aux patrons un tarif aux pièces; la plupart consentaient à faire des concessions ; un seul patron a refusé, ne voulant même pas prendre connaissance du tarif. Devant ce mauvais vouloir, les ouvriers de cet atelier déclarent la grève, tandis que le patron réunit la chambre syndicale de ses collègues, lesquels au nombre de 23 décident de fermer tous les ateliers à dater du 13 septembre. A cette déclaration de guerre, les ouvriers répondent par la grève générale fixée au 12 septembre, un jour avant la date fixée par les patrons. Les revendications étaient nettes : 1° La journée de 10 heures ; 2° les ouvriers de chaque atelier présenteront à leur patron un tarif du prix de main-d'œuvre qui sera mis immédiatement en vigueur ; 3° minimum de salaire de 7 francs pour les bichonneurs ; ceux travaillant aux pièces présenteront leur tarif ; 4° les patrons s'engagent à reprendre tous les ouvriers indistinctement ; etc. Le conflit n'est pas terminé au moment où nous écrivons cette étude. Mais on nous affirme que les petits patrons ne demandent pas mieux que de s'entendre avec les grévistes. Les grosses maisons seules tergiversent.

Nous avons cité l'industrie diamantaire au nombre de celles qui comportent une forte proportion d'ouvriers juifs : 80 o/o environ, d'après les membres du syndicat. Ils étaient en grève en même temps que les casquettiers.

Voici la cause de cette grève : Depuis deux ans que dure la guerre du Transvaal, le diamant brut a toujours augmenté, de sorte que les patrons n'achetaient que peu ou point de cette marchandise : d'où chômage pour les ouvriers diamantaires. Ce chômage dure depuis plusieurs mois. Or, récemment, la maison M... (un patron juif) rouvrait ses portes à ses ouvriers, et, sans souci de la fameuse solidarité *religionnaire* proposait aux salariés un tarif qui constitue un rabais d'environ 10 à 15 francs par semaine. Les ouvriers n'ont pas accepté ; ils ont fait appel à la Chambre syndicale. Celle-ci les a soutenus. Des communications pressantes ont été envoyées à l'étranger. Le syndicat ouvrier israélite et catholique des diamantaires d'Anvers envoie 500 francs par semaine aux diamantaires de Paris.

On a coutume de dire que l'ouvrier diamantaire est un privilégié à cause du haut salaire *nominal*. Cela était vrai, il y a une trentaine d'années. L'ouvrier pouvait même gagner plus de mille francs par semaine. Aujourd'hui, la situation est complètement changée. Nominalement l'ouvrier gagne de 100 à 120 francs par semaine ; seulement on oublie de dire qu'il fournit lui-même le *boort*, la matière ou déchet de diamant qui sert à façonner la pierre, ce qui lui occasionne 30 à 40 fr. de frais par semaine.

Ajoutons que le *boort* a aussi augmenté fortement, de sorte que les salaires sont considérablement réduits. Un bon ouvrier diamantaire gagne, à présent, tous frais déduits, 40 francs par semaine environ; la plupart ne dépassent guère 30 francs par semaine. Si l'on tient compte du chômage, ici comme ailleurs les salaires deviennent tout à fait dérisoires. La situation des ouvriers diamantaires est donc très précaire. Les patrons n'ont guère le droit de se plaindre, dans cette industrie. Malgré la crise causée par la guerre du Transvaal, on n'a pas signalé une seule faillite. Nous lisons, d'autre part dans le journal *le Diamant*, moniteur des négociants en diamants :

« Plus les diamants deviennent chers et moins les ouvriers sont rétribués. Lorsqu'on pense que certains d'entre eux n'arrivent pas à gagner 8 ou 10 francs par semaine, on ne peut s'empêcher de déplorer cette criante injustice. » (25 septembre 1901.)

Nous ne pouvons passer sous silence la grève des ouvriers fourreurs qui a éclaté dans les premiers jours d'octobre. On évalue approximativement à 20 ou 25 o/o la proportion des israélites dans cette catégorie d'ouvriers.

Le syndicat des fourreurs comprend environ 300 ouvriers et 200 ouvrières. Mais il y a environ de 150 à 200 fourreurs non syndiqués, sans compter un plus grand nombre d'ouvrières. Les grévistes ont demandé la journée de 8 heures qui leur avait été accordée une première fois, puis retirée. Les patrons semblent disposés à cette concession. mais ils refusent de signer l'engagement de 5 ans exigé par les grévistes. On sait que le métier de fourreur est un des moins mauvais au point de vue du salaire nominal. Le salaire est de 9 à 10 francs par jour. Mais on ne doit pas oublier de noter qu'un quart seulement des fourreurs travaillent à l'année, les trois autres ont un chômage d'environ six mois, ce qui réduit considérablement les salaires. Au syndicat des fourreurs on nous apprend que le salaire a des fluctuations dans le sens d'une baisse marquée. On travaille souvent à 6 et 7 francs. Cela tient à la présence des juifs sans travail qui s'embauchent comme ils peuvent et déprécient de cette manière le taux de la main d'œuvre. C'est en partie pour remédier à cet inconvénient que les syndiqués ont demandé aux patrons fourreurs la journée de 8 heures qui permettrait, disent-ils, l'utilisation des inoccupés sans abaisser le salaire. Certaines maisons résistent et ont recours à des subterfuges particuliers. La maison R... par exemple,

qui occupe 110 ouvriers, a empêché l'adhésion de son personnel ou syndicat, par un système de *gratifications* qui attache l'ouvrier à la maison et le détourne de revendications plus importantes.

Nous ignorons, au moment où nous écrivons cette étude, le résultat de la grève. Mais l'important était de faire observer la présence des ouvriers juifs, sans travail, dans cette profession, et l'influence involontaire qu'ils exercent sur le taux du salaire. Ajoutons que, dans ce métier, les poussières sont dangereuses à cause des matières arsénieuses introduites dans les peaux pour les conserver.

Nous n'examinerons pas, un à un, les divers métiers pratiqués par les juifs à Paris. Il suffit que nous ayons signalé leur présence. Du reste, outre la population ouvrière juive qui arrive tant bien que mal à subsister, il existe une population indigente entassée principalement dans le quartier du Marais (rue des Juifs, rue des Rosiers, etc.) Nous ne referons pas le tableau de leur misère ; elle ressemble à celle des quartiers indigents de Paris : logements humides, mal aérés, mal éclairés ; alimentation insuffisante, etc., etc. Le budget annuel de la Charité israélite prouve assez l'existence du paupérisme juif, à côté des autres, non moins graves et non moins étendus.

CONCLUSIONS

Ce qui ressort tout de suite des faits irrécusables que nous venons d'exposer, c'est qu'il existe un prolétariat juif immense, et que les juifs riches, opulents, financiers, agioteurs sont une infime minorité au regard de cette population d'indigents. Cette constatation suffit pour ruiner la thèse antisémitique — si l'on peut appeler *thèse* une systématisation de la haine.

Il est bien évident que si M. Drumont, dont nous admettons l'absolue bonne foi, avait eu connaissance de ces faits, il aurait renoncé à rendre responsable de toutes les calamités publiques la race la plus indigente et la plus opprimée. A quoi tient cet aveuglement ?

Un homme intelligent qui fut antisémite avant de voir, d'observer et de réfléchir, va nous donner des éclaircissements.

Il y a quelques années, une violente émeute contre les juifs éclata à Kounawine. Pour faire la lumière sur la cause des troubles, le ministère confia à un magistrat attaché aux tribunaux de Pétersbourg, M. Sogoloub, l'enquête à faire sur place et le chargea d'assister le tribunal local. Voici quelques extraits des souvenirs publiés dans le *Rousskoyé Bogatstwo* par M. Sogoloub lui-même :

« Je dois dire en toute franchise qu'en partant de Saint-Pétersbourg, mes sentiments personnels étaient peu favorables aux juifs. Mes premières impressions à mon arrivée à Kounawine n'avaient fait que fortifier cette antipathie. Mais en suivant de près l'enquête commencée, en voyant passer sous mes yeux les accusés, les témoins et les juifs assommés et ruinés, en réfléchissant le soir sur tout ce que j'avais entendu et vu dans la journée, je

me suis convaincu que mon antipathie n'était que le produit du milieu où j'avais vécu à Saint-Pétersbourg, que la réalité ne répondait nullement à mes théories antérieures. Et, de jour en jour, s'ancra davantage dans mon esprit la croyance, la conviction que j'assistais à une injustice cruelle, séculaire, fatale ; et je ne crois pas inutile de consigner les phases pour lesquelles j'ai passé avant d'arriver à une appréciation plus sympathique du rôle et de la personne des juifs.... Depuis de longs siècles le juif est l'objet de la haine populaire ; à des périodes d'accalmie succèdent de subites explosions qui sont comme des fièvres de violence ; mais les sentiments malveillants contre les juifs s'inspirent de la différence de religion et de la concurrence économique... La foule n'a pas de discernement. Un homme sans culture intellectuelle n'est pas à même de rechercher les causes premières de tel ou tel fait ; il juge ce qu'il voit. Voyant le juif intelligent, entreprenant, économe, l'idée lui vient que le juif accapare et que sans le juif il aurait pu être heureux, riche et posséder tous les biens qu'il convoite. C'est la connaissance de l'histoire et l'étude réfléchie qui seules peuvent faire comprendre que c'est notre législation, notre administration qui ont fait le juif tel que nous le voyons chez nous, qu'en lui fermant toutes les carrières, en lui barrant toutes les routes, on ne lui a laissé d'autre issue que le commerce et le trafic. Par nos lois, par nos mesures d'exception, nous avons créé le juif tel qu'il est. Le pauvre paysan ignorant croit que le juif lui coupe l'herbe sous les pieds, que le juif est l'araignée qui suce le sang des malheureux. Idée fausse, parce que dans la lutte pour l'existence, on ne doit pas tenir compte de la question des races. »

Cette idée fausse de la race (ou plutôt de la prépotence d'une race) est ancrée non seulement dans la foule — par la suggestion du journal — mais dans l'esprit de quelques savants spécialisés. Tel physiologiste, tel historien de la physiologie (M. Jules Soury) par exemple, absolument ignorant des rapports économiques entre les hommes, ignorant du processus industriel de ce siècle, ne sachant rien des salaires, des chômages, de la concurrence intérieure et extérieure, en un mot sans données sur les conditions premières de l'existence dans les classes pauvres ou indigentes — ne voit qu'un phénom ène atavique, là où l'observation et les faits nous font voir un phénomène *social*. La spécialisation excessive (nécessitée par le développement indéfini des sciences) a tellement borné l'horizon intellectuel du savant que son petit monde lui cache le monde. Pour le cas particulier des juifs, on attribue à la race une puissance mystérieuse (de conquête ou de dissolution). Comme si la race elle-même ne se modifiait pas sans cesse sous la pression de causes extérieures !

Nous avons montré des légions de juifs appauvris, écrasés sous le « sweating system « créé par les patrons juifs principalement en Angleterre et aux États-Unis. Nous avons montré les ouvriers juifs se faisant concurrence entre eux absolument comme les ouvriers chrétiens. Est-ce que cela n'est pas suffisant pour établir qu'aucune *solidarité* ne tient devant la concurrence et l'intérêt ?

Nous avons montré aussi que l'entassement des juifs dans le « Ter-

ritoire », en Russie, avait obligé les juifs à se dévorer entre eux, et à créer parfois un système d'usure dont leurs coreligionnaires sont les premières victimes ; est-ce que cela n'est pas une explication assez claire de la pauvreté du plus grand nombre et de l'enrichissement des autres ?

Nous avons vu des familles pauvres se convertir à l'islamisme, des ouvriers de Londres indifférents au culte et n'observant plus le sabbat ; et cela ne dessille pas les yeux des moins clairvoyants sur la prétendue invariabilité de la race ?

Nous avons vu les émigrants de Russie et de Roumanie acceptant les salaires les plus dérisoires et accomplissant les travaux les plus durs, et les plus répugnants ; comment concilier ces faits avec la « rapacité invétérée » et le dégoût des professions manuelles ? (1)

Nous avons signalé l'empressement des israélites pauvres et même des « intellectuels » à se livrer aux occupations des champs (Palestine, États-Unis, République Argentine, etc.). Que reste-t-il du préjugé anti-agricole ?

Plus on observe, plus on réfléchit, et plus on s'aperçoit que l'absotisme antisémite est sans fondement et contraire aux faits inconstatables. Nul ne songe à nier qu'il y ait une fraction de juifs agioteurs, spéculateurs, financiers, marchands : que cette fraction a été quelquefois plus habile et plus heureuse, dans ses opérations, que les chrétiens (« les lois ont fait le juif tel qu'il est »), mais il faudra, désormais, si l'on veut être un historien impartial et un pamphlétaire écouté tenir compte de l'existence du prolétariat juif et préciser le débat.

HENRI DAGAN

---

(1) « Si quelque chose, a écrit Renan, résulte du travail que nous avons inséré dans l'*Histoire littéraire de la France* (tome XXVII) sur la situation des juifs au moyen âge c'est qu'avant la fin du XIIIe siècle, les juifs exerçaient exactement les mêmes professions que les Français. »

Du reste les citations du Talmud sont assez nombreuses à l'endroit du travail. En voici quelques-unes : « Le travail manuel est aimé de Dieu » (Tossifta Baba Kama, ch. 4). « Enseigne à ton fils un métier convenable » (Mischna, Kidduschin IV, 13). « Aussi bien qu'on est obligé de nourrir son fils, on est obligé de lui enseigner une profession manuelle » (Kidduschin 30 b.). « Le plus beau travail est le travail de la terre ; quoi qu'il soit beaucoup moins profitable il doit être préféré à tout autre » (Jebamot 63 a). « Écorche une charogne sur la place, reçois ton salaire et ne dis pas : c'est trop humiliant pour moi » Pessachim 113 a) etc., etc.

Ce n'est qu'après les Croisades que des édits nombreux dans tous les pays interdisent aux juifs de s'occuper d'agriculture et d'exercer des métiers.

La décision canonique du concile de Latran défendait aux Juifs d'employer les chrétiens pour l'exécution de travaux, ce qui les oblige à abandonner les travaux agricoles et à se livrer au commerce. En Aragon l'édit du 12 janvier 1412 défendait aux Juifs d'être artisans. Le pape Benoit XIII a lancé le 11 mai 1415 une bulle de 11 articles défendant aux juifs de s'occuper d'un métier quelconque. Le pape Pie V leur défendit d'avoir des terres et de s'occuper d'un autre métier que de celui de fripier (19 avril 1566), etc. Voir Graetz et Kurrein. Voia aussi *Enquête sur l'Antisémitisme*, par Henri Dagan ; Stock, éd.

La Folie

Routes de fer vers l'horizon,
Blocs de cendres, talus de schistes,
Où, sur les bords, un agneau triste
Broute les poils d'un vieux gazon ;
Départs brusques vers les banlieues,
Rails qui sonnent, signaux qui bougent ;
Et tout à coup le paysage des yeux
Crus et sanglants d'un convoi rouge ;
Appels stridents, ouragans noirs,
Pays de brasiers roux et d'usines tragiques,
Où sanglotent, quand vient le soir,
Toutes les voix du vent
Frappant d'un infini gémissement
Les fils à l'infini des crins télégraphiques ;
C'est parmi vous,
Qui entourez de vos remous
Les villes,
Que s'en viennent chercher asile
Les cerveaux éclatés des déments et des fous.

Marqués chacun d'un signe,
Derrière un mur aveugle et sourd
Des vieux faubourgs,
Les cabanons s'alignent ;
Et la cité ardente et terrible, là-bas,
Qui les peuple de haut en bas,
Avec les yeux lointains de ses vitres hagardes
S'en inquiète et les regarde.
O la folie et ses soleils tout à coup blancs,
O la folie de ses soleils, plombant
A rayons lents,
A rayons ternes,
Sinistrement,
La fièvre et le travail modernes !

Jadis, tout l'inconnu était peuplé de dieux ;
Ils étaient la réponse aux questions dont l'homme
En son âme puérile dressait la somme ;
Ils étaient forts puisqu'ils étaient silencieux,
Et la prière et le blasphème
Qui ne résolvaient rien
Tranchaient pourtant, au nom du mal, au nom du bien,
Ces problèmes suprêmes.

Or aujourd'hui, c'est la réalité
Secrète encor mais néanmoins enclose
Au cours perpétuel et rythmique des choses,
Qu'on veut, avec ténacité,
Saisir, pour ordonner la vie et sa beauté,
Selon les causes.

L'homme se lève enfin pour ce devoir tardif
Venu pour éclipser les feux de tous les autres ;
Il s'affirme non plus le roi, le preux, l'apôtre,
Mais le savant têtu, ardent et maladif,
Qui se brûle les nerfs à saisir au passage
Toute énigme qui luit et fuit — moment d'éclair.
Doutes, certitudes, labeurs, fouilles, voyages,
La terre entière est sonore de son pas clair
Et la nuit attentive écoute arder ses veilles.
Avec des yeux géants il explore la treille
Des globes d'ombre et d'or pendus au firmament ;
Les soirs sont flamboyants de hauts laboratoires
Qu'il allume, pareils aux feux des promontoires ;
La vie ? il l'étudie en de simples ferments ;
Couche après couche, il a fouillé les sols funèbres ;
Il a sondé le fond des mers et des ténèbres ;
Il a rebâti tout, avec un tel souci,
D'en bien fixer l'assise et les combles et les mortaises
Qu'il n'est plus rien, sous les grands toits de ses synthèses,
Qui ne soit soutenu et ne soutienne aussi.
Et le tressaut universel des énergies
Aide à ce travail neuf, de ses forces surgies
Aux quatre coins du monde — et la terre et les cieux
Et ceux qui trafiquent au nom de l'or, et ceux

Qui ravagent au nom du sang, tous collaborent
Avec leur haine ou leur amour au but sacré.
De chaque heure du siècle un prodige s'essore,
Et vous les provoquez, chercheurs! Tout est serré
Mailles de force ou de matière, entre vos doigts subtils,
Vos miracles humains illuminent les villes,
Et l'inconnu serait dompté et le savoir
A larges pas géants aurait rejoint l'espoir,
Si vos cerveaux battus du vent de la conquête
N'usaient, à trop penser, vos maigres corps d'ascètes
Et si vos nerfs tendus toujours et toujours las,
Un jour, tels des cordes, n'éclataient pas.

O la folie avec ses cris, avec ses râles,
Et ses pas saccadés au long d'un haut mur blanc,
O la folie et ses soleils plombants et pâles,
Comme des lampes sépulcrales,
Sur les villes de l'Occident,
Certes, vous l'entendez, chercheurs fiévreux et blêmes
Rôder non loin de vos maisons,
Mais rien ne vous distrait du sort de vos problèmes,
Vous surgissez héros, donnant votre raison
Comme jadis on prodiguait sa vie,
Et les chevaux des recherches inassouvies
N'arrêtent point soudain l'essor
De leurs ailes dans la lumière,
Parce que ceux qui les montent glissent à terre,
Parmi les morts.

EMILE VERHAEREN

Marginalia

Avec l'agrément de M. Chaper d'Eybeus, possesseur de ces deux volumes, voici des notes mêlées par Stendhal aux corrections qu'il a consignées sur un exemplaire interfolié de la Chartreuse de Parme *(2 vol., édition de 1839, chez A. Dupont), dont j'ai donné la description dans l'Appendice de mon étude biographique et critique sur* Stendhal *(Grenoble, A. Gratier et Cie, 1900, Collection des Monographies illustrées du Dauphiné).*

Cette petite publication, précédant l'édition seule vraiment exacte et définitive que nous préparons, permettra déjà aux ferveurs de la chapelle stendhalienne de pénétrer dans l'intimité du maître, d'assister en quelque manière à l'enfantement de son idée, de le voir, ici, rêvant un paysage; là, une page sur l'Opéra; là, des dialogues mordants de verve boulevardière; là encore, de ces couplets descriptifs, comme il a su tant en écrire, sur les pays qu'il a parcourus, et dans lesquels s'est révélée intense sa faculté de vision; là enfin, coupant sans remords toutes les joliesses de sa pensée pour ne s'en prendre qu'à la passion toute pure, comme un frère puîné d'Alceste, ou supprimant des épisodes qui font longueur.

Cette publication fournira aussi quelques notations intimes sur son état mental, son isolement, ses appréhensions du jugement de la postérité, sa lutte contre la maladie, etc.

Peut-être mes frères en stendhalisme y trouveront-ils plaisir.

PIERRE BRUN

Le sujet plus passionné et sans enjolivures. Les chapitres ne doivent pas avoir plus de vingt pages.

(1re feuille de garde.)

Ce sera la noblesse de leur style qui, dans quarante ans, rendra illisibles nos écrivains de 1840.

(Idem.)

Critique. — Ressemble trop à une traduction de Tacite.

Y mêler des paysages, des circonstances vulgaires et faciles à comprendre.

(Idem.)

Par amour pour la clarté et le ton intelligible de la conversation qui d'ailleurs, peint, si l'on veut, de si près la nuance du

sentiment, j'ai été conduit au style qui est le contraire du style un peu enflé des romans actuels, style qui convient si bien : 1° à l'ignorance des détails du cœur humain qui caractérise la plupart des auteurs (le style à la mode a été inventé par des pauvres de pensée); 2° à l'amour du style noble, si naturel chez les ignobles enrichis (M. le latiniste, c'est trop Laffitte), et les pères de famille, les fabricans, les commerçans, etc. Irai-je me rapprocher de cette enflure? — 4 novembre 1840, Cª Vª.

(2me feuille de garde.

Après avoir lu l'article de M. de Balzac, je prends mon courage à deux mains pour corriger. — 10 novembre 1840.

(En face de l'avertissement, folio 2.)

Dans le fait, en composant, on ne songe (je ne songeais) qu'aux choses. On ne veut (je ne voulais) que des pensées vraies et qui fassent (fîssent) bien la voûte. — 10 novembre 1840.

(En face de l'avertissement, folio 2.)

Ajouter cent pages de détails faciles à comprendre. — 10 novembre 1840.

(En face de l'avertissement, folio 2.)

Corriger le style.

Je crois voir que ce style fatigue l'attention en ne donnant pas assez de détails faciles à comprendre Il me semble que ce style fatigue comme une traduction française de Tacite. Il faut le rendre facile pour les femmes d'esprit de trente ans et même amusant, s'il se peut.

(En face de l'avertissement, folio 2.)

La deuxième édition de 1860...

(En face de l'avertissement, folio 3.)

Dans la deuxième édition de 1860 il faut ajouter : 1° des bouts de paysage; 1 bis, les dialogues qui sont possibles sur le boulevart; 2° l'épisode de Rossi (à l'opéra quand Fabrice revient d'Amiens à Paris, avec son faux ami Warney. Pagé sur l'opéra); 3° des descriptions de la Thuringe et de la forêt, en revenant de Lugano à Grianza; 4° développement aux aventures de Clélia à la fin.

(En face de l'avertissement, folio 3.)

Préface pour moi, Cª Vecchia, septembre 1840, en revenant de P. Rico.

J'écrivais avec rapidité en deux mois, tout attentif aux choses racontées. Je corrige en lisant par plaisir. Je corrige : 1° pour

augmenter la clarté ; 2° pour aider l'imagination du lecteur à se figurer les choses ; 3° je cherche à annoncer les personnages (j'ai songé que c'était une des règles du genre).

(Folio entre l'avertissement et le chapitre 1er.)

[*Les citations des folios faites entre parenthèses renvoient le lecteur à la nouvelle édition donnée par un anonyme chez Calmann Lévy, in-12, 1899.*]

4 novembre 1840. Ca Va.

Refonte conseillée par M. de Balzac. — Voir à la page de garde, avant le titre, l'idée à laquelle j'arrive le 4 novembre 1840. Par amour pour la clarté et le ton intelligible de la conversation, qui d'ailleurs peint si bien, *suit de si près* la nuance de sentiment du *moment*, j'ai été conduit à un *style* qui est à peu près le contraire du style un peu enflé des romans actuels.

Style facile comme tout ce qui est enflé (les expressions de Pierre de Cortone) ; et qui convient si bien : 1° à l'ignorance du cœur humain...

(Folio blanc entre l'avertissement et le chapitre 1er.)

5 novembre 1840.

Ajouter un personnage comique qui joue à la Cour de Parme le rôle du Journal des Débats et de plus le rôle de M. de Fontanes

(Folio 6.)

Poétique.

Quand je serai vieux, si j'en ai la patience dicter une poétique française qui sera bien nouvelle.

Jusqu'ici toujours la forme, jamais le fond.

(Folio 6.)

Caractère de Fabrice.

Réveillé par l'esprit de M. de Balzac, enfin je trouve, le 7 novembre 1840, le caractère de la conversation de Gina avec Fabrice.

A force de tendresse naïve, profonde, surtout point libertine, et sans s'écarter de la plus parfaite décence, Fabrice mena l'âme de la Duchesse.

Il y a trop de passion dans la conversation de Mosca pour qu'elle puisse produire cet effet divin, la parfaite absence des choses parlant directement aux sens.

Rassurer la Duchesse sur cette conversation.

(Folio 7.)

Il me vient à l'idée d'abréger tout simplement ceci : au lieu de mettre debout Waterloo, suivant l'avis de M. de Balzac, de

faire raconter devant Fabrice par le colonel toute la vie de Mme Pietranera.

Je trouve beaucoup de mots à changer.

Je trouve que cette introduction engage vraiment le cœur. Il est vrai que je suis amoureux de ce temps-là.

(Folio 18.)

Il y a une jeune femme charmante à Ca, sage, modeste et que j'aime de tout mon cœur ; mais, quand je lui ai dit quelque chose, elle le répète à ses amis qui deviennent mauvais *for me*.

Plan de campagne du vendredi 19 février 1841.

Avant le départ, donner quelque chose à manger à la cristallisation of Earline.

Dans ce but ne partir que dimanche ou même mardi soir.

Retarder jusqu'au 1er mars *la Cambiole*.. — Février 1841

(Folio 28.

Un philosophe.

Une explication en style emphatique et, quand l'expliqueur ne peut pas l'expliquer, il vous demande de croire ; à peu près de la philosophie selon de Lammenais, que je n'ai pas lu et que je ne lirai pas.

(Folio 29.)

Soixante pages et puis Waterloo. Alléger ces soixante pages.

(Folio 33.)

Je demande pardon au lecteur de 1880, s'il s'en trouve. — 14 février 1841

Folio 34.)

Je pense que dans les récits il n'y aura pas grand chose à corriger au style.

29 octobre 1840. Ca Vu.

(Folio 35.)

Brillanter le style. En 1841 on cherche le style et non les idées. Ce sont de pauvres idées qu'ont inventées les styles de Villemain, Janin, Salvandy, etc., etc. — 14 février 1841.

(Folio 35.

J'ai commencé vis-à-vis 125 à comparer avec l'in-4°.

Il reste à comparer tout ce qui précède. — 16 novembre-23-1840.

(Folio 67.)

Quand j'écrivais ceci, j'ignorais ce que contiendrait le chapitre suivant.

(Folio 77.)

J'improvisais en dictant, je ne savais jamais en dictant un chapitre, ce qui arriverait dans le chapitre suivant.

Cª Vª. 3 novembre 1840.

(Folio 78.)

A Paris on apélerait ce passage inélégant.

Je l'appelle clair et ne veux pas l'élégantiser en le remplaçant par une déclamation ou des périphrases.

(Folio 86.)

Je donne dès novembre de la tranquillité, des détails au style.

8 novembre 1840. Cª Vª.

(Folio 101.)

La perfection racinienne et noble m'est antipathique.

(Folio 114.)

Un caprice de cœur précipite l'homme enthousiaste dans le parti contraire à ses simpathies futures

(Folio 116.)

Je n'ai point de réputation en 1842, ce qui saute aux yeux et réponds à ce reproche que mes amis me font souvent, je découvre une raison déterminante qui m'a fait ne mériter en rien...

De 1815 à 1842, la vie littéraire, telle qu'elle existe, est une vie misérable. Elle réveille les instincts les plus méprisables de notre nature et les plus fertiles en petits malheurs.

A. Beyle.

1842, 18 janvier.

(Folio 136.)

Trente pages d'épisode. C'est long!

(Folio 197.)

Supprimer tous les détails de ce duel. On a assez de détails. Le Martinego promet et fuit... Il fuit de Florence.... Il fuit de..... Enfin Fabrice le trouve dans le jardin du restaurant de Livourne, lui jette une épée, et par la menace le force à se battre.

(Folio 211.)

Arrivée de M. B... à Cª Vª. Une oasis dans le désert de cette vie de Cª Vª. Qu'il y a longtemps de cette arrivée! — 20 mai 1840. — 7 août 1840.

(Folio 211.)

Life! 1840. Septembre.

6 septembre. Démarche Plaisir. J'insiste un peu pour rester.

Autrefois j'aurais filé. Insistance. Grande vertu. Pour couvrir retraite, manœuvres. Le genre *plaisant* admirablement utile, mais son souvenir est de distraire of happiness.

(Folio 212.)

Mise à profit du conseil de M. de Balzac.

7 novembre 1840. Premier travail de correction à Plaisance.

(Folio 214.)

Charmante soirée musicale chez M. K... le lendemain du 11 février 1841. Merc.

(Folio 214.)

19 novembre 1840. Je corrige les huit premières pages de la deuxième édition

(Folio 216.)

Quelle figure que celle de L..., joli garçon qui vient me voir, le 19 novembre, pour passage gratuit... Quels yeux! Quelle façon de se draper dans son manteau!

(Folio 216.

11 février 1841. Nerfs fatigués, thé sucré, efforts sans peine, verve naturellement.

(Folio 216.)

Ton affaire est de faire des kilos sans foi.

(Folio 216.)

Cª Vª 25 mai 1840.

Ajouter au caractère de Clélia tous les développements que me fit supprimer, en mars 1839, l'horreur qu'avait M. D... pour la grosseur du deuxième volume ou pour un troisième. Trouver quelques moyens d'annoncer dans le premier volume, je pense vers l'époque de la venue à Parme de la Duchesse, tous les personnages qui doivent agir après l'arrivée de Fabrice à Rome, savoir Rossi, l'Archevêque, le Marquis.

(Folio 217.)

Développer convenablement les scènes de la fin. Cela fait, diviser le ms. en trois parties égales et faire trois volumes de l'ouvrage. L'exposition des amours de Clélia étant faite, ce qui est la partie qui peut ennuyer, je n'en tire pas assez de parti pour amener des scènes doucement attendrissantes. M. Dupont me fit sabrer en mars 1839.

Cª Vª 27 juillet 1840.

(Folio 218

Mon style est un peu trop sévère et mathématique — 13 novembre 1839

(Folio 240.)

Ceci est trop serré, trop machiavel, trop difficile à lire — 25 juillet 1840.

(Folio 309.)

Un récit clair délasse des idées abstraites et métaphisiques. Voilà ce que M. de B... a pu écrire comme Machiavel.

(Folio 312.)

Plus détailler.
Moins abréger

(Idem.)

J'étais fatigué en mars 1839 et M. Dupont gémissait tout haut de se voir déjà à la page 364.

(Folio 408.)

A partir de cette page il faut reprendre de souvenir le caractère de Clélia — 28 juillet 1840.

(Idem.)

M. Dupont me forçait à ces phrases par son désir d'abréger.

(Folio 412.)

Discours bien italien. Clélia ne peut résister à la *présence réelle*. Sa vertu n'a de ressources qu'en éloignant son amant.

(Idem.

Alonger ces soixante-dix pages.

(Folio 413.)

Faire trois volumes à la deuxième édition.

(Idem.)

Alonger ici.

(Folio 423.)

Alonger.
Détailler

(Folio 415

Consultation Laurina du 28 février 1841.

Lav. d'un demi-verre d'eau froide le matin et le soir. Ne pas dormir le matin.

L'eau froide donne des forces aux entrailles près de la sortie.

Trois ou quatre verres d'eau au plus par jour.

Un bain de pied fort chaud de cinq minutes dégage la tête. Le 28 à 4 heures.

(Folio 150.)

Dulcamara pour détruire l'effet du froid d'hier qui a donné la goutte au coude gauche. — 1er mars.

S'il n'y a pas soulagement arnica.

Traitement de la tête.

Deux ou trois fois par jour aconit.

Le soir, quinze globules de nux vomica.

Ce traitement prévient l'accident.

(Idem.)

La fin a été sabrée le plus ; le libraire Dupont trouvait le volume énorme. — 17 novembre 1839. Ca Va.

(Folios blancs de la fin du 2me volume.)

Ajouter des bouts de paysage. Ces paysages seront peut-être ridicules en 1900, si nous allons jusque-là. Ca Va. — 27 juillet 1840.

(Folios blancs de la fin du 2me volume.)

Faire trois volumes.

(Folios blancs de la fin du 2me volume.)

Bleu d'ardoise.

Et vert d'oliviers bien vernis,

Couleurs du ciel et de la mer, jour de siroco.

Commencement de Fromentin.

Ciel ardoise.

Mer à l'horizon, vert d'oliviers vernis.

Cette couleur commence à deux cents pas du rivage.

(Folios blancs de la fin du 2me volume.)

28 février 1841.

Suite de la Consultation.

Huit heures de sommeil suffisent.

Le profond sommeil du matin est mauvais.

Quatre ou cinq verres d'eau le matin.

Bain de pied chaud de cinq minutes.

Lav. d'un demi-verre d'eau froide matin et soir. Petit demi-verre.

Continuer quatre semaines les petits lavements.

Charlatan !

Il faut boire de l'eau pure ; les verres d'eau meilleurs à Rome qu'à Cª Vª.

28 février 1841.

Ce matin avait dû consentir à la saignée que je demandais. Ce n'est qu'un menteur : il n'y a pas eu interruption de vie.

(Folios blancs de la fin du 2me volume.)

A reprendre de 364 à 445 445
364
81

Ou 81 pages.

28 janvier 1840.

(Folios blancs de la fin du 2me volume.)

Beaucoup de mots à changer, surtout dans les cent dernières pages.

(Idem.)

Ajouter des bouts de description.

(Idem.)

Faire trois volumes en développant la fin étranglée par M. Dupont et diviser le manuscrit en trois parties égales.

(Idem.)

A la dure

CHAPITRE V

Nouvelles connaissances. — Le cayote

Une autre nuit de tranquillité et de tumulte alternatifs. Mais le matin arriva, petit à petit. Ce fut un nouveau réveil heureux au milieu des fraîches brises, des vastes étendues de verdure unie, des clairs rayons de soleil, d'une solitude impressionnante totalement dénuée, à la vue, d'êtres humains ou d'habitations humaines ; l'atmosphère était douée d'un tel pouvoir rapprochant que des arbres paraissant à portée de la main étaient éloignés de plus de cinq kilomètres. Nous reprîmes notre costume de déshabillé, nous grimpâmes par-dessus la voiture en marche, nous laissâmes pendre nos jambes le long de ses côtés, et nous criions de temps à autre après nos mulets frénétiques, simplement pour les voir rejeter leurs oreilles en arrière et décamper plus vite ; nous avions attaché nos chapeaux sur nos têtes pour empêcher le vent d'emporter nos cheveux et nous jetions un regard circulaire autour de nous, sur le vaste tapis du monde, pour y chercher des objets nouveaux et étranges. Aujourd'hui encore, je vibre de la tête aux pieds à penser à l'activité, au plaisir et à la sensation sauvage d'indépendance qui me faisaient danser le sang dans les veines pendant ces belles matinées de voyage.

Environ une heure après déjeuner, nous vîmes les premiers villages de chiens de prairie, la première antilope, et le premier loup. Si je me rappelle bien, ce dernier était le véritable cayote du fond du désert. Et si c'était bien lui, ce n'était ni une jolie bête ni un animal respectable, car j'ai lié par la suite une connaissance approfondie avec sa race et je peux en parler en toute assurance. Le cayote est un squelette long et mince, de triste mine, sur lequel on a tendu une peau de loup grise dont la queue, passablement fournie, traîne perpétuellement à terre d'un air désespéré d'abandon et de misère, l'œil fuyant et méchant, la figure longue et aiguë, aux lèvres légèrement retroussées

(1) Voir *La revue blanche* du 1er octobre 1901.

et aux dents découvertes. Tout son être a l'air furtif. C'est l'allégorie vivante et respirante du besoin. Toujours il a faim. Il est toujours pauvre, malechanceux et sans amis. Les plus viles créatures le méprisent, et les puces elles-mêmes le déserteraient pour un vélocipède. Il est si plat et si lâche que, au moment même où ses dents en bataille font semblant de menacer, le reste de sa figure s'en excuse. Il est si débraillé! si crotté, si osseux, si ébouriffé, et si pitoyable! En vous voyant il retrousse sa lèvre, vous lance un éclair de ses dents, et prend un long trot velouté à travers les sauges, vous jetant un coup d'œil par-dessus l'épaule, de temps en temps, jusqu'à ce qu'il se trouve hors de portée de pistolet; puis il s'arrête et vous examine posément; il trotte une cinquantaine de mètres et s'arrête encore; cinquante mètres encore et nouvel arrêt; finalement le gris de son corps fuyant se confond avec le gris des sauges et il disparaît.

Tout cela a lieu quand vous ne faites aucune démonstration hostile contre lui; mais si vous en faites, il s'applique à la course avec plus d'ardeur, il électrise immédiatement ses talons et place une telle étendue de territoire entre lui et votre arme qu'au moment où vous levez le chien, vous vous apercevez qu'il vous faudrait une carabine Minié, qu'au moment où vous le couchez en joue, il vous faudrait un canon rayé, et, au moment où vous le tenez sur votre guidon, vous voyez clairement que seul un éclair extraordinairement inessoufflable pourrait désormais l'atteindre. Mais si vous lancez à sa poursuite un chien au pied léger, vous en aurez bien de l'amusement, surtout si ce chien a bonne opinion de lui-même et a été élevé dans l'idée qu'il s'y connaît en fait de vitesse. La cayote file, se balançant doucement au rythme trompeur de son trot; à chaque instant il sourit par-dessus son épaule d'un fallacieux sourire qui remplit absolument le chien d'encouragement et d'ambition mondaine et qui lui fait baisser le museau encore plus bas, allonger le cou plus en avant, haleter plus fièrement, raidir la queue plus droite en arrière, agiter ses jambes furieuses avec une frénésie toujours plus acharnée et soulever, en un nuage toujours plus large, plus haut et plus épais, le sable du désert fumant derrière lui et marquant son long sillage à travers la plaine unie. Pendant tout ce temps le chien n'est qu'à vingt petits pas en arrière du cayote, sans pouvoir comprendre, quand ce serait pour sauver son âme, pourquoi il n'arrive pas à s'en rapprocher sensiblement; il commence à être vexé et désolément il considère avec quelle

aisance glisse le cayote sans jamais panteler, suer ou cesser de sourire ; il s'irrite de plus en plus de voir avec quelle imprudence il a été dupé par un parfait étranger et quelle ignoble fourberie il y a dans ce trot allongé, calme et velouté ; ensuite il remarque qu'il commence à se fatiguer et que le cayote doit s'appliquer à ralentir son propre train pour ne pas être perdu de vue : c'est alors que ce chien de la ville s'affole pour de bon, qu'il commence à peiner, à geindre et à sacrer, à faire voler la poussière plus haut que jamais et à se ruer sur le cayote avec une énergie concentrée et désespérée. Cet « emballage » le conduit à six pieds en arrière de son glissant ennemi et à trois kilomètres de ses amis. Alors, au moment où une nouvelle espérance dérisoire illumine son visage, le cayote se retourne et sourit aimablement avec quelque chose dans l'expression qui semble dire : « Eh bien ! je vais être forcé de vous fausser compagnie, mon petit ; les affaires sont les affaires, et je n'ai pas le moyen de gaspiller toute ma journée avec vous comme ça. » Immédiatement on entend un bruit impétueux, une longue déchirure fend l'atmosphère et voici que le chien se trouve seul et abandonné au milieu d'une vaste solitude

Cela lui fait tourner la tête. Il s'arrête et regarde autour de lui ; il grimpe sur le prochain monticule de sable pour contempler l'horizon, secoue la tête d'un air pensif et, sans une parole, il s'en retourne cahin-caha vers sa caravane où il prend humblement position sous le chariot d'extrême arrière, plein d'une inexprimable mortification, la mine honteuse, et la queue en berne pour huit jours.

D'ici une année, toutes les fois qu'on criera haro sur un cayote, ce chien-là se contentera de regarder dans la direction indiquée sans aucune émotion, se disant apparemment en lui-même : « Je n'ai pas envie de goûter à ce plat-là, il me semble ».

Le cayote habile principalement les déserts les plus désolés et les plus impraticables, on considère que le cayote et les Indiens du désert témoignent de leur communauté de race en ce qu'ils vivent ensemble dans les parties abandonnées de la terre sur un pied de parfaite confiance et amitié, tandis qu'ils haïssent toutes les autres créatures et participent volontiers à leurs funérailles. Il n'hésite pas à aller déjeuner à 150 kilomètres et à aller dîner à 250, parce qu'il est sûr d'avoir trois ou quatre jours entre ses repas et qu'autant vaut pour lui voyager et voir du pays que de flâner oisif à la maison et d'être à la charge de sa famille.

Nous apprîmes vite à reconnaître l'aboiement méchant et aigu

du cayote quand il venait la nuit du fond de la plaine obscure troubler nos rêves au milieu des sacs de dépêches ; et au souvenir de son aspect marmiteux et de son sort cruel nous trouvions moyen de lui souhaiter, nouveauté bienheureuse, une longue journée de chance et un garde-manger inépuisable pour le lendemain.

CHAPITRE VI

Notre vieil ami Jeannot et le Pèlerin. — Comparaison entre Ben Holliday et Moïse. — Le surveillant de division. — Le conducteur. — Le cocher.

Notre nouveau conducteur (embarqué à l'instant) était resté vingt-quatre heures sans sommeil. Pareille chose était très fréquente. Depuis Saint-Joseph (Missouri) jusqu'à Sacramento (Californie), le trajet par la poste comptait 3.147 kilomètres et s'achevait souvent en 15 jours (le chemin de fer met 4 jours 1/2 maintenant), mais le temps spécifié dans les contrats postaux était de 18 ou 19 jours, si j'ai bonne mémoire. Cela, afin de tenir un juste compte des tempêtes et neiges de l'hiver et des autres causes de retard inévitables. La Compagnie de la poste avait établi partout une stricte discipline et une méthode sévère. De 400 en 400 kilomètres de route, elle plaçait un agent ou surveillant et le revêtait d'une grande autorité. Son parcours ou sa juridiction de 400 kilomètres s'appelait une « division ». Il achetait les chevaux, les mulets, les harnais et la nourriture pour les bêtes et les gens et distribuait tout cela entre ses stations-relais, de temps en temps, d'après l'opinion qu'il avait de leurs besoins. Il construisait les bâtisses et creusait les puits Il s'occupait de payer les chefs de station, les palefreniers, les cochers et les forgerons, et il les congédiait, selon son bon plaisir. C'était dans sa « division » un très-très-grand personnage, une espèce de Grand Mogol, de Sultan des Indes, en présence de qui les gens du commun gardaient un langage et des manières modestes et dont la splendeur réduisait l'étincelant cocher de la malle lui-même à ne plus être qu'une chandelle de deux sous. Il y avait environ huit de ces rois sur la grande ligne de poste.

Au-dessous de l'agent de la division pour le rang et l'impor-

tance venait le « conducteur ». Son parcours était de la même longueur que celui de l'agent, 400 kilomètres. Il était assis à côté du cocher, et (en cas de besoin) il restait à son poste pendant cet effroyable trajet, nuit et jour, sans autre repos ou sommeil que ce qu'il pouvait en prendre perché ainsi au sommet du véhicule en mouvement. Qu'on y pense! Il avait la responsabilité absolue des dépêches, des messageries, des voyageurs et de la voiture, jusqu'à ce qu'il les eût transmis au conducteur suivant et qu'il en eût quittance. Par conséquent il fallait qu'il fût homme d'intelligence, de décision et de capacité pratique. C'était pour l'ordinaire une personne tranquille, agréable, qui s'occupait strictement de ses fonctions et avait beaucoup du « gentleman ». Il n'était pas absolument nécessaire que l'agent de la division, lui, fût un gentleman, et quelquefois il ne l'était pas. Mais il était toujours un vrai général en fait de facultés administratives et un bouledogue en fait de courage et de détermination. S'il n'eût pas été tel, son commandement sur le personnel intraitable du service de la ligne aurait été pour lui l'équivalent d'un mois de détresse et d'affronts avec une balle et un cercueil au bout. Il y avait seize ou dix-huit conducteurs sur la ligne, car il y avait un départ tous les jours dans chaque sens et un conducteur à chaque voiture.

Inférieur au conducteur pour le rang et l'importance officiels et *réels*, venait le cocher, mes délices, inférieur en importance réelle mais non *apparente*, car nous avons vu qu'aux yeux du commun des mortels le cocher était au conducteur comme un amiral à son capitaine de pavillon.

Le parcours du cocher était assez long et son sommeil aux stations assez court quelquefois ; aussi, n'eût été la grandeur de sa position, sa vie eût été triste autant que dure et fatigante. Nous changions de cocher chaque jour et chaque nuit (car ils circulaient, aller et retour, sur le même tronçon de route), c'est pourquoi nous ne fîmes jamais avec eux aussi complète connaissance qu'avec les conducteurs; et ils auraient, en tous cas, règle générale, dédaigné de se familiariser avec d'aussi menu fretin que des voyageurs. Pourtant nous étions toujours désireux de voir chaque nouveau cocher dès qu'on changeait le quart, car chaque jour nous étions ou anxieux de nous débarrasser d'un individu désagréable ou désolés de nous séparer d'un homme que nous avions appris à apprécier et avec lequel nous étions arrivés à être en termes sociaux et amicaux. Aussi la première question que nous adressions au conducteur chaque

fois que nous arrivions à l'endroit où nous devions changer de cocher était toujours : « Qui c'est-il? » La syntaxe était incorrecte, peut-être, mais nous ne pouvions pas savoir alors qu'un jour on mettrait cela dans un livre. Tant que tout allait bien, la situation du cocher de grande ligne était passable ; mais si un de ses camarades tombait soudainement malade, cela devenait ennuyeux, car il fallait bien que la voiture continuât sa route, de sorte que le potentat sur le point de descendre et de prendre un repos délicieux après sa longue nuit de siège au milieu du vent, de la pluie et de l'obscurité, était forcé de rester à son poste et de faire le travail du malade. Un jour que dans les Montagnes Rocheuses, je trouvai le cocher profondément endormi sur le siège, les mules courant à leur allure ordinaire de casse-cou ; le conducteur me dit de ne pas m'en inquiéter, qu'il n'y avait pas de danger et que cet homme faisait double service ; il avait conduit une voiture pendant 120 kilomètres, et revenait sur la nôtre sans avoir eu ni repos ni sommeil. Retenir pendant 240 kilomètres six mulets vindicatifs et les empêcher de grimper sur les arbres ! Cela paraît incroyable et pourtant je me rappelle bien le cas.

Les chefs de station, palefreniers, etc., étaient des individus bas et grossiers que j'ai déjà décrits ; et de l'ouest du Nebraska jusqu'au Nevada on peut dire que la corporation était fortement panachée de malfaiteurs, contumaces fuyant la justice, criminels pour qui la meilleure sauvegarde était une région sans lois, sans même un semblant de lois. Lorsque l'agent de la division donnait un ordre à l'un de ces gens-là, c'était dans l'idée nette qu'il pouvait avoir à l'imposer avec un revolver de marine, aussi allait-il toujours « paré » pour faire tout marcher droit.

De temps en temps l'agent était en effet obligé de faire sauter la cervelle d'un palefrenier pour lui apprendre quelque simple chose qu'il aurait pu lui enseigner avec une trique si les circonstances et l'entourage eussent été différents. Mais c'étaient des hommes entendus et cassants que ces agents de division et quand ils voulaient expliquer quelque chose à un subordonné, ils le lui logeaient généralement dans la cervelle.

Une grande partie de cette vaste machine, ces centaines d'hommes et de voitures, ces milliers de mulets et de chevaux étaient entre les mains de M. Ben Holliday. Toute la moitié ouest de l'entreprise lui appartenait. Ceci me rappelle un incident de voyage en Palestine, qui est à sa place ici et que je transcrirai textuellement de mon carnet de Terre Sainte :

« Sans doute tout le monde a entendu parler de Ben Holliday, homme d'une énergie prodigieuse, qui de son métier expédiait malles et voyageurs à tire d'aile dans ses voitures de poste, à travers notre continent, avec la vitesse de l'ouragan : 3.200 longs kilomètres en 15 jours 1/2, montre en main. Mais ce fragment d'histoire se rapporte non à Ben Holliday, mais à un jeune homme de New York nommé Jean, qui voyageait dans notre petit groupe de pèlerins de Terre Sainte (il avait été en Californie par la voiture de M. Holliday, trois ans auparavant, et n'avait aucunement oublié ni perdu sa bouillonnante admiration pour M. Holliday). Age, dix-neuf ans. Jean était un brave enfant, un garçon de cœur, toujours bien intentionné, qui avait grandi dans la ville de New York, et, bien qu'il eût l'esprit ouvert et sût beaucoup de choses utiles, son éducation religieuse avait été grandement négligée, à tel point que l'Histoire Sainte tout entière était une nouveauté inédite pour lui, et tous les noms de la Bible des mystères qui n'avaient jamais troublé son oreille vierge. Il y avait aussi en notre compagnie un pèlerin d'âge mûr qui était le contraire de Jean, en ce qu'il était savant dans les Écritures et plein d'enthousiasme à leur égard. Il nous servait d'encyclopédie et nous ne nous lassions pas d'écouter ses discours, ni lui de les faire. Il ne passa pas dans une localité célèbre, de Bassan à Bethléem, sans l'éclairer d'une homélie. Un jour que nous étions campés près des ruines de Jéricho, il éclata à peu près en ces termes :

« — Jean, voyez-vous là-bas, cette chaîne de montagnes qui borde la vallée du Jourdain ? Les montagnes de Moab, Jean ! pensez à cela, mon garçon, les véritables montagnes de Moab, célèbres dans l'Écriture. Nous sommes réellement face à face avec ces sommets et ces pics illustres, et, pour ce que nous en savons (baissant la voix avec émotion), nos regards reposent peut-être, en ce moment même, sur le lieu où gît la tombe mystérieuse de Moïse ! Pensez-y, Jean !

« — Moïse qui ? (inflexion traînante.)

« — Moïse qui ! Jean, vous devriez avoir honte d'une ignorance aussi criminelle. Comment ! mais Moïse, le grand guide, le soldat, le poète, le législateur de l'ancien Israël ! Jean, depuis cet endroit où nous nous tenons, jusqu'en Egypte, s'étend un effroyable désert de cinq cents kilomètres de long, et à travers ce désert cet homme merveilleux conduisit les enfants d'Israël, les guidant pendant quarante ans avec une sagacité infaillible au sein des solitudes désolées et entre les obstacles des collines et des rochers pour les amener enfin, sains et saufs, non loin de cet endroit même ; et où nous sommes maintenant ils entrèrent dans la Terre Promise avec des cantiques de joie ! Ce fut une prouesse merveilleuse, bien merveilleuse, Jean ! Pensez-y !

« — Quarante ans ? Cinq cents kilomètres seulement ? Ben Holliday leur aurait fait faire ça en trente-six heures !

« Le jeune homme n'y mettait pas malice. Il ne savait pas qu'il avait dit quelque chose de mal ou d'irrévérencieux. Personne ne le réprimanda donc, ou ne lui en voulut, et personne ne l'aurait pu, si ce n'est quelque esprit mesquin, incapable d'excuser les étourderies d'un enfant. »

A midi, le cinquième jour, nous arrivâmes au « Passage de la Platte du Sud, alias « Julesbourg », alias « Overland-Ville », à 756 kilomètres de Saint-Joseph, la ville frontière la plus curieuse,

la plus bizarre et la plus drôle que nos yeux novices aient jamais contemplée avec ébahissement.

CHAPITRE VII

Overland-Ville. — Passage de la Platte. — La chasse au buffle par Bemis. — Attaque du buffle. — Le cheval de Bemis perd la tête. — Un cirque improvisé. — Nouveau départ. — Bemis se réfugie dans un arbre. — Il est enfin sauvé par un procédé merveilleux.

Cela nous sembla drôle de revoir une ville après ce qui nous avait paru une si longue expérience de la solitude, complète, impassible, sans vie pour ainsi dire et sans maisons. Nous tombâmes dans la rue affairée avec la sensation d'êtres météoriques détachés de la corniche d'un autre monde et subitement réveillés dans celui-ci. Pendant une heure nous nous intéressâmes à « Overland-Ville » comme si nous n'avions encore jamais vu de ville. Nous avions une heure à y dépenser, parce qu'il nous fallait changer notre voiture contre un appareil moins somptueux, nommé un « chariot de marais » et transborder notre cargaison de dépêches.

Ensuite nous repartîmes. Nous arrivâmes à la Platte du Sud, boueuse, jaunâtre et sans profondeur, avec ses rives basses, ses bancs de sable plats et ses archipels d'îles de pygmées, rivière mélancolique se traînant au centre de l'énorme plaine, et visible à l'œil nu grâce seulement à la rangée d'arbres clairsemés, en sentinelle sur chacun de ses bords. La Platte était haute, disait-on, ce qui me fit souhaiter de la voir basse pour juger si elle pouvait avoir l'air plus navant et plus minable. On disait que c'était un cours d'eau dangereux à traverser pour le moment, parce que ses sables mouvants pourraient bien engloutir chevaux, voitures et voyageurs au milieu du gué. Mais il fallait que la poste avançât et nous fîmes la tentative. Une ou deux fois en plein courant les roues s'enfoncèrent si profondément dans le sable sans consistance que nous crûmes à moitié que nous avions redouté et évité la mer toute notre vie pour finir par faire naufrage dans un « chariot de marais » au milieu d'un désert. Mais nous nous en tirâmes et courûmes vers le soleil couchant.

Le lendemain matin, juste avant l'aurore, à environ neuf cents kilomètres de Saint-Joseph, notre « chariot de marais » se

rompit. Cela devait nous retarder de cinq ou six heures, nous montâmes donc à cheval, par invitation, et rejoignîmes une troupe qui partait à la chasse du buffle. C'était un noble plaisir que de galoper sur la plaine dans la fraîcheur et la rosée du matin, mais notre rôle dans la chasse se termina dans le désastre et la confusion, car un taureau blessé poursuivit le voyageur Bémis pendant près de trois kilomètres ; sur quoi, il abandonna son cheval et se réfugia dans un arbre. Il bouda toute conversation là-dessus pendant vingt-quatre heures ; mais, à la fin, il se radoucit petit à petit et finit par dire :

— Eh bien ! il n'y a rien de drôle là-dedans, et ces idiots n'avaient pas le sens commun d'en faire tant de gorges chaudes. Je vous assure que j'ai été en colère pour de bon pendant un moment. J'aurais bien tiré sur ce grand flandrin qu'ils appelaient Hank si j'avais pu le faire sans estropier cinq ou six personnes, mais naturellement cela m'était impossible, mon vieil « Allen » est si diablement compréhensif. J'aurais bien voulu voir ces badauds-là au haut de mon arbre ; ils n'auraient pas eu tant d'envie de rire. Si mon cheval avait valu quelque chose, mais non, à la minute où il vit le taureau se retourner contre lui et beugler, il se dressa droit en l'air debout sur ses talons. La selle se mit à glisser, je jetai mes bras autour de l'encolure en me serrant contre la crinière, et je commençai à faire ma prière. Alors il redescendit et se mit debout sur son autre extrémité et positivement le taureau s'arrêta de gratter le sable et de beugler pour contempler ce spectacle inhumain. Puis le taureau fit une passade contre lui et poussa un mugissement d'une résonnance parfaitement effroyable, tant il était près, qui sembla annihiler littéralement la raison de mon cheval et le rendre fou furieux : je consens à mourir s'il ne se tint pas pendant un quart de minute la tête en bas en versant des larmes. Il était absolument hors de lui, aussi vrai que la vérité elle-même, et ne savait plus ce qu'il faisait. Ensuite le taureau arriva en chargeant contre nous et mon cheval retomba sur ses quatre pattes et recommença sur nouveaux frais ; pendant les dix minutes suivantes il agita ses abatis l'un après l'autre si vivement que le taureau commença à se décontenancer, lui aussi, et à ne plus savoir par où attaquer, — il resta là à éternuer et à s'envoyer des pelletées de sable sur le dos, en beuglant de temps en temps, persuadé qu'on lui servait un cheval de cirque de 75.000 francs pour déjeuner. Moi, de mon côté, j'étais précipité d'abord sur son cou — celui du cheval pas celui du taureau, — après des-

sous, ensuite sur sa croupe, quelquefois la tête en l'air et d'autres fois les pieds, mais je vous affirme que cela me paraissait une chose solennelle et épouvantable que d'être à gigoter, à pirouetter et à parader de cette manière en présence de la mort pour ainsi dire. Bientôt le taureau se lança contre nous et emporta un bout de la queue du cheval (je le suppose, mais je n'en sais rien, j'étais trop occupé à ce moment-là), mais quelque chose fit soupirer cet animal après la solitude et se lever pour courir la chercher.

» Il vous aurait fallu voir alors marcher ce vieux squelette à pattes d'araignées ! Il vous aurait fallu voir le taureau filer à ses trousses, la tête baissée, la langue dehors, la queue en l'air, beuglant de toutes ses forces, et positivement fauchant l'herbe, déchirant le sol et faisant tourbillonner le sable comme un ouragan ! Pardieu, la course fut chaude ! Moi et la selle, nous étions sur la croupe, je tenais la bride dans les dents et je me cramponnais au pommeau des deux mains. D'abord nous laissâmes les chiens derrière nous, puis nous dépassâmes un lapin-bourriquot, ensuite nous rattrapâmes un cayote et nous gagnions du terrain sur une antilope, lorsque la sangle usée cassa et me projeta à environ trente pas sur la gauche ; comme la selle glissait à terre le long de la croupe du cheval, ce dernier lui donna une secousse qui l'envoya à 400 mètres de hauteur, je veux mourir si ce n'est pas vrai. Je tombai au pied du seul et unique arbre qui existait dans les neuf provinces avoisinantes (ce que tout le monde pouvait voir à l'œil nu) et une seconde après je saisissais l'écorce avec quatre rangées d'ongles et les dents, et une autre seconde après j'étais à califourchon sur la plus grosse branche, blasphémant de bonheur tellement que mon haleine en sentait le soufre. Je tenais le taureau, maintenant, à moins qu'il ne s'avisât d'une seule chose. Mais cette chose me faisait peur. Elle me faisait sérieusement peur. Il y avait possibilité à ce que le taureau n'y songeât pas, mais il y avait encore plus de chances pour qu'il y songeât. Je résolus d'avance ce qu'il me faudrait faire, en cas d'affirmative. Entre le sol et moi il y avait un peu plus de treize mètres. Je détachai avec précaution ma lanière du pommeau de ma selle.

— Votre selle ? Aviez-vous emporté votre selle avec vous au haut de l'arbre ?

— L'emporter avec moi dans l'arbre ? Voyons : quelle plaisanterie. Naturellement que non. Personne n'aurait pu faire ça. Elle s'était accrochée dans l'arbre en retombant.

— Oh parfaitement !

— Mais oui, je déroulai la lanière, et j'en liai une extrémité à la branche. C'était du cuir brut de premier choix et capable de soutenir des tonnes. Je fis un nœud coulant à l'autre bout et le laissai pendre pour essayer la longueur. Elle atteignait vingt-deux pieds, à moitié chemin du sol. Je chargeai chaque canon de l'Allen à double charge. J'étais tranquille. Je me disais : S'il ne pense pas à cette unique chose que je redoute, tout va bien, mais s'il y pense, tout va bien encore, je suis paré pour le recevoir. Mais ne savez-vous pas que la chose qu'on craint est toujours celle qui arrive ? C'est comme cela. Je surveillais le taureau, maintenant avec anxiété, une anxiété qu'on ne peut comprendre sans avoir passé par là, sans avoir eu à chaque instant la mort en perspective. Tout à coup une idée germa dans l'œil du taureau. Je le savais, me dis-je, maintenant si je manque de nerf je suis perdu. C'était sûrement ce que je craignais ; il entreprenait de grimper à l'arbre...

— Comment : le taureau?

— Naturellement. De qui parlons-nous?

— Mais un taureau ne peut pas grimper à un arbre.

— Ah ? Il ne peut pas ? en avez-vous vu un essayer, puisque vous êtes si bien renseigné ?

— Non ! je n'ai jamais imaginé pareille chose.

— Eh bien, alors à quoi bon ce bavardage ? Parce que vous n'avez jamais vu faire une chose, est-ce une raison pour qu'elle soit impraticable ?

— Soit ! Continuez. Qu'est-ce que vous avez fait ?

— Le taureau commença à monter, et réussit bien pendant 3 m. 50, quand il manqua son étreinte et glissa jusqu'au bas. Je respirai. Il fit une nouvelle tentative, parvint un peu plus haut, et glissa de nouveau. Mais il s'y reprit encore une fois, et cette fois-ci il fit plus attention. Il se hissa graduellement, et toujours plus haut, et mon courage baissait toujours plus bas. Il s'élevait, pouce par pouce, les yeux rutilants et la langue pendante. Encore plus haut, il accrocha son pied au moignon d'une branche morte et regarda en l'air en ayant l'air de dire : « Ta viande est à moi, mon ami. » Il montait toujours, de plus en plus haut, en devenant plus furieux à mesure qu'il se rapprochait. Il n'était plus qu'à 3 m. 50 de moi ! J'aspirai une forte bouffée d'air et je me dis : « Maintenant ou jamais ! » Je tenais ma lanière enroulée toute prête, — je la dévidai lentement jusqu'à ce qu'elle pendît au-dessus de sa tête ; d'un seul

mouvement je laissai aller le reste et le nœud coulant lui tomba d'aplomb juste autour du cou! Prompt comme l'éclair je sors mon Allen et le lui lâche dans la figure. Cela fit une explosion épouvantable qui dut l'affoler. Quand la fumée se dissipa, il était là, se balançant en l'air, à sept mètres de haut, ne se remettant d'une convulsion que pour retomber dans la suivante; si vite qu'on ne pouvait les compter. Toujours est-il que je ne restai pas à les compter. Je glissai sur mes tibias en bas de l'arbre et courus à la maison.

— Bémis, tout cela est-il arrivé exactement comme vous le racontez?

— J'aime mieux pourrir sur ma route et mourir comme un chien si cela n'est pas.

— Bon, nous ne pouvons pas refuser de vous croire et nous ne le refusons pas. Mais si vous aviez quelques preuves...

— Des preuves! Ai-je rapporté ma lanière?

— Non.

— Ai-je ramené mon cheval?

— Non.

— Avez-vous revu le taureau?

— Non.

— Eh bien alors, que vous faut-il de plus? Jamais je n'ai vu de gens aussi méticuleux que vous autres pour une bagatelle pareille.

Je décidai en moi-même que si cet homme n'était pas un menteur il ne s'en fallait que de la peau de ses dents. Cet épisode me rappelle un incident de mon court séjour au Siam, des années après. Les habitants européens d'une ville voisine de Bangkok avaient parmi eux un phénomène nommé Eckert, un anglais fameux par le nombre, l'ingéniosité et la grandeur imposante de ses mensonges. On répétait toujours ses inventions les plus célèbres et on essayait de le « faire parler » devant les étrangers; mais on réussissait rarement. Deux fois il fut invité dans la maison où j'étais en visite, mais rien ne put l'entraîner à un mensonge spécimen. Un jour un planteur nommé Bascom, homme influent, orgueilleux et parfois irritable, m'invita à monter à cheval pour aller voir Eckert avec lui. Pendant que nous trottions il me dit :

— Eh bien, savez-vous où est l'erreur? Elle consiste à mettre Eckert sur ses gardes. Dès l'instant où nos camarades se mettent à le sonder, il voit parfaitement ce qu'ils cherchent et il ferme sa coquille. On devait s'y attendre. Mais quand nous arriverons

chez lui, il nous faudra jouer plus serré que cela. Laissons-le conduire la conversation selon sa fantaisie, l'abandonner ou la changer quand il voudra. Qu'il voie bien que personne n'essaie de le faire poser. Qu'il fasse à sa guise. Il s'oubliera vite et il se mettra à moudre des mensonges comme un moulin. Ne vous impatientez pas, restez tranquille et laissez-le-moi. Moi, je le ferai mentir. Il faut que nos camarades soient aveugles, il me semble, pour négliger une ruse aussi évidente et aussi simple que celle-là.

Eckert nous reçut cordialement, il avait la parole agréable et des manières aimables. Nous restâmes assis sous la vérandah pendant une heure, sirotant de la bière légère d'Angleterre, et parlant du roi, de l'éléphant blanc sacré, de l'idole dormante, et de toutes sortes de choses; je remarquai que mon compagnon ne menait jamais la conversation lui-même, mais suivait simplement la direction qu'Eckert lui donnait, sans laisser percer aucune sollicitude ni aucune anxiété quelconque. L'effet ne tarda pas à se produire; il se sentit de plus en plus à son aise, de plus en plus bavard et sociable. Une autre heure se passa de la même manière et tout à coup Eckert dit :

— Oh! à propos, j'allais oublier. J'ai quelque chose ici qui va vous étonner. Une chose dont ni vous ni personne n'a jamais entendu parler. J'ai un chat qui mange des noix de coco! Des noix de coco ordinaires, vertes, et non seulement il mange la pulpe, mais il boit le lait. C'est comme cela, je vous jure.

Un coup d'œil de Bascom, coup d'œil que je compris, puis :

— Comment, Dieu me pardonne, je n'ai jamais entendu pareille chose. Mon ami, c'est impossible.

— Je savais que vous diriez cela. Je vais chercher le chat.

Il entra dans la maison. Bascom ajouta :

— Là, qu'est-ce que je vous ai dit? Voilà la manière de venir à bout d Eckert. Vous voyez, je l'ai amadoué patiemment tout le temps, et j'ai endormi ses soupçons. Je suis content que nous soyons venus. Vous raconterez ça aux camarades à notre retour. Un chat manger des noix de coco. Oh, par exemple! Ça c'est bien lui, tout à fait, il raconte le mensonge le plus absurde et il se fie au hasard pour en sortir. Un chat manger des noix de coco. Le naïf imbécile!

Eckert approchait avec son chat, c'était indéniable.

Bascom sourit. Il dit :

— Je tiendrai le chat; vous, apportez une noix de coco.

Eckert en fendit une, et en découpa des petits morceaux.

Bascom me cligna de l'œil en souriant, et offrit une tranche du fruit au minet. Celui-ci la lui arracha, l'avala voracement et en redemanda.

Nous chevauchâmes nos trois kilomètres en silence et loin l'un de l'autre. Moi du moins je gardais le silence, mais Bascom taquinait son cheval et jurait pas mal après, bien que l'animal fût sage. Quand je bifurquai du côté de chez moi, Bascom me dit :

— Gardez le cheval jusqu'à demain. Et... vous n'avez pas besoin de parler de cette... sotte histoire aux camarades.

(A suivre.)

MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

Notes politiques et sociales

MAIGRE CHÈRE

Les nationalistes bientôt nous feront pitié. Pour mettre l'opinion publique en émoi et ressaisir l'âme fugace des foules, ils en sont réduits, en ces jours sans histoire, à tâcher de transformer en un martyr du devoir et de l'honneur ce général ex-grand chancelier qui, dit-on, n'aurait jamais eu chance d'accoler à son nom celui d'une victoire, si un lointain parent n'y avait jadis pourvu. En vain ce guerrier est-il suivi, dans sa retraite involontaire, des quatre militaires qui entouraient la sinécure majeure de leurs sinécures secondaires.

Les civils qui collaboraient à ne rien faire dans cette institution si vaine, semblent ne pas se sentir blessés d'une mutation qui ne les touche pas. Et les places vacantes trouveront toujours de nouveaux occupants. Le bon public ne se passionnera pas en cette affaire. Qui se soucie de ces cinquièmes roues ?

L'aventure aura eu un seul mérite : nous aurons vu pour une fois M. de Galliffet et M. Marcel Sembat se rencontrer en une même conclusion. Pour accorder tout le monde en ce débat, tous deux supprimeraient la Légion d'honneur — tout simplement ; — les moyens seuls diffèrent : l'un, indulgemment, décorerait tous les Français ; l'autre, austèrement, n'en décorerait aucun. Mais le résultat est identique.

Ce n'est pas boutade sans portée. Malgré les répugnances de tous ceux qui « le » sont et les réserves de tous ceux qui veulent « l'être », l'idée fait son chemin qu'une démocratie véritable se passerait de toute institution de cette sorte. En l'espèce, puisque celle-ci nous coûte un bon prix, voici enfin une occasion de joindre un article nouveau, — suppression du budget de la Légion d'honneur, — à cette fameuse suppression du budget des cultes qui a été tant de fois escomptée pour des opérations où elle était d'ailleurs totalement insuffisante.

Mais les légionnaires actuels et virtuels peuvent être tranquilles. Ce ne sont pas nos politiques du moment qui se priveront, l'ayant en mains, de cet instrument de gouvernement gracieux. La raison de ce conservatisme sera, comme trop souvent, d' « ennuyer les nationalistes ». De fait, ils paraissent gênés de n'être plus dispensateurs de cet honneur en rubans. Mais est-ce tellement un succès ?

Fr. Daveillans

L'AGRARIANISME ET LE SOCIALISME EN ALLEMAGNE

Au fur et à mesure que s'approche l'ouverture de la session parlementaire, le conflit monte, s'exaspère entre les agrariens et la démocratie. L'Allemagne touche peut-être à une heure décisive de son histoire politique et sociale. Pour ceux qui savent et qui veulent bien

avouer le rôle énorme que la question des subsistances a joué dans l'évolution des peuples, le nouveau tarif douanier marque une date de haute portée.

Les hobereaux de Prusse, malgré les modifications profondes que l'Empire a subies depuis 1871 dans sa contexture économique, sont infiniment plus routiniers que les landlords britanniques contemporains de Cobden et de Robert Peel. Quelque développement que prît l'activité manufacturière Outre-Rhin, quelque essor que pussent accuser les échanges, ils se sont tenus à l'écart. Ils continuent à tout demander au sol, comme à l'époque du Grand Électeur. Les provinces où ils dominent sont en retard sur le reste de l'Allemagne. Berlin sert, en quelque sorte, de point de démarcation à deux zones nettement tranchées.

Comment veut-on que Guillaume II déchaîne la misère sur ses féaux compagnons, les barons et les comtes des vieilles marches ? De temps à autre, lorsque l'Empereur fait mine d'écouter la grande rumeur qui monte de la démocratie ou qu'il cède aux instances d'un puissant syndicat d'usiniers, en créant des canaux ou des ports, la brouille surgit, mais on se réconcilie toujours : la noblesse vit du trône et le trône s'étaie sur la noblesse. Le nouveau tarif douanier est sorti d'un pacte entre ces deux puissances d'autant plus étroitement liées l'une à l'autre qu'elles se sentent plus fortement sapées.

Dès la première heure, la protestation nationale contre l'entreprise agrarienne a été formidable. Il ne s'agit pas ici d'une de ces tentatives équivoques dont il est loisible de masquer le sens, ou qui, dans le courant quotidien des choses, demeurent inaperçues. L'opinion était en éveil. Cent organes ont dénoncé les convoitises des féodaux, la capitulation de l'Empereur. On a calculé que le renchérissement du prix du pain grèverait le public de quelques centaines de millions; on a conclu aussi que la fermeture du marché aux seigles et aux froments du dehors provoquerait des représailles, diminuerait les échanges, frapperait l'industrie, réduirait les salaires et le nombre des salariés. Le prolétaire serait doublement atteint, comme producteur et comme consommateur, au plus grand profit d'une caste abhorrée, et qui à chaque instant, pour se sauver, invoque le bras de l'État et prétend arrêter la marche de l'histoire.

Si l'opposition au nouveau tarif s'était restreinte au mécontentement des manufacturiers menacés en leur clientèle russe, austro-hongroise, italienne, elle n'eût pas été bien vive, ni alarmante. Les propriétaires d'usines ne sauraient jamais fronder avec beaucoup de véhémence le pouvoir, dont l'appui leur est indispensable. S'ils avaient été livrés à eux-mêmes, ils se seraient bornés à faire publier dans leurs journaux et leurs revues quelques articles très documentés sur les dangers de la prohibition ou encore de susciter quelques orateurs courtois au Reichstag. La protestation n'aurait pas dépassé en ampleur celle que subventionnaient quelques industries françaises au moment du vote de la loi Méline, en 1892.

Seulement Outre-Rhin, le débat a, tout de suite, emprunté à l'entrée en scène du socialisme, une grandeur et une vigueur singulières. La démocratie ouvrière a discerné que le projet était dirigé contre elle, qu'à tous points de vue elle en paierait les frais, qu'elle subirait une irrémédiable déchéance, si elle en tolérait l'application. Elle a décrété l'agitation; ses orateurs ont tenu de multiples réunions publiques. Enfin au Congrès de Lubeck qui s'est ouvert et clos dans la dernière semaine de septembre, la décision a été prise à l'unanimité de combattre par tous les moyens le protectionnisme outrancier.

C'est donc à cette heure, le socialisme qui en Allemagne défend le libre échange contre la féodalité prussienne. Non qu'il ait adopté cette thèse par doctrinarisme; il s'est inspiré uniquement des nécessités présentes. Il n'obéit pas aux mêmes considérations que les libéraux de théorie, héritiers du dogme manchestérien. Il a posé dans tout son développement le problème des subsistances. L'ouvrier pour vivre a besoin de salaires élevés et de denrées à bon marché. La formule est simple, simpliste, si l'on veut, et elle ne peut manquer de frapper les esprits les moins avisés. L'arme de guerre que la démocratie prolétarienne vient de forger contre la réaction politique, contre les champions du conservatisme, contre la dictature impériale, est une des mieux trempées qu'elle ait jamais maniées.

Elle a compris que la discussion qui s'ouvrira à une date proche sera décisive pour elle, qu'elle a tout à y gagner, que, même battue, elle en sortirait grandie. Dans ce heurt entre la classe ouvrière et la caste agrarienne, les libéraux bourgeois, abandonnant le commandement de la résistance — ou de l'attaque — s'effondrent. Vaincu, le socialisme puisera des adhérents dans la masse énorme vouée à la misère; victorieux, il aura porté des coups terribles à l'Empire et à ses supports traditionnels.

PAUL LOUIS

LES ARMÉNIENS ET LA JEUNE TURQUIE

Dans sa remarquable lettre, publiée par le *Matin* du 30 septembre, M. Ismaïl Kémal Bey avait parfaitement raison de se présenter comme l'interprète des sentiments de tous les peuples de l'empire ottoman, en déclarant que tous ces peuples « fondent leur espoir sur le désintéressement et l'esprit de justice de la France », et qu'ils entrevoient dans son attitude actuelle envers le Sultan « l'inauguration d'une ère de justice pour les malheureux peuples de l'Orient ».

Dès l'explosion du conflit franco-turc, en même temps que les deux fils de Damad Mahmoud Pacha envoyaient à M. Loubet une lettre où ils invitaient la France à assister les Jeunes Turcs dans leur effort pour réorganiser la Turquie, les Arméniens de tous les pays et de tous les partis s'adressaient à la France en la priant d'élargir le conflit et d'en faire bénéficier toutes les victimes du régime turc actuel; le parti dros-

chakiste, de Genève, présentait à M. Delcassé, par l'entremise de M. Pierre Quillard, rédacteur en chef du *Pro Armenia*, un mémoire demandant l'intervention de la France pour l'application des réformes en Arménie ; le parti hentchakiste, de Londres, adressait à Compiègne un mémoire au président de la République française et à l'empereur de Russie, attirant leur attention sur la monstrueuse situation présente de l'Arménie turque et les priant d'intervenir pour ne point acculer les Arméniens à suivre les conseils du désespoir.

Séparés les uns des autres par un sinistre fossé de sang, Arméniens et Turcs ont donc pu, en cette circonstance, s'unir dans cette démarche simultanée auprès de la France.

La lettre de M. Ismaïl Kémal Bey apporte un autre trait d'union entre les deux peuples :

« Nous sommes prêts, dit M. Kémal Bey parlant au nom de tous les Ottomans, à accepter tout compromis qui viserait à établir à Constantinople un gouvernement honnête et humain, capable de garantir les bons rapports avec les nations étrangères et d'apprécier la valeur des engagements internationaux, d'*installer, en outre, dans les provinces une administration répondant aux aspirations légitimes des différents peuples* ».

C'est la première fois qu'un des chefs de la Jeune Turquie exprime une tendance aussi libérale et aussi intelligente. Depuis cinq ou six ans les jeunes Turcs n'ont cessé d'inviter les Arméniens à s'unir avec eux pour travailler à la réorganisation générale de la Turquie, mais ils n'ont jamais voulu admettre la légitimité des réclamations spéciales des Arméniens ; ils n'ont jamais voulu comprendre que les Arméniens, — ainsi que les autres peuples chrétiens de l'empire, — souffrent non seulement en tant qu'Ottomans, par suite du détestable système gouvernemental, mais aussi, et surtout, en tant que *rayas*, livrés à la fureur criminelle du Sultan qui tend à les supprimer complètement et à la férocité des fonctionnaires musulmans et de la population turque et kurde, qui déploient un triste zèle à exécuter le plan infernal du Sultan.

Certains Jeunes Turcs ont même commis la faute impardonnable de s'efforcer à étouffer la plainte de l'Arménie agonisante en proclamant aux Arménophiles européens qu'il n'y a pas de « question arménienne », que les Turcs souffrent *autant* que les Arméniens, et que le rétablissement de la constitution de Midhat Pacha suffirait à guérir le pays tout entier dans toutes ses parties, à pacifier l'Arménie comme la Macédoine, l'Albanie comme la Syrie, le Kurdistan comme l'Arabie.

En reconnaissant la légitimité des aspirations spéciales des différents peuples de l'empire ottoman, M. Ismaïl Kémal Bey rend un service immense à la cause de la Turquie elle-même. J'aurais désiré que ces lignes de M. Kémal Bey fussent attentivement lues, méditées et approuvées par tous les Jeunes Turcs.

Les Turcs doivent bien réfléchir à une chose : si leur gouvernement et leur peuple tout entier ne s'étaient pas refusés à accorder la moindre

réforme spéciale aux Grecs, aux Serbes, aux Bulgares, aux Crétois, ils n'auraient pas perdu toutes ces provinces de leur empire : au début de la crise arménienne, si les Turcs avaient eu l'intelligence d'exécuter les quelques réformes élémentaires, indispensables, que réclamaient les Arméniens et qui n'étaient nullement de nature à porter atteinte à l'intégrité de l'empire, la question arménienne n'aurait jamais pris la gravité actuelle, le caractère éminemment dangereux pour la paix du monde et pour la sécurité de l'empire ottoman.

Les Turcs ne doivent pas perdre de vue que le peuple arménien, pacifique entre tous, a de tout temps constitué dans l'empire ottoman un bienfaisant élément de travail et de production, que son rôle a été considérable comme intermédiaire entre la civilisation occidentale, — admirée et adoptée par les Jeunes Turcs, — et la Turquie, et qu'il n'a jamais aspiré à *détruire* la Turquie (cela est attesté par les nombreuses et nettes déclarations des partis hentchakiste et droschakiste dans leurs journaux et dans leurs manifestes), mais à voir l'empire ottoman réorganisé de manière à ce qu'il devienne une confédération harmonieuse et libre où, autour d'un pouvoir turc central, chaque race possède les libertés nécessaires pour son propre développement, ce qui, loin de nuire à la vitalité de l'ensemble, contribuerait à son développement.

Les Turcs doivent bien penser que le peuple arménien, si paisible de tempérament, cache pourtant sous son apparence placide et douce de travailleur courbé, une âme passionnément amoureuse de la liberté, et que lorsqu'on le pousse à bout, il a parfois — il l'a prouvé, à plusieurs reprises, au cours de sa longue et tragique histoire, — de grands sursauts de révolte qui sont inquiétants pour les tyrannies.

Les Turcs ne doivent pas oublier qu'une grande partie de l'Arménie turque et persane fut enlevée par la Russie à ces deux puissances musulmanes, parce qu'exaspérés par l'odieuse et systématique oppression dont ils souffraient, les Arméniens, las d'avoir longtemps vainement, par des démarches loyales, sollicité du Turc et du Persan un régime d'élémentaire justice qui leur assurât au moins la sécurité de l'honneur, de la vie et des biens, ont prêté aux armées russes une assistance aussi précieuse que dévouée, et ont eux-mêmes déterminé la victoire des Russes par le génie et la vaillance de leurs compatriotes Loris Mélikov, Lazarev, Ter Ghoukassov.

Les Turcs ne doivent pas oublier non plus que si demain la Turquie vient à subir une transformation quelconque la rendant un pays civilisé, habitable tout au moins, ce phénomène sera dû, en grande partie, *au sang arménien versé à flots*.

Les Turcs doivent donc considérer la « question arménienne » non point comme un facteur négatif pour leur avenir politique, mais comme un agent de régénération, s'ils savent s'en servir non point d'une façon égoïste et perfide, mais avec loyauté et clairvoyance.

ARCHAG TCHOBANIAN

Paris, 2 octobre 1901.

Spéculations

HOMMAGES POSTHUMES

Une monstrueuse illégalité judiciaire étant à la veille de se commettre, nous entendons la condamnation de M. Honoré Ardisson ou son internement dans un asile d'aliénés, il nous paraît urgent de dévoiler à quels mobiles, plus forts que la loi, obéissent les magistrats, qui violent ainsi à leur manière. Le législateur, en effet, dans sa sagesse, s'est bien gardé de désapprouver le viol des cadavres : il ne l'a prévu par aucun article du Code, ce qui équivaut, comme on sait, selon l'esprit du Code, à l'encourager.

En ceci le législateur se montre d'accord, comme en tout, avec la conscience du citoyen vertueux, dont il ne fait qu'enregistrer et préciser les élans. Toutefois, la plupart des contribuables n'ont coutume de pratiquer ce viol de cadavres que sous une forme superficielle, encore qu'ostentatoire. A chaque occasion qui s'est présentée d'avoir à leur disposition, sur un lit, un cadavre — femme, époux, père, mère ou enfant —, ils se sont fait un devoir de déposer, selon la formule consacrée, « un dernier baiser sur le front glacé du mort », mais on doit déplorer que bien peu d'entre eux aient eu le courage de pousser plus loin leurs hommages posthumes, si légitimes pourtant dans le cas de la perte, par exemple, d'un époux ou d'une épouse. Cette sécheresse de cœur et ce manque de démonstrations subit s'excuse à peine par l'horreur de ce qui ne vit plus, laquelle n'était à origine que la répugnance pour la chair morte acquise au cours des siècles par l'animal humain avec l'habitude des aliments cuits. La cuisson interviendra-t-elle, dans quelques mille ans, même en amour? Quoi qu'il en soit, conscients de l'affront fait aux morts, les survivants s'efforcent de le pallier par des présents, fleurs et couronnes, ornées de protestations d'affection déclamatoires et non suivies d'effet. Il n'est pas étonnant que M. Ardisson, au cours de sa carrière de fossoyeur, ait été révolté par ces inscriptions fallacieuses et se soit décidé à donner l'exemple qu'eût dû offrir tout honnête homme, en prouvant son amour de l'humanité morte par des expansions plus indéniables.

L'usage de forniquer avec les morts a toujours été considéré comme au plus haut degré saint et moral. Sans rappeler la coutume de certains peuples, qui enterrent l'époux vivant avec son conjoint décédé, remarquons-en un vestige dans notre usage, qu'une personne veuve ne se remarie point avant quelque délai. Or ce délai n'a aucune signification, à moins qu'il ne soit consacré à des rapports sexuels d'outre-tombe. Il fut sans doute primitivement mesuré sur le temps qui précède la décomposition du cadavre. Les Papes ont toujours été très partisans de cette union posthume, et même sans aucune limite de durée, ainsi qu'ils l'ont fort clairement exprimé par leur hostilité permanente à l'égard

du divorce, par lequel les époux éluderaient, en l'autre monde comme en celui-ci, le devoir conjugal.

La science moderne a démontré que cette rigueur est exagérée, et qu'il n'y a point d'utilité, au point de vue de la reproduction, à prolonger les relations sexuelles avec les cadavres au delà de trois jours. Passé ce terme, le cadavre masculin a perdu son pouvoir fécondant. Dans la pratique, la médecine légale restreint encore ce délai, et c'est dans les quarante-huit heures que la personne défunte est « arrachée aux bras des siens ».

La copulation posthume étant une chose si excellente, comment les magistrats ont-ils été amenés à affecter de considérer M. Ardisson comme un criminel ou un fou, empêchant ainsi d'autres honnêtes gens de suivre son exemple? Pour deux raisons :

1° Le viol des morts est, par quelque aberration capricieuse du Code militaire, un cas d'exemption du service. Nous convenons que notre patriotisme serait troublé à l'idée de voir un nombre, peut-être par malheur trop grand, de conscrits préférer quelques instants passés dans un cimetière à trois années de caserne. Il serait à craindre que les industriels vendeurs de rubans tricolores substituent à leur commerce celui, plus lucratif, de fabricateurs de jeunes mortes ou entremetteurs funèbres. Aussi l'autorité militaire s'est-elle émue et a-t-elle exercé une pression occulte sur les juges de M. Ardisson.

2° Une surexcitation non moins vive s'est manifesté parmi les jeunes filles à marier, légitimement jalouses.

Cette dernière information est cependant démentie par M. Ardisson lui-même, en ces termes : « Je ne pouvais pas avoir de jeunes filles vivantes, et c'est pour cela que j'ai été obligé de prendre des mortes. » Nous ne croyons pas que M. Ardisson se soit exprimé ici avec sa véracité coutumière. Le dessein de M. Ardisson n'a pu être autrefois, comme maintenant, que de FAIRE, en tout, PLAISIR AU JUGE. Si le juge est, en effet, du même avis que le Code, comme se le figurait, en sa candeur, M. Ardisson, il doit préférer — à moins d'une duplicité que nous n'osons supposer — le viol des mortes, autorisé par la loi, à celui des vivantes, explicitement défendu si l'on n'est muni de permis ou contrat. En outre, M. Ardisson aimait emporter chez lui la tête coupée des jeunes filles, comme l'a dit admirablement un écrivain : « pour son dessert d'amour ». Il fallait que la jeune fille fût déjà morte, sinon il aurait dû gâter ses douces effusions en les précédant d'un acte de violence. Oui, M. Ardisson s'efforce en tout de complaire au juge, mais que veut le juge? Ses exigences sont bien vagues et incohérentes, et éminemment propres à ébranler l'esprit de tout honnête homme, y compris celui de M. Ardisson. Ainsi, le juge aura atteint le but clandestinement poursuivi, la folie et l'internement de ce vertueux citoyen.

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

PARIS TONDU

II

Voici la Cité sainte assise à l'Occident...
RIMBAUD.

... Le Conseil municipal s'effraya du *tolle* soulevé soudain. Son plus décoratif membre, M. Escudier, visita M. Jean Lorrain : à l'initiateur des protestations il confessa que le Conseil s'était persuadé que « terrain non bâti » signifiait purement terrain vague ; l'impardonnable Fisc seul avait dans son avidité étendu l'acception à tout... terrain non bâti. De tels aveux font trembler...

Le lendemain du matin où il publiait la rectification de l'auteur des *Joies de Paris*, le journal annonçait que le propriétaire des jardins historiques de La Muette, avisé qu'il lui faudrait acquitter 80.000 francs de taxes par an, s'allait décider à substituer aux arbres de la bonne bâtisse de rapport...

Que finalement la municipalité de Paris taxe, ou bien non, « la propriété non bâtie », peu importe : la velléité exprimée, même seulement supposée, suffit. Soit abandonnée, soit promulgée et ratifiée, moralement elle demeure, emportant le sens profond d'un signe. D'abord en elle-même, et strictement telle qu'aux promoteurs — *tout le monde* — elle apparut, elle s'offrit sous l'espèce d'une loi somptuaire. Le même esprit l'engendra, qui fait taxer les automobiles et les contraindre de règlements étroits. Ici, frapper le citoyen à qui ses ressources, argent et loisirs permettent d'acheter et d'entretenir le véhicule de vingt mille francs ; là, frapper le citoyen susceptible de maintenir « improductifs » tant d'ares de terrain à tant le mètre carré — c'est le même : c'est le « riche ». Faut-il voir purement là la haine envieuse et hargneuse du besogneux ? Un peu, fort peu ; ou du moins ce sentiment s'enclave lui-même dans un sentiment autrement universel : la fièvre de ramener tout à la collectivité égalitaire, anonyme, de faire faucher tout ce qui dépasse, puissance intellectuelle, morale, foncière, etc., dès l'instant qu'elle est individuelle. Sans paradoxe, le riche est précisément celui qui ne doit pas être imposé : son impôt, son luxe l'acquitte, perpétuellement, de la façon la plus simple comme la plus efficace. Il est le grand circulateur de l'argent, qu'il doue ainsi et ainsi seulement de sa propriété : représenter réellement la richesse, sans quoi économiquement

il n'est pas: le Riche est le grand médiateur entre ces synonymes : Capital et Travail... Un examen superficiel du plan cadastral de Paris a indigné l'équité de personnes pressées. Elles soupçonnèrent un amas de logis étroits, sans air ni lumière, où vivent, où travaillent, voués à la mort, des centaines, des milliers de ménages pauvres ; et immédiatement le contraste scandaleux de jardins et de parcs où dans les quartiers favorisés s'ébat la meurtrière indolence de quelques familles riches, partant oisives, c'est-à-dire inutiles, c'est-à-dire nuisibles. Abattre un nombre d'hectares susceptible d'aérer — transformés en squares, les quartiers pauvres, il n'y faut point songer : cela coûterait tant ! et l'on n'a pas le sou. D'où cette solution d'une logique inattendue : faire payer (c'est doublement le cas de le dire : au coin d'un bois) aux favorisés d'air et de verd leur droit à la vie, s'incorporer l'argent dont on manque, et, résultat final, les placer dans la même situation que les hôtes des quartiers populeux.

Seulement ceux-ci possèdent déjà leurs parcs, leurs bois (de Vincennes, de Boulogne), insuffisants certes : mais, dans tout le Paris périphérique, ils possèdent leurs jardinets, si minuscules que, perdus dans la masse de pierre, l'examen superficiel ne les aperçut point, mais si nombreux qu'ils parvenaient presque à compléter l'œuvre de santé des parcs et des bois. Tout cela sera fauché, comblé. Voilà comme un acte peut aller exactement à l'encontre de l'intention qui le produisit. Les promoteurs ne sont cependant pas plus inintelligents que la moyenne : ils sont tout le monde. C'est que précisément une même fatalité mène les hommes et les groupes d'hommes, ou si l'on veut, un même vertige (1).

Et voilà le sens profond et redoutable de la taxe agraire : imager avec éclat l'effort suprême de la centralisation. Il s'agit de Paris, ici ; la question ne changera point de forme pourtant (les villes capitales figurent une exaltation de leur pays, surtout au pays centralisé au paroxysme), elle doit au contraire s'amplifier quand une « capitale du monde » est en jeu. Cette pareille fatalité montrée menant les hommes et les groupes d'hommes comme aussi bien les choses, régit de même ces confluents de l'humanité, ces symboles concrets de l'humanité. N'apparaît-il pas à un œil hâtif qu'il y ait quelque chose de providentiel dans tant de coïncidences accumulées qui du chétif filet d'eau d'une fissure de la Côte-d'Or suintant, que comblerait un gravier, qu'étancherait semble-t-il une à peine trop ardente canicule, font, tournant en sa faveur les plus hostiles hasards, le fleuve illustre qui précisément coulant de cette façon-ci entre dix mille plus vraisemblables et plus apparemment logiques, s'attardant à tel évasement de vallée, où précisément, se lèvent,

(1) La municipalité ne fait que ratifier le vœu de ses électeurs : l'œuvre de destruction des jardins et des arbres sévit avec une rage inouïe ; en dix ans, nous avons pu voir Belleville — naguère parc immense, dépendance du bois, entièrement rasé, de Romainville — intégralement scalpé.

se cachent, et les gisements de pierre à bâtir, et les bois, et la terre arable, de façon à nécessiter l'éclosion d'une capitale du monde ? en un mot, quelle providence a fait que la Seine passât précisément à Paris? Une carte répond. Telles et telles circonstances ethnographiques, géographiques, etc... données, veulent une résultante. Quelle? la cinématique du moindre effort, loi suprême de l'économe Nature, le lui dicte : le plus favorable lieu. Ici, la Seine, Paris : à défaut d'elle, c'eût été cette autre, ou bien cette autre, puisqu'*il en fallait une*.

De même, dans l'histoire, elle réduit tout au même dénominateur à la commune *raison sociale* d'une figure suffisamment plastique, un médiocre presque toujours (nécessairement). Pour le moyen âge, ses élus furent Arthus, obscur chef gallois, Roland, soldat obscur, harmonieusement défigurés : pendant que Charlemagne, ce génie, devenait vite un anticipé Cadet-Roussel : Arthus, Roland, Charlemagne, comme Jésus, Hercule, Achille ou Napoléon ne sont pas tel personnage, tel peuple, tel phénomène météorologique, mais tout cela à la fois : des *confluents;* toujours même flacon que le peuple emplit, vide, réemplit sans (il ne sait pas lire) s'occuper des étiquettes. C'est l'éternelle et obscure *Coopération au symbole*.

Une ville est la végétation d'un sol à la fois que le confluent d'une humanité ; la même fatalité qui mène les hommes, la mène aussi : sa vie accomplie elle s'effeuille : s'ébranche, souche; se pétrifie, fossile : rentre en terre, à la commune matrice qui l'avait épanouie, et la réépanouira. Péché originel, vie d'épreuves et la transfiguration pour fin : c'est vrai comme l'Évangile... nous voulions dire comme la science. Paris, venu de la terre y reviendra. D'une façon dramatique sans doute. A mesure qu'elle crût, elle arracha de son propre sol matière à croître encore : le bois d'abord, puis l'argile, et le sable, et la meulière, de sorte qu'à présent elle se trouve *tout entière suspendue* sur un, deux, en des endroits, trois étages de souterrains. Ajoutez la perforation pour les chemins de fer métropolitains, ajoutez les égouts, les conduites pour l'eau, le gaz, le téléphone, l'électricité, et vous concevrez l'effrayant spectacle de la tour de Babel qui indéfiniment rouge ses pieds d'argile pour s'exhausser d'un étage et encore d'un étage. La butte Montmartre, écrasée sous le Sacré-Cœur, lentement, sourdement, sans arrêt glisse : le sol de toutes parts vibre, frémit, oscille, s'affouille... Une nuit, une nuit de grande fête où la prostituée ouvrira sa couche à quatre czars à la fois ! toute surveillance s'assoupira... Des anarchistes saperont, aux bons endroits, et,

Elle-même sur soi renversant ses murailles,

Babylone d'un seul coup, sans un cri s'effondrera. Alors les myriades de myriades de rats qui gorgent ses égouts, chassés par l'écrasement, chassés par l'invasion de la Seine au lit surélevé, irromprent ces ruines sanguinolentes et achèveront de tout émietter. Ce sera *La nuit*

sur Babylone (1). La prophétie est bien plus sérieuse qu'on ne croit ; ces villes-monde portent dès leur première heure une prédestination terrible. Paris doit mourir, comme Palmyre et comme Rome : et cette nécessité n'est point un mal : la mort est belle comme la vie ; elle est un instant dans la vie ; l'insupportable sera qu'elle mourra laide, peut-être. Une municipalité socialiste rasa un calvaire historique, et, logique, planta un urinoir en place. Paris qui sous le moyen âge et jusqu'à la révolution de 1789 brilla comme l'ostensoir des peuples, devient l'urinoir international. Elle a pourtant le droit de mourir en beauté ; patrimoine indivis de la pensée universelle, elle n'appartient pas à ses habitants ; ils ne sont que ses hôtes. Pourtant elle leur appartient à cette heure : comme à la vermine le corps dégradé qu'elle ronge... Après tout, il faut sans doute que cela soit ainsi : cette putréfaction n'est-elle pas le passage nécessaire à cet autre aspect d'une même vie, et que nous appelons candidement résurrection ? Alors cette destruction implacable de, minute à minute, tout ce qui fut une grâce, une force, une beauté, apparaît atrocement belle et grande. Tout reviendra à la nature : le tumulus de meulière, d'argile et de terre végétale qui fut avant, par les soins inconscients des habitants, par chaque vieux palais qu'ils sapent, par chaque arbre qu'ils rasent, par chaque bâtisse qu'ils plantent, inconscients ils le relèvent. Or... Mais savez-vous que le nord de la France et de l'Europe s'affaisse graduellement, qu'un raz de marée de soixante mètres fera de tout ce continent une autre Atlantide, et *que ce sera* ? Puis, comme pour le Sahara, se retirera l'Océan, et de nouvelles humanités passeront. Elles fouilleront. Or, un seul lieu, *scientifiquement*, un seul monument demeurera intact dans son lit de limon desséché : la Cité, et plus loin, la colline quartzeuse de Meudon ; Meudon où l'ouvrier du *Balzac* et de la *Porte de l'Enfer*, exproprié à la fois par l'État et la Ville a dû transporter son atelier. Alors, les hommes qui fouilleront, dégageant de la vase Notre-Dame toute seule, et quelques statues de Rodin, se demanderont quel peuple prodigieux vécut sur cette terre élue, et y expira.

FÉLICIEN FAGUS

(1) Le signataire doit avertir que ce sont là la trame et le titre d'une œuvre en préparation.

Les Théâtres

Palais-Royal : **Bichette**, vaudeville en 3 actes de MM. Fontanes et Adrien Vely. — *Vaudeville :* **La Vie en voyage**, pièce en 5 actes de M. Maurice Desvallières. — *Odéon :* **Les Maugars**, pièce en 4 actes de MM. Theuriet et Loiseau ; **Fausse route**, comédie en 1 acte de MM. Sorel et P. Acker. — *Gymnase :* **Manoune**, comédie en 3 actes de Mme J. Marni ; **Hermance a de la vertu**, comédie en 2 actes de MM. Rolland et de Lorde. — *Renaissance :* **l'Écolière**, pièce en 5 actes de M. Jean Jullien ; **l'Échelle**, fantaisie en 1 acte de M. Norès.

Il faut se défier des spectacles de réouverture. En général, et sans qu'on connaisse bien les raisons de cette tactique, les directeurs de théâtre choisissent, pour affronter le premier contact avec le public, les pièces qu'ils destinent à l'insuccès ; cependant, reconnaissons-le, l'insuccès vient parfois sans qu'ils l'aient espéré.

Le début de la saison confirme cette règle générale. Le nombre des premières qui se succédèrent oblige à une énumération succincte dont je m'excuse.

Au Palais-Royal, *Bichette* de MM. Adrien Vely et Fontanes, un vaudeville très gai, infiniment gai, écrit d'une plume rapide et légère, avec, çà et là, de délicates scènes de comédie et de plaisantes caricatures spirituellement dessinées.

Au Vaudeville, *la Vie en voyage* de M. Maurice Desvallières. Une idée ingénieuse et qui se prêtait à un agréable développement psychologique : noter les instables et provisoires états d'âme, les variations sentimentales des couples errants, les reflets de la route sur ceux qui passent... Malheureusement M. Desvallières s'est arrêté presque tout de suite, laissant ses voyageurs s'égarer dans les sentiers connus de maints vaudevilles anciens. Voici, une fois de plus, l'habituelle pièce de wagons-lits et de paquebots : et ce « voyage extraordinaire » nous a paru très ordinaire. M. Tarride, qui excelle dans les plus mauvais rôles, en mérite de meilleurs. Saluons les débuts de M. Fugère, si gros, si naïf, si réjouissant et si réjoui.

M. André Theuriet est un écrivain très doux assurément, et sympathique. Dans toutes ses œuvres, il évoque sa jeunesse et cela rend ses œuvres très vieilles, car sa jeunesse n'est pas la nôtre. Tout ce qu'il écrit à l'heure présente retarde aussitôt de trente ans, — de cinquante quand c'est un drame pour l'Odéon.

Comme il est juste et convenable que l'Odéon joue une pièce de M. Theuriet ! Et je dirais volontiers des *Maugars* de MM. Theuriet et Loiseau que c'est une pièce odéonienne, si, depuis quelques années,

M. Ginisty n'avait voué le Second-Théâtre-Français aux plus modernes outrances de la farce et s'il ne recrutait ses auteurs parmi ceux qui ont fait leurs classes au Palais-Royal pour la rive droite, à Cluny, pour la rive gauche.

La pièce de MM. Theuriet et Loiseau est provinciale, politique et sentimentale. Il s'agit du coup d'État, de la haine de deux familles et de l'amour de deux jeunes gens. Les deux jeunes gens qui s'aiment, Étienne Maugars et Thérèse Desroches, ne manquent pas d'appartenir aux deux familles qui se haïssent. Ces choses-là arrivent toujours.

Et pourquoi M. Theuriet parle-t-il de haine? Il est si aimable... Comment pourrait-il concevoir les passions et les violences de la haine?... Aussi la haine des familles n'apparaît-elle ici que comme cadre à l'amour poétique et contrarié des jeunes gens qui s'aimèrent près d'une fontaine, dans la Nature, — naturellement!... Et vous pensez bien, n'est-ce pas, que tout s'arrange enfin dans un quatrième acte, aussi conciliant que doit l'être l'âme, charmante d'ailleurs de simplicité et de bonté, de M. André Theuriet.

Un acte subtil, nuancé, délicat, *Fausse route,* de MM. Paul Acker et Sorel, précédait *les Maugars.*

J'admire infiniment le talent souple, divers, caressant, aimable et cruel à la fois et — ce qui est plus rare pour un talent féminin — pittoresque de Mme Jeanne Marni. Dans ces séries de dialogues qui valurent, presque toujours, ceux de M. Donnay, — entre autres, — elle sut créer, nés d'une observation ou d'une imagination qui valait l'observation, des types très vivants et très humains. Nul n'exprima avec une plus vive et plus sensible intuition certaines noblesses, certaines douleurs et certaines résignations de femmes très fières et que l'amour rendait très humbles.

J'ai regretté que le sujet de *Manoune,* comédie représentée récemment au Gymnase, n'ait pas permis à l'auteur de développer entièrement tant de qualités que nous connaissions; Mme Marni a voulu en montrer d'autres, nouvelles. *Manoune* n'est pas la pièce de grâce complexe et attendrie que nous espérions; c'est une comédie qui tend à être forte. Elle ne paraît pas dépendre spécialement du talent de Mme Marni et aucun lien de parenté nécessaire ne s'évoque entre la créatrice et la création. Le sujet de *Manoune* est, en effet, un de ces sujets nets, précis, « extérieurs », qui s'offrent à tous, sans s'adapter plus particulièrement à une personnalité ou à un tempérament.

Manoune, personnage principal et effacé à la fois, qui donne son nom à la pièce, est une servante qui, vers ses seize ans, fut violentée par son maître, M. Chaisles. Une fille, Geneviève, naquit de ce rapprochement. Adoptée par Mme Chaisles, sorte de puritaine héroïque, elle passe pour la fille légitime du ménage. Acceptons cette situation telle que nous la présente un premier acte qui sert de prologue.

Dix ans après, Geneviève est une jeune fille. Élevée par Mme Chaisles

et selon des principes austères, elle est pourtant, moralement, la fille de ce M. Chaisles, faible contre ses instincts, mais sensible et tendre, et de Manoune. Et voici des conflits qui se préparent entre celle qui servit de mère à Geneviève et la vraie mère, la mère ignorée, forte de son seul instinct et de son seul amour. Or Manoune n'est qu'une pauvre fille, fort simple, sans grande intelligence, sans grande volonté, et dont toute la vie fut une soumission. Tout s'est passé, tout se passe encore bien au-dessus d'elle.

Au personnage de l'autoritaire Mme Chaisles, voici opposée une bien faible contre-partie théâtrale. L'une agira, imposera; l'autre souffrira silencieusement. Trop silencieusement. Et il eut fallu bien du génie pour que ce silence fût sans cesse varié et éloquent. Il ne l'est pas. A chaque incident, à chaque occasion, la pauvre Manoune tremble et pleure. Son martyre, auquel nous compatissons sans doute, mais avec un peu d'involontaire impatience, ne se traduit que par des mines et des gesticulations. Qu'attend-elle donc pour intervenir, pour prendre enfin le rôle ardent et actif qui lui est dévolu? Elle attend la fin du troisième acte, le moment pathétique où Mme Chaisles se montrera marâtre et où, dans la « grande scène », une scène qui m'a semblé à la fois d'un mouvement trop rapide et trop dramatique, elle jette enfin le : « Je suis ta mère! » trop attendu, sur le baisser du rideau.

Et sans doute le spectateur est déçu par la passivité de ce personnage trop discret sur ses émotions. Mais, d'autre part, comme il est honnête, littérairement, d'avoir créé cette Manoune, si vraisemblable, et qu'on accepterait étudiée et révélée par l'analyse d'un roman. Alors ?... Alors, et nous le savions de reste, ce qui est honnête et littéraire n'est point toujours théâtral. Et la critique s'arrête gênée devant une difficulté, peut-être insurmontable, à coup sûr point surmontée.

Mais pénible parfois, souvent maladroite, avec des longueurs et des « trous » où sombre brusquement l'intérêt, *Manoune* n'en est pas moins une œuvre de qualité et d'ambition supérieures, où abondent les scènes émouvantes et fortes ; celles, trop rares, où Manoune intervient d'une façon active sont toutes sobrement et délicatement traitées. Et si le dialogue prend parfois un tour trop littéraire, il est du moins toujours « écrit ».

On peut s'étonner à bon droit qu'après avoir accueilli tant de pièces contestables, le Comité de lecture ait repoussé celle-ci qui méritait, à coup sûr, mieux qu'un refus poli.

Manoune, c'est Mlle Suzanne Desprès qui n'eut jamais, dans le commencement d'une carrière glorieuse, rôle plus difficile à soutenir. Tout ce que peut exprimer le silence, le geste, l'expression, l'effacement humble d'une tournure, cette artiste si passionnément intelligente et si douce l'a exprimé : des pieds à la tête elle fut Manoune. Près d'elle, MM. Huguenet, dans un rôle anecdotique, Paul Plan, Arquillière et Marié de l'Isle, — si jeune premier ! — Mmes Samary, Dauphin et Laporte constituèrent un excellent ensemble.

Il faut bien rire en écoutant les deux petits actes ou plutôt les deux tableaux de MM. Claude Rolland et André de Lorde, mais c'est d'un rire auquel on ne consent point toujours et qui fatigue à la longue. *Hermance a de la vertu* est rapidement joué. par MM. Huguenet, Noizeux et Mlle Maggie Gautier. C'est là une fantaisie de deux auteurs de talent, mais, je le crains, inférieure à leur talent.

Le théâtre de la Renaissance, sous la direction nouvelle de M. Gémier. a ouvert ses portes avec une pièce en cinq actes de M. Jean Jullien : *l'Écolière.*

Je ne sais pas d'écrivain dramatique plus probe et plus consciencieux que M. Jean Jullien. Il écrit ce qu'il *veut* écrire, sans jamais s'égarer. Et dans nulle autre œuvre ne se sent un moindre écart entre la conception et la réalisation. On ne trouve rien d'inégal dans ses pièces qui se développent, d'un cours normal et harmonieux, jusqu'au but. Mais parce qu'il « s'atteint » toujours, il ne se dépasse jamais ; et jamais ne surgit de beauté imprévue. Le résultat, c'est parfois un peu de monotonie. Qu'importe ! Penseur très brave, très noble, très désintéressé, M. Jean Jullien qui mérite notre estime, mérite aussi la sienne. Il doit remporter toujours des succès devant lui-même.

La donnée de l'*Écolière* rappelle souvent celle d'une et même de deux pièces de M. Capus : *Rosine* et *la Petite Fonctionnaire.* Simple rencontre et toute de hasard. Avec plus de sérieux et de gravité, M. Jean Jullien examine le cas d'une jeune et jolie institutrice de petite ville. Noémie Lambert, honnête par vocation, en proie aux persécutions de la luxure et de la médisance provinciales. Voilà le fait. Cette jeune fille que la vie émancipa, et qui a charge d'instruire les autres est elle-même une écolière qui a tout à apprendre des mauvaises pensées, des mauvais instincts et des mauvais vouloirs humains. Voilà l'idée.

La pièce de M. Jean Jullien est assurément d'un ton plus sérieux que celle de M. Capus. Mais il faut prendre garde que, comme sans l'avoir voulu, dirait-on, M. Capus est presque toujours profond, avec des airs légers. Et un tel sujet valait-il qu'on fût plus sérieux que lui ?

Cette situation est possible, probable même et fâcheuse à coup sûr. Sans doute, il serait à souhaiter qu'on laissât les jolies institutrices laïques — elles ne sont pas toutes jolies — à leurs occupations. Il y a là matière à études universitaires. à articles de journaux, à rapports de commission. A un poignant débat dramatique ? Je ne le crois pas. Et on s'est intéressé médiocrement à l'aventure de Mlle Lambert, aventure peut-être fréquente, mais qui ne comporte ni discussion d'idées, ni enseignement général, ni même solution précise. Car chaque cas particulier appelle une solution particulière. Et ici, l'auteur nous a privés même d'un dénouement.

Au cinquième acte, en effet, Noémie Lambert est instruite. Elle a appris l'ignominie, la bassesse des hommes de la petite ville, et de

tous les hommes. Mais cessant d'être une écolière, elle grandit aussitôt à la taille d'une « héroïne ». Elle ne s'exprime plus qu'en phrases abstraites et qui semblent tirées d'un manuel d'enseignement supérieur, pour Facultés libres. Elle ne touche plus le sol du pied et s'envole plutôt qu'elle ne s'en va. Où? Mystère!... Que deviendra-t-elle? On l'ignore.

Elle nous laisse bien perplexes. Qu'est-ce donc que la pièce de M. Jean Jullien? Une peinture de mœurs provinciales? La banalité voulue des détails, l'absence de notations particulières excluent cette hypothèse. Une satire sociale? Le ton en serait bien modéré. Une étude de caractère? En ce cas, il faut bien dire que celui de Noémie Lambert ne paraît pas toujours très vraisemblable, ni très humain. Ecolière, elle n'est pas encore une femme et nous étonne par d'incroyables et d'inadmissibles ignorances; savante, elle n'est déjà plus une femme et arrive, sans transitions, à un tel détachement, à un tel degré de supériorité morale et philosophique qu'il faut renoncer à la suivre si haut.

M. Gémier a su réunir une excellente troupe et qui, déjà, paraît homogène. Le rôle de Noémie Lambert n'est peut-être point de ceux qui conviennent le mieux au talent de Mlle Mégard; elle l'a joué cependant avec intelligence. M. Gémier a dessiné d'un trait spirituel la physionomie d'un délégué cantonal, pharmacien de petite ville et beau parleur.

L'Échelle, une fantaisie de M. Norès et dont le défaut parut d'être un peu trop mathématique, termine agréablement la soirée.

Je dois renoncer, faute de place, à parler cette fois de la très intéressante pièce de Sudermann, *l'Honneur*, représentée avec un succès très vif, au théâtre Antoine.

André Picard

Chronique de la littérature

LES ROMANS

Henryk Sienkiewicz : **Le Déluge**, roman héroïque, traduction du comte Wodzinski et de B. Kozakiewicz (Editions de *La revue blanche*).

On pourrait goûter *le Déluge* pour lui-même comme un récit d'exploits imaginaires et de fabuleuses aventures, ce serait mal répondre aux intentions de l'auteur. Mieux vaut remettre le livre à sa place dans cette trilogie de romans héroïques sur le dix-septième siècle polonais, que nous connaîtrons tout entière quand paraîtra *Messire Wolodowski*. — La première partie, *Par le fer et par le feu*, décrivait la Pologne en lutte contre l'ennemi du sud, — Cosaques et Tatars. *Le Déluge* la montre soulevée contre l'ennemi du nord, — les Suédois, envahisseurs accueillis sous le titre de sauveurs par l'ambition complice des deux princes Radziwill. Le personnage central n'est plus le simple et pur Jean Kretuski, mais André Kmita, brutal chef de bande, dont l'amour et le repentir font un héros.

Cette fois la partie romanesque ne recule plus au second plan, derrière l'épopée nationale, mais fait corps avec elle, lui donne son unité. Par là s'accroît la ressemblance avec nos romans historiques, si bien qu'il devient nécessaire de préciser la différence — et la distance — qui sépare un Sienkiewicz d'un Dumas père. Chez l'un et l'autre, les ressorts principaux sont les mêmes, de ceux qui touchent à coup sûr le grand public, les jeunes gens, les femmes : courage constant, amour fidèle, adresse au milieu des dangers, catastrophes subites, secours inattendus, enlèvements, tentations, résistance, union finale des amants. Mais ce qui chez Dumas reste un peu frivole, paraît bien être chez Sienkiewicz conviction naïve et grave. Fils d'un peuple dont la croissance fut arrêtée avant l'âge viril, Sienkiewicz croit sincèrement aux cœurs tranformés par l'amour, aux gens loyaux dupant les traîtres, au hasard servant la vertu, au sacrifice d'un seul sauvant toute une armée, à l'appareil de l'épopée carolingienne et des romans de la Table Ronde.

Il y croit, puisqu'il y fait croire ; il y croit, puisqu'il en tire sans effort, sans monotonie, une longue suite d'épisodes toujours pareils, toujours nouveaux. La foi engendre la foi : c'est ce rêve chevaleresque qui façonnera les prochains Don Quichotte. Mais ceux que la raison a détachés de ces illusions heureuses ne peuvent s'empêcher d'en sentir le péril. Nos adolescents perdraient trop à ne pas se passionner pour les hauts faits d'André Kmita ; du moins faisons-leur lire ensuite quelques pages de solide histoire pessimiste. Et pour la Pologne elle-même, si

vraiment elle se réveille et s'exalte devant l'image de son passé, souhaitons-lui d'assagir son enthousiasme par cette culture réaliste sans laquelle un peuple moderne risque de perdre son avenir.

MICHEL ARNAULD

LE DROIT

EDMOND SELIGMAN : **La Justice en France pendant la Révolution**, 1789-1792 (Plon-Nourrit).

Le livre, érudit et spirituel, de M. Edmond Seligman est abondant en enseignements pour l'heure présente en outre de son intérêt historique. Il nous fait assister à la création des institutions judiciaires qui, réformées par l'Empire, subsistent encore dans leur lettre et dans leur esprit : création en trois ans, paradoxalement rapide, d'une société nouvelle ; mais comme l'historien le remarque lui-même, beaucoup d'hommes de loi et de fonctionnaires de la royauté entrent à la Constituante et surtout dans les tribunaux électifs : leur influence est prépondérante, ils accommodent aux traditions la nouveauté législative, mettent au service de la Révolution un sens pratique qui lui était parfois contraire. Ce sont ces mêmes hommes qui rédigeront les Codes impériaux : Malleville, Bigot-Préameneu, Target, Treilhard, etc.

Par là s'explique pourquoi la tradition est si importante dans toutes les réformes du temps, soit révolutionnaires de la Constituante, soit réactionnaires de l'Empire, pourquoi la Société fut si vite reconstruite, pourquoi tant d'espoirs restèrent irréalisés.

L'auteur nous montre, par exemple, les procureurs du Châtelet continuer en corps leurs fonctions malgré l'abolition de leurs charges ; l'ordre des avocats survivant aux décrets et se reconstituant en fait, etc.

M. Seligman marque également le *flottement* dans l'exécution des nouvelles lois. La Constituante a trop compté sur la bonne volonté civique : les notables adjoints aux juges, les jurés, se présentent irrégulièrement au prétoire, les sections sont violentes, autoritaires, la magistrature parfois paresseuse ou inhabile.

Le livre de M. Seligman veut être optimiste : il marque l'importance des réformes judiciaires de la Constituante (le jury est son œuvre), le sérieux apporté par les Constituants dans leurs discussion, la passion pour le bien public qui anime les électeurs et les rédacteurs des cahiers. Œuvre pessimiste cependant qui nous montre quel *petit bien* est issu d'un si consciencieux et si formidable effort.

Mais qui nous dira avec certitude s'il vaut mieux insister sur la nouveauté du changement ou sur son insignifiance. Je penche pour la dernière manière. A la suite de ses recherches, M. Seligman pourrait me démontrer facilement qu'il est plus pessimiste que moi et que son bienveillant optimisme n'est qu'une façon de mieux marquer la pauvreté de nos desseins.

MAXIME LEROY

L'HISTOIRE

Dr Marcel Baudouin : **Femmes Médecins d'Autrefois** (Institut International de bibliographie).

Les *Femmes Médecins d'Autrefois*, dont le docteur Marcel Baudouin nous raconte les aventures romanesques, ont vécu depuis les temps les plus reculés de l'antique Grèce jusqu'à 1849, date qui met fin au cycle de combat de nos héroïnes. En 1850, qui l'ignore? — les femmes réussirent à obtenir régulièrement leurs grades doctoraux, et du coup furent confondues avec la masse nue de pittoresque de nos « praticiens » modernes.

Marcel Baudouin, en se bornant à tracer l'esquisse biographique des femmes de jadis, dont la littérature médicale a consacré les noms, aborde, par le fait, dans ce premier volume de la série qu'il annonce sur le même sujet, la partie la plus curieuse de son travail, celle que le public non initié lira avec le plus d'agrément, malgré les savants décors qui habillent chacun des petits drames contés.

L'aventure d'Agnodice, cette Grecque énergique qui, pour pénétrer les mystères de la Thérapeutique, se déguisa en homme à Athènes, pourrait, par exemple, servir de point de départ à une comédie du genre de celle de Phryné. D'autre part, les capacités médicales des Laïs, des Éléphantis, des Aspasie, etc., qui furent peut-être les célèbres hétaïres du Péloponèse, ne manqueront pas d'intéresser les dramaturges à l'affût de sujets de pièces antiques. Enfin, pour rester toujours dans le vieux monde grec, les savants ne pourront que constater avec étonnement (car ils s'étonnent toujours!) les découvertes de Marcel Baudouin parmi les inscriptions des cimetières d'Asie-Mineure, où il a trouvé des tombes, vieilles de deux mille ans, de femmes médecins. Mais un chapitre particulièrement savoureux est celui qui a pour titre : « les Femmes Médecins Militaires ». Il est vrai que la scène se passe en Amérique...

Ce livre, le premier d'une série qui s'annonce d'une façon charmante, où la science épigraphique et l'érudition la plus sûre du créateur de la Bibliographie scientifique moderne, s'allie, enfin! à un parler qui n'est point le lourd jargon de nos pédants, sera lu, sera médité par les jeunes filles (et leurs mères) que tentent les bancs de nos Écoles professionnelles. Certes! les antiques tribulations de leurs sœurs premières ont disparu, et maintenant les chemins sont battus, comme on dit. Mais qu'elles ne se fient point à l'accalmie du moment, et qu'avant de se coiffer du béret elles se laissent conseiller par ces pages amies.

Dans les prochains volumes de cette publication qui vient à son heure, le savant auteur nous entretiendra-t-il des femmes médecins chez les Arabes des « Nuits » et de Docte Sympathie, en particulier?

Dr J. C. M.

LES MÉMOIRES

Saint-Simonin : **Mémoires Anecdotiques** (Ollendorff).

On a suffisamment, durant la vie présidentielle de Félix Faure, noté ce qu'avait de pompeux et de louisquatorzien le train de sa maison et de sa démarche, pour qu'un de ses biographes ne soit pas taxé d'invention ni même d'imaginative, en s'étiquetant Saint-Simonin.

Encore qu'il y ait diminutif, on s'attendrait plus à voir un tout petit Dangeau dans cette affaire ; mais ce n'est point ce qui éloigne le plus ce livre d'être un livre d'histoire, ou de mémoires. Le témoignage n'y est pas direct. Saint-Simonin a simplement engrangé des souvenirs d'un heureux d'hier, l'ami de Félix Faure, l'Ami, dit le volume. Félix Faure fut un homme béni par le ciel ; avant même qu'il préparât l'expédition de Madagascar, il possédait un ami du Monomotapa. Qu'un ami véritable est une douce chose! dit le fabuliste, mais il n'induit pas de cette suavité qu'un ami véritable sache forcément bien raconter ou déborde fatalement de souvenirs capitaux.

Il sera consolant pour tous les bons Français que le président Faure ait pris très à cœur la décoration du musicien Planquette. Il y avait là une lacune ; Planquette eût dû être décoré de tout temps, primordialement, même avant d'avoir écrit cette marche de Sambre-et-Meuse qui faisait piaffer l'ancien notable commerçant devenu chef d'État. On ne voit d'ailleurs dans ce volume que les petits côtés d'un homme qui fit les affaires entre France et Russie. Il pallie, il explique son plan de concentration par les sandwiches aux soirées de l'Élysée. Il explique mal comment, ayant voulu être le président autoritaire, il fut surtout le président snob. Saint-Simonin perd son temps à discuter une histoire d'empoisonnement par cigare cyanuré qui ressemble aux autres inventions de portières de la *Libre Parole*, et dans un appendice il cite un article de Millevoye comme si c'était d'un homme sérieux. Cela ne contribue pas à rendre plus claire l'atmosphère où se meut ce livre, qui est prodigieusement naïf ou écrit par un déterminé pince-sans-rire. On se rallierait plutôt à la seconde hypothèse.

LES ALBUMS

Th.-Th. Heine : **Scènes de la vie de famille en Allemagne** (Juven).

C'est une heureuse idée que d'avoir publié avec des légendes traduites en français une œuvre d'un des plus remarquables artistes de l'Allemagne actuelle, et peut-être de l'art européen. Une vingtaine de planches, d'une gaieté sombre, parfois féroce, avec ce grain de misanthropie dans l'observation qui fait les grands caricaturistes, nous montrent les pauvres mendiants implorant des bons bourgeois les reliefs de leurs chiens, nous guide dans des intérieurs cossus dessinés d'un goût excel-

lent, où des figures et des bedons de satisfaits s'étalent avec une tranquille indolence. Le prince héritier effectue sa première chasse. On lui tient le fusil sur l'épaule; deux dignitaires maintiennent le chamois apprivoisé qui servira de théâtre à la royale prouesse; toute la famille assiste; les moustaches du souverain ont un pli connu, un audacieux retroussis qui fait penser à une mode germanique d'origine impériale. Les idées révolutionnaires, la théorie de l'union libre, les idées ibséniennes sur le développement féminin ne sont pas aveuglément ménagées. — L'exécution de ces caricatures est des plus verveuses et des plus caractéristiques. C'est vraiment là une des œuvres les plus sérieuses de la caricature d'aujourd'hui.

GUSTAVE KAHN

LOMBROSO CHEZ TOLSTOY

Dans le fascicule d'octobre de la revue allemande *Das freie Wort*, M. Cesare Lombroso, le professeur de criminologie de l'université de Turin, publie la relation — jusque-là inédite — de la visite par lui rendue à Tolstoy lors du dernier congrès médical international de Moscou.

A peine Lombroso avait-il, par une dépêche expédiée du Kreml, avisé Tolstoy de la visite qu'il se proposait de lui faire à Yasnaïa Poliana, que le préfet de police, le général Koutousow, le fit mander pour lui dire combien une semblable démarche serait mal vue par le gouvernement russe.

« Je lui répondis que ma visite était motivée exclusivement par une curiosité scientifique et littéraire. Rien n'y fit. Le général, de plus en plus nerveux leva ses bras en l'air et, finalement, éclata :

— Mais vous ne savez donc pas qu'il a une araignée dans le plafond?

Profitant de la chance que m'offraient ces paroles, je répliquai vivement :

— Mais c'est précisément pour cela que je veux aller le voir. Je suis médecin aliéniste.

Les traits du brave général se rassérénèrent immédiatement.

— Ah! c'est alors une tout autre affaire. Vous ferez même une bonne action! »

Le lendemain matin Lombroso arriva à Toula, d'où il partit, en voiture, pour Yasnaïa Poliana.

« Je ne veux pas dissimuler que c'était bien aussi un peu en psychiâtre que j'avais entrepris ma visite à Tolstoy. Après avoir étudié pendant tant d'années les éléments pathologiques du génie et trouvé, dans les mémoires de Tolstoy lui-même, tant de points d'appui pour mes théories (des tares héréditaires, une jeunesse remplie d'aventures fantasques et d'absurdités, une attaque d'épilepsie et des troubles psychiques allant jusqu'à l'hallucination), j'avais quelque droit d'espérer les voir confirmées dans une entrevue avec le plus grand des poètes et romanciers vivants. »

Lombroso reconnaît que tout ce qu'il vit après avoir franchi le seuil de la demeure de Tolstoy, semblait destiné, à réfuter, non seulement ses

propres théories, mais encore les confessions de Tolstoy lui-même, ainsi que toutes les légendes qui, depuis de longues années, circulent à son sujet.

« J'aperçus un vieillard à l'aspect sévère, quasi soldatesque, au regard pénétrant, aux traits profondément creusés, durs et anguleux, une physionomie en un mot qui semblait appartenir plutôt à un solide et brave moujik ayant passé par le mécanisme du service militaire qu'à un penseur et poète.

Le fameux accoutrement rustique se bornait, ce jour-là, à une ample blouse, d'une propreté impeccable que, par la chaleur qu'il faisait, j'eusse été enchanté d'endosser. Quant aux bottes, elles n'avaient nullement l'air d'avoir été fabriquées par Tolstoy lui-même.

Son attitude était calme, correcte et aimable, sauf aux moments où notre conversation prenait un ton contraire à ses idées, comme, par exemple, au sujet de l'art pour l'art et dans la discussion sur le criminel-né ; alors, il faut le dire, il perdait quelque peu de sa coutumière placidité. Il est vrai que je constatai le même petit travers chez toutes les personnes douées de fortes convictions. »

Pour ce qui est des travaux agricoles et des fameux sabots de Tolstoy, Lombroso n'en vit pas la moindre trace.

Comme tous, les hommes d'une forte individualité, Tolstoy, de l'avis de Lombroso, a une très haute opinion de lui-même. Pas un coin de sa maison où le visiteur ne vît quelque maquette, quelque ébauche ou quelque buste de son hôte, le représentant assis à sa table de travail, à cheval ou à table... Tolstoy semblait attacher une très grande importance aux idées par lui mises en circulation, et il était fort visiblement irrité de constater que Lombroso n'avait lu aucun de ses livres, parus en italien, chez leur commun éditeur, à Turin.

« Il était extrêmement fier de sa force musculaire, et il m'en fit la démonstration avec une satisfaction non dissimulée. Dans la même journée, je le vis jouer, pendant deux heures, au *lawn tennis* avec ses deux filles, et, ensuite, seller son cheval qu'il enfourcha après m'avoir invité à venir avec lui vers un petit lac, pour nager. Nous allâmes. Il fut on ne peut plus heureux de constater qu'après un quart d'heure je ne pouvais plus le suivre dans ses ébats natatoires. Et tandis que, d'une part, j'admirais sa vigueur, et que, de l'autre, je déplorais quelque peu ma faiblesse, il m'empoigna et me souleva de terre à bras tendu comme il eût fait d'un petit chien. C'est évidemment à sa grande force physique, accrue encore par des exercices continuels, qu'il doit d'avoir survécu à ses récentes et graves maladies.

De retour à la maison, je le suivis dans son cabinet de travail dont l'aspect me surprit considérablement. En effet, tandis que tout le reste de la maison était aménagé avec un confort quasi princier (notamment la chambre à coucher, où la comtesse a réussi à introduire, au milieu des effigies terrifiantes des aïeux de Tolstoy — qui furent tout autre chose que des philanthropes et des philosophes — une image de la Vierge), ce cabinet était un pauvre petit réduit, un véritable trou, dépourvu de toute ornementation. Rien, le long des murs, que quelques livres indispensables.

Quand je demandai à Tolstoy la raison de cette simplicité et de cette pauvreté, à mon sens excessives et qui, à mon avis, devaient être plutôt pré-

judiciables que propices à l'inspiration, il me répondit qu'il s'était fait construire cette cellule afin de pouvoir se soustraire à tout bruit, rien autant que le bruit ne gênant son travail cérébral.

Pendant qu'il écrit, sa femme veille à ce que nul bruit du dehors ne pénètre dans son cabinet. C'est elle aussi qui, de ses feuillets de copie indéchiffrables aux typographes, distille, par des remaniements infinis, la prose si extraordinairement lucide de l'écrivain.

L'heure du déjeuner venue, on s'attabla sous une tonnelle à quelques mètres de la maison. C'est ici que Lombroso put se rendre compte de l'entière liberté dont tout le monde jouit dans l'entourage de Tolstoy. Lui-même est végétarien et abstème, ainsi que l'une de ses filles. Les autres membres de la famille mangent ce qui leur convient et les plats leur sont servis, comme partout ailleurs, par des domestiques. Mais comme Tolstoy n'admet pas la domesticité, il prépare et se sert lui-même les mets qu'il mange.

« A table — comme j'avais déjà fait dans la matinée — je constatai son ardeur de prosélytisme.

— Pourquoi, me demanda-t-il, vous faites-vous servir par d'autres? Je ne permets pas même qu'on me cire mes bottes. Il ne devrait pas y avoir de maîtres ni de serviteurs. »

Un moment après, Tolstoy fit, à mi-voix, quelques réflexions désobligeantes sur les médecins, qu'il croyait être la cause de la maladie — une maladie nerveuse — d'un de ses fils. Mais comme, après avoir ausculté une de ses filles, qui avait la fièvre typhoïde et qu'un vieux médicastre soignait fort mal, Lombroso lui conseillait de faire quérir un jeune médecin de Toula, il sembla modifier ses appréciations.

Par contre, Tolstoy paraissait tout à fait heureux lorsqu'il croyait pouvoir faire, devant son hôte, la démonstration, preuves à l'appui, de la supériorité hygiénique et morale de ses théories. Après le déjeuner, il lui désigna une grande femme maigre, d'une quarantaine d'années, aux traits calmes, qui, questionnée par Tolstoy, conta qu'elle était une paysanne des environs, phtisique au dernier degré et que les médecins avaient condamnée. Alors, suivant l'exemple du maître, elle s'était adonnée aux travaux des champs et s'était soumise à un régime exclusivement végétal. Elle avait donné tout son bien aux pauvres, ne gardant pour elle que quelques meubles et un petit lopin. Et l'hiver suivant, la famille Tolstoy absente, elle avait, en pensée, continué de vivre à côté du maître, en relisant ses œuvres.

« Moi qui — dit Lombroso, — en ma qualité de médecin, connais les extraordinaires guérisons produites par la suggestion hypnotique ou religieuse, je ne m'étonnai nullement des faits que me conta cette femme. Mais Tolstoy en triompha comme d'un miracle.

Je vis que sur nombre de questions il était impossible de discuter avec lui sans l'irriter. Moins encore je réussis à le convaincre de la chose qui me tenait le plus au cœur : ma théorie du criminel-né. Il la repoussait opiniâ-

trément, bien qu'il admît l'existence de criminels-types, comme j'en avais vus. Mais il y avait entre nous comme une barrière morale qui nous empêcha d'admettre les conclusions l'un de l'autre. »

Tolstoy exposa notamment que l'école de Lombroso, pas plus que les autres écoles, n'avait, jusque-là, formulé les éléments sur lesquels la société base son droit de punir.

« Or moi, Ferri, Garofalo et, avant nous, Romagnosi, nous avons tous démontré — lui dis-je — que les hommes, sans avoir besoin de recourir à une justice surhumaine ou divine, possèdent l'équivalent de cette justice sous la forme du droit de défense sociale. C'est cette même nécessité qui nous rend involontairement cruels à l'égard des animaux dont nous mangeons la chair et de qui nous utilisons la peau, pour ne pas nous-mêmes mourir de faim et de froid. C'est la même nécessité encore qui nous fait tuer les animaux dès qu'ils compromettent notre existence. Comme Tolstoy, nous disons au criminel-né : « Ce n'est pas votre faute, si vous commettez un crime. » Mais nous ajoutons ceci : « Ce n'est pas notre faute non plus si, à cause des défectuosités de votre organisme, vous nous contraignez à nous défendre contre vous et à vous enfermer, bien que nous reconnaissions que vous méritez plutôt de la commisération que de la haine. »

Tolstoy resta sourd à toutes ces considérations. Il fronçait seulement de temps à autre ses terribles sourcils tandis, que, dans ses orbites profondes, ses yeux lançaient des éclairs menaçants. Finalement il s'exclama :

« — Des sottises que tout cela. Toute punition est un crime !

Quelques mois après, il me prouva du reste, par son roman *Résurrection*, que je m'étais égosillé en pure perte. »

Dès son retour à Moscou, Lombroso reçut la visite du général Koutousow qui le questionna sur Tolstoy.

« Je lui répondis que Tolstoy m'avait semblé être un de ces fous qui sont beaucoup plus intelligents que la plupart des sots qui détiennent le pouvoir.

Et, comme je lui demandais quelles étaient les instructions de la police à l'égard de Tolstoy, le général me répondit :

— Nous avons l'ordre de le laisser tranquille. Sa correspondance et ses écrits sont soumis à une censure rigoureuse et, au besoin, confisqués. Mais ses amis, eux, nous les envoyons en Sibérie dès qu'ils deviennent encombrants. »

C.

Le gérant : P. Deschamps.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd. de La Chapelle. 14011

Les Origines du Symbolisme

1879-1888

NOTES

Ce sont les Goncourt, artistes rares, historiens consciencieux, à qui ne fut point épargné le nom de décadents, qui affirmèrent qu'il est beaucoup plus difficile de reconstituer une époque toute récente que de reconstruire, avec quelques chartes ou inscriptions, l'histoire d'une époque mythique ou féodale. Il semble qu'ils aient raison si l'on envisage la façon plutôt maladroite, inexacte, incohérente dont on a écrit jusqu'ici l'histoire littéraire de ces toutes dernières années (1). Le temps que des fils couleur d'hiver viennent commencer à se mêler à leurs barbes, les vétérans du symbolisme ont entendu sur leurs œuvres plus de sottises que les tableaux de musée. Pourtant ce n'est point ici le cas, comme pour les Goncourt, de s'écrier devant la multiplicité des textes qu'il faut lire et même découvrir pour arriver à la vérité. Au contraire, pour notre petit point d'histoire littéraire, petit en regard de la marche du monde, mais pas si petit relativement et dont l'importance sera de jour en jour plus évidente, les textes sont peu nombreux, tous faciles à se procurer (au moins à la Bibliothèque Nationale).

Une objection plus grave à une histoire du Symbolisme, et celle-là je la déclare tout de suite très valable, c'est que l'évolution du Symbolisme n'est pas terminée. On est d'accord, et j'ai vu que ces idées ont pénétré jusque dans certains entendements, réputés durs, de rue d'Ulm, à ne plus considérer le Romantisme comme un bloc, mais à y admettre quatre bans, dont le premier serait celui de Chateaubriand; le second, celui d'Hugo, Vigny, Lamartine, le troisième de Gautier..., le quatrième de Baudelaire, Banville, etc..., plus un supplément, le Parnasse. De même, le Naturalisme si on veut y comprendre Flaubert et Daudet et Duranty, ne sera pas un bloc; et, même si on le restreint à Émile Zola, on est forcé de voir que ceux qui n'ont pas attendu les *Trois Villes* pour le caractériser, seront forcés d'ajouter un chapitre à leurs traités pour y étudier la troisième manière de Zola. Le Symbolisme donc, dont les premiers livres et revues datent de 1886, ne peut avoir, en 1901, accompli son cycle. Il n'a pu en quinze ans ni réaliser tout ce qu'il voulut, ni toucher à tous les points qu'il visait et décrire toute sa courbe. Ce n'est point qu'en écrivant ceci je demande l'indulgence : les écrivains de talent qui se sont plus ou moins groupés sous cette étiquette, le Symbolisme,

(1) Je n'excepte que les *Propos de littérature*, de M. Albert Mockel, des études de M. Remy de Gourmont et des articles publiés, l'année dernière et cette année même, par M. André Beaunier.

trouveraient cela singulier, et je n'ai nullement la pensée de la solliciter pour moi-même, car si j'espère faire mieux, sans espérer me rendre digne de tout mon rêve, je sais que le labeur de la première partie de ma vie n'a pas été inutile, et je me connais des œuvres viables, puisqu'elles engendrèrent.

Avons-nous eu raison, nous, les premiers symbolistes, ceux qui vinrent tout de suite vers nous, ceux qui voisinèrent avec nous, s'étant associés à certaines de nos idées, s'étant reconnus dans quelques-uns de nos vouloirs? Le vers libre sera-t-il le chemin futur de la poésie française? Le poème en prose, que nous avons dépassé et qui reprend sa consistance d'après notre orientation, sera-t-il cette forme intermédiaire entre la prose et le vers que recherchait, qu'avait trouvée Baudelaire, et sera-t-il la chanson de nos successeurs? Y aura-t-il trois langages littéraires : le vers, gardant son allure parnassienne, éternellement, sur la chute des sociétés et des empires, puis le poème en prose et la prose. — ou bien le vers libre, englobant dans sa large rythmique les anciennes prosodies, voisinera-t-il avec le poème en prose baudelairien, et la prose propre?

Ce sont nos successeurs qui résoudront ce problème.

Je vais dire toute ma pensée : je crois que même si une réaction condamnait le vers libre, si, pour des raisons multiples, excellentes, irréfragables, on en revenait à la pratique littéraire d'avant 1884, si on décrétait nos innovations hasardées, inutiles, — cela n'aurait qu'une importance relative. Une évolution faite dans le sens de la liberté du rythme et de son élargissement est toujours destinée, à la longue au moins, malgré les réactions, à s'imposer : les réactions sont fatales, l'action les cause. Et puis, les jeunes gens qui ne partagent point nos idées théoriques sont tellement imbus de l'application pratique que nous en avons faite, ont si bien absorbé l'influence de l'un ou l'autre de nous ou bien sont si fortement pénétrés de l'œuvre et des tendances d'un de ceux de nos aînés qui ont travaillé au défrichement des routes par nous tracées, que leur vers libéré, et même leur vers parnassien profondément modifié, n'est plus, sauf exception, l'ancien vers, et que tel qui nie le Symbolisme se sert du vers verlainien comme un sourd, que tel qui aime se relier étroitement au passé développe et fait aboutir des conceptions que nous avions indiquées. Je ne discute pas les détails ; je ne veux pas dire que des jeunes gens venus après nous soient nos vassaux littéraires : mais nous avons compté dans leur évolution.

Donc, je crois, selon l'expression de Stéphane Mallarmé, le vers libre viable. Quoi qu'il arrive désormais, il existe; il peut régner, il peut être utilisé occasionnellement. — ceci c'est sa fortune, sa chance, son hasard ; en tout cas, il est ; *une gamme* est ajoutée à notre poésie.

Je crois aussi qu'il est prématuré d'écrire l'histoire du Symbolisme. Aussi n'est-ce point son histoire que je donne aujourd'hui, mais des notes pour servir à l'histoire de ses commencements.

Vers ses dix-huit ans, le jeune homme fraîchement libre du joug des humanistes, plutôt parfois l'enfant qui sait grimper jusqu'à la lucarne qu'on lui laisse sur la vie, se pénètre des nouveautés d'art. Elles sont de sortes diverses. Il y a celles que l'on est en train de consacrer, celles qui conquièrent la faveur publique, celles dont on se détourne, non point avec simplicité et unanimité en laissant tomber le médiocre livre, mais qu'on discute, qu'on vitupère, qu'on honnit, le chef-d'œuvre de demain, ou quelque manière de beau livre, plein de défauts, mais où le don a fait étinceler son éclair d'aurore.

La jeunesse, à Paris, a l'oreille très fine. Elle est très distincte à cet égard de la jeunesse de province. Le petit provincial n'apprend pas grand'chose en dehors de ce que lui disent ses professeurs, le critique autorisé du journal de Paris qu'affectionne son père ou son petit café, et le critique du journal local, habituellement moins lumineux qu'un phare. Le filtre est très serré qui lui laisse pénétrer les efforts nouveaux. Les revues provinciales actuelles qui renseignent plus ou moins les jeunes gens, et le plus souvent tendancieusement, c'est-à-dire inexactement, sont de création toute récente. Elles ont pour rôle de faire connaître aux aînés de Paris un petit groupe qui veut à son tour conquérir le monde, et non point de renseigner sur Paris la province pensante. C'est pourquoi, lorsque, à Paris, le jeune homme a déjà des clartés de tout et médite des révolutions, son premier adversaire est le jeune homme du même âge, tout frais débarqué de sa ville lointaine. Dans ma prime jeunesse, ces jeunes gens, ceux qui n'étaient plus lamartiniens ou hugolâtres, se souciaient surtout de Coppée et de Richepin ; leurs cheveux étaient longs sur des pensers antiques, et, en somme, malgré que le temps qui marche ait tout de même produit quelques modifications, les choses n'ont pas beaucoup changé.

A Paris, un jeune homme qui avait dix-huit ans vers 1878 ou 1879 venait d'assister à une apothéose d'Hugo, faite au théâtre avec les reprises de *Hernani*, de *Manon*, de *Ruy-Blas*, avec Mounet en bandit superbe et le prestige de Sarah et sa voix d'alors, inoubliablement fraîche et veloutée. Les tragédiens italiens, Rossi et Salvini, étaient venus, — sur une scène vide, vide du départ des rossignols italiens jugés oiseux dans leur *Gazza Ladra* et la leçon de chant du *Barbier*, devant des salles vides malgré leur talent, — jouer les grands drames shakespeariens, et Catulle Mendès les remerciait en vers d'être venus nous donner le grand coup d'éperon du drame. (C'était un bel antidote contre les Matinées Ballande recommandées par l'*Alma mater* à la jeunesse studieuse.) Ces jeunes gens virent aussi la réaction contre tout ce romantisme. C'était *la Fille de Roland* acclamée ; le nouveau Ponsard était très à la mode, pas tant que Déroulède exalté, pinaclisé, mais enfin on citait les mots du pauvre M. de Bornier, devenu le plus parisien des bibliothécaires quasi-suburbains.

On disait des poètes parnassiens d'alors (Leconte de Lisle et Banville, leurs aînés, étaient bien peu populaires) qu'ils avaient forgé un outil excellent dont ils ne savaient pas se servir, que la coupe était fort bien ciselée, mais qu'ils n'y versaient que des vins d'Horace assez surets, définition peu applicable à Léon Dierx, pas davantage aux autres et qu'on a toujours, malgré sa vieillesse, essayée et mise en circulation pour toutes les écoles poétiques. Le Naturalisme triomphait avec fracas dans la rue; les acclamations se croisaient parmi les éclaboussements d'injures. Charpentier couvrait Paris d'affiches, les journaux engueulaient Zola qui ripostait, courtois, calme, technique, entêté, dans ses feuilletons du *Bien Public*. Les quais et l'Odéon étaient alors une joie. On n'y trouvait point Zola, accaparé déjà en placements de bibliothèque, mais tous les livres des Goncourt : *Manette*, si séduisante alors, où Chassagnol babille tant et si finement de l'art, d'Ingres, de Delacroix, de Decamps, où Anatole bonimente, *Manette*, où un paysage de prose, alors encore tout neuf, donne, comme un Rousseau, une synthèse de la forêt de Fontainebleau, et *Demailly*, où tant de portraits se coudoient, depuis Champfleury jusqu'à Banville, et, parmi eux, Gautier, kaléidoscope amusant d'une salle de rédaction, éden entrevu dans le mirage, et tous les bouquins sur le XVIIIe siècle; les grands Flaubert, *la Tentation* et *l'Éducation*, jetés inépuisablement au rabais ou bien en donnant l'impression, car les piles ne diminuaient guère ou étaient toujours renouvelées par les fées bienveillantes; et les *Exilés* de Banville, tant qu'on en voulait; et d'autres beaux livres, — tout cela s'entassait à vil prix dans un petit casier des Marpon et Flammarion; et les quais donnaient, avec une abondance énorme, les premières nouvelles de Mendès, si propices à accompagner les premiers cigares, — leurs héros fument toujours —; et *l'Usurpateur*, joli roman japonisant; les Poulet Malassis, si chatoyants de talent en leur diversité, on les vendait sous les portes, à côté des faux Diaz et des faux Corot, si fréquents qu'on eût pu croire que chaque concierge était peintre; on avait lu le *Monde Nouveau* que publiait Charles Cros.

La presse, toujours la même, avait accueilli d'un déferlement de rires *la Pénultième*. Il y eut pourtant, à ce moment à peu près, un article de Jean Richepin qui disait fortement la beauté d'art des œuvres de Mallarmé, de Verlaine, de Huysmans et, je crois, de Villiers. C'était l'heure, l'aurore de Richepin; *la Chanson des Gueux* avait remué la jeunesse, et *les Chansons joyeuses* de Bouchor comptaient.

On parlait aussi de Bourget, alors poète, dont on attendait, parallèlement à Coppée, le renouvellement du roman en vers; on attendait sans vibration. Richepin surtout était à la mode. Les normaliens s'en enorgueillissaient, les candidats aux titres universitaires l'adoraient de les avoir piétinés, les futurs poètes aimaient sa saveur rude, et les étudiants admiraient sa légende de force et de bohémianisme.

La *République des Lettres*, la revue de Mendès, était morte du roman de Cladel, *le Tombeau des Lutteurs*. Elle avait été superbe, luxueuse

(dieux ! qu'on avait ironisé à propos de poèmes en prose de Mallarmé qui ornaient la première livraison, d'ailleurs fort bien faite !), et puis elle avait diminué, et, comme un nageur qui s'allège pour remonter le courant, elle avait jeté peu à peu sa couverture bleue, son vêtement, elle s'était faite légère, diminuant l'épaisseur de ses vélins, elle s'était faite toute, toute petite. Après elle, un journal, la *Vie Littéraire*, qui lui succédait sans la remplacer, jetait au monde, toutes les semaines, un tourbillon de poèmes et de gloire. Il y avait là tous les petits parnassiens, qui écrivaient aussi à la *Renaissance* de Blémont. Dans la *Vie Littéraire,* tous les poèmes n'étaient pas de belle qualité, mais les critiques y jetaient des poignées d'éloges à tous les poètes. Un Briarée, que dis-je? plusieurs, lançaient sans relâche de l'encens et des roses sur tous les rimeurs de Paris, de province, du Canada sans doute. Un jour, M. Emmanuel des Essarts y assuma la tâche d'énumérer, avec une sobre indication, trois mots au plus, tous les poètes de grand talent qui fleurissaient notre pays de France. La chose ne tint pas dans un seul numéro. C'était charmant et beaucoup mieux fréquenté tout de même que les Muses Santones.

Mais il n'y avait pas que les poètes, Shakespeare. Hugo, les parnassiens, les romanciers où l'on apprenait, frémissant, l'histoire du second Empire, les romanciers qui refoulaient dans nos campagnes le roman idéaliste, *la Faute de l'abbé Mouret* donnant des féeries réalistes, croyait-on, *le Nabab* enterrant, dans la tombe de Morny, *Monsieur de Camors.*

Il y avait la peinture, il y avait la musique. La peinture, c'était les impressionnistes exposant des merveilles dans des appartements vacants pour trois mois ; c'était, à l'exposition de 1878, un merveilleux panneau de Gustave Moreau, ouvrant sur la légende une porte niellée et damasquinée et orfévrée ; c'était Manet, Monet, Renoir, de la grâce, de l'élégance, du soleil, de la vérité. — La musique se réveillait en France d'un long sommeil.

Un tas d'oiseaux merveilleux étaient entrés dans le palais de la Belle au Bois dormant, après que Wagner en avait fait, de stupeur, et on disait alors de fracas, éclater les savantes coupoles. Au théâtre, les échos de Membrée et de Mermet saluaient à leur façon la musique nouvelle, en un bruit sonore de chutes de portants ; et on commençait à entendre au théâtre les musiques de Bizet, de Guiraud, de Joncières, de Saint-Saëns.

Naturellement, on allait surtout au concert, où le mélange était moins impur. Chez Pasdeloup et chez Colonne, il y avait des dimanches héroïques. C'étaient les fragments wagnériens terminés dans le potin et le chahut. C'était Berlioz imposé, c'était Franck écouté en bâillant, Liszt présenté par ses petits côtés, des rhapsodies, sauf une admirable soirée organisée par Saint-Saëns. Massenet triomphait. Saint-Saëns était discuté, on se battait presque pour *la Danse macabre :* c'était le bon temps, comme disent les personnages d'Erckmann-Chatrian chaque fois

qu'on débouche une vieille bouteille ou qu'ils entendent sonner un vieux coucou historié.

Les hasards de la vie d'étudiant m'avaient mis en contact avec quelques amis à préoccupations littéraires et qui n'ont point fait de littérature, de jeunes savants, de futurs historiens ou orientalistes, et le hasard me fit aussi connaître quelques poètes, dont les uns aimaient Richepin et d'autres Rollinat, alors l'auteur des *Brandes*. Où rencontrai-je pour la première fois Frémine, géant blond, qui, alors, récitait déjà *Floréal*, *les Pommiers*, une ode à Robert Guiscard? mais, un jour, déambulant avec Frémine dans les allées du Luxembourg, nous rencontrons un petit homme sec, nerveux, les yeux d'aiguille noire sous une épaisse chevelure, l'air frileux, étroitement boutonné, au printemps, sous un pardessus bleu étriqué, pantalon un peu effrangé, souliers de roulier, gibus irréprochable; je l'avais souvent croisé avec curiosité, devinant que c'était quelqu'un. Frémine nous présente. Cros me dit d'un brusque tutoiement : « Tu es un poète, toi. — Vous ne vous trompez pas. — Tu dois avoir des vers sur toi... — Pas des vers, des poèmes... Seulement, quoi! je les fais à ma manière... — Mais lis donc. » J'avais tiré un papier, je commence. « Toute mon âme s'est envolée, elle est allée se poser sur des violettes et les roses que tu as respirées jadis... » Cros m'interrompt : « Ça me suffit, tu es poète » ; et nous causâmes longtemps sous les grands arbres. Il fut convenu que, le lendemain, je lui lirais mes œuvres, entièrement inédites, ou au moins une anthologie tirée d'icelles. « Mais, me dit Cros, ce sont presque des vers ; il faudrait un rien pour en faire des poèmes. » J'y voyais, moi, une différence. « J'ai des vers aussi, lui dis-je », et je lui lus un petit poème, des vers libres, les premiers sans aucun doute et pas les meilleurs. « Alors, me dit Cros, tu veux faire des réformes? Tu as bien tort. Comment feras-tu pour faire des vers un drapeau à la main? Et les embêtements! » Je n'insistai pas. Cros ne connut que peu de mes vers libres (de ce temps-là) et nous passâmes à des projets de collaboration, drame, comédies et surtout traductions poétiques d'œuvres purement musicales. Il n'en fut que quelques conversations ; mais je garderai toujours le bon souvenir de l'accueil du pauvre grand poète, dompté par la métrique parnassienne, génial et sans métier, dans ce salon carrelé noir et blanc de la rue de l'Odéon, avec une petite table couverte d'un immense tapis de velours des livres empilés dans les coins, des fragments d'appareils rouge, pour ses recherches de photographie des couleurs dispersés sur la cheminée et sur des chaises ; et où je compris que Charles Cros était vraiment un grand homme et supérieur à la vie, c'est que, lorsqu'il voulut, le même jour, me donner un exemplaire de son *Coffret de Santal*, il fallut, pour le trouver, déranger des bibliothèques, des musées, des estampes, des vêtements, des enfants, des jouets, des tables à ouvrage, pour dénicher enfin, à la suite d'une chasse qui seyait

admirablement à son air de trappeur, le précieux petit bouquin. Quand à nos projets communs, nous en reparlâmes ; mais la vie est si courte...

Il se trouvait que j'avais connu sur le banc de la rhétorique Guy Tomel, candidat intermittent à l'École normale. Avant de prendre part de façon capitale au reportage contemporain (c'est lui qui imagina d'interviewer l'épicier du coin sur les incendies et accidents de son quartier), Tomel jouait les Musset d'après les *Nuits*. Nul ne fut plus poitrinaire et dévasté. Tomel dirigeait, conjointement avec Harry Alis, une revue qui s'appelait la *Revue Moderne et Naturaliste* ; je crois que jamais on ne dit plus justement qu'en cette revue : « l'abonné..., l'abonné se plaint, réclame, écrit, » en se servant du singulier ; je crois bien que l'abonné était le poète Georges Lorin, et, comme il publiait des vers (de jolis vers) dans cette revue, on pouvait dire aussi que c'était une revue rédigée par l'abonné. Tomel, revenu du romantisme depuis quelques semaines, avait bien fondé la revue avec Alis, mais il était immédiatement tombé en sous-ordre, pour avoir eu la malechance de laisser dans sa chambre le ballot contenant les 1.200 exemplaires du premier numéro, pendant une huitaine de jours, sans l'ouvrir, et même sans rentrer chez lui s'enquérir de l'œuvre commune, durant qu'Alis se répandait en notes et papillons dans *l'Abeille d'Étampes* et autres journaux de Paris et de province, et s'étonnait que les libraires fissent si peu de cas d'une revue si bien lancée ; Tomel était, du fait de son insuffisance administrative, réduit à la seconde place, et il formait l'école néo-naturaliste d'Harry Alis, dont le principe était que Zola était certes un homme de talent, mais que le vrai chef du naturalisme, bien supérieur à lui, c'était M. Jules Claretie. Sur le vœu de Tomel, je montrai mon manuscrit à Harry Alis. Il en écarta d'emblée les vers, pour le principe, sa revue ne les recherchant pas ; il s'intéressa aux poèmes en prose, mais en écartant tous ceux qui pouvaient être taxés on ne disait pas encore de symbolisme, et en choisit finalement trois des plus simples, qui lui parurent modernes et naturalistes ; de plus, comme il avait tout son temps, il me gratifia d'une conférence que j'écoutai sans profit. Je parus : deux pages in-8°. Il s'agissait de tirer parti de ce succès : je fis deux parts, l'une pour l'ambition, qui fut d'envoyer un exemplaire à madame Adam avec des vers qu'elle ajourna *sine die*, mais avec une politesse infinie et peut-être autographe, l'autre pour l'art, j'envoyai le fascicule à Stéphane Mallarmé.

Mallarmé m'attirait et par son talent et par son formidable insuccès. Je me targue d'avoir porté mes premiers respects à l'homme alors le plus méconnu de la littérature mondiale. D'ailleurs, une des vertus du Symbolisme naissant fut de ne pas se courber devant la puissance littéraire, devant les titres, les journaux ouverts, les amitiés de bonne marque, et de redresser les torts de la précédente génération. Vielé-Griffin a dit avec raison que sa génération a entouré de respects justes

Villiers, Dierx, Verlaine, Mallarmé, les a remontés, les a rétablis au rang d'où les parnassiens les avaient évincés. C'est très exact ; la première et la seconde générations des symbolistes (Vielé-Griffin est de la seconde) furent animées du même et louable sentiment, d'un bel esprit de justice.

Donc, je voulais envoyer un exemplaire de la revue à Mallarmé. J'ignorais son adresse. Mais Mallarmé avait publié une traduction chez un éditeur, et l'éditeur de Mallarmé s'appelait Rothschild. Un petit vieux casse-noisette me regarda derrière de soupçonneuses lunettes, derrière un tiroir de ghetto, rue Bonaparte ou rue des Saints-Pères, ghetto parce qu'il y avait aux murs de belles estampes, qu'un poète y avait été publié et que cela sentait une décente pauvreté. A ma demande d'adresse, Rothschild me dit : « Pourquoi? — Pour lui envoyer une revue où j'ai écrit. — Votre nom. — Gustave Kahn. — Israélite. — Oui. — Ah... » Il considéra avec surprise ce coreligionnaire qui tournait mal, et ajouta : « 89, rue de Rome. » Le lendemain, Mallarmé me priait de le venir voir, et j'y fus sans craindre de paraître pressé.

Stéphane Mallarmé a bien voulu dire que j'avais été son premier visiteur. Je trouvai pourtant chez lui — je crois, à ma seconde visite, — un jeune homme, Raoul de l'Angle-Beaumanoir, qui faisait des vers, je ne dirai pas, comme vous et moi, parce qu'ils étaient strictement parnassiens. Ce jeune homme venait voir Mallarmé par piété filiale : il réparait le crime de son père, un de l'Angle-Beaumanoir, préfet, qui, au vu des vers de Mallarmé, alors professeur dans un district écarté, avait obtenu qu'on imposât une mutation au poète, à son gré, malencontreux et affichant. Le premier soir où je vis Mallarmé, où nous causâmes, très rapidement, de tout, de notre art, du but de l'art, des contemporains, du passé, du présent, Mallarmé s'aperçut très vite que je connaissais assez peu Aloysius Bertrand, parcouru trop rapidement à la Bibliothèque, et presque pas Villiers. Ce lui fut une peine ; mais il fallait alors plus que de la bonne volonté pour découvrir Villiers : il y fallait de l'érudition. Heureusement Mallarmé possédait un Villiers unique, complet, fait de volumes épuisés et de pages de revue découpées, que j'emportai avec un Bertrand, un Dierx, que, selon Mallarmé, il fallait non seulement aimer, mais savoir par cœur, au même titre que, dans Verlaine, au moins les *Fêtes Galantes*.

Mallarmé avait fort goûté ce qu'il appelait ma façon nouvelle et si musicale de traiter la prose ; quand nous causâmes vers, ce fut autre chose : je lui parlai de la nécessité de desserrer l'instrument, il me répondit qu'il fallait, à son sens, resserrer l'instrument jusqu'aux dernières possibilités. Ce ne fut que bien plus tard, deux ans avant sa mort, que Mallarmé, reprenant la conversation et me rappelant le moment d'autrefois, me parla du poème *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, que devaient suivre neuf autres poèmes ; il voulut bien me dire, avec une amicale condescendance, qu'il se ralliait à moi, politesse exquise

et rendue à moi qui lui devais tant de m'avoir été un tel exemple de hauteur d'art et d'indifférence au grognement des gâcheurs d'encre.

Je me suis quelquefois repenti de n'avoir pas plus insisté auprès de Mallarmé sur toutes les bonnes raisons qui me poussaient à renouveler la rythmique. Mais c'est un peu effarant d'être tout seul à penser quelque chose, et puis, dès qu'il s'agissait des vers, il semblait qu'en y portant une main violente on commît un sacrilège. Le ton augural toujours, même en riant, de Mallarmé se faisait plus lointain ; j'avais peur d'insister sur un point délicat où toutes les fibres de la pensée concentraient leur sensibilité, et puis Mallarmé me disait tant de bien, si poliment, avec de si adroites et bienveillantes réserves, des poèmes en prose — je disais les « proses » tout court — dont je lui infligeais une lecture presque périodique, que mon audace novatrice reculait : j'avais peur qu'il se crût forcé à étendre sa bienveillance à des essais qu'il ne goûtait pas. Je ne crains pas de dire qu'il influa d'ailleurs sur moi et que je fis, en ce temps-là, une paire de sonnets.

Ceux que je vis dans ces soirées du mardi de 1879, bien différentes des glorieuses chambrées que je retrouvai en 1885, ce furent, outre R. de l'Angle-Beaumanoir, le bon Jean Marras, M. Henry Roujon, Germain Nouveau, le musicien-po te Léopold Dauphin.

Entre temps, je m'occupai de la diffusion de mon œuvre, et j'en entrepris une lecture publique. La rive gauche offrait à cet égard une ressource.

C'était le club, si l'on peut dire, des Hydropathes, où Charles Cros fréquentait. Il y lisait *l'Archet* et on lui demandait beaucoup *le Hareng saur*. On lui préférait généralement dans ces milieux Émile Goudeau, dont la verve parisienne et gasconne était là fort goûtée. C'était un peu café-concert : cela n'était pas pour étonner Cros, qui avait commis, pour un lucre nécessaire, paroles et musique, deux chansons, dont l'une, *Paquita*, fut le modèle du célèbre *Amant d'Amanda*.

Il se dépensait là beaucoup de franche gaîté, à laquelle contribuaient plus que tous autres Jules Jouy et Alphonse Allais, et on disait des vers. Champsaur y était populaire ; on y vit M. Le Bargy, Rollinat parfois, et un hypothétique savant qu'on dénommait l'Hydropathe-Melon ; le bon Charles de Sivry faisait honneur au groupe quand il le visitait. Goudeau était président de ce cercle, et Grenet-Dancourt vice-président ; or, ce fut Grenet-Dancourt, homme infiniment aimable, qui assuma de quitter un soir sa sonnette vice-présidentielle pour dire aux foules surprises un poème en prose de moi, et son autorité couvrit l'échec noir de mon œuvre brève. Paternellement Grenet-Dancourt m'engagea à persévérer et à habituer le public à ma conception de la prose poétique. Je le remerciai et ajournai *sine die*. Cros naturellement me félicita, et après lui un jeune homme que j'avais déjà entrevu par là, et dont j'avais remarqué l'aspect un peu clergyman et correct un peu trop pour le mi-

lieu ; ce jeune camarade, conquis par ces quelques pauvres lignes, devait devenir mon meilleur ami d'art : c'était Jules Laforgue.

Je l'avais un peu remarqué à cause de sa tenue, et aussi pour cette particularité, qu'il semblait ne pas venir là pour autre chose que pour écouter des vers ; ses tranquilles yeux s'éclairaient et ses joues se rosaient quand les vers offraient le plus petit intérêt. Nous causâmes, tandis que Joseph Gayda, sur le tréteau, assurait qu'il ne voulait plus aimer que des femmes de pierre, et, à la dispersion, nous remontâmes un peu par les rues. Il m'apprit qu'il se voulait consacrer à l'histoire de l'art ; il méditait aussi un drame sur Savonarole. Il fut convenu que nous nous reverrions. Nous nous montrâmes nos bagages littéraires : le sien consistait en une petite étude lyrique sur Watteau et quelques sonnets infiniment impeccables, et écrits sur des phénomènes de la rue, des enfants dont la chemise passe et les points les plus élevés d'une sérieuse cosmogonie. Il prêta une oreille attentive à mes idées de rythmique, à qui il voulut tout de suite considérer une portée ; pourtant il continua quelque temps encore à écrire des sonnets : il en fit un petit cahier : je ne les connus pas tous, — je crois que, trop précipitamment, il les détruisit.

C'est un de mes plus chers souvenirs que celui de ces après-midi errantes de l'été 1886. Ce cerveau de jeune sage, d'une étonnante réceptivité, d'une extrême finesse à saisir les rapports, les analogies, m'intéressait infiniment. Au cours des promenades, où un livre à la main (quelque mauvais Taine d'art ou quelque bouquin de philosophie) lui paraissait nécessaire à son maintien, nous échangeâmes des idées.

Il me montra des bouddhismes à travers Cazalis. Je lui révélai Corbière que je venais de découvrir dans les conversations d'un de ses petits-cousins qui signait Pol Kalig des vers légers, et essayait de faire connaître *les Amours Jaunes* et y réussissait plutôt peu : nous trouvâmes Corbière admirable pour des raisons différentes. Laforgue me vantait fort Anatole France, dont il admirait *le Livre de mon ami*, et Bourget, dont il goûtait les curiosités. Il y avait entre nous bien des divergences ; mais l'unité s'était faite sur une réforme généralement nécessaire de tout, d'un côté au nom du Vers libre, de l'autre au nom de la philosophie de l'Inconscient.

Au milieu de tous ces soucis littéraires, j'avais fort délaissé les écoles du gouvernement qui devaient me couvrir du service militaire. Aussi m'embarquai-je un beau jour avec une flopée de concitoyens pour aller servir ma patrie dans les Afriques. Laforgue m'écrivait et m'envoyait des vers, je lui en rétorquais plus rarement, le maniement du fusil étant peu conciliable avec celui de la plume ; mon vers s'alourdissait, s'uniformisait, le sien se libérait ; mes corbeaux de bagne ne valaient pas ses oiseaux libres, et mes corbeaux étaient rares : je n'ai jamais publié ces essais, les voyant avec des yeux clairs. Excepté les communications

avec Laforgue, qu'on n'imprimait pas encore, je n'eus guère là-bas de vie littéraire, sauf, un jour, un brusque rappel. Le service télégraphique m'employait, et, un jour, en dépaquetant des ustensiles que me faisait parvenir l'administration, imprimés ou bandes, je regardai les papiers d'enveloppe; une page de la *Vie Moderne* me tomba sous les yeux : j'y vis un poème en vers libres, ou typographié tel, poème en prose ou en vers libres, selon le gré, très directement ressemblant à mes essais. Il était signé d'une personne qui me connaissait bien, et voulait bien, moi absent, se conformer étroitement à mon esthétique; je faisais école.

A ma rentrée en France, à l'automne de 1885, Paris m'y parut un Éden grelottant, quelque paradis où, dans la lumière indécise des cinq heures, des lampes ardentes allumaient partout, derrière les glaces, des mirages d'Hespérides. Littérairement, tout était changé. Mallarmé montait les premiers degrés de la gloire. Ses mardis soir étaient suivis avec tant de recueillement qu'on eût dit vraiment, dans le bon sens du mot, une chapelle à son quatrième de la rue de Rome. Il y avait un peu, dans l'empressement joyeux qu'on mettait à l'aller voir, en même temps que de la très bien intentionnée curiosité, un peu de la joie qu'on éprouve à aller voir un prestidigitateur très supérieur, ou un prédicateur célèbre. Oui, on eût cru, à certains soirs, être dans une de ces églises, au cinquième ou au fond d'une cour, où la manne d'une religion nouvelle est communiquée à des adeptes qui doivent, pour entrer, montrer patte blanche; la patte blanche, là, c'était un poème ou la présentation par un accueilli déjà depuis quelque temps.

Mallarmé n'avait pas changé d'une ligne : il y avait seulement une génération nouvelle. On a, avec raison, expliqué cette influence de Mallarmé, en plus de la beauté de son œuvre, par sa prestigieuse conversation, souple, signifiante, chatoyante, colorée. Elle était d'une abondance stylisée, d'une élégance nourrie, d'une nouveauté pleine de paillettes rares. De plus, Mallarmé, et ce fut un des secrets de l'affection qu'il provoqua, Mallarmé savait admirablement écouter. Il n'est point de plan littéraire, génial ou biscornu, qui ne lui ait été communiqué, et si les beaux projets éveillaient chez lui un clairvoyant enthousiasme, les erreurs, il les accueillait avec une urbanité qui voilait très peu un conseil toujours pratique et bienfaisant. Mallarmé me mit au courant. Le vers, on n'y touchait point, sauf Verlaine en quelques fantaisies qui allaient paraître dans *Jadis et Naguère;* au contraire, on raffinait. On inscrivait des rondels dans des sonnets, des sonnets dans des poèmes; quant au poème en prose, il y avait eu, me dit Mallarmé, un mouvement de ce côté, auquel je n'étais pas étranger.

Laforgue avait terminé à peu près ses jolies *Complaintes*, si tendrement, si généreusement angoissées. Cros montait tous les jours vers le Chat Noir : il y avait suivi les Hydropathes et se laissait sombrer. Moi, je rapportais des textes que, malgré les conseils réitérés de Laforgue,

je résolus de ne point publier, les voulant considérer comme des préludes insuffisants; je rapportais aussi quelques idées très nettes.

D'abord, je m'étais rendu compte de la parfaite imperméabilité des masses populaires vis-à-vis de la littérature de nos aînés, et leur art m'apparaissait bâtard, incapable de satisfaire le populaire, incapable de charmer l'élite; comme il fallait d'abord reforger l'instrument, dont les masses s'occupent fort peu, les premiers efforts pouvaient être dirigés de façon, non pas à plaire à l'élite, mais à la guider. De là, le manque de concessions, même typographiques, dans mes premiers écrits publiés. Le premier critérium, le seul, était de me satisfaire moi-même; me satisfaisant moi-même, j'étais sûr de plaire, soit tout de suite, soit avec d'inévaluables délais, à ceux de ma sorte, et cela me suffisait. Cette base esthétique, chez moi, n'a pas changé, et si je ne rencontre plus le reproche d'incompréhensibilité, c'est que l'évolution a marché.—Une autre idée s'était enracinée en moi : c'est que l'art devait être social. J'entendais par là, qu'il devait, autant que faire se pouvait, négliger les habitudes et la prétention de la bourgeoisie, s'adresser, en attendant que le peuple s'y intéressât, aux prolétaires intellectuels et à ceux de demain, pas à ceux d'hier; je ne pensai pas un instant qu'on dût faire banal pour être sûrement compris. On pouvait donner au lecteur tout le temps nécessaire (il l'a pris d'ailleurs), et lui faire observer que, de même qu'il ne peut pas, sans une certaine préparation, s'intéresser à la science, même élémentaire, il lui faut aussi quelque préparation pour s'y connaître en littérature. — La troisième idée, c'est que le poème en prose était insuffisant et que c'était le vers, la strophe qu'il fallait reformer. — Une quatrième idée, c'est que le nouveau poète se devait et devait aux autres, quoique l'occupation ne fût pas fort amusante, de faire de la critique. Pour pouvoir écrire l'œuvre d'art pure, il fallait pouvoir l'expliquer dans des travaux latéraux.

En 1885, il y avait des décadents et des symbolistes, beaucoup de décadents et peu de symbolistes. Le mot de décadent avait été prononcé, celui de symboliste pas encore; nous parlions de symbole, nous n'avions pas créé le mot générique de symbolisme, et les décadents et les symbolistes, c'était tout autre chose, alors. Le mot de décadent avait été créé par des journalistes. Quelques poètes l'avaient, disaient-ils, ramassé comme les gueux de Hollande avaient arboré l'épithète injurieuse. Pas si injurieuse et pas si inexacte.

On se souvient de l'admirable étude de Théophile Gautier qui précède l'édition des *Fleurs du Mal* et où Gautier développe la beauté particulière et chatoyante du style aux époques de décadence. Ce sont des lignes qui ne tombèrent pas dans des oreilles sourdes, et, quoique le mot fût surtout applicable à ce qu'on dit de la décadence latine, on arriva à l'appliquer à notre époque, par dérivation plutôt politique, l'Empire, le Bas-Empire, Paris, Byzance et autres sornettes.

Mallarmé, autrefois, m'avait parlé, avec des éloges pour son aménité,

son dandysme, son élégance, sinon pour son art, du vicomte de Montesquiou. Le raffinement particulier de M. de Montesquiou, son goût pour le chantournement, sa façon de dissimuler les portes de son appartement et d'égayer les tapis aux frais de la santé des tortues orfévrées, avaient infiniment séduit l'intelligence avide de petites nouveautés de M. J.-K. Huysmans. Notre grand dyspeptique, qui eut un beau talent un peu lourd et simple avant de se jeter dans le bain trouble de sainte Lydwine, venait de Gautier, de Baudelaire, et aussi des Précieuses, et aussi de Zola. Ses livres naturalistes, en dehors du meilleur, *En Ménage*, jolie étude sentimentale amère, à la Flaubert *(Éducation Sentimentale)*, présentaient une curieuse étude de l'argot.

Las des Titines de Montparnasse et de leurs amis, las de ces romanciers moyens et de ce Tibaille où il a mis joliment beaucoup de lui-même, fatigué, par avance, d'être le triste commensal de M. Folantin, parti de quelque mysticisme de riddeck qui lui faisait paraître le Naturalisme insuffisant, M. Huysmans saisit avec bonheur l'occasion d'appliquer ses méthodes à un portrait aristocratique et, au lieu d'être un maussade Jordaens, il rêva de s'élever à être un Van Dyck prophétique, et *A Rebours*, qui n'était point un livre facile à faire, qui n'est pas un bouquin méprisable, exerça sur beaucoup de gens une fort mauvaise influence. C'était une grosse lanterne foraine qui attira beaucoup de phalènes curieux, et, d'avoir contemplé le jeu capricieux de ses feux versicolores, certains lettrés en sont demeurés encore en cet état que le style populaire fixe sous ce terme : baba, — c'est-à-dire éberlués.

Verlaine avait donné *les Poètes Maudits*, allait donner *Jadis et Naguère*, rééditait *Sagesse* et avait donné tout le spectacle de son âme enfantine et de sa sensibilité d'écorché. Si instinctif fût-il, il avait tout de même brièvement esthétisé, et son art poétique (*Jadis et Naguère*) donnait bref et bien sa méthode : « de la musique avant toute chose... ; avant tout préfère l'impair... ; prends l'éloquence et tords-lui son cou...; la rime, ce bijou d'un sou... » Le fruit de ces années de recueillement concordait à merveille avec la germination sourde et l'éclosion première des idées parallèlement en marche.

Verlaine, le créateur avec Rimbaud du vers libéré, avait, dans son esthétique complexe et peu certaine, avec des éclairs superbes, des coins où régnait encore du baudelairisme de l'ordre le moins supérieur. Il lui demeurait quelques restes d'avoir été, parmi les parnassiens, le saturnien ; il était croyant et satanique, avait quelque ironique respect pour le Saint-Sulpice qui lui semblait, je pense, aussi louable qu'une autre sorte d'imagerie populaire. Très clair, précis, poignant dès qu'il écoutait sa sensibilité, laquelle était amoureuse, susceptible et mêlée de crédulité religieuse, il était très embarrassé sur les terrains d'exégèse et de critique. Encore qu'il ait, à mon souvenir, merveilleusement développé dans une conversation le type de Parsifal (ses idées sur ce point ont été vulgarisées sans ses soins), il brillait moins par la pénétration

critique que par un don de se traduire tout entier dans une simple chanson, avec son âme douce, rodomontante et peureuse. Il mêla donc au Symbolisme initial, dont il fut une forte colonne, du décadentisme, c'est-à-dire du satanisme, de l'innocente perversité et du catholicisme poétique ; le sonnet de Bérénice, si célèbre, si joli, ne veut pas peindre Rome au temps de la décadence, mais bien rythmer une sorte d'état de convalescence charmante, d'éveil atténué, d'idées rafraîchies par un bref sommeil, qui fut assez familier à Verlaine ; ce fut, comme beaucoup de poèmes symbolistes, l'état allégorisé ou le symbole, soit la traduction, bien précise et sans oiseux commentaire, d'un état d'âme. N'importe : le succès du sonnet aida à la fortune du mot décadence (déjà Robert Caze et quelques autres portaient de l'attention à ce mouvement), et l'école décadente eut plus de consistance après ce sonnet.

Cette idée de décadence, elle tenait encore à de vieux errements. Baudelaire avait longuement parlé d'une traduction de Pétrone qu'il n'écrivit pas, ce qui serait la perte irréparable d'un grand et raffiné plaisir d'art, si mon cher ami Laurent Tailhade ne terminait une traduction de Pétrone. On parlait assez couramment, entre autres Paul Adam, qui réalisa son désir, d'écrire des romans sur Byzance. Jean Richepin, déjà, avait annoncé un *Élagabal*, dont quelques rares fragments parurent au *Courrier français*. Il y avait certainement une curiosité vers des époques qu'on disait faisandées, encore que leur logique d'être eût été depuis longtemps démontrée par Amédée Thierry ; les recherches de Fustel n'étant pas sans écho : la petite pièce latine de *Fleurs du Mal* portait ses fruits : de divers côtés on préparait des anthologies des pièces de basse latinité ; ce fut plus tard M. de Gourmont qui réalisa, pour sa part, ces projets antérieurs que sans doute il avait ignorés. Il y avait aussi vaguement l'idée que les Prussiens de 1870 avaient été les barbares, que Paris, c'était Rome ; les romans de Zola, *Nana*, avaient souligné la métaphore, et il y avait donc des décadents ; on parlait du roman de la pourriture, du roman médical. Sous cette influence de Verlaine, de Huysmans, de Zola surtout, et passablement de Mendès conteur, dont les tableautins licencieux étaient alors fort goûtés, marchait un groupe d'écrivains plus prosateurs que poètes. Mme Rachilde était le meilleur écrivain en prose de ce groupe.

Plus que le sonnet de Verlaine, plus que toute raison esthétique, antérieurement à l'apparition du *Décadent* qui d'ailleurs fut de quelques jours plus jeune que la *Vogue*, quelques-uns des poètes décadents ou de ceux qui furent plus tard symbolistes avaient été parodiés et le groupe naissant avait subi son petit *Parnassiculet*. Ce furent les *Déliquescences* d'Adoré Floupette, publié chez Lion Vanné, éditeur à Byzance. Sous l'inspiration de Paul Arène, esprit charmant et étroit, qui avait été du *Parnassiculet* (avec le même sentiment d'ironie un peu méchante pour les poètes), un excellent artiste, Gabriel Vicaire, et un homme d'esprit, Henri Beauclair, maintenant secrétaire au *Petit Journal* et qui alors démontrait, dans de brèves nouvelles, des qualités

d'humour à la Baric, écrivaient un petit volume, qui se ressentait infiniment du patronage d'Arène, par ses affinités avec le *Parnassiculet* et la peinture de mœurs littéraires trop exactement transposées de la *Gueuse Parfumée*, une œuvre de Paul Arène d'ailleurs fort joliette. Cette pochade dut être faite dans des conditions extraordinaires de rapidité : l'ironie des auteurs s'attaque à quelques manières très extérieures de Verlaine, de Mallarmé, de Tailhade, de Laforgue ; je noterai, ce qui est important, qu'aucune espèce d'allusion n'y est faite au vers libre, qu'ils ne rencontraient pas dans leur petit milieu. En somme, Vicaire et Beauclair n'usèrent guère d'autre document que *Lutèce*, petit journal d'art très amusant que rédigeait, en donnant surtout des vers de Verlaine, de Moréas, de Morice, Léo Trézenik, (l'ancien hydropathe Pierre Infernal), dessinateur au chapeau breton, devenu imprimeur et directeur de journal au Quartier Latin comme en province. Willy y débutait alors dans un nuage de calembours et de mélancolie, avec un bruit de sonnette folle, et il était la moitié de la direction. Vielé-Griffin y donnait des vers signés Alaric Thome. On n'y trouverait point de vers libres, mais, hormis cela, beaucoup de bonnes choses, connues par l'impression en volume, pas mal de gaieté et de sarcasme. *Lutèce* et les *Déliquescences* sont très rive gauche, et pour cela fort incomplètes comme document à consulter. Car enfin il y a deux rives. Ces jeunes gens ne s'en doutaient pas trop, et l'un d'eux, Stanislas de Guaita, a donné la note exacte d'un certain état d'esprit, quand, après avoir énuméré, dans une préface à un volume de vers, tous les nouveaux poètes existant à sa connaissance, il terminait en disant : « Il y en a peut-être d'autres, mais je ne les connais pas ; en tout cas, ils ne viennent pas à mon café. »

Il y eut dans ces époques d'hésitation et de développement mental incertain, quelques êtres falots, dont le souvenir ne doit point être banni, au contraire, pas plus que celui des petits romantiques. Ils furent le sourire de nos années de lutte, si on peut appeler lutte la production paresseuse et tranquille, au milieu de sarcasmes qui ne nous touchaient point. Parmi ces hommes aimables je voudrais citer au moins Baju. Anatole Baju, qui fut un brave homme de self-government. En effet, Baju, humble débarqué de la Creuse lointaine sous couleur d'éduquer les enfants de la laïque de Saint-Denis, loua une mansarde rue de la Victoire, et non seulement il y fonda un journal, mais il y installa une imprimerie. Ses directeurs de conscience littéraire furent alternativement, ou tout ensemble, je ne m'en souviens plus, M. Paterne Berrichon et M. Maurice Du Plessys ; le journal s'appelait le *Décadent*. Encore qu'il fût décadent, Baju louchait du côté des symbolistes. Il pourparla, et la rédaction de la *Vogue*, écrivit un n° du *Décadent*. L'idée de Baju, idée juste au premier chef, était d'être éclectique dans un exclusivisme donné ; nous fûmes trop exclusifs et le *Décadent* retourna aux décadents, ce qui était normal, et puis il mourut, car rien n'est éternel. Le

Symboliste, un hebdomadaire à deux sous, que nous avions créé, Adam, Moréas, Laforgue et moi, pour être accessibles aux petites bourses et avec les capitaux (parfaitement) de la maison Tresse et de la maison Soirat, ne vécut que quatre numéros. Un vieux communard l'imprimait dans les fonds de Vaugirard, pour une rétribution, je pense, un peu stricte. Le *Décadent* ne survécut guère au *Symboliste*. Étéocle et Polynice s'étaient portés des blessures mortelles, et puis la survie du *Décadent* n'eut qu'une importance relative : il était devenu petite revue ; c'était bien gros pour Baju : il y perdait son arome de journal, d'hebdomadaire ; ce n'était plus un léger papier drôlet, où toutes les lettres dansaient. Baju avait un imprimeur. Il fut étouffé par le luxe, et depuis eut des succès politiques ; un arrondissement de la Creuse lui donna un jour 2.000 voix, insuffisantes à l'installer parmi nos parlementaires. Il se pourrait que Baju ait été un boulangiste de marque.

La *Vogue* était plus sérieuse ; elle fut la première revue symboliste, et si elle mourut jeune, au moins ses collections furent-elles presque immédiatement recherchées. On sentit tout de suite combien on avait eu tort de l'acheter si peu, et elle donna aux libraires avisés et à des courtiers teintés de littérature d'assez agréables bénéfices. Elle eut de la gloire mi-vivante mi-posthume. Pourtant, tout en contenant de fort belles choses, et notamment les *Moralités Légendaires* de Jules Laforgue en grande partie, elle était dirigée avec assez de paresse, et son directeur, c'est-à-dire moi, avait une tendance excessive à juxtaposer à de la copie purement littéraire des textes d'érudition qui n'y étaient point absolument nécessaires. Mais on comptait sur l'avenir, et l'on voulait être complet. La collection de la *Vogue*, sur laquelle je n'insisterai point autrement, démontre pourtant deux choses : d'abord que le fameux dénigrement qu'on nous reprocha n'était point notre tendance, et que si nous dénigrâmes nous ne le fîmes que pour notre légitime défense et après d'injustes attaques, puisqu'on ne saurait trouver dans la *Vogue* d'autres articles critiques qu'un article très camarade que je fis pour l'apparition des *Cantilènes* de Jean Moréas, en dehors de ceux de F. F. sur les Impressionnistes. Pourtant nous avions le papier tout prêt et la plume alerte ; l'on ne nous ménageait pas, mais nous étions fort pacifiques.

Tout récemment, j'eus l'occasion de retracer le passé de la *Vogue* ; deux jeunes poètes, Tristan Klingsor et Henry Degron, me demandèrent l'autorisation d'arborer mon vieux titre sur une jeune revue qui devait se conformer, m'affirmait-on, aux traditions intransigeantes de l'ancienne *Vogue*. Je leur donnai une lettre-préface, on pourrait dire — étant donné l'épigraphe « Vogue la galère », auteur Jules Laforgue — des lettres de marque. Encore une fois, le petit steamer partit, chargé d'espoirs argonautiques, avec le salut amical de son ancien pilote. C'est l'éloge de la *Vogue* et des œuvres qu'elle publia dans sa première série qu'on ne pensa jamais en citant son titre, devenu une sorte de nom

propre, à la vulgarité du mot « vogue » conçu en son sens ordinaire, et à tout ce qu'il indique de plate poursuite du succès courant et de course à quatre pattes vers la vulgarité. Le titre avait été trouvé par M. Léo d'Orfer, un décadent qui avait fondé cette revue et m'en avait confié le secrétariat de la rédaction, à cause de sa foi en mon génie et surtout parce qu'il me considérait très apte, en cas de difficultés vitales, à atténuer les souffrances de l'organe. M. Léo d'Orfer avait découvert, c'est trop peu dire, inventé un éditeur, M. Barbou, venu à Paris pour y acquérir un fonds de papeterie au quartier des Écoles. M. d'Orfer, qui avait la pratique des affaires et le don communicatif du mirage, transforma avec rapidité, semble-t-il, les ambitions de M. Barbou. Quand je vis celui-ci, il ne demandait pas mieux que de fonder une revue et d'éditer tous les livres ; il assurait même, à chaque auteur, qu'il tenait à ses œuvres d'une façon toute *espéciale* ; et comme les plus belles choses ont le pire destin, au bout de cinq semaines M. Barbou lâchait pied et repartait à la campagne se refaire une santé. J'avais dû déjà annoncer à M. d'Orfer que je démissionnerais, s'il persistait à vouloir publier, à côté de la revue, un supplément où son intention était de considérer avec indulgence les productions de l'abonné, ou d'amis dont il jugeait indispensable, autrement que littérairement, de publier les œuvres. Ce n'était point que toutes ces pages fussent sans intérêt, mais l'ensemble du choix ne me paraissait pas cadrer avec mes intentions de revue intransigeante.

Nous choisîmes donc cette occasion de l'effacement de M. Barbou pour nous séparer, et je fis reparaître, après trois semaines d'intervalle qui me parurent opportunes, la *Vogue*, mieux à mon image. Ce fut encore un petit épisode de la lutte entre les décadents et les symbolistes sur le même tremplin.

Mallarmé m'avait dit, quand je lui avais conté l'apparition prochaine de la revue et son nom : « C'est le dernier titre que je choisirais. — Et moi donc ! mais je pense bien le faire oublier ! » Nous avons réussi.

Ce fut à ce moment que deux excellents écrivains, M. Jean Moréas et M. Paul Adam, jugèrent que le moment était venu de saisir le monde par la voix des quotidiens de la nouvelle bonne nouvelle littéraire. Ils s'en furent trouver, au *Figaro*, M. Marcade et obtinrent l'insertion d'un manifeste littéraire quelque peu égoïste, où ils dépeignaient le mouvement symboliste à leurs couleurs, en assumaient, de leur propre mandat, la tâche, et tentaient de se constituer chefs d'école. On leur en adressa de justes reproches, et puis l'on en sourit. On se rendit compte que si M. Marcade avait voulu considérer en MM. Moréas et Adam les chefs de l'école symboliste, c'était pour cette raison seule qu'ignorant tout à fait du symbolisme, comme de toute autre matière littéraire, il en était réduit à se fier aux lumières des personnes qui prenaient la peine de l'aller voir. Il faut dire aussi que M. Marcade était sourd comme une cave, et qu'il n'eut même de M. Paul Adam qu'une idée purement visuelle.

Seul M. Moréas, dont la voix contenait des tonnerres, put faire parvenir à l'entendement de M. Marcade quelques propos esthétiques. M. Marcade, bon vieillard, portait, il est vrai, tout près de la bouche de son interlocuteur, sa conque auditive, mais, pour utiliser cet accueil amène, une voix de stentor était au moins nécessaire.

Le lendemain de la publication de ce manifeste, M. Paul Adam dit à M. Jean Moréas : « On va vous traiter de Daudet, » et M. Moréas assura que cela lui était égal ; pour l'intelligence de ce propos on se souviendra que Daudet, le plus faible et le moins inventeur des écrivains naturalistes, fut celui qui força le premier le succès, avec *Fromont jeune*, et plut aux masses en vulgarisant la formule naturaliste. Néanmoins on ne tint pas longtemps rigueur à ces messieurs de l'extension de pouvoirs qu'ils s'étaient offerte, ou de l'initiative abusive et usurpatrice qu'ils avaient prise. En tout cas, j'y demeurais fort indifférent. S'ils avaient le *Figaro*, n'avais-je pas la *Vogue* ? et, sachant à quoi s'en tenir, on continuait à marcher ensemble, la jeunesse cordiale étant chez tous (encore que M. Moréas nous devançât tous d'un bon lustre) trop forte pour qu'on s'arrêtât longtemps à des misères de publicité.

Jules Laforgue était alors, à Berlin ou aux villes d'eaux d'Allemagne, lecteur de l'impératrice Augusta. Cette place lui avait été assurée par les soins de ce sans-patrie de Paul Bourget, chargé par M. Amédée Pigeon, lecteur précédent, de pourvoir à son remplacement. M. Pigeon, ayant appris par la voie du *Figaro* qu'un petit héritage lui incombait, voulait incontinent retrouver ses loisirs et ses travaux de critique d'art. Il fallait un jeune homme aimable et doux, capable de ne point s'occuper de politique. M. Bourget pensa avec raison que la pitié universelle de Laforgue pourrait être assez forte pour s'exercer, au moins quelques années, au profit des pauvres puissants de ce monde, et, connaissant l'urbanité exquise de Jules Laforgue, il le fit choisir : c'était d'Allemagne que m'arrivait, sur papier bleu criblé de pattes d'abeilles troussées dans l'encre rouge, la copie de Laforgue, sauf vacances.

M. Moréas était déjà, depuis plusieurs années, un poète intéressant et élégant. Après avoir fait de bons vers réguliers, il pratiquait le vers libéré, abondait en curiosités rythmiques, intercalait des poèmes en prose dans des romans réalistes sans considérable portée, et, après *les Cantilènes*, où figuraient des assonances d'après les chansons populaires, recherchait une sorte de vers libre. Son défaut était de tenir extrêmement peu à l'originalité des idées ; personne ne pratique aussi fort le fameux : « Je prends mon bon plaisir où je le trouve », sans avoir l'excuse de Molière, qui, lorsqu'il disait cela, à propos d'une scène du *Pédant joué*, faisait allusion à une vieille collaboration avec Cyrano et, en effet, reprenait une scène ébauchée jadis par lui ; c'était de la reprise individuelle. Mais M. Moréas, croyant peu à l'idée et féru de la forme, l'entendait dans un autre sens : outre que ses vers faisaient

montre souvent de connaissances étendues, il ne dédaignait pas d'intercaler dans ses œuvres, en grande proportion, des traductions ou, selon son expression, des paraphrases, genre où il réussissait fort bien. De là une antinomie avec les autres promoteurs du Symbolisme, qu'il résolut en s'en détachant lorsqu'il fonda l'École romane, remettant en somme, lui-même, les choses en place. M. Moréas, alors, avait, parmi ses défauts dont le moindre était de vouloir étendre son importance au delà du vrai devant les journalistes (nous pensions que c'était aussi un défaut de se soucier des journalistes), une belle qualité, soit un très sincère amour de l'art, qui ne l'a pas quitté, et s'il s'en fait une conception un peu étroite, c'est bien son affaire.

M. Paul Adam nous arrivait du naturalisme. Il avait subi une de ces condamnations pour liberté d'écrire, fort bien portées depuis Baudelaire et Flaubert. Il ne s'en faisait pas trop gloire, et ne se targuait pas excessivement de *Chair molle*. Il était aimable et dandy. Un grand lévrier rhumatisant suivait ses pas. L'esthétique de Paul Adam était alors assez confuse, ainsi que ses rêves politiques, littéraires, industriels, dramatiques, brummellesques. Il travaillait beaucoup et avait une peine infinie à tirer un parti pratique d'une production acharnée. Il y avait, dans ses efforts, de l'inquiétude et de la disparate, mais il était déjà plein de talent, encore qu'il n'en fît pas toujours le meilleur usage et qu'il ne contrôlât l'intérêt de son effort ; il était mage et reporter de tempérament, historien en plus, fantaisiste follement, et ces quatre courants d'idées n'étaient point sans falotes synthèses. Sa perpétuelle chimère, analogue aux rêveries de Balzac, était souvent distrayante. Un bel amour de l'art le tenait comme nous tous et contribuait à resserrer les liens d'amitié avec lui.

La *Vogue* avait été une revue de combat et, malgré qu'on n'ait pas songé à prendre le temps d'une exposition de théories, une revue théorique, au moins par les exemples. Ces revues, purement littéraires, ne durent pas. La mienne eut trente et un numéros, et puis s'arrêta. Il y eut une seconde série, encore plus brève.

La Vogue avait fait le départ entre les symbolistes et les décadents. Elle avait reçu des adhésions multiples, entre autres, hors frontières, celle d'Émile Verhaeren, alors le poète des beaux alexandrins des *Flamandes* et des *Moines*, celle d'Albert Mockel. Elle ne faisait que camarader avec des esprits distingués, mais autrement orientés, comme M. Charles Morice, dont un livre de critique présenta (sauf divergences) un bon tableau de la littérature de cette heure-là. Laurent Tailhade n'y écrivit pas, parce qu'absent en longue villégiature durant ce semestre et demi que la revue vécut. Maurice Barrès, alors rédacteur au *Voltaire*, préparait ses livrets, et ses préoccupations n'étaient pas identiques aux nôtres, le côté art pur de notre revue l'effarait un peu et nous nous étonnions de ses désirs multiples ; parmi nous vinrent, hôtes et amis,

Mathias Morhardt, Charles Vignier. Nous eûmes aussi des ennemis; je ne m'arrête pas à énumérer des chroniqueurs : c'est à peu près les mêmes, sauf ceux que les fromages de Hollande nous enlevèrent, que ceux de maintenant; mais, parmi les poètes, de ceux qu'on rencontrait chez Mallarmé, nous soulevâmes un adversaire, M. René Ghil.

M. René Ghil se partageait alors entre le sonnet, l'esthétique et l'épopée. Ses sonnets, il y en a de pires; son épopée, je n'en parle pas, parce que, si je ne l'aime pas, ce n'est pas une raison pour en dégoûter les autres, et aussi parce que je n'y attache point une extrême importance. Son esthétique, c'était l'instrumentation colorée ou l'instrumentation verbale, un commentaire extraordinaire du sonnet des voyelles d'Arthur Rimbaud, une adaptation de Helmholtz, téméraire, héroïque. M. René Ghil était d'une parfaite bonne foi, et l'allure du Symbolisme, en ce manifeste de MM. Moréas et Adam et en ma revue, lui parut attentatoire : il voulut avoir sa tribune, et fonda, avec d'Orfer, la *Renaissance*, ainsi nommée, je pense, à cause des similitudes que M. Ghil a de tout temps reconnues entre lui et Guillaume-Salluste Du Bartas. De là, il fulmina contre tous l'excommunication majeure, puis, la *Renaissance* ayant été éphémère parmi les éphémères, il fonda les *Écrits pour l'Art*, où l'on se publiait, entre amis, œuvres et portraits. M. de Régnier et M. Vielé-Griffin y parvinrent pour la première fois, de façon publique, à l'héliogravure.

Le mot symbolisme avait pris dès lors sa carrure et son sens. Ce n'était pas qu'il fût très précis, mais il est difficile de trouver un mot qui caractérise de façon nette des efforts différents, et « symbolisme » valait bien « romantisme ». Paul Adam proposait d'écrire un dogme dans le symbole; le mot dogme répugnait à des tempéraments plutôt anarchistes et critiques comme le mien. C'était Mallarmé qui avait surtout parlé du symbole, y voyant un équivalent au mot synthèse et concevant que le symbole était une synthèse vivante et ornée, sans commentaires critiques. L'union entre les symbolistes, outre un indéniable amour de l'art, et une tendresse commune pour les méconnus de l'heure précédente, était surtout faite par un ensemble de négations des habitudes antérieures. Se refuser à l'anecdote lyrique et romanesque, se refuser à écrire à la va-comme-je-te-pousse sous prétexte d'appropriation à l'ignorance du lecteur, rejeter l'art fermé des parnassiens, le culte d'Hugo poussé au fétichisme, protester contre la platitude des petits naturalistes, retirer le roman du commérage et du document trop facile, renoncer à de petites analyses pour tenter des synthèses, tenir compte de l'apport étranger quand il était, comme celui des grands Russes ou des Scandinaves, révélateur, tels étaient les points communs. Ce qui se détache nettement comme résultat tangible de l'année 1886, ce fut l'instauration du vers libre. Elle est présentée très judicieusement et très exactement par M. Albert Mockel dans ses *Propos de Littérature*, et trop bien pour que je n'y renvoie pas le lecteur.

Ce fut au début de la publication de la *Vogue* que j'allai voir Paul Verlaine. Si Verlaine eût été en France, avant 1880, nul doute que je n'eusse cherché à lui témoigner mon admiration, parmi celles, peu nombreuses, qu'il comptait. Mais, à mon retour en France, il était en pleine gloire. Il ne m'attirait pas, d'ailleurs, aussi complètement que Mallarmé : on pouvait penser que le meilleur et même tout de lui était dans ses livres. Quoi qu'il en soit, j'attendis une occasion, et ce fut pour lui demander sa collaboration à la *Vogue* que je l'allai voir.

C'était Cour Saint-François, presque Cour des Miracles. Sous le tonnerre intermittent du chemin de fer de Vincennes, à côté des boutiques aux devantures à plein cintre, une petite impasse; un chantier de bois, appuyant contre le viaduc de longs madriers et des échafaudages savants de poutres équarries, décorait l'horizon d'une petite boutique de marchand de vins, où je trouvai Verlaine uniment placé devant un verre; il m'en offrit la rime, car sa plaisanterie était demeurée banvillesque. A ma demande de copie, il répondit par des phrases modestes; pourtant il constata que c'était là une consécration et la récompense de sa vie, au début d'une vieillesse infirme, de s'entendre dire par des jeunes hommes qu'on avait bien fait, et d'être revendiqué par eux, en tant qu'exemple, quoiqu'indigne, et presque traité de dieu, comme un ancêtre. Je voulus lui spécifier ce que j'attendais de lui : c'était une suite à ses *Poètes Maudits* que je savais en train. Verlaine, d'abord, rompit les chiens, biaisa, me parla de Mallarmé dont il me savait le fidèle, me récita des vers de Mallarmé avec de curieuses intonations grandiloquentes, et nous esthétisâmes pour le plaisir d'esthétiser et de se trouver des points communs. Il me raconta son retour à Paris, et puis ses chagrins, une partie au moins; là dessus un petit bonhomme, un gosse, passait, fin et svelte, grêle même. Verlaine l'appela, lui donna un sou pour en user avec magnificence, me dit : « J'en ai fait un Pierrot », et il me récita une courte pièce fort jolie; craignant d'avoir paru trop homme de lettres, et soucieux d'offrir la réciprocité, comme excuse, il s'informa de mes derniers vers, mais je le ramenai à notre sujet qui était lui et ce qu'il voudrait bien donner à la *Vogue*. Verlaine me parla de son portrait de Desbordes-Valmore, et alla quérir, non point son article, mais les œuvres de Desbordes-Valmore, mit son lorgnon, leva la tête et, paraissant lire par dessus son lorgnon, droit à l'orifice de son corridor, dans une vieille redingote bleue qui avait des aspects de lévite, il me lut en pleurant quelques beaux poèmes. Cette affaire conclue et des vers promis, une lettre donnée pour prendre chez Vanier le manuscrit de l'article, je pris congé, trop tôt à mon gré et ne songeai qu'au dernier moment à assurer Verlaine d'une infime rétribution, unique dans les habitudes de la revue; il n'y avait pas pensé, et m'affirma qu'il n'en touchait pas d'habitude de supérieure.

Je le revis souvent Cour Saint-François. Dans ce pittoresque quartier populaire, il s'était créé une vie : il contait ses joies matinales à aller clopin-clopant chercher ses journaux place de la Bastille, et assister au

chassé-croisé, alors déjà considérable, des omnibus, au passage ouvrier du faubourg Saint-Antoine. Il m'expliqua un jour, et je regrette de ne m'en point souvenir exactement, le plan d'un *Louis XVII*. Il n'était point tous les jours d'humeur égale et je déclinai de publier des pamphlets très courts et très vifs qu'il eût aimé décocher à qui de droit, c'est-à-dire à madame Verlaine. Il me conta beaucoup de ce qu'il a écrit dans les *Confessions* (je sais bien que je ne suis pas le seul à avoir recueilli ces confidences), mais avec un brio, un relief que je n'ai pas retrouvés dans son livre, notamment une promenade au matin dans Paris insurgé, et une lecture de la proclamation du gouvernement de la Commune, à son gré si belle, si fière et toute émanée d'anonymes, ce qui en rehaussait la valeur. Il avait rencontré, ces jours-là, Goncourt en garde national (ça lui paraissait très drôle). Nous étions compatriotes, étant tous deux nés à Metz, lui par accident; car son père était un capitaine du génie, et le génie avait alors comme garnisons fixes Arras, Metz et Montpellier, en sorte que Paul Verlaine eût pu naître félibre. Son vrai pays était l'Ardenne.

Je fis part à Verlaine de mon intention de publier dans la *Vogue* des œuvres de Rimbaud autres que celles qui figuraient dans les *Poètes Maudits* et supérieures aux *Premières Communions* que le premier numéro de la *Vogue* avait données d'après une copie. Il s'agissait de retrouver le manuscrit des *Illuminations*. Verlaine l'avait prêté pour qu'il circulât, et il circulait. On le retrouva, et nous le publiâmes avec empressement. Verlaine fit une petite préface, pour le tirage à part, étant le seul ayant-droit, et ce fut parce qu'il ne se dépêcha point d'en écrire une pour *Une Saison en Enfer* que le tirage à part, préparé, n'en fut point fait; les *Illuminations*, sous leur forme de brochure, n'eurent de quelques semaines qu'un seul acheteur : ce fut M. Paul Bourget, à ce que m'apprit le dépositaire, M. Stock.

Concurremment à la publication de la *Vogue* ou un peu après, diverses plaquettes paraissaient, dont le but était de répondre à des attaques de juges sévères, ou de fournir quelques explications, car il arrivait que nous en sentions jusqu'à un certain point l'opportunité. Ces cahiers parurent pour la plupart chez Léon Vanier, alors le grand éditeur des symbolistes, des décadents, avec Verlaine en étoile sur son catalogue. Ainsi fut donné *l'Art symboliste* de M. Georges Vanor, qui contient des renseignements techniques sur l'esthétique symboliste. Le brillant conférencier était alors un aède jeune et enthousiaste, très intelligent, et son petit bouquin, qui demeurera une pièce curieuse, eût été parfait, s'il n'avait jugé nécessaire de couronner le livre par une glose, à lui spéciale, du Symbolisme, qu'il désirait chrétien. Cette vue a un peu contribué, ainsi que certaines des théories d'antan de M. Paul Adam, à entacher le Symbolisme, pour certains, de mysticisme occultiste. Mystiques, nous l'étions dans un certain sens, par notre poursuite de l'inconnaissable et de la nuance imprécise; occultistes non pas, au moins pas

M. Jean Moréas ni moi. Longtemps nous ne pûmes espérer prouver à un critique que nous n'étions pas des Rose-Croix; on nous objectait que les Rose-Croix se déclaraient symbolistes, que Péladan c'était presque Paul Adam. Il fallait expliquer qu'il y avait symbole et symbole, symbole religieux, symbole pour Rose-Croix, symbole pour symboliste, variété de symboles pour chaque symboliste: le critique hagard reculait, et s'en allait répétant : « Les symbolistes sont des occultistes. » Plus tard, en 1895, lorsque parut mon livre *la Pluie et le Beau temps* qu'épigraphiait une belle phrase de La Mettrie, le matérialiste pur, dont j'aimais fixer le nom sur un de mes livres, des interviewers qui, justement, venaient d'être chargés de savoir si la littérature était mystique, religieuse ou pas, vinrent me voir ; et quoi que je leur en aie dit, quoique je leur aie fait remarquer le nom de La Mettrie, et que j'aie cru devoir leur expliquer à peu près ce qu'il avait été, rentrés à leur journal ils se recueillirent, et conclurent que, plein de mysticisme religieux, je le prouvais en parant ma couverture d'une phrase de La Mettrie, éminemment religieuse et occultiste. Tant le préjugé a de force et roule l'évidence comme paille dans le torrent.

A un autre temps, nous fûmes, d'un bloc, des anarchistes; on le crut de tous, sans nuance, avec une égale fermeté, avec cette certitude infrangible qui caractérise les reporters. Après l'acte de Vaillant, un journal boulevardier, le *Gaulois* crut bon de réunir dans sa salle des dépêches les portraits des anarchistes intellectuels.

Une des lumières du journal, j'aime à le croire, fut détachée chez Vanier, à cette fin d'y prendre et d'en rapporter une collection des *Hommes d'Aujourd'hui*, intéressante publication hebdomadaire où Verlaine écrivit passablement, qui donnait des biographies et des portraits-charges des hommes du jour, avec plus ou moins de précision et de certitude ; l'antichambre publique du *Gaulois* offrit plusieurs jours à la foule, à côté des images de Laurent Tailhade et de moi, pour lesquels cette attribution d'idées était juste, celle, par exemple, de M. Jean Moréas, qui, je pense, n'énonça jamais la moindre opinion politique, et s'éloigne de toute question sociale de toute la vitesse de sa trirème. Ceci dit, pour réduire à ses proportions exactes la responsabilité de M. Georges Vanor dans la comédie des erreurs qui se joua toujours, en ces temps lointains, à propos de nous.

Le *Glossaire de Plowert*, petit dictionnaire à l'usage des gens du monde, moins curieux à certains égards, le fut beaucoup plus à d'autres. Plowert est le nom d'un manchot qui évolue non sans grâce dans un roman de MM. Moréas et Paul Adam, de leur plus vieille manière. Il parut piquant sans doute à M. Paul Adam de mettre le nom d'un héros à un seul bras sur la couverture d'un petit volume qui allait être écrit par une demi-douzaine de dextres, car M. Paul Adam n'entendait pas se risquer à donner des néologismes de ses collègues des interprétations

hasardées et éloignées de la plus exacte précision. Il avait la connaissance des bonnes méthodes érudites et aussi des habitudes du journalisme (il y fut toujours expert) : il résolut donc d'avoir recours à l'interview, et il nous demanda à chacun le choix de nos mots nouveaux, point de cette façon verbale de l'interview ordinaire qui laisse tomber des détails, mais de façon scripturaire et, pour ainsi dire, ferme. Tel qu'il est, et malgré l'abondance de ses fautes d'impression, le petit volume, qui ne contient que nos néologismes alors parus, qui n'est qu'un petit répertoire, offre cet intérêt, qu'en le parcourant on pourra voir que tous nos postulats d'alors ont été accueillis, sont entrés dans le courant de la langue et ne dérangent plus que de très périmés dilettantes.

L'automne de 1886, j'allais prendre, au débarqué de l'Orient-Express, Jules Laforgue qui revenait d'Allemagne, décidé à n'y point retourner; il se mariait et essayait de vivre à Paris de sa plume. Par un abandon de ses droits à de petites sœurs très cadettes, Laforgue se trouvait sans fortune quelconque, et il n'avait aucune espèce d'économies. Quelques fonds, que lui prêtèrent les siens, lui fournirent juste de quoi s'installer. Sa santé, assez faible, avait souffert d'un voyage d'hiver en Angleterre, où il était allé se marier, et d'un retour brusque dans un appartement pas préparé en plein froid décembre. Sauf quelques articles au *Figaro*, à la *Gazette des Beaux-Arts*, une chronique mensuelle à la *Revue Indépendante*, maigrement payée et sans fixité dans les dates, il n'avait rien. La librairie ne voulait point de ses *Moralités Légendaires*. Malgré mes conseils, il ajournait la publication de ses *Fleurs de Bonne volonté* (que j'ai publiées dans l'année 1888 de la *Revue Indépendante*) ; ce livre d'ailleurs ne lui eût rien rapporté pratiquement. Laforgue ne trouva pas, dans Paris trois cent cinquante francs pour ses *Moralités Légendaires*, et ce fut bientôt la misère entière à deux, sans remède, sans amis qui fussent en mesure de l'aider efficacement. C'était la détresse fière et décente, le ménage soutenu par la vente lente d'albums, de collections, de bouquins rares, et puis la maladie aggravée. Il était à peu près certain d'obtenir un poste suffisamment rétribué dans un pays chaud, Algérie ou Egypte (il ne pouvait s'agir pour lui de passer un nouvel hiver à Paris, M. Charles Ephrussi et M. Paul Bourget s'étaient employés à le lui épargner), lorsque la mort arriva une nuit, soudaine. Madame Laforgue, au réveil trouvait son mari mort à côté d'elle.

Ah! le funèbre enterrement! dans un jour saumâtre, fumeux, un matin jaunâtre et moite ; enterrement simple sans aucune tenture à la porte, hâtivement parti à huit heures, sans attendre un instant quelque ami retardataire, et nous étions si peu derrière ce cercueil : Émile Laforgue son frère, Th. Ysaye le pianiste, quelques parents lointains fixés à Paris, dans une voiture avec madame Jules Laforgue; Paul Bourget, Fénéon, Moréas, Adam et moi ; et la montée lente, lente, à travers la rue des Plantes, à travers les quartiers sales, de misère, d'incurie et de nonchalance, où le crime social suait à toutes les fenêtres

pavoisées de linge sale, aux devantures sang de bœuf, rues fermées, muettes, obscures, sans intelligence, la ville telle que la rejettent sur ses barrières les quartiers de luxe, sourds et égoïstes ; on avait dépassé si vite ces quartiers de couvents égoïstes et clos où quelques baguettes dépouillées de branches accentuent ces tristesses de dimanche et d'automne qu'il avait dites dans ses *Complaintes* et, parmi le demi-silence, nous arrivons à ce cimetière de Bagneux, alors neuf, plus sinistre encore d'être vide, avec des morts comme sous des plates-bandes de croix de bois, concessions provisoires, comme dit bêtement des tombes le langage officiel, et sur la tombe fraîche, avec l'empressement, auprès du convoi, du menuisier à qui on a commandé la croix de bois et qui, avec trop de mots dits trop haut, s'informe si c'est bien son client qui passe, on voit descendre du fiacre, madame Laforgue, riant d'un gloussement déchirant et sans pleurs, et, sur cet effondrement de deux vies, personne de nous ne pensait à de la rhétorique tumulaire.

La mort de Laforgue était, pour les lettres, irréparable ; il emportait la grâce de notre mouvement, une nuance d'esprit varié, humain et philosophique ; une place est demeurée vide parmi nous. C'était le pauvre Yorick qui avait eu un si joli sourire, le pauvre Yorick qui avait professé la sagesse à Wittemberg, et en avait fait la comparaison la plus sérieuse avec la folie, c'était un musicien du Grand Tout, un passereau tout transpercé d'infini qui s'en allait, et qu'on blottissait dans une glaise froide et collante, — la plus pauvre mort de grand artiste, et le destin y eut une part hostile, qui ne laisse vivre les plus délicats que s'ils paient à la société la rançon d'un emploi qui les rende semblables à tous, connaissant le bien et le mal à la façon d'un comptable, et ne leur jette pas, des mille fenêtres, indifférentes à l'art, des somptueux palais de la presse, un sou pour subsister pauvrement et fièrement, en restant des artistes — à moins qu'une robustesse sans tare ne leur permette de franchir, en les descendant et en les remontant ensuite, tous les cycles de l'enfer social.

La *Revue Indépendante* de 1884-1885 avait laissé de brillants souvenirs. M. Dujardin, ancien directeur de la *Revue Wagnérienne*, entreprit, en 1886, de la ressusciter. M. de Wyzewa en fut le principal moteur et y appliqua des idées qui consistaient à y faire écrire des écrivains déjà nantis du succès, mais pas encore accueillis par le triomphe. On y voulait servir cette idée du bourgeois lettré que le mouvement nouveau comprenait Goncourt, et Verlaine, et Mallarmé, et M. Anatole France, et M. Robert de Bonnières, et M. Octave Mirbeau, tous écrivains que le journalisme littéraire d'alors ne mettait pas en première ligne. Il y avait d'ailleurs, à cette époque, un groupe de romanciers psychologues qu'on réunissait dans une sorte de communion intellectuelle, Bourget, Bonnières, Hervieu, Mirbeau, il y avait Huysmans un peu à part, Becque très à part, dont l'heure allait approximativement sonner avec les débuts d'Antoine. M. Anatole France n'avait pas encore pris tout son dévelop-

pement ni toute l'ampleur de sérénité qui ont mis si haut son génie ardent et calme. C'était l'auteur gracieux de *Sylvestre Bonnard*, et le critique littéraire le meilleur d'un temps où ils ne furent pas extraordinaires ; on peut penser sans injustice que, chez Anatole France, le critique des faits, l'historien de la vie contemporaine, selon la belle méthode neuve qu'il s'est instaurée, et l'écrivain original sont plus importants que le critique littéraire. Il était englobé dans cette conception de revue, à côté des précurseurs du symbolisme, déjà connus, au moins de nom, du grand public, Mallarmé et Verlaine et Villiers de l'Isle-Adam, qu'admettaient ou plutôt qu'admiraient tous les novateurs. Laforgue y avait sa place, et moi aussi, mais on entendait ne pas effaroucher le public et ne pas montrer trop tôt les symbolistes, et donner d'eux comme des échantillons importants avant de proclamer toute la sympathie qu'on disait avoir pour nous.

Pour des raisons diverses, M. Dujardin m'offrit la rédaction en chef de sa revue, qui devint dès lors plus nette et plus progressiste et accepta tout le Symbolisme en tenant compte, ainsi qu'il me paraissait nécessaire, des efforts intéressants de romanciers comme les Rosny. La revue, qui marchait fort bien littérairement, périt de la gestion chimérique de son directeur et administrateur, ou du moins passa chez le libraire Savine aux mains de M. de Nion, qui en fit la revue des néo-naturalistes, et elle ne fit plus que décliner, passant de mains en mains, sans retrouver un instant l'importance que j'avais pu lui donner en 1888.

Le Symbolisme avait alors acquis sa pleine importance, car il n'était plus représenté seulement par ses promoteurs. Il avait reçu des adhésions précieuses : c'était Henri de Régnier et Francis Vielé-Griffin, sortis avec éclat des premiers tâtonnements, apportant l'un des visions élégantes et hiératiques, l'autre un sentiment très vif de la nature, une sorte de lakisme curieux, de folk-lore, avec une liberté encore hésitante du rythme, mais une décision complète sur cette liberté rythmique ; Albert Mockel qui donnait sa jolie *Chantefable*, et Ajalbert, Albert Saint-Paul, Retté. Il y eut beaucoup de symbolistes, et puis plus encore, et un instant tous les poètes furent symbolistes.

C'est alors que chacun tira de son côté, dégageant son originalité propre, complétant les données premières du premier groupe, dont les demeurants (Laforgue disparu), Moréas, Adam et moi, eurent à développer et à faire prévaloir chacun sa manière propre ; les divergences, qu'on ne s'était jamais tues, mais qui ne pouvaient éclater lors des premières luttes contre des adversaires communs, devenaient nécessairement plus visibles, puisque nous avions des idéaux différents. Moréas, d'esprit classique, redevenait classique. Adam reprenait, après une course dans la politique, ses ambitions balzaciennes. Ma façon particulière de comprendre le Symbolisme avait ses partisans. Bref, nous entrions dans l'histoire littéraire : les prémisses posées allaient donner leurs effets, des surgeons vivaces allaient se projeter, des originalités

curieuses s'affirmer à côté de nous, Maurice Maeterlinck, Charles Van Lerberghe, Remy de Gourmont, Stuart Merrill, Saint-Pol-Roux, etc.

Un mot encore.

M. Henri de Régnier écrivait récemment dans un article que j'étais demeuré à peu près le seul symboliste, presque tous ceux qui furent du premier ou du second bans du symbolisme ayant varié, sur une foule de points, leur façon de voir. C'est leur affaire, et je n'y ai rien à voir qu'à constater, lorsque l'occasion s'en impose, au hasard de mon métier de critique, les variations sur lesquelles je puis donner mon simple avis. Si M. Moréas est arrivé au classicisme pur, non sans le parer de beauté, — si M. Paul Adam ne trouve pas l'étiquette assez large pour son effort multiple (ce qu'il n'a point dit, je pense), — si, parmi les autres du second ban (encore que je ne voie qu'un développement et non un changement chez M. Francis Vielé-Griffin), M. Henri de Régnier présente une formule combinée, entre autres éléments, de classicisme, de symbolisme et de romantisme, — si M. Maeterlinck n'appelle pas symbolistes ses beaux drames symboliques, ce qui est son droit, — tout cela ne constitue pas des raisons pour que je modifie mon art : je fais de mon mieux pour suivre un développement logique, et ne peux me froisser d'être considéré comme d'accord avec moi-même.

En 1886, et aux années suivantes, nous étions plus attentifs à notre développement littéraire qu'à la marche du monde. Nous avons édifié une partie de ce que nous voulions édifier, et il est moins important que nous n'ayons renversé qu'une partie de ce que nous voulions renverser. Si l'on évoquait le passé de notre littérature et ses écoles variées, comme on fait aux expositions pour les peuples par des séries de pavillons, le pavillon du Symbolisme ne serait point indigne des autres, et pourrait lancer ses clochetons et ses minarets fièrement auprès des coupoles du Parnasse.

Nous fûmes amenés, à un certain moment, tous les symbolistes, à comparer notre développement particulier à la marche du monde ; nous en avons tiré des opinions différentes et personnelles, mais à moi il m'a paru nécessaire d'accorder, dans nos préoccupations d'aujourd'hui, une prééminence à l'art social, mais sans rien aliéner des droits de la synthèse et du style.

Le peuple comprendra ; ce sont ses Académies et ses critiques jurés qui l'abusent et lui affadissent l'intellect de boissons tièdes. Notre bourgeoisie est saturée de Coppée ; elle n'écoute que par exception, elle ne comprend que par hasard et par surprise. Il y a un Quatrième État qui saura écouter et comprendre. Il se peut que cette certitude fasse sourire des chroniqueurs élégants et des penseurs mondains. Quoi ! soumettre au peuple, ces choses que tous jugèrent hermétiques ! Elles le parurent, elles ne le sont pas en réalité ; la preuve est faite, nos jeunes amis de l'Art social le savent. La preuve est faite dans les réunions popu-

laires. Elle le fut aux samedis de l'Odéon et du théâtre Sarah Bernhardt, où les poèmes symbolistes, et les poèmes des vers-libristes reçurent un bel accueil, qui eût été plus grand si le spectacle eût pu être plus populaire. La preuve fut faite aussi dans des réunions purement populaires, à but social, où tonnait la voix généreuse de Laurent Tailhade.

C'est devant ces publics nouveaux que les œuvres d'art nouvelles, écoutées avec sincérité, seront applaudies, et ce qui ne sera pas compris demain le sera après-demain.

GUSTAVE KAHN

Une Toussaint

Pour Thadée Natanson.

Le hasard ou — mieux — un système de nécessités dont le sens lui échappait l'avait amené, ce premier novembre, dans une toute petite ville de l'Yonne dont nous nous abstiendrons de citer le nom parce qu'il n'est nullement indispensable que le Lecteur soit renseigné sur ce point. (Depuis quelque temps, les exigences du Lecteur sont devenues inacceptables ; il a contracté, dans la lecture des romans naturalistes, véristes et existencistes, le goût jusqu'à la minutie et la manie jusqu'à la monomanie du détail *inutilement* exact, du renseignement *oiseusement* documentaire. Cette histoire manquera sans doute d'intérêt à un degré jusqu'à ce jour inatteint ; mais, si elle en détient quelque, elle ne le devra fichtre pas à l'énumération des localités ni au recensement des généalogies.)

Un automne incomparable reluisait. Il faisait tiède et caressant et féminin comme aux premières heures du printemps. Une flore extraordinaire d'or jaune et rouge enjoaillait la campagne et les rivières coulaient comme des huiles lumineuses d'avoir reflété les flambées frissonnantes des peupliers. Royalement prête à porter son propre deuil, la nature s'était pour mourir parée de tous ses éclats.

Après avoir déjeuné dans l'auberge de la petite ville, déjeuné sommairement d'œufs convertis en omelette et de lapin mué en gibelotte, Le Rège sortit et prit la grand'rue. Il marchait d'un pas monotone, dont il essayait de se dissimuler l'ennui en réfléchissant à soi-même, et il se disait : « Hier, à quatre heures et quelques minutes, j'étais stupidement vautré sur le canapé de Francine, lequel canapé s'approfondit comme un tombeau dans son boudoir, lequel boudoir est secret comme une petite chapelle dans son appartement, lequel appartement se tient modestement — comme une mince tranche de jambon entre deux palettes de mie de pain — entre le premier et le troisième étages d'une maison où l'on ne gîte que bourgeoisement, laquelle enfin maison se dilate de façon assez ventrue entre un hôtel et une autre construction de rapport de la rue dénommée, je ne sais trop pourquoi, Bergère.

» Or il advint que Francine, dont je prise fort l'ignorance gamine et l'espiègle libertinage, déclara à son amie Georgette, qui l'était venu voir, que pour aller de telle ville à telle autre ville que je ne nommerai certainement pas, il fallait changer de train et qu'il y avait une *coïncidence* à telle station dont le nom restera hermétiquement inconnu. Perdu dans les coussins, tout duveté de peluche errante et de plume volatile, j'écoutais cette conversation absolument stérilisée de tout germe d'intérêt, quand, à la suite d'un obscur travail mental dont le secret m'échappera éternellement, je sautai du divan, me dressai, dis à Francine que j'étais forcé de partir en voyage pour vingt-quatre heures, la laissai, ainsi que la Georgette amie, ahurie, me coiffai d'un chapeau, me capai d'un manteau, me boisai d'une canne et, dévalant du deuxième au pavé urbain, confiai à du véhicule le soin de me transporter, aussi sain que possible et sauf qu'il se pourrait, à la gare dite de Lyon parce que de la voie s'y ferre de Paris jusqu'en Marseille.

» Si vous connaissez un spécimen humain autre que le présent moi-même à qui pareille mésaventure soit arrivée, j'entends en qui l'audition du mot *coïncidence*, pris à tort par une petite femme pour synonyme de *correspondance*, ait provoqué un immédiat et impérieux besoin de voyage, si désagréable que fût l'abandon d'une maîtresse foisonnant de petits talents, vous me ferez un sensible plaisir en me le signalant, qui le signalerai à mon tour aux moins superficiels des disciples de M. Ribot, l'homme de France qui, officiellement, connaît le mieux les déclenchements mécaniques et la rouerie horlogère de l'appareil cérébral.»

A qui disait cela ce Le Rège déambulant dans la grand'rue du petit village bourguignon? à soi-même évidemment et par son intermédiaire à tous les gens qu'il portait en lui; car il avait toujours l'impression que la solitude est pure métaphore, que chaque âme est multitude, chaque gouttelette de sang populace, et qu'il déplaçait des foules avec soi.

Aucun de ses hôtes intérieurs n'ayant répondu, Le Rège convaincu qu'il était le seul monsieur-homme à qui pareille mésaventure fût jamais advenue, reprit sa causerie à huis clos :

» Voilà qui est fort étrange en vérité et quel mystère solidarise ces choses qui, légitimement, paraissaient destinées à ne se jamais joindre, *Francine* et *coïncidence*, *rue Bergère* et *gare de Lyon*, *petite ville de l'Yonne* et *Toussaint*, toussaint enchâssée dans l'or bosselé des coteaux bourguignons? »

Ayant relevé ses paupières qu'il tenait mi-baissées, en abat-jour, pour envelopper d'ombre propice sa méditation, il vit cela : des paysans et des gens de fonctions publiques, tous dans du drap circonstanciel et surmontés de tubes antérieurs ; des dames de ville et des filles de terre, parmi de la soie et de la laine, enguimpées, enchâssées, avec de l'empois et du plissé par ci, graves, émues, tenant de la prière sous forme de petit livret rectangulaire entre leurs doigts révérents ; ils allaient, vêpres entendues ; et c'est vers le cimetière charmant, tout frissonnant de rayons et de reflets, qu'elle s'écoulait, peu pressée, sûre d'arriver à temps, lente à faire frémir, cette foule mi-rurale, mi citadine, une fois l'an éprise de ses souvenirs et religieuse de ses morts.

A la porte du cimetière, un éventaire de fleurs arrêtait les tendresses moins économes et les superstitions plus aisées ; et telle emportait des pots d'œillets vibrants sur la tombe d'un disparu dont le regret la visitait chroniquement, ce jour anniversaire ; et tel se munissait des couronnes nécessaires à pacifier de fleurs opportunes les mânes, irrités peut-être, d'une épouse acariâtre et péniblement décédée. Mais cela, qui se passait dans des cervelles humaines, s'évanouissait devant l'immense absolution automnale ; et toutes les tombes souriaient dans leurs toilettes renouvelées : les unes, chargées de chrysanthèmes, émouvaient comme de récentes mariées avec quelque miracle éternel ; les autres, moins fleuries, mais encore de belle apparence, se plaisaient à rappeler à une certaine modestie mortuaire les grosses tombes insolentes, lourdes de bouquets comme des douairières écrasées de bijoux ; enfin, sur un petit tertre gazonné, loin, dans l'angle du mur, presque contre, comme si juste il avait fallu céder et les garder tout de même au moment où on allait enfin obtenir de l'autorité municipale leur exclusion souhaitée, quasi évincées, misérables, indécises, ignorées, les tombes de terre où nulle pierre ne consent à sigiller la mort et que, seule, signale une croix souvent caduque ; éparses, les pauvres grésillantes couronnes de perles que les croix mélancoliques ont pleurées, que l'herbe a conquises et qu'elle possède de tous ses brins crochus et tenanciers. Il faut les lui arracher de vive force et lutter pour les reprendre ; mais personne ne s'en inquiète ; et c'est dans ce coin de cimetière que la mort se dupe le moins soi-même, arrachant des cippes funéraires jusqu'aux souvenirs précaires qu'une vague tendresse y a en passant accrochés, pour en nourrir les terres avides et les jardins affamés.

Le Rège a suivi les gens et son pas machinal l'a conduit vers ces misères finales; il les a regardées et elles l'ont accueilli; elles lui ont dit leur merci d'avoir pensé à elles, leur gré qu'il soit venu, exprès, de si loin, pour leur rendre un peu de l'hommage qui leur est dû et dont nul ne les honore; elles lui rappellent qu'il ne doit plus oublier la fin où sa vie est tenue et qu'il est un enfant s'il en distrait, désormais, sa pensée.

« Allons, se dit-il, allons: parce que tu avais pris du plaisir à baiser les jolies lèvres de Francine et de la joie à y goûter la saveur de la vie, tu croyais, pauvre petit, que, plus privilégiée que les autres, une de tes sensations te conférait le droit de t'aimer en elle: et tu te laissais sottement aller à l'illusion de ce qu'il y a d'éternel dans l'émotion provoquée par la femme, parce qu'il frissonne en nous d'indéfinis échos de désirs antérieurs et que, dans chacun de nos élans, s'exaltent encore des générations abolies. Comprends-toi nettement sous le ciel bleu-même et devant ces tombes oubliées ; tu n'es rien qu'une combinaison qui a réussi; tourne demain le kaléidoscope et des apparences neuves naîtront de ton image morcelée, mariée à d'autres fragments d'être. Donc, une bonne fois, sachant ce que tu es et vaux et deviendras, fous-toi de toi et de tes secrétions psychiques, comme tu te fous de tes diverses secrétions, soit que, salivaires, tu les expectores le long des chemins ou qu'urinaires, tu les disperses le long des murs; n'attache pas une plus grande importance à tes amours qu'à tes digestions. Considère tes crises de jalousie comme des taquineries rhumatismales et ramène à des accès de goutte tes colères blanches ou bleues. Pauvre petit, pauvre petit, puisque tu seras, un beau matin, glaisé de la belle manière et empâté d'argile, dès maintenant apprends-toi l'indifférence de toi-même que les autres ont déjà et oublie-toi avec le même entrain qu'ils mettront à t'oublier, le lendemain du jour où tu les auras délivrés de la crainte de voir tes mandibules absorber des nourritures qu'ils auraient pu s'annexer et tes poumons se vivifier d'un oxygène à quoi les leurs pouvaient prétendre. Devance-les dans cette merveilleusement véloce destruction de ton image et de ta personnalité, en les démolissant en toi, l'une dès maintenant et l'autre; ce que tes confrères ne sauraient encore faire, car, les limitant, tu les contrains à te compter; au contraire, comme désormais tu ne seras plus pour toi, eux ne sauraient l'être des gènes et conséquemment tu les biffes en te raturant, ce qui n'est pas un mince résultat. Parti de cette réflexion, tu pourras agir avec quelque liberté d'esprit,

car toute contrainte vient de la crainte d'être moins pleinement ce qu'on est et l'on n'est prisonnier finalement que de soi-même. Sur ce, tu peux retourner auprès de ta maîtresse, qui n'est ta maîtresse, n'est-ce pas? que par courtoisie métaphorique et dont désormais il est cohérent qu'autant que de toi tu te foutes. »

Le Rège redescendit, à petits pas menus, l'allée principale du cimetière. Il marchait posément, en homme qui sait où le conduisent ses pas enfin philosophiques. Il se plaisait à prolonger la douceur résignée de cette belle journée, fleurie pour lui en fleur d'aventure, à des lieues et des lieues de son mauvais Paris.

Des femmes, dont les yeux embués de larmes se coloraient pourtant de curiosité, le considéraient en passant avec l'anxieuse préoccupation de découvrir quelle religion secrète d'amour l'avait, étranger, amené en ce cimetière et vers quelle tombe de femme, inconnue d'elles, ce monsieur d'autre part avait pélériné.

Le marchand de fleurs, à la porte du cimetière, incitait les hésitations à préférer aux jaunes les immortelles rouges, sous prétexte que « c'est plus voyant », estimant sans doute que la plupart des gens ne fleurissent leurs morts que pour se « rincer l'œil » d'agréable façon, à moins qu'il ne voulût laisser entendre que les défunts, un peu myopes, ont besoin de couleurs flamboyantes pour s'assurer qu'on leur fût fidèle, ce dont ils ont tant de raisons sérieuses — anthumes et posthumes — de douter.

Le Rège souriait, soudain très indulgent à l'hypocrisie de tous ces égoïsmes, trop attentifs à divers amis et parents périmés. Quelques chagrins réels et silencieux, épars dans cette mêlée ponctuelle et périodique, se sentaient gênés et, par une sorte de pudeur, se travaillaient jusqu'à présenter presque des visages d'indifférence; et les douleurs foraines jugeaient sévèrement l'indécence de leur réserve.

Cependant le jour, tout doucement, déclinait, prenant à son tour le deuil, en ami de la maison. Parmi la tiédeur d'un crépuscule paradoxal, un émoi de fraîcheur se répandait. Le Rège reprit la grand'rue, s'enquit du premier train qui le ramènerait à Paris, solda l'auberge et gagna la gare.

Sur le quai, en attendant le lamentable train omnibus qui le ballotterait de halte en halte jusqu'à la grosse ville bourdonnante, il réfléchit, parmi les sonneries implacables, au plaisir que ce lui était d'avoir, en cette Toussaint invraisemblable, con-

duit son propre enterrement et de rentrer, allégé de lui-même et débarrassé de l'encombrant personnage qu'il s'était. Il plaignit sincèrement les voyageurs voisins d'avoir à se traîner en éternels colis et, qui pis est, d'aimer cette malsaine fatigue. Mais, comme il aperçut encore quelque chose de fâcheux et d'orgueilleusement personnel à se préférer à ces messieurs et dames, si satisfaits d'être et d'être eux et non d'autres; et quelque chose d'assez illogique à se comparer à quoi que ce fût, puisqu'il ne s'était théoriquement plus, il cessa de les mépriser et se dégoûta fortement. Cependant la locomotive toussait et la gare sonnait de ses quintes. Le Rège grimpa dans un compartiment où il y avait une dame qu'il n'avait pas demandée, s'encoigna et se tourna du côté du sommeil analogue.

ROMAIN COOLUS

Cœurs de cendre

I

LE SPECTRE

Un de ces soirs d'absinthe et de volupté triste
Où pèse affreusement le cœur d'un égoïste,
J'ai comme au Tribunal cité mon propre Ennui
Devant moi-même Juge, et mon Ennui m'a dit :

« Je sais le charme sûr des trop lentes caresses.
« Je puis dans un regard verser les deux ivresses
« De l'Ombre et de la Mort, car le crime impuni
« De mes péchés a mis dans mes yeux l'Infini
« Et, comme une eau changeante et multiple et profonde
« Où nagent le Soleil et la Nuit, tout un monde...,
« Le monde est tout entier dans mes yeux bleus et verts.
« Je ne suis qu'un miroir et l'on me veut pervers,
« Je reflète ignorant ce qui luit, chante et passe,
« Comme une onde je cours, je me prête et j'enlace,
« Mais malheur à qui veut fixer mon Devenir!
« J'écume et romps le vase où l'on croit me tenir.

« Vous que ma fuite obsède et que ma voix console,
« Oubliez-moi ! Le spectre est dans chaque parole
« Éclose sur ma bouche, un spectre mensonger
« Et périlleux, ami, puisqu'il vous fait songer.
« Adieu !... »

II

A UNE QUI VOULAIT ME CONNAITRE

Afin que l'existence en ses métamorphoses
Fût douce à tes loisirs comme un rêve apaisant,
Pour que devant des mers d'améthyste et d'or rose
Ton passé toujours clair fleurît dans le présent,

Un dieu tendre et propice à tes désirs naissants
Voulut pour ta demeure un nom d'apothéose
Et plaça Mondésir, ta villa, dans les roses,
Parmi des pleurs de myrrhe et des ferveurs d'encens.

Or dans ta quiétude et dans ta calme ivresse
Ne crains-tu pas, dis-moi, d'amener ma détresse,
Moi qui descends la vie avec le désespoir

Sur mes pas, et qui porte en mon âme meurtrie
Une blessure ardente et rouge, pierrerie
Où tes yeux amusés veulent voir un miroir ?

Toi qui dans tes regards allumes des étoiles,
Va, crains de me connaître et respecte les voiles
Où je marche drapé, pareil, hélas ! au soir.

Je dis la vérité, toujours inexorable
Et, pour avoir dit vrai, je reste impénétrable.
Adieu, ne cherche pas dans mon âme un miroir !

III

LE REVENANT

Un de ces soirs d'automne où dans l'ombre et la cendre
D'un vieux cœur d'égoïste éclot parfois un tendre,
La Douleur d'un enfant, dont j'avais par ennui
Dupé l'âme et les sens, m'apparut et me dit :

« Avant toi j'ignorais le crime des caresses,
« Avant toi le poison, le charme et la détresse
« Des baisers prolongés dont on a soif et faim
« Jusqu'au soir, et le piège affreux des yeux lointains,
« Des yeux clairs appuyés dans les yeux, et dans l'âme
« Lentement enfoncés avec l'aigu des lames.
« Le vide atroce au cœur qu'emplit l'essaim maudit
« Des désirs nés, la nuit, des spasmes interdits
« Et l'énervante odeur du Péché, fleurs de l'Ombre
« Qu'a fait germer en moi ton âme aimante et sombre,
« Et mon cœur torturé, gemmé de lourds rubis,

« Et tous mes rêves morts et tous les tiens subis,
« Cet effroyable enfer de joie et d'anathèmes,
« Je te les dois, passant monstrueux, et je t'aime!
« Tout perdu que je suis, je t'aime et te bénis,
« Car j'ai bu dans tes yeux la soif de l'infini.
« O trop tôt disparu dont, larve inassouvie,
« L'image a si longtemps étreint et pris ma vie!
« Trois ans! trois ans déjà. Toi, qu'es-tu devenu?
« Je t'attendais toujours. Toi, t'es-tu souvenu?
« Comme un oiseau sanglant et tout meurtri du piège
« S'en va, l'aile enfin libre et lourde, dans la neige
« Et le bleu des sommets se terrer et souffrir,
« J'ai dû me résigner tristement à guérir.
« Aujourd'hui libéré, l'âme enfin reconquise.
« Sur l'ancienne folie et libre de l'emprise,
« Je garde encore au cœur l'affreux goût de cyprès
« De ta bouche...,
« Ta bouche amère et douce, et j'aime mon Regret. »

JEAN LORRAIN

A la dure[1]

CHAPITRE VIII

L'exprès à cheval. — L'eau d'alcali. — Un massacre indien.

Au bout de quelque temps nous mîmes toute notre énergie à tendre le cou et à guetter « l'exprès à cheval », le messager rapide qui filait à travers le continent de Saint-Joseph à Sacramento, portant les lettres sur une distance de 3.600 kilomètres en huit jours. Pensez à ce qu'était un pareil travail pour des chevaux mortels et des hommes de chair et d'os.

L'exprès à cheval était ordinairement un petit bout d'homme débordant d'énergie et d'endurance. Peu importait le moment du jour ou de la nuit auquel son tour arrivait, peu importait que ce fût l'hiver ou l'été, qu'il fît de la pluie, de la neige, de la grêle ou du verglas, que son « parcours » fût une route droite et unie ou un sentier hasardeux au-dessus des rochers et des précipices, qu'il le menât à travers des régions paisibles ou à travers des régions fourmillant d'Indiens hostiles, il devait être toujours prêt à sauter en selle et à partir comme le vent. Il n'y avait pas de flânerie pour un exprès à cheval de service. Il chevauchait 80 kilomètres sans s'arrêter, sous le soleil, la lune, les étoiles ou dans la noirceur des ténèbres, comme cela se trouvait. Il montait un cheval splendide né pour la course, nourri et logé comme un personnage ; il le maintenait à sa plus grande vitesse pendant 16 kilomètres, puis dès qu'il pénétrait avec fracas dans la station où deux hommes retenaient un coursier frais et impatient, le transfert du cavalier et des dépêches se faisait en un clin d'œil, et le couple ardent filait dans l'espace et disparaissait avant que le spectateur ait pu leur donner l'ombre d'un regard. Cheval et cavalier « volaient légèrement ». Le vêtement du cavalier était mince et collant ; il portait une casaque et une toque et son pantalon dans la tige de ses bottes comme un jockey. Il ne portait pas d'armes, il ne portait rien que le strict nécessaire, car l'affranchissement seul de sa cargaison littéraire valait 25 francs par lettre. Il n'avait guère de corres-

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 octobre 1901.

pondance frivole dans son chargement, son sac était plein de lettres d'affaires, presque exclusivement. Son cheval aussi était exempt de tout poids inutile. Il ne portait qu'un petit pain à cacheter de selle de course, et pas de couverture visible. Il n'avait que des fers légers ou pas de fers du tout. Les petites sacoches à lettres, plates, sanglées sous les cuisses du cavalier tenaient chacune environ le volume d'un catéchisme d'enfant. Elles contenaient maint et maint chapitre important d'affaires et mainte lettre pour les journaux, mais ils étaient écrits sur du papier aussi mince, aussi aérien que des feuilles d'or battu, ce qui économisait de la place et du poids. La malle-poste voyageait à raison d'environ 160 à 200 kilomètres par jour (de vingt-quatre heures); l'exprès à cheval, à raison d'environ 400 kilomètres. Il y avait à peu près 80 exprès en selle en tout temps, nuit et jour, s'étendant en une longue procession éparse depuis le Missouri jusqu'à la Californie, quarante volant vers l'Est et quarante vers l'Ouest, et à eux tous faisant gagner à 400 vaillants chevaux une vie mouvementée, et leur faisant voir une quantité de paysages dans un seul et même jour de l'année.

Nous brûlions, depuis le commencement, du désir de voir un exprès à cheval, mais pour une cause quelconque tous ceux qui nous dépassaient et tous ceux qui nous croisaient s'arrangeaient pour passer dans la nuit, de sorte que nous entendions seulement un bouillonnement d'air et une acclamation et le rapide fantôme du désert s'évanouissait avant que nous ayons pu mettre la tête à la portière. Mais aujourd'hui nous en attendions un d'un moment à l'autre et nous le verrions en plein jour. Tout à coup le cocher s'écrie :

— Le voici qui vient !

Tous les cous s'allongent de plus belle, tous les yeux s'écarquillent plus larges. Là-bas, à l'extrémité de la plaine infinie de la prairie, un point noir se montre en relief sur le ciel et il est clair qu'il bouge. En effet ! je crois bien ! En une seconde ou deux, cela devient un cheval et un cavalier, qui monte et qui descend, emporté vers nous de plus en plus près, devenant de plus en plus distinct, de plus en plus nettement dessiné ; plus près, encore plus près, et le battement des sabots arrive confusément à l'oreille ; encore un instant et une clameur et un hourrah éclatent sur notre tillac, un geste part de la main du cavalier, mais pas de réponse et l'homme et le cheval se précipitent au delà de nos figures enthousiastes et s'enfuient à tire d'aile comme un fragment attardé de tempête !

Tout cela est si soudain, si semblable à un éclair de fantasmagorie irréelle que, sans le flocon d'écume blanche qui reste à trembloter et à se mourir sur un sac de lettres après que la vision a passé et s'est évanouie, nous aurions pu douter peut-être d'avoir jamais ni vu l'homme ni le cheval.

Nous défilâmes bientôt grand train dans la Passe de Scott's Bluffs. Ce fut quelque part par là que, pour la première fois, nous rencontrâmes sur notre route de l'eau d'alcali authentique et incontestable, et nous la saluâmes cordialement comme une curiosité de première classe à citer avec *éclat* dans nos lettres aux ignorants restés à la maison. Cette eau donnait à la route un aspect savonneux, et en beaucoup d'endroits le terrain semblait avoir été blanchi au lait de chaux. Je crois que cette étrange eau d'alcali nous ravit autant que toute autre merveille que nous ayons rencontrée; je sais bien qu'elle nous rendit pleins de fatuité et de suffisance et plus fiers de vivre, après que nous l'eûmes ajoutée à la liste des choses que nous avions vues, nous, et que bien d'autres n'avaient pas vues. Dans une proportion réduite, nous appartenions à la catégorie des benêts qui escaladent sans nécessité les pics périlleux du Mont-Blanc et du Cervin et qui n'en tirent aucun plaisir si ce n'est la réflexion que ce n'est pas là une aventure banale. Mais une fois par hasard un de ces gens-là trébuche et descend comme une flèche, assis sur son séant, les longs flancs de la montagne, faisant fumer la croûte de neige derrière lui, bondissant de corniche en corniche, de terrasse en terrasse, entamant le sol au passage, glissant et bondissant toujours, s'enfonçant de temps en temps un iceberg dans le corps, lacérant ses vêtements, se raccrochant aux choses pour sauver sa vie, saisissant des arbres et les emportant avec lui, racines et tout, entraînant des petits rochers par-ci par-là, puis de gros blocs, puis des arpents de glaces et de neiges et des lambeaux de forêts, ramassant toujours en courant, ajoutant toujours à la masse et au tourbillon de sa grandeur, tandis qu'il se rapproche d'un précipice de mille mètres, jusqu'à ce qu'enfin il agite son chapeau superbement et chevauche dans l'éternité sur le dos d'une avalanche tumultueuse et furibonde!

Tout ceci est très joli, mais ne nous laissons pas emporter par l'enthousiasme et demandons calmement à cette personne quelles sont ses sensations le lendemain, de sang-froid, avec sept ou huit cent mètres de neige et de débris sur le corps.

Nous traversâmes les collines de sable auprès de l'endroit du

massacre et du pillage de la malle par les Indiens en 1856, dans lequel le cocher et le conducteur périrent, ainsi que tous les voyageurs, sauf un, à ce qu'on suppose. Mais cela doit être une erreur, car, à différentes reprises, dans la suite sur la côte du Pacifique, j'ai connu personnellement de 153 à 154 personnes qui avaient été blessées dans le massacre, et s'étaient à grand'peine échappées vivantes. Il n'y a pas à en douter, j'ai recueilli le fait de leur propre bouche. L'une d'elles me disait qu'elle continua à retrouver des têtes de flèches dans sa constitution pendant près de sept ans après le massacre; et une autre me raconta qu'elle était hérissée de flèches si littéralement que quand elle put se relever, les Indiens partis, et se tâter, il lui fut impossible de retenir ses larmes, parce que ses habits étaient complètement perdus.

Quoi qu'il en soit, la tradition la plus digne de foi avère qu'un seul homme nommé Babbitt survécut au massacre, et qu'il était atrocement blessé. Il se traîna à l'aide des mains et d'un seu genou (il avait une jambe cassée) jusqu'à une station distante de plusieurs kilomètres. Il y employa en partie deux nuits, restant caché pendant un jour et une partie d'un autre, et pendant quarante heures il souffrit d'inimaginables angoisses de la faim, de la soif et des affres de ses blessures. Les Indiens dépouillèrent la voiture et tout ce qu'elle contenait, y compris un véritable trésor.

CHAPITRE IX

Au milieu des Indiens. — Un meurtre à minuit. — Un citoyen dangereux, mais utile.

Nous passâmes à Port-Laramie pendant la nuit, et le septième matin de notre voyage, nous nous trouvâmes dans les Montagnes Noires, avec le pic Laramie à côté de nous, en apparence, se dressant vaste et solitaire, teint d'un indigo foncé, sombre et puissant, tant le vieux colosse fronçait sinistrement le sourci sous son imposante calotte de nuages. En réalité, il était à 50 ou 60 kilomètres, mais il paraissait n'être situé qu'un peu au delà d'une petite éminence à notre droite. Nous déjeunâmes à la station du Fer-à-Cheval, à 1.087 kilomètres de Saint-Joseph. Nous avions atteint maintenant un pays d'Indiens hostiles; dans l'après-midi, nous passâmes à la station de Lapa-

relle et nous jouîmes d'un grand malaise tout le temps que nous restâmes dans ces parages, sachant que beaucoup d'entre les arbres que nous rasions à portée de bras abritaient un ou deux Indiens en embuscade. La nuit précédente, un Indien à l'affût avait envoyé une balle à travers la casaque de l'exprès à cheval, mais lui avait continué sa route tout de même parce que les exprès à cheval n'avaient pas le droit de s'arrêter ni de s'occuper de pareils détails avant d'être tués. Tant qu'il leur restait du souffle, leur consigne était de rester à cheval et de marcher, les Indiens les eussent-ils guettés depuis huit jours et fussent-ils tout à fait à bout de patience.

Environ deux heures et demie avant notre arrivée à Laparelle, le chef de station avait tiré quatre fois sur un Indien, mais, disait-il d'un air scandalisé l'Indien, « s'était trémoussé et avait fait rater tout, et les munitions sont abominablement rares, pourtant. » La déduction la plus naturelle qu'impliquait son langage était qu'en « se trémoussant » l'Indien s'était octroyé un avantage déloyal. La voiture où nous étions avait un trou circulaire à son avant, souvenir de son dernier trajet dans la région. La balle qui le fit blessa légèrement le cocher, mais il n'en faisait pas grand cas. Il disait que le vrai endroit pour tenir un homme « réveillé » était là-bas chez les Apaches, sur la grande ligne du sud, avant que la Compagnie n'eût transféré l'itinéraire de la poste plus haut vers le nord, sur la ligne actuelle. Il disait que là-bas les Apaches le tourmentaient perpétuellement, et qu'il fut sur le point de mourir d'inanition au milieu de l'abondance parce qu'il était si troué par leurs balles qu'il « ne pouvait plus garder sa nourriture ». Les dires de cette personne rencontraient une incrédulité générale.

Nous tirâmes les rideaux bien soigneusement ce premier soir dans le pays des Indiens hostiles, et nous couchâmes sur nos armes. Nous dormîmes un peu dessus, mais la plupart du temps nous y étions seulement couchés. Nous ne causions guère, et nous restions cois, aux aguets. La nuit était d'un noir d'encre et par moment pluvieuse. Nous étions entre des bois, des rochers, des collines et des gorges, — si renfermés par le fait, qu'en regardant par la fente du rideau nous ne pouvions rien discerner. Sur le siège, le cocher et le conducteur se tenaient tranquilles, eux aussi, ou ne parlaient qu'à de longs intervalles, à voix basse, comme on le fait au milieu de dangers invisibles.

Nous écoutions les gouttes de pluie clapoter sur l'impériale,

les roues grincer sur le gravier boueux, le vent gémir tout bas et, sans cesse, nous étions sous le coup de cette sensation absurde, inhérente aux voyages de nuit dans un véhicule bien calfeutré, la sensation de rester parfaitement immobiles à la même place, malgré les cahots et le roulis de la voiture, le piétinement des chevaux et le grincement des roues. Nous écoutâmes longtemps en tendant nos facultés et en retenant notre haleine; chaque fois qu'un de nous se relâchait avec un long soupir de soulagement et se préparait à dire quelque chose, un camarade poussait invariablement un « Écoutez » soudain et immédiatement l'expérimentateur se roidissait et, de nouveau, écoutait.

Ainsi se succédèrent les ennuyeuses minutes et décades de minutes, jusqu'au moment où nos corps raidis s'embrumèrent enfin en une vague somnolence et où nous nous endormîmes, si on peut nommer un tel état d'un mot aussi fort, car c'était un sommeil qui ne tenait qu'à un cheveu. C'était un sommeil fourmillant et grouillant d'une confusion baroque et pénible de lambeaux et de bouts de rêves, un sommeil qui était un chaos. Subitement, rêves et sommeil ainsi que le silence maussade de la nuit retentirent d'une détonation vibrante et furent déchirés par un hurlement de détresse, oh! si traînant et si sauvage! Puis nous entendîmes à dix pas de nous :

— Au secours! au secours! au secours! (c'était la voix du cocher).

— Tuez-le! Tuez-le comme un chien!

— On m'assassine! Qui est-ce qui me passe un pistolet?

— Vivement, coupez-lui la tête! coupez-lui la tête!

(Deux coups de pistolet; une confusion d'appels et le piétinement d'une quantité de pieds, comme si une foule entourait et enserrait quelque objet; plusieurs coups lourds et sourds, comme d'une massue; une voix qui implorait : « Non, messieurs, non, je vous en prie. Je suis mort. » Puis un gémissement plus faible suivi d'un autre coup et la malle-poste partit comme un trait dans les ténèbres laissant derrière nous ce sombre mystère).

Quelle alerte ce fut! huit secondes couvriraient amplement l'espace de temps que cette scène occupa, peut-être même bien cinq. Nous n'eûmes que le temps de nous précipiter sur un rideau, de le déboucler et de le déboutonner dans une hâte maladroite et impuissante, lorsque notre fouet claqua prestement au-dessus de nos têtes et nous dévalâmes à grand fracas une « rampe » de la montagne.

Nous ruminâmes ce mystère pendant le reste de la nuit, car elle était déjà très avancée. Il dut demeurer pour le moment un mystère; tout ce que nous pûmes tirer du conducteur en réponse à nos hélements, ce fut des sons qui, au milieu du fracas des roues, semblaient dire : « Je vous raconterai ça demain matin. »

Nous allumâmes donc nos pipes, nous ouvrîmes un coin de rideau en guise de cheminée, et nous nous étendîmes dans les ténèbres, écoutant chacun raconter à tour de rôle quel effet la chose lui avait fait, par combien de milliers d'Indiens il nous croyait d'abord attaqués, quel souvenir il avait gardé des bruits subséquents et de l'ordre où ils s'étaient produits. Nous fîmes aussi des théories, mais aucune théorie ne pouvait expliquer que la voix du cocher fût là, dehors, ni pourquoi ses meurtriers parlaient un si bon anglais, si vraiment ils étaient Indiens.

Nous fumâmes et nous bavardâmes à notre aise pendant le reste de la nuit, nos appréhensions de mauvais augure s'étant dissipées comme par enchantement au contact d'une réalité qui les précisait.

Jamais nous n'obtînmes grand éclaircissement sur cette sombre aventure. Tout ce que nous pûmes reconstituer au moyen des bribes de renseignements recueillis au matin était : que la bagarre eut lieu à une station ; que nous y changions de cochers, et que le cocher remplacé avait dit du mal de quelques bandits qui infestaient la région, « car il n'y a pas un homme par ici dont la tête ne soit à prix et qui ose se montrer dans les comptoirs », dit le conducteur ; il avait dit du mal de ces individus et aurait dû « arriver avec son pistolet armé posé tout prêt sur le siège à son côté et commencer la danse lui-même, parce que le premier Jeannot venu aurait deviné qu'ils l'attendraient ».

Ce fut tout ce que nous pûmes recueillir, et il nous fut loisible de constater que ni le conducteur ni le nouveau cocher ne prenaient guère la chose à cœur. Manifestement ils avaient peu de respect pour quelqu'un qui émettait des opinions malsonnantes sur les autres et ensuite se présentait devant eux sans être prêt à « soutenir son avis », ainsi qu'ils exprimaient agréablement l'acte de tuer tout semblable qui n'aimerait pas les opinions susdites. Et non moins clairement ils méprisaient l'homme assez indiscret pour se risquer à exciter le courroux de bêtes sauvages aussi complètement dénuées de scrupules que ces brigands, et le conducteur ajouta :

— Je vous le dis, Slade lui-même ne ferait pas pire.

Cette remarque opéra une révolution entière dans ma curio-

sité. Je ne me souciais plus des Indiens, je perdis même toute préoccupation au sujet de l'homme assassiné. Il y avait une telle magie dans ce nom : SLADE ! Nuit et jour, à présent, j'étais toujours prêt à abandonner tout sujet sur le tapis pour écouter quelque nouveau détail sur Slade et ses effroyables exploits. Avant même d'arriver à Overland-Ville, nous avions commencé à entendre parler de Slade et de sa « division » (car il était agent de division) sur la Grande Ligne ; et, depuis l'heure où nous avions quitté Overland-Ville, nous avions entendu les cochers et les conducteurs parler uniquement de ces trois choses : la Californie, les mines d'argent du Nevada, et ce risque-tout, Slade. Et la conversation sur Slade était de beaucoup la plus fréquente. Nous étions parvenus graduellement à nous figurer ce fait exact : que Slade était un homme dont le cœur, les mains et l'âme étaient trempés du sang de ceux qui offensaient sa dignité ; un homme qui vengeait épouvantablement outrages, injures, insultes ou mépris de quelque sorte que ce fût, sur le champ s'il pouvait, des années après si le manque d'occasion prochaine l'y contraignait ; un homme torturé nuit et jour par sa haine jusqu'à ce que la vengeance l'eût apaisée, et pas une vengeance ordinaire non plus, mais la destruction complète de son ennemi, rien moins ; un homme dont le visage étincelait d'une terrible joie quand il surprenait un adversaire et le prenait au dépourvu. Fonctionnaire capable et éminent de la Grande Ligne, bandit parmi les bandits et pourtant leur implacable fléau, Slade était à la fois le plus sanguinaire, le plus dangereux et le plus précieux citoyen des déserts sauvages de la montagne.

CHAPITRE X

Histoire de Slade.

Oui vraiment, les deux tiers de la conversation des cochers et des conducteurs roulaient sur ce Slade depuis la veille de notre arrivée à Julesbourg.

Afin que le lecteur oriental puisse clairement concevoir ce qu'est un spadassin des Montagnes Rocheuses dans tout son épanouissement, je réduirai toute cette masse de cancans de la Grande Ligne en un récit continu que je lui soumettrai sous la forme suivante :

Slade naquit dans l'Illinois d'une bonne famille. A l'âge de 26 ans il tua un homme dans une querelle et s'enfuit du pays. A Saint-Joseph, Missouri, il entra dans l'un des premiers convois d'émigrants pour la Californie et fut chargé du poste de chef de convoi. Un jour dans les Plaines il eut une violente dispute avec l'un de ses charretiers et tous deux tirèrent leurs revolvers, mais le charretier fut l'artiste le plus leste et le premier en garde. Aussi Slade lui représenta que c'était pitié de gaspiller du sang pour si peu de chose et lui proposa de jeter les pistolets à terre et de vider la querelle à coups de poings. Le charretier confiant y consentit et jeta son pistolet, sur quoi Slade rit de sa naïveté et le tua net.

Il s'échappa pendant quelque temps, menant une vie sauvage, passant la moitié de son temps à faire la guerre aux Indiens et l'autre moitié à esquiver un sheriff de l'Illinois envoyé pour l'arrêter après son premier meurtre. On dit que dans un seul combat contre les Indiens il tua trois sauvages de sa propre main, leur coupa ensuite les oreilles et les envoya avec ses compliments au chef de la tribu.

Slade conquit bientôt une renommée de résolution intrépide et ce lui fut un mérite suffisant pour lui procurer la place importante d'agent de division de la Grande Ligne à Julesbourg au lieu de M. Jules, révoqué. Depuis quelque temps déjà, les chevaux de la Compagnie étaient fréquemment volés et ses voitures retardées par des bandes de malfaiteurs qui riaient à l'idée que quelqu'un eût la témérité de ressentir ces outrages. Slade les ressentit promptement. Les brigands éprouvèrent bientôt que le nouvel agent était un homme qui n'avait peur de rien au monde. Il fit courte besogne de tous les coupables. Il en résulta que les retards cessèrent, que la propriété de la Compagnie fut respectée et que, quoi qu'il arrivât ou aux dépens de qui que ce fût, les voitures de Slade firent leur trajet, à tout coup! Il est vrai que pour amener ce changement salutaire Slade dut tuer plusieurs hommes, les uns disent trois, d'autres quatre et d'autres six, mais le monde gagna à leur perte. La première difficulté grave qu'il eut fut avec l'ex-agent Jules qui avait la réputation d'être lui-même un spadassin sans scrupules. Jules détestait Slade qui l'avait supplanté, et tout ce qu'il attendait, c'était une belle et bonne occasion de se battre avec lui. Bientôt Slade osa employer un homme que Jules avait autrefois congédié. Ensuite, Slade se saisit d'un attelage de chevaux de poste qu'il accusa Jules d'avoir détourné et caché quelque part pour son usage person-

nel. La guerre était déclarée et pendant un jour ou deux les deux hommes parcoururent les rues, sur leurs gardes, à la recherche l'un de l'autre, Jules armé d'un fusil de chasse à deux coups et Slade de son revolver historique. Finalement comme Slade entrait dans un magasin, Jules lui vida le contenu de son fusil dans le corps, de derrière la porte. Slade tint bon et Jules attrapa quelques mauvais coups de revolver en échange. Puis les deux hommes tombèrent et furent emportés à leurs domiciles respectifs, jurant tous les deux que la prochaine fois un meilleur tir ferait une besogne plus mortelle. Tous les deux furent alités longtemps, mais Jules fut sur pied le premier, et rassemblant ses biens il les emballa sur une paire de mulets et s'enfuit dans les Montagnes Rocheuses pour reprendre des forces avant le jour du règlement de comptes. Pendant bien des mois il ne fut plus question de lui et graduellement tout le monde l'oublia, excepté Slade. Slade n'était pas un homme à pardonner. Au contraire, la rumeur publique disait que Slade ne cessa pas d'offrir une récompense à qui le lui livrerait, mort ou vif!

Quelque temps après, voyant que l'administration énergique de Slade avait rendu la paix et l'ordre à l'une des plus mauvaises divisions de la route, la Compagnie de la poste le transféra dans la division de Rocky Ridge dans les Montagnes Rocheuses pour voir s'il pourrait y accomplir le même miracle. C'était le paradis des bandits et des spadassins. Il n'y avait pas semblant de lois dans le pays. La violence était de règle. La force était la seule autorité reconnue. Les malentendus les plus simples se dénouaient séance tenante au revolver ou au couteau. Les assassinats se commettaient en plein jour avec une fréquence sémillante et personne ne s'avisait d'ouvrir des enquêtes à leur sujet. On considérait que les auteurs de la tuerie avaient obéi à leurs raisons particulières ; s'y immiscer aurait paru de la part de tierces personnes une indélicatesse. Après un meurtre, tout ce que l'étiquette des Montagnes Rocheuses exigeait d'un spectateur, c'était qu'il aidât le monsieur à enterrer son gibier, autrement sa maussaderie lui aurait été payée de retour la première fois qu'il aurait tué un homme lui-même et qu'il aurait eu besoin d'un coup de main de ses voisins pour l'enterrer.

Slade établit sa résidence avec calme et sérénité au milieu de cet essaim de voleurs de chevaux et d'assassins et, la première fois que l'un d'eux exhiba ses insolentes brutalités en sa présence, il le tua net. Il commença une campagne contre les brigands et au bout d'un laps de temps singulièrement bref il avait complètement

arrêté leurs déprédiations sur la cavalerie de la Compagnie, recouvré un grand nombre de chevaux volés, tué plusieurs des pires coupe-jarrets du district, et conquis un ascendant si redouté sur les autres qu'ils le respectaient, l'admiraient, le craignaient et lui obéissaient ! Il accomplit dans les mœurs de la communauté le même changement merveilleux qui avait marqué son administration à Overland-Ville. Il captura deux hommes qui avaient volé des bêtes de la Compagnie et de ses propres mains il les pendit. Il était le juge suprême du district aussi bien que le jury et l'exécuteur des hautes œuvres, et non seulement en cas d'offenses contre ses patrons, mais encore contre les émigrants de passage. Un jour, des émigrants eurent leur bétail volé ou perdu et le dirent à Slade qui visitait leur camp par hasard. Avec un seul compagnon il se rendit à cheval à une ferme dont il soupçonnait les propriétaires et, ouvrant la porte, il commença le feu, en tuant trois et blessant le quatrième.

D'un petit livre sanguinairement intéressant sur le Montana, j'extrais le paragraphe suivant :

« En voyage, la tyrannie de Slade était absolue. Il descendait à une station, y élevait une querelle, jetait la maison par les fenêtres et en maltraitait les habitants avec la dernière cruauté. Les infortunés n'avaient aucun moyen de redressement à leur disposition, et étaient contraints à se remettre de leur mieux. Dans l'une de ces occasions, il tua le père de Jemmy, le beau petit garçon de demi-sang, qu'il adopta et qui vécut avec sa veuve après son exécution. Les histoires de Slade pendant des gens, des innombrables bagarres à coups de pistolet, de couteau et de massue où il joua le principal rôle, forment une partie de la légende de la ligne postale. Quant aux querelles et aux coups de feu de moindre importance il est absolument certain qu'une biographie détaillée de Slade ne serait qu'un long récit de tels exercices. »

Slade était un tireur sans rival au revolver de marine. La légende dit qu'un beau matin à Rocky Ridge, se sentant à l'aise, il vit approcher un homme qui l'avait offensé auparavant : remarquez quelle bonne mémoire il avait en pareille matière. « Messieurs », dit Slade en dégainant, « ceci est un coup à vingt bons pas ; je vais lui couper le troisième bouton de son habit ». Ce qu'il fit. Les assistants étaient tous dans l'admiration. Et ils allèrent tous aussi à l'enterrement.

Une fois, un homme qui tenait une petite buvette à la station, fit quelque chose qui fâcha Slade, et s'en alla faire son testament. Un jour ou deux après, Slade entra et demanda de l'eau-de-vie. L'homme allongea le bras sous son comptoir (ostensiblement pour saisir une bouteille, peut-être pour saisir autre chose), mais Slade lui sourit de ce sourire particulièrement

aimable et satisfait que ses voisins avaient appris depuis longtemps à reconnaître comme un arrêt de mort déguisé et lui dit : « Pas de ça ! passez-moi l'article cher. » Donc le pauvre débitant dut tourner le dos pour prendre le cognac cher sur la planche et, quand il se retourna de nouveau, il regardait dans la gueule du pistolet de Slade. « Et un instant après, ajouta mon interlocuteur avec gravité, c'était un des hommes les plus morts qui aient jamais vécu. »

Les cochers et les conducteurs nous racontèrent que quelquefois Slade laissait un ennemi exécré pendant des semaines sans aucunement le molester, le regarder ni en parler, qu'en tout cas il l'avait fait une ou deux fois. Les uns disaient qu'ils croyaient qu'il agissait ainsi pour bercer ses victimes d'insouciance et pouvoir les attaquer à l'improviste, et d'autres disaient croire qu'il économisait ainsi un ennemi comme un écolier économise un gâteau et fait durer le plaisir le plus possible en s'en gorgeant par anticipation. L'un de ces cas fut celui d'un Français qui avait offensé Slade. A la surprise générale, Slade ne le tua pas sur place, mais le laissa tranquille pendant un temps considérable. Finalement, cependant, il se rendit à la maison du Français un soir, très tard, frappa et, lorsque son ennemi ouvrit la porte, il le tua raide, il repoussa le cadavre à l'intérieur de la porte d'un coup de pied, mit le feu à la maison et brûla le mort, sa veuve et ses trois enfants ! J'ai entendu cette histoire de la bouche de plusieurs personnes, et toutes croyaient évidemment ce qu'elles disaient. Elle peut être vraie, elle peut être fausse. « Qui veut noyer son chien, etc... »

Slade fut capturé un jour par une troupe de gens décidés à le lyncher. Ils le désarmèrent, l'enfermèrent dans une solide cabane en rondins et mirent un poste à le garder. Il obtint de ses geôliers d'envoyer chercher sa femme pour qu'il pût la voir une dernière fois. C'était une femme brave, aimante et énergique. Elle sauta à cheval et galopa pour la vie ou la mort. Quand elle arriva, on la laissa entrer sans la fouiller, et avant qu'on eût pu refermer la porte, elle sortit d'un seul geste une paire de revolvers et elle et son seigneur et maître se mirent en marche en bravant la bande. Puis, sous un feu nourri, ils montèrent tous deux sur le même cheval et s'enfuirent sains et saufs !

Dans la suite des temps, les myrmidons de Slade capturèrent son ancien ennemi Jules, qu'ils découvrirent dans une cachette bien choisie au fond des solitudes de la montagne, gagnant une vie précaire avec sa carabine. Il l'amenèrent à Rocky Ridge.

pieds et poings liés, et le déposèrent au milieu de la cour aux chevaux, le dos contre un poteau. On dit que le plaisir qui illumina la figure de Slade quand il apprit cela fut quelque chose d'effroyable à contempler. Il examina son ennemi pour s'assurer qu'il était solidement attaché, et alla se coucher, content d'attendre au matin avant de savourer le régal de sa mort. Jules passa la nuit dans la cour aux chevaux, pays où les nuits chaudes sont inconnues. Dans la matinée, Slade s'exerça sur lui au revolver, lui entaillant la chair par ci par là et de temps en temps lui coupant un doigt, tandis que Jules le suppliait de le tuer d'un seul coup et de le délivrer de ses tourments. Enfin, Slade rechargea son arme et, marchant à sa victime, fit sur elle quelques remarques psychologiques et l'acheva. Le corps resta sur place une demi-journée, personne ne se risquant à y toucher sans ordres ; alors Slade commanda une corvée et assista lui-même à l'enterrement. Mais il coupa d'abord les oreilles du mort et les mit dans la poche de sa veste où il les porta quelque temps avec une grande satisfaction. Voilà l'histoire telle que je l'ai entendu souvent raconter et telle que je l'ai lue imprimée dans les journaux de Californie. Elle est sans doute correcte dans ses traits essentiels.

En temps voulu, nous arrivâmes à une station de poste et nous nous assîmes à déjeuner dans la société mi-sauvage et mi-civilisée de montagnards barbus et armés, garçons de ferme et employés. Le fonctionnaire le plus distingué, le plus tranquille et le plus affable que nous ayons encore rencontré sur la route au service de la Compagnie de la poste était la personne assise au haut bout de la table, à côté de moi. Jamais jeune homme n'ouvrit les yeux et ne frémit comme moi quand j'entendis qu'on l'appelait Slade!

C'en était, du roman! et j'étais assis en tête à tête avec lui. Je le voyais, je le touchais, je jouais avec pour ainsi dire! Ici, tout près de moi, était le véritable ogre qui, dans des combats, des rixes et de diverses manières, *avait enlevé la vie à vingt-six êtres humains*, ou tout le monde mentait à son égard! Je suppose que je fus le garçon le plus fier qui ait jamais voyagé pour visiter des pays curieux et des êtres extraordinaires.

Il était si amical et si affable que je l'aimais en dépit de son effrayante histoire. Il n'était guère possible de croire que cet agréable personnage fût l'impitoyable fléau des bandits, le croquemitaine qui servait aux mères-nourrices de la montagne d'épouvantail pour leurs enfants. Et aujourd'hui encore je ne me

rappelle rien de remarquable en Slade, excepté que sa figure était plutôt large des pommettes; que les pommettes étaient placées bas et que les lèvres étaient particulièrement minces et droites. Mais cela suffit pour me faire quelque impression, car depuis je vois rarement un visage possédant ces caractères sans m'imaginer que son propriétaire est un homme dangereux.

Le café manqua. Du moins il fut réduit à une seule tasse de fer blanc et Slade allait la prendre quand il s'aperçut que ma tasse était vide. Il offrit poliment de me la remplir, mais quoique j'en eusse envie, je refusai poliment. Je craignais qu'il n'eût encore tué personne de la matinée et qu'il pût avoir besoin de distraction. Mais il insista avec une courtoisie ferme pour me remplir ma tasse en disant que j'avais voyagé toute la nuit et que je la méritais plus que lui et, tout en parlant, il me versa le liquide, jusqu'à la dernière goutte.

Je le remerciai et je le bus, mais cela ne me fit aucun bien, car je ne pouvais me sentir assuré que tout à l'heure il n'allait pas regretter de me l'avoir donné et se mettre en devoir de me tuer en guise de consolation. Mais rien de semblable n'arriva. Nous le quittâmes avec ses vingt-six cadavres à son compte et j'éprouvai une douce satisfaction à la pensée qu'en prenant soin du n° 1 à la table du déjeuner j'avais évité heureusement d'être le n° 27. Slade vint près de la voiture et surveilla le départ, ordonnant d'abord quelques modifications dans l'arrangement des sacs de lettres pour notre bien-être, puis nous prîmes congé de lui, persuadés que nous en rentendrions parler, un jour ou l'autre, et nous demandant en quelle circonstance ce serait.

(A suivre.)

MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

Notes politiques et sociales

INTELLIGENCE

Mauvaise avait été l'attitude du Gouvernement à la sortie du Parlement, plus mauvaise a été son attitude à la rentrée. — Mauvaise pour lui surtout, disons-le vite. — Les quotidiens, heureux, après le jeûne des vacances, de trouver pareille pâture, ont commenté à l'envi, jusqu'à l'excès, et la lettre, sèche et décevante, de M. Waldeck-Rousseau à la Fédération des mineurs, et tous les détails de la première séance de la Chambre : débat sur la proposition Basly, déclarations, atermoyantes et froides, du président du Conseil, opposition des socialistes, de tous les socialistes, à cette politique, scrutin où la majorité favorable à l'opinion du Gouvernement trouve l'appoint indispensable parmi les adversaires jusque-là irréductibles de ce Cabinet, et où la minorité compte un nombre important de républicains de gauche.

Mais que ce déplacement ait été cherché et depuis longtemps attendu par le président du Conseil ou qu'il soit dû surtout à la crainte, chez les opposants gouvernementaux, d'avoir à prendre la charge du pouvoir en ces circonstances incertaines, que ce nouveau groupement parlementaire soit durable du moins d'intention ou qu'il soit fortuit, ce qu'on n'a pas assez dit, je crois, c'est que cette politique est, de toutes façons, inintelligente.

Ou bien M. Waldeck-Rousseau a conscience du rôle que — peut-être contre son gré, peut-être contre son intention première et contre son passé, mais de fait et réellement — il a joué depuis deux ans en ce pays : il a conscience de la nature vraie des forces politiques qui ont assuré et du sens effectif qu'a présenté à l'esprit de la nation le maintien prolongé du ministère, à la composition imprévue, dont il est le chef. Et alors ses paroles et sa conduite récentes sont des erreurs.

1° « La fixation légale d'un minimum de salaire n'est pas dans le programme du présent ministère ». Soit. Encore faudrait-il paraître s'apercevoir que la question est de degré et non de principe : dès maintenant l'État ne laisse pas la fallacieuse « libre entente » entre patrons et ouvriers fixer sans règles limitatives la durée du travail ou les conditions d'hygiène et de sécurité : quelle raison sinon de circonstance ou d'opportunité empirique lui interdirait à jamais de soumettre aussi à des règles, libératrices des faibles, les clauses de la rémunération ?

2° « L'amélioration des retraites pour les mineurs est à l'étude ». Que n'a-t-elle abouti, par la volonté énergique du Gouvernement, cette étude depuis si longtemps commencée ? Que n'a-t-elle abouti avant d'irriter une masse ouvrière en somme très maîtresse d'elle-même, mais non sans raison lassée des promesses qui sont des mots ou qui difficilement paraissent l'être.

3° « La limitation de la journée à huit heures, très souhaitable, ne doit pas nuire toutefois aux intérêts majeurs d'une industrie aussi importante, ni grever d'un supplément de dépenses le budget des humbles. » Et ici encore la question est, après des mois, toujours à l'étude. La Commission chargée de l'étudier a opéré avec la lenteur qui veut ne pas arriver. Un gouvernement qui chercherait à berner aimablement les « travailleurs » ne ferait pas autre chose : comment ne pas s'y tromper? Et d'autre part comment M. Waldeck-Rousseau affecte-t-il d'ignorer qu'aujourd'hui, en l'état de la science économique, la réduction de la journée de travail est démontrée n'avoir nullement pour conséquence forcée la gêne de l'industrie ni même le renchérissement du produit, puisque la productivité du travail accrue peut compenser et dépasser l'effet de la réduction?

4° « Le gouvernement agira librement et non sous la menace. » Je voudrais bien savoir en quoi consiste la « liberté » d'un gouvernement démocratique qui, par définition, dépend de l'opinion de tous. Je voudrais bien compter les réformes qui, gênant quelque privilège, ont été accomplies autrement que sous une pression vigoureuse des intéressés. Et sans doute la pression exercée par une masse ouvrière prend, par le nombre seul des participants et par la nature même de leur principal moyen, qui est d'interrompre le travail normal, une forme matérielle et agitatrice que n'a pas, par exemple, la pression exercée par les patrons sucriers ou par les bouilleurs de crû pour obtenir et maintenir leurs exorbitants avantages légaux. La pression sur le gouvernement d'une démocratie serait-elle « influence légitime » à la condition d'être occulte et bourgeoise, et deviendrait-elle « menace condamnable », dès qu'elle est ouverte et prolétarienne?...

... Ou bien M. Waldeck-Rousseau est resté l'homme de 1882-84. Il est soucieux, avant tout, de montrer qu'il n'a pas changé. Depuis ce temps il n'a pas vécu de la politique réelle du pays. Depuis ce temps il n'a plus pensé à neuf. Il n'entre pas aux questions qui ne se posaient pas alors. Il ne connaît pas de nouvelles matières d'action républicaine, de nouveaux principes de gouvernement. Après toute une expérience qui la condamne et l'a, depuis plusieurs années, éliminée, il découvre .. la politique de concentration — à la fois contre les réactionnaires et contre les subversifs. — Soit. Mais il ne s'étonnera pas si, quelque soir de cette session, il lui arrive d'être abandonné par la gauche aux amitiés perfides dont le *Temps* le félicite, mauvais augure.

FR. DAVEILLANS

QUELQUES OBJECTIONS A M. JAURÈS

M. Jaurès vient de publier dans la *Petite République* une série d'articles sur le droit de propriété. L'admirable vigueur de pensée qui s'y affirme est parfois contrariée par quelques erreurs juridiques.

M. Jaurès considère comme « une dispersion du droit de propriété,

« un démembrement ». « une restriction », l'usufruit, l'usage, l'habitation, les servitudes foncières, l'hypothèque, la co-propriété des gros murs et escaliers entre les divers propriétaires des étages d'une maison. Il conclut : « Il reste vrai que la société bourgeoise est conduite à mettre une partie de sa richesse en dehors du droit plein de la propriété individuelle. » (n° du 13 septembre).

L'écrivain me paraît oublier que ces droits existaient dans l'ancienne Rome et dans notre ancien droit, coutumier et écrit, et qu'ils ne peuvent par conséquent « annoncer un droit social nouveau » Ils ne sont pas particuliers au Code bourgeois. Ce sont des droits à signification nettement individualiste. Là où M. Jaurès voit des nouveautés je ne vois que des survivances.

Les servitudes foncières (d'eau, de passage, etc.) s'expliquent très simplement comme les conditions normales de l'exercice du droit de propriété individuelle. On ne conçoit de servitudes qu'entre propriétaires différents. Elles n'existent que parce qu'il y a beaucoup de propriétés individuelles enchevêtrées. La suppression de ces servitudes, qui sont réciproques et ne s'acquièrent que contre indemnité, serait la plus grave atteinte au droit de propriété parce que, dans la plupart des cas, elle supprimerait en fait la jouissance du propriétaire. Elles constituent le droit commun de la propriété telle qu'elle est définie : jouir et disposer de la façon la plus absolue. Peut-on dire, par exemple, que la servitude de bornage diminue la propriété individuelle?

L'hypothèque est un moyen de renforcer le crédit individuel : elle procure au propriétaire foncier la richesse mobilière : l'argent. Elle est l'exercice, elle aussi, du droit de jouir et de disposer de sa chose par un seul, au profit d'un droit strictement individuel. Si l'on veut considérer la constitution d'une hypothèque comme une atteinte au droit de propriété il faut alors considérer la vente comme une atteinte beaucoup plus grave à ce même droit. Ce qui est insoutenable.

Je pourrais reprendre tous les exemples de M. Jaurès et les critiquer de même.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que toutes les législations ont apporté des restrictions au droit de propriété individuelle, comme à tous les droits individuels, conséquence nécessaire du fait que les hommes vivent en société. L'individualisme juridique absolu ne peut être qu'une entité métaphysique.

Cette entité, les philosophes et les économistes du XVIIIe siècle l'ont élaborée en théorie juridique. Ce sont les restrictions de toutes sortes de la propriété féodale et ses inconvénients économiques qui les inspirèrent. Mais, proclamée dans les livres, elle n'a pu se constituer ni dans la loi écrite de la Révolution et de l'Empire, ni dans la pratique postérieure : les circonstances sociales n'ont permis, ni en faveur des anciens privilégiés, ni en faveur des nouveaux, l'établissement d'un droit absolu.

Le droit supérieur que la Société s'arroge sur les propriétés privées n'est que la reprise dans un sens démocratique du droit de propriété

éminent du roi sur tous les biens du royaume. S'il apporte des limitations au droit individuel du père de famille dans le régime successoral, il faut bien remarquer que ces limitations existaient également dans le droit coutumier et même dans le droit romain. Le principe de l'égalité des partages roturiers était un principe coutumier déjà appliqué en Germanie et dans la Grèce d'avant Solon. Ici encore, il y a survivance, et non évolution contemporaine ; extension et renouvellement du très vieux droit, et non contradiction récente au code bourgeois.

Bien loin d'avoir diminué la propriété individuelle, le Code civil, après la Révolution, l'a renforcée. Il l'a débarrassée des innombrables droits arbitraires qui l'entravaient : il en conserve quelques-uns, mais ceux-là mêmes qui le plus souvent permettent à son individualisme de se développer librement, précisément les divers services fonciers. Le nombre des petits propriétaires a augmenté à partir de la Révolution et, en même temps que nous assistons aujourd'hui au développement pratique du droit d'expropriation par l'État, nous constatons l'augmentation considérable du nombre des parcelles foncières individuelles. Aussi est-ce moins dans le Code de 1804, qui n'est que le proche passé remanié, qu'il faut chercher le droit nouveau, que dans les lois sociales postérieures qui, ainsi que le remarque M. Jaurès, constituent, elles, de véritables dépossessions dans un sens collectiviste : droit de grève, inspection du travail, etc.

La loi du 19 juillet 1793 est fort typique et permet légitimement des prévisions dans le sens du droit futur. Elle limite à la vie de l'artiste seulement son droit sur le produit de ses œuvres et, après sa mort, à dix ans celui de ses héritiers. Ici la Révolution crée une propriété et la limite en même temps, et précisément la propriété qui, entre toutes, est marquée de la personnalité individuelle et semblerait, par cela même, devoir être la plus individualiste et la moins limitée. Est-ce que ce n'est pas dans cette institution originale que les juristes de la société future pourront trouver la combinaisen qui tiendrait compte des droits de l'individu sur son effort individuel (industriel ou littéraire) et des droits de la Société qui peut, elle aussi, non moins légitimement, réclamer sa part dans la formation de cette richesse?

Une loi récente marque, mieux encore que tous les exemples de M. Jaurès, l'orientation de la propriété dans un sens social : la loi du 15 février 1895 fixant le régime de l'exploitation des mines de fer communales de Rancié (Ariège) insérée dans le recueil des *Lois Sociales*, de MM. Chailley-Bert et A. Fontaine : mines concédées par ordonnance royale du 31 mai 1833 à huit communes voisines. En voici l'article 5 : « Les ouvriers occupés dans la mine et ses dépendances sont exclusivement choisis parmi les habitants de la vallée de Vicdessos. Les bénéfices annuels de l'entreprise appartiennent à l'ensemble des ouvriers qui ont été occupés dans la mine et ses dépendances, au cours de l'année. »

Voilà de la *vraie* propriété collective, dans un sens nouveau, organisée par la société bourgeoise.

MAXIME LEROY

MAINTIEN ILLÉGAL DES PIONNIERS DE DISCIPLINE AU TONKIN. — ABUS DE POUVOIR DU GÉNÉRAL DODDS.

Il suffit que les pouvoirs légifèrent sur un sujet pour qu'aussitôt jaillissent en foule les interprétations abusives, les excès de pouvoir, et cela surtout en matière pénale et répressive. La coercition imposée n'est jamais qu'une cote mal taillée ménageant certaines susceptibilités philanthropiques (réelles ou simulées) et tout ensemble les intérêts d'un ordre social qui repose sur la peur de la répression.

Dans un livre récent, *Camisards, Peaux-de-lapins et Cocos*, je signalais l'anormale existence du corps disciplinaire de Mon-Cay.

Les renseignements très incomplets que j'ai publiés dans ce livre provenaient d'un soldat de l'infanterie de marine qui n'avait pas été disciplinaire. Depuis, un homme récemment libéré de ce corps est venu me documenter.

La démonstration des illégalités commises se base maintenant sur une pièce officielle : le livret individuel du disciplinaire Bru, numéro matricule C. 3.627.

Voici l'extrait des mutations intéressant le corps disciplinaire :

« Passé au 10e de marine (*section de discipline*) le 18 juin 1900.

Décision du général en chef en date du 12 juin 1900.

Pionnier de discipline le 18 juin 1900.
Passé à la compagnie européenne de l'Indo-Chine le 1er décembre 1900.

Décision du général en chef du 23 novembre 1900.

Passé à la *Compagnie de discipline coloniale* le 13 février 1901. Arrivé et présent au corps le 1er avril 1901. *Fusilier de discipline* ledit jour.

Pour ceux qui connaissent la constitution des corps disciplinaires militaires, cet extrait semblera l'œuvre d'un plaisant, et cependant il reproduit scrupuleusement le libellé du livret individuel, sans erreur du scribe militaire. Pour faire ressortir ce que ce libellé décèle d'anormal et d'illégal, il sied de le commenter en détail.

Au moment où j'écrivais le chapitre relatif au corps disciplinaire de Mon-Cay, j'hésitais à spécifier la qualité administrative du corps et la catégorie disciplinaire des hommes qui y étaient incorporés.

Avec le livret individuel du soldat Bru, le doute n'est plus permis : jusqu'en décembre 1900 le corps disciplinaire de Mon-Cay fut une *section de pionniers de discipline*. Par cette constatation apparaît une première illégalité. Les *pionniers de discipline* constituèrent jusqu'en 1890 des compagnies spéciales dites *compagnies de pionniers de discipline* ; le décret du 5 juillet 1890 licencia la dernière compagnie de pionniers et institua dans chaque *compagnie de fusiliers de discipline* une SECTION DE PIONNIERS. Après le décret du 5 juillet 1890 il ne pouvait donc exister légalement que cinq sections de *pionniers de discipline* : *quatre de*

pionniers de discipline de la guerre et *une de pionniers de discipline de la marine.* — Gafsa (Tunisie) ; Biskra, Méchéria, Aumale (Algérie) ; et Fort-de-France (la Martinique).

Comment subsistèrent les pionniers de discipline du Tonkin, indépendamment de toute compagnie de fusiliers ?

En 1886, une *compagnie de pionniers de discipline* fut envoyée dans cette colonie.

On peut trouver la preuve de cet envoi dans le rapport qui accompagne le décret du 6 mai 1890 (J. O., n° 174), rapport dans lequel il est dit :

« Le nombre de ces militaires (pionniers de la discipline de la guerre) ne dépasse pas quatre-vingts hommes en 1886, *au moment de l'envoi de la compagnie au Tonkin.* »

On trouve la trace de cette compagnie dans deux exercices du Budget pour le Protectorat de l'Annam et du Tonkin :

EXERCICE 1889, Chapitre XIV : services militaires et troupes.

Notes explicatives (p. 68).	*Pionniers de discipline.*
Prévisions de dépenses : 3 officiers	17,640 francs.
— — 87 hommes	19.936 —
Dépenses diverses, primes, masses	9,258 —

EXERCICE 1890, Chapitre XVI ; mêmes rubriques (p. 73).

	Pionniers de discipline.
Prévisions de dépenses : 3 officiers	14.968 fr. 42.
— — 57 hommes	13,061 fr. 55.
Dépenses diverses	6,200 fr. »

Les exercices suivants n'offrent plus aucune aucune trace de ce corps : Est-ce à dire que les hommes qui en faisaient partie avaient été renvoyées dans les *compagnies de discipline de la guerre* dans lesquelles ils eussent dû être reversés ?

On supprima la compagnie de pionniers, *nominalement* sur les états de troupe, dans les budgets ; elle fut maintenue *effectivement*. Le général qui commandait en chef à cette époque, n'osa sans doute faire ce maintien d'une manière trop apparente. Il transforma donc, de sa propre autorité, la campagnie en section, fit passer les hommes de cette compagnie, des troupes de la guerre dans celles de la marine et, par sa seule volonté, établit sans doute ainsi une section de *pionniers de discipline de la marine* avec des hommes qui eussent dû rejoindre leur corps de l'Afrique du Nord, imposant à ces hommes, contre leur gré et contre la loi, un séjour colonial dont le décret de 1890 les relevait.

De ce fait il est résulté pour les troupes d'Indo-Chine une situation disciplinaire toute spéciale. De 1886 à 1900, les soldats d'infanterie et d'artillerie de marine d'Indo-Chine susceptibles d'être envoyés dans un

corps disciplinaire ne sont jamais passés par le premier échelon : celui des *fusiliers de discipline*. Il fut trouvé plus économique d'en faire tout de suite des pionniers de discipline: les grands chefs militaires ne tinrent aucun compte des actes du pouvoir central prescrivant formellement qu'on ne peut être incorporé dans les pionniers de discipline sans auparavant avoir été fusilier de discipline. Au point de vue légal l'anomalie de cette situation est très bien marquée dans les mutations du soldat Bru.

Lorsque Bru passe, le 10 juin 1900, à la *section des pionniers de discipline*, il n'a jamais été disciplinaire: c'est son premier envoi, c'est donc *illégalement* qu'il est incorporé en qualité de pionnier : on eût dû l'incorporer à la compagnie de discipline de la marine à la Martinique en qualité de *fusilier*. Première illégalité.

Où cette illégalité se complique étrangement, c'est lorsque l'autorité locale transforme cette section de pionniers en fusiliers sous le nom de *Compagnie de discipline coloniale*.

Aux termes du décret de 1890. Bru ne pouvait changer sa qualité de *pionnier* contre celle de *fusilier* que *dans le même corps* (c'est-à-dire dans la même compagnie) et ce comme récompense, *en sortie de faveur*. Voilà donc Bru qui devient fusilier de discipline, ce qu'il eût dû être tout d'abord, puisque le fusilier est au premier degré de répression et le pionnier au second. Bru ne recouvre cette qualité de fusilier que par un acte illégal du général Dodds instituant, de sa propre autorité, un corps disciplinaire. Deuxième illégalité.

Pour établir cette illégalité notons que :

1° L'acte d'établissement de ce corps disciplinaire est particulier.

2° La loi interdit de faire cet acte au particulier.

Si la création de ce corps spécial était un acte du pouvoir administratif, on en trouverait trace dans les recueils des actes de ce genre, soit, en l'espèce, dans les Bulletins Officiels du Ministère de la Guerre, du Ministère de la Marine et du Ministère des Colonies.

Par le dépouillement de ces recueils, on constate l'absence de tels documents : de plus, on trouve, inséré au B. O. M., 1900, n° 37, p. 1026, sous le n° 515 et à la date du 15 décembre, un acte ministériel relatif à l'affectation en France de caporaux et soldats provenant du cadre du corps des disciplinaires ou de *la* compagnie de discipline de la marine stationnée aux colonies. Le corps des disciplinaires n'a aux colonies que deux compagnies : la 1re au Sénégal : la 2e à Madagascar. On ne peut supposer que la compagnie d'Indo-Chine soit comprise sous cette appellation. Parlant de la discipline propre à la marine, l'acte ministériel dit *la*, et ce *la* ne vise évidemment que la compagnie stationnée à la Martinique.

La compagnie de discipline européenne de l'Indo-Chine serait donc inconnue aux deux administrations centrales de Paris ?

Une compagnie de discipline ne peut être créée qu'en vertu d'ordres émanés du pouvoir central. La loi l'établit formellement.

Une compagnie de discipline est un corps de troupe : son chef a les

pouvoirs d'un chef de corps ; elle est organisée administrativement comme un corps. La loi du 24 juillet 1873 édicte :

Article 3. — La composition détaillée des corps d'armée, des divisions et des brigades, *celle des cadres des corps de troupe de toutes armes* dont l'armée se compose et les *effectifs de ces corps de troupe*, tant sur le pied de paix que sur le pied de guerre, *seront déterminés* par une *loi spéciale*.

Article 10. — A l'exception de ceux mentionnés à l'article 8, il ne peut être créé de nouveaux corps, ni apporté de changements dans la constitution normale de ceux qui existent, qu'en vertu d'une loi.

Aucun changement dans l'équipement et dans l'uniforme, si ce n'est partiellement et à titre d'essai, ne pourra avoir lieu qu'après le vote d'un crédit spécial.

Les compagnies de discipline ne sont pas mentionnées à l'article 8. Il s'ensuit, de par la loi sur l'organisation générale de l'armée, qu'une compagnie de cette sorte ne peut être créée que par une loi et qu'on ne peut même changer la forme d'une visière, la couleur d'un liseré de l'uniforme, qu'après le visa des pouvoirs législatifs.

La loi du 13 mars 1875, par son article 3, appuie les prescriptions précédentes :

Article 3. — L'Infanterie comprend :

... Cinq compagnies de discipline dont une de pionniers et quatre de fusiliers.

— La composition des cadres de ces corps de troupe sur le pied de paix et sur le pied de guerre et leurs effectifs en simples soldats pour le pied de paix sont déterminés par la série A des tableaux annexés à la présente loi, sous la réserve des dispositions qui seront contenues dans la loi sur l'administration à intervenir en ce qui concerne les comptables des corps de troupe. Cette réserve s'étend aux troupes de toute arme.

Enfin le décret du 5 juillet 1890 prescrit spécialement pour les compagnies de discipline, d'une façon absolument nette :

Article 4. — Le nombre des compagnies de discipline ainsi que leurs cadres sont fixés par les lois d'organisation générale de l'armée.

Article 5. — Les cadres sont nommés par le Ministre de la Guerre et choisis parmi les officiers, sous-officiers, caporaux, tambours et clairons régulièrement proposés à cet effet.

Aucune obscurité dans le texte.

En organisant des compagnies de discipline, le général a usurpé des pouvoirs qui appartiennent à la puissance législative.

On peut croire que le général ignore l'existence de ce corps : il n'en est rien, ainsi que le démontre le document suivant, extrait du Journal officiel de l'Indo-Chine française, 13e année, n° 7, jeudi 24 janvier 1901 :

Le Gouverneur général de l'Indo-Chine,

Vu le décret du 21 avril 1891,

Sur la demande du général de division, commandant en chef les troupes

de l'Indo-Chine, et sur l'avis conforme du commissaire général, chef de service administratif, en Annam et au Tonkin,

Arrête :

Article 1er. — Une somme de cinquante mille francs est prélevée sur les crédits du chapitre 42 du budget colonial de l'exercice 1900 et affectée à la construction d'un casernement pour la *compagnie européenne de discipline*.

Article 2. — Le général de division, commandant en chef les troupes de l'Indo-Chine, et le commissaire général, chef de service administratif militaire et maritime, en Annam et au Tonkin, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Hanoï, le 30 décembre 1900.

Paul Doumer.

Par le gouverneur général :
Le général de division,
Dodds.

Le commissaire général des services administratifs.
Le Fol.

Que va faire maintenant le ministre de la Guerre ?

G. Dubois-Desaulle

LA TROISIÈME ANNÉE

Depuis le 11 octobre, la guerre sud-africaine poursuit sa troisième année. M. Chamberlain avait d'abord annoncé que l'armée anglaise célébrerait la Christmas de 1899 dans les murs de Prétoria ; on sait comment ce pronostic fut douloureusement démenti par une succession d'échecs aussi sanglants qu'humiliants. La presse de Londres avait ensuite affirmé, avec quelque solennité, que les opérations seraient terminées et le territoire des Républiques pacifié, pour Noël 1900 ; or, c'est précisément à cette date que les Boers, après avoir reculé durant quelques mois devant les armées de Roberts et de Kitchener, ont repris l'offensive et entamé leur campagne de guérillas.

Aujourd'hui, les organes les plus impérialistes d'outre-Manche n'osent plus prophétiser : M. Chamberlain garde un silence qui équivaut presque à un aveu. Lord Salisbury lui-même s'est condamné à un mutisme avec lequel il ne rompra, dit-on, qu'au traditionnel banquet de Guildhall, le 9 novembre prochain. Et le monde se demande : la guerre finira-t-elle ? — et aussi, bien qu'un peu plus discrètement — comment finira-t-elle ?

Pourtant ceux que n'aveugle point le verbiage jingoïste, ceux qui supputent les faits et pressent les statistiques, concluent déjà : la lutte ne peut plus se clore à l'avantage du Royaume-Uni. 100.000 hommes hors de combat : 1.000 ou 1.200 morts, blessés, prisonniers, par semaine : cinq milliards d'argent et, en outre, des armes et des munitions accumulées à l'avance et dont on ne peut chiffrer la valeur : tel est le bilan matériel de 107 semaines d'opérations stériles. Quant au bilan moral

il est vraisemblablement plus lamentable encore. Le grossissement des impôts, l'institution des taxes nouvelles sur le charbon, sur le sucre, ont mécontenté l'opinion britannique, en même temps que ralenti le mouvement de l'industrie, du commerce et de la navigation. La dette publique, pour la première fois depuis de longues années, a augmenté son capital, et l'emprunt de 1.500 millions que le chancelier de l'Échiquier a ouvert en 1901, semble devoir précéder d'autres emprunts non moins considérables, pour un avenir très proche. Le prestige de l'Angleterre dans le monde décline peu à peu, non pas uniquement en raison de l'échec qu'elle essuie dans l'Afrique Australe, mais aussi par suite de son impuissance à intervenir partout où son drapeau est engagé. A Koweit, dans le golfe Persique, point stratégique de premier ordre, placé au terminus éventuel de la ligne ferrée de Mésopotamie et sur la nouvelle route des Indes, son attitude a été indécise. Les Américains finissent par obtenir pour le canal interocéanique — Panama ou Nicaragua — des conditions qu'en 1900 le commerce du Royaume-Uni jugeait désastreuses pour ses intérêts. La mort de l'émir d'Afghanistan, Abdurrhaman, a soulevé à Londres une émotion qui, en d'autres circonstances, fût demeurée latente, mais que, cette fois, les plus grands journaux n'ont pas su dissimuler. La terreur d'une intrigue russe s'est affirmée avec une sorte de violence : elle a même tourné à l'affolement, lorsqu'on a pu craindre une rébellion des 38 compétiteurs du nouveau souverain Habib-Oullah. Bref, à de multiples indices, on sent que l'Angleterre n'a plus son équilibre mental, cette parfaite sérénité d'esprit qui lui permettait jadis d'entamer et de poursuivre dix affaires à la fois, et de débrouiller les écheveaux les plus compliqués.

N'est-ce pas là le meilleur indice du désarroi que la crise sud-africaine, en dépit de multiples bravades, entretient outre-Manche ? Le parti conservateur a beau, à certains jours, manifester une confiance arrogante et d'ailleurs puérile ; le parti libéral peut bien fermer les yeux sur les fautes commises, et flétrir seulement du bout des lèvres les atrocités de Kitchener. Il est évident que, peu à peu, même chez les Asquith, chez les Balfour, chez les Grey, chez les Brodrick et les Landsdowne, sinon chez les Chamberlain, la vérité se fait jour. Ces dirigeants doivent se douter présentement des difficultés de la gigantesque expropriation qu'ils avaient tentée ; ils comprennent, selon toute vraisemblance, qu'ils n'ont plus en face d'eux uniquement les Boers du Transvaal et d'Orange, héroïques, mais peu nombreux, et d'ailleurs fauchés dans cent combats, — et que maintenant se dresse la révolte hollandaise dans l'Afrique du Sud, le parti afrikander.

Là est l'élément nouveau de la phase actuelle de la guerre. Dans le dernier trimestre de 1899, Redvers Buller et Methuen s'étaient en vain acharnés à débloquer Ladysmith et Kimberley ; dans les huit premiers mois de 1900, Roberts et Kitchener avaient refoulé les commandos vers le nord, saisi le Transvaal et l'Orange ; puis une campagne de guérillas, sans gloire, mais non sans profit pour les Boers, s'était prolongée, pen-

dant six à sept mois, sur le territoire des Républiques conquises, dirigée par Botha, Dewet et Delarey, et, à cette heure, les opérations ne se restreignent plus à la banlieue de Bloemfontein et de Johannesburg : elles couvrent l'Afrique Australe tout entière ; les Afrikanders de la colonie du Cap, dont nul jusqu'ici n'a pu chiffrer l'effectif, se sont soulevés en masse, solidarisant leur cause avec celle des Boers, leurs frères de race et d'aspirations, revendiquant l'autonomie africaine, comme les « insurgents » de New York et de Boston réclamèrent, il y a cent-vingt cinq ans, l'indépendance de l'Amérique.

Le seul résultat tangible de la guerre de M. Chamberlain, c'est cette rébellion puissante de tout un peuple qui, depuis un siècle, acceptait la suzeraineté britannique, tempérée et libérale, qui, en 1901, rejette la domination barbare et humiliante de l'impérialisme. Les personnes bien informées prédisaient déjà, il y a deux ans, cette péripétie de portée colossale, qui devait retourner la situation du tout au tout. Lord Salisbury s'était flatté de l'éviter, et l'eût-il conjurée en effet, que la victoire anglaise eût été prompte et facile. Mais de plus habiles même que lord Salisbury n'auraient pu la prévenir : les violences et les menaces de lord Kitchener en ont du reste étrangement avancé l'échéance, — si bienqu'aujourd'hui l'Anglais n'est plus un envahisseur dans l'Afrique Australe, mais un envahi, et que la loi martiale est proclamée dans tous les territoires de la couronne.

Le généralissime ne mène plus les opérations ; les directeurs de la campagne, ce sont les quinze chefs de commandos qui évoluent du Magaliesberg à la montagne de la Table et du Zoulouland à Mafeking : le Royaume-Uni ne lutte plus pour la conquête, mais pour la conservation. Il est réduit à défendre son honneur. La Fédération libre de l'Afrique Australe — qui doit triompher tôt ou tard — s'élabore dans le feu des escarmouches continuelles. Que Chamberlain, s'il le peut, médite le mot saisissant de Bismarck : « Le continent noir sera le tombeau de la puissance britannique. »

PAUL LOUIS

Spéculations

LES FUSILS TRANSFORMÉS. — CONCLUSION DU « PIÉTON ÉCRASEUR ».

Les fusils transformés. — Nous avons la satisfaction de constater que plusieurs des réformes, postulées ici par nous des pouvoirs tant militaire que civil, sont à l'étude. Nous réclamions, pour des raisons qu'on a pu apprécier, la suppression du fusil dans l'armée. Avec une docilité empressée que nous ne saurions trop louer, l'autorité militaire travaille actuellement à se démunir, au profit des civils, de ses armes à feu, de celles du moins dont il est possible de tirer quelque chose, ou, si l'on veut, avec lesquelles on peut tirer fructueusement sur quelque chose.

Nous reprochions au fusil de guerre son innocuité, due à diverses causes : portée excédant les limites de la visée, vitesse de la balle telle, et calibre si réduit qu'il n'en résulte pas de blessure, mais une piqûre sans importance ; incapacité de produire de la fumée, etc. Dans les fusils offerts aux civils par l'administration militaire à des conditions de bon marché exceptionnel, une seule transformation, ingénieusement imaginée, suffit à répondre à nos objections.

Par la simple suppression des rayures du canon, la portée est ramenée à une distance raisonnable et qui permet un tir juste : il est en même temps meurtrier, car l'on dispose, grâce à cet alèsement, d'un plus fort calibre.

Il va sans dire que l'on n'a pris la peine de transformer que le fusil Gras ; car c'est une constatation avérée que dans le fusil Lebel modèle 86 le mécanisme de répétition, si l'on a l'imprudence de le manœuvrer, se bloque, incontinent, ce qui a pour effet de mettre, de façon définitive, l'arme hors de service. Il est permis de supposer que l'inventeur n'avait établi cet appareil que pour rendre, en cas de défaite, notre armement inutilisable par l'ennemi.

Rappelons aux curieux candides qui ne savent où se procurer des cartouches et fusils Lebel : 1° que tous les bons armuriers vendent des cartouches Lebel, destinées à des revolvers spéciaux : 2° qu'à défaut du

fusil Lebel on trouve chez ces mêmes armuriers tous les derniers modèles de fusils de guerre étrangers, offerts à notre patriotisme éclairé; ce qui permet de supposer qu'à l'étranger on peut aisément acquérir en non moins grande abondance notre fusil de guerre modèle 86.

P. S. — Nous apprenons, à la dernière minute, que la cupidité militaire n'a rendu ses fusils utilisables qu'afin de surexciter les civils à les acquérir : après quoi elle les a réquisitionnés arbitrairement, s'enrichissant ainsi d'un vol d'un très grand nombre de fois fr. 11, prix du Gras transformé. Remarquons que la recherche desdites armes à domicile, tombe sous le coup de la loi de violation de domicile et qu'à tout citoyen désireux de se conduire en honnête homme il est recommandé de faire feu sur tout cambrioleur. Nous tenons en état, à cet effet, en notre appartement, trois cents fusils transformés.

Conclusion du « piéton écraseur ». — Un règlement s'élabore pour refréner le piéton écraseur. Dans l'intention de nous documenter plus amplement au sujet de celui-ci, nous nous sommes exposé à sa férocité, monté sur un hétéromobile. Le piéton observé, en bas âge, s'est conformé de tous points à la description que nous avons donnée, dans cette revue, de ses allures. Après l'expérience, comme nous n'avions plus besoin de lui, l'humanité nous a fait un devoir de le mettre hors d'usage.

Voici, croyons-nous, quelques-unes des prescriptions du futur règlement en vigueur déjà dans plusieurs communes et l'article IV universellement appliqué :

ARTICLE PREMIER

Le permis de circulation du piéton ne sera exigible que des personnes mineures : enfants, femmes et hommes n'ayant point encore accompli leur service militaire. On sait que ce dernier a été institué principalement pour inculquer à l'homme les premiers rudiments de la marche à pied.

ART. II

Le piéton en âge requis ou dûment autorisé, muni des appareils avertisseurs réglementaires sera (à l'inspiration de la loi qui régit les voitures sans chevaux en Angleterre) précédé à cinquante pas d'un agent des Ponts et Chaussées, assermenté, agitant un drapeau ou un fanal rouge; et suivi, à la même distance, par un gardien de la paix brandissant avec frénésie un drapeau ou un fanal vert.

ART. III

Le piéton en bas âge, étant justement soupçonné de propension à une allure exagérée, ne sera admis sur la voie publique, sans préjudice des garanties précitées, que tenu en laisse.

ART. IV

Un seul drapeau collectif pourra suffire au piéton en troupe; mais, comme il ne convient pas que la sécurité publique soit compromise par une si large tolérance, cette troupe devra être précédée d'une musique de qualité arbitraire mais assez bruyante pour être entendue à cinq cents mètres : chaque individu devra être porteur, en outre, d'un avertisseur à détonation.

ALFRED JARRY

Gazette d'Art

NOTES SUR HENRY DE GROUX (1).

Qu'un visiteur de complexion ordinaire eût, jusqu'en ces derniers temps, regardé cette peinture ; sa première impression était d'un tumulte désordonné ; couleurs, formes, tout se chevauche, s'enchevêtre selon la plus fantasque cuisine ; quels procédés ? huile, pastel, crayon rehaussé ? le voyeur hésite : tout cela à la fois, peut-être ? Et qu'a voulu le peintre ? on ne sait trop ; le peintre le sut-il lui-même ? on doute ; tant de surcharges, de repentirs, de doubles ! Il évoque à côté une fresque de Puvis : quelle différence ! quelle harmonie sûre de soi ! Même si le visiteur ignore le monceau d'esquisses toujours sur nature, de croquis et croquetons, d'études, qui, chez le poète du *Pauvre Pêcheur*, prépara la fixation du plus apparemment épisodique trait, combien longuement ce trait fut retourné, mûri, digéré : de suite il le percevra devant la sérénité assise, inébranlable, l'accent définitif de ce trait. Certes il reconnaîtra là maintes répliques, mais voulues, fatales : non répétitions, mais l'évolution d'une même idée directrice, une fois posée et puis qui revient, les retours du thème initial d'une symphonie : figures d'une danse fixée, musique rigide, architecture décorative, et pour y revenir, la divine sérénité de la nature.

Chez Henry de Groux, pas un trait qui ne se conçoive modifiable, tous les personnages semblent près d'échanger leurs places et leurs corps : enfin, l'inquiétude, l'angoisse et l'exaspération. Et si le souvenir angélique de Puvis de Chavannes revient alors hanter le visiteur, celui-ci volontiers pensera que c'est par antiphrase et contraste, et, tellement les deux tempéraments se montrent antipodiques, suscité par le Démon même de la contradiction qu'il croit suivre qui se démène au travers de cette peinture forcenée, de cette peinture démoniaque. Oui, si là ce fut Apollon musagète ou l'archange Gabriel, ou Amphion, ce ne peut être ici qu'Encelade ou Tubalcaïn. — Il ne sent pas davantage cet amour de « la matière » qui mène les peintres purement peintres au culte du « morceau, à traiter tout morceau, et tout modèle, en nature-morte, à préférer enfin à tout la nature-morte qualifiée : laquelle offre toutes les ressources de la matière et la couleur en elles, sans le despotisme, à côté, d'un sujet. Quand Henry de Groux s'attardait après des fleurs, des fruits, — accident rare — des paysages, et ses personnages même, ce n'était jamais pour la volupté directe d'eux, voilà qui paraissait évident. Le visiteur pouvait encore objurguer : cela ne tourne pas, tout s'étale en surface, les figures sont des découpures, des masques.

(1) Galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze.

Et si bien masques, si bien surface, que l'extérieur semblait vacillant, inconsistant, fragile ; si ces figures si prodigieusement vivent, il sentait que ce ne pouvait être de par leurs os, leur sang : os, sang, les saillies, les coloris par quoi ils se révèlent, oui, les voilà, à leur place, et pas un qui manque, mais, n'est-ce pas ? on les croirait peints sur la peau : un maquillage de théâtre — plus que de théâtre, les enluminures exacerbées du cirque, lèvres trop rouges jusqu'aux oreilles fendues, chevelures et moustaches trop magnifiques ou horrifiques pour l'authenticité. Oui, il y a du cirque là-dedans : violent, immédiat, aigu et superficiel comme au cirque (la *Bataille d'Austerlitz* ne mène-t-elle pas galoper, tourner en manège frénétique autour de la colline, trois carrousels superposés ?) Un autre aspect du superficiel (apparent), du cirque : l'air jamais absolument convaincu des acteurs, la permanente obsession du grotesque, de l'excroissance physique et morale, (le caricaturalement hypertrophique — sans motif sensible — panache, coiffant une Minerve, toute nue, et grave), l'emmêlement carnavalesque du macabre et du dérisoire des clowneries anglaises : l'humour, hilarité lugubre ou sérieux qui veut faire esclaffer... la foule du *Christ aux outrages*, immonde, obscène (bien), les soldats romains l'air ahuris comme des figurants d'opéra, solennels comme des pompiers de vaudeville (soit, mais les anges, grotesques ; mais le Christ si piteux qu'on gourmande le trop bénin Pilate de n'être allé qu'à fustiger ce fantoche à gifles caparaçonné de pourpre) (1)... et tenez : le *Roi Peste* ou le *Masque de La Mort Rouge*, d'Edgar Poe, ou cette marche militaire des diables, tambour et drapeau national en tête, dans le *Faust* de Marlowe. — Ceci encore : pas d'air : des têtes, des membres s'entassant partout où reste une place à boucher, et ciels gorgés de nuées, de foudres, d'arcs-en-ciel, à crever comme un ventre de goinfre. Incessante et furibonde, épileptiquement inlassée sarabande de l'horreur tragique au burlesque ignoble, et à travers quoi ce visiteur pourtant, se sentait invinciblement remué, par un frisson autre encore que celui tout immédiat de l'*épique* et le *magnifique*. Et çà et là le reposait, plus ahuri que ravi, une figure, un « morceau », « dessiné », « poussé », attestant que s'*il* avait voulu... Il n'avait pas voulu, évidemment, et, d'autre part (sans quoi il n'eût rien remué), sa sincérité, sa candeur, s'imposait comme une autre évidence. « Il avait donc son idée ? » — Et voilà qu'on reconnaît soudain tous ces caractères hétéroclites converger dans le sens d'une magistrale unité : en un ils se rassemblent : celui que suggère Baudelaire par ces pièces, clef de celui de toute son œuvre, *les Sept vieillards* ou le *Rêve parisien*.

... ce terrible paysage
Que jamais mortel œil ne vit :

(1) Il s'en expliqua, d'ailleurs, à la parution de l'œuvre : J'ai pensé que, le Christ étant Dieu qui s'est fait homme pour appeler toutes les douleurs et toutes les misères humaines, il ne pouvait être beau, au moins de la beauté vulgaire, et que, dans cette circonstance, il avait dû assumer la peur, la peur physique, et même l'apparence de la culpabilité.

La répulsion envers la nature *extérieure;* pas d'air chez lui : en est-il sous un crâne ? — le tumulte : ainsi le ménage de nos pensées et nos visions, — l'apparente inconsistance et instabilité des images : les images dans le cerveau ne sont que les fantômes de ces pensées et de ces visions. Etc... On l'accusa de fuir la nature, et lui-même par belle bravade, — jadis — acquiesça : « Non ! jamais je ne fais poser, car une réalité altérerait la forme de mes imaginations, la réalité empêche d'étreindre le rêve, le modèle empêche le peintre d'incarner son idée exacte dans son œuvre ». Delacroix confessa quelque chose de pareil : on nous assure aussi que Henry de Groux, habitant contre le Jardin des Plantes, pour des tigres qu'il avait à peindre, s'enferma avec les lithographies de tigres de Delacroix. C'est fort beau, cela. — Oui, tout s'unifie ; tout se concilie aussi : si de Groux évoqua, toutes proportions gardées, évoqua Puvis, c'est non contraste, mais comme sa complémentaire réplique (aussi Puvis l'un des premiers admira de Groux), comme Puvis lui-même fut à Delacroix, Delacroix dont justement vient de Groux : *amant alterna camœnæ.* De Groux, selon Delacroix, Michel-Ange, travaille rien que d'après nature... d'après la nature *intérieure ;* l'harmonie de ceux-là est inquiète, souffrante, personnalisée, dramatique : ne jamais s'achever, jamais se satisfaire, est-ce point le cœur humain ? Celle des Puvis, Poussin, Raphaël est sereine, architecturale, une danse, une messe : communion de l'homme avec la nature où il s'absorbe, anonymement. L'une l'autre s'équivalent : si la « nature » n'est que par la notion qu'en prend le cerveau humain, l'homme réciproquement est rien que le miroir qui la ramasse et déforme. S'équivalent et réciproquement s'engendrent ; parti de l'une ou de l'autre, un « cerveau » aboutit toujours à l'autre ; à quelques-uns, complets dès le début, l'identité des spectacles intérieur et extérieur se manifeste à l'origine: *l'Homme au nez cassé, l'Age d'airain,* de Rodin, pur portrait, pure académie, sont à la fois une pensée. Chez de Groux, l'évolution fut graduelle. Elle est patente aujourd'hui, où prend son intérêt l'exposition Georges Petit. Cet imaginatif, aux récents tableaux du Cycle Napoléonien dégage de plus en plus le caractère de mythe solaire du héros, l'identifie à la nature. Sa *Divine Comédie*, qui demeure symbolique comme le voulut Dante, et la suite de ces « Portraits » vraiment admirables, *pensés* et *peints* et *dessinés*, contraignent les plus prévenus esprits à reconnaître comme de plus en plus tend de Groux à fixer la nature *intérieure* à travers et par *l'extérieure.* l'émotion cérébrale et passionnelle par la poésie plastique. Porter un jugement d'ensemble est oiseux on le voit : l'ouvrier est surpris en labeur, le front en sueur, les mains poisseuses de ciment ; mais on commence à discerner l'architecture générale et son harmonie future ; Encelade a fini d'amonceler ses matériaux, il bâtit, et l'on devine Amphion.

FÉLICIEN FAGUS

Les Théâtres

Théâtre Antoine : **L'Honneur**, pièce en 4 actes de M. Sudermann. — *Comédie-Française :* **Le Roi**, pièce en 3 actes de M. Gaston Schéfer. — *Renaissance-Gémier :* **La Vie publique**, comédie en 4 actes de M. Fabre. — *Folies-Dramatiques :* **Le Billet de logement**, vaudeville en 3 actes de MM. Mars et Kéroul. — *Bouffes-Parisiens* : **L'Amour du Prochain**, de M. Pierre Valdagne. — *Odéon :* **Point de lendemain**, comédie en 2 actes de M. P. Herviel ; **Brignol et sa Fille**, comédie en 3 actes de M. Capus.

Au théâtre Antoine la pièce de M. Sudermann, *l'Honneur*, mérite le succès très vif qu'elle obtient. Elle le mérite, puisque, pendant quatre actes, par une suite de scènes variées, elle amuse, intéresse et retient, sans défaillances, l'attention du spectateur, ne lui laissant ni le loisir ni le goût de contester la qualité de son émoi, de son plaisir. Un tel attrait, immédiat et irrésistible, garantit la valeur « théâtrale » d'une œuvre dramatique.

D'autres pièces étrangères, montées par M. Antoine, nous suggérèrent sans doute une curiosité plus aiguë, plus de trouble, plus d'inquiétude. Évoquant d'autres atmosphères, peignant d'autres mœurs, analysant d'autres âmes et autrement orientées que les nôtres, elles nous apportaient d'autres idées qui tantôt nous choquaient, tantôt nous séduisaient, nous passionnaient parfois jusqu'à l'angoisse. Celle-ci nous rapporte les nôtres, pas les meilleures, ni les plus originales. Nous les retrouvons avec plaisir parce que, habituelles et familières, elles dispensent notre paresse de la fatigue de les discuter, parce qu'un emprunt est un hommage, parce que ces voyageurs nous reviennent avec un petit accent et un superficiel aspect de nouveauté... Au reste sont-ce bien les nôtres ? Et ne faut-il pas croire plutôt qu'un fonds commun s'offre à tous les écrivains, dramaturges et autres, d'une bonne moyenne d'intelligence et de talent ? En tous cas, voici une excellente comédie d'exportation et d'un caractère tout à fait international. Elle s'entend sans fatigue, sans effort. Elle n'est point difficile. C'est une œuvre de tout repos cérébral.

Imaginez qu'un auteur de l'ancienne manière du Théâtre-Libre ait conçu un sujet de ce vague, bourgeois, conventionnel et romanesque optimisme à la mode de 1860 ; qu'il l'ait développé avec un souci, d'ailleurs plus apparent que sincère, de réalisme ; qu'il l'ait couronné d'une sorte de petite thèse pas méchante, facile à accepter dans son évidence dès longtemps reconnue, mais qui autorisait cependant certain ton faussement audacieux, certaine allure prudemment fanfaronne, et vous aurez, me semble-t-il, une notion assez exacte de la pièce de M. Sudermann.

La thèse : cet ensemble traditionnel de conventions et de préjugés, sujet à varier selon les temps et les pays, qu'on appelle en général l'honneur, est en contradiction directe avec le véritable sentiment de l'hon-

neur, immuable, individuel, et tenant tout entier, pour un homme, dans l'accord de sa conscience et de ses actes. Cela est commenté de façon « brillante » par un personnage aimable et inutile, cousin-germain de tous les raisonneurs de Dumas fils, qui est là pour conférences, pour intermèdes anecdotiques, pour mots cinglants, pour scènes légères « à la française » et pour effets sûrs.

Quant à l'anecdote, appelez à vous tous les souvenirs conservés des romans de Feuillet et de Cherbuliez, évoquez tous ces types du vertueux jeune homme retour des Indes ; de la jeune fille légère et tentée par le plaisir, séduite par le fils du riche industriel ; de ce riche industriel, lui-même, parvenu vaniteux, ingrat et méprisant; de sa fille, « généreuse enfant » ; — elle répare bien des torts en épousant le bon jeune pauvre, enrichi d'ailleurs par ce noble ami que des folies de jeunesse conduisirent naturellement à la sagesse et à la supériorité philosophique dans son âge mur —; mettez ces personnages divers dans les quatre ou cinq situations où doivent apparaître avec le plus d'éclat le désintéressement, la noblesse et la grandeur d'âme des uns, la bassesse, l'inconscience, la médiocrité ou la méchanceté des autres, brouillez, mêlez et finissez bien! Cette recette de la « Bonne cuisinière dramatique » donne ici les meilleurs résultats.

Il s'en faut de beaucoup d'ailleurs que cette pièce paraisse, tandis qu'on l'écoute, d'un art et d'un agrément si inférieurs. C'est qu'elle a, au plus haut point, une apparence de vérité ; c'est qu'elle donne, autant qu'on peut la donner, une illusion de vie et d'humanité, vérité tout extérieure, vie et humanité toutes superficielles, mais encore faut-il le temps de s'en apercevoir. Qu'on prenne chaque scène en particulier : tous ces personnages disent exactement ce qu'ils doivent dire, en un dialogue rapide, uni, simple, vraisemblable, plein d'heureuses trouvailles, de mots sincères et pénétrants ; les caractères apparaissent, sinon très complexes, du moins humains et variés ; souvent un trait d'observation nous frappe par sa justesse. M. Sudermann est un remarquable « détailliste ». Mais voilà ! Tous ces personnages, si bien présentés, n'agissent pas selon la fatalité de leurs tempéraments et des circonstances, mais selon la volonté de leur auteur, qui sait où il veut et surtout où il ne veut pas aller, qui intervient sans cesse, trop visible entre eux et nous, pour d'heureux arrangements, d'adroits accommodements, des effets dramatiques et même mélodramatiques. Soyez sûrs que laissés à eux-mêmes, ils joueraient une toute autre pièce, celle que, moins habile, moins résolu à plaire aux uns sans déplaire aux autres, M. Sudermann, lui-même, nous eût donnée à la place de celle-ci, d'ailleurs fort agréable à entendre et d'une médiocrité supérieure.

Une mise en scène et une interprétation de premier ordre contribuèrent au succès. Le rôle de l'aimable raisonneur — il s'appelle le baron de Trast-Saarberg — est un de ces rôles sympathiques, ensemble de tirades et de mouvements applaudis à coup sûr et qui font dire de l'interprète : « Ah ! qu'il est bien ! » M. Dumeny a été mieux que bien,

charmant, plein d'élégance, de distinction, d'autorité et de tact : il a rendu à ce rôle sa vraie nationalité et à ce baron allemand la grâce française. M. Grand est sincère, passionné, éloquent; M. Bour et Mme Ellen Andrée, pittoresques ; il faut louer la simplicité et le naturel de Mlles Miéris — on dirait d'une figure de cire décoiffée dans un orage — et Méry... Et d'autres... et tous les autres. MM. Leubas, très plaisant, Signoret, Desfontaines, Degeorge, etc. M. Antoine ne jouait pas. Pourtant il m'a semblé plusieurs fois l'entendre ou le reconnaître. Je crois qu'il soufflait.

La Comédie-Française a représenté une pièce en trois actes, le *Roi*. M. Gaston Schéfer, dit le programme à ceux qui eurent la curiosité de le consulter, en est l'auteur. Mais à ce nom, s'il vous déplaît, vous pouvez substituer tel autre qu'il vous fera plaisir. Un nom n'a de valeur que s'il est représentatif de personnalité. Le *Roi* est donc une pièce anonyme. Il semble qu'elle sollicite impérieusement l'indifférence et elle l'obtient. On écoute ces trois actes, sans être une seule fois dérangé dans son ennui par un sursaut un peu vif, fût-ce d'indignation. Et pour qualifier cette œuvre l'épithète d'insignifiante paraît encore trop audacieuse.

La Reine a jadis trompé le Roi qu'elle n'aimait point et qu'on lui fit épouser en invoquant la raison d'État. Le prince-amant voudrait épouser la princesse-fille de la Reine qui s'est promise à un jeune duc de son choix. Réintervient la raison d'État. La princesse se résigne, mais la Reine se révolte. Elle tombe aux pieds du Roi et avoue son crime. Le Roi est indigné et la Reine bien malheureuse. Il y a des mesures à prendre. Le Roi veut chasser la Reine. « Non, s'écrie le fidèle ami et le vieux serviteur royaliste, vous ne le pouvez pas, la Reine doit rester insoupçonnée, votre vengeance d'homme est incompatible avec vos devoirs de Roi. » Au moins ce mariage monstrueux, impossible n'aura pas lieu : « Il aura lieu, répond l'implacable conseiller. Sinon, c'est pour votre peuple la guerre et la ruine ! » Le Roi est bien fatigué d'être roi. Il n'attend qu'une occasion pour déposer la couronne et le sceptre. La voici. Une émeute, nullement préparée, éclate sous les fenêtres du château. Le Roi signe, d'un trait de plume, son abdication et tue, d'un coup d'épée l'amant de sa femme. Idées générales : les rois ne sont pas des hommes : la raison d'État parle plus haut que leurs cœurs.

Tout cela est simple, pauvre d'invention, mais honnête et plein de bonnes intentions dramatiques. Il y a de continuels efforts, toujours trahis, vers la grandeur et de mornes coups de théâtre : les contrastes, ai-je besoin de le dire ? abondent. Une seule originalité : cette pièce, sans caractère et sans caractères, qui se fût si bien accommodée d'être développée en alexandrins, est écrite, d'un bout à l'autre, en prose, une prose emphatique et résolument incolore.

Une réplique de *la Vie publique*, la nouvelle comédie de M. Fabre,

représentée à la Renaissance éclaire et résume, en quelques mots, tout le sens et toute la philosophie de l'œuvre : « En politique, dit un des personnages, on croit servir des idées et on ne sert que des individus. »

M. Ferrier, honnête homme et maire de Salente, se présente pour la seconde fois aux élections municipales. Il a un programme et des idées arrêtées. C'est sur ce programme et pour faire triompher ces idées, qu'il veut être élu. Il est raide, cassant, intraitable, rebelle à toutes compromissions : il efface de sa liste certains noms et refuse certaines réformes inutiles ou dangereuses. Cependant, à la fin, il est élu contre son programme et contre ses idées, ayant rétabli ces noms et promis ces réformes. Que s'est-il donc passé ? Ferrier, qui prétendait servir l'intérêt général, a trouvé, rassemblée contre lui, la coalition de tous les intérêts particuliers. Il a failli être blackboulé. Alors s'est développée la seule vaine et égoïste ambition politique, la rage, la fièvre, la frénésie d'être élu, à tout prix, n'importe comment et par n'importe qui. Pour arriver à ce résultat, il a cédé, peu à peu, sur tous les points, il s'est prêté à tous les marchandages louches, à tous les petits trafics inavouables. Il ne reste plus rien de l'intègre Ferrier du premier acte. Nous avons assisté au début d'une carrière d'homme politique.

Toute cette évolution d'un caractère est notée minutieusement, avec un rare souci des nuances, de la mesure et de la vraisemblance, avec une clairvoyance implacable et pourtant presque indulgente. C'est la vie publique qui a transformé Ferrier. Et de cette vie publique voici, dans les quatre tableaux de la pièce de M. Fabre, une peinture extraordinairement réussie. L'auteur n'a fait aucun effort d'imagination. Cela, au reste, était superflu. Il ne s'agissait que de rassembler des types, choisir des faits, les ordonner. Nul accent d'indignation, nulle exagération caricaturale ; nulle thèse apparente. Toute la force de cette pièce est d'être exacte et seulement exacte, d'une exactitude qui égale la satire et qui, parfois, la dépasse. Et pourquoi charger ? Un abondant comique, une ironie profonde se dégagent de la vérité. Pourquoi grossir ? Extérieure et théâtrale, la vie publique a déjà le grossissement et le relief de la scène.

La comédie de M. Fabre a très brillamment réussi. Quand on y songe, la difficulté vaincue paraît extrême. Prétendre intéresser un public en lui montrant durant quatre actes les dessous rebutants et la basse « cuisine » d'une élection municipale, voilà, à coup sûr, une grande et périlleuse hardiesse. Aussi bien, la pièce ne séduit-elle pas tout de suite ; mais j'ai rarement vu, au théâtre, l'intérêt d'éveiller et grandir d'acte en acte, suivant une progression aussi régulière, dans sa lenteur et aussi sûre.

Du rôle difficile de Ferrier, tout en nuances et en continuelle transformation, M. Gémier a fait une de ses plus belles et intelligentes créations. Il faut louer sans réserves, son grand talent de mise en scène. Le quatrième acte, surtout, avec son mouvement, ses allées et venues affolées, ses groupements pittoresques, donne une extraordinaire impression de

réalité, MM. Lenormant, Frédal, Berthier, Beaulieu, Beaudoin, Jehan-Adès, Mosnier, Mmes Praxine, Claudia, Clem, forment un excellent ensemble.

Au répertoire des vaudevilles militaires vient de s'ajouter une nouvelle pièce à succès : *le Billet de logement*, aux Folies-Dramatiques. C'est aussi fou, aussi invraisemblable qu'on peut le souhaiter et plein de bonne humeur. Il y a un major chaste, une honnête veuve et une matrone, une petite jeune fille et six petites femmes, un couple de soldats comiques. Que le chaste major se fourvoie chez la matrone en croyant se trouver chez l'honnête veuve — acceptons volontiers que toutes deux portent le même nom et habitent porte à porte —, qu'il prenne une des six petites femmes pour la petite jeune fille, et vous voyez tout le parti que l'ingéniosité de deux vaudevillistes, rompus à leur métier, a pu tirer d'une si heureuse et providentielle erreur initiale.

Le vaudeville de MM. Mars et Kéroul est joué avec entrain par MM. Hirsch, Coquet, Mondos, Milot, Mmes Leriche, d'un comique très large, Mylo d'Arcyle, Bignon, etc...

Aux Bouffes-Parisiens, *l'Amour du prochain* de M. Pierre Valdagne. Elle est fine, légère et joliment impertinente, la nouvelle comédie de l'auteur de *la Blague*. En plus d'un passage, elle égratigne la morale ; et la morale, par la bouche de représentants plus ou moins autorisés, a poussé de grands cris. Sans doute M. Valdagne ne s'attendait pas à voir accueillir si sévèrement une gracieuse et gamine petite œuvre, tirée d'un conte de la *Vie Parisienne*, et dont les personnages ont juste assez de vraisemblance et de vie aimable pour qu'on les regarde agir et qu'on les écoute parler en souriant. Ils pèchent sans préméditation, en toute innocence ; et leurs épaules sont trop frêles pour supporter le fardeau de la moindre responsabilité. Ils ont beaucoup plu à ceux qu'ils n'ont point choqué et peut-être même à ceux qu'ils ont le plus choqué.

A l'Odéon, deux reprises. *Point de lendemain* est une piécette en deux actes, tirée du conte de Vivant-Denon. M. Paul Hervieu, m'a-t-il semblé, s'est contenté de découper et de juxtaposer adroitement les parties de dialogue éparses dans la nouvelle. Mise à la scène, elle agace souvent par un ton trop longtemps soutenu de marivaudage et fait quelquefois sourire. Les acteurs de l'Odéon — à l'exception de M. Dauvilliers qui a de la grâce et une plaisante fatuité — paraissent peu experts à détailler les finesses d'un dialogue du XVIIIe siècle ; ils insistent lourdement sur chaque nuance et l'écrasent consciencieusement.

Brignol et sa fille est la première comédie de M. Alfred Capus. Elle annonce et contient en germe toutes les autres. Moins brillante sans doute et aussi moins adroite que les plus récentes, elle m'a semblé, en revanche, d'un dessin plus ferme, plus strict et d'un développement plus uni. C'est une très forte étude de caractère.

On a rapproché Brignol de Mercadet. Il y a entre eux toute la distance de la préméditation à l'inconscience, de la volonté à la faiblesse, de l'aplomb à la candeur, du cynisme à la naïveté, de la bonne à la mauvaise foi. Brignol, sincère, dirait de Mercadet : « C'est un coquin ! » et Mercadet, méprisant, dirait de Brignol : « C'est un imbécile ! »

Mercadet est un « faiseur » ; Brignol « fait des affaires ». Ses affaires, nous les connaissons : c'est l'emprunt, petit ou grand, c'est la spéculation louche, c'est l'abus de confiance... Mais, alors, Brignol est donc tout simplement un escroc ?... Non, Brignol est un honnête homme qui commet quelquefois des escroqueries, voilà tout !

Toute la nuance est dans l'intention. Celle de Brignol est rarement mauvaise. Il dupe les autres, c'est vrai, mais il est d'abord dupe de lui-même. C'est un homme qui a trop d'imagination et une sorte de dangereuse aptitude poétique. Il ne compte que sur l'avenir et il a des hypothèques sur demain. Il agit comme en rêve et vous savez qu'en rêve on accomplit parfois des actions bien singulières, dont on a honte au réveil. Brignol n'a jamais de réveils, par conséquent jamais de honte.

Ne l'accusez pas d'être sans principes. Il a ceux de tous les honnêtes gens, mais il est obligé de les faire céder devant la nécessité qui ne s'en accommode pas. Il n'y renonce pas, il les réserve ; il s'en servira quand il pourra. Sa vie est une course d'obstacles ; il faut tantôt les tourner, tantôt les sauter ; l'essentiel est de ne jamais s'arrêter. D'ailleurs, il est toujours à la veille d'arriver au but et ses plus vilaines actions s'excusent d'avoir un caractère « provisoire ». Il ne se juge pas ; il n'a pas le temps. Mais il s'approuve de confiance, les yeux fermés, sans regard intérieur. Il se sait de bonne foi.

Brignol est optimiste. Sa phrase favorite est : « Tout cela s'arrangera ». Il le croit si fermement qu'il finit par influencer les autres et la Destinée elle-même ; la foi donne la persuasion. Et si tout ne s'arrange pas pour lui, tout s'arrange du moins « à peu près ». Fâcheuse sorte d'arrangement et qui ne laisse qu'un « à peu près » de réputation. Brignol s'en contente : il a la philosophie qu'il lui faut, la philosophie parisienne, c'est-à-dire une attitude sceptique et souriante, peu de mémoire et de l'insouciance.

M. Bouthors joue avec une certaine rondeur le personnage de Brignol, mais il le diminue en lui donnant je ne sais quel air niais. Que Mlle Piérat, charmante d'ailleurs, connaît déjà bien son métier ! M. Siblot est excellent. Et M. Coste dessine une très exacte et très divertissante silhouette de vieux commandant de tripot.

André Picard

Chronique de la littérature

LES ROMANS

Lucien Descaves : **La Colonne** (Stock).

La Colonne est un bon roman; non pas seulement, comme nous y comptions d'avance, un roman vrai, un roman plein de choses, un roman témoignant d'un grand effort, — mais, court et net, un bon roman. Je ne doute pas qu'il ne gagne à son auteur bien des sympathies encore hésitantes. Jusqu'ici M. Descaves était de ces travailleurs moroses qui forcent l'estime sans se faire aimer. Pour l'esprit le moins obscurci de préjugés militaires, *Sous-Offs* reste une œuvre pénible et chargée : le dessin volontairement dur a des lourdeurs d'eau-forte trop mordue : la phrase, inutilement compliquée et sans rythme, exagère les plus irritants partis pris des Goncourt et de Huysmans. *Les Emmurés* déjà ne s'encombrent plus de ces raffinements un peu gauches : c'est un livre loyal et grave, qui traite à fond un sujet difficile : la vie, les amours, les tristesses d'un aveugle ; un livre morne, avec des pages d'une délicatesse déchirante : un livre gros de pitié, mais d'une pitié honteuse qui se déguise en amertume. Tout près de sa maturité, le talent de M. Descaves gardait un air chagrin, têtu, presque hargneux. On le sentait gêné par une double contrainte : par pudeur sentimentale, il refoulait ses émotions ; par scrupule intellectuel, il refusait d'admettre aucun procédé d'art qui ne fût en même temps moyen de vérité. Il fallait pour le mettre à l'aise un sujet où l'émotion et l'harmonie fussent, ou lui parussent être dans les choses, un milieu d'élection, des personnages selon son cœur. Si *la Colonne* diffère de ses autres romans par une langue plus ferme et plus sûre, par une allure plus dégagée, par une sorte de sérénité joyeuse, peut-être est-ce tout simplement parce qu'il a cru retrouver dans la Commune une société proche de son rêve, une atmosphère d'ardente et saine vie populaire, des compagnons rudes et droits, peinant comme lui pour le triomphe de la justice...

L'épigraphe et la dédicace, par leur ton de défi, me faisaient craindre un pamphlet : et je regimbais, ne pouvant accorder que le renversement de la Colonne ait été si glorieux exploit. La Bastille symbolisait la tyrannie toute pure; la colonne Vendôme glorifie la guerre, mais aussi la force et le génie. La prise de la Bastille était un acte, le renversement de la Colonne ne fut qu'une manifestation. Un tel geste n'aurait de valeur que de la part d'hommes très conscients, et des hommes de cette sorte s'occuperaient de tâches plus urgentes... Il n'importe, puisque ce roman n'est pas une œuvre de combat. Au début, dans le complot des invalides, il ne faut même pas trop chercher une intention de cruelle

ironie : cette levée de béquilles, cette revue d'impotences, devait plaire à l'ancien Descaves, à celui qui férocement détaillait la laideur des cécités. Mais le chef du complot, l'invalide Prophète, n'est pas du tout un grotesque ; seulement ses convictions guerrières le cèdent en noblesse à la foi pacifique de Rabouille, le mécanicien socialiste, de Mazoudier, républicain de 48, et du sentencieux instituteur Martin. L'auteur a tracé le type de Rabouille avec une tendre complaisance, y rassemblant tout ce que le peuple peut avoir de meilleur. La clairvoyance de Martin, l'enthousiasme de Mazoudier se retrouvent en Rabouille, vivifiés par une réflexion modeste et fière. Le drame naîtra de la rivalité de Rabouille et de Prophète : l'invalide enchante son neveu par des récits de bataille; Rabouille souffre de voir germer, en cet enfant dont il est le vrai père, les idées de violence qu'il a tant combattues. Cette jalousie toute intellectuelle n'est pas seulement un cas assez neuf; elle a la valeur d'un symbole, et M. Descaves l'a bien senti. Rabouille, c'est l'élite, tournée vers l'avenir, qui voudrait attirer à soi les générations nouvelles, et sans cesse les voit reconquises par l'influence du passé. A la fin, Prophète comprend son adversaire ; ils se quittent réconciliés ; et Rabouille, avant de mourir, lègue à l'invalide son fils pour l'élever à sa place et selon ses vœux. Si ce dénouement est un symbole, tâchons d'y croire ; nous avons besoin d'espérer.

Jean Lorrain : **M. de Phocas** (Ollendorff).

J'ai regardé croître lentement, jusqu'au paroxysme du meurtre, l'étrange obsession de M. de Phocas ; j'ai goûté les allusions dont son histoire est semée, et surtout le défilé d'images terribles et grotesques qu'ordonna, pour notre amusement, le plus ingénieux de nos écrivains. Mais comment en parler, sans me donner le ridicule de découvrir M. Jean Lorrain ?... Il a son public nombreux et fidèle ; il a surtout, dans le monde des lettres, nombre de lecteurs involontaires qui ne l'aiment pas, qui ne le louent pas, mais qu'il intéresse en dépit d'eux mêmes, et que pas une ligne de lui ne laisse indifférents. Ceux-là, qui lui pardonnent mal leur faiblesse, s'en tirent par un mot de perfide indulgence : « littérature de journaliste !... » C'est une vérité, et c'est une injustice : *Histoires de Masques*, *M. de Phocas*, *Coins de Byzance* ne sont point des articles réunis en volumes, mais de vrais livres d'abord publiés en articles. Et je ne vois pas qu'à devenir le premier de nos journalistes, M. Jean Lorrain ait gâché son talent de littérateur ; mais je sais qu'il l'a rendu plus riche et plus souple et plus sûr. Il s'est formé à bonne école, ayant appris le journalisme, soit dit sans jeu de mots, dans le *Journal* des Goncourt. L'horreur presque excessive de la banalité, une curiosité très spéciale, mais infatigable et même indiscrète, le goût des mœurs et des milieux bizarres, l'expérience et les expériences, les voyages, les relations multiples, tout cela, fortifiant son amour des expressions justes et neuves, la garde de tomber jamais à cette prose vide et molle dont se contentent ses confrères.

Mais c'est l'habitude de produire vite, et de produire chaque jour, qui l'a gardé du maniérisme auquel il semblait enclin. Il était de ceux que gâterait le souci de la perfection, et qui gagnent à quitter l'art pur pour la vie complexe et changeante. Mieux que personne, il sait aujourd'hui écrire facilement des choses difficiles et joindre la verve au raffinement. Sans travail, en se jouant, il trouve des traits définitifs. Il a toujours une phrase prête, sinon pour toute image et toute idée, du moins pour toutes les images et toutes les idées qu'il sent être de son domaine. Et ce domaine n'est pas restreint : car le monde qu'il aime à peindre, ce monde des élégances et des vices cosmopolites, grouille partout et pénètre en tous sens la société contemporaine. N'en déplaise à M. Deschamps, et dût l'étranger se voiler la face, Paris abonde en modèles — ou même en copies — des types qu'a tracés Jean Lorrain.

Aussi ne faut-il pas prendre *M. de Phocas* pour un roman de romancier ; c'est plutôt l'œuvre d'un historien de mœurs. Ainsi se justifie une composition qui paraît nuire au dessein principal : le centre du livre est bien la folie du duc de Freneuse, cette hantise de perversité que Claudius Ethal exaspère à plaisir, et dont la victime enfin se délivre en tuant le fatal conseiller. Un écrivain, surtout poète ou psychologue, eût sacrifié tout le reste à ce progrès de l'idée fixe ; pour qu'elle pût mieux s'enfler, puis éclater, il aurait fait le vide autour d'elle. M. Jean Lorrain nourrit, au contraire, la manie de son héros de spectacles variés qui risquent de la distraire, qui sûrement nous distraient. Autour des deux monstres, patient et bourreau, il s'accorde la joie de grouper d'autres monstres, figures de cire, qu'il expose, qu'il éclaire, qu'il retourne sur toutes les faces en collectionneur fervent, en directeur de musée. L'atmosphère reste la même, l'unité du récit n'est pas détruite, mais l'intérêt des détails diminue l'angoisse du drame et l'horreur du dénouement. Isolé, le cas de M. de Phocas nous troublerait jusqu'au vertige ; à voir sa tare à côté d'autres tares, nous comprenons les lois du détraquement mental, et comment un seul rouage faussé d'un homme ordinaire fait un spectre, une larve, une créature d'enfer. Nous avions tort d'attendre un conte fantastique. M. Lorrain nous donne ce que lui seul pouvait faire : la chronique vivante et complète des névroses contemporaines.

Paul et Victor Margueritte : **Les Braves Gens** (Plon-Nourrit).

Après *le Désastre*, qui décrivait nos premières défaites et le siège de Metz ; après *les Tronçons du Glaive*, qui suivaient par toute la France les efforts de la Défense Nationale, viennent *les Braves Gens*, dont les principaux épisodes évoquent Sedan, Strasbourg, Fontenoy et Belfort. Bientôt *la Commune* complétera ce cycle de l'Année Terrible. Dès à présent, les frères Margueritte ont terminé le tableau de la guerre franco-allemande. J'ai dit quels avantages et quels dangers présentait aux romanciers cet incessant contact avec l'histoire ; je dois redire, devant l'œuvre achevée, qu'ils en ont tiré le meilleur parti. L'exactitude

de leur information est digne de toute louange : c'est pour cela qu'ils ont réveillé des controverses assoupies: on discute avec eux comme avec des érudits. Ceux qui se jugent intéressés dans ces événements de 70 savent bien que le grand public fera désormais son opinion d'après *Une Époque* plutôt que d'après les récits sévères des Chuquet et des Duquet : car il lui faut non des chiffres, non des théories stratégiques, mais des âmes souffrantes et des chairs blessées, non le schéma abstrait de la Guerre, mais la Guerre même en sa sanglante réalité.

La Chevauchée au Gouffre ne prétend pas à supplanter *la Débâcle*. *La Débâcle* n'est pas un livre qu'il faille refaire. Comme les premiers romans de Zola, il a pu soulever d'abord un mouvement d'indignation factice; mais on n'en conteste plus guère ni la puissance ni la véracité. Les frères Margueritte ne pouvaient éviter d'esquisser une vue d'ensemble des combats livrés devant Sedan. Mais leur vrai sujet est cette chevauchée de quinze jours qui mena la brigade commandée par leur père de la vallée de la Moselle au fatal Calvaire d'Illy. La fameuse charge de cavalerie fut le seul côté brillant de toute une piteuse campagne ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ici domine l'héroïsme, tandis que Zola devait insister sur le désordre, la fatigue, la faim et même la peur. Le rôle du général est très sobrement retracé: sa figure n'avait pas besoin d'être grandie, et l'hommage que lui rend la piété filiale, parce qu'il est discret, semble plus émouvant.

Le journal du siège de Belfort est précis, nourri de faits, d'un intérêt habilement gradué. Le petit roman de Strasbourg est, du volume entier, la partie que je préfère: la fiction et l'histoire se rejoignent cette fois sans soudure apparente ; ces bons bourgeois, ces serviteurs, ces amoureux, ont l'air d'exister pour eux-mêmes, non pour animer un tableau fait d'avance; par eux, la vieille ville alsacienne revit dans sa cordiale intimité. — Quant aux courts épisodes du siège de Paris et de la campagne de la Loire, ils rentrent dans ce genre de Nouvelles militaires qui n'ont que trop pullulé depuis vingt ans. Nous en avons lu de bonnes, puis de médiocres qui ressemblaient beaucoup aux bonnes ; nous ne savons plus distinguer...

MICHEL ARNAULD

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

GASTON DONNET : **En Chine, 1900-1901** (Ollendorff).

C'est le recueil des articles que M. Donnet a, pendant les troubles de Chine, envoyés au *Temps*. L'auteur a voulu étudier le problème chinois sur place. Il le résout en rapportant les épanchements des missionnaires, les récits glorieux des officiers, et les explications ahurissantes des diplomates. Il a écrit de cette façon un livre absolument intéressant et instructif : c'est, en effet, l'exemple typique des livres dangereux qui traitent, « le cœur léger », les plus graves problèmes avec une compé-

tence à rebours, d'autant plus déconcertante qu'elle paraît plausible. Les plaisanteries les plus faibles servent alors à sauver la face vis-à-vis des questions les plus difficiles. Et là où il n'y a pas moyen de contourner le problème, les points de vue bornés, barbares et ridicules, vendus tout faits dans les lycées et à l'Université, sont juste assez bons pour prouver la gloire de l'Europe et l'immondice de la plus admirable œuvre sociale que l'humanité ait produite.

M. Donnet aime mieux se tenir debout sur une colonne pendant dix ans qu'en passer un au Sze-tchouen — qu'il ne connaît pas. Il se prive difficilement du confort parisien. Il trouve la langue chinoise, qu'il ne sait pas, inepte, parce que deux lettrés n'ont pas pu tomber d'accord sur le sens d'un caractère obsolète depuis deux mille ans. Il trouve abominable que cinquante Chinois qui auraient pu tuer un certain Européen ne l'aient pas fait. Il trouve que l'Européen règne en maître en Chine, et que la nation chinoise vaut celle des Esquimaux. Comme péril jaune, il ne voit que le péril militaire — qui n'existe pas et qu'il nie avec raison. Mais M. Donnet ignore absolument qu'en dehors des questions « plaies et bosses » qui l'intéressent seules, il en existe un certain nombre d'autres : par exemple la sociale. Il est vrai que la plupart des hommes qui discutent Chine l'ignorent. Le reste, formidable bagage d'observations erronées ou superficielles, ne contient que ce que d'autres voyageurs ont en substance déjà raconté depuis longtemps.

Mais ces Européens, pourquoi voyagent-ils? Ils rentrent sans avoir rien appris ni oublié.

ALEXANDRE ULAR

HEIDBRINCK : **Vive la Russie !** album (Libraires et kiosques).

Un des plus probes dessinateurs de ce temps, Heidbrinck, vient de juger, en quelques scènes caractéristiques, la ridicule folie qui pousse un peuple soi-disant libre à acclamer le souverain le plus symboliquement autoritaire de l'Europe moderne et peut-être du monde.

La planche qui ouvre le recueil de Heidbrinck est d'un admirable humour : un gros homme apoplectique, du genre de ceux qui, à coups de parapluie, assomment les vaincus, quels qu'ils soient, les lendemains d'émeute, lève son chapeau frénétiquement et hurle : *Vive la Russie !* tandis qu'un pâle voyou d'outre-Manche, débarqué par le dernier paquebot, lui soutire un chronomètre.

Mais ce n'est là qu'un épisode de ce recueil qui flagelle d'autres responsabilités et de plus hautes : on reconnaît Loubet, Millerand et même cet âne chargé de reliques que l'on nomme Crozier.

Parmi toutes ces planches dont le mérite artistique égale la grandeur satirique, il faut mettre hors de pair celle-ci que n'eût pas reniée Daumier : le tsar et la République s'en vont flirtant à travers les chemins. La République figure assez une cocotte ouvrière, simple avec coquetterie : la robe est exempte de falbalas, mais le bonnet phrygien

est joliment posé sur la chevelure, la régate bouffe bien sur le corsage rebondi ; il y a même de la dentelle — oh ! de l'imitation — à l'ombrelle. Et voici que, chemin faisant, le couple arrive dans les pays perdus où agonisent les soldats d'Afrique. Un « joyeux », condamné aux travaux publics, est affalé sur le bord de la route, près du tas de cailloux qu'il vient de casser. Cette République, qui semblait jadis, aux années impériales, si douce aux affligés, va-t-elle s'émouvoir, libérer celui-ci et rappeler à son compagnon l'enfer sibérien ? Que non. Les mauvaises fréquentations ont séché le cœur de Marianne, et c'est avec une atroce ironie qu'elle soufflette de son ombrelle le pauvre diable que les fièvres et la phtisie consument et lui conseille de se marier à sa libération et de faire beaucoup d'enfants, car, ajoute-t-elle, « nous avons besoin d'hommes ici pour casser des cailloux en temps de paix. » Parfois aussi, elle a besoin de filles pour permettre à son ami de leur labourer les chairs à coups de knout. La flagellation est, comme on sait, un plaisir royal, que M. Monod poursuit dans les livres et tolère chez les grands.

Que cet album soit une occasion de louer la belle conscience d'artiste de Heidbrinck. D'autres se sont fait une manière, ont trouvé des lignes agréables qu'ils ont répétées à satiété jusqu'à ce que leur art tourne au poncif. Heidbrinck, observateur infatigable, n'a cessé de noter la vie, exigeant de son crayon les effets les plus différents. D'où une simplicité, une solidité dans l'exécution qui assureront à l'album dont nous venons de parler l'estime continue des artistes qui y trouveront des gestes, des attitudes, des expressions bien vraies, très vécues.

CHARLES SAUNIER

EUGÈNE DEMOLDER : **L'Agonie d'Albion**, avec de nombreuses caricatures de M. HARINGUS (Mercure de France).

De ce petit pamphlet, sitôt ouvert, jaillit une si abondante verve comique, tel un diable qui sort de sa boîte, que le rire énorme s'impose. Ce diable, si l'on nous permet cette comparaison irrévérencieuse que les Anglais qu'il tourmente trouveront assurément juste — s'offre à nous sous les traits sympathiques et bourrus d'un excellent ami d'Eugène Demolder, M. Haringus, Hollandais. Nous ne savons trop si ce personnage est fictif ou si nous ne l'avons pas rencontré, exerçant sa haine contre Albion, à l'Exposition de 1900, où il expulsait, pour son plaisir, les touristes anglais des salles où il se trouvait lui-même ; et ceux-ci obéissaient sans mot dire, affectant, pour sauvegarder leur dignité, de le prendre pour un gardien sans doute, pas tout à fait cependant, car ils ne lui remirent aucun pourboire.

M. Haringus raconte à sa façon, et à le lire elle nous semble la bonne, les événements du Transvaal: comme quoi les Boers, se lavant les pieds dans la mer, eurent le caprice subit d'aller prendre à la nage la flotte anglaise, ce qu'ils firent incontinent ; comme quoi ils débarquèrent en Albion innombrables, dirent les Anglais, et on en comptait en effet jus-

qu'à soixante. Ici se place ce mot admirable et inédit du général Buller, qui eût été perdu pour l'histoire si M. Haringus ne l'eût conservé et même, dans son zèle, inventé : « Qu'on cache les canons pour qu'ils ne les prennent pas! » Comme quoi... mais le volume s'achève en des aventures trop truculentes pour que nous osions les redire.

Félicitons M. Haringus de ses caricatures, qui savent rester d'un dessin impeccable pour n'en être que plus spirituellement amusantes.

ALFRED JARRY

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Henryk Sienkiewicz : *Le Déluge*, traduit par le comte Wodzinski et Bronislas Kozakiewicz (avec une carte du royaume de Pologne) ; Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Gaston Chérau : *Les Grandes Époques de M. Thebault :* Chamuel — Une Circassienne : *La Courtisane de la Montagne* ; Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Tristan Bernard : *Un Mari pacifique :* Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50. — François de Nion : *Les Maîtresses d'une heure ;* Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50.— Jean de la Hire : *Maîtresse de Roy* (illustrations de Chatelain) ; Borel, 3 fr. 50. — *Les Crimes de la Parole ;* chez tous les libraires, 2 fr. — Knut Hamsum : *Pan* (traduit du norvégien par Mme R. Rémusat) ; Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Willy : *Claudine à Paris :* Ollendorff, 3 fr. 50. — Han Ryner : *L'Homme-Fourmi ;* Éditions de la Maison d'Art. — Jean de la Hire : *Le Tombeau des Vierges ;* Offenstadt, 3 fr. 50.— Louis Dumont-Wilden : *Visages de Décadence ;* Paris, Lemoigne, et Bruxelles. Lamertin. — Georges Beaume : *Les Robinsons de Paris.*— Jacques Vincent : *Trois amoureuses ;* Ollendorff, 7 fr. 50. — *Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit*, traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J. C. Mardrus ; Éditions de La revue blanche, 7 fr. — Jean Lorrain : *M. de Phocas ;* Ollendorf, 3 fr. 50. — Paul et Victor Margueritte : *Les Braves Gens ;* Plon-Nourrit, 3 fr. 50. — Lucien Arnette : *Lettres à Louise* (illustrations d'E. Picault et A. Humbert) ; G. Richard 3 fr. — Lucien Descaves : *La Colonne ;* Stock, 3 fr. 50. — Charles Grandmougin : *Contes Amoureux ;* Chamuel, 2 fr. — Jean Bertheroy : *Le Mirage :* Ollendorff, 3 fr. 50. — Gustave Kahn : *L'Adultère Sentimental ;* Éditions de La revue blanche, 3 fr. 50. — Robert Scheffer : *Le Palais de Proserpine ;* Éditions de La revue blanche. 3 fr. 50. — Henri de Régnier : *Les Amants singuliers ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — H.-G. Wells : *Les Premiers hommes dans la Lune* (traduit par H.-D. Davray) ; Mercure de France, 3 fr. 50. — G. Binet-Valmer : *Le Gamin tendre ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Albert Delacour : *Le Pape Rouge ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Jean Revel : *Contes Normands ;* Fasquelle, 3 fr. 50. — R. Giovagnoli : *Spartacus* (traduit de l'italien par Mme W. Bienstock) ; Eitel, 3 fr. 50.

POÈMES. — Henri Aimé : *Les Fragments de la Vie radieuse* (ornés d'une eau-forte de V. Prouvé) ; Édition du Mercure de France, 3 fr. 50. — Dr Abdullah Djevdet Bey : *Fièvre d'âme* (préface par Ernest Raynaud) ; Vienne, Frick, et Paris, Thomas et Thomas, 3 fr. 50. — Frem : *Mirages ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Joseph Bugéïa : *Camées d'Amour* ; Valence, Imprimerie Valentinoise, 3 fr. 50. — Saint-Paul-Roux : *La Rose et les Épines du Chemin* (1885-1900) [poèmes en prose] ; Société du Mercure de France, 3 fr. 50. — Charles Trouflau : *Vers*, Lemerre, 3 fr.— Marie-Louise de Cardelus : *La Lyre et la Croix* (préface de François Coppée) ; Bibliothèque de la Revue Ampère, 3 fr. 50. — Baronne d'Ottenfels : *Bouquet de Pensées* ; Lemerre. — Edouard de Morsier : *Confessions ;* Lemerre, 3 fr. — Arthur-Emile Mann : *Rêveries d'Artiste* [vers, prose, théâtre] ; Librairie de l'Art Indépendant, 3 fr. — O. de Bezobrazow : *Poèmes Mystiques* (préface de Paul Adam), Fischbacher, 3 fr. 50. — Emmanuel Hache : *Les Tocsins d'Amour :* Issoudun, Imprimerie Louis Sery.

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd. de La Chapelle. 14091

Un Pénitencier indigène
sur le territoire militaire du Sud algérien

I

UN CONVOI DE DÉTENUS INDIGÈNES. — SUR LA ROUTE DE L' « ENFER DU DJEBEL-AMOUR ».—LA POLICE D'UN CERCLE SAHARIEN.—JUSTICE RAPIDE.

Il y a peu de temps encore, au retour d'une longue et triste campagne d'hiver dans l'extrême Sud algérien, la colonne dont je faisais partie rejoignit à quelques kilomètres de Laghouat une petite troupe d'Arabes qu'entourait une escorte de spahis armés. L'aspect des gens qu'on conduisait ainsi était des plus lamentables. Des cordes aux poignets, pieds nus, en haillons pour la plupart, ils étaient là une dizaine, au milieu du cercle des cavaliers qui les poussaient en avant. Un de ces malheureux, dont le grand âge appesantissait la marche, suivait en arrière, les mains attachées à la queue du cheval de son gardien, et il allait, péniblement, tête basse, sans un mot de révolte, farouche et résigné. Nous les revîmes une dernière fois, le jour suivant, à l'étape de Sidi-Makhlouf où ils étaient arrivés quelques heures avant nous. Les spahis les avaient laissés seuls, au milieu de la cour du caravansérail tout blanc de soleil : réunis trois par trois, les bras attachés derrière le dos, les jambes liées, ils demeuraient accroupis, et, un pain de troupe entre les genoux, ils dévoraient, mordant à même, goulument.

Nous étions habitués dès longtemps à trop de cruautés pour nous émouvoir d'un tel spectacle, et nous restâmes indifférents. Dans notre pensée, à en juger par l'extrême rigueur avec laquelle on les traitait, ce devaient être quelques bandits des steppes, coupables des pires forfaits, qu'en menait à Alger rendre compte à la justice de crimes qu'ils ne tarderaient pas à expier. Nous nous trompions. Malgré leur malheureux état et malgré le mépris que leur misère avait pu inspirer à quelques-uns de mes compagnons, ces Arabes n'étaient ni des criminels ni des malfaiteurs, et le crime du plus grand nombre d'entre eux était de s'être trouvés sur le passage de quelque autorité de « bureau arabe » à une époque où la ferme de Tadmit — l' « Enfer du Djebel-Amour », comme l'appela un jour devant moi un vieil indigène qu 'on y menait ainsi au mépris de toute justice — manquait de bras. Ce que j'avais déjà vu moi-même dans le convoi de Sidi-Makhlouf, et les vagues indications qui m'avaient été données sur cette ferme de Tadmit dont le nom seul est un objet de terreur pour les

indigènes, avaient irrité ma curiosité. Je voulus m'enquérir, interroger quelques colons, mais l'accès de Tadmit est difficile, et bien peu d'Européens, en dehors de l'élément militaire, ont été admis à y pénétrer. C'est à peine si j'avais pu recueillir çà et là quelques renseignements imprécis sur cet « Enfer » qui n'a d'égal en horreur dans ces régions méridionales, me dit-on, que la caserne à laquelle les habitants de la ville de Djelfah ont donné — et pour cause — le nom d' « Abattoir de Djelfah » (1).

Mais voilà que, dans la suite, les circonstances m'obligèrent à reprendre le chemin du Sud : je fus admis à pénétrer à mon tour dans l' « Enfer du Djebel-Amour », et j'y demeurai quelques mois (1893-1894). Ce dont je fus là le témoin dépassa ce que mon imagination m'avait laissé entrevoir. Et à l'heure où j'écris ces lignes, il m'arrive encore de douter de moi-même, et je me demande comment je pus, si longtemps, assister au spectacle tant d'inutiles et de froides cruautés.

L'Algérie, on le sait, est divisée en trois parties administratives bien distinctes. L'une, de peu d'importance relativement à la grande étendue du territoire algérien, comprend les territoires civils soumis aux lois ordinaires de la métropole. Là, l'administration et la justice sont purement civiles, et, sauf quelques règlements locaux, quelques arrêtés particuliers de maires, certaines dispositions spéciales aux mœurs et aux coutumes musulmanes et quelques légères différences de procédure, les indigènes, comme les Européens, sont régis par nos codes français et dépendent de la juridiction de nos tribunaux habituels (2). Les

(1) Les scènes d'épouvante dont la caserne du bataillon d'Afrique détaché à Djelfah est chaque jour le théâtre ont fait donner à ce lieu, par les habitants de la ville, le nom d'*Abattoir de Djelfah*. Le soir, à la tombée de la nuit, on perçoit des hurlements, des râles, des cris de détresse, des supplications. Ce sont les sous-officiers du bataillon qui se distraient en visitant les locaux disciplinaires. Un de leurs plaisirs favoris est de se rendre, après le repas du soir, dans les cellules où sont enfermés les punis. On ouvre un premier cachot, et tandis que, dissimulés dans l'ombre, derrière la porte, quelques sergents attendent l'un d'eux s'approche de l'homme détenu, et, pour lui enlever toute méfiance, il engage la conversation, l'interroge sur son passé, sur sa famille, paraît même s'apitoyer devant les rigueurs du règlement. Puis, lorsque le malheureux prisonnier s'amollit, complètement rassuré, tout heureux de trouver dans sa solitude un confident à ses peines alors qu'il ne croyait avoir devant lui qu'un bourreau, l'autre l'étourdit d'un coup de poing en pleine face, et ceux qui attendaient dehors en profitent pour s'élancer. En deux temps, l'homme est ligotté, bâillonné et consciencieusement « passé à tabac ». Cela continue ensuite dans les cellules voisines, et c'est pour les gradés du bataillon d'Afrique un agréable et presque quotidien passe-temps d'agrémenter ainsi de pittoresques soli de nerfs de bœuf le monotone concert de leur existence. Et ils peuvent s'y livrer en toute sécurité, tant ils savent qu'ils n'ont pas à redouter de leurs victimes des réclamations qui ne seraient pas écoutées.

(2) Il ne faudrait pas croire cependant que les indigènes du nord soient pleinement satisfaits de l'autorité civile qu'ils subissent. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire les différents rapports de la Commission sénatoriale chargée, en 1893, d'une enquête administrative dans les communes civiles de l'Algérie. Non pas que cette enquête soit exempte de partialité. La Commission interrogea presque exclusivement les caïds et les aghas. Or, on ne doit pas oublier que ces fonctionnaires sont nommés par le gouverneur général de

deux autres parties comprennent tout le reste de la colonie, et forment les territoires *mixtes* et les territoires *militaires*, divisés eux-mêmes en *cercles* placés sous le contrôle et l'autorité des généraux commandant les subdivisions militaires dont ces cercles font partie. Les cercles, dirigés par des *bureaux arabes* composés d'officiers de différents grades, correspondent à peu près, comme valeur administrative, aux communes des territoires civils, avec cette différence que les autorités militaires y remplissent exclusivement, à l'égard des indigènes, les fonctions administratives, civiles et judiciaires, et que la population indigène dépend de la juridiction spéciale des conseils de guerre siégeant aux chefs-lieux des trois départements algériens.

Mais, à côté de ces tribunaux militaires jugeant en matière criminelle ou correctionnelle, les bureaux arabes peuvent aussi connaître de tous les délits de simple police, de toutes les infractions aux règlements qu'ils ont édictés, de toutes les fautes contre la discipline commises par les indigènes dans le ressort du cercle. Et c'est là que commencent les abus.

Le pouvoir dont disposent ainsi les bureaux arabes est formidable, étant donnée la nature des fautes qu'ils ont à réprimer. L'officier commandant le bureau peut infliger jusqu'à deux mois d'emprisonnement et 100 francs d'amende, là où une même faute, sur le territoire civil, eût motivé à peine une contravention de simple police. Mais ici plus de formes, plus d'enquête, plus de procédure, aucune de ces garanties que peut laisser un tribunal régulier, nul contrôle en dehors de celui du général commandant la subdivision, qui reçoit périodiquement l'état des peines prononcées par les bureaux arabes, et qui peut encore, de son plein gré, porter ces peines à une année d'emprisonnement et 300 francs d'amende.

C'est au domaine militaire de Tadmit qu'étaient envoyés les indigènes condamnés par les bureaux arabes de la subdivision de Médéah.

---

l'Algérie, et qu'ils émargent au budget de l'État au même titre que les autres fonctionnaires de la colonie. Le caïd reçoit le dixième de l'impôt perçu sur la tribu dont il est le chef. L'Arabe redoute le caïd autant que l'administrateur européen, et la crainte seule des représailles arrête ses plaintes ou ses réclamations.

Les contraventions et les procès-verbaux pleuvent dru sur les indigènes en pays algérien. M. J. de Lassalle, rédacteur au ministère de la Justice, qui approfondit la question avec plus de clairvoyance que la Commission sénatoriale, écrit dans son rapport sur le Régime administratif en Algérie que « l'administrateur est maître d'abuser aussi souvent qu'il lui plaira de son droit de punir ». Et, à propos de certaines dispositions légales à l'égard des indigènes, il ajoute qu' « il n'est pas un Arabe qu'un administrateur ne puisse faire emprisonner quand il le voudra ».

Pourtant, circonstance qui pourrait étonner, il arrive le plus souvent que les poursuites qui devraient résulter de ces contraventions soient arrêtées en chemin. Mais, loin d'être favorable, cette issue coûte le plus souvent fort cher au contrevenant, qui apprend ainsi à ses dépens que rien ne vaut, pour s'entendre, de beaux douros sonnants. Il suffit d'interroger un indigène pour apprendre que caïds, administrateurs, gardes, cadis et juges de paix s'entendent, vis-à-vis de leurs justiciables, comme justiciers en foire. Aussi, en désespoir de cause, l'Arabe résignée laisse-t-il tondre patiemment, — à moins que, comme à Margueritte...

Tadmid forme un petit territoire de quelques kilomètres d'étendue, placé dans les dépendances du cercle de Laghouat. Sa situation au pied du versant est du Djebel-Amour et le cours d'eau qui l'arrose en font une région exceptionnellement fertile où tout vient à souhait. A proximité de Djelfah et de Laghouat, c'était pour les officiers des bureaux arabes de ces deux villes un admirable grenier d'abondance où ils puissaient sans compter lait et beurre frais (choses presque introuvables en ces régions), fromages, volailles, légumes et autres comestibles. Le fourrage qu'on y récoltait, approvisionnait une partie de nos postes sahariens. Puis, Tadmit était en même temps un agréable rendez-vous de chasse où les officiers des cercles environnants se réunissaient fréquemment. Le lièvre et la perdrix y pullulent, et je me souviens que deux officiers de Laghouat, venus pendant mon séjour à l'établissement, tuèrent en une seule journée une telle quantité de perdrix, que les doubles sacoches et les filets à fourrages des quatre spahis qui les avaient escortés ne suffisaient à contenir le gibier. Mais, par contre, quelque temps après, un des disciplinaires détachés à Tadmit fut surpris par son chef de détachement, le sergent Coulomb, au moment où il rapportait à la ferme une perdrix, prise je ne sais comment ; il fut mis incontinent sous le tombeau (1), et puni par le bureau arabe de Laghouat de quinze jours de prison dont huit de cellule. Cette punition fut portée à trente jours par le général de la subdivision, et le commandant du cercle fit prévenir les hommes de la garnison de Tadmit que tous ceux d'entre eux qui seraient convaincus de s'être livrés à la chasse sur le territoire militaire seraient punis désormais de soixante jours de prison dont quinze de cellule.

On admettra facilement que le bureau arabe de Laghouat eût tout intérêt à entretenir avec soin l' « Enfer du Djebel-Amour », et à ne pas refuser au sous-officier qui dirigeait cet établissement les bras nécessaires selon les différentes époques de l'année agricole. C'est à ce bureau arabe, d'où il dépendait directement, que le sous-officier directeur s'adressait chaque fois qu'il croyait avoir besoin d'augmenter son personnel. Cette demande de travailleurs était presque toujours suivie d'une recrudescence de délits et d'infractions parmi les indigènes du cercle, et conséquemment d'un prompt envoi de condamnés à la ferme de Tadmit. Cette coïncidence serait curieuse si le hasard seul y avait présidé. Mais en ces temps de labeurs urgents, la consigne est donnée, et toutes les autorités du cercle — officiers, agents de police, caïds, aghas, etc. — s'appliquent de leur mieux en ces rafles intéressées. Les motifs de propos offensants et de paroles grossières à l'égard des officiers de la ville arrivent alors nombreux au bureau, qui n'a plus qu'à

(1) Petit abri en toile réservé aux disciplinaires punis. Le *tombeau* est une peine redoutée. Son exiguïté est telle, que l'homme y est condamné à une immobilité presque complète. Le tombeau est dressé sur le sol nu, et mesure environ 1 m. 50 en longueur sur 0 m. 40 en hauteur et 0 m. 50 en largeur.

opérer un judicieux triage. J'ai vu moi-même, un jour, un officier de Laghouat réveiller d'un coup de pied un Arabe qui somnolait, à l'heure de la méridienne, au seuil de son gourbi, et l'envoyer aussitôt, sans motif plausible, à la permanence. La *permanence* est un petit café maure où l'on mène, au fur et à mesure, les délinquants qui doivent comparaître le lendemain devant la juridiction du bureau arabe. Chaque matin, à l'heure du rapport, l'officier qui dirige le bureau fait comparaître devant lui, s'il le juge à propos, les contrevenants, et sévit selon les besoins du moment.

Non que je prétende que les bureaux arabes n'aient pas à réprimer quelquefois de véritables délits, de réelles infractions ; mais, presque toujours, la répression est disproportionnée à la faute. Le plus souvent, tout dépend de l'habileté avec laquelle ont été rédigées, sur la plainte ou sur le procès-verbal, les circonstances du délit, et telle réponse faite à un officier avec de la simple mauvaise humeur deviendra fréquemment, sur cette plainte, parole d'outrage ou d'injure. Cette habileté de rédaction, d'ailleurs, est une des qualités inhérentes à l'état militaire, et il suffit d'avoir servi militairement son pays, pour l'avoir constaté — sinon pour en avoir supporté soi-même les conséquences. Et les indigènes le savent si bien qu'il est à remarquer avec quelle attitude humble la plupart adressent la parole à nos chefs militaires et baisent la main que ceux-ci leur tendent ; mais ce que l'on prendrait peut-être chez eux pour de la platitude ou de la bassesse, n'est — qu'on en soit assuré — que légitime prudence. Ils savent aussi que ceux qui tiennent le knout n'ont pas à redouter des plaintes qui, si même elles pouvaient parvenir aux autorités militaires supérieures (1), seraient fort mal accueillies et vaudraient à leurs auteurs de trop cruelles représailles. Ils savent que la révélation de ces faits presque ignorés se heurterait inévitablement à l'indifférence, à la méchanceté ou à l'égoïsme des colons européens qui, il est vrai, ont mille bonnes raisons pour ménager l'autorité militaire, et ne pourraient, sans s'attirer les pires désagréments, s'immiscer dans les affaires des bureaux indigènes. Ils savent qu'en supprimant l'esclavage dans nos colonies nous lui en avons substitué un autre beaucoup plus cruel et beaucoup plus inhumain (2). Ils savent enfin que les secrets de nos ergastules militaires

(1) Les indigènes ne peuvent quitter leur tribu sans une autorisation spéciale émanant du général. Ils ne peuvent écrire aux autorités militaires sans passer par la voie hiérarchique. Il est donc probable que leur lettre serait interceptée avant d'arriver à destination.

(2) A l'heure actuelle, dans la Guinée française (territoire civil pourtant), nos troupes parcourent les villages, réquisitionnent de force les habitants indigènes, les ramènent entre deux haies de baïonnettes sur les chantiers de construction du chemin de fer qui doit relier Konakry à Farabanah, sur le Niger, et assomment à coups de crosse ceux qui refusent de travailler. Un grand nombre de noirs se font tuer ou parviennent à s'échapper. Des faits sont récents et il me serait facile de clouer des noms de bourreaux au pilori. Cette façon d'agir diffère peu de celle des bureaux arabes : elle n'a en moins que l'hypocrisie de la forme judiciaire.

sont bien gardés, et que pendant longtemps encore la terre d'Afrique saura étouffer les râles qui montent de ses bagnes.

Et quels bagnes ! Qu'on en juge :

II

L'ENFER DU DJEBEL-AMOUR.

C'est au sud de la province d'Alger, à quelques lieues à l'ouest de la route qui va de Djelfah à Laghouat, et à deux jours de marche environ de l'une et de l'autre de ces deux villes. Les steppes s'étendent, arides, mornes et plats, à perte de vue. Seule, à l'extrême horizon, la masse formidable du Djebel-Amour rompt la monotonie triste de ces solitudes. Enfin la plaine se resserre, des rocs surgissent, des crêtes se rapprochent, se précisent, le terrain devient inégal et tourmenté, se soulève en houles capricieuses, et tout d'un coup, du haut d'une dernière côte franchie, des champs apparaissent; des vergers, de délicieux bosquets de verdure touffue remplacent maintenant l'étendue désertique et rocheuse; une rivière coule doucement, arrose des prés où paissent, à l'ombre de grands arbres, de nombreux troupeaux. Un peu à l'écart, au sommet d'une petite éminence adossée à la montagne, des bâtiments s'érigent, encadrés d'une longue ceinture de murailles percées de meurtrières et flanquées de bastions. C'est là la ferme de Tadmit, l' « Enfer du Djebel-Amour ».

A l'époque où j'y arrivai, Tadmit comptait une quarantaine de détenus indigènes. Mais, quelques jours plus tard, l'effectif s'augmenta brusquement, et de nouveaux condamnés furent amenés par des spahis, dans le même misérable appareil où je les avais rencontrés autrefois sur la route de Sidi-Makhlouf, aussi lamentables, aussi farouchement résignés.

L'établissement était alors placé sous la direction de l'adjudant Royer, du 2e bataillon d'Afrique, et possédait, outre son contingent de détenus indigènes, une petite garnison composée d'une garde de tirailleurs, d'une dizaine de soldats du bataillon d'Afrique, d'un soldat du train des équipages chargé du ravitaillement, et d'une cinquantaine de fusiliers disciplinaires de la 4e compagnie de discipline commandés par le sergent Coulomb et par le caporal Perrin — celui-là même qui fit périr à la queue d'un cheval le disciplinaire Cheymol (1). Ces mili-

(1) Malgré la campagne faite par la presse autour de ce crime, l'affaire fut étouffée. Perrin ne fut pas inquiété et continua son service à la compagnie. Aux autorités qui exigeaient une enquête et des poursuites, le capitaine Chérageat qui commandait alors la 4e compagnie de discipline, répondit qu'il prenait tout sous sa responsabilité.

Le nom des Perrin, d'ailleurs, est tristement connu dans la province d'Alger, et si le caporal Perrin, de la 4e compagnie de discipline, était redouté de tous les disciplinaires de la compagnie, le lieutenant Perrin, son frère, ne l'était pas moins des condamnés de l'atelier

taires étaient préposés à la surveillance des condamnés, à la direction de certains chantiers ou vaquaient aux divers travaux qui exigeaient un apprentissage spécial.

Pour sa garnison, pour les fusiliers disciplinaires eux-mêmes Tadmit était un séjour relativement agréable, un poste envié. Il n'en était pas de même pour les détenus indigènes.

Dès leur arrivée à Tadmit, ces malheureux étaient consciencieusement fouillés, dépouillés de tous les objets de valeur qu'ils avaient pu sauver dans leur détresse, puis, suprême humiliation pour un fils de l'Islam, on leur rase la barbe et les moustaches. Plusieurs, même, refusent de se soumettre à cette formalité, ce qui leur vaut, après une assommade à coups de bâton, une mise aux fers immédiate, et, quelques jours plus tard, une aggravation de peine par le bureau arabe de Laghouat.

J'ai assisté à cette opération de la mise aux fers.

C'était alors au sergent Coulomb et au caporal Perrin, aidés du forgeron du détachement et de deux ou trois hommes, qu'incombait ordinairement cette besogne. Malgré les pouvoirs dont il disposait, l'adjudant Royer n'avait pu s'affranchir de toute sensibilité, et s'il lui arrivait parfois de briser quelque canne sur le dos des indigènes, je l'ai vu, en d'autres circonstances, faire preuve à l'égard des détenus de véritables sentiments d'humanité. Il préférait laisser à l'imagination du sergent Coulomb et du caporal Perrin le soin des punitions corporelles et des tortures inédites. Il ne pouvait mieux tomber (1). Ces deux hommes étaient d'une férocité inouïe, et je doute qu'il y ait jamais eu gardes-

---

de travaux publics de Ténès, où il commandait une section. Au camp de Bou-Cedraïa, où les condamnés de cet atelier étaient employés à la construction du chemin de fer de Berrouaghia à Laghouat, j'ai vu cet officier entrer dans la tente où les punis — les fers aux pieds et aux mains et le bâillon dans la bouche — râlaient, et profiter de leur impuissance pour les frapper tour à tour, longuement, cruellement, du stick qu'il tenait à la main. Cela se renouvelait plusieurs fois par jour. Un de ces misérables, nommé Adam, était là aux fers, depuis 94 jours, et depuis 94 jours il subissait quotidiennement les insultes et les cruautés du lieutenant Perrin. Adam était un ancien soldat de la légion étrangère, condamné une première fois à dix ans de travaux publics pour outrages envers un supérieur; un certain nombre d'évasions successives lui avaient encore valu chaque fois de nouvelles condamnations à cinq ans de la même peine. Le total des années de travaux publics qu'il avait alors à accomplir dépassait quarante ans. Mais, trop affaibli maintenant pour risquer une évasion et désespérant de jamais échapper à ses bourreaux, il résolut de se livrer à une voie de fait sur un de ses chefs afin de se faire condamner à mort. C'était pour lui le seul moyen de fuite. Un jour qu'on lui avait enlevé son bâillon et que le lieutenant Perrin le frappait ainsi à coups de cravache, il cracha au visage de l'officier. Il ne fut même pas poursuivi. Sans doute le lieutenant Perrin avait-il d'excellentes raisons pour ne pas établir de plainte. Peut-être, aurai-je l'occasion de revenir sur ce qui, dans la suite, arriva à cet homme et sur l'extraordinaire série de ses souffrances.

(1) J'apprends qu'un sergent Coulomb récemment libéré de la 4e compagnie de fusiliers de discipline, et retiré aux environs de Bou-Medfah (province d'Alger) vient d'être nommé à un poste de surveillant dans un bagne de travaux forcés. Nul doute que ce soit le même.

chiourme, rôdeurs nocturnes ou valets de bourreaux pour s'entendre comme eux à renverser leur victime, la maintenir, paralyser ses mouvements par des cordes, et lui enfoncer le bâillon dans la bouche. En un clin d'œil, le détenu contre qui la mise aux fers était résolue était ligotté, assommé de coups, puis transporté à la forge. C'est là que le vrai supplice commençait. Tandis que des bras complaisants maintenaient l'homme à terre, d'autres ramenaient les jambes sur l'enclume, et le forgeron rivait aux chevilles deux énormes bracelets de fer qu'il réunissait ensuite par une solide chaîne de quelques centimètres de longueur, souvent même par un simple maillon. Son lourd marteau retombait souvent sur les pieds du patient. Ce forgeron était un fusilier disciplinaire, pourtant, et les souffrances qu'il avait endurées, l'hiver précédent, au camp de Hassi-Inifel (1) où il était demeuré attaché à la « crapaudine » sur le sol nu, pendant trente-cinq jours, le bâillon aux dents, par une température qui à l'heure de midi atteignait quarante degrés à l'ombre, et descendait la nuit au-dessous de zéro, auraient dû le rendre pitoyable aux souffrances des autres. Peut-être était-ce chez lui un irraisonné besoin de représailles.

---

(1) Hassi-Inifel est un point avancé du Sahara algérien, en plein steppe sablonneux et désert. Au mois de décembre 1892, lorsqu'y arriva pour la première fois une colonne militaire commandée par le capitaine du génie Lallemand, un chamelier accroupi — seul être vivant rencontré depuis des jours — auprès du puits — seul monument qui indiquât l'emplacement d'Hassi-Inifel — somnolait pacifiquement. C'est autour de ce puits que la colonne établit ses tentes. Quelques semaines plus tard, certains journaux de France parvinrent au détachement de Hassi-Inifel. Ils portaient en manchette :

La France au Touat. — Prise de Hassi-Inifel par les troupes françaises

La colonne, composée de disciplinaires, de soldats du génie, de chasseurs du bataillon d'Afrique et de quelques soldats de la section des subsistances militaires, devait bâtir là un fort qui servirait plus tard de trait d'union entre El-Goléah et In-Salah. Le détachement des disciplinaires était commandé par le sergent Paoli, de la 4e compagnie de discipline, assisté d'un certain nombre d'autres sergents et de caporaux de la même compagnie. Les souffrances endurées par les disciplinaires pendant les six longs mois que dura cette campagne sont au-dessus de tout ce que l'on peut imaginer. Chaque jour des hommes râlaient, pris par les fièvres, rongés par le scorbut. La colonne n'avait point de médecin, et la visite médicale était passée par le capitaine Lallemand. Il est aisé de deviner ce que pouvait être une telle consultation. Pour tout remède, le plus souvent, Paoli se contentait de ficeler les malades en une consciencieuse crapaudine, et de les mettre sous le tombeau. Une de ses grandes distractions, le soir, était de hisser, avec l'aide de ses collègues, les hommes ainsi ligottés au sommet d'une haute dune de sable, et de les faire rouler ensuite jusqu'au bas de la pente. Le forgeron dont je parle ici doit en savoir quelque chose.

C'est la faim aux entrailles que ces parias devaient accomplir le terrible labeur qu'on exigeait d'eux. Un jour, le capitaine Lallemand fit venir d'El-Goléah un cochon qu'il se proposait d'élever pour de prochaines agapes. Il lui fit construire un abri en planches, et là, l'animal trônait, très heureux dans ce petit monde de misères. Chaque soir, un homme de corvée apportait, dans un seau, les eaux grasses réservées pour la pâtée de la bête. Et pourtant, au grand étonnement du capitaine, le cochon, tout comme les hommes, maigrissait à vue d'œil. Une nuit, l'officier eut la clef de cette énigme. Ayant entendu du bruit du côté du toit de la bête, il se leva et vint voir : agenouillés autour de l'auge, une dizaine de disciplinaires dévoraient la pâtée.

Le lendemain, une sentinelle fut placée en permanence devant l'auge.

Près de l'adjudant Royer vivait alors un long vieillard à barbe blanche, à l'aspect minable, vêtu de vieux effets militaires réformés. A travers le bâillement de ses chaussures, les doigts décharnés de ses pieds maigres passaient. Un matin j'ai vu cet homme à la forge, alors qu'on procédait à la mise aux fers d'un indigène. Sous la tige chauffée à blanc que tenait Perrin — durant que le forgeron rivait les anneaux — la peau du patient crépitait, et une odeur atroce de chair brûlée emplissait l'atelier. Le vieillard était là, comme hypnotisé, près de Coulomb et de Perrin qui contemplaient en riant, et à chaque hurlement du torturé, une lueur brillait dans ses yeux et, un étrange petit rictus plissait ses lèvres aux commissures. On m'a dit depuis que cet homme était un ancien aumônier de Laghouat, trop pauvre maintenant pour se nourrir et se vêtir. Le bureau arabe l'avait recueilli par charité ; il recevait des vivres de troupe et des effets militaires de réforme ; tous les étés on l'envoyait villégiaturer à Tadmit où il partageait ses loisirs entre la pêche, la chasse, et le spectacle des tortures auxquelles, presque chaque jour, il pouvait assister.

Certains détenus conservaient ces fers jusqu'à la fin de leur emprisonnement et devaient quand même accomplir les labeurs pénibles de la ferme. L'un d'eux — un grand Arabe sourd-muet du cercle de Laghouat, nommé Abd El Kader — avait ainsi les fers aux pieds depuis onze mois. Le métal des anneaux était entré peu à peu dans ses chairs meurtries et couvertes d'ulcères syphilitiques; et chaque pas, chaque mouvement arrachaient au misérable une plainte douloureuse. A la fin, pourtant, l'adjudant Royer, apitoyé, le dispensa de se rendre au chantier commun avec ses compagnons, et l'employa à un travail bénin de jardinage.

Les détenus indigènes ne reçoivent ni fourniture de couchage, ni costume spécial. Ils couchent sur le sol nu, et c'est avec les loques qu'ils possédaient à leur arrivée et qu'ils conservent pendant toute la durée de leur détention — sans qu'on leur laisse seulement le loisir de vaquer aux soins de la propreté la plus élémentaire — qu'ils s'abritent comme ils peuvent contre les rigueurs de la température nocturne. Et ils vivent ainsi des mois, dans la saleté la plus repoussante, rongés par la pire vermine.

Je ne sais comment ces misérables peuvent résister à l'épouvantable tâche qui leur est imposée : de dix-huit à vingt heures de travail par jour. Levés bien avant l'aurore, ils procèdent d'abord aux diverses corvées de nettoyage de la ferme et du casernement, et partent ensuite à leur chantier sous la surveillance de tirailleurs armés dont la consigne est de faire feu à la moindre tentative de fuite. A mon arrivée à Tadmit — on se trouvait alors en plein cœur de l'été — les indigènes étaient employés au curage des fossés de drainage et d'irrigation. Sans répit, sans relâche, dans la vase jusqu'à mi-corps, ils devaient, à l'aide de pelles recourbées, rejeter sur les bords du fossé, au-dessus de leur tête, la boue fétide d'où s'échappaient d'effroyables miasmes. Vers dix heures

du matin, la chaleur devenait telle qu'on était obligé de faire rentrer les troupeaux dans les étables, et qu'il était interdit aux militaires de la garnison de sortir des baraquements avant trois heures de l'après-midi. Les indigènes, eux, demeuraient au chantier et continuaient la terrible tâche. La plupart grelottaient de fièvre, plusieurs tombaient. A midi, ils recevaient pour toute pitance la moitié d'un pain de troupe — on lit bien : du pain sec — et c'était là leur seule nourriture jusqu'au soir, au moment où, longtemps après le coucher du soleil, ils quittaient leur besogne et regagnaient la ferme. Leur repas du soir se composait uniquement — quel que fût leur nombre — de la tête bouillie du mouton que l'on tuait chaque matin pour la garnison. Il est vrai que j'ai vu maintes fois les fusiliers disciplinaires, malgré la défense qui leur en avait été faite et les punitions graves qu'ils encouraient s'ils étaient surpris, partager charitablement, en cachette, leurs gamelles avec les condamnés indigènes.

Près des tirailleurs qui gardaient les détenus au chantier, un disciplinaire dirigeait le travail, un bâton à la main. Cet homme sans pitié s'acquittait en véritable garde-chiourme de ses fonctions de surveillant et de délateur. Mais, je dois le dire, ce disciplinaire ainsi que le forgeron étaient profondément méprisés de leurs camarades qui les tenaient en une perpétuelle quarantaine, et l'inhumanité de ces deux êtres faisait, heureusement, parmi les autres fusiliers de discipline, une exception. Impitoyable pour la faiblesse et l'état maladif des condamnés, il refusait à ces parias le moindre moment de repos, frappait cruellement ceux qui l'imploraient, et signalait au sergent Coulomb ceux qui, pendant la journée, avaient montré le moins d'ardeur au travail. Cette délation attirait aux malheureux qui en étaient les victimes une nouvelle et douloureuse correction de la part du sergent et, souvent, une aggravation de peine par le bureau arabe de Laghouat.

Des indigènes, sachant par ouï-dire ou par expérience les formalités de la « fouille » à l'arrivée à Tadmit, parvenaient quelquefois à tromper la surveillance des spahis qui les amenaient, et à dissimuler dans quelque buisson ou dans quelque fossé du domaine, le long du chemin, les valeurs ou les bijoux qu'ils possédaient au moment de leur arrestation. Le disciplinaire connaissait ces habitudes, et, soit par la crainte, soit par des promesses, il arrachait aux détenus le secret des cachettes, et s'appropriait sans scrupule ce qu'elles contenaient (1). Il me montra un jour des bagues en argent, d'origine touareg et d'un travail très curieux, qu'il avait ainsi obtenues le matin d'un de ses prisonniers par la promesse qu'il lui accorderait, au chantier, quelques moments de

(1) Le bruit courait à Tadmit que Coulomb et Perrin, de leur côté, ne reculaient pas devant de tels procédés pour arrondir leurs émoluments, et qu'ils étaient le plus souvent de connivence avec le disciplinaire à qui ils avaient confié la surveillance du chantier indigène. Mais cela, je ne puis l'avancer, mon séjour à Tadmit ayant été trop court pour que j'aie pu m'en apercevoir.

repos. Et avec des rires il me conta ensuite de quelle façon il avait tenu cette promesse : il avait assigné la plus rude tâche au prisonnier ; il avait dû le battre pour l'y astreindre, et les coups avaient fait perdre connaissance au malheureux. Le lendemain, l'indigène voulut se plaindre à Coulomb. Voici comment le sergent fit droit à cette réclamation : il obligea le condamné à se déshabiller complètement, puis, après l'avoir ligotté avec des cordes préalablement mouillées, il l'exposa en plein soleil, au milieu de la cour de l'établissement. L'homme resta ainsi quatre jours, les poings liés au-dessus de la tête, les bras raidis et allongés dans le prolongement du corps. Deux énormes essieux de charrette, attachés aux mains et aux pieds, maintenaient le patient sur le sol. Sa chair couverte d'ulcères ne formait qu'une plaie où les mouches faisaient de larges taches noirâtres et grouillantes. Je n'exagère rien, et d'autres, avec moi, ont assisté à ces scènes..

Un jour, las des tortures dont ils étaient les témoins et des brutalités qu'ils avaient eux-mêmes à supporter quelquefois, les fusiliers de discipline du détachement de Tadmit se révoltèrent, refusèrent le travail, et... arborèrent des lambeaux de ceinture rouge sur leurs chantiers. Quelques semaines plus tard, la plus grande partie de ce détachement fut relevée de Tadmit, et envoyée à Laghouat, sous le commandement du sergent Amadei (1).

De toutes les tortures inventées chaque jour par le sergent Coulomb

---

(1) Le nom seul du sergent Amadei répandait la terreur parmi les disciplinaires de la 4e compagnie. Amadei s'était surnommé lui-même le Prince de la brousse et le Pirate du désert . Une de ses formules les plus habituelles en parlant à ses hommes (je l'ai entendue de sa bouche) était la suivante : « Vous êtes tous des salauds et je vous emm... Oui, je vous fais crever de faim, je bois le vin et le café qui vous reviennent et je m'engraisse à vos dépens. Si vous n'êtes pas encore contents, je me charge de vous faire ch... la graisse et pis... le sang... Vous pouvez crier, hurler, je m'en f... Les dunes de sable qui nous entourent n'ont pas d'oreilles, et je suis ici le prince de la plaine... Et puis, après tout, réclamez à qui vous voudrez : au capitaine, au général, au président de la République ; je les emm... tous comme je vous emm... Moi je suis Italien (il était Corse) et je me f... de vous ! »

Les tortures qu'il savait inventer sont demeurées légendaires, et il ne se bornait pas seulement aux cruautés classiques des compagnies de discipline. Je sais tel homme qu'au camp de Bou-Trifine, il laissa 42 jours sous le tombeau, à la crapaudine (les mains et les pieds attachés ensemble derrière le dos), et entre les dents un bâillon maintenu par des cordes qui, enroulées aux chevilles et aux poignets, attiraient violemment en arrière la tête du malheureux ; puis, toutes les demi-heures, il venait lui-même arroser ces cordes pour maintenir leur tension, et ainsi, peu à peu, elles pénétraient dans les chairs. A l'heure actuelle, l'homme porte encore aux bras, aux poignets et aux chevilles de profondes cicatrices.

Au moment des repas, Amadei faisait apporter sous le visage du patient une gamelle vide et, auprès, un morceau de pain ; alors il se déculottait, et accroupi au-dessus du récipient, à deux pouces à peine de la face de sa victime, il évacuait. Le soir, enfin, après la tombée de la nuit, il se décidait à débâillonner l'homme, et lui poussait du pied ce pain durci par le soleil de toute une journée et que le pauvre diable, couché sur le ventre, les mains et les pieds toujours attachés derrière le dos était obligé de ronger sur le sol, miette à miette, auprès de la gamelle horrible laissée à dessein par le gradé. Amadei, d'ailleurs, a bien d'autres jeux sur la conscience, et j'y reviendrai. Il est actuellement adjudant.

et par le caporal Perrin (actuellement sergent), une des plus cruellement ingénieuses fut la suivante :

Un Arabe (il était âgé de dix-huit à vingt ans) parvint un jour à s'évader de Tadmit, et à gagner, par étapes successives, la ville de Médéah. Son intention était de se présenter au général, à qui il portait, avec ses réclamations et ses doléances, celles de ses compagnons de captivité. Le général ne put — ou ne voulut — l'entendre, et lui infligea, pour cette évasion, une nouvelle peine d'une année d'emprisonnement. L'homme fut ramené aussitôt à l' « Enfer du Djebel-Amour ». Voici ce qu'imagina alors le sergent Coulomb : Dans la cour principale de la ferme, le long de la porte des latrines, à un mètre environ du sol, il fit sceller dans le mur une chaîne de quelques centimètres de longueur, à laquelle pendait une paire d'anneaux de pedottes. Ces anneaux furent rivés aux chevilles du fugitif dont les reins, de la sorte, reposaient seuls sur la terre, et dont les jambes, maintenues par la chaîne, se balançaient dans le vide. Coulomb défendit d'apporter jusqu'à nouvel ordre la moindre nourriture au prisonnier. Cela dura d'abord huit jours, — huit jours pendant lesquels l'homme demeura ainsi, exposé au soleil ardent de la journée et aux basses températures de la nuit. De temps à autre, Coulomb venait suivre sur la face de sa victime les progrès de la faim et les affres de l'agonie. Mais, à son grand étonnement, le misérable ne paraissait pas trop souffrir de cette privation de nourriture. Le huitième jour — la huitième nuit, plutôt — le sergent surprit un disciplinaire qui apportait à l'indigène un reste de soupe et quelque morceau de pain. Le disciplinaire fut mis sous le « tombeau », et Coulomb plaça en sentinelle, à la porte des latrines, un tirailleur armé. Cela dura huit jours encore. L'homme vivait toujours. Enfin, Coulomb connut le secret de cette endurance extraordinaire qu'il attribuait à un manque de vigilance ou à une complicité des sentinelles. Un matin qu'il s'était levé avant le jour, dans l'espoir de surprendre le factionnaire en défaut, il aperçut le prisonnier qui, sans attirer la méfiance de son gardien, avait pu, en rampant sur le côté, se glisser jusqu'au seuil des latrines, et là, la face contre le sol fétide, cherchait sa nourriture et dévorait (me croira-t-on ?) le produit des incomplètes digestions... Je l'ai vu, et d'autres l'ont vu comme moi.

Qu'est-il advenu de ce misérable ? Je l'ignore. Est-il mort de tortures et de faim ? Combien de temps encore s'est prolongé ce supplice ? Je ne sais. Trois jours plus tard, je quittais Tadmit.

Depuis, au pénitencier de Tadmit, le régime n'a pas changé.

CHARLES VALLIER

L'Allemagne irrespectueuse

Dessin de Bruno Paul.

La satire, jusqu'ici, ne fut pas en grand honneur dans les pays germaniques.

Le lent et positif esprit allemand, rebelle aux allusions fines, réfractaire à la raillerie élégante, n'entend rien à l'ironie. Au surplus, il se méfie des aphorismes et repousse les paradoxes, ces pièges à détentes divergentes.

La presse allemande — qui d'autre part possède d'appréciables qualités — reflète, tout naturellement, ces dispositions. La subtilité et la légèreté de touche font radicalement défaut à ses organes, qui, les jour-

naux social-démocrates en tête, semblent rédigés par des maîtres d'école, dont le souci apparent est de faire la morale à leurs lecteurs plutôt que d'objectivement les renseigner ou les distraire.

Les feuilles prétendûment satiriques sont aussi peu spirituelles que leurs confrères sérieux.

Or, la règle, en Allemagne comme ailleurs, est confirmée par l'exception, — en l'espèce, le journal satirique illustré *Simplicissimus*, publié à Munich.

Fondé il y a six ans, le *Simplicissimus* — qui emprunta son titre au célèbre roman de Grimmelshausen : « L'Aventureux Simplicissimus » (*Der abenteuerliche Simplicissimus*) — se distingua aussitôt par la finesse de son humour et l'allure hautaine de son ironie.

D'une inaltérable bonne humeur, ses charges sont exemptes de toute acrimonie. Il ignore la grossière invective, de même que le bas sous-entendu pornographique.

Acerbe, le sarcasme de *Simplicissimus* ne cesse jamais d'être élégant : que Thomas Theodor Heine déchiquette « la famille » ; que Bruno Paul mette les gros pieds sacrilèges de ses bonshommes dans les plats de respect les plus religieusement préparés ; que Rudolf Wilke et Eduard Thœny fustigent la niaiserie prétentieuse de la galonnaille et l'épaisse ineptie des jeunesses universitaires, toujours *Simplicissimus* garde sa haute tenue.

Par toutes ces qualités le journal occupe actuellement la première place parmi les publications analogues du monde entier.

Rebelle, *Simplicissimus* est mieux que révolutionnaire. Il est irrespectueux. Or, dans les pays semi-féodaux comme l'Allemagne, où tout l'édifice social est basé sur le respect, l'irrévérence est autrement redoutable que le révolutionnarisme-de-parti, parfaitement compatible avec l'esprit de vénération. Ce révolutionnarisme est un métier, l'irrespect un état d'âme. L'un s'amadoue sous l'influence des concessions habiles. L'autre est irréconciliable. L'irrespect ne saurait désarmer, où telles « Voix de rogomme du Peuple » mettent une sourdine à leurs déclamations furibondes dès la moindre satisfaction donnée aux vanités puériles des chefs du parti.

D'autre part, les potentats quasi-absolus furent toujours plus sensibles aux coups d'épingle du satiriste qu'aux coups de gueule des démagogues (1).

---

(1) Rien ne saurait consacrer mieux le succès du journal, ni plus catégoriquement dire la crainte qu'il inspire en hauts lieux, que la démarche, infructueuse d'ailleurs, faite, il y a quelques semaines, par le gouvernement bavarois auprès de M. Bruno Paul, le plus virulent en même temps que le plus original des illustrateurs de *Simplicissimus*. Une place de professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich étant vacante, le gouvernement fit offrir à l'artiste ce lucratif et honorable poste, à condition qu'il cessât toutes relations avec la redoutable feuille satirique.

L'apparition de *Simplicissimus* marqua une date dans l'histoire de la presse satirique.

Sauf quelques rares et peu passionnantes exceptions, les journaux satiriques allemands sont des organes de parti : libéraux, catholiques, progressistes ou social-démocrates, et comme tels — l'esprit politique étant incompatible avec l'esprit sans épithète — d'assez piètre aloi.

La plus ancienne publication de ce genre, le demi-séculaire *Kladderadatsch*, est pour l'Allemagne ce que son contemporain *Punch* est pour les Anglais : une institution nationale. Constatons, en passant, que *Punch* est de beaucoup supérieur, sous tous les rapports, à son congénère berlinois.

Le *Kladderadatsch* mérite qu'on s'y arrête un instant, sinon pour son allure actuelle, du moins à cause de son passé.

Fondé en 1848 — son premier numéro parut le 7 mai de cette année — le *Kladderadatsch* (dont le titre, une onomatopée, signifie : le bruit de quelque chose qui se brise avec fracas) se caractérisa, à son début, par sa violence révolutionnaire.

D'un républicanisme ultra-rouge, le journal avait pour devise : « Notre Ciel, c'est la terre délivrée ; notre Dieu, c'est l'avenir, en dépit de toutes les inquisitions des Manteuffel et des Brandenburg. » Ce fut l'âge héroïque du *Kladderadatsch*, l'époque du Parlement de Francfort et du « Comité des Cinquante » (*Fünfziger Ausschuss*). Ce fut l'époque où Johann Jacoby, membre dudit Comité, se présenta, à la tête d'une députation, à Sans-Souci, pour protester auprès du roi Frédéric Guillaume III contre la nomination du ministère réactionnaire Brandenburg. Comme le roi refusait d'écouter la députation, admise en sa présence, Jacoby lui cria : « C'est bien là le malheur des rois qu'ils ne veulent pas entendre la vérité ! » (*Das ist eben das Unglück der Kœnige, dass sie die Wahrheit nicht hœren wollen !*)

Cette apostrophe, la plus audacieuse peut-être qui fut jamais adressée à un potentat en exercice, valut à Jacoby des persécutions sans fin. Par contre, le *Kladderadatsch* y applaudit avec frénésie.

Mais plus vite encore que les années, la « sagesse » vint au *Kladderadatsch*. L'Allemagne une fois en marche vers son unification, le journal ci-devant républicain, révolutionnaire et cosmopolite, devient monarchiste et chauvin. Il préconise les guerres contre le Danemark et l'Autriche, réclame l'annexion des duchés (Schleswig-Holstein), et soutient de toutes ses forces la politique d'agression et d'agglomération de la Prusse. L'évolution du *Kladderadatsch* est, en un mot, l'histoire de tels rouges de 1848, barricadiers égalitaires, dont feu M. de Miquel fut le type le plus caractérisé. Gavé d'honneurs par les Hohenzollern — comme le fut Crispi par les Savoie — M. de Miquel devint le très loyal ministre et parfait réactionnaire que l'on sait, rétrograde d'autant plus qu'il avait à se faire pardonner sa rébellion d'antan.

Anti-clérical et partisan du « Kulturkampf », le *Kladderadatsch* manifeste de nouveau quelques velléités d'opposition quand, en 1878-

1879, Bismarck fait mine de vouloir se rapprocher de Rome. Vers la même époque, les lois d'exception contre les socialistes — élaborées à la suite des attentats de Hœdel et de Nobiling — font l'objet d'une légère critique de la part du journal. Le *Kladderadatsch* envisage les lois en question au point de vue des inconvénients que, maniées par un Bismarck, elles pourraient avoir pour le parti national-libéral dont il est l'organe.

« La flèche est dirigée contre les social-démocrates ; mais quoi ! si elle dépassait le but ? » — dit la légende d'un dessin, où l'archer Bismarck se prépare à tirer sur un groupe de socialistes derrière lesquels on aperçoit quelques nationaux-libéraux effarés.

Ce sera, désormais, le souci unique des émeutiers assagis du *Kladderadatsch*. C'est, d'ailleurs, la préoccupation constante de tous les partis politiques qui se succèdent dans les antichambres du Pouvoir. Hérétiques d'hier, tolérés aujourd'hui, les hommes de parti — sous couleur de libéralisme et de tolérance — s'inquiètent des armes que les politiciens en place forgent contre ceux qu'eux-mêmes persécuteront demain... « La flèche est dirigée contre les... anarchistes. Parfait ! Mais quoi ! si, dépassant le but, elle *nous* atteignait, nous autres social-démocrates ? »

Ce qui fait la supériorité essentielle de *Simplicissimus* c'est, précisément, qu'il n'est l'organe d'aucun parti. D'une absolue indépendance, le journal se gausse aussi bien des ridicules inhérents aux partis et aux hommes d'extrême-gauche, que de l'outrancière sottise de « la haute ». La tonitruante rhétorique des démagogues est par lui persiflée avec autant d'entrain que la phraséologie boursouflée du Kaiser. Mais son dédain du cabotinage plébocratique n'implique pas l'indifférence pour les misères du peuple. Bien au contraire : sa sympathie fraternelle pour ceux que la vie écrase et que toutes les puissances sociales coopèrent à maintenir dans l'esclavage, est d'autant plus belle qu'elle est désintéressée — à l'encontre des sentiments de commisération affichés par les journaux de parti, pêcheurs d'âmes moins que de suffrages.

Les très précises et très généreuses aspirations de *Simplicissimus* s'affirment dans ces quelques mots de son programme : « Combattre, sous une forme satirique et artistique, par l'image et par la plume, tous les désordres (*Misstände*) sociaux, sans ménagements d'aucune sorte. »

Pour ceux qu'écœuraient les innombrables « Witzblaetter », les « journaux à plaisanteries » — dont le titre générique seul déjà dit l'ineptie — et pour qui, d'autre part, les allusions politiques très « gros sel » de l'*Ulk* et du *Wahren Jakob* ne constituaient pas la manifestation idéale de l'esprit de fronde, la nouvelle publication venait donc

combler une lacune, que n'avait pas comblée *Jugend*, journal d'art plutôt que de combat.

Car c'était bien au combat qu'allait *Simplicissimus*.

Les deux premières années du journal, exception faite pour les spirituelles « Scènes de la vie de famille » de Thomas Theodor Heine — inférieures toutefois aux dessins plus récents de ce très personnel artiste — ainsi que pour quelques vigoureuses planches de Bruno Paul, et Eduard Thœny, n'offraient, au point de vue iconographique, qu'un intérêt mitigé.

Peu heureuse imitation, tout d'abord, du *Gil Blas illustré* — du *Gil Blas* première manière — *Simplicissimus*, malgré la collaboration de Steinlen, de Willette, de Chéret et de Forain... peut-être bien à cause même de cette collaboration, ne plut guère au public auquel il était destiné. On le décria comme une publication « parisienne », c'est-à-dire immorale, et à tendances socialistes. Et il fallut de longs mois pour réconcilier les Allemands avec le fond et la forme du nouveau périodique.

Quelques confiscations, des poursuites et des condamnations pour « grosse inconvenance » (*grober Unfug*), immoralité, blasphème et crime de lèse-majesté, vinrent à point stimuler l'ardeur combative de *Simplicissimus*.

On vit alors ce qui depuis « l'année de révolution », c'est-à-dire depuis 1848, ne s'était plus vu en Allemagne : un journal, qui n'était ni anarchiste ni socialiste, s'attaquer directement au monarque, critiquer ses actes et ses paroles, ridiculiser sa personne sacro-sainte. Et la police a beau sévir, la magistrature fonctionner, les saisies se multiplier, rien n'abat la verve de *Simplicissimus*, qui à chaque nouvelle condamnation riposte par quelque nouvelle irrévérence, plus audacieuse que les précédentes.

A ce duel assiste, silencieuse encore, mais déjà amusée, la soumise Allemagne, patrie du respect, où l'on qualifie couramment l'autorité de : *hohe Obrigkeit* (l'Autorité exaltée), et la police de : *lœbliche Polizei* (la louable Police). Un large rire saluera dorénavant chaque charge contre l'empereur, l'irritable Imperator qui, pour puissant qu'il soit, ne peut rien contre les terribles satiristes d'un petit journal hebdomadaire. Le charme est rompu et la brèche ouverte par où s'évanouira la séculaire docilité.

Le règne de Guillaume II est envisagé par *Simplicissimus* comme une sorte de « barnumat », où l'impresario, astucieux metteur en scène, se réserve tous les premiers rôles. Et plus nombreuses sont les incarnations successives — ou simultanées — de l'empereur : peintre, musicien, constructeur de navires, pédagogue, sociologue, architecte, général, amiral, moraliste ou orateur, plus *Simplicissimus* multiplie et diversifie ses persiflages.

Dessin de Th.-Th. Heine.

— La populace ne se doute pas même combien il est pénible de gouverner. Tous les jours la même préoccupation : Vais-je peindre aujourd'hui, ou bien composer de la musique, ou bien construire un navire, ou bien faire un sermon, ou bien résoudre la question sociale ?

Pour bien comprendre cette campagne personnelle de *Simplicissimus* — pas entièrement exempte, peut-être, d'un certain particularisme bavarois — un croquis du caractère de Guillaume II est indispensable.

Autoritaire, agressif et ombrageux, absolument convaincu de l'essence divine de sa mission, la menace perpétuellement sur les lèvres et la main toujours à la garde de son épée, l'empereur Guillaume n'admet ni défense ni réplique chez ceux qu'il défie et insulte.

S'il lui plaît de qualifier de « tourbe d'individus, indignes de porter le nom d'Allemands », une notable fraction de ses sujets, de les dénoncer à la vindicte de son armée, de les inviter à « secouer de leurs pieds la poussière allemande » et à passer la frontière..., il ne leur permet pas, en riposte, le moindre murmure.

Sic volo, sic jubeo! Ainsi je le veux, ainsi je l'ordonne ! Voilà, en quatre mots, le très peu compliqué programme gouvernemental de Guillaume II, qu'en toute occasion il souligne. Il est vrai que, lorsqu'il ne parvient

pas directement, et de par son seul prestige impérial, à imposer sa volonté, il ne dédaigne pas les voies détournées.

L'empereur n'ignore ni la souplesse ni l'intrigue : pour obtenir *sa* marine, *son* port de Kiao-Tchao, *son* canal de l'Elbe au Weser, et tant d'autres choses plus ou moins populaires qui lui tenaient à cœur, il sut circonvenir tous les partis, à l'exception des social-démocrates non encore amorcés : les nationaux-libéraux, les agrariens, le centre catholique. Seulement, en homme soucieux de sa réputation d'inflexibilité, il ne préside pas en personne aux marchandages nécessaires. Il en charge son chancelier. Si le majordome échoue, il le casse aux gages et le remplace du jour au lendemain par quelque autre mannequin tenu en réserve.

Ainsi en fut-il de l'obscur Caprivi, comme du coulant Hohenlohe. Ainsi il en sera du subtil de Bülow à son premier échec.

Mieux encore que ces appréciations personnelles, les passages ci-dessous, extraits d'une douzaine de discours impériaux, donneront une idée de la façon dont Guillaume II conçoit son rôle :

« Quant à vos griefs, je les ferai examiner par mon gouvernement, et communication vous sera faite du résultat de cette enquête... Mais si vous troubliez l'ordre et la tranquillité publics ; s'il était démontré que votre mouvement est en relation avec la social-démocratie, alors je ne pourrais plus examiner vos griefs avec ma royale bienveillance. Car pour moi tout social-démocrate est un ennemi de l'Empire et de la patrie. Par conséquent, si je voyais des tendances social-démocrates se manifester dans votre mouvement, ou des velléités de résistance à l'autorité, j'agirais avec une sévérité implacable et j'emploierais contre vous toute la force dont je dispose. Et vous savez combien je suis puissant. » (1)

« Celui parmi vous qui jamais, en pleine mer, debout sur le pont d'un navire, avec, au-dessus de lui, le ciel étoilé de Dieu, rentra en lui-même, celui-là ne niera pas l'importance d'un voyage de ce genre. Je souhaite à nombre de mes compatriotes de passer par des heures semblables, où l'homme est à même de se rendre compte de ce à quoi il aspira et de ce qu'il obtint. C'est un excellent moyen de se guérir de la présomption, ce dont nous avons tous grandement besoin... Tous ceux qui voudront coopérer avec moi à accroître le bien-être de mon peuple, seront cordialement accueillis, quels qu'ils soient. Quant à ceux qui se mettront en travers de mon œuvre, je les écraserai. » (2)

« C'est ici que l'empereur Guillaume Ier proclama de nouveau la royauté par la grâce de Dieu. Cette royauté par la grâce de Dieu signifie que nous, les Hohenzollern, nous ne tenons la couronne que du Ciel seul, et que nous ne devons compte qu'au Ciel de la manière dont nous remplissons les devoirs qu'elle implique. Je suis un partisan fervent de cette doctrine et j'ai l'intention d'agir et de régner conformément. » (3)

---

(1) Réponse verbale de l'empereur à une délégation de mineurs du bassin houiller de la Ruhr (14 mai 1889).

(2) Discours prononcé au repas de gala des États provinciaux du Brandebourg (5 mars 1890).

(3) Discours prononcé à Kœnigsberg (16 mai 1890).

« L'ennemi n'est plus à l'extérieur, mais à l'intérieur. C'est la révolution qu'il s'agit de combattre. Elle ne peut être vaincue que par les principes du christianisme... Vous ne pouvez pas être de bons soldats, si vous n'êtes pas de bons chrétiens. Aussi bien, après m'avoir juré fidélité, à moi, votre maître sur la terre faites-le même serment au Sauveur, votre maître dans le ciel.» (1)

« Le soldat et l'armée, et non pas des majorités et des révolutions parlementaires, ont forgé l'empire allemand. J'ai mis ma confiance dans l'armée. Nous vivons à une époque mouvementée, et de graves événements nous attendent peut-être prochainement. C'est en vue de ces éventualités que je rappelle ici les paroles que feu mon grand-père, de bienheureuse mémoire, adressa au corps des officiers de Coblentz : « Voilà les messieurs en qui j'ai mis ma confiance ! » (2)

« Vous n'aurez, dorénavant, qu'un unique ennemi : mon ennemi. Et si jamais — ce qu'à Dieu ne plaise! — j'étais obligé de vous ordonner de faire feu sur vos familles, fût-ce sur vos propres frères et sœurs, sur vos père et mère, alors rappelez-vous votre serment. » (3)

« Il me faut des soldats chrétiens qui disent leur « Notre Père »... Un soldat ne doit pas avoir de volonté à lui. A vous tous, il ne faut qu'*une* volonté : *ma* volonté. Vous tous n'avez à observer qu'*une* loi : *ma* loi. » (4)

« Des nobles prussiens, faire de l'opposition à leur Roi ? Mais ce serait de la folie ! Ma porte est toujours ouverte à tous mes sujets, et je les écouterai avec bienveillance... C'est à vous, messieurs, que je m'adresse, en criant : Debout ! Aux armes ! Pour la religion, pour la morale et pour l'ordre, contre les partis subversifs ! De même que le lierre se serre contre le tronc noueux du chêne, qu'il l'orne de ses branches et le protège quand la tempête souffle dans sa cîme, de même la noblesse prussienne forme un rempart autour de ma Maison... En avant donc avec Dieu, et infâme celui qui abandonne son Roi ! » (5)

« Au milieu de cette grande et noble allégresse, une note discordante se fait entendre. Une tourbe d'individus, indignes de porter le nom d'Allemands, osent insulter la nation et fouler aux pieds la mémoire sacrée et universellement vénérée de feu notre bienheureux empereur. Puisse la nation tout entière trouver la force de repousser ces attaques inouïes. Et si elle ne le faisait pas, eh bien, c'est à vous (les régiments de la garde) que je ferais alors appel pour vous opposer à cette bande de traîtres, pour nous débarrasser de semblables éléments. » (6)

---

(1) Discours adressé aux recrues, à Potsdam (20 novembre 1890).

(2) Discours prononcé à une fête militaire (18 avril 1894).

(3) Discours adressé aux recrues, à Potsdam (23 novembre 1891).

(4) Discours aux recrues (16 novembre 1893).

(5) Discours prononcé au dîner de gala de la noblesse prussienne, à Kœnigsberg (6 septembre 1894).

(6) Discours prononcé au cours de la fête commémorative de la bataille de Sedan (2 septembre 1895).

« Ce parti qui ose s'attaquer aux bases mêmes de l'État, qui se révolte contre la religion et pour qui la personne du Maître Suprême n'est pas même sacrée, ce parti doit être vaincu. Je me réjouirai de sentir dans ma main la main de tout autre homme, qu'il soit ouvrier, prince ou seigneur — pourvu qu'il m'aide dans cette lutte. Alors nous travaillerons ensemble pour débarrasser notre pays de cette maladie qui non seulement contamine profondément notre peuple, mais encore la vie familiale, et qui essaie d'ébranler ce que nous autres, Allemands, considérons comme la chose la plus sacrée : la position de la femme. » (1)

« La protection du travail national et de toutes les classes productrices ; la constitution d'une vigoureuse classe moyenne ; l'écrasement impitoyable de toute tentative de révolte, et l'application des peines les plus sévères à ceux qui voudraient empêcher les autres de travailler... Voilà mon programme. » (2)

« Une loi, en vertu de laquelle tout individu, quel qu'il soit et d'où qu'il vienne, qui voudrait empêcher un ouvrier allemand, désireux de travailler, d'user de son droit, ou qui inciterait d'autres ouvriers à se mettre en grève, pourra être puni de réclusion, sera élaborée sous peu, et soumise, avant la fin de l'année, à l'approbation du parlement. Cette peine (la réclusion), je l'avais promise, et j'espère que le peuple, par l'organe de sa représentation, m'aidera à protéger, autant que possible, notre industrie nationale » (3)

Depuis son avènement — le 15 juin 1888 — Guillaume II n'a pas prononcé moins de neuf cents discours publics (soit, en moyenne, un tous les cinq jours) qui, pour avoir été en majeure partie des discours d'après-dîner, n'en furent que plus violents. Comme, au surplus, les trois quarts des harangues impériales ne sont pas préalablement communiqués aux ministres responsables, conseillers constitutionnels de la couronne, on voit le parti qu'une critique indépendante en peut tirer.

Aussi bien les hardis et spirituels imagiers de *Simplicissimus* ne sont-ils jamais à court de textes... Pas une attitude, pas un mot ailé de l'empereur n'échappent à leur vigilance. Et si, pour plus d'une raison, le nombre des dessins où Guillaume II figure en personne est limité, l'impérial rhéteur n'en est pas moins le fournisseur de légendes le plus achalandé du journal.

Celle, parmi toutes ces illustrations, qui le plus irrita l'empereur, ce fut une composition de Th.-Th. Heine, parue dans le n° 31 de la 3me année du journal.

C'était à la veille de la promenade de Guillaume II en Terre Sainte, excursion annoncée et organisée avec ce cabotinage pompeux dont

(1) Discours prononcé au dîner de gala des États provinciaux du Brandebourg (26 février 1897).

(2) Discours prononcé à Bielefeld (17 juin 1897).

(3) Discours prononcé à Oeynhausen (6 septembre 1898).

» l'empereur-voyageur », le *Reise-Kaiser* comme disent les Allemands, détient le secret.

Godefroy de Bouillon et Frédéric Barberousse s'entretiennent du voyage projeté. Barberousse contemple en ricanant un casque à pointe qu'il tient à la main, attitude qui fait dire à Godefroy de Bouillon :

Dessin de Th.-Th. Heine

— Ne ris donc pas si stupidement, Barberousse ! *Nos* croisades non plus n'avaient aucun but, au fond.

Cette boutade valut à *Simplicissimus* une saisie, au dessinateur six mois de forteresse, et à l'éditeur du journal, M. Albert Langen, des poursuites dont il préféra ne pas affronter la sanction.

L'image intitulée : *Chez la Voyante*, comporte une brève élucidation.

La guerre est d'éclater entre l'Espagne et l'Amérique. La pythonisse, consultée sur l'issue probable de la lutte, dit :

Dessin de Th.-Th. Heine

— Je vois à l'occident... deux ennemis... qui luttent... avec acharnement... dans une mer de sang... J'ignore encore... lequel des deux... ceindra la couronne de laurier... mais mon regard... qui perce les voiles de l'avenir... voit nettement que... quel que soit le vainqueur... il recevra... un télégramme de félicitations... de Berlin.

C'est une allusion à la retentissante dépêche adressée par Guillaume II

au président Krüger, au lendemain du raid-Jameson. Cet historique message était ainsi conçu :

« Je vous félicite sincèrement, parce que, avec votre peuple, sans recourir à l'aide des puissances amies, et en n'employant que vos propres forces contre les bandes armées qui avaient fait irruption sur votre territoire en perturbateurs de la paix, vous avez réussi à rétablir la situation pacifique et à protéger votre pays contre des attaques provenant du dehors ».

Dessin de Bruno Paul.

On nous écrit du Kyffhæuser que le vieux Barberousse s'est décidé à adopter le port de barbe à l'allemande.

Grâce aux efforts dévoués de son artiste capilaire, joints à un usage judicieux de la *Schnurbartbinde* (fixe-moustache), les moustaches impériales se dresseront désormais perpendiculairement.

Bruno Paul immortalisa cet événement mémorable.

Étendu à terre, le dos appuyé contre le mur, Barberousse-Guillaume est endormi, veillé par les corbeaux légendaires dont l'un se divertit avec la *Schnurbartbinde* du souverain ensorcelé. La moustache impériale pousse, de bas en haut, à travers la table de marbre.

Dans *Aegir chez Barnum*, Bruno Paul présente Guillaume II sous les traits d'un saltimbanque en quête d'emploi. Le « Maître des Fleuves » *(Der Herr der Fluten)* s'adresse à Barnum pour solliciter un engagement dans son cirque...

Dessin de Bruno Paul

— N'auriez-vous pas un emploi pour moi dans votre cirque ? Je suis un rude-nageur !

Ce dessin fut publié au lendemain de la première de l'*Ode à Aegir*, d'impériale composition. Par un mystère jusqu'ici inélucidé, l'image, infiniment plus injurieuse, dirait-on, que tant d'autres confisquées et poursuivies, ne fut pas même incriminée.

Philippe et Alexandre

Dessin de Th.-Th. Heine

— Pourquoi pleures-tu, mon fils? demanda le roi Philippe de Macédoine a son fils Alexandre.

— Oh ! mon royal seigneur et père, répondit Alexandre, je crains que si tu continues à gouverner ainsi, il ne me reste rien à discourir.

La légende, ici, est explicite. Elle est la déformation du mot attribué à Alexandre : « Mon père, si tu continues à vaincre ainsi, il ne me restera rien à conquérir ! »

Guillaume le Taciturne

La loquacité du chef de l'État est finement raillée encore par Bruno Paul et par Th.-Th. Heine, dans deux autres dessins :

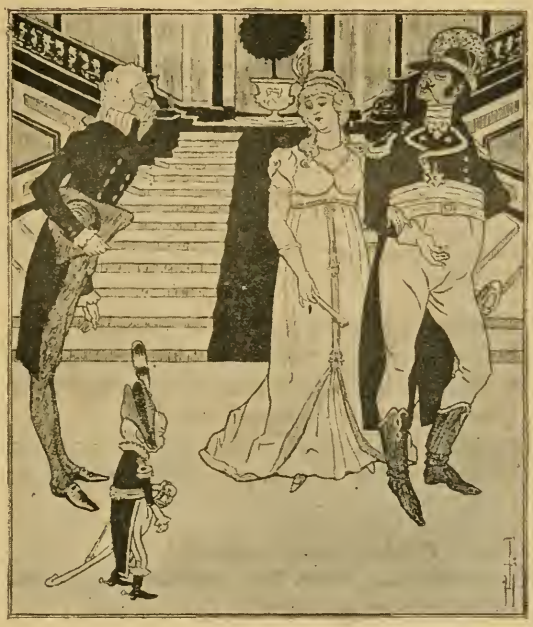
— Regarde donc un peu dans ton catalogue, ce que c'est : le numéro 1545...

—... Le numéro 1545 ?... C'est « Guillaume le Taciturne. »

— Quelle blague !... Ça n'existe pas !

Dessin de Bruno Paul

Le Prince-héritier muet



Dessin de Th.-Th. Heine

— Sérénissime ! A ma plus profonde douleur je me vois obligé de Vous communiquer que Votre auguste Fils, le Prince-héritier, est muet, et que jamais Il n'aura le don de la parole.

— Vraiment ?... Ma foi, mon cher conseiller médical, cela lui sera peut-être utile au cours de son existence !

Mais *Simplicissimus* ne s'attaque pas qu'à l'unique Guillaume II.

Comme il combat « tous les désordres sociaux », le journal est, inévitablement, en guerre ouverte avec toutes les institutions sociales, génératrices ou protectrices intéressées du désordre : la famille, la religion, la propriété, le militarisme, la justice.

Bruno Paul bafoue la religion dans la personne de ses interprètes : curés glabres et gras, pasteurs onctueux.

C'est, tantôt, un ventripotent curé bavarois, qui reçoit, la veille d'un scrutin, la visite d'une délégation d'électeurs, venus pour lui demander conseil.

— Loin de moi, leur dit l'ecclésiastique, l'intention de m'immiscer dans vos affaires politiques... Mais, sachez bien que celui qui voterait pour le candidat de la Fédération agricole (*Bauernbund*), encourrait la damnation éternelle.

Une autre fois, le même artiste nous montre deux pasteurs protestants, membres de l' « Association évangélique », cravatés de stuc et recouverts d'interminables lévites. Joyeux, l'un des compères se frotte les mains :

— Bonne année, cher collègue, excellente année ! Nous avons chez nous trois attentats à la pudeur de moins que chez les catholiques !

Puis ce saisissant dessin de Rudolf Wilke : un régiment de cavalerie en partance pour la Chine, devant lequel se tient debout, tête nue, un clergyman roux, qui conclut ainsi sa harangue aux troupiers :

— Soldats chrétiens, vous saurez faire votre devoir. Vive le bon Dieu ! Hurrah ! Hurrah ! Hurrah !

Quant au militarisme, Eduard Thœny le ridiculise dans ses professionnels, les officiers : brutes à monocle, impertinents, ignorants, arrogants, chasseurs de dots, bourreaux de soldats, assassins impunis — ou, si condamnés, graciés aussitôt — de pékins.

Quelques légendes diront l'esprit et la tendance de ses charges.

Dialogue bref entre mère et fils. (Le jeune homme est officier de hussards) :

— Eh bien, Edgard, l'état militaire te plaît-il ?

— Que veux-tu, maman !... Il faut bien avoir une occupation. Pourvu seulement qu'elle ne dégénère pas en travail !

Dans une soirée.

Un officier parle :

— Bah ! ce Tolstoy et cet Egidy sont les véritables prototypes de la décadence moderne : d'abord d'excellents officiers, n'est-ce pas ? Et maintenant ?... C'est du propre !

L'inspection passée, un général fait part de ses impressions à son aide de camp :

— Je ne suis pas satisfait de ce régiment. Mais pas du tout !... Les physionomies de ces gaillards sont toutes dissemblables encore.

Bruno Paul fait monologuer ainsi un de ses galonnés :

— L'honneur, l'amour, et la faim : voilà les ressorts qui font marcher le monde. Pour l'honneur nous avons le duel, pour l'amour le corps de ballet et pour la faim, Dieu soit loué, le mariage riche.

Confidences entre « chers camarades » :

— Alors, le camarade va se marier ? Mes félicitations ! Et la fiancée, comment est-elle ?...

— A vous dire la vérité, *moi* elle ne me plaît pas !

« Le lieutenant est lâché ! » (*Der Leutnant ist los !*) — C'est le cri d'alarme qui retentit dans les rues de Cassel et qui y provoque une

indicible panique. Les citadins, éperdus, fuient de tous côtés... qui escaladant un arbre, qui enjambant une fenêtre, tel autre essayant de s'introduire dans une quelconque maison, dont les occupants, affolés, lui ferment la porte au nez. C'est, en un mot, une scène du « Chien enragé » de Goldsmith illustrée par Caldecott... Tout au fond on aperçoit un minuscule officier, appuyé sur son sabre et qui regarde d'un air de défi triomphal la foule apeurée.

Ce dessin fait allusion à la mise en liberté, par ordre suprême, d'un lieutenant qui, quelques semaines auparavant, avait embroché un promeneur vulgaire *Zivilist* (pékin), lequel, sur le passage du guerrier, ne s'était pas rangé avec une prestesse et un respect suffisants.

Bruno Paul, Th.-Th. Heine et Rudolf Wilke se gaussent encore d'une autre *spes patriae* : la jeunesse étudiante.

A vrai dire, leurs modèles ne sont ni studieux ni rigoureusement jeunes. Ce sont d'inassouvissables buveurs de bière dont les trognes couturées et abêties disent tout autre chose que l'assiduité aux cours universitaires. Mais cela ne les gênera pas dans la carrière. Ils seront médecins, théologiens, avocats, juges, et en cette qualité dernière, ils distribueront, sans compter, des milliers de mois et des centaines d'années de prison pour ivresse publique, tapage nocturne, injures et pugilat.

Voici le sujet d'un dessin de Th.-Th. Heine : *le Premier duel du Prince-héritier*, publié peu après l'inscription du Kronprinz à l'université de Bonn.

Le prince, capitonné des pieds à la tête, se prépare à battre sa première *Mensur*. Au moment décisif un scrupule lui vient :

— En vérité, messieurs, je ne sais pas si je fais bien de me battre. Le duel est défendu par les lois, et en ma qualité de futur chef de l'État...

— Cela n'a aucune importance, Altesse. Nous mêmes ne serons-nous pas, un jour, juges et avocats généraux ?

— Dites-moi, monsieur, êtes-vous *satisfaktionsfaehig* (1) ? — demande un étudiant émêché à un ouvrier qui vient de lui flanquer un souflet.

— Comprends pas !...

— En ce cas, de quel droit me giflez-vous ?

Dans sa série intitulée : *Le Prince-héritier*, Th.-Th. Heine ridiculise en même temps la présomption des gouvernants et le byzantinisme des foules.

Le futur potentat, âgé d'une demi-douzaine d'années, cause avec quelques petites filles :

— Moi, dit l'une des fillettes, j'ai une poupée qui crie « maman ! » quand on lui appuie le doigt sur l'estomac.

---

(1) *Satisfaktionsfaehig* = littéralement : apte à donner satisfaction par les armes, est tout individu dont la situation sociale permet qu'on se batte avec lui sans déroger ou se compromettre.

— La belle affaire! réplique le petit prince. Lorsque je serai grand j'aurai soixante millions de poupées qui crieront « hurrah ! » quand je leur marcherai sur le dos.

Dans *le Mégot du Prince* nous voyons une foule délirante : laquais, courtisans civils et militaires, ministres... se précipiter, en se distribuant force coups de poing, de dents et d'ongles, sur le bout de cigare que la future majesté a négligemment laissé choir.

D'un même esprit est le dessin, où l'hôte d'un bourgmestre rural questionne son amphitryon sur les antécédents d'une vieille botte, conservée sous verre dans le salon du magistrat.

— Çà, c'est une de mes bottes sur laquelle le Prince, lors de son passage ici, a daigné cracher, par mégarde.

Les *Krautjunker*, les hobereaux, qui entre autres prérogatives ont conservé celle d'abattre, indemnes de toute punition, les gens du commun, ne sont pas non plus oubliés par *Simplicissimus*. Leur état d'esprit est caractérisé dans cette légende d'un dessin de Rudolf Wilke :

— Mon grand-père était, il est vrai, une ignoble crapule, mais comme ancêtre il compte tout de même !

Le respect s'en va !

Dessin de Th.-Th. Heine

La politique étrangère de l'Empire, c'est-à-dire de l'empereur, et notamment l'attitude de l'Allemagne officielle vis-à-vis de l'Angleterre, fournit aux illustrateurs de *Simplicissimus* plus d'une occasion d'être désagréable à Guillaume II.

Dès le début de la guerre anglo-boer le journal représente les hommes d'État allemands comme obéissant avec docilité aux injonctions des ministres de la reine Victoria, grand'mère de l'empereur Guillaume.

Thomas Theodor Heine nous montre l'aigle germanique, fumant philosophiquement sa pipe sur son perchoir aux couleurs nationales qu'un bull-dog anglais compisse. Le dogue allemand déguste avec avidité les déjections de son congénère britannique.

Dogue allemand et bull-dog anglais

Dessin de Th.-Th. Heine.

La non-réception du président Krüger et la décoration de lord Roberts par Guillaume II inspirèrent à Bruno Paul deux dessins vengeurs. Le premier, intitulé : *Au café Germania*, représente Krüger, se dirigeant sur un café où un troupier anglais, insolemment attablé, donne par dessus l'épaule un ordre péremptoire au maître d'hôtel affublé du masque du chancelier de Bülow :

— Si le bonhomme qui vient là fait mine de vouloir entrer chez vous, vous le jeterez immédiatement dehors ! Compris ?

— Vous n'avez qu'à ordonner, Milord !

Au lendemain de la décoration de lord Roberts, Bruno Paul esquissa le field-marshal anglais accroché à un arbre.

La mort tire sur la corde et les corbeaux se repaissent de la chair du vieux soudard.

Légende :

Voici l'élévation que le *peuple* allemand souhaite à lord Roberts !

Dans *le Chouvinage sud-africain*, Bruno Paul fait allusion aux liens de parenté qui unissent Guillaume II à la maison royale d'Angleterre.

Le prince de Galles, Cecil Rhodes et lord Kitchener s'évertuent à achever le président Krüger qui est renversé sur le dos. Galles brandit un coutelas, Cecil Rhodes, un genou sur la poitrine de Krüger, manie une hachette, tandis que lord Kitchener, armé d'une fourche, se met en devoir d'embrocher l'oncle Paul. Au second plan se tiennent la reine Victoria et M. Chamberlain. Celui-ci, muni d'un poignard, s'apprête à venir en aide aux camarades, mais il semble hésiter à la vue de Guillaume II et du tzar qui, silhouettes estompées, assistent de loin au crime. La reine apaise les craintes de son ministre :

— N'aie pas peur, Joe, ceux-là ne nous mettront pas de bâtons dans les roues. Ils sont de la famille !

Un genou en terre, le comte de Bülow, chancelier de l'Empire, cire les bottes à lord Kitchener. Dans le fond, des soldats de la reine conduisent à la frontière du Transvaal, la main au collet et le pied au derrière de leurs prisonniers, une demi-douzaine d'Allemands. Ce dessin de Heine a comme légende :

— Milord, vous avez foulé aux pieds les droits de sujets allemands !... Voulez-vous m'accorder la faveur de vous décrotter ?

L'Aigle allemand en voyage est le titre d'une mordante composition de Bruno Paul.

Juché, impassible, sur son bâton, l'oiseau impérial se laisse arracher es plumes de la queue par le jeune John Bull, au grand amusement de Bull père, qui ricane aux prouesses de son rejeton. Le petit John, s'adressant à la reine Victoria — qui, accompagnée d'un groom nègre porteur d'une bouteille de whisky, assiste à la sscène — s'exclame :

— Regarde donc, grand'mère, il est empaillé, le pierrot !

*
* *

Telle est la campagne d'irrespect que mène, depuis six ans, l'incomparable *Simplicissimus* à la joie de tous les esprits indépendants de l'Allemagne.

ALEXANDRE COHEN

La Dévotion aux Princesses gardiennes

(ORATORIO)

à Laurent Tailhade.

L'action qui rêve, le rêve qui agit...
(*Wagner*).

Amant alterna Camænæ
(*Virgile*).

THÈME

I — A la Princesse blonde

Un jet de soleil pâle inonde vos cheveux
De bel or fluide;
Sous vos prunelles roule un océan candide
Où dorment les furtifs aveux,
Un océan du Nord, augustement limpide,
Onde bleue et glacée et limpide et profonde,
Morne comme les nuits,
O Reposoir à mes ennuis,
O ma Princesse blonde!
Vous êtes la Très Sainte habitant le vitrail
De la cathédrale,
Une lueur sereine à la splendeur astrale
Vous nimbe, translucide émail,
D'une gloire mystique et de ferveur claustrale,
Et qui, voguant de l'abside au portail,
Gonfle la basilique, et vibre et roule et gronde,
Assomption assomption,
Apothéose et Passion
De ma Princesse blonde!

II — A la Princesse brune

Le mystère odorant des nuits aux bois sacrés
D'un temple ionique
A drapé ton jeune corps blanc, fille hellénique :
De chauds reflets montent, nacrés,
Allumer tes yeux pers d'étincelles caustiques
Et tes cheveux de chatoiements tigrés ;

Tes yeux et tes cheveux, mouvante nuit sans lune,
Auréolant ton front de lait,
Font quelque vierge de Milet
De toi, Princesse brune...
Dis-moi quel soir ta voix mena les chœurs dansants
Aux jeux éleusiaques,
Ou bien si tu scandais l'hymne dionysiaque
Du choc des sistres bruissants,
Tandis que piaulaient pipeaux égyptiaques
Et susurraient les phorminx frémissants ?
O blanc péplos ! nuage de lin sous la lune !
Brume souple ! et vous voliez,
Battant vos pieds multipliés,
O ma Princesse brune !...

VARIATIONS FUGUÉES

Bleus, et Gris de Perle, et Or — *Bleu sombre et Argent*

— Le sanglot d'un pâle Soleil,
Blanc Soleil hyperboréal...
— Le mystère odorant des lourdes nuits du Sud...
Sur vos cheveux, d'argent et de bel or fluides,
Verse son givre voltigeant,
— ... Vous environne toute, enfant, trop belle enfant !
Flots aigus d'un glauque soleil,
Givre ébloui monté de buées blondes,
— Temple, ineffable abri sous les grands lauriers-roses
Les lauriers roses du bois sacré !...
Il pleut, cuirasse d'eau lumineuse, il descend,
Inonde d'un mouvant cristal vos deux prunelles,
Vasques d'onde glacée comme les flots du Nord !
— Les rameaux sonores vibrent,
Comme les lyres d'Eole
Sous la caresse amoureuse
Des brises du crépuscule...
Le sanglot d'un pâle Soleil,
Blanc Soleil hyperboréal...
Le mystère odorant des lourdes nuits du Sud...
Sur vos cheveux d'argent et de bel or fluide,
Verse son givre voltigeant,
Flots aigus d'un glauque Soleil,
Givre ébloui monté de buées blondes
Il pleut, cuirasse d'eau lumineuse, il descend,

Inonde d'un mouvant cristal vos deux prunelles,
Vasques d'onde glacée comme les flots du Nord
— Les rameaux sonores vibrent
Comme les lyres d'Eole
Sous la caresse amoureuse
Des brises du crépuscule...
Cruellement limpide, effrayamment profonde.
Où glisse, où roule, autre océan silencieux
Froide cataracte, un astre ébloui,
— Sous la caresse tiède
Des brises que meut la mer :
Un voile suspendu d'ombre et de parfums frais
Effleure le fronton en marbre blanc d'Egine,
Et découvre et puis dissimule...
Onduleux Océan de lumières dorées
Qui la baigne, l'emplit de ses molles cascades :
Le vertige de vos cheveux.
— Ainsi vous, belle enfant, le gris pers de vos yeux
Et de vos cheveux l'ombre,
Vos cheveux s'écroulant, comme en lueurs liquides
Vous illumine
D'indicibles reflets somptueux et glacés,
— Mènent planer, vierge d'Hellas,
Sur votre front poli, votre jeune corps blanc,
Musique de clartés richissimes et froides
— Un voile bruissant qui passe et puis repasse,
De sereine mélancolie,
Sous le silence morne
De quelque soleil de minuit!
Musique du plus beau des soirs !

Azur et Or flambants *Argent et Gris*

O Samothrace ! ô Céramique !
Erechteion, Erechteion !
O lieux sacrés, ô double cime !
— C'est la vierge au vitrail inclusc
Du chevet de la cathédrale...
— O Vierge Canéphore aux bas-reliefs vétustes
Des temples bloc à bloc croulants
Aux rivages vieillis d'Hellas !...
Quel embrasement allume
(Est-ce un soleil, un irréel soleil ?)
— Temples blancs caressés du flot blond qui gémit,
Et vous désagrégeant dans l'âpre solitude...

Vos translucidités blondes et bleues et roses
De surnaturelle clarté,
Divinement surnaturelle, ô sainte !
— Amphion de Circé sur l'actique Aracinthe
A vu close sa lèvre et son pipeau brisé,
Et de tes grands roseaux et de tes lauriers-roses.
Eurotas, Eurotas, les plaintes ont cessé !
Quelle gloire mystique et de splendeur astrale
Allume notre cœur et ces pierres chantant?
— Quand reviennent vos deuils, ô vêprées automnales,
Là-haut glisse Arthémis en sa conque d'argent
Et lève encor pour de blêmes Thesmophories,
Les vaporeuses théories
L'amour divin nous envahit
Nous réveille, nous ressuscite !
— Aux attitudes eurhythmiques
Perclues dans le marbre Eginète...
Emplit, gonfle, ô marée ardente de lumières
La calme immensité de l'alme basilique
— Et les gestes figés dans la pierre
Et s'éveillent,
Et tressaillent...
Quand vous transparaissez, recluse du vitrail
Hors des ténèbres profondes,
Dans le grand flamboiement despotiquement tendre
— Et sans bruit se détachent des tristes frontons,
Et processionnent sous le vieux bois dépouillé
Une procession furtive et muette...
Et parmi les cloches qui tonnent,
Et les palmes et les cantiques.
— Et les sandales craquent,
Les sistres et les crotales,
Les flûtes et les syrinx,
En votre apothéose mystique,
Vierge, vierge consacrée,
— Les cymbales et le phorminx,
Parmi les orgues qui grondent,
Parmi l'encens et les bannières,
— Languissamment colorient
Les mourantes voix du rêve...
Lorsque monte le Soleil,
Ostensoir du Tout-Puissant
Rendre l'espérancé au monde ?
Selon l'Arsis et le Thésis...
Quel embrasement allume

Nos cœurs comme des résines,
Et de bonheur les fait fondre
S'offrir au ciel en encens ?
— O Eleusis, ô Eleusis !
Et nous fait crier à la fois :
Christus, Christus resurrexit !
— Quelle voix a crié : Pan, le grand Pan est mort !
Christus, Christus resurrexit !
— O Eleusis, ô Eleusis !

. . . . . .

Un touriste fourvoyé dans ces solitudes
Désespérées,
Essaye à lever l'inquiétude
Prête à obscurcir son cœur
A l'ouïe de ces bruits bizarres,
En se répétant : Ce sont
Les feuilles sèches qui frémissent...

STRETTE

BARDIT A LA PRINCESSE BLONDE :

Bleu, Vert et Or

— Hyotoyo ! heyahé ! hiaïssah !...
Sur les nefs ailées,
Proues bariolées
Sillant l'eau glacée,
Lacée gris argent
Et azur changeant,
Où les glaçons virent !
— Hyotoyo ! heyahé ! hiaïssah !...
Voltigeant, fuyant,
Plongeant et nageant,
Aux lueurs spectrales
Des soleils verdis,
Des nuits boréales !...
— Hyotoyo ! heyahé ! hiaïssah !...
Aux lunes nacrées
Des matins virils
Où passe Brünnhild
Sur un coursier blanc !
Cataractes bleues !
Horreurs inouïes
Croulant et sans bruit,
Sauvages tendresses
Sans cesse !

PÉAN A LA PRINCESSE BLONDE

Noir, vert et or.

— Io Péan ! io Péan ! io Péan!
Sur les mistrals rudes
Bondissez du Sud
Quand le vieux sol râle
De rut !
— Io Péan ! io Péan ! io Péan !
Tournoyez, rafales,
Flot d'or qui déferle,
Torrent qui s'affale
A la nuit !
Io Péan ! io Péan ! io Péan !...

CHORAL A LA PRINCESSE BLONDE

Bleu et argent.

Tutti

Gloria in excelsis !
Les uns, puis les autres, mezzo voce :
— La nacelle !...
— Le cygne !...
— Un chevalier d'argent !
— La nacelle !...
— Elle glisse !
— Voyez ! là... sous la lune,
La nacelle d'argent !...
— Le chevalier au Cygne !
Immobile... il se dresse
En son manteau d'azur...
— Et l'armure d'argent !
— Son œil d'azur tranquille,
Etincelle, glacé,
Adorablement pur !...
— Voyez, voyez, le Cygne !...
— Comme il glisse en silence !
— Et blanc, ô, blanc de neige,
Sous la lune si pâle
Dont le blanc rayon coule
En pleurs de cristal !...
— Sur le fleuve bleui !
— Et du clair casque ailé
Le flot pâle s'épanche

De ses cheveux d'or blond!
— Hélas! la vision
D'argent et de bleu,
Qui glisse en silence,
S'évanouit!

Tutti pp.

Gloria in excelsis!

LINUS A LA PRINCESSE BRUNE

Pourpre et noir.

Linus!
Pleurez! Adonis,
Attis-Adonis,
Saigne sur la mousse!
Linus!
Le sang éclabousse
Son doux ventre rose
Et souille ses cuisses!
Linus!
Voyez! son cher sexe,
Arraché, s'épuise,
Cherche la Déesse...
Linus!
Processionnez en gémisssant et vous lacérant les seins
Autour du corps désexué du fils de Vénus!..
Processionnez en gémissant et secouant les sistres et soufflant dans
| les flûtes funéraires,
Autour du corps désexué de l'Epoux de Vénus!
Processionnez en gémissant et chassant les hommes virils,
Autour du corps désexué du fils de Vénus!
Processionnez en gémissant et baisez à la plaie qui le déviriliſse,
L'Epoux de Vénus!
Linus!

CANTIQUE A LA PRINCESSE BLONDE :

Argent et azur, pourpre et or.

— Erlœsoung dem Erlœser!
— Prenez mon sang! Prenez ma chair!
Des mysticités bleues
Ont frissonné dans l'air,
Sous la coupole,
Le chant des cloches
Résonne, clair;
La voix des Anges
Fait vibrer l'air

De la louange
Du Rédempteur :
Erlœsoung dem Erlœser!
Debout, les Chevaliers pâles!
A la Sainte Table!
Dévoilez le Grâl!
Le sang adorable
Ruisselle, étincelle :
Un rayon féal
Descend du Ciel...
Grondent, vibrent,
Les cloches,
Profondes,
Au seuil les ténèbres,
Au sanctuaire
Assauts d'éblouissements
Les cierges sans nombre
Frémissent, fusent.
— Mais la vision se déplace...

DUO HÉROIQUE

Ombre et Lumière.

— Fille du Nord, salut !
— Es-tu ressuscitée ?
— Pouvais-je donc mourir?
— Belle... comme elle est belle !
Harmonieuse enfant, laisse-toi contempler!
Je le savais qu'elle viendrait, et moi vers elle
J'appelais dans la nuit et criais : Où est-elle?
Hélas, je te cherchais, c'est toi qui m'as trouvée !
— Je t'ai trouvée sans voir, sans savoir : quand je danse,
Quand je lève mes bras s'agite l'univers
Et se figure un mort qui sort de son tombeau ;
Les mondes à mon pas se meuvent en cadence,
Je vais sans savoir où, et mes deux bras ouverts
Mon corps ingénument danse, et c'est toujours beau !
— Tais-toi, ne parle pas, laisse-toi contempler,
Danse ! et sens le soleil amoureux de ta trace
Qui t'enlace et te presse, et, ravi, l'air trembler !
Harmonieuse enfant, ô ma mère, ô Déesse,
Danse, ne parle-pas, laisse-toi contempler !
— Toi parle-moi, rêve tout haut, vierge endormie,
Ta somnambule voix est ma raison : tu vois,
Et je vais, et tu vois où je vais, grave amie,
Où, je ne sais, mais toujours vers toi : parle-moi !

— Je parle dans la nuit, et médite, et devine,
Nul ne m'entend mais rien de ma voix n'est perdu :
A travers les cerveaux et les cœurs je chemine
Comme la goutte d'eau par la racine bue ;
Mais toi tu m'es impénétrable et me domine!
Insaisissable flamme en marche, qui es-tu?
— Je suis la Vie, je suis l'Amour et la Beauté.
— Je suis le Rêve, la Pensée et sa musique,
Je suis l'Amour aussi, l'amour grave et mystique
D'un intérieur feu purement sustenté.
— Je suis la Loi.
— Je suis la Grâce et le Salut.
— Moi celui qu'on conquiert
— Et moi celui qu'on donne
Et qu'on reoçit aussi, qui ne vient de personne :
Aumônière de l'aumône imméritée,
Je suis l'amour divin qu'on nomme Charité.
— A tous je donne moi, bien commun, la Lumière.
— Moi le Mystère, ses voluptés, son effroi,
Son horreur et sa sainteté; je suis la voix
Qui dans la nuit rêve tout haut.
— Et moi je danse,
Je danse, et sous mon pied s'ordonne l'univers.
Parle! je vais danser!
— Enlace-moi, ma sœur,
Écoute-moi pendant que moi je te contemple,
A nous deux nous faisons l'unique intercesseur
A l'humain ébloui montrant le seuil du Temple.

FINALE

HYMNE *L'Arc en Ciel*

Salut, clair Temple en Moi! si grand! tout l'Univers,
Tout ce qu'on sent, ce qu'on pressent et ce qu'on rêve,
Oui, tout, d'une de tes indénombrables grèves,
Nefs d'ombre qu'éblouit l'envol d'oiseaux, mes vers.
Ne saurait peupler les profondeurs élastiques,
Superpositions de brouillards parfumés,
Où tournent en grondant les cercles de musiques
Et de lumières, étrangement animés
D'une vie essaimant en songes fantastiques;
Où l'œil de mon esprit est l'immense Oiseau-Tour
Dont le vol s'emporte si haut que de sa vue
S'éteignent plaines, monts, continents, mers chenues,
Car s'annulent ici haut et bas, nuit et jour,

Et l'espace et le temps, ô bornes insensées!
Là jaillissent, trouant l'orbe substantiel,
L'innombrable forêt des colonnes lancées
Vers éternellement un intangible Ciel,
Énorme assomption de toutes nos pensées
Fusant, fuyant, filant vers un monde irréel,
Loin des grossiers encens de mes ferveurs passées ;
Au centre vacillant de ces gyrations
Torrentielles de rhythmes, senteurs, images
Se versicolorant, fleurs, saveurs, chaudes rages
Divisant et mêlant toutes sensations,
S'illuminent les deux incessibles Idoles
D'un feu de gloire issant d'un flux intérieur;
Et l'une (ô Joie! ô fièvre d'action!) isole
Une étoile, astre bleuissant du crépuscule
Dont le flambant rayon darde le fait viril;
L'autre, irradiant l'or pâli d'une aube incluse,
Au flave ondoyant ciel qu'elle voile et dévoile,
Fait éternellement voguer l'ardente foule
Des Rêves, visions du plus loin, immortelles,
Que sert dévotement en silence, mais n'ose
Extérioriser mon verbe mal subtil.

FÉLICIEN FAGUS

A la dure[1]

CHAPITRE XI

Slade dans le Montana. — « En bordée. » — Devant le tribunal. — Attaque d'un juge. — Arrestation par les Vigilants. — Rassemblement des mineurs. — Exécution de Slade. — Lamentation de la femme. — Slade était-il un lâche?

Et, en effet, deux ou trois ans après, nous en entendîmes parler de nouveau. La nouvelle arriva à la côte du Pacifique que le Comité de Vigilance du Montana (où Slade était allé à son départ de Rocky Ridge) l'avait pendu. Je trouve un compte-rendu de l'affaire dans un petit livre palpitant dont j'ai cité un paragraphe dans le chapitre précédent : « *Les Vigilants du Montana; Compte-rendu véridique de la capture, du procès et de l'exécution de la fameuse bande de l'agent de route au service de Henri Plummer*, par le professeur Thomas J. Dimsdale de Virginia City M. T. » Le chapitre de M. Dimsdale vaut la peine d'être lu, comme un spécimen de la manière dont la population de la frontière traite les criminels quand les cours de justice sont inefficaces. M. Dimsdale fait deux remarques à propos de Slade, qui toutes deux sont minutieusement exactes et dont l'une est excessivement pittoresque :

« Ceux qui ne le voyaient que dans son état normal le jugeaient tendre mari, hôte très hospitalier et gentleman courtois ; au contraire, ceux qui le rencontraient affolé par la boisson et entouré par une horde de voyous en armes le jugeaient un démon incarné... »

et celle-ci :

« Du fort Kearney en allant vers l'ouest on le craignait beaucoup plus que le Tout-Puissant. »

Pour la concision, la simplicité et la vigueur de l'expression je « soutiendrai » cette phrase contre toutes celles de la littérature. Le récit de M. Dimsdale est le suivant. Les italiques sont de moi :

« Après l'exécution des cinq hommes, le 14 janvier, les Vigilants considérèrent leur tâche comme presque terminée. Ils avaient déli-

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 octobre et 1er novembre 1901.

vré le pays dans une forte mesure des bandits et des meurtriers, et ils résolurent, en l'absence de l'autorité civile, régulière d'établir une Cour du Peuple où tous les coupables seraient jugés par un juge et un jury. C'était là la tentative la plus approchante de l'ordre social que permettaient les circonstances, et, bien que la stricte autorité de la loi lui fît défaut, la population était fermement résolue à en maintenir l'efficacité et à en imposer les décrets. On peut mentionner ici l'acte caractérisé qui fut pour Slade le dernier échelon de l'échafaud : *avoir lacéré et piétiné un arrêt de cette cour, et mis en arrestation le juge Alex. Davis, de par un Derringer braqué sur lui et de ses propres mains.*

» J. A. Slade était lui-même, nous en sommes instruits, un Vigilant; il s'en vantait ouvertement et disait qu'il en savait aussi long qu'eux. On ne l'accusa jamais, on ne le soupçonna même pas de meurtre ni de vol commis dans ce territoire (le dernier crime ne lui fut jamais imputé nulle part) : mais qu'il eût tué plusieurs hommes dans d'autres localités était un fait notoire, et sa mauvaise réputation sous ce rapport fut un des arguments les plus puissants qui décidèrent de son sort, quand il fut finalement arrêté pour le délit mentionné plus haut. A son retour de Milk River, il se livra de plus en plus à la boisson, jusqu'à ce qu'enfin cela devînt pour lui et ses amis un exploit banal que de « prendre la ville ». On les voyait souvent, lui et une couple de ses acolytes, montés sur le même cheval, galoper dans les rues, en vociférant et en hurlant, en tirant des coups de revolver, etc... A maintes occasions, il entra à cheval dans les magasins, démolit les comptoirs, jeta dehors les balances et adressa le langage le plus insultant aux gens présents. La veille de son arrestation il avait donné une effroyable rossée à l'un de ses acolytes ; mais telle était son influence sur eux que cet homme pleura amèrement au pied de l'échafaud et supplia de toutes ses forces qu'on fît grâce à son chef. *Il était devenu tout à fait habituel aux négociants et aux habitants, quand Slade était en bordée, de fermer les magasins et d'éteindre les lumières,* dans la crainte de quelque outrage de sa part. Il était toujours prêt à payer la destruction capricieuse qu'il faisait des marchandises et du matériel, — dès qu'il était à jeun et qu'il avait de l'argent ; mais beaucoup de gens regardaient un paiement comme une mince compensation à l'outrage et ceux-là étaient ses ennemis personnels.

» De temps en temps Slade était averti, par des personnes

qu'il savait bien ne pas vouloir le tromper, du terme fatal qu'aurait sa conduite. Il n'y eut pas un seul instant, pendant les semaines précédant son arrestation, où le public ne s'attendît à apprendre quelque forfait sanguinaire. La terreur de son nom même, et la présence d'une bande armée de caudataires qui n'obéissaient qu'à lui, empêchèrent une résistance qui se fût nécessairement terminée par la mutilation ou le meurtre immédiat de l'adversaire.

» Slade avait à plusieurs reprises été arrêté par ordre de la Cour dont nous avons décrit l'organisation, et il l'avait traitée avec respect, payant une ou deux amendes et promettant de payer le reste quand il aurait de l'argent ; mais dans les événements de la crise en question, il oublia même cette précaution, et, poussé à bout par la colère et par la haine de toute contrainte, il se jeta dans l'étreinte de la mort.

» Slade avait fait l'orgie et la « bacchanale » pendant toute la nuit. Lui et ses compagnons avaient rendu la ville un véritable enfer. Au matin, J.-M. Fox, le shériff, le rechercha, l'arrêta et l'amena au tribunal où il se mit à lui lire son mandat d'amener en guise de mise en accusation. Slade devint irrésistiblement furieux, *et, saisissant, l'acte il le lacéra, le jeta par terre et le piétina.* Aussitôt on entendit cliqueter les ressorts des revolvers de ses compagnons et on s'attendit à un dénouement violent. Le shériff n'essaya pas de le retenir ; mais, étant au moins aussi prudent que vaillant, il céda, laissant Slade *maître de la situation, conquérant, et dominateur des cours lois et législateurs.* C'était une déclaration de guerre, elle fut acceptée comme telle. Le Comité de Vigilance comprit alors que la question de l'ordre social et de la prépondérance des citoyens paisibles devait se trancher dès cet instant.

» Ils connaissaient le caractère de Slade et savaient parfaitement qu'il leur faudrait se soumettre à sa domination sans murmure ou sinon agir envers lui de manière à le mettre dans l'impossibilité d'exercer sa vengeance contre le Comité. Celui-ci, en effet, n'aurait pu espérer vivre dans le Territoire à l'abri de l'outrage ou de la mort, pas plus qu'il n'aurait pu le quitter sans rencontrer des amis de Slade que sa victoire eût enhardis et exaltés au point de leur faire braver toutes les conséquences de leurs actes.

» La veille il était entré à cheval dans le magasin de Dorris, et comme on le priait de s'en aller, il avait tiré son revolver et menacé de tuer l'homme qui lui parlait. Dans un autre cabaret où il

introduisit aussi son cheval, il acheta une bouteille de vin et voulut la lui faire boire. On ne regardait plus ces choses-là comme extraordinaires, car souvent il était entré dans des cabarets et s'était mis à tirer sur les lumières, provoquant ainsi une panique échevelée.

» Un membre influent du Comité rencontra Slade et le prévint sur le ton calme et sérieux d'un homme qui comprend l'importance de ses paroles : « Slade, montez tout de suite à cheval et retournez chez vous, ou bien il y aura... un compte à payer. » Slade tressaillit et le regarda longuement de ses yeux noirs et perçants. « Que voulez-vous dire ? » s'enquit-il. « Vous n'avez pas le droit de me demander ce que je veux dire, » lui répondit-on avec douceur, « montez à cheval tout de suite et rappelez-vous ce que je vous dis. » Après un court silence il promit d'obtempérer, et, en effet, il se mit en selle ; mais, étant gris, à son ordinaire, il commença par appeler ses amis l'un après l'autre, et à la fin il sembla avoir oublié l'avertissement qu'il avait reçu et redevint bruyant, criant le nom d'une courtisane bien connue et l'accouplant à celui de deux hommes qu'il considérait comme les chefs du Comité, cela en guise de cartel, ou simplement peut-être en manière de bravade. Il est probable pourtant que la menace de danger personnel qui lui avait été intimée n'avait pas été entièrement oubliée, encore que, malheureusement pour lui, il choisît une manière sotte de montrer qu'il s'en souvenait. Il alla, en effet, trouver Alexandre Davis, le juge de la Cour, et, tirant un revolver armé, il le dirigea contre la tête d'Alexandre Davis en lui annonçant qu'il se voyait obligé de le retenir comme otage pour sa propre sécurité. Comme le juge resta parfaitement immobile et n'offrit aucune résistance à son adversaire, il ne s'en suivit aucun nouvel attentat. Auparavant, vu la situation critique, le Comité s'était réuni et avait enfin résolu de l'arrêter.

» Son exécution n'avait pas été décidée et, à ce moment, elle aurait été repoussée, sans conteste. Un émissaire courut au Nevada pour informer les chefs de ce qui se passait, car on désirait montrer qu'un sentiment unanime régnait à ce sujet dans toute la contrée.

» Les mineurs sortirent presque en masse, quittant leur travail et formant une colonne compacte, forte de six cents hommes environ, armés jusqu'aux dents ; ils marchèrent sur Virginia. Le chef de la troupe connaissait bien les dispositions de ses hommes. Il se lança en avant à franc étrier et, rassemblant à la

hâte « l'exécutif », il leur dit clairement que les mineurs voulaient « agir » et que, s'ils venaient, ils ne resteraient pas dans la rue à se faire fusiller par les amis de Slade, mais qu'ils s'empareraient de lui et le pendraient. La réunion était peu nombreuse et les habitants de Virginia répugnaient à l'action. L'annonce si importante du sentiment de la basse ville fut ainsi faite à une poignée d'hommes qui délibéraient derrière un chariot, dans la cour d'un magasin de la Grand'Rue.

» Le Comité était très désireux d'éviter les mesures extrêmes. Tous les devoirs qu'il avait remplis jusqu'à présent ne lui paraissaient rien à côté de la tâche qui lui incombait ; mais il fallait se décider, et vite. Finalement, on convint que si le corps entier des mineurs était d'avis de pendre Slade, le Comité leur laisserait leur liberté d'action. A toutes brides le chef des hommes du Nevada partit pour rejoindre son poste.

» Slade avait découvert ce qui se préparait et la nouvelle le dégrisa instantanément. Il entra dans le magasin de P. S. Pfout où était Davis et s'excusa de sa conduite, disant qu'il retirait tout.

» La tête de colonne déboucha dans la rue Wallace et s'avança au pas accéléré. Faisant halte en regard du magasin, le délégué exécutif du Comité se présenta et arrêta Slade qui fut aussitôt informé de son sort ; on lui demanda s'il avait des affaires à régler. Plusieurs personnes lui parlèrent en ce sens ; mais, à toutes ces interrogations, il resta sourd, absorbé par des réflexions terrifiées sur le danger de sa situation. Il implorait sans cesse sa grâce et la permission de voir sa chère femme. La malheureuse femme en question, entre laquelle et Slade existait une chaleureuse affection, habitait à ce moment leur ferme, sur le Madison. Elle était douée de beaucoup d'attraits ; grande, bien faite, d'un port gracieux, de manières agréables et, en outre, écuyère consommée.

» Un messager de Slade courut à cheval lui apprendre l'arrestation de son mari. A l'instant elle sauta en selle et, avec toute l'énergie que l'amour et le désespoir pouvaient prêter à un tempérament ardent et à une constitution robuste, elle poussa son coursier rapide le long des 18 kilomètres qui la séparaient de l'objet de son dévouement passionné.

» Pendant ce temps, un détachement de volontaires avait fait les préparatifs nécessaires à l'exécution dans la Vallée. Au-dessous de l'emplacement du bâtiment de Russel et Pfout, il y avait un coral dont les poteaux de porte étaient grands et forts.

On réunit leurs sommets par une poutre, on y attacha la corde, et une caisse d'emballage servit de plateforme. On y amena Slade, environné d'une garde constituant la troupe la mieux armée et la plus nombreuse qui ait jamais paru dans le territoire du Montana.

» Le condamné s'était tellement épuisé en larmes, prières et lamentations qu'il lui restait à peine la force de se tenir debout sous la poutre fatale. Il s'écriait fréquemment : « Mon Dieu! mon Dieu! faut-il donc mourir? O ma femme chérie! »

» Au retour de la corvée des travailleurs, on rencontra quelques amis de Slade, citoyens d'une honnêteté à toute épreuve et membres du Comité, mais qui étaient personnellement attachés au condamné. En apprenant la sentence, l'un d'eux, homme au cœur solide, tira son mouchoir et s'en alla en pleurant comme un enfant. Slade demandait toujours à voir sa femme de la manière la plus touchante, et il paraissait cruel de repousser sa requête, mais les conséquences sanglantes qui auraient sûrement suivi l'inévitable tentative de délivrance que sa présence et ses objurgations auraient provoquée, firent qu'on la repoussa tout de même. On envoya chercher plusieurs personnes pour l'assister à ses derniers moments; l'une d'elles (le juge Davis) fit une courte harangue au peuple, mais sur un ton si bas qu'il fut impossible de l'entendre, sauf à ses voisins immédiats. Un de ses amis, à bout de supplications, retira son habit et déclara qu'on ne pourrait pendre le prisonnier avant de l'avoir tué lui-même. Une centaine de fusils le visèrent aussitôt; sur quoi il tourna le dos et s'enfuit, mais on le ramena, on lui fit ramasser son habit et promettre qu'à l'avenir il aurait une conduite paisible.

» A peine put-on trouver un notable de Virginia, quoique une multitude d'habitants se fussent joints aux rangs de la garde quand l'arrestation eut lieu. Tous déploraient la cruelle nécessité qui imposait l'exécution.

» Tout étant prêt, on fit le commandement : « Faites votre devoir, les hommes! » La caisse d'emballage fut soudain repoussée de dessous ses pieds, et il mourut aussitôt.

» Le corps fut descendu et on le transporta à l'hôtel Virginia, où il fut exposé dans une chambre sombre. La compagne infortunée et désormais solitaire du défunt arriva, à toute vitesse, pour trouver que tout était fini et qu'elle était veuve. Sa douleur et ses cris déchirants furent de terribles preuves de la profondeur de son attachement à son mari disparu, et un temps

considérable s'écoula avant qu'elle pût maîtriser l'explosion de ses sentiments. »

Il y a dans la nature du spadassin quelque chose de tout à fait incompréhensible, du moins qui le paraît bien. Armé et libre, le véritable spadassin fait front contre une armée et se bat jusqu'à ce qu'il soit déchiqueté par les balles; et pourtant, quand il est maté et au pied de l'échafaud, il pleure et supplie comme un enfant. Les mots ne coûtent rien et il est aisé d'appeler Slade un lâche (tous les suppliciés qui ne meurent pas crânement sont tout de suite traités de lâches par les gens irréfléchis), et quand nous lisons de Slade qu'il « s'était si épuisé en larmes, en prières et en lamentations, qu'il lui restait à peine la force de rester debout sous la poutre fatale », ce mot déshonorant se présente à l'instant. Pourtant, en bravant souvent et en provoquant la vengeance des bandes de coupe-jarrets des Montagnes Rocheuses par le meurtre de leurs camarades et de leurs chefs, sans jamais faire mine de se cacher ni de fuir, Slade prouva qu'il était un homme d'une bravoure sans égale. Pas un lâche n'aurait osé cela. Maint lâche avéré, maint poltron pusillanime, grossier, brutal, dégradé a prononcé son dernier discours sans un tremblement dans la voix et s'est lancé dans l'éternité avec ce qui semblait la plus calme intrépidité ; ainsi nous sommes fondés à conclure de la bassesse intellectuelle de tels êtres que ce n'est pas le courage moral qui leur a donné cette force. Alors, si le courage moral n'est pas la qualité requise, quelle est donc celle qui manquait à ce Slade intrépide? à cet homme poli, aimable, forcené et sanguinaire, qui jamais n'hésita à prévenir ses plus criminels ennemis qu'il les tuerait n'importe où et n'importe quand il les rencontrerait! Je crois que c'est un problème qui mériterait d'être approfondi.

CHAPITRE XII

Convoi d'émigrants mormons. — Le cœur des Montagnes Rocheuses. Soude pure. — Glacière naturelle. — Un habitant tout entier. — En vue de la « Neige Éternelle ». — La Passe du Sud. — Les ruisseaux divergents. — Facteur infidèle. — Rencontre avec de vieux amis. — Un melon d'eau perdu. — En descendant la montagne. — Scène de désolation. — Perdu dans les ténèbres. — Un avis inutile. — Les troupes des États-Unis et les Indiens. — Spectacle sublime. — Encore une illusion dissipée. — Chez les Anges.

Juste au delà de la station du déjeuner, nous rattrapâmes une caravane d'émigrants mormons de trente-trois chariots ; chemi-

nant péniblement et poussant leur troupeau de vaches à la débandade, ils comptaient des douzaines d'hommes, de femmes et d'enfants, grossièrement vêtus et la mine triste, qui avaient marché ainsi qu'ils marchaient maintenant, jour après jour, pendant huit longues semaines et qui avaient couvert en ce laps de temps la distance que notre malle-poste avait parcourue en huit jours et trois heures, 1.284 kilomètres ! Ils étaient poudreux, hirsutes et déguenillés et ils avaient l'air si las !

Après déjeuner nous nous baignâmes dans le Horse Creek, cours d'eau (auparavant) limpide et bouillonnant, volupté appréciée, car il était bien rare que notre furieuse malle-poste s'arrêtât assez longtemps pour nous permettre pareil luxe. Nous changions de chevaux dix ou douze fois par vingt-quatre heures, ou plutôt nous changions de mulets, six mulets, et cela ne nous prenait presque chaque fois que quatre minutes. C'était enlever la besogne. Lorsque notre voiture approchait grand train d'une station, six mulets harnachés sortaient alertement de l'écurie et, environ en un clin d'œil, l'ancien attelage était emmené, le nouveau attelé et nous repartis.

Dans l'après-midi nous vîmes le Sweetwater Creek, Independence Rock, la Porte du Diable et la Brèche du Diable. Ces derniers étaient des spécimens sauvages de paysages tourmentés et pleins d'intérêt : *nous étions à présent au cœur des Montagnes Rocheuses.* Nous côtoyâmes aussi le Lac de Soude ou d'Alcali. Le cocher nous dit que les Mormons venaient souvent là, de la Ville du Grand Lac Salé, tirer de la soude, que quelques jours avant ils avaient extrait de terre (c'était un lac sec) assez de soude pure pour charger deux chariots et que, quand ils auraient amené à Lac Salé ces deux chargements d'une drogue qui ne leur coûtait rien, ils les vendraient à 1 fr. 25 la livre.

Dans la soirée, nous passâmes auprès d'une très remarquable curiosité, dont nous avions beaucoup entendu parler depuis un jour ou deux et que nous étions anxieux de voir. C'est ce qu'on pourrait appeler une glacière naturelle. Nous étions au mois d'août et, dans la journée, la chaleur était étouffante ; cependant, à l'une des stations, en grattant le sol sur une côte, à l'abri d'une rangée de rochers et à une profondeur de 15 centimètres, on pouvait tailler de purs blocs de glace, durs, compactement congelés et clairs comme du cristal.

Avant l'aurore nous nous remîmes en route et bientôt, tandis que nous étions assis, les rideaux levés, dégustant notre pipe

du réveil et regardant la première splendeur du soleil descendre sur le long déploiement des pics sourcilleux, illuminer et dorer crête après crête et sommet après sommet comme si le Créateur invisible passait en revue ses vétérans chenus et qu'ils le saluassent d'un sourire, nous arrivâmes en vue de la Ville de la Passe du Sud. L'hôtelier, le maître de poste, le forgeron, le maire, le garde-champêtre, le crieur de ville et le premier habitant et propriétaire, tout cela sortit pour nous saluer joyeusement et nous lui souhaitâmes le bonjour. Il nous donna quelques nouvelles des Indiens et quelques nouvelles des Montagnes-Rocheuses et nous lui donnâmes en retour des nouvelles des Prairies. Il se retira ensuite dans sa grandeur solitaire et nous grimpâmes de nouveau parmi les pics hérissés et les nuages déchirés. La Ville de la Passe du Sud consistait en quatre cabanes de rondins, dont l'une inachevée, et le personnage possesseur de toutes ces charges et dignités était le tout premier des dix habitants de l'endroit. Figurez-vous l'hôtelier, le maître de poste, le forgeron, le maire, le garde-champêtre, le crieur et le principal habitant condensés tous dans une seule personne et encaqués dans la même peau. Bémis prétendit que c'était un parfait revolver Allen de dignités. Il ajoutait que, si ce personnage venait à mourir comme maître de poste ou comme forgeron ou à la fois comme maître de poste et forgeron, la population pourrait s'en tirer; mais que, s'il venait à mourir d'un bout à l'autre, ce serait une perte effroyable pour la communauté.

Trois kilomètres plus loin que la Ville de la Passe du Sud, nous vîmes pour la première fois cette mystérieuse merveille que tous les enfants orientaux qui n'ont pas voyagé admettent sans hésitation, mais qui les stupéfie tout de même à coup sûr quand ils la voient de leurs propres yeux : des bancs de neige au cœur de l'été. Nous nous trouvions perchés tout près du ciel et nous savions à tous moments que nécessairement nous rencontrerions bientôt de hauts sommets revêtus de cette « neige éternelle » si communément citée dans les livres, et pourtant quand je la vis briller au soleil sur de majestueux dômes dans le lointain, en plein mois d'août, pendant que mon habit était au crochet parce qu'il faisait trop chaud pour le mettre, je fus aussi radicalement surpris que si jamais la chose ne m'était venue aux oreilles. En vérité, « voir c'est croire » et d'innombrables gens passent leur longue vie à *croire* qu'ils croient certaines choses, universellement reconnues et bien éta-

blies, sans soupçonner que, si une fois on les confrontait avec ces choses, ils découvriraient qu'ils ne les croyaient pas *réellement* auparavant, mais qu'ils croyaient seulement y croire.

En peu de temps une véritable troupe de pics se montrèrent, étreints par de longues griffes de neige scintillante, et portant par-ci par-là, à l'ombre de leur flanc, une petite tache de neige solitaire ne paraissant pas plus grande qu'un mouchoir de dame, mais en réalité aussi grande qu'un square.

Maintenant, enfin, nous étions pour de bon dans la célèbre Passe du Sud, et nous nous précipitions gaiement en avant, bien au dessus du monde ordinaire. Nous étions juchés sur la cime extrême de la grande chaîne des Montagnes Rocheuses vers laquelle nous avions grimpé, patiemment grimpé, incessamment grimpé durant plusieurs nuits et plusieurs jours de suite, et autour de nous se groupait une assemblée de rois de la nature de 3.500, 4.000 et même 4.500 mètres de haut, vieux géants qui auraient été obligés de se baisser pour distinguer le Mont Washington, dans le crépuscule. Nous planions à une altitude si aérienne au-dessus des populations rampant sur la terre, que, de temps en temps, lorsque les barrières de massifs montagneux s'ouvraient à la vue, il nous semblait pouvoir embrasser du regard et contempler le vaste globe en entier, avec ses panoramas changeants de montagnes, de mers et de continents s'étendant au loin à travers le mystère de la brume d'été.

En général, la Passe suggérait plutôt l'idée d'une vallée que celle d'un pont suspendu dans les nuages, mais, à un certain endroit, elle inspirait bien cette dernière idée. Là, le tiers supérieur d'un ou deux dômes violets et majestueux se dressait à droite et à gauche au-dessus de notre altitude et nous donnait la sensation d'un grand abîme caché recélant des sommets, avec des plaines et des vallées dans le bas, que nous nous figurions pouvoir découvrir en allant regarder par-dessus le bord du plateau. Ces sultans des déserts portaient à leur turban des amoncellements de nuages qui se disloquaient de temps en temps et dérivaient, effilochés et déchirés, traînant leurs continents d'ombre après eux ; bientôt ils s'accrochaient à un pic de rencontre, l'enveloppaient et y faisaient leurs nids, puis se disloquaient de nouveau et laissaient le pic violet, comme ils avaient quitté les coupoles violettes, duveté et blanchi de neige fraîche pondue. A leur passage, ces monstrueux lambeaux de nuages s'abaissaient et glissaient droit au-dessus de la tête du spectateur, lui balayant leurs haillons si près de la figure que

son premier mouvement était de se reculer à leur approche. A l'endroit en question, on pouvait voir au-dessous de soi un monde de crêtes décroissantes et de gorges descendant de plus en plus bas, jusqu'à une vague plaine contenant un fil, qui était une route, et des poignées de plumes, qui étaient des arbres, un joli tableau dormant au soleil, mais avec une ombre se déployant au-dessus et en noircissant l'image de plus en plus profondément, sous la menace d'un orage prochain ; et alors, tandis qu'aucune vapeur, aucune ombre n'obscurcissait le plein jour brillant de son perchoir, l'observateur contemplait la tempête éclatant là, dans le bas ; il voyait les éclairs sauter de cime en cime, les rideaux de pluie remonter les gorges et il entendait le tonnerre résonner, détonner et rugir. Nous eûmes ce spectacle, familier à beaucoup, mais une nouveauté pour nous.

Nous roulions toujours joyeusement. Bientôt au sommet même (quoique depuis une heure ce fût tout le temps le sommet et tout le temps la même altitude), nous arrivâmes à une source qui déversait ses eaux par deux ouvertures et dans deux directions opposées. Le conducteur nous apprit qu'un de ces ruisseaux que nous avions devant nous commençait là un voyage vers l'ouest jusqu'au Golfe de Californie et à l'Océan Pacifique à travers des centaines et même des milliers de kilomètres de solitudes désertes. Il nous dit que l'autre quittait son pays au sein des pics neigeux pour un voyage semblable vers l'est, et nous savions que longtemps après que nous aurions oublié le petit ruisseau, il continuerait à se frayer patiemment un chemin le long des flancs de la montagne, au fond des gorges et entre les rives du Yellowstone ; que, plus tard, il se joindrait au Missouri et coulerait au milieu de plaines et de déserts inconnus et de terres non encore découvertes ; qu'il y ajouterait un long pèlerinage tourmenté parmi des troncs d'arbres, des épaves et des bancs de sable. Il entrerait dans le Mississipi, toucherait les quais de Saint-Louis, dériverait toujours, traversant des bas fonds et des canaux de rochers ; puis d'interminables séries de lacets vastes et sans fond, murés de forêts continues ; puis des défilés mystérieux et des passages secrets entre des îles boisées ; puis encore des séries de lacets bordés d'immenses étendues de cannes à sucre luisantes et non plus de sombres forêts ; ensuite la Nouvelle-Orléans et de nouvelles séries de courbes, et finalement après deux longs mois d'incessants tracas, émotions, plaisirs, aventures et périls terribles venant des gosiers altérés, des pompes et de l'évaporation. il passerait le Golfe et entrerait dans

le repos sur le sein de la mer du Tropique, pour ne plus jamais voir ses pics neigeux ni les regretter

Je déposai sur une feuille d'arbre un message mental à l'adresse des amis à la maison et je la livrai au courant. Mais je n'avais pas mis de timbre dessus, et on la retint quelque part pour défaut d'affranchissement.

Sur le sommet nous rattrapâmes un convoi d'émigrants de beaucoup de chariots, de beaucoup d'hommes et de femmes fatiguées, de beaucoup de vaches et de brebis découragées. Dans le cavalier déplorablement poudreux qui dirigeait l'expédition je reconnus Jean ***. De toutes les personnes au monde qu'on pouvait rencontrer à des milliers de kilomètres de la maison, c'était la dernière à laquelle je me serais attendu. Nous avions été camarades d'école et chaleureux amis pendant des années. Mais une espièglerie puérile de ma part avait brisé cette amitié et elle n'avait jamais été renouée. Voici le fait en question.

J'avais l'habitude d'aller voir à l'occasion un journaliste dont la chambre était au troisième étage et donnait sur la rue. Un jour ce journaliste me donna un melon d'eau que je me préparai à dévorer sur place, mais, regardant au hasard par la fenêtre, je vis Jean debout droit au-dessous et un désir irrésistible me prit de lui lâcher le melon sur la tête, ce que je fis immédiatement. Ce fut moi qui y perdis, car cela gâta le melon, et Jean ne me pardonna jamais; nous cessâmes toute relation et nous nous perdîmes de vue, mais maintenant nous nous retrouvions en d'autres circonstances.

Nous nous reconnûmes l'un l'autre simultanément et nous nous nous serrâmes la main aussi chaleureusement que s'il n'y avait jamais eu de refroidissement entre nous et sans y faire aucune allusion. Toute notre animosité fut enterrée et le seul fait de notre rencontre dans ce lieu solitaire si loin de chez nous suffit à effacer tout souvenir qui ne fût pas agréable ; nous nous séparâmes de nouveau avec de sincères « Bon voyage ! » et « Dieu vous bénisse ! » de part et d'autre.

Nous avions passé bien des heures ennuyeuses à escalader les longs gradins des Montagnes Rocheuses, nous commençâmes alors à les descendre et nous détalions rondement.

Nous laissâmes les chaînes neigeuses des Montagnes de Wind River et d'Uinta derrière nous, courant en toute hâte, toujours au milieu de paysages splendides, parfois entre de longues rangées de squelettes blanchis de mulets et de bœufs, monuments de l'énorme émigration d'autrefois ; et de place en

place s'élevaient des planches debout ou de petits tas de pierre qui, nous dit le cocher, marquaient le lieu de repos de dépouilles plus précieuses. C'était bien la terre la plus solitaire pour une tombe ! Terre abandonnée au cayote et au corbeau, ce qui est synonyme de désolation et de solitude complète. Dans les nuits humides et noires, ces squelettes épars émettaient une hideuse petite lueur comme de très pâles flaques de clair de lune étoilant le désert amorphe. Cela provenait du phosphore contenu dans les os. Mais nulle explication scientifique ne pouvait empêcher quelqu'un de frissonner en passant en vue d'une de ces lumières spectrales, sachant qu'un crâne de mort la produisait.

A minuit, la pluie commença, et jamais je n'en ai vu de pareille : il est vrai que je n'ai pas vu celle-ci, car il faisait trop noir. Nous assujettîmes les rideaux tirés, nous les calfatâmes même avec des habits, mais la pluie ruisselait à vingt endroits, malgré tout. On ne pouvait y échapper. Si on retirait ses pieds d'une cascade, on exposait son corps à une autre, et en déplaçant son corps de nouveau on en retrouvait une ailleurs. Si on se débarrassait des couvertures trempées pour se mettre sur son séant, on était sûr d'avoir une gouttière dans le cou. Pendant ce temps, la voiture errait au milieu d'une plaine couverte d'entonnoirs béants, car le cocher, n'y voyant pas à cinq centimètres de son nez, ne pouvait se maintenir dans la route, et le grain descendait en nappes si impitoyables qu'il ne fallait pas penser à arrêter les chevaux. A la première accalmie le conducteur partit avec des lanternes pour chercher le chemin, et la première pointe qu'il poussa fut au fond d'un trou de plus de quatre mètres de creux, sa lanterne le suivant comme un météore. Dès qu'il toucha le fond il cria à tue-tête :

— Ne venez pas par ici !

A quoi le cocher qui regardait par dessus le bord du précipice où il avait disparu, répliqua d'un air scandalisé : « Me prenez-vous pour un sacré imbécile ? »

Le conducteur passa plus d'une heure à retrouver la route, chose qui nous montra à quel point nous nous étions égarés et quels hasards nous avions couru. Il découvrit l'empreinte de nos roues sur l'extrême limite du danger, à deux endroits. J'ai toujours été content que nous n'ayons pas été tués cette nuit-là. Je n'ai pas de raison particulière pour ça, mais j'en ai toujours été content.

Dans la matinée, le dixième jour depuis notre départ, nous traversâmes la Rivière Verte, beau cours d'eau limpide. Nous

restâmes en détresse dedans, l'eau affleurant au sommet de notre lit de sacs et nous y attendîmes que des attelages de renfort vinssent nous hisser en haut de la pente rapide de la berge. Mais c'était de belle eau fraîche, et d'ailleurs elle ne pouvait trouver sur nous de nouveaux endroits à mouiller.

A la station de la Rivière Verte nous déjeunâmes : des biscuits grillés, des côtelettes fraîches d'antilope et du café, le seul repas décent auquel nous ayions goûté entre les États-Unis et la Ville du Grand Lac Salé. Représentez-vous la monotonie exécrable des trente précédents pour que ce simple déjeuner soit resté après tant d'années dans ma mémoire et y proémine comme une tour.

A cinq heures de l'après-midi nous atteignîmes le Fort Bridger à 189 kilomètres de la Passe du Sud, à 1.650 kilomètres de Saint-Joseph. A 84 kilomètres plus loin, près du commencement du défilé de l'Écho, nous rencontrâmes 60 soldats des Etats-Unis venant du camp Floyd. La veille ils avaient tiré sur trois ou quatre cents Indiens qu'ils supposaient rassemblés pour de mauvais desseins. Dans le combat qui s'ensuivit, quatre Indiens furent faits prisonniers et le gros de la troupe poursuivi pendant 6 kilomètres, mais personne ne fut tué. Ceci paraissait sérieux. Nous eûmes la velléité de descendre et d'entrer dans les rangs des soixante soldats; mais, réfléchissant que les Indiens étaient quatre cents, nous décidâmes de continuer et de nous joindre aux Indiens.

Le défilé de l'Écho a 32 kilomètres de long. Il ressemblait à une longue rue unie et étroite avec une pente descendant graduellement, et enfermée entre d'énormes murailles perpendiculaires d'un conglomérat grossier, hautes de 130 mètres par endroit et bastionnées comme les châteaux du moyen âge. Il y avait là le tronçon de route le plus irréprochable des montagnes, et le cocher dit qu'il allait « lâcher ses bêtes ». Il le fit et si les trains express du Pacifique fendent l'air plus vite que nous dans notre malle-poste, j'en envie aux voyageurs le divertissement. On eût dit que nous avions ramassé nos roues et que nous volions, et les matières postales étaient soulevées en l'air et se tenaient en équilibre dans l'atmosphère. Je ne suis pas enclin à l'exagération, et quand je dis une chose, c'est qu'elle est vraie.

Cependant le temps presse. A quatre heures du soir nous arrivâmes au sommet de la Grosse Montagne, à 25 kilomètres de la Ville du Lac Salé, pendant que le monde entier était dans

la gloire du soleil couchant et que le plus stupéfiant panorama de pics et de montagnes que nous ayons encore rencontré se démasquait soudain à notre vue. Nous contemplions ce spectacle sublime de dessous l'arche d'un brillant arc-en-ciel. Jusqu'au cocher transcontinental qui arrêta ses chevaux pour regarder !

Une demi-heure ou une heure plus tard, nous changeâmes de chevaux et nous soupâmes chez un « Ange Destructeur » mormon. Les « Anges Destructeurs », si je comprends bien, sont des saints du Dernier Jour qui sont triés par leur Église pour amener la disparition permanente des citoyens gênants. J'avais beaucoup entendu parler de ces Anges Destructeurs mormons, ainsi que de leurs actes mystérieux et sanglants et, quand j'entrai dans la maison de celui-ci, je tenais mon frisson tout prêt. Mais, hélas pour tous nos romans ! ce n'était qu'un vieux sacripant, bruyant, sacrant et répugnant !... Il était assez meurtrier, c'est possible, pour remplir le programme d'un destructeur, mais voudriez-vous qu'un Ange manquât de dignité ? pourriez-vous supporter un Ange en chemise sale et sans bretelles ? pourriez-vous respecter un Ange avec un rire de cheval et un bagout de boucanier ?

Il y avait d'autres sacripants présents, les camarades de celui-ci. Il n'y avait qu'un homme qui eût la tournure d'un gentleman, le fils de Heber C. Kimball, grand, bien fait, et âgé de trente ans à peu près. Un tas de souillons couraient çà et là avec des cafetières, des assiettes de pain et d'autres ingrédients du souper et on disait que c'étaient les femmes de l'Ange, ou du moins quelques-unes d'entre elles. Evidemment elles l'étaient, car des « aides » mercenaires ne se seraient pas laissé invectiver, comme cet homme les invectivait, par aucun ange du ciel sans parler de ceux qui viennent de l'endroit d'où celui-ci sortait.

Telle fut notre première expérience au sujet de « l'institution particulière » de l'Ouest et elle ne fut pas très séduisante... Nous ne nous attardâmes pas à l'observer, mais nous continuâmes notre chemin en toute hâte vers la patrie des Saints du Dernier Jour, la forteresse des Prophètes, la capitale de l'unique monarchie absolue de l'Amérique, la Ville du Grand Lac Salé. A la nuit tombante, nous prîmes sanctuaire dans la Maison du Lac Salé et nous ouvrîmes nos bagages.

(A suivre.)

MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

Notes politiques et sociales

GRISAILLE

Une discussion traînante sur la marine marchande et sur la réforme urgente de la loi de 1893, une attente vaine d'un budget un peu solide, la perspective d'opérations financières peu claires au bon public, le retentissement fâcheux de la conduite présente des affaires extérieures sur la situation intérieure du gouvernement, les difficultés menaçantes, non résolues, seulement ajournées et peut-être accrues de la « question des mineurs », voilà, cette quinzaine, les traits du tableau : tout cela manque d'éclat et de valeur.

Il se peut que, parlementairement, le ministère se croie et même soit, en effet, assuré de vivre encore, grâce aux ententes électorales, déjà conclues, qui lient à son maintien les intérêts personnels d'un nombre majeur de députés. Il se peut que cette pauvre chose soit la chose dominante, d'ici à mai, dans ce milieu assez factice, assez étranger, souvent, à la vie nationale réelle, qu'on appelle le monde politique. Qu'importe? — Pour un gouvernement qui eut un programme et qui commença par paraître le suivre avec quelque volonté et une méthode dont nous étions désaccoutumés, c'est se survivre à soi-même que de ne durer plus que par les raisons les moins élevées où puisse se fonder l'autorité d'un ministère.

Il est fâcheux qu'il paraisse ne pas s'imposer à cette fin de législation une œuvre d'importance républicaine, qui soit à accomplir de grande lutte, — parce que gênante pour les intérêts acquis et pour les forces de conservation et qui mérite et pour une part crée la coopération résolue des forces démocratiques, — parce que suffisante en valeur à justifier ou à excuser les renonciations par ailleurs consenties. — La loi sur les associations fut une œuvre de cette sorte dans la précédente année de travail politique. Aujourd'hui législativement accomplie, elle laisse attendre les résultats d'exécution. Nécessité pratique, dit-on. Soit. Mais alors le bagage est insuffisant pour que les élections aient un sens.

Puis, du programme tracé par M. Waldeck-Rousseau, c'était là le plus facile. Cette action était l'expression de la tradition républicaine étroite, de « l'opportunisme », sincère et estimable en somme, de la grande époque. Cela n'était pas de l'ordre nouveau de problèmes qui s'est posé et imposé depuis ce temps. Ce n'est plus la forme républicaine qui est, pour elle-même, en question ; ce n'est plus seulement la valeur laïque de la république qui est en cause. Entre la république démocratique et l'autre, ni la revision de la constitution ni l'élection des juges ni même l'impôt sur le revenu ne font la vraie différence, la différence d'aujourd'hui et surtout de demain. — Il faut cesser d'appeler « intérêt général »

les intérêts de ceux qui ont le bénéfice de l'activité sociale et « intérêts-particuliers » les intérêts de ceux qui en ont la principale charge et le lmérite au moins égal. Une partie « sociale » au programme démocrati que est la nouveauté nécessaire. Là serait la pierre de touche de l'homme d'État républicain adapté au temps présent et aux virtualités de la vie nationale, Et là sera l'échec, ou aussi le succès.

FR. DAVEILLANS

CHOSES TURQUES

La division navale commandée par le contre-amiral Caillard a quitté le 11 novembre l'île de Mételin occupée depuis le 5, en gage des créances Lorando et Tubini et en garantie des intérêts moraux que le gouvernement français, par la bouche de M. Waldeck-Rousseau, déclarait ne pas vouloir laisser péricliter en Orient.

Quand le ministre prononçait ces paroles à la Chambre, on ignorait les termes de l'ultimatum rédigé par M. Bapst, et toutes les personnes atteintes de donquichottisme avaient cru comprendre qu'après la dette d'argent contestée par Abd-ul-Hamid, mauvais payeur, on exigerait la dette de sang, plus récente encore et plus incontestable. Mais il a fallu aussitôt en rabattre. La note modeste remise par M. Bapst ne concernait que quelques établissements catholiques en Orient et l'envoi au patriarche chaldéen Joseph Emmanuel Thomas du bérat d'investiture qui lui était refusé depuis que l'élection fit de lui le successeur d'Abd-el-Jésus Khagyath. Des trois cent mille Arméniens égorgés de 1894 à 1896 aucune mention ; ou plutôt, comme il est élégant de faire montre de courtoisie uniquement à l'égard de l'assassin, la note était écrite dans le style même d'Yldiz et selon un euphémisme charmant, on y lisait :

3° Le droit de reconstruire les écoles et autres établissements détruits pendant les *troubles* d'Arménie en 1895-1896.

C'est la formule même du sultan quand il est fait allusion aux révolutionnaires arméniens qui obligèrent ce souverain plein de sollicitude aux plus fastueuses tueries de ce temps. Dans la réponse de la Porte, les *troubles* ne sont plus que des *événements*, des événements sans épithète. Quant aux indemnités dues à des Français laïques pour les pertes qu'ils éprouvèrent pendant cette période, il eût sans doute été mal poli de les réclamer et de rappeler au sultan la dépêche du 28 janvier 1897 où M. Cambon en établissait le bon droit « en raison de l'inaction de la « police et de la troupe en face du massacre et du pillage organisés « systématiquement et favorisés par l'autorité. »

Cependant, dans la séance du 4 novembre, la question arménienne avait dominé tout le débat ; et M. Paul Deschanel, qui recevait pendant l'automne 1900 les cadeaux d'Abd-ul-Hamid et payait l'impérial égor-

geur en célébrant sa mansuétude et son intelligence devant les écoliers des frères, à Constantinople, n'osait empêcher ni M. Marcel Sembat ni M. Denys Cochin de qualifier d'assassin son généreux ami.

Avec une inconcevable timidité, le Ministre des affaires étrangères évita de dire le mot attendu. Il reconnut que dans les nouvelles tragiques publiées depuis un an dans *Pro Armenia* il y avait une très grande part de vérité, mais que toutes n'étaient pas contrôlées, c'est-à-dire n'avaient pas été signalées par ses propres agents. Il répugne à employer le terme de massacre : combien faut-il de cadavres pour faire un massacre? Mais il convient que « les Arméniens sont soumis à des traitements plus particulièrement rigoureux; qu'on les astreint à des règlements de police qui les empêchent même de vivre, du moins de prospérer ». Autour de Mogouich, en un seul mois, onze villages ont été détruits et cent seize Arméniens tués; voilà l'état normal et la prospérité relative en terre arménienne.

Très prochainement la question reviendra devant la Chambre ; il ne s'agira plus de savoir si l'intérêt des créances Lorando a été calculé à un taux usuraire, mais de définir nettement ce qu'il faut entendre par les mots prospérité et autres termes équivoques sur les lèvres augustes des hommes d'État. Quand M. Gustave Rouanet et d'autres orateurs auront révélé dans le détail les atrocités commises, montré ce qu'est pour l'Arménien la vie quotidienne pire que la mort, il ne sera plus possible de répondre par des promeses vagues.

L'envoi de l'escadre à Mételin a prouvé qu'il était possible d'employer à l'égard d'Abd-ul-Hamid des moyens de coercition sans risque de guerre. C'est là le bénéfice le plus clair de cette opération navale. Il devrait désormais suffire d'une menace formelle adressée à l'homme responsable pour l'obliger à exécuter l'article 61 du traité de Berlin et à tenir les promesses faites en 1895 aux six puissances. L'affaire turque n'est point close ; elle commence seulement.

PIERRE QUILLARD

Spéculations

Des lecteurs rassis, pratiques et cupides s'attendent depuis de longs mois, sur le vu de notre titre « Spéculations », à ce que nous élucidions, une fois au moins quelque ardue question financière. Ceci ne nous est point arrivé depuis le premier janvier dernier, où, bibliographiant ici *l'Économie politique pure* de M. Léon Walras, nous avons esquissé une théorie de la fabrication de la monnaie fiduciaire en libre concurrence, opération dite irrévérencieusement par l'État faux-monnayage quand il ne la perpètre pas lui-même.

Nous examinerons aujourd'hui le mécanisme d'un phénomène commercial périodiquement actuel, l'échéance, et, pour plus de précision, nous ne l'étudierons que dans ses rapports avec le suicide.

L'art dramatique a vulgarisé cette idée, que l'honnête homme, aux mêmes dates où il se plaît d'ordinaire à vider sa caisse entre les mains d'un garçon délégué par la Banque sur convocation adressée trois mois d'avance, — échappe quelquefois et sans motif apparent aux suites de cette entrevue par le suicide. La constatation remarquable ayant toujours été faite, en pareille circonstance, du vide de la caisse, l'opinion s'est accréditée que ledit honnête homme s'était tué « n'ayant pu faire face à son échéance ».

Il y a donc assez souvent coexistence des deux phénomènes, échéance et suicide, et nous sommes bien fondé à nous servir, comme commune mesure, de l'un d'eux, le suicide, lequel présente cet avantage mathématique d'être bien connu des statisticiens, ainsi qu'on sait, pour se présenter tous les ans en quantité constante.

Or, le chiffre annuel des suicides, dans n'importe quel pays où il existe des commerçants et des échéances, n'est que *sensiblement* constant. Si l'on examine la courbe des suicides de toute espèce, on y découvrira des irrégularités semblables entre elles, et distantes comme les nombres 5, 15, 25, 30, qui ne sont autres que les quantièmes du mois

réservés aux échéances. En outre, à ces mêmes intervalles, le sommet des sinuosités vient coïncider, de curieuse façon, avec la courbe des assassinats suivis de vol.

La conclusion est lumineuse : le garçon de banque, sur le sort de qui se sont apitoyés bien à tort des philanthropes et jusqu'à ces gens nés pour le rire, des humoristes ; le garçon de banque, à des jours qui ne peuvent être que les 5. 15 etc., commence par accomplir son devoir professionnel jusqu'au bout, c'est-à-dire recueillir l'or et abandonner en échange la traite dont il est porteur. Mais ensuite—et alors se déchaîne son initiative individuelle ! — ensuite : il brûle la cervelle du commerçant, REPREND LA TRAITE, et, devenu ainsi légitime possesseur de l'or, reporte le papier à la Banque, ce qui le démontre impayé.

La Banque a d'ordinaire la mansuétude de ne pas inquiéter le commerçant, sinon dans sa postérité, considérant qu'il s'est dérobé à la ruine et au déshonneur par le suicide, ce qui est une des manières socialement admises, quoique frauduleuses, de rester un honnête homme.

ALFRED JARRY

P.-S. — Un auteur en bas âge publie à Cayeux-sur-Mer en Picardie une petite plaquette dont une page de « Privilège » est signée « Ubu ». Si abjecte que puisse être notre modestie naturelle elle se refuse cependant à laisser supposer que nous ayons contribué en rien à ce vagissement.

A. J.

Gazette d'Art

UNE SÉRIE D'EXPOSITIONS DES ARTS DU FOYER : L'ORFÈVRERIE (*Salon de la Plume*, 31, rue Bonaparte).

M. Karl Boës a eu jadis cette audace d'installer en plein quartier des Écoles, sur le passage des futurs médecins ou avocats, espoir de nos provinces et de notre Parlement, un dépôt d'objets d'art moderne. Que ces petits messieurs le veuillent ou non, il faut qu'au sortir de la Sorbonne ils voient un moment la Beauté.

Cette affirmation d'art n'a cependant pas suffi au prosélytisme de Karl Boës et, rue Bonaparte, entre l'école des Beaux-Arts où commencent les sculpteurs et les peintres et les marchands de saints en carton-pâte où ils finissent trop souvent, il vient d'inaugurer dans les salons de *la Plume*, libérés des peintures fades qu'accueillait l'indulgent Léon Deschamps, une série d'expositions consacrées aux Arts du Foyer.

Très judicieusement, la première exposition est réservée à l'orfèvrerie ; c'est-à-dire à l'une des branches d'art décoratif qui répondent le plus à des besoins de luxe nécessaire, une de celles aussi où l'on a fait le plus d'œuvres à la fois logiques, intéressantes et neuves.

L'exposition actuelle étonne par le nombre, la diversité et le goût des objets présentés. Elle réunit des œuvres de professionnels comme MM. Giot, Becker, Peureux, Truffier, Lelièvre, etc..., fournisseurs choyés des grandes maisons d'orfèvrerie soucieuses de renouveler les modèles surannés, et celles d'artistes novateurs comme Desbois, Alex. Charpentier, Pierre Roche, A. Jacquin, Laporte-Blairsy, etc., qui ont apporté à la décoration moderne le secours de leur grand talent.

Par la largeur du style, le groupement des figures soulignées par ces méplats puissants où Desbois excelle, un vase de cet artiste est vraiment une œuvre grandiose qui aura sa place dans les plus somptueuses salles de réception, tandis que telles délicates créations dès Becker, des Giot, des de Feure sont des accessoires indispensables à l'arrangement d'un boudoir de jolie femme. Enfin, les envois de M. Henry Boucher méritent qu'on s'arrête et qu'on réfléchisse. Sa conception ornementale est complètement opposée à celle qui inspire la plupart des artistes qui viennent d'être cités. Au lieu de considérer la flore comme un simple accessoire ornemental, M. Boucher voit en elle le prototype des formes élégantes qui doivent être réalisées. Par exemple : un gobelet n'est pas orné par une fleur de nielle, mais il emprunte sa forme à la capsule de la nielle : un plateau n'est pas orné de feuilles de nénuphar, il est cette feuille elle-même.

Voilà un point de départ propre à exalter la sagacité dès artistes et des amateurs qui aiment à observer et à réfléchir.

CHARLES SAUNIER

Les Théâtres

Palais-Royal : **L'Affaire Mathieu**, vaudeville en 3 actes de M. Tristan Bernard. — *Gymnase* : **La Bascule**, comédie en 4 actes de M. Maurice Donnay. — *Théâtre-Français* : **L'Énigme**, pièce en 2 actes de M. P. Hervieu. — *Vaudeville* : **Yvette**, comédie en 4 actes de M. Berton. — *Théâtre Antoine* : **Le Bâillon**, pièce en 3 actes de MM. Le Senne et Meyer ; **La Mariotte**, comédie en 2 actes de MM. P. Veber et Soulié. — *Renaissance* : **Le Voile du Bonheur**, pièce en 1 acte de M. Clemenceau.

C'est un esprit profondément grave, appliqué, patient et logique que celui de M. Tristan Bernard. J'imagine qu'avant d'arriver à l'expression comique, il doit considérer longuement toutes choses, avec la fixité un peu hagarde qui lui donne, dans la vie quotidienne, cette allure vaguement somnambulique d'homme entre deux sommeils, promenant avec lui son rêve continué, ou tel fardeau de réflexions, de préoccupations, de soucis et d'angoisses dont l'idée seule épouvante. Or, avec son air de discuter sans cesse des questions européennes, M. Tristan Bernard ne songe qu'à des « fantaisies », mais il y songe éperdument ; toute fantaisie pour lui est un labeur : il s'agit de « retourner la vie ». Elle lui apparaît d'abord, sans doute, sous son aspect le plus commun ; il doit, comme un autre et plus qu'un autre, s'émouvoir, s'attendrir, s'indigner, se révolter ; puis les choses, tandis qu'elles accomplissent un stage en ce cerveau réfléchi, se transforment, tournent, réapparaissent méconnaissables comme baignées d'une lumière nouvelle : le drame s'est mué en vaudeville ; le comique est sorti, spontané, du tragique ; la douleur a montré sa doublure d'ironie et la tendresse sa doublure d'égoïsme, tandis que partout la laideur attristante est devenue le ridicule joyeux. Et tout de même il reste au fond, et souvent à la surface, des larmes sous le rire, de l'observation sous la « blague », et de l'humanité sous la fantaisie. Le comique est à fonds de vérité ; il est tiré de la vie et non jeté sur elle. Si nous rions, c'est avec confiance et conscience, sans remords, d'un rire consenti et bien gagné.

Au théâtre du Palais-Royal, *l'Affaire Mathieu* est un vaudeville de qualité supérieure. Je n'entreprendrai pas de le raconter parce qu'un vaudeville ne se raconte pas. L'essentiel c'est qu'il y a une malle, une malle qui joue très bien son rôle de malle vaudevillesque. L'auteur y fait entrer, en fait sortir ses personnages avec beaucoup d'adresse et d'ingéniosité.

Mais tout ne se passe pas dans la malle et autour de la malle. Et tandis qu'elle repose dans son coin et qu'on a le loisir de l'oublier là, un peu, pas trop, les autres personnages se dépêchent d'exprimer, en des scènes vives, alertes, d'une verve abondante, d'un dialogue infiniment heureux, ce que peut contenir de réalité paradoxale et finement

parodique, une petite humanité réduite, pour cette fois, à n'être qu'une humanité de Palais-Royal, fantaisiste mais point falote, car autant, la fable s'écarte, ainsi qu'il convenait, de la vérité, en la déformant ou la grossissant, autant les caractères tendent à s'en rapprocher. Il faudrait ajouter ou retirer fort peu à leur psychologie pour que cet amant, victime maussade et mal résignée d'une fatalité amoureuse, cette petite bourgeoise écervelée et gentiment cupide, ce gros bourgeois voué aux amours ancillaires, ce garçon d'hôtel, conduit au crime par la passion, ce juge d'instruction léger, systématique et vaniteux, devinssent les héros d'une comédie, voire même d'un drame. Mais M. Tristan Bernard n'a pas voulu qu'on les puisse prendre, plus d'un instant, au sérieux. Et sa rare et charmante modestie d'intentions fut récompensée par le bon aloi d'un succès, dont les proportions n'ont rien de modeste, et auquel aida, dans toute la mesure désirable, le plus brillant et le plus joyeux ensemble d'interprétation : MM. Raimond, Francès, Hamilton, Lamy ont chacun leur originale et particulière nuance de comique; Mlle Jouassin a de la grâce et du naturel, et Mlle Derville un charme acide, qui n'est point pour déplaire.

On a bien de la peine à ne pas aimer tout à fait une pièce de M. Maurice Donnay. Il faut se raidir, résister à un tel effort de séduire, à l'attrait de tant d'esprit dépensé sans compter — le voilà le « coup de poudre », dont parle un des personnages de *la Bascule* : c'est un coup de poudre aux yeux ! — à une grâce si câline et si sournoisement enveloppante... C'est difficile, fatigant ; et quand on a réussi à demeurer froid, on en prend beaucoup d'humeur contre soi-même, on se dit : « Ce n'est pas M. Donnay qui a été moins charmant ; c'est moi qui ai eu tort de ne pas être charmé ». Et on s'en va très mécontent. Prenons donc, une fois pour toutes, la décision d'aimer toutes les pièces de M. Donnay, les meilleures et les plus mauvaises qui, au reste, ne sont pas toujours si loin des meilleures.

La Bascule n'est pas une des meilleures. Il ne faut pas être sévère pour elle ; nous reconnaissons, dans ses défauts, des qualités que nous avons goûtées. Il nous plaisait que M. Donnay écrivît des pièces légères, presque sans commencement et presque sans fin, où la tendresse et l'ironie se mariaient en nuances incertaines, où il y avait des sentiments à la blague et de la sentimentalité blagueuse, des caractères qu'il eût fallu très peu de volonté pour préciser, mais qui gagnaient à demeurer dans la demi-teinte et l'indécision, toute une indolente et parfois délicieuse philosophie parisienne qui s'exprimait en anecdotes, en propos de cabinet de toilette, de fumoir et de boudoir, — lesdites pièces avoisinant la chambre à coucher, ce qui élevait toujours un peu le débat.

Jamais M. Donnay ne s'est embarrassé d'un sujet ; ce sont les sujets qui, quelquefois, l'embarrassent. Quand il en tient un — ce qui lui arriva notamment dans *l'Affranchie*, une des plus neuves, des plus intéres-

santes et des plus imparfaites comédies de ce temps — il ne sait qu'en faire. C'est absorbant un sujet, cela impose un développement uni, continu, des situations, des scènes qui n'ont rien d'arbitraire et laissent peu de place aux conversations inutiles et charmantes, aux *à coté*, aux digressions brillantes. Or, ce n'est point par la façon dont il développe un sujet, mais par la façon dont il l'ébauche et l'esquive que M. Donnay est remarquable. On dirait d'un artiste qui, gravant négligemment une planche, vaudrait surtout par les « remarques » jetées à la marge.

Cela commençait si bien, cette fois, avec tant d'éclat! C'était la loge de l'actrice ; il y avait l'habilleuse, le directeur — charge un peu directe mais plaisante, — l'auteur, le coiffeur — et on prenait le coiffeur pour l'auteur, — l'amoureux, la petite cocotte amie et l'avertisseur, tant de petites gens et de petites âmes que M. Donnay sait si bien montrer, côté ridicule et côté grâce. C'était plein de mouvement, je veux dire d'allées et venues ; et chaque fois qu'on ouvrait la porte de la loge, entrait un vif courant d'air de parisianisme. Rien ne manquait, pas même la scène délicate, sensuelo-sentimentale et légèrement profonde, écrite avec finesse ; et nous commencions à nous intéresser à cet excellent Hubert de Plouha, qui allait, de si bon cœur et d'un cœur si gentil, tromper sa gentille petite femme qu'il aimait, avec une gentille petite actrice qu'il allait aimer.

Le premier acte chez l'Actrice appelait le deuxième acte chez l'Honnête Femme. Il ne manquait pas, ni le contraste attendu. Nous retrouvions en famille, à la campagne — M. Donnay aime beaucoup la campagne, mais il ne faudrait pas cependant vouloir nous faire croire que c'est une campagne très éloignée de Paris — notre Hubert de Plouha hésitant entre les remords, de légers remords, et la vanité, une grosse vanité ; il aimait toujours sa gentille petite femme et sa gentille petite maîtresse ; elles étaient aux deux bouts de la bascule sentimentale ; tantôt l'une montait, tantôt l'autre, plus volontiers celle qui était là. Et l'apparence de sujet s'élucidait : cas de psychologie « complexe » d'un homme faible et tendre, hésitant entre deux femmes et les aimant toutes les deux. On commença de s'inquiéter. Comment M. Donnay, après deux actes, allait-il se renouveler dans les deux derniers. Qu'allait-il faire intervenir?... Les tsiganes peut-être... On avait de la confiance et de l'espoir. M. Donnay est coutumier de tels tours de grâce.

Mais, hélas! la verve manqua à M. Donnay qui, cette fois, ne fut pas sauvé par la grâce ; et les deux derniers actes — chez l'Actrice, chez l'Honnête Femme — répétèrent moins heureusement — très agréablement tout de même — les deux premiers. J'ai cru comprendre — je n'affirme rien, n'étant pas sûr — qu'il y eut une deuxième bascule, une bascule de second plan, dont l'Actrice devenait le pivot et qui laissait choir Hubert tandis que Lorsay, le petit auteur timide, s'élevait bien haut, bien haut, jusqu'aux nues. M. de Plouha fut sequestré dans l'atelier de l'Actrice ; il arriva tard chez lui, raconta une histoire à sa femme qui la crut ou ne la crut pas, mais voulut la croire. Et tout s'arrangea,

tant bien que mal, comme à la fin de toutes les pièces de M. Donnay qui se dénouent presque toujours derrière le rideau, par des effusions auxquelles on ne nous convie point. Tout s'arrange encore plus facilement cette fois, parce que presque rien n'a été dérangé et parce que l'optimisme est très à la mode cette année. On le portera très large.

J'ai aimé *la Bascule* parce que, je le répète, il faut aimer toutes les pièces de M. Donnay et parce que, mal construite, mal équilibrée cette *Bascule*, elle contient tout de même de charmantes, d'inappréciables, d'exquises qualités auxquelles — c'est le hasard, la chance et le talent — n'atteindront jamais, en des œuvres bien plus parfaites, des auteurs bien plus sûrs d'eux-mêmes.

M. Huguenet traduit avec un art extrême, les plus fines nuances de tendresse, d'égoïsme, de gaie fatuité du caractère d'Hubert ; Mlle Rolly est distinguée — trop — élégante, un peu froide ; Mlle Ryter a la gentillesse et le charme d'une honnête petite amoureuse. MM. Plan, Noizeux, Le Gallo, très fin, Mlles Dorziat et Maggie Gauthier complètent un excellent ensemble.

Parmi les auteurs, innombrables à l'heure actuelle, qui se sont voués à l'étude du « monde », M. Paul Hervieu s'est créé une spécialité où il demeure sans rival. Il ne pénètre dans les « intérieurs aristocratiques » qu'au moment où le drame les bouleverse, y déchaîne ses fureurs et ses violences meurtrières. Il cultive le fait divers distingué, et il a, si j'ose dire, le goût de la « mondanité tragique ». Ce qu'il nous montre, c'est, sous des dehors courtois et apprivoisés, une humanité qui a vite fait, dans l'intensité de la passion, de retourner à sa forme primitive, sauvage et féroce, à ses instincts de ruse et de force ; c'est la brute ou le héros sous l'homme en smoking, la femelle sous l'élégante adultère de salon ; ce sont des façades qui craquent, des apparences qui se fendillent et qui éclatent sous la poussée de je ne sais quel démon intérieur ; c'est l'éternel drame humain, d'amour, de jalousie, d'égoïsme, de haine et de colère, se poursuivant sous l'extériorité de veulerie, de légèreté et de scepticisme de toute notre vie moderne. C'est fort beau. La révélation de tels profonds et brusques contrastes nous bouléverse d'émotion.

Il n'est pas besoin de rappeler la haute valeur d'une œuvre telle que *la Course du flambeau*, une des plus larges, des plus fortes comédies ou tragédies modernes que nous ayons entendues, depuis vingt ans. Mais comme il faut admirer la personnalité inébranlable de M. Hervieu, maintenant la ligne inflexible de son œuvre, en persistant avec énergie dans toutes ses qualités comme dans tous ses défauts !

L'Enigme est un extraordinaire condensé de drame qui suggère la plus irrésistible des émotions. Défense et d'ailleurs impossibilité d'être distrait, tandis qu'on l'écoute : il n'y a pas dix répliques de perdues. On est pris, — mais pris comment, de quelle façon, par quoi ? Par la haute, généreuse philosophie exprimée, en maints passages, avec une belle ardeur communicative, un noble souffle d'éloquence ? Point. Nous

sommes au théâtre; l'idée disparaît derrière le fait. On est pris aussi, surtout, par la curiosité, une curiosité aiguë, directe, qu'on a eu très habilement soin de ménager et d'accroître jusqu'à la fin, tout en ayant parfois l'air de la satisfaire à demi, et dont je redoute qu'elle ne soit d'ordre un peu vulgaire. Car ce n'est point seulement en nous assimilant aux héros de la pièce, en partageant leurs sentiments et leurs angoisses, que nous arrivons à une telle intensité d'émotion : notre propre perspicacité est mise en jeu ; et c'est — je m'excuse de ne point trouver à exprimer moins grossièrement ma pensée, lorsqu'il s'agit d'une œuvre tout de même si considérable — une sorte de charade qu'on nous propose. On frémit en songeant à ce que serait devenu, entre d'autres mains, un tel « sujet » qui eût, incontestablement « porté », mais de quelle façon et par quels moyens ? M. Hervieu l'a grandi de tout son talent, mais, en ayant escompté d'avance le bénéfice, il ne pouvait ni ne voulait en diminuer l'attrait.

Aussi bien, ce sujet « de théâtre » obligeait à un développement « de théâtre », où la vie serait tant soit peu forcée. Il faut quelque bonne volonté pour admettre simultanément toutes les conditions qui rendent ce drame possible. M. Hervieu nous a habitués à faire ces concessions : il ne les demande pas, il les exige. Il ressemble à ces savants qui, avant de nous faire assister à une curieuse et forte expérience, réclament de nous, en même temps que notre application, notre bonne volonté et notre confiance. Ses pièces sont construites, selon les lois d'une si rigoureuse mécanique que le plus petit rouage y est nécessaire. Fermons un peu les yeux pour que la lumière, tout à l'heure, soit éclatante !...

Acceptons donc ce point de départ : Vivarce est l'amant de Léonore ou de Gisèle de Gourgiran, sans que personne dans la maison, pas même le marquis de Neste ce vieil et sagace observateur puisse l'attribuer avec certitude à aucune d'elles. D'ailleurs, cette petite intimité mondaine de château défend bien ses secrets et ne se présente à nous — sauf la scène nécessaire entre M. de Neste et Vivarce où ce dernier se révèle l'amant d'une des deux femmes — qu'en ses dehors. Acceptons aussi qu'après la lecture d'un filet de journal qui permet à chacun — moyen facile, mais qu'importe ! — de développer ses opinions et ses théories sur l'adultère, ce soit Girard de Gourgiran qui s'écrie : « Moi, je tuerais l'amant ! » tandis que son frère Raymond répond : « Moi, je tuerais la femme ». Pourquoi cette divergence d'idées, admissible au reste ? Parce-que elle est nécessaire, pour le développement de l'intrigue et des caractères. Le rideau tombe. Nous savons qu'il y a un mystère ; l'arbitraire, d'ailleurs assez justifié, de l'auteur nous a empêché de le pénétrer tout à fait, bien qu'il ne semble pas, a priori, impénétrable.

Après ce premier acte d'exposition, où les préparations ne manquent pas — il faut reconnaître qu'elles sont faites de main de maître et ne choquent pas un instant — la vie, sans doute, reprendra tous ses droits ; elle oubliera la volonté de M. Hervieu. Les deux frères surprennent Vivarce sortant de l'appartement commun de leurs femmes ; malgré

leur précédent désaccord, ils s'entendraient bien, associant leurs sauvages rancunes, pour l'assommer, si l'hésitation que nous éprouvons depuis le commencement de la pièce, n'arrêtait soudain leurs poings levés qui ne retombent point. Situation exceptionnelle, mais combien dramatique ! Les deux femmes arrivent. Elles protestent d'un même accent de sincérité révoltée. Il y en a une qui ment. Laquelle ? Les apparences qui sont contre l'une se retournent facilement contre l'autre. Et il faut que l'émotion soit bien forte pour qu'un sourire n'effleure pas nos lèvres devant la symétrie de ces deux groupes, en pendants, esquissant les mêmes gestes de chaque côté de la scène ; mais on ne sourit pas, on ne songe pas à sourire et cela est à l'honneur du grand talent de M. Hervieu. Pourtant, il faut sortir de cette ambiguité ; c'est encore par un moyen de théâtre. Vivarce va se tuer. Pourquoi ? Évidemment, pour que sa maîtresse, dans l'affolement de son désespoir s'écrie : « Egorge-moi, Gérard. C'était mon amant ! » Son suicide ne se justifie par aucune autre raison et toutes celles qu'il tente de lui donner sont mauvaises. Il sait fort bien — aussi bien que M. Hervieu — que, débarrassée de la crainte de le voir sacrifié, puisqu'il n'est plus à sacrifier, l'aveu jaillira spontané, immédiat, irrésistible. Son acte est dont une « gribouillade » sublime, ou le cas le plus extraordinaire de fatuité posthume qu'on ait jamais vu.

La maîtresse de Vivarce, c'était Gisèle ; et l'auteur nous l'avait fait pressentir. Forts maintenant d'une certitude, nous nous retournons, nous scrutons cette impénétrable figure de femme. Comme elle a su mentir, dissimuler, égarer le soupçon sur une autre, opposer la ruse à la force. Qu'est-ce donc que cette héroïne énigmatique de *l'Énigme* ? C'était une femme qui aimait. Et M. Hervieu n'a pas voulu nous en dire plus long, nous faire pénétrer dans la complexe intimité de son être, nous laissant le loisir de discuter le cas et de conclure selon le hasard de notre inspiration. Notre curiosité si vivement excitée n'est pas, ne sera jamais tout à fait apaisée. Léonore prendra place parmi ces incertaines héroïnes dont Barbey d'Aurevilly aimait à dessiner les profils romantiques, à demi-perdus dans la pénombre et qui nous plaisent par leur charme vaguement légendaire. Vivent-elles réellement ? On peut, à volonté, le croire ou en douter. Et la vie elle-même, si autoritairement arrangée, maniée, choisie, conduite au lieu que surprise et révélée, est-ce encore la vie ou un semblant qui l'approche, sans se confondre avec elle ?... On hésite.

Mais une telle puissance d'émouvoir, une philosophie si éclairée, si généreuse, si passionnément et si sincèrement révoltée contre la bassesse et la cruauté de l'instinct, un si beau langage pour exprimer de si belles idées, voilà qui suffit, quelques réserves qu'on ose, qu'on puisse et qu'on veuille faire, pour justifier la très haute place assignée dès à présent, à l'œuvre d'un maître, si original et si fort, du théâtre contemporain.

Mlle Bartet, avec son pur, distingué et classique talent, Mlle Marthe

Brandès, par son ardente spontanéité et tant de vie frémissante, M. Le Bargy, si intelligemment éloquent. M. Henry Mayer, comédien d'un modernisme parfait, MM. Silvain et Mounet, sincères et convaincus, contribuèrent à l'éclatant et mérité succès de l'*Énigme*.

Au Vaudeville, *Yvette*, comédie de M. Berton.

Comme il arrive le plus souvent, la pièce ne vaut pas le roman d'où elle fut tirée. Le charme délicat et complexe de la nouvelle de Maupassant s'évanouit à la lumière trop crue de la rampe. Il ne reste que des silhouettes, assez adroitement découpées, il est vrai, mais de contours trop arrêtés et auxquelles la perspective fait défaut. Des six tableaux, on en pourrait, sans dommage m'a-t-il semblé, supprimer trois ou quatre, inutiles et encombrants. Les autres réussissent à émouvoir, d'une émotion moyenne, à la portée de tous les cœurs. C'est du plus vieux théâtre. Beaucoup de gens affirment que « c'est le bon ». Ceux-là, évidemment, assurèrent la fortune de cette pièce, servie par une interprétation qui peut faire illusion sur sa valeur ; car Mlle Blanche Toutain est exquise de grâce souffrante et d'inquiète sensibilité dans le rôle d'Yvette ; M. Tarride donne un très exact aspect de boulevardier égoïste, dur et sceptique au personnage de Servigny ; Mme Rosa Bruck est une marquise Obardi de grande et belle allure.

Au Théâtre Antoine, deux pièces très différentes de ton, l'une grave et l'autre gaie, représentent ce genre qu'on a déjà baptisé : « théâtre physiologique ». *Le Bâillon* de MM. Le Senne et Adolphe Mayer, discute avec force, en une thèse dramatique d'argumentation très serrée et souvent éloquente, les conditions du « secret professionnel » médical. Dans *la Mariotte*, avec un savoureux mélange de fantaisie et d'observation narquoise, MM. Veber et Soulié, montrent, autour du lit d'une cataleptique de village, une humanité sournoise, rusée et rapace. Cette paysannerie ne se rapproche, à aucun moment, de celles de George Sand.

Sur un thème philosophique, d'une originalité contestable, M. Clemenceau, dans *le Voile du Bonheur*, a brodé un délicat et ingénieux développement dont le mérite est surtout littéraire. On écoute avec agrément ce conte, parfois un peu longuet, que M. Génier a monté avec goût, avec recherche et avec art.

André Picard

La Musique

DE QUELQUES SUPERSTITIONS ET D'UN OPÉRA

Je m'étais attardé dans des campagnes remplies d'automne où me retenait invinciblement la magie des vieilles forêts. De la chute des feuilles d'or célébrant la glorieuse agonie des arbres, du grêle angelus ordonnant aux champs de s'endormir, montait une voix douce et persuasive qui conseillait le plus parfait oubli. Le soleil se couchait tout seul sans que nul paysan songeât à prendre, au premier plan, une attitude lithographique. Bêtes et gens rentraient paisibles, ayant accompli une besogne anonyme dont la beauté avait ceci de spécial qu'elle ne sollicitait pas plus l'encouragement que la désapprobation... Elles étaient loin, les discussions d'art où des noms de grands hommes prennent parfois l'apparence de « gros mots ». Elle était oubliée la petite fièvre artificielle et mauvaise des « premières » ; j'étais seul et délicieusement désintéressé ; peut-être n'ai-je jamais plus aimé la musique qu'à cette époque où je n'en entendais jamais parler. Elle m'apparaissait dans sa beauté totale et non plus par petits fragments symphoniques ou lyriques surchauffés et étriqués. Je pensais parfois à M. Croche (1) : il a cet aspect correct et fantômal que l'on peut adapter à n'importe quel paysage sans en contrarier les lignes. Pourtant il me fallut quitter cette joie tranquille et revenir, poussé par cette superstition des villes qui fait que tant d'hommes aiment encore mieux y être broyés que de ne pas faire partie de ce « mouvement » dont ils sont d'ailleurs les douloureux et inconscients rouages ; je remontais dans un vilain crépuscule la monotonie élégante du boulevard Malesherbes quand j'aperçus la brève silhouette de M. Croche ; m'autorisant de ses façons singulières, je marchai près de lui sans plus de formules. Un bref coup d'œil m'assura de son acceptation et bientôt il se mit à parler de cette voix lointaine d'asthmatique, qu'exagérait encore la crudité de l'air et qui timbre si curieusement ses moindres paroles...

« Parmi les institutions dont la France s'honore, en connaissez-vous « une qui soit plus ridicule que l'institution du prix de Rome ? On l'a « déjà, je le sais, beaucoup dit, encore plus écrit ; cela sans effet bien « apparent, puisqu'elle continue avec cette déplorable obstination qui « distingue les idées absurdes ?... » — J'osais lui répondre que cette institution prenait peut-être ses forces dans le fait qu'elle était parvenue à l'état de superstition dans certains milieux... avoir eu ou ne pas

(1). Voir le n° du 1er juillet.

avoir eu le prix de Rome résolvait la question de savoir si on avait, oui ou non, du talent. Si ça n'était pas très sûr, c'était du moins commode et l'on préparait pour l'opinion publique une comptabilité facile à tenir. M. Croche siffla entre ses dents, mais pour lui-même, je pense... « Oui, « vous avez eu le prix de Rome... Remarquez, monsieur, que j'admets « fort bien que l'on facilite à des jeunes gens de voyager tranquillement « en Italie et même en Allemagne, mais pourquoi restreindre le voyage « à ces deux pays ? Pourquoi surtout ce malencontreux diplôme qui les « assimile à des animaux gras ? — Au surplus, le flegme académique, « avec lequel ces messieurs de l'Institut désignent celui d'entre tous ces « jeunes gens qui sera un artiste, me frappe par son ingénuité ? Qu'en « savent-ils ? Eux-mêmes sont-ils bien sûrs d'être des artistes ? Où « prennent-ils donc le droit de diriger une destinée aussi mystérieuse ? « Vraiment, il semble qu'en ce cas, ils feraient mieux de s'en remettre « au simple jeu de la « courte paille », qui sait ? le hasard est parfois « si spirituel... Mais non, il faut chercher ailleurs... Ne pas juger sur « des œuvres de commande et d'une forme telle qu'il est impossible de « savoir exactement si ces jeunes gens savent leur métier de musicien... « Qu'on leur donne, si l'on y tient absolument, un « certificat de hautes « études », mais pas un certificat « d'imagination », c'est inutilement « grotesque ! Cette formalité une fois remplie, qu'ils voyagent à travers « l'Europe, qu'ils se choisissent eux-mêmes un maître ou, s'ils le « peuvent rencontrer, un brave homme qui leur apprenne que l'art « n'est pas nécessairement borné aux monuments subventionnés par « l'État ! » — M. Croche s'interrompit pour tousser misérablement et s'excuser auprès de son cigare éteint... « Nous luttons, dit-il en mon- « trant son cigare, lui s'éteint, me reprochant ironiquement de trop « parler, et m'avertit qu'il finira bien par m'ensevelir « sous sa cendre « accumulée ». C'est, avouez-le, un bûcher d'un panthéisme charmant, « cela commente doucement qu'il ne faut pas se croire absolument « nécessaire, et admettre la brièveté de la vie comme l'enseignement le « plus utile... » — Puis, se retournant brusquement vers moi : — « J'étais « chez Lamoureux le dimanche où l'on a sifflé votre musique. Il vous « faut remercier les gens d'avoir été assez passionnés pour assumer la « fatigue de soufffer dans des clefs généralement inaptes à devenir des « instruments de combat, celles-ci se considérant avec justesse comme « des instruments domestiques. La façon de siffler entre leurs doigts « des jeunes garçons bouchers est beaucoup plus recommandable... « (On n'a jamais fini d'apprendre...) M. Chevillard montrait une fois de « plus, à cette occasion, une merveilleuse et multiple compréhension « de la musique. Quant à la Symphonie avec chœurs il a l'air de la jouer « à lui tout seul, tant il y a de vigoureuse mise en place dans cette exé- « cution : cela dépasse les éloges que l'on a coutume de faire. »

Je ne pouvais qu'acquiescer ; j'ajoutai seulement que, faisant de la musique pour servir celle-ci le mieux qu'il m'était possible et sans autres préoccupations, il était logique qu'elle courût le risque de déplaire

à ceux qui aiment « une musique » jusqu'à lui rester jalousement fidèles malgré ses rides ou ses fards !

« Les gens dont nous parlons — reprit-il — ne sont pas coupables. « Accusez plutôt les artistes qui accomplissent la triste besogne de « servir et d'entretenir le public dans une nonchalance voulue... A ce « méfait ajoutez que ces mêmes artistes surent combattre pendant un « instant, juste ce qu'il fallait pour conquérir leur place sur le marché ; « mais une fois la vente de leurs produits assurée, vivement ils rétro- « gradent, semblant demander pardon au public de la peine que celui-ci « avait eu à les admettre. Tournant résolument le dos à leur jeunesse « ils croupissent dans le succès sans plus jamais pouvoir s'élever jusqu'à « cette gloire heureusement réservée à ceux dont la vie, consacrée à la « recherche d'un monde de sensations et de formes incessamment renou- « velé, s'est terminé dans la croyance joyeuse d'avoir accompli la vraie « tâche ; ceux-là ont eu ce qu'on pourrait appeler un succès de « Der- « nière » si le mot « succès » ne devenait pas vil mis à côté du mot « gloire ».

« Enfin, pour m'appuyer sur un récent exemple, j'ai peine à voir com- « bien il est difficile de conserver le respect à un artiste qui lui aussi fut « plein d'enthousiasme et chercheur de gloire pure... J'ai horreur de la « sentimentalité, monsieur! Mais j'aimerais ne pas me souvenir qu'il « s'appelle Camille Saint-Saëns !

Je répliquai simplement : « Monsieur, j'ai entendu les *Barbares*.

Il reprit avec une émotion que je ne lui soupçonnais pas : « Comment « est-il possible de s'égarer aussi complètement ? Comment oublia-t-il « qu'il fit connaître et imposa le génie tumultueux de Liszt et sa reli- « gion pour le vieux Bach ?

« Pourquoi ce maladif besoin d'écrire des opéras et de tomber de « Louis Gallet en Victorien Sardou, propageant la détestable erreur « qu'il faut « faire du théâtre », ce qui ne s'accordera jamais avec « faire de la musique. »

J'essayai de timides objections comme : « Ces *Barbares* sont-ils plus mauvais que beaucoup d'autres opéras dont vous ne parlez pas ? » et : « Devons-nous pour cela perdre le souvenir de ce que fut Saint-Saëns ? — M. Croche me coupa brusquement la parole. — « Cet opéra est plus mau- « vais que les autres parce qu'il est de Saint-Saëns. Il se devait et « devait encore plus à la musique de ne pas écrire ce roman où il y a « de tout, même une farandole dont on a loué le parfum d'archaïsme : « elle est un écho défraîchi de cette « rue du Caire » qui fit le succès de « l'Exposition de 1889 ; comme archaïsme, c'est douteux. Dans tout cela, « une recherche pénible de l'effet, suggérée par un texte où il y a des « mots » pour la banlieue et des situations qui naturellement rendent la « musique ridicule. La mimique des chanteurs, la mise en scène pour « boîte à sardines dont le théâtre de l'Opéra garde farouchement la tra- « dition, achève le spectacle et tout espoir d'art. — N'y a-t-il donc per- « sonne qui ait assez aimé Saint-Saëns pour lui dire qu'il avait assez fait

« de musique et qu'il ferait mieux de parfaire sa tardive vocation « d'explorateur? » M. Croche fut sollicité par un autre cigare et me dit en manière d'adieu : « Pardon, monsieur, mais je ne voudrais pas « gâter celui-ci... »

Comme j'avais beaucoup dépassé ma maison, je m'en retournai, songeant à l'impartialité grondeuse de M. Croche. A tout prendre elle contenait un peu du dépit que nous donnent les personnes que l'on a beaucoup aimées jadis et desquelles le moindre changement équivaut à une trahison. J'essayai aussi de me figurer M. Saint-Saëns le soir de la première représentation des *Barbares*, se souvenant, à travers les applaudissements saluant son nom, du bruit des sifflets qui accueillirent la première audition de sa *Danse macabre* et j'aimais à croire que ce souvenir ne lui déplaisait pas.

CLAUDE DEBUSSY

P.-S. — Les Éditions *La revue blanche* viennent de publier une élégante et précise traduction de la brochure de Wagner sur BEETHOVEN. Elle contient les opinions les plus significatives de Wagner. Ceux qui aiment Wagner y trouveront l'occasion renouvelée de lui conserver leur habituel culte. Ceux qui ne l'aiment pas s'y fortifieront de raisons fournies par Wagner lui-même... C'est assez dire combien la traduction de M. Henri Lasvignes est utile, à quelque point de vue que l'on se place.

Chronique de la littérature

LES ROMANS

Robert Scheffer : **Le Palais de Proserpine** (Éditions de La revue blanche).

L'œuvre déjà nombreuse et variée de M. Robert Scheffer, par son allure énigmatique, tout à la fois séduit et déconcerte. On ne songe pas à la dire perverse ; on n'ose la proclamer saine ; on la sent complexe et fuyante, et d'une froide étrangeté. Elle laisse deviner chez l'écrivain l'union d'un esprit curieux jusqu'à l'extrême, et d'une sensibilité parfaitement maîtresse de soi. Seul un tel tempérament peut pousser à bout l'examen des cas moraux les plus bizarres avec une lucidité que n'obscurcit aucun vertige ; seul il peut, en des œuvres claires, faire vivre des âmes troubles. M. Scheffer écrit en phrases simples et sûres ; il aime les formes nettes, les larges paysages, le luxe harmonieux, les proportions, le *style* ; — mais les personnages qu'il préfère sont tous des êtres morbides, vieillots, falots et désarticulés : ils croient se connaître et ne se possèdent point ; leur manie raisonnante ne s'emploie qu'au service d'une inconsciente fatalité ; on peut les définir d'un mot : des *Saturniens*. — Et comme ce type abonde dans les races nobles en décadence, il n'est pas étonnant que le *Palais de Proserpine* nous transporte en un fictif décor princier pareil à ceux où se déroule tel roman d'Élémir Bourges. Seulement nous n'y verrons point les passions héréditaires éclater en frénésie. Pour cela le prince de Pücklau est une nature trop rare, trop indigente, trop complaisante à soi-même : le Destin doit le conduire au drame par des chemins plus tortueux. Confiant au génie de sa race, il espère le voir refleurir dans un enfant de sa femme qu'il n'a pas lui-même engendré ; au fils né d'une autre semence, il insufflera son esprit. Quand il hasarde cette expérience fantastique, il sait être, il veut être une âme d'exception ; de sa sublime et grotesque folie, il se fait comme une couronne qu'il salue en tous ses miroirs. Il faut qu'il meure enfin sans laisser nuls regrets, tandis que triomphe, amoureuse et délivrée, la victime naguère sacrifiée à ses fins. Mais qu'importe à M. Scheffer cette princesse Josépha, créature normale et fade ? Je gage que, la laissant aller vers son bonheur, il se retourne volontiers pour voir descendre au fond des eaux les deux fantoches monstrueux, créés, couvés par son caprice : le prince de Pücklau et son conseiller, le maestro Leone Cappa.

Marcel Boulenger : **La Croix de Malte** (Éditions de La revue blanche).

Un jour le banquier Leuwen, sans interroger son fils, lui fit conter comment il venait d'être blessé, dupé, évincé sans retour par un rival

très aimable, qu'il tenait pour un intrigant. Devant un père moins sensible aux ridicules, Lucien sans doute eût osé dire que sa cause était celle de tous les honnêtes gens. « Je veux, s'écria-t-il avec feu, m'exiler loin de Paris et n'y pas revenir de trois ans. — Restez trois mois aux champs, lui dit M. Leuwen ; et, pour vous distraire, écrivez. Non pas à la manière romantique pour pleurer un malheur moins rare que vous ne pensez ; mais pour en pénétrer la nature et les causes, comme ferait M. de Stendhal. A travers votre récit, je vois que vous fûtes imprudent, et votre rival trop habile. Mais où prenez-vous que de telles gens n'aiment point, ou moins que les naïfs aient le droit d'être aimés ? Gardez le héros, changez l'aventure, renversez-en l'issue, qui vous chagrine ; feignez que le coquin soit vaincu. En le plaignant, peut-être le comprendrez-vous; et ce travail d'écrire, assez vain en lui-même, vous aura rendu moins sot, donc plus capable de bonheur... » — *La Croix de Malte* est à peu près le roman qu'après deux ou trois versions plus injustes dut écrire Lucien Leuwen.

Si cette idée me vient en tête, c'est parce que M. Boulenger se place amoureusement sous l'influence de Stendhal. Mais c'est plaisir de voir avec quelle bonne grâce il s'en accommode, avec quel goût la finesse, la passion, l'ironie de son modèle sont par lui ramenés au niveau d'une aventure plus mince que celles des Julien et des Fabrice : — Rémy La Nérissaie, joli jeune homme fort bien élevé, léger d'argent et de scrupules, exploite en bonne forme M. Dupont-Slugget, snob par vocation et, de son métier, fabricant de la liqueur La Chevalière. Mais le hasard qui lui laissa surprendre le secret péché de Mme Dupont-Slugget, l'a mordu d'un désir obscur. Il écarte adroitement un cousin trop aimé, s'insinue doucement à sa place dans le rôle de confident, puis de soupirant qu'on écoute ; il mène de front sans défaillance ses intérêts et ses amours. Non point jusqu'au bout : c'est l'amour qui le perd, en lui apprenant peu à peu la sincérité, la gaucherie, le scrupule. Il défait alors ce qu'il a fait, rappelle le cher cousin d'enfance, « et part pour des aventures nouvelles, le cœur perdu, mais la conscience assez tranquille ». L'évolution de ce caractère est si naturelle et si continue, que le lecteur sent à peine à quel moment le sourire du mépris doit faire place à celui de la pitié. On ne saurait mettre plus de précautions ni plus d'audace à déranger les oppositions reçues, les épais contrastes du bien et du mal, du retors et du spontané, pour rétablir la confusion mouvante et les nuances de la vie. Cet art des transitions va même jusqu'à l'excès ; car nous ne pouvons guère admettre que Rémy renonce à ses desseins sans une petite crise assez lucide. Mais la crise eût été banale, ou géniale plus qu'il ne convenait ici. L'auteur la sous-entend, il faut la suppléer, et nous voilà forcé de vivre avec Rémy dans un éclair d'intime sympathie...

HENRI DE RÉGNIER : **Les Amants singuliers** (Mercure de France).

Il y a plus de motifs d'écrire, — surtout d'écrire *ceci* plutôt que *cela*, — que n'en compte une rudimentaire psychologique. Les liens qui joignent l'auteur à l'œuvre sont divers, souvent cachés ; et qui renonce à les deviner ne sent qu'à demi l'œuvre elle-même. Je sais que la production des trois contes qui forment le « trèfle rouge » des *Amants singuliers* se justifie assez par leur perfection seule, et qu'il n'est pas besoin d'y chercher autre chose. Je vois aussi comment chacun de ces trois contes, si pareils et si peu pareils, continue directement l'effort passé de M. de Régnier. *La Femme de marbre* — celui que j'aime le moins — en sa beauté toute formelle rappelle encore les premiers *Épisodes*. *Le Rival* — celui que je préfère — est l'indice de goûts plus récents. Comme dans le joli conte des *Petits Messieurs de Nèvres*, et mieux que dans la *Double Maîtresse*, les lignes d'anciens Mémoires y stylisent délicatement un fonds d'observation quelque peu dédaigneuse. Enfin, il n'est pas un poète qui, l'ayant imaginée, ne voulût écrire l'*Aventure de Balthazar Aldramin ;* on y goûte la valeur nouvelle que donne à la vie l'attente d'un danger mystérieux et certain... Je sais tout cela, mais je sens, et ne crois pas être le seul à sentir, entre ces contes et l'esprit qui les enfanta, une sorte de distance impossible à combler. Mais pourquoi leur raison d'être ne serait-elle pas dans cette distance même ? Car un poète peut choisir de s'exprimer, non seulement par des thèmes sympathiques à sa nature (comme c'est le cas le plus fréquent), ou par des thèmes tout à fait contraires, mais aussi bien par des thèmes indifférents, *pourvu que cette indifférence soit sentie*.

Je relis ces vers de *Tel qu'en Songe*, qui me ravirent il y a dix ans. Vraiment ils ne sont point semblables aux autres poèmes symbolistes, sauf à ceux-là qui les ont imités. Tout y symbolise le Moi ; le poète semble craindre de donner au symbole assez de consistance pour le détacher de soi-même ; mais en même temps ce Moi, derrière le symbole, se recule et se subtilise, et ne révèle rien de soi-même, que son altière mélancolie. C'est encore ainsi que dans les premiers *Contes*, une prose mallarméenne voilait sous une même brume le monde extérieur et le monde intime, l'émotion et la vision : signe d'une âme qu'au dehors rien ne captive, et qui ne veut pas se livrer. Mais le talent devenu viril a besoin d'éprouver sa force à l'étreinte des réalités ; et si nulle réalité ne l'attire, si nulle en particulier ne le blesse plus que toutes ensemble, si d'ailleurs il s'est fait une loi de cacher également sa révolte et son désir, quelle matière choisira-t-il, sinon celle qui lui paraît plus brillante et plus ductile, et non pas tant digne de son art que docile à s'y conformer. Ce seront toujours Contes à soi-même, avec une application feinte à parler d'autre chose que de soi. Ainsi durent naître ces récits dont l'ordonnance et le sobre éclat enchantent, même après qu'on en a touché la très volontaire et pure froideur. Chateaubriand sentait, je pense, pour Eudore et Cymodocée juste autant de

tendresse qu'en eut M. de Régnier pour Mlle de la Thomassière ou les frères Corcorone. Mais Chateaubriand croyait devoir s'imposer une illusion d'enthousiasme, pour imposer mieux au lecteur une illusion de beauté.

Un détachement plus profond, une plus fière nostalgie habite en M. de Régnier, qui se départ à peine de son calme pour sourire un moment à l'étrange amitié de MM. d'Aiguisy et de Valenglin.

Louis Dumont-Wilden : **Visages de Décadence** (Lamertin, à Bruxelles.)

Devant des perspectives alanguies, par des avenues d'élégante tristesse, M. Dumont-Wilden conduit une procession d'âmes pures de toute vulgarité. Le mérite de ces contes est de chercher des nuances de sensibilité très fines, presque insaisissables ; leur défaut est de laisser ces nuances se confondre, avant qu'une image précise les ait fixées pour toujours.

L'Acte d'humilité, par exemple, reste d'un sens ambigu, et laisse hésiter le songe entre plusieurs routes voisines. Plus tard M. Dumont-Wilden saura donner un contour individuel même aux fantômes les plus légers. Déjà sa pensée est plus ferme dans un dernier récit — *le Repentir de l'Ascète*, — qui dresse, en une solitude marine, la figure d'un Nietzsche apaisé.

Michel Arnauld

LES MÉMOIRES

Louise France : **Les Éphémères m'as-tu vu** (Juven).

Louise France, comme un simple Sarcy, publie ses souvenirs de « trente ans de théâtre ». Mais nous sommes loin, et ne nous en plaignons pas, des feuilletons du critique. Un critique n'est en somme qu'un fauteuil d'orchestre un peu perfectionné, qui par quelque sélection naturelle et adaptation au milieu est parvenu à posséder la parole articulée. A ce stade de développement, il raconte ce qu'il perçoit du *dehors* de la scène. Louise France en révèle la vie profonde, celle de l'acteur, sous son épiderme de maquillages et de décors, et c'est là une opération qui ne va point sans découvrir des chairs pantelantes, souffrantes, pitoyables et furieuses, comme tout écorchement. On s'attendrit sur les misères mises à nu des bohèmes de la rampe, et on ne plaint guère les « étoiles », celles en toc, de subir l'épreuve d'acides si mordants. Les *vraies* étoiles, après s'être reconnues dans ce livre, n'ont pas à souhaiter de laisser à la postérité des portraits tracés avec une vénération plus passionnée. Le volume amuse et émeut ; le durable succès des « Éphémères m'as-tu-vu » démentira leur titre.

Alfred Jarry

LE DROIT

Dr Achille Martrès : **L'Équation pénale** (Maloine).

Avec toute l'école pénale historique, le Dr Martrès assigne comme origine à l'idée de justice la réaction violente, et pour ainsi dire organique, qu'oppose instinctivement l'individu à toute offense à sa personne ou à ses biens. Dans une revue très rapide des différents caractères de la justice moderne, l'auteur indique quelques-unes des causes qui, selon lui, faussent l'équation pénale, c'est-à-dire la proportionnalité de la peine au délit. Une de ces causes serait la permanence de l'idée catholique et mystique d'expiation. Ce point n'est qu'indiqué en passant. Il vaudrait une documentation abondante. M. Martrès me paraît préparé à ce travail, qui rendrait quelques services.

G. de Pawlowski : **Philosophie du travail** (Giard et Brière).

M. de Pawlowski estime que l'étude de la question sociale doit être assise sur une philosophie du travail et non point sur la science. Fondée sur la connaissance du passé, la science ne peut nous aider à constituer l'avenir; elle ne peut non plus créer une morale humaine, parce que son analyse ne pénètre pas jusqu'à nos motifs d'action. Son échec éthique semble définitif.

Dans la reconstruction de la cité, la science, indispensable, doit donc rester subordonnée aux idées générales, à la philosophie sociale, nécessaires au progrès, nécessaires au mouvement des hommes et des sociétés vers le changement.

C'est en nous que nous devons chercher les causes et les fins de nos efforts, de notre travail. Quelles sont-elles? Le loisir. Le travail n'est qu'un moyen, il est un épisode dans la vie de l'homme. Il y a le *travail forcé* ou social, nécessaire aux besoins de notre corps; et le *travail libre* ou individuel, nécessaire au besoin d'activité de notre esprit.

Celui-ci suppose que la vie matérielle est assurée.

Au travail forcé correspond l'ordre économique. Au travail libre correspond l'ordre moral. L'un est exagéré, l'autre n'existe pour ainsi dire pas. Le loisir, pour le plus grand nombre, est désastreux : c'est le chômage. Le loisir des riches, assis sur le surtravail de ce plus grand nombre, manque de sécurité et il est ennuyeux; il est, de plus, injuste. Quelle est la valeur d'une société où l'homme n'est pas heureux de son loisir? Il faut donc tout d'abord assurer la sécurité matérielle en organisant le travail *social*, suivant les données de la biologie. Ce seul travail doit être réglementé; il permettra le travail libre : et l'homme restera ensuite maître absolu de son loisir. C'est ce loisir qui permettra le progrès social et le bonheur individuel. La paix est à ce compte.

Théorie qui concilie la liberté individuelle et la solidarité sociale, complètement, sans éclectisme. Livre original, écrit avec verve, d'un jet. Je lui reprocherai d'être parfois trop long. Je l'ai lu avec le plus

vif intérêt : il me semble que les professeurs de droit auraient à y puiser d'utiles vues sur les causes et fins de l'art qu'ils enseignent.

Louis Gobron : **Législation et jurisprudence de l'enseignement public et privé en France et en Algérie** (L. Laroze).

Précis pratique et historique tout à la fois d'une législation que la variété des régimes a faite assez cahotique. L'auteur a tout le mérite d'avoir su apporter de la clarté dans une œuvre difficile.

Depuis l'Empire, créateur de l'Université, jusqu'à nos jours, malgré l'autonomie administrative des lycées, l'autonomie des universités régionales, l'élection des conseils académiques, les réglements sont autoritaires sous un vocabulaire libéral : l'impulsion vient de Paris, avec les nominations, les avancements, les inspections ; les préfets nomment les instituteurs, simples agents politiques ; les pouvoirs des inspecteurs primaires sont presque sans contrôle.

On ne saurait cependant méconnaître que certaines modifications libérales, plus particulièrement la création des universités et la laïcisation des écoles, marquent une évolution progressive sur le décret impérial de 1808.

Maxime Leroy

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Théâtre. — Paul Claudel : *L'Arbre (Tête d'Or, l'Échange, le Repos du septième jour, la Ville, la Jeune Fille Violaine)* ; Société du Mercure de France, 3 fr. 50. — Francesco Zeppa : *Les Ames inquiètes* (traduit de l'italien); Éditions de l'Œuvre d'Art International. — Amédée Rouquès : *La Première Salve*, Stock, 1 fr. — Jeanne France : *Avec tous les Atouts* Hortes (Haute-Loire), Librairie A. Magnier, 1 fr.

Etats, Sociétés, Gouvernements. — George Duruy : *Pour la Justice et pour l'Armée* ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Eugène Fournière : *Essai sur l'Individualisme* ; Alcan, 5 fr. — *Livre d'hommages à M. le président Magnaud* (1re série) ; Albert Wolff, 1 fr. 50. — Daniel Halévy : *Essais sur le Mouvement ouvrier en France* ; Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 3 fr. 50. — Pierre Prénat : *Cri d'Humanité* ; Michalon, 1 fr. — Gaston Donnet : *En Chine* (1900-1901) ; Ollendorff, 3 fr. 50. — Lucien Brocard : *Les Doctrines économiques et sociales du marquis de Mirabeau dans l'Ami des Hommes* ; Giard et Brière, 5 fr. — M. D. Zolla : *Code manuel du Propriétaire Agriculteur* ; Giard et Brière, 3 fr. 50. — J. Fleury : *Excursion dans le domaine du Socialisme* ; Giard et Brière, 2 fr. — F. Dugast *Le Droit de vivre et ses conséquences rationnelles* ; Giard et Brière, 1 fr. — Maurice Level : *L'Enseignement primaire congréganiste* ; Bureaux de la Revue Bleue, 0 fr. 25. — Eugène Demolder : *L'Agonie d'Albion*, avec de nombreuses caricatures de Monnier Haringus lui-même ; Mercure de France, 3 fr. — Heidbrinck : *Vive la Russie !* album de quatorze lithographies ; dans tous les kiosques, 0 fr. 30.

Histoire. — Camille Jullian : *Vercingétorix* ; Hachette, 3 fr. 50. — Frantz Funck-Brentano : *La Mort de la Reine* ; Hachette, 3 fr. 50.

Le gérant : P. Deschamps.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd. de La Chapelle. 14148

Les deux Presses

I

De Napoléon a M. Garnier-Pagès

La liberté illimitée de la presse fut établie en 1848 par les décrets du Gouvernement provisoire.

Muselés par l'Empereur, les journalistes avaient cru à la tolérance du régime fondé sur la Charte. C'était une attente bien naïve. La haine de la presse est un sentiment naturel aux « pouvoirs forts », conforme aux vues des philosophes qui se font leurs théoriciens. M. de Balzac a écrit, sous un pouvoir faible : « Si la presse n'existait pas, il ne faudrait pas l'inventer. » Les Bourbons de la branche aînée méprisaient, redoutaient la presse. Leur entourage, plus encore. L'abbé de Montesquiou dota d'abord la monarchie de la censure préalable, applicable à tous les écrits inférieurs à vingt feuilles d'impression. Un peu plus tard, le système du cautionnement remplaça, sans guère l'atténuer, le système de la censure. Les inventions les plus subtiles s'employèrent à ligotter la presse. On imagina contre elle les procès de tendance. Journaux et brochures furent traqués, poursuivis, condamnés impartialement. Pourtant, la presse eut le dernier mot : la monarchie légitime disparut dans les troubles déchaînés par les ordonnances Polignac, destructrices de son indépendance si restreinte, et qui l'ameutèrent.

Jusqu'en 1835, les journaux parlèrent librement, ou presque. Mais en 1835 le péril social, démontré par les attentats et soulèvements républicains, rend prise au gouvernement. Des lois de résistance, présentées par le ministère, sont acceptées par les Chambres. Le public les nomme : *lois de septembre*. L'une d'elles concerne la presse. Elle soumet à la censure les caricatures et les pièces de théâtre, double le cautionnement exigé des journaux, punit redoutablement de très élastiques délits de presse.

Aussitôt, les journaux sont contraints de devenir leurs propres censeurs. Carrel observe :

On n'écrit pas tout ce qu'on pense, et l'on ne publie pas même tout ce qu'on écrit. Pour avoir l'idée de la violence que se fait la presse à elle-même, en se présentant avec ces apparences de modération que le *Journal des Débats* célèbre comme le résultat des lois de septembre, il faudrait se faire apporter les épreuves et les manuscrits qui passent chaque soir sous

les yeux des directeurs des feuilles opposantes. Imaginez les lois de septembre suspendues pendant deux fois vingt-quatre heures... Combien de choses, qu'on croit oubliées, recommenceraient à se dire !

Mais enfin les lois de septembre ne peuvent retirer au jury sa compétence en matière de délits politiques de presse : il la tient de la Charte. Des acquittements frondeurs font scandale, insultent la personne du roi. Puis, jusqu'aux dernières années du règne, la propagande socialiste (athée ou chrétienne) se multiplie et s'infiltre par le journal, la brochure, le livre. Un rapport de M. Delessert, préfet de police et pair de France, en date du 19 janvier 1847, signale au ministre les divers écrits hostiles au régime ou dangereux pour la société.

M. Delessert conclut en ces termes :

De toutes les publications que je viens d'énumérer à Votre Excellence, celles qui, sans contredit, méritent une attention particulière et la plus active répression judiciaire sont les écrits des socialistes. S'ils ne s'accordent pas dans le but qu'ils veulent atteindre, du moins en apparence, ils attaquent et ébranlent la société par les mêmes moyens. Tous la représentent comme livrée en proie à l'anarchie et à l'exploitation, et cherchent à égarer la classe ouvrière tout à la fois par le tableau exagéré de ses misères et par la peinture du bonheur dont elle serait appelée à jouir par une rénovation sociale. Il est facile de comprendre tout le crédit que peuvent obtenir de semblables écrits sur l'esprit faible et inculte d'ouvriers dont on flatte d'ailleurs tous les intérêts matériels. Là est la véritable plaie de l'époque, et on doit reconnaître que chaque année elle fait de nouveaux progrès. Un pareil état de choses me paraît de nature à éveiller la haute sollicitude du Gouvernement.

De son point de vue de préfet, M. Delessert n'avait pas tort : le rêve d'une palingénésie de justice et de bonheur était vraiment dans les âmes. Un an plus tard, M. Delessert prit le chemin de Londres, abandonnant ses appartements de la préfecture à son successeur imprévu : ce bon vivant de Caussidière.

Le 2 mars 1848, une délégation de journalistes se rend à l'Hôtel de Ville. Ces journalistes viennent demander l'abolition de l'impôt du timbre.

M. Garnier-Pagès les reçoit, et leur parle comme un sage : « Quant aux principes, leur dit-il, nous sommes entièrement d'accord avec vous. La pensée doit être affranchie radicalement : il ne peut plus y avoir de lois répressives ; il ne peut plus y avoir d'impôt du timbre, de cautionnement, parce que rien ne doit entraver la libre circulation de la pensée. Quels sont les appuis de notre Révolution ? La justice, la morale et la vérité. La justice, la morale et la vérité ne craignent pas la lumière. C'est au contraire par la lumière qu'elles se vivifient. Vous pouvez compter sur le Gouvernement provisoire pour proclamer hautement ces principes et les défendre à la tribune nationale lorsque l'As-

semblée Constituante sera rassemblée. Mais il y a une difficulté : c'est la situation du moment. S'il n'y avait que l'impôt du timbre qui fût lourd, pénible, dur, il n'y aurait pas d'hésitation. Mais il y a d'autres impôts ; il y a les octrois : il y a l'impôt sur le sel qui touche à la vie du pauvre. Et cette Révolution a été faite par le pauvre et pour le peuple ! La première chose qu'il faut sauver, c'est la République. Si nous touchons aux recettes, sans pouvoir combiner cette suppression de recettes avec les autres impôts, nous porterons une atteinte profonde au crédit. Or, il faut que le crédit et la confiance se rétablissent le plus tôt possible : il faut que, par les moyens les plus rapides, nous venions en aide aux souffrances du peuple. Notre embarras est grand, parce que nous sommes entre les nécessités de la pensée et les nécessités de la crise financière... »

Le secrétaire général Pagnerre lut ensuite aux visiteurs un décret rédigé en prévision de leur démarche et qui maintenait l'impôt du timbre, sauf à le suspendre en période électorale.

Ce décret fut inséré le lendemain au *Moniteur*. Mais il désobligeait la presse, sans profit vrai pour le Trésor (1). Car déjà l'impôt du timbre ne rentrait plus, ou rentrait mal : trop de feuilles exaltées, mais éphémères, avaient surgi dans la semaine, incertaines de leurs propres destinées et parfaitement insoucieuses des impôts et lois en vigueur. Le Gouvernement provisoire a besoin de la presse : il se ravise dans les vingt-quatre heures. Au *Moniteur* du 4 mars, un nouveau décret contredit le décret du 2 mars. Les raisons de l'avant-veille sont oubliées. D'abondantes raisons interviennent, justificatrices de la mesure. La presse est un instrument de civilisation et de liberté. Sa voix doit rallier tous les citoyens à la République. Le Gouvernement provisoire ne peut tenir pour un simple revenu fiscal un impôt politique, comme l'impôt du timbre : l'impôt du timbre est supprimé. — La rançon de cet allègement

(1) Un des journaux nés avec la République, que j'ai sous les yeux, coûte 24 francs à l'abonnement et 10 centimes au numéro, du 27 février au 2 mars. Le maintien de l'impôt du timbre (dont on avait escompté la disparition) provoque cet avis de première page : « Les mesures prises par le Gouvernement provisoire pour maintenir l'impôt du timbre nous obligent à augmenter le prix de notre abonnement. *Aussitôt que cette mesure, qui soulève les justes réclamations de la presse, cessera d'être en vigueur*, nous le réduirons de 18 francs par an. » Dans le corps du journal, « on lit : Nous réclamons comme de nécessité publique la suppression de l'impôt du timbre. » C'est un « impôt de spoliation, qui ravit aux travailleurs de la presse la moitié du fruit légitime de leur travail. » C'est un impôt « usuraire sur le pain quotidien de l'intelligence » : la Monarchie l'avait institué, non pour le Trésor, qu'il n'enrichit guère, mais pour faire de la presse « un monopole accessible seulement aux gros capitaux », pour enlever aux masses « un puissant véhicule d'éducation ». Pendant deux jours, le prix du numéro monte à 20 centimes et le prix de l'abonnement (pour Paris) à 48 francs. Ensuite, le Gouvernement provisoire ayant cédé, le prix de l'exemplaire tombe et se maintient à 15 centimes ; le prix de l'abonnement à 30 francs.

Ce journal, — la *République française*, — avait pour rédacteurs et fondateurs MM. Frédéric Bastiat, de Molinari, Hippolyte Castille et H.-J. Reinach, père de M. Joseph Reinach. Par la coïncidence du titre et la filiation des noms, c'est un peu l'ancêtre du célèbre journal de Gambetta.

consenti aux journalistes fut offerte au public par le même décret. L'administration des finances reçut l'ordre de payer par anticipation de quinze jours le semestre à échoir des rentes. Générosité par laquelle le ministre Michel Goudchaux pensait étonner les capitalistes, et qui les emplit d'épouvante.

Les journaux inscrivent leur première victoire. Dès le 7 mars, le *Siecle* (c'était alors un des quotidiens au plus fort tirage) abaisse de seize francs le prix de l'abonnement annuel : vingt-quatre francs au lieu de quarante.

La Révolution avait effacé virtuellement les lois de septembre. Le Gouvernement provisoire eut à enregistrer leur mort : elles furent supprimées et flétries par décret du 6 mars. Ce décret livrait à la presse les prémices de la loi maternelle qu'elle se promettait de la future Constituante.

Voici la presse libre : on se flatte qu'elle sera sincère et généreuse. Une sensibilité optimiste soulève à ce moment, en les amollissant, les cœurs. On vit des cérémonies officielles où une joie tendre, l'oubli du passé, le pardon, et toutes les chimères sur l'avenir eurent leur part. Au cimetière de Saint-Mandé, dans cette première semaine de mars, la foule attentive permet à Émile de Girardin d'accomplir un acte de contrition posthume envers les mânes d'Armand Carrel. Sur la tombe de l'homme tué par lui, douze ans plus tôt, dans un triste duel, le journaliste vainqueur se repent ; il adjure le Gouvernement provisoire d'abolir le duel, comme on vient d'abolir la peine de mort.

II

LA PRESSE RICHE

Girardin, à cette date, est roi de la presse.

C'est justice. Mais, repentant ou non, il ne serait plus en son pouvoir de la retenir sur la pente d'industrialisme où lui-même l'a engagée douze ans plus tôt, juste avant de tuer Carrel, chevaleresque et retardataire. Instrument d'un siècle ambitieux des agréments matériels et des commodités immédiates de la vie, Girardin a pourvu ses contemporains du journalisme de leurs besoins : journalisme d'intérêts et d'influences, de gains et de plaisirs, de littérature et d'affaires. Nous avons, nous aurons longtemps encore la presse d'Émile de Girardin.

Relisez la note où Rœderer, sur un racontar de Fouché, dénonce le *Journal des Débats* (parfaitement : les *Débats* des frères Bertin !) comme s'étant fondés avec trois mille abonnements soldés par la perfide Angleterre. « Dix mille abonnés, dit Rœderer, ne peuvent s'obtenir que d'un scandale permanent qui attire tous les regards et d'un trafic journalier de l'intérêt public, soit avec l'étranger, soit avec les passions aveugles

qu'une Révolution récente laisse encore allumées dans toutes les âmes. » C'est encore l'enfance du métier. Le journaliste recherche et vise alors l'abonné riche, le bourgeois à quatre-vingts francs, qui peut offrir à sa manie politique un journal cher. Vienne un Girardin. d'un jet il devine : la décadence probable du journal d'opinion dans un temps donné ; la vulgarisation possible, à l'infini, du quotidien ; la publicité, comme ressource méconnue et fondamentale de la presse ; et, dans le budget d'un journal, l'importance médiocre du prix de vente, l'importance au contraire immense et seule essentielle de l'effectif de ses lecteurs. Car enfin, plus le tirage d'un journal augmente, plus respectable et plus précieuse apparaît sa publicité : par là, mieux doit payer l'annonce, l'annonce ostensible ou secrète, ou même le silence. De la sorte, sans paradoxe, ce qu'on peut perdre sur l'exemplaire, on le gagnera sur la quantité. — Au temps de Girardin, une masse latente existe encore, masse énorme et très malléable, bien plus productive qu'elle ne sait elle-même : petits bourgeois, petits commerçants, petits rentiers, ouvriers même et paysans, qui ne lisent pas chaque jour une gazette et qui la liraient chaque jour, si leur bourse consentait à cette dépense. Hier, le journal était un luxe : il faut qu'il devienne une nécessité. Argent, domination, honneurs, faveur du public, des financiers et du pouvoir, tous les bénéfices et progrès de l'homme de plume décupleront au cours du siècle, par le génie de Girardin, créateur de la presse à bon marché.

L'immoralité du système ne lui est sans doute jamais apparue. Vraisemblablement il n'en vit que les avantages, presque les beautés. La connaissance et la critique de la vie publique accessibles aux pauvres, ne se dérobant plus aux déshérités. La force accrue de l'opinion mieux éclairée et plus diffuse s'imposant à ceux qui gouvernent. Une telle réforme dans les mœurs bien plus efficace et plus salutaire que n'importe quelle réforme légale. Enfin et surtout, la naissance d'une richesse : l'essor merveilleux, la qualité neuve qu'allait prendre la presse. Elle est peut-être un sacerdoce ; elle est certainement une industrie : et une industrie incomparable, capable d'absorber en elle tous les intérêts matériels et tous les intérêts de l'esprit. A des perspectives si prodigieuses, si attirantes, qui pouvaient même sembler utiles, quel inventeur eût résisté ?

L'ardent Girardin n'hésita guère. D'avance, toutes les besognes l'enchantent. D'avance, dans toutes, il se sent un maître. C'est bien à force de croire au bonheur possible de sa destinée, qu'en effet il la transforme : à cet art, Girardin fut vraiment un maître. Qu'on se représente, aux environs de 1830, la situation bizarre de ce lutteur dans la société. Fils d'un général qui ne l'a pas reconnu devant le Code, étouffé dès sa naissance sous sa condition, s'il l'accepte, mais s'étant à soi-même juré de reconquérir dans la hiérarchie sociale la place dont le dépouillent l'injustice des hommes et des lois et le reniement d'une mère, c'est une manière de Rubempré, mâtiné de Rastignac, mais un

Rubempré sans Vautrin, qui ne se pendra pas en prison. Et, de même que Lucien de Rubempré débutera plus tard dans la vie par être Lucien Chardon, jusqu'à vingt-cinq ans Girardin se nomme Delamothe (ou de Lamothe) : humble commis, touchant à la Bourse, et déjà s'approchant du monde et de la profession des Lettres. Soudain, en 1827, *Émile*, autobiographie anonyme où il conte uniment, crûment, ses déboires et ses impatiences d'enfant naturel, fait fortune, rend l'auteur célèbre. La gloire permet bien des audaces. L'inconnu de la veille, qui mourait de faim dans cette petite chambre des Champs-Élysées où il écrivait son *Émile*, dépose le masque, troque son banal personnage contre un nom retentissant, presque illustre, et s'approprie d'autorité la particule authentique de son père devant la nature : le général comte Alexandre de Girardin, qui ne proteste pas. Quatre ans plus tard, Émile Delamothe, ainsi mué en Émile de Girardin, épouse Delphine Gay, fille de Sophie Gay, belle compagne et intelligente conseillère. Entre temps, les journaux qu'il fonde affermissent sa notoriété, continuent son apprentissage, mais sans lui donner la richesse. Or, la richesse, il l'ambitionne : il a du talent, comme publiciste ; de l'invention, comme homme d'affaires. Que faut-il de plus pour monter et faire réussir un grand quotidien? C'est pour lui, vers cette époque, une chasse sans relâche, souvent périlleuse, à l'argent. Le jeune homme est à l'affût : il cherche ; il trouve ; il se décide. Un jour, Girardin va trouver Dutacq, financier de l'époque, et ne lui apporte rien moins que le moyen de révolutionner le journalisme, en réalisant toutes les ressources, cachées encore ou mal explorées, de la presse.

Son plan est très simple.

Le prix normal de l'abonnement aux grands quotidiens est de quatre-vingts francs par an : c'est trop cher, beaucoup trop cher. Les journaux n'ont pas tous les abonnés qu'ils devraient avoir, parce que les journaux demandent trop d'argent à leurs abonnés... — Oui. Mais au-dessous de ce prix on perdrait sur la marchandise? — Qu'importe, s'il était lucratif de perdre : le public a besoin du quotidien à quarante francs. Donc, il faut réduire le prix de l'abonnement, tout de suite, et de la moitié. Et ce n'est pas tout. Les journaux à quatre-vingts francs sont ennuyeux, crasseux : ils endorment. Ce sont des journaux de partis politiques, solennels, menteurs, comme les coteries dont ils dépendent. Dans le journal à quarante francs, lequel doit se garder de paraître un journal au rabais, il faut introduire des attraits originaux, un soin ignoré, des allures vives, réunir en somme les deux éléments certains du succès commercial : donner plus, et demander moins. Quarante francs par an. Une dépense de deux sous par jour, au lieu de quatre. Un journal bien fait, animé, indépendant. Tout le monde s'abonnera ! — On ne s'abonnera que trop ! Le déficit de ce journal-là va croître en raison directe du nombre de ses abonnés. Avec quarante mille abonnés, votre quotidien mangera tous les ans cent cinquante mille francs. Où les trouvera-t-il? — Dans l'annonce, indique Girar-

din. Les journaux anglais vivent de l'annonce, et ce sont d'excellentes affaires. C'est qu'ils ont beaucoup d'abonnés. Ayez-moi beaucoup d'abonnés : je vous aurai beaucoup d'annonces. Elles rapporteront beaucoup d'argent. Or, à quarante francs par an, quarante mille abonnés, par exemple, sont plus faciles à atteindre qu'un millier seulement à quatre-vingts francs. Rien n'empêchera de syndiquer un jour les grands quotidiens au point de vue de l'annonce. Mais, dès l'instant, la clef du problème est de « réduire le prix de l'abonnement à sa plus extrême limite, pour élever le chiffre des abonnés à sa plus haute puissance ». Aussitôt cette formule admise, Girardin échafaude sur elle l'étrange distinction suivante. Dans la confection et le budget du journal, le déboursé de l'abonné doit représenter strictement les frais de papier, de tirage, de transport, et l'impôt du timbre. Toutes les autres dépenses (administration, rédaction, composition, etc.) sont une charge naturelle et nécessaire des services de publicité.

Ces pensées nous sont rebattues : nous avons le journal à un sou ; nous avons le journal à six pages. Nous n'ignorons pas tout-à-fait comment ces maisons s'établissent, sur quelles difficiles combinaisons. Ce sont les filles de Girardin. En son temps, l'audace était neuve. Elle plut à Dutacq, lequel n'était pas un nigaud. Sans doute pour prouver à son jeune ami le mérite de sa découverte, Dutacq la vola ; le 1er juillet 1836, sans Girardin, Dutacq lance le *Siècle* à quarante francs.

Trahison de nature à encourager, plus qu'à abattre, un Girardin. Le même jour où parut le *Siècle* de Dutacq, parut la *Presse* de Girardin. Dutacq avait fondé le *Siècle* au capital de six cent mille francs, par trois cents actions de deux cents francs. Le capital primitif de la *Presse* fut de huit cent mille francs, en parts de deux cent cinquante francs.

A l'honneur des journaux de 1836, constatons bien vite (elle s'éteindra de même) leur flamme d'instinctive résistance à la déviation fomentée par Émile de Girardin. Haineuse et rapide, la bataille s'engage. Les affiches de la *Presse* à quarante francs sont lacérées sur les murailles. Ses prospectus, où le système s'avoue et s'étale, sont lacérés aux mains des porteurs. Les insultes pleuvent. Girardin (1) doit se battre, et poursuivre en diffamation. — Faisons même la plus large part à la calomnie et à la routine, armes offensive et défensive d'une assez sordide concurrence. Écartons les capucinades d'un Capo de Feuillide, écrivain puisant sa vertu aux fonds secrets du ministère. Mais il reste la tristesse d'un Carrel. Chez Carrel, la méfiance se commande par l'opinion très fondée que, dans un état social où tout finit par se payer au plus cher possible, il peut être également improbe d'offrir une denrée au-dessus ou au-dessous de sa valeur ; par le sentiment de la

(1) Toutes les attaques allèrent à Girardin, épargnant Dutacq : elles ne se trompaient pas d'adresse. Notons au reste que Dutacq avait su placer dans les intérêts du *Siècle* tout le grand parti du centre gauche.

moralité propre au journalisme : et par l'amour d'une profession si malaisée à maintenir pure.

Les journaux furent un commerce avant Carrel et Girardin. Mais un commerce indécis, puéril, et qui flottait à l'aventure : de cet embryon, Girardin sait faire surgir une industrie. Avec lui, la presse s'organise en instrument économique, prend conscience des forces qu'elle recèle, s'équilibre au poids des forces ambiantes. Les journaux de toutes les provenances avaient refusé la réforme de Girardin. Tous, peu à peu, cèdent et suivent. Sauf les puritains et hautains *Débats*, sûrs d'une clientèle fière de payer cher (et qui déjà vendent à un bon prix leur dernière page), — sauf encore l'ancien *National* de Carrel, tous les grands quotidiens de France acceptent la loi des quarante francs, s'engagent tour à tour dans l'engrenage du tirage à vil prix et de la publicité quand même, achètent l'indulgence du public en le rendant complice de leur propre vénalité.

De 1836 à 1848, il y a douze années. En douze ans, une industrie marche, et, bien adaptée à ses conditions d'existence, indique ses futurs résultats. Mais les tares de la presse transformée s'étaient fait sentir dès la première heure.

D'aspect, c'est une presse plus séduisante, plus habile, plus littéraire. La typographie en est plus aimable. Désormais, l'article de tête porte un titre, une signature, n'exige du lecteur nul travail, sait fouetter sa curiosité, sa paresse ou sa fantaisie. A la *Presse* en particulier, Girardin sent vivement l'importance d'alléger le journal. Son effort quotidien est de découvrir à ses articles des titres stridents et prometteurs, d'émietter sa prose dans le clinquant des alinéas. Ce journal paiera « noblement » ses rédacteurs : c'est le terme du prospectus. Entendez par là que la *Presse* rétribue comme il convient les grands noms jetés en appât au public. Car, pour les prolétaires du journalisme, on ne les salarie ni mieux, ni plus mal. Mais enfin, au feuilleton de la *Presse*, Théophile Gautier doit traiter les questions d'art, et Victor Hugo en personne les questions sociales. M. Scribe donnera des « Proverbes », et M. de Balzac ses « Scènes de la vie privée ». Dumas père a le « feuilleton historique » (! et les théâtres de drame. Enfin le vicomte de Launay (pseudonyme de Mme de Girardin) publie ses *Lettres parisiennes*, — crée ainsi la chronique, genre nouveau.

De tels perfectionnements coûtent cher. Certes, au strict point de vue du métier, le journalisme est en progrès : au moral, c'est une autre affaire.

D'une part, les abonnements affluent. C'est une recette brute, honorable, et qui influe sur la recette nette, par l'effet de sa répercussion marchande sur la valeur de la publicité. Dès l'année 1838, la publicité de la *Presse* s'afferme à cent cinquante mille francs. Ce journal devrait être prospère : pourtant, en 1839, sa liquidation est demandée, obtenue

par ses actionnaires. La *Presse*, mise en vente, est rachetée à bas prix par Girardin et Dujarrier.

Certes, s'il y a de l'obscurité dans les comptes et les dividendes d'un journal, c'est affaire aux seuls actionnaires de s'en plaindre, à ce qu'il semble. Le bon public s'en lave les mains. On lui livre un journal supérieurement machiné, truqué, et rédigé par des maîtres : on le lui livre, ouvertement, fort au-dessous de la dépense de revient. C'est parfait, c'est très agréable. Seulement, c'est trop beau. Dans ce marché séducteur, une équivoque est bien capable de se glisser, de vicier tout. — *La Publicité*, qui définira, qui délimitera un si prestigieux vocable? La publicité, est-ce l'*annonce*? Est-ce la *réclame*? Sera-ce encore l'*article* commandé au journal, rédigé au journal ou hors du journal, mais rémunéré comme tel au profit de sa caisse ou de ses rédacteurs? Ces frontières-là sont vite franchies.

Sainte-Beuve enregistre, en 1839, les changements survenus par le fait de Girardin dans l'exercice et les mœurs de la critique, sa profession personnelle :

La situation des journaux, dit Sainte-Beuve, a notablement empiré depuis l'introduction de la presse dite à quarante francs : je ne m'attache à juger que du contre-coup moral. Le personnage trop célèbre et d'une capacité aussi incontestable que malheureusement dirigée, qui a eu cette idée hardie, prétendait tuer ce qu'on appelait le monopole de quelques grands journaux ; *mais il n'a fait que mettre tout le monde et lui-même dans des conditions plus ou moins illusoires*, et par où il devient de plus en plus difficile, à ne parler même que de la littérature, de se tirer d'affaire avec vérité, avec franchise. Les journaux, par cette baisse de prix, par cet élargissement de format, sont devenus de plus en plus tributaires de l'annonce ; elle a perdu son reste de pudeur, si elle en avait. *Maintenant, quand on lit dans un grand journal l'éloge d'un livre, et quand le nom du critique n'offre pas une garantie absolue, on n'est jamais très sûr que le libraire ou même l'auteur (si par grand hasard l'auteur est riche) n'y trempe pas un peu.*

S'il en est ainsi de la littérature, que sera-ce des affaires? Les financiers ont un intérêt autrement intense que les gens de lettres ou leurs libraires à manier la voix des journaux. Si la presse vend la gloire, elle saura bien vendre l'argent. Elle vendra aussi les honneurs. Elle vendra les places et les privilèges. — De fait, les dernières années du règne de Louis-Philippe sont peuplées d'histoires de pots-de-vin, ayant pour contre-partie naturelle des chantages de presse. Les pouvoirs publics et la presse se divisent le travail : ils alternent les rôles. Cette charge qu'un fonctionnaire veut vendre, un journal l'y aide : un autre journal s'en scandalisera. L'honnête citoyen rit ou s'indigne, selon son humeur et son journal, et, du reste, toujours à faux.

Qu'il vilipende M. de Girardin ou peste contre M. Guizot, c'est pourtant un homme averti : il sait parfaitement de quoi il retourne. On lui a montré les règles du jeu. Mais, prévenu ou non, notre homme s'y

trompera encore, car il prend son plaisir à être trompé. Fidèlement, le public continue à s'abonner aux feuilles qu'il méprise, parce qu'il y trouve ses avantages. Seulement, il se venge en universalisant sa méfiance inutile et paresseuse, sans la moindre perspicacité.

III

LA PRESSE PAUVRE

Une presse pauvre existe : mais elle se cache. Ce n'est pas une presse littéraire, ni d'intérêts, ni même de parti. C'est une presse sentimentale, une presse d'idées. Le grand public ne la lit guère. La bourgeoisie, haute ou petite, ne pouvant l'ignorer, la redoute, dans la mesure médiocre où elle la connaît. Presse de philosophes, de rêveurs : presse d'admirateurs d'utopies et d' « ennemis de la société ».

Mais comment donc se soutient-elle? C'est la presse des idéalistes et c'est la presse des prolétaires. Nul doute qu'elle ne fût répandue dans ces ateliers du faubourg Saint-Marceau, où Henri Heine s'aventura au printemps de 1840, où il entendit « chanter des chansons qui semblaient avoir été composées dans l'enfer, et dont les refrains témoignaient d'une fureur, d'une exaspération qui faisaient frémir », et où il trouva des écrits « qui avaient comme une odeur de sang ». Si jamais apparaît la République, cette presse un instant sera maîtresse, et suivra les destinées de la Révolution. D'ici au renouveau social, elle végète, parce qu'elle est très pauvre. Sa pauvreté même est sa raison d'être, un peu de sa vie.

La presse pauvre n'est pas quotidienne. Elle ne peut pas l'être.

D'abord, quel que soit le régime politique, la publication d'un quotidien implique un trop lourd capital. Écoutez plutôt ces déclarations de Léon Faucher, à la Constituante de 1848 : « Il n'y a pas un journal respectable qui puisse se fonder à moins que les entrepreneurs de ce journal n'aient devant eux un capital de deux cent cinquante à trois cent mille francs. J'ai peut-être quelque expérience de la presse. Je n'ai jamais vu un journal sérieux se fonder avec un capital de moins de cinq cent mille francs : je parle d'un journal quotidien, cela va sans dire. » — Mais surtout, tant que dure la monarchie, la loi protège les journaux riches. Comment cela ? Par le mécanisme du cautionnement.

Sous la légalité de septembre 1835, le taux du cautionnement varie du simple au quadruple, et même au delà, selon le lieu de naissance du journal et son tour de périodicité. A Paris, en Seine-et-Oise, en Seine-et-Marne, cent mille francs pour les quotidiens; soixante-quinze mille, pour un bi-hebdomadaire; cinquante mille pour un hebdomadaire; vingt-cinq mille seulement pour une revue bi-mensuelle ou mensuelle. En province, ces chiffres s'abaissent brusquement à vingt-cinq ou quinze

mille francs pour les quotidiens, selon la population des villes, à moitié respective de ces sommes pour les périodiques espacés. La conséquence est criante. Le publiciste pauvre, s'il ambitionne que son journal paraisse à Paris deux fois par mois, au maximum, devra réunir, déposer vingt-cinq billets de mille francs au Trésor. Sinon, qu'il s'exile en province. Sinon, qu'il se taise. C'est bien le vœu de la loi.

Vœu très manifeste dans les arguments que ne voilent pas à l'origine les avocats du procédé. Le cautionnement fut introduit dans le code de la presse par la loi de 1819. Loi libérale relativement, puisqu'elle substitue la répression judiciaire à l'arbitraire de la censure. Mais, par elle, les journaux vont encourir des condamnations pécuniaires, des amendes, porter le risque naturel de l'indépendance que cette loi leur mesure. Apparemment, le cautionnement doit couvrir le fisc contre l'insolvabilité éventuelle des journaux ? En aucune manière. Le cautionnement a pour essence d'empêcher que la presse ne tombe aux mains de pauvres diables, ennemis nés de l'ordre institué : il importe beaucoup que les entrepreneurs de journaux soient très riches. C'est M. Guizot qui l'atteste. Selon M. Guizot, la loi s'oppose à ce que la puissance de la presse soit indistinctement livrée « à quiconque voudrait s'en servir ». Et M. Royer-Collard est plus explicite encore : « Un journal est-il une influence ? Oui ; et peut-être la plus puissante des influences. Or, l'influence politique appelle une garantie. La garantie politique ne se rencontre, selon les principes de la Charte, que dans une certaine situation sociale. Cette situation est déterminée par la propriété, ou par ses équivalents ». Voilà un syllogisme clair. Notez qu'en 1819 le taux du cautionnement, pour les quotidiens de Paris, est fixé à deux cent mille francs. Tandis qu'en 1835, par le relâchement des esprits et malgré les terreurs de septembre, le gouvernement n'obtient plus des Chambres que le chiffre de cent mille francs.

Sainte-Beuve, toujours lucide, observe, en 1839, qu'en obligeant les journaux à se grever de ces charges pécuniaires énormes, le pouvoir les a pour sa part induits à accroître immodérément leurs profits de publicité.

Au système du cautionnement se lie le système de la gérance. En vertu des lois de septembre, le gérant responsable de chaque périodique doit posséder en son nom propre un tiers de la somme consignée au Trésor. En fait, après comme avant ces lois, c'est presque toujours quelque subalterne besogneux, heureux d'une place dont les périls se balancent de certains appointements. En 1834, un gérant de journal comparaît en cour d'assises. Le président l'interroge : « Êtes-vous l'auteur de cet article ? » L'accusé ne comprend pas, et fait répéter la question. Le président : « Écrivez-vous ? Vous occupez-vous de politique ? » — « Mon Dieu ! je sais signer mon nom. » — « Que faites-vous encore ? » — « Je m'occupe des bureaux : j'allume les lampes... » (C'est déjà Gribelin). — Félix Pyat conte l'historiette d'un autre gérant de

journal, qui démissionne parce que le journal ne se fait pas assez poursuivre. On lui payait cent francs ses mois de liberté, cinq cents francs ses mois de prison : cet homme entendait aller en prison.

La prison guette les gérants comme les rédacteurs de la presse pauvre. Tous y passent, s'y retrouvent, y complètent leur éducation. « La prison, disait le républicain Antony Thouret, est l'école normale du révolutionnaire ». Asservie par de telles entraves économiques et juridiques, autant dire par tout un système social, où se réfugie en effet la pensée des pauvres? Précisément dans cette presse périodique si véhémente, d'ordinaire non quotidienne, que signale M. Delessert dans son Rapport de police du 19 janvier 1847 : à l'*Atelier*, de Buchez ; à la *Fraternité de 1845*, au *Populaire* de Cabet ; à la *Revue du progrès*, de Louis Blanc : à la *Revue républicaine*, de Dupont : à la *Revue sociale*, de Pierre Leroux ; à la *Revue indépendante*, de George Sand et Pierre Leroux.

En 1846, on compte à Paris vingt-six journaux quotidiens : trois d'entre eux (le *National*, la *Réforme*, la *Démocratie pacifique*) représentent seuls l'opinion positivement républicaine. — A eux trois, ces quotidiens républicains n'ont pas quinze mille abonnés.

La vente des journaux au numéro ne se pratique pas encore. Le « salon de lecture » est toujours dans les mœurs courantes. On y va lire dix, quinze, vingt journaux, selon son appétit, son désœuvrement. Or, s'il est exact que les abonnements valent un gain plus solide et plus rémunérateur aux journaux que la vente à l'exemplaire, — laquelle suppose tant de pertes sèches et de concessions aux intermédiaires, — il est vrai aussi que numériquement, pour la diffusion du journal populaire, sinon pour sa caisse, l'autre système serait apte à d'autres résultats. A cette époque déjà lointaine (1), un quotidien conservateur, organe des classes riches, parvient encore à réunir une cohorte suffisante d'abonnés. Au contraire, la « presse avancée » est aussi la presse des pauvres : M. Guizot ne s'y trompait point. L'intérêt au moins apparent de cette presse serait donc de se détailler, de s'offrir pour un ou deux sous. Ce furent en effet des journaux communistes (notamment le journal de Cabet) qui réintroduisirent cette coutume de la vente à l'exemplaire, oubliée depuis la Révolution. La presse riche imita ici la presse

(1) Aujourd'hui déjà, on observe qu'il n'en va plus de même. Si le public de chaque opinion voulait sérieusement soutenir les journaux de son choix, il s'y abonnerait, au lieu de les acheter. La moralité de la presse y pourrait gagner, car elle ne serait plus si acculée aux expédients équivoques. Que si elle y persévérait, on serait en posture de les lui reprocher. Car, dans les conditions présentes, la coutume de la vente au numéro, combinée avec les exigences du public en matière de rédaction et d'information, tue le journal d'opinion, corrompt les autres, les mène tous à la ruine, aux ingéniosités commerciales douteuses, ou plus simplement au trafic d'influence : il est une limite à laquelle la publicité avouable ne rapporte plus.

pauvre : mais ce fut l'effet de la concurrence. Au reste, cette vente par les petits marchands, les crieurs, ne se voit guère avant Février.

Ce que fut au juste, avant Février, la vitalité de la presse quotidienne républicaine, les souvenirs d'Henri de Lacretelle nous en laissent l'image, là où l'auteur montre (automne 1847) le joyeux jacobin Caussidière, futur personnage de la République, débarquant à Cormatin en commis-voyageur du journal, si heureux de toucher ses quarante sous par souscripteur ! Organe principal des groupes d'extrême gauche, cette *Réforme* de Ledru-Rollin, de Flocon, d'Étienne Arago, s'était créée en 1843 sur les deniers de Ledru-Rollin, qui commençait en ce temps à dévorer sa fortune pour sa politique : elle avait remplacé le *Journal du peuple*, de Godefroy Cavaignac, lequel venait de disparaître, faute d'abonnés et de capitaux. — La *Démocratie pacifique*, de Victor Considerant, quémandait pour vivre, dans sa « petite correspondance », les offrandes de ses abonnés. — Enfin, pour ce qui est du *National* d'Armand Marrast, demeuré d'instinct si conservateur et parlementaire après la mort de Carrel, le comte de Carné (cité en cela par M. Tchernoff dans son récent et savant livre : le *Parti républicain sous la monarchie de Juillet*) estimait que la royauté avait de sa part moins à craindre que de l'esprit républicain d'une feuille dynastique, mais subversive, aussi lue dans la bourgeoisie que le *Siècle*.

Et de même, dans le peuple, les rêveries de George Sand, la sociologie d'un Eugène Suë préparent davantage l'attente des journées révolutionnaires que la propagande concertée des polémistes républicains.

Aussi, quand, sortie des pavés du boulevard des Capucines, la Révolution eut trouvé son point d'appui, pourtant si fragile, dans le rapprochement artificiel du *National* et de la *Réforme*, elle fut quand même accueillie à travers toute la France comme une adorable libératrice de cette monarchie méprisée comme un pouvoir faible, mais haïe comme un pouvoir fort. Des espérances hétérogènes convergeaient de toutes parts et saluaient du même geste la République. Toutes les volontés en réserve sous la monarchie et patientes seulement jusqu'en Février ont dès lors quatre ans à elles pour se mesurer, s'amalgamer, s'entre-détruire. A la République, il appartient, selon les uns, d'établir en trois mois la « justice sociale » et, selon les autres, de conduire en trois mois au respect de l' « ordre social », compromis par dix-huit années de monarchie veule.

Mais l'élection du Dix-Décembre juge vite la partie nouée sur les barricades de Juin. Des deux presses. — presse riche et presse pauvre, — celle-ci subira jusqu'à la Commune le deuil de sa gloire de Février.

IV

Le Choc

A l'occasion du 24 février, la *Revue indépendante* (de George Sand, Louis Viardot, Pierre Leroux) publie un numéro formé d'un article unique, exceptionnellement consacré à la peinture des événements. — *Victoire du peuple sur la royauté; inauguration de la République :* c'est le titre et le sujet de cet article, qui est de Pascal Duprat. Pour le lecteur désorienté, une note collective de la rédaction le commente :

Les compositeurs de notre imprimerie ayant abandonné les ateliers pour défendre la grande cause de la Révolution, la *Revue indépendante* n'est pas en mesure de paraître aujourd'hui dans sa forme ordinaire. Nous croirions manquer d'ailleurs à la majesté de l'histoire nationale en mêlant des pensées étrangères au récit de ces trois journées qui ont si glorieusement rétabli l'empire du droit.

En réalité, la *Revue indépendante* cesse de paraître. Ce numéro n'eut pas de lendemain. A la grève civique des typographes correspond la dispersion des rédacteurs. Des écrivains républicains ont désormais leur part d'influence et de responsabilité dans les événements que la France et le monde attendent jour par jour. Pour eux, les joies, les soucis de l'action positive commencent. La mêlée les réclame : la tactique les oblige : et leur arme change. De la *Revue* dense, intermittente, où posément ils discutaient et philosophaient sur l'avenir, voici qu'ils essaiment vers la fièvre des quotidiens.

Plus d'impôt du timbre; plus de cautionnement; plus de lois de septembre; plus de lois du tout : c'est la liberté. Riche ou pauvre, il suffit d'une plume et d'un imprimeur pour tenir boutique de presse, dire son mot sur les faits du jour, montrer son talent, prouver son système, et faire don à l'humanité des paroles de paix ou de colère qui la sauveront, si elle veut bien.

Forte tentation ! Le public en est vite débordé. Des nuées de crieurs couvrent les rues et les faubourgs, et vantent à longs hurlements une marchandise dont nul encore ne peut dire ce qu'elle vaut, car elle est toute neuve, mais qui abonde et s'offre au rabais. Les journaux paraissent, disparaissent, promettent des merveilles, tiennent ce qu'ils peuvent : ce n'est souvent rien. Comment choisir ? Pourquoi choisir ? Sait-on d'avance si mon papier, qui coûte un sou, recèle en soi plus de sagesse ou de folie que le vôtre, qui en coûte deux ? Prenons tout; que rien ne nous échappe : et que tout nous donne de l'espoir. Sur la foi d'un titre, j'achète, je lirai ce placard que me recommande, presque au même degré, tantôt la célébrité et tantôt l'obscurité de son auteur. En Révolution, l'anonyme d'hier est l'égal de l'écrivain qui a fait ses preuves. N'est-il pas une parcelle du souverain ? Peut-être il détient la clef de

l'énigme sociale : il est en droit de se prétendre dispensateur et héraut de vérité. — Alors, tout ce qu'une nation policée et nombreuse cache en temps normal d'idéologues passionnés, de cerveaux fumeux et de réformateurs en chambre, se concentre dans la capitale et dans les chefs-lieux de province. Les échauffés parlent haut. Les traîtres méditent leur attitude et calculent l'instant d'intervenir. Les amis sincères et hardis des hommes, émergeant trop rares dans la masse effervescente des brouillons et des frénétiques, sont discrédités et découragés par eux.

Du 24 février au 4 mai 1848, Daniel Stern dénombre l'éclosion de cent quarante-deux périodiques. Tous les noms leur servent : les plus beaux, les plus inquiétants, les plus bizarres. La *République*. L'*Amour de la patrie*. Les *Droits de l'homme*. *Franches paroles*. L'*Ordre*. Le *Travail*. La *Vérité*. La *Liberté*. L'*Harmonie universelle*. L'*Ère nouvelle*. Le *Bonheur public et général*. Le *Peuple*. L'*Esprit du peuple*. La *Voix du peuple*. L'*Écho du peuple*. La *Cause du peuple*. La *Souveraineté du peuple*. L'*Ami du peuple*. Le *Réveil du peuple*. La *Sentinelle du peuple*. Le *Représentant du peuple*. Le *Tribun du peuple*. Le *Triomphe du peuple*. *L'Enfer et le Paradis du peuple*. Le *Salut public*. Le *Nouveau Cordelier*. La *Guillotine*. Le *Père Duchêne*. Le *Petit homme rouge*. La *Voix des femmes*. Le *Flâneur*. L'*Épilogueur*. Le *Garde national*. L'*Omnibus*. L'*Eventail républicain*... Bien entendu, l'ancienne presse subsiste. Au premier jour, elle a fait acte d'adhésion éclatante, unanime à la République : adhésion toute de surface. Chaque parti se réserve, au fond, d'exiger du régime nouveau une docilité irréprochable à ses ordres, à ses vues d'avenir.

En face de ce débordement de l'opinion imprimée, la triple faiblesse du Gouvernement provisoire est de ne se pouvoir passer de l'approbation d'aucune feuille, toutes se disant républicaines ; d'être tenu de respecter l'entière liberté des journaux ; de n'avoir enfin pour ses plus proches interprètes que des organes sans lien entre eux, sans discipline, si accoutumés à combattre et à desservir le pouvoir que toute défaillance de leur intransigeance passée et toute complaisance de leur part envers un pouvoir ami risquent de ruiner leur crédit, d'être dénoncées par les gens habiles et les âmes violentes comme un trafic scandaleux des grands intérêts populaires.

Jusqu'au mois d'avril, les choses vont à souhait. C'est la lune de miel, très brève, du Gouvernement provisoire et de la nation. Point de cautionnement, ni de poursuites. Le Gouvernement provisoire écarte les armes que lui laissent ses propres décrets. Le public fait lui-même sa police de presse.

Mais souvent le public est inintelligent ou brutal. Dès le lendemain de la Révolution, au quartier latin, des étudiants ou soi-disant tels brûlent le journal de F.-V. Raspail, suspect d'exciter au mépris de la République. Voilà, pour le Gouvernement provisoire, des défenseurs un peu bien zélés. Très scrupuleusement, le Gouvernement provi-

soire s'interdit de favoriser ses partisans aux dépens de ses détracteurs : il montre une mansuétude égale à la presse de tous les bords. — Pas plus tard que le 5 mars, Émile de Girardin entame contre lui ses attaques : il lui avait accordé sa « confiance » juste pendant huit jours. Bientôt cette campagne exaspère la foule. Fin mars, un rassemblement se forme devant l'imprimerie de la *Presse*. Des cris montent : « Mort à Girardin ! brisons les presses... » Girardin se montre, tient tête aux braillards, les prêche et les dompte. Eux s'en vont demander justice au ministère des Affaires étrangères. Lamartine les reçoit et, d'un ton magnifique, les harangue à son tour : « La République admet même la liberté d'être injuste envers son Gouvernement !... » A minuit, Ledru-Rollin, ministre de l'Intérieur, se rend aux bureaux de la *Presse*, pour protéger le journal adverse contre le retour possible des bandes. Le lendemain, Girardin omet ce détail dans son compte rendu de l'événement.

Le Gouvernement provisoire ne dispose pas au juste d'un seul journal. La *Réforme* et le *National*, tantôt timorés et tantôt serviles, pratiquent fort gauchement le rôle d'officieux. L'expérience, le cynisme aussi du métier leur manquent. Pour remédier à cette lacune, Ledru-Rollin fonde au mois d'avril les *Bulletins de la République*, qui, paraissant tous les deux jours, auront pour tâche de propager l'évangile démocratique dans les campagnes. C'est Jules Favre qui les triture. George Sand est leur rédacteur principal. Sa vigueur de langage serait admise chez un écrivain autonome, signant ses articles en son nom propre, mais dépasse la note attendue de l'organe quasi-officiel du gouvernement. Ses imprécations et ses menaces apparaissent fanfaronnes et sectaires. Elles sont sur-le-champ relevées, commentées, exploitées aussi, par les feuilles fidèles à la réaction politique, à la conservation sociale. La démonstration républicaine, voire socialiste, arrangée au 16 avril par les amis de Ledru-Rollin sombre aux vociférations imprévues d'« A bas les communistes ! » En vain, une proclamation du Gouvernement provisoire invite tristement les citoyens à s'abstenir de tout « cri provocateur », les adjurant de s'unir tous en ce « cri sauveur : *Vive la République !* » C'en est fait : Paris et la France ont pris peur, et s'écartent des rouges. Aussi, c'est d'abord contre les « rouges » que s'opère le ralliement des forces contre-révolutionnaires. Mouvement tournant qui, l'heure venue, s'élargira (on y compte) jusqu'à enlever la République.

Contre les gens en place, l'effréné tourbillon s'élève des chansons qui ridiculisent et des mesquineries salissantes. La bonne presse enregistre avec joie toutes ces perfidies troublantes, leur donne corps. Le *Canard* de M. Xavier de Montépin accuse les deux frères Garnier-Pagès, jadis pauvres employés, d'ingratitude et de concurrence déloyale envers un ancien patron, leur bienfaiteur : or, des deux frères, ni le vivant ni le mort n'ont jamais tenu de maison de commerce. Le *Constitutionnel* peint les orgies, les chasses princières de Ledru-Rollin. Sa lourde ironie insère les « *nouvelles de la Cour* ». — Même réfutées devant les tribunaux,

même anéanties, ces anecdotes reparaîtront. Ces mensonges seront travestis en vérités. Pour toute riposte, les hommes de la République envoient de stériles rectifications aux journaux qui les diffament, les communiquent, faute de mieux, au *Moniteur*.

L'*Assemblée nationale* et la *Liberté*, fondées contre la République, tirent vite à quarante mille exemplaires. La *Presse*, qui les aide, à soixante-quinze mille. Des journaux républicains, les très violents seuls se vendent : la *Vraie République*, le *Père Duchêne*. Mais on les achète plus sans doute par inquiète curiosité que par sympathie. Une phrase de Proudhon (*Correspondance*, mai 1848) est à cet égard significative : rédigeant le *Représentant du Peuple*, il aspire au moment de pouvoir enfin conduire et soutenir cette entreprise « sans avoir besoin de frapper l'attention par un de ces coups imprévus qui amènent une saisie ».

Que si jamais il se déchaîne, l'orage qui s'amasse frappera plus durement que par les procès, les saisies. Après la journée du 15 mai et la dissolution mystificatrice de l'Assemblée par l'émeute, on commence à fermer les clubs. Raspail, Blanqui sont mis en prison. Leurs clubs sont dissous. Mais, de cet avertissement, la « presse plébéienne » n'a cure. Elle redouble au contraire de hardiesse, d'amertume, d'exigences. Et, comme elle n'est pas la plus forte, ses écarts sont autant de fautes que retiennent ses adversaires, grossissant le terrible compte dont le règlement approche.

Le 9 juin, un journal parisien, l'*Organisation du travail*, publie la liste des grandes fortunes de la capitale, annonce une suite : la statistique nominale des grands propriétaires fonciers. Ce journal s'était fondé le 20 avril, apparemment contre Louis Blanc, avec ce sous-titre : « La vérité aux ouvriers ». L'article-programme de son premier numéro (1) concluait par ces mots : « La seule association possible, la seule qui doive être productive et avantageuse à tous, c'est l'association du capital, de l'intelligence avec le travail ; de l'argent, de la tête et des mains. Ouvriers, songez-y bien : c'est dans cette association seule qu'est le salut ». Certes, ce n'était point là le ton d'une feuille incendiaire : mais ainsi, d'avril à juin, on mesure d'autant mieux le chemin parcouru.

Le 10 juin, la *Réforme* reproduit toute sèche, sans nul commentaire, la liste de noms publiée la veille par l'*Organisation du travail*. Ce même jour, à l'Assemblée, le représentant Jobez réclame des poursuites judiciaires pour excitation au pillage. Le ministre Duclerc promet que le gouvernement « fera son devoir ». Enfin Flocon, membre déchu de l'ancien Gouvernement provisoire, jure que si ses collègues de droite dénoncent les journalistes de gauche, lui-même signalera les journaux de droite qui, chaque jour, provoquent à l'assassinat des républicains.

Le lendemain, la *Réforme* imprime :

Savez-vous ce qui nous a tous indignés ? C'est que les philanthropes à millions aient oublié de porter aux blessés la charpie que donnait le pauvre ;

(1) Le seul que nous ayons pu retrouver à la Bibliothèque nationale.

c'est qu'ils aient fermé leurs coffres, écrasant le crédit public et ruinant les salaires : voilà nos griefs. Mais quant à vos trésors, d'où qu'ils viennent, tranquillisez-vous, on n'y touchera point ; car on y perdrait l'honneur, et l'honneur est le trésor du peuple !

Du reste, nous connaissons le but de ces attaques empoisonnées ; on veut provoquer le gouvernement à frapper la presse ; on veut se venger des coups terribles qu'elle a portés aux pillards du régime tombé. On a déjà fermé les clubs, réglementé l'affichage, fait un code contre les attroupements ; il faut bien que la grande empoisonneuse tombe à son tour ! et voilà pourquoi on dénonce comme infâme la presse des travailleurs, tandis qu'on laisse les journaux de la réaction insulter, calomnier librement la République, ses hommes et ses idées.

Qu'on nous poursuive et qu'à trois mois des barricades on jette la *Réforme* aux prétoires ! Sous la République, elle se défendra sans peur, comme sous la Monarchie.

Quinze jours plus tard, c'est la « saignée » de Juin.

La répercussion des événements de juin est directe sur les destinées des journaux. Le 26 de ce mois, les abonnés de la *Presse* ne reçoivent point leur journal. Le bruit se répand dans Paris que M. de Girardin est incarcéré. Ce bruit est exact. Le général Cavaignac a fermé l'imprimerie de la *Presse*, jeté en prison son adversaire incommode, coupable de s'être montré trop bon prophète sur ses projets. Girardin écrit de sa cellule au général, s'informe auprès de lui des motifs officiels de son arrestation. Cavaignac répond : « Citoyen, vos imprudentes publications perdraient la République, la nation, la société européenne tout entière... » Girardin reste au secret jusqu'au 7 juillet. Le 9, on le relâche, sans explications, après l'avoir fait interroger pour la forme par un capitaine (1).

En même temps que la *Presse* de Girardin, dix autres journaux sont frappés. Sans acception d'opinion, d'après le *Moniteur*, mais « parce que leur rédaction est de nature à prolonger la lutte qui a ensanglanté la capitale ». Savoir : la *Révolution ;* la *Vraie République ;* l'*Organisation du travail ;* l'*Assemblée nationale ;* le *Napoléon républicain ;* le *Journal de la Canaille ;* le *Lampion ;* la *Liberté ;* le *Père Duchêne ;* et le *Pilori*. Le général Cavaignac ne sera point taxé sans injustice d'être partial. Socialistes, bonapartistes, conservateurs, il étouffe toute voix discordante, garrotte quiconque compromettrait le salut public en gênant ses convenances personnelles.

Dans le premier élan de satisfaction délirante, l'Assemblée décrète que le général Cavaignac a « bien mérité de la patrie ». Eugène Cavai-

(1) M. Maurice Talmeyr a raconté que l'élargissement d'Émile de Girardin fut provoqué par l'intervention d'une femme, Esther X*** (Esther Guimont). Elle « tutoyait tout le Vapereau ». Elle arrive chez Cavaignac : — Ah ça ! tu arrêtes Girardin ? — Parfaitement ! — Et pourquoi ? — Parce qu'il conspire. — Comment, il conspire !... il ne peut pas conspirer : il est toujours seul de son avis ! « L'effet du mot, paraît-il, avait été souverain. Le général Cavaignac avait ri, et Girardin, une heure plus tard, était remis en liberté ». (Talmeyr. *Matin* du 7 janvier 1901).

gnac dépose les pouvoirs qui lui furent confiés pour une crise extraordinaire. L'Assemblée les lui rend par un nouveau pacte. Pas un instant il ne songe à les confisquer spontanément. Capable d'ambition et d'orgueil, c'est quand même un fort honnête homme. Surtout, il met son point d'honneur à être un général républicain. La prépondérance dans l'État, qu'il croit s'être acquise pour l'avenir par ses services, lui suffit et le flatte. C'est en quoi justement il se trompe. Ceux qu'on sauve sont toujours ingrats. Toute sa force lui venait de sa situation militaire. S'il abdique, s'il accepte de devenir un parlementaire discutable, il est naturel que les partis lui retirent leur respect, négocient au lieu d'obéir, et poursuivent leurs avantages plutôt que de servir le sien.

Supprimer une douzaine de journaux, enfermer un journaliste, le relâcher sans lui dire pourquoi, ce sont peccadilles d'état de siège La faute politique du général, c'est son équité trop simpliste. Elle déconcerte. En autoritaire ingénu, Eugène Cavaignac ne sait pas ou ne veut pas choisir : il commande le silence, indistinctement, aux « ennemis de la société » et aux « ennemis de la République ». Les uns et les autres se ligueront d'abord contre lui, pour pouvoir ensuite se mesurer entre eux.

Le 1er août, à l'Assemblée, le citoyen Crespel de la Touche, avoué, interpelle sur l'arrestation arbitraire du directeur de la *Presse* et la suppression non moins arbitraire des onze journaux. Ces mesures étaient-elles autorisées par l'état de siège? Le ministre de la Justice, M. Marie, esquive la question de droit, se réfugie dans l'éloquence, et plaide l'apologie de Cavaignac. Le général a-t-il, oui ou non, « *bien mérité de la patrie?...* » Un jeune professeur de droit, M. Valette, homme sincèrement attaché aux libertés républicaines, déclare posément, avec le calme et le sens fin d'un juriste, que l'éloge donné au général Cavaignac pour l'ensemble de sa conduite ne saurait couvrir ses erreurs particulières. On l'écoute peu. Enfin, sur l'intervention hostile de Victor Hugo, Cavaignac s'énerve, n'y tient plus, monte à la tribune, refuse de se défendre, insinue seulement que ses censeurs de l'heure présente l'incitaient, cinq semaines plus tôt, à usurper la dictature. L'Assemblée vote à mains levées l'ordre du jour pur et simple. C'est encore une manière d'avertissement. Le gouvernement s'y soumet. Un arrêté du 6 août, contresigné du général Cavaignac, comme chef du pouvoir exécutif, lève la « suspension » prononcée en juin.

Voici restituée la liberté de concurrence et de combat à ces journaux dont les partis ambitionnaient de s'égorger réciproquement.

Mais pour combien de temps? L'épouvante de Juin survit: elle est présente à toutes les âmes. A lire les journaux du parti de l'ordre, il y a eu « vingt-deux mille forçats » dans l'insurrection. Les rédacteurs du *Constitutionnel* et de la *Patrie* ricanent les premiers des contes sanguinaires qu'ils forgent à l'usage du public, et dont ils chargent effrontément les vaincus de Juin. C'est eux qu'on écoute. Les républicains n'osent pro-

tester, dire ce qu'ils savent et ce qu'ils sentent, rétablir l'entière vérité des faits, devancer par là la justice complexe de l'histoire : tous ceux d'entre eux qui ne sont pas compromis et menacés directement dans leur liberté et leur vie sont au moins suspects de favoriser en secret les anti-sociaux. Au fond, les principes républicains ne seraient-ils pas à tout prendre les générateurs vrais de la guerre sociale? Cette idée plane et s'insinue dans les palais, dans les boutiques et les chaumières. Et, la presse démocratique étant tenue pour responsable des récentes convulsions économiques, les temps apparaissent échus d'entraver son œuvre de destruction. La crainte de l'amende et de la prison, c'est le commencement de la sagesse pour le démagogue. Le cautionnement, lui aussi, avait du bon. Avec cette maxime : empêchons le retour des fureurs de Juin, on obtiendra de l'Assemblée et du pays leur adhésion à tout reniement des promesses de Février, le reniement de Février même.

Le gouvernement s'y emploie.

L'action est rapide. Dès juillet, les ministres se sont avisés que les décrets abrogateurs des lois de septembre ont expressément réservé la législation antérieure à l'année 1835. En conséquence, une circulaire du ministre de la Justice (à cette date, M. Bethmont) invite MM. les procureurs généraux à appliquer de près les lois de 1819, 1822, 1828, 1830. La République s'excuse d'avoir laissé dormir tout un trimestre les lois de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Elle promet aussi son code de la presse. La promesse ne se fait point attendre. A la séance du 11 juillet, le ministre de l'Intérieur, — M. Sénard, — présente un double projet de décrets sur le cautionnement des journaux, sur la répression des crimes et délits de presse. Le représentant Berville dépose son rapport le 1er août. La discussion commence le 7 août, dure quatre jours, s'achève le 11.

La Constituante vote en bloc les deux décrets. — Le cautionnement est rétabli. Son taux sera désormais de vingt-quatre mille francs (chiffre timide) pour les quotidiens de Paris. Encore, est-il bien entendu que ce décret sur le cautionnement ne vaut qu'à titre provisoire : jusqu'au 1er mai 1849. A cette date, ses dispositions tomberont de plein droit. On escompte ainsi l'heureux apaisement qui ne manquera pas de se produire.

Qui s'y méprendrait? Ce décret transitoire est une entrée de jeu. Le décret du 11 août bâillonne l'écrivain, même de grand cœur, s'il n'a pas vingt-quatre mille francs. Lamennais ne les a point : le *Peuple constituant* se tait. Du moins, son dernier numéro jette encore l'anathème flétrissant sur les vainqueurs : «... Soldats de la presse, dévoués à la défense des libertés de la patrie, on nous traite comme le peuple, on nous désarme. Depuis quelque temps, notre feuille, enlevée des mains des porteurs, était déchirée, brûlée sur la voie publique. Un de nos vendeurs a même été emprisonné à Rouen, et le journal saisi sans autre formalité. L'intention était claire : on voulait à tout prix nous réduire au silence. On y a réussi par le cautionnement. Il faut aujourd'hui de l'or, beaucoup d'or, pour jouir du droit de parler. Nous ne sommes pas

assez riches. *Silence au pauvre!* » — Aux adversaires des décrets, niant qu'un journal honnête et pauvre pût découvrir, immobiliser pour son cautionnement, vingt-quatre mille francs de capital, M. Marie, ministre de la Justice, avait répondu devant l'Assemblée : « Soyez sincères, et dites qu'en effet le capitaliste n'ira pas là où sont les sentiments de désordre ; que le capitaliste n'ira pas là où sont les idées d'anarchie, où sera la négation de tout ce qu'il y aura de grand, d'important pour la société ».

Rapprochée de l'apostrophe de Lamennais, cette espérance de M. Marie définit le problème. Elle démontre que l'incidence des décrets est strictement calculée. Forcés de subir l'inquiétude grandissante qui émane de la presse pauvre, — individualiste, indisciplinée, audacieuse par ce qu'elle est sans attaches et sans risques — ou de rentrer sous le joug exclusif de l'ancienne presse à gros capital — lourde machine parasite et qui pressure, mais que sa puissance même attache à l'ordre social où elle s'épanouit, — les intérêts apeurés crient leurs préférences. Ces préférences sont des ordres. Le cautionnement décapitera la presse de la Révolution. Saisies, procès, condamnations, élimineront en patience les quelques organes où se sera réfugié l'effort des publicistes réfractaires.

Dans le dernier semestre de la monarchie, Proudhon laisse un entrepreneur rechercher pour lui les fonds nécessaires à la création d'un journal hebdomadaire. La difficulté principale vient alors du cautionnement : « L'entrepreneur, écrit Proudhon à un ami (22 janvier 1848), éprouve un grand embarras, à cause du cautionnement, qui est de 50.000 francs : je ne sais comment cela ira ». La République s'étant par hasard montrée, le journal paraît, quotidien : c'est le *Représentant du peuple*. L'affaire réussit : le journal se vend, comme de juste, étant rédigé par Proudhon. Mais surviennent les événements de juin — leur prompt contre-coup : les décrets Sénard. Le *Représentant du peuple* est « suspendu » (lisez : *supprimé*) par arrêté du 21 août. Notre Proudhon ne s'en émeut guère. Il écrit : « Nous allons reparaître sous le titre du *Peuple*... Nous constituons une société au capital de cent mille francs ». C'est parler bravement. Seulement, on se demande si ce capital existe autre part qu'en papier timbré. Le Trésor ne fait pas crédit. Or, Proudhon ajoute : « Nous avons de forts souscripteurs et de bonnes signatures ; malheureusement, avec les meilleures hypothèques, on ne trouve en ce moment pas d'argent. Nous ne pouvons venir à bout de former nos 24.000 francs. » Prenez ses lettres de l'époque : elles fourmillent de soucis d'argent, comme si elles étaient de Balzac.

Enfin, le *Peuple* s'organise avec vingt mille francs du bailleur de fonds, et des sacrifices d'amis, voire d'inconnus : un jeune homme de la bourgeoisie aisée apporte six mille francs. Proudhon retrouve ses succès de vente. Louis Veuillot, l'autre grand journaliste du temps, est satisfait, au mois d'août 1848, des neuf mille abonnés de l'*Univers*. En

février 1849, Proudhon tire à vingt-cinq mille. En avril, à quarante-deux mille : il parle de ses deux cent mille lecteurs, et, grâce aux journaux de province qui le reproduisent et le soutiennent, affirme qu'il s'attache, « par la communauté d'idées, plus d'un million de citoyens ». Précisément : il est dangereux. La cour d'assises, la prison et la ruine le guettent. Mais que lui importent les condamnations, les persécutions du parquet ? A chaque reprise, l'amende sera payée par les souscriptions du public. Et de la Conciergerie ou de Sainte-Pélagie, Proudhon sait encore mener son journal, apprêter la besogne du jeune élève Darimon.

Ni le cautionnement ne le paralyse, ni les procès ne le font taire. Ce ne sera pas trop d'un coup d'État pour dominer cet écrivain.

Même devenue prudente, régressive, multipliant les procès de presse, fortifiant l'arsenal vengeur (lois des 27 juillet 1849 et 10 juillet 1850) et suppliant qu'on pardonne en faveur de son énergie tardive à ses origines émeutières, la seconde République est incapable d'éteindre les foyers que couve la presse pauvre. Mais les libéraux ou se croyant tels, qui gouvernent encore, abdiqueront sans trop se faire prier. Le malheur des temps veut que leurs intérêts moraux soient en désaccord avec leurs intérêts matériels. Or, chacun en France sent que les classes moyennes préfèrent, à ce moment, la défaite politique à l'insécurité sociale.

Un Falloux, catholique et légitimiste, a probablement approuvé en secret l'acte du Deux-Décembre, quand ce fut chose faite, mais ne paraît pas y avoir aidé. Tandis que M. Thiers, à la date du 15 novembre 1850, vend pour soixante-quinze mille francs sa part du *Constitutionnel* au docteur Véron, c'est-à-dire à l'Élysée, Véron, les mains libres, introduit dans la maison M. Granier de Cassagnac (le père), dont la dextérité virulente marie le pays à l'Empire. Cette petite révolution de journal est un symbole du triomphe décisif de la presse attachée à ce désir de repos, même illusoire et éphémère, qui est le pôle de la société française au milieu du XIXe siècle.

ROBERT DREYFUS

A la dure[1]

CHAPITRE XIII

Mormons et Gentils. — Une boisson exhilarante et ses effets sur Bemis. — La Ville du Lac Salé. — Grand contraste. — Un vagabond mormon. — Conversation avec un Saint. — Visite au Roi. — Une comparaison bien trouvée.

Nous eûmes un bon souper composé des viandes, des volailles et des légumes les plus frais, en grande variété et en pareille abondance. Après, nous nous promenâmes un peu par les rues et nous jetâmes des coups d'œil à l'intérieur des boutiques et des magasins ; c'était un ravissement que de dévisager à la dérobée les gens que nous prenions pour des Mormons. C'était pour nous un pays de féerie, sous tous les rapports, un pays d'enchantements, de lutins et de mystère terrible. Nous éprouvions la curiosité de demander à chaque enfant combien il avait de mères et s'il pouvait d'affilée réciter leurs noms ; nous nous sentions tressaillir chaque fois que la porte d'une demeure s'ouvrait et se fermait à notre passage laissant entrevoir des têtes humaines, des dos et des épaules ; nous désirions tant avoir une bonne fois la contemplation d'une famille mormonne, dans toute sa compréhensive ampleur, disposée selon les cercles concentriques habituels de son foyer domestique !

Quelques moments plus tard, le gouverneur délégué du Territoire nous présenta à d'autres « Gentils » et nous passâmes une heure agréable avec eux. Les « Gentils » sont les gens qui ne sont pas Mormons. Notre compagnon de voyage Bemis, laissé à sa propre initiative pendant cette partie de la soirée, ne s'en tira guère avec un succès exorbitant, car il entra dans notre chambre d'hôtel vers onze heures, tenant un langage incohérent, entrecoupé et désordonné, et arrachant de temps en temps par la racine un mot qui contenait plus de hoquets que de syllabes. Joignant à cela qu'il accrocha son habit sur le plancher, à côté d'une chaise, et son gilet sur le plancher, de l'autre côté de la chaise, qu'il empila son pantalon

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre 1901.

sur le plancher devant cette chaise, qu'il contempla le résultat général avec une terreur superstitieuse, le déclarant finalement « trop fort pour lui » et qu'il alla se coucher avec ses souliers aux pieds, nous fûmes amenés à craindre qu'il n'eût mangé quelque chose qui ne lui allait pas.

Mais nous apprîmes ensuite que c'était quelque chose qu'il avait bu. C'était exclusivement un cordial mormon, du « tan de la vallée ». Le tan de la vallée (ou du moins une forme du tan de la vallée) est une sorte de whisky ou de cousin germain du whisky, d'invention mormonne et fabriqué seulement dans l'Utah.

La tradition dit qu'il se compose de feu et de soufre (importés). Si mes souvenirs sont justes, Brigham Young ne tolère dans son royaume aucune buvette publique, et ne permet à ses fidèles aucune buverie privée, à moins qu'ils ne s'en tiennent au tan de la vallée.

Le jour suivant, nous errâmes de tous côtés le long des rues planes, droites et larges et nous appréciâmes l'agréable nouveauté d'une ville de quinze mille âmes sans flâneurs visibles et sans ivrognes ni tapageurs apparents ; un cours d'eau limpide bruissait et dansait dans chaque rue au lieu d'un ruisseau nauséabond ; les habitations coquettes se succédaient îlots après îlots, bâties en charpente et en briques dorées par le soleil ; un grand verger et jardin fertile apparaissait derrière chacune d'elles, des dérivations de la conduite d'eau de la rue serpentaient entre les plates-bandes et les arbres fruitiers, et un air général grandiose de prospérité et de bien-être enveloppait et pénétrait l'ensemble. Partout se trouvaient des ateliers, des manufactures et toutes sortes d'industries ; on voyait, de quelque côté qu'on regardât, des figures absorbées et des bras à l'ouvrage ; et on avait dans les oreilles le choc incessant des marteaux, le bourdonnement du commerce et le ronflement satisfait des pignons et des volants.

Les armes héraldiques de mon État natal consistent en deux ours pochards, tenant, debout entre eux, un tonneau mort et défunt et faisant cette remarque appropriée : « UNIS, NOUS RESTONS DEBOUT (un hoquet) ; DIVISÉS, NOUS TOMBONS. » Elles ont toujours été trop symboliques pour l'auteur de ce livre. Mais le blason des Mormons est clair. Et il est simple, sans ostentation et leur va comme un gant. Il représente une RUCHE D'OR avec toutes les abeilles au travail.

La ville est située au bord d'une plaine unie aussi large que l'État de Connecticut et se tapit à terre contre le pied d'une

muraille recourbée de puissantes montagnes, dont les cîmes se cachent dans les nuages et dont les épaulements gardent les restes des neiges de l'hiver pendant tout l'été. Vue d'une de ces hauteurs vertigineuses, à une vingtaine de kilomètres de distance, la Ville du Grand Lac Salé, réduite et amoindrie, ne rappelle plus qu'un village-joujou reposant sous la protection majestueuse de la muraille de Chine.

Sur quelques-unes de ces montagnes, vers le sud-ouest, il pleuvait tous les jours depuis deux semaines, mais pas une goutte d'eau n'était tombée dans la ville. A la fin du printemps et au commencement de l'automne, pendant les jours de chaleur, les habitants pouvaient quitter leurs éventails et leurs grognements pour aller se rafraîchir au spectacle luxueux d'une magnifique tempête de neige fonctionnant dans la montagne. Ils pouvaient en jouir à distance, dans ces saisons, bien que la neige ne tombât pas dans leurs rues ni dans leur voisinage.

La Ville du Lac Salé était salubre, extrêmement salubre. On affirmait qu'il n'y avait qu'un seul médecin dans le pays, et qu'on l'arrêtait régulièrement une fois par semaine en vertu de la loi sur le vagabondage, sous la prévention de « n'avoir aucuns moyens visibles d'existence. » (En fait de véracité on vous donne toujours l'article fort au Lac Salé, et bonne mesure et bon poids par dessus le marché. Très souvent quand on veut peser une de leurs petites déclarations banales les plus aériennes, il faut les balances à foin.)

Nous avions désiré visiter la fameuse mer intérieure, la « Mer Morte » américaine, le Grand Lac Salé, à 27 kilomètres de la ville, car nous en avions rêvé, nous y avions pensé, nous en avions parlé et nous avions brûlé de la voir, pendant toute la première partie de notre voyage ; mais à présent qu'elle n'était plus qu'à portée de la main, elle avait perdu presque tout vestige d'intérêt. Nous remîmes donc l'excursion au lendemain d'une manière vaguement générale et ce fut la dernière fois que nous y songeâmes. Nous dînâmes chez quelques Gentils hospitaliers; nous visitâmes les fondations du temple prodigieux ; nous causâmes longtemps avec ce Yankee déluré du Connecticut, Heber C. Kimball (mort depuis), un Saint de haut degré et un puissant homme de commerce. Nous vîmes la « Maison de la Dîme » et la « Maison du Lion » et je ne sais combien d'autres bâtiments religieux et civils d'espèces variées et de noms curieux. Nous courûmes ça et là, heureux à toute heure, nous recueillîmes une grande somme d'informations utiles

et de bêtises amusantes et nous allâmes nous coucher le soir, le cœur content.

Le second jour nous fîmes la connaissance de M. Street (mort depuis). Nous endossâmes des chemises blanches et nous allâmes rendre une visite officielle au roi. Il nous parut un vieux monsieur tranquille, aimable, plein d'aisance, de dignité et de sang-froid, âgé de cinquante-cinq à soixante ans, avec une douce malice dans le regard qui probablement y était à sa place. Il était très simplement vêtu et venait de retirer un chapeau de paille quand nous entrâmes. Il parla de l'Utah, des Indiens, du Nevada et de généralités américaines avec notre secrétaire et certains fonctionnaires qui nous accompagnaient. Mais il n'accorda aucune attention à ma personne, bien que je fisse plusieurs tentatives pour lui « tirer les vers du nez » sur la politique fédérale et sur son attitude hautaine envers le Congrès. Je trouvais que plusieurs des choses que je disais étaient vraiment très bien. Mais il se borna à se retourner de mon côté, de loin en loin, un peu à la façon de certains vieux matous bienveillants que j'ai vus, quand ils se retournent pour voir quel est le chaton qui joue avec leur queue. Bientôt je me retranchai dans un silence indigné et restai assis jusqu'à la fin, échauffé et hors de moi, et l'exécrant dans mon cœur comme un sauvage ignorant. Mais il était calme. Sa conversation avec ces messieurs coulait aussi agréable et aussi musicale qu'un ruisseau d'été.

Quand l'audience fut terminée et que nous prîmes congé de lui, il posa la main sur ma tête, rayonnant d'admiration, et dit à mon frère : « Ah ! votre enfant, je présume ! Fille, ou garçon ? »

CHAPITRE XIV

Entrepreneurs mormons. — Comment M. Street les surprit. — Le litige est soumis à Brigham Young et comment il le dénoue. — La polygamie considérée à un autre point de vue.

M. Street était très occupé de ses entreprises télégraphiques, et, considérant qu'il avait treize ou quatorze cents kilomètres de montagnes inhabitées et de déserts mélancoliques à traverser avec son fil de fer, il était naturel et nécessaire qu'il fût aussi occupé que possible. Il ne pouvait pas non plus avancer à son aise, je veux dire en coupant ses poteaux au bord de la route ; mais il lui fallait les charroyer, au moyen d'attelages de bœufs.

à travers ces déserts épuisants, et il y avait parfois deux jours de voyage d'abreuvoir à abreuvoir. L'entreprise de M. Street, était, comme on voit, vaste, à tous les points de vue ; et pourtant pour comprendre ce que ces mots vagues, « treize cents kilomètres de montagnes déchirées et de déserts lugubres », veulent dire, il faut parcourir le terrain en personne : la plume et l'encre ne peuvent en exposer la terrible réalité au lecteur. Somme toute, la plus redoutable des difficultés de M. Street se trouva être une difficulté sur quoi il n'avait nullement compté. Il avait sous-traité avec des Mormons pour la moitié la plus dure et la plus ardue de sa grande entreprise, lorsque tout à coup ceux-ci réfléchirent qu'ils n'y gagneraient que peu ou rien, de sorte qu'ils jetèrent tranquillement leurs poteaux par-dessus bord dans la montagne ou le désert, au hasard du lieu où ils se trouvaient quand l'idée leur en prit, et retournèrent chez eux vaquer à leurs occupations ordinaires. Ils étaient engagés par écrit envers M. Street, mais ils n'en avaient cure. Ils répondirent qu'ils « admireraient » de voir un « Gentil » forcer un Mormon à exécuter un contrat onéreux dans l'Utah ! Et ils s'amusèrent grandement de l'aventure. Street nous dit, car c'était lui qui nous racontait la chose :

— J'étais dans la consternation. J'étais astreint par des clauses très sévères à achever mon entreprise en un temps donné, et ce désastre avait bien l'air d'être ma ruine. La difficulté était tellement imprévue, que j'étais entièrement déconfit. Je suis un homme d'affaires, j'ai toujours été un homme d'affaires ; vous pouvez donc vous imaginer combien je fus foudroyé de me trouver dans un pays où les *contrats écrits étaient sans valeur !* — cette garantie par excellence, cette ancre de salut, cette condition absolue du commerce. Ma confiance m'abandonna. Il était inutile de faire de nouveaux contrats, c'était évident. J'en parlai d'abord à un notable, puis à un autre. Ils sympathisèrent avec moi, numéro un, mais ils ne savaient que faire pour m'aider. A la fin, un Gentil me dit : « Allez trouver Brigham Young ! ce pauvre fretin ne peut vous servir de rien. » L'idée ne me paraissait pas fameuse, car, si *la loi* ne pouvait rien pour moi, que pourrait un individu qui n'avait pas même de part dans la confection ni dans l'application de la loi ! Young était peut-être un très bon patriarche dans son église ou un très bon prédicateur à son tabernacle, mais il fallait quelque chose de plus sérieux que la religion ou la persuasion morale pour influencer une centaine de sous-traitants mi-

sauvages et réfractaires. Cependant, que faire ? Je pensai que M. Young, à défaut d'autre chose, me donnerait probablement quelque conseil et une ou deux idées précieuses : j'allai donc tout droit le trouver et je lui exposai mon cas en entier. Il parla très peu, mais il montra grand intérêt tout du long. Il examina en détail tous les papiers, et chaque fois qu'il semblait y avoir quelque chose comme une anicroche, soit dans le dossier, soit dans mes dires, il revenait en arrière pour reprendre le fil et le suivait patiemment jusqu'à un résultat intelligible et satisfaisant. Ensuite il fit une liste des noms des entrepreneurs. Enfin il me dit : « Monsieur Street, tout ceci est parfaitement clair. Ces actes sont établis strictement et légalement ; ils sont dûment signés et certifiés. Ces gens-là les ont certainement passés les yeux ouverts. Je n'y vois ni vice ni défaut. » Ensuite M. Young se tourna vers un homme de planton à l'autre bout de la chambre et dit : « Portez cette liste de noms à Un Tel, et dites-lui de faire venir ici ces hommes à telle heure. » Ils vinrent à la minute fixée. Moi aussi. M. Young leur posa un certain nombre de questions et leurs réponses s'accordèrent avec mes déclarations. Puis il leur dit : « Vous avez signé ces contrats et assumé ces obligations de votre plein gré et de votre libre consentement ? — Oui. — Eh bien, exécutez-les à la lettre quand ils vous ruineraient jusqu'au dernier sou. Allez ! » Et ils allèrent, et vivement ! Ils sont actuellement éparpillés à la file dans le désert, travaillant comme des abeilles. Et sans mot dire. Il y a ici une fournée de gouverneurs, de juges et autres fonctionnaires débarqués de Washington qui maintiennent l'apparence d'une forme républicaine de gouvernement, mais la vérité pétrifiée, c'est que l'Utah est une monarchie absolue et que Brigham Young est roi.

M. Street était un brave homme et je crois son histoire. Je l'ai beaucoup connu par la suite, durant des années, à San-Francisco.

Notre séjour à la Ville du Lac-Salé ne dura que deux jours : c'est pourquoi nous n'eûmes pas le temps de nous livrer à l'enquête habituelle sur le fonctionnement de la polygamie ni de dresser les statistiques et les arguments habituels, préparatoires à un nouvel appel à la nation en général sur ce sujet. J'en avais l'intention. Avec la suffisance exubérante de la jeunesse, je brûlais de m'y plonger la tête la première et d'opérer une grande réforme dans le pays... Mais je vis les Mormonnes. Alors je fus touché. Mon cœur fut plus sage que ma tête. Il

s'émut à la vue de ces pauvres êtres disgracieux et pathétiquement laids et, en me détournant pour dissimuler la généreuse humidité de mes yeux, je déclarai : « Non, l'homme qui en épouse une a fait un acte de charité chrétienne qui mérite l'approbation amicale du genre humain et non sa censure amère, et l'homme qui en épouse soixante a accompli un acte de dévouement désintéressé si sublime que les nations devraient se tenir découvertes en sa présence et l'adorer en silence.

CHAPITRE XV

Une tanière de Gentils. — La Polygamie sur le tapis. — L'épouse favorite et le n° 34. — Poulailler pour épouses en retraite. — Il faudrait marquer les enfants. — Prix d'un cadeau au n° 6. — Cadeau d'un sifflet et ses conséquences. — On rend un père aux enfants trouvés. — Il lui ressemblait. — Le lit de famille.

C'est un pays délicieux, en fait de palpitantes histoires relatives à l'assassinat de Gentils intraitables. Je ne peux guère concevoir quelque chose de plus intime que la soirée que nous passâmes à Lac-Salé, dans une tanière de Gentil, à fumer des pipes et à entendre raconter : comment Burton galopa au milieu des « Morisites » sans défense et suppliants et les abattit comme autant de chiens ; comment Bill-Hickman, un Ange Destructeur, tua Brown et Arnold à coups de fusil, parce qu'ils le poursuivaient pour dette ; comment Porter Rockwell fit telle et telle horreur ; comment des gens étourdis arrivaient dans l'Utah, qui faisaient des observations sur Brigham, ou sur la polygamie, ou sur quelque autre sujet sacré, et comment, le lendemain, au point du jour, on était sûr de retrouver ces mêmes gens étendus au fond d'une cour, attendant tranquillement le corbillard.

La chose la plus intéressante après celle-là, c'est d'écouter ces Gentils parler de la polygamie : comment quelque vieux batracien dodu d'ancien ou d'évêque épouse une fille, la trouve à son goût, épouse la sœur, la trouve à son goût, épouse l'autre sœur, la trouve à son goût, en reprend une autre, la trouve à son goût, épouse la mère, la trouve à son goût, épouse le père, le grand-père, l'arrière grand-père, et vient, avec appétit, en redemander d'autres ; comment le petit tendron de onze ans se trouvera être la favorite, tandis que sa propre et vénérable grand'mère

devra prendre rang au N° 36 dans l'estime de leur mari mutuel, et coucher à la cuisine, très vraisemblablement ; et comment cette effroyable pratique, ce rassemblement dans un seul nid odieux de la mère et des filles, et cette élévation d'une fille toute jeune au-dessus de sa mère sont des choses que les Mormonnes acceptent, parce que leur religion leur enseigne que plus un homme a de femmes sur la terre et que plus il élève d'enfants, plus haute sera la place qu'ils occuperont tous dans le monde à venir, et plus elle sera chaude, peut-être, bien qu'ils n'en disent rien.

Selon ces Gentils de nos amis, le harem de Brigham Young contient vingt ou trente femmes. On dit que plusieurs d'entre elles sont devenues vieilles et ont quitté le service actif, mais qu'elles sont logées et entretenues confortablement dans le sérail, la Maison du Lion, ainsi qu'on le nomme bizarrement. En compagnie de chaque femme sont ses enfants, cinquante en tout. La maison est parfaitement calme et paisible quand les enfants se tiennent tranquilles. Ils prennent tous leurs repas dans la même pièce, spectacle joyeux et familial, prononce-t-on. Aucun de nous n'eut l'occasion de dîner chez M. Young, mais un Gentil du nom de Johnson, se donnait pour avoir eu le plaisir de déjeuner en ami à la Maison du Lion. Il fit un tableau comique de l'appel nominal et autres préliminaires, et du carnage qui se déchaîna quand on servit les gâteaux de sarrazin. Mais il broda un peu trop. Il dit que M. Young lui rapporta plusieurs traits d'esprit de certains de ses « deux ans » en observant, non sans fierté, qu'il avait été, pendant bien des années, le fournisseur le plus abondant de cette spécialité à l'une des revues de l'Est ; alors il voulut montrer à M. Johnson un des petits chéris qui avait dit le dernier bon mot, mais il ne put pas retrouver cet enfant. Il explora la physionomie de tous les enfants en détail, mais sans pouvoir décider lequel c'était. Finalement, il y renonça, avec un soupir, et dit :

— Je pensais que je reconnaîtrais ce petit moutard, mais non !

M. Johnson ajouta que M. Young observa que la vie était une triste, triste chose, « parce que la joie de chaque mariage que l'on contracte est sujette à s'éteindre dans le deuil inopportun d'une épouse moins récente. » M. Johnson dit que pendant qu'il conversait agréablement en particulier avec M. Young, l'une de Mmes Young entra et réclama une broche, expliquant qu'elle avait découvert qu'il en avait donné une au

N° 6, et qu'elle, pour sa part, se proposait de ne pas laisser passer cette partialité sans faire une somme satisfaisante de bruit à ce sujet. M. Young lui rappela qu'il y avait un étranger présent. Mme Young dit que si ce qui se passait à l'intérieur de la maison déplaisait à l'étranger, il pourrait trouver place à l'extérieur. M. Young promit la broche, et la femme partit. Mais, au bout d'une ou deux minutes, une autre Mme Young entra et réclama une broche. M. Young entama une remontrance, mais elle l'interrompit court. Elle dit que le N° 6 avait une broche, que le N° 11 en aurait une et « que ce n'était pas la peine qu'il essayât de l'éconduire, qu'elle connaissait ses droits, elle l'espérait. » Il lui donna sa parole, et elle s'en alla. Mais voici que trois Mmes Young entrèrent en corps et déchaînèrent contre leur mari une tempête de larmes, de reproches et de supplications. Elles avaient appris le succès du N° 6, du N° 11 et du N° 14. Trois nouvelles broches furent promises. Elles avaient à peine disparu, lorsque neuf autres Mmes Young défilèrent dans la salle d'audience, et une nouvelle tempête éclata et fit rage autour du prophète et de son invité. Neuf broches furent promises et les sœurs fatidiques sortirent à la file. Et il en vint encore onze, pleurant et gémissant et grinçant des dents. Onze broches en perspective rétablirent la paix une fois de plus.

— Voilà, un échantillon, dit M. Young ; vous voyez ce que c'est. Vous voyez quelle vie je mène. On ne peut pas être raisonnable tout le temps. Dans un moment d'abandon, j'ai donné à ma bien-aimée N° 6, excusez-moi de l'appeler comme cela, son autre nom ne me revient pas, une broche. Elle ne valait que 125 francs, c'est-à-dire qu'en apparence c'était là son prix total, mais en définitive elle était inévitablement destinée à coûter beaucoup plus. Vous venez de la voir vous-même monter à 3.250 francs et ce n'est pas la fin, hélas ! Car j'ai des femmes de tous les côtés dans le territoire de l'Utah. J'ai des douzaines de femmes dont je ne sais les numéros eux-mêmes qu'en consultant la Bible de famille. Elles sont dispersées au loin parmi les montagnes et les vallées de mon royaume. Et, notez-le, chacune en particulier apprendra l'histoire de cette malencontreuse broche et, jusqu'à la dernière, toutes voudront en avoir une ou mourir. La broche du N° 6 me coûtera 12.500 francs avant que je sois au bout. Ces bonnes âmes compareront les broches entre elles, et s'il y en a une d'une ombre plus jolie que les autres, on me les laissera toutes pour compte et il faudra que j'en commande un nouveau lot pour maintenir la paix dans la famille.

Monsieur, vous ne le saviez pas probablement, mais pendant tout le temps que vous étiez en présence de mes enfants, chacun de vos mouvements était surveillé par de vigilants serviteurs à moi. Si vous aviez fait mine de donner à un enfant une pièce de dix sous, ou un bâton de sucre d'orge, ou une babiole semblable, vous auriez été instantanément enlevé de la maison, pourvu que votre cadeau n'eût pas encore quitté votre main. Autrement, il eût été absolument nécessaire que vous fissiez un cadeau exactement similaire à tous mes enfants ; et, sachant par expérience l'importance de la chose, je serais resté là pour m'assurer que vous vous en acquittiez consciencieusement... Une fois un monsieur donna à un de mes enfants un sifflet de fer-blanc, une véritable invention de Satan, monsieur, dont j'ai une horreur indicible, — vous aussi, si vous aviez 80 ou 90 enfants chez vous. Mais l'acte fut commis et l'homme échappa. Je savais quel allait être le résultat et j'avais soif de vengeance. Je mis sur pied un détachement d'Anges Destructeurs et ils poursuivirent l'homme au fond des solitudes reculées des montagnes du Nevada. Mais jamais ils ne le rattrapèrent. Je ne suis pas cruel, monsieur ; je ne suis pas vindicatif, excepté quand on m'outrage gravement ; mais si je l'avais rattrapé, monsieur, que Joseph Smith me bénisse, je l'aurais enfermé dans la petite classe jusqu'à ce que les marmots l'aient sifflé à mort. Par le corps massacré de Saint Parley Pratt (que Dieu garde), il n'y eut jamais rien de pareil sur terre. Moi, je savais qui avait donné le sifflet à cet enfant, mais je ne pus le persuader à ces mères jalouses. Elles crurent que c'était moi et le résultat fut bien celui qu'un homme de réflexion aurait pu prévoir : il me fallut commander cent dix sifflets. Je pense que nous avions cent dix enfants à la maison à cette époque, — il y en a qui sont partis faire leurs études depuis. Il me fallut commander cent dix de ces choses hurlantes, et je consens à ne plus dire une parole si nous ne fûmes pas forcés de parler exclusivement par signes, jusqu'au moment où les enfants se dégoûtèrent des sifflets. Si jamais un autre homme donne un sifflet à un de mes enfants et qu'il me tombe sous la main, je le pendrai plus haut qu'Aman ! Je vous dis le mot sans l'éplucher ! Ombre de Nephi ! Vous, vous n'êtes pas au courant de la vie de ménage. Je suis riche et tout le monde le sait. Je suis bienveillant et tout le monde en abuse. J'ai l'instinct paternel très développé et on me repasse en contrebande tous les enfants trouvés. Chaque fois qu'une femme veut faire le bonheur de

son amour d'enfant, elle se torture la cervelle pour agencer un stratagème afin de le remettre entre mes mains. Tenez, monsieur, une fois, une femme arriva ici avec un enfant d'un teint singulièrement cadavérique (comme celui de la femme) et jura que l'enfant était de moi et qu'elle était ma femme, que je l'avais épousée à telle époque et à tel endroit, mais elle avait oublié son numéro, et moi je ne me souvenais pas de son nom. Eh bien, monsieur, elle me fit remarquer que l'enfant avait mes traits, en effet il avait l'air de me ressembler, chose ordinaire dans le Territoire, et pour tout résumer en un mot, je l'admis parmi mes élèves et elle s'en alla. Et, par l'âme d'Orson Hyde, quand on eut débarbouillé le petit et que la peinture fut tombée, c'était un Indien ! Dieu me bénisse, vous n'êtes pas au courant, vous, de la vie de ménage. C'est une existence de chien, monsieur, une vraie existence de chien. Vous ne pouvez pas économiser. Ce n'est pas possible. J'ai essayé de garder le même costume de mariée pour toutes les occasions. Mais c'est impraticable. Vous épousez d'abord une combinaison de calicot et de consomption aussi mince qu'une tige de fer, et la suivante fois vous prenez une personne qui n'est rien moins que l'allégorie de l'hydropisie : alors il faut que vous élargissiez la robe de noces avec un vieil aérostat. C'est ainsi. Et pensez à la note de la blanchisseuse (excusez mes larmes) : neuf cent quatre-vingt quatre pièces par semaine ! Non, monsieur, il n'y a pas d'économie pour un ménage comme le mien. Tenez, rien que le chapitre des berceaux, réfléchissez-y. Et le vermifuge ! les potions ! les hochets ! les « montres à papa » pour faire jouer les bébés ! les machins pour égratigner les meubles ! les allumettes-bengale pour qu'ils les mangent, et les morceaux de verre pour qu'ils se coupent ! Le chapitre du verre cassé, à lui seul, nourrirait votre famille à vous, monsieur, j'ose le croire. J'ai beau me rogner et me restreindre le plus que je peux, je ne peux toujours pas progresser comme je sens que je le devrais, avec mes facilités. Dieu vous bénisse, monsieur ! à une époque où j'avais 72 femmes chez moi, je gémissais d'être forcé de garder des milliers de dollars immobilisés dans 72 lits complets, quand l'argent aurait dû être dehors à rapporter ; je vendis donc ce stock entier avec un rabais et je fis construire un lit de 2 m. 30 de long et de 29 mètres de large. Mais ce fut un insuccès, monsieur. Je ne pouvais pas dormir. Il me semblait que les 72 femmes ronflaient à l'unisson. Le tapage était assourdissant. Et puis, comme c'était dangereux ! c'est cela qui me frappa. Elles aspiraient toutes à la

fois et on pouvait voir s'infléchir les murs de la maison, et après elles respiraient toutes à la fois et on pouvait voir les murs ressortir et se ballonner, et entendre les poutres craquer et les moellons grincer l'un sur l'autre. Mon ami, suivez le conseil d'un vieillard : ne vous encombrez pas d'un grand ménage, je vous le dis, notez-le, — ne faites pas cela. Dans un ménage restreint, et rien que là, vous trouverez ce bien-être et cette tranquillité d'esprit qui, en fin de compte, sont les plus grands bienfaits que ce monde puisse nous apporter et à l'absence desquels aucune accumulation de richesse, aucune acquisition de renommée ou de pouvoir ne peuvent faire compensation. Écoutez-moi : dix ou douze femmes, c'est tout ce qu'il vous faut, n'allez jamais au delà.

Quelque instinct me fit suspecter la véracité de ce Johnson. Pourtant, c'était une personne bien amusante, et je doute qu'une partie des informations qu'il nous donna eussent pu s'obtenir à une autre source. Il faisait un contraste agréable avec ces Mormons réticents.

(A suivre.)

MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

Le Poème de la Ville au loin

LE POÈTE

Me voici ! Je descends, dans l'aube commencée,
Fréquenter les jardins qu'imbibent les ruisseaux,
Et mêler la chanson claire de ma pensée
A l'hymne matinal qui gonfle les oiseaux.

L'air est lourd des odeurs de l'été pacifique ;
Des ombres, du plus haut des marronniers pompeux,
Tombent sur les gazons où monte l'angélique,
Et des ronds de soleil rôdent dans mes cheveux.

Mon cœur est si pesant de jeunesse et de joie
Que l'amour humain seul ne peut plus l'apaiser ;
Mes bras passionnés ont besoin d'une proie
Immense à qui donner un immense baiser.

C'est pourquoi je franchis les parcs et les allées
Pour les prés, pour les bois, pour les blés au soleil !
Je prendrai le beau temps avec des mains hâlées,
Je mordrai tout l'été cemme un gâteau de miel !

L'ÉTÉ

Viens à moi ! Ton manteau traîne sur la nature ;
Les guêpes vont aux fleurs qui sont dans tes cheveux,
Et tu souris debout dans tes plis orgueilleux,
Comme la soudaine figure
De mes grands calmes glorieux.

LE POÈTE

La lumière mûrit mes mains à sa brûlure ;
Chaque arbre autour de moi ronfle comme un rucher ;
L'herbe longue et qui flotte est tentante au toucher...

Été ! j'ai empoigné ta grande chevelure
Pour la mordre, pour m'y coucher, pour m'y cacher ;
Ma bouche que j'entr'ouvre au vent est toute pleine
Des fleurs et des moissons qui chargent ton haleine ;
Je mets mes yeux ardents dans les étangs profonds
Qui sont ton regard trouble ouvert parmi les joncs ;

J'entends chanter ta voix multiple dans les gorges
Des animaux et des oiseaux dont tu regorges,
Et, dans les arbres dont j'étreins l'énormité.
Je te serre entre mes deux bras, Été, Été !...

L'ÉTÉ

L'air chaud qui s'est nourri du parfum des farines
Cherche les gouffres des poitrines :

Respire ! L'heure douce avec tous ses pipeaux
Célèbre l'ombre du repos :

Respire ! Calme-toi ! Apaise tes narines !
Sois sage comme les troupeaux !

LE POÈTE

Le soleil monte. Il a raccourci l'ombre ronde
Que berce autour de lui chaque arbre. La saison
A toute débordé de mon âme profonde
Avec le brusque flot des larmes sans raison.
Je me cherche parmi la beauté de la terre,
J'ai des sources en moi qui ne peuvent se taire.
Les chênes tordent mon grand rêve frémissant !

L'ÉTÉ

Sur les bois et sur les pacages,
Sur l'eau claire pleine d'images
Où se baignent les paysages,

C'est midi. Les champs sont brûlés.
L'odeur du pain monte des blés,
Les troupeaux se sont assemblés.

Couche-toi ! La chaleur augmente.
Dans l'herbe fraîche et dans la menthe
Endors ce cœur qui te tourmente !

LE POÈTE

C'est l'heure de la faim et de la soif...
Midi !

Avec tout ce qui vibre et monte dans ta flamme,
Mon exaltation s'élance et s'enhardit :
J'ai faim ! J'ai soif ! Je veux l'infini plein mon âme ;

Mon désir est pareil à l'arbre au geste dur
Qui voudrait avec ses grands bras crever l'azur !...
Midi ! Je suis la fleur captive de sa tige,
Ah ! m'envoler parmi l'espace et le vertige !

LA VILLE AU LOIN

J'ai faim !... J'ai soif !

LE POÈTE

La Ville !... Hélas !

LA VILLE AU LOIN

J'ai soif ! J'ai faim !

LE POÈTE

La Ville !... Avec l'odeur des épis pleins de pain,
Le vent a jusqu'à moi charrié son murmure...
C'est Midi sur le blé, c'est Midi sur l'eau pure,
C'est Midi sur la Ville obscure.

L'ÉTÉ

Le bon soleil nourrit l'Été
Et l'averse lui donne à boire.
Pour calmer leur avidité,
Chaque fleur aux bourdons s'offre comme un ciboire,

Et tu peux réparer aussi
La lassitude de tes courses :
Mange donc et bois, car voici
Pour ta soif et ta faim des fruits mûrs et des sources..

LE POÈTE

Hélas ! Il est chargé de soupirs, à présent,
Ce souffle qui berçait la campagne tranquille ;
Et j'écoute une voix plus sombre dans le vent...
Est-ce qu'elle crierait, la Ville ?

L'ÉTÉ

Ce vent a dorloté les blés amoncelés.
Goûte le vent ! Goûte les blés !

LE POÈTE

Je ne goûterai pas tes blés!... La terre saine
Fait mûrir au soleil la nourriture humaine
Et j'aime cette odeur blonde qui sort des champs
Comme des fours profonds qui brûlent dans la Ville ;
Mais je sais trop la horde amère qui défile
Devant les moissons d'or et les pains alléchants,
Et qui n'a pas le droit de mordre à la pâture
Qu'offre à la Faim l'exacte et multiple nature.
Ah! je comprends ton cri monstrueux, Ville au loin !...
Ah! qui donc te fera taire, Ville éperdue ?
Comment ouvrir mes bras, me jeter dans le foin,
M'exalter, maintenant que je t'ai entendue ?

L'ÉTÉ

N'écoute pas ! N'écoute pas!
Les voix claires de Juin se répondent tout bas :
La brise aux guêpes, les oiseaux à l'eau courante...
Les arbres chantent! L'azur chante !

LE POÈTE

O Voix ! J'ai honte et peur de toi dans le lointain.
Voix qui charges le vent de maux et de révoltes
Et protestes avec les bouches de la Faim
Contre la splendeur des récoltes !

O Voix! J'écoute en toi le formidable élan
Qui *Les* pousse à hurler leurs souffrances grièves,
Et je sens, dans l'enfer du labeur violent,
Leurs échines se tordre et se tarir leurs sèves !

O Voix ! L'air plein de toi m'apporte aussi l'odeur
De leur vice, de leurs loques, de leur malheur :
Empoisonnant l'été glorieux qu'elle hue,
La Ville crie ! La Ville pue !...

L'ÉTÉ

Prends la foison des fleurs dans tes doigs énervés !
Des bouquets font la roue afin que tu les humes,
L'eau musicale court sur ses cailloux lavés :
Ecoute ce qui chante et sens ce qui parfume!

LE POÈTE

Je ne puis m'arrêter aux bouquets des chemins !
Je ne puis écouter les sources et les fleuves !
Debout dans l'été bleu, la face dans les mains,
Je ne puis que pleurer tout bas comme les veuves ;

Car voici contre moi qu'un autre fleuve vient
Lent et rouge, et j'attends que son remous m'atteigne.
Les pavés ont sué leur sang quotidien...
Partout ! sur les moissons, dans l'eau, la Ville saigne.

Ah ! ce sang ! Cette odeur ! Ces cris ! Comment jamais
En pourrais-je guérir ce cœur qui les engouffre ?
Et quel autre souci m'assoira désormais
Que celui d'écouter cette Ville qui souffre ?

Je ne puis plus m'aimer ni me plaire. Comment
— Écartés les poissons dont l'argent s'effarouche —
Me baiser à travers l'eau claire sur la bouche
Quand ces bouches d'horreur poussent leur hurlement ?

O sources ! Je me hais à cause de la Ville !
Elle pleure vers moi comme si je pouvais
Quelque chose pour son malheur et pour sa bile...
Et moi, c'est de ne rien pouvoir que je me hais.

Et tu peux me chanter ton hymne, Été de joie !
Je ne t'écoute plus, je ne suis plus ta proie,
Je n'ai plus aux côtés que deux mains de douleur
Où tu t'es tout entier fané comme une fleur.

L'ÉTÉ

Ne crispe plus ces doigts pleins de larmes qui coulent :
L'Été refleurira si l'Été s'est flétri,
Et les Villes sur lui peuvent jeter leur cri,
Car il renaît toujours et les Villes s'écroulent...
Qui donc tuerait l'Été immortel et divin,
Ses fruits, ses fleurs, ses blés, son eau, son pain, son vin ?

LE POÈTE

O implacable Été ! Croîs alors sur la Ville !
Etouffe-la sous tes feuillages bien portants !
Envahis-la du flot de ton herbe tranquille !
Pousses-y tes ruisseaux empressés, tes étangs,

Tes sources, tes oiseaux ivres, tous tes murmures!
Lapide ses toits noirs avec tes pêches mûres!
Encense de tous tes parfums son air impur!...
Ah! je vois déferler des océans d'azur:
Été! Soufflette les malheurs et les scandales
De l'avalanche au vent de tes fleurs triomphales!
Car me voici pâle et debout dans ta splendeur
Et c'est la Ville en moi qui clame son malheur.
Les dieux sont morts! Été! Rédemption dernière.
Sur ceux qui sont haineux, douloureux, méchants, laids,
Fais crouler ta grande âme ardente de lumière...
O Santé! O Clarté! Sauve-les! Sauve-les!

L'ÉTÉ

Je n'ai pas d'âme.

LA VILLE AU LOIN

L'âme est en moi!

LE POÈTE

L'âme... L'âme!...

LA VILLE

L'âme est en moi. Je sais les larmes, si je clame:
Et je sais espérer si je pleure: je hais
Mais j'aime, ô mon bonheur! J'aime! J'aime! Et jamais
L'inconscient Été, fier de sa gloire inculte,
Ne vaudra ma laideur sublime, mon tumulte
Génial et ma rouge et magnifique horreur,
Au fond de quoi bondit éperdument un cœur;

LE POÈTE

Mon rêve seul donnait une âme à la nature.
Ville, ô Ville! C'est toi, les deux grands bras ouverts
Que je voyais se tordre au bout des rameaux verts!
Ah! sanglote ton mal et saigne ta blessure
Sur les récoltes d'or et les eaux de l'Été!
Mêle au bleu de son ciel la noirceur du blasphème:
J'aime tes cris, ses chants, ta laideur, sa beauté,
Je tends mes bras, je tends mon âme... J'aime! J'aime!...

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Pages condamnées

Les pages qu'on va lire ont paru d'abord en feuilles volantes autographiées; elles ont ensuite été publiées par l'« Imprimerie souterraine », et elles circulent actuellement dans les milieux libéraux et révolutionnaires de Pétersbourg, de Moscou... C'est pour les avoir écrites que Maxime Gorki, au cours des derniers troubles universitaires fut jeté en prison (février 1901); il en est sorti récemment, très malade.

Ainsi ces deux opuscules, outre le prestige littéraire de la moindre des productions de l'illustre nouvelliste, se parent tristement d'un intérêt documentaire : que le gouvernement russe les ait tenus pour intolérables, voilà qui est révélateur de tout un régime.

FANTAISIE SUR UN ÉCRIVAIN

C'est une mauvaise chose, une très mauvaise chose qu'un écrivain ait beaucoup d'admirateurs. Les plantes des marais prospèrent dans l'humidité, mais les chênes ne peuvent en user qu'avec modération.

Précisément, je voudrais dire aujourd'hui l'histoire d'un écrivain qui, tout en suivant sa voie, tomba de façon imprévue dans les marais en question, les marais de l'admiration et de la popularité.

Je voudrais raconter sa vie après qu'il eut goûté des louanges et, surtout, ce qui lui arriva un jour que les vapeurs de la gloire lui donnèrent le vertige.

C'était un garçon assez simple, pas tout à fait bête, et qui différait de ses confrères par sa sincérité : elle l'obligeait à se contredire assez fréquemment et presque chaque jour.

Il vivait dans un pays dont la littérature jouissait de quelque renom.

Quand il mit les pieds dans les premières flaques d'eau de la popularité, il s'indigna grandement.

— Eh quoi ! se dit-il. Voilà qui est étrange ! Je jouais autrefois de la trompette et ils ne m'entendaient pas. Je joue aujourd'hui d'un simple chalumeau et ils prêtent l'oreille !

Cependant notre écrivain n'était pas modeste. Il connaissait même tout son prix.

Il savait aussi que, dans son pays, le peuple n'existait pas, que seul existait le public, et que c'était le public qui créait les réputations littéraires et toutes les autres. Quant au peuple, il vivait de sa vie stricte, méprisait les écrivains, croyait aux sorciers, peinait toute son existence, avait toujours faim et se tenait toujours prêt à échanger les belles-lettres et tous les arts réunis contre un sac de farine.

Sachant tout cela, notre écrivain n'était pourtant pas indemne des faiblesses humaines. Du reste, tous les écrivains, même les plus intelligents, sont toujours limités de quelque côté.

Celui-là s'aperçut donc que la faveur du public était sur lui.

Un de ses lecteurs l'appela « plein de talent »; un autre lui écrivit « très respectueusement »; une lectrice lui adressa ces simples mots : « Merci, mon âme ! », comme s'il lui avait fait cadeau d'un chiffon de soie.

Il reçut encore, d'un autre lecteur, la lettre suivante :

Mon cher écrivain,

Très intrigué en voyant le public acheter avec tant d'entrain vos honorables œuvres, je les ai lues à mon tour, et les vers que vous allez trouver ici ont jailli de mon âme :

Comme des lys dans un marais,
Dans mon âme assombrie
Fleurissaient des songes et des rêves
Sur une existence sans entraves !
Ils fleurissaient timidement
Et se fanaient bientôt
En pourrissant l'abîme de mon âme
Et en l'infectant !
Mais tu pénétras dans mon âme
Avec ta parole ardente
Et comme avec des étincelles
Tu illuminas la nuit de mon âme !
La joie brûle maintenant mon sang,
Je suis plein de force et de témérité !
Et je respire en moi-même
Une délicieuse odeur de porc grillé !

Je suis, avec un véritable respect, mon cher écrivain, votre

SILA KORSCHANOV (1).

Notre homme reçut encore bien d'autres marques d'attention.

Cependant, au-dedans de lui, le diable, son compagnon fidèle, lui disait :

— Ne te trouble pas pour cela, mon cher ! Ces marques d'attention, tu les as bien méritées ! Tu es maintenant au public ce qu'une jeune maîtresse est à un vieillard affaibli. Ne te montre donc pas modeste ! la carpe aime à être frite dans le beurre et l'écrivain à être enfumé dans la gloire. Ha ! ha ! ha !

C'est alors que notre héros commença à se montrer au public.

Il recueillit d'amples applaudissements et s'habitua à ce bruit singulier comme l'ivrogne à l'eau-de-vie.

Sans applaudissements la vie lui semblait terne.

(1) Textuellement : un tas de vautours.

Déjà il perdait la notion de lui-même.

Mais, un jour, il la recouvra et voici comment.

L'écrivain se trouvait dans un lieu très fréquenté. Une grande foule, qui l'avait reconnu, l'entourait et le pressait contre le mur en applaudissant et en criant :

— Bravo ! Bravo !

L'écrivain souriait. C'était peut-être la première fois qu'il voyait devant lui foule aussi nombreuse.

Tout à coup et sans aucune raison, l'écrivain ressentit un étrange malaise. Il lui sembla que des mains se glissaient sous ses aisselles, et des idées folles firent irruption dans sa tête.

Il lui semblait que chacun des assistants comparât ses oreilles d'assistant avec ses illustres oreilles à lui, l'écrivain, pour savoir lesquelles étaient les plus longues.

Il eut l'impression, alors, que ses oreilles s'allongeaient, gigantesques...

Mais on criait toujours : Bravo !

L'écrivain comprit à ce moment qu'il ne s'appartenait plus. Il douta de ses droits sur sa propre personne et songea :

— Encore un peu, et ils vont se mettre à jouer avec moi comme avec une balle.

Le diable murmura :

— Ha ! ha ! Regarde ! Regarde donc !

Le pauvre écrivain regarda. Il vit que l'assemblée s'était encore accrue. Ils étaient là des centaines et des centaines à l'applaudir. Il y avait parmi eux les descendants de Judas Iscariote, ceux d'Ignace Kramola, et tous ceux qui trafiquent du Christ. Ils étaient debout, pleins de dignité, et ils applaudissaient.

Les milliers d'yeux de cette foule plongèrent comme des aiguilles dans le cœur de notre héros.

Il fut troublé, regarda encore.

Et tous ces visages devinrent un visage unique, sombre, avec, à l'endroit des yeux, deux taches confuses, et un nez long, long comme une trompe d'éléphant.

Le diable dit en ricanant :

— Tu vois cette foule ? Ceux qui la guident ont réussi à allonger son nez, mais ils n'ont pas fait descendre la lumière dans ses yeux ! Elle est aveugle ! Et regarde donc sa langue ! regarde-la !

Les yeux du malheureux écrivain découvrirent alors d'immenses lippes sensuelles qui se relevaient sur un trou immonde où quelque chose de gluant, d'épais et de putride remuait, articulant :

— Bravo ! Bravo !

L'écrivain effrayé ferma les yeux et il sentit qu'on l'entraînait quelque part....

Il rouvrit les yeux.

Devant lui s'agitaient maintenant des gens ordinaires. Il voyait des figures souriantes, des yeux brillants de joie. On le contemplait comme les enfants contemplent un nouveau joujou.

Les sourires, les regards aimables dissipèrent sa terreur. Il voulut parler à ces gens, dire à ce public quelque chose d'intime et de bien senti.

Il soupira et dit en plaçant sa main gauche sur son cœur :

— Messieurs !

— Bravo !

— Chut !... Silence... Il va parler !...

— Messieurs ! reprit-il, l'attention que vous me portez me fait grand plaisir ! je crois vous comprendre ! Quand j'étais enfant et que j'entendais la musique militaire, je courais derrière, et ce qui m'intéressait, c'était moins la musique que le soldat qui gonflait ses joues sur l'embouchure du trombone... je vous remercie donc, messieurs !

— Bravo ! Bravo !

— Nous vous aimons bien ! dit quelqu'un.

— Merci ! répondit l'écrivain, ému.

— Bravo !

— Messieurs, reprit l'écrivain, nous allons parler selon notre âme, si vous voulez, sincèrement !

— Bravo !

A ce moment le diable ricana.

— Je crois, messieurs, dit l'écrivain, à la loyauté de votre attitude envers moi. Cependant, je comprends assez mal comment j'ai pu éveiller chez vous de pareils sentiments. Il me semble parfois que, si vous m'aimez, c'est tout simplement parce que, moi, je ne porte pas de veston (1) et parce que j'emploie dans mes œuvres des mots crus. Parfois aussi je me prends à penser que, si j'avais appris à écrire des vers lyriques avec mon pied gauche, vous me témoigneriez plus d'amicale curiosité encore...

— Bravo !

— J'estime, d'ailleurs, mes amis, que vous n'êtes pas de vrais lecteurs, mais seulement des admirateurs, ce qui est bien différent. Le lecteur sait que ce n'est pas la personne même de l'auteur qui importe, mais la façon dont il reflète dans son œuvre l'esprit humain. Le lecteur ne regarde pas un écrivain comme on regarde un veau à deux têtes. Il lit ses ouvrages, il adhère ou non à leurs conclusions. Il réfléchit sur chacun d'eux et se dit : ceci est vrai, ceci ne l'est pas. Puis, ayant réfléchi, il en utilise les matériaux pour reconstituer une histoire qui corresponde à sa mentalité propre. Mais vous, vous ne vivez que de scandales... Il y a du reste peu de vrais lecteurs et les gens de votre sorte sont foule. Aussi, en toute conscience, dois-je vous dire à présent que je n'ai pour vous aucune espèce de sympathie, et de considération encore moins. Tels de mes confrères

(1) Gorki ne porte que la blouse nationale.

m'ont bien dit qu'il fallait respecter le public, mais aucun d'eux n'a su m'expliquer pourquoi. Le sauriez-vous? Pour quoi peut-on bien vous respecter?

L'écrivain se tut en regardant le public d'un air interrogateur.

Personne ne parla. Un brouillard léger baignait les gens ; un vent froid soufflait.

Après un long silence, l'écrivain reprit :

— Vous voyez bien que vous ignorez vous-mêmes pourquoi l'on doit vous respecter.

Un homme roux cria :

— Parce que nous sommes des hommes !

— Allons donc ! Combien y a-t-il d'hommes véritables parmi vous? Peut-être sur mille en trouverait-on cinq à peine qui croient ardemment que l'homme est le maître et le créateur de la vie et que son droit de penser, de parler et de marcher librement est un droit sacré ! A peine cinq sur mille sauraient lutter pour ce droit et mourir en le défendant! Chez vous, la majorité est l'esclave de la vie, de la vie ou de ses dispensateurs impudents ! Vous n'êtes que des marchands et des rentiers qui jouez temporairement le rôle d'êtres humains ! Ce que vous avez d'humain est purement anatomique ! Je regarde vos yeux éteints, vos yeux timides et je m'aperçois avec effroi qu'il en est peu parmi vous qui soient intrépides ou seulement honnêtes ! Ah! mon pays n'est pas riche en hommes authentiques ! Et pourtant le temps est venu où nous avons, de nouveau, besoin de héros !...

A ce moment plusieurs auditeurs tournèrent le dos à l'écrivain et se retirèrent.

Il continua :

— Un homme, un homme véritable et vivant, cherche toujours quelque chose, tend toujours vers quelque chose! Mais vous, vous vivez modestes, résignés et cois, comme on vous le commande. Vous appelez cela vivre? La paresse vous empêche de penser. La peur vous interdit de bouger. Autour de vous, comme de vieux bibelots dans la chambre d'une prostituée, traînent des traditions à moitié pourries, des règles sur la vie qui ne vous servent de rien. Tout cela vous empêche de remuer; mais ce sont vos petites idoles et vous n'osez pas les détruire ! Et si, des champs, le vent vous apporte des parfums frais, vous fermez les croisées, de peur que votre cœur ne prenne froid ! Vous n'aimez guère l'inquiétude ! Elle vous effraie même. Ce qu'il vous faut, c'est simplement un sujet de conversation ou quelque baliverne qui puisse amuser vos invités. Et alors, comme des mendiants sous le porche d'une église, vous tendez vos mains à la littérature ! Vous lui demandez de vous distraire! La littérature est une épice à votre vie fade. Cela vous plait qu'on écrive avec du fiel ou du sang ! Mais tout finit là, et la littérature n'éveille dans vos poitrines ni haine ni amour, mais des admirations ou des critiques ! Vous n'êtes pas des hommes, mais des spectateurs, un public ! La vie ne frémirait même pas si vous disparaissiez tout à

coup, et rien ne serait changé sur la terre si la terre vous engloutissait. Vous êtes stoïques, parce que vous êtes des esclaves. Vous vous taisez quand on vous frappe. Vous souriez quand on vous injurie. Vous vous indignez seulement contre votre femme, quand le dîner n'est pas à point, et vous ne souffrez que de la prospérité de vos semblables, de votre faim des biens matériels, ou de vos indigestions ! Qu'un soulier vous fasse mal au pied, vous geignez : « Ah ! comme Schopenhauer dit vrai ! » Mais si vous entendez retentir un appel vers la liberté, vous murmurez : « Que veut-on à Hécube ? » (1). Que le diable vous emporte tous ! Si vous saviez à quel point vous êtes misérables, combien vous êtes dégoûtants et comme il est dur de vivre parmi vous ! On a beau vous dire : la vie est terrible, la vie est lugubre, la vie est gluante de sang ! Vous ne le croyez pas. Votre vie à vous est simplement couarde et morne, et quand on vous dit la vilenie de cette lâcheté et de cet ennui, vous demeurez placides ! La seule chose qui vous importe, c'est qu'on le dise dans une forme belle ! O esthètes ! que votre propre boue vous engloutisse !...

Le public diminuait à vue d'œil. Sans doute n'aime-t-il pas les longues harangues. Cependant le diable ricanait toujours. Et l'écrivain, emporté par le désir d'accomplir son devoir, ne remarquait rien de tout cela.

— La vie, continua-t-il, c'est le poème héroïque de l'homme en quête de son cœur et qui ne le trouve pas : qui veut tout connaître et à qui la connaissance se dérobe ; qui veut être puissant comme son Père dans les cieux et qui n'est même pas capable de vaincre sa propre faiblesse ! Avez-vous jamais entendu parler de la vérité, de la justice et du désir des hommes d'être fiers, libres et beaux sur la terre ? Non ! Vous ne souhaitez que vous gorger de nourriture, vivre chaudement, violer et débaucher les femmes sous couleur de les aimer ! Vous voulez passer votre temps débonnairement... Telle est votre conception du bonheur. Tout votre désir est : pour un sou, en avoir dix (2) ! Il faut prendre le bonheur avec des bras robustes. Mais vous êtes faibles, peureux et séniles. Vous ne sauriez même pas, tout seuls, attraper une mouche ! Vous allez à elle avec du papier empoisonné ! Ah ! je plains les mouches ! Elles bourdonnent et troublent votre sommeil ! Moi, je voudrais trouver quelque papier qui vous empoisonnât d'angoisse ! J'ai tort. Vous vous émouvez quelquefois. Ainsi, quand vos finances périclitent, quand vous ne parvenez pas, avec vos appointements, à nourrir votre famille, ou quand, par désœuvrement, votre femme vous trompe, vous gémissez, vous philosophez. La vie vous paraît alors misérable et basse, jusqu'à ce qu'on vous donne de l'avancement ou que vous trouviez une maîtresse. Mais, par votre bourdon-

(1) Hamlet.

(2) Littéralement : avec un grosch acheter des piataques.

nement, par le bruit mauvais de vos désillusions, et par vos plaintes, vous corrompez l'ouïe de vos enfants ! Vous maintenez leur pensée sur les misères de l'existence, sur ses lâchetés, et leur pensée s'y ébrèche, comme un glaive avec quoi l'on coupe des branches ou des têtes. Fatigués par vos racontars sur la vie, que vous ignorez, vos enfants mécaniquement suivent les sentiers battus et sont, à votre exemple, lâches, inertes et mesquins. Ils vont et cherchent à leur tour la petite vie calme, chaude et tranquille. Ils la trouvent, et végètent comme ont végété leurs pères. Ils sont ainsi comme le plâtre frais qui couvre les fissures d'une vieille maison. Mais cette maison, lourde et sale, est comme imbibée du sang des hommes qui y périrent. Elle tremble de vétusté. Le pressentiment de sa prochaine chute la pénètre ! Vacillante, elle n'attend plus que le fracas de son écroulement : les forces qui doivent l'ébranler sont toutes prêtes. Elles croissent, elles vont agir ! Elles se contiennent à peine et, par moment, on les voit se dresser, impatientes ! Elles agiront ! Et la vieille bâtisse frémira, elle s'effondrera sur vos têtes en vous écrasant, quoique vous n'ayez mérité de châtiment que de votre inertie. Mais il n'y a pas d'innocents !...

Il restait très peu de monde autour de l'écrivain. Les uns le regardaient avec compassion, car ils aimaient à lire ses contes et ils ne trouvaient plus rien d'esthétique dans son dire. Les autres le regardaient avec tristesse. Tous s'ennuyaient, mais personne ne se sentait blessé.

Un jeune homme s'écria pourtant :

— Tout ça, ce sont des mots ! Montrez-nous donc votre programme pratique !

Un monsieur, d'air honorable, dit avec un soupir :

— Moi aussi j'ai été romantique, dans ma jeunesse !

Une dame, vêtue de noir, demanda :

— Pourquoi donc insulte-t-il les femmes ?

Le diable riait.

L'écrivain continua :

— Il faut vous dire aussi que vous aimez à être malheureux, et cela, je le croirais, par pur calcul. N'ayant rien, en effet, pour vous inspirer mutuellement le respect et l'amour, vous essayez de vous émouvoir par le spectacle du malheur, l'étalage de sentiments à bon marché. Vous témoignez de la compassion à vos semblables et vous en témoignez au caniche dont la patte vient d'être écrasée sous une roue. Ah ! si le spectacle de la vie suscitait en vous un sentiment d'amour universel ! Mais ce sentiment, vous ne l'avez pas ! La vie, vous la redoutez bien trop et, seulement, en catimini, comme des voleurs, vous lui arrachez des bribes et des morceaux ! Bonnes gens ! Pauvres mendiants ! Que le Seigneur vous envoie des maux qui puissent vous troubler et des inquiétudes qui puissent vous faire revivre !...

Quelqu'un, dans la foule, vexé sans doute, s'écria :

— Tout le monde n'est pas comme ça ! C'est injuste, à la fin !

— Monsieur, dit l'écrivain, ne me demandez pas d'être juste. La justice n'existe pas encore dans la vie : comment voulez-vous qu'elle appataisse au milieu de vous? Si encore vous valiez quelque chose ! Mais vous n'êtes même pas des bons ou des méchants, vous n'êtes que... la société ! Au temps de votre jeunesse, dans vos écoles, vous vous êtes munis de connaissances. Elles sont les mêmes pour vous tous ! Je veux bien croire qu'on vous a instruits dans la bonne science, ne vous laissant pas puiser à la mauvaise. Mais je ne puis me faire à l'idée d'écoles où l'on n'apprend aux jeunes gens que le désir de la quiétude et d'une situation confortable. Aussi, quand vous abordez la vie, votre entrée en scène ne diminue pas les misères d'ici-bas. Je ne suis pas sûr que vous apportiez de nouvelles lâchetés. Je ne puis l'affirmer. Je sais seulement qu'à vingt-cinq ans vous niez la propriété et que vous possédez, à trente-cinq, des immeubles de rapport. Je sais encore que vous travaillez pour vous avec beaucoup de zèle. Mais, dites, que faites-vous pour la vie ? Vous vivez tous froidement, même ceux dont la parole semble passionnée. Que de lâchetés autour de vous ! Essayez-vous de les détruire chez vous et chez les autres? Non ! les meilleurs s'enferment pour les éviter ! le désir d'être propre est un désir honorable, mais un homme véritable ne craint rien, même la boue. Parlons donc une fois selon la vérité. Nous sommes tous coupables des misères de cette existence. Il n'y a pas encore de justes sur la terre. Pourquoi, maintenant, êtes-vous si serviles devant la force ? Où avez-vous appris à craindre ainsi pour votre peau? Eh bien ! moi, j'affirme ceci : tout ce qui est vil, tout ce contre quoi on se heurte à chaque pas, tout cela existe parce que cela repose sur un terrain solide qui est votre terreur et vos sentiments d'esclaves ! Je le répète, nous sommes tous coupables de la honte de cette vie. Ah ! si je croyais à l'efficacité des malédictions, comme je vous maudirais ! Mais je crois à autre chose. Je crois à l'apparition prochaine d'autres hommes. Ce seront des hommes intrépides et vigoureux. Leur heure est proche...

— Allons ! c'est fini ! interrompit le diable en ricanant.

Notre homme regarda autour de lui. Il n'y avait plus personne.

— C'est étrange, fit-il. Sont-ils donc tous partis ? Et moi qui n'ai pas encore terminé...

— Le feu de ton discours les a brûlés ! Ha ! ha ! Regarde la boue sur le sol ! C'est tout ce qui reste d'eux ! Ha ! ha ! ha ! Allons-nous-en !

.... J'ignore ce qu'il advint de mon héros. Je ne veux pas inventer une fin à son histoire, bien que je ne pressente rien de bon pour lui.

Je ne suis, sûr en effet, que d'une chose : c'est qu'il est mauvais pour un écrivain d'avoir beaucoup d'admirateurs.

Quiconque a affaire avec le public devrait, de temps en temps, assainir l'atmosphère de sa vie avec le désinfectant de la vérité.

C'est tout !...

ALLÉGORIE PRINTANIÈRE

Dans le jardin, devant la fenêtre de ma chambre, sur les branches nues des acacias, les moineaux sautillent. Ils parlent entre eux avec animation, tandis que, sur le bord du toit de la maison voisine, un corbeau écoute leurs bavardages en hochant la tête, solennel.

Des bouffées d'air tiède, tout imprégnées de lumière, m'apportent tous les bruits du dehors et j'entends, avec la conversation des oiseaux, la voix claire de la rivière, le frémissement des branches et le roucoulement d'un pigeon sur la corniche.

Ainsi la douce musique printanière envahit mon âme.

— Tchik ! Tchirik ! dit un moineau à ses camarades. Voici le printemps, n'est-ce pas ? Tchik ! Tchirik !

— C'est un fait ! C'est un fait ! dit le corbeau, allongeant le cou.

J'ai beaucoup observé cet oiseau. Il est très sérieux et il ne s'exprime jamais que d'une façon brève et toujours dans un sens affirmatif.

Il faut croire qu'il n'est pas seulement stupide de par sa nature, mais encore très timide, comme, du reste, la plupart des corbeaux.

Dans la société des oiseaux il occupe une belle situation, et chaque hiver il organise une œuvre de retraite pour les vieux pigeons.

J'ai observé aussi le moineau qui vient de parler. Il a un petit air léger et comme évaporé. Au fond, il sait fort bien ce qu'il fait.

Il saute en ce moment autour du corbeau et il prend une mine respectueuse, mais il connaît la valeur de l'autre et pourrait raconter à son actif plusieurs histoires scabreuses dont il a été le témoin.

Mais, sur la corniche, le pigeon s'entretient avec ardeur avec une pigeonne.

— Je mourrai, dit-il, je mourrai, si tu ne partages mon amour.

— Savez-vous que les serins viennent d'arriver..., annonce le moineau.

— C'est un fait ! C'est un fait !

— Oui ! Ils viennent d'arriver ! Ils crient, ils gazouillent, ils voltigent, ce sont des oiseaux très inquiets... Les mésanges aussi sont arrivées, derrière les serins, comme toujours. J'ai demandé hier à l'une d'elles : « Eh bien, vous voilà arrivées ? » Elle m'a répondu par une insolence. Ces oiseaux n'ont pas la notion du respect ; je suis pourtant moineau employé à la Cour.

Tout à coup, de derrière le tuyau de la cheminée, apparaît un jeune corbeau qui rapporte à mi-voix :

— Toujours attentif, par devoir de nature, aux conversations des habitants de l'air, de l'eau et de la terre, j'ai à vous annoncer que les serins gazouillent très haut sur toutes choses et qu'ils osent même espérer le renouvellement du monde.

— Tchik ! Tchirik ! dit le moineau en jetant des regards inquiets sur le délateur, tandis que le vieux corbeau hoche la tête d'un air qui éloigne de lui toute suspicion.

— Le printemps est venu déjà plusieurs fois, reprend le moineau. Quant à ce renouvellement du monde, il est évident qu'il serait chose agréable, s'il convenait aux pouvoirs établis.

— C'est un fait ! dit le vieux corbeau en jetant au moineau un regard bienveillant.

Le jeune corbeau délateur continue :

— Je suis obligé d'ajouter que ces mêmes serins ont manifesté du mécontentement à propos de l'eau troublée des ruisseaux où ils boivent Quelques-uns osent même rêver la liberté...

Le moineau l'interrompt :

— Ces serins sont toujours les mêmes ! D'ailleurs, ils ne sont pas dangereux. S'ils rêvent ainsi, c'est de par l'inconscience propre à leur âge. Quand j'étais plus jeune, je rêvais, comme eux, la liberté. Cependant, je la rêvais avec une certaine retenue. Puis, cela me passa... J'ai acquis des idées plus réelles ! Oui ! Plus utiles, certes, et plus agréables !

A ce moment, un murmure unanime salue l'arrivée du bouvreuil, qui, en oiseau bien élevé et de famille aristocratique, fait des courbettes et dit :

— Ne sentez-vous pas, messieurs, quelque chose dans l'air ?

— C'est le printemps, Votre Grâce ! répond le moineau, tandis que le corbeau baisse la tête, modestement.

— Ah ! Hier, le hibou, vous savez, le hibou, de si vieille noblesse, m'a dit aussi qu'il sentait quelque chose dans l'air. Je lui ai répondu : On observera, on humera, on saura. N'est-ce pas judicieux ?

— Très juste, Votre Grâce ! Tout à fait judicieux, dit le moineau, respectueusement. Et il ajouta : Il faut attendre, nous allons bien voir ; un oiseau sérieux attend toujours.

Dans un coin du jardin se fait entendre au même instant l'alouette. Elle dit en sautillant d'un air inquiet :

— A l'aurore de son sourire, les étoiles s'éteignent tendrement dans le ciel, la nuit pâlit, elle frissonne et, comme la glace au soleil, le lourd voile des ténèbres se dissipe ! Et l'âme, visitée par l'espérance, respire avec légèreté, devant le retour de la lumière et de la liberté !

— Quel est donc cet oiseau ? demande le bouvreuil en clignant des yeux.

— C'est l'alouette ! répond derrière le tuyau de la cheminée le jeune corbeau.

— C'est un poète, Votre Grâce ! ajoute avec indulgence le moineau.

Le bouvreuil regarde encore avec méfiance l'alouette et dit :

— Elle est soûle ! N'a-t-elle pas parlé de la lumière, de la liberté ?

— C'est un fait ! dit le vieux corbeau.

— Elle aime donc à réveiller d'injustes espérances dans le cœur des jeunes oiseaux ? C'est dangereux, d'abord, et puis, c'est idiot !

— Votre Grâce a bien raison, confirme le moineau. La liberté est une chimère, une chose insaisissable.

— Cependant, si je ne me trompe pas, vous l'invoquiez vous-même autrefois ?

— C'est un fait ! dit le corbeau.

Le moineau se trouble :

— En effet, dit-il, je l'ai invoquée autrefois ; mais il y avait des circonstances atténuantes...

— Ah ! Et comment ça ?

— Oui, je l'ai invoquée après boire, sous l'influence sans doute de certaines vapeurs... Et, d'ailleurs, je l'ai invoquée avec des restrictions.

— Et lesquelles ?

— Oui, j'ai dit : Vive la liberté ! Mais, j'ai ajouté : dans les limites légales !

Le bouvreuil regarde le corbeau qui confirme, à son habitude, les paroles du moineau.

— Du reste, ajoute le moineau, en ma qualité de moineau employé à la Cour, je ne puis pas envisager sérieusement cette affaire de la liberté : elle n'est pas de mon ressort.

— C'est un fait ! dit le corbeau.

La voix de la rivière s'élève alors. Elle murmure :

— Des vagues, des vagues rapides vont m'étreindre et m'emporter ! Puis l'ardent soleil me fera remonter dans les cieux et, rosée, pluie ou neige, je retomberai sur la terre !

Le soleil est magnifique : il sourit dans le ciel comme un dieu plein d'amour et animé de l'ardeur de créer.

Sur les branches du vieux tilleul un vol de serins vient de s'abattre et l'un d'eux me chante la chanson de *l'Annonciateur de la Tempête* :

« Les nues s'assemblent au-dessus de la plaine grise de la mer ! Entre les nues et la vague, vole, pareil à l'éclair, le fier Annonciateur de la Tempête.

Il vole et, d'une aile, il touche les flots, tandis que, de l'autre, il pénètre les nuages.

Il crie et les nuages écoutent avec joie les cris de l'Annonciateur, car il y a, dans ces appels, de la colère, de la passion et la superbe assurance de la victoire.

Mais les mouettes gémissent. Elles se débattent au-dessus de la mer et elles sont prêtes à cacher leue effroi dans la profondeur des vagues.

Les plongeons gémissent aussi, car la joie de la lutte ne leur est pas accessible et le bruit du tonnerre les effraie.

Les pingouins stupides abritent derrière les rochers leurs chairs grasses...

Seul, l'Annonciateur plane maintenant, intrépide et libre, sur la mer couverte d'écume.

Les nuages, de plus en plus sombres, pèsent sur la mer. Les vagues chantent et dansent dans les hauteurs où elles vont à la rencontre du tonnerre.

Le tonnerre éclate enfin ; les vagues écument, gémissent de colère et luttent avec le vent.

Et l'ouragan enveloppe les flots dans ses étreintes ; sauvagement il les jette sur les rochers qu'il sème au loin de poussière d'eau et d'émeraudes humides.

L'Annonciateur emporte à son aile l'écume de la vague. Il rit et il sanglote. Il rit de la tempête et sanglote de joie.

Cependant il a deviné que le tonnerre se lasserait de sa colère. Il a compris que les nues ne cacheront plus longtemps le soleil.

Mais le vent surgit, la foudre résonne. Au-dessus des abîmes de la mer, les troupeaux des nuages brûlent d'un feu bleuâtre.

La mer saisit les flèches de l'éclair et les éteint dans ses profondeurs. Et les éclairs rampent sur les vagues comme des serpents avant de disparaître.

— La Tempête! La Tempête! crie l'Annonciateur qui domine toute la mer en courroux.

Et le prophète de la victoire crie encore : — Que la Tempête éclate plus forte ! »

MAXIME GORKI

(Traduction H. M.)

Notes politiques et sociales

LES MISSIONS CHINOISES ET L'INDEMNITÉ

Trois erreurs ont fait les frais des débats qui viennent d'avoir lieu à la Chambre au sujet de l'emprunt à contracter pour indemniser les victimes du mouvement boxeur : 1° que l'action religieuse des missions sert l'influence de la langue, du génie et du commerce français ; 2° que le prestige français péricliterait du moment où l'on abandonnerait à d'autres la protection des sujets spirituels du pape ; 3° que, grâce à l'action diplomatique de l'évêque Favier, le clergé français assimilé aux mandarins chinois possède une influence politique sur l'administration chinoise qui soit capable d'évincer des rivaux.

Or, l'action religieuse des missions a des buts tout à fait différents de ceux qu'on suppose. Le prêtre parle chinois en Chine, adapte son culte au rite chinois, recueille comme « croyants » une lie qui sans l'appui clérical tomberait sous le coup des lois chinoises.

Le Chinois n'est ni intolérant, ni hostile à la propagation du savoir européen. Mais le missionnaire enseigne le catéchisme, sans plus, fait de ses catéchumènes des conspirateurs (au point de vue chinois), loin qu'il puisse les présenter comme modèles aux autres Chinois et, à assez juste titre, il apparaît à ceux-ci comme le chef d'une sorte de société secrète.

Il est bien entendu que les autres puissances arrivent avec leurs missions chinoises à un résultat identique. C'est chose admirable que l'Européen ne puisse se faire à l'idée que ce résultat est à l'encontre des intérêts européens. On confond le prestige des horreurs guerrières et le prestige de la civilisation. La vérité est que le lâchage éclatant des missions assurerait à la France un surcroît de prestige devant lequel pâlirait même celui de la Russie, qui tient justement à l'absence de missions russes.

On verrait alors jusqu'où vont en réalité l'abnégation, la foi et la puissance des missions. Otez-leur, en outre, l'exterritorialité de la juridiction, et vous constaterez que, d'ici cinq ans, il n'en restera plus une seule sur le sol chinois. C'est cette exterritorialité qui est la source de tout le mal. Et les missionnaires sont arrivés à persuader à l'Europe que cet abominable privilège est le moyen d'influer directement sur la machine d'État chinoise ! La convention Favier est présentée comme le premier grand succès de l'infiltration française en Chine, — cette convention qui, au vrai, ne fait que rendre légale l'abomination de l'impunité des missionnaires. La confusion, dans cette affaire pourtant claire, est allée si loin que M. Waldeck-Rousseau a pu soutenir que les « Français observent chez nous les lois de notre pays, à l'étranger celles du pays

où ils se trouvent ». La convention Favier stipule le contraire, voire que les missions et *aussi les Chinois christianisés* dépendant de la mission, sont arrachés à la juridiction chinoise et soumis à celle des consuls français ; l'agent diplomatique français sait de tout délit faire une affaire diplomatique ; le Chinois qui plaiderait « se soulève contre les missions protégées par la France », et cette dernière prend sur son large dos, avec toutes les félonies, toutes les haines qui en sont la conséquence : de la situation qui se crée ainsi, sortent un jour des violences affreuses, mais justifiables. La convention Favier a été faite pratiquement pour que les dols des missionnaires soient couverts par la France.

Il faut ne pas laisser l'influence française s'éteindre, — soit. Mais existe-t-elle jusqu'à présent ? Hélas ! Favier le dit, mais pas un observateur lucide et impartial n'osera prétendre que l'on connaisse la France en dehors des cercles officiels de Pékin. Et jamais occasion n'a été plus favorable pour établir prépondérante l'influence française en Chine. Reconstruisez les écoles, les hôpitaux et le reste ; mais ne les rendez pas aux missionnaires ; envoyez là-bas des instituteurs qui enseigneront les sciences naturelles et techniques, la physique, la chimie, la *langue française* et le génie français. Le Chinois *veut* s'instruire. « Il nous faut un cerveau comme vous en avez un », — on entend cette phrase des centaines de fois. Le Chinois s'enthousiasmerait pour l'instruction française comme il abhorre la « fourberie catholique ».

ALEXANDRE ULAR

HOMMAGE AU JURY DE L'YONNE

M. Hervé, professeur au lycée de Sens et rédacteur au *Pioupiou de l'Yonne*, n'a pas fait subir à l'armée les derniers outrages, je veux dire que ce ne sont pas les derniers qu'elle subit. Ce ne sont pas non plus les premiers, et M. Hervé compte d'illustres devanciers, Zola, Villebois-Mareuil, M. de Freycinet, mais le premier en date et certainement le plus inattendu, c'est l'arrière-grand-père du régime actuel, Dubois-Crancé. L'organisateur de l'armée en fut le premier insulteur. Le fait vaut d'être conté. Lorsqu'en décembre 1789 s'ouvrit la discussion sur la réorganisation de l'armée, il prononça ces paroles qui firent scandale : « Dans la composition actuelle de l'armée, il n'y a pas un père de famille qui ne frémisse d'abandonner son fils, non aux hasards de la guerre, mais au milieu d'une foule de brigands mille fois plus dangereux. » C'est pourquoi, il voulait abolir les enrôlements à prix d'argent qui lui semblaient offrir une prime avantageuse à la tourbe de la population. Sa déclaration fut naturellement mal accueillie par les militaires, et Dubois-Crancé dut expliquer ses paroles en disant qu'il n'avait en en vue que les éléments indignes de l'armée. Il oublie de dire, dans sa rétractation, si ces éléments constituaient le tout ou la partie. Quatre ans plus tard, le même homme imaginait l'*amalgame*, c'est-à-dire qu'il encadra les

éléments nouveaux avec les anciens, les volontaires avec les soldats de profession, avec la « foule des brigands ». On amalgama l'ancien régime militaire avec le nouveau, symbole de ce qui fut fait dans le domaine politique.

Si M. Hervé, comme Dubois-Crancé, a insulté l'armée, il n'en demeure pas moins un patriote. En effet, M. Milliaux, l'un des témoins, a dit excellemment : « Il n'y a plus aujourd'hui que deux manières de penser, celle de Descartes et celle de la Révolution c'est celle d'Hervé et c'est la mienne. » M. Hervé qui signe « un sans-patrie » se rattache aux gen, qui avaient respiré l'atmosphère cosmopolite du monde philosophiques qui prétendirent donner la Charte des Droits de l'Humanité et renoncer aux guerres de conquête. Ces gens qui plaçaient l'humanité au-dessus des patries, ces internationalistes seraient qualifiés de « sans-patrie » par la « Patrie française ». Aux yeux de leur époque, ils furent des patriotes, c'est pourquoi le sans-patrie Hervé est un patriote.

Mais « patriote » n'implique pas « militariste ». La Constituante avait, de ses commettants, la mission de supprimer les milices — conscription embryonnaire. Ce fut le vœu unanime des cahiers, elle y fit droit et, malgré les efforts du seul Dubois-Crancé, la conscription fut repoussée et l'enrôlement à prix d'argent maintenu. La nation pensait peut-être différemment, mais, ni à la Constituante, ni dans le pays, on ne songeait à faire du service militaire un impôt. L'idée nationale était d'armer tous les citoyens, le sentiment patriotique ferait le reste. Un livre bien curieux paru en 1792, *la France sans impôts*, de La Vicomterie, nous donne la notion juste de ce que la France à cette époque pensait sur ce point. Il propose de pourvoir d'un fusil tous les citoyens de 11 ans à 65. « Il n'y a pas besoin, dit-il, de beaucoup de force pour » presser sur la détente d'un fusil... Il faut licencier les troupes de ligne, » qu'elles ne forment plus un corps séparé de la nation armée ; qu'on » détruise toute espèce d'uniforme. L'uniforme est encore une invention » de Louis XIV, et le nom de son instituteur, de ce grand assassin, doit » le faire bannir. On crie : Qui est-ce qui défendra l'État, si on licencie » l'armée? Qui est-ce qui le défendra? Les troupes citoyennes, si on » nous attaque, combattront pour la liberté... Voilà donc une » dépense de 200 millions (le budget de la guerre) qu'il ne tient qu'aux » Français de rayer de leur liste publique. » La popularité de ce livre, lorsqu'il parut, montre où était alors l'opinion. Cette conception de la guerre se basait sur le sentiment national et l'initiative individuelle de chaque citoyen. Le monde entier dont la pensée est tournée vers l'Afrique du Sud sait aujourd'hui ce que vaut cette idée. Les peuples anglo-saxons en font la dure expérience.

C'est pourquoi les nationalistes seraient mal venus à se réclamer eux aussi de la Révolution. Si les circonstances ont imposé aux terroristes l'établissement du service obligatoire, ce ne fut dans leur pensée qu'une mesure transitoire au même titre que le tribunal révolutionnaire. Cependant ils disparurent, et avec eux le tribunal révolutionnaire; mais le ser-

vice obligatoire est resté. C'est là l'impôt nouveau qu'il nous faut payer pour prix de notre souveraineté. Impôt d'une inégalité, d'une iniquité monstrueuse, dans son incidence. Pour quelques-uns il n'est qu'une corvée désagréable, tandis qu'il frappe chez les autres — la grande masse des prolétaires — aux sources mêmes de la vie. Le jeune M. de Rothschild récemment issu d'une de ces institutions qui procurent à la haute bourgeoisie — au prix d'un petit, tout petit effort cérébral — le moyen de s'affranchir des deux tiers du temps de service, doit néanmoins interrompre son existence confortable pour goûter les joies de la caserne pendant une année. C'est un ennui, mais rien qu'un ennui. Mais que dire de cette obligation quand certains qu'elle frappe lui préfèrent la mort? Le 14 novembre, le jour même où se jugeait l'affaire du *Pioupiou*, un double suicide avait lieu à Marseille. Le jeune Schaek, qui devait partir au service, se suicidait avec sa mère, la veille du départ des conscrits. Il laissait une lettre dans laquelle il déclarait qu'étant le seul soutien de sa mère, vieille et infirme, il aimait mieux se tuer avec elle que de partir et la laisser mourir de misère... Détournons la tête...

Les publicistes militaristes prétendent que la nation supporte allègrement cette charge; pour en être sûr, il faudrait prendre là-dessus l'avis de la chair à canon elle-même. Puisqu'ils sont convaincus de « la violente amour » de la France pour son armée, qu'ils mettent donc ce sentiment à l'épreuve pour notre personnelle édification. Que ne proposent-ils, par exemple, que le service militaire, en temps de paix, ne soit plus obligatoire, mais que ceux-là seuls auront des droits politiques qui auront consenti à s'y plier? Ce serait là, en outre, pour les derniers partisans du régime censitaire, un excellent moyen de le rétablir. L'impôt du sang serait considéré comme l'impôt minimum à payer pour que le citoyen fût politiquement viable. Tous ceux qui consentiraient cet impôt, tous ceux qui s'astreindraient à subir l'encasernement seraient électeurs et éligibles. Maîtres du pouvoir politique, ils constitueraient la caste des tueurs d'hommes. Quant aux autres, quant à ceux qui manifesteraient une invincible répugnance à payer la taxe sur la chair humaine, ils seraient privés du bulletin de vote, privés de leur part de souveraineté, les malheureux! Ce seraient de misérables citoyens *passifs*, à la manière de ceux qu'avait imaginés Siéyès, qui se contenteraient de vivre sans participer au fonctionnement de la machine politique. On leur laisserait — en raison de leur passivité — le droit à l'insurrection. Malgré les 10 millions de lecteurs du Petit Journal, qui doute de l'issue? On verrait la chair à canon frémir d'un saint enthousiasme et s'agiter pour obtenir d'être déchue de ses droits politiques. Ce serait quelque chose comme l'agitation chartiste anglaise de 1832, mais à rebours. Le résultat serait désastreux pour l'armée, qui verrait fondre ses cadres, mais il y aurait-là un moyen de la débarrasser de ses impedimenta, et au moins ceux qui resteraient auraient la vocation.

J'oubliais de dire que la masse déchue, qui resterait en possession de

son seul droit d'insurrection — si on ne l'a pas, on le prend, rien de plus facile, l'armée étant réduite à sa plus simple expression — s'empresserait de se reconférer ses droits politiques.

H. LASVIGNES

RÉPRIMANDE OU PARDON

A la Commission de législation criminelle de la Chambre, l'accord s'était fait sur le texte suivant :

L'article 463 du Code pénal est complété par les dispositions suivantes :

En outre et bien que les faits délictueux soient établis à la charge du prévenu, le tribunal correctionnel pourra lui infliger, au lieu de la peine encourue, une « réprimande », au cas où cette mesure d'indulgence sera jugée suffisante pour assurer l'amendement du délinquant.

Le prévenu sera condamné aux dépens, et s'il y a lieu, à tous dommages-intérêts envers la partie civile.

Si le prévenu est indigent, il pourra être dispensé de la contrainte par corps par la même décision.

M. Monis a présenté un texte semblable à celui-ci, sauf que le mot *absoudra* est changé en celui de *réprimandera*.

Encore que le projet et le contre-projet établissent l'absolution l'un et l'autre, il y a entre eux une différence beaucoup plus considérable que celle qui résulte de l'absolution pure et simple et de l'absolution avec réprimande. La principale conséquence du contre-projet du gouvernement sera peut-être de renforcer indirectement le pouvoir arbitraire du juge.

Depuis longtemps, en effet, les tribunaux se sont arrogé le droit de réprimande. Ils réprimandent lorsque des faits qu'ils regrettent de ne pouvoir légalement punir leur paraissent néanmoins mériter une censure sociale ; les exemples sont nombreux. Ainsi, M. W... est reconnu coupable d'avoir prêté son concours à une substitution de pièces. Et après avoir longuement expliqué les faits, la Cour de Paris conclut : « *Considérant que de pareilles pratiques doivent être hautement réprouvées, mais qu'il y a lieu de reconnaître qu'elles ne tombent sous l'application d'aucune loi pénale.* » (Dalloz, 88, 2, 57.)

Ou encore : « *Que dès lors, avec quelque sévérité qu'on puisse apprécier les défaillances morales qui se rencontrent dans la cause, il est manifeste qu'il n'y a pas eu d'escroquerie commise...* » (Dalloz, 88, 2, 155.)

Un autre, plus typique : « *Attendu, dit le jugement* (1), *que le tribunal a pu se convaincre par la comparution des parties, à laquelle il a été procédé en la Chambre du Conseil, que M. de P... se rend compte de la gravité de l'acte qu'il veut accomplir et que, s'il est profondément*

(1) *Figaro*, 14 décembre 1906.

regrettable de voir un fils oublier tous les principes d'honneur qu'il a reçus et persister dans sa volonté de conclure, malgré le refus de son père, une union que celui-ci qualifie à juste titre d'indigne, il est certain qu'il agit librement et que le refus de son père ne repose sur aucun motif légal... »

Dans l'affaire de Vaucroze, c'est un simple juge d'instruction qui s'arroge le droit de haute censure. Voici quelques considérants d'une ordonnance de non-lieu en faveur du fils de la victime : « *Attendu que l'inculpé est d'une moralité déplorable, qu'il a consenti par paresse, faiblesse de caractère et absence de dignité à rester auprès de sa mère, à mener une vie misérable d'esclavage, s'astreignant à toutes sortes de travaux, notamment à faire le lit de sa mère ou à préparer la cuisine...*

» *Attendu que ces faits sont des présomptions graves à l'encontre du fils, mais attendu que ces présomptions ne sont étayées par aucune preuve matérielle... attendu qu'il y a un doute dont l'accusé doit bénéficier... etc.* »

On sait que le président du tribunal de Château-Thierry a souvent usé, lui aussi, de cette pratique.

Ce droit de contrôle moral est un renouvellement des pouvoirs du censeur romain. On se rappelle que le censeur avait, en effet, le droit de noter d'infamie les mauvais citoyens, de les mettre dans une classe inférieure; il *mettait à pied* le chevalier mal tenu, excluait de l'Assemblée les sénateurs inexacts. Cette *notatio* s'appliquait en dehors des textes de lois, comme aujourd'hui, était d'ordre purement moral. Dans notre ancienne jurisprudence existait quelque chose d'analogue : le blâme, qui était judiciaire et constituait une peine infamante.

Les réprimandes de nos tribunaux ont été considérées, au moins une fois, par la Cour de Cassation comme des abus de pouvoir. Les curieux pourront se reporter à un arrêt de cette Cour, en date du 25 juillet 1839 : la pratique est nettement désapprouvée.

Le texte présenté par le garde des Sceaux étend ce droit de blâme, et il me paraît que l'illégale réprimande actuelle trouvera, en fait, encouragement dans cette réprimande autorisée.

L'habitude du juge trouvera à s'exercer plus que par le passé : il deviendra toujours plus prêtre et censeur.

Je me rends compte cependant de toute la différence qui existe entre l'une et l'autre réprimandes : l'une existant lorsque l'accusé a été déclaré non coupable légalement, l'autre lorsque l'accusé a été déclaré coupable légalement.

Je me demande s'il y a lieu d'augmenter le pouvoir moral de la magistrature — dans les conditions actuelles de son recrutement. Est-ce le moment de consacrer son évolution en Église ?

La magistrature naturellement tend à la survie, elle cherche à augmenter ses prérogatives : en même temps que croît le pouvoir de commandement de la loi, croît celui de ses interprètes. Avec le fétichisme du respect

abstrait à la loi croissent l'obéissance des justiciables et la morgue des juges. C'est dans les prétoires et dans les amphithéâtres de l'Université que se forme la nouvelle vassalité des individus et que meurt l'esprit de libre critique. Les nouvelles puissances morales menacent d'être aussi intolérantes que les anciennes. Je ne puis donc être favorable à une loi qui renforcera sans doute le pouvoir arbitraire du juge et son pouvoir de haute police, sous les apparences de la bonté sociale.

Ces façons d'agir ont attiré déjà l'attention de la Ligue des Droits de l'Homme, qui, en décembre 1900, protesta auprès du garde des Sceaux contre l'ordonnance de non-lieu dans l'affaire Vaucroze : protestation qui dépasse certainement le cas particulier qu'elle vise.

On fera peut-être observer que la réprimande devenant, en quelque sorte, une peine, le juge hésitera à l'appliquer en dehors des cas prévus — en vertu de cette règle : nulle peine sans texte. L'argument n'est sans doute pas sans valeur : mais je crains bien cependant que l'habitude invétérée ne disparaisse pas sous la seule contrainte de cet adage.

Je me hâte d'ailleurs de conclure en remarquant le progrès énorme que réaliserait la loi de pardon pur et simple. Le juge a eu d'abord à appliquer des peines dont le maximum et le minimum étaient inexorablement fixés (1791) ; puis on lui donna le droit de diminuer la peine par les circonstances atténuantes (1832) ; on lui a permis de suspendre provisoirement la peine (1891) ; on lui accorde enfin le droit de n'appliquer aucune peine. M. Béranger demande même que, dans certains cas, il y ait encore moins : pas de poursuites, renvoi de l'accusé après interrogatoire par le juge d'instruction. On voit la gradation. Nous ne croyons plus, comme le croyaient encore au commencement de ce siècle les rédacteurs de notre Code pénal, que tout délit entraîne nécessairement une peine, que toute restriction de la vindicte sociale « énerve la répression » et par cela même compromet la sécurité.

Est-ce que la loi pénale contemporaine ne tendrait pas à devenir « l'enseignement de la règle morale sous une forme particulière », comme le voulaient les saint-simoniens, eux qui estimaient également que « la loi pénale doit surtout tendre à la réhabilitation » ?

MAXIME LEROY

LA CRISE ALLEMANDE.

Il ne s'agit pas ici d'une crise politique — bien que la croissance énorme, à chaque instant attestée, du socialisme et les soubresauts violents de l'ultra-conservatisme mettent périodiquement en péril les institutions de l'empire allemand. Nous faisons allusion à la crise économique, à la dépression des affaires, au malaise du crédit, aux krachs industriels.

Derrière l'Allemagne, trente années de prospérité à peu près ininterrompue, de développement méthodique, de progrès de la fabrication et

des échanges qui semblaient autoriser une confiance suprême. Devant elle, l'incertitude d'un avenir grevé de la très lourde succession d'un présent équivoque et plutôt douloureux.

L'histoire économique de l'Empire de 1871 à 1900 n'a, pour ainsi dire, pas eu de ces oscillations qui sont la loi du monde moderne. L'intrusion de la grande industrie capitaliste, la substitution au bras humain d'un machinisme perfectionné s'y étaient opérées sans secousses et, en quelque sorte, sans préjudice pour aucune classe de la population. En même temps que la production se dotait d'un outillage nouveau, la consommation et les débouchés s'élargissaient démesurément. La natalité allemande demeurait colossale; grâce au prestige militaire et politique conquis sur les champs de bataille, grâce aussi à d'habiles négociations, le commerce extérieur montait chaque année, jusqu'à excéder 13 milliards en 1900. Le travailleur allemand trouvait à vendre sa force de labeur. Au contraire de tant d'États voisins, de l'Angleterre, de la France, de la Belgique, l'Empire, pendant les trente dernières années, ne connut point les conséquences de l'engorgement, qui résulte fatalement de la mauvaise organisation de la production. Et tous les douze mois, les grandes usines de Berlin, de la Saxe, de la Prusse Rhénane, de la Silésie pouvaient renouveler leur appel d'hommes dans les campagnes, initier les ruraux au maniement des rouages mécaniques, sans que jamais le pays se trouvât écrasé sous la masse de marchandises invendables..

Ç'a été là — il faut le répéter — un fait unique dans l'histoire du siècle. Mais l'Allemagne en 1901 est rentrée dans la règle. Elle aussi éprouve maintenant une crise, dont nul ne saurait prévoir la durée.

Veut-on en étudier de plus près les éléments? Les trois banques hypothécaires de Prusse ont brusquement sombré, avec de pesants passifs; la Banque de Leipzig, l'une des plus florissantes du monde et au sort de laquelle se liait la destinée d'une foule d'établissements secondaires, a cessé ses paiements. La Société des Drèches de Cassel, engagée dans une multitude d'opérations industrielles et agricoles, a fermé ses guichets et accusé une dette de 100 millions, en offrant à peine 1 0/0 à ses créanciers.

Autre indice : le commerce extérieur, qui progressait normalement de centaines de millions chaque année, qui, dans la dernière période quinquennale, avait gagné 3 milliards, décline depuis janvier. En six mois, il a déjà perdu plus de 200 millions, dont 100 pour les exportations. — Hambourg, — devenu, à force de labeur persévérant et d'intelligents sacrifices, le plus actif des ports du continent, avec ses 16 millions de tonnes, — se lamente sur le recul qu'il subit pour la première fois. Dantzig, enrichi par le trafic avec la Russie, élevé peu à peu au plan des grands entrepôts de l'Europe, enregistre d'effroyables moins-values et remplit tout l'Empire du bruit de ces justes doléances.

Autre fait caractéristique encore. Les manufactures de Saxe et de Silésie, dont certaines occupaient 3.000, 5.000 ouvriers, renvoient par fractions leur personnel. Le chômage a pris partout des proportions

qu'on n'avait jamais connues. L'armée de réserve des sans-travail, réduite jadis à un maigre contingent et dont la faiblesse même était exploitée contre l'argumentation socialiste, s'est grossie soudain de multiples éléments. Le gouvernement prussien et les autres gouvernements confédérés sont si inquiets de l'extension du malaise, qu'ils recherchent les moyens d'y parer, qu'ils invitent les provinces et les communes à faire exécuter des constructions de toute nature.

Les effets de cette crise décisive ne sont point douteux : ils se ramèneront, par l'exaspération d'un prolétariat appauvri et dénué, à la croissance de la social-démocratie. Guillaume II lui-même soupçonne cette conséquence, et c'est parce qu'il n'a point d'illusions que ses ministres lancent des circulaires d'ailleurs inutiles. Il n'appartient à aucun État moderne de suspendre les krachs périodiques qu'engendre le régime de l'industrie capitaliste et qui présentent le caractère d'une fatalité.

Mais il est juste de se demander comment l'Empereur, en de pareilles conjonctures, a pu élaborer un nouveau tarif douanier qui aggravera encore sans limitation la crise présente ; les agrariens se plaignent : ils grondent ; soit, mais ce n'est pas l'agriculture qui souffre : c'est l'industrie.

Pour plaire aux agrariens, on renforce les droits sur les céréales étrangères — russes, américaines, hongroises, — mais, du coup, l'on dépouille l'industrie de ses débouchés extérieurs ; on la menace de gigantesques et ruineuses représailles ; on force les usiniers à jeter des milliers, des dizaines de milliers d'ouvriers à la rue ; on paralyse encore le crédit déjà si ébranlé ; on restreint la navigation et les transports terrestres : est-il exagéré d'affirmer qu'on sape même l'ordre public existant et que Guillaume II et ses ministres, arrêtant le travail, par une aberration économique et par une grotesque capitulation politique, adressent un appel public à la révolution ?

La crise qui sévit actuellement outre-Rhin ne mérite pas seulement d'intéresser les économistes et les industriels : il peut se faire qu'elle tienne une place dans l'histoire.

PAUL LOUIS

Spéculations

A PROPOS DE « L'AVARIE »

De par la courtoisie de MM. Antoine et Brieux, nous fûmes, pêle-mêle avec un fort grand nombre de personnages compétents, convoqués à la lecture des *Avariés*.

Nous hésitâmes longtemps avant de découvrir quel criterium avait pu présider au choix desdites compétences. Enfin, vu le sujet tout spécial de la pièce, il nous sembla qu'on n'avait pu, sans absurdité, élire à en connaître que des spécialistes, à savoir les plus notoires syphilitiques. A l'irrévérence de cette déduction, nous ne pûmes nous empêcher de rester évanoui plusieurs heures.

Quand « nous reprîmes l'usage de nos sens », quelque part dans une voiture, à la porte du théâtre Antoine, des agents, l'heure étant passée d'entrer sans interrompre la lecture, montaient une garde farouche, surexcités par leurs sentiments moraux et persuadés probablement qu'ils gardaient un mur derrière lequel il se passait quelque chose d'assez officiellement infâme pour ne relever que du service, supérieur dans la hiérarchie policière, des mœurs.

Chacun a pu entendre, aux abords de tous les théâtres, les cris de vendeurs clamant : « Demandez la pièce !... » Sur ce boulevard, où les vendeurs étaient écartés par le rigorisme de la police, on tolérait néanmoins les allées et venues de jeunes personnes, au pas moins léger que leurs mœurs, qui, dans des intentions philanthropiques et littéraires, s'offraient à documenter les passants sur le « sujet » de la pièce. Quelques jeunes gens candides succombèrent, de ceux, nombreux quoique oubliés par Brieux, qui se font gloire de l'Avarie parce qu'Avarie implique... qu'on a eu la vaillance de la mériter.

Quelques bourgeois pratiques, dont nous fûmes, déclinèrent ces offres et propositions, réfléchissant que, pour bénéficier de l'Avarie, il fallait attendre neuf semaines, pas moins du quart de ce qu'on attend après s'être exténué afin d'être père ; et que la vie est mal douée quant à sa dimension en longueur. A l'instar de ces gens pressés, nous jugeâmes plus expéditif de nous introduire, par effraction d'ailleurs, dans la salle.

Des hurlements saluèrent notre entrée, éructés par quelques députés groupés, selon toute apparence, d'après leurs noms adéquats au *sujet*. M. Couyba, si nous avons bien entendu, revendiquait l'abolition de la censure et même, emporté par sa fougue, celle, par une loi, de la syphilis. Il nous semble que cet homme éminent soit passé à côté d'une idée féconde : la guérison de la syphilis par la censure : car pourquoi cette institution, qui a le pouvoir d'extirper le mot des pièces, serait-

elle impuissante à délivrer de la chose les personnes ? Nous n'objecterons à l'honorable député que ceci : est-ce bien soutenir la pièce de M. Brieux que postuler une loi qui supprimerait un mal — lequel dans ce cas particulier est un bien — sans lequel cette pièce n'aurait pas de raison d'être ?

Pendant ce temps, sans souci de la pièce, mais au plus grand profit, nous le voulons croire, de la santé humaine, s'évertuaient des philanthropes subventionnés par l'Assistance publique.

Qu'il nous soit permis de rappeler ce fait bien connu, que la syphilis, terrible à l'origine, est aujourd'hui, à en croire les initiés, fort bénigne. il est infiniment plausible que la société microbienne qui l'a « lancée » ne disposait que d'un nombre limité d'actions. Plus de contribuables y participeront et plus restreint sera le nombre de microbes dont chacun pâtira. En désignant par n ce nombre de microbes en circulation, le jour où ils seront répartis sur un nombre de contribuables $> n$, chaque contribuable n'aura affaire qu'à $n : > n$ microbes $= <$ 1 microbe, c'est-à-dire une fraction de microbe. L'organisme vivant n'étant point, sauf le cas de scissiparité, divisible sans périr, ce sera la guérison universelle.

On a pu lire dans les quotidiens que l'Assistance publique s'emploie activement à cette diffusion raisonnée. De courageux infirmiers, pères nourriciers ou nourrices, après avoir assumé sur eux-mêmes une part du mal, l'ont fait circuler à la hâte et au prix du sacrifice de leur pudeur individuelle, en n'hésitant pas à violer les petites filles et même les petits garçons confiés à leur garde. Au prochain banquet officiel, le maire de la Nièvre ne manquera point de les célébrer par la citation classique : *Et quasi cursores, v... lampada tradunt.*

A peine quelque préfet, sournoisement, entrave-t-il leur œuvre humanitaire, ainsi qu'il appert de ce fragment de l'ordre du jour de M. Poirier de Narçay,

> Le Conseil général...
> Blâme l'Administration de l'Assistance publique...
> Regrette que le service des enfants assistés et des filles en particulier soit — en fait sinon en droit — soumis, AU POINT DE VUE DE L'ÉTOUFFEMENT à l'autorité abusive du Préfet...

On a bien lu : le préfet de la Nièvre se plaît à ÉTOUFFER les petits enfants...

Mais même si ce sadisme abject contrarie l'œuvre patriotique, philanthropique et philosyphilitique de l'Assistance, il nous reste, pour la propagation bienfaisante du mal, ce merveilleux instrument de promiscuité, l'Armée...

Des esprits subversifs diront qu'il y a un moyen d'échapper à l'Avarie : c'est de ne point prêter sa personne à ladite propagation : mais alors... c'est quelque chose comme le refus du service exigible par l'État : c'est de l'anarchie !

ALFRED JARRY.

Gazette d'Art

DESSINS D'ANDRÉ MYCHO

Qu'elles aient de la beauté ou du talent, ou les deux à la fois, les actrices du temps présent n'ont pas à se plaindre. Tous les procédés ont été mis en réquisition pour glorifier leur beauté ou leur esprit : marbre, peinture, miniature, gravure, caricature, photographie. Parfois de très fins littérateurs s'en mêlent, et l'on a alors les portraits faits de phrases concises, nettes comme une pointe de burin, que signent un Jean de Mitty ou un Jules Huret.

On oubliera les maquillages truellés par Machin, Machard, Lefebvre ou Humbert, mais on se souvient des fines silhouettes troussées par Cappiello. Cependant, si cela est bien, nombre de ces jolies femmes méritaient, non pas mieux, mais autre chose : quelque effigie qui fixe non seulement leur joliesse, mais fasse sentir la grâce de leur esprit, leur « charité » native ou quelque chose de plus précieux encore : cette intelligence qui illumine le visage de Mlle Bartet. Bref, toutes les vertus dont les moins douées ont l'usufruit sur les planches théâtrales.

Cette besogne terrible n'a pas effrayé M. André Mycho qui a fait revivre, pour leurs admirateurs, leurs amis ou simplement les gens que leur charme distrait, les silhouettes des douze plus jolies ou intelligentes ou géniales actrices de Paris. C'est dire que l'on rencontre Sarah, Bartet, Réjane, Segond-Weber, Jane Hading, Andrée Mégard, Lavallière, Brandès, Marcelle Linder, Jeanne Granier et Jeanne Thomassin.

M. André Mycho a voulu des effigies véridiques et les a étudiées avec la patience d'un primitif. Un nez, une courbe de menton, le pli d'un œil disent beaucoup. Il ne fallait pas cependant que ces détails parlassent trop, que ces déesses descendissent de leur Olympe pour se mêler à l'humanité. M. Mycho a su se garder du double écueil : il est vrai, assez pour satisfaire les physionomistes les plus difficiles, il a été flatteur jusqu'à enchanter les plus tâtillonnes de ses modèles.

Sur ces douze sanguines on compte facilement quatre ou cinq chefs-d'œuvre. Je considère comme tels les portraits de Mme Bartet, de Réjane, qui perpétue au XXe siècle le sourire spirituel du XVIIIe; de Sarah Bernhardt, de Segond-Weber, tandis que telles autres, et c'est ce qui fait leur charme, arborent sur ces dessins serrés un air évaporé de modiste, de gamine ou simplement de poupée.

Où l'on voit les sanguines d'André Mycho ? — Partout et nulle part. Il les porte habituellement sous son bras, dans un carton. Certaines sont en belle place dans le boudoir des portraiturées. Mais le plus simple

sera encore de souscrire à l'album qui va paraître prochainement et sera présenté aux amateurs par Jules Huret, l'homme qui connaît le mieux les jolis minois qu'a dessinés André Mycho.

CHARLES SAUNIER

LES GRÈS DE VALLOMBREUSE

Grés : le vocable, ce mot bref et chaud qui dans l'oreille s'apparente à *gras* et à *grenu*, rappelle soudain de l'objet la contexture dense, épaisse, dure, âpre, luisante ; *grès cérame :* et cette matité ou velouteuse ou onctueuse du grès d'art déjà effleure notre main. Vraiment les grès, comme la porcelaine, représentent les argiles nobles : de celle-ci, blanche, laiteuse, liliale, légère, fine, musicale, flexible, translucide, est plus distinguée l'aristocratie ; plus robuste, austère et rigide, le rude chevalier qu'une ferrugineuse terre barde d'une cuirasse sombre à l'éclat métallique — marquise de Louis XVI ou bien mousmé, mignonnes et fragiles, — et, grès commun, quelque reître recuit, paysan soldat : grès cérame, un Joyeuse ou un Buckingham. La faïence : moyen terme entre la grosse poterie et ces riches terres de grand feu, manière de brique vernissée en somme, bourgeoise parvenue qui maquille sa roture bise et rousse de l'éclat emprunté d'un émail repeint.

Les grès de M. de Vallombreuse vérifient la matérialité d'un tel départage, et combien il s'éloigne de toute fantaisie littéraire ; à les examiner on reconnaît vite cette assomption de la robutesse populaire et campagnarde à l'héroïque élégance des aristocraties, laquelle représente et l'histoire du vrai grès cérame et le procédé même qui le produit. Tandis que la faïence, puis la porcelaine, et le verre (léger, insaisissable, futile, comme l'impalpable sable qui l'engendre), captés, énervés, dépravés par la dangereuse faveur que leur attira leur séduction même, subissaient toutes les fantaisies, jusqu'aux plus déréglées, de l'art, du faux art, de la mode, du commerce, le rude et sombre grès végétait dans son obscurité originelle et ce fut son salut. Il se bornait aux mérites pratiques qu'exigent nos paysans de leurs cruches, leurs jarres, leurs jattes et leurs écuelles : pleines, demi-pleines, pleines au tiers ou bien vides, équilibrer leur pesée dans le sens de la moindre fatigue au bras et fatigue toujours égalisée ; uniformément s'épancher, sans bascule ni secousse, et l'anse toujours bien en main, et que le goulot canalise le liquide en filet pareillement uniforme : les mêmes qu'en exigeaient Grecs, Étrusques, Égyptiens, ménagères du moyen âge, honnêtes gens qui ne songeaient pas à des modernes-styles ; une expérience universelle et millénaire apprit à les réaliser, à s'y tenir. Étant parfaitement utiles, ils sont parfaitement beaux, puisque la beauté est rien que l'harmonie, ou appropriation étroite des moyens au but, et c'est la poterie à treize sous du Céramique et de Memphis qui enorgueillit nos Louvres. Il y a peu de temps, un potier de Saint-Amand, pauvre artisan qui fut si grand artiste, Carriès, eut cette révélation du génie : qu'il n'y a point

d'accident dans la nature, que ce que nomme tel notre infirmité représente une harmonie inentendue. La coulée polychrome qu'engendrait parfois l'« accident » d'un coup de feu, d'un sel métallique immiscé dans la poignée de sel marin et de sable que le potier jette à propos pour vitrifier la terre, faisait au potier rebuter la pièce. Carriès y reconnut une beauté de couleur, de patine et de toucher propre à sublimer la beauté traditionnelle de la forme ; il aida le génie pratique de son œil et de sa main avec la science théorique du chimiste : il créa l'émail ; il fut l'initiateur. Conçus dans un même esprit, les grès de Vallombreuse méritent le premier rang entre ceux que suscitèrent les labeurs de Carriès. Repoussant, on le devine, la simplification hâtive, impersonnelle, où mènent l'outillage et la machinerie modernes, ils restent grès de potier, cuits par un potier au patient, souple, maniable et comme réfléchi feu de bois du potier, mais de potier érudit et artiste. Et de qui la science se garde aussi bien des tarabiscotages énervés, tourmentés du faux nouveau, du moderne qui n'est que le passager : on voit qu'il sentit et vérifia cette toute-puissance de la tradition que nous expliquâmes : il conserve les galbes populaires non par religion étroite du passé mais parce que précisément eux conservent le canon de la beauté classique : sans servilité : il les modifie parfois, pour plus étroitement embrasser la tradition, la nature, et si tel vase se désapparente de celui dont a coutume le potier populaire, c'est que chez celui-ci la coutume enfreignit le pur de la tradition : et ce vase nouveau, nous retrouverions aisément au Louvre, chez Guimet, son modèle ancestral ; tel autre prit son départ dans un fruit, un légume, une fleur ; copie non pas, mais interprétation.

Puis, le chimiste et l'artiste intervenant, les mélanges dosés, leur cuisson conduite, produisent les couleurs, les émaux, les tiquetures, les patines admirables qui douent l'enfant humain de la richesse minérale et vivante de la fleur et de la roche, diaprure splendide qui n'est pas plus à décrire que le pétale de la fleur, la veine de la roche et l'aile du papillon. Si le beau grès possède le contour et la couleur, il ravit le toucher encore : la paume de la main veut s'y extasier comme au pelage du fauve, au grain de la peau de femme : c'est saccharin, c'est grenu, c'est poli, c'est satiné, c'est duvetueux, c'est sirupeux. L'oreille enfin trouve alors sa volupté, non par uniquement le tintement au choc sec du doigt, mais au bruissement sous la peau : musical, symphonique. Tant de mérites convergent vers un mérite suprême : être unique. Le potier d'art n'a rien d'un jeteur de dés : il sait ce qu'il veut produire, et comment : il place, déplace ses pièces au feu, mène son feu, tel l'organiste sa soufflerie et ses claviers ; dans le jeu avec et contre la nature, elle apporte bien sa mise, le hasard, lui la science, l'adresse empirique et l'audace à propos ; sans cette collaboration, sans le hasard, l'accident, point d'œuvre d'art. De trente exemplaires enfournés, un seul, *un, doit* réaliser l'accident heureux et prémédité : unique à la manière d'une statue. Grès et Chrysanthèmes. Nous vîmes l'exposition annuelle des

végétaux d'hiver. Une fois abstraits un cadre distendu, froid, nu et grêle, la disposition en collection botanique, étiquettes, symétrie de catalogue et la cohue, ce fut adorable. Jolies femmes, poupées suaves étrennant les attiferies de la saison, arôme d'elles, odeur des fleurs, et la somptuosité, la noblesse, indicibles, des chrysanthèmes et des orchidées, firent un ménage étourdissant. Pour cette fois, la rosette verte et le ruban écarlate nous emplirent de piété, enorgueillissant les pardessus provinciaux de ces grands artistes d'horticulteurs amassés là !... Les plus exquises des dames, pour marquer comme au tréfond de la plus mondaine la ménagère essentielle veille, se pressaient cependant, où : devant les étalements des légumes d'hiver, cependant que des messieurs attiraient leur attention sur les aubergines et les carottes aux formes spéciales et aux dimensions exagérées. Nous admirâmes à notre tour la splendeur insoutenable des courges, des potirons, des cornichons et des bryones, des pastèques, des poires, des raisins, des pommes, luisants, vernissés, grumeleux, satinés, bigarrés, chatoyants, et comme elle se mariait à la richesse ailée des orchidées et des chrysanthèmes.

Et soudain retrouvâmes là l'exacte qualité de sensation que nous suscitent les beaux grès cérames, même fleur et même patine : et la magnificence décorative du grès se révéla. La faïence que les menues bourses et les yeux indigents accrochent au mur est bien une cristallisation naturelle du papier peint, ce bâtard bourgeois, ce sycophante de l'héroïque tapisserie ; l'anecdote de ses fleurettes exsangues, elles l'illustrent de leurs vignettes gentilles. Elles ne déparent point le tableau de chevalet, cette hérésie. Le grès, sévère et noble, dédaigneux des mignardises et des digressions, entre immédiatement dans l'art décoratif qui est le seul art ; sa simple et grandiose ordonnance complète les grandes lignes architecturales ; il est tellement parfait qu'un contact avec la nature ne l'amoindrit pas : au milieu des chrysanthèmes enflammés, et près des cucurbitacées sublimes, il est chez lui comme une autre fleur, un autre fruit, humain, à la façon des murrhins de Carmanie, ces grès flammés spontanés, qui dans le livre de Jarry, extasient de terreur et d'amour l'impératrice Messaline, aux jardins de Lucullus.

L'ORIENTALISTE NOIRÉ (1)

L'Algérie ; non l'Algérie pittoresque, popularisée dès maintenant jusqu'à la banalité, avec les quartiers juifs, les bazars, les Ouled-Naïls, et le reste ; une Algérie en quelque sorte géologique, vue panoramiquement : les vastes espaces, les puissants mouvements de terrain, montagnes, déserts, vallées, et l'immense horizon par-dessus tout ; le drame de la terre et de la lumière solaire, les jeux du crépuscule et de l'aube sur le Tell et sur le Sahara, les étendues illimitées où l'homme et les constructions des hommes quand il s'en trouve, sont absorbés,

(1) Exposition, 17, rue Richelieu.

annulés dans la magique majesté d'une effusion multicolore avec unité. La vie des êtres n'existe plus, pour ainsi dire : c'est rien que la vie des éléments : l'air, la terre et la toute-puissante lumière. Une telle vision des choses communique à cette peinture qui s'efforce à les fixer avec une piété jusque méticuleuse, une exactitude comme scientifique, une part de sa grandeur austère et farouche. C'est un paysage de l'Ancien Testament, qui parfois s'humanise par un sourire qui dès lors nous évoque la Grèce, la Grèce de l'Odyssée, lorsque la mer indiciblement mouvante et verdoyante intervient.

FÉLICIEN FAGUS

L'EXPOSITION DES JOUETS

Le matin, où j'entre à l'Exposition des Jouets, il y a un jeu de grandes personnes. Autour d'une table, protégée contre les enfants par une enceinte quadrangulaire de bois ajouré et quelques gardiens de la paix, une commission joue à l'Exposant. On fait approcher l'exposant de la table, on déclenche, on regarde, on attribue une médaille. Parmi les personnes les plus animées à ce jeu, je distingue M. le directeur des Beaux-Arts, M. Henry Roujon, très attentif. Il est séparé, par un monsieur, de M. Victorien Sardou, qu'on évoque toujours avec profit et gloire dans les questions de marionnettes. Tout près de M. Roujon, une personne décorée affecte une ressemblance absolue avec feu M. Henri de Bornier. Sans doute M. Victorien Sardou, toujours sympathique aux esprits, a obtenu la présence posthume du dernier habilleur de la poupée Tragédie. On pousse devant ces messieurs des chauves, des chevelus, des vieux, des jeunes. Un sourire sillonne l'assistance autorisée. C'est une dame qui se présente avec son produit, de menus chapeaux fichés sur une baguette, disposés sur un carton plat comme une série bien ordonnée de tartelettes. Cette dame est officier d'Académie. On la reconnaît du bâtiment. M. Roujon, venu là évidemment pour soutenir les intérêts de l'Institut, la réconforte d'un regard amène. La dame tire d'un réticule des petits bâtons et des bouts de papier de couleur, coupures régulières d'affiches électorales sans doute (M. Roujon regarde), coupures de vieilles affiches théâtrales (M. Sardou se penche). La dame exécute au bâtonnet un petit galurin rose et bleu. Ces messieurs sont intéressés. L'intéressant officier d'Académie aura le prix, soit un des bibelots spécialement créés pour cette circonstance par les membres de l'Institut, et transportés en pompe près de la caserne des pompiers.

On les a mis sous vitrine. C'est un chasseur alpin de M. Detaille peint sur verre; de l'autre côté du verre s'emboîte exactement un soldat russe. Ce n'est plus de l'alliance, c'est de l'identité : ils ont les mêmes bottes, la même culotte, la même vareuse, la même tête sous le même béret, la couleur seule diffère. On n'a jamais réalisé comme ça la position franco-russe du soldat sous les armes, à une revue bi-nationale ;

le pavillon de ces militaires porte d'un côté un cor, de l'autre une croix, l'alliance du cor et de la croix. A côté, c'est la Tanagréenne de M. Gérôme. Lasse d'être assise au Luxembourg, elle est venue ici se tenir droite. Elle n'a pas rajeuni, elle est tassée, trop fardée, sa jolie figure banale accuse quarante-cinq ans disputés. Elle a un panier de poupées et de moutons, et, de sa dextre, elle élève vers les cieux, un agent de police. On a beau être la Coupole, on est toujours un peu rapin. Le gorille de M. Frémiet a bien changé depuis que, toutes tripes dehors, il étranglait l'homme primitif. Il a mis un chapeau gris, il s'assied sur toute littérature brochée ou reliée, il a une patte dans la marmite, il veut avaler un coq qui crie quoique réduit à une tête et à un jabot. La dame bleue de l'Exposition est venue patiner sur de la glace noire, sous les auspices de M. Coutan. Elle entraîne une compagne ; un roquet les a suivies.

On a bien fait de mettre ces objets sous verre ; on distingue mieux ainsi la production originale de l'Institut : du Roybet reproduit sur un jeu de patience, des soldats de M. Detaille qui sont épars à l'étal des jouets. On pourrait attribuer à l'Institut un diorama de M. Jacqmet très digne de figurer à nos Salons annuels. M. Cœury expose un théâtre avec décors : d'un côté, une auberge moyen âge ; de l'autre côté, une auberge moderne ; au fond, une salle à manger. Une laitière descend du ciel. M. Sardou goûtera évidemment cette apparition moderne. A côté, des Santos-Dumont, en nombre grand et formats variés. *L'Agonie* ou *Quo Vadis* a inspiré des poupées droites sur des chars romains, attelés de chiens éperdus ; elles portent des cheveux roux, des tabliers et des kakoschniks. Autour des forteresses, des dioramas, des porte-parapluie, tout ce qu'il faut pour écrire, un casque féodal avec plume blanche, le bouclier d'Achille, des Boers, des Chinois armés de lances, des mappemondes démontables et reconstituables, des poissons rouges vivants, sous verre avec fond de paysages (retouche de M. Gérôme), des serrures, des petites poupées à robes, des poupons vieux modèle, droits, engainés ; sur leur base se déroule l'alphabet. (Instruire en amusant.).

La note d'art est donnée par une petite étude de Boudin, offerte en prix par M. Gustave Cahen, l'historien de ce peintre. Ce n'est pas un placement de père de famille que fait M. Cahen dans cette exposition enfantine ; mais il prouve avec esprit que, lorsque l'Institut est convoqué, c'est toujours un indépendant, un ancien méconnu qui fournit le plaisir des yeux et de l'intelligence. Son épigramme est d'une très jolie facture.

GUSTAVE KAHN

Les Théâtres

LE DRAME

Porte-Saint-Martin : **La Pompadour,** pièce en 5 actes, de M. Émile Bergerat. — *Athénée :* **L'Auréole**, pièce en 5 actes, de MM. Chancel et de Gorsse. — *Renaissance :* **Une Blanche,** comédie en 3 actes, de M. L. Gleize : **Ange Gardien**, comédie en 1 acte, de M. Raquin.

Avant M. Bergerat, nul dramaturge ne s'était soucié de porter à la scène le personnage de la Pompadour : la vie de la favorite n'offrait en effet ni histoire, ni légende, ni même mystère qui fussent susceptibles d'une interprétation et d'un développement dramatiques.

Aussi bien, la pièce de M. Bergerat, divisée en sept tableaux assez arbitrairement choisis et sans liens immédiats, se présente-t-elle à nous comme une sorte de biographie détaillée et pourtant incomplète. Mme de Pompadour nous apparaît tour à tour, mais un instant, sous chacun de ses aspects, déjà connus, de froide amoureuse, d'habile intrigante politique, de protectrice éclairée des arts. On la voit, on l'entrevoit plutôt ; elle passe. Car l'auteur, qui se serait fait scrupule d'inventer — à peine a-t-il osé corser son intrigue, en modifiant, dans le sens qui lui agréait le mieux, la physionomie de M. d'Étiolles — et d'écrire, sur un personnage historique, une pièce d'imagination, n'a pu insister sur l'étude de caractère. La scène de la Porte-Saint-Martin est trop vaste, vraiment, pour encadrer les menues subtilités et les nuances complexes de psychologie ; les personnages n'y découvrent, parmi les incessants va-et-vient qui en peuplent l'immensité, que leurs aspects extérieurs et n'y révèlent leurs sentiments que par des attitudes.

Depuis que M. Sardou nous a fait assister aux scènes de famille où Napoléon parlait corse, il n'est point d'auteur de pièces historiques qui résiste à la tentation de nous présenter un roi en pantoufles. A cette mode, nous devons le Louis XV de la *Pompadour* qui montre soudain, au tableau « d'intimité », une bonhomie assez inattendue.

La pièce paraît, dans son ensemble, un peu longue et monotone. Mais chaque tableau a son intérêt anecdotique et sa grâce d'estampe, qu'accompagne et commente un texte élégant et soigné. Et on peut, du moins, louer sans réserves, l'art du metteur en scène, du décorateur et du costumier.

Les auteurs de *l'Auréole* appartiennent évidemment à cette école dont M. Brieux est le chef. Ils ont comme lui cette préoccupation de réformes utilitaires, cette tendance à généraliser sur des sujets concrets et de peu d'étendue, à combattre des abus spéciaux, des modes provisoires, des préjugés locaux et des règlements administratifs.

Chaque pièce du genre Brieux contient une thèse solide avec contradictions réfutées, un exemple bien choisi pour la mettre en valeur, et une solution pratique. Quand, par exemple, ce maître écrit une pièce sur les nourrices, il fait dire explicitement aux femmes, par un médecin : « Mesdames, nourrissez... ». Dans leur œuvre récente et qui me semble inférieure en cela, MM. Chancel et de Gorsse ne font rien dire aux généraux. De sorte qu'après avoir soulevé un débat assez poignant, où se constate un état de choses regrettable, ils nous laissent hésitants, inquiets et peinés. Seul, d'ailleurs, M. le ministre de la Guerre, maintes fois sollicité de reculer la limite d'âge pour les généraux en activité de service, pourrait apporter la conclusion désirée.

En attendant, *l'Auréole* pose nettement la question. Que deviennent après trente ans de loyaux services les généraux atteints par une mise à la retraite prématurée ? Inexpérimentés, naïfs, incapables, avec des habitudes de luxe et des besoins qui dépassent leurs ressources, ils sont obligés, ou de subir la vie étroite, modeste et restreinte des rentiers de petites villes, ou de se lancer, comme le général Servin, complice involontaire et dupe de financiers louches, en des aventures périlleuses pour leur honneur. De même, leurs filles sans dot sont séduites et abandonnées par de riches officiers de la garnison qui, auparavant, les eussent peut-être épousées. Quand un général a perdu son auréole, il a tout perdu.

Cela est montré, de façon très claire et très convaincante, dans une pièce bien construite, où il y a de l'adresse, du courage et du respect, de bons sentiments, de grosses situations pathétiques et un nombre infini de personnages.

L'interprétation aida à la réussite très complète. De belle prestance et plein d'autorité, M. Deval exprime avec beaucoup de naturel la psychologie sans nuances, sommaire, mais exacte du général. Mme Duluc est charmante de sincérité émue ; M. Gauthier a de la distinction, M. Lhorteur de la fantaisie, Mme Guitty une bouffonnerie irrésistible.

Il est peu de jeunes gens qui, à l'heure présente, fassent montre d'une personnalité aussi solide et aussi franche que M. Lucien Gleize.

Il me semble qu'il doit avoir dans la vie une attitude assez semblable à celle du convive mécontent, et content d'avoir lieu d'être mécontent. Ce lui est une joie évidente et presque une griserie, car on se saoule d'amertume, de constater la malfaçon des choses, les travers des gens, — et que tout va, vraiment, très mal. Loin d'être désenchanté — le désenchantement suppose une résignation et une lassitude certainement inconnues à ce tempérament vif, combatif et gai à sa manière —, il est au contraire d'un pessimisme enchanté, habituel, sain et normal. Une telle disposition d'esprit est un peu celle d'un Henri Becque ; et je crois bien que M. Lucien Gleize est, de tous les auteurs actuels, celui qui se rapproche le plus de ce maître, par la façon de voir et d'exprimer.

On a dû le prévenir qu'il y avait « à faire » aux colonies ; il y est allé,

si j'ose dire, de son voyage. Et tout de suite, il a rassemblé et condensé, dans un premier acte éclatant de verve, étincelant d'esprit satirique, tous les désordres, toutes les absurdités, toutes les vilenies, tous les ridicules et tous les vices de la gent administrative. Il s'est bien gardé d'ailleurs de se laisser emporter jusqu'à l'outrance de la bouffonnerie et de la caricature. Ses silhouettes gardent une cruelle exactitude de contours, à peine accentués et déformés çà et là. C'est d'une gaîté très âpre mais très franche en même temps, d'un mouvement vif et plein d'imprévu.

Malheureusement, dès le milieu du second acte, l'intérêt se relâche quelque peu et languit. M. Gleize a épuisé son stock d'observations amères et pénétrantes. On dirait qu'il se force désormais à l'ironie. La pièce dégénère en un vaudeville psychologique, d'agrément moindre et d'originalité plus douteuse. Tout à l'heure, c'était, sous une forme légère, une étude sérieuse: le ton maintenant paraît trop sérieux pour une comédie légère. Elle avait charmé et ébloui tout d'abord; elle se contente de plaire encore, assez pour mériter le succès considérable qu'elle obtint.

Un acte charmant, de M. Louis Raquin, *Ange Gardien*, précède *Une Blanche*. C'est une spirituelle œuvrette, un peu paradoxale, mais d'une très fine et très délicate notation psychologique, avec des effets adroitement ménagés, et qui contient déjà bien mieux qu'une promesse.

André Picard

LA MUSIQUE

D'ÈVE A GRISÉLIDIS

Je voudrais essayer de tracer ici, non un portrait de M. Massenet, mais un peu ce qu'il voulut représenter de son attitude mentale à travers la musique qu'il écrivit ; par ailleurs les anecdotes ou les manies composant la vie d'un homme ont besoin d'être « posthumes » pour avoir vraiment de l'intérêt.

Il apparaît tout de suite que la musique ne fut jamais pour M. Massenet « la voix universelle » qu'entendirent Bach et Beethoven: il en fit plutôt une charmante spécialité.

Que l'on consulte la liste déjà longue de ses œuvres et l'on y verra une préoccupation constante qui en commande, on peut dire, fatidiquement, la marche. Elle lui fait retrouver dans *Grisélidis*, son dernier opéra, un peu des aventures d'*Ève*, une de ses premières œuvres. N'y a-t-il pas là une sorte de destinée mystérieuse et tyrannique qui explique l'inlassable curiosité de M. Massenet à chercher dans la musique des documents pour servir à l'histoire de l'âme féminine. — Elles sont là, presque toutes, ces figures de femmes qui servirent déjà tant de rêves ! Le sourire de la Manon en robes à paniers renaît sur la bouche de la moderne Sappho pour faire pareillement pleurer les hommes ! Le couteau de la Navarraise y rejoint le pistolet de l'inconsciente Charlotte (Cf. *Werther*).

D'autre part, on sait combien cette musique est secouée de frissons, d'élans, d'étreintes qui voudraient s'éterniser. Les harmonies y ressemblent à des bras, les mélodies à des nuques ; on s'y penche sur le front des femmes pour savoir à tout prix ce qui se passe derrière... — Les philosophes et les gens bien portants affirment qu'il ne s'y passe rien, mais cela ne supprime pas absolument l'opinion contraire, l'exemple de M. Massenet le prouve (au moins mélodiquement); à cette préoccupation il devra, au surplus, d'occuper dans l'art contemporain une place qu'on lui envie sourdement, ce qui peut faire croire qu'elle n'est pas à dédaigner.

La fortune, qui est femme, se devait de bien traiter M. Massenet et même de lui être quelquefois infidèle ; elle n'y à point manqué. Tant de succès fit qu'à une époque il fut de bon ton de copier les manies mélodiques de M. Massenet, puis, tout à coup, ceux qui l'avaient si tranquillement pillé le traitèrent durement.

On lui reprochait d'avoir trop de sympathie pour M. Mascagni et pas assez d'adoration pour Wagner. — Ce reproche est aussi faux qu'il est inadmissible. M. Massenet continuait héroïquement à vouloir l'approbation de ses admiratrices habituelles ; j'avoue ne pas comprendre pourquoi il vaut mieux plaire à de vieilles wagnériennes cosmopolites qu'à des jeunes femmes parfumées et même ne jouant pas très bien du piano. Une fois pour toutes, il avait raison... On ne peut sérieusement lui reprocher que d'avoir fait des infidélités à Manon... Il avait trouvé là le cadre qui convenait à ses habitudes de « flirt » et il ne devait pas les forcer à entrer à l'Opéra? On ne « flirte » pas à l'Opéra ; on crie très fort des mots incompréhensibles ; si l'on y échange des serments, c'est avec l'assentiment des trombones : logiquement, les nuances changeantes d'un sentiment doivent s'y perdre parmi tant de clameur obligée. Enfin il eut mieux fait de continuer d'assouplir son génie des teintes claires et des mélodies chuchotantes, dans des œuvres faites de légèreté ; cela n'excluait pas des recherches d'art, elles étaient seulement plus délicates et voilà tout. Il ne manque pourtant pas de musiciens qui portent la musique à bras tendus pendant que hurlent les trompettes... Pourquoi en grossir inutilement le nombre et laisser se développer ce goût pour la musique ennuyeuse qui nous vient des « néo-wagnériens » et qui pourrait nous faire l'amabilité de retourner en son pays d'origine.

M. Massenet, par ses dons uniques et sa facilité, pouvait beaucoup contre ce déplorable mouvement. — Il n'est pas toujours bon de hurler avec les loups, — c'est un conseil qu'aurait pu lui donner, il me semble, la moins fine de ses belles écouteuses.

Pour conclure ces notes hâtives, on peut ajouter que tout le monde ne peut pas être Shakespeare, mais on peut chercher, sans se diminuer, à être Marivaux.

CLAUDE DEBUSSY

Chronique de la littérature

LES ROMANS

Elémir Bourges : **Le Crépuscule des Dieux** (P.-V. Stock).

De même que nous sentons une sourde rancune pour tout ce que jadis nous eûmes tort d'aimer, nous aurons une espèce de joie reconnaissante à ce qui nous fait retrouver, plus profond et plus réfléchi, notre enthousiasme d'autrefois. Vingt ans ont passé sur *le Crépuscule des Dieux*, et le livre paraît meilleur qu'au premier jour. Il est fait pour survivre aux révolutions d'esthétique, offrant en sa plénitude de quoi contenter tout ensemble plusieurs exigences de beauté. La pressante succession de drames que n'engendre point le hasard, mais la seule fatalité des passions, donne pâture aux ardeurs du romantique comme aux rêveries du philosophe ; le décor captive aussi bien les réalistes, par son exactitude, que les poètes, par son étrangeté ; le psychologue trouve à se prendre aux angles, aux courbes, aux replis des caractères ; des Clorindes et des Scapins, des fillettes, des chambellans, des courtisanes, mettent un peu de rire ou de sourire parmi le sang et les larmes : enfin le récit, bien qu'objectif et strictement impersonnel, est soutenu, et comme gonflé, par un flot de lyrisme grondant. Le secret d'une combinaison si savante est dans la large culture d'un écrivain capable d'adorer à la fois le seizième siècle anglais et le dix-septième siècle français, Saint-Simon et Webster. Ceux-là seulement ne se diront point satisfaits, à qui toute culture semble une gêne, et qui, pour ménager à la nature une irruption plus triomphale, n'hésiteraient pas à bouleverser l'ordre et l'harmonie d'un poème. Elémir Bourges, résolument, fait de son œuvre un milieu clos, où toutes les lignes convergent vers un même centre de perspective. Sa composition n'est rien moins que simple et rectiligne ; mais la progression, l'entrelacement des aventures est d'une sûreté telle, que nul autre ne se laisse imaginer. La phrase souple et solide, ample et concise, riche de tous les trésors de la langue, insère chaque mot à sa place nécessaire, sans un interstice où puisse se glisser une expression vague, une image parasite. La belle tenue du style ne saurait être poussée plus loin.

Cette impression est encore renforcée, quand on scrute les corrections par où la nouvelle édition se distingue des anciennes. Les plus importantes sont des suppressions, qui ne portent point sur des détails, mais sur des pages entières d'analyse, d'emotion ou de pensée, — par exemple, dans les amours du prince Otto et de la Belcredi. Ce sont vraiment des sacrifices : car les passages effacés n'étaient ni faibles ni superflus : ils ajoutaient à l'émotion, mais tantôt projetaient sur elle

un intérêt trop spécial, et tantôt la revêtaient d'une forme trop abstraite, qui la rendait transposable, la détachait de l'œuvre, et l'orientait, pour ainsi dire, vers le dehors. — Certains changements de mots ne sont pas moins révélateurs; si M. Bourges, dans la description d'une parure, met des émeraudes au lieu des opales, et des opales au lieu des émeraudes; s'il remplace des mosaïques par des azulejos arabes, un motet de Porpora par un choral de Haendel, — ce n'est pas gratuitement, mais en vue d'un effet précis. Quant aux corrections de syntaxe, aucune n'était indispensable: elles se font à peu près équilibre, les unes tendant vers l'archaïsme et la rareté, les autres ayant égard, soit à l'usage moderne, soit au souci de clarté. — Sur un seul point j'ose risquer une critique très nette, parce qu'il est de ceux où le lecteur a tous les droits sur l'écrivain; je veux parler de la ponctuation. La marche, les arrêts, les circuits d'un raisonnement logique ont besoin d'être marqués par un système de signes artificiels. L'œuvre d'art, comportant un rythme naturel, pourrait à la rigueur se passer de tels signes, et doit en tous cas en être économe. M. Bourges en est prodigue, jusqu'à séparer le verbe du complément, jusqu'à poser une virgule après chaque mot où son scrupule s'est arrêté, à chaque pause *possible* de la pensée ou de la voix : « *Le monde entier s'évanouit, autour d'eux; leur esprit harassé, qui roulait en lui-même, par un mouvement éternel, parut enfin se fixer; et pleins d'une pensée unique, ils ne regardaient plus les choses, qu'à la lueur de ce flambeau, que la passion allume aux amants.* » Ainsi les relais que peut-être l'attention aurait librement choisis, lui sont imposés de force, et prennent tous une égale valeur. L'effet est le même que si le peintre cernait d'un trait noir toutes les figures d'un tableau, ou si le chef d'orchestre battait sur son pupitre toutes les mesures d'une symphonie. Par ces heurts et ces cahots, la franche coulée du style est sans cesse interrompue; c'est un agacement, c'est une fatigue, c'est une distraction à tant de beauté...

Jean Lombard : **Byzance** (Ollendorff). — Jean Lombard : **L'Agonie** (Ollendorff).

Il y a trois mois à peine, *Byzance* et *l'Agonie* étaient des livres rares, et non pas même de ceux-là qui, circulant de main en main, font enfin le tour de toute une jeunesse lettrée, — mais des livres presque inconnus, dont s'entretenaient seulement un petit nombre d'amis et de curieux. On vient de les rééditer, accompagnés d'illustrations moins précieuses que le texte, mais qui ne le déparent point et le rendront populaire. Deux belles préfaces, de MM. Paul Margueritte et Mirbeau, présentent l'auteur au public; je regrette seulement de n'y point trouver assez d'éléments pour une biographie qu'il sera plus tard malaisé d'établir. Enfin, M. Paul Adam, dans un article du *Journal*, s'est empressé d'apporter son hommage à l'écrivain disparu, auquel l'unissent

maintes affinités et dont l'exemple l'encouragea sans doute à composer *Basile et Sophia*. Dans la première surprise de l'œuvre révélée, nous apprenons qu'elle ne fut pas sans influence, et Jean Lombard prend soudain une belle place dans l'histoire du roman français. C'est une joie de rendre une tardive justice à l'ouvrier, au « forçat de lettres » qui, chargé de famille, écrasé de besognes, fit son loisir du plus rude labeur littéraire ; au militant socialiste qui sut se distraire des luttes actuelles pour évoquer, dans Byzance et dans Rome, les conflits monstrueux des foules d'autrefois.

Jean Lombard doit beaucoup à Flaubert : Non seulement toute vision consciencieuse et passionnée d'une époque ancienne a son prototype dans *Salammbô* ; mais le grand rôle des sectes religieuses dans le passé serait difficilement entré, avant *la Tentation de Saint Antoine*, dans la pensée d'un romancier français. Si Lombard a subi l'influence de Zola, elle ne se reconnaît guère qu'à sa façon de marquer les idées dominantes par de constantes répétitions. A Jean Lombard appartient bien en propre cette imagination fougueuse, hallucinée, congestionnée, dont le tourbillonnant éclair illumine tour à tour des perspectives de rues, des enfilades de palais, des recoins de bouges hideux, des pêle-mêle de luxure et de tuerie, et toutes les races et toutes les classes d'hommes. Cette profusion d'images ne va pas sans un luxe un peu barbare : on ne peut s'empêcher de songer que moins de détails, mais choisis, imposeraient une égale émotion ; pourtant il y manquerait alors certain sentiment de poussée massive, d'élan forcené. J'entends qu'on reproche à Jean Lombard trop de complaisance pour les tableaux sexuels, pour les scènes de rut et de prostitution ; mais dans *Byzance* ces scènes sont rares, et toutes empreintes d'une lourde tristesse ; si dans *l'Agonie* elles surabondent, c'est comme accompagnement à l'adoration de la Pierre Noire, à la figure d'Héliogabale. Ce qui plutôt gênerait l'admiration, c'est parfois l'enchevêtrement de la syntaxe ; c'est surtout l'abus de mots grecs et latins, souvent inutiles ou gauchement transcrits : l'autodidacte ne veut rien laisser perdre d'une érudition tardivement acquise, et payée par de longs efforts. Mais la beauté, la force emportent tout : « Ce style, — dit M. Mirbeau, — a grande allure, des sonorités superbes, un fracas d'armures heurtées, un vertige de chars emportés et comme l'odeur même — une odeur forte de sang et de fauves — des âges que Lombard évoque. »

Entre *Byzance* et *l'Agonie*, il y a la même différence qu'entre les premiers et les derniers tableaux de De Groux. Dans *Byzance*, les images s'entassent, se recouvrent, donnent l'impression d'un grouillement sur place ; tandis que *l'Agonie* nous entraîne en un mouvement vertigineux. Un spécialiste m'a dit regretter que, dans *Byzance*, le désordre des foules, l'excès de couleur orientale et mystique, effacent deux caractères essentiels de la société byzantine : le formalisme et l'orgueil du nom romain. De même, *l'Agonie* laisse trop oublier que la Rome du Bas-Empire, battue par les révolutions et les orgies, reposait

sur une solide charpente juridique, sur un édifice de coutumes et de lois. Mais le roman a le droit de cacher un peu l'ossature de l'histoire. pour peindre avant tout la chair, le fard et le vêtement. Jean Lombard a ressuscité, en insistant sur leurs aspects d'agitation et de violence, deux civilisations éteintes. Il en reste un cauchemar pareil aux rêves qui suivent une fumerie de haschich. Je cite encore M. Mirbeau : « C'est frénétique et morne, hurlant et triste : tout un peuple d'ombres, violemment soulevées hors du néant...»

Raphael Giovagnoli : **Spartacus**, roman du VIIe siècle de l'ère romaine, traduit de l'italien par Mme J.-W. Bienstock (Ch. Eitel).

Spartacus peut sans désavantage être lu après *Quo Vadis :* c'est le même intérêt, de roman et d'histoire ; c'est la même accumulation de drames et d'aventures. Mais entre les deux talents de Giovagnoli et de Sienkiewicz, il y a toute la distance de deux pays et de deux époques : Giovagnoli est un républicain d'Italie. Il se souvient du Tasse quand il invente cette Clorinde impure qu'est la courtisane Eutibide ; et dans chaque appel à la liberté, dans chaque couplet sur la grandeur romaine, résonne comme un écho des tragédies d'Alfieri. Giovagnoli se rattache, semble-t-il, à l'école romantique de son pays. Il a lu Manzoni ; il se complaît à deux récits d'amour juxtaposés plus qu'incorporés au roman. Le plus fort du livre est dans les tableaux de la révolte et de la guerre des gladiateurs, pareils à ces stratégies de Tite-Live, que nous aimerions sans doute, si nous ne les avions connues par des explications scolaires. Les amours de Spartacus et Valéria, d'Astorix et Mirza, sont émouvantes, mais gâtées d'expansions ou de scrupules trop modernes pour le cadre antique. On rencontre, chemin faisant, de beaux portraits de de Sylla, de César, de Crassus, de Catilina ; tous noms qui, sur des cœurs nourris de bonnes lettres, exercent encore leur prestige...

PAGES

Jules Renard : **Le Vigneron dans sa vigne** (Mercure de France).

Le volume tient plus que ne promet le titre. Avec *le Vigneron dans sa vigne,* voici *Noisettes creuses*, *Nouvelles du pays*, *Tablettes d'Éloi.* Tous les aspects de Jules Renard s'y retrouvent, sauf le plus ancien, celui qui se dessine dans *l'Écornifleur.* C'est Renard-La Fontaine, observateur des bêtes ; Renard, observateur des hommes : Renard, ami des paysans ; Renard, qui se moque des autres ; Renard qui se moque de lui-même ; Renard pince-sans rire ; Renard attendri, — et toujours et partout le même Renard : le talent le plus précieux et le plus classique, le plus subtil et le plus naturel ; assez fin pour donner du prix aux moindres choses, assez ferme pour mettre en valeur les plus fortes. Peut-être à cette heure préférons-nous en lui les qualités d'émotion qu'il nous a le plus longtemps cachées. Autant que *Poil-de-Carotte*, les dialogues d'*Honorine*, celui du *Petit Bohémien*, nous

tirent de la gorge un brusque sanglot qui semble spontané, jailli des choses mêmes, et non extorqué, comme d'usage, par un grossier truc littéraire. Mais l'esprit de Renard vaut sa tendresse. Il donne un sens au coq-à-l'âne, au calembour, à la calembredaine (« *Marseille*, la troisième ville de France quand j'étais au collége. Comme j'ai grandi depuis ! »). Il nous montre la pie qui se dirige vers un arbre, « le manque, et ne peut s'arrêter que sur l'arbre voisin » — et c'est une notation définitive ; puis il ajoute : « En habit du matin au soir, c'est notre oiseau le plus français » — et ce n'est qu'une plaisanterie ; mais les deux phrases vont ensemble, on n'a pas l'idée de choisir. Sobre en ses caprices, sûr en ses audaces, on pourrait croire que Renard se permet tout ; et voici que deux petites corrections nous révèlent ses remords et ses timidités. Vous souvenez-vous de la jeune femme en noir qui, lasse de cette vie, retient pour l'autre vie une étoile, et s'y installe : « elle n'a pas de chance ; brusquement l'étoile file. » Aujourd'hui, Renard songe à l'objection, il la prévient : « Mais... — Oui, je sais, les étoiles ne filent pas. » — Ailleurs Renard donne la façon, devant un beau coucher de soleil, d'indiquer « qu'on n'est point dupe, et qu'on sait à quoi s'en tenir sur cet air de se coucher » ; la première version disait, si je ne me trompe : « et qu'après tout *le soleil ne se couche pas tant que ça.* » Voilà ce qu'on perd à être trop honnête ; mais le même excès d'attention qui gâte ainsi deux mots, en fait trouver vingt autres ; nous finissons par y gagner.

LE THÉATRE

Georges Ancey : **Ces Messieurs** (Éditions de La revue blanche).

J'ai lu *Ces Messieurs* avec toute l'attention que commande une comédie interdite. L'existence de la Censure soulève une question de principe ; mais chacune de ses décisions pose, de plus, une question d'espèce. Et même si l'on soutient qu'une idée chassée des planches n'est point par cela seul étouffée, pourvu qu'elle dispose du livre et du journal, encore faut-il considérer de quels plaisirs d'art on nous prive, et par crainte de quels dangers ! J'ignore ce que vaut, et par quoi pèche, la pièce de M. de Croisset. Celle de M. Brieux est honnête ; on l'arrête pour un seul mot. Celle de M. Ancey est excellente ; on l'arrête sans motifs sérieux. Les gens qui se moquent des Droits de l'Homme doivent cette fois craindre au moins pour les droits de la littérature. Déjà le nom de M. Georges Ancey leur est une garantie : s'imaginent-ils par hasard que l'auteur de *l'École des Veufs*, esprit libre, vif et mordant, mais ennemi de toute rhétorique et soucieux de vérité, ait pu chercher un succès de scandale, ou voulu soulever une salle par des grossiers effets scéniques ? S'ils le croient, la lecture de la pièce suffit à les rassurer.

« J'ai voulu simplement et sans parti pris, n'accusant personne ou tout au moins accusant en face, j'ai voulu montrer la terrible influence que peut prendre le prêtre sur la femme, pour leur plus grand péril à

tous deux, et cela inconsciemment, sans préméditation d'aucune sorte, par ce seul fait qu'il porte un splendide uniforme d'officiant, et qu'il a de beaux gestes. Histoire universelle et qui pourrait s'appliquer à tous les prêtres de toutes les religions ! » Ainsi parle M. Georges Ancey, et vraiment il n'a point franchi les limites de sa thèse, — si l'on peut donner le nom de *thèse* à cette simple constatation. M. Ancey est moins sévère que Molière dans *Tartufe*, moins violent que Perez Galdos dans *Electra* ; nos catholiques seraient-ils plus susceptibles que les Français de Louis XIV, ou que les Espagnols d'aujourd'hui ? M. Ancey ne montre point, comme Michelet, le prêtre séparant la femme du mari ; ni, comme les Goncourt, le prêtre séparant la mère de l'enfant ; ni, comme Zola, le prêtre faisant la conquête d'une ville ; mais le prêtre victime de ses propres charmes, involontairement séducteur et séduit. L'abbé Thibaut ne fait point figure d'hypocrite ni de cynique ; même dans la faute charnelle qu'il avoue, il entre, à côté de la faiblesse, un peu de scrupule et de probité. L'abbé Nourrisson est un vilain type de jésuite, mais tel qu'on en trouverait plus d'un dans chaque diocèse ; il trahit le secret de la confession ; mais c'est en face de son évêque, et sous le prétexte d'un zèle religieux. L'évêque représente à merveille le prélat mondain, expert au maniement des hommes ; et, pour qui réclamerait, par besoin d'équité, un exemplaire du *prêtre sympathique*, l'abbé Morvan n'est-il pas un modèle de franchise et de vérité ? L'auteur s'est gardé de pousser au noir le cas d'Henriette Vernet ; elle ne succombe pas à de savants artifices ; elle glisse d'elle même à sa perte, et sa frénésie amoureuse n'est que la déviation d'une saine vitalité privée de son naturel objet. Enfin, pour échapper au reproche d'opposer, à de mauvais prêtres, des saints laïques, M. Ancey a dessiné son *raisonneur*, le frère d'Henriette, comme un bon garçon joyeux, aimant, mais tout de même un peu brusque et maladroit, jusqu'à l'heure où le danger pressant l'oblige à de tendres habiletés

Peut-être y a-t-il crime, tout simplement, à mettre une robe sur la scène autrement qu'en un rôle d'héroïsme bénisseur ; et par delà le Basile de Beaumarchais bien et dûment ensoutané, nous retournons au temps où Tartufe n'était joué qu' « en petit habit ». Ou bien encore on en veut surtout aux épisodes, aux scènes sans quoi la pièce ne vivrait point, ne ferait ni rire, ni pleurer. Mais quoi ! la visite du curé, sa façon de saluer, d'attirer les enfants, de flatter les dames, de solliciter des subsides avec l'air de ne demander rien, tout cela ne sent point la charge, tout cela fleure un parfum ecclésiastique qui n'échappe même pas au flair des croyants. Les réflexions des domestiques à la sortie de l'abbé Thibaut sont bien dans le ton des propos du populaire sur les curés. L'amoureux sermon de l'abbé à sa pénitente ne dépasse point en érotisme mystique maintes pages de livres qu'on donne pour édifiants. La Saynète de la Sainte-Enfance, la Marseillaise du Sacré-Cœur n'exagèrent point la pieuse bêtise des solennités où paradent les élèves des ignorantins. Et surtout, rien n'est dit devant la

rampe, rien ne se détache en manière d'invective, ou de directe satire ; toutes les scènes s'enchaînent, se soutiennent, contribuent à créer une même couleur locale. Les mêmes traits qui choqueraient dans une pièce mal faite sont acceptés du public dans une pièce bien construite, où leur hardiesse cesse d'être hasardeuse, tant on la sent appuyée sur un fond d'observation et de bon sens.

Or la pièce de M. Ancey est une des plus solides, une des mieux équilibrées qu'on nous ait offertes depuis longtemps. Naguère, ici même, il fut disserté sur les déductions de M. Hervieu et les intuitions de M. Capus. *Ces Messieurs* ne procède ni de l'une ni de l'autre méthode. Nul a-priorisme et nul empirisme, mais cette expérience raisonnée de la vie, cette sûreté de généralisation qui conviennent à la comédie de caractère et de mœurs. Si je faisais quelques réserves, ce serait sur le quatrième acte, où pourtant la crise est puissamment concentrée. Il est à peine vraisemblable que l'abbé Thibaut confie à sa servante et ses « diversions à Paris » et ses doutes sur la foi. Les élans, les revirements d'Henriette ont quelque chose de soudain qui surprend à la lecture, mais que d'ailleurs le jeu d'une bonne actrice atténuerait en nous y préparant d'avance. De même, ce n'est qu'au théâtre que la scène finale de délivrance, le touchant dialogue entre le frère et la sœur, produira son plein effet en toutes ses nuances. Ce plaisir nous sera permis quelque jour par M. Roujon lui-même. Il ne sera pas payé trop cher, de quelques cris sur le boulevard et de quelques chapeaux cabossés.

MICHEL ARNAULD

BEAUX-ARTS

EUGÈNE DEMOLDER : **Trois Contemporains** (Deman, à Bruxelles).

Nul ne connaît mieux qu'Eugène Demolder la pléiade des peintres belges des vingt ou trente dernières années, ce qui ne veut point dire qu'il ne réserve pas une part d'amour érudit aux anciens maîtres. Dans des pages qui savent évoquer scrupuleusement les tableaux, il restitue une gloire méritée à Henri de Brakeleer, le « peintre de la fenêtre », ce trait d'union entre l'intimité et l'infini, l'ombre et la lumière, et étudie de façon nouvelle et complète l'œuvre de Constantin Meunier. La partie la plus attachante du livre est celle consacrée à Félicien Rops par l'écrivain qui l'a le mieux connu. Tous les admirateurs du grand artiste qui, de race flamande, trouva le moyen d'inventer la Parisienne, liront avec reconnaissance ces souvenirs.

Ces belles pages sont réunies en un luxueux volume, orné de trois portraits et de précieuses têtes de chapitre.

ALFRED JARRY

Le gérant : P. DESCHAMPS.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd. de La Chapelle. 14191

La Colonisation française

I

La politique intérieure que la « plus grande France » inflige à ses colonies peut-elle être envisagée comme la projection de la conscience nationale sur le champ de la barbarie, ainsi que l'affirment les champions de l'expansion coloniale? Est-elle, au contraire, l'œuvre profonde, laborieusement étudiée et savamment combinée d'un parti qui aurait profité de l'indifférence nationale pour mettre la main sur toutes les possessions du pays? Est-ce l'instabilité des gouvernements qui doit en être rendu responsable, encore que leur gestion coloniale soit toujours restée semblable à elle-même? Faut-il dire qu'elle est le fait de ce Pavillon de Flore, dans l'architecture duquel entrent non seulement des pierres vénérables qui datent de Henri IV, mais encore ces matériaux plus modernes, obscurs et inamovibles, que nous appelons Les Bureaux?

Quoi qu'il en soit, il est sûr que l'administration coloniale s'est fait un nombre incalculable d'ennemis qui lui reprochent:

D'abord, de ne pouvoir s'équilibrer nulle part, d'être sous toutes les latitudes la résultante hasardeuse, infiniment complexe et infiniment impuissante, de conflits ridicules entre des conceptions également flottantes, également vides, où c'est tantôt la diplomatie sournoise et lente, stérile et spécieuse, tantôt le coup de clairon cinglant, le coup de grosse caisse impératif qui l'emportent;

Ensuite, de se livrer sur la matière coloniale à des expériences de haute fantaisie, illogiques et notoirement contradictoires, qu'interrompent des bruits de fusillades et des explosions d'obus apparemment destinés à en préciser le sens.

Il faut convenir que les mécontents ont raison, mais qu'ils ont tort surtout: raison de se lamenter, car tout est loin d'être pour le mieux dans ce monde ténébreux et sanglant qu'est cet immense domaine colonial: tort de crier à l'illogisme, car nous n'avons guère trouvé de logique, jusqu'ici, que dans l'administration coloniale.

Au-dessus des faits dissemblables, il est un principe qui inspire et domine toute la colonisation française.

Le programme colonial qu'on lui reproche de n'avoir pas su composer, elle l'a. Elle n'a, en effet, rien à envier ni à l'impérialisme anglais, ni au despotisme néerlandais, ni au fonctionnarisme portugais. Si ce programme colonial n'est pas affiché sur les murs de la métropole, il ne dort pas non plus dans les armoires de fer, et ces nuées de fonctionnaires que nous voyons s'envoler aux quatre coins du monde l'y

appliquent journellement, avec un esprit de suite que l'on aimerait parfois retrouver ailleurs.

Les divergences profondes que l'on a cru saisir dans les bataillons du fonctionnarisme colonial ne sont qu'apparentes : il y a diversité dans les réalisations et unité formelle d'inspiration. De tous les hypogées administratifs sort le même souffle instigateur et corporatif qui fait les colonies toutes semblables.

Le principe corporatif, le dogme colonial, c'est : *la négation de l'idée démocratique.*

L'adoption d'une pareille enseigne coloniale — encore qu'on la déguise sous des formules retentissantes dont la richesse nationale, l'honneur du drapeau, les beautés de la civilisation font tous les frais — apparaîtrait quelque peu paradoxale, quelque peu infâme aussi sans aucun doute, venant d'une démocratie, si l'on ne songeait que les foules démocratiques n'ont aucune influence sur les affaires coloniales, abandonnées qu'elles sont à l'arbitraire du gouvernement et aux impulsions d'une petite oligarchie parlementaire douée de la vertu de compétence.

Il y a dans le monde deux Frances qui ne se ressemblent que par les couleurs du drapeau et les effigies monétaires. Déjà la France gouvernée et la France gouvernante, la France populaire et la France administrative, la première, française et révolutionnaire, la seconde, romaine et despotique, peuvent donner une idée de ces deux Frances, qui sont la France métropolitaine et la France coloniale.

Tandis qu'ici la République lutte, en paroles tout au moins — et c'est déjà une belle chose, c'est déjà une grande chose que l'affirmation solennelle d'un idéal — pour la meilleure civilisation par le progrès constant de la démocratie, la même République — est-ce bien la même ? — déporte amicalement dans les terres vierges de ses colonies les vieilles idées malfaisantes du passé, afin qu'elles puissent, affranchies de toute coercition, s'y enraciner profondément et produire, à l'intention des peuples jeunes dont elle dirige fortement les destinées, ces fruits redoutables dont l'amertume nous a dégoûtés pour jamais.

Or ce catéchisme colonial peut se résumer ainsi : substitution violente des idées d'ici aux idées indigènes : substitution violente de l'autorité métropolitaine à l'autonomie indigène.

Parmi les idées que l'administration se donne pour mission de propager par le monde à la pointe des baïonnettes, sous le couvert de la civilisation, viennent en toute première ligne ses idées économiques, celles que professent avec une égale conviction Rothschild et Léon XIII. Les virtuoses de l'expansion coloniale nous ont répété mille fois que prendre une colonie, c'est prendre les actions d'une gigantesque entreprise, que les peuples n'enjambent les latitudes, ne franchissent l'arc des méridiens que pour entraîner à leur suite, en des campagnes productives, leurs marchands et les marchandises nationales.

Ce que l'on poursuit en Asie, en Afrique, partout, ce n'est pas le

développement de la richesse au profit de ceux qui la créent, ni au profit général de l'humanité, ni au profit de la nation, c'est la canalisation de la richesse vers cet idéal fauve, qui est l'extrême opulence à côté de l'extrême misère, la constitution du capital par le resserrement de la consommation globale.

Quand avec la misère de 100.000 indigènes l'on a pu faire la fortune de deux entreprises dénuées de scrupules, on a prouvé son aptitude à la colonisation. Quand avec la subsistance des peuplades affamées on a pu faire quelques millions d'exportation qui vont en Allemagne et en Angleterre, on s'écrie que la balance du commerce justifie ces fructueuses opérations.

Le *Journal Officiel* de Madagascar signalait à l'admiration enthousiaste de tous les colons présents et à venir une ingénieuse exploitation de gisements aurifères qui ferait l'incontestable bonheur de ses ouvriers — et le sien — en payant ces ouvriers *trente centimes* par jour. Dans la même colonie, où le capital prélève un intérêt légal de 12 o/o, le contrôle des finances rejette impitoyablement toute dépense qui excède *cinquante centimes* par jour pour ceux qui font le rude métier de porteurs de filanzanes, alors que leur salaire normal et moyen dépasse un franc dans toutes les provinces.

Partout l'on barre la route aux peuples en marche vers l'autonomie économique de l'individu. Partout l'administration propage l'exploitation de l'homme par l'homme, comme elle préconise la guerre des classes. Dans toutes ses colonies, elle détruit, avec une rage, un fanatisme stupides et ignorants, le communisme primitif ou ce qu'en avait laissé subsister le despotisme avide des royautés barbares et des classes prépondérantes. Elle extirpe des consciences — à coups de fusil s'il le faut — l'idée égalitaire à laquelle elle butte sous tous les climats, parmi les tribus sauvages de l'Afrique tropicale comme dans les communes à demi-socialistes de l'Indo-Chine, bien plus qu'en Europe.

Partout nous avons fait main basse sur le sol pour le distribuer, non pas selon le droit coutumier ou écrit des peuples, mais au gré de notre fantaisie romaine ; partout c'est la grande propriété foncière que nous instaurons, par les vastes concessions territoriales qui englobent par douzaines, par vingtaines, par centaines, des villages indigènes réduits à la portion congrue, condamnés virtuellement au servage ou à l'anéantissement. Prendre aux indigènes, refoulés lentement sur les plateaux inféconds, les vallées fertiles pour les donner à des colons ou à des compagnies coloniales qui les feront exploiter par ces mêmes indigènes, saisir la rente du sol, voilà ce que nous appelons proprement coloniser, ce que nous poursuivons en Océanie, à Madagascar, au Congo, même en Indo-Chine.

L'expropriation des terres implique toujours l'appropriation des personnes. Ce n'est pas le travail personnel, c'est la main-d'œuvre indigène qui fait le colon laboureur. Or, pour constituer cette main-d'œuvre

l'administration coloniale intervient *toujours*. Pas une grande ou moyenne entreprise ne prospère aux colonies, *pas une*, sans que l'autorité locale — européenne ou indigène — ait mis l'outil de travail ou le bâton du porteur aux mains des populations esclaves. Une bonne partie des insurrections — et l'on sait que dans toutes les colonies l'insurrection passe à l'état endémique — n'ont pas d'autre cause.

L'indigène ne s'appartient plus, du jour où nous avons mis le pied chez lui, il est la chose de la métropole et de ses agents, la *res mancipia*, la chair à prestations et à réquisitions.

Entre toutes ces colonies. Madagascar se distingue par l'épouvantable oppression qui, pour deux raisons, pèse sur sa population indigène. D'abord cette population est généralement de mœurs douces, si bien qu'on peut l'écorcher sans qu'elle crie trop fort; ensuite la vie est si facile, les terres disponibles si vastes, que l'indigène ne consent qu'exceptionnellement à louer ses bras. D'où nécessité de recourir à la force.

Quand on dit que le nombre des journées de prestations dues par le Malgache a été ramené de 30 à 20, cela veut dire que pendant 20 jours, tous les ans, l'indigène est condamné aux travaux forcés sans rémunération, sous le gourdin administratif et civilisateur, mais cela ne signifie nullement qu'il ne doit pas le reste de l'année à la réquisition, au travail forcé qu'on lui paie au tarif le plus bas.

On réquisitionne pour tous les services, pour les militaires européens ou indigènes, pour les milices, pour les fonctionnaires, pour les colons et les voyageurs. Les chefs indigènes réquisitionnent naturellement pour eux, à volonté. La réquisition supplée le contrat de travail, sans mesure et sans pitié.

J'ai vu réquisitionner *soixante* porteurs pour un simple commis changeant de district, dans la même province!

Les villages rapprochés des centres administratifs, villages qui sont naturellement les plus malmenés, se dépeupleraient rapidement si par tous les moyens — par la persuasion, par la menace, par la force — on n'empêchait l'émigration des habitants exaspérés.

J'ai vu ces terrassiers chinois que l'on employait à la construction et à la réfection de cette interminable route de Tamatave à Tananarive.

De distance en distance, on les rencontrait, échelonnés en équipes — en chiourmes plutôt — que des soldats du génie chassaient au travail à coups de trique, brutalisaient et volaient odieusement. Loin des villages, dans la brousse, on les nourrissait d'une poignée de riz, parfois d'une poignée d'herbe. Faces de misère et de résignation, blafardes, ravagées par la fièvre, où des sourires maladifs, brusquement, quand une voix compatissante leur disait un mot de leur langue, luisaient.

Pauvres gens qui s'étaient crus riches, parce qu'avec un salaire journalier de 2 fr. 70 on leur avait promis un coin de paradis, et qui se sentaient pris tout entiers dans un engrenage de mort et de détresse animale! Ils se parlaient bas, comme dans un cimetière. Ils mouraient par

centaines, et leurs bourreaux faisaient retomber en outrages sur les survivants leur colère de ces désertions.

Or ces gens n'étaient pas des réquisitionnés. C'étaient des travailleurs... libres.

Nous pesons sur les consciences comme nous pesons sur les corps. Partout nos moyens de gouvernement se réduisent à un seul : la Force.

Dans les indigènes soumis à notre domination moscovite, nos professionnels coloniaux — militaires et fonctionnaires — n'ont jamais vu que des *sujets* à mater, des vaincus à réduire au silence : les indigènes — même ceux-là qui nous accueillirent d'abord en libérateurs — n'ont jamais vu en nous que des conquérants à haïr.

Quand nous laissons une parcelle de pouvoir à un indigène — haut mandarin annamite, majesté des marécages africains ou simple gouverneur hova — nous exigeons d'abord de cet indigène qu'il soit traître à son pays. Après, nous le décorons quelquefois.

En pays de protectorat comme en pays d'administration directe, au faîte de la puissance et des honneurs comme au dernier échelon de l'autorité, le chef indigène n'a qu'un devoir : la soumission passive, aveugle et sans bornes aux agents de la métropole; qu'un droit, qui est aussi un devoir : l'autorité absolue sur ses administrés, la poigne. Nous n'admettons pas qu'un haut fonctionnaire indigène s'inspire des besoins de son pays pour nous faire des observations (certain prince cambodgien l'apprit naguère à ses dépens et d'autres l'apprennent tous les jours et de la même façon aux colonies) : nous n'admettons pas qu'un croquant indigène réplique à son chef de village, j'allais dire à son caporal. Au Tonkin nous avons le rotin et la cangue ; à Madagascar, la prison et l'amende avec ou sans jugement ; en Afrique, la lanière en cuir d'hippopotame et la barre de justice ; le poteau d'exécution partout.

Nous sommes dans le monde les missionnaires de la servitude et de la lâcheté, de l'obéissance et de la résignation, les prêtres de l'inertie. Le dernier de nos agents coloniaux a chaussé les bottes de Bonaparte, le moindre dictateur veut autour de lui des gens prosternés. Si notre démocratie arrivait à comprendre tout ce que peut contenir d'instincts barbares et d'appétits sinistres chacune des fonctions coloniales qu'elle a laissé créer sans un mot, elle aurait honte de son œuvre et abandonnerait à leurs destinées les peuples qu'elle écrase aujourd'hui.

Rien de piquant comme le parfum de monarchisme, le relent d'autorité personnelle et de césarisme que l'on respire dans cette atmosphère administrative des colonies.

Si nulle puissance européenne ne sait, comme la France officielle, recevoir les autocrates, nulle non plus ne sait, comme la France coloniale, répandre à travers les îles et les continents l'idée réactionnaire, que ses fonctionnaires civils et militaires ont reçue intacte des officiers de la Flotte, et qu'ils conservent pieusement comme une tradition familiale.

N'est-ce pas chose singulière que partout où flotte le drapeau républicain, nous ayons relevé le prestige des aristocraties de proie, qu'il eût fallu détruire implacablement, irrévocablement, afin de permettre aux races de s'orienter pleinement vers la souveraineté populaire et la civilisation démocratique? Ce qu'avaient conservé de républicain les petites monarchies barbares de l'Afrique et de Madagascar, nous l'abolissons systématiquement. Nous ne reconnaissons plus aux peuplades le droit de déposer leurs rois, dès que la République française les a sacrés; les assemblées populaires n'ont plus de sens pour nous; bien plus, nous voyons volontiers en elles des associations de rebelles.

Quand nous rencontrons quelque peuplade restée fidèle à la forme républicaine (dans le sud-ouest de Madagascar, par exemple), nous nous hâtons de supprimer la petite république autonome, oligarchique quelquefois, au profit de l'autorité personnelle. S'il nous arrive de temps en temps de supprimer la forme monarchique, comme l'a fait la volonté personnelle de Galliéni en Imerina, le pouvoir passe invariablement aux mains d'une aristocratie de race. Là où nous n'avons pas trouvé d'aristocraties de race, nous essayons d'en créer par suggestion. En Indo-Chine, nos fonctionnaires ignorent le lettré s'il n'est brillamment apparenté : la noblesse *personnelle*, fondée sur l'intelligence et le talent, selon la conception chinoise, leur fait l'effet d'une orientale escroquerie. Au contraire le mandarinat pillard et profondément ignorant, mais héréditaire, que l'on rencontre chez certaines races indépendantes du Haut-Tonkin, les jette dans le même ravissement démocratique qu'un titre de prince ou d'empereur *in partibus*. Le roitelet nègre — généralement un bandit — qui possède trois douzaines de poules et les crânes de ceux qui lui déplurent, voit avec stupeur ces étranges républicains en extase devant sa majesté.

Partout — et c'est là le grand crime de cette colonisation — elle couvre du pavillon républicain le despotisme indigène, elle lui prête l'absolu de sa toute-puissance, elle lui confère le privilège de l'éternité, elle l'investit formellement du droit divin, elle l'isole sur les altitudes, sans souci des haines terribles qui s'amassent contre elle, dans le grouillement anonyme des bas-fonds.

Ainsi, au lieu de hâter l'œuvre de civilisation par l'affranchissement des individus, au lieu de dégager les perspectives républicaines dont tous les peuples primitifs du globe ont gardé en eux le frémissement, nous murons l'âme indigène dans l'abjection de notre passé européen. Au lieu de pousser de toutes nos forces démocratiques à l'évolution plus rapide d'institutions autochtones qui valent souvent mieux que les nôtres, au lieu de permettre aux races de se développer en s'acheminant vers le meilleur idéal qu'elles ont conçu, nous les jetons violemment sur nos sentiers historiques.

Une administration d'essence autoritaire, qui procède du sentiment enraciné d'une hypothétique supériorité intellectuelle, esthétique et sociale, de l'éducation prodigieusement fausse que nous ont faite cent

ans de réaction triomphante, cent ans d'admiration mutuelle, cent ans de servilisme et de passivité à peine interrompus çà et là par l'effort des minorités révolutionnaires; une colonisation qui n'a pas su nous conquérir une sympathie sur le globe; qui paralyse ou déforme tout ce qu'elle aborde sabre au poing; qui détruit coutumes, législations, formes organiques, l'individu autonome, la famille polygame, l'agrégat communiste; qui n'admet qu'un principe de gouvernement, le principe despotique, c'est-à-dire la subordination des masses populaires aux tyranneaux indigènes sanglés et bridés, l'obéissance de tous au despote, à la vague métropole qui seule exerce la souveraineté par ses proconsuls et par ses conseils polymorphes : cette colonisation là nous a jetés à travers les foules coloniales comme un des plus forminables agents d'oppression que le monde ait vus.

Où veut-on en venir avec un pareil régime qui, l'expérience l'a prouvé surabondamment, ne peut atteindre ni le but humanitaire, ni le but économique de la colonisation : qui n'affranchit pas les colonies et qui ruine la métropole ?

II

Toutes les colonies françaises sont livrées à ces grands rapaces : le cléricalisme, le militarisme, le fonctionnarisme — dont l'action diversement combinée mène partout la bataille des idées et la bataille des races, pousse les peuples dans l'orbite réactionnaire et fait des possessions coloniales la propriété d'un parti.

L'Église est le terrain de conciliation où militaires et fonctionnaires oublient dans une génuflexion commune les rancunes immémoriales qui divisent les deux castes.

Si c'est le militaire et le fonctionnaire qui gouvernent, on peut dire que c'est le missionnaire qui règne dès qu'il s'est implanté dans une colonie. Comme dans les possessions espagnoles ou portugaises, c'est le moine qui dirige notre politique. Il est la grande puissance ténébreuse : il prend un homme et le jette sur la route de la fortune ou sous la roue de la déveine, silencieusement. J'ai connu aux colonies des officiers parfaitement sceptiques qui n'eussent osé sous aucun prétexte manquer la messe du dimanche.

Le prêtre tient l'armée coloniale comme il n'a jamais tenu l'armée métropolitaine. Il est son allié et son inspirateur. Il la flatte, l'absout, l'exploite et la domine.

Non pas que le missionnaire se rencontre partout. Comme le débitant de nos villes, la mission ne s'installe que sur les points favorables. Là où le missionnaire plante sa croix, c'est que le péril n'existe pas ou que le danger est annulé par la force.

Pendant que les troupes d'avant-garde — régiments étrangers et régiments indigènes — échelonnées sur les frontières de Chine, disséminées dans les massifs tragiques du Haut-Tonkin, formaient en avant du Delta, il y a quelques années à peine, une mouvante barrière de poitrines souvent trouées, de baïonnettes souvent rouges, vous eussiez cherché vainement la trace des *martyrs* à Cao-Bang, même à Lang-Son, que protège le canon du fort Brière-de-l'Isle.

Des détachements exténués, conduits à la boucherie par des chefs incapables, pouvaient tomber obscurément sous les balles des Winchester et des Remington, combler de leurs cadavres les entonnoirs sinistres que sont les cirques du Caï-Kinh et des Mille-Monts, au pied de ces rochers les plus beaux du monde que hérissent d'angoissantes et prestigieuses forêts plantées en plein roc, — pas un missionnaire ne revendiquait le périlleux honneur de les « assister », de sauver les âmes quand s'effondraient les corps, jalonnant de leurs carcasses mutilées les routes que suivraient plus tard les bons pères, quand leurs prières auraient amené la définitive pacification.

Lorsqu'un officier tombait la peau trouée, les missions disaient des messes solennelles, pendant que toute leur presse, désespérée, éclatait en longs sanglots. L'obscur soldat fusillé dans un col, crevé de misère au bord d'un ravin, n'avait droit ni aux messes, ni aux sanglots.

Cependant les saints personnages, cantonnés dans le paradis verdoyant du Delta, vivaient une vie large et facile de nababs heureux, au milieu d'une population docile et terrorisée qu'ils exploitaient savamment.

La légende héroïque des missions ne vaut que cela.

Ces pauvres qui vont, lamentables, quêtant le sou de la Sainte-Enfance, ces errants qui n'ont pas une pierre où poser leur tête que blanchissent les soleils terribles, ces confesseurs dont les pieds nus écrasent les ronces de tous les sentiers sans trouver jamais la maison du repos, ces prolétaires du Christ vagabond sont une puissance territoriale redoutable, ayant rizières, champs d'ananas, maisons confortables, domestiques innombrables, travailleurs gratuits et le reste.

Il y a dix ans que, dans la seule ville de Hanoï, la mission catholique possédait déjà 80 ou 90 propriétés. En Imérina et sur tout le plateau central de Madagascar, les immeubles des jésuites ne se comptent plus. En pays sakalave, les missionnaires attendent que tout péril ait disparu pour se ruer vers l'intérieur : jusqu'ici, ils sont restés prudemment sur la côte, où la pierre ne leur fait pas défaut qui soutient la tête du vagabond. Au chef-lieu de la province de Tuléar, où les terres sont destinées à acquérir tôt ou tard une grande valeur, un administrateur, M. Estèbe, concéda gratuitement à une mission lazariste composée de deux prêtres et qui, à l'heure actuelle, n'a pas encore un seul converti, des terrains urbains assez vastes pour y reconstruire toute la ville. A-t-on annulé enfin cette scandaleuse concession ?

On ne trouve pas toujours de l'argent pour administrer : on en

trouve toujours pour soutenir le faste des missions. L'an dernier, l'immense province de Tulear, qui s'étend du Mangoka au cap Sainte-Marie, sur une longueur de plus de 400 kilomètres, ne put obtenir un sou du budget local au chapitre des travaux publics. Dans la région immédiatement voisine, commandée par le capitaine Détrie, l'évêque de Fort-Dauphin eut une subvention de 10.000 francs.

Notez que Tulear, situé presque en face de Durban et doté d'un admirable port naturel qui n'a pas son équivalent sur toute la côte malgache, est un point stratégique de premier ordre, si important que l'occupation de Tulear assure la possession du tiers de la grande île. C'est en même temps un centre commercial à développer, en raison de son heureuse situation. Or les voies de communication — voies stratégiques et voies commerciales — lui font particulièrement défaut.

Notez encore que le gouvernement de Madagascar est un gouvernement militaire. D'où il ressort clairement que les questions stratégiques comme les intérêts économiques d'un pays intéressent bien moins les militaires que les affaires des évêques.

A mesure que l'influence des congréganistes baisse dans la métropole, elle monte dans les colonies. Elle monte irrésistible comme un raz-de-marée, sans que la République ait songé une minute à lui opposer une digue, à protéger les populations coloniales contre les siècles d'asservissement et d'imbécillité qui sont en marche.

Actuellement, les cadres administratifs se remplissent de jeunes cléricaux. Dans la correspondance officielle d'un de ces arrivistes à scapulaire qui font plus que les missionnaires pour l'évangélisation de nos colonies, j'ai cueilli cette phrase typique dont le caractère administratif n'échappera à personne : *Heureux ceux qui croient !* Il crut si bien que sa foi robuste transporta sur le dos de ses collègues incrédules les montagnes qui barrent la route difficultueuse de l'avancement. Heureux ceux qui croient !

En somme, tout bien considéré, c'est pour l'Église que l'on colonise. La France ouvre au dogme le monde réfractaire. Elle suit sa vocation : complétant les monstrueuses annales qui lui ont valu d'être et de rester la fille aînée de l'Église.

Les populations indigènes, qui assistent journellement au spectacle inouï de toutes les autorités françaises courbées devant le missionnaire, tête nue et mains jointes, en concluent fort judicieusement que le missionnaire est un personnage puissant, qu'il est le plus puissant, et le missionnaire — qui représente l'autorité — est redouté à l'égal du soldat — qui représente la force.

Le soldat, lui, a généralement des idées qui ont du moins le mérite d'être peu compliquées et dénuées de toute hypocrisie. Le soldat considère la colonie comme son fief. Tous les habitants, sans distinction d'âge, de sexe ou de couleur, sont sa propriété,

Le lieutenant dont on paie le patriotisme 500 francs par mois estime

qu'il est quelqu'un : le simple soldat à qui l'on jette cent sous par mois estime qu'il a le droit de se rattraper. Et c'est l'indigène qui paie des deux côtés.

Quand du militaire on a fait un administrateur, quand à la force du sabre on a ajouté la puissance de l'autorité, qu'a-t-on bien pu faire, sinon légaliser l'emploi du sabre, sinon l'inviter à trancher violemment toutes les questions de droit et de fait, à renverser brutalement tous les obstacles matériels ou moraux ?

Pour quelques unités exceptionnelles en qui l'âme se trouve assez haute pour couper la chaîne qui réunit l'administrateur et le soldat, pour quelques officiers déconsidérés qui se sont imprégnés de l'incomparable noblesse de l'œuvre à accomplir, que de barbares inintelligents et que d'épileptiques féroces !

Le militaire colonial, grand ou petit, ne conçoit rien au-dessus du militaire. Quand il demande, il commande : quand il achète, il fixe les prix : quand on lui résiste, il cogne.

On lui fera difficilement comprendre qu'à l'instant précis où il quitte les côtes de France, applaudi comme un acteur sur la scène, comme un gladiateur, comme un matador dans l'arène, il n'entre pas nécessairement en pays ennemi.

Cela, on ne le fera jamais comprendre à un conscrit, car il est remarquable — si paradoxale que la chose paraisse à première vue — il est remarquable que plus une troupe est jeune, plus elle se montre impitoyable et féroce, plus elle a la joie de l'horrible et la fanfaronnade du crime.

Quant aux troupes indigènes, conduites à coups de crosse et à coups de soulier, elles sont magnifiques de brutalité. Tous les coups reçus retombent sur l'indigène, toutes les rancunes amassées s'épanchent sur le vaincu. Il faut renoncer à peindre la cruauté féroce des bandes sénégalaises à notre solde. Elles font horreur à l'horreur.

Les milices viennent à la rescousse.

A Madagascar, où le milicien doit se nourrir, lui et sa famille — un grand nombre ont des enfants — avec une solde journalière de 50 centimes, le pillage devient obligatoire, il fait partie des ressources normales, c'est un moyen d'existence prévu.

Un de ces miliciens, de passage dans un village vézo, s'adresse à un vieillard et lui demande du lait. Le vieux proteste qu'il n'en a pas. L'autre riposte par un coup de fusil. Traduit devant le tribunal du chef-lieu, voici en quels termes il présente sa défense : « Je suis un soldat des Vazaha aussi bien que les *mena satroka* (chéchias rouges : tirailleurs), par conséquent je suis au-dessus des habitants, j'ai le droit de les commander. Quand j'ai faim, ils doivent me donner à manger ou je les traite en ennemis des Vazaha. Quand une femme me plaît et qu'on me la refuse, je la prends, parce que ce n'est pas à moi, c'est aux Vazaha qu'on la refuse. Tout cela est juste et je dois le faire. » Aucun commentaire ne vaudrait ces rigoureuses déduc-

tions. Le serviteur du despote ne peut être lui-même qu'une façon de despote.

Peuple essentiellement guerrier — nous l'a-t-on assez répété! — nous ne comprenons pas un peuple sans militaires. En revanche, nous comprenons parfaitement un peuple sans civils. Nous avons même essayé de réaliser cet idéal ingénieux au Tonkin.

Le général en chef ayant ses troupes indigènes, ses régiments de linh-tap aux pieds nus, aux larges rubans rouges passés dans les anneaux de cuivre du *salacô* et noués belliqueusement sous le chignon de crin noir aux reflets roux, les résidents, jaloux, voulurent avoir, eux aussi, leur armée à commander, avec les galons à distribuer, les victoires à claironner, le nom des braves à mettre à l'ordre : on leur donna les linh-lé aux rubans bleus, autrement dit la milice permanente, qui leur fournit des boys, des plantons de style et des escortes d'honneur terribles aux populations. Alors les mandarins, piqués, réclamèrent à leur tour des salacô, des rubans, des galons, des carabines : M. de Lanessan leur donna l'armée aux rubans verts, les linh-cô couleur d'espérance, qui apprirent vite à présenter l'arme, plus vite encore à rançonner l'habitant inquiet.

Il y eut dès lors trois armées indépendantes qui adorèrent respectivement le Général, le Résident supérieur et le Kinh-Luoc — les trois lunes qui resplendissent sur la constellation des races tonkinoises.

De leur côté les petits fonctionnaires indigènes, caï-thuong et li-thuong, chefs de canton et chefs de village, organisèrent le reste de la population mâle en groupes armés qu'ils commandèrent victorieusement. Officiers, résidents, mandarins purent réquisitionner à volonté ces *partisans* pour augmenter leur attirail de guerre et la terreur des femmes et des enfants. Il n'y eut plus dans le pays que des militaires.

Nos milices coloniales, complètement militarisées, dressées à la parade, à l'obéissance passive, au salut, au port d'arme, à l'oisiveté des casernes, aux insolences de l'uniforme, au mépris des foules travailleuses, à la religion du grade et du ruban, ne sont que des armées à bon marché — par conséquent disqualifiées.

Il fut un temps où l'on prescrivait formellement de n'envoyer dans les compagnies de milice tonkinoises, en qualité de gradés, que les sous-officiers *sans avenir*. Pour instruire et commander une section de miliciens appelés à faire exactement le même service que les troupes dites régulières, il fallait avoir fait ses preuves d'incapacité.

Tant que les milices coloniales n'auront pas évacué les casernes où leur esprit se dépravé, où elles acquièrent la dégradante conviction que la solde est due aux étrangetés de l'uniforme, non à la réalité des services, à la fainéantise professionnelle, non à une forme spéciale de l'activité : tant que les milices n'auront pas renoncé à jouer au soldat sur les places et dans les rues pour aller habiter des villages, cultiver la terre, exercer les métiers qui font vivre, sous la direction de chefs

indigènes dont nous ne ferons que ratifier l'élection, elles seront un danger pour tous : pour nous dont elles exècrent le joug odieux, la discipline arbitraire et féroce ; pour les populations qu'elles dévalisent dans le but de compenser et l'insuffisance de leur solde le mépris arrogant dont les couvre la stupidité coloniale.

Plus encore que les régiments indigènes, les milices actuelles sont l'armée permanente de l'insurrection — ce que je ne leur reproche certes pas. — Chaque milicien renvoyé chez lui, c'est un mécontent rendu à la circulation, à cette incoercible propagande du ressentiment à laquelle nul régime n'a jamais résisté bien longtemps sous le soleil.

Qu'on supprime donc ces armées de brigandage et de parade grotesque, dont jamais personne n'a su se servir, ou plutôt qu'on les transforme radicalement. Qu'on les rende au travail nourricier et que l'on paie par des avantages suffisants — exemptions d'impôt, subvention annuelle à la communauté, etc. — les services de police et même de guerre qu'on leur demandera.

Les Hova avaient, pour couvrir leurs frontières toujours menacées, des villages pareils aux autres villages, gouvernés comme les autres villages, mais fortement retranchés, et dont les habitants quittaient la bêche du laboureur pour le fusil et la sagaie chaque fois qu'il était nécessaire. Ces villages devraient servir de modèles.

Puisque Madagascar est une colonie type, qu'on commence par elle, et dans deux ans le gouvernement pourra rapatrier les trois quarts des troupes européennes et la totalité des troupes africaines qui sévissent dans la grande île. L'idée insurrectionelle disparaîtra naturellement avec ceux qui la provoquent.

Nous ne devons être ni les bourreaux, ni les soutenieurs de nos colonies : la première fonction nous coûte trop cher, la seconde coûte trop cher aux colonies.

Le fonctionnarisme colonial, en somme, c'est encore et toujours le militarisme, c'est encore et toujours le monstre parasitaire dont la luxuriance est en raison directe de l'anémie végétale qu'elle couronne somptueusement.

Entre l'autorité militaire et l'autorité fonctionnarienne, la différence est plus nominale que réelle. Le fonctionnaire est une espèce de militaire, tout comme le militaire est une espèce de fonctionnaire, et l'indigène les confond couramment dans une même haine peureuse. Le premier vaut mieux parce qu'il a les griffes moins longues, mais l'appétit est, de part et d'autre, exactement le même. Entre l'homme qui extermine les gens de Toéra et l'homme dont les vexations provoquent une insurrection foudroyante dans le nord-ouest de Madagascar, le choix est embarrassant. Entre le général Voyron qui fait brûler l'Imérina, en 1896, et le gouverneur qui accule le Canaque à la révolte pour le livrer ensuite au fusil Lebel, en 1901, il n'y a pas l'épaisseur d'une conscience.

L'administration coloniale a adopté les principes faciles qui sont en usage dans toutes les armées. Du fond de son cabinet, l'administrateur règle le tableau de service de sa province comme du fond d'une salle de rapport on règle le tableau de service d'un régiment. Le pays obéit « sans hésitation ni murmure ». Si l'indigène réclame, il faut qu'il suive, comme le soldat, la voie hiérarchique. A Madagascar, on eut l'idée géniale de frapper d'un droit de timbre de vingt-cinq centimes toute requête écrite des indigènes. Pas de timbre, pas de requête à examiner, pas de temps perdu, pas d'ennuis.

Si le militaire déteste de tout son cœur le fonctionnaire civil, le fonctionnaire civil le lui rend bien : ce n'est pas que chacun d'eux s'élève contre la somme d'arbitraire permise à l'autre, c'est que tous deux se disputent la même somme d'arbitraire et le même troupeau misérable. Le militaire, à coup sûr, a la bosse de l'administration, et l'administrateur, sûrement, a la bosse de la violence. Ils ne se complètent pas, ils se suppléent ou font double emploi. Leurs fonctions refusent de se hiérarchiser entre elles. Ils sont deux puissances d'autorité qui s'excluent et que le sentiment indigène exclut également.

Toutes nos colonies accepteront de nous la direction politique et le contrôle économique et social, elles accepteront notre intervention autoritaire chaque fois que cette intervention aura pour but le maintien ou le rétablissement de l'équilibre des forces sociales au profit de la collectivité entière : mais jamais un peuple — barbare comme sont les tribus africaines ou canaques, civilisé comme sont les Indo-Chinois et les Hova — n'acceptera d'être la proie passive d'un organisme despotique superposé à la société indigène, appuyé sur des despotes indigènes mués en instruments de domination et sur des troupes irresponsables qui interviennent journellement dans sa vie intérieure.

On a fait en Imérina des expériences portant sur l'administration directe du pays par des fonctionnaires indigènes. Ces réalisations timides, limitées aux seuls districts, contiendraient en germe l'administration coloniale rationnelle si notre tyrannie soupçonneuse n'excluait l'idée de Conseils et de Parlements élus, sans lesquels le fonctionnarisme, même indigène, restera dans nos mains comme un moyen d'oppression.

Je sais bien que la seule imagination d'une assemblée délibérante composée de Sakalava ou de Dahoméens fait sourire nos grands politiques. Ils ne conçoivent pas qu'une discussion entre sauvages finisse autrement qu'en bataille rangée, et la sagaie leur paraît devoir être le dernier argument de ces barbares. La vérité vraie est que l'on ne rencontre plus guère de sauvages que sur les boulevards européens, que les électeurs sakalava sauraient mieux sauvegarder leurs intérêts que les trois quarts des électeurs français, et qu'un parlement dahoméen, sa puissance fût-elle très limitée, ferait sans doute de meilleure besogne que le nôtre. L'exemple de la république de Libéria ne prouve rien. Composée originairement d'hommes corrompus par l'esclavage,

totalement affranchie des influences civilisatrices, on admettra néanmoins qu'elle vaut bien le Dahomey avant la conquête, et que Monrovia est moins abominable que ne fut Abomey.

Le fonctionnaire colonial qui a la *vocation* existe sans doute, mais combien rare, hélas ! Ce sont les inéluctables nécessités de l'existence qui font les vocations coloniales comme les autres. La majoration des soldes fait le reste.

On pourrait se demander ici pourquoi les différentes catégories de fonctionnaires coloniaux forment des castes d'agents inégalement rétribuées, pourquoi ce commis de résidence voit *doubler* sa solde d'Europe, et pourquoi ce douanier, dans la même colonie, voit *tripler* la sienne, pourquoi enfin l'unification de toutes les soldes n'a pas été réalisée, mais ne nous écartons pas du terrain administratif.

Il est si vaste, ce terrain administratif, et le fonctionnarisme tient si bien toute la place au soleil, qu'il n'en reste plus pour le colon.

Ah ! le colon ! c'est l'ennemi ; c'est un gêneur. C'est un individu, un affamé, un fantôme qui vient l'on ne sait d'où, et qui veut sa part du gâteau, et qui rôde, et qui vous espionne, et qui bourdonne à vos oreilles, sans trêve, comme les mouches impudentes dont le vol tout à coup vous agace au fond d'une moustiquaire bien fermée, où passaient des rêves et des ivresses de soleil et d'amour.

Et pendant qu'en haut la réclame s'évertue — car il faut des colons, beaucoup de colons pour construire le futur paradis, et la gloire du gouvernement, et le triomphe des statistiques menteuses — le pauvre colon qui s'est laissé prendre au mirage des belles perspectives coloniales, brusquement, dès qu'il a mis le pied sur ce sol qu'il est venu conquérir, se heurte à des visages fermés, se meut dans une atmosphère de grognements hostiles.

Il est de notoriété publique, je pense, que le colon pauvre et laborieux n'a rien à attendre de l'autorité française, que des tracasseries.

On l'écrase d'impôts. La douane et la police le surveillent comme un flibustier. On accable sa pauvreté de mépris officiel et de vexations sans fin. Et dans ce pays où, lui disait-on, la terre ne coûte rien, bien souvent il ne trouve à se loger que dans les déserts, au large de la spéculation.

Il s'en console en se taillant royalement sa part de souveraineté dès qu'il le peut, et c'est l'indigène qui paie toujours, qui se prête à toutes les escroqueries, se courbe, humble et chétif, devant le blanc, devant le fauve et le pirate, devant l'homme de caste, jusqu'à ce que, le rencontrant sur un sentier perdu, il l'abatte comme un chien — rarement !

Le colon riche, celui qui reçoit à dîner le missionnaire, l'officier, le fonctionnaire, celui qui méprise également l'indigène sans souliers, le colon sans le sou, le soldat sans galons — toute la racaille coloniale — a des destinées plus heureuses. On le conduit par les chemins de traverse,

on abaisse pour lui le terrible pont-levis des formalités, on réquisitionnerait une province pour lui faire plaisir.

Il préfère généralement réquisitionner lui-même, par l'intermédiaire des chefs indigènes qu'il domine et qu'il corrompt, et on le laisse faire. Il sait se débrouiller, celui-là ; il ne cause pas de tracas. A la bonne heure !

Parfois aussi ses exigences deviennent excessives. Il s'est si bien habitué à tailler en pleine chair que, du jour où les résistances surgissent, il s'en prend à l'administration.

Car le colon prétend que l'administration soit faite pour le colon, rien que pour le colon, de même que l'administration prétend que le pays soit fait pour l'administration, rien que pour l'administration.

Le colon a des exigences fantastiques qu'il faut aller vérifier sur place avant d'y croire. Une fois dans ce cadre de banditisme violent et sournois, dans cette atmosphère saturée de despotisme et d'inconscience, on comprend tout, ce qui se voit et ce qui ne se voit pas.

Il est douteux que vous rencontriez jamais un seul colon français qui ne demande pas l'expulsion immédiate de tous les colons étrangers. A Madagascar, le Mauricien, qui parle français, qui aime la France, mais qui reste Anglais comme le Canadien parce que la domination anglaise est infiniment moins arbitraire et moins oppressive que la nôtre, est déjà suspect. Le Français de la Réunion, incontestablement plus apte que nous à coloniser la grande île africaine, n'est que détesté. Il fallut soumettre à des taxes spéciales les Asiatiques et Africains, non seulement les trafiquants, qui payèrent deux taxes, mais encore les simples travailleurs qui n'étaient pas au service d'un colon français, et qui payèrent une taxe de séjour. On y ajouta les vexations administratives, la suspicion. Les colons français n'ont pas été satisfaits. Il faut chasser tous les commerçants hindous et chinois, chasser tous les Anglais, tous les Américains, tous les Allemands, tous ces « parasites qui viennent manger notre pain ». Cela fait, le gouvernement importerait des esclaves hindous et africains à qui l'on reconnaîtrait officiellement le droit de se faire exploiter bénévolement. Peut-être alors serait-il possible d'expulser les Malgaches eux-mêmes, ou, du moins, d'en faire une judicieuse élection, à la manière de cet officier expéditif, le lieutenant Brünncher qui disait, de l'air d'un apôtre : « Ils ne travaillent pas : je les supprime ! »

On voit que les théories humanitaires esquissées ici par nos chevaliers de la plus grande France, dont quelques-uns ont exploré, au péril de leurs jours, l'île de la Grande-Jatte, ont de l'écho dans nos colonies.

Mais, d'autre part, on conçoit qu'entre le nationalisme mercantile du colon et l'administration, jalouse de son autorité, obligée du reste à des ménagements qui lui sont imposés, des querelles éclatent fréquemment.

Alors l'officier, ou le résident, ou l'administrateur met son masque noir de fonctionnaire, ce masque d'impersonnalité et de menace qui du visage ne laisse plus voir que les dents. Et c'est la guerre.

C'est alors que le plantureux colon écrit en France ces lettres indignées où il dénonce des abus, parfois des crimes, qui lui sont d'autant plus connus qu'il en a plus longtemps profité.

Et comme, dans les pays démocratiques de la vieille Europe, quand il s'agit de mesurer la valeur d'un homme et la portée d'une revendication ou d'une flétrissure, l'unité de mesure c'est le billet de banque, le colon riche a des chances d'être entendu.

Mais à quoi bon ! La belle affaire vraiment qu'un racontar de plus ou de moins ! Si les choses vont trop loin, que trop de vérités inquiétantes sortent des cavernes coloniales, il y aura le gouverneur, qui demandera à l'administration, pour le contresigner, un rapport véridique sur les faits et gestes de l'administration : après le gouverneur il y aura le misntre, dont la fonction consiste précisément à parer les mauvais coups.

Or les affirmations ministérielles, comme celles des gendarmes, comme celles des gardes champêtres, constituent la preuve. Si M. Decrais affirmait demain que la Guadeloupe a émigré en Chine, tout le monde le croirait, même les habitants de la Guadeloupe. Et qui diable sait si M. Decrais ne le croirait pas lui-même ?...

Le fonctionnarisme colonial est donc bien tranquille. Il sait que le capitonnage des mers boit le son, qu'il amortit les clameurs et qu'il éteint les hurlements au point de les changer en murmures de contrition. Les autoritaires peuvent accomplir d'héroïques chevauchées à travers les foules. Les rapaces peuvent assaillir le budget et dévaliser les passants. Les hystériques et les criminels peuvent se vautrer dans leur infamie. Nous ne voyons pas et nous n'entendons pas.

Les quelques autres — ceux qui ne sont ni des autoritaires, ni des rapaces, ni des hystériques, ni des criminels, et nous ne parlerons pas des bons, des honnêtes, des apôtres — peuvent subir patiemment ou impatiemment leur peine en attendant l'âge de la retraite. Quand ils auront fait assez de sottises dans une colonie, on les enverra se délasser dans une autre avec de l'avancement, afin qu'ils y recommencent les mêmes sottises dans un cadre nouveau, afin qu'ils traînent sous des climats divers les mêmes idées falotes, qui n'ont pas varié depuis le jour mémorable où ils se découvrirent d'indéniables aptitudes à la solde coloniale. Qu'ils signent des rapports et songent au salut de leur âme ! Qu'ils protègent la sainte Église et soignent l'avancement de leurs commis et adjoints vertueux ! Nous sommes un peuple de démocrates. Nous ne voulons pas les priver d'une retraite si bien gagnée.

Le voudrions-nous que nous ne le pourrions pas. Rien, chez nous, ne prévaudra jamais contre le romantique, et grand, et fulgurant amour de la Patrie qui nimbe — effet des lointains ! — le front anémique des pauvres coloniaux, porte-drapeaux invaincus de notre civilisation médiévale à travers les fièvres, les tigres et les serpents d'airain.

Et puis, chez nous, quand on va plus loin que Marseille on est toujours un héros.

J. Erboville

A la dure[1]

CHAPITRE XVI

La Bible mormonne. — Preuves de sa divinité. — Plagiat de ses auteurs. — Histoire de Néphi. — Merveilleuse bataille. — Enfoncés, les chats de gouttière...

Tout le monde a entendu parler de la Bible mormonne, mais peu de gens excepté les « élus », l'ont vue, ou du moins, ont pris la peine de la lire. J'en emportai un exemplaire de Lac-Salé. Ce livre est une curiosité pour moi, c'est une œuvre si prétentieuse et pourtant si « bête », si endormante ; un fatras si insipide d'inspiration ! C'est du chloroforme imprimé. Si Joseph Smith a composé ce livre, ce fut un miracle, — ou plutôt c'en fut un qu'il restât réveillé pendant ce temps-là. Si, conformément à la tradition, il l'a simplement traduit d'après certaines anciennes tables de cuivre couvertes d'hiéroglyphes, qu'il déclare avoir trouvées sous une pierre, dans un lieu détourné, le travail de la traduction a été également un miracle, pour la même raison.

Le livre paraît n'être qu'un récit détaillé d'histoire imaginaire sur le modèle de l'Ancien Testament, suivi d'un plagiat ennuyeux du Nouveau Testament. L'auteur s'est efforcé de donner à ses mots et à ses phrases le ton et la tournure surannée et vieillotte de notre traduction des Écritures faite sous le roi Jacques ; et le résultat est un livre bâtard, moitié facilité moderne et moitié simplicité et gravité anciennes. Ces dernières sont maladroites et forcées ; la première est naturelle, mais grotesques par contraste. Toutes les fois qu'il trouvait que son discours devenait trop moderne, ce qui arrivait à chaque instant, il y versait une cuillerée d'expressions bibliques telles que « l'abomination de la désolation », « et il arriva que », etc., pour rétablir l'équilibre. « Et il arriva que » était sa tournure favorite. Sans elle, sa Bible ne serait qu'une brochure.

---

(1) Voir tous les numéros de *La revue blanche* depuis le 1er octobre 1901.

La page du titre est ainsi libellée :

« LIVRE DE MORMON ; RELATION ÉCRITE PAR LA MAIN DE MORMON SUR DES TABLES EXTRAITES DES TABLES DE NÉPHI.

« C'est pourquoi ceci est un abrégé de la chronique du peuple de « Néphi et aussi de celle des Lamanites ; écrite pour les Lamanites « qui sont un reste de la Maison d'Israël ; et aussi pour les Juifs et les « Gentils ; écrite en vertu d'un commandement, et aussi d'un esprit « de prophétie et de révélations. Écrite et scellée et cachée dans « le giron du Seigneur afin qu'elle ne soit pas détruite, pour être « révélée par le don et le pouvoir reçus du Seigneur à l'effet de « l'interpréter ; scellée par la main de Maroni et cachée au sein « du Seigneur pour être révélée en temps voulu par le moyen « des Gentils ; l'interprétation de ladite par le don de Dieu. « Abrégé extrait aussi du livre d'Éther ; qui est une chronique « du peuple de Jared ; qui fut dispersé au moment où le Sei- « gneur confondit le langage des peuples quand ils bâtirent une « tour pour monter au ciel. »

« Cachée » est bon. « C'est pourquoi » aussi, bien que pourquoi ce « c'est pourquoi » ? N'importe quel autre mot aurait été aussi motivé, à vrai dire, encore qu'il pût ne pas avoir une allure aussi scripturale.

Ensuite vient :

« LE TÉMOIGNAGE DES TROIS TÉMOINS

« Que toutes les nations, les races, les langues et les peuples « qui verront ce livre sachent que nous, par la grâce de Dieu le « Père et de Notre Seigneur Jésus-Christ, nous avons vu les « tables qui contiennent cette chronique, qui est une chronique « du peuple de Néphi, et aussi des Lamanites, leurs frères, et « aussi du peuple de Jared, qui vinrent de la tour dont il a été « parlé, et nous savons aussi qu'elles ont été traduites par le « don et le pouvoir de Dieu, car sa voix nous l'a déclaré ; c'est « pourquoi nous savons à bon escient que l'ouvrage est véri- « dique. Et nous témoignons aussi que nous avons vu les carac- « tères gravés sur les tables ; et qu'elles nous ont été montrées « par le pouvoir de Dieu et non d'un homme. Et nous décla- « rons avec des paroles de modération qu'un ange de Dieu des- « cendit du ciel, qu'il les apporta et les plaça sous nos yeux afin « que nous voyions ces tables et les caractères gravés dessus ; « et nous savons que c'est par la grâce de Dieu le Père et de « Notre Seigneur Jésus-Christ que nous eûmes cette contem-

« plation et que nous témoignons que ces choses sont vraies; et « cela paraît miraculeux à nos pauvres yeux; cependant la voix « du Seigneur nous ordonna d'en garder le souvenir ; c'est pour- « quoi, pour obéir aux commandements du Seigneur, nous témoi- « gnons de ces choses. Et nous savons que si nous sommes « fidèles au Christ, nous purifierons nos vêtements du sang de « tous les hommes et nous serons trouvés purs devant le tribunal « du Christ et que nous demeurerons avec lui éternellement « dans le ciel. Pour la gloire du Père et du Fils et du Saint- « Esprit, un seul Dieu. Ainsi soit-il.

« Olivier Cowdery
« David Whitmer
« Martin Harris. »

Il y a des gens qui ont besoin d'un monde de preuves avant de pouvoir approcher de si peu que ce soit d'une conviction ; mais moi, quand un homme me dit qu'il a vu « les caractères gravés sur les tables » et non seulement ça, mais qu'un ange était présent à ce moment et qu'il l'a vu les voir et probablement lui en a demandé quittance, cela m'entraîne très loin sur le chemin de la persuasion ; peu importe que je n'aie jamais entendu parler de cet homme et même que j'ignore le nom de l'ange et sa nationalité.

Puis vient :

« ET AUSSI LE TÉMOIGNAGE DES HUIT TÉMOINS

« Que toutes les nations, les races, les langues et les peuples « qui verront ce livre sachent que Joseph Smith, cadet, le tra- « ducteur de cet ouvrage nous a montré les tables dont il s'agit, « qui ont l'apparence de l'or ; et autant de feuilles traduites par « ledit Joseph Smith, autant de feuilles nous avons tenues dans « nos propres mains ; et nous vîmes aussi les caractères gravés « dessus qui tous ont l'apparence d'un travail antique curieu- « sement ouvragé. Et nous rapportons en paroles sincères tout ce « que ledit Smith nous a montré, car nous avons vu et manié, et « nous savons assurément que ledit Smith a les tables dont nous « parlons. Et nous livrons nos noms au monde pour témoigner « au monde de ce que nous avons vu, et nous ne mentons pas, « Dieu nous en soit témoin.

« Christian Whitmer	Hiram Page
« Jacob Whitmer	Joseph Smith aîné
« Pierre Whitmer cadet	Hyram Smith
« Jean Whitmer	Samuel H. Smith. »

Et lorsque je suis parvenu très loin sur le chemin de la persuasion, et que huit hommes viennent me dire, avec une syntaxe correcte ou non, qu'eux aussi ont vu les tables, qu'ils les ont non seulement vues, mais maniées, je suis convaincu. Je ne me sentirais pas plus satisfait et tranquillisé si toute la famille Whitmer au grand complet en était témoin.

La Bible mormonne consiste en quinze « livres » qui sont les livres de Jacob, Enos, Jarom, Omni, Mosias, Zéniff, Alma, Hélaman, Éther, Maroni, deux « livres » de Mormon et trois de Néphi.

Dans le premier livre de Néphi se trouve un plagiat de l'Ancien Testament, qui rend compte de l'exode des « Enfants de Léhi » hors de Jérusalem ; et qui continue par la description de leurs courses errantes dans le désert, pendant huit ans, et de la protection surnaturelle que leur fournit l'un d'entre eux, un individu nommé Néphi. Ils atteignirent enfin la terre « d'Abondance » et campèrent au bord de la mer. Après qu'ils y furent restés pendant « un grand nombre de jours », ce qui est plus biblique que précis, Néphi reçut l'ordre d'en haut de construire un navire pour y « transporter le peuple au delà des eaux. » Il parodia l'arche de Noé, mais il suivit ses instructions concernant le plan. Il termina le navire *en un seul jour*, au milieu de ses frères qui se moquaient de son œuvre et de lui-même, disant : « Notre frère est un imbécile, car il croit qu'il pourra construire un vaisseau. » Ils ne laissèrent pas sécher la charpente ; mais ils s'embarquèrent avec toute la tribu ou toute la nation le lendemain. Alors un côté ingénu de la nature humaine prit le dessus, à ce que nous révèle ce bavard de Néphi avec une franchise biblique : ils se mirent tous à tirer une bordée. Eux « et aussi « leurs femmes, commencèrent à se réjouir, de telle sorte qu'ils « commencèrent à danser, à chanter et à dire des paroles gros- « sières ; oui, ils se portèrent à une extrême grossièreté. »

Néphi essaya d'arrêter le scandale ; mais ils l'enchaînèrent par le cou et les jambes et continuèrent leur noce. Mais remarquez comment le prophète Néphi en vint à bout à l'aide des puissances invisibles :

« Et il arriva qu'après qu'ils m'eurent lié, au point que je ne « pouvais bouger, le compas qui avait été préparé par le Sei- « gneur, cessa de fonctionner ; de sorte qu'ils ne savaient plus de « quel côté gouverner le bâtiment, d'autant plus qu'il s'éleva une « grande tempête, oui, une grande et terrible tempête et nous

« fûmes repoussés à la dérive sur les eaux pendant l'espace de trois « jours ; et ils commencèrent à être excessivement effrayés, de peur « d'être noyés dans la mer. Et le quatrième jour depuis que « nous étions à la dérive, la tempête se mit à sévir excessive- « ment.

« Et il arriva que nous étions sur le point d'être engloutis dans « les profondeurs de la mer. »

Alors on le délia.

« Et il arriva que, après qu'ils m'eurent délié, voici que je pris « le compas et il se mit à fonctionner à mon gré. Et il arriva « que je priai le Seigneur, et en effet, après que j'eus prié, le « vent cessa, et il y eut un grand calme. »

Munis de leur compas, ces vétérans paraissent avoir eu l'avantage sur Noé.

Leur traversée les conduisait à une « terre promise », le seul nom qu'ils lui donnent. Ils l'atteignirent sains et saufs.

La polygamie est un trait nouveau de la religion mormonne, et il y fut ajouté par Brigham Young après la mort de Joseph Smith. Auparavant, on la regardait comme une « abomination ». Le verset suivant de la Bible mormonne se trouve au chapitre II du livre de Jacob.

« Car voici, dit le Seigneur, que ce peuple commence à se « livrer à l'iniquité : car ils cherchent à s'excuser eux-mêmes de « commettre des prostitutions, à cause des choses qui sont « écrites concernant David et Salomon, son fils. Voici, David et « Salomon eurent en vérité beaucoup de femmes et de concu- « bines, chose qui fut abominable à mes yeux, dit le Seigneur ; « c'est pourquoi, dit le Seigneur, j'ai chassé ce peuple de la terre « de Jérusalem, par la puissance de mon bras, afin de me susci- « ter un rejeton vertueux du fruit des reins de Joseph. C'est « pourquoi, moi, le Seigneur Dieu, je ne souffrirai pas que ce « peuple retourne aux errements d'autrefois. »

Cependant ce projet a échoué, du moins chez les Mormons modernes, car Brigham Young le « souffre ». Voici un autre verset du même chapitre :

« Voici, les Lamanites vos frères, que vous haïssez à cause « de l'ordure et des fléaux qui couvrent leur peau, sont plus « justes que vous ; car ils n'ont pas oublié le Commandement du

« Seigneur qui a été donné à leurs pères de n'avoir rien qu'une « seule femme ; et des concubines, de n'en point avoir. »

Le verset suivant (du chapitre IX de Néphi) semble contenir des informations qui ne sont pas familières à tout le monde :

« Et il arriva que lorsque Jésus fut monté au ciel, la multi- « tude se dispersa, et chaque homme prit sa femme et ses « enfants et retourna chez lui.

« Et il arriva que le lendemain, quand la multitude fut rassem- « blée, voici, Néphi et son frère qu'il avait ressucité d'entre les « morts, dont le nom était Timothée, et aussi son fils dont le « nom était Jonas, et aussi Mathoni et Mathonias son frère, et « Kumen et Kumenonhi, et Jérémie et Schemmon, et Jonas et « Zédékias et Isaïe ; et ce furent là les noms des disciples que « Jésus avait choisis. »

Afin que le lecteur puisse observer combien l'un des épisodes les plus touchants de la vie du Sauveur a gagné en grandeur et en pittoresque, tel que l'ont vu ces douze Mormons, sur ce que d'autres yeux paraissent avoir remarqué, je cite le passage suivant de ce même « livre » de Néphi.

« Et il arriva que Jésus leur parla et leur commanda de se « lever. Et ils se levèrent de terre et Il leur dit : Bénis soyez- « vous à cause de votre foi. Et maintenant, voyez, ma joie est « complète. Et quand Il eut dit ces mots, Il pleura et la multi- « tude en porte témoignage, et Il prit leurs petits enfants, un « par un, et les bénit et pria son Père pour eux. Et après qu'il « eut fait cela, Il pleura de nouveau et Il parla à la multitude « et leur dit : Voyez vos petits. Et comme ils les regardaient « pour les contempler, ils jetèrent les yeux vers le ciel, et ils « virent les cieux ouverts et ils virent les anges descendant du « ciel, pour ainsi dire, au milieu du feu, et ils descendirent et « environnèrent ces petits enfants, et ils furent environnés de feu ; « et les anges les servirent et la multitude le vit, l'entendit et « s'en souvint ; ils savent que leur souvenir est vrai ; car, tous, « ils virent et entendirent, chacun de son côté ; et ils étaient au « nombre de 2.500 âmes ; et ils se composaient d'hommes, de « femmes et d'enfants. »

Et de quoi encore auraient-ils pu se composer ?

Le livre d'Éther est un fouillis incompréhensible d'« histoires », se rapportant en grande partie à des batailles et à des sièges entre des peuples dont il se pourrait bien que le lecteur n'ait

jamais entendu parler, et qui habitaient un pays inconnu dans la géographie. Il y avait un roi, du nom remarquable de Coriantumr, et il guerroya avec Shared, Lib et Shiz et d'autres dans les « plaines d'Heslon », la « vallée de Galgal » et les « déserts d'Akish » et la « terre de Moran » et « les plaines d'Agoshi » et d'« Ogath » et de « Ramah » et la « terre de Corihor », la « montagne de Conmor » auprès des « eaux de Ripliancum », etc...

« Et il arriva », après une masse de combats, que Coriantumr, en faisant le compte de ses pertes, trouva « qu'il avait été occis deux millions d'hommes puissants ainsi que leurs femmes et leurs enfants », disons cinq ou six millions en tout, « et il commença à se lamenter dans son cœur ». Sans conteste, il était temps. Il écrivit donc à Shiz pour lui demander la cessation des hostilités, en offrant de lui abandonner son royaume pour sauver son peuple. Shiz refusa, à moins que Coriantumr ne le laissât d'abord lui couper la tête, ce à quoi Coriantumr ne consentait point. Alors il y eut de nouveaux combats pendant une saison ; ensuite quatre années furent consacrées à rassembler les armées pour une lutte finale, d'où s'ensuivit une bataille, qui, à mon avis, est la plus remarquable que l'histoire ait décrite, excepté peut-être celle des chats de gouttières, à laquelle elle ressemble à plusieurs égards. Voici le compte rendu du rassemblement des armées et de la bataille :

« 7. — Et il arriva qu'ils réunirent tous les gens qui, sur la « surface du pays, n'avaient pas été tués, à l'exception d'Éther. « Et il arriva qu'Éther vit toutes les actions de ce peuple et il « vit que les gens qui étaient pour Coriantumr se rassemblaient « dans l'armée de Coriantumr ; et les gens qui étaient pour « Shiz se rassemblaient dans l'armée de Shiz ; c'est pourquoi « ils furent pendant l'espace de quatre ans à rassembler tout le « peuple, afin de pouvoir s'assurer tous ceux qui vivaient « sur la surface du pays, et qu'ils reçussent toute la force qu'il « leur était possible de recevoir. Et il arriva que lorsqu'ils « furent tous rassemblés, chacun dans l'armée qui lui plaisait, « avec leurs femmes et leurs enfants, hommes, femmes et « enfants étant armés avec des armes de guerre, ayant des bou- « cliers, des cuirasses et des casques et étant équipés en « guerriers, ils s'avancèrent pour la bataille ; et ils combat- « tirent toute la journée et ne vainquirent pas.

« Et il arriva que, lorsqu'il fit nuit, ils furent fatigués et ren- « trèrent dans leurs camps ; et après être rentrés au camp ils

« élevèrent des hurlements et des lamentations à cause de la « perte de leurs morts ; et si grands furent leurs cris, leurs hur- « lements et leurs lamentations, qu'ils déchirèrent l'air excessi- « vement. Et il arriva que le lendemain ils retournèrent au « combat, et cette journée fut grande et terrible, néanmoins ils « ne vainquirent point et, lorsque la nuit revint, ils déchirèrent « l'air de leurs cris, de leurs hurlements et de leur deuil pour « la perte de leurs morts.

« 8. — Et il arriva que Coriantumr écrivit une nouvelle « épître à Shiz, lui demandant de ne pas renouveler la bataille, « mais de s'emparer du royaume et d'épargner la vie du peuple. « Mais voici que l'Esprit du Seigneur avait cessé de les animer « et que Satan eut plein pouvoir sur le cœur de ces hommes, « car ils étaient livrés à la dureté de leur cœur, et à l'aveugle- « ment de leurs esprits, afin qu'ils pussent être détruits ; c'est « pourquoi ils retournèrent au combat. Et il arriva qu'ils « combattirent toute cette journée et, lorsque la nuit vint, ils « dormirent sur leurs épées ; et le lendemain ils se battirent « jusqu'à la nuit même ; et, lorsque la nuit vint, ils étaient ivres « de colère, comme un homme est ivre de vin ; et ils dormirent « encore sur leurs épées, et le lendemain ils reprirent le combat ; « et, lorsque la nuit vint, ils étaient tous tombés sous le sabre, « si ce n'est cinquante-deux des gens de Coriantumr et soixante- « neuf des gens de Shiz. Et il arriva qu'ils dormirent sur leurs « épées cette nuit-là et, le lendemain, ils combattirent de nou- « veau et ils luttèrent de toute leur force avec l'épée et avec le « bouclier, toute la journée, et, lorsque la nuit vint, ils étaient au « nombre de trente-deux du côté de Shiz et de vingt-sept du « côté de Coriantumr.

« 9. — Et il arriva qu'ils burent et mangèrent et se prépa- « rèrent à la mort pour le lendemain. Et c'étaient des hommes « grands et puissants en ce qui regarde la force. Et il « arriva qu'ils combattirent l'espace de trois heures et « défaillirent par la perte de leur sang. Et il arriva que « lorsque les gens de Coriantumr eurent recouvré assez de « force pour pouvoir marcher, ils étaient sur le point de fuir « pour sauver leurs vies, mais voici que Shiz se leva, ainsi que « ses gens, et il jura dans son courroux qu'il tuerait Corian- « tumr ou périrait par le sabre ; c'est pourquoi il les pour- « suivit et, le lendemain, il les rattrapa : et ils combattirent de « nouveau avec le sabre. Et il arriva que, lorsqu'ils furent tous « tombés sous le sabre, excepté Coriantumr et Shiz, voici que

« Shiz défaillit par la perte de son sang. Et il arriva que « lorsque Coriantumr se fut appuyé sur son sabre pour se « reposer un peu, il abattit la tête de Shiz. Et il arriva qu'après « qu'il eut abattu la tête de Shiz, ce Shiz se souleva sur les « mains et retomba, et, après avoir pantelé pour prendre haleine, « il mourut. Et il arriva que Coriantumr tomba sur la terre et « devint comme s'il n'eût plus eu de vie. Et le Seigneur parla à « Éther et lui dit : Va. Et il alla et vit que les paroles du « Seigneur étaient accomplies ; et il en termina le rapport ; et « je n'en ai pas écrit la centième partie. »

Il semble que ce soit dommage qu'il n'ait pas terminé, car, après tous ses chapitres précédents de banalités ennuyeuses, il s'est arrêté juste comme il était en danger de devenir intéressant.

La Bible mormonne est plutôt stupide et fatigante à lire, mais il n'y a rien de vicieux dans ses enseignements. Son code de morale n'est pas répréhensible, il a été « chipé » au Nouveau Testament, et n'en a pas plus de mérite.

CHAPITRE XVII

Trois côtés à toutes les questions. — Tout à « un quartier ». — Ratatiné. — Les émigrants et les chemises blanches en défaveur. — « Ceux de Quarante-Neuf ». — Sans pair et sans égal. — Le vrai bonheur.

Au bout de notre halte de deux jours, nous quittâmes la ville du Grand Lac Salé, dispos, repus et heureux, physiquement superbes, mais guère plus édifiés, peut-être, concernant la « Question mormonne » que nous ne l'étions en arrivant. Nous possédions assurément une foule de « renseignements » nouveaux, mais sans savoir lesquels étaient fondés et lesquels ne l'étaient pas, car ils nous venaient tous de connaissances d'un jour, d'étrangers pour parler strictement. On nous dit, par exemple, que l'effroyable « Massacre des Mountains Meadows » était entièrement l'œuvre des Indiens, et que les Gentils avaient perfidement essayé de l'attribuer aux Mormons ; on nous dit également que les Indiens étaient à blâmer en partie et en partie les Mormons ; et on nous dit également, et tout aussi positivement, que les Mormons étaient presque, sinon entièrement et complè-

tement, seuls responsables de cette boucherie traîtresse et féroce. Nous recueillîmes l'histoire sous toutes ces différentes formes ; mais ce ne fut que plusieurs années après que le livre de Mme Waite, *le Prophète Mormon*, parut, donnant le procès des accusés devant le juge Cradlebaugh, et révéla la vérité, à savoir que la dernière version était la correcte et que les Mormons étaient bien les assassins. Tous nos renseignements avaient trois faces. J'abandonnai donc l'idée que je pouvais résoudre la « Question mormonne » en deux jours. Pourtant j'ai vu des correspondants de journaux le faire en un seul jour.

Je quittai Grand Lac Salé fortement perplexe au sujet de l'état de choses qui y existait, et me demandant même par moments s'il y existait un état de choses quelconque. Mais tout de suite je me rappelai, avec une sensation fulgurante de soulagement, que nous avions appris là deux ou trois choses triviales dont nous pouvions être sûrs ; nos deux jours n'étaient donc pas entièrement perdus. Par exemple, nous avions appris que nous étions enfin dans un pays de pionniers, réalité absolue et tangible. Les prix élevés fixés pour des bagatelles disaient éloquemment les transports coûteux et les distances stupéfiantes de ces transports. Dans l'est, à cette époque, la plus petite appellation monétaire était le penny (0 fr. 10) et représentait la plus petite quantité achetable de toute denrée. A l'ouest de Cincinnati la plus petite monnaie en usage était la pièce d'argent de cinq cents (0 fr. 25) et on ne pouvait acheter de chaque article pour une valeur moindre de cinq cents (0 fr. 25). A Overland-Ville, la plus faible monnaie paraissait être la pièce de dix cents (0 fr. 50) ; mais à Lac Salé, il ne semblait rien y avoir dans la circulation au-dessous du quartier (1 fr. 25), ni de plus petite quantité de marchandise achetable que pour une valeur d'un quartier (1 fr. 25). Nous avions toujours été habitués aux demi-dîmes (0 fr. 25) et à la valeur de cinq cents comme minimum des négociations financières ; mais à Lac Salé, si on voulait un cigare, c'était un quartier ; si on voulait une pipe en terre, c'était un quartier ; si on voulait une pêche, une chandelle ou un journal, ou se faire raser, ou un peu de whisky Gentil pour frotter ses corps aux pieds, pour arrêter l'indigestion et prévenir le mal de dents, cela coûtait vingt-cinq cents (1 fr. 25) chaque fois. Quand, de temps à autre, nous regardions notre sac de monnaie blanche, il semblait que nous gaspillions notre bien à faire bombance, mais en nous référant à notre livre de comptes, nous pouvions constater qu'il n'en était rien. Après un mois d'usage du minimum à vingt-cinq cents (1 fr. 25)

l'être humain moyen est prêt à rougir chaque fois qu'il pense à sa misérable période à cinq cents (0 fr. 25). Quels coups de soleil j'attrapais à force de rougir, dans le fastueux Nevada, chaque fois que je me rappelais ma première aventure financière à Lac Salé La voici. Un jeune métis avec un teint comme une veste de galérien me demanda à cirer mes bottes. C'était à la Maison du Lac Salé, le lendemain matin de notre arrivée. Je lui dis oui. Il les cira. Ensuite je lui tendis une pièce d'argent de cinq cents (0 fr. 25) avec l'air bienveillant de quelqu'un en train de conférer l'opulence et le bien-être à la pauvreté souffrante. La veste jaune la prit, avec ce que je jugeai être de l'émotion contenue, et la posa respectueusement au milieu de sa large paume. Puis il se mit à la contempler, ainsi qu'un savant contemple l'oreille d'un moucheron dans le vaste champ de son microscope. Plusieurs montagnards, charretiers, cochers de la poste, etc..., s'approchèrent, s'adjoignirent à la figuration et se mirent à examiner la pièce d'argent, avec cette indifférence charmante pour la politesse qui est remarquable chez le hardi pionnier. Bientôt la veste jaune me rendit ma demi-dîme, en me disant que je devrais mettre mon argent dans mon porte-monnaie et non pas dans mon cœur, qu'alors il ne se ratatinerait pas de la sorte. Quel rugissement de rires vulgaires éclata! Je détruisis ce reptile hybride sur le champ, mais je souris, et je souris en détachant son scalp, car la remarque était vraiment bonne, de la part d'un Indien.

Oui, nous avions appris à Lac Salé à payer de gros prix sans laisser notre frisson paraître à la surface, car là déjà nous avions écouté et noté la teneur de la conversation chez les cochers, les conducteurs, les palefreniers et en dernier lieu les habitants de Lac Salé, ce qui nous avait bien convaincus que ces êtres supérieurs méprisaient les « émigrants ». Nous ne nous permettions aucun frisson révélateur, aucune altération dans la physionomie, car nous voulions passer pour des pionniers, ou des Mormons, des métis, des rouliers, des cochers de la poste, des assassins de Mountain Meadows, n'importe quoi de ce que les plaines de l'Utah respectaient et admiraient; mais nous étions misérablement honteux d'être des émigrants, et assez fâchés de porter des chemises blanches et de ne pouvoir sacrer devant les dames sans détourner les yeux.

Et à maintes reprises, dans la suite, au Nevada, nous eûmes l'occasion de nous rappeler avec humiliation que nous n'étions que des « émigrants », et par conséquent une espèce d'êtres

vile et inférieure. Peut-être que le lecteur a visité l'Utah, le Nevada ou la Californie, même de nos jours, et que pendant qu'il méditait en lui-même sur le déplorable isolement de ces pays, loin de ce qu'il considère comme « le monde », il a senti, en plein essor, ses ailes choir, en découvrant que c'était lui qui était à plaindre et qu'il y avait autour de lui des populations entières prêtes à lui rendre volontiers ce service ; oui, et qui le lui rendaient déjà avec complaisance, partout où il posait le pied. Pauvre homme ! on se moquait de son chapeau ; de la coupe de son habit de New York ; de ses phrases correctes ; de ses jurons discrets ; de son ignorance à mourir de rire en matière de minerais, de puits, de tunnels et autres choses qu'il n'avait jamais vues auparavant et dont il n'avait jamais eu la curiosité de s'enquérir. Tout le temps qu'il réfléchit au triste sort que c'est d'être exilé dans cette contrée lointaine, dans ce pays isolé, les habitants qui l'entourent le méprisent avec une compassion accablante, parce qu'il est un « émigrant » et non pas cet être, le plus fier et le plus heureux de tous : un « homme de 49 ».

Notre vie ordinaire de la malle-poste recommençait, maintenant, et vers minuit il nous sembla presque que nous n'avions jamais quitté notre retraite au milieu des sacs de dépêches. Nous y avions fait une modification pourtant. Nous nous étions pourvus de pain, de jambon cuit et d'œufs assez durs pour deux fois les neuf cents kilomètres qui nous restaient à faire.

Et c'était un bien-être, pendant les jours suivants, que de s'asseoir et de contempler le majestueux panorama des montagnes et des vallées étendues au-dessous de nous, en mangeant du jambon et des œufs durs, tandis que notre nature spirituelle se régalait alternativement d'arcs-en-ciel, d'orages et de couchers de soleils sans pareils. Rien n'accentue un paysage comme du jambon et des œufs. Du jambon et des œufs et, après, une pipe, une vieille pipe, rance, délicieuse, du jambon et des œufs, un paysage, une « descente », une voiture qui vole, et un cœur content, voilà le bonheur. C'est pour cela que les siècles ont lutté.

CHAPITRE XVIII

Le Désert d'alcali. — Le charme romanesque de sa traversée se dissipe. — La poussière d'alcali. — Son effet sur les mules. — Universelles actions de grâces.

A huit heures du matin, nous atteignîmes les restes ruinés de ce qui avait été le poste important du « Camp Floyd », à quelque 75 ou 80 kilomètres de la Ville du Lac Salé.

A quatre heures de l'après-midi, nous avions doublé cette distance et nous nous trouvions à 150 ou 160 kilomètres du Lac Salé. Nous entrâmes alors dans l'un de ces déserts dont la hideur concentrée fait honte aux horreurs diffuses et diluées du Sahara : un désert d'alcali. En 110 kilomètres il n'y avait qu'une seule interruption. Je ne me rappelle pas que ce fût là proprement une interruption ; il me semble même que ce n'était qu'un dépôt d'eau au milieu de cet espace de 110 kilomètres. Si ma mémoire me sert bien, il n'y avait en ce lieu ni puits ni source, mais on y charriait l'eau avec des attelages de mulets et de bœufs, depuis la limite du désert. C'était un relais de poste. Il était à 72 kilomètres 1/2 du commencement du désert et à 37 kilomètres de la fin.

Nous nous frayâmes un chemin laborieusement et à tâtons, pendant toute une mortelle nuit, et au bout de ces douze heures pénibles, nous achevâmes les 72 premiers kilomètres et nous atteignîmes la station où se trouvait l'eau importée. Le soleil était en train de se lever. C'était facile de traverser un désert, la nuit, en dormant ; et c'était agréable de penser, le matin, que nous avions rencontré en propre personne un désert absolu et que désormais nous pourrions toujours parler savamment des déserts en présence des ignorants. Et il n'était pas moins agréable de réfléchir que ce n'était pas un désert obscur, à l'écart, mais un très célèbre, la métropole même pour ainsi dire. Tout ceci était très bien, très confortable et très satisfaisant, mais à présent nous allions passer un désert en *plein jour*. Voilà qui était beau, nouveau, romantique, dramatiquement aventureux, voilà qui valait la peine de vivre et de voyager. Nous l'écririons à la maison.

Cet enthousiasme, cette soif austère d'aventures fondit sous le soleil étouffant d'août, et ne dura pas une heure. Une pauvre

petite heure, après quoi nous fûmes honteux de notre « emballement ». La poésie de la chose est toute dans l'anticipation; dans la réalité il n'y en a pas. Imaginez un vaste océan sans vagues, frappé de mort et réduit en cendres ; imaginez cette immensité solennelle duvetée de buissons de sauge couverts de cendres ; imaginez le silence de mort et la solitude qui caractérisent un pareil lieu ; imaginez une voiture rampant comme un limaçon au centre de cette plaine sans rivages et soulevant des amoncellements de poussière comme si c'était un limaçon à vapeur ; imaginez la monotonie douloureuse de cet effort et de ce labeur se soutenant heure après heure et le rivage restant en apparence toujours aussi éloigné ; imaginez l'attelage, le cocher, la voiture et les voyageurs revêtus d'une couche de cendres si épaisse qu'ils sont tous de la même couleur... incolore ; imaginez les flocons de cendres se perchant sur les moustaches et les sourcils comme de la neige accumulée sur des buissons et des branches. Voilà la réalité.

Le soleil darde ses rayons avec une malignité d'enfer cuisante et implacable : la sueur sort de chaque pore chez les bêtes et les gens, mais à peine émerge-t-elle à la surface ; elle s'est évaporée avant d'y arriver ; il n'y a pas la moindre haleine d'air en mouvement ; il n'y a pas un seul lambeau miséricordieux de nuage dans tout le brillant firmament ; il n'y a pas une créature vivante visible, dans quelque direction que l'on scrute la plaine vide qui déroule ses kilomètres monotomes de chaque côté de nous ; il n'y a pas un son, pas un soupir, pas un chuchotement, pas un bourdonnement, pas un frôlement d'ailes ou un pépiement lointain d'oiseau, pas même un sanglot des âmes défuntes qui sans doute peuplent cet air mort. Aussi l'ébrouement momentané des mules au repos et leur mordillement sur le mors éclatent-ils discordants dans l'immobilité lugubre, sans dissiper le maléfice, mais en l'accentuant plutôt et en rendant plus frappantes qu'auparavant la solitude et la désolation.

Les mules, à grand renfort de jurons, de caresses et de claquements de fouet faisaient à de lointains intervalles « un emballage » et tiraient la voiture pendant cent ou deux cents mètres, soulevant un nuage moutonneux de poussière, qui roulait en arrière, enveloppant le véhicule jusqu'au sommet des roues ou plus haut et lui donnant l'air d'être à flot sur un brouillard. Puis venait un repos, avec l'ébrouement et le rongement de freins habituels. Puis un autre « bond » d'une centaine de mètres et un autre repos. Pendant toute la journée nous maintînmes ce

système, sans eau pour les mules et sans relayer l'attelage. Du moins nous le maintînmes pendant dix heures, ce qui, je compte, fait un jour, et un jour assez honnête dans un désert d'alcali. Il dura de quatre heures du matin jusqu'à deux heures du soir. Et il faisait si chaud ! si étouffant ! et nos bidons d'eau se trouvèrent à sec au milieu du jour, et nous eûmes si soif ! C'était si bête, si fatigant, si ennuyeux ! et les heures assommantes se traînaient en s'attardant et en boitant avec une si cruelle délibération ! C'était si décourageant de donner à sa montre un long délai de repos bien tranquille, et puis de la tirer et de constater qu'elle n'avait fait que flâner sans essayer d'aller un peu de l'avant. La poussière d'alcali gerçait les lèvres, persécutait les yeux, corrodait les membranes délicates et nous faisait saigner du nez et cela sans interruption ; oui, sincèrement et sérieusement, le romanesque s'était évanoui et avait disparu bien loin, laissant notre trajet dans le désert à son amère réalité, une réalité assoiffée, torride, interminable, odieuse.

Cinq kilomètres à l'heure pendant dix heures, telle fut notre prouesse. Il nous était difficile d'arriver à la compréhension d'un pareil train d'escargot, nous qui avions l'habitude de faire de 13 à 16 kilomètres à l'heure. Quand nous atteignîmes la station à la limite extrême du désert, nous fûmes contents, pour la première fois, d'avoir le dictionnaire avec nous, parce que jamais nous n'aurions pu trouver de langage pour exprimer notre joie dans aucune espèce de dictionnaire, si ce n'est un dictionnaire complet avec des illustrations. Mais on n'aurait pu trouver, dans toute une bibliothèque de dictionnaires, de langage suffisant pour dire à quel point les mules étaient fatiguées après leur coup de collier de 37 kilomètres. Essayer de donner au lecteur une idée de leur soif ce serait « dorer l'or fin et peindre le lys ».

Tiens, maintenant qu'elle est là cette citation me paraît déplacée ; mais qu'elle y reste, tant pis ! Je la trouve gracieuse et séduisante ; aussi ai-je essayé maintes fois de la caser d'une manière appropriée : je n'y ai pas réussi. Ces efforts ont distrait et dérangé mon esprit et donné à mon récit un aspect incohérent et démembré, par endroits. Dans ces conditions, il me semble préférable de la laisser ci-dessus, puisqu'au moins cela me procurera un répit momentané à l'effort où je me harasse pour la caser à propos.

(A suivre.) MARK TWAIN

Traduit de l'anglo-américain par HENRI MOTHERÉ.

Elégies

A madame Blanche Rousseau.

I

J'ai foulé dans les bois l'azur noir des gentianes,
et je n'ai pas pleuré
de ce que les fleurs d'octobre me rappelaient
les amours du jeune âge.

Une enfant de seize ans qui tenait un bouquet
de roses violettes,
avec une jolie et voulue maladresse
m'en a tout parfumé :

Et je n'ai pas souri, sentant au cœur de l'âme
je ne sais quoi d'éteint
et que, dorénavant, la plus tendre des places
est auprès de mes chiens.

II

Une goutte de pluie frappe une feuille sèche,
lentement, longuement, et c'est toujours la même
goutte, et au même endroit, qui frappe et s'y entête.

Une larme de toi frappe mon pauvre cœur,
lentement, longuement, et la même douleur
résonne, au même endroit, obstinée comme l'heure.

La feuille aura raison de la goutte de pluie.
Le cœur aura raison de ta larme qui vrille :
Car sous la feuille et sous le cœur, il y a le vide.

III

Ne crois pas à ce qu'on te dit, ô jeune fille.
Ne t'en va pas chercher l'amour, car il n'est point.
L'homme est dur, l'homme est laid, et ta grâce craintive
déplaira tôt ou tard à ses grossiers besoins.

Il ne fait que mentir. Il te laissera seule,
au coin du feu, avec les enfants à soigner.
Et tu te sentiras vieille comme une aïeule,
les jours qu'il tardera à revenir souper.

Ne crois pas que l'amour existe, ô jeune fille :
mais va dans le verger où l'azur pleut à verse,
et regarde, au cœur noir du rosier le plus vert,
cette araignée d'argent qui vit seule et qui file.

IV

Ne me console pas. Cela est inutile.
Si mes rêves qui étaient ma seule fortune
quittent mon seuil obscur où s'accroupit la brume :
je saurai me résoudre et saurai ne rien dire.

Un jour, tout simplement (ne me console pas !)
devant ma porte ensoleillée je m'étendrai.
On dira aux enfants qu'il faut parler plus bas.
Et, délaissé de ma tristesse, je mourrai.

FRANCIS JAMMES

La Hongrie et le Socialisme

Tout récemment, vers le 18 novembre, le parti socialiste hongrois adressa à la chambre magyare, sortie des élections législatives d'octobre dernier, une pétition invitant les pouvoirs publics à abandonner enfin leurs sempiternelles discussions de droit public au sujet des relations du pays avec l'Autriche et à s'occupper des questions économiques et notamment du sort, un peu négligé en Hongrie, de la classe ouvrière, à défaut de quoi le parti socialiste se verrait dans l'obligation d'employer d'autres moyens pour affirmer ses droits. L'adresse était rédigée sur un ton fort énergique qui ne laissa pas de soulever quelques protestations de la part de la presse hongroise, parmi laquelle la social-démocratie ne possède encore aucun grand organe.

Quelques jours après le *Budapesti Hirlap*, un des importants journaux de Hongrie, organe quelque peu teinté de nationalisme magyariste, publia néanmoins à ce propos un article de tête dont voici quelques extraits typiques :

Le génie du temps en marche vient verser enfin un nouveau sang et dans la société et dans le corps législatif hongrois. De nouvelles questions naissent, de nouveaux principes se manifestent, questions et principes dont auparavant l'on ne pouvait parler chez nous sans risquer d'encourir le mépris et la désapprobation. Nous voulons parler du problème social.

Dans cet ordre d'idées, les requêtes au parlement pullulent, et le comte Albert Apponyi, quand, sous sa présidence, s'ouvriront les discussions de la Chambre, pourra se remémorer ses paroles d'il y a quelque vingt ans sur certaine goutte d'huile sociale, ces paroles qu'il avait lancées avec plus d'esprit prophétique que de succès au milieu d'une assistance rebelle à ses idées par excès d'ignorance.

Alors il n'y avait pas une voix au sein du parlement hongrois pour le soutenir dans son dessein de mettre la question humanitaire au programme des discussions, et, chose inouïe, il fut traité de réactionnaire pour avoir conçu ce dessein. Aujourd'hui nous saluons comme un progrès le fait que notre société et notre parlement, malgré leurs discussions de droit constitutionnel, semblent faire mine d'attaquer le problème de la question sociale. Si l'on prend pour critère du progrès de la civilisation le plus ou moins de rapidité dans l'exécution du programme social, il faut avouer que nous sommes quelque peu en retard sur le reste de l'Europe... Il est temps de se dépêcher...

Le discours du trône touche sur trois points à la question sociale, les adresses des partis d'opposition à la couronne parlent de bien autre chose encore; l'adresse du parti Kossuth fait ressortir nos manquements envers le peuple ; le parti Ugron réclame la protection des pauvres, la sécurité matérielle des familles, alors que le parti populaire (le parti du socialisme catholique) réclame la solution de la question sociale par des moyens pacifiques.

Il faut avouer qu'en France il serait assez anormal d'entendre un organe teinté de monarchisme quelque peu nationaliste parler de la

sorte et saluer comme un progrès la mise sur le tapis parlementaire des préoccupations favorites de la social-démocratie. Et voilà où se manifeste l'extrême bon sens politique des Hongrois, qui sentent fort bien qu'il serait vain de vouloir ignorer des problèmes plus forts que les gouvernements et plus forts que les nations.

Il y a donc une question sociale en Hongrie, ce qui prouve que ce pays a quitté ou est en train de quitter son état et sa manière d'être agricoles. Depuis les élections générales d'octobre, le parlement hongrois renferme même un parti socialiste à qui on ne reprochera certainement pas le manque d'unité : il se compose d'un seul membre, merle blanc au milieu de 453 députés dont aucun, du reste, n'est républicain. C'est le député Guillaume Vazsonyi, élu du VIe arrondissement de Budapest, collège électoral où la social-démocratie a remporté sa première victoire en Hongrie.

La naissance du socialisme est un des chapitres les plus intéressants et les plus inconnus de l'histoire moderne hongroise. Si nous ne nous trompons, ce sera en effet ici le premier exposé historique de cette question, question que les Hongrois eux-mêmes n'ont guère encore étudiée faute précisément d'éprouver grand intérêt à son égard.

La Hongrie fut longtemps un pays agricole recevant presque tous ses objets manufacturés d'Autriche. La séparation constitutionnelle d'avec ce dernier pays, en 1867, la força très naturellement à s'émanciper de cette tutelle le plus rapidement possible et à acheminer son gouvernement vers une politique économique propice à la création de grandes industries, d'usines et de manufactures. Sous ce rapport, la Hongrie connut pendant ces trente dernières années ses grands et ses petits Colberts qui firent sortir de terre les branches industrielles de première et de seconde nécessité.

Forcément, avec la création d'industries la question sociale devait naître. Elle naquit donc, mais elle eut toujours, jusqu'à ces derniers temps, un petit air de famille exotique ; en effet, elle fut, comme la plupart des ouvriers hongrois du reste, d'importation étrangère, et principalement, vu la proximité des frontières, d'importation autrichienne ou allemande. Budapest en fut le berceau d'éclosion. Depuis 1867, cette capitale, en voie d'évolution rapide, renfermait plusieurs associations ouvrières, centres d'idées social-démocratiques, cela s'entend. Dans le public, on n'y faisait pas attention, tellement l'esprit national était absorbé par les affaires d'Autriche, si bien qu'en 1870, François-Joseph prélevait 1.000 francs sur sa cassette privée comme cadeau à une association ouvrière hongroise de fondation récente animée du plus pur esprit de Ferdinand Lassalle.

Chose curieuse, c'est dans un rapport annuel de la police de Budapest, en 1894, que fut fait pour la première fois un court historique du socialisme hongrois. Ce rapport nous apprend que ce fut le Paris de la Commune ou plutôt la Commune qui tint le jeune parti socialiste hongrois sur les fonts baptismaux. Voici comment s'exprime ce document :

Les événements de la Commune de Paris firent cesser l'état embryonnaire et idyllique dans lequel vivaient les socialistes à Budapest avant 1870. Les nouvelles de Paris enflammèrent nos ouvriers ; les ouvriers brasseurs, les boulangers et les tailleurs se mirent brusquement en grève. La police arrêta les meneurs sans la moindre forme. Mais les ouvriers tinrent bon, organisèrent une assemblée et rédigèrent une pétition à la Chambre. Plus de mille manifestants se rendirent au parlement où on ne s'attendait pas à cet assaut, forcèrent les portes, envahirent les tribunes et réclamèrent l'expédition de leur pétition et sa mise en discussion immédiate. L'intervention seule de la troupe fit cesser le tapage.

En juin 1871, les socialistes Scheu et Peschau, de Vienne vinrent faire de la propagande à Budapest. Arrivèrent les nouvelles annonçant la répression définitive de la Commune à Paris. Sur l'instigation de Scheu, le 11 juin, une importante manifestation eut lieu pour célébrer le deuil parisien ; des milliers d'ouvriers se rendirent, par rangs serrés, au grand jardin public, à l'extrémité de la ville ; tous portaient des cocardes noires en signe de deuil. La police arrêta tous les meneurs, fit des perquisitions, garda les contrevenants de deux à vingt jours, en déféra d'autres aux tribunaux où tout le monde fut acquitté, sauf un nommé Pollitzer, qui fut condamné à six mois de prison pour offense au roi.

L'agitation continua, sourde, à l'écart de la grande opinion publique, mais assez forte cependant pour pousser, en 1884, les pouvoirs publics au vote du chapitre III, article XVII de la loi sur l'industrie, loi qui, outre la protection des apprentis, l'hygiène et la sécurité des ateliers, la protection des femmes après leur accouchement, institue les tribunaux d'arbitrage et des caisses de secours et de retraites parmi les différents groupes de métiers.

Mais le parti socialiste hongrois, qui, sur ces entrefaites, avait pris contact avec l'*Internationale* fondée à Genève en 1866 sur le programme de Karl Marx, ne pouvant plus exiger la liberté de la presse puisqu'elle est absolue en Hongrie, ni la liberté de réunion, qui l'est sous les mêmes garanties policières qu'en France aujourd'hui, réclama l'introduction du suffrage universel par de continuelles pétitions. On sait, en effet, que les élections législatives hongroises relèvent d'un régime, très large du reste, de cens. Dans la séance de la Chambre du 4 décembre 1888, le comte Apponyi répondit à Edmond Gajary, rapporteur de la commission du suffrage universel, en constatant avec plaisir que la commission n'était pas en opposition de principes avec la pétition des ouvriers; mais, sur l'intervention de Coloman Tisza, président du conseil, on enterra le projet de loi dans les cartons parlementaires définitivement provisoires.

Ce fut vers 1890 que le socialisme hongrois reçut ses lettres de grande naturalisation. Les régions rurales s'en mêlèrent. La Hongrie connut le socialisme agraire qui, dans ce pays à traditions agricoles, a pris des proportions bien plus importantes que le socialisme ouvrier, et cela s'explique.

Les jacqueries, dans les temps historiques, ont été nombreuses en ce pays; la population rurale magyare de l'Alfœld, cette région que nos voyageurs appellent la puszta, est une population de paysans raison-

neurs, très peu respectueux des autorités établies, ayant sur les « messieurs » de la ville des idées à eux. Un fait suffira pour caractériser cet esprit frondeur paysan : les ouvriers des champs d'un de nos amis s'étaient mis en grève au moment critique de la récolte de 1895, non pas pour obtenir une augmentation de salaires ni une réduction des heures du travail, mais uniquement par esprit démocratique égalitaire, pour forcer leur patron à travailler comme eux; le patron endossa résolument le costume de paysan, prit la bêche et alla aux champs, — sur quoi tous ses ouvriers reprirent le travail avec lui.

De grands travaux de régularisation et d'endiguement de rivières exécutés par l'État dans ces régions, de 1884 environ jusque vers 1890, et où les ouvriers ruraux gagnaient, aux travaux de terrassement, de 7 à 10 francs par jour, avaient amené le bien-être parmi cette population un peu flottante, ne possédant pas ou possédant trop peu de terre pour en vivre et obligée d'aller travailler chez les autres au gré des saisons et du besoin de travail. Ce bien-être relatif, auquel les femmes surtout s'étaient accoutumées, cessa brusquement par suite de l'achèvement des travaux, et l'esprit de révolte éclata ouvertement à chaque mauvaise récolte ou à chaque hiver rigoureux, excité bien entendu par des socialistes venus des grandes villes. Il y eut ainsi, en 1895, la révolte sanglante de Hodmezœ-Vasarhely, un autre Carmaux, où il y eut des blessés et des morts en quantité et qui se termina devant les tribunaux par la condamnation de 65 socialistes. La véhémence des brochures et des écrits socialistes s'accrut.

Encore un petit fait pour caractériser la nature du contact entre le socialisme des villes et celui des campagnes. En février 1895, la police, à Oroshaza, centre de 20.000 âmes de la région socialiste, arrêta, entre autres, un meneur nommé Alexandre Csizmadia, pour propagande socialiste; ce Csizmadia, fort éloquent, avait récemment appris son art à Budapest, où les paysans *çoçolistes*, c'est ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes, l'avaient envoyé à leurs frais pour prendre des leçons de diction. Pour se perfectionner (il était presque illettré), il était entré comme garçon de bureau à la rédaction du journal socialiste *Népszava* (la Voix du Peuple) et en était sorti parfait orateur socialiste. Les paysans allaient écouter ce tribun élevé à leurs frais, se le montraient, en étaient très fiers. Aussi son arrestation ne se fit-elle pas sans difficultés.

En mai 1896, le parti social-démocrate de Hongrie, déjà fort bien organisé, tint, à Budapest, son 4e congrès pendant les fêtes de la Pentecôte, au milieu d'une affluence de délégués parmi lesquels beaucoup de paysans venus de régions socialistes agraires de l'Alfœld où la situation était demeurée très tendue. Le compte-rendu annuel du comité directeur exposait les progrès accomplis dans le pays, en particulier dans les campagnes, malgré les rigueurs excessives de l'autorité.

Le Congrès vota les résolutions suivantes : 1° le parti persistant à rester indépendant de tous les autres groupements politiques, présen-

tera ses propres candidats aux prochaines élections législatives (celles de 1897) ; 2° il organisera l'agitation en faveur du suffrage universel et secret d'un bout à l'autre du pays.

Néanmoins, les élections de 1897 se firent sans succès pour le parti ; il fallait attendre.

Ce n'est qu'aux élections de 1901, et relativement, que les socialistes triomphèrent pour la première fois en Hongrie, grâce à l'absence complète, systématique, de pression officielle.

Du reste, le cabinet de Széll, en prenant le pouvoir en 1899, semble avoir, lui aussi, parfaitement compté avec la mise à l'ordre du jour inévitable de la question sociale. Depuis l'avènement de M. de Széll comme ministre de l'Intérieur, les socialistes ne sont plus traités comme gibier à potence ; un peu comme il est arrivé en France, sous le ministère actuel, les réclamations de l'opposition parlementaire comme celles, justifiées, venant de la classe ouvrière directement, ont donc chance d'être inscrites en Hongrie au programme du nouveau cabinet.

RAOUL CHÉLARD

Le Carnet d'échantillons

« *VISITER LES MALADES* »

La tête renversée, le front bandé de flanelle et offert à l'égouttement d'un robinet. M. Balvay attend que la migraine le quitte...

Au bout d'un long quart d'heure, le patient se redresse insensiblement, tel une fleur après l'ondée ; il désépingle son bandage, s'essuie avec précaution : ce n'était qu'une migraine. Déjà M. Balvay se voyait martyrisé par une fièvre cérébrale, les méninges comprimant son cerveau comme une éponge qu'on presse.

Malgré l'heure tardive, M. Balvay regarde son lit sans oser s'y allonger. Lira-t-il auparavant un chapitre de l'Imitation. Lira-t-il ?...

Pensant à sa dernière lecture : « Qu'il faut cacher humblement les grâces que Dieu nous fait », M. Balvay passe sa chemise de nuit et se couche sans s'en apercevoir. Mais, à peine étendu, l'idée qu'il ne reprendra peut-être qu'au Jugement dernier la station verticale, lui est infiniment pénible. Homme juste, M. Balvay ne craint Dieu ; il regrette seulement que l'immortalité ne se conquière qu'au prix d'une trop évidente mortalité de la chère guenille.

Pour s'endormir, M. Balvay fait appel à des images consolatrices, évoque son ami Coindre, rongé par un cancer, et tel qu'il le vit dans la journée, étique, fiévreux, s'humectant la bouche sans boire, suivant les prescriptions, pour pallier l'horrible soif.

Après une nuit fâcheuse pour les voisins, le ronflement de M. Balvay ayant été particulièrement sonore, celui-ci s'éveille, les reins percés d'aiguilles. Il bondit hors du lit, passe un gant de crin et s'en frotte. Il se recouche : alors c'est une brûlure dans la région rénale.

Cette fois M. Balvay diagnostique une néphrite, escompte déjà le terme de la maladie, ses pauvres rognons purulents, liquéfiés, innomables, à ne pas prendre avec une pince.

Que faire ? L'heure est trop matinale pour sortir. N'importe. M. Balvay, même souffrant, se doit à ses amis malades.

M. Balvay s'habille et sort.

Il carillonne chez Mme Vasseur dont le seul enfant est tuberculeux à la troisième période.

— Que Monsieur veuille attendre, dit la bonne. Madame n'est pas réveillée.

Dans ce logis de silence et d'ombre où la Mort semble écouter aux portes, M. Balvay se sent mieux ; il aspire avec satisfaction les relents pharmaceutiques.

Mme Vasseur s'habille en hâte, entre au salon, le visage dévasté, les yeux en cavernes.

La sonnerie et les pas grinçants du visiteur l'ont arrachée, après une nuit blanche, au sommeil béni du matin.

M. Balvay s'excuse. Assez inquiet sur l'état du jeune Fernand, un peu fiévreux la veille, il déclare n'avoir pu attendre plus longtemps des nouvelles de la nuit.

— Quel cœur d'or vous êtes! quel inlassable dévouement! s'écrie la mère émue, un peu honteuse d'avoir été surprise, elle, la mère, dans son sommeil.

Et en personne résignée au spectacle d'une maladie qui doit se résoudre par la mort. Mme Vasseur s'inquiète de la santé des mieux portants, prédit à M. Balvay que ses sacrifices quotidiens le conduiront au tombeau.

— Chut! Ne parlons pas de moi, grimace le visiteur; je finirais par me croire intéressant. Voyons plutôt notre jeune malade.

Réveillé prématurément à son tour, le phtisique éponge la sueur de son visage, tousse automatiquement, expume dans un crachoir en porcelaine le reliquat de ses poumons.

M. Balvay, qui, en cachette, a glissé dans sa bouche un bonbon antiseptique, s'approche, effleure du revers de sa main les pommettes rouges du malade.

— Eh! eh! Nous avons un peu de fièvre... bon signe... le mal joue des siennes avant son expulsion.

Vis-à-vis ces prunelles ardentes d'où jaillit l'espoir et cette bouche entr'ouverte où s'ébauche un sourire de commande, M. Balvay, calé sur sa chaise, poitrine, conte des histoires tirées de l'Encyclopédiana, varie ses inflexions, tonne ou murmure, s'applique à faire durer ses phrases sans reprendre haleine, heureux de se prouver à lui-même la docilité de ses organes respiratoires.

Fernand, pour ne pas interrompre son visiteur, étouffe une quinte, les yeux pleins de larmes, mais ne peut enrayer la suivante qui lui déchire l'intérieur comme si l'on y traînait un bouquet d'hameçons.

Bonhomme, M. Balvay multiplie les plaisanteries, les interjections qu'on profère en relevant un enfant tombé sur la tête, puis il reprend ses anecdotes, jusqu'à ce que, percevant un élancement dans le mollet, se lève aussitôt, et, prétextant un rendez-vous, s'en aille vite guérir, auprès d'un autre moribond, cette inquiétante douleur.

— A bientôt, dit-il.

« L'aurions-nous vexé? » pense Mme Vasseur après son départ,

M. Balvay se rend chez son ami Coindre, le cancéreux. A peine a-t-posé le pied sur le palier du troisième étage, que la porte s'ouvre.

— J'ai reconnu votre pas, prononce la sœur du malade.

Et tendant une main émue à l'ami dévoué, la vieille fille ajoute :

— Prosper, malgré cette humeur massacrante qui tient à son état, me

disait hier soir que, si l'humanité entière était faite à votre image, il n'y aurait plus de question sociale.

M. Balvay proteste, ravi, et, la mine joviale, le mollet dispos, il s'annonce, en pénétrant dans la chambre du cancéreux, par des paroles réconfortantes.

Coindre, perdu dans son grand lit, la face cireuse, l'œil atone, sort des couvertures une main décharnée, exsangue.

M. Balvay prend cette main et la garde tout en scandant ses avis. — C'est assez du traitement médical, assez des purges et des toniques... La chirurgie, le scalpel... parfaitement. Au moins verra-t-on clair dans tout ça.

Indifférent à ces jouissances promises, le malade entreprend, comme chaque jour, une lente description de son état, dont on lui a caché le réel, et, reprenant sa main, il indique sur un point du drap le siège de son mal.

M. Balvay se palpe lui-même, se caresse la panse, n'éprouve sous la longueur de son gilet que le présage d'un appétit dont il faut profiter bien vite. Consultant son chronomètre :

— Aïe ! je m'oubliais auprès de vous, mon bon Coindre. Allons ! de l'énergie, du ressort ; c'est la consigne. Je verrai après mon déjeuner l'homme qui doit vous guérir : un cerveau, un œil et une main, mon cher ! Cet homme opérerait ses malades sur la pointe de l'obélisque. D'ailleurs, voulez-vous de mon opinion ? Eh bien, de simples lavages vous tireront d'affaire. Nous en sommes persuadés : pas, mademoiselle Hermance ?

Les regards du cancéreux et de sa sœur fraternisent dans un même élan de reconnaissance, et M. Balvay s'esquive, satisfait de sa matinée, décidément en appétit.

LA SPÉCIALITÉ

Allant et venant derrière son comptoir, l'œil mauvais, le teint couleur de safran (crocus sativus), le pharmacien rage. Pour un peu il empoignerait un pilon, et... Non, il ne fera pas ça : trop de choses fragiles entourent un pharmacien dans son officine, et puis la belle avance !

L'ambition perd son homme ; ce n'est pas écrit d'aujourd'hui.

A force de vendre deux sous ce qui ne lui coûtait rien, souvent le pharmacien avait empli et désempli son tiroir-caisse ; mais, en présence de tant d'argent, un beau jour il vit grand. Lui aussi voulut avoir sa « spécialité » et quelle ! une spécialité dont l'usage devrait être aussi répandu dans les familles que l'humble pot-au-feu, mais plus quotidien qu'hebdomadaire. Son nom :

FARINE VIGOR

PLUS D'ENFANTS CHÉTIFS !

Or, tandis que les enfants chétifs pullulent, la farine Vigor emplit de son inutile vertu des pots étagés en pyramide à la vitrine du pharmacien. Et dire que le contenu de cette vitrine ne serait rien sans la réserve, et la réserve, peu de chose, si seulement le pharmacien rentrait dans ses frais de publicité, des milliers de francs engloutis dans les journaux !

De l'air !

Le pharmacien ouvre sa porte. « Les enfants chétifs pullulent, pense-t-il ; il suffit de mettre le nez dehors pour constater un fait qui rangera tôt les Français de France au nombre des peuples disparus. »

Passent un artilleur, une lavandière aux bras frais, deux pigeons chassés par un chien, une grosse mère portant des bras et du ventre un enfant rubicond et superbe, descendu exprès d'une peinture flamande pour narguer le pharmacien.

— Vois les pots, les jolis petits pots, dit la mère en approchant.

Le pharmacien tortille une pâle barbiche, et tout à coup son visage s'éclaircit : la trouée d'un bouillon dans de l'écume.

— Viens, dit-il à l'enfant : je te donnerai un de mes pots.

La femme s'excuse, n'ose pénétrer dans l'officine.

— Mais si, mais si, insiste le pharmacien en entraînant la grosse mère. Quel plaisir ne ferait-on pas à un si beau bébé ! D'ailleurs, j'ai une faveur à vous demander, madame : permettez que je le photographie.

Et vite le pharmacien exhibe un appareil, campe le gosse joufflu sur une chaise, lui place dans les mains un pot de farine Vigor, met au point, dit : « Vois le polichinelle qui va sortir ! »

Une, deux, clac ! Le tour est joué. L'image du plantureux nourrisson illustrera désormais l'enveloppe préservatrice de chacun des pots.

Cependant, avec les jours, avec les nuits vient la réflexion, empoisonneuse d'enthousiasme. La farine Vigor se vendra-t-elle mieux de par l'aspect plus engageant d'une étiquette ? La réflexion dit oui, mais suggère : vaut-il la peine d'encourir ces frais ?

Le pharmacien va et vient derrière son comptoir ; chaque jour son teint se safrane un peu plus. La farine Vigor et les enfants chétifs continuent à coexister dans l'ignorance absolue des rapports intimes qu'ils pourraient si facilement se créer.

Mais le timbre sonne, tandis qu'ouvre la porte la grosse mère de l'autre jour. Les yeux gonflés de larmes, elle tend une ordonnance.

— Serait-ce pour votre enfant ? dit le pharmacien avec compassion.

La grosse mère n'y tient plus. N'osant pleurer devant son petit malade, elle a voulu porter elle-même l'ordonnance, et voilà qu'étalée sur une chaise elle inonde son tablier.

Sensible à cette éloquence, le pharmacien se hâte, verse en même temps que les sirops et les teintures, des paroles d'encouragement :

— Robuste comme il est, votre enfant peut résister à bien des maladies, et s'il n'en est qu'à la première...

Le pharmacien achève sa phrase dans un sourire qui n'a l'air de rien. Vite il reprend :

— D'ailleurs, je tiens à vous accompagner. Et sur un geste de la mère : « En ami, cela va sans dire ; les enfants furent, toute ma vie, l'objet de mes études, et le vôtre tout spécialement m'intéresse.

Ce n'est plus l'enfant de la grosse mère ; c'est une frêle petite chose qui se berce toute seule dans un lit trop grand, une figure comme le poing où luisent des yeux de rat.

Le pharmacien fait le gentil, paraît sans inquiétude, dose lui-même la potion que le petit malade, avide de fraîcheur, engloutit comme du lait.

— Eh ! eh ! mon gaillard, nous avons soif de guérison, paraît-il. Regarde ce que je t'ai apporté : la maison de Polichinelle !

Et le pharmacien extrait avec peine de l'une de ses poches, l'appareil photographique. Sous prétexte que l'enfant ne verrait pas Polichinelle, il ouvre tout grands les rideaux, place le malade sur son séant.

L'angoisse aux yeux, la grosse mère va bondir.

— Chut ! commande l'homme de science. Je sais ce que je fais, que diable !

Et tout en jetant à la grosse mère des mots qui l'étourdissent : « provoquer l'activité vasculaire des ganglions sensoriels... », il photographie le moribond.

Le pharmacien savait ce qu'il faisait.

Désormais les pots de farine Vigor porteront accouplés les deux aspects, ressemblance garantie, du bambin de la grosse mère : à gauche, le malade avec la mention AVANT ; à droite, l'enfant gras avec la mention APRÈS.

EDMOND COUSTURIER

Notes politiques et sociales

LA HIDEUSE BANQUEROUTE

S'il faut en croire les voix « autorisées » de l'opposition actuelle, la banqueroute est à nos portes. Le déficit est là, effrayant; il menace de croître encore. Cette législature et ce gouvernement n'ont fait qu'erreurs et que fautes financières. On a eu l'imprudence de faire des réformes. Ah ! combien la législature précédente avait été plus sage, surtout pendant ses deux dernières années (direction Méline). Elle au moins n'avait pas, sous prétexte de remédier à une fâcheuse méthode d'imposition, bouleversé un système financier qui avait fait ses preuves, qui était accepté, qui tout à l'heure allait donner des excédents. Elle n'avait pas non plus, par je ne sais quelle manie égalitaire — qui rendrait toute démocratie intolérable, — menacé les grosses fortunes et les gros revenus. Elle n'avait pas enfin, par une sollicitude intempérante pour les « travailleurs » et les salariés, par la menace de droits nouveaux à inscrire dans les lois à leur usage, inquiété cette confiance en un certain taux de bénéfices qui est le ressort de l'activité de ceux « qui les font travailler », et qui, à ce prix, assurent par leur dévouement la prospérité de la patrie et de la République.

Y a-t-il chance que les électeurs de 1902 soient émus et retournés par ces avertissements « patriotiques » ? Il ne semble guère. Non sans doute que l'œuvre budgétaire de cette année notamment satisfasse personne, même pas, je pense, la commission qui l'a enfantée. Ici comme ailleurs la doctrine d'un gouvernement de « gauche » est à peu près tout entière à faire et la pratique tout entière à éprouver. Le *statu quo* est une sagesse trop commode, et ne répond pas aux besoins qui se font jour et aux tendances vraies. Contrairement aux truismes conservateurs, il est normal que les dépenses s'accroissent. Il est normal dans un développement démocratique que l'État assume de nouvelles fonctions, instruction, prévoyance sociale, assurances et autres encore. Il est normal que les fonctionnaires et surtout les petits fonctionnaires demandent et arrivent à être moins mal payés. Il paraît conforme à l'évolution économique présente, que le corps public accroisse son domaine d'intervention, surveillance ou direction, et même son domaine de gestion directe. Il est normal que les services accrus et mieux assurés coûtent plus cher; et normal enfin que le citoyen, favorisé de plus d'avantages sociaux, soit plus redevable à la Société. Mais il faut « le lui persuader ainsi ». Et la tâche est délicate. Et ensuite il faut régler de combien sont redevables les différents citoyens dans les situations inégales dont ils jouissent ou pâtissent à cette heure. Ce problème de partage proportionnel n'est pas encore résolu, non pas à la satisfaction

générale, qui est peu probable, mais même à la satisfaction du plus grand nombre. Et il est encore normal qu'une démocratie cherche à organiser la machine sociale pour la satisfaction du plus grand nombre.

Mais toutes ces consolations théoriques ne donnent pas pour cette année les millions qui manquent et qu'en une année d'élections on ne peut décemment demander à un supplément d'impôts. Le remède immédiat serait bien simple : construire quelques cuirassés de moins. Je sais bien qu'à beaucoup de gens ils paraissent encore être bons à quelque chose. Mais il n'est pas sans agrément de savoir que de vraies économies, d'énormes économies sont là, tout près, tout de suite, à notre volonté. Quand voudrons-nous ?

FR. DAVEILLANS

A PROPOS DE L'AFFAIRE HERVÉ

Quel est, en cette affaire, le bilan de la « Société » ?

Elle a été attaquée dans un de ses « principes vitaux » (idée de patrie). L'atteinte est d'autant plus vive que l'agresseur est affecté des principales valeurs morales dont se réclame cette société (désintéressement, ascétisme, ardeur au travail...) — Mobilisant ses appareils de défense (jury, conseil académique, conseil supérieur...) elle aboutit à un « retrait d'emploi », châtiment notoirement inférieur à la grandeur de son dommage et de son ressentiment.

La cause immédiate de cette impuissance, c'est ici l'adoptien du principe moral et légal de « la liberté de la pensée ». — L'adoption de ce principe nous semble un cas particulier des deux états d'esprit suivants :

1° *Spiritualisme.* — A une attaque matérielle, précise et actuelle, on prétend opposer une attitude morale, d'un effet général et futur. Quelques professions de foi : « Aux intolérants (actuels) on doit la tolérance. C'est la seule manière de préparer l'avenir » (Ribot, Chambre des Députés, janvier 1901). « Il faut rendre le bien pour le mal » (Jésus).

2° *Croyance aux idées innées.* — En conférant à la pensée humaine l'entière liberté, cette société a implicitement montré quelle conception elle avait de la pensée humaine, de sa nature et de son objet : elle a montré qu'elle concevait la pensée de l'homme comme capable de s'attaquer à la forme d'un gouvernement, au mode de constitution ou même au choix d'une patrie, bref, aux produits de l'actuelle société, mais comme essentiellement incapable de s'attaquer aux fondements mêmes de cette société, à l'idée même de patrie ou de gouvernement. Autrement dit, elle a montré qu'elle concevait ces idées comme innées, inhérentes à l'homme par définition au même titre que le cœur ou les poumons. Telle est bien en effet la conception que manifestent les adversaires de M. Hervé : qu'ils parlent de « cet *éducateur* qui fait fi de l'idée de patrie » (*Temps*, leader article, 8 décembre) ou de « cette prétendue philosophie de l'internationalisme qui, sous prétexte d'être plus humain, fait abstraction des hommes et de leurs sentiments les plus nobles »

(Lettre de M. R. Poincaré à l'*Éclair*, 5 décembre), ils prouvent que leur cerveau leur représente M. Hervé, — non pas comme un éducateur d'une doctrine nouvelle, non pas comme un homme d'une tendance à eux antipathique, — mais, en toute bonne foi, comme quelque chose d'étranger à leur espèce zoologique.

Ainsi la défense consciente et officielle de cette société s'inspire aux sources les plus pures de la métaphysique, cependant que sa défense instinctive réclame les actes les plus pratiques et les plus contingents.

Autre exemple de cette contradiction. — A Belfort, le soldat B... refuse de prendre le fusil et le sabre-baïonnette à lui destinés, disant que ses principes s'opposent au port d'armes quelconques. Or, la morale fondamentale de ses chefs est telle qu'ils ne peuvent se défendre d'une considération particulière pour ce principe d'indiscipline ; et que, avant de se résigner à déférer B... au Conseil de guerre, le capitaine, puis le commandant essayent d'abord de lui « faire entendre raison », puis de borner leur répression à huit jours de prison (1). Ainsi, pendant huit jours, l'armée attaquée dans son plus intime principe (refus d'obéissance) se défendit par la discussion et la transaction, alors que son intérêt élémentaire exigeait l'immédiateté de la répression la plus brutale. Assurément on désorganise l'armée.

Autre question. — Ce juré qui acquitte Hervé, Gohier..., c'est souvent le même homme qui, la veille, au café, réclamait pour eux les pires supplices. D'où vient cette transformation ? — De ce qu'à l'audience, il est initié (l'avocat est là pour cela) aux beautés de la Liberté de la Pensée ; de ce qu'à ce citoyen qui, hier, au café, était humain dans sa colère, on offre aujourd'hui l'occasion d'être surhumain, d'être Dieu. Il accepte. Longtemps encore il acceptera, même au mépris des menaces de mort proférées par ses concitoyens : l'amour de la vie est une vertu si rare et si fragile !...

De ces diverses considérations il suit que, pour l'éducateur anarchiste, la plus sûre tactique, c'est de miner les fondements de cette société en s'abstenant de tout geste révolutionnaire. La morale officielle et la législation de cette société sont telles que c'est elle-même qui, pour se défendre efficacement, sera contrainte de créer l'état de révolution, de violer sa loi et de culbuter ses juges, bref de dénoncer l'inanité de sa propre existence.

Enfin l'éducateur, ayant vu une société périr par l'impuissance de sa morale et de sa législation à s'ajuster à de nouvelles nécessités, prétendra peut-être profiter de la leçon. A la nouvelle morale il demandera d'être élastique, à la loi d'être « de circonstance. »

JULIEN BENDA

(1) *Temps* du 6 décembre

LES AMÉRIQUES

La Colombie et le Vénézuéla, déchirés par la guerre civile, ont rompu toutes relations et échangé des invectives héroïques. L'Equateur a marqué quelque velléité d'entrer en lice. Le Chili a failli envoyer un ultimatum à l'Argentine, qu'il accuse d'empiétements systématiques dans les Andes. Le Pérou et la Bolivie, si l'occasion s'en présentait, n'hésiteraient pas à attaquer ledit Chili, qui se refuse à exécuter une clause du traité de 1884, conclu, entre les trois pays, après une lutte mémorable. Jusqu'en Patagonie, pour parer à des assauts éventuels, on a élevé en toute hâte des fortifications. Aucun bruit n'a couru sur les intentions de l'Uruguay et du Paraguay, petits états que n'effraient point les levées en masse, mais il est bien certain qu'ils n'eussent pas permis à leurs voisins de s'entrechoquer sans prendre eux-mêmes parti. Quant au Brésil, que l'immensité de son territoire devrait soustraire à tout appétit d'annexions, comment oublier que le parti monarchiste, exproprié par la Révolution de 1889, y est encore très fort et très bien organisé ?

Bref, à tout considérer, l'Amérique australe est pour le moins aussi inflammable que l'Europe. Les guerres intestines que se livrent du nord au sud les factions, ici libérales ou cléricales, là unitaires ou fédéralistes, y compliquent terriblement l'existence. C'est une erreur de croire que l'âge des émeutes et des soulèvements populaires presque inconscients y soit clos. Si les Grecs s'entretuent pour des traductions de l'Evangile, telle nation sud-américaine descend à la rue pour protester contre une certaine comptabilité financière. Le romantisme de l'insurrection fait toujours des victimes à Buenos-Aires et ailleurs.

Est-ce à dire que les républiques espagnoles du Nouveau-Monde n'aient pas des intérêts économiques à ménager et à développer, que les occupations agricoles, industrielles, commerciales soient insuffisantes à occuper leur activité? Non. Bien administrées, dotées d'une paix durable, de la sécurité du lendemain, elles pourraient tirer un admirable parti de leurs ressources naturelles, de l'immigration européenne, qui afflue chaque année — spécialement sur le versant de l'Atlantique.

L'Argentine serait en plein essor de production si son gouvernement était plus ménager des deniers publics et si son crédit n'était par compromis par d'incessantes agitations. Le Brésil, ébranlé par la crise du café, deviendra un des plus merveilleux centres agricoles des deux hémisphères, le jour où il comprendra que l'établissement des voies ferrées prime en importance les discussions sur l'unitarisme et le fédéralisme. Le Chili, avec ses gisements miniers, ses chutes d'eau, ses avantages de toute nature, est appelé de même à un florissant avenir; mais à lui aussi s'imposent une politique extérieure loyale et une politique interne moins heurtée.

L'Amérique australe, en outre, ne peut atteindre la plénitude de son

expansion économique que par un accord étroit entre toutes ses parties. Les États qui la composent ont à régler leurs rapports douaniers, postaux, monétaires, etc. L'isolement les voue à l'impuissance. L'entente décuplera leurs moyens. Mais comment envisagerait-on même l'éventualité d'un pacte ou de plusieurs pactes semblables, lorsque le sang coule en Colombie et au Vénézuéla et que les autres républiques mobilisent sans trêve ?

Le Congrès de Mexico, convoqué par le cabinet de Washington pour sonder les intentions des cabinets de Lima et de Valparaiso, de Caracas et de Quito et préparer les voies à un groupement panaméricain, offre à cet égard un enseignement très concluant. Quatre semaines de délibérations n'ont pu entraîner la moindre solution. Les débats quotidiens n'ont mis en relief que de profondes antipathies, la volonté bien arrêtée de soumettre à la décision des armes les litiges en suspens.

Le seul État qui bénéficiera de cette conférence diplomatique sera celui-là même qui en avait pris l'initiative avec des arrière-pensées vite éclaircies : l'Union.

Blaine, et Mac Kinley après lui, ont rêvé d'une confédération qui engloberait le Nouveau-Monde dans sa totalité, qui, par la seule force de l'attraction, arracherait le Dominion à l'Angleterre et réaliserait l'homogénéité économique, d'abord, politique, ensuite, du continent, sous la présidence du cabinet de Washington. Ce serait un nouveau Zollverein qui cheminerait comme le premier, en vue des mêmes fins.

Jusqu'ici la tentative n'a pas réussi. Depuis douze ans, les républiques espagnoles luttent contre les séductions de la grande république anglo-saxonne. A Mexico, elles ont encore affirmé leur ferme propos de ne point se laisser absorber.

Mais leurs divisions, l'instabilité de leur politique travaillent contre elles. Leurs luttes civiles permettent aux États-Unis d'opérer de temps à autre des débarquements ; le percement de l'isthme, qu'il s'exécute à Nicaragua ou à Panama, donnera aux hommes du Nord un nouveau point d'appui. Ceux-ci ont constaté, au Congrès panaméricain, les antagonismes qui séparent les États du sud et du centre. — Leurs desseins apparaissent étrangement facilités par les fautes innombrables de leurs partenaires.

L'heure est venue pour les républiques hispano-américaines de choisir entre une organisation fédérative étendue du Mexique au cap Horn, avec la suppression des litiges existants et la paix civile ininterrompue — et l'assujettissement progressif et irrémédiable de l'Union.

PAUL LOUIS

Spéculations

CYNÉGÉTIQUE DE L'OMNIBUS. — L'AVIATION RÉSOLUE

Cynégétique de l'omnibus. — Des diverses espèces de grands fauves et pachydermes non encore éteintes sur le territoire parisien, aucune, sans contredit, ne réserve plus d'émotions et de surprises au trappeur que celle de l'omnibus.

Des Compagnies se sont réservé le monopole de cette chasse; première vue, l'on ne s'explique pas leur prospérité : la fourrure de l'omnibus est en effet sans valeur et sa chair n'est pas comestible.

Il existe un grand nombre de variétés d'omnibus, si on les distingue par la couleur ; mais ce ne sont là que des différences accidentelles, dues à l'habitat et à l'influence du milieu. Si le pelage du « Batigolles-Clichy-Odéon », par exemple, est d'une nuance qui rappelle celle de l'énorme rhinocéros blanc, le « borelé » de l'Afrique du Sud, il n'en faut chercher d'autre cause que les migrations périodiques de l'animal. Ce phénomène de mimétisme n'est pas plus anormal que celui qui se manifeste chez les quadrupèdes des régions polaires.

Nous proposerons une division plus scientifique, en deux variétés dont la permanence est bien reconnue : 1° celle qui dissimule ses traces ; 2° celle qui laisse une piste apparente. Les foulées de cette dernière sont extraordinairement rapprochées, comme produites par une reptation, et semblables, à s'y méprendre, à l'ornière creusée par le passage d'une roue. Les naturalistes discutent encore pour savoir si la première variété est la plus ancienne, ou si elle est seulement retournée à une existence plus sauvage. Il est indiscutable, quoi qu'il en soit, que la seconde variété est la plus stupide, puisqu'elle ignore l'art de dissimuler sa piste ; mais — et ceci expliquerait qu'elle ne soit point encore toute exterminée — elle est, selon toute apparence, plus féroce, à en juger par son cri qui fait fuir les hommes, sur son passage,

en une tumultueuse panique, et qui n'est comparable qu'à celui du canard ou de l'ornithorynque.

Vu la grande facilité de découvrir la piste de l'animal, facilité décuplée par sa curieuse habitude de repasser exactement sur la même voie dans ses migrations périodiques, l'espèce humaine s'est ingéniée à le faire périr dans des trappes pratiquées sur son parcours. Avec un instinct surprenant, la lourde masse, arrivée au point dangereux, a toujours fait demi-tour sur elle-même, rebroussant chemin et prenant grand soin, cette fois, de brouiller sa piste en la faisant coïncider avec ses précédentes foulées.

On a essayé d'autres systèmes de pièges, sortes de huttes disposées, à intervalles réguliers, le long de la voie et assez pareilles à celles qui servent pour la chasse au marais. Des bandes de gaillards résolus s'y embusquent et guettent le passage de l'animal : le plus souvent celui-ci les évente et s'enfuit, non sans donner des signes de fureur par un froncement de sa peau postérieure, bleue comme celle de certains singes et phosphorescente la nuit ; cette grimace figure assez bien, en rides blanches, le graphique du mot français : « complet ».

Quelques spécimens de l'espèce se sont toutefois laissé domestiquer : ils obéissent avec une suffisante docilité à leur cornac, qui les fait avancer ou s'arrêter en les tirant par la queue. Cet appendice diffère peu de celui de l'éléphant. La Société protectrice des animaux a obtenu — de même qu'on supporte la queue adipeuse de certains moutons du Thibet sur un petit chariot — que celle de l'omnibus fût protégée par une poignée en bois.

Cette mesure de douceur est assez inconsidérée, car les individus sauvages dévorent les hommes, qu'ils attirent en les fascinant à la façon du serpent. Par suite d'une adaptation compliquée de leur appareil digestif, ils excrètent leurs victimes encore vivantes, après avoir assimilé les parcelles de cuivre qu'ils en ont pu extraire. Ce qui prouve qu'il y a bien digestion, c'est que l'absorption du numéraire à la surface — l'épiderme dorsal — est moindre exactement de moitié que l'assimilation à l'intérieur.

Il convient peut-être de rapprocher de ce phénomène l'espèce de joyeuse pétarade, au son métallique, qui précède invariablement leur repas.

Quelques-uns vivent dans un commensalisme étrange avec le cheval, qui semble être pour eux un dangereux parasite : sa présence est en effet caractérisée par une déperdition rapide des forces locomotrices, remarquables au contraire chez les individus sains.

On ne sait rien de leurs amours ni de leur mode de reproduction.

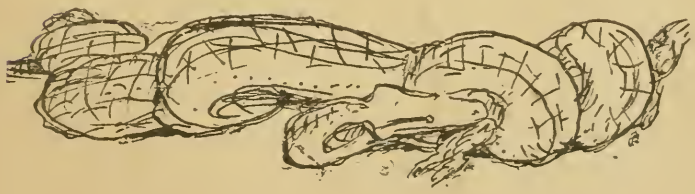
La loi française paraît considérer ces grands fauves comme nuisibles car elle ne suspend leur chasse par aucun intervalle de prohibition.

L'aviation résolue. — Les successifs *Santos-Dumont* ont tourné l'attention du côté de la locomotion aérienne. On remarquera qu'aucun

de ces appareils n'essaye d'imiter de près le mécanisme du vol de l'oiseau. Mais nous ne croyons point que personne se soit rendu compte de la vraie raison pour laquelle il ne fallait point l'imiter. Or, si l'on prend la peine d'y réfléchir, on constatera que le mécanisme du vol chez l'oiseau est à ce point rudimentaire que, s'il donne quelques résultats, c'est en dépit de toutes les lois mécaniques : les ailes de l'oiseau — que l'on peut figurer schématiquement par deux triangles opposés par le sommet — ne s'appuient sur l'air qu'à droite et à gauche, négligeant la bonne moitié de support disponible qui s'étend devant et derrière. D'autre part, si l'on conçoit une *aile circulaire*, comprimant sans perte l'atmosphère tout autour du corps à élever, ce sera là un aviateur deux fois plus efficace que l'oiseau. Or cet aviateur est dans les mains de tous : le parapluie, dont l'application au vol n'est qu'ébauchée dans le parachute. On sait que le parachute est supporté par l'air qu'il comprime. Qu'on suppose donc un moteur le fermant avec violence : l'air sera comprimé davantage, et l'appareil s'élèvera, avec d'autant plus de facilité que, demi-fermé, il rencontre moins de résistance. On se le figure aisément palpitant, épanoui puis contracté, ainsi que la méduse progresse dans la mer. La soupape du parachute réservée à l'excès l'air se ramifierait dans des baleines en tubes d'acier dont l'orifice clos ou libre permettrait de modifier la direction.

Quant à savoir si cette invention ferait plus de kilomètres à l'heure que le *Santos-Dumont*... un parapluie fermé, cela ressemble beaucoup à une flèche !

ALFRED JARRY



Faits divers

UN DRAME CHEZ LES FOLLES

La chose est si simple, si naturelle, qu'elle vaut à peine d'être contée. Dans un asile d'aliénés, à Privas, deux femmes du dortoir des agitées, la femme G..., trente-et-un ans, et la femme D..., quarante-deux ans, bouclées sur leur lit, ayant la camisole de force, et vivant avec leurs nerfs dans cette compression constante qui aiguise les manifestations de la liberté, se prennent de querelle. Sait-on comment se querellent les fous et ce que contient de rage envers soi-même le geste qui châtie ? Ne disons-nous pas, dans la vie courante des hommes sains : « Je ne sais quelle puce l'a mordu : il est d'une humeur massacrante. » Imaginez vous-même que vous soyez lié toute la journée sur votre lit et que vous vous disputiez avec votre voisin. D'injure en injure les cris montent. La salle est sombre et frissonnante comme au dortoir des agitées. Il y a des cris tout à l'entour, des cris par bordées, des cris par coulées, et qui grincent encore comme des couteaux qu'on aiguise à des meules. Les folles rampent sous leurs liens, tous les nerfs sont là, et c'est un étrange glissement, des meurtrissures à chaque attache, une crispation des pieds et la rage qui soulève. La bave s'échappe des mâchoires, le feu suit les membres et passe en torrent. La femme G... parvient à défaire la boucle qui la fixait à son lit. Je vous dis que tout le reste est naturel.

Elle s'élance sur sa compagne. Ses mains sont emprisonnées dans la camisole de force. Il ne lui reste que les coudes et les dents pour se venger. Elle enfonce les coudes dans la bouche de la femme D..., serre, appuie, l'étouffe, puis, la besogne des coudes étant faite, se précipite comme un chien qui ne sait pas se servir de ses pattes. Elle la mord au visage, la mord aux joues, la mord à la bouche, au menton, au nez. Est-ce que nous n'avons pas tous voulu « bouffer le nez » à quelqu'un ? Est-ce que dans le moment des colères nous n'avons pas frappé au visage ?

Quand les gardiennes firent leur ronde, à quatre heures du matin, elles trouvèrent la victime agonisante. Le nez, la bouche, le menton étaient dévorés, et la peau du front enlevée. Elle a rendu le dernier soupir quelques instants après.

Je découpe ceci dans un journal. Nous apprenons ainsi que les gardiennes font une ronde à quatre heures du matin. Et nous apprenons encore que dans un dortoir d'agitées il n'y a de secours et de protections que dans les liens. On traite les folles comme des paquets bordés et ficelés, on range chacun dans sa case, puis l'on s'en va chez soi en attendant la ronde de quatre heures du matin.

GILMOUR

Voici un homme de tous les temps. Nous l'avons vu passer dans les romans anglais. On l'appelait l'homme sombre et le chapitre s'intitulait : « Le Retour du convict ». Il restera de lui la terrible impression du silence et du voile. Thomas de Quincey en eût parlé, dans un « Essai sur l'assassinat », comme d'un artiste, comme d'un organisateur, et avec quelque pitié, car la chance se dressa nettement, protégeant je ne sais quel peu honorable trésor contre la main forte de Gilmour.

Eut-il des parents ? Il n'avait pas de nom, et le hasard qui, de prison en prison, de pseudonyme en pseudonyme, l'a baptisé Gilmour pour cette fois, ce hasard qui le roulait dans Londres, enfant sans métier, n'évoque-t-il pas la parole du forçat Fedka dans Dostoïevski : Eh oui ! c'est vrai, j'ai volé, mais sais-tu si je ne suis pas pardonné parce que je suis un orphelin sans asile ?

Tout a l'air d'être vrai dans le récit qu'il fit lui-même de son aventure. Vieux cheval de retour, ayant passé dix-huit années de sa vie dans les bagnes d'Australie et d'Angleterre, pénétré de sa première enfance où les voleurs l'élevèrent dans le vol, le voici jeté dans la rue au jour de sa dernière libération. « Mon âme de cristal au centre du grand Tout », dit Hugo. La loi anglaise a trouvé cette chose admirable : libérer le prisonnier en lui laissant sur le dos des vêtements spéciaux ! Cela vous désigne aux passants pour les bonnes entreprises, et alors un homme rencontre Gilmour. Cet homme s'appelle Wilson et c'est une affaire sûre qu'il propose. Une fille de haut bord, dont on possède les clés, dont on connaît les habitudes, habite Paris. On y conduira Gilmour. L'y voici. Il ne sait pas un mot de français. Cette ignorance produit une étonnante désorganisation dans la volonté. Wilson dépose son compagnon dans un premier hôtel, l'y laisse deux jours, le reprend, le conduit à un autre hôtel et l'y laisse deux jours encore, puis le promène pendant quelques jours, d'hôtel en hôtel, sous des noms divers, pour que nulle part l'on ne garde le souvenir de Gilmour ni la mémoire du visage de son protecteur. Et l'homme n'aura jamais plus de dix francs dans sa poche, car il faut que le vol lui soit un appât.

On l'introduit enfin dans l'appartement de Mme Kolb. Ici, l'on est forcé d'admirer. Il est cinq heures du soir. Les lieux sont connus : rien à craindre dans la salle de bain ! Gilmour y va tout droit, s'y assied et reste calme, car, dans la vie des prisons où l'expérience se complète, on apprend à tout prévoir, et l'esprit est armé pour tous les hasards. Un flacon d'eau qu'il boira de temps à autre garde Gilmour de la toux qui, seule, pourrait le trahir.

Une volonté veille dans un coin d'une salle de bain. Tout, autour d'elle, peut aller. A travers la cloison, l'on entend une bonne brosser des vêtements. Des mots percent. Des amies dînent chez la maîtresse de la maison. Rires des femmes, projets, paroles : « Eh bien ! Et ton beau Georges, celui qui avait des dents si blanches, qu'en as-tu fait ? —

Georges, ma chère, voulait que je lui paye sa note de tailleur. Tu parles si je l'ai remercié. Une chose m'ennuie : c'est qu'il n'a jamais voulu me rendre mes clés. » Ha ha ha ha ha ! Les amies s'en vont. Voici les protecteurs. Celui-ci est un vieil ami que l'on connaît bien et avec qui l'on peut même causer. Un camarade, vous dis-je. Minuit : il s'en va ! Mme Kolb reste seule. Elle a les nerfs malades, mais il lui semble qu'elle dormira, cette nuit.

A trois heures du matin, il y a le silence. L'homme qui veille se dresse lentement. En un tour de main, il pose ses souliers, son pardessus, sa veste. Les nuits sont fraîches en avril. N'importe !

Il a son matériel. Ceci est une sorte de boudin : du sable bien tassé dans une enveloppe de toile. Aucun outil de travailleur ne fait moins de bruit et rien ne vaut les choses tassées. Cela est une boule de cuivre que l'on garde dans la main et qu'un élastique rattache au poignet. On la lance, l'élastique la ramène et si l'on prend bien soin de la revêtir d'une pelure d'orange, on évite les coups trop secs et les fractures inintelligentes. Car la cruauté est inutile au travailleur et l'artiste discret ne garde le rouge dans un coin de sa palette que pour une touche hasardeuse, pour un dernier éclat d'occasion.

J'oubliais : un voile de crêpe pour couvrir le visage ! On ne veut pas tuer et il faut garder l'anonymat des voiles, envelopper son Gilmour extérieur de tout le mystère que les yeux des hommes ne savent percer.

On m'a dit que la porte de la chambre à coucher ne fait pas de bruit quand on l'ouvre. Courage, Gilmour ! C'est parce que des portes s'ouvrent sans bruit que je suis venu d'Angleterre. Un saut du sang à la gorge. On a beau avoir les mains calleuses : à tout coup le travail vous presse aux artères. J'ouvre la porte. Comme ceci, pieds nus, en bras de chemise, pas de bruit, pas de frôlement. Est-on la chose rêvée, le pur esprit sans corps, la seule volonté des héros ? « Car il y a là-dedans la volonté qui ne meurt pas. » Mais voici : Clic ! Un bouton qu'on tourne, la lumière électrique ! La femme qui vient d'éclairer, se dresse sur son lit. Ah ! la malheureuse, elle ne dormait pas ! Il bondit. La main sur la bouche ! Et ce coup-ci ! Parce qu'il ne faut pas que tu appelles. Il la frappe avec ses armes. Le boudin de sable a crevé comme une dérision qu'on éventre. Et la boule de cuivre, et l'élastique ! Quelle scène : Dans les yeux ! Dans la tempe ! Dans la bouche ! Et les cheveux par poignées ! La voici qui tombe, qui se relève, qui va au tiroir ! Déjà, elle tient un revolver. Mais je ne voulais pas te tuer et c'est toi qui veux mourir ! Gilmour la désarme, lance le revolver à l'autre coin de la chambre, prend un verre sur la table de nuit et cette fois-ci la frappe sans précautions, car l'homme fort écrase un insecte s'il le gêne. Le verre se rompt, et c'est la main coupée, du sang, je ne sais quoi... Et l'on avait pris toutes ses précautions : le boudin de sable, la boule de cuivre, tout ce par quoi l'on assomme sans que le sang coule.

Mais arrive la dernière des choses. Elle a crié, elle a crié encore, et l'on entend déjà monter des bruits et passer des frissons, et l'on sent vous

ne savez pas comme on sent cela !) et l'on sent des gens dans l'escalier, et il n'y a plus au monde qu'une seule chose : s'enfuir ! Ah ! s'enfuir et n'être jamais venu ! Il ouvre une porte. Des gens sont là, revolver en main. Il la referme, s'en va n'importe où, s'assied, et son cœur pèse et pend dans sa poitrine comme aux jours de l'enfance, tandis que tout simplement il entoure de son mouchoir sa main blessée en attendant la police et la défaite et le recommencement.

On a jugé Gilmour. On l'a condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il avait reçu la vie par hasard, l'avait vécue sans un soutien, ne savait pas lire, et il y avait là un bien autre assassinat que celui d'une fille déjà vieille. Dix-huit ans de prison, aux moments de la pleine force ! Il eût pu répondre à la question posée : « Quel était votre métier ? — Prisonnier, mon président ! » Il dédaigna toute explication et garda en face de la cour d'assises une extraordinaire attitude d'homme enfermé. Il savait que ces gens-là n'habitaient pas son monde. Vous est-il arrivé de sentir chez vos semblables un mur, et de penser que toute parole est superflue, car les âmes sont froides et se heurtent comme des glaçons charriés ?

Voici un « écho » du « Journal » :

UN JURY MODÈLE

Un fait assez rare dans les annales criminelles.

Il arrive, la plupart du temps que, dans chacune des affaires qui lui est soumise au cours de sa session, le jury ne se trouve pas complètement d'accord pour répondre aux questions à lui posées. D'où parfois, la longueur de ses délibérations.

Or — chose véritablement extraordinaire — l'accord le plus parfait n'a cessé de régner au sein du jury qui vient de juger Gilmour.

Durant les douze ou treize audiences qui avaient précédé le procès de l'assassin de Mme Kolb, et qui avaient été consacrées à d'autres affaires de nature différente, le jury, dans chacune de ces causes, avait rendu son verdict par 12 voix, c'est-à-dire à l'unanimité des votants.

A l'union des cœurs, l'union des fourchettes. Et voilà comment hier soir, à la tombée de la nuit, MM. les jurés titulaires, ainsi que MM. les jurés supplémentaires de feu la seconde session de novembre, se sont réunis tous ensemble dans les salons d'un grand restaurant du boulevard, pour y fêter leur admirable entente.

Et pendant que ceux-là mangeaient la bonne pâtée, ayant sauvé le Monde, Gilmour le voleur, Gilmour le forçat, Gilmour « orphelin sans asile », demandait que la redingote qu'il portait pendant les débats fût retirée du greffe et vendue au profit des pauvres.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE

Gazette d'Art

VILLES DE FRANCE : ORLÉANS

Les guides que feuillettent les touristes assurent qu'Orléans est une ville morte. Ils entendent par là que les fumées d'usines n'empuantissent pas son atmosphère, que le cliquetis des sabres est modéré, enfin qu'on y rencontre de vastes logis où il ferait bon rêver dans la quiétude discrète des tentures brochées oubliées par les modes.

Comme ailleurs, il y a des tramways, des tramways à trolley qui vont de la gare à la Loire. Ils suivent les artères mouvementées où pendent, à la porte des magasins, des étoffes de cretonne, de petites culottes et des tapis en feutre décorés du bon chien familier. Ailleurs : à droite, à gauche, il est vraiment d'autres rues qui conduisent muettement, solitairement à l'une des nombreuses églises de la ville. Mais, là encore, c'est le coup sec d'un marteau de porte, une persienne qui grince et parfois le chant triste d'une fille mi-honteuse qui « fait la fenêtre » et veut attirer le regard sans bruit, sans scandale.

Je sais que quelques vieilles gens aux habitudes tenaces possèdent encore des chaises à porteur, que d'autres en louent qui sont montées sur deux roues et traînées à bras d'homme. Le mal, s'il vous plaît ? Et comme on préférerait rencontrer rue de Sévigné, vers la place des Vosges, ces véhicules, au lieu des bruyants autos qui pétaradent sans avancer.

Ceci dit en passant. Car, ce qui intéresse à Orléans, ce n'est pas le coudoiement de la rue, ce ne sont même pas les monuments officiels — l'hôtel de ville est reconstruit, la cathédrale est ridicule à la façon d'un poème de M. d'Arlincourt ou d'une statue troubadour de Gois, — ce qui intéresse, ce sont les vestiges artistiques oubliés en si grand nombre par le temps sur des logis sans prétention.

C'est ici, une maison presque entière, là une façade, plus loin une cour. A un coin de rue une bretèche, à l'autre coin une lucarne, moins encore : un chapiteau noyé dans un crépi moderne, un médaillon. C'est peu, mais c'est plus que suffisant pour révéler un art, une époque.

Très vite, l'esprit, l'œil revoient la rue pittoresque avec son asymétrie, ses contrastes : la maison de pierres aux fines sculptures serrée entre deux maisons de bois grossièrement ornées et dont les poutres fléchissantes semblent faites pour mettre en valeur la nerveuse harmonie de lignes de leur voisine plus rigide, Et puis, des toits colorés de mousse, de hauts pignons zigzaguant sur le ciel. Des générations ont disparu, la pierre est rongée par les pluies, crevassée par les gelées. Les poutres sont-elles maintenant soutien ou soutenues ? — qu'importe ! Y eut-il jamais inharmonie, teintes trop voyantes ? Le temps a tout accordé.

Il arrive ici ce qui se constate avec la plupart des tableaux anciens

qui rallient les suffrages des tempéraments les plus différents. Si Pissarro et Delapalme, de l'Institut, ne sont pas d'accord sur les mérites de Manet, ils ont cependant la même admiration pour Van Eyck ou Watteau.

...Ce qui subsiste surtout à Orléans, ce sont les constructions de la Renaissance. Dans ce pays doux, plat, baigné par un grand fleuve et maintes rivières, par conséquent pluvieux et de demi-lumière, les architectes et les sculpteurs ont toujours cherché l'harmonie et évité les fortes saillies : les ornements se modèlent en bas-relief très méplat. Mais ce qu'ils perdent en force et en couleur, ils le retrouvent en élégance. Les façades sont d'un charme extrême : la ligne — presque la géométrie — y joue un rôle prépondérant, balancé, il est vrai, par quelques courbes comme le compas n'en trace plus. Le souci de la proportion est extrême. La hauteur de l'homme est le canon respecté et jamais l'architecte n'oublie que c'est pour lui qu'il travaille : donc point de porte, d'arc, de colonnade où l'habitant et le passant semblent perdus.

Ceci constaté, la symétrie semble être la base de cette architecture. Mais, si l'on regarde mieux, on constate une liberté, une fantaisie qui sont le secret même de cet art parfait.

Du XIIe au XVIIe siècle la disposition des maisons destinées aux bourgeois aisés ou aux riches marchands n'a guère changé. L'habitation a un ou deux étages. Au rez de chaussée, la boutique et un passage donnant dans une cour intérieure. Aux étages supérieurs, une spacieuse salle et un cabinet plus petit. Une tourelle prise sur la cour donne naissance à un escalier tournant autour d'un noyau central dans lequel a été ménagé une main courante. Un comble termine le tout.

Sur la rue s'ouvre une étroite porte cintrée surmontée d'un double imposte géminée flanquée sur l'un des côtés, à droite le plus souvent, d'une large arcade d'un galbe exquis éclairant une grande pièce destinée à servir soit de salle de réception, soit de boutique. Les étages supérieurs sont éclairés par deux fenêtres géminées à linteau de pierre d'égale hauteur, mais différentes de largeur. Elles font un vide qui ne correspond exactement ni à la grande arcade, ni au milieu de la construction. Parfois de menues ouvertures s'ouvrent dans la ligne de la porte d'entrée et accusent ainsi les dimensions des salles intérieures.

Cela est la carcasse. Reste les enjolivures qui vont relier, fondre les verticales, les horizontales et les marier à ces arcs qui, de leur vide, équilibrent élégamment les masses. Exécutés par les artistes orléanais, les ornements sont toujours exquis. Ce sont des cartouches, des rinceaux, des guirlandes, inspirés de l'antique, mais traités avec une liberté, une fantaisie, un goût qui en font des motifs absolument neufs sans parenté réelle avec le passé. La figure intervient-elle, elle est d'un charme extrême. Ce sont, dans des médaillons, des têtes de jeunes femmes, au cou svelte, un peu long, d'un dessin parfait. Les traits sont réguliers avec l'allure mystérieuse qu'a si bien rendue Rodin dans l'admirable buste de Mme F... dont la beauté est si parente de celle des quatre femmes qui décorent les médaillons de l'hôtel de ville de Beaugency, qu'on la souhaite née

dans cette ville et descendante de celles dont les sculptures du XVIe siècle fixèrent avec tant de sentiment les jolis traits. Type encore existant, qui constitue pour la femme, d'Orléans à Blois, le type de la beauté locale.

A Orléans, deux maisons du XVIe ont conservé leur façade dans toute sa pureté : l'une est celle qui est située place du Châtelet à côté de la maison de l'Ours : de fines colonnettes séparent les fenêtres géminées et soulignent l'ordonnance générale de la demeure, tandis que des guirlandes, des mascarons distribués avec sobriété donnent à cet ensemble un caractère d'art des plus fins ; l'autre, dite Maison de la Coquille, située sur la même place, dans une rue en contrebas, ne le cède ni en goût ni en harmonie ; néanmoins elle me semble d'un caractère moins précis : à la première aucune mouluration superflue, tandis qu'ici apparaissent des consoles inutiles destinées à séparer les arcades du rez de chaussée des corps de logis supérieurs. — Ces deux maisons sont le dernier sourire de la renaissance architecturale du temps de Louis XII. Peu d'années vont suffire pour amener le triomphe des imitateurs de Vignole et de sa lourde maçonnerie. Ailleurs on trouve encore des cours intérieures aussi finement décorées que ces deux façades. Par exemple, rue Notre-Dame de Recouvrance, au coin de la rue de la Chèvre-qui-danse — quel joli nom ! — une maison banale surgit. Franchit-on la porte, on trouve un corps de logis avec double galerie soutenue par de fines colonnettes reliées par des arcs surbaissés. C'est la pure Renaissance du temps du roi François Ier qui y logea, au reste, la duchesse d'Étampes.

Dans la même rue, ou tout près, c'est, sur une façade recrépite, un médaillon qui ferait la gloire d'un de nos médailleurs contemporains. Signé de l'un d'eux, on en louerait l'ordonnance, l'arrangement, la science. Le sujet : Milon de Crotone. Qui sauvera de la destruction cette merveille ?

Ce n'est pas tout. A l'angle de la rue de Bourgogne et de la rue de la Poterne, le regard est arrêté par une adorable bretèche soutenue par une trompe finement décorée.

N'oublions pas, non plus, la maison de Diane de Poitiers, œuvre parfaite de la Renaissance, mais où le constructeur, à l'encontre de celui qui a édifié la maison de la place du Châtelet, a montré trop de science et pas assez de ce goût délicat qui assure à Viart, l'architecte de l'hôtel de ville de Beaugency dont nous avons incidemment parlé, une place si haute dans l'estime des délicats. Avant de faire ce chef-d'œuvre, il avait construit la demeure qui servit longtemps d'hôtel de ville à Orléans. Ce vieil hôtel, aujourd'hui abandonné de la paperasserie, est transformé en musée. Malgré les gelées et les pluies, son architecture et sa décoration délicate apparaissent encore belles aux yeux de l'artiste charmé. Pour Dieu, qu'on ne le répare pas ! Que l'on recouvre, si l'on veut, ses parois de vitres, qu'on le mette, au besoin, dans une cage de verre, mais qu'aucun architecte diplômé, qu'aucun ornemaniste ne s'avise de refaire le moindre rinceau, de changer la moindre de ces pierres

troucés comme une éponge, le charme disparaîtrait. La voûte pratiquée à son rez de chaussée, et qui relie la rue Sainte-Catherine à la rue Louis Roguet, invite à pénétrer dans le vieux monument : la station sera fructueuse, car beaucoup d'œuvres d'art ici casées — le musée est si exigu que l'on n'ose dire placées — ont tous les droits possibles à figurer dans un musée, — ce qui est rare.

Cependant nous ne nous arrêterons pas devant les toiles célèbres et signées de noms illustres. Les guides les signalent et donnent l'opinion de personnalités compétentes. Notre rôle sera autre : nous chercherons ce qui est peu connu et mérite cependant de l'être.

Tout d'abord, une femme potelée, gracieuse, fleurie, nous sourit. Allons à elle : c'est Mme de Pompadour, par Drouais. Elle n'est pas seule ici de son temps : voici de belles dames et des messieurs de qualité pastellés ou peints par Toqué et Perronneau, un excellent artiste à qui l'on recommence seulement à rendre justice.

Le Noir est peu connu. C'était pourtant un excellent peintre de portraits, mais il appartenait à la catégorie des artistes provinciaux que la gloire de Paris toucha peu. Il peignit les magistrats de son temps et a laissé de l'un d'eux, Daniel Jousse, un admirable portrait d'une facture martelée pleine d'éclat et de personnalité.

Louis David s'humanise au musée d'Orléans. Cette heureuse collection possède, en effet, du terrible chef de l'école académique un portrait de femme fait de grâce et de souplesse : celui de Mme Calès qui, vêtue d'un costume blanc, prend le prétexte d'études botaniques pour présenter avec élégance une fleur au spectateur charmé.

Ne méprisons pas trop, du reste, les sujets classiques. Le tout est d'en savoir tirer parti. Le Moyne peignant une épisode de la vie d'Hector en tire une scène pleine d'originalité et d'éclat dans son maniérisme certain mais non déplaisant, et l'excellent Gamelin, « peintre de l'Armée des Pyrénées », traitant le supplice d'une vestale, sait émouvoir notre cœur et nos sens en faisant descendre avec grâce la jolie victime dans le caveau où elle doit être emmurée.

Les historiens ne disent pas les affinités qui apparentent Claude Deruet à son illustre contemporain, Poussin. Or il y a ici un *Triomphe de Henry IV* où le groupe de femmes placé à gauche est poussinesque à l'extrême, non seulement d'attitude et de dessin, mais aussi de couleur.

Natoire est représenté par une simple esquisse, mais claire, mouvementée, avec ces jolis tons argentins, ces jaunes clairs, si prisés au XVIIIe siècle et que nos peintres modernes ignorent, semble-t-il, ou sont inaptes à reconstituer. Le sujet : *Entrée d'un évêque à Orléans.*

Parmi les modernes, insistons sur deux paysagistes : Francis Blin, dont nous connaissons mainte œuvre charmante, et P.-L. Chardin, un mort d'hier qui n'a eu que le tort de porter un nom célèbre.

N'ayant pas d'héritier, Léon Cogniet a légué toutes ses peintures, esquisses, dessins au musée d'Orléans. Il y en a deux ou trois salles. Qu'on ne passe pas dédaigneusement. On aura ici bien des étonnements.

Les caractéristes les plus intransigeants regarderont longtemps *la Procession :* une pochade où, sur les voiles blancs des Filles de Marie, se détachent au premier plan, énormes, fantastiques caricaturaux, une rangée de pompiers. Et puis il y a des études pour le portrait de Mme Cliquot et de sa fille, aujourd'hui duchesse ou quelque chose d'approchant. La fillette, alors insoucieuse de titres, est représentée accoudée gentiment, sans prétention. « Mame Cliquot » est plus digne. Mais il faut la voir surtout dans le portrait initial, au crayon : cette grand'mère du duc de Luynes est la plus parfaite figuration de madame Prudhomme.

Mais Léon Cogniet n'a pas seulement donné ses œuvres. Grâce à lui, le musée d'Orléans s'enrichit d'un second beau portrait de femme par David et d'une très jolie pochade, crayon et aquarelle, par Pradier.

Par suite d'un don de Mme l'amirale de Candé, descendante du comte de Bizemont, ancien conservateur du musée, celui-ci possède encore une fort intéressante collection de dessins qui comprend une nombreuse série de maîtres du XVIIIe siècle. O y rencontre de jolies servantes de Lépicié, un admirable saltimbanque dressant un chien par J.-B. Leprince, un portrait de Trinquesse daté d'Orléans, 1765, un rémouleur de Jeaurat, un Fragonard, un Watteau, peu de chose mais spirituel, une belle aquarelle de Huet : *la Bascule.*

Ce qu'il convient de recommander surtout, ce sont les dessins et aquarelles de cet inconnu : Auguste. Il obtint le premier grand prix de sculpture, en 1810 (1). Il voyagea et alla très loin, excursionnant en Orient à une époque ou il y avait péril à tenter de pareilles promenades. Et tout cela se résume en notations pittoresques d'un haut caractère et d'une hardiesse de coloris qui l'apparente à l'impressionnisme. On verra là une femme nue, digne de Renoir. Parfois, avec une audace extrême, un bonheur que durent lui envier Chassériau et Gustave Moreau, il encadre la beauté blonde d'une fille d'Europe avec les corps chauds des femmes d'Afrique et tire de là, avec quelques rehauts d'aquarelle, les effets les plus saisissants qui soient.

Quittons le musée sur cette dernière impression qui nous permet de rendre à Auguste, au hardi et clownesque coloriste que fut Auguste, l'hommage posthume qu'il mérite.

CHARLES SAUNIER

(1) Ceci sous réserves. Le concierge du musée d'Orléans nous a dit que l'auteur de ces aquarelles était prix de Rome. Or il n'y a eu en ce siècle, comme grand prix portant ce nom, qu'un Auguste, sculpteur, avec qui nous identifions le présent aquarelliste. Une demande de renseignements adressée au conservateur du musée d'Orléans est restée sans réponse.

Les Théâtres

Odéon : **La Maison,** de M. G. Mitchell. — *Théâtre Antoine :* **Au Téléphone**, de MM. de Lorde et Foley ; **Le Capitaine Blomet**, de M. É. Bergerat ; **Les Balances**, de M. Courteline.

Il y a beaucoup de bonnes gens, dans la pièce de M. Mitchell ; il n'y a même que de bonnes gens : c'est le bon bon-papa Bonnardon et le bon bon-papa Parfolier et leurs bons petits-enfants Claude et Christiane : c'est Marianne Bonnardon qui a commis une faute et reste pourtant une bonne mère et une bonne fille ; c'est le bon valet de chambre Justin et la bonne servante Mamette ; j'allais oublier le bon notaire Égalisse. Il y avait un méchant homme : Claude Bonnardon, le mari de Marianne ; aussi est-il mort bien avant que le rideau ne lève sur les accolades et les bourrades des deux grands-pères, qu'une intimité très ancienne. autorise à se donner mutuellement, sur l'épaule, sur le ventre et un peu partout, tant de tapes amicales et inutiles. Et on passe quelques instants d'une monotonie désespérante, en compagnie de ces bonnes gens, et dans cette atmosphère de cordialité familiale, vraiment insupportable pour des étrangers. Heureusement, le malheur est là, qui va les punir. Et ils pourront verser enfin la petite larme d'attendrissement qu'ils ont tous au coin de l'œil.

Dès le second acte, en effet, nous sommes dans l'angoisse. Bonnardon a appris le malheur de Marianne et qu'un de ses deux petits-enfants est un intrus dans la maison. Lequel ? Il interroge Marianne, la supplie, la menace. Elle ne dira rien. Après *l'Énigme* de la Comédie-Française, voici l'énigme de l'Odéon. Du mystère plane sur nos deux scènes subventionnées.

Malgré qu'un dialogue facile, banal et comme émoussé, en diminue l'attrait, cette scène où le vieillard torture sans remords sa belle-fille et tente par tous les moyens de lui arracher un aveu qu'il espère et redoute à la fois, demeure assez forte et pathétique. Et on peut louer l'intéressant effort d'avoir voulu montrer chez un bonhomme tel que Bonnardon, la prédominance d'un égoïste et aveugle instinct de race sur les sentiments acquis de tendresse, de bonté, de pitié et de piété. Tout s'arrange, bien entendu ; et, sur le coup de minuit, les personnes sensibles auront la joie de voir, dans les bras du bon grand-père, le petit-fils discuté.

La pièce de M. Mitchell n'a pas du tout cet aspect d'élégance pauvre et étriquée, cette tenue un peu académique, bureaucratique et officielle, qui distingue, en général, les pièces dites « graves » auxquelles le Second Théâtre-Français fait accueil. Écrite hâtivement, au contraire, et d'un style négligé, elle a une vulgarité presque populaire, une rudesse, que, par contraste, on trouverait ici presque sympathiques.

Mais elle ne manque, du moins, ni d'intensité dramatique ni de quelque véhémence parfois émouvante. Et de nulle autre, on ne saurait dire avec plus d'exactitude qu'elle « empoigne » à certains moments le spectateur.

Mlle Berthe Bady, dans le rôle de Marianne, a été très simplement et très sobrement émouvante. Elle prête au personnage une distinction et une noblesse douloureuse, un charme complexe, un peu inquiétant, et paraît, tout le temps, étrangère à son entourage, qu'elle dépasse de si haut. On a très vivement et très justement applaudi cette artiste si originale et d'une si intelligence sensibilité.

Au Téléphone, le petit drame bref et saisissant de MM. de Lorde et Foley, représenté avec un gros succès au Théâtre Antoine, émeut ou plutôt secoue irrésistiblement les nerfs par des effets d'une terreur lentement et savamment graduée. Sa meilleure qualité est de bien mettre en valeur, sans trop d'enjolivements littéraires, une situation originale en soi et d'une curieuse ingéniosité d'invention. Dans la scène finale où André Marex, assiste, par le téléphone, témoin impuissant et affolé, à l'assassinat de sa femme et de sa fille, M. Antoine arrive par des moyens d'une grande simplicité à nous comuniquer le frisson tragique.

Il y a beaucoup de grâce, de légèreté et de bonne humeur dans les trois actes du *Capitaine Blomet*, de M. Bergerat. Pour la première fois l'époque, si proche encore et si lointaine déjà, du second Empire, nous apparaît dans le recul d'illusion et de charme du Passé. Et ce n'est point seulement le décor d'un riche mauvais goût et les costumes d'un démodé agréable et pittoresque, mais aussi l'âme troubadouresque, élégante et falote d'un temps périmé que l'auteur s'est plu, avec un art très sûr, très tendrement ironique et très exact de reconstitution, à évoquer devant nous. Rien ne paraît si aimable et si touchant que des ridicules anciens. Ceux des trois personnages de la comédie de M. Bergerat sont infiniment sympathiques. Ils ont, les uns et les autres, de gentilles petites âmes maniérées de salon, délicates et superficielles, qui s'expriment facilement dans une phrase, mieux dans un geste, un peu de tendresse et beaucoup de galanterie, un peu de courage et beaucoup de bravade, un peu d'esprit et beaucoup de malice, de l'innocence, une candeur loyale et une duplicité inoffensive. Il faut louer M. Bergerat d'être resté si Caliban et d'avoir su résister, dans une pièce qui commence par un coup de pistolet et finit par une égratignure sentimentale, à la tentation d'être, si peu que ce soit, profond. Les interprètes, MM. Dumény, plaisant guerrier du second Empire, et Grand, Mlle Bellanger, ont joué comme il convenait cette fantaisie spirituelle et délicate, en lui gardant son précieux caractère d'extériorité.

Le nouvel acte de M. Courteline, *les Balances*, est un nouveau triomphe. Victime qui cherche les coups, s'offre en holocauste avec une

amère jouissance, La Brige a, depuis *l'Article 330*, récolté quelques condamnations nouvelles et complété sa collection de griefs contre la société. Il ne se décourage pas de raisonner juste : aussi voilà qu'il commence à devenir fou. Et dans ce long monologue des *Balances*, où il exprime ses rancœurs légitimes avec une éloquence bouffonne qui atteint parfois au lyrisme, commence à percer la manie. C'est d'une très juste et très humaine observation, d'une plaisante ironie. — Ai-je besoin de dire que l'acte violemment satirique de M. Courteline contient mille trouvailles d'un supérieur et irrésistible comique, que met en valeur, avec un art très sûr et très nuancé, l'excellent comédien Dumény.

André Picard

Ubu aux Quat'z-arts. — Dans certaines chansons populaires des îles Feroe toute l'aventure héroïque de Siegfried et de Brunhild est résumée en quelques strophes qui suffisent cependant à évoquer pour les mémoires obscures des paysans et des marins les personnages mythiques tels qu'ils vivent dans les Sagas ou dans le Nibelungenot ; et il me souvient d'un soir où des mimes grecs, dont une sorte de Pierrot coiffé d'un chapeau à double corne, représentèrent en un bouge de Galata ni plus ni moins que l'Orestie. Ainsi Ubu, où qu'on le transfère, suscitera toujours la joie et l'horreur de par la majesté de sa gidouille, parce qu'il appartient désormais à l'espèce immortelle des demi-dieux. Qu'il apparaisse sous la forme humaine de Gémier sonnant de la trompe et dansant la gigue devant l'orchestre épouvanté ou que, simple marionnette, aux Quat'z-arts, il se débatte contre les serpents, les crabes et les souris qui hantent son sommeil, il demeure toujours semblable à lui-même en ses diverses métempsychoses et successifs avatars, aussi couard, aussi féroce, aussi stupide à lui seul que tous les empereurs, tous les généraux, tous les juges et tous les bourgeois de la légende ou de l'histoire. — Il sied donc de célébrer d'abord M. Alfred Jarry qui créa en se jouant ce monstre horrible et, beau ; et, comme quiconque s'approche d'Ubu participe à sa grandeur, M. Trombert, directeur des Quat'z-arts, doit être loué pour l'avoir révélé au peuple de Montmartre, même en cette version mutilée à cause des nécessités scéniques et des exigences de la censure. Il ne faut pas oublier non plus que M. Dicksonn eut l'audace d'imiter, autant qu'il est permis à un homme né de la femme, la voix horrifique de l'ancien roi d'Aragon devenu tyran de la Pologne, ni que M. Anatole délaissa le Guignol des Champs-Élysées pour représenter au mieux des personnages multiples, parmi lesquels un militaire à trois étoiles : et la musique de M. Claude Terrasse, réduite pour piano, accompagne à souhait le défilé de l'armée polonaise et le départ d'Ubu, entre deux gendarmes, vers les rives de France.

Pierre Quillard

Chronique de la littérature

LES ROMANS

Jean Viollis : **La Récompense** (Borel).

> Entre les rideaux peints de fleurs et de légendes,
> Je me revois, dormant sur mon bras replié,
> J'évoque vainement le sourire oublié
> D'un enfant qui s'éveille aux mouches bourdonnantes...

D'eux-mêmes reviennent chanter dans ma mémoire, après un oubli de plusieurs années, ces vers qui me firent d'abord aimer M. Jean Viollis. Ses premières poésies le rapprochaient des naturistes, mais jamais il n'a pratiqué ce que j'appellerais volontiers l'esthétique du *Tout dans Tout*. Avec quel soin, au contraire, il sut, dans *l'Émoi*, se restreindre aux exigences précises d'un sujet mince et délicat ! Cette petite œuvre accomplie avait fait naître une attente que *la Récompense* ne satisfait qu'à demi. J'ignore si le titre traduit bien l'intention première du livre. Mieux vaut croire qu'ayant voulu peindre une simple et fraîche idylle populaire, que la misère tue et salit, l'auteur n'a pris qu'ensuite cette aventure pour symbole d'une plus vaste injustice. L'idylle reste délicieuse et navrante ; le symbole est clair, mais un peu puéril. Peu s'en faut que M. Viollis n'ait détruit l'émotion en voulant l'élargir.

Jules Claretie : **Le Sang français** (Bibliothèque-Charpentier).

Pour mériter que M. Jules Lemaître l'appelât, en style de gendarme, « le nommé Linguet », nous savions que M. Claretie avait dû revenir de loin... Mais non, il n'en est pas revenu, ou bien il y est retourné, et tient à nous le faire savoir. *Le Sang français*, dédié au sergent Hoff, n'est pas un récit triste et viril de nos désastres, mais un livre fait pour réveiller la fièvre de la Revanche, pour flatter le patriotisme en ce qu'il a de plus injuste et de plus enfantin. Le conte intitulé *la Frontière* glorifie un acte d'héroïsme tellement inutile qu'on se demande si M. Coppée lui-même oserait à ce point l'admirer. Je ne crois pas un instant que M. Claretie ait voulu donner un gage à ses adversaires d'hier. Seulement ses goûts d'artiste — si je puis m'exprimer ainsi — le ramèneront toujours aux effets les plus faciles. Son talent est prédestiné aux émotions traditionnelles, aux associations d'idées toutes faites, aux allusions prévues qui tirent des pleurs aux yeux naïfs aussi fatalement que deux sous, mis dans la fente d'un bar automatique, font jaillir une larme de thé. C'est, au-dessus d'un champ de bataille, « l'alouette gauloise » qui s'envole ; c'est le lieutenant qui dormira dans la terre d'Alsace « en pantalon rouge », et dont la tombe ne portera qu'une seule espèce de roses : —

la France ! — et c'est encore ce raccourci sublime : « Le corps de Regnault avait été placé dans la petite maison qui sert à ranger les bêches et les râteaux du jardinier du Père-Lachaise. *Shakespeare est éternel.* » — Pour être impartial, je signale *Rocquencourt*, bonne narration d'histoire, et *le Baron de Rullecourt*, récit alerte et précis d'une audacieuse aventure.

Albert Delacour : **Le Pape rouge** (Société du Mercure de France).

Rome, Florence, la conjuration des Pazzi ; d'énergiques figures fortement dessinées ; des cortèges, des fêtes, des orgies, des massacres ; une alternance d'élans mystiques et de débauches maladives ; — tout cela forme un tableau très vivant dont chaque détail peut sans doute être justifié par l'histoire. Pourtant, en ces résurrections du passé, il semble que le décor doive imposer l'émotion. Les lignes sobres et nettes de la Renaissance florentine évoquent des mœurs libres et légères, avec de brusques éclats d'ambition et d'amour. On s'étonne d'y voir défiler des scènes de furieuse ivresse érotique, pareilles à celles où se complut Jean Lombard ; et l'on doute que le drame politique gagne en vigueur, à s'entourer de tant de troubles passions. M. Delacour m'excusera de redresser une erreur peut-être voulue ; Francesco de Pazzi, mort en 1478, ne peut avoir vu les fresques de la Sixtine. — du moins si Burckhardt a raison de dire que Sixte IV ne les fit entreprendre qu'à partir de 1480.

Han Ryner : **L'Homme-Fourmi** (Éditions de la Maison d'Art).

Je ne dis pas que ce roman vaille *la Vie des Abeilles*. Mais il faut le lire à côté, pour confronter tour à tour les mœurs humaines avec l'harmonieuse société des abeilles et le patient effort concerté des fourmis. Naguère, dans *le Crime d'obéir*, M. Han Ryner échouait à plier des observations vécues à de trop simples idées. Il nous fait au contraire accepter sans révolte l'invraisemblable aventure de M. Marius-Oscar Péditant. Je n'en suis pas étonné : si le récit fantastique renonce à l'intérêt qui s'attache au spectacle direct de la vie, il permet en revanche à qui sait s'y prendre une composition plus libre et plus sûre, et surtout n'altère point les pensées qu'on lui confie. Le roman de M. Ryner aboutit, par des déductions presque fatales, à des trouvailles imprévues. C'est une invention excellente d'avoir laissé à l'Homme-Fourmi assez de cervelle humaine pour qu'il puisse souffrir encore dans le sexe qu'il n'a plus. Les étonnements de celui qui fut un homme devant ses sensations et ses instincts d'insecte laissent un trouble qui dure longtemps après que le livre est fermé.

H. G. Wells : **Les Premiers hommes dans la Lune**, traduit de l'anglais par H. Davray (Société du Mercure de France).

Le nouveau roman de M. Wells l'emporte par la consistance et l'inté-

rêt sur *Une Histoire des temps à venir* Mais c'est une œuvre du même ordre ; et toujours l'invention heureuse de machines fantastiques et de sociétés nouvelles est gâtée par la même absence de haute ambition littéraire. Si je m'en plains, c'est que M. Wells sent par instants tout ce que son sujet peut donner. La division du travail et le chômage chez les Sélénites, l'entretien avec le Grand Lunaire, supportent la comparaison avec les meilleurs chapitres du *Voyage à Laputa*. Ailleurs la fiction, cessant d'être un symbole, se soutient du moins par son étrangeté : elle rappelle *les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, modèle encore très honorable. Mais le plus souvent, hélas ! c'est à Jules Verne qu'il faut songer. et M. Wells s'amuse et nous amuse, mais d'un plaisir tout puéril. Après avoir gâché ses meilleures idées, M. Wells voudra mettre les autres en valeur ; seulement il sera trop tard.

G. Binet-Valmer : **Le Gamin tendre** (Société du Mercure de France).

Le gamin tendre dont l'histoire nous est contée par M. Binet-Valmer avait l'âme faite pour sentir la tristesse plus que la joie. Mais puisqu'il était de ceux qui ne doivent pas vieillir, il faut l'envier. et non le plaindre, d'avoir été bellement initié à l'amour par les soins de la jolie Mme Berlier. Il est vrai que cet amour fut illusoire : l'honnête dame ne s'est prêtée aux caresses d'un enfant que pour rêver de façon plus vive à celles qu'elle aurait dû recevoir d'un grand ami trop tôt perdu ; cette perversion sentimentale n'est pour elle qu'un premier pas vers de plus libres délices. Pourquoi Jean n'est-il pas allé d'abord vers la bonne « dame au hamac » ? Celle-là, sans tant de détours, l'aurait aimé pour lui-même. Mais l'ombre seule de la passion remplit mieux une courte existence que toutes les réalités du plaisir. — Joli sujet, comme on voit, pour une nouvelle en trois chapitres : M. Binet-Valmer était né pour l'écrire, avec cette mesure dans l'ironie et cette légèreté dans l'audace qui deviennent plus rares à mesure qu'augmente la liberté de nos écrivains. Mais M. Binet-Valmer a voulu faire un roman. Il a doté son petit héros d'un grand-père touchant, d'une sotte grand'mère, d'un père qui peint, d'une tante qui boite, d'une mère folle, d'un frère ingénieur et de deux sœurs jumelles ; Mme Berlier ne pouvait décemment se passer d'un mari ni d'un père ; et l'hôtel suisse aurait paru bien vide si de nombreux comparses n'étaient venus l'animer. Tous ces gens-là ne sont pas ennuyeux : ils concourent à l'action, puisque l'action est disposée pour les recevoir ; même ils nous aident à voir plus clair dans l'âme du gamin tendre ; mais comme l'anecdote amoureuse gagnerait à se passer d'eux !... Et je songe à la préface des *Amants singuliers*, où M. Henri de Régnier s'excuse de sa concision volontaire : « Personne, je pense, ne me fera l'injure de croire que je n'eusse pu étendre la substance de ces récits au point de faire de chacun d'eux ce que je ne souhaitais pas qu'ils fussent... » M. Binet-Valmer a fait de son roman ce qu'il souhaitait, mais non peut-être ce que le lecteur eût souhaité.

JACQUES VINCENT : **Trois Amoureuses**. (Ollendorff).

Entre toutes les formes du roman historique, la plus agréable, la mieux justifiée est celle qui, vivifiant les documents par une invention discrète, se réserve les *a côté* de l'histoire, les êtres sans rôle social, les vies qui reflétèrent leur époque sans en hâter le mouvement. Ce sont là sujets chers aux érudits mais qui nous intéressent peu tant que l'art ne les a point touchés. Le roman de Mme Jacques Vincent, suit à travers trois générations, les descendants de Guillaume le Taciturne : d'abord Emilie de Nassau, princesse de Portugal, qu'un ferme orgueil défend contre les retours de sa faiblesse conjugale ; — puis sa fille Maria Belgia, plus belle et sans doute plus amoureuse, puisque l'amour la rend plus lâche et ploie sa fierté native à d'humiliantes jalousies ; — enfin sa petite fille, Hélène Béatrice, qui, malgré son nom royal, s'incline paisible et sage vers l'amour d'un simple fermier. Autour de ces trois aventures, le XVIIe siècle hollandais et vaudois ressuscite, avec ses jardins, ses toilettes et ses fêtes, en des phrases point maniérées, mais d'un joli raffinement. Et le livre, qui pourrait se clore sur un sentiment de décadence, finit dans la clarté simple d'un beau coucher de soleil.

MICHEL ARNAULD

LA CRITIQUE

ERNEST LA JEUNESSE : **Cinq ans chez les Sauvages** (Juven).

On sait quel fut le succès de *les Nuits et les Ennuis*. *Cinq ans chez les Sauvages* est un livre meilleur, puisque depuis cinq ans M. La Jeunesse a beaucoup vu, beaucoup appris, rien oublié. Son expérience du monde littéraire lui a laissé quelque amertume. Il le laisse voir en sa préface désabusée, mais non découragée, qui conclut par un éloge du travail et par cette saine maxime : qu'il faut, pour écrire, avoir toujours quelque chose à dire. Conseil plus facile à donner qu'à suivre ; l'auteur le suit à sa façon. A lire de lui mainte page où s'affirme un sens critique ingénieux, on regrette les sautillants caprices où sa fantaisie s'égare sans nous entraîner. On sent qu'une composition droite et franche lui déplairait, comme un indice de discipline scolaire ; et pourtant, si quelque chose en lui trahit l'école, ce sont précisément ses gambades et ses jeux. Mais on peut goûter sans réserve ses souvenirs sur Oscar Wilde, ses pages sur Henry Bauër, sur Donnay, sur Courteline (bien qu'ici je trouve trop de sévérité) ; et personne enfin, je crois, n'a défini de façon plus juste le tempérament et le rôle d'Urbain Gohier.

M. A.

★ LI-TAÏ : **Le Mystère posthume** (Schleicher).

Les personnes qui s'intéressent aux travaux de M. Ardisson, mais à qui le temps — ou le cœur — manque de les compléter par des expériences particulières, liront avec fruit les causeries médicales du docteur Li-Taï.

Le docteur Li-Taï, qui prouve assez péremptoirement que l'immortalité de l'âme et l'hypothèse d'une vie transcendante ne relèvent que de la mythologie, place le phénomène de la résurrection sur la terre, et il devient difficile de ne point se ranger de son avis si l'on considère avec lui les cas nombreux de « mort temporaire » (syncope, catalepsie, etc.) et cette « mort quotidienne » que nous appelons sommeil simplement parce qu'il nous est arrivé jusqu'ici d'en « ressusciter » tous les jours.

Plusieurs chapitres sont infiniment curieux : *les Ames tronquées*, où l'auteur cite, au sujet de l'âme des monstres, les autorités les plus papales de l'embryologie sacrée ; et tout le volume est documenté avec une érudite abondance.

ALFRED JARRY

LES POÈMES

SUARÈS : **Airs** (Mercure de France).

M. Jules Case, dans une excellente étude qu'il a donnée dans la *Nouvelle Revue* sur le livre de M. Suarès, l'appelle le poète janséniste et dit qu'il a voulu exprimer l'éternelle immobilité de la vision intérieure.

C'est sur cette vision intérieure que M. Suarès ouvre ses yeux de poète, qui voient moins qu'ils n'éclairent, qui ont des phosphorescences dont s'illuminent les ténèbres, — rideau derrière lequel, ayant appris les vaines apparences des choses du dehors, la conscience et la pensée jouent le drame éternel, seul réel, de la vie. Certes, le soleil pénètre dans ce sombre domaine qui paraît fantastique à ceux que la méditation effraie ; les formes de la vie y séjournent ; on y entend le chant de l'oiseau, la voix humaine... ; mais il est bien évident tout de suite que ce n'est pas la vie directe, qui enchante, qui saisit, qui enthousiasme, qui entraîne, parce qu'elle est le mouvement, la joie, l'oubli même de la douleur dont elle nous écrasait quelques heures auparavant. Entre elle et le spectateur quelque chose s'est interposé, c'est l'âme humaine, transparente comme un cristal pur, mais toujours attentive à la qualité de la lumière qu'elle laisse passer et mesurant les ardeurs inassouvies de sa passion, à la faible félicité que l'ordinaire de l'existence est capable de produire.

Voici de bons vers de M. Suarès :

Un son de cloches rouillé
Comme un adieu morne tinte
Et tombe dans l'air mouillé
L'Ame meurt d'une heure éteinte.

J écoute les fins sanglots,
Là-bas, des vagues brumeuses —
Je vois des lueurs fumeuses
Errer sur l'œil des hublots,

Et par cette paix humide
Il court de sanglants sillons
Où tremble l'âme livide
Des mortelles passions.

JOHEL D'ARMOR : **Algues et Goémons** ; préface d'ANATOLE LE BRAZ ; (Le Gonidec et Kerhalic, à Lorient).

M. Anatole Le Braz qui a écrit sur la Bretagne des pages très intéressantes a été moins bien inspiré en des lignes sur ce poète breton. Il le passe à une sauce un peu générale : le poète appartient à la race « des possédés de la mer, qui, détournés par les circonstances d'en faire leur carrière, en gardent comme la nostalgie éperdue. Et ils l'aiment, cette mer, d'un amour d'autant plus tyrannique qu'ils sont condamnés à l'inassouvissement éternel. Du rivage où la vie les a cloués, ils passent des jours à s'hypnotiser devant les vastes horizons d'eau, devant les « au delà » frissonnants et mystérieux dont l'accès leur est interdit. Leurs yeux, leur pensée, tout leur être s'emplit de cette contemplation passionnée, etc... »

On court aux vers, on croit qu'une grande voix de rêverie va dominer du quai ou de la grève le fracas des tempêtes. Eh non ! c'est une série de petits bouquets à Chloris ; et pour être maritime Chloris n'en est pas moins légère ; le sang de la Sirène ne court point dans ses veines, au moins d'après ce que le poète lui dit.

ROGER DE GOEIJ : **Jephtah victorieux !** drame lyrique en trois tableaux (Fischbacher).

Trois préoccupations principales ont guidé M. Roger de Goeij. Il a d'abord été frappé d'une lacune qui devait exister dans le texte de l'histoire de Jephté, à savoir qu'il est impossible que Dieu n'ait pas trouvé un moyen de mettre Jephté en état de ne point sacrifier sa fille, sans toutefois qu'il manquât à son serment. Il ne s'agissait que de retrouver en soi la révélation de ce drame ancien. D'après M. de Goeij, Déborah, fille de Jephté, aimait Jéthro, officier de Jephté qui fut tué dans les batailles ; et c'est quand son père lui apprit la mort de Jéthro que la fille de Jephté s'écria :

Viens, Asrael, viens, que je meure !
Viens, conduis-moi vers sa demeure.

Secondement, M. de Goeij a noté qu'aujourd'hui, la langue et la forme littéraires tendent à se réclamer de l'anarchie. « On a poussé le nonsens jusqu'à s'évertuer à écrire des vers français sans rime, oubliant qu'en français, de par l'ordre naturel de la langue, le vers sans rime n'est que de la prose. »

Troisièmement, l'auteur de *Jephtah victorieux* a pu constater « que des musiciens et non des moindres, trompés par toutes les clameurs intéressées des versificateurs volontaires, ignorants ou impuis-

sants, en sont arrivés à croire, de bonne foi, que la prose seule peut servir leur inspiration rythmique ».

C'est pour parer à ce grand danger que M. Roger de Goeij, parmi les nuits orientales de St-Josse-ten-Nodde, a rimé consciencieusement ce drame lyrique en trois tableaux.

Une strophe ? les Vierges chantent

Au son du clairon
Narguant Pharaon
Le prêtre Aharon
Régla notre danse !
Filles d'Abraham
Vierges du Sélam
Comme Miriam
Dansons en cadence !

José Perrée : **Au Jardin de Mélancolie** (Henry, à Liège).

De jolis vers pâles, avec des concetti tendres; un peu trop de la Bonne Chanson verlainienne; de très courts paysages d'impression douce, presque effacée, du paysage au pastel décoloré. Un enterrement d'Ophélie plus net :

En terre on l'a mise bien doucement
En récitant de tristes psalmodies;

Laerte vint la voir en gémissant
La prit dans une étreinte de folie;

Hamlet vint de pleurs la baignant
Lui prit son éternelle mélancolie.

Ce livret, très court, contient d'aimables groupements de nuances.

Georges Brousseau : **Vers la Mort** (Société d'Éditions littéraires).

Quelques-uns des poèmes de M. Georges Brousseau sont datés de Cayenne : j'espère bien qu'il ne lui est pas arrivé malheur à cause de ses vers ; s'ils ne sont pas excellents, au moins ne le désignent-t-ils pas aux vindictes légales. Sa couverture pourtant est bien sanglante. Un fou y contemple une femme à la forte croupe qu'il vient d'assassiner. Ce poème auquel l'auteur tenait évidemment, il l'a dédié aux poètes décadents, ce qui est d'une intention aimable. Les vers de M. Brousseau ne sont pas mauvais, mais ils ne sont pas assez bons, et l'inspiration du poète est trop diverse, s'éparpille.

Gustave Kahn

★ Mécislas Golberg : **Lazare le Ressuscité** (édité par le Comité Golberg, chez M. Albert Wolff).

Ces « plaintes en douze épisodes » sont des pages de philosophie lyrique où « les sombres beautés de l'Imitation et d'Eschyle », invoquées

par l'auteur, ne sont pas très loin d'être atteintes. La fatalité de la souffrance et l'état normal de la douleur y sont expliqués de cette façon, que : « quand elle s'en va, la folle douleur, la solitude te salue — méchante ; — et sans amitié tu traverseras les routes, Lazare ».

L'auteur trouve le moyen d'imaginer un Christ neuf et autre que celui de tant d'auteurs, et de l'Imitation. « En vérité je te le dis, enseigne ce Christ à Lazare : l'éternité n'est que ta soif de vivre et ta faiblesse d'agir. » Et il explique, non sans profondeur, qu'il ne demande rien de plus au ressuscité qu'au nouveau-né et qu'il le réveille « parce qu'il sent qu'il faut que pour sa propre béatitude le ressuscité le renie. »

En d'autres termes :

Si le Christ a ressuscité l'homme, l'homme le lui a bien rendu... Mais l'exhumation d'une vérité vieille peut devenir trouvaille géniale.

A. J.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS

Henri Dagan : **Superstitions politiques et phénomènes sociaux** (Stock).

« Vous n'entendez rien à la politique, vous ne savez pas résoudre la question sociale, dit M. Dagan à tous les politiciens. Avant d'agiter perpétuellement et en toute conjoncture des poupées bien parées à vos couleurs, des idoles, en somme, que vous nommez Justice, Liberté, etc., vous feriez bien mieux de savoir de quoi ces poupées sont fabriquées. Vous feriez mieux au lieu d'agiter toujours des grands mots, de savoir à quelle réalité ils correspondent. » Le livre de M. Henri Dagan n'aurait pas d'autre valeur que c'en serait une de prêcher contre le vague, le flou, la déclamatoire, l'imprécis, et l'auteur fait bien de parler un peu précision, au moment où le socialisme commence déjà d'amonceler non seulement une littérature technique énorme, et parfois peu précise, mais encore quelque chose comme une poésie, où l'on s'extasie mystiquement sur les biens de la vie et les moissons de notre bonne mère la terre, tout en sachant fort bien que le tout-les-jours est difficile et pas souvent beau, et que la terre se fatigue. Passe encore pour les poètes, quoique l'illogisme et la banalité ne soient pas les caractères nécessaires de la poésie; mais pour les politiciens, M. Dagan a pleinement raison de les ramener à l'analyse des principes. Il dit vrai, quand il énonce que le baconianisme a encore sa fraîcheur, parce qu'on ne s'est pas trop servi de ses ressources, et quand il indique comme modèle à nos développeurs de thèmes sociaux Montaigne, Pascal, Nietzsche, qui ont abordé l'analyse des éléments dont les idées sont, pour ainsi dire, les mots représentatifs. Il a raison encore quand il leur parle du peuple, de la foule, volontiers césarienne, volontiers aussi révolutionnaire, soucieuse surtout de changement, parce qu'elle se trouve infiniment mal de la vie, et que tout changement peut aboutir à un peu

plus de bien-être ; en tout cas, c'est une chance à courir. Rien de pire que la stagnation, surtout avec les entraves aux pieds, les menottes aux mains, et la faim à discrétion. Seulement, il y a un seulement, s'il faut se garder du sentimentalisme, il faut moins se garder de l'intuition : elle peut donner, sur des idées abstraites, de grandes clartés, car elle peut prévoir en dehors des faits. Je sais bien que le cas n'est pas excessivement fréquent, mais il faut se garder de régler l'hypothèse d'avenir social uniquement avec l'étude des faits ; le fait est aussi incertain que l'idée, il induit à l'erreur, et je n'en veux pour preuve qu'une certaine sympathie qui perce dans une lettre de M. Dagan à M. Maurras, qui est insérée dans ce volume ; c'est par une idée généreuse, une idée de progrès que M. Dagan veut éclaircir notre idée de justice ; s'il veut y voir plus clair, c'est pour aller plus vite, c'est pour faire du bien plus tôt qu'il analyse les faits ; qu'il est un ratiocinateur réaliste ; M. Dagan est d'ailleurs animé des plus louables intentions sociales ; malgré cela, il se trouve en parenté de dialectique avec un cerveau fumeux et piètre, qui ne se sert des faits que pour les torturer au bénéfice d'une casuistique intéressée, avec l'apôtre du faux patriotique. Cela n'est pas d'un bon voisinage, et devrait faire réfléchir M. Dagan sur les inconvénients de sa méthode et les restrictions qu'elle lui impose. Ce n'est pas seulement avec des documents et des arguties qu'on régénère ; il y a dans le livre de M. Dagan des chapitres pleins d'intérêt sur la dépopulation, la question agraire, l'alcoolisme. M. Dagan avec son système est arrivé à faire un livre qui serait un excellent point de départ pour un de ces idéalistes qu'il attaque. C'est déjà très bien.

G. K.

Jules Huret : **Les Grèves** : préface de M. Millerand (Éditions de La revue blanche).

Il y a de la part de M. Millerand une certaine audace élégante à préfacer ce livre qui contient, sinon les preuves les plus décisives, du moins les paroles les plus incisives contre son projet de loi sur les grèves. Mais il faut admirer plus encore l'habileté de M. Huret à choisir ses interlocuteurs et à solliciter leurs critiques par ses questions provocantes. Il y a là un art tout socratique. Il faut reconnaître que, dans la vingtaine de personnes interrogées, la grande majorité est hostile au projet, depuis le puissant M. Motte qui dit de M. Millerand qu'il veut « faire de l'ordre avec du désordre, comme autrefois Caussidière », jusqu'à M. Faucheur, président de la Chambre de commerce de Lille qui traite cette loi de « vaste blanqueoire ».

M. Huret ne borne pas son enquête aux grands industriels, et montre que le projet rencontre chez les socialistes révolutionnaires la même hostilité.

Le grand grief invoqué par les premiers, l'éternel grief, depuis que l'État moderne, après avoir proclamé la liberté, est de nouveau intervenu dans les conditions du travail, c'est l'atteinte portée à la liberté. C'est là

l'argument sans réplique; on l'a vu surgir en France quand s'est discuté le droit de coalition, en Angleterre quand Romilly prétendit interdire dans les usines l'emploi des enfants de cinq ans. C'est encore lui que nous trouvons très énergiquement affirmé par les puissants interlocuteurs de M. Huret. Il est très visible que si c'est pour eux d'abord, c'est aussi pour leurs ouvriers qu'ils réclament la liberté, avec la même sincérité, d'ailleurs, que leurs précurseurs anglais ou français. Ils préfèrent avoir devant eux des masses ouvrières, ouvertes à toutes les excitations du dehors, mais inorganisées, prêtes à toutes les extrémités, mais inconsistantes et sujettes à de prompts revirements, que des groupements organisés qui opèrent lentement mais sûrement leur travail d'investissement. Ce qu'il y a de singulier c'est que les socialistes révolutionnaires font la même objection au projet. Eux aussi, ainsi qu'en témoigne la réponse de M. Briand, ne sont pas satisfaits d'une loi qui circonscrit la lutte aux seuls intérêts économiques immédiatement en jeu entre patrons et ouvriers. La loi bannit les poussées d'enthousiasme, les grèves de sentiment, elle remplace l'impulsion brutale, soudaine, par l'acte réfléchi. Les grands problèmes collectifs disparaîtront devant l'intérêt particulier de tel groupement ouvrier; les questions se localiseront dans les circonscriptions électorales créées par la loi et en sortiront difficilement. Et quant à la grève générale, le nouveau système des grèves locales l'ajourne, sinon l'abolit. Par là, les socialistes intransigeants redoutent de voir se tarir l'esprit révolutionnaire. Ils reprochent encore à la loi sa tendance à anglo-saxoniser les populations ouvrières françaises. M. Briand le dit expressément: « La grande erreur du législateur français, c'est de vouloir transformer les ouvriers de notre pays à l'image des trade-unions anglaises ».

Evidemment dans la pensée des hommes de gouvernement qui présentent cette loi, il ne s'agit nullement d'en faire une arme de révolution. Sincèrement, ils espèrent établir un *modus vivendi* définitif entre patrons et ouvriers, par le jeu combiné des grèves obligatoires et de l'arbitrage obligatoire.

M. Millerand dit dans la préface : « la grève, c'est la guerre ». Pour lui, patrons et ouvriers en temps de grève s'assimilent à des puissances belligérantes. Et de fait tout se passe, dans le projet, comme s'il s'agissait de nations. Tout y est : une diplomatie — unilatérale toutefois — les *délégués permanents* ; le droit de vote appartenant au groupement et non à ses chefs, comme le droit de guerre à la nation, et cela au moyen du vote par bulletin individuel et secret, et enfin jusqu'au rêve de l'arbitrage obligatoire transporté de la politique internationale dans le domaine économique. Mais c'est alors qu'on voit apparaître les points faibles du projet : 1° Les *délégués permanents*, qui ont pour mission de défendre auprès des patrons les intérêts de leurs mandataires — j'allais dire de leurs nationaux — jouent aussi, comme tous les diplomates, un autre rôle, ce sont des « espions honorables ». C'est pourquoi cette création provoque un tollé général chez les interviewés de M. Huret. Ils disent, tous à peu près identiquement, qu'ils entendent être maîtres chez

eux. En second lieu, l'intention évidente du projet est d'empêcher par le vote individuel que la grève puisse être encore le fait de quelques meneurs. Or, que propose le projet : « pour que la grève soit votée au premier tour, le dépouillement doit donner un nombre de « pour » supérieur à la moitié du nombre des suffrages exprimés et au tiers du nombre des personnes qui doivent prendre part au vote. » Si donc il y a deux tiers — moins une voix — d'abstentionnistes, le tiers restant — plus une voix — sera maître de la situation. Un des actionnaires des Charbonnages du Nord, dont M. Huret ne nous donne pas le nom, propose comme correctif le vote obligatoire.

Quant à l'arbitrage obligatoire, il est à prévoir que son caractère de contrainte n'en imposera à personne, à moins de rétablir une législation inique qui traiterait l'ouvrier qui refuse de reprendre le travail comme un criminel de droit commun. C'est l'objection de M. Ribot qui demande : « Quel recours aura le patron ? »

C'est la haute utilité de cette enquête de nous montrer les lacunes de ce projet, et de nous laisser pressentir les amendements possibles. Nous retrouverons bientôt, dans les débats du Parlement, tous les arguments recueillis dans ce livre, — approfondis et amplifiés peut-être ; mais certainement on ne les présentera pas d'une manière plus vigoureuse ni plus vivante.

La Déclaration des Droits de l'Homme, commentée par Eugène Blum, préface par Compayré (Alcan).

Quand la prescription ministérielle relative à l'affichage et au commentaire de la Déclaration des Droits de l'Homme dans les écoles et lycées de France n'aurait eu jusqu'ici pour résultat que de nous donner un livre comme celui de M. Eugène Blum, elle aurait déjà bien mérité à nos yeux. Dans sa préface d'une très haute allure, M. Compayré répond une fois de plus à ceux qui ont nié l'utilité d'une telle déclaration. Il me semble cependant qu'un moyen d'arrêter toute discussion serait de la considérer comme un postulat. Les mathématiques ont leurs postulats, les législations modernes ont notre Déclaration comme postulat philosophique. En d'autres termes, s'il n'y a pas, en géométrie par exemple, une proposition qui soit indépendante de l'axiome euclidien, toute législation moderne, qu'elle l'ait ou non proclamé, du fait qu'elle a pour objet d'être juste et humaine, a la Déclaration des Droits de l'Homme à sa base. Vu sous cet angle, le débat entre utilitaires anglais et révolutionnaires français disparaît. Les utilitaires, qui avaient commencé leur révolution pacifique dans la législation anglaise avant l'explosion de 1789 et la continuèrent après, plus loin et plus profondément que nous, donnèrent des lois dont on retrouverait entièrement les principes dans la déclaration française — parce qu'ils la supposaient implicitement — tandis que chez nous, on s'est élevé de ces principes à des réformes. La seule critique qu'on pût lui adresser c'est qu'elle était un engagement d'honneur, une « dette sacrée » de la nation qui la

proclamait envers l'homme ou tout au moins le citoyen. Or, malgré la tendance optimiste de son commentaire, M. Blum ne nie pas qu'elle ne soit encore, en bien des cas, qu'une pierre d'attente pour une législation vraiment humaine.

Une critique : M. Blum à propos du droit d'insurrection reconnaît ce droit aux insurgés « quand ils sont certains de constituer la grande majorité du peuple ». Quand en sont-ils certains ? Et même s'ils la constituent, ont-ils par cela même le droit ? Ibsen et avant lui l'histoire nous ont appris à connaître « la majorité compacte ».

H. Lasvignes

Dubois-Desaulle : **La Crapaudine** (G. P. A. P.).

L'auteur de *Sous la Casaque*, soutenu par un groupe de fervents (antimilitaristes), assurent-ils, vend à des prix dérisoires des brochures illustrées au texte pris dans son livre *Camisards, Peaux-de-lapins et Cocos*. Ceci, en effet, dans un but de propagande. Mais quelle propagande? La notice nous éclaire : tout acheteur de l'un ou l'autre volume, ou bien d'un nombre raisonnable de brochures, reçoit en prime « une paire de poucettes achetées en vertu d'un marché passé avec le fournisseur officiel de l'administration militaire ». M. Dubois-Desaulle veut militariser la population civile. Un si noble dessein ne peut qu'être approuvé de tous les gens de cœur ; espérons que sous peu aucun citoyen digne de ce nom ne voudra plus sortir sans sa paire de poucettes.

Le G. P. A. P., qu'il ne faudra plus lire *Groupe de Propagande Antimilitariste de Paris*, mais *Garnissons de Poucettes l'Autel de la Patrie*, aura bien mérité d'icelle pour avoir propagé une institution qui doue ceux qu'elle ne tue point de la robuste santé et la belle ardeur combative dont M. Dubois-Desaulle offre le convaincant spécimen.

Maurice Leval : **L'Enseignement primaire congréganiste** (La Revue Bleue).

L'élevage de l'électeur et son dressage s'opèrent aujourd'hui tout à fait en grand, industriellement si on peut dire, et selon les plus rigoureux procédés de la science moderne. Dès son jeune âge, c'est plus sûr, tous les partis se disputent le fructueux bétail qu'éperdument ils s'adonnent aussitôt à ovipuéricultiver. Mais les congréganistes y surexcellent ; ils possèdent les méthodes d'abrutissement les plus souveraines, suggestion mentale, emmurement pneumatique de l'intelligence sous un triple béton d'exercices de mémoire, d'exercices « spirituels » et d'exercices de piété, hypnotisme simple, etc... Par le moyen de quoi les lobes, mettons cérébraux, des encouvés s'emplissent de notions littéraires telles que : « François Coppée montre un vrai et beau talent poétique et fait honneur au théâtre français » : scientifiques, telles que : « Le transformisme, cette hypothèse démontrée fausse... on a voulu étudier la

date de l'origine de l'homme et les savants d'aujourd'hui ont trouvé des chiffres fabuleux : ils ne sont pas d'accord et ne sont arrivés à aucun résultat » ; historiques, telles que : « A la nouvelle de la Saint-Barthélemy, l'Église fut plongée dans la douleur. » Les laïcs cultivent aussi, de bonne foi, le mensonge historique, mais jamais sauraient-ils atteindre ce pur sommet : « A partir de 1789, l'instruction était peu développée à cause de la Révolution qui supprima les écoles. »

F. Fagus

LE THÉATRE

Amédée Rouquès : **La Première salve** (P.-V. Stock).

Deux sentinelles, l'une française, l'autre prussienne, un matin de bataille se surprennent, s'interrogent : fraternisent ; l'avant-poste survient, les fusille à la fois. Canevas de thèse : il a fallu spécialiser (choisir un Parisien, et anarchiste, un Allemand internationaliste, et qui fréquenta Paris, etc.), forcer la vraisemblance (on parle, on dort, reparle, parle surtout, comme si ennemis, et compatriotes, n'étaient à deux pas). Nous connaissons, et préférons, une pièce identique (inédite, hâtons-nous de le dire : et que l'auteur n'a pu connaître), sauf de dénouement ; l'Allemand, le Français, y sont n'importe quels paysans, patriotes à la façon de la moyenne, parlant chacun rien que son idiome — un mimodrame — : Généraliser et s'asservir à la vraisemblance stricte est indispensable pour qu'au théâtre une thèse prenne figure de preuve ; les diatribes ne prouvent pas : ce soldat anarchiste fait un mauvais anarchiste et un mauvais soldat. Soldat, il geint parce qu'un jour de bataille le pain n'arrive pas à l'heure ; les héros de Malplaquet, affamés qui jetèrent le leur pour plus vite courir à l'envahisseur, ont tout de même une autre allure ! Anarchiste ? que n'assomme-t-il son lieutenant, en place de pérorer ? — Laurent Tailhade a préfacé l'acte de M. Rouquès ; le somptueux poète, l'admirable pamphlétaire déploie là cette héroïque hauteur d'idées, cette splendeur de verbe, qui de lui constituent l'une des édifiantes, des consolantes figures de ce temps.

Oscar Méténier et Raoul Ralph : **Son Poteau** (Ollendorff).

La police fait irruption dans l'immeuble. « Lina : T'as peur ?... c'est-y que t'as fait un sale coup, depuis que t'es rentré ? Julot : Est-ce qu'on sait jamais si on a rien à se reprocher ! » Le mot n'est-il pas admirable ? Julot conte aussi comme « à Biribi » il assassina le sergent qui avait fait condamner à mort *son poteau*. Ce récit, d'un épisode évidemment pris sur nature, atteint la magnificence à force d'atrocité ; représenté, l'épisode eût certainement soulevé le cœur. Ce qui nous rappelle qu'au théâtre comme partout ailleurs : 1° toute beauté gît dans la nature et la vérité, nulle hors d'elle ; 2° que non sa réalité mais l'évocation d'elle engendre une émotion d'art.

Fagus

Revue financière

L'emprunt français de 265 millions. — La date de l'émission publique est fixée au samedi 21 décembre. Le prix de l'émission est de 100 francs par 3 francs de rente perpétuelle. Les versements sont échelonnés de la façon suivante :

En souscrivant.	15 fr.
A la répartition	24 »
Le 16 février 1902.	30 »
Le 16 mai 1902.	31 »

Les souscripteurs auront la faculté, lors de la répartition, de verser par anticipation, sous déduction d'un escompte calculé au taux de 3 0/0, les termes échéant les 16 février et 16 mai 1902; ils obtiendront ainsi un titre portant jouissance au 1er janvier 1902.

La répartition devant avoir lieu vers le 5 janvier, l'escompte dont bénéficieront les souscripteurs s'élèverait à 0 fr. 43, ce qui ramènerait le prix de la rente à 99 fr. 57.

En ce qui concerne les souscripteurs qui n'useraient pas de la faculté de se libérer par anticipation, il leur sera alloué, lors du versement du terme au 16 février 1902, 0 fr. 25 d'intérêts, et lors du versement du terme du 16 mai 1902, 0 fr. 50. Ils recevront alors un titre portant un coupon plein de 0 fr. 75 à l'échéance du 1er juillet.

La bonification d'intérêts résultant de ces allocations et de la jouissance du coupon à l'échéance du 1er juillet forme un total de 0 fr. 61, ce qui ramène le prix de la rente à 99 fr. 39.

Valeurs espagnoles. — L'emballement qui s'est produit sur les valeurs espagnoles trouve beaucoup de sceptiques. Par exemple, nous lisons dans la revue financière du *Journal des Débats* les réflexions suivantes :

« Le ministre des finances d'Espagne a déposé un projet de loi stipulant le payement des droits de douane en or, et cette mesure est considérée avec raison comme devant à la longue avoir un effet favorable sur le change. La spéculation prenant les devants en Espagne, l'agio a baissé là-bas de 41 à 38 0/0, puis à 37 0/0. Cela a suffi pour déterminer une explosion formidable de hausse sur la Rente extérieure qui a monté de 3 francs en quelques jours, et qui n'a pas gagné moins de 6 francs depuis trois semaines. Il ne manque pas de gens pour dire très sérieusement qu'elle sera à 80 avant la fin de la semaine prochaine; il ne faut pas se dissimuler, d'ailleurs, que c'est ce mouvement de hausse qui a soutenu et remorqué tout le reste du marché. Admettons que le cours de 80 soit justifié et au delà par la mesure que vient de prendre M. Urzaiz et par les autres mesures dont on parle sans les connaître encore. Mais ce qu'il est plus difficile d'admettre, c'est qu'un pareil déplacement de cours puisse se faire avec cette rapidité sans que l'on risque de provoquer ensuite une réaction violente. Non seulement on n'attire pas le portefeuille avec une hausse de cette nature, mais encore on déclasse des titres, et le stock flottant de Rente extérieure, qui est déjà très considérable, va se trouver sans doute grossi de nouvelles livraisons. Ces réflexions s'appliqueraient aussi bien à tout autre titre qu'à la Rente espagnole. *Il y a une mesure qu'on ne peut dépasser sans danger. Mais il est de règle que la spéculation la dépasse toujours, quitte à s'en repentir ensuite.* Si l'on peut trouver la hausse de l'Extérieure trop rapide, que dire de la hausse des actions des chemins de fer espagnols? Là, on est en plein dans le domaine de la fantaisie. L'agio est à 37 0/0, a *et on cote des cours qui seraient à peine justifiés,* pour certaine Compagnie, s'il était déjà tombé à 10 0/0. Il faudra, en tout cas, beaucoup de

temps, avant que l'ère des dividendes s'ouvre de nouveau. La spéculation, dit-on, est dans son rôle en escomptant l'avenir. Mais ce n'est pas une raison pour considérer comme acquis ce qui n'est encore qu'une espérance.

. . . . . .

« Il ne faudrait pas croire cependant que cette mesure (le payement des droits de douane en or) suffit à résoudre la question du change. Le gouvernement n'aura plus désormais à acheter de change pour le service de sa Dette extérieure, puisque tout l'or nécessaire lui sera fourni par les droits de douane, mais les importateurs espagnols devront en acheter à la place du gouvernement; *la balance monétaire du pays ne sera modifiée en aucune façon*..... Il ne suffit pas d'un ou deux projets de loi pour changer du jour au lendemain la situation financière et économique d'un pays; on y arrive seulement par de longs efforts et une politique suivie de sagesse et de prudence. »

Valeurs Industrielles. — On remarquera la faiblesse persistante des Messageries maritimes et de la Compagnie générale transatlantique. La Compagnie Internationale des Wagons-Lits fait savoir qu'elle vient de conclure deux conventions d'une durée de quinze années chacune; l'une est relative au train de luxe qui circule cet hiver entre Tunis, Alger et Oran; l'autre concède, à partir du 1er janvier prochain, à la Compagnie des Wagons-Lits l'exploitation du buffet et de l'hôtel Terminus de Marseille. La Compagnie des Wagons-Lits exploite déjà les buffets de Bordeaux et de Lyon.

Dans leur assemblée générale extraordinaire du 27 novembre dernier, les actionnaires de la Compagnie des Omnibus ont donné pleins pouvoirs au Conseil d'administration, en vue de procès à intenter à la Ville de Paris. Il faut reconnaître que la situation de cette entreprise, autrefois si prospère, est devenue critique. L'exercice en cours va se solder par un déficit important qui ne fera qu'aller en augmentant; le dividende et l'amortissement des actions sont plus que compromis et l'amortissement des obligations même est sérieusement menacé. Mieux vaudrait à coup sûr la liquidation immédiate, tant que l'actif n'est pas encore entamé. Et c'est en somme ce à quoi tendent les efforts de la Compagnie, à moins qu'on ne lui accorde un remaniement complet de son réseau et qu'on ne l'exonère de certaines charges devenues trop lourdes.

Le marasme des sociétés de traction électrique s'aggrave dans des proportions inquiétantes. On prévoit une nouvelle baisse de la Thomson Houston; s'il est vrai que cette Compagnie n'ait plus aucun intérêt dans les Omnibus, que lui reste-t-il en perspective comme grands travaux d'installation et comme fournitures de matériel?

L'Omnium Lyonnais ne surprend personne en n'annonçant aucun dividende.

Le Métropolitain a donné lieu, comme d'habitude, à des oscillations d'une certaine importance. Mais la petite spéculation elle-même commence à s'apercevoir qu'elle joue un rôle de dupe et tend à s'éloigner de cette valeur, devenue une valeur de jeu.

Table

du tome XXVI

Michel Arnauld : Chronique de la Littérature. 76. 148, 313. 394, 475, 554, 624
Julien Benda : *A propos de l'affaire Hervé*..... 605
J.-W. Bienstock : Chronique de la Littérature..... 235
Richard Cantinelli : *Adèle la Continente*..... 25
Fernand Caussy : Chronique de la Littérature..... 80
Raoul Chélard : *La Hongrie et le Socialisme*..... 594
Alexandre Cohen : *L'Allemagne irrespectueuse*..... 413
— Chronique de la Littérature..... 237, 317
Romain Coolus : *Une Toussaint*..... 349
Edmond Cousturier : *Le Carnet d'échantillons*..... 599
Henri Dagan : *Le Prolétariat juif mondial*..... 241
Fr. Daveillans : Notes politiques et sociales :
Majorité dangereuse..... 70
La Queue de la Revanche..... 225
Maigre chère..... 297
Inintelligence..... 372
Grisaille..... 458
La hideuse Banqueroute..... 604
Claude Debussy : La Musique..... 471, 552
Lucie Delarue-Mardrus : *Le Poème de la Ville au loin*..... 515
Robert Dreyfus : *Quarante-huit : Les deux Presses*..... 481
— Chronique de la Littérature..... 157
G. Dubois-Desaulle : *Les Pionniers de discipline au Tonkin*..... 376
J. Erboville : *La Colonisation française*..... 561
Félicien Fagus : *La Dévotion aux Princesses gardiennes*..... 433
— Gazette d'Art :
Exposition des Prix de Rome..... 74
Paris tondu..... 145, 304
Childe Hassam..... 229
Notes sur Henry De Groux..... 385
Les Grès de Vallombreuse..... 545
L'Orientaliste Noiré..... 547
— Chronique de la Littérature.... 78 150, 153, 232, 635
Maxime Gorki : *Pages condamnées*..... 521
Francis Jammes : *Elégies*..... 592
Alfred Jarry : Spéculations..... 72, 142, 227, 302, 383, 461, 542, 609
— Chronique de la Littérature 77, 157, 230, 399, 478, 560, 627, 630
Gustave Kahn : *Petites Pièces*..... 125
— *Le Parnasse et l'Esthétique parnassienne*..... 5
— *Laurent Tailhade*..... 183
— *Les Origines du Symbolisme*..... 321
— Chronique de la Littérature..... 151, 316, 628, 631
— Gazette d'art : *l'Exposition des Jouets*..... 548
Nahabeb Koutchak : *Vieux chants arméniens*..... 217

H. Lasvignes : *Hommage au Jury de l'Yonne* 534
— Chronique de la Littérature 632
Maxime Leroy : *Quelques objections à M. Jaurès* 373
— *Réprimande ou pardon* 537
— Chronique de la Littérature 314, 479
Jean Lorrain : *Cœurs de cendre* 355
Paul Louis : Notes politiques et sociales :
L'Angleterre et la Crise sud-africaine 138
En Orient 224
L'Agrarianisme et le Socialisme en Allemagne 297
La Troisième Année 380
La Crise allemande 539
Les Amériques 607
— Chronique de la Littérature 235
J. C. Mardrus (trad.) : Quelques Nuits d'entre les Mille et Une :
La Soirée d'hiver d'Ishak de Mossoul 81
Le Fellah d'Égypte et ses enfants blancs ... 86
— Chronique de la Littérature 315
Thadée Natanson : *Un Henri de Toulouse-Lautrec* 212
Charles-Louis Philippe : *Faits divers* 612
André Picard : Le Théâtre 308, 388, 464, 550, 621
Pierre Quillard : *Choses turques* 459
— *Ubu aux Quat'z-Arts* 623
Charles Saunier : Chronique de la Littérature 398
— Gazette d'Art :
Une série d'Expositions des Arts du foyer 463
Dessins d'André Mycho 544
Villes de France : Orléans 616
Robert Scheffer : *Le Palais de Proserpine*, roman 55, 103, 190
Stendhal : *Marginalia* 274
Archag Tchobanian : *Les Arméniens et la Jeune Turquie* 299
Léon Tolstoï : *L'Unique Moyen* (trad. J.-W. Bienstock) 130
— *L'Alliance franco-russe* 222
Mark Twain : *A la dure*, roman (trad. H. Motheré) 161, 283, 358, 443, 503, 577
Alexandre Ular : *De l'Intellectualité chinoise* 94
— *La Triplice asiatique* 200
— *Les Missions chinoises et l'Indemnité* 533
— Chronique de la Littérature 397
Charles Vallier : *Un pénitencier indigène en Algérie* 401
Émile Verhaeren : *La Folie* 271
Richard Wagner : *Beethoven* (traduction Henri Lasvignes) 37, 115

VIGNETTES

Van Dongen : Culs-de-lampe 144
Albert Marquet : — 69, 199, 348
K.-X. Roussel : — 182
Paul Signac : — 54, 71, 129
Félix Vallotton : *Émile de Girardin* 205

Le gérant : P. Deschamps.

Paris — Imprimerie C. LAMY, 124, bd. de La Chapelle. 14300

AP
20
R446
t.26

La Revue blanche

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY